LA REVUE
FÉLIBRÉENNE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

La Revue
FÉLIBRÉENNE

Publication littéraire, franco-provençale

Sous la Direction de M. PAUL MARIETON

CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

1887-1888

PARIS
BUREAUX ET ADMINISTRATION
9, RUE RICHEPANSE, 9

1888

LIBRARY
APR 2 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PG
1138
R38
t. 3-6

LA REVUE FÉLIBRÉENNE

Voilà trente-trois ans passés que sept poètes provençaux se réunirent au castelet de Fontsegugne, près d'Avignon, et fondèrent le *Félibrige* pour le relèvement de la race et la restauration du parler des aïeux. Les commencements furent modestes; on n'avait qu'un organe assuré pour répandre la bonne nouvelle, le petit *Almanach provençal* annuel, et, de temps en temps, quelqu'un donnait une brochure, un livre. Mais ces vaillants avaient l'enthousiasme et la foi : le petit cercle s'agrandit; les journaux s'en émurent, et un beau matin parut *Mireille* (1859) où le monde entier salua un chef-d'œuvre. Peu après vinrent les *Contes* de Roumanille, avec la *Grenade entr'ouverte*, et l'on put attendre une littérature de cette langue provençale si longtemps dédaignée, aussi vivante pourtant qu'il y a trois siècles, dans le peuple dont elle reflète l'âme, la gloire et la beauté.

L'œuvre de ces poètes n'était plus un vain mot. Le Félibrige passa le Rhône, s'étendit peu à peu de Montpellier jusqu'à Toulouse, cependant que la Catalogne imitait la Provence, sa sœur de langue d'oc, et fraternisait avec elle.

Aujourd'hui, des Pyrénées aux Alpes, tout un tiers de la France a suivi l'idée provençale. Un sentiment passionné de décentralisation littéraire a groupé autour des félibres tous ceux qui ont gardé le respect des traditions et, dans leur admiration même du grand Paris, le souci de la vie morale des provinces.

C'est le but de la *Revue Félibréenne* de rallier, avec l'aide puissante de tous les maîtres de la Cause, dans un cadre spécialement méridional, les efforts des écrivains qui coopèrent — en provençal ou en français — au relèvement de leurs provinces, ou qu'un souvenir constant y ramène.

C'est en faveur de ces derniers, c'est aussi pour la divulgation d'une œuvre essentiellement patriotique et nationale, qu'elle date désormais sa publication de Paris.

TEODOR AUBANÈU

DISCOURS PROUNOUNCIA PÈR FREDERI MISTRAL, A L'ACADÈMI MARSIHESO, LOU 13 DE FEBRIÉ 1887.

MESSIÉS,

Ai ausi dire en de vièi Marsihés que de soun tèms, la vèio de Calèndo, après lou grand repas de la famiho recampado, quand lou recaliéu benesi dou Cacho-fiò, dóu Cacho-fiò d'oulivié, blanquejavo souto li cèndre, e que lou segne-grand vujavo à la taulado lou darrié cigau de vin cue, tout-en-un-cop, de la carriero souloumbrudo e deserto, s'entendié que mountavo uno voues angelico, cantant pereilavau, eilalin dins la niue.

E qu'èro acò?

Ero uno damo, èro une bello damo, qu'au bras de soun espous anavo pèr carriero, en cantant de nouvè, de nouvè prouvençau à la glòri de Diéu, emé pièi un vòu de paure que ié venien après... E quand li gènt qu'èron à taulo entendien eilavau aquelo voues meloudiouso, lèu durbien si fenèstro, e la noblo cantarello ié disié :

« Bràvi gènt, lou bon Diéu es nascu! oublidés pas mi paure! »

E touti davalavon emé de canestèu plen de fougasso e de nougat, e dounavon i paure li soubro dou festin, e'nterin li campano, amount à la Majour, trignoulavon galoio :

La maridaren,
La bello Franceso,
La maridaren
Quand aura de sen.

Eh! bèn, aquelo damo que descènd à la carriero pèr canta de nouvè, de nouvè prouvençau à la glòri de Diéu e au proufié di paure, tenès, sabès quau es, à l'ouro que vous parle? Aquelo bello damo, aquelo grando damo, es l'Acadèmi de Marsiho, que, vuei, s'acoumpagnant emé lou Felibrige, vous counvido, Midamo, vous counvido, Messiés, à douna au Felibrige, valènt-à-dire à l'obro di revendicacioun terradourenco e prouvençalo, la part que i'es degudo au festin de Calendo, la part de Diéu!

Urous d'avé l'intrado en aqueste bon oustau, d'avé la bèn-vengudo en aquesto assemblado de letru, de savènt, d'artisto e de pouèto, ounte de longo toco, iéu ai agu d'ami courau, voudriéu recounèisse dignamen, autamen, l'ounour que me fasès... E pèr lou recounèisse, que poudriéu mies faire que de

THÉODORE AUBANEL

DISCOURS PRONONCÉ PAR FRÉDÉRIC MISTRAL, A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, LE 13 FÉVRIER 1887.

MESSIEURS,

J'ai ouï dire à de vieux Marseillais que de leur temps, la veille de Noël, après le grand repas de la famille assemblée, quand la braise bénie de la bûche traditionnelle, de la bûche d'olivier, blanchissait sous les cendres, et que l'aïeul vidait à l'attablée le dernier verre de vin cuit, tout à coup, de la rue déjà dans l'ombre et déserte, on entendait monter une voix angélique, chantant par là-bas, au loin, dans la nuit.

Et qu'était cela?

C'était une dame, c'était une belle dame, qui, au bras de son époux, s'en allait par les rues, en chantant des noëls, des noëls provençaux à la gloire de Dieu, et puis avec elle, tout un vol de pauvres qui s'en venait après... Et quand les gens qui étaient à table entendaient là-bas cette voix mélodieuse, vite, ils ouvraient leur fenêtre, et la noble chanteuse leur disait : « Braves gens, le bon Dieu est né! N'oubliez pas mes pauvres! »

Et tous descendaient avec des corbeilles pleines de gâteaux et de nougat, et ils donnaient aux pauvres les restes du festin. Et pendant ce temps, les cloches, là-haut, à la Major, carillonnaient joyeuses :

Nous la marierons,
La belle Françoise,
Nous la marierons
Quand elle aura du bon sens.

Eh bien, cette dame qui descend à la rue pour chanter des noëls, des noëls provençaux, à la gloire de Dieu et au profit des pauvres, tenez, savez-vous qui elle est, à l'heure où je vous parle? Cette belle dame, cette grande dame, c'est l'Académie de Marseille qui, aujourd'hui, s'accompagnant avec le Félibrige, vous convie, Mesdames, vous convie, Messieurs, à donner au Félibrige, c'est-à-dire à l'œuvre de revendication indigène et provençale, la part qui lui est due au festin de Noël, la part de Dieu!

Heureux d'avoir l'entrée en ce bon logis, de recevoir la bienvenue en cette assemblée de lettrés, de savants, d'artistes et de poètes, où de longue date j'ai eu des amis de cœur, je voudrais reconnaître dignement, hautement, l'honneur que vous me faites... Et pour le reconnaître, que pourrais-je mieux faire

vous durbi, à moun tour, nostro galarié felibrenco pèr vous moustra, Messiés, ço qu'avèn de plus bèu e de mai precious !

La lengo prouvençalo, la pouesìo dóu Miejour, dins aquésti darrié tems, an eissuga, sabès, un desastre irreparable. Teodor Aubanèu, un de nòsti priéu, es mort... Dounc, se lou permetès, vous farai, à soun sujet, quàuqui raconte de jouinesso que vous esclargiran aquelo astrado pouëtico, e pièi vous legirai quàuqui pèço de vers que vous faran juja de la perdo majouro que nosto lengo en éu a facho.

Aurian jamai, dóu rèsto, uno oucasioun plus bello d'ounoura la memòri d'un mantenènt de nosto raço, d'un ilustre pouèto que fuguè noste ami, e, trento-cinq an de tèms, noste coumpagnoun de bataio.

Oh ! la fièro jouinesso, la galanto jouinesso qu'avèn passado ensèmble, ùn quàuquis-un qu'erian ! Jouinesso e vido entiero counsacrado à-n-uno idèio, que pareissié foulasso au plus grand noumbre, mai que perseguian, nous-autre, em'uno afiscacioun toujour que plus nouvello, em'uno fe apoustoulico !

Avian vint an. L'asard, o pulèu aquelo estello que devian, quauque jour, nous chausi pèr patrouno, avié fa qu'à l'entour di bàrri d'Avignoun nous erian rescountra'n roudelet de pouèto, toutis enfant dou pople, toutis afeciouna, dins uno ispiracioun unenco, pèr lou relevamen de nosto lengo poupulàri. E — sènso li nouma que li couneissès touti — quouro vers l'un, quouro vers l'autre, nous acampavian lou dimenche, e vague de canta et de dire de vers e de nous empura vers l'ideau lis un lis autri. Avian fa meme uno cansoun, un inne festadié, ounte disian :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs !
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis :
Noste cèu blu, noste terraire
Soun per nous-autre un paradis.

Ero la primo-aubo dóu Felibrige, e lou Felibrige, pèr nous-autre, èro, coume dirian, un evangèli prouvençau, countenènt dins si pajo la revelacioun dóu bèu, dóu naturau, dóu patriau, emé la recounquisto de tout ço qu'èro nostre.

Un liò mounte souvènt nous dounavian rendès-vous èro Font-Segugno, castelet de plasènço d'un de nòsti coulègo. Es aqui qu'Aubanèu, per reveni à moun sujèt, rescountrè la jouvènto que fuguè sa proumiero Muso. Ero uno gènto chato que ié disien Zani : bruneto, palinello, emé dous iué de jai que, trelusènt, li vese encaro.

Aubanèu s'aflamè coume un escandihoun ; e, fau pas n'en douta, la chatouno

que de vous ouvrir, à mon tour, notre galerie félibréenne, pour vous montrer, Messieurs, ce que nous avons de plus beau et de plus précieux.

La langue provençale, la poésie du Midi, dans ces derniers temps, ont essuyé, vous le savez, un désastre irréparable. Théodore Aubanel, un de nos maîtres, est mort... Donc, si vous le permettez, je vous ferai, à son sujet, quelques récits de jeunesse qui vous éclairciront cette destinée poétique, et je vous lirai quelques pièces de vers qui vous feront juger de la grande perte que notre langue a faite en lui.

Nous n'aurions jamais, au surplus, une occasion plus belle d'honorer la mémoire d'un mainteneur de notre race, d'un poète illustre qui fut notre ami, et, trente-cinq années de temps, notre compagnon de bataille. Oh ! la fière jeunesse, la charmante jeunesse que nous avons passée ensemble, quelques amis que nous étions ! Jeunesse et vie entière consacrées à une idée, qui paraissait insensée au plus grand nombre, mais que nous poursuivions, nous autres, avec une ardeur toujours plus nouvelle, avec une foi d'apôtres !

Nous avions vingt ans. Le hasard, ou plutôt cette étoile que nous devions quelque jour nous choisir pour patronne, avait fait qu'à l'entour des murs d'Avignon, nous nous étions rencontrés un petit cercle de poètes, tous enfants du peuple, tous passionnés dans une inspiration commune pour le relèvement de notre langue populaire. Et — sans les nommer, vous les connaissiez tous — tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous nous réunissions le dimanche ; et en avant de chanter, et de dire des vers, et de nous attiser vers l'idéal les uns les autres ! Nous avions même fait une chanson, un hymne de fête, où nous disions :

Nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères,
Nous sommes les chanteurs du pays!
Tout petit enfant aime sa mère,
Tout oiselet aime son nid :
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont pour nous autres un paradis.

C'était la première aube du Félibrige, et le Félibrige, pour nous autres c'était, comme nous dirions, un Evangile provençal, contenant dans ses pages la révélation du beau, du naturel, du patriotique, c'était la reconquête de tout ce qui était nôtre.

Un lieu où souvent nous nous donnions rendez-vous était Fontségugne, castelet de plaisance d'un de nos confrères. C'est là qu'Aubanel, pour revenir à mon sujet, rencontra la jouvencelle qui fut sa première Muse. C'était une jolie fille qu'on appelait Zani, brunette, un peu pâle, avec deux yeux de jais qui brillaient, je les vois encore.

Aubanel s'enflamma comme une chènevotte; et il n'en faut pas douter, la

deguè coumprene qu'èro amado. Mai, pèr un sentimen de pudour o de crento, de crento treboulanto, coume esprovon de fes, au moumen d'escala au tèmple de l'Amour, li calignaire d'aquel age, ni éu, ni elo, tout en jougant, tout en risènt, tout en dansant ensèmble, jamai s'ausèron dire tout clar e net que se voulien. Talamen que subran, Zani, la pauro chato, esfraiado belèu pèr aquéu treboulèri que la gagnavo toujour que mai, e noun aguènt, pecaire, l'assegurançio ni l'espero de vèire aquelo entrigo veni à bono fin, o pulèu apelado pèr uno voues superiouro, un jour, à l'imprevisto, partiguè pèr lou couvènt.

Eu n'en fuguè mourènt, descounsoula, e d'aquelo doulour alangourido, e d'aquelo passioun abramado, estremado, mai noun apasimado, n'en sourtiguè, Midamo, un libre calourènt, esmougu, barbelant, nouvelàri e caste, qu'Aubanèu apelè lou *Libre de l'Amour*, e que touto la critico saludè coume un giscle d'amour verai e jouve. Vous n'en vau legi quàuqui pajo :

Ah! ta maneto caudo e bruno,
Baio-me-la! baio-me-la!
Vène emé iéu : fai claro luno,
Vène, lou cèu es estela... (1)

Mai Zani es moungeto, es anado à Coustantinople servi li mataut, dins lis espitau. E soulet, lou pouèto endoulenti varaio, la cercant de pertout, dins lou bousquet ounte la rescountravo, dins la chambreto ounte couchavo, dins lou mirau ounte se miraiavo. Escoutas :

Ah! vaqui, pamens la chambreto
Ounte vivié la chatouneto!
Mai, aro, coume l'atrouva
Dins lis endré qu'a tant treva?
O mis iue, mi grands iue bevèire,
Dins soun mirau regardas bèn :
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tan souvènt... (2)

Que de tendresso e de simplesso! et coume se counèis que sian eici dins la Prouvènço, dins nosto vido abituado, sènso counvencioun, sènso aprèst!... Pièi, escouten-lou mai, desmemouria, quand crido :

Dóu mounastié durbès li porto,
O moungeto, iéu vole intra;
Durbès lèu! moun amo es proun forto
Pèr la vèire senso ploura.

(1) *La Miéugrano entreduberto.* (Lou Libre de l'amour. VI.)
(2) *La Miéugrano entreduberto.* (XII.)

fillette dut comprendre qu'elle était aimée. Mais par un sentiment de pudeur ou de crainte troublante, comme en éprouvent parfois au moment de monter au temple de l'Amour les amants de cet âge, ni lui, ni elle, tout en jouant, tout en riant, tout en dansant ensemble, n'osèrent jamais se dire tout clair et net ce qu'ils se voulaient. Tellement que soudain, Zani, la pauvre fille, effrayée peut-être par ce trouble qui la gagnait toujours davantage, et n'ayant pas, hélas! l'assurance ou l'espoir de voir cette tendresse venir à bonne fin, ou plutôt appelée par une voix supérieure, un jour, à l'improviste, partit pour le couvent. Lui en fut mourant, inconsolable. Et de cette douleur alanguie, et de cette passion éperdue, enfermée en lui, mais non apaisée, il sortit, Mesdames, un livre brûlant, ému, palpitant, ingénu et chaste qu'Aubanel appela le *Livre de l'Amour*, et que toute la critique salua comme un jaillissement d'amour vrai et jeune.

Je vais vous en lire quelques pages.

Ah! ta petite main chaude et brune
Donne-la moi! donne-la moi!
Viens avec moi; il fait lune claire,
Viens, le ciel est étoilé... (1)

Mais Zani est nonnette; elle est allée à Constantinople servir les malades dans les hôpitaux. Esseulé, le poète endolori erre, la cherchant partout, dans le bosquet où il la rencontrait, dans la chambrette où elle couchait, dans le miroir où elle se mirait. Ecoutez :

Ah! la voici pourtant, la chambrette
Où la fillette vivait.
Mais maintenant, comment la retrouver
Dans les endroits qu'elle a tant hantés ?
O mes yeux, mes grands yeux buveurs,
Dans son miroir, regardez bien :
Miroir, miroir, fais-moi la voir,
Toi qui l'as vue si souvent... (2)

Que de tendresse et de simplicité ! Et comme il se connait que nous sommes ici dans la Provence, dans notre vie accoutumée, sans convention, sans apprêts !... Ecoutez-le encore, égaré, quand il crie :

Du monastère ouvrez les portes,
O petite sœur, je veux entrer;
Ouvrez-les! Mon âme est assez forte
Pour la voir sans pleurer.

(1) Voir *la Grenade entr'ouverte.*
(2) *La Grenade entr'ouverte.* (VI.) (XII.)

Souto ta couifo à blànquis alo
Enca mai bruno, enca mai palo,
Ei bèn tu que dins la grand salo
Coume l'Ange de l'espitau
Passes au mitan di malaut.

Escouten-lou, quand se desolo :

Dequé vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de qu'as, que toujours crides coume un enfant ?

Coume un enfant crides e ploures,
Coume un enfant qu'an desmama,
Paure cor d'amour afama,
Après lou bonur courres, courres !
Dequé vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de qu'as, que toujour crides coume un enfant ?... (1)

Es de passioun viscudo, lou vesès ; es un crid countinu, feroun, esglaria, e la literaturo noun es aqui pèr rèn.

D'aquéu tèms, fau vous dire, em' Aubanèu e li cambarado, fasian souvènt d'escourregudo. Jalous de retrouva la pouesìo puro et l'engèni vivènt de nosto lengo maire, de-longo erian pèr orto dins li campèstre et li mountagno, quouro amoundaut i Baus, quouro dins lou Ventour, quouro à la Santo-Baumo. Erian jamai tant bèn que quand nous mesclavian emé lou brave pople. Couchavian à la feniero, à la paiero, dins li jas. Uno fes, me souvèn, à la voto de Mount-Brun, li gendarmo nous arrapèron, fauto de papié. Urousamen un bastidan, que nous avié'ntendu parla, diguè i gendarmo : « Eh ! vesès pas qu'es pas de franchimand ? parlon coume nous-autre : boutas, soun pas de liuen. » E nous lachèron.

Es dins aquéli courso à travès de païs qu'Aubanèu acampè la délicious idilo qu'anas vèire :

N'èro pas uno rèino, uno rèino e soun trin,
Galoupant noublamen sus sa cavalo blanco,
Et que, dins li grand bos, aubouro enjusqu'i branco
Touto lá pousso dou camin.

Noublamen galoupant sus sa blanco cavalo,
N'èro pas uno rèino emé damo et varlet,
Que d'un mot de sa bouco e d'un cop d'iue soulet
Vous fai la caro roujo o palo.

(1) *La Miòugrano entreduberto.* (XXII.)

Sous ta coiffe aux blanches ailes,
Plus brune encore, encore plus pâle,
C'est bien toi qui dans la grand'salle,
Comme l'Ange de l'hôpital,
Passes au milieu des malades.

Ecoutez-le quand il se désole :

Que veux-tu, mon cœur, de quoi as-tu faim ?
Oh! qu'as-tu, que tu cries toujours comme un enfant ?...

Comme un enfant tu cries et pleures,
Comme un enfant qu'on a arraché du sein ;
Pauvre cœur d'amour affamé,
Après le bonheur tu cours, tu cours...
Que veux-tu, mon cœur, de quoi as-tu faim ?
Oh! qu'as-tu, que tu cries toujours comme un enfant ?... (1)

C'est de la passion vécue, vous le voyez ; c'est un cri continu, farouche, effaré, et la littérature n'est pas là pour rien.

En ce temps-là, il faut vous dire, avec Aubanel et les camarades, nous faisions souvent des échappées. Jaloux de retrouver la poésie pure et le génie vivant de notre langue mère, constamment nous étions par les routes, dans les champs et les montagnes, tantôt là-haut aux Baux, tantôt par le Ventoux, tantôt à la Sainte-Baume ; nous n'étions jamais si bien que quand nous nous mêlions avec le brave peuple ; nous couchions au fenil, à la paille, dans les étables. Une fois, il m'en souvient, à la fête de Montbrun, les gendarmes nous empoignèrent, faute de papiers. Heureusement un paysan, qui nous avait entendu parler, dit aux gendarmes : « Eh! voyez-vous pas que ce ne sont pas des *franchimands* ? Ils parlent comme nous autres : allez, ils ne sont pas de loin. » Et on nous lâcha.

C'est dans ces courses au travers du pays, qu'Aubanel cueillit la délicieuse idylle que vous allez voir :

Ce n'était pas une reine, une reine et son train,
Galopant noblement sur sa cavale blanche,
Et qui, dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches
Toute la poussière du chemin.

Noblement galopant sur sa blanche cavale,
Ce n'était pas une reine avec dames et varlets,
Qui d'un mot de sa bouche et d'un seul coup d'œil
Vous fait le visage rouge ou pâle.

(1) Voir *la Grenade entr'ouverte*. (XXII.)

N'èro rèn qu'uno enfant dessus un ase gris
Que de-long d'un draióu anavo plan-planeto;
E pèr lou proumié cop vesiéu la chatouneto
Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié; se rescontro
Qu'èro estré lou camin pèr passa touti dous,
E la chato diguè : — Jouvènt, avisas-vous :
L'ai reguigno ! — Et me riguè contro.

— Tenès, passas davans! — E, pèr delice, alor,
La regarde e m'aplante, e vaqui que s'arrèsto...
Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto.
ai, pèr l'enfant, virè moun cor.

Oh ! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello !
Soun courset de basin, trop pichot e trop just,
Badavo un pau davans, e si poulit bras nus
Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges : èro au tèms de la caud ;
Em'un brout d'amourié la chato se ventavo;
Au dous balin-balant de l'ase que troutavo
Penjavon si bèu pèd descau.

S'arrèsto. — Un an de mai, e de iéu avié crento !
E pamens, e pamens parlerian pas d'amour.
Mai l'enfant venié fiho, e chasque an, chasque jour
La fasié pu grando e pu gènto.

Pèr lis èr, pèr lou biais e pèr la majesta
N'ai pas vist coume acò, d'enfant, dins li grand vilo ;
Poudès cerca long-tèms, poudès cerca sus milo
Tant d'innoucènço et de bèuta !

— Ma mignoto, coume es toun noum? — Vous lou vau dire :
Li gènt me dison Roso, e ma maire Rouset.
— E toun ase, coume èi que iè dison ? Blanquet?...
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gènt n'an que tu ?
— Siéu l'einado de cinq. — Tu l'einado, jouinaeto ?
— Un que s'envai soulet, un encaro que teto,
Emé dous autre pèr dessu !

— T'an après à legi? Sies estado à l'escolo ?
— Oh si ! — Ta coumunioun ? — L'ai facho l'an passa.

Ce n'était rien qu'une enfant sur un âne gris
Qui le long d'un sentier s'en allait doucettement,
Et pour la première fois, je voyais la bachelette
Qui bien sûr ne m'avait jamais vu.

C'était vers la Fontaine des Près qu'elle venait; il se trouve
Que le chemin était étroit pour passer tous deux,
Et, la fillette dit : « Jeune homme, prenez garde,
« L'âne rue! » — Et elle me rit au nez. —

Tenez, passez devant. — Et avec délice alors,
Je la regarde et me plante là et voilà qu'elle s'arrête...
Une reine peut-être m'aurait tourné la tête,
Mais l'enfant tourna mon cœur.

Oh! ce n'était qu'une enfant, et elle n'en était que plus belle.
Son corset de basin, trop petit et trop juste,
Bâillait un peu devant, et ses jolis bras nus
Sortaient de sa manche de toile.

De fichu, elle n'en avait pas : c'était au temps de la chaleur;
Avec un brin de mûrier la fille s'éventait.
Au doux *balin-balant* de l'âne qui trottait,
Pendaient ses beaux pieds déchaussés.

Elle s'arrête. — Un an de plus, et de moi elle aurait eu honte;
Et pourtant, et pourtant, nous ne parlâmes pas d'amour.
Mais l'enfant devenait fille, et chaque an, chaque jour
La faisait plus grande et plus charmante.

Pour l'air, pour la tournure et pour la majesté,
Je n'en ai pas vu comme cela, d'enfant, dans les grandes villes;
Vous pouvez chercher longtemps, vous pouvez chercher sur mille
Tant d'innocence et de beauté!

— Ma mignonne, comment te nommes-tu? — Je vais vous le dire :
Les gens m'appellent Rose, et ma mère Roset.
— Et ton âne, comment est-ce qu'on le nomme?... Blanquet?...
L'enfant alors se met à rire.

— As-tu des frères, as-tu des sœurs, ou ta famille n'a-t-elle que toi?
— Je suis l'aînée de cinq. — Toi, l'aînée, jeunette?
— Un qui marche seul, un qui tette encore,
Avec deux autres par surcroît.

— T'a-t-on appris à lire? Es-tu allée à l'école?
— Oh oui! — Et ta communion? — Je l'ai faite l'an passé.

— E mounte vas? — Mi gènt meissounon, sian pressa;
M'envau au plan, darrié la colo.

Et l'enfant virè net dintre li pinatèu...
O Bèuta, coume fau que siegues pouderouso,
Pèr avé, de moun cor, de ma vido amourouso,
Un moumenet gara lou fèu!

Se pòu-ti, digas me, rescountra quaucarèn de plus fres, de plus cande? Vous sèmblo tout d'un tèms que sias liuen, liuen de pertout, dins un d'aquéli païsage plen de silènci e de clarun, ounte l'amo se chalo emai se ressereno dins la verduro e dins l'eigagno.

E aro, quau creirié qu'aquéu pouèto tant crentous, e tant lèu esmougu pèr l'iue courous d'uno bruneto, devèngue, quand ié pren si refoulèri sournaru, o, devèngue terrible e segrenous coume lou Dante! Veici, pèr vous lou prouva, aquéu moussèu estrange entitula *Lou 9 Thermidor:*

— Mounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto : siéu bourrèu.

Mai lou sang a giscla sus ta vèsto,
Sus ti det!... Bourrèu, lavo ti man.
— E perqué? coumence mai deman :
Rèsto encaro a sega tant de tèsto!

— Mounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto : siéu bourrèu (1)...

Devèn-ti nous estouna què l'autour d'aquéli vers ague crea, Messiés, e crea fourmidable lou dramo prouvençau? Aubanèu èro nascu pèr retraire e pèr mòure la fernisoun tragico. I'avié, dins soun temperamen, uno sorto de masclun que lou pourtavo au rouge e au ferouge. L'a di, éu-mème, dins un sounet magnifi ounte esplico soun atavisme :

Un capitàni grè que pourtavo cuirasso,
Dóu tèms de Barbo-Rousso, es esta moun aujòu;
Cercant lis estramas, ébri dou chaplachòu
Dis armo, ferre au poung, cridavo : Arrasso! arrasso!

Pèsto, lioun, sablas, famino, dardai fòu,
Avié tout afrounta! Li loup, li tartarasso
Seguissien trefouli sa cavalo negrasso,
Car sabien que i'aurié de mort un terro-sòu.

(1) *La Miéugrano entreduberto.* (Lou libre de la mort.)

— Et où vas-tu ? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés ;
Je m'en vais à la plaine, derrière la colline.

Et l'enfant tourna net dans les jeunes pins...
O Beauté, comme il faut que tu sois puissante,
Pour avoir de mon cœur, de ma vie amoureuse,
Un court moment, ôté le fiel !

Se peut-il rencontrer, dites-moi, rien de plus frais et de plus candide ? Il vous semble tout à coup que vous êtes loin, loin de partout, dans un de ces paysages pleins de silence et de clarté, où l'âme s'épanouit et se rassérène dans la verdure, dans la rosée. Et maintenant qui croirait que ce poète, si timide et si vite ému par l'œil brillant d'une brunette, devient, quand il lui reprend ses sombres oppressions, oui, devient terrible et noir comme le Dante ! Voici, pour vous le prouver, ce morceau étrange intitulé *Le 9 Thermidor*.

— Où vas-tu avec ton grand couteau ?
— Couper des têtes : je suis bourreau.

— Mais le sang a jailli sur ta veste,
Sur tes doigts... Bourreau, lave tes mains.
— Et pourquoi ? je recommence encore demain :
Il reste encore à faucher tant de têtes !

— Où vas-tu avec ton grand couteau ?
— Couper des têtes : je suis bourreau... (1)

Devons-nous nous étonner que l'auteur de ces vers ait créé, Messieurs, et créé formidable, le drame provençal ? Aubanel était né pour retracer, pour soulever le frisson tragique. Il y avait dans son tempérament une sorte d'ardeur virile qui le portait au rouge et au farouche. Il l'a dit lui-même dans un sonnet magnifique où il explique son atavisme :

Un capitaine grec qui portait cuirasse,
Du temps de Barberousse, a été mon aïeul ;
Cherchant les rudes coups, ivre du cliquetis
Des armes, fer au poing, il criait : Arrière ! arrière !

Peste, lions, déserts, famine, soleil fou,
Il avait tout affronté ! Les loups, les vautours,
Suivaient, avides, sa cavale noire,
Car ils savaient qu'il y aurait de morts une jonchée.

(1) Voir *la Grenade entr'ouverte*. (Le livre de la mort.)

Vint an chaplè li Turc, raubè li Sarrasino;
Soun espaso au soulèu lusissié cremesino,
Quand sus li Maugrabin passavo coume un flèu,

A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge!
D'aqui vèn que, pèr fes, de sang moun vers es rouge :
Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu.

Es em'aquéu gàubi mèstre e la pouderouso toco que venès d'entre-vèire que lou valerous felibre a douta nosto lengo de tres dramo prouvençau en cinq ate e en vers.

Lou proumié d'aquéli dramo, *Lou Pan dou Pecat*, — que se jouguè à Mount-Pèlié en 1878, — se passo en terro d'Arle, au tèms dis iero, quand, souto lou dardai dóu soulèu de juliet, li cavaloto blanco de Camargo caucon li garbo d'or. Es dins aquéu mitan de braso et de belugo, e dins lou miramen dis ourizoun inmènse, que l'autour a plaça lou crime de sa pèço, l'adultèri fatau, l'adultèri terrible que lou demoun de miejour abro, coume un uiau, dins lou cor, dins li veno de la bello Faneto, e qu'à la fin s'espìo, fatalamen coume lou crime, pèr lou remors e pèr la mort.

Lou segound dramo d'Aubanèu a pèr titre *Lou Pastre*, e se passo amoundaut dins li coumbo dóu Ventour. Es un gardaire d'avé, sóuvage e brutalas coume l'antique Poulifème, e que vivènt dins lou desert, soulet emé si bèsti, un jour vèi aparèisse uno imprudènto Galatèio, que vèn à la mountagno, souleto, acampa d'erbo. L'empourtamen, lou ruscle d'aquéu desbardana, mai fèr que soun bestiàri, e l'ourriblo tragèdi que pièi se n'enseguis, fan lou sujèt de l'espetacle; e veici un coublet d'uno cansoun aubanelenco que ié fai alusioun :

Aubanèu sèmblo mut,
Mai lou fiò couvo ;
S'enfounso i bos ramu
Emé sa jouvo.
Un jour qu'aura lesi,
Vous fara fernesi :
Counèis lis astre,
Trèvo li pastre.

Lou darrié de si dramo a pèr noum *Lou Raubatòri*. I'es questioun d'uno nòvio, bello coume lou jour, que la vèio de si noço, à la fiero de Bèu-Caire, de bóumian l'an raubado, l'an menado en Espagno, e la volon fourça de se marida em'un d'éli. La bello dis de noun e se defènd de tóuti si forço, jusqu'à tant qué si bourrèu ié fan jura, de guerro lasso, qu'en pas se maridant emé soun raubadou n'espousara jamai ges d'autre. Mai vaqui que soun nòvi, un bèu

Vingt ans il tailla les Turcs en pièces, enleva les Sarrazines ;
Son épée au soleil reluisait, cramoisie,
Quand sur les Maugrabins il passait comme un fléau,

Au grand galop, terrible, indomptable, farouche !
Voilà d'où vient que parfois mon vers de sang est rouge :
Je tire de lui mon amour des femmes et du soleil.

Avec l'habileté maîtresse et la puissante touche que vous venez d'entrevoir, le vaillant félibre a doté notre langue de trois drames provençaux, en cinq actes et en vers :

Le premier de ces drames, le *Pain du Péché,* — qui se joua à Montpellier en 1878, — se passe en terre d'Arles, à la saison des aires, quand, sous les rayons du soleil de juillet, les petits chevaux blancs de Camargue foulent les gerbes d'or. C'est dans ce milieu de braise et d'étincelles, et dans le mirage des horizons immenses, que l'auteur a placé le crime de sa pièce, l'adultère fatal, l'adultère terrible, que le démon de midi allume comme un éclair dans le cœur, dans les veines de la belle Fanette, et qui à la fin s'expie, fatalement par le crime, par le remords et par la mort.

Le second drame d'Aubanel a pour titre *Le Pâtre*, et se passe là-haut, dans les combes du Ventoux. C'est un gardeur de brebis, farouche et brut comme l'antique Polyphème, et qui, vivant dans le désert, seul avec ses bêtes, un jour voit apparaître une imprudente Galathée, qui vient à la montagne seulette, cueillir de l'herbe. L'emportement, le rut de cet être débordé, plus sauvage que son bétail, et l'horrible tragédie qui s'en suit, font le sujet du spectacle. Et voici un couplet d'une chanson aubanelesque qui y fait allusion :

Aubanel semble muet,
Mais le feu couve;
Il s'enfonce dans les bois feuillus
Avec sa jouvencelle.
Un jour qu'il en aura le loisir,
Il vous fera frémir :
Il connaît les astres,
Il hante les pâtres.

Le dernier de ces drames a pour nom *Le Rapt*. Il y est question d'une fiancée, belle comme le jour, qui, la veille de ses noces, à la foire de Beaucaire, a été enlevée par des bohémiens. Ils l'ont menée en Espagne, ils la veulent forcer de se marier avec l'un d'eux. La belle dit non, et se défend de toutes ses forces, tant et tant que ses bourreaux lui font jurer de guerre lasse que ne se mariant pas avec son ravisseur, elle n'en épousera jamais d'autre. Mais voici

matin, l'a deliéurado ; e quand, tout triounflant, ié dis « vène emé iéu, » elo, desesperado e sublimo, respond qu'a jura sus lou Crist de pas se marida, e se fait mounjo.

L'on s'enganarié pamens se, d'après li plagnun e li sournuro de soun obro, de soun obro proumierenco, l'on s'anavo pensa que noste dramatisto fugue esta dins sa vido e dins soun obro entiero, sournaru e doulènt coume dins la proumiero part. Teodor Aubanèu es l'ome di counstrate ; e, pèr tóuti aquéli que nòun l'an couneigu qu'à sa maduresòun, acò èro lou cantaire de la vido embriago e de la lusènto joio !

Dins nòsti fèsto felibrenco, dins aquélis agapo trefoulido e sacrado, ounte, idealamen, vesian nosto Prouvènço blanqueja dins l'azur coume la fiho dóu soulèu, coume la maire de l'art pur, e coume lou simbèu de touto pouesìo, quau i'avié de plus gai, de mai entousiaste que lou felibre Aubanèu ! Falié l'entèndre quand, aubourant soun vèire, disié :

Ami, lo pouesìo es coume lou soulèu :
Trelusis sus lou mounde, e l'escaufo e fai viéure ;
Dins touti li pais, tóuti podon lou béure,
Aquéu souléu di jouine e di fort e di bèu.
Urous quau ié saup courre, urous quau lou saup vèire !
Trelusis pas toujour, tambèn a soun tremount.
Aquelo plucio d'or, quand toumbo d'eilamount,
Coume à-n-un vin de Diéu fau ié pourgi soun vèire.

E dins li gràndis oucasioun, à Fourcauquié coume à Paris, quand, davans lou publi estouna de nous vèire destaragna lou cèu de nosto vièio glòri, quand s'agissié, davans li mescresènt, davans li renegat, lis enemi, d'afourti lou principe e li dre de la Causo, quau es que prouclamavo emé mai d'elouquènci l'amour de nosto lengo e lis enauramen de nosto reneissènço !

« Nous traton de fenat, disié en Avignoun au Centenàri de Petrarco.— Ah ! segur sian fenat de noste cèu, de nosto terro, fenat de noste caud soulèu, dóu rire de nòsti chato, de la gràci de nosto lengo ! E voulèn canta, ploura, ama dins la douço parladuro de noste brès e de nòsti maire, dins aquéu lengage divin qu'es esta lou reviéure de tóuti li literaturo dóu Miejour, — tant pis pèr aquéli que l'an óublida ! » Messiés, quand uno idèio boulego, dins lou cor d'ome coume Aubanèu, d'estrambord tau, rapelas-vous que grano, aquelo idèio flòri : e se, coume ès de crèire, coume lou cresèn tóuti, la Françoo, elo peréu, dèu redeveni ravoio, es en nous retrempant dins nòstis ourigino, es en favourisant li regréu que verdejon dins li founs poupulàri, qu'escaparen à la flaquesso dóu cousmoupoulitisme, emai i platitudo d'un nivelage generau.

Pèr reveni, li pouésìo que vous citave tout-escas, franc pamens li tres dramo

que son fiancé, un beau matin, l'a délivrée ; et quand, tout triomphant, il dit : « Viens avec moi », elle, désespérée et sublime, répond qu'elle a juré sur le Christ de ne pas se marier et de se faire religieuse.

On se tromperait pourtant, si d'après les plaintes et les sombres teintes de son œuvre, de son œuvre du premier âge, l'on allait penser que notre dramaturge fut dans sa vie, et dans son œuvre entière, sombre et dolent, comme dans la première partie. Théodore Aubanel est l'homme des contrastes: et, pour tous ceux qui ne l'ont connu qu'en sa maturité, c'était le chanteur de la vie enivrée et de l'étincelante joie !

Dans nos fêtes félibréennes, dans ces agapes joyeuses et sacrées où, idéalement, nous voyions notre Provence blanchir dans l'azur comme la fille du soleil, comme la mère de l'art pur et comme le symbole de toute poésie, qu'y avait-il de plus gai, de plus enthousiaste que le félibre Aubanel ! Il fallait l'entendre, quand élevant son verre, il disait :

Amis, la poésie est comme le soleil :
Elle luit sur le monde, et l'échauffe, et fait vivre ;
Dans tous les pays, tous peuvent le boire,
Ce soleil des jeunes, des forts et des beaux!
Heureux qui sait courir à lui, heureux qui sait le voir.
Il ne brille pas toujours; il a aussi son couchant,
Et à cette pluie d'or, quand elle tombe de là-haut,
Comme à un vin de Dieu il faut tendre son verre.

Et dans les grandes occasions, à Forcalquier comme à Paris, quand devant le public étonné de nous voir rafraîchir le ciel de notre vieille gloire, quand il s'agissait devant les mécréants, devant les renégats, les ennemis, d'affirmer le principe et les droits de la Cause, qui est-ce qui proclamait avec plus d'éloquence l'amour de notre langue et les essors de notre renaissance ?

« On nous traite de fous, disait-il à Avignon, au Centenaire de Pétrarque. — Ah ! sûrement, nous sommes fous de notre ciel, de notre terre, fous de notre chaud soleil, du rire de nos filles, de la grâce de notre langue ! Et nous voulons chanter, aimer dans le doux parler de nos berceaux et de nos mères, dans ce langage divin qui a été le renouveau de toutes les littératures du Midi, — tant pis pour ceux qui l'ont oublié ! — » Messieurs, quand une idée remue dans le cœur d'hommes comme Aubanel de tels enthousiasmes, rappelez-vous qu'elle graine, cette idée fleurie ; et si, comme il est à croire, comme nous le croyons tous, la France, elle aussi, doit redevenir vigoureuse, c'est en nous retrempant dans nos origines, c'est en favorisant les pousses nouvelles qui verdoient dans les profondeurs populaires, que nous échapperons au flasque cosmopolitisme et à la platitude d'un nivellement général.

(que n' i'a dous d'inedi), soun estado publicado dins lou voulume entitula *La Miéugrano entre-duberto*. Mai es dins son segound voulume, nouma *Li Fiho d'Avignoun*, que lou brihant e simpati pouèto avignounen a jita lou rampau de sa richo naturo, a 'spandi li coulour de sa paleto resplendènto. Acò's un beluguié, es un veritable escrin de pièro preciouso, ounte nosto Prouvènço, quand voudra se faire bello, à bèl èime pòu pesca.

Es aqui que i'a *Li Fabre*, meravihous cop de pincèu que ié fau que vous mostre. La peço es dedicado à-n-Alphonse Daudet, e Daudet un jour disié :

« Quand je sens s'éteindre en moi le sentiment de la lumière, je relis *Li Fabre*, et il se rallume soudain à cette flamme incandescente. »

Coume un cavalié qu'èi pressa
Arregàrdas lou jour passa :
Sus soun camin lou vèspre oumbrejo;
Tau qu'un bregand dans la fourèst,
La traito niue es à l'arrèst,
L'auro deja boufo plus frejo.

Boufo plus forto, e fai gibla
Li pibo proumto à gingoula.
Lou bàrri di nivo s'estrasso;
L'or gisclo esbléugissènt, leissant
Un long ridèu coulour de sang
Que floto fouita pèr l'aurasso.

L'encèndi s'atubo au tremount.
D'uno bataio de demoun
Dirias, de fes, lou tuert aurouge;
Dirias, dins li nivo espóuti,
Que de manescau fantasti
Tabason sus lou soulèu rouge.

Tantost dre, tantost se plegant,
Dins lou cèu li fabre gigant,
Brassejant d'uno ardour ferouno,
Forjon pèr lou jouine matin
Li rai d'or, li rai diamantin
Que dóu soulèu soun la courouno

Belugo, uiau e lampe fiòdo
Fan un grand e terrible jo.
La braseboumbis en plueio;
Tout crèmo, la terro e lou cèu,

Pour revenir, les poésies que je vous citais tout à l'heure, sauf pourtant les trois drames (dont deux sont inédits), ont été publiées dans le volume intitulé *La Grenade entr'ouverte*. Mais c'est dans son second volume, nommé *Les Filles d'Avignon*, que le brillant et sympathique poète avignonnais a jeté la palme de sa riche nature, a répandu les couleurs de sa palette resplendissante. C'est un étincellement, c'est un véritable écrin de pierres précieuses, où notre Provence, quand elle voudra se faire belle, pourra puiser à mains pleines. (1)

C'est là que sont les *Forgerons*, merveilleux coup de pinceau qu'il faut que je vous montre. La pièce est dédiée à Alphonse Daudet, et Daudet un jour disait :

« Quand je sens s'éteindre en moi le sentiment de la lumière, je relis *Li Fabre*, et il se rallume soudain à cette flamme incandescente. »

Comme un cavalier qui est pressé
Regardez le jour qui passe :
Sur son chemin le soir étend l'ombre.
Tel qu'un brigand dans la forêt,
La traîtresse nuit est à l'arrêt;
La bise déjà souffle plus froide.

Elle souffle plus fort, et fait gémir
Les peupliers prompts à geindre.
La muraille des nuées se déchire ;
L'or jaillit éblouissant, laissant
Un long rideau couleur de sang
Qui flotte, fouetté par la tourmente.

L'incendie s'allume au couchant.
D'une bataille de démons
Vous diriez parfois le choc farouche;
Vous diriez dans les nuages écrasés
Que des forgerons fantastiques
Frappent à grands coups sur le soleil rouge.

Tantôt debout, tantôt se courbant,
Dans les cieux, les forgerons géants,
Agitant leurs bras avec une ardeur farouche,
Forgent pour le jeune matin
Les rayons d'or, les rayons de diamant
Qui du soleil sont la couronne.

Etincelles, éclairs et sillons de feu
Font un grand et terrible jeu;
La braise retombe en pluie.
Tout flambe, la terre et le ciel;

(1) Le volume est inédit pour le public, n'ayant été imprimé que pour quelques amis, en 1885.

Fugisson li darriés aucèu ;
Lis aubre an de carboun pèr fueio.

Sus li serre blu, i' a'n moumen,
La luno espincho douçamen
Coume uno nouvieto crentouso;
Dins soun bèu draiòu argenta
Sèmblo que n'auso pas mounta,
Tant l'esluciado èi souvertouso!

Li fabre devènon negras,
Lou martèu alasso li bras,
Lou fum ennivoulis la flamo ;
E lou soulèu encourroussa,
De l'orre enclume cabussa,
Se jito dans la mar que bramo.

Es dins lou meme libre, es pièi aqui que passo, friqueto e risouleto, la *Venus d'Avignoun* :

Coume la flamo dou fusiéu
Tis iue m'esbrihaudon, chatouno !
Passes plus, que me fas mouri,
O laisso me te devouri
De poutouno!

Es aqui qu'escalustro, dins soun nus oulimpian, aquelo *Venus d'Arle* que vauguè a soun autour, subre-tout dins lou mounde dis artisto et di pouèto, uno amiracioun triounfalo...

Escoutas la fin :

O douço Venus d'Arle ! ô fado de jouvènço,
Ta bèuta, que clarejo en touto la Prouvènço,
Fai bello nòsti fiho e nòsti drole san.
Souto aquelo car bruno, o Venus, i'a toun sang
Sèmpre viéu, sèmpre caud. E nòsti chato alerto,
Vaqui perqué s'envan la peitrino duberto ;
E nòsti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau e de la mort,
E vaqui perqué t'ame, e ta bèuta m'engano,
E perqué iéu crestian, te cante, o grand pagano!

Vaqui... Dins Aubanèu crestian e catouli, catouli counvincu, e d'autro part artisto, e pagan de sa naturo, coume proun ome dóu Miejour, l'esperit e lou

Les derniers oiseaux s'enfuient,
Les arbres ont des charbons pour feuilles.

Sur les cimes bleues, il y a un moment,
La lune épie doucement
Comme une petite épousée craintive;
Dans son beau sentier argenté,
Il semble qu'elle n'ose pas monter,
Tant l'éclair est épouvantable!

Les forgerons deviennent noirs,
Le marteau lasse le bras,
La fumée enveloppe la flamme.
Et le soleil courroucé,
De l'horrible enclume précipité,
Se jette dans la mer qui hurle.

C'est dans le même livre, c'est par là que passe, friande et rieuse, la Vénus d'Avignon :

Comme la flamme du fusil
Tes yeux m'éblouissent, jeune fille;
Ne passe plus, car tu me fais mourir,
Ou laisse-moi te dévorer
De baisers!

C'est là que brille, dans sa nudité olympienne, cette Vénus d'Arles qui valut à son auteur, surtout dans le monde des artistes et des poètes, une admiration triomphale...

Ecoutez la fin :

O douce Vénus d'Arles, ô fée de jeunesse!
Ta clarté qui éclaire toute la Provence
Fait belles nos filles et sains nos fils;
Sous cette chair brune, ô Vénus, court ton sang,
Toujours vif, toujours chaud. Et nos filles alertes,
Voilà pourquoi elles s'en vont la poitrine découverte;
Et nos gais jeunes gens, voilà pourquoi ils sont forts
Aux luttes de l'amour, des taureaux et de la mort,
Voilà pourquoi je t'aime, et ta beauté m'enchante,
Et pourquoi, moi chrétien, je te chante, ô grande païenne!

Voilà... Dans Aubanel chrétien et catholique, catholique convaincu et d'autre part artiste, et païen de sa nature, comme bien des hommes du Midi,

sang, tóuti dous arderous, de longo soun en lucho; e d'aquelo bataio sort, pèr escandihado, uno lusour de pourpro. La sensacioun que fai aquelo pouesìo, óuriginalo e persounalo coume n'i a belèu gaire, es quaucarèn de fres e de caud en meme tèms, coume la michour que trais la carnaduro dóu jouvènt o lou vin vermeiau que gisclo de la bouto. Es uno pouesìo que pòu s'apela *nouvialo* comme aquelo que barbèlo dins lou Cantico di Cantico; e l'engèni d'Aubanèu, aquel engèni franc e soude, que percéu, d'un cop d'iue, e vivamen repinto la reflamour di causo e dis auvàri, fai l'efèt, sabès de que? d'aquéli roucas taia, escalabrous e azurin, que se drèisson à la cimo di mountagno de Prouvènço, e que s'acoulourisson d'or, de blanc o de rouge, segound lou nivoulun que passo dins lou cèu o la lumiero que dardaio.

Lou felibre de la *Mióugrano,* coume l'apelavian, es mort en pleno sabo, à 58 an. Sentènt veni soun ouro, quatre jour avans sa mort, dins un dina d'ami, que faguè long dou Rose, en fàci d'Avignoum, sa vilo bèn-amado, souto li gràndis aubo d'aquelo Bartalasso qu'èro lou bos sacra di muso avignounenco, éu, véritable ciéune, vouguè redire aqui si trobo li plus auto e vouguè recanta touti si plus bèu cant.

E aro, en acabant aquesto charradisso, ounte ai revist belugueja lis amistóusi farfantello de moun passat fugènt, fau, Messiés, que vous lou digue : vès, se m'es esta dous, se m'es vengu à biais, de faire lis ounour d'aquesto fèsto literàri à l'enraiounado glòri de Teodor Aubanèu, es per-çoque, Messiés, éu-meme lou pouèto de la *Mióugrano entre-duberto* sèmblo avé counfida lou siuen de sa memòri à l'Acadèmi Marsiheso.

En efèt, es un membre de l'Acadèmi de Marsiho, noste eminènt counfraire e ami de jouinesso, Ludòvi Legré, que Teodor Aubanèu a carga pèr testamen d'estampa l'edicioun definitivo de sis obro.

O Ludòvi Legré, rapello-te lou tèms ounte, coume nous-autri, tu peréu fasiés de vers, e de vers prouvençau, entre Maiano e Sant-Roumié, lou tèms ounte afouga, embria de lumiero, courrian d'à pèd, ensèmble, la coustiero de Gèmo, de Cassis, de Ceirèsto, e que m'iniciaves i resplendour sereno de ta Prouvènço maritimo; rapello-te lou tèms ounte, dins li mountagno de Peiro-Rue, de Ganagòbi, e pièi alin pu liuen, dins li cieuta d'Itàli, au Coulisèu de Roumo e sus li lono de Veniso, recaupiés mai que touti, mai entimamen que touti, li counfidènci d'Aubanèu : e'm'acò, dins lou libre que medites de faire, e que tu soulet pos faire, raconto-nous, o vièi ami, tout ço que i'avié d'amo, de sincerita naïvo, de passioun pèr lou bèu, de leiauta prefoundo e de patrioutisme dins l'engèni courous dóu fièr e grand pouèto Teodor Aubanèu.

l'esprit et le sang, tous deux ardents, sont constamment en lutte; et de cette bataille sort, par éclairs, une lueur de pourpre. La sensation que donne cette poésie, originale et personnelle comme il n'y en a peut-être guère, est quelque chose de frais et de chaud en même temps, comme la tiédeur qu'exhale la carnation d'une jeunesse ou le vin vermeil qui jaillit du fût. C'est une poésie qui peut s'appeler nuptiale comme celle qui palpite dans le Cantique des Cantiques; et le génie d'Aubanel, ce génie franc et abrupt qui perçoit d'un coup d'œil et vivement reflète l'éclat des choses et des péripéties humaines, fait l'effet, savez-vous de quoi ? de ces roches taillées, escarpées et azurées, qui se dressent à la cime des montagnes de Provence, et qui se colorent d'or, de blanc et de rouge selon le nuage qui passe dans le ciel ou la lumière qui rayonne.

Le Félibre de la *Grenade*, comme nous l'appelions, est mort en pleine sève, à 58 ans. Sentant venir son heure, quatre jours avant sa mort, dans un dîner d'amis qu'il fit le long du Rhône, en face d'Avignon, sa ville bien-aimée, sous les grands arbres de cette Barthelasse qui était le bois sacré des muses avignonnaises, lui, véritable cygne, voulut redire toutes ses créations les plus hautes, et voulut rechanter tous ses plus beaux chants.

Et maintenant, en achevant cette causerie, où j'ai revu étinceler les chers mirages de mon passé fuyant, il faut, Messieurs, que je vous le dise : voyez, s'il m'a été doux, s'il m'est venu à point de faire les honneurs de cette fête littéraire à la gloire radieuse de Théodore Aubanel, c'est parce que, Messieurs, lui-même, le poète de la *Grenade entr'ouverte* semble avoir confié le soin de sa mémoire à l'Académie marseillaise.

C'est, en effet, un membre de l'Académie de Marseille, notre éminent confrère et ami de jeunesse, Ludovic Legré, que Théodore Aubanel a chargé par testament de publier l'édition définitive de ses œuvres.

O Ludovic Legré, rappelle-toi le temps où, comme nous autres, toi aussi, tu faisais des vers, et des vers provençaux, entre Maillane et Saint-Remy, le temps où, affolés, ivres de lumière, nous courions à pied, ensemble, les coteaux de Gémenos, de Cassis, de Ceyreste, et que tu m'initiais aux splendeurs sereines de ta Provence maritime; rappelle-toi le temps où, dans les montagnes de Pierrerue, de Ganagobie, et puis là-bas, plus loin, dans les cités d'Italie, au Colisée de Rome et sur les lagunes de Venise, tu recevais plus que tous, plus intimement que tous, les confidences d'Aubanel : et ainsi, dans le livre que tu médites de faire, et que seul tu peux faire, raconte-nous, ô vieil ami, tout ce qu'il y avait d'âme, de sincérité naïve, de passion pour le beau, de loyauté profonde et de patriotisme, dans le génie brillant du fier et grand poète Théodore Aubanel !

LI DANSAIRE DE JOUNQUIERO

En dès-e-sèt-cènt e tant, l'an que carguè raubo roujo e capeiroun cremesin doubla de velout blu, Moussu de Langasto, nouma Conse, paguè de si sòu e denié uno festo i Jounquieren.

Un bèu Dimenche, qu'èro la fèsto di Rèi, faguè canta li cigalo en plen ivèr e alassè li tambourinaire, bèn tant, touto la niue, se beguè, dins si saloun, e se balejè, dins la grand salo de soun castèu.

***

Emai si vint an fuguèsson en flour, e que fuguèsse, tout l'an, jour de fèsto e jour oubrant, abihado di Dimenche, damisello Juliano, la fiho unico dóu Conse nouvèu, au bal, faguè tapissarié : i'aguè pas un jouvènt, memamen pas un vièi que vouguè la faire dansa !

Anas cerca ! èro un brisoun goio e grelado, emé d'iue guèche e bourda d'anchoio. Dins tout acò pamens, sa pichoto gibo se vesié quasimen pas, e la pourtavo em'un biais galant.

Damisello Juliano, quand, à l'aubo, lou bal finiguè, sourtiguè de la grand salo, au bras de sa maire ; e, gounflo coume un perus, refresquè de si plour lis anchoio de sis iue.

***

— Juliano, ma fiho bello, ié diguè l'endeman Moussu lou Conse, — vai ! siegues tranquilo : d'aro-en-la, quand voudras dansa, bala, — vai ! balaras tant que voudras. Te n'en responde !

E, aquéu jour meme, lou fourrié de vilo — troumpetoun, trompetè pèr tout cantoun e caire de Jounquiero :

« Au noum dóu Rèi, e de la part de Moussen de Langasto, pèr la gràci de « Diéu, noble Conse de Jounquiero, se fai assaupre à noste pople que, tóuti « fes e quanto que se balara, fugue de jour, fugue de niue, dins nosto ciéuta « de Jounquiero, balaire prendran balarello à-de-rèng. Sèt ouro de coulas « puniran li contro-venènt, se n'i'a.

« Ansin lou vòu, ansin l'ourdouno Moussen de Langasto, noble Conse de « Jounquiero. »

***

Se fuguè countènto damisello Juliano de Langasto, se demando pas ! Touto ese quanto qu'à Jounquiero se dansè, fuguèsse de jour, fuguèsse de niue, faguè baleja sa gibeto tant que vouguè.

E d'aqui vèn lou dire que se dis en Prouvènço : « Prendre à-de-rèng « coume à Jounquiero quand danson. «

J. Roumaniho.

LES DANSEURS DE JONQUIÈRES

En dix-sept cent et tant, l'an qu'il prit robe rouge et chaperon cramoisi doublé de velours bleu, Monsieur de Langaste, nommé Consul, paya de ses sous et deniers une fête aux Jonquiérois.

Ce fut le jour des Rois, un beau dimanche, qu'il fit chanter les cigales (1) en plein hiver, et qu'il lassa les tambourinaires de l'endroit, tant l'on but toute la nuit, et tant l'on dansa dans la grande salle de son château.

***

Mais, bien que ses vingt ans fussent en fleur, et qu'elle fût, tout l'an, jours et fêtes, habillée des dimanches, la fille unique du nouveau Consul, damoiselle Juliane fit au bal tapisserie : pas un jouvenceau, mêmement pas un galant vieux qui voulût la faire danser!

Allez chercher! elle était un tantinet boiteuse, un brin grêlée, des yeux louches et bordés d'anchois... et dans tout ça, — elle la portait après tout, d'une façon charmante, — sa petite bosse se voyait à peine. Que voulez-vous.

Et quand, à l'aube, le bal prit fin, Damoiselle Juliane, au bras de sa mère, sortit, le cœur gonflé, de la grande salle, rafraîchissant de ses pleurs les anchois de ses yeux.

***

— Juliane, ma fille belle, lui dit le lendemain Monsieur le Consul, — va! sois tranquille : dorénavant tu danseras et tant que tu voudras! Je t'en réponds!

Et, ce jour même, le fourrier de ville, à son de trompe, publia, par tous les coins et recoins de Jonquières :

« Au nom du Roi, et de la part de Monsieur de Langaste, par la grâce de « Dieu, notre consul, on fait savoir à notre peuple que toutes fois et quantes « qu'on dansera, soit de jour, soit de nuit, dans notre cité de Jonquières, les « danseurs prendront les danseuses à la file. Sept heures de carcan puniront « les contrevenants, s'il y en a.

« Ainsi le veut, ainsi l'ordonne Monsieur de Langaste, noble Consul de « Jonquières. »

***

Si elle fut contente, Damoiselle Juliane de Langaste, ça ne se demande pas! Toutes les fois qu'il y eut bal à Jonquières, fût-ce de nuit, fût-ce de jour, elle dansa, dansa!... et fit danser sa petite bosse tant que le cœur lui en dit.

Et de là vient ce vieux dire provençal : « *Prendre à la file, comme à Jon-* « *quières quand on danse.* »

J. Roumanille.

(1) La locution provençale « *faire chanter les cigales* » : trop boire, s'enivrer.

Des vers inédits de Soulary, la magnifique aubaine! Le succès de la *Revue Félibréenne* tient au cœur de notre illustre ami. L'Horace français qui n'a jamais voulu quitter, pour de plus brillants hommages, la paix de sa villa des Gloriettes, aux bords du Rhône, est un fervent du Félibrige et de la Décentralisation. L'année dernière, il retrouvait pour nous, dans ses cartons, ces *Pensées d'un Humoriste*, qu'on nous empruntait de toutes parts et qui firent le régal des lettrés. Cette fois, ce sont des rimes anciennes, aussi jeunes que la Muse éternelle, et que le poète avait négligé — pourquoi ? il l'ignore lui-même — de faire figurer dans ses recueils. Voici quatre pièces ; nous réservons les autres pour les numéros qui suivront :

A M. CURMER

Sur ses stances à la Vierge.

Un profane dont le travers
Incline à la Vénus mignonne,
Comme un reproche a lu tes vers,
Tes jolis vers à la Madone.

Douce Vierge aux regards couverts,
Que votre grâce en moi rayonne!
Prends une étoile pour couronne,
Muse, et quittons les pampres verts!

Je vais chanter l'Immaculée!
Mais ma lyre est ensorcelée;
Anacréon me joue un tour.

O Pudeur! que murmure-t-elle!
« Je suis brune, mais je suis belle! »
— Tout cantique est un chant d'amour!

1858.

SUR UN MYOSOTIS

Qu'on m'avait envoyé avec des vers.

Ce frais myosotis au délicat emblème,
Je devais vous l'offrir, et de vous je le tiens.
Il parfume vos vers d'un sentiment suprême
Qui fait douter s'ils sont vos pensers ou les siens.
Comme il parle pour vous, qu'il parle pour moi-même !
Plus rare m'a souri la fleur qui dit : « Je t'aime ! »
Plus chère m'est la fleur qui dit : « Je me souviens. »

— 1854 —

LES BÉBÉS

Nudité chaste qui s'ignore,
Sourire doux comme le miel,
Regard plus pur qu'étoile au ciel,
Blancheur de lys, fraîcheur d'aurore ;

Voilà ce qu'en vous on adore,
Divins bébés, agneaux sans fiel,
Chez qui l'amour n'est pas cruel,
Et qui tenez de l'ange encore.

Plus tard, qui sait ? — En attendant
Que l'homme, en vous montre la dent,
Gardez, beaux sphinx, votre problème !

De la louve aussi les petits
Sont-ils pas mignons et gentils !
— Cela fait des loups tout de même.

SUR UN EXEMPLAIRE

De ma *Chasse aux mouches d'or,*

à Paul Mariéton

L'insecte à l'aile diaphane
Qu'on voit s'ébattre à ce fronton,
N'est ni l'abeille de Platon
Ni la guêpe d'Aristophane.
C'est la mouche sans feux ni lieux
Qui partout muse, en vrai bohème,
Et qui goûte, avant les dieux même,
Le miel préparé pour les dieux ! 1882.

Josephin Soulary.

PROUBENCE E GASCOUGNE

A LA SOUCIETA FELIBRENCO DE PARIS [1]

En Athenes, sus lou Pirè
Quen desbarquen sourdat, oubrè,
Que lou parla diferencie,
L'Atican, d'un ert mespresèn,
Que crebe d'arride en disèn :
« Que bin de Beoucie! »

Atau sus lou poun d'Abinhoun,
Quen passe un brabe coumpanhoun,
Lou mètre en man, cercan besounbe,
Sus lou prumè mout destroussat,
Lou soun païs qu'es deisnounçat :
« Qu'arribe de Gascounhe ! »

E nous tabei qu'en arriban
Dequet païs e que parlam
Lou franc gascoun dou nos bilatye :
De boune may que l'am titat
E que s'en soubin, dap pietat,
Lou bielh com lou mainatye!

Touts que l'aiman, gran ou petit,
E quen lou paisan perbertit
S'en ba courre la pretentane,
En le malore, en lous plasés,
Que mescle tustems au francés,
Le sau de l'Aquitane!

Mounluc, lou terriple Mounluc,
Omi de sac, omi de truc,
Qu'ère tabei omi de plume;
Sus le lame de l'espandou
Que pourtabe escriut : « Lou Gascoun
N'a pas pòu de le brume ! »

Au Piré, quand l'Athénien
Voit débarquer un citoyen
Que son accent différencie,
Prenant un ton bien méprisant,
Il pouffe de rire en disant :
« Il vient de Béotie! »

Ainsi, sur le pont d'Avignon,
Quand passe un brave compagnon,
Le mètre en main, cherchant besogne,
Dès le premier mot prononcé,
L'air du terroir l'a dénoncé :
« Il vient de la Gascogne! »

Et nous aussi nous en venons
De ce pays et nous parlons
Le patois qu'on parle au village;
De bonne nourrice allaité,
Nous l'aimons avec piété,
En tous lieux, à tout âge.

Dans nos cœurs il a retenti!
Et quand le paysan perverti
S'en va courir la prétentaine,
Dans le revers, dans le succès,
Il mêle toujours au français
Le sel de l'Aquitaine!

Montluc, le terrible Armagnac,
Homme d'estoc, homme de sac,
N'était pas moins homme de plume;
Sur la lame de l'espadon,
Il portait écrit : « Le gascon
N'a pas peur de la brume! »

(1) *Provence et Gascogne,* à la Société félibréenne de Paris.

Un rèi qui n'a pas d'enemic,
A Paris, quen lou nouste Enric
Anahe couelhe le couroune,
Per poussa l'armade en aban,
Que jurabe, au grand Diu biban,
Com Bidache e Baioune!

*
* *

Com bous, latin qu'am lou blasoun :
Qu'em doun hilhs de boune maisoun,
Auta grans com lous grans d'Espanhe !
Que s'at disèn lous nos grans-pais :
S'abets per bous mous Rabelais,
Per nous qu'abem Moutagne !

Lou nos parla n'es pas coussu,
N'es pas bestit com un moussu,
N'en a pas le care afeitade :
Coubert dou mandilh de d'autcops,
Qu'a lou berret, qu'a lons esclops
E l'arreie cintade !

De le mountanhe au froun de nèu,
Dous gabes qui caden dou cèu,
Qu'am apprès nouste retourique :
Qu'en disen mè que nad saben
Le ma qui broun e lou grand ben
Qui bouhe d'Amerique !

Que parlam de bos e de pratz,
De mourts qui s'en ban aus segrats,
De betz béus, croumpatz à lés féires,
Dou printems, de cos amourous,
Decourbades, de loup-garons,
De sort e de sourcèires!

*
* *

Atau, sus lou Gabe e l'Adou,
Cante lou Prince-Troubadou,
Gastoun qui de Fébus débare...
Atau, en soun *Heptaméroun*,
Escoute lou debis gascoun
La rèine de Nabarre.

Un roi qui n'a pas d'ennemis
Quand notre Henry quatre, à Paris
Allait conquérir la couronne,
Pour pousser l'armée en avant,
Il jurait au grand Dieu vivant,
Comme Guiche et Bayonne!

*
* *

Latin, notre commun blason :
Nous sommes de bonne maison,
Pas de plus noble qui l'atteigne!
Des jours de gloire rappelés,
Vous avez pour vous Rabelais,
Et nous avons Montaigne.

Des vieux usages courtisan,
Notre langage est paysan :
Il garde, sans vaine culture,
Le vieux manteau de drap commun.
Les gros sabots, le béret brun
Et la rouge ceinture!

De la montagne au front neigeux,
Des gaves tombant des hauts lieux
Nous tenons notre rhétorique...
Il en dit plus que maint savant,
Le bruit de la mer et du vent
Qui souffle d'Amérique!

Nous parlons de bois et de prés ;
De parents morts, d'amis pleurés,
Des beaux bœufs dont l'étable est fière,
Du printemps, des cœurs amoureux,
Des loups garous du chemin creux,
D'histoires de sorcière!

*
* *

Ainsi, près le Gave et l'Adour,
Chante le prince troubadour,
Gaston qui de Phébus hérite,
Ainsi, dans son Heptaméron,
Ecoute le propos gascon,
La reine Marguerite!

E dens lou bielh ducat d'Albret,
Dou pastou, com dou banneret,
Le patye d'aunou qu'es escrite.
Entre toutz, prime Despourrins,
Hilhol digne de sous pairins
Virgile e Teoucrite!

La-bas, la bielle de Jasmin,
A le crouzade dou camin,
Dap lou roussignòu qu'entre en lute
E la-haut sus lous soums blancous,
Navarrot, aus reboums d'Acous,
Qu'apren le *Bistamflute* !

E touts, capitan on sourdat,
Lescat, Laborde, Batbedat,
Que porten mèu à l'abelhade...
Cante, leiende ou biroulet,
Biole, biulun ou flaioulet,
Tout que court à l'aubade!

*
* *

Mes ai! lou bèt tems qu'es passat,
De camins de hè trusbessat,
Lous Mijour au Nord que counfrounte:
Lou pastou ques hèi franciman,
Que porte capet, e douman
Dou Gascoun qn'aura hounte!

Lou malurous! Ount'a lou cap,
Oun s'en ba, lou diable qu'at'sap,
Betlèu que m'en dira merbelbe!
Lou co dou hilh que perd tout gay
Quen le boutz de le pranhe may
N'es mè douce à l'aurelhe!

Mes si moum pays es malau,
Lou bos qu'es preserbat de mau,
Bous qu'abètz le noun de Joubence!
E com au paradis d'Adan,
Un arcanyou, l'espade en man,
Que gouaite le Proubence!

Et dans le vieux duché d'Albret,
Du berger et du banneret,
La page d'honneur est inscrite:
Entre tous prime Despourrins,
Fileul digne de ses parrains
Virgile et Théocrite!

Là-bas, la vielle de Jasmin,
A la croisière du chemin,
Avec les oiseaux entre en lutte,
Et là-haut, sur le tambourin,
Navarrot, le gai boute-en-train,
Redit la Bistamflutte.

Et tous, capitaine ou soldat,
Lesca, Laborde, Batbedat,
Apportent leur note à l'aubade :
Chanson, légende, triolet,
Viole, violon et flageolet,
Donnent la sérénade!

*
* *

Hélas! le beau temps est passé,
De chemins de fer traversé,
Au Nord notre Midi confronte...
Le berger porte le chapeau,
Et bientôt, comme du pipeau,
De sa langue aura honte.

Léger de tête et de gousset,
Où va-t-il, le diable le sait!
Bientôt il m'en dira merveille!
Enfant perdu, je le prévois,
Pauvre mère, puisque ta voix,
N'est plus douce à l'oreille!

Si mon pays est énervé,
Du mal, le vôtre est préservé
Par sa fontaine de Jouvence!
Et comme au paradis d'Adam,
L'Archange au glaive flamboyant
Protége la Provence!

E de le mountagne à le ma,
Tout qu'arrit, tout queb ditz d'aima,
De flous le banastre qu'es pleie :
Array de bers, arrai de sou!
E sus le Camargue en eslou,
Lou rouman Mistraleie !

*
* *

Mes l'ore bin de las doulous
E le Proubence toute en plous,
De soun ceu bet cade ue estelle !
Aubanèu ! au houssat oubert,
Lou laure sera tustem bert,
E le glori chens bele !

E le muse que dits : « La-bas,
Las cloches qne tinden lou glas,
L'aigue que coubre l'estenude...
E deban les rigous dou sort,
Aus de Paris, aus rais dou Nord,
Lou Mijour cride : Ayude ! »

*
* *

Au ben qui bin de Tarascoun,
Bache lou cop, praube Gascoun,
Quet' counselhi d'esta moudèste !
Mes le glori, dequet coustat,
Qn'es heyte tabey de bountat
E qu'ausi dise au mèste :

A FRÉDÉRIC MISTRAL

Petites garbes d'erbatyre,
Brouns de petit aquiloun,
Grelouns de petit oratye,
Lutz de petit candeloun ;

Debris de petit naufratye,
Ertz de petit carilhoun,
Debis de petit bilatye,
His de petit agulbun ;

Tau lou curé d'Aigue-fresque
Hen tribut à soun abesque
Dap lous flocs de soun casau,

Et de la montagne à la mer,
Tout vous rit, tout vous dit d'aimer,
De fleurs, les corbeilles sont pleines :
Rayons de vers et de soleil !
Et la vieille langue, en réveil,
Mistralle sur vos plaines !

*
* *

Mais voici l'heure des douleurs,
De la Provence tout en pleurs,
Le ciel voit tomber une étoile...
Aubanel ! — sur le tertre ouvert,
Le laurier sera toujours vert
Et la gloire sans voile !

Et la Muse nous dit : — Là-bas.
Toute cloche tinte le glas,
Au malheur le malheur succède !
Et devant les rigueurs du sort,
Vers Paris, aux frères du Nord
Le Midi crie : « A l'aide ! »

*
* *

Au vent qui vient de Tarascon,
Courbe le dos, pauvre gascon,
Modeste ou non, tâche de l'être !
Mais la gloire, de ce côté,
Est aussi faite de bonté
Et j'ose dire au maître :

A FRÉDÉRIC MISTRAL

Petites gerbes d'herbage,
Bruits de petit aquilon,
Grêlons de petit orage,
Lueurs de petit rayon,

Débris de petit naufrage,
Airs de petit carillon,
Propos de petit village,
Fers de petit aiguillon ;

Tel le curé d'Ayguefresque
Fait hommage à son Evesque
Des bouquets de son jardin;

Tau lou cadet de Gascougne
Porte soun bers chens bergougne
Au gran Segnou de la Crau!

*
* *

E lou pouète de Bincen,
M'acouelhen d'un *zou* brounissen,
Que m'a halbat goust à l'oubratye...
E bous, en m'escoutan, e bous,
Au mei gascoun, — amistadous,
Quem redisetz , « Couratye!

Couratye! E le man dens le man,
Balham a noste bielh rouman
Nabet esclat, nabère bite!
E le grane France, chens cès,
N'aura pas de melhes Francés
Que lous de le petite!

ISIDORE SALLES
Dou pays de Gascougne.

Tel le cadet de Gascogne
Offre ses vers sans vergogne
Au grand chef félibréen!

*
* *

Et le Poète de Vincent,
Avec un zou *retentissant*
M'a donné du cœur à l'ouvrage,
Et vous, amis, dont j'ai goûté
Cordiale hospitalité
Vous doublez mon courage!

Courage! et nous connaissant mieux,
Donnons au parler des ayeux
La vie et l'éclat qu'il mérite!
Et la Grande France, au succès
Dira : « Pas de meilleurs Français
Que ceux de la Petite! »

J. S.

MADRIGAL

Pour un éventail

Si les ondines et les fées,
Maintenant ainsi qu'autrefois,
Sur une coquille de noix,
Naviguaient, de corail coiffées;

Et si j'étais, — car nous aimons
Faire parfois d'étranges rêves, —
Un des minuscules démons,
Rois de la mer bleue et des grèves,

Je ne voudrais d'autre travail
Que d'agiter cet éventail,
Pour faire une brise légère

Qui pousserait tout doucement
La barque vers un port charmant...
Et vous seriez la passagère.

Paul Arène.

RAUBATÒRI

S'aviéu un long mantèu brouda
Coume l'aviè La Belaudiero,
M'aplantariéu dins ta carriero
A chivau, souto toun barda.

ENLÈVEMENT

Si j'avais un long manteau brodé comme La Belaudière, je me planterais dans ta rue, à cheval, sous ton balcon.

Violo i det, espaso au cousta,
Te diriéu ma cansoun rediero ;
Sarias dous pèr m'ausi canta:
Tu' mé l'estello matiniero.

Rouginello mai qu'un rasin,
Dins moun grand mantèu cremesin,
Dóu tems que ririés di l'aubado,

Sus moun chivau t'empourtariéu...
E cridariés: « *Pauro de iéu!*
Crese qu'un arquin m'a raubado! »

Paul Areno.

Viole aux doigts, épée au côté, je te dirais ma chanson nouvelle; vous seriez deux à m'écouter chanter, toi et l'étoile matinale.

Toute rouge plus qu'un raisin, dans mon grand manteau cramoisi, tandis que tu rirais de l'aubade,

Je t'emporterais sur mon cheval... Et tu crierais : « *Pauvre de moi! je crois qu'un bel aventurier m'enlève!* »

Paul Arène.

BIBLIOGRAPHIE

LAS FESTOS DEL FELIBRIGE, poème en vers languedociens, par A. de Margon. — 1 vol. in-12 de 210 pages. — Montpellier, chez Hamelin frères, 1887.

A la suite de chaque félibrée provençale, languedocienne, aquitaine ou catalane, et pour peu qu'elle ait été importante, il est de tradition, nos lecteurs le savent, de publier un volume, ou tout au moins un opuscule, qui en consacre durablement le souvenir. On réunit là tout ce qui s'est lu ou improvisé dans ces agapes de l'amitié et de la poésie. Le modèle du genre, nous ne l'apprendrons à personne, est ce beau livre des *Fêtes Latines*, dont M. Charles d'Ille a fait un vrai monument littéraire, et qui transmettra à nos arrières-neveux l'histoire des jeux floraux internationaux célébrés, il y a cinq ans, en Provence et en Dauphiné.

L'ouvrage de M. le vicomte de Margon est d'un caractère tout autre. C'est en langue d'oc, cette fois, et en vers, que la fête est narrée. De plus, et voici le piquant de l'affaire, la félibrée que le poète nous raconte par le détail, est une félibrée... idéale, tenue dans sa riche imagination. Toutefois, les personnages qui y figurent sont de chair et d'os ; nous les connaissons, vous et moi : c'est Azaïs, Roque-Ferrier, Toulouse-Lautrec, Frédéric Donnadieu, Antonin Glaize, Roumieux, Camille Laforgue, Henri de Bornier, Tourtoulon, Chabaneau,

Espagne, Arnavielle, Langlade, Révillout, en un mot tout l'état-major poétique de la rive gauche du Rhône. L'auteur les rassemble, les asseoit autour d'un menu digne des dieux, les fait rimer et chanter, chacun avec sa note particulière.

On voit d'ici le parti qu'a dû tirer de cette donnée un homme de talent, de goût et d'esprit. Or, M. de Margon est tout cela, et quelque chose de plus encore, un Méridional de race, qui sait sa langue comme pas un. On ne connaissait encore l'auteur des *Moments perdus* que comme poète français. Le félibre était chez lui à l'état d'incubation. Son nouveau livre se fait remarquer non seulement par ce mélange de sentiment exquis et d'humour piquante, qui caractérisait déjà les *Moments perdus*, mais aussi par une connaissance approfondie du parler languedocien. La place nous manque pour en donner une preuve complète. Nos lecteurs sauront reconnaître, même à travers la pâleur d'une traduction, tout le charme de l'original. Nous empruntons au chant III du poème, intitulé *lous Brindos*, les stances qui concernent plus particulièrement le Félibrige provençal :

LES TOASTS

« Mais déjà la coupe remplie, de main en main va circuler. Chut ! le grand maître l'a saisie. Silence ! Écoutons : il va parler. Sa voix, sonore et douce, dans la grande salle retentit, et, de sa bouche puissante, comme des rayons du Paradis, coulent, avec goût enchaînées, tant de grandes et hautes pensées, tant de mots délicats et fins, que chacun, l'oreille tendue, l'écoute, l'admire, s'absorbe en lui, tant qu'il parle, et quand il a fini, l'écoute encore émerveillé...

» Et l'on toste :

» ...A Mistral, qui a fait *Mireille*, *Calendal* et plus d'une autre œuvre immortelle qui, à notre langue maternelle, ont rendu le laurier gracieux qu'à son front, reine sans rivale, elle portait au temps des troubadours !...

» A Aubanel, à Roumanille, soleils ceints d'un diadème de rayons !...

» Aux grands félibres de Provence, qui ont illuminé le Midi et qui répandent chaque jour sur le monde la lumière de leur gloire !...

» A Tavan, au maître trouvère, qui a si harmonieusement chanté et son amour et ses douleurs. Il est avec sa fiancée ; tous deux, sous la lune qui là-haut rayonne et qui se mire dans l'eau, à la fontaine, assis tout seuls, sans plus penser à la cruche qui verse qu'à la chansonnette de la rainette et des grillons, dévident les fils joliets de l'écheveau d'amour qu'ils ont dans l'âme... Dans sa parole enchanteresse il y a tant de candeur virginale et dans le cœur de tous les deux tant de franchise et tant de fleurs, tant de blanches fleurs d'innocence, qu'en nous rappelant les douceurs de notre jeunesse fleurie, ils nous font envier leurs baisers. Et puis, quand la bien-aimée est malade, que son front brûle et son pouls saute, et que sa mère, jour et nuit, pleure au pied de son lit ; quand il voit qu'or et docteurs, hélas ! ne peuvent rien pour la guérir... il y a tant de foi dans sa prière et dans sa douleur, tant d'amour et tant de cœur, que sa tristesse, de notre âme se fait maîtresse et que dans notre œil naît un pleur...

» A Gagnaud Berluc-Pérussis, étoile double qui brille là-haut, au ciel du Félibrige ; front couronné, riche nature, il a science et gai savoir ; grand trouvère et philosophe, seul, il a deux gloires. Aussi, il a trouvé en lui assez d'étoffe

pour donner d'un seul coup, en vérité, avec sa double vie si élevée, deux aïeux illustres de plus aux fils d'une race honorée.

» A Bistagne, qui de Béziers a conquis tous les lauriers. Muses française et provençale l'ont toutes deux pour amoureux; chacune, de l'autre rivale s'ingénie à le rendre heureux. Fier de ses belles amies et toujours ardent et puissant, lui, sans souci de leur jalousie, de toutes deux prend les faveurs, et jamais las de leurs caresses, pour les payer de leurs baisers, avec des roses bien choisies, vêtues de belles couleurs et d'un doux parfum embaumées, pour toutes deux, à ses veillées, il fait de jolis bouquets de fleurs.

» A Félix Gras, au bouillant trouvère qui, mariant l'horrible au beau, audacieux, ingénieux chanteur, avec le vaillant Réginel, sa jolie bergère aimée, la belle brune Annonciade, gracieuse héroïne de vingt ans, fleur d'amour et fleur de l'imagination, et des charbonniers sacripants, horrible bande de brigands a fait une grande épopée... »

Il nous faudrait citer aussi la légende provençale de Romée de Villeneuve. Nous voudrions également parler avec détail de l'appendice, malheureusement trop court, où l'auteur a réuni quelques micellanées languedociennes et françaises. Parmi ces œuvres détachées, il en est une, la *Cansou de la Fèsto,* qui nous a paru mériter plus qu'une mention spéciale. Peu de félibres, nous semble-t-il, ont à leur actif une œuvre aussi primesautière. Le rimeur a encadré tout un poème d'amour, à la fois touchant et gai, dans le récit de la *vogue* populaire de Margon. Dans ces stances, attendries et rieuses tout ensemble, le poète se révèle sous son double tempérament de mélancolique et d'humoriste. La *Cansou de la Fèsto* restera, croyons-nous, comme son œuvre majeure. Elle ferait vivre son nom, à elle seule, dans les annales du Félibrige.

J. Raoulx.

LA LIBRAIRIE DES PAPES D'AVIGNON : *sa formation, sa composition, ses catalogues,* (1316-1425), d'après les registres de comptes et d'inventaires des Archives vaticanes, par M. Maurice Faucon, ancien élève de l'École française de Rome. — (Tome I, in-8, XXI, 263. — Tome II, 182. — Thorin, éd. Paris, 1886.)

Sus lou pont d'Avignoun, comme disait la chanson du vieux temps, tout le monde passe, petits et grands, citadins et bergers de la Crau, bourgeoises et magnanarelles, félibres, artistes et boutiquiers, les rêveurs comme les affairés, les oisifs comme les travailleurs. Ajoutons les érudits qui, prosateurs ou poètes, doivent être rangés dans la catégorie des bons travailleurs, à en juger par l'ouvrage de M. Maurice Faucon.

L'auteur de la *Librairie des Papes d'Avignon* a, lui aussi, passé et repassé le fameux pont, non point pour trouver dans le château aux sept tours, comme le poète de *Nerto,* une légende qui tient de l'idylle et de l'épopée, ni, comme Alphonse Daudet, l'histoire d'une mule trop rancunière pour être bonne chrétienne, mais pour recueillir les souvenirs de la vie intellectuelle et esthétique au temps de ces Papes qu'on a appelés les « Papes d'Avignon ». Dans un premier ouvrage, il avait étudié *les Arts à la Cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII.* Les deux volumes qu'il donne aujourd'hui présentent un nouvel aspect de l'influence de la Papauté qui, à peine transférée sur les bords du

Rhône, outre l'entourage nécessaire du Pontife, attirait à elle, par la force des choses, par son droit de naissance, les représentants les plus autorisés des lettres, des sciences et des arts.

C'était la belle époque pour Avignon... M. Maurice Faucon, en un tableau rapide, aux traits bien accusés et bien vivants, peint ce mouvement incessant de princes et de cardinaux, d'ambassadeurs et de capitaines, d'évêques et d'abbés, de moines et de prêtres, d'artistes et de commerçants qui, à titres divers, et plus ou moins médiatement, entrent dans la sphère de l'action pontificale.

Le catalogue de la bibliothèque, qui est la base de ce savant ouvrage, avait été dressé à Avignon en 1369. C'est aux archives du Vatican que l'auteur l'a retrouvé. Ce catalogue établit que la librairie des Papes était alors une des plus belles qu'il y eût en Europe et peut-être la plus considérable; que les volumes dépassaient par exemple de plus du double le nombre des livres réunis à la même époque par le roi de France, Charles V. L'auteur ne s'est pas contenté d'une simple transcription, qui eût suffi par elle-même à intéresser les érudits, mais rien que les érudits : il s'est efforcé de faire plus et mieux. Une étude précise, complète, riche de détails pour la plupart inédits et certifiés par le document, nous fait assister aux singulières vicissitudes de la librairie avignonnaise, nous découvre sa composition, nous expose ses accroissements successifs, et la suit depuis sa formation jusqu'à sa décadence, à son transfert au fond d'un obscur château de Catalogne, à sa dispersion : mot douloureux qui pour les livres est trop souvent synonyme de destruction! Je comprends qu'on ait appelé cette étude un *drame bibliographique :* cette désignation n'est pas dépourvue de justesse.

Nos lecteurs, qui aiment les vieilles gloires de la Provence, ne laisseront pas passer inaperçue cette œuvre de forte et attrayante érudition, servie par une langue très pure et une rare finesse d'observation.

XXX.

Le défaut de place nous oblige à renvoyer aux deux prochains numéros la bibliographie de l'année, avec l'analyse développée des dernières importantes publications félibréennes, *Calendal* de Mistral (nouvelle édition. Paris, Lemerre), par M. Paul Arène; *le Romancero provençal* de Félix Gras, par M. Paul Marieton, (Paris, Savine, 1887); *l'Armana prouvençau* pour 1888, (Avignon, Roumanille), etc...

CHRONIQUE

La Revue Félibréenne, Moniteur du Félibrige, a pour devoir d'enregistrer dans sa chronique mensuelle, tous les faits importants et tous les progrès de la Cause. Chaque maintenance lui enverra une correspondance régulière et succincte, pour sa chronique, en même temps que les principaux documents et les discours officiels seront publiés dans le corps du recueil.

Jamais année n'aura été plus fructueuse pour l'idée provençale, que 1887. Aussi, pour ne pas suspendre la chronique des précédents volumes, lui ferons-nous place, le plus littérairement possible, dans les trois numéros de cette année, (offerts à nos souscripteurs en supplément de l'année 1888), en reproduisant, avec de courts et substantiels comptes-rendus des fêtes, les paroles de maîtres tels que Mistral, Paul Arène, Henry Fouquier, etc...

— Voici la liste des solennités provençales postérieures au 31 décembre dernier : Les *fêtes du Soleil*, à Paris (janvier) ; la réception solennelle de Mistral à l'Académie de Marseille (13 et 14 février); la *Sainte-Estelle*, réunion annuelle du Félibrige, à Cannes (27 et 28 mars) ; les fêtes d'Arles : inauguration du monument d'Amédée Pichot (30 avril, 1 et 2 mai) ; la *Cour d'amour* de la Maintenance du Languedoc, à Montpellier (30 mai). Les fêtes du 4e centenaire de la réunion de la Provence à la France à Aix (25 juin-3 juillet) ; la fête des Félibres de Paris à Sceaux : inauguration du buste d'Aubanel (3 juillet).

LES FÊTES DU SOLEIL

A l'heure même où quelques journaux de Paris nous jetaient à la tête, en décembre dernier, cette vieille bêtise que les Félibres veulent couper la France en deux et séparer le Midi du Nord, les organisateurs des fêtes du Palais de l'Industrie pour les inondés du Midi, nous demandaient notre concours et nous fournissaient la meilleure des réponses à nos accusateurs.

Ce n'est pas sans une grande appréhension que les Félibres ont coopéré à la préparation de ces fêtes ; ils se souvenaient de Valmajour, le tambourinaire du *Numa Roumestan* si cruellement accueilli par les Parisiens. Quand il fut question de faire venir la bonne Tarasque, remisée depuis 1861 dans un hangar

de la mairie de Tarascon, nous redoutâmes, un instant, pour elle, le sort de Valmajour. Qu'allaient être les promenades de la Tarasque sans le soleil provençal, sans la farandole des Tarasconnais et des Tarasconnaises aux pittoresques costumes ?

La pensée de venir en aide aux frères du Midi fit taire toutes les peurs et les Félibres acceptèrent hardiment leur part de responsabilité dans ces fêtes du Soleil.

Le résultat a été magnifique, nous l'allons prouver.

Les habiles décorateurs parisiens ont improvisé, en quelques jours, les boutiques de la foire de Beaucaire, les remparts ébréchés de la ville, le mas de Mireille, le moulin à huile, les restaurants provençaux et languedociens, le théâtre des Olivettes et le théâtre des Cigales. Tous ces décors ont surgi avec une rapidité et une splendeur féeriques. Rien n'est gai, vivant, brillant, éclatant comme l'intérieur du Palais de l'Industrie, quand la foule s'y presse, quand les tréteaux se garnissent, quand les lanternes s'allument, quand les musiques jouent, quand les jeux commencent de toutes parts, quand les pétards et les fusées partent, quand la lumière électrique promène d'un bout à l'autre de la vaste enceinte son magique clair de lune et fait étinceler le grand soleil du fond, faible image du soleil de la Crau, mais amusant et joyeux symbole...

Quelques actrices parisiennes, Théo, Ugalde, Simon Gérard ont gracieusement offert leur talent, leur grâce et leur beauté et fourni aux fêtes un de leurs plus piquants attraits.

Mais, c'est la Tarasque, le monstre légendaire qui a été l'attraction populaire de ces jeux. Quand elle sort, la foule se précipite et la suit avec une avide curiosité et, à certains moments, l'entrain se communique même aux porteurs cachés dans les flancs de l'animal et l'on voit la bête colossale danser et presque *chahuter* sur ses pieds humains, en balançant sa tête épouvantable et son énorme carapace, hérissée de longs dards et de gros piquants, sous un jet de lumière électrique.

Les danseurs et les danseuses de Barbentane, envoyés par Frédéric Mistral, ont donné la note artistique la plus gracieuse avec leur farandole admirablement exécutée et vraiment belle comme une sculpture de Phidias, comme un fragment antique d'André Chénier, et, ma foi ! s'écrie le maître ciseleur Paul Arène, n'en déplaise aux blagueurs, en voyant d'un rythme souple et cadencé se dérouler la Farandole, j'ai songé aux danses sacrées d'autrefois, à cet âge d'or athénien où la démocratie avait sa fierté et sa noblesse.

Les jeux de la Pique et du Drapeau sont suivis, tous les soirs, avec un profond intérêt, pendant que les galoubets et les tambourins chantent les vieux airs caractéristiques et pittoresques, ces vieux airs qui évoquent si puissamment les fêtes du passé, la Provence d'autrefois.

Aubagne a envoyé une centaine de danseurs qui sont costumés en *fileuses* et qui, munis de lanternes de papier en guise de quenouilles, exécutent les plus étranges figures de danse qu'il soit possible d'imaginer, avec des chants appropriés, si pleins de couleur que Meyerbeer les eût notés avec enthousiasme s'il avait été chargé d'écrire la musique de la *Reine Jeanne* de Mistral.

La danse des Olivettes a la grâce pimpante d'une comédie de Marivaux. Ces danseurs costumés de vestes roses et bleues, nouant et dénouant en cadence leurs rubans de couleurs diverses autour du mât, ont l'air de venir de Trianon et des paysages de Watteau. Le plus galant des menuets n'est pas plus joli que cette danse. Et il faut entendre les airs des galoubets et des tambourins ! C'est la simplicité et le charme naïf des Noëls de Saboly. Puis, devant l'émir qui préside gravement la fête, a lieu la danse des épées qui se croisent et forment une voûte de fer, pendant que les arlequins gambadent çà et là, pirouettent et finalement sont tour à tour occis et portés sur le pavoi, avec des cérémonies symboliques, datant, paraît-il, de l'occupation sarrazine comme les casques en étain des gardes et des suivants de l'émir.

C'est à M. Antide Boyer, député des Bouches-du-Rhône, que nous devons ces curieuses exhibitions de vieilles danses et de vieux costumes.

Elle est restée trop peu de jours, la Estudiantina catalane, qui a fait fureur avec ses pittoresques costumes, ses guitares, ses castagnettes et ses mandolines. Elle était dirigée par M. Pépraxt, le fils de notre éminent collaborateur roussillonnais qui fit s'unir à Perpignan les deux Muses de langue d'oc, celle de Catalogne et celle de Provence. Un dîner d'adieu leur a été offert par leurs compatriotes, M. Floquet en tête, qui a prononcé des paroles chaleureuses et vibrantes, frénétiquement applaudies par les deux cents convives de ce brillant banquet. M. Aparicio a dit de beaux vers provençaux au nom des Félibres, représentés par une délégation nombreuse.

Chaque jour, des attractions nouvelles attirent la foule au Palais de l'Industrie et, malgré l'âpreté de l'hiver, malgré la pluie, malgré la boue, malgré la neige, plus de douze mille personnes, en moyenne, se pressent autour des estrades où M. de Sivry et M. Marcel Leguay retiennent les amateurs de belle musique et de vieilles romances populaires.

Pendant que les hercules du *Théâtre inique* luttent de force et de souplesse, deux chevaliers, bardés de fer, croisent la lame sur les remparts de Beaucaire et font jaillir des étincelles électriques du choc du glaive contre le glaive ou contre la cuirasse.

Un dimanche, les Félibres de Paris ont convié au café Voltaire les Arlésiennes, les tambournaires, les farandoleurs et les tarascaires et leur ont offert un *grand bèure;* puis, le cortège, de deux mille personnes environ, s'est mis en

marche au son des tambourins et s'est dirigé aux Champs-Élysées, à travers le boulevard Saint-Germain et le pont de la Concorde.

Une foule immense acclamait les Provençaux quand le cortège s'est engouffré sous les larges portes du Palais, aux sons de l'orchestre de M. de Sivry, jouant la marche de Saboly.

Sur le coup de minuit, quand le programme est épuisé, des bals et des farandoles s'organisent spontanément, un peu partout sous l'immense voûte du Palais, et le public prend sa part de la fête. L'entrain méridional se propage et gagne tout le monde. Il n'y a plus de Parisiens, il n'y a que des Méridionaux. La conquête, tant de fois prédite, du Nord par le Midi, semble un fait accompli.

Dans les kiosques trônent d'élégantes et charmantes Arlésiennes, un peu lutinées par la bise froide qui passe sous le ciel brumeux de Paris, mais vaillantes, énergiques, dépensant des trésors de douce coquetterie pour grossir la part des inondés leurs compatriotes. Cependant que la félibresse Estello, toujours prête à dire nos jolies chansonnettes populaires, traverse la fête comme une gente reine du *Gai sabé*.

Après les fêtes du Palais de l'Industrie, nous avons eu, à l'Hippodrome, les courses de taureaux landaises et la Ferrade. C'est là que le *Poulit*, de Beaucaire, désormais célèbre, accompagné de sa quadrille, de sa *Manade* de bœufs noirs et de ses fiers gardians montés sur des chevaux de Camargue, fit courir tout Paris à l'honneur de la Provence.

« Qui ne revoit encore, a dit M. Albert Tournier, (rapport du concours de de Paris) l'émouvant et splendide spectacle des courses de taureaux donné dans l'Hippodrome, avec le cérémonial des arènes d'Arles et de Nîmes, les hardis toréadors provençaux et landais, si admirablement intrépides et agiles, démontrant aux Parisiens étonnés et charmés que les courses du midi de la France, n'ont rien de commun avec les jeux sanglants de l'Espagne ; et ces vaillants *guardian*, venus du fond de la Camargue, le trident en main, montés sur leurs chevaux indomptés, aux fins naseaux, aux sabots vierges de la ferrure, robustes et lestes paysans luttant corps à corps avec les jeunes taureaux, *dans la ferrade*, les abattant à la force du poignet et les tenant en respect pendant l'opération simulée de la marque.

» Pour les Méridionaux, ce fut merveilleux, inouï, féerique, éblouissant comme le soleil, Dieu rayonnant de toutes ces fêtes : on eût dit que la baguette enchantée d'Esterelle, célébrée par Mistral, avait tout d'un coup, par le plus prodigieux des artifices, métamorphosé Paris en cité provençale. »

Puis, ce fut le tour de l'Opéra, où un des Cigaliers, Paladilhe, avec une représentation de son opéra *Patrie*, fit pleuvoir près de 100,000 francs dans la caisse des inondés. Quelques jours après, tous les braves gens de Provence des fêtes du Soleil, s'en allaient, les tambourins d'Aubagne en tête,

donner l'aubade à l'Hôtel-de-Ville. M. Mesureur, président du conseil municipal, les reçut, les complimenta, et deux députés marseillais, MM. Boyer et Clovis Hugues, répondirent merci pour les gens de Provence.

Les Félibres et les Cigaliers, qui comptent parmi eux les plus grands noms des arts et de la littérature, ont bravement figuré sur les colossales affiches murales, entre la Tarasque et le Mas de Mireille, comme une des mille attraçtions des fêtes du Soleil

Il est temps que les Félibres organisent les représentations projetées au théâtre de l'Odéon, et qu'après avoir exhibé au public parisien les curiosités plus on moins naïves du terroir, il fassent resplendir les grands poètes de la langue d'oc et les grands artistes du Midi. Nos écrivains, vieux et nouveaux, nous offrent une incomparable mine de chefs-d'œuvre, et nous avons des acteurs de grand talent pour interpréter ces merveilles du génie méridional. Il faut que Paris puisse admirer la radieuse poésie des grands *Trobaïres*. Ce serait pour nous une duperie de ne présenter à la capitale que les Farandoles, les Olivettes, même les courses de taureaux, et d'oublier de lui faire connaître les pages épiques, lyriques ou dramatiques de nos écrivains. Le Midi pourrait nous accuser de l'avoir mal défendu contre les railleries de M. Prudhomme.

ÉLIE FOURÈS.

ACADÉMIE DE MARSEILLE

RÉCEPTION DE MISTRAL

Le 13 février dernier, la grande salle des fêtes du Cercle Artistique de Marseille s'emplissait d'une foule élégante comprenant tout ce qui constitue, dans la noble cité Provençale, le monde littéraire et le monde commercial : quinze cents personnes environ.

L'Académie des sciences, lettres et arts donnait une séance publique pour la réception de Frédéric Mistral dans la classe des lettres, et M. Eugène Rostand, président, lauréat de l'Académie française, avait mission de répondre au discours provençal du grand poète de *Mireille*.

Dans la salle, les personnalités les plus connues sont remarquées : M. le général de Colomb et M. le général Renaudot; Monseigneur Robert, évêque de Marseille, et son vicaire général, M. Payan d'Augéry; MM. Fabre, président du tribunal civil; Félix Abram; Chailan, félibre-majoral; Chaplain, directeur de l'Ecole de médecine; Jules Roux, président du Cercle Artistique; Giraud, directeur de la Banque; Laroche; Joseph Gautier; Fitch;

François Delille, félibre-majoral, Albert Rey; Auguste Marin, l'éminent poète — provençal et français — de Marseille; le commandant comte de Pontevès-Sabran; Mariéton, directeur de la *Revue Félibréenne :* Joséphin Péladan; baron de Tourtoulon, félibre-majoral, fondateur de la *Revue du Monde Latin.*

Les dames sont en très grand nombre. On sait que la société marseillaise, très mondaine, est aussi exceptionnellement littéraire. Nous nommerons parmi les belles assistantes de la solennité qu'offrait la capitale de la Provence à son glorieux poète national, mesdames Harold Fitch, Jules Roux, Canaple, Couve, Brière, Pichaud de Régusse, Rondel, Oppermann, de Farconnet, de Jessé-Charleval, Puget, Robert, Gautier de Bonneval, Vincent, Gautier-Brémond, Warin, Paul Fabry, Chancel et de Carné.

A deux heures et demie, le bureau prend place sur l'estrade et tout autour, les académiciens. M. Rostand déclare la séance ouverte et prie MM. Ludovic Legré et Louis Brès, parrains du récipiendaire, de vouloir bien introduire M. Frédéric Mistral.

C'est par une acclamation que le poète est accueilli à son entrée. Puis le silence s'établit, religieux, et le nouvel académicien, d'une voix claire, posée et vibrante, commence son discours. C'est un discours provençal et l'éloge du félibre Théodore Aubanel. On sait que Mistral, élu depuis longtemps membre de l'Académie de Marseille, s'était refusé à prononcer son discours de réception autrement que dans sa langue maternelle, celle de ses chefs-d'œuvre.

On sait aussi que cette institution, qui date de Louis XIV, a été fondée pour exclure la langue d'oc de la littérature marseillaise. C'était donc une exceptionnelle solennité, et là, comme aux Jeux-Floraux de Toulouse, en 1878, où il prononça l'éloge de Clémence Isaure en provençal, Mistral enseignait leur devoir aux académies méridionales.

Il est superbe, l'orateur, avec son grand front et ses cheveux fièrement rejetés en arrière ! Dès ses premières paroles, il a captivé l'attention de l'auditoire. Le charme naïf de son début, l'éloquence de son patriotisme, son enthousiasme pour la cause fraternelle, tout vous captive, en même temps que sa diction merveilleuse qui détache chaque pensée, chaque mot du discours avec un art qui soulève sans cesse les applaudissements.

Nous avons donné plus haut cette harangue magnifique. La réponse — en français — de M. E. Rostand (sur la vie et l'œuvre de Mistral), très applaudie aussi et, il faut bien le dire, très supérieure à tout ce qu'on entend, de ce genre, dans les académies de province, paraîtra dans notre prochain numéro.

Ajoutons que, le lendemain, les *Félibres de la Mer* offraient à Mistral un

banquet à l'Hôtel de Noailles, où toutes les notabilités de Marseille avaient été conviées.

***

Depuis quelque temps paraissent plusieurs journaux littéraires touchant plus ou moins au Félibrige et qu'il est important de signaler.

C'est d'abord Le Mois Cigalier, *Petit courrier méridional* (8 pages in-8°, Paris, imprimerie Paul Schmidt), destiné aux membres de la société, *La Cigale*. Cette publication date du mois de janvier dernier. Elle est très finement rédigée par notre collaborateur, M. Albert Tournier. Les *Cigaliers* y trouvent le compte rendu de leurs réunions mensuelles, des échos méridionaux, et les documents officiels des membres de leur association. On sait qu'elle a eu l'initiative des brillantes fêtes de juin à Meudon, pour l'inauguration du buste de Rabelais. M. Henry Fouquier, de Marseille, un des maîtres du journalisme français, qui a succédé à M. de Bornier comme président de la Cigale, et M. Armand Silvestre, de Toulouse, président des *Rabelaisiens*, ont prononcé à cette occasion d'importants discours ; nous y reviendrons.

— Mentionnons ensuite Lou Félibrige, *Revisto mesadiero, souto la direcioun de Jan Monné* (16 p. pages petit in-8°). Cette publication qui date du mois d'avril, rédigée tout en provençal, est destinée à remplacer le *Cartabèu* de la Maintenance de Provence. Elle a donné entr'autres documents, le statut du Félibrige (nous le publierons, en français) et les adresses de tous les membres du Félibrige, avec la date de leur inscription.

— Le Petit Toulousain illustré (depuis le 6 mars dernier), continue, sous l'habile direction de notre collaborateur, l'éminent Félibre majoral, Auguste Fourès, à faire de l'excellente décentralisation littéraire et artistique en pays aquitain. Il n'oublie jamais le coin des Félibres, dans ses sept pages hebdomadaires.

— Il y a encore Zou ! *Journau du Miejour* (!!) qui poursuit, dans ses quatre pages bi-mensuelles, sans un rédacteur sérieux à son actif, ses prétentions à la littérature et ses discussions de *ratés* sur les maîtres de la Cause. Nous avions promis de n'en plus parler : à quoi bon rappeler qu'il y a des moustiques en Camargue ! Mais voilà que Mistral vient de manifester son opinion sur la feuille de M. Louis Astruc... Ecoutez ce jugement du *Capoulié*, si bienveillant pour tous, dans sa chronique officielle de l'*Armana* : « *Zóu! journalel* provençal, qui achève sa seconde année, et qui pourtant est trop souvent morveux (*verinejo*), comme les enfants malades. Le bétail jeune, on le sait, doit jeter sa glaire. Mais si cela dure, c'est mauvaise affaire (*marridige*). Ce n'est pas tout de crier : Nous sommes les jeunes ! On peut en grognant et en cherchant crasse aux autres, montrer son indépendance, mais ce n'est pas

ainsi qu'on prouve sa jeunesse ; car la jeunesse mène joie, mène amour, mène confiance et ne traîne pas mauvaise humeur. »

***

Nous avons présenté ici même, jadis, dom Xavier de Fourvières, un *père blanc* de Frigolet, ce fameux couvent des Prémontrés de Provence, poétique et mystérieux sur sa *montagnette* de Tarascon. Il s'agissait d'un hymne exquis, tout embaumé d'amour divin, *Aux orgues* de son monastère, dans une note mystique, liliale, claustrale, que nous disions perdue depuis les grands moines des îles du Nord. Le Père Xavier s'est essayé sur toutes les cordes de la lyre provençale et non sans agrément, depuis le récit patriotique jusqu'au cantique de pèlerins. Mais il est passé maître dans les accents mystiques dont nous lui révélions la suavité. Nous ferons connaître bientôt une petite *prose* de lui, *les hosties de l'abbaye de Cluny*, qui nous donne encore raison. On y retrouve tout un infini de pieuse mélancolie, comme dans ces chœurs d'anges de Fra Angelico où la cythare et la viole accompagnent des regards célestes.

En attendant de nous donner une œuvre littéraire dans le sens que nous souhaitons, le Père Xavier en poursuit une autre, bien plus importante à son gré, la prédication provençale. « Dans l'espace d'un an, nous dit Mistral (*Armana*, p. 19), le vaillant père blanc a évangélisé *en lengo prouvençalo, poulido e clarinello*, une vingtaine de paroisses : Saint-Césaire d'Arles, Saint-Savournin d'Apt, Maubec, Seguret, Courtezon, le Cheval-Blanc, Rouaix, les Imberts, La Coste, Les Vignières, Counaux, Bellegarde, Cadenet, Bourbon, Le Bausset, Les Taillades, Lagnes, etc...

« C'est lui qui vient de faire imprimer, pour seconder ses missions, un recueil considérable de cantiques provençaux anciens et nouveaux, avec la musique, où la doctrine chrétienne est mise à la portée de tous.

« C'est encore lui qui, à Tarascon, (le 25 novembre 1886), maria en provençal, la félibresse Bremond avec le félibre Gautier. »

Un vaillant apôtre du Félibrige, on le voit, ce moine troubadour, au jeune visage, à la fière tournure, et qu'on se représente volontiers la Coupe — *la Coupo santo* — à la main :

Vueje nous lis espérançó
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remèmbrançó
E la fe dins l'an que ven...

Verse-nous les espérances — et les rêves de la jeunesse, — du passé la souvenance — et la foi dans l'an qui vient ! P. M.

*
* *

Le Félibre majoral Achille Mir évangélise, lui aussi, le peuple à sa manière, comme dit Mistral dans le même *Armona*. Voilà deux ans qu'il adopte ce système d'apostolat felibréen. En compagnie de son ami Prax, un merveilleux diseur, un autre Martin de Nîmes, il s'en va en tournée dans les villes d'eaux de son Languedoc et là, tous deux récitent — au profit des pauvres comme Jasmin jadis, le *Lutrin de Ladèr* la *Bigno*, ou tout autre devis gaillard et sain, du bon cru de Carcassonne; sans parler des séances que Mir donne dans sa ville même, et dans les environs, et de ses intermèdes félibréens dans les conférences politiques. Au retour d'une de ses tournées, il écrivait au *Capoutié* : « Notre langue qui, ces avant-dernières années, était tout à fait délaissée dans mon orgueilleux pays noyé dans l'or et dans l'argent, maintenant peu à peu se réveille, lève le nez et commence même à se polir le front comme les filles du peuple qui veulent plaire. »

*
* *

On admirait beaucoup, au Salon, un magnifique portrait d'Aubanel, lithographié par le graveur Paul Maurou, membre du Félibrige de Paris. C'était bien là l'Aubanel socratique et souriant des réunions joyeuses de la Barthelasse ! Jamais, croyons-nous, pareille œuvre d'art et telle ressemblance ne s'étaient rencontrées dans les portraits du maître, sans excepter son buste, inauguré à Sceaux, superbe aussi d'exécution, mais plus dur de ressemblance. Plusieurs nous ont demandé où se procurer l'ouvrage de M. Maurou... Malheureusement, la pierre a été détruite après le tirage des cinquante exemplaires commandés par Madame Aubanel pour la famille et les amis du poète.

Ajoutons que son fils prépare, — sur l'initiative des Félibres de Paris, — un volume nécrologique où seront reproduits les principaux articles consacrés à l'illustre Félibre, au lendemain de sa mort, et tous les documents concernant la fête aubanélienne de Sceaux.

*
* *

A propos de la campagne anti-félibréenne menée par quelques journaux parisiens, au mois de décembre dernier, mentionnons son point de départ. Ce fut un article publié dans la *Tribune des Instituteurs*, par M. Perbosc, instituteur à La Capelle-Livron (Tarn-et-Garonne), où il était démontré sommairement que, dans les écoles du Midi, il faut nécessairement tenir compte du provençal qu'apporte et que parle l'enfant, même l'enseigner avec le français,

si l'on veut que l'enfant ouvre son esprit à ce qui l'environne. N'ayant pas vu cet article, nous n'avons pu citer l'auteur comme il convenait.

Néanmoins notre longue réplique (*Le Félibrige devant la Patrie et l'École* : *Revue* de décembre) aux objections et aux reproches qu'on nous faisait si brusquement, a trouvé des échos dans presque toute la presse, et même à l'étranger. Nous tenons à remercier surtout la *Revue du Monde latin*, le *Sémaphore* de Marseille, le *Messager de Toulouse*, le *Soleil du Midi*, etc., pour leurs reproductions de cette défense, et les applaudissement qui les accompagnaient.

***

Parmi les élus des derniers scrutins municipaux de Marseille, nous trouvons le nom de M. Jules Roux, président d'honneur des *Félibres de la Mer*. C'est à son initiative qu'on doit la fête légendaire de 1882, au Cercle artistique — dont il est président — où Mistral, Roumanille, Aubanel, Tavan, Félix Gras et le président Rigaud prêchèrent aux Marseillais la bonne nouvelle du Félibrige. Il leur manque maintenant une chaire communale de langue d'oc, comme viennent de s'en créer une les Toulousains. Nous sommes assurés que M. Jules Roux, qui est un provençal de race et un passionné de Provence — jusqu'en son féerique château de Sausset, près du cap Couronne, véritable musée historique des gloires de son pays, — défendra la même cause dans ses fonctions municipales. Et nous félicitons Marseille de son échevin clarissime.

***

Monseigneur Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire aux facultés d'Aix et de Marseille, vient de publier (Paris, librairie Plon) une brillante étude sur l'*abbé Maury*, ce Provençal, enfant du peuple, qui, à la Constituante, par une singulière antinomie, fut le protagoniste de la vieille société, en face de Mirabeau, cet autre provençal, enfant de la noblesse, qui se fit, lui, l'athlète de la démocratie. Dans ce volume substantiel nous avons relevé cette jolie anecdote relative à l'enfance du célèbre orateur, natif de Valréas.

« M. de Grandpré, lieutenant général, vint un jour inspecter le collège (de Valréas). Le visiteur entra dans la classe de Maury. Il l'interrogea longuement, ravi de ses réponses; mais, comme tous les écoliers lui répondaient en langue provençale, le noble inspecteur crut devoir les taxer de paresse.

Maury fut révolté. Il se campa sur sa petite taille et, sans se laisser intimider par les beaux habits du lieutenant général :

— Monsieur, fit-il résolument, nous ne pouvons apprendre que ce qu'on nous enseigne; un jour j'étudierai le français et je le parlerai bien; mais je

n'oublierai jamais mon patois, parce que, ajouta-t-il en regardant bien en face M. de Grandpré stupéfait, l'esprit consiste à apprendre et non pas à oublier.

» Il a tenu parole! Le petit écolier de huit ans, qui parlait déjà si haut en provençal, a appris le français; il l'a bien parlé, devant le roi et devant la nation, mais il n'oublia jamais la langue natale, celle qui lui rappelait le timbre de voix de sa mère; et quand à Rome les Vauclusiens venaient visiter leur illustre compatriote, ou quand, à l'archevêché de Paris, les rouliers de Valréas lui apportaient les denrées du pays, il les admettait, les uns comme les autres, à sa table hospitalière, ne voulant entendre et parler, durant le joyeux festin, que la langue des troubadours, au grand scandale des puritains à qui notre chantre immortel de *Miréio*, à cinquante ans de là, fermera pour toujours la bouche dédaigneuse. »

*
* *

Le 17 Novembre, Amsterdam solennisera le troisième centenaire de la naissance de Vondel, le plus illustre poète du siècle d'or de la Hollande. En même temps que sa littérature nationale, dont cette fête est comme une consécration, trois lyres étrangères ont été conviées à célébrer le Dante néerlandais, Frédéric Mistral pour la France, Jacinto Verdaguer pour l'Espagne, et Alexandre Baumgartner pour l'Allemagne. Vondel a chanté, en quatre grands poèmes, tout le système de la Révélation divine dans le drame de l'humanité. Il a *trouvé* avant Milton ses deux chefs-d'œuvre : son *Lucifer*, son *Adam en exil*, — la preuve historique en est faite. — Enfin son théâtre, dont une défense, la première, de la reine Marie Stuart, ainsi que ses vers lyriques et ses satyres, sont encore populaires dans son pays... Mais c'est surtout parce qu'il a formé, épuré et rendu classique la langue poétique de la Hollande, cet idiome glorieux qui ne veut pas mourir, c'est parce qu'il a compris et ennobli le parler de sa race, que les deux plus grands poètes du Félibrige, Mistral et Verdaguer, honoreront l'*Altissimo poeta* du Parnasse néerlandais.

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

MISTRAL ET CALENDAL

C'est en janvier 1859 que parut *Mireille*, à Avignon d'abord, chez Roumanille, et quelques mois après à Paris.

On se rappelle de quelle belle facon l'héroïne provençale y fut accueillie; un grand poète, presque un ancètre, Lamartine, fut le premier à la saluer, et Frédéric Mistral, inconnu la veille ailleurs qu'entre la Durance et le Rhône, devint en quelques jours célèbre à Paris. A voir ce triomphe soudain, vous eussiez dit Théocrite apportant au milieu des corruptions alexandrines ses poèmes en vieux dorien, dialecte que les poètes ne parlaient plus, mais qui s'était conservé pur, sur les pentes de l'Etna et le long des côtes siciliennes, parmi les pâtres et les pêcheurs.

Le succès de *Mireille* ne s'arrêta pas à Paris. Elle fut traduite en espagnol, en allemand, en anglais. La Catalogne, cette autre Provence, l'accueillit comme une œuvre nationale. Du fond de la Finlande, l'Université d'Helsingfors, émue du bruit qui se faisait autour du poème nouveau, envoya un de ses professeurs étudier, à Avignon même, la Renaissance provençale; de sorte que Mistral, à qui la critique a reproché de n'écrire que pour un imperceptible coin de terre française, eut, cette fois, l'honneur singulier de ramener sur notre poésie l'attention, un peu distraite depuis 1830, des lettrés étrangers.

En même temps, les esprits curieux de connaître le fond des choses apprenaient que l'œuvre de Mistral n'était pas sortie de terre un beau jour, dans un coin, comme une plante de hasard. Il s'était formé là-bas, autour d'Avignon, une pléiade de poètes qui, convaincus à tort ou à raison de l'excellence de la langue provençale, luttaient depuis quinze ans pour l'empêcher de mourir. L'entreprise souvent a été traitée de folie; dans tous les cas, cette folie aura été généreuse et féconde, car s'il est vrai que certains temps, certaines saisons soient plus particulièrement favorables à l'éclosion des grandes œuvres, on peut dire que, sans l'ardeur de cette petite révolution littéraire et le souffle vivifiant qui accompagne toute renaissance, *Mireille* ne serait pas née.

C'est à Avignon, au milieu des Félibres, ses confrères, et se réchauffant à leur

enthousiasme comme à un second soleil, que Mistral a passé les sept années qui séparent *Mireille* de *Calendal*. Sept années laborieuses et remplies, pendant lesquelles il s'est donné tout entier à l'œuvre commune dont il confondait à dessein le triomphe avec celui de sa propre gloire.

En tête des œuvres d'Aubanel, de Saboly, d'Anselme Mathieu, de H. Morel, de Crousillat, il mettait de merveilleuses préfaces, où il se révèle aussi grand prosateur qu'on le connaissait grand poète. Il se faisait linguiste, et travaillait dans ses heures de loisir à rassembler les éléments d'un grand dictionnaire de la langue provençale. De moitié avec son maître et ami Roumanille, il racontait, dans l'*Almanach provençal*, les bons contes du *Cascarelet*, qui font à la veillée la joie des paysans et des bonnes gens.

Il composait des chœurs pour le peuple, des chansons et des noëls.

Que sais-je encore ? Il écrivait la *Communion des saints*, l'*Ode aux Catalans*, *La Fille du gardien*, le *Renégat*, la *Princesse Clémence*, la *Coupe*, tout un volume d'admirables vers lyriques.

Enfin, avec son nouveau poème, *Calendal*, il donnait un frère à *Mireille*, un frère digne de cette sœur.

Mireille ne nous avait montré qu'une petite partie de la Provence « la Provence patriarcale, pastorale et arlésienne. » D'un côté : les flots bleus du golfe et les plages salines du Vaccarès; de l'autre : les crêtes neigeuses du mont Ventoux ; entre les deux, et sur une étendue de quelques lieues à peine : la Crau, les bords du Rhône, la Camargue, les plaines de blé et les grands *mas* ombragés de micocouliers.

Dans *Calendal*, l'horizon s'élargit... Ce n'est plus seulement le Comtat aux doux paysages, aux mœurs presque italiennes, « c'est la grande Provence des oliviers, de la mer et des montagnes. » Voici d'abord la côte de Cassis, avec sa population orientale et grecque, avec ses caroubiers, ses citronniers, ses bois de lentisques et de chênes-liège, sorte d'Attique africaine où le jecko rampe dans les buissons de lauriers-roses, où le myrte pousse en plein champ à côté de l'aloès, comme si les envahisseurs sarrazins avaient laissé là, en même temps qu'une goutte du sang maure, quelques semences de la flore violente de leur pays.

Voici maintenant la Provence des montagnes! Le poète nous décrit en des vers dont l'éclat de couleur ne sera pas surpassé, ses paysages rudes et charmants, ses torrents coulant pleins l'hiver et sans eau l'été, ses gouffres, ses rochers nus, ses rivières blanches, ses bois de frênes et ses mélèzes... La mer ne brille plus, éclatante au fond du tableau, mais c'est toujours le même ciel bleu, et le même grand soleil.

Les personnages de *Mireille* étaient nos contemporains ; Mistral avait pu les rencontrer tous sans perdre de vue les toits de Maillane.

Au contraire, en composant *Calendal*, où il s'agissait de faire tenir dans un même cadre la Provence d'à-présent et celle d'autrefois, le poète a dû choisir une époque intermédiaire, ancienne déjà, mais assez rapprochée encore pour nous intéresser. Il s'est arrêté au commencement du règne de Louis XVI, moment singulier de notre histoire locale, où la Provence gardait l'intégrité de ses vieilles mœurs, et dont le tableau fidèle fait, dans le poème, presque l'effet d'un anachronisme, lorsqu'on réfléchit que tant d'aventures chevaleresques se passent en France et du temps de Beaumarchais.

Enfin, *Mireille* n'était que la simple histoire d'amour d'une petite fermière et d'un vannier.

Calendal a davantage l'allure et les proportions du poème épique... Nationalité, idéal, sentiment de la nature, tout y vibre plus haut... si haut même que, dans cette féerique histoire du petit pêcheur Cassidien, s'élevant par degrés, à travers les tentations et les épreuves, jusqu'à mériter l'amour d'Estérelle, fille des princes des Baux, et descendante du mage Balthazar, on perd de vue parfois la vérité humaine des personnages pour deviner derrière eux je ne sais quels vagues et magnifiques symboles.

En résumé, sans prétendre, à propos de *Mireille* et de *Calendal*, lever entièrement le voile qui, à l'ordinaire, nous cache l'origine et la secrète génération de toute œuvre d'art, il est permis cependant de conjecturer que, pour chacun de ces deux poèmes, l'auteur a dû obéir à un mode bien différent d'inspiration.

Voyez *Mireille* ! Mistral est le fils de quinze générations de gens de la terre qui, de temps immémorial, possèdent et cultivent le pays, tige solide et forte, nourrie de la sève du sol et qui, un beau jour, a fleuri en poète... Si bien préparé déjà par sa naissance à sentir plus fortement qu'un autre les beautés spéciales du Midi, Mistral, épris d'ailleurs de Théocrite et de Virgile, a vécu des années en pleine Provence, respirant la poésie vierge de ces mœurs, de ces souvenirs, de ces paysages auxquels pas un autre n'avait encore touché... Puis, s'apercevant combien toutes ces choses étaient belles, il les a chantées simplement, dans le parler des paysans, qui lui venait le premier aux lèvres; et ce trésor de sensations et d'images que, depuis sa naissance, le poète laissait inconsciemment s'amasser au dedans de lui, il l'a répandu d'un seul coup, avec une souveraine prodigalité, dans les douze chants de *Mireille*. En un mot, pour employer l'expression familière, le poème de *Mireille* a dû se faire tout seul.

Calendal, au contraire, porte davantage la marque de la volonté. Ce n'est plus au hasard de ses impressions, en se laissant chanter, que Mistral a composé ce second poème, mais laborieusement, à force de patience et d'étude, et avec le dessein visible de peindre cette fois la Provence tout entière, les mille aspects de son paysage, son histoire et ses souvenirs.

Lorsqu'il apporta *Mireille* à Paris, Mistral avait dû rêver un double triomphe, pour lui-même et pour sa patrie. Cette espérance ne fut réalisée qu'à moitié. Car, en saluant l'éminent génie du poète, plus d'un critique contesta l'opportunité de son œuvre, et Mistral s'entendit souvent dire qu'il s'épuiserait vainement, lui et ses amis, pour faire vivre quelques jours une langue et des mœurs condamnées à disparaître.

Quoi ! ces mœurs charmantes et naïves, ces costumes qui s'encadrent si bien dans le paysage ; cette langue surtout, cette langue harmonieuse et franche que le dernier des paysans parle dans sa pureté, comme les marchandes d'herbes d'Athènes parlaient le grec ; cette langue que parle depuis six siècles la Provence, faite pour elle et dont chaque mot reflète une nuance particulière de sa mer, de ses montagnes et de son ciel, tout cela devrait mourir !... C'est alors que Mistral conçut *Calendal*.

On reprochera au poète d'avoir écrit son œuvre dans un dialecte qui ne se parle pas à Paris. Laissons le poète se défendre lui-même : « Les parents de Mathieu, dit-il dans une de ses préfaces, comme ceux de Roumanille, comme ceux de Tavan, comme les miens aussi, sont des gens de la terre et ne connaissent d'autre langue que le parler provençal. Et que cela serve de réponse, une bonne fois pour toutes, à ceux qui nous disent : — Que ne parlez vous français ? »

Certes, si Mistral, par un caprice d'artiste analogue aux entreprises de Chatterton, de Surville, de Balzac en ses *Contes drôlatiques*, ou plutôt des poètes latins du XVIe siècle, prétendait, à force d'érudition, faire revivre un langage perdu, la critique aurait droit, le voyant s'attarder à cette œuvre fatalement stérile, de le rappeler à un plus noble usage de son génie.

Mais, Dieu merci ! le provençal n'a jamais cessé d'être parlé, ni cessé d'être écrit ; et, à part un silence de cent ans qui suit l'écrasement brutal de la civilisation et de la littérature méridionales par les soudards de Simon de Montfort, on peut suivre, dans une série non interrompue de poètes provençaux, la filiation qui fait de Mistral et des Félibres les héritiers directs et légitimes des troubadours.

Pour ne citer que les plus illustres, c'est : à l'aurore du XVIe siècle, Bélaud de la Bélaudière, le Ronsard provençal dont les sonnets furent le premier livre imprimé en Provence.

Après lui, sous Louis XIII, Claude Brueys, qui crée le théâtre provençal et fait naître un grand nombre d'imitateurs.

Au XVIIe siècle, Saboly et ses *Noëls*, d'une exquise naïveté, que le peuple chante encore.

Au XVIIIe siècle, viennent les poèmes burlesques de l'abbé Favre ; puis

Maniclo, cette farce de haut goût, demeurée populaire et anonyme comme celle de l'avocat Pathelin.

Nous arrivons ainsi jusqu'à Hyacinthe Morel, qui publia son *Galoubet* du temps de l'Empire et de la Restauration, jusqu'à Pierre Bellot, Bénédit, Victor Gelu, qui, sont comme les précurseurs de la renaissance avignonnaise, enfin jusqu'à Joseph Roumanille qui réunit en un groupe les poètes provençaux épars, et fut le Joachim du Bellay de cette vaillante petite pléiade.

Ajoutons que, dans tous les pays où se parle le provençal, c'est-à-dire en Provence, en Languedoc, en Gascogne et en Catalogne, ces poètes, aujourd'hui comme au temps de Saboly ou de La Bélaudière n'ont jamais manqué de lecteurs.

Les chiffres sont éloquents, dit-on ; eh bien ! sans parler des innombrables éditions de *Mireille*, l'*Almanach Provençal*, les œuvres de Roumanille, de Saboly, etc., publiés sans traduction, se vendent chaque année parmi le peuple à des milliers d'exemplaires.

C'est une chanson provençale de Mistral qui, au lendemain de *Calendal*, servait de *Marseillaise* aux insurgés catalans.

Lorsqu'on inaugura la statue du bailli de Suffren à Saint-Tropez, un officier de marine eut l'heureuse idée de dire les strophes que Mistral, dans sa *Mireille*, a consacrées au héros de la guerre des Indes. « Ces vers nationaux, mâles, récités avec passion, avec enthousiasme, par un vieux capitaine de vaisseau, devant un peuple de marins et de pêcheurs, gonflèrent tous les cœurs d'émotion. » Il fallut recommencer trois fois la chanson du bailli de Suffren. Et pourtant, c'est en provençal qu'on la récitait.

Voilà, certes, de quoi réjouir les défenseurs de l'œuvre des Félibres ! Car, à une langue qui opère de pareils miracles, il y aurait mauvaise grâce à refuser le droit d'avoir ses poètes et d'exister.

D'ailleurs, on l'a dit : La France est assez grande pour deux littératures... Sans oublier ni renier les chefs-d'œuvre de la littérature nationale, il est bon, pour ceux que passionnent toute gloire, toute beauté française. d'aimer aussi cette littérature provençale qui, après avoir végété longtemps ignorée dans l'ombre de sa grande sœur, produit coup sur coup des livres comme les *Oubreto* de Roumanille, la *Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel, *Mireille* et en attendant *Nerto*, *Calendal* !

PAUL ARÈNE.

LE HUCHIER DE NAZARETH

Le bon maître huchier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi, depuis l'aurore, ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane
Où madame la Vierge et sa mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge;
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au cuir du tablier;

Mais l'apprenti divin, qu'une gloire enveloppe,
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler des copeaux d'or au fil de sa varlope.

José-Maria de HEREDIA.

Avril 1887.

LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeul, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit,
De la première aurore au dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable ;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le Lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

José-Maria de HEREDIA.

Avri 1887.

RÉPONSE DE M. EUGÈNE ROSTAND

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE

AU DISCOURS DE M. FRÉDÉRIC MISTRAL

Prononcé dans la séance du 13 février 1887.

MONSIEUR,

Que ne puis-je vous dire : parlez, parlez encore... ou plutôt chantez encore, car votre parole est un chant large, charmeur et noble ! Vous venez de faire passer en nous, et sur ce vibrant auditoire, parmi ces filles toujours belles et ces fils toujours artistes de Marseille à demi grecque, la double sensation délicieuse d'un riche idiome souple à tout rendre et d'une grande voix inspirée. Comment fera celui à qui échoit le périlleux privilège de vous souhaiter la bienvenue, sur ce seuil où vous venez de mettre votre couronne de thyms odorants et de lauriers vivaces ?... Mon premier devoir est de la gratitude : soyez remercié d'avoir associé notre compagnie à la gloire d'Aubanel en rappelant le legs précieux qu'il a fait à l'un des nôtres. Je serais impuissant à rien ajouter au radieux portrait que vous avez tracé avec la générosité du génie. Je me contenterai d'écrire un mot au bas du cadre : Aubanel, nous en sommes caution à son ombre amie qui nous écoute, a confié à des mains sûres le soin de sa mémoire et la garde de son durable monument. Pour vous, qui venez de nous apporter avec de si délicats hommages une offrande éclatante, ma réponse sera simple : elle consiste à vous apprendre ce qu'il nous a plu de faire en acclamant votre nom. Nous avons voulu deux choses : dire bien haut ce que les Provençaux pensent de leur grand poète, et saluer la Provence même dans celui qui à nos yeux l'incarne.

Oui, le 21 mai 1854, il était de cette réunion désormais historique de Fontségugne, le brûlant adorateur de la *Vénus d'Arles*, et il a tenu le serment alors prêté à l'Idée dont vos jeunesses, vous venez de nous le raconter, se firent une foi. Mais un autre était là, qu'un chef-d'œuvre plus complet, de renom universel, de perfection définitive, a fait le premier. Celui-là, c'était vous. — Un enfant naît au pied des Alpilles, dans un bourg campagnard, de l'union de deux êtres sains, religieux et forts, qu'il compara à Ruth et à Booz. Il passe ses premiers ans au milieu des cultivateurs et des pâtres, des glaneuses et des moissonneurs, des magnanarelles et des bouviers, dans l'indé-

pendance et les longs rêves suggestifs de la vraie vie rustique. Son père ne lui a montré et ne lui lègue que des exemples de travail, de croyance, de droiture patriarcale. Il a pour compagnons de jeux les petits paysans des *mas*, pour maître Roumanille que vous me reprocheriez d'oublier aujourd'hui. Il sait par cœur, du *Pater des Calendes* au *Mousse de Marseille*, ces chansons populaires dont la France devra recueillir partout l'anonyme et ravissant trésor. Il étudie avec l'ardeur d'un Ionien qui se reconnaît les lettres antiques, source inépuisée d'invention et de forme pure, quoi qu'en dise une de nos écoles sceptiques. Et un matin, de tout cela, d'abord des dons de Dieu, d'un profond sentiment de cette nature qui l'imprégne d'elle, d'une culture mentale affinée d'un attachement intense à la contrée natale, sort, éclate un poème, dont il a demandé le doux nom à sa mère.

« Un grand poète nous est né » s'écria, dès qu'il eut lu *Mireille*, cet immortel Lamartine de qui la France aime toujours la divine harmonie, et dont le souvenir reste vivant dans notre Académie où il vint deux fois s'asseoir. — Et il ajoutait : « Un poète de vingt-cinq ans a, du premier jet, laissé » couler de sa veine une épopée agreste, où les scènes descriptives de » l'*Odyssée* et les scènes innocemment passionnées de *Daphnis et Chloé* sont » mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme... Ah! nous avons lu » bien des poètes de toutes les langues et de tous les siècles : à l'exception » d'Homère, aucun n'eut pour nous un charme plus inattendu, plus émané » de la nature... Pourquoi aucune des œuvres de la méditation n'a-t-elle pour » moi autant d'attrait que cette œuvre spontanée? Pourquoi chez nous (et je com- » prends dans ce mot les plus grands poètes méthaphysiques français, anglais » ou allemands du siècle) la sève est-elle moins limpide, le style moins naïf, les » images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins » sereines, les impressions qu'on reçoit moins fraîches, moins originales? » C'est que nous sommes l'art, et que cela est la nature; c'est que notre » poésie est retournée en dedans, et que celle-là est déployée en dehors... » O poète de Maillane, ton poème n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient. » On dirait que pendant la nuit une flottante Délos s'est détachée de son » groupe d'îles, et est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence » embaumée, apportant avec elle un des chantres divins de la famille des Mé- » lésigènes. Le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans... » L'éblouissante page ! Et comment aurais-je résisté à l'évoquer puisque c'est de l'oublié, pour beaucoup presque de l'inédit? Quand il l'écrivit, avec la libéralité d'âme et la hardie bonne foi trop rares dans les lettres françaises de ce siècle, Lamartine était ce qu'il fut souvent, le poète au sens latin du mot, le devin. Le temps a ratifié sa prophétie. Vos idylles épiques restent les seules épopées de la France; on a traduit *Mireille* dans toutes les langues de l'Eu-

rope ; on l'étudie en Allemagne, en Finlande, en Scandinavie ; elle est fameuse jusqu'au delà de l'Atlantique, et les arts un à un, mais surtout grâce à un maître souverain, la Musique, ont pour jamais fixé sous toutes les formes l'image de la fille chaste et passionnée de la Crau.

Quand vous eûtes ainsi, Monsieur, mis la Provence des champs et des bois au nombre des pays que l'Art, en y faisant vivre de l'idéal, universalise et consacre, celle des montagnes et de la mer vous appela. Vous venez de nous l'apprendre, ce fut l'un des nôtres, Ludovic Legré, le futur héritier d'Aubanel, qui à ce moment vous entraîna vers les collines charmantes de Ceyreste et les pittoresques rochers de Cassis. Là, sous le ciel clair, en face de la Méditerranée murmurante et de ses horizons bleus, devant les golfes aux voiles éparses, s'accomplit en 1866 l'éclosion de *Calendal*. Quel art consommé tout le long des douze chants ! Que de saisissants ou exquis épisodes ! que de paysages lumineux ! A coup sûr, dans cet enthousiaste pêcheur de nos baies aspirant à Estérelle, vous avez voulu faire entrevoir au peuple l'effort courageux vers le bien et le beau : superbe entreprise, alors que d'autres vident l'âme populaire de tout ce qui n'est pas souci du rée[1], la font matérialisée, dure et triste... Puis, après dix ans de repos fécond, le recueil lyrique des *Iles d'Or*, où se croisent plaintes et contes, sonnets et sirventes, romances et cantiques, et d'où se détachent des fragments radieux, cette *Communion des Saints* par exemple, dont la splendeur liliale me fait songer à l'ingénu d'un préraphaélite avec l'accompli d'un Raphaël... Dix ans encore, et *Nerte* apparaît, une « nouvelle » à vous entendre, mais combien exacte de restitution psychologique, combien suave de coloris ! Et enfin, — sans que vous ayez jamais interrompu l'immense labeur de votre *Dictionnaire*, monument philologique qui perpétuera votre nom comme vos créations d'artiste, — voici venir un drame d'histoire, cette *Reine Jeanne* dont vous avez offert la prime fleur cet été à une cour d'amour de 1886, au pied du Luberon... Lamartine n'a été démenti que sur ce mot : « Tu as fait un chef-d'œuvre, on n'en fait pas deux dans une vie. » Vous en avez fait plus de deux. Et pourtant, s'il entendit que vous demeurerez pour la postérité le poète de *Mireille*, peut-être eut-il encore raison.

Où il ne se contenta pas de voir juste, où il prouva son équité supérieure, ce fut en préférant *Mireille* à presque toutes les filles de l'imagination de notre âge. Il a dit pourquoi, et ses raisons restent fortes ; notre génération critique en fournirait de plus précises, à condition de parler sans faux égards pour les banales idolâtries, avec la sincérité brave qui seule donne de l'intérêt aux chocs d'idées, qui comprend les convictions contraires, mais a réfléchi les siennes et s'y tient. — Oui (et j'oublie que je suis devant vous), il y a dans notre poésie contemporaine des voix plus sonores, ou plus savantes, ou plus

puissantes que la vôtre; il n'en est pas de plus géniale. Quelle est la marque des grands poètes ? C'est la candeur dans la beauté, la spontanéité de l'inspiration, l'ampleur du souffle unie à la vigueur des combinaisons, la perfection simple de la forme. Votre muse a dans *Mireille* tous ces caractères : chez lequel de nos poètes du premier ordre les trouvons-nous longtemps cumulés? La littérature n'est là pour rien, disiez-vous tout à l'heure : il n'y en a pas dans *Mireille ;* il y en a, et de la rhétorique, même dans Lamartine, même dans Musset, surtout dans Hugo, sauf en quelques parties impérissables des *Méditations*, des *Feuilles d'Automne* et des *Nuits*. — Votre poésie n'est pas voulue : elle jaillit et coule comme une source, où le génie d'un Gounod a bu. Elle ignore l'affectation, au milieu d'une civilisation vieillissante et curieuse. — Tels poètes sont parfois au-dessus de la vérité humaine, ou au-dessous : vous vous y maintenez. Trop souvent ils se sont complu à traduire des pensers excessifs, ou des passions exceptionnelles : vous avez exprimé les sentiments éternels, et pour le duo de Vincent avec sa brune aimée je crois l'immortalité certaine. — Ils ont surmené leur production; vous avez mûri la vôtre, enseigné le patient et probe respect de la pensée. — Ils ont cultivé, surchauffé leur gloire ; la vôtre s'est épanouie d'elle-même, sans un effort, sans concession, loin du centre factice où l'injustice intellectuelle consciente, le véritable crime contre l'Esprit, se commet chaque jour. — « Poète, » vous disait Lamartine il y a vingt huit ans, « rentre dans la maison de ta mère, attelle tes tau- » reaux ou tes mules à ta charrue, rapporte pour tes vers à soie les brassées » de feuilles de tes mûriers, jette ta plume, et ne la reprends qu'à de rares » intervalles, pendant que la Mireille que Dieu te destine étendra la nappe » blanche et coupera le pain blond sur la table. Rends grâce au ciel, et ne » reste pas parmi nous, tu manquerais ta vie. » Admirables conseils, que vous avez suivis ! J'ai passé dans la maison de Maillane, j'ai rompu le pain à la table hospitalière; j'y ai vu le poète indépendant, fidèle aux choses hautes, soucieux de l'Art seul ; j'y ai vu la Mireille que lui promit l'aède. Et je dis : Par la pureté, la dignité, la suite d'une vie donnée toute entière à l'idéal, par la communion constante avec l'humanité simple et la nature, par tout cela encore, si je compare, vous demeurez plus grand !

Voilà, Monsieur, ce que nous pensons de vous, et nous avons voulu avoir une occasion publique de le dire, au nom de la plus populeuse cité provençale. Mais je vous en ai averti, nous avons eu un second but : glorifier en vous notre chère Provence elle-même. Et cela, j'en suis sûr, vous sera plus doux que les louanges de notre admiration, car vous êtes de ces hommes de plus en plus rares qui mettent leur cause au-dessus de leur renommée.

Pourquoi donc toute une race s'est-elle reconnue en vous ? C'est que vous lui avez rendu la confiance et la fierté d'elle-même dans une sorte de révéla-

tion. Saisi d'une filiale passion pour les merveilles de sa nature et l'éclat de son passé, vous aviez avec quelques complices d'adolescence juré de « reconquérir ce qui était nôtre. » Toute votre inspiration, dès lors, vous l'avez vouée au pays natal, non comme d'autres pour en tirer des effets de couleur ou par la caricature aisée le rire stérile, mais pour le célébrer, pour activer, assainir, relever sa vie. A une époque où les notions de sang, de sol, de souche semblent s'effacer dans la fraternité vague et le cosmopolitisme flasque que vous dénonciez tout à l'heure, vous vous êtes enfermé au fond de votre province, et vous n'avez chanté qu'elle, ses vigueurs ou ses grâces, ses mœurs, ses légendes, ses coutumes caractéristiques. Qui vous voit dans le village ensoleillé, parmi les travailleurs de la terre, conversant dans le commun dialecte avec Ramon ou Mireille, Alari ou Vincent, Ourrias ou Ambroise, connaît l'unique coin de France où tout un peuple entoure, honore, fréquente, aime non pas un poète, mais le Poète. Et enfin, renouvelant l'idiome fané, le guérissant de ses chutes, le lavant de ses taches, le montrant égal aux créations de l'art le plus haut comme aux usages les plus modestes de l'existence plébéienne, vous avez restitué aux Provençaux le sens et l'orgueil d'une langue qui porta une magnifique floraison tandis que le français balbutiait encore, que Dante et Pétrarque aimèrent, que dans leurs universités nos voisins allemands étudient, que des foules compactes n'ont pas cessé de parler.

Mais, murmurent ceux qui doutent, et qui vous élèvent d'autant plus, cette renaissance due à un homme hors pair durera-t-elle ? ne galvanise-t-elle pas une langue morte ?... Morte ! cela est bon à croire dans nos villes, et il n'en faut pas juger ici. Celui qui parcourt les chemins, les hameaux, les vallées de la Provence se convainc vite que cette langue n'a pas de sitôt fini de puiser sa sève dans le terroir. Si elle est destinée à périr un jour, c'est le secret de l'avenir : tout ne meurt-il pas, notre civilisation même est-elle assurée de ne point se transformer toute entière, et les plus mémorables langages n'ont-ils pas rempli leur rôle dans l'évolution humaine quand ils laissent après eux de belles œuvres fixées ? Le provençal a bien des éléments de vie, ne fût-ce que d'être réaliste. Notre français poétique, conventionnel au XVIIe et au XVIIIe siècle, même avec Racine, même avec André Chénier, retient de nos jours, jusque dans les recherches du trivial, et malgré que nous nous vantions d'avoir brisé toutes les entraves, je ne sais quoi au moins de convenu qui porte le lecteur à se dire : on ne parle pas ainsi. Le provençal ne cesse point d'être poétique en étant exact ? la familiarité et la grandeur s'y fondent, comme la mâle simplicité du poète de Maillane garde dans un salon parisien une supérieure élégance. Le naturalisme véritable, vous en avez donné la leçon et le modèle, Monsieur, avant que l'autre naquît, dès 1859. Vos humbles à vous, vos va-nu-pieds robustes, vos vanniers, vos laboureurs, vos gens de mer,

vos belles filles ne sont point des sujets de thèmes littéraires: un sang rouge court dans leurs veines, vous les campez debout et précis en pleine réalité. N'est-ce pas la visée des naturalistes, et n'avez-vous pas été oseur le premier, avec plus de justesse, plus de mesure aussi, dans l'audace? Une langue qui entre d'autres privilèges a celui-là n'est pas si faible en un temps où l'esthétique est avant tout inquiète de vérité : en revendiquer les titres était opportun, et vous avez eu même l'à-propos pour vous en luttant pour elle.

Bien hardis au surplus ceux qui tranchent la question de ses destinées ! La place au soleil ne fût-elle pas incertaine longtemps pour d'autres idiomes? N'a-t-on pas eu longtemps, pour prendre un exemple, le droit de croire que les dialectes divers de l'immense domaine austro-hongrois viendraient se noyer dans la langue allemande? Sans l'énergie de quelques poètes Magyars moins grands, aussi tenaces que vous, la cause du verbe national et de cette fière poésie n'était-elle pas irrévocablement perdue ? Et pourquoi n'en serait-il pas de même du Rhône comme du Danube, l'autre vieux fleuve chargé de souvenirs? — Quelques-uns affirment que pour la diffusion de vos ouvrages vous auriez mieux fait d'écrire en français. Mais d'abord pour vous la renommée n'était pas tout ; et puis, est-ce bien sûr? Sully-Prudhomme et Coppée ont-ils été plus lus que vous? Parce que Brizeux l'a peinte en vers français, sa Marie d'Arzannô, si touchante qu'elle soit, compte-t-elle des dévots dans l'univers entier comme votre Mireille?... Au surplus, je vais mettre toutes les opinions d'accord. Je vous en demande pardon, Monsieur: mais traduite en français votre poésie reste admirable, transparente comme nos flots, sobre comme du classique grec. Ne vous plaignez pas: qui sait? peut-être, sans votre littérale et saisissante translation, n'auriez-vous conquis ni Lamartine, ni Gounod. C'est un providentiel bonheur pour le provençal que vous l'ayez choisi: pour vous, résignez-vous-y, en toute langue vous auriez été grand poète.

Mais le complément d'honneur de votre œuvre est d'avoir été mieux qu'une restauration littéraire. Savez-vous sous quel aspect moral vous m'apparaissez quand j'y réfléchis? Comme une sorte de prêtre du patriotisme, le mot m'a été dit un jour par un soldat. Il faut ici parler net. Il s'est trouvé, il se trouvait encore naguère, des esprits faussés pour dénoncer le mouvement félibréen comme une sorte de conspiration contre l'unité nationale, conspiration dont on a accusé tout le monde d'être, même l'Académie française. Comme si unité était synonyme d'uniformité! Comme si l'unité vraie n'était pas plutôt l'harmonie qui naît, loin qu'elle en soit altérée, de la variété même ! Comme si dans la libre race gauloise la franchise des dialectes populaires ne servait pas, au lieu de lui nuire, la vitalité collective ! Il y a quatre siècles que notre Provence s'est donnée, corps et cœur, à la France : elle en fêtera cette année le qua-

trième centenaire, et vous allez en présider les allégresses commémoratives à côté des chefs de notre armée. Car il n'y a plus de Nord et de Midi pour nous que sur la carte : Provençaux, Bretons ou Normands sont pour toujours le même peuple indissolublement serré autour du même drapeau... La propagande des félibres un danger pour la Patrie! Mais elle est exactement, elle est directement le contraire, et il faudrait que notre vif bon sens eût contracté la maladie du sophisme pour écouter ceux qui obscurcissent l'évidence. Votre œuvre littéraire, Monsieur, elle est un accroissement du patrimoine national : nous tenons à *Mireille* comme aux *Contemplations*. Et votre œuvre morale est une école de patriotisme. Quelle confiance avoir en un patriotisme qui, perdu dans les généralités et sous le niveau d'une centralisation sans mesure, ne s'alimenterait plus à aucune des raisons d'effort où se prend le cœur de l'homme, ni à l'amour du lieu d'origine, ni au souvenir du foyer familial, ni au respect de la foi religieuse et des traditions des ancêtres? Ou que semble-t-on croire à un antagonisme entre le dévouement à la petite patrie et le dévouement à la grande? Ils se soutiennent au contraire comme par de mystérieuses racines entrelacées, l'un se nourrit de l'autre, et le citoyen le plus épris du sillon natal sera toujours le plus invincible défenseur de la terre commune.

« Si j'étais ministre de l'instruction publique », s'écriait Lamartine au terme de cet *Entretien* qu'il faut citer une dernière fois, « je ferais imprimer à six mil- » lions d'exemplaires le poème épique de *Mireille*, et je l'enverrais gratuitement » à toutes les portes où il y aurait une mère, un vieillard, un fils capable d'épeler » ce catéchisme de sentiment, de vertu, de poésie. » Celui-là était un patriote. Et nous disons, nous : pour aviver la flamme sainte, qu'on ne croie pas superflu de laisser bégayer aux enfants du peuple les refrains qui un jour leur rappelleront le pays. Si à l'exemple d'autres nous jugeons meilleur de fonder sur le groupement par la région notre organisation défensive, les frères des landes, des monts ou des côtes qui se suivront au loin ne s'entraîneront-ils pas mieux aux échos des airs de leur province? Votre *Suffren*, quelle cantilène de bord pour des matelots de Toulon! Votre *Tambour d'Arcole*, quel chant pour d'intrépides Camarguais jetés à l'arène des batailles, pour des fils de paysans de Cadenet ou d'ouvriers de Marseille?... O noble poète, ce n'est pas une page, c'est l'ensemble, c'est le fond de votre œuvre qu'emplit la foi patriotique : elle en est la substance même. Je me figure que nous voilà tous ensemble à quelqu'un de vos banquets fraternels : je mêle dans la coupe catalane l'eau de votre Rhône et l'eau de notre mère; j'y jette pour la parfumer nos plantes sauvages; et levant la coupe en l'honneur de votre génie, puis de la Provence dont il nous est le symbole, je reporte, sûr de répondre à votre plus profonde pensée, l'offrande de la libation sacrée à la France!

LA SAINTE-ESTELLE DE CANNES

La littérature provençale a été dignement fêtée à Cannes, les 27 et 28 mars derniers.

Le dimanche matin, dès l'aube, un bataillon de *tambourinaire*, savamment conduit par le Dr Auguste Geoffroy, parcourt la ville, et la met en liesse, avec les airs naïfs de ses galoubets.

A dix heures et demie, le Comité d'Intérêt local, la Société scientifique et littéraire de Cannes, accompagnés d'une foule immense, se rendent à la gare, au-devant des Félibres.

Une délicieuse aubade de tambourins salue les arrivants, parmi lesquels nous reconnaissons : Frédéric Mistral, Roumanille, MM. Jean Monné, Léandre Sardou, Coffinières, l'abbé Spariat, André Barbes, Vergne, Tavan, Auguste Marin, Guillibert, Marcy, Delille, Huot, etc...

De frénétiques applaudissements éclatent de toutes parts, les fronts se découvrent respectueusement et M. F. Mouton, président du Comité d'Intérêt local, s'adresse aux Félibres, en ces termes :

Très chers Maîtres, chers Confrères,

Laissez-moi vous exprimer tout le bonheur que j'éprouve de venir vous dire, en ce jour de suprême allégresse, que notre Cannes bien-aimée vous attendait les bras et le cœur ouverts.

Depuis l'origine de sa fortune, la simple et gentille fillette, ou plutôt l'adorable fée, née un beau jour d'un baiser du soleil et de la mer qui promenait, inconsciente et naïve, ses grâces ignorées sur le tapis moelleux des sables de nos rives, à côté des filets de nos pêcheurs brunis par le hâle, depuis cette origine, dis-je, elle a eu des joies extrêmes ; elle a reçu les hommages, les honneurs de tout ce qu'il y a de grand, de puissant sur la terre ; on lui a prodigué tous les dons, toutes les faveurs ; tous les joyaux de la nature et de l'art sont venus tour à tour la parer, l'embellir ; on l'a enrichie, on l'a dotée, on l'a exaltée ; et lorsqu'on a été à bout de présents, de largesses, on l'a faite *Reine*, et l'on a posé sur son front étoilé la plus brillante couronne que jamais souveraine puisse rêver.

Que lui fallait-il encore?... Hélas ! je la vis un jour perdre sa gaîté, devenir morose, ennuyée, nerveuse et chagrine. La jeune et splendide Reine, si accueillante, si gracieuse, si invariablement hospitalière, devenait méconnaissable.

Je me mis à l'interroger. — Je puis bien te dire, à toi, me répondit-elle, à toi, l'un de mes plus fidèles, qu'une peine amère me mine : j'ai voulu la combattre, je sens qu'elle me terrassera. Ah ! comme on s'abuse ! On crie et l'on croit partout que rien ne me manque, et que tous les souhaits sont à moi ! erreur, erreur grande. Va dire à ces fiers enfants de notre Provence que leurs chants si doux me font mal, qu'il y a une sœur aimante qu'ils délaissent, qu'ils dédaignent peut-être, et qu'on m'a cruellement

menti en vantant mes charmes, puisque là-bas, dans Vaucluse et plus près, ceux-mêmes de mon sang ne me regardent point, et chantent à d'autres leur tendresse.

Alors, pour apaiser tant de douleur, j'ai osé aller vers vous, sans autre titre que mon dévouement sans bornes : je vous ai appelés et vous êtes venus. Oh ! merci mille fois! La perle précieuse entre toutes qui manquait à la couronne de notre belle adulée, vous l'apportez, et c'est le Roi des Félibres lui-même, entouré de toute sa cour qui, officiellement et avec pompe, va la sertir de ses mains d'or dans cette couronne déjà si éclatante. Cette perle unique est celle de la *Renaissance de la Langue provençale* que vous avez su rendre, vous, à tout jamais *immortelle*, et qui marche à grands pas, faisant le tour du monde...

Après son discours, fréquemment interrompu par les applaudissements, et prononcé d'une voix pleine d'émotion, Frédéric Mistral et Roumanille donnent l'accolade provençale à M. F. Mouton, et le poète de *Mireille* répond :

Vosto gènto vilo de Cano es nascudo, coume avès tant bèn dit, d'un poutoun de la mar et dóu soulèu : Aqui, li flour espandisson ; nautre adusèn li flour de noste terraire : li flour de la pouésìo prouvènçalo. Leissas me crèire que saran pèr vautre autant caro, autant amado !

Puis, les mains se pressent, et le cortège se rend, tambourins en tête, à l'Hôtel-de-Ville. Sur tout le parcours, ce n'est qu'une longue ovation.

Les Félibres sont reçus dans la grande salle du Conseil. Là, M. Gazagnaire, maire de Cannes, entouré de ses adjoints et du conseil municipal, leur souhaite la bienvenue en ces termes :

Messieurs,

Soyez les bienvenus dans la ville de Cannes.

Ce n'est pas seulement la France qui vous offre l'hospitalité chez nous, c'est le monde entier ; Russes, Américains, Anglais, Italiens, Suisses et Français, tous nous vous attendions les bras ouverts pour faire honneur à notre belle Provence, pour applaudir avec enthousiasme et frénésie les Maîtres vénérés du Félibrige, et offrir des palmes, des couronnes et des fleurs aux vainqueurs des Jeux Floraux.

Les Félibres sont universels, et leurs chefs, les Aubanel, les Roumanille et les Mistral appartiennent à l'humanité entière.

Il ne saurait en être autrement, chers et honorés maîtres ; vous avez chanté dans une langue admirable, que vous avez fait revivre, dans des œuvres exquises, toutes de sentiment et d'harmonie, vous avez chanté, avec des accents sublimes, l'amour, l'amitié, la belle nature, la famille, la liberté et la patrie !

Ces œuvres incomparables, vous ne pouvez les retenir pour vous seuls ; elles ne peuvent être l'apanage d'une nation ; elles sont le bien de tout le monde. Je suis donc heureux et fier, au nom de la ville de Cannes, au nom de la colonie étrangère, de saluer respectueusement les maîtres vénérés du Félibrige et particulièrement ces deux figures si sympathiques, si provençales : Roumanille et Mistral, nos maîtres à tous. Je suis heureux de saluer cordialement tous les Félibres et de leur offrir de la part des Cannoises et des Cannois l'accolade provençale.

Frédéric Mistral remercie le Maire de la ville de Cannes ; M. Millet, premier adjoint, dit quelques strophes, tandis que joue la Musique municipale, massée au bas de l'Hôtel-de-Ville.

Le soir, un banquet de 200 couverts était servi dans la grande salle du Casino, admirablement décorée.

Tout au fond, la table d'honneur à laquelle prennent place Frédéric Mistral, M. Gazagnaire, maire de Cannes, Roumanille, MM. Jean Monné, F. Mouton, Hignard de Laval, Millet, Bertrand, Coffinières, Barbes, Vergne, Marcy, etc. MMmes la baronne d'Ottenfels, Micol de Payan, Guillibert, Bergeron, Rimbault, Viaud de Flotte, Augier-Vallès, etc.

Vers le milieu du repas, intermèdes par les *Chanteurs Provençaux*, sous la direction de M. Habay : *Lou bèu soulèu de la Prouvènço* et la *Raço Latino*, poésies de Mistral, musique de Mager.

Au dessert, tout le monde se tait, pendant que Mistral, la coupe catalane à la main, chante la première strophe de la *Cansoun de la Coupo*.

Prouvènçau, veici la coupo
Que nous ven di Catalan !
A de rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plan.

La salle entière dit le refrain, et c'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que commence la série des brindes.

Après la chanson de la Coupe, le *Capoulié* boit à la ville de Cannes, à sa prospérité et à la Renaissance de la langue provençale. Roumanille, ensuite, se lève, et d'une voix forte, dit ce joli quatrain :

Brinde à la noblo ciéuta de Cano, réino e fado.

—

O Rèino, longomai fugues urouso e bello
E miraies ansin dins ta mar niuech-e-jour,
De-jour au bon soulèu, ta courouno de flour,
E, dins ti clàri niue, ta courouno d'estello !

M. Hignard de Laval, prenant à son tour la coupe catalane, récite quelques strophes françaises, où il souhaite de voir bientôt Mistral à l'Académie.

Ensuite, M. Millet levant la Coupe :

. . . . . .
Tu que l'emplissès, de la souco
Sang génèrous, de bouco en bouco
Metè lou vièu amour dòu fougau
L'amour sacra de la Patrio,
D'aquelo tremo d'armounio.
Qu'unis Oumèro, Hugo, Mistrau.

Puis vient le tour de MM. Marcy, président de l'Association polytechnique de Nice, Paulin Quine, M. Rimbault, Gazagnaire, Amable Richier de Fayence, Henry Giraud le plus jeune des Félibres de Cannes, Habay, Elzéar Jouveau, etc. On ne se sépare qu'à une heure du matin.

Deuxième journée. — *A l'île Saint-Honorat.* — Le soleil, ce divin soleil de Provence, s'est levé radieux, et le *Cannois*, tous ses drapeaux au vent, enguirlandé comme une jeune mariée, jette son cri aux échos d'alentour et tressaille joyeusement sous une houle légère.

Les Félibres, invités par la Société scientifique et littéraire de Cannes à déjeuner à l'île Saint-Honorat, sont tous fidèles au rendez-vous.

Il est neuf heures, et le *steam boat* vogue aux mélodieux accords des *Chanteurs Provençaux*, que dirige l'infatigable Habay. Mistral est à l'avant, rêveur; son regard interroge la haute mer où pointe une voile dans l'indécision de la brume ; Roumanille, comme un sage de la Grèce, s'entretient familièrement avec ses disciples ; l'érudit félibre Léandre Sardou, père de l'illustre auteur dramatique et M. Hignard de Laval, se reportant sans doute au beau temps des fêtes ioniennes, se croient sur une de ces délicieuses *théories* qui cinglaient autrefois vers Délos, pour entendre Cynthius Apollo; tandis qu'un jeune peintre, M. Sinet, *croque* à la sourdine les profils des maîtres du Félibrige.

On débarque et l'on se dirige vers le monastère. S. G. l'abbé de Lérins, un Provençal, tient à faire les honneurs de l'abbaye aux Félibres. Dans l'église ogivale, l'abbé Spariat improvise un éloge de sainte Estelle que l'on eût mieux applaudi en plein air, puis, tandis que les majoraux s'assemblent en consistoire sous les pins, pour donner la Cigale d'or au mainteneur Astruc et la maitrise en jeux Floraux à F. Vidal, on revient près de la table où brillent au soleil, avec de fauves reflets de topazes et de rubis, les bouteilles de vins de la Gaude et du Cannet.

La cordialité la plus grande préside au repas. Semblables aux papillons, les poètes sont tous égaux devant le Soleil. Au dessert, par une attention charmante, M. et Mme de la Tourasse, accompagnés par deux guitares et une mandoline, chantent le duo de *Mireille* et sont vivement applaudis. Jamais, sans doute, cette merveilleuse musique de Gounod n'a été chantée dans un plus magnifique décor.

M. Geisendorf, vice-consul suisse à Cannes, porte lui-même un toast à la presse locale, toast auquel le directeur du *Courrier de Cannes*, répond ; puis Mistral, cédant aux sollicitations de tous, récite « la Communion des Saints ». Les vers mélodieux s'égrènent un à un, pieusement écoutés ; mais l'émotion gagne insensiblement le cœur du poète, ses yeux s'emplissent de larmes et il s'éloigne...

Le *Cannois* est là, et c'est à regret qu'il faut rentrer à Cannes.

Les Jeux Floraux. — Dès deux heures et demie, l'enceinte réservée aux

jeux floraux est envahie par une foule énorme. Les dames sont nombreuses : toutes veulent entendre la voix charmeresse du grand poète provençal.

A trois heures, les Félibres font leur entrée, salués par une acclamation ; puis, le silence rétabli, et après quelques mots prononcés par le syndic de la Maintenance, Mistral se lève et s'exprime ainsi (Nous donnons la traduction à la suite) :

MIDAMO E MESSIÉS,

Quand lou bon semenaire, après la secaresso de l'estiéu, a jita dins la terro lou gran de la semenço, fisançous e tranquile, en souvetant que plogue, s'entourno à soun oustau. Pièi, quauque tèms après, s'a fa, sus lou labour, uno poulido plueio menudo e tempourivo, éu vèn mai à sa terro, e 'n vesènt dins la rego lou blad que greio e que verdejo, rènd gràci au bon Diéu, e, à travès de champ, s'envai plen d'esperanço.

Emai nautre, peréu, après tant d'an d'oublidamen en ço que pertoucavo l'ounour de la Prouvènço, en vesènt de pertout l'aculimen que fan à la bandiero Prouvençalo, li poupulacioun dóu païs, en vesènt, comme eici, tout ço que i' a de bon, d'inteligènt e de valènt, s'agroupa de-countuni au gai rampèu dóu Felibrige, nous sentèn afourti, toujour, toujour que mai, dins aquelo cresènço : que sian li pres-fachié d'uno messioun sacrado.

Es proun verai que n'i' a que cridon : Eh ! bèn ? mai, qu'es aco ? avès panca fini, pereilavau de-long dou Rose ? Lou vesès pas qu'es morto, vosto vièio Prouvènço, et que lou Prouvençau fai si darrié belu ? lou vesès pas que lou Prougrès, emé soun vanc irresistible, rabaiant li coustumo, li tradicioun, lis us, li tribu, li patrìo, emporto li nacioun vers uno inmenso mescladisso !

E ié respoundèn, nautre : Prougrès, tant que voudrés. Mai vosti pantaiage faran pas que li pin un jour porton de figo, ni que dóu cor de l'ome se derrabe jamai l'amour dóu terradou, ni que l'enfant oublide lou dous mamèu ounte a teta,

Tout se tremudo, aco se saup ; mai l'umanita viro dins un eterne revoulun ; e, se la transfourmacioun es uno lèi d'aqueste mounde, uno autro lèi, Messiés, es la persistènci di raço, perquè se dis : raço racejo·

Car lis oundado seculàri
E li tempèsto e sis esglàri,
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la naturo,
Nourris toujours sa pourtaduro
Dou meme la : sa pousso duro
Toujours à l'oulivié dounara l'òli fin.

Dounc, leissen-li rena, touti aquéli mau-gracious; e, privilegia que sian de la naturo, zou! li fiéu de la Prouvènço, marchen, lis iue dubert, toujour sus nosto estello, e digne de nosti paire, que, gràci à sa lengo, an mantengu delongo sa persounalita.

E de meme que la Françon, vitouriouso o ben vincudo, fau, de brin o de bran, que dins l'univers fague lume, nosto bello Prouvènço, coume uno perlo raro, au soulèu fau que brihe sus lou front de la Françon!

Coume que vire, coume que tourne, degun nous levara lou soulèu que nous caufo, la mar que nous refresco, lou vènt-terrau que nous escarrabiho; e tant que lou soulèu fara canta nosti cigalo, tant que la mar fegoundo emé soun salabrun amadurara l'oulivo, e tant que lou mistrau nous fouitara lou sang, la Prouvènço gardara soun coulourun, soun gàubi, sa lengo e sa fierta... Quau es lou Prouvençau que sènt pas dins si veno boumbouneja l'ourguei de quauco vièio glòri o supériourita? Car, coume dis Mathiéu :

Au païs prouvençau
La pousso que varaio
Dins lou founs d'uno draio
Es mai noblo souvènt que li ro li plus aut.

Li tres quart dóu Mieujour, sian de bono famiho,
E tau, dins un gara,
Lou vesès laboura,
Que se pourrié signa Comte de Ventimiho.

E quau vous a pas di que, s'un jour l'age d'or dèu retourna sus terro, o se coume cresèn nous-aùtri li felibre, l'Empèri dou Soulèu, se poù coustituï, quau vous a pas di que Prouvènço, pèr lou bonur astra de sa situacioun, pèr soun climat mediterran, plen de calour e de lumiero, e pèr aquéu prestige de pouësio et de gentun que i' an fa si troubaire, noun posque deveni lou jougnènt naturau, lou gai souleiadou di pople fraire!

Tenès, arregardas ço que se passo pereici ; déja vosto coustiero, vosto embaumado ribo de Cano emai d'Antibo, de Niço e de Mentoun, de Sant-Rafèu et d'Iero, n'es-ti pas lou cagnard, lou paradis terrèstre, ounte venon a vóu iverna lis estrangié, urous avans-courrèire di federacioun futuro! eh! bèn, rapelas-vous de ço que iéu vous dise : Lou jour ounte li pople celebraran ensèmble la grand felibrejado de l'unioun dins la pas e dins la liberta, aquéli, o Prouvençau, qu'auran, coume nous-autre, sauva et fa valé si titre de nou-blesso, auran sa plaço à taulo e béuran lou vin d'ounour! Mai aquéli, ma fisto, qu'auran perdu soun noum e vendu soun dre d'einat pèr un tian de lentiho, escoularan lou founs di fiolo e rasclaran de cano.

Ai fini, e d'abord que, dins aquésti fèsto, voulès ausi de vers en clàri rimo

prouvençalo, escoutas un pau aquésti que cantavo, i' a trento an, un de nostis ami e mèstre en Felibrige, Adóufe Doumas, de Cabano :

Li vagoun, dins de canestello,
Carrejon tout, e lèu, lèu, lèu!
Mai carrejon pas lou soulèu,
Mai carrejon pas lis estello!

Carrejaran jamai l'estiéu,
L'estiéu qu'amaduro li triho,
E lou Cèu, que fai la patrio :
Aco regardo lou bon Diéu.

Lou fru part, lis aubre demoron;
E li bèus amelié flouri,
Pas tant bèsti d'ana mouri
Ounte li bèus amourié moron!

Lou Nord aura tout ço qu'avié,
D'òrdi, de blad e de civado :
Mai n'aura pas lis oulivado,
E gardaren lis oulivié!

DISCOURS DE SAINTE-ESTELLE

PRONONCÉ A CANNES PAR F. MISTRAL, LE 28 MARS 1887

MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand le bon semeur, après la sécheresse de l'été, a jeté dans la terre le grain de la semence, — confiant et tranquille, en souhaitant qu'il pleuve, il s'en retourne à sa maison. Puis, quelque temps après, s'il a fait à propos, sur le labour, une jolie pluie menue, il revient à sa terre et, voyant dans le sillon le blé qui germe et qui verdoie, il rend grâce au bon Dieu et s'en va à travers champs, plein d'espérance.

Et nous aussi, après tant d'années d'oubli, pour ce qui concernait l'honneur de la Provence, en voyant de partout l'accueil que font à la bannière Provençale les populations du pays, en voyant, comme ici, tout ce qu'il y a de bon, d'intelligent et de vaillant, se grouper sans relâche au gai rappel du Félibrige, nous nous sentons fortifiés de plus en plus dans cette conviction, d'être les ouvriers d'une mission sacrée.

Il en est, cependant, qui nous crient : « Eh! bien, mais qu'est-ce donc? Vous n'avez pas fini encore, par là-bas, le long du Rhône? Ne voyez-vous pas qu'elle est morte, votre vieille Provence, et que le Provençal fait ses dernières étincelles? Ne voyez-vous pas que le Progrès, dans son irrésistible élan,

entraînant les coutumes, les traditions et les usages, et les tribus et les patries, emporte les nations vers un immense pêle-mêle ? »

Et nous leur répondons, nous : Progrès, tant que vous voudrez ; mais vos rêves d'utopie ne feront pas qu'un jour les pins portent des figues, ni que du cœur de l'homme s'arrache jamais l'amour du terroir, ni que l'enfant oublie le doux sein qui l'allaita.

Tout se métamorphose, c'est connu ; mais l'humanité tourne dans un éternel tourbillon ; et, si la transformation est une loi de ce monde, une autre loi, Messieurs, c'est la persistance des races. Voilà pourquoi l'on dit : La race fait la race.

Car les houles des siècles,
Et leurs tempêtes et leurs horreurs,
En vain, mêlent les peuples, effacent les frontières.
La terre maternelle, la nature,
Nourrit toujours ses fils
Du même lait; sa dure mamelle
Toujours à l'olivier donnera l'huile fine.

Donc, laissons-les grogner, tous ces grincheux ; et, privilégiés de la nature que nous sommes, en avant, les fils de Provence ! marchons, les yeux ouverts toujours sur notre étoile, et, dignes de nos pères, qui ont, grâce à leur langue, maintenu constamment leur personnalité.

Car, de même que la France, victorieuse ou vaincue, doit, de façon ou d'autre, éclairer dans l'univers, notre belle Provence, telle qu'une perle rare, doit briller au soleil sur le front de la France !

Quelque tour que prennent les choses, nul ne nous ôtera le soleil qui nous chauffe, la mer qui nous rafraîchit, l'aquilon qui nous réveille ; et tant que le soleil fera chanter nos cigales, tant que la mer féconde avec son sel mûrira l'olive, et tant que le mistral nous fouettera le sang, la Provence gardera ses couleurs, son allure, sa langue et sa fierté... Quel est le Provençal qui ne sent pas dans ses veines bouillir l'orgueil de quelque vieille gloire ou supériorité ? Car, comme disait Mathieu :

Au pays Provençal,
La poussière qui roule
Dans le fond d'un chemin
Est plus noble souvent que les rocs les plus hauts.
Les trois quarts du Midi, nous sommes de bonne famille,
Et tel, que vous voyez labourer dans un guéret,
Pourrait signer son nom : Comte de Vintimille.

Et peut-on bien savoir ? si l'âge d'or, un jour, doit retourner sur la terre, ou si, comme nous croyons, nous, les félibres, l'Empire du Soleil parvient à se constituer, peut-on savoir si la Provence, par le bonheur stellaire de sa situation, par son climat méditerranéen, plein de chaleur et de lumière, enfin par ce prestige poétique et charmant que lui ont fait ses troubadours, ne serait pas appelée à être le joint naturel où viendraient prendre le soleil et la joie, des peuples frères?

Tenez, examinez ce qui se passe par ici ; déjà votre littoral, votre rivage embaumé de Cannes, d'Antibes, de Nice, de Menton, de Saint-Raphaël et d'Hyères, n'est-il pas le lieu d'asile, le paradis terrestre, où viennent, par essaims, hiverner les étrangers, heureux avant-coureurs des fédérations futures? Eh! bien, souvenez-vous de ce que je vous dis : Le jour où les peuples célébreront ensemble la grande « félibrée » de l'union dans la paix et dans la liberté, ceux-là, ô Provençaux, qui auront, comme nous, sauvé et fait valoir leurs titres de noblesse, ceux-là auront leur place à table et boiront le vin d'honneur ! Mais ceux, ma foi, qui auront perdu leur nom et vendu leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles, ceux-là videront le fond des bouteilles et garderont les manteaux.

J'ai fini, et puisque, dans ces fêtes, vous voulez ouïr des vers en claires rimes provençales, veuillez écouter ceux-ci, que chantait, il y a trente ans, un de nos vieux amis et maîtres en Félibrige, Adolphe Dumas de Cabanes :

Les vagons, dans des corbeilles,
Charrient tout, vite, vite, vite !
Mais le soleil, ils ne le charrient pas,
Ils ne charrient pas les étoiles !

Jamais ils ne charrieront l'été,
L'été qui mûrit les treilles,
Et le Ciel, qui fait la patrie :
Cela regarde le bon Dieu.

Le fruit part, les arbres demeurent;
Et les beaux amandiers fleuris,
Pas si bêtes d'aller mourir
Là où meurent les beaux mûriers!

Le Nord aura... tout ce qu'il avait,
De l'orge, du blé et de l'avoine;
Mais l'olivaison, il ne l'aura pas,
Et nous garderons les oliviers.

A ce magnifique discours, dont chaque pensée est soulignée par de vifs applaudissements, M. Hignard de Laval répond au nom de la Société scientifique et littéraire de Cannes.

Enfin la distribution des récompenses.

— A sept heures et demie, les Félibres se rendent au Cercle Nautique, au banquet offert par le Maire de Cannes.

A la table d'honneur prennent place MM. Henry, préfet des Alpes-Maritimes, le chevalier de Colquhoun, président du Cercle Nautique, Durandi, président du Conseil Général.

De là, au Cercle Philharmonique où ils sont reçus par M. Léon Jeancard, et où la soirée s'achève avec les fêtes du Félibrige.

Elles ont été fort brillantes, grâce au dévouement de M. François Mouton, le président du Comité d'Intérêt local. Aussi, avons-nous applaudi des deux mains, quand nous avons vu la Maintenance de Provence, de concert avec les membres du Jury des Jeux floraux, lui décerner un diplôme d'honneur. Jamais récompense n'a été mieux méritée.

LES JEUX FLORAUX DE CANNES

SOUVENIR

A Fréderic Mistral

I

Le printemps émigrait dans ce doux coin du monde
Qui « naquit d'un baiser du soleil et de l'onde » (1).
Et déjà la « Cigale » envolée à Lérins,
Saluait son retour au son des tambourins.
Les drapeaux déployaient les couleurs de la France,
Les enfants gazouillaient le parler de Provence :
Partout, des monts au golfe et de la lèvre aux yeux,
On sentait tressaillir comme un frisson joyeux,
Comme un enivrement de vivre et de renaître,
De chanter son pays, de l'illustrer peut-être...
Car les cœurs ce jour-là battaient à l'unisson,
Les voix ne savaient plus qu'une seule chanson :
Celle que le trouvère, idole de sa troupe,
Nous avait dite hier en nous tendant la coupe
Et dont le souffle ardent, embrasant le vieux vin,
Nous avait tous grisés comme un philtre divin...

(1) Discours de Mistral à Cannes.

Et maintenant, devant la foule enthousiaste
Ce fier accent vibrait sans enflure et sans faste.
Sous l'humble dais de toile ouvert à tous les vents
La langue d'Oc avait des sons plus émouvants;
C'était comme la cloche austère du village
Rappelant à nos cœurs les vertus d'un autre âge,
Avec ce timbre aimé qui berça notre foi
Et qui lui dit si haut : « Lazare éveille-toi ! »

Lazare était debout, et l'oreille tendue,
La Provence écoutait, à sa voix suspendue.

Il lui disait : « Regarde, ô mon pays aimé,
Ces fils, vaillant faisceau que ta sève a formé!
Membres d'un plus grand corps, ta pensée est leur âme,
Car il faut un foyer pour conserver la flamme.
Moi je ne suis qu'un bras et n'ai semé qu'un grain,
Mais notre sol est riche et notre ciel serein :
Je vois de tous côtés l'ample moisson qui lève
Et je bénis mon Dieu d'avoir atteint mon rêve ! »

Puis sa voix se troubla sous l'âpre émotion,
Et ce ne fut qu'un cri, qu'une acclamation.
Mais lui, sans écouter les hourras de la foule,
Ne voyait dans nos yeux que la larme qui coule ;
Car l'encens qui séduit l'humaine vanité
Au delà de son cœur n'était jamais monté :
Un autre amour vibrait dans la large poitrine
De ce fils du Midi qu'enfanta Lamartine;
Au tombeau du tribun il l'avait respiré
Et sa flamme aujourd'hui l'avait transfiguré !
Dans ce siècle d'acteurs je voyais un apôtre,
Et j'ai fermé les yeux pour ne plus voir rien d'autre...

II

Alors sous mes yeux clos, Esterel, Iles d'or,
Tout disparut, changé dans un nouveau décor :
C'étaient toujours des flots, c'était toujours une île,
Algue verte émergeant au sein d'un lac tranquille

Où les rocs du Salève et les pics du Mont-Blanc
S'estompaient dans l'azur de ce miroir tremblant.
Puis à l'ombre des tours, de mousse revêtues,
Dans un jardin fleuri je voyais deux statues (1),
Sœurs de bronze et de fer debout sur le chemin
Sous un même étendard se tenant par la main!..
Cependant qu'à nos pieds le Léman et le Rhône
Enlaçant leurs plis bleus et leur écharpe jaune,
Unissant leurs deux voix dans un suprême accord,
Couraient au même but le long du même bord ;
Mais en vain l'un dans l'autre essayant de se fondre,
Mêlaient leurs flots divers.... sans jamais les confondre.

BARONNE D'OTTENFELS

LE FÉLIBRIGE A MAYORQUE

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur Paul Marieton, directeur de la REVUE FÉLIBRÉENNE.

Vous me demandez, cher confrère et ami, un compte rendu de l'excursion félibréenne qui eut lieu à Barcelone et à Mayorque, au dernier mai. Voici des Notes de voyage, grossies de quelques additions ou explications nécessaires. Je vous les offre avec plaisir, non pour ce qu'elles valent, mais comme un hommage cordial au vaillant champion de l'idée félibréenne.

Septembre 1887.

F. D.

30 Avril. — Départ de Béziers pour Barcelone à sept heures du matin. Temps frais et clair. Je dois prendre en route mes compagnons, les cueillir un à un. Le bouquet ne sera fait qu'à la frontière.

A Coursan je ne vois que la grande plaine de l'Aude, replantée d'américains. Les vignes de M. Laforgue sont là, mais le richissime vigneron est absent. A Perpignan, M. Pépratx n'est pas seul. Une jeune recrue le pré-

(1) Au jardin public de Genève. Les statues représentent l'*Union de Genève avec la Suisse.*

cède et M. Laforgue le suit. « Je ne suis pas Félibre », me dit l'inconnu en grimpant au wagon avec une agilité rare. — « Tant pis pour vous, monsieur », allais-je répondre, mais M. Pépratx me présente M. Louis André, inspecteur de la Banque de France, Parisien d'origine franc-comtoise, qui n'est pas Félibre en effet, mais qui va l'être, puisque sa sympathie pour le Félibrige l'amène à faire partie de l'expédition, allant, pour la seconde fois, à la conquête de Mayorque.

Deux heures. — Banyuls-sur-Mer. Le curé de l'endroit paraît à la portière. Est-ce pour nous bénir ? C'est tout simplement pour se joindre à nous. L'abbé Rous, — nouvelle présentation, — n'est pas un nouveau venu dans le Félibrige. Il a publié en 1870 et en 1873 deux volumes d'une franche saveur locale : *Catalanes d'Estagell y d'altres endrets*, et *Catalanes y Catalanades*. Comme prêtre, il a eu le talent de faire surgir du nouveau Banyuls, qui n'en avait point, une église des plus remarquables, qu'une œuvre monumentale du grand sculpteur roussillonnais Oliva doit décorer au premier jour. Banyuls, grâce à l'abbé Rous, a déjà vu fraterniser les Félibres de France et de Catalogne, continuant ainsi les traditions de Barcelone et de Montpellier.

Sept heures et demie. — Barcelone. Entrée en gare. Il fait nuit et faim. Heureusement la vue et l'accueil chaleureux de Verdaguer, accompagné de cinq ou six amis, parmi lesquels Don Angel Guimera, le Victor Hugo catalan, directeur du journal *La Renaixensa*, nous réconforte. Poignées de mains, accolades, et puis, hélas ! visite des bagages à la douane, à moins que... mais non, laissons faire le *fisc* sans... accommodements.

Nous nous installons à la *Fonda Falcon*, sur la *Rambla*, la belle promenade de Barcelone, en face du théâtre principal, et un instant après, attablés au *Restaurant de France*, — beau nom et bon endroit, — nous faisons honneur à la cuisine et aux vins catalans.

Dimanche 1er Mai. — C'est toujours le 1er Mai qu'ont lieu les Jeux Floraux de Barcelone, avec un éclat et une solennité extraordinaires. Le Président, nommé à l'élection, change tous les ans. C'était, cette fois, Mossen Collell, chanoine de Vich (1), — le pays de Verdaguer, dont il est l'ami intime, — poète aussi, orateur éloquent, et directeur d'une feuille catalane : *La Voix du Montserrat*. Pour qui connaît la vénération des Catalans pour cette Vierge

(1) Vich, l'antique *Ausona* des Romains, dont la cathédrale, fondée en 1040 sur l'emplacement du premier temple chrétien de la province, et reconstruite de nos jours, possède des archives remarquables. Elles ont fourni à un ouvrage récent de MM. Müntz et Fabre : *La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, extrait de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, Paris, 1887, un document d'un intérêt capital : l'*Inventaire de la Bibliothèque grecque de Nicolas V*, l'un des grands papes humanistes avec Eugène IV, Pie II et Sixte IV.

du Montserrat, dont Victor Balaguer, entre autres, a magnifiquement chanté les légendes, ce titre dit tout.

La séance des Jeux Floraux se tint à deux heures après-midi à la *Lonja*, ou Bourse, dans une vaste salle à trois nefs, dont les piliers massifs et les arceaux romans couleur de pierre patinée par les âges, disparaissaient à demi sous les tentures, les palmes, les drapeaux et les fleurs. Très nombreux public, impatient d'applaudir les lauréats du concours. Tout ce que Barcelone compte d'éminent dans les fonctions publiques et dans tous les arts, est massé sur l'estrade d'honneur, que domine et couronne un trône, un véritable trône, non pour un Roi, mais pour une Reine. C'est une particularité curieuse et bien digne de ce peuple chevaleresque, que la présidence des Jeux Floraux catalans soit donnée à une femme, choisie par le principal lauréat parmi les notabilités de la province, et qu'on proclame *la Reina de la Fiesta*, *la Reine de la Fête*. Cette couronne éphémère, elle la rend, feuille à feuille, aux poètes distingués par les juges du camp, dans ce tournoi poétique.

La séance s'ouvre, comme partout et toujours, par un discours du Président; mais celui-ci emprunte à la situation particulière de l'orateur autant qu'à son éloquence vigoureuse, un éclat singulier, une signification des plus hautes (1). C'est la revendication de la liberté provinciale dans ce qu'elle a de nécessaire et de sacré; c'est un manifeste du *régionalisme*, qu'il ne faut pas confondre avec les autres choses en *isme* qui servent de drapeau aux idées de fédération ou même de séparation. C'est tout simplement ce que le bon sens indique et que la nécessité commande, l'union des provinces avec la métropole, sans aucune abdication de cette personnalité morale qui fait la force des peuples comme des individus. Il va sans dire que la langue étant une des principales manifestations de l'individualité, l'orateur en fait un magnifique éloge, et soulève ainsi, à plusieurs reprises, de véritables tempêtes d'applaudissements.

A la sortie de la séance, plusieurs des membres de l'Académie catalane nous firent les honneurs de Barcelone et de ses beaux monuments. Citons parmi eux Collell et Verdaguer, Mariano Aguiló, le savant archiviste de l'Université, les Rubio père et fils, l'un, promoteur de la Renaissance catalane, l'autre son émule dans les deux littératures nationales, le marquis de Guell y Bacigalupi. Ce dernier est le gendre de D. Antonio Lopez, qu'Alphonse XII fit duc et grand d'Espagne pour avoir doté son pays d'une flotte de Transatlantiques, et dont la statue de bronze semble présider encore au mouvement des navires dans le port de Barcelone. C'est à cet armateur célèbre que Verdaguer a dédié son poème de l'*Atlantide*, après avoir recouvré la santé sur cette flotte, dont il fut un passager à demeure pendant trois ans.

(1) Il a été publié dans la *Veu del Monserrat* du 14 Mai suivant.

Le soir un banquet réunissait Catalans et Français dans un des salons de ce *Restaurant de France* dont nous avons déjà parlé, et après les Discours, les toasts, les improvisations les plus cordiales et les plus chaleureuses, les lectures, tout l'appareil enfin de ces sortes de réunions, on arrêta les détails de la grande affaire du lendemain, l'excursion à Mayorque.

2 Mai. — Cinq heures du soir. Départ sur le bateau à vapeur *Malhorca*, capitaine *Pomar*, un nom de tournure française et de bon augure, que l'événement confirma de tout point, car l'aimable Palmesan fut pour nous tous plein de prévenances et d'affabilité.

Nous partons avec un brouillard intense qui ne permet pas de voir même le *Montjuich* (*Mons Jovis*), berceau légendaire de Barcelone (1). A peine en mer, le bateau semble pris d'une danse de Saint-Gui, qui nous oblige à quitter le pont, et à nous réfugier dans la cabine du capitaine. Les moins solides commencent à pâlir, et leurs épreuves ne finissent pas de sitôt. Nous fûmes assez heureux pour échapper au mal, mais ne voulant rien donner à la mer, nous nous privâmes de dîner. C'est un article de foi pour beaucoup qu'il ne faut pas s'exposer, l'estomac vide, à cette dure escarpolette qu'on appelle un bateau. Le fait est que tous ceux qui dînèrent — et c'était fort agréable, ma foi, de dîner sur le pont, en compagnie du capitaine et de poètes dont les chants et les vers narguaient les vents et les brumes, — mais enfin ceux qui dînèrent, le payèrent cher. La nuit fut aussi orageuse dans les cabines que sur le pont.

Mardi 3 Mai. — Six heures. Nous arrivons, plus ou moins secoués, en vue de Palma ; mais voila-t-il pas que le brouillard qui s'était dissipé bien avant le jour, se reforme soudain, et nous condamne à entendre, pendant une heure et demie, le *para* du capitaine (le *stop* catalan) qui fait marcher deux minutes et arrêter dix. Enfin le rideau se lève et la féerie commence. C'est Palma apparaissant, comme une ville orientale, avec les hautes flèches de sa cathédrale, jouant de loin les minarets, avec ses maisons blanches étagées sur la colline, et son château de *Bellver* ou Beauvoir, profilant la silhouette ronde de sa tour et de son enceinte sur l'azur immaculé du ciel.

Les quais sont couverts de monde. Les confrères mayorquins nous atten-

(1) Voir la fin du Chant 1er de l'*Atlantide*, dont voici la dernière strophe

Per ella, no devades, al Deu potent de l'ona
Demana la fitora y a Jupiter lo llamp ;
Pus si la mar lligares ab lleys, oh Barcelona,
Llampechs un dia foren tes barres en lo camp.

Pour elle, il (Hercule) ne demanda pas en vain le trident au Dieu puissant de l'onde, et à Jupiter la foudre ; car si tu sus régner sur la mer par tes lois, oh Barcelone ! tes barres lancèrent jadis des éclairs sur les champs de bataille.

dent, empressés et nombreux. On débarque, et bientôt la *Fonda de Malhorca* nous donne ses meilleures chambres et son premier déjeuner.

Une visite à la cathédrale, à la *Llotja* (ancienne Bourse) et au château de Bellver occupèrent notre première matinée. La cathédrale est un monument de vastes dimensions. Les piliers paraissent grêles à cause de l'élévation des voûtes. L'architecte a visé à étonner l'œil plus qu'à le satisfaire. Commencé sous Jacques Ier, cet édifice ne fût à peu près terminé qu'au XVIIe siècle. Il se ressent de ce long enfantement. Une chaire à prêcher en marbre sculpté, et où pourraient tenir aisément vingt personnes, s'élève, isolée, au milieu de la grande nef, de sorte que l'orateur peut, à son gré, faire entendre sa voix dans toutes les parties de l'édifice. Les orgues sont placées sur un des côtés de la nef principale, comme à la cathédrale de Barcelone. Dans une chapelle placée derrière le chœur, *La Capilla real*, et destinée à la sépulture des rois de Mayorque, on remarque un sarcophage en marbre noir, surmonté du sceptre, de l'épée et de la couronne royale en bronze doré : c'est le tombeau de Jacques II.

A l'extérieur, une déplorable restauration a dénaturé complètement le caractère et le style de la façade principale. Heureusement, le bijou architectural de Palma, la *Lonja* ou Llotja, a échappé jusqu'ici au vandalisme des restaurateurs. Une salle unique dont les dimensions témoignent de l'ancienne activité commerciale de l'île, a ses voûtes supportées par des piliers cannelés en spirale d'une rare élégance, mais qui donnent une impression contraire à l'idée de solidité inébranlable que devraient toujours inspirer des colonnes. L'extérieur est un délicieux spécimen du gothique de la bonne époque. L'édifice est de forme rectangulaire, entièrement isolé, et à deux pas de la mer. La haute balustrade ajourée et les tourelles qui le couronnent font le plus gracieux effet, et donnent à l'ensemble le caractère de construction civile, que n'indique peut-être pas suffisamment au premier aspect le rez-de-chaussée, — car celui-ci nous fit songer un instant, quoique beaucoup plus simple et sans statues, à la ravissante façade d'Or San Michele, à Florence. Une plate-forme d'où l'on jouissait autrefois d'un coup d'œil d'ensemble sur la ville et la rade, est remplacée aujourd'hui par un toit dont il faut faire le tour, pour jouir successivement des divers points de vue. C'est, en somme, d'un aveu unanime, un des plus beaux monuments gothiques de l'Espagne. Que Dieu le préserve des restaurations !

De là, nous montâmes par un chemin en zig-zags, ombragé de pins de loin en loin, au château de *Bellver*. Il fait *beau voir*, en effet, du haut de ses tours, le panorama superbe qui s'étend à leurs pieds, du côté de la mer et du côté de la terre. Le *patio* ou cour intérieure est de forme circulaire, comme l'enceinte et comme les tours, avec deux galeries superposées, l'une à plein cintre, au rez-de-chaussée, l'autre à ogives, sobrement mais élégamment ornées, au premier étage. Cette ancienne forteresse, modèle intéressant de l'architecture

militaire au moyen âge, et bien placée pour défendre l'entrée du port, n'est plus habitée aujourd'hui que par un officier et un gardien. Elle a servi de prison d'Etat à divers personnages de marque, parmi lesquels, Jovellanos, ancien ministre de Charles IV, poète dramatique, auteur, entre autres pièces de théâtre, de *El Delincuende honrado,* qui pourrait bien avoir été tiré du même épisode de nos guerres religieuses, qui a produit chez nous le drame fameux, en son temps, de l'*Honnête criminel*, par Fenouillot de Falbaire. François Arago, l'illustre enfant du Roussillon, qui se trouvait à Mayorque en 1808, pour mesurer le méridien de la terre, y fut aussi emprisonné pendant deux mois, dans la tour de l'*Homenatge* ou de l'Hommage, expiant ainsi le crime d'être Français, à ce moment déplorable de nos guerres avec l'Espagne.

Cette intéressante journée se termina par une soirée littéraire et musicale donnée en notre honneur par le Cercle mayorquin, rendez-vous habituel de la haute société de Palma. Ce cercle, quoique installé dans un vaste édifice, dont la grande salle est superbement ornée de cariatides colossales et de fraîches peintures décoratives, tirait ce soir-là sa plus grande magnificence des nombreux échantillons du beau sexe mayorquin, dont quelques-uns vraiment exquis. Dames et jeunes filles, en toilettes printanières, formaient un arc gracieux au-devant de la petite estrade disposée pour les chanteurs et les orateurs. Pétrarque, s'il eût été du voyage, aurait fait partir de là je ne sais combien de flèches assassines, qui lui auraient fourni autant de *concetti* que de vers.

Sans être Pétrarque, on eût pu croire et dire qu'un flot aimable avait déposé là, comme autant de « Vénus Astarté, filles de l'onde amère » ces charmantes figures, où les types catalans, valenciens et castillans apparaissaient à côté des beaux types indigènes.

La musique italienne et la musique française firent les frais du concert. Hasard heureux ou délicate attention, le duo d'*Hamlet* : « Doute de la lumière... fut chanté par des voix superbes, avec une expression et une correction rares, surtout chez des amateurs. Une dame, la señora Manuela de los Herreros, ouvrit la partie littéraire par une poésie mayorquine des plus gracieuses, dite avec un accent de tendresse émue qui allait au cœur. Catalanistes et Félibres, nous payâmes un peu chacun notre écot poétique, et, modestie ou vanité à part, nous pûmes constater avec plaisir que le languedocien-biterrois était parfaitement compris du nombreux auditoire. C'est, du reste, on le sait, de tous nos dialectes du Midi, celui qui a le plus d'affinités avec le catalan.

4 mai. — Nous reprenons la visite des monuments et des curiosités de la ville, guidés cette fois par un érudit doublé d'un poète des plus aimables, D. Geronimo Rosselló, qui est en train de publier, avec une noble ardeur patriotique, l'œuvre considérable de Raymond Lulle. Et tout naturellement nous débutons par l'église Saint-François où se trouve le tombeau du célèbre

mystique, œuvre sculpturale remarquable, mais veuve malheureusement des statuettes qui représentaient les diverses sciences ou facultés illustrées par ce grand mort, qui est pour les Mayorquins et les Catalans lettrés l'objet d'un véritable culte. Ce couvent de Saint-François avait autrefois deux cloîtres, le petit, dont il ne reste que quelques colonnettes d'une singulière élégance, et le grand, à peu près intact avec ses fines colonnes d'une sveltesse si gracieuse, où des *presidaris* (prisonniers) occupaient leurs loisirs forcés à tresser des nattes de paille ou des sparteries.

Nous vîmes ensuite l'Église des Templiers, précédée d'un porche de style arabe, certainement antérieur à la conquête; puis une curiosité bien inattendue, car il faut la découvrir au fond d'un petit jardin particulier : une salle de *Bains arabes*, qui n'a d'autre pendant qu'à la grande mosquée de Cordoue. C'est un petit bijou d'architecture, mais en assez triste état, et dans un bien triste écrin. On doit lui souhaiter un meilleur accès et une intelligente restauration.

De là nous nous rendîmes au palais du comte de Montenegro, où se trouvent des collections particulières fondées par le Cardinal Despuig qui font de cette demeure princière un véritable Musée, facilement accessible aux étrangers. Pour nous, nous fûmes reçus par le comte en personne, qui, avec la meilleure grâce du monde, voulut bien se faire notre guide à travers les nombreuses salles où l'on voit des tableaux, de toutes les Écoles célèbres, des tapisseries, des armes, des manuscrits, des livres, un médailler. Il faudrait un volume pour donner une idée de toutes ces choses, — et le volume existe. C'est la *Noticia Historico-artistica de los Museos del Eminentísimo Señor Cardenal Despuig, existentes en Mallorca, por D. Joaquin Maria Bover*, imprimée à Palma en 1846, et dont Son Excellence le comte de Montenegro, parent du Cardinal et possesseur actuel de ses collections, voulut bien nous offrir un exemplaire. Ce catalogue devait nous servir encore l'après-midi pour notre visite à l'*Alqueria de Raxa*.

Cette *Alqueria* ou maison de campagne est un autre Musée où des inscriptions, des statues, des bustes, trouvés dans des fouilles pratiquées à Rome, et acquis par le cardinal Despuig, des estampes (1), des faïences (2), etc., sont rassemblés avec le plus grand goût. On se rend à *Raxa* — un reste du nom arabe *Araxa*, comme il s'en est conservé beaucoup d'autres dans l'île — en

(1) Parmi les vieilles gravures il s'en trouve une qui reproduit l'ancienne façade principale de la cathédrale de Palma. Il était donc bien facile de faire une restauration digne à la fois du passé et du présent.

(2) Sur un vase en poterie commune et à panse aplatie nous avons lu d'un côté la date de 1811 avec cette inscription: *Viba quin beba* en lettres jaunes sur fond brun chocolat, et de l'autre, celle-ci: *Adios que me boi*. La première de ces inscriptions rappelle singulièrement le *Felices populi quibus vivere bibere est* du grand Gascon Scaliger.

une heure environ, par un chemin qui serait très agréable sans la poussière, — un des fléaux de la vallée, qui manque d'eau. — La route est bordée d'oliviers aux troncs énormes, affectant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. On les dit plantés de la main des Arabes. Ce domaine de *Raxa*, voisin de celui de *Beni-Atzar*, nom d'un ancien propriétaire Maure qu'il a gardé, fut donné, après la conquête, par le roi Don Jaime, au fameux comte de Ampurias, D. Ponce Hugo, pour prix de ses services. Après diverses mutations, il est passé, en 1620, à la famille de Despuig, souche illustre des comtes de Montenegro et de Montoro qui le possèdent maintenant.

Parmi les curiosités de *Raxa* se trouve une carte géographique, dressée avec les noms en mayorquin par Gabriel Valseca en 1439. Cette carte, qui aurait appartenu, d'après une note, à Americ Vespuce, a été mise sous verre et accrochée au mur, depuis l'accident — fameux dans le pays — dont George Sand fut l'auteur involontaire. L'illustre romancière renversa un encrier sur cette relique, et elle eut le tort, paraît-il, de ne pas montrer une contrition suffisante de sa maladresse, ce qui ajouta un nouveau grain au chapelet de ses excentricités dans l'île...

La carte catalane anonyme, collée sur bois, que l'on peut voir à la bibliothèque nationale à Paris, passe pour avoir été exécutée en 1375. Elle serait donc antérieure de beaucoup à la carte mayorquine de Raxa ; mais celle-ci n'en est pas moins vénérable par son antiquité et par les souvenirs qu'elle évoque.

En entrant dans la cour d'honneur de *Raxa* nous fûmes saisis par une impression inattendue qui se traduisit ainsi : « Tiens, voici le *Mas di Fatabrego* de Mireille ! » Un gigantesque micocoulier (le *falabreguié provençal*) couvrant de son ombre un vaste espace, nous reportait subitement dans notre Midi, et nous montrait la charmante fille du génie de Mistral « avec ces grands massifs d'arbres, qui sur les tuiles font ombrage ; et cette belle fontaine qui coule en un vivier, et toutes ces ruches d'abeilles que chaque automne dépouille, et qui, dès que mai s'éveille, suspendent cent essaims aux grands micocouliers ! »

E touti aquèli grands aubrage
Que sus li téule fan oumbrage !
E'quelo bello font que raio en un pesquié !
E touti aquèli brusc d'abiho
Que chasco autouno desabiho,
E, tre que Mai s'escarrabiho,
Pendoulon cent eissame i grand falabreguié !

(MIREILLE, Chant I.)

La *Casa consistorial* ou hôtel de ville, dont la façade est couronnée d'un auvent en saillie de deux mètres au moins, en bois sculpté soutenu par des cariatides couchées, nous montre ensuite sa salle des Illustres avec un portrait du Grand Jaime, puis une autre avec un tableau de Van Dyck et le

Trésor de l'île, ancien coffre de bois sculpté et doré. L'archiviste Quadrado nous fit voir aussi, avec une légitime fierté, le manuscrit richement enluminé des Franquesas ou Privilèges de l'île.

Jeudi 5 mai. — Encore une journée des plus variées et des mieux remplies. Une cérémonie religieuse le matin, en plein champ, — un banquet dans l'après-midi, — une tempête et un tremblement de terre le soir et dans la nuit. Voilà de quoi satisfaire sans doute les plus amoureux de nouveautés.

Des Catalans ayant à leur tête Verdaguer et Collell, deux poètes, deux prêtres, ne pouvaient venir à Mayorque sans songer à consacrer, par un monument de foi religieuse et patriotique, le souvenir de leurs compatriotes tombés à côté de leur grand roi Jacques Ier, lors de la conquête de l'île sur les infidèles. Justement la tradition a conservé le nom de deux des héros tués dans la journée du 12 septembre 1229, en l'attachant à un pin géant qui existe encore près du lieu où débarquèrent *le Conquérant* et ses compagnons. C'est *le Pin des Moncades*, deux frères d'une illustre famille qui trouvèrent la mort à cette place, et dont le roi Jaime lui-même, en sa chronique, a raconté la fin en termes émus.

Là donc se rendit des villages voisins de *Calvia* et d'*Andraitx* un nombreux concours de peuple. Un autel fait d'une planche et de deux pierres recouvertes de draperies blanches, ayant pour toute décoration de vertes guirlandes de laurier et de buis, entremêlées de roses rouges, s'appuyait à l'arbre même, seul survivant des scènes passées. A deux pas de l'arbre historique, une croix de fer portant entre ses bras les pals sanglants, *las barras*, armes de Catalogne, se dressait depuis la veille sur un piédestal de pierre, où l'on n'avait pas eu le temps de graver les deux dates commémoratives qui doivent y figurer : 12 septembre 1229 et 5 mai 1887. Le poète de l'*Atlantide* et de *Canigou*, ayant pour assistants Mossen Collell et l'abbé Rous, célébra l'office divin, au milieu du recueillement de cette foule de paysans, de bourgeois, de poètes et d'artistes, que l'étrangeté de la scène, la ferveur religieuse, la grandeur des souvenirs, l'azur profond du ciel à travers les branches ondoyantes des grands pins murmurants, et la rumeur prochaine de la mer invisible, impressionnaient diversement. Les larmes étaient près de couler de tous les yeux, lorsque la cérémonie de la bénédiction de la croix terminée, et l'absoute dite, Mossen Collell, debout près du piédestal, lut, d'une voix attendrie le passage de la chronique catalane relatif à la mort des Moncades : « C'était, dit Mossen Collell, dans sa courte mais topique relation de *La Veu del Montserrat* du 14 mai 1887, c'était la seule oraison funèbre qui convînt à cette heure et en ce lieu. La parole sobre, concise, ingénue et presque enfantine du *Conquérant* allait jusqu'au cœur, et chacun, pour un instant, voyait le bon roi pleurer sur les corps inanimés de Guilhem et Ramon de Moncade. »

Et comme s'il n'attendait que la fin de cette lecture pour se déchaîner, le vent, qui n'était jusque-là qu'une fraîche bise, souffla tout à coup en tempête, et nous regagnâmes la ville, au milieu de tels tourbillons de poussière blanche, que de nos voitures même, nous ne pouvions souvent distinguer nos chevaux.

Nous avions coupé, pour les emporter comme un odorant souvenir, des branches de romarin et des fleurs de *stepa blanca*, qui abondent dans les bois du Pin des Moncades. Nous aurions pu ainsi, comme autrefois dans nos villages, le Dimanche de la Sexagésime, *lou Dimenche des Roumaris*, déposer la cueillette des romarins à la porte des jeunes filles de Palma, mais nous n'étions pas dans les conditions voulues pour cette offrande.

Un banquet nous attendait, dans l'ancienne salle du Cercle, brillamment ornée pour la circonstance.

Parmi les convives, au nombre d'une quarantaine, on remarquait, du côté de nos hôtes : l'Archiviste général, Don Joseph Maria Quadrado ; (1) le Directeur de l'Institut provincial, Don Francesco Manuel de los Herreros, aussi distingué par l'esprit qu'aimable par son obligeance, le père de *l'éminente poétesse*, qui nous avait charmés à la soirée précédente ; les maîtres en Gai Savoir : Don Jeroni Rosselló, l'érudit poète, éditeur de Ramon Lull ; Don J. Lluis Pons y Gallarza, professeur à l'Institut, et Don Thomas Forteza ; les poètes et publicistes baléares : Don Pere de Alcantara Penya, le fin prosateur des *Cuentos Mallorquins ;* Don Gabriel Maura, le poète de l'*Espigolera* et des poésies lyriques *Avant ! Lo darrer soldat*, etc ; Don Joan Alcover ; Don Mateu Obrador, Don Joan Estelrich, plein de sympathie pour la langue Catalane, mais qui a donné en castillan ses *Primicias* et son *Estio* ; Don Gabriel Llabrés ; Don Miquel dels Sants Oliver ; Don Anton Vaquer ; Don Joan O'Neille ; Don Jaume Cerda ; Don Estanislao Aguiló, et vers la fin du dîner le segnor Giraut, jeune lauréat des Jeux Floraux de cette année à Barcelone.

Du côté des excursionnistes, c'était Mossen Collell, l'organisateur de l'expédition, homme de tête et de cœur ; Verdaguer, dont le nom se passe de commentaire, et leurs amis et compatriotes de Vich, Serra y Campdelacreu, archiviste, et Antonio de Espona y de Nuix, avocat et poète épris des souvenirs de la Grèce antique qu'il traduit en beaux vers ; de Barcelone MM. Aguiló, le savant romaniste, l'un des promoteurs de la Renaissance Catalane, avec M. Rubio y Ors, dont nous avions le fils Rubio y Lluch, professeur distingué de l'Université ; Joaquim Cabot, le poète à l'accent énergique, Borras, Torella, zélés catalanistes, Soler y Palet, qui a raconté à grands traits *la Expédicio Catalana, Rossellonesa y Provensal à Mallorca,* dans le bulletin du Centre Catalan de Tarassa, dont il est le Président, et *le chroniqueur de la Renaixensa*, l'his-

(1) Le seul des hommes marquants de l'île, qui ait eu, de son vivant, l'honneur de voir son portrait admis dans la galerie de la *Casa Consistorial* dont nous avons parlé.

toriographe général de l'expédition, aussi exact que poétique, Riera y Bertran.

Le contingent français se composait de MM. Roux, Pepratx, traducteur de l'*Atlantide* en vers français, Laforgue, André et le signataire de ces lignes.

Nous ne décrirons pas le menu des toasts ou des lectures. Il fut néanmoins aussi soigné et aussi abondant que celui du banquet. Nous aurions bien voulu donner au moins le nom de certains plats mayorquins d'une remarquable et savoureuse composition; mais il ne nous en est resté que le très agréable souvenir. Les vins de l'île, le *Beni-Salem*, et l'Alba flor de Bañalbufar, malgré leur étiquette arabe ou latine, ne sont pas non plus pour nous faire regretter les quelques heures que nous avons passées en leur intimité.

Après le banquet ce fut la mer qui se chargea de nous fournir une représentation aussi grandiose que gratuite. Du haut des terrasses qui la dominent, nous la vîmes, soulevée par l'ouragan furieux qui n'avait pas cessé depuis le matin, se briser, avec une pluie d'écume, sur les roches. Le bateau, qui devait partir ce jour-là pour Barcelone, remit son départ au lendemain, et après une visite au Directeur de l'Institut, qui nous tint sous le charme pendant plus d'une heure en nous contant l'histoire de ses premiers rapports avec S. A. l'archiduc d'Autriche, dont il devait devenir l'Administrateur général, nous allâmes, avec quelques-uns de nos compagnons, terminer la soirée dans une sorte de Cirque-théâtre où l'on jouait une *Zarzuela* ou opéra-comique castillan.

Rentré à l'hôtel, vers minuit et demi, nous nous couchâmes; mais à peine au lit, bien éveillés par conséquent, nous fûmes tout à coup mis en sursaut par un bruit étrange, quelque chose comme un roulement formidable de tonnerre, qui fit vibrer les vitres, les meubles et la maison tout entière. La lune qui brillait dans le ciel le plus serein écartant toute idée d'orage subit, qu'est-ce que cela pouvait bien être? Des voix confuses se firent entendre aussitôt du côté du port. Nous nous mîmes à la fenêtre, et nous vîmes plusieurs groupes en petit nombre, causant avec une certaine animation, mais sans alarme apparente. Recouché aussitôt, rien ne vint troubler le calme de cette nuit admirable. A notre réveil, on nous dit que c'était une secousse de tremblement de terre qui s'était fait sentir, mais sans causer d'accident, et limitée même au littoral. Le lendemain néanmoins, panique extrême dans Palma. La majeure partie des habitants qui avait paisiblement dormi la veille, passa la nuit tout entière à la belle étoile; un bon nombre même ne se crut en sûreté que dans des embarcations, au milieu de la baie.

Pour nous, nous prenions de bonne heure, le chemin de fer de Manacor, ayant pour objectif la visite des grottes d'Arta et du Drac.

(*A suivre.*) FRÉDÉRIC DONNADIEU.

LETTRE DE FRÉDÉRIC MISTRAL

SUR *LES PRÉCURSEURS DES FÉLIBRES*

L'intéressant volume de notre ami et collaborateur, M. Frédéric Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres*, vient de paraître, et déja son succès s'affirme de tous côtés. Nous sommes heureux de saluer des premiers ce magnifique ouvrage, dont on trouvera la description sommaire dans un bulletin spécial de la Maison Quantin, imprimé pour la *Revue félibréenne*, et donné en supplément à ce numéro.

Le livre de M. Donnadieu, nous pouvons le dire dès à présent, se recommande autant par la solidité et l'agrément du fond que par l'extérieure beauté. En attendant que nous puissions en donner un compte-rendu détaillé, nous ne saurions mieux faire que de convier nos lecteurs au régal exquis d'une lettre de Frédéric Mistral à l'auteur. On sent que le grand *Capoulié* a écrit là une page émue et sincère, qui fait d'autant plus d'honneur à ceux qu'elle concerne. Ce ne sera certainement pas le seul éloge marquant, et bien mérité, que recevront l'auteur et l'illustrateur du volume; mais ce sera, sans contredit, un des plus beaux, des plus complets en sa brièveté, un de ceux enfin, qui, nous en sommes sûrs, iront tout droit à leur cœur.

P. M.

Voici la lettre de Mistral :

Maillane, 6 décembre 1887.

Mon cher ami,

Vous venez d'élever, devant le temple du Félibrige, des propylées superbes. Les *Précurseurs des Félibres*, grâce à vous et à Paul Maurou, se rangent en statues, bustes et médaillons, dans l'avenue du sanctuaire, et font désormais partie, partie inséparable, du monument que le Midi érige à son génie et à sa langue naturelle. Merci pour tous ces braves morts, dont quelques-uns sont dans la gloire; merci pour notre cause, que vous honorez hautement par cette magnifique publication; merci pour moi, qui suis heureux de me voir dédiée l'étude sur ce franc et vigoureux fils du Midi, Fabre d'Olivet.

Transmettez, à l'occasion, mes vives félicitations à Maurou, qui vient là, grâce à vous, de pouvoir mettre au jour un recueil précieux d'admirables gravures provençales.

Je vous serre la main en vous criant : bravo!

F. Mistral.

LA RÊVERIE

La gloire est un vain souffle à travers un clairon,
La richesse un fardeau, l'amour un feu de paille ;
Le plaisir est folie, ou corvée, ou ripaille ;
Le bonheur flotte au gré des vents, sans aviron.

Le succès, ajoutant le fleuron au fleuron,
Nous découvre aussitôt son revers de médaille ;
L'ambition, qui veut toujours enfler sa taille,
Ne peut, sans étouffer, boucler son ceinturon,

Allongé devant l'âtre, et brûlant un cigare,
Les yeux mi-clos, je vois serpenter sur le mur
La légère fumée en spirale bizarre ;

Et mon songe, qui suit le méandre d'azur,
Accoste doucement une rive fleurie :
Le meilleur d'ici-bas est dans la rêverie.

CLAUDIUS POPELIN.

LE LIVRE

Dur et tranchant silex, arme brute et sans nom,
Framée et javelot, flèche, poignard, massue,
Apres buveurs du sang qui jaillit, coule et sue,
Lance dans la mêlée agitant un pennon,

Epée étincelante, arquebuse, canon,
Engins par qui la mort est donnée ou reçue,
Qui faites l'herbe rouge et la terre bossue,
Avez-vous terminé l'horrible tâche ? Non.

Eh bien ! accomplissez, à la clarté des astres,
La sinistre moisson de deuils et de désastres !
Mais ne viendra-t-il point, le bon libérateur ?

Il est là. Chaque jour de vous il nous délivre,
Poursuivant à coup sûr son œuvre avec lenteur,
Tout humble, tout petit, victorieux : le Livre.

CLAUDIUS POPELIN

LE 4e CENTENAIRE

DE LA RÉUNION DE LA PROVENCE A LA FRANCE

A AIX-EN-PROVENCE

Au mois de mai 1884, à la fête annuelle de Sceaux, les Félibres de Paris, le *Capoulié* à leur tête, avaient célébré le quatrième centenaire de l'union de la Provence à la France. On se rappelle les nobles paroles de Mistral, où il expliquait « cette union d'un principal à un autre principal » qui fait depuis 400 ans le patriotisme des Provençaux. Nous avons donné ici même une argumentation restée sans réplique contre les détracteurs de l'autonomie artistique du Midi. Ce sont là questions auxquelles il ne faut pas revenir.

Donc, l'été dernier, Aix, l'ancienne capitale du pays provençal, a célébré à son tour pendant huit journées de fêtes (25 juin au 5 juillet), cette commémoration. Impossible de s'étendre sur l'exposition des beaux-arts de Provence, les salves d'artillerie, les sérénades et *pégoulades*, la grand'messe à Saint-Sauveur, les concours d'orphéons, de tambourins et de musique, les bals publics, les tirs, courses de taureaux et cavalcades... Mais ce qui nous touche le plus, c'est la séance littéraire où l'on a donné des prix à notre langue d'oc et à des travaux historiques sur la Provence et le droit provençal.

Dans cette réunion, qui était présidée par M. J.-B. Gaut, félibre majoral, le premier pionnier de la renaissance provençale à Aix, et avait pour secrétaire M. L. Constant, le savant humaniste de la Faculté des lettres, la cause félibréenne fut hautement appréciée par l'éloquent président de la *Cigale*, M. Henry Fouquier (nous publions son discours à la suite) et par l'ardente et l'abondante parole d'Auguste Marin, le vaillant Marseillais, qui fut applaudi avec frénésie par toute l'assemblée, tant officielle que populaire, quand il conclut ainsi :

« Mesdames, messieurs, si vous aimez la France comme nous l'aimons, si vous la voulez grande et indépendante, unie et libre ; si vous êtes dignes de la garder, comme les lions gardent la plaine où ils ont leurs petits, c'est en l'honneur de la France et pour sa gloire, que vous crierez avec les félibres : Vive la Provence ! »

Voici le discours de M. Henry Fouquier :

« Messieurs et chers compatriotes,

» Plaisir, devoir, honneur, je trouve tout ici.

» Le plaisir, c'est celui de revoir le pays natal, de retrouver mes compagnons d'enfance et de jeunesse. Plaisir qui grandit pour l'homme à mesure qu'il avance dans la vie, l'expérience lui apprenant que, quoiqu'elle ne soit pas mauvaise, ce que la vie a peut-être de meilleur, c'est le rêve qu'on en a fait à son aurore. Aussi je remercie avec gratitude M. le maire d'Aix et ceux qui m'ont invité ou envoyé à vos belles fêtes. Ils m'ont donné une bonne raison de venir en Provence, — alors que je me serais contenté d'un prétexte, du plus petit, du plus mauvais des prétextes, — une campagne électorale, par exemple... Mais il m'a paru qu'aujourd'hui, sans que j'insiste sur les choses dont il faut se souvenir toujours et ne parler jamais, selon la sage parole de Gambetta, nous avons tous je ne sais quel pieux devoir à remplir ; et, de même que dans la famille on se serre auprès de la mère qui a perdu son enfant et on se rapproche d'elle, de même il m'a semblé que nous devions nous rapprocher du grand foyer de la patrie française et mettre, par propre caresse, un sourire sur les lèvres de celle qui songe aux absents. Un jour viendra peut-être où, dans la patrie une et complète, nous aurons le droit d'être un peu plus Provençaux que Français, ce que je serais souvent tenté de faire ; aujourd'hui, c'est le devoir de notre raison et l'orgueil de nos cœurs d'être plus Français que Provençaux, en célébrant ces fêtes que je voudrais appeler non les fêtes de l'annexion ou de la réunion de la Provence, mais les noces de diamant du mariage de notre grand Midi à la grande France du Nord. Mariage d'amour, d'où, comme un fils charmant et vigoureux, en qui se réunissent les vertus et les grâces des deux races, est née la patrie moderne...

« Et l'honneur enfin que je trouve encore ici, qui m'accable et me ravit à la fois, c'est celui d'être chargé par des Provençaux de Paris, par nos compatriotes et nos amis de la *Cigale*, de vous apporter leur salut fraternel et leur regret d'être absents. Mais ils sont de cœur avec vous et ils y seront dimanche encore, célébrant, de leur côté, la fête d'Aubanel — car pour les morts glorieux les anniversaires sont des fêtes — dans ce joli village de Sceaux dont nous avons fait notre Maillane parisien et qui est devenu la ville de nos poètes. Car, si on n'emporte pas à ses pieds la terre de la patrie natale, on en emporte le culte, le souvenir, la langue et l'esprit. C'est ce que nous faisons dans nos réunions de la *Cigale*, où rien ne manque du Midi : ni la gaieté, ni la poésie, ni même, dans la salle du banquet, ce fumet d'ail que vous connaissez et qui était aux lèvres de Virgile, disait notre compatriote Méry, le vrai parfum du vers latin !

» La langue et l'esprit de la Provence, Messieurs, vous les maintenez ici, et ce concours en est la preuve : nous les défendons à Paris. C'est l'esprit latin, esprit de liberté et de droit, qui a substitué dans la France entière le droit écrit, seule garantie du citoyen, à la coutume arbitraire et incertaine. C'est l'esprit latin qui a créé la philosophie du droit qui est plus fort que la force, quoi qu'on en ait dit ; car, si la morale et la justice ont des éclipses, nous sommes assez vaillants et assez savants tout ensemble pour ne pas nous en effrayer, pour ne pas croire à l'éternelle nuit, et pour pouvoir compter sur le retour triomphant de la lumière. Cette confiance au droit, qui est un, car le droit politique et international se rapprochera de plus en plus du droit civil, qui n'est lui-même que la consécration légale de la liberté, cette confiance au droit, pourquoi ne l'aurions-nous pas ici, dans cette noble ville d'Aix, d'où sortit, préparé par la longue initiation des Parlements, le code de la France moderne ?

» Mais l'esprit latin n'est pas seulement l'esprit du droit. Il a encore en lui, depuis son origine hellénique, une admirable philosophie de la vie, philosophie optimiste, qui, trouvant la vie bonne, en prend le courage et l'ardeur voulues pour la rendre meilleure par le progrès. Jamais nous n'avons répété, comme certains tristes : A quoi bon penser, à quoi bon travailler, à quoi bon aimer ? Si la vie est un songe, nous disons avec Homère qu'elle est un songe doré, et rien ne la dore mieux que notre soleil de Provence ! Cette philosophie, qui fait, avec raison, de la poésie une des réalités les plus efficaces de l'existence humaine, trouve un magnifique et souple instrument dans notre langue. Le savant Fontenelle a constaté un des premiers que notre « patois » comme disent les ignorants, est la langue mère d'où sortit, dès le treizième siècle, la poésie italienne. Le parler du royaume d'Arles a rayonné du Midi sur l'Europe tout entière. Continuons à le pratiquer, non pour nous séparer, fût-ce littérairement, de la patrie française, mais pour ajouter à sa couronne une fleur particulière et qui a gardé son exquis et pénétrant parfum. Parlons la langue épique, forte, souple, galante, satirique, de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille. Parlons-la ici et à Paris même.

» Nos politiques, qui furent les plus grands, ont été exclusivement les serviteurs de la France entière, et ils ont bien fait. Nos poètes peuvent rester les poètes de la Provence, et un peu de particularisme littéraire ne leur messied pas. Cultivons nous-mêmes notre jardin de Provence, savourons-en d'abord les fruits, quitte à ne pas en jouir en égoïstes et à faire comme notre Mistral, offrant *Mireio* à Lamartine :

Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.

» Et c'est ainsi que Provençaux restés dans le pays natal ou Provençaux de Paris, nous ne sommes réunis que pour offrir à la France nos gloires anciennes et nos jeunes gloires, nos traditions et nos espérances, que nous évoquons et que nous saluons dans la belle fête d'aujourd'hui. »

CHRONIQUE

La fête des Jeux populaires à Marseille. — Les 21 et 22 mai, sur l'invitation d'Auguste Marin, *félibre de la mer,* Marseille a eu sa fête provençale.

Elle a commencé un samedi soir.

Bien avant neuf heures, tous les environs du quai du Port, près de l'Hôtel-de-Ville, sont envahis par une masse de curieux, tandis que les chasseurs à cheval maintiennent la foule.

Les *Fileuses*, cinquante jeunes gens et filles de Saint-Jean, dans leur costume d'ancien temps, reconstitué avec exactitude, se massent devant la façade de la Mairie; vingt-cinq tambourins prennent la tête du cortège. Les *Fileuses* entonnent la chanson *Lei Fieloué de Marsiho* d'Auguste Marin, déjà répandue dans la ville, et qui produit le plus grand effet.

En voici le refrain :

Avèn mes dins nouesto cansoun
Mèns de rimo que de resoun.
Sian lei vièi Fieloué de Marsiho,
Avèn garda boueno babiho;
Debanarèn de fus nouvèu
En gansaian lei cascavèu.

M. Baret, maire de Marseille, se tient sur le pas de la Porte aux légendaires cariatides de Pierre Puget, accompagné de plusieurs adjoints et de sa famille. Après un couplet dédié au conseil municipal, six fillettes, des plus jeunes parmi les *Fileuses*, avec leur lanterne qui imite la forme du fuseau, s'avancent vers le maire.

L'une d'elles lui remet un bouquet et lui chante le couplet de *la Coumuno* (la Mairie) :

Moussu lou Conse, avèn grand gau
De vous trouva dins noueste oustau,

Se lou « *Sant-que-lèvo-lou-rire* »
L'èro encaro, pourrié vous dire
Que nouestei vièi Conse an fa lèi
Et que tutejavon lou Rèi.

Tandis que les Fileuses répètent le refrain, M. Baret embrasse la fillette, et prononce le petit discours suivant auquel nous laissons sa couleur provençale :

« Bravèi fieloué,

« Sièu fier de reçebre à moun intrado dins vouesto coumuno, la boueno sa-
« lut dei Marsiheso dóu gros grun. Se lei vièi conse de Marsiho vesien
« aquèsto festo, sarien pas mai urous que iéu ; mai qu'aurié cresu que nous
« sarié douna de va vèire ?

« Gramàci à touti ! Vouesto festo a un noble prefa et aquelei que l'an fa-
« cho soun de noble prouvènçau.

« Longo-vido ei fieloué ! Longo-mai flourisse la Caisso deis Escolo.

« E vivo Marsiho ! »

Il est longuement applaudi. Puis, le cortège s'ébranle, précédé des vingt-cinq tambourinaires, suivi par la musique municipale qui joue alternativement avec les tambourins, et par l'escorte du 1er hussards.

Après avoir passé par le quai du Port, la Cannebière, la rue Paradis, *lou Roumavàgi prouvènçau* arrive dans la rue Armény, devant l'hôtel de la division. M. le général de Colomb, commandant le XVe corps, est au balcon pour écouter le concert d'aubade qui lui est chanté. La délégation des fillettes monte ensuite chez le général, tandis que dans la rue, reprend le chœur.

De là le cortège arrive à la place de la Préfecture, où les *Fileuses* chantent le couplet pour le préfet, qui assiste à une fenêtre du palais de la préfecture à cette réjouissance. Là, comme à la mairie et à la division, la délégation *dei Fieloué* adresse un compliment, toujours en provençal, au préfet, auquel — c'est la fête des fleurs — on remet également un bouquet. M. Lagarde répond aimablement et regrette de ne pas encore connaître la langue provençale.

On descend ensuite la rue Saint-Ferréol ; on passe devant la Bourse, la Faculté, l'École des Beaux-Arts, en s'arrêtant successivement devant les bureaux de rédaction des journaux auxquels un couplet est aussi réservé, ainsi que le petit discours *d'uno di fieloué*.

Enfin le gai cortège s'arrête au quinconce des Allées de Meilhan.

La musique de la douane accueille les tambourins et les Fileuses marseillaises. Et la fête continue.

On chante de nouveau toute la chanson, aux applaudissements d'une foule immense, enthousiasmée par sa couleur provençale. En voici le refrain :

Avèn tout di, sian arriba
Boueno salut per acaba
Ei Marsiheso tant poulido
Que l'amour a pa'nca culido
E qu'esperon sei bèu jouvènt
Em'un brout de cacio ei dènt.

La chanson d'Auguste Marin va devenir assurément populaire.

On danse, on fait la farandole jusqu'au matin. Les tambourins, les galoubets et les fifres ont eu leur grande part dans cette fête qui nous ramène en plein cœur de l'histoire de Provence.

Le lendemain, dimanche, tous les groupes costumés se réunissaient à la place centrale, escortés par la cavalerie et les musiques militaires. Ils se rendaient au château Borély où la fête provençale avait lieu.

Nous ne pouvons décrire tous les jeux, et les danses exécutées dans le parc merveilleux que tout le monde a vu, par un magnifique soleil de mai. En voici du moins la liste aussi explicite que possible :

PREMIÈRE PARTIE

Les Bouffets, danse marseillaise (danse chantée du quartier Saint-Jean) ;
Les Cocos, fantaisie moresque ;
Targo sur l'ai, lucho dóu plan d'Aups (*La joûte sur l'âne*), lutte villageoise ;
La Danse de Saint-Elme, jeu phocéen ;
La Farandole arlésienne, par les farandoleurs d'Arles ;
Le Chant du Soleil, de Frédéric MISTRAL

DEUXIÈME PARTIE

Les Olivettes, danse d'Aubagne ;
Lei Courdèlos (*Les Rubans*), jeu Rhodanien ;
Les Cercles, paysannerie Rianaise ;
Les Chevaux frux, carrousel du roi René ;
La Farandole arlésienne, par les farandoleurs d'Arles ;
Le Canigou, chant pyrénéen, de Verdaguer.

Voilà ce qui a été repris d'enthousiasme par tout un peuple en plein Marseille, et avec le concours de toutes les autorités, dans un moment où on s'a-

charnait à Paris à prouver que les vieux usages comme les vieux faits des provinces n'avaient plus ni existence ni raison d'être. — Tous nos bravos à Auguste Marin, le dévoué promoteur de ces fêtes populaires.

*
* *

Le Trésor du Félibrige, dictionnaire provençal-français, auquel Mistral avait consacré tant de soins et d'années, est enfin complètement achevé. Ceux qui n'ont pas souscrit en 1879, ou dans le courant de la publication, feront bien de s'inscrire en hâte (librairie Roumanille, à Avignon) pour les quelques trois cents derniers exemplaires de l'ouvrage complet qui viennent d'être mis en vente.

Nous ne signalons, ici, l'achèvement du dictionnaire de Mistral qu'à titre d'événement félibréen. Nous reviendrons plus à loisir sur cette œuvre colossale dans laquelle le grand poète a recueilli tous les trésors des riches et incomparables dialectes populaires du Midi. Ils ont deux sortes de détracteurs, ceux qui ne les connaisssent pas et ceux qui, de parti pris, ne veulent pas les connaître. Les uns et les autres feront bien de consulter ce merveilleux inventaire de mots, de locutions, d'idiotismes, de dictons, de proverbes, de traditions, etc. Il les corrigera, sans aucun doute, des préjugés de cette fausse éducation qui poursuit une guerre déloyale et injuste contre toutes les traditions historiques de nos provinces et tout ce qui constitue leur personnalité. Le dictionnaire de Mistral s'achevait à propos, au moment où l'on discutait, avec tant de passion, pour et contre, la question des « patois » et de leur enseignement dans les écoles à côté du français.

La publication en livraison, du *Trésor*, a duré près de huit années. Cet ouvrage qui étudie tous les dialectes d'oc en les comparant aux grands idiomes latins, leurs frères, est une des plus hautes consécrations du Félibrige. Sa seule impression représente une énorme tâche. *Le Capoulié* avait en M. François Vidal, félibre majoral et typographe, un concours fidèle et éclairé. Aussi est-ce avec fierté qu'imprimant pour l'éditeur Aixois, M. Remondet-Aubin, le dernier feuillet de l'ouvrage, il a dit à l'auteur :

Per aqu bèu tresor de libre
Ounte se chalo tout felibre,
Encò de Remoundet ai susa moun degu !
Hosanna ! sian à l'acabado
La darriero pajo arribado,
Tè, Mistrau, te tóqui l'aubado :
Me tu de cor e d'amo ai bèn sèt an viscu...

Le Trésor du Félibrige forme deux volumes grand in-4° de plus de 1200 pages chacun, sur trois colonnes.

*
* *

En attendant les rimes catalanes que Verdaguer a consacrées à Vondel, ce grand poète dont la Hollande vient de célébrer le centenaire national, voici la réponse de Mistral à l'invitation qu'on lui avait faite de s'associer pour la France aux manifestations littéraires d'Amsterdam :

A M. J.-W. Brouwers, membre de la Commission pour le centenaire de Vondel.

« Monsieur, vous avez bien voulu m'annoncer la grande manifestation qui se prépare en Hollande pour le troisième centenaire de la naissance de Vondel, votre poète national, et je m'empresse de vous adresser mon adhésion lointaine à la glorification de ce génie batave.

» Toutes les fois qu'un peuple, s'arrachant aux préoccupations du jour et aux dissensions misérables qui divisent les hommes dans tous les pays, s'élève, d'un essor unanime, vers l'admiration de la vertu ou du génie, toutes les sympathies humaines, de près comme de loin, s'unissent à la fête.

» Dans le siècle le plus glorieux de votre histoire, Vondel a eu l'insigne gloire d'interpréter magistralement, dans la langue de sa race, les enthousiasmes religieux, patriotiques et poétiques de sa race; et tous ceux qui gardent au cœur le culte de l'idéal, saluent avec respect la mémoire du poète que la Néerlande honore, et les vrais patriotes qui célèbrent en chœur sa commémoraison.

» La poésie de Provence sympathise d'ailleurs avec la Hollande d'autant plus volontiers que le nom le plus illustre de l'histoire hollandaise, celui des princes d'Orange, est d'origine provençale, et nous n'avons pas oublié que les plus hauts ancêtres de vos stathouders et rois, qui, au XIIIe siècle, régnaient aux bords du Rhône, dans la cité d'Orange, avaient fait de leur cour un foyer littéraire pour notre langue d'oc. Les princes Raimbaut d'Orange et Guilhem d'Orange comptent même au nombre de nos troubadours célèbres.

» Je suis heureux, monsieur, que le centenaire de Vondel m'ait fourni l'occasion de rappeler aux bons Hollandais ce trait d'union de nos souvenirs héroïques, et je vous prie de m'excuser si la proximité de vos fêtes ne m'a pas permis de mettre en rimes provençales l'expression de mes sentiments très cordiaux.

» F. Mistral. »

***

La mort de Zani. — L'héroïne de *la Miougrano entre-duberto* (la Grenade entr'ouverte), celle qui inspira son immortel poème d'amour à Aubanel, et qui depuis trente ans s'était retirée du monde pour devenir fille de Charité, est morte le 2 novembre, au milieu des malades, dans le modeste hospice de Château-l'Evèque (Gironde).

Sœur Clémentine, de son nom de famille Jenny Manivet, d'Avignon, était partie pendant la guerre de Crimée, pour les ambulances françaises de Constantinople. Elle y fit héroïquement son devoir. On se souvient des beaux vers du poète où s'exhale sa plainte amère, pour la subite vocation et l'éloignement de *Zani* :

De la man d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaiage...

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, Aubanel réservait à la sainte femme qui décida de son sort de poète, un exemplaire de tous ceux de ses vers qu'il publiait. Ses amis se souviennent même qu'il y joignait toujours — comme imprimeur du pape, le dernier de ce titre, dit-on, — quelque présent de pieuses brochures qui faisaient la joie de la religieuse et de son couvent. Zani est morte juste un an après celui qui l'aima d'un si fier amour... Et nous avons voulu donner un souvenir à cette idéale figure de vierge qui fut un des rêves de notre jeunesse.

***

Dans un volume de prose récemment publié, Soulary, réunissant diverses études critiques d'ancienne date où le maître humoriste se retrouve à toutes les pages, a prouvé que la divination qu'on dit commune aux poètes, n'est pas ce qu'un vain peuple pense. La plupart des rimeurs *arrivés* d'aujourd'hui, ont été pressentis, dès leurs premiers essais, par le grand solitaire de Lyon. C'est pour notre édification que deux éditeurs bibliophiles, ses compatriotes, ont colligé ces articles en un magnifique volume, digne de faire suite aux *Sonnets humoristiques* de l'auteur, et aux *Parfums, chants et couleurs* de Gustave Matthieu, — ces merveilles typographiques du bon imprimeur Louis Perrin.

Dans ce recueil nous retrouvons bien des noms amis, et de ceux que la *Revue* s'honore de compter comme siens. Le Conservatoire poétique du Passage Choiseul y tient grande place, naturellement. Nous ne saurions mieux choisir, parmi ces fins éloges, qu'en préférant celui qui s'adresse au chef d'orchestre lui-même (1867), à Alphonse Lemerre, qui aura cette gloire unique

d'avoir été l'ami de tous ceux dont il publiait les ouvrages, et le Mécène de plusieurs :

« Voilà toute une couvée de ces joyeux chanteurs d'avril qui s'ébat depuis quelque temps à la librairie d'Alphonse Lemerre, un brave et loyal éditeur, celui-là, l'*homme au petit manteau bleu* des poètes, qui a plus fait depuis cinq ans pour la mise en lumière des talents cachés que pas un homme d'Etat depuis cinquante ans, pour la mise en pratique d'une idée généreuse. Ce Lemerre, comme il s'est incarné dans son œuvre pie ! et comme il est la mise en action vivante de sa belle devise : *Fac et spera.* Oui, cher homme, fais et espère. Tant d'habiles gens, ici-bas, ne font qu'à *coup sûr*, et n'escomptent les espérances du génie qu'au *marc le franc.* A faire éclore des poètes, il se peut que tu manques la fortune ; elle a tant de puits à visiter ! Mais n'est-ce donc rien que d'être le dénicheur de petits oiseaux ? D'abord, en cherchant des nids, on découvre des violettes, c'est toujours autant de gagné ; ensuite, on a la chance de découvrir des perles fines dans les nids. Comment y sont-elles venues ? Les naturalistes n'ont jamais pu le savoir. Et songe donc ! De ces petits êtres aîlés que tu lances aux quatre points de la rose des vents, quand tu les juges en état de se risquer dans l'espace, plus d'un s'abattra, sois en sûr, parmi les jardins enchantés de cette Armide farouche qu'on appelle la Postérité. En découvrant sous leurs ailes ton estampille et ta devise, elle se dira : « C'est « un message d'amour que me fait passer un de mes fervents de l'autre siècle » et elle bénira ta mémoire. Fais donc et espère. »

(*Promenade autour d'un tiroir.* In-18 elzévir, avec un portrait à l'eau-forte. Lyon, chez Bernoux et Cumin).

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

EN ARLES

Les fêtes d'Amédée Pichot (30 avr., 1 et 2 mai).

Comme nous l'avions annoncé, de grandes fêtes littéraires ont eu lieu à Arles, au printemps dernier, pour l'inauguration d'un monument à l'écrivain français, au poète provençal Amédée Pichot, fondateur de la *Revue Britannique*.

Nous avons cru devoir faire place dans nos précédentes chroniques à d'autres solennités provençales moins importantes mais plus officielles que celle-ci, malgré le concours qu'elle obtint de la municipalité et de la population arlésienne, et la présidence de Frédéric Mistral.

Nous publions ici son discours, le faisant précéder de quelques impressions d'un des maîtres du journalisme, et d'un court résumé des fêtes d'Arles.

Répondant à l'invitation qui lui avait été adressée, M. Henry Fouquier a éloquemment représenté la presse parisienne en Provence. Voici d'abord quelques notes de voyage qu'il nous adressa de là-bas :

« Me voici à Arles, ou, pour dire comme on dit ici, *en Arles*. C'est un endroit exquis, que la vieille ville, la vieille capitale du royaume provençal, avec ses monuments de toutes les époques, ruines grecques et romaines, et le cloître roman de Saint-Trophime et les tours encore debout de l'invasion sarrazine. C'est un diminutif de la Tolède espagnole, où, de même qu'ici, la longue et dramatique histoire de la cité se lit sur ses pierres. De plus, Arles est la ville de belles femmes, et aussi la ville des poètes du Félibrige, qui se consacrent à les chanter. Je ne sais rien de plus charmant que ces départs imprévus, qui vous fournissent les contrastes dont la monotonie de votre vie parisienne, si semblable à elle-même dans son agitation, a bon besoin. Partir le soir, s'endormir dans le *sleeping*, et, le lendemain, trouver le soleil, la chaleur, et Arles en fête, c'est un véritable rêve. On est à douze heures de Paris, mais à mille lieues du boulevard.

Arles est en fêtes, inaugurant le monument que les Arlésiens ont consacré à la mémoire d'Amédée Pichot. . . . . .

Les lettrés connaissent bien A. Pichot, le directeur de la *Revue Britannique*, à la tête de laquelle est resté son digne fils. Il était demeuré un des derniers survivants de la génération de 1830. Écrivain varié et disert, c'était aussi un remarquable érudit de l'école des Nodier et des Lacroix. Il s'est, de plus, montré, habitant Paris et se consacrant le plus ordinairement à des travaux sur la littérature anglaise, le fils fidèle d'Arles, n'oubliant jamais la ville natale. C'est une chose particulière aux Provençaux que, s'ils ne peuvent emporter la terre natale à leurs souliers, ils en emportent et en gardent l'esprit et l'amour. Notre force d'expansion est très grande et nous allons volontiers aù bout du monde. Mais nous ne quittons guère le pays sans esprit du retour, souvent lassés ou écœurés de lui, comme d'autres gens de province. Le marin provençal, par exemple, au milieu des merveilles de l'Orient, de la Chine ou de l'Inde, rêve toujours de la petite bastide marseillaise ou toulonaise, qui reste pour lui le paradis. . . . . .

A Arles, j'ai pu voir combien la popularité d'Amédée Pichot était grande. Outre qu'il appartient à une vieille famille du pays, Amédée Pichot, par ses études et ses écrits, a aidé fortement au mouvement de renaissance historique et poétique, qui s'est traduite par le Félibrige. L'amour de la cité est bien vif chez les Provençaux, et Amédée Pichot l'avait à un haut degré. Il a chanté, dans le volume *les Arlésiennes*, l'éternelle beauté de ses femmes, et a conté, dans ses études historiques, les longues luttes de la ville, dont l'existence politique est comparable à celle de ces cités italiennes, conquérantes et conquises, qui essayèrent, dès le moyen âge, toutes les formes de gouvernement et de constitution. Aussi Amédée Pichot est-il resté populaire dans le souvenir de ses concitoyens, qui ont d'ailleurs, à bon droit, le goût et le culte des gloires de leur pays, et Mistral s'est fait l'interprète de tous quand, au banquet que le maire nous a donné, il a salué en Pichot un des initiateurs du mouvement littéraire méridional. Et tout cela fut dit, s'il vous plaît, dans la belle langue provençale, et la fête ne se termina pas sans chansons. Chansons légendaires et galantes, où les belles filles d'Arles, demandées par les empereurs romains, leur préfèrent toujours un piqueur de bœufs de la Camargue.

Ce qui a été incomparable, c'est l'entrain de la fête populaire, les taureaux, la ferrade, les aubades de tambourins et les farandoles sur les places, ombragées déjà par les arbres verts. . . . . .

Dans les arènes, que le soleil a roussies, mais dont les pierres et les blocs de marbre sont restés intacts, j'ai vu le divertissement national de la course de taureaux. Ce n'est point ce que Delille appelait :

Le jeu sanglant où l'Espagnol excelle,

mais un jeu d'adresse, auquel la jeunesse prend part, à sa fantaisie. La ville entière s'est assise sur les gradins, et c'est un spectacle charmant que celui des filles d'Arles, endimanchées, le chignon relevé sous le ruban de velours, et ne baissant même pas, sous les caresses un peu dures du soleil, les plus beaux yeux qui soient au monde ! Aux gradins irréguliers s'accrochent et se mêlent des masses humaines. C'est bien la fête de la Cité, telle qu'elle doit être là où la vie municipale est encore forte, celle où se confondent tous les citoyens dans un goût commun d'un même plaisir. Les bœufs et la farandole, c'est toute la vieille Provence ! »

— M. Pierre-Amédée Pichot, directeur de la *Revue Britannique*, et M. Raoul de Najac, son collaborateur, ont publié dans ce recueil, puis en un élégant volume illustré, le récit complet de ces trois belles journées de fêtes. On y retrouve avec les vers de M. Beissier et des félibres Th. Roux et Ch. Rieu, tous les discours; celui de M. P.-A. Pichot, — un écrivain de race qui raconte, d'une plume d'historien filialement ému, la vie du passionné de Provence que fut son père, — et ceux de M. Gay, maire d'Arles, de Mistral et de Marius Girard, à l'Hôtel-de-Ville, au nom d'Arles, de la Provence et du Félibrige. Le spectacle aux arènes, la fête du théâtre antique, la ferrade y sont aussi longuement décrits, de même que le monument inauguré, d'un merveilleux symbolisme, et dû à la collaboration de deux architectes, MM. Flandrin et Véron, d'un mosaïste de premier ordre, feu Paul Balze, et de l'illustre sculpteur Cain dont le « lion d'Arles » couronne fièrement l'édicule.

Cette exaltation des grands souvenirs de la cité des Alyscamps, enflamma la patriotisme arlésien. Durant trois jours, le peuple se mêla aux fêtes avec enthousiasme. Et les maîtres qui les présidaient si familièrement en eurent l'hommage direct. C'est ainsi qu'à la farandole du dernier jour, conduite par eux-mêmes, la plus belle fille d'Arles passant sous les bras relevés de Mistral et du statuaire Cain, put dire avec orgueil qu'elle passait sous un arc de triomphe.

DISCOURS DE F. MISTRAL IS ARLATEN

A l'ounour d'Amadiéu Pichot

Avans 89, quand venié d'aquest tèms, pèr la fèsto de sant Marc, qu'acò'ro lou patroun de Veniso emai d'Arle, li Conse d'Arle emé lou pople venien à vèspro à la Majour ; et aqui, un ouratour, mountant à la cadiero, fasié ço qu'apelavon lou *Discours dis Antiqueta*, qu'èro lou panegiri de l'istòri et di glòri de la noblo ciéuta d'Arle. Es verai que li galejaire, se fau n'en crèire M. Fassin (dins li curióusi noto qu'a glenado aqui-dessus), noumavon aquéu discours lou *Sermoun di messorgo*.

La vilo d'Arle, vuei, en celebrant un festenau à l'ounour d'un de si fiéu que l'a amado e ounourado, renouvello pèr éu aquel usage naciounau. Soulamen, li discours que se prounounciaran pèr Amadiéu Pichot, risco pas que se poscon accusa de messorgo. Car, proun que sian eici, avèn couneigu de près l'escrivan de talènt, l'erudit, lou pouèto, que vuei glourifican ; lis obro qu'a leissado soun, pèr toute l'Europo, dins li biblioutèco; e cinquanto an de tèms, soun oustau de Paris, la *Villa Boson*, istouriado e ilustrado pèr dous mèstre arlaten, li fraire Balze, es esta, se pòu dire, lou palais dóu Lioun d'Arle.

D'autre vous parlaran d'aquelo publicacioun que se legis pertout, la *Revue Britannique*, à la qualo es estaca lou noum d'Amédée Pichot, qu'éumeme la foundé, pèr faire counèisse en Françoo tou ço que parèis de nòu, tout ço que s'escriéu de bèu dins la literaturo angleso o estrangiero. D'autre poudran lausa si grand travai d'istourian sus Charle-Quint e Charle-Edouard e si libre de viage dins l'Anglo-Terro, dins l'Escosso, dins lou païs de Galo e l'Irlando. Iéu que, dins soun oustau, l'ai vist tant avenènt pèr lis enfant dóu païs d'Arle, iéu que l'ai entendu à Paris, davans tóuti, parla de nosto lengo emé tant d'afecioun, iéu que sabe lou culte qu'ispiravo à soun fiéu pèr la patrìo ounte èro na, me countentarai de vous dire que la souvenènço d'Arle, que la pouësìo d'Arle embaumè touto la vido d'aquel Arlatèn fidèu.

Aù mitan de Paris, e dins lou revoulun de la bagarro parisenco, e dins lou chamatan d'aquéu grand mounde di celèbre, — ounte Amadiéu Pichot avié counquist sa plaço, — Arle, aquéu bèl Arle que s'óublido jamai, alin i'apareissié coume uno Palestino ; e revesié, pèr sounge, soun oustau peirenau sus lou Plan de la Court, soun vièi oustau tranquile, blanchi au la de caus; vesié l'Ome de Brounze, amoundaut sus sa tourre, que trauco emé sa lanço la capo dóu soulèu ; e li bàrri antique, ounte anavo, estènt enfant, cassa de lagramuso; e

DISCOURS DE F. MISTRAL AUX ARLÉSIENS

TRADUCTION

Avant 1789, quand venait ce temps-ci, à la fête de saint Marc qui était le patron d'Arles et de Venise, les consuls d'Arles, avec le peuple, allaient aux Vêpres à la Major, et là, un orateur, montant en chaire, prononçait ce qu'on appelait « le discours des Antiquités », qui était le panégyrique de l'histoire et des gloires de la noble cité d'Arles. Il est vrai que les railleurs, s'il faut en croire M. Fassin (dans les curieuses notes qu'il a glanées à ce sujet), dénommaient ce discours : le sermon des mensonges.

La ville d'Arles, en célébrant aujourd'hui une fête en l'honneur d'un de ses fils, qui l'a aimée et honorée, renouvelle pour lui cet usage national. Seulement les discours qui seront prononcés sur Amédée Pichot ne courent pas le risque d'être taxés de mensonges. Il en est assez, parmi nous, qui ont connu de près l'écrivain de talent, l'érudit, le poète que nous glorifions ; les œuvres qu'il a laissées sont, par toute l'Europe, dans les bibliothèques ; et pendant cinquante ans, sa maison de Paris, la villa Bozon, illustrée par le pinceau de deux maîtres arlésiens, les frères Balze, a été, on peut dire, le palais du lion d'Arles.

D'autres vous parleront de cette publication qu'on lit partout, *la Revue Britannique*, à laquelle est attaché le nom d'Amédée Pichot, qui lui-même la fonda pour faire connaître en France tout ce qui paraît de neuf, tout ce qui s'écrit de beau dans la littérature anglaise et étrangère. D'autres pourront louer ses grands travaux d'histoire sur Charles-Quint ou Charles-Edouard, et ses livres de voyage dans l'Angleterre, dans l'Ecosse, dans le pays de Galles ou l'Irlande. Moi qui, dans sa maison, l'ai vu si avenant pour les enfants du pays d'Arles ; moi qui l'ai entendu à Paris, devant tous, parler de notre langue avec tant d'affection; moi qui sais enfin le culte qu'il inspirait à son fils pour la patrie de sa naissance, je me contenterai de vous dire, messieurs, que le souvenir d'Arles, que la poésie d'Arles, embauma toute la vie de cet Arlésien fidèle.

Au milieu de Paris et dans le tourbillon de la mêlée de Paris, et dans le tumulte de ce grand monde des célèbres, où Amédée Pichot avait conquis sa place, Arles, ce bel Arles que l'on n'oublie jamais, lui apparaissait au loin comme une terre promise, et il revoyait en songe sa maison paternelle sur le Plan de la Cour, sa vieille maison tranquille, blanchie à la chaux ; il voyait, sur sa tour là-haut, l'homme de bronze, qui perce avec sa lance la cape du soleil, et les remparts antiques, où il allait étant enfant chasser les lézards gris, et les Arènes

lis Areno espetaclouso, lis Aliscamp misterious, li Pont de Crau, lou Rose, e la Camargo e si manado.

E aquéli pantai, aquéli ravacioun au gai païs de soun enfanço, éu Amadiéu Pichot, vouguè lis estrema dins dous libre filiau, l'un *Le dernier roi d'Arles*, l'autre *Les Arlésiennes*, ounte a poulidamen rejoun vòsti legèndo tradiciounalo e naciounalo.

E tambèn, quand nous-autre, li felibre de Prouvènço, nous dounerian aquéu pres-fa, de releva la lengo de nòsti davancié e de la rèndre digno dóu pople que la parlo, l'ome de bon, lou patrioto, qu'aquelo reneissènço avié fa trefouli, nous cridè de Paris : « Emai iéu siéu felibre, emai iéu cantarai en lengo prouvençalo ! »

E nous mandavo aquéli vers, qu'avès bèn fa d'escriéure subre soun mounumen :

Siéu Arlaten, vous dise, e noun pas un arlèri :
Escoulan eisila, quant de fes à Paris,
Ai pensa tout en plour, n'en fasiéu pas mistèri,
I campas ounte anave enfant gasta de nis !

Vaqui. Touto sa vido, s'es souvengu qu'èro enfant d'Arle ; e Arle, après sa mort, se souvèn d'éu : es juste.

Mai d'abord que m'avès fa, à iéu, — un Maianen, l'ounour que presidèsse aquesto fèsto de famiho, aro qu'ai saluda dins soun triounfle l'enfant d'Arle, leissas-me, vous n'en prègue, saluda tambèn la maire.

Arle, quau que te vegue, reçaup uno empressioun de calaumo et de grandour. Au mitan d'aquéu terraire drud e vaste, ounte, coume disié toun Amadiéu Pichot, dous cènt milo agnèu, en un soulet jour, naisson, au bèu mitan de ti planuro inmènso, ounte lou souleias dins li coussou e li sansouiro, fai, lestiéu, dansa la Vièio, o vilo dóu Lioun, sies assetado au bord dóu Rose, coume uno venerablo e majestouso rèino, à l'oumbro de ta glòri e de ti mounumen.

Li Cesar, te trouvant autant bello que Roumo, li Cesar, i'a dous milo an, vouguèron t'agrada e te douna soun noum. Afama, pièi, de ti brassado, que fasien gau en tóuti, li barbare dóu Nord, li Sarrasin d'Africo, te raubèron, o Arle, e te devouriguèron de si poutoun brutau.

Mai tu, despeitrinado, e reboundino, e fièro coume aquéli cavaloto qu'eilabas dins ta palun, embardasson de fes lou gardian que li mounto, enfin desca-

colossales, les Aliscamps mystérieux, les ponts de Crau, le Rhône et la Camargue, avec ses troupeaux de taureaux et de chevaux sauvages.

Et ces souvenirs du gai pays de son enfance, Amédée Pichot voulut les renfermer comme dans un écrin, dans deux livres filiaux, l'un *le Dernier Roi d'Arles*, l'autre, *les Arlésiennes*, où il recueillit vos légendes nationales, vos traditions.

Et si bien que lorsque nous autres, les félibres de Provence, nous entreprîmes cette tâche, de relever la langue des ancêtres et de la rendre digne du peuple qui la parle, le vaillant cœur, le patriote, que cette renaissance avait fait tressaillir, nous cria de Paris : « Et moi aussi, je suis félibre, et moi aussi je chanterai en langue provençale ! »

Et il nous envoyait ces vers que vous avez bien fait de graver sur son monument :

Je suis *Arlésien,* vous dis-je, et non point *Arlérien* (1).
Ecolier exilé, que de fois à Paris
J'ai pensé tout en pleurs, je n'en fais point mystère,
Aux landes où j'allais, enfant insouciant, détruire les nids d'oiseaux.

Le voilà bien ! Toute sa vie, Pichot s'est souvenu qu'il était enfant d'Arles ; et Arles après sa mort se souvient de lui ; c'est justice.

Mais puisque vous m'avez offert à moi, un Maillanais, l'honneur de présider cette fête de famille, maintenant que j'ai salué dans son triomphe l'enfant d'Arles, laissez-moi, je vous prie, saluer aussi la mère.

Quiconque te voit, Arles, reçoit une impression de calme et de grandeur. Au milieu de ce vaste territoire :

Où deux cent mille agneaux naissent en un seul jour,

comme disait ton Amédée Pichot, au beau milieu de tes plaines immenses, où le soleil ardent, sur tes pacages et tes landes salines, fait en été danser *la Vieille* (le mirage), ô Ville du Lion, tu es assise au bord du Rhône, comme une vénérée et majestueuse reine, à l'ombre de ta gloire et de tes monuments !

Les Césars, te trouvant aussi belle que Rome, les Césars, il y a deux mille ans, voulurent te plaire et te donner leur nom. Puis, affamés de tes caresses tentatrices, les Barbares du Nord, les Sarrasins d'Afrique, furent tes ravisseurs et te mordirent de leurs baisers brutaux.

Mais toi, ô Arles, gorge nue, et révoltée et fière, ainsi que ces cavales qui, dans tes marécages, jettent bas quelquefois le « gardian » qui les monte, tu

(1) Ces quatre vers sont tirés d'un salut envoyé aux félibres provençaux et catalans réunis à Saint-Remy en 1868, et publié dans l'*Armana* de 1869. L'auteur y proteste contre l'application à ses concitoyens du terme *Arlèri*, qui est le mot *Arlésien* pris en mauvaise part et qui, très usité à Marseille, signifie : *un vantard, un poseur, un fat.* C'est Mistral qui suggéra à la commission du monument l'idée de cette inscription.

vauquères lis óupressour que te tenien; e, un bèu jour, lou mounde te veguè vilo libro e republico independènto.

Eres, alor, la vilo agusto et la ciéuta meravihouso di poupulacioun dóu Miejour. Dins tóuti lis endré, i'avié'n camin antique qu'avié pèr noum lou *Camin d'Arle* o lou *Camin arlatan*. Li maire que voulien afeciouna sis enfantoun, ié proumetien, me n'ensouvèn, « lou courre d'eici à-n-Arle ». Li travaiadou de la terro, li meissounié, li ràfi, s'avien pas fa lou viage d'Arle, coumtavon pas pèr ome; e quand, dins la Prouvènço e dins lou Lengadò, li gènt disien : Anan à-n-Arle, semblavo que venien, coume dirian, à Roumo!

Aro, t'agouloupant dins l'estendard de Françò, dins aquéu sant drapèu ounte vuei li partit e li contro-partit que divisavon la nacioun se devon tóuti amaga, aro te pauses, silenciouso, emé la digneta di gènt qu'an fa si provo, emé la graveta d'aquéli qu'an lou dre de s'estouna de rèn.

O, tu que siés estado tout ço que l'on pòu estre, la metroupòli d'un empèri, la capitalo d'un reiaume e la matrouno de la liberta, — desdegnouso, au-jourd'uei, laisses courre l'aigo au Rose.

E apensamentido pèr ta generacioun de bouié, de marin, de gardian e de pastre, noun i'a plus qu'uno causo que te rènd ourgueiouso, ve, es aquéli chato, aquéli bèlli chato couifàdo à l'Arlatenco, que, dins lou mounde entié toujour se parlo d'éli, e que soun ti fiho, o Arle! Eli, an counserva la noublesso e lou biais de nosto raço prouvençalo. Eli, porton, superbo, talo que de princesso, lou riban de Mirèio. Eli, sabon parla, d'uno bouqueto melicouso, la douço lengo di felibre; e soun la font d'amour e d'alegresso et de jouvènço ounte l'iue de l'artisto e l'amo dóu pouèto vènon se miraia e béure l'ideau.

O Arle! se siés véuso de ti Conse soubeiran, de ti Rèi que luchavon contro li Sarrasin, e d'aquéli Cesar que bastiguèron tis Areno, counsolo-te, o Arle! que doumines encaro, pèr aquéu rai de Diéu qu'ilumino lou mounde e que se noumo la Bèuta.

désarçonnas enfin les oppresseurs qui te tenaient; et le monde te vit un beau jour ville libre et république indépendante.

Tu fus alors la Ville auguste, la cité merveilleuse des populations du Midi. Il y avait en tous pays un vieux chemin qui avait nom « le chemin d'Arles ». Les mères qui voulaient exciter leurs petits enfants leur promettaient, il m'en souvient, la « course d'ici à Arles ». Les travailleurs des champs, les garçons de charrue, les moissonneurs, tant qu'ils n'avaient pas fait la tournée d'Arles, ne comptaient pas pour hommes; et quand, dans la Provence ou dans le Languedoc, les gens disaient: « Nous allons en Arles », il semblait, m'est avis, qu'ils s'en venaient à Rome!

A présent, ô Arles, t'enveloppant dans l'étendard de France, dans ce drapeau sacré où les partis contraires doivent tous aujourd'hui ensemble se blottir, tu te reposes silencieuse, avec la dignité de ceux qui ont fait leurs preuves, avec la gravité des gens qui ont le droit de ne s'étonner de rien.

Oui, toi qui as été tout ce qu'on peut être: la métropole d'un empire, la capitale d'un royaume et la matrone de la liberté; dédaigneuse aujourd'hui, tu laisses l'eau courir au Rhône.

Et, l'esprit préoccupé pour ta génération de marins, de *gardians*, de laboureurs, de pâtres, il ne te reste qu'un orgueil, celui de tes filles, ô Arles! ces belles jeunes filles coiffées à l'Arlésienne, qui sont célèbres dans le monde entier! Elles ont conservé la noblesse et la grâce de notre race provençale; elles portent superbes, telles que des princesses, le ruban de Mireille; elles savent parler, d'une bouche mielleuse, la douce langue des félibres, et elles sont la source de jouvence, d'allégresse et d'amour, où les yeux de l'artiste et l'âme dn poète viennent se mirer et boire l'idéal.

O Arles! si tu es veuve de tes consuls souverains, de tes rois qui luttèrent contre les Sarrasins, et de ces empereurs qui bâtirent tes arènes, console-toi, ô Arles! car tu domines encore par ce rayon de Dieu qui éclaire le monde et qui se nomme la Beauté!

LA ESTRELLA DEL NORT

Desde les platges — de Barcelona
Illuminades — pel sol hermós,
Sento los hymnes — que *Holanda* entona
A son poeta — mes gloriós.

Los ulls hi giro — veig una estrella
Que d'eix realme — llueix al front;
Totes les altres — beuhen en ella
Ses armonies — com en la font.

Atrau á totes — sa ullada hermosa
Del hemisferi — mágich iman;
Totes caminan — ella reposa.
Clau de la volta — de diamant.

Com eix immóbil — de l'alta roda
Que feu l'Altissim — d'or y safir,
Veu de quants ástres — lo cel se broda,
Los mira náixer — viure y morir.

Te set germanes — que la voltejan,
De llur regina — dames d'honor,
Y li sonriuhen — y la festejan
Com papallones — d'aqueixa flor.

Tu ets, óh Vondel, — del Nort l'Estrella,
La mes hermosa — que en ton cel llu;
Be te poetes — Holanda bella!
Mes tots escoltan — quan cantas tu.

J. Verdaguer.

L'ÉTOILE DU NORD

Des plages de Barcelone, illuminées par un beau soleil, j'entends les hymnes que la Hollande chante à son plus glorieux poète.

Je regarde, et je vois une étoile qui brille au front de ce royaume; toutes les autres boivent en elle leurs harmonies, comme dans une fontaine.

Son doux regard les attire toutes, magique aimant de l'hémisphère : toutes cheminent, elle repose, clef de la voûte de diamants.

Essieu immobile de la haute roue d'or et de saphir créée par Dieu, elle voit de combien d'astres se pare le ciel, elle les regarde naître, vivre et mourir.

Elle a sept sœurs qui l'entourent, — dames d'honneur de leur reine, — lui souriant et la fêtant, comme papillons de cette fleur.

Tu es, ô Vondel, l'étoile du Nord la plus belle qui brille en ton ciel ; elle a bien des poètes, la Hollande ! mais quand tu chantes, tous écoutent.

LETTRE A MISTRAL

Que catarri te pren, me vas dire, de m'escriéure en latin emai en vers ? Veici ço qu'es. Desimpièi 66 ans que l'estudiéu, li siéu pancaro fouert, de bèn s'en manco, e vague de legi e de relegi proun souvènt mei libre escri dins aquelo lengo, pèr fini de l'un pau saupre, qu'autramen li sariéu plus à tems. Vaqui mai d'un més que me siéu tanca de nas dins Ouvidi, pouèto, coumo sabes, facile, armounious e clar. Parèis qu'aco m'a mes en trin : ai pres la plumo pèr t'escriéure un mot, à l'oucasien dóu jour de l'an, e d'esperello a cracha de latin, de latin à pouprès, *v'estudiéu pas, coumo vèn vèn*. La leituro dei pouèto m'a proun ferra sus la prousoudìo, e fai tira !...

Aro te parle nouesto lengo meiralo, qu'es aquelo qu'aman lou mai, coumo tambèn se v'amerito :

Ai devouri ton diciounàri
De la tèsto jusqu'à la co,
Coumo un cat devouris un gàrri (*omnis comparatio claudicat*)
Aco es aco !
Iéu te sarre la man pu fouert qu'à l'ourdinàri,
En te disènt, moun bèu :
Sies lou rèi dei flambèu !...
Lou jour va me manca, n'en dise mai pèr aro.
Adiéu,
Tout tiéu,

A. B. Crousillat.

Seloun, lou 4 de janvié de 1888.

Ad amicum Mistralem,

Care poeta, tibi nil longo ex tempore dixi ;
A te nec pariter littera missa fuit.
Nescio cur silui, nam scribere sæpe volebam.
Et nunquàm potero non memor esse tuî.
Si piger heu ! negligensque fui, peccâsse fatenti
Da veniam, semper qui tibi amicus ero...
Lœta Felibrigii jam dudum festa reliqui.
Jam me non possunt festa juvare senem :
Non ultrà me delectant convivia lauta :
Os mihi dente caret, nil bibo præter aquam.
At, non nescis, amo lepidas cantare puellas,
Cùm Musas tantum, numina sancta, colam.
Nobis rura placent, blandi, cum frigore, soles ;
Sole sub ardenti, frigida ripa, nemus.
Nec solus per agros aut saxa per aspera montis
Erro, mî comites semper adesse solent :
Nunc Maro, nunc Flaccus, nunc me comitatur Homerus,
Aut quivis alius Palladis arte potens.
Sæpius et tu me sequeris, divine poeta,
O decus, ô patriæ gloria magna tuæ,
Tu Provinciæ amans tantum redamatus ab illà,
In toto mundo carmine nomen habens...
Quandò te aspiciam lætus, juvenique pudicum
Uxori amplexum, basiolumque dabo !
Illa Felibrorum est regina, omnisque Feliber
Condignum obsequium reddere debet ei...
Cur vos non venitis ? tamen est visenda Salona,
Terque ego sum felix, cùm mea tecta subis.
Ast nunc, quod possum, reverenter utrumque saluto,
Ut semper vobis omnia fausta precans.

A. B. C.

1° die Januarii, anno MDCCCLXXXVIII.

TRADUCTION

A mon ami MISTRAL,

Voilà bien longtemps, cher poète, que je ne t'ai rien dit, et que de ton côté tu ne m'as point envoyé de lettre.

Je ne sais pourquoi j'ai gardé le silence, car je me proposais souvent de t'écrire, et je ne pourrai jamais perdre ton souvenir.

S'il y a eu de ma part négligence ou paresse, je confesse que j'ai péché, pardonne-moi par la raison que je suis et serai toujours ton ami...

Depuis longtemps aussi, j'ai déserté les joyeuses fêtes du Félibrige. Ah! les fêtes n'ont plus guère d'attrait pour moi, vieux que je suis.

Les banquets somptueux ne peuvent désormais me faire aucun plaisir, alors que ma bouche est dépourvue de dents, et que l'eau est ma seule boisson.

Mais j'aime encore, tu le sais, à chanter les charmantes jeunes filles, tandis que je ne courtise réellement que les Muses, saintes divinités.

Mais ce qui me plaît toujours, ce sont les champs, ce sont les doux soleils, par le froid de l'hiver, et, sous les feux de l'été, l'ombre et le frais au bord des eaux ou dans le bocage.

Et, quand je m'en vais errant dans la plaine, ou par les âpres sentiers de la montagne, je ne suis pas seul, mais des amis fidèles m'accompagnent :

Virgile, Horace, Homère, ou tout autre vaillant dans l'art de Minerve, habituellement me suivent tour à tour.

Souvent tu me suis aussi, ô toi, divin poète, l'honneur et la grande gloire de ta patrie.

Toi qui, amoureux de la Provence, en es bien payé de retour; toi qui t'es fait par tes chants renommer dans le monde entier...

Quand aurai-je le plaisir de te revoir et de faire à ta jeune épouse une chaste accolade avec un petit baiser?

Elle est la Reine des Félibres, et tout félibre lui doit un digne hommage de respect et d'amour.

Pourquoi ne venez-vous pas, vous? Salon, ma petite ville, mérite assez pourtant d'être vue, et je suis trois fois heureux, lorsque tu entres dans ma maison.

Mais, entre temps, je ne puis que vous saluer respectueusement, toi et ta chère aimée, en vous souhaitant, comme toujours, toutes sortes de prospérités.

EN CAMPANIE

Le temple est renversé sur le haut promontoire;
Et la mort a mêlé dans ce fauve terrain
Les Déesses de marbre et les Tritons d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier, menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe;

Mais l'homme indifférent au rêve des aïeux,
Ecoute sans frémir, au fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

LE BAIN

L'homme et la bête, tels que le beau monstre antique,
Sont entrés dans la mer, et nus, libres, sans frein,
Parmi la brume d'or de l'âcre pulvérin,
Sur le ciel embrasé font un groupe athlétique.

Et l'étalon sauvage et le dompteur rustique,
Humant à pleins poumons l'odeur du sel marin,
Se plaisent à laisser sur la chair et le crin
Frémir le flot glacé de la rude Atlantique.

La houle s'enfle, court, se dresse comme un mur
Et déferle. Lui, crie. Il hennit, et sa queue
En jets éblouissants fait rejaillir l'eau bleue ;

Et, les cheveux épars, s'effarant dans l'azur,
Ils opposent, cabrés, leur poitrail noir qui fume
Au fouet échevelé de la fumante écume.

LE LIT (1)

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit,
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable ;

Heureux qui peut dormir sans crainte et sans remords
Dans le Lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

José-Maria de HEREDIA.

(1) Un accident de mise en train ayant déshonoré de plusieurs fautes de typographie le beau sonnet de M. de Heredia, dans notre dernier numéro, nous le réimprimons ici en adressant nos excuses à l'auteur,

LE FÉLIBRIGE A MAYORQUE (1)

NOTES DE VOYAGES (*Suite.*)

Notre petite caravane fut un peu diminuée ce jour-là ; deux de nos compatriotes, MM. Roux et Laforgue, obligés de retourner en France, nous quittèrent à mi-chemin pour prendre le bateau du soir, et deux Catalans, MM. Aguiló et Rubio, demeurèrent à Palma, pour se reposer. Nous étions donc réduits à onze quand nous nous assîmes devant le vaste plat national de riz au safran qui tient lieu de soupe et d'entrée, et quoique nous ne pussions réaliser l'élégant précepte de table des Grecs : « Pas moins que les Grâces, pas plus que les Muses, » le repas fut plein d'entrain et de gaieté.

C'est là que nous apparut pour la première fois une coiffure indigène : Les filles de service de l'hôtel de Manacor portaient, en effet, le *rebosillo*. C'est un morceau de gaze unie ou brodée, qui couvre le sommet de la tête, encadre le visage comme un bandeau de religieuse, et retombe sur les épaules en pointe, — c'est le *rebosillo en punta* — ou bien en carré volant, — c'est le *rebosillo en volan*. Bras nus jusqu'aux coudes, les manches de la chemise dépassant un peu celles de la robe, ornées à leur échancrure de boutons de métal et de pierres fines, dont on ne boutonne qu'un seul, le plus haut, pour ne pas gêner les mouvements de l'avant-bras, fichu croisé sur la poitrine et tombant en pointe à la hauteur des reins, comme les vieilles femmes de notre Midi, jupe de couleur, bottines de toile grise, tel était l'accoutrement original dont nous pûmes repaître nos yeux, tandis que nos serviciales au teint cuivré et aux yeux de jais apportaient ou emportaient le riz fumant où les blondes *truitadas* (omelettes,) qui formaient le fond de nos menus dans toutes nos excursions.

A noter aussi — car les moindres choses ont leur intérêt — des objets singuliers, tirés d'une plante appelée *binnaia*, et qu'on présente piqués dans des pelotes de buis au naturel, ou d'autre bois teint en noir et vernis. Cela sert de... de cure-dents.

Le café pris « dans l'émail mayorquin » nous n'avions plus qu'à monter en voiture et à nous diriger vers le but de notre excursion. Chemin faisant de Manacor à Arta, nous étions comme enveloppés d'une douce odeur d'ail, qui n'avait rien de désagréable, mais ne laissait pas de nous intriguer. Je soupçonnais

(1) Voir pour la première partie *la Revue Félibréenne*, nos 2 et 3, Nov. et Déc. 1887, pp. 74 à 84.

déjà notre cocher indigène d'avoir emporté avec lui une provision du précieux condiment destiné sans doute à *tuer le ver* (1), lorsque j'eus l'explication du phénomène. Nous longions de temps à autre des champs entièrement couverts de plantes à hautes tiges couronnées de fleurs blanches liserées de rose. C'était, nous dit-on, des *albons*, remarquables par leur odeur alliacée. A la bonne heure ! nous voilà renseignés. Cette plante fleurit surtout aux environs de *So de Vires*, ténement célèbre par une légende que nous raconte, en passant, Mossen Collell, et où le diable n'a pas le beau rôle. Est-ce que le Malin craindrait, lui aussi, l'odeur de l'ail ? Dame, il sent assez le roussi, sans cela.

Tout en devisant, nous arrivâmes en vue de la mer. Il fallut mettre pied à terre, non loin d'un ancien fort d'origine mauresque, destiné à défendre jadis cette partie du littoral.

Pour parvenir aux grottes ou *Covas d'Arta*, il fallut d'abord franchir un ruisseau qui vient se jeter à la mer tout près de là, ce que nous fîmes tout bonnement *à la cadieireto*, c'est-à-dire portés sur les mains croisées de nos deux guides, jambes nues dans l'eau jusqu'à mi-mollet. Nous montons ensuite, pendant un bon quart d'heure, un sentier assez raide et presque à pic sur la mer profonde, qui brise ses vagues lourdes sur les rochers en saillie de l'abrupte falaise. Nous voici en face de l'entrée des grottes, arche gigantesque qui pourrait encadrer l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile. On arrive au seuil par un escalier en maçonnerie, véritable échelle disgracieusement placée au centre de l'entrée, et qui fait trop sentir la main de l'homme là où l'on ne voudrait croire qu'à la main de Dieu. — On est entre deux azurs, le ciel et la mer ; nous entrons : il est 3 heures 25. Nous descendons une pente assez douce et nous voici bientôt dans une vaste, une immense salle dont les voûtes d'une hauteur prodigieuse semblent soutenues par une forêt de piliers de toutes dimensions, depuis celles des sapins dix fois centenaires, jusqu'à la frêle colonnette de marbre poli dont les Arabes faisaient les meneaux de leurs croisées merveilleuses. Puis c'est une autre salle, et puis une autre, enfin sept ou huit, plus étonnantes à mesure qu'on avance, et plus visibles quand l'œil s'est habitué à la clarté des lampes fumeuses aux multiples becs, qui noircissent tout sur leur passage. Des feux de Bengale, allumés de temps en temps, donnent des aspects de féeries, des effets d'un autre monde, — et c'est bien dans un autre monde que nous marchons en effet, dans le monde du rêve pétrifié, si l'on peut dire. Cela défie toute description (2). Il est 5 heures 15, quand nous revoyons le jour; c'est donc près de deux heures de voyage souterrain : deux heures d'admiration.

(1) *Tua lou verme :* manger un morceau en se levant; c'est le premier repas des paysans et des ouvriers avant de se rendre au travail.

(2) Dans son gracieux poème consacré au *Canigou*, Verdaguer a décrit pourtant avec

Nous reprîmes le chemin de Manacor, où nous ne devions rentrer qu'à dix heures. Une halte de quelques instants au village d'Arta, à une heure des grottes, nous permit de laisser une trace éloquente de notre passage sur l'album des voyageurs. Avec sa courtoisie habituelle Mossen Collell commença ainsi : « Les Félibres Français et Catalans venus pour visiter les grottes d'Arta » etc., et chacun s'inscrivit après lui. A Verdaguer revint l'honneur de clore la liste, et il le fit en une pensée digne du prêtre et du poète : « Dieu, écrivit-il, — en catalan — Dieu, qui a mis sous terre de telles merveilles, quelles merveilles nous gardes-tu au ciel ! »

On nous avait fait espérer pour terminer la soirée à Manacor de la façon la plus intéressante, l'audition d'une *joglaresse*, qui devait venir d'un lieu voisin, réciter ou chanter les vieilles légendes rimées du pays. Nous nous en faisions d'avance une fête; mais, à notre arrivée, surprise désagréable ! point de joglaresse. Elle n'avait pu venir si tard, nous dit-on, pour s'en retourner seule, au milieu de la nuit.

A l'exception de M. Pepratx et de votre serviteur, nos infatigables compagnons repartirent vers minuit pour aller voir d'autres grottes, celles du Drac, beaucoup plus petites, mais très curieuses aussi, d'après leur rapport du lendemain.

son merveilleux sentiment poétique la *Cova* ou grotte de *Sirach*. Quelques-unes de ses descriptions, proportions gardées, seraient applicables ici. Exemple :

La voûte laisse filer
Une goutte en stalactite
Jusqu'à ce que puisse la baiser
L'amoureuse stalagmite.

En gros piliers d'albâtre
Toutes les deux se changent,
Puis des artistes divins
Les vernissent et les polissent.

. . . . . .

De cette salle on en voit une autre,
Et d'autres espaces s'y ouvrent,
Où, comme des vapeurs en un ciel serein,
De légères ombres se meuvent.

Un temple se voit plus loin,
Avec son autel de marbre
Fait d'un ciseau surhumain :
Statue au milieu comme un astre.

La chaire attend une voix,
L'orgue une main qui l'inspire,
Puis il semble qu'il attend Dieu
Le tabernacle entrevu.....

A Mayorque, comme en Catalogne, les lits n'ont pas de traversins. On peut y suppléer jusqu'à un certain point par des coussins placés les uns sur les autres, à l'orientale. Malgré cette précaution, je ne pus dormir. Aussi, j'étais debout au point du jour, et tandis que nos excursionnistes sortaient de leurs conférences intimes avec les nymphes du Drac, je regardais les gens de Manacor, hommes et femmes, vieux et vieilles, celles-ci encapuchonnées d'une mante brune, commes nos montagnardes de l'Espinouse et des Cévennes, se diriger vers le porche de l'église, ouvrant son arc sans style, juste devant ma fenêtre. Bientôt les cloches se mettent en branle, appelant à la messe les dévots de la première heure. Je descends, j'entre à mon tour, et je vois, au milieu du noir particulier aux églises espagnoles, la flamme jaune des cierges se dresser et fumer çà et là, tandis que, dans les coins les plus sombres, sont agenouillés ou accroupis les fidèles.

En sortant de l'église, qui n'a rien de remarquable, sur la place à côté, un cadran solaire marquant six heures offre ces maximes bilingues à nos méditations philosophiques : *Ab mi sabras la vida que fas*, par moi tu sauras le temps que tu vis ; et *ultima multis hora*. Cette dernière nous rappelle la non moins mélancolique inscription « *Vulnerant omnes, ultima necat* » que Théophile Gautier remarqua au cadran de l'église d'Urrugne,

« Nom rauque dont le son à la rime répugne »

et qui lui inspira la pièce de vers bien connue, où « la funèbre pensée, disait-il plus tard (1), était commentée à sa façon. » Cette heure, *pour beaucoup la dernière*, fut pour nous celle d'un déjeuner composé de café au lait de chèvre, avec deux *enseimadas*, sorte de brioche mayorquine très légère et d'un goût très agréable.

On fabrique dans la contrée de petits vases en terre grise de formes variées, les uns unis, les autres couverts par sigillation de divers motifs tels que écussons, coquilles isolées ou groupées en forme de quintefeuille surmontée d'un trèfle de plus petite dimension, et couronnée au centre d'une petite boule, sorte de pistil de cette fleur de création humaine. Ce sont encore des grains percés d'un trou, comme des pois d'iris, alternant avec des têtes d'anges microscopiques, accolées deux à deux et cravatées d'ailes ; enfin, idée vraiment poétique, dans l'intérieur et au sommet du col, quatre petits oiseaux, la queue en l'air, piquent une tête invisible vers le fond, comme pour boire au liquide affleurant les bords. Le tout est assez pauvrement exécuté, et cependant l'ensemble n'est pas déplaisant ; il dénote une pensée décorative s'appliquant aux objets les plus vulgaires, reste d'une ancienne culture artistique locale. Ne

(1) *Quand on voyage*, p. 99.

sommes-nous pas, du reste, dans le pays des *majoliques*, quoiqu'il ne soit pas démontré qu'il ait le mérite de cette invention?

Le vase dont nous avons essayé une description est de la fabrication d'une ville voisine, de Félanitz. Un de nos compagnons, M. Prépratx, put s'en procurer un plus petit que le nôtre, et de forme très gracieuse, mais sans anses et non sigillé, ce qui caractérise la fabrication de Manacor.

De cette ville à Palma le trajet en chemin de fer est des plus agréables ; on traverse en deux heures, et toujours en plaine, les riches districts de Santa Maria et de Benisalem — à l'excellent vin — où la culture est en progrès. On y a délaissé depuis peu les anciennes méthodes si défectueuses pour la plantation et la taille de la vigne: La production, jusqu'ici indemne du phylloxera, augmente chaque année, et elle ajoutera bientôt ses contingents à l'armée envahissante des vins étrangers qui menacent de plus en plus une de nos grandes richesses nationales.

Samedi 7 mai. — A dix heures nous rentrions à Palma où notre excellent hôte José Barnils, de la Fonda de Mallorca, nous attendait pour le déjeuner.

Après un repos bien gagné, surtout par ceux d'entre nous qui avaient passé une nuit entière sans sommeil, nous nous mettions en route à quatre heures pour Miramar.

« Miramar, dit avec raison notre chroniqueur-correspondant de *La Renaixensa* de Barcelone, est la crème et la fleur de l'île. Il l'est par sa magnifique situation topographique, par ses points de vue qui invitent aux plus douces contemplations, par ses perspectives et effets de lumière, particulièrement au lever de l'aube et au coucher du soleil ; par ses souvenirs historiques inséparables de Raymond Lulle, auquel manque seulement la béatification, pour que la chrétienté le vénère à l'égal de la science humaine ; il l'est enfin parce qu'un prince incomparable, l'Archiduc d'Autriche, Louis Sauveur, fils du Grand-duc de Toscane et proche parent de la Reine-Régente d'Espagne, a fait de Miramar un coin de paradis terrestre. »

En dépit du proverbe, si souvent applicable aux voyageurs : « *a beau mentir qui vient de loin* » il n'y a, on peut le croire, aucune exagération dans ces lignes enthousiastes. Miramar est bien la perle, le joyau de l'île, dont une affection princière augmente chaque jour le naturel éclat.

La route de Palma à Miramar, d'abord en plaine, et souvent bordée, comme dans toute l'île, de haies énormes de nopals ou figuiers de Barbarie, — dont le fruit a conservé le nom de *higos de Moro* ou figues de Maure, — ne tarde pas à s'engager dans un joli défilé, qui nous rappela tout de suite certaines parties gracieuses de nos Pyrénées françaises. Un torrent qui descendait de la montagne, à notre droite, nous montra pour la première fois, car l'eau est rare dans la plaine, son « onde pure » et chantante, sur les bords de laquelle,

parmi la grise livrée uniforme des oliviers, et les premières feuilles verdissant aux branches des chênes et des hêtres, éclatait, note triomphale, la fleur de sang d'un arbre de Judée, *l'arbre de l'amour*, en catalan.

Bientôt nous fîmes halte auprès de l'ancienne Chartreuse de *Valldemosa*. C'est là que Chopin vint abriter les derniers rêves poétiques de son âme, et jouir de ses derniers soleils ; là que George Sand, en travail d'idées confuses et troubles, étrangères à son génie sensitif et lumineux, trouva le cadre romanesque nécessaire à son *Spiridion*. Et quelle retraite plus inspiratrice aurait pu trouver le grand écrivain pour décrire les luttes terribles entre la raison et la foi, la raison qui veut croire mais comprendre, la foi qui s'impose et ne souffre pas l'examen. Une église solitaire, un cloître désert, une vue étendue du côté de la mer qu'on devine, et dont la grande voix, aux nuits de tempête, doit emplir les airs, une nature à la fois imposante et douce, riante et sévère, qui semble faite à l'échelle de l'homme, et ne l'écrase pas en lui ôtant la faculté de penser, comme les masses des Alpes ou des Pyrénées, telle était cette chartreuse de Valldemosa, où les idées sombres et vaguement réformatrices de Lamennais et de Pierre Leroux, s'imprégnèrent de poésie vibrante et passionnée. Pour moi tout l'intérêt de ces lieux était dans ces souvenirs. Le musicien aux inspirations d'une mélancolie si poignante, l'écrivain remueur d'idées attirantes et funestes, m'apparaissaient seuls dans cette solitude, dont le silence, à cette heure crépusculaire, n'était troublé que par le tintement d'une cloche qu'on nous dit être un glas. Ainsi, passé glorieux, présent éphémère, avenir incertain, une seule chose plane sur vous : la mort.

Dans ces pensées, que mes compagnons catalans me le pardonnent, je ne pus accorder qu'un regard distrait aux fresques de la chapelle, qui sont pourtant de Juncosa, un nom célèbre au delà des monts, ainsi qu'au portrait de Juvellanos que l'on voit dans la sacristie.

Pour rompre le charme de cette obsession, il ne fallut rien moins que les magnificences d'un coucher de soleil vraiment splendide. Vue du haut du chemin établi en corniche sur les pentes abruptes de la montagne, la mer, immense lac d'azur aux flots endormis, s'embrasait de clartés éblouissantes, dans le champ des rayons obliques de l'astre couleur d'or rouge, tandis que le ciel, taché de légers nuages, se colorait des teintes les plus riches où dominaient, en notes éclatantes, le pourpre brodé d'argent, le jaune et le violet strié d'orangé. C'était si beau, que nous mîmes tous pied à terre afin de ne rien perdre des derniers embrasements, du bouquet final de ce feu d'artifice — sans artifice. Nous étions depuis un bon moment absorbés par cette contemplation, lorsque le bruit d'une voiture arrivant au galop de son attelage, nous fit soudain tourner la tête. En un clin d'œil elle était près de nous, et quelqu'un en descendait, qui mettant vivement sa casquette à la main, nous souhaita,

d'abord dans le plus pur mayorquin, puis en français et en catalan, la plus cordiale bienvenue chez lui. C'était, on l'a deviné, l'Archiduc Louis Sauveur en personne, qui nous conduisit en conversant tour à tour, et avec la plus grande aisance, dans chacune des langues susdites, à *l'hospederia*, bâtiment affecté d'ordinaire au logement gratuit des voyageurs qui se présentent, mais dont il avait bien voulu, pour le moment, affecter l'usage exclusif à notre caravane.

L'Archiduc est un homme d'une quarantaine d'années, qui n'en paraît guère plus de trente, d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'aspect robuste ; son visage est coloré ; ses yeux d'une nuance toute particulière, quelque chose comme châtain doré, ont l'éclat brillant du métal, sans en avoir la dureté. Sa parole est facile et rapide, d'un timbre sonore, élevé. Sa conversation atteste des connaissances variées et précises. L'exactitude scientifique semble dominer dans ses goûts, et ses jugements ont quelque chose de rigoureux et de mathématique, qui n'exclût pourtant ni la grâce, ni l'esprit.

Pour ménager nos provisions de bouche, nous fumes hébergés ce soir-là par l'Administrateur général des domaines du prince, l'excellent et vénérable Recteur de l'Institut de Palma, Don Francesco Manuel de los Herreros, dont nous avons déjà parlé. Par lui nous savions, depuis la veille, l'histoire curieuse de ses premières relations avec l'Archiduc. Ce fut le hasard qui les mit en présence, lors du premier voyage du prince à Mayorque, il y a une vingtaine d'années. Celui-ci, douloureusement affecté par la mort cruelle d'une princesse aimée, — elle périt victime du feu, au moment où il allait l'épouser, — était en quête de pays nouveaux, où il pût distraire ses yeux et son esprit, à défaut de son cœur. L'Espagne l'attirait ; mais troublée alors par ses dissensions intérieures, elle ne lui offrit partout, dans les villes où il aborda, que désordre et tumulte. Découragé de la péninsule, il partit pour Mayorque, et, sur le bâteau qui l'y menait incognito, fit la connaissance du Docteur Herreros, dont le sens droit, la connaissance profonde des ressources et des besoins du pays, le frappèrent vivement. Quand il eut lui-même exploré l'île dans toutes ses parties, et qu'il eut fait choix du lieu où il voulait désormais planter sa tente, ce fût naturellement le Docteur Herreros qu'il chargea de ses intérêts.

L'Archiduc a fait de Miramar son séjour favori ; au moment de notre passage, il ne l'avait pas quitté depuis treize mois. Ses absences ont pour but des voyages d'exploration scientifique, d'où il rapporte quantité de documents écrits ou dessinés, qu'il publie ensuite en des ouvrages magnifiquement illustrés. On peut voir un échantillon de ses dessins dans une de nos grandes publications françaises, la Géographie d'Elisée Reclus. Ce sont des vues et types très remarquables d'Ibiza, l'une des Iles Pytiuses, du groupe des Baléares. Nous en avons feuilleté beaucoup d'autres encore inédits, et qui se distinguent tous par un franc accent de vérité.

Après notre visite, l'Archiduc attendait celle de cent ou deux cents de ses compatriotes que devait lui amener une frégate autrichienne. On ne saurait pratiquer plus royalement l'hospitalité.

L'Archiduc Louis Sauveur est un des admirateurs de Raymond Lulle. Son goût personnel pour les choses traditionnelles et caractéristiques, qui l'a poussé à relever les ruines du Collège de langues orientales fondé par ce dernier en 1276, s'accorde ici avec les impulsions de son cœur pour les anciens souvenirs de sa famille, puisque le fondateur de la maison de Habsbourg, avec qui Raymond Lulle dut se trouver en contact dans un de ses nombreux voyages à travers le monde, est loué, à plusieurs reprises, dans son livre de *Blanquerna* (1), comme le type du souverain éclairé et pieux. Aussi la célébration du sixième centenaire de la fondation du Collège de Miramar fut-elle entourée d'un grand éclat. Fêtes religieuses, littéraires et populaires contribuèrent à l'envi à ressusciter la mémoire et les œuvres du Bienheureux. La relation de ces manifestations diverses forme un recueil de 172 pages grand in 8° précédé d'une vue de Miramar, chromo-lithographié à Vienne et intitulé : *Homenatge al Beato Raimundo Lull en el sexto Centenario de la fundacion del Colegio de Miramar, Palma*, 1877. Le savant Quadrado y a donné, résumée à grands traits, la vie du saint martyr, et l'histoire de Miramar depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. De nombreuses poésies sont imprimées à la suite ; elles respirent toutes un grand enthousiasme pour le héros de ces fêtes et le beau pays qu'il a illustré.

Il reste peu de vestiges des bâtiments jadis habités par Raymond Lulle et ses disciples. Quelques restes de murailles encore visibles et quelques arceaux en ogive d'une belle ordonnance, fragment d'un cloître sans doute, voilà tout ce qui subsiste de l'époque fameuse où le grand réformateur des études linguistiques intéressait à ses idées les papes et les rois. Il va sans dire que le prince

(1) Ce livre de *Blanquerna* a pour nous un intérêt tout particulier, car il a été écrit à Montpellier. Il y aurait, du reste, une Etude intéressante à faire sur la vie et les ouvrages d'un écrivain peu connu parmi nous, et dont la langue se rapproche beaucoup de celle qu'on parlait dans notre pays au XIIIe siècle, de celle notamment que le Biterrois Matfre Ermengaud a employée dans son *Breviari d'Amor*. Raymond Lulle n'est pas seulement le visionnaire et l'illuminé que nous présentent avec plus ou moins de dédain la plupart de nos auteurs et de nos dictionnaires biographiques ; il fut aussi un apôtre de la charité, qu'il voulait substituer partout aux entreprises guerrières aussi folles qu'inutiles, pour la conversion des infidèles ; il fut encore un penseur profond et un poète inspiré. Ses Poésies catalanes ont été publiées par l'un des poètes et savants mayorquins les plus distingués, qui fut aussi l'un de nos aimables guides dans nos visites aux monuments de Palma, Don Geronimo Rosselló, qui publie en outre les œuvres complètes de son illustre compatriote. Cette collection, qui n'aura pas moins de 25 à 30 volumes petit in-folio, sera un monument de patriotisme et d'érudition, qui fera mieux connaître cette grande figure du XIIIe siècle, liée en partie à l'histoire de nos contrées.

a pieusement respecté et fait restaurer ces rares débris, tandis que dans les nouvelles constructions élevées sur l'emplacement des anciennes, il établissait un véritable Musée Baléare, où tous les objets de fabrication indigène, ancienne et moderne, meubles de tout genre, majoliques, poteries, dinanderie, forment le meilleur commentaire à l'histoire des usages et des mœurs de l'île.

Mais ce qui est sans rival à Miramar, surtout pour un étranger moins imprégné des souvenirs locaux dont il ne méconnaît pourtant pas la grandeur, ce sont les admirables points de vue que l'on découvre de toutes parts. Le prince ne les a pas créés sans doute, comme il le fait remarquer lui-même, avec une modestie qui s'effarouche vite des éloges prodigués par la plus sincère admiration, mais il a eu l'art de les trouver, de les mettre en relief, ici par un belvédère, là par un pavillon, ailleurs par un sentier, une plateforme établis sur un point jusqu'alors inaccessible. Toutes les beautés existent dans la nature ; mais combien restent ignorées faute d'un esprit capable de les découvrir et de les mettre sous les yeux dignes de les admirer.

C'est avec regret que nous quittâmes ces lieux. Notre royal hôte nous fit des adieux empreints de la plus gracieuse affabilité. Aussi, le cœur content, les yeux remplis de cet incomparable spectacle de la mer et de la montagne éclairés à souhait, nous partîmes pour Soller, où c'était grande fête. Le chemin, très pittoresque, nous conduisit en une heure dans ce petit port, où Maures et Chrétiens allaient renouveler, en se jouant, les scènes meurtrières d'autrefois.

Lundi, 9 Mai. — Comme bien des ports, Soller — on prononce *Soïé* — se sent de loin; mais bien différentes des senteurs ordinaires, celles-ci sont embaumées. Mignon pourrait y retrouver une patrie, car c'est aussi un pays « où fleurit l'oranger », et la délicieuse odeur vous enveloppe et vous pénètre, avant même d'avoir mis le pied dans la jolie vallée, où Soller s'assied comme une reine parée pour l'autel. On dit même qu'à l'époque où la maladie n'avait point fait périr la plus grande partie de ces arbres, il n'était pas rare de voir les étrangers étourdis et comme enivrés par cet excès de parfums. Soller s'adosse d'un côté à la chaîne de montagnes assez hautes qui partagent l'île en deux parties, et s'étend nonchalamment, de l'autre, jusqu'à la conque azurée qui forme son port.

Nous eûmes quelque peine à trouver à déjeuner, — même assez mal, — dans la meilleure auberge de l'endroit. La foule des grands jours de fête emplissait toutes les rues, et parmi les *uniformes* que la civilisation niveleuse impose tristement partout, nous eûmes le plaisir de distinguer quelques costumes d'hommes et de jeunes filles, rappelant, au moins en partie, le vêtement original des ancêtres. Un chapeau rond en feutre noir et de forme basse, une veste courte, noire aussi, le gilet aux nombreux petits boutons de métal jaune

et des culottes bouffantes en coutil gris bleu rayé, voilà pour les hommes. Quelques femmes, entre autres deux jeunes filles de la plus fraîche carnation, leurs cheveux noirs tressés tombant bien au-dessous des reins, portaient le *rebosillo* flottant sur leurs épaules, voilées à peine de gaze transparente. La gorge, qu'aurait laissé voir le corsage de la robe décolletée, était couverte d'un large nœud de soie rose, et, singulier anachronisme, cette robe se terminait par des relevés au lieu d'une jupe unie tombant à plis droits, comme la portent encore nos Arlésiennes et nos Agathoises en dignes filles de la Grèce.

Aux femmes de Soller, revenaient, du reste, tous les honneurs de la fête. Lors d'une attaque de pirates, le 11 Mai 1561, deux femmes, dont les noms ont été conservés, Françoise et Catherine Casanovas, se signalèrent par de tels prodiges de valeur, qu'on leur dût, paraît-il, la victoire, et c'est pour honorer leur mémoire, que cette fête annuelle se nomme la fête des vaillantes femmes, *la festa de las Valentas donas.*

Elle consiste en un simulacre de combat qui a pour théâtre la jolie baie de Soller. Deux groupes d'embarcations figurent, l'un les Chrétiens, l'autre les Maures. On se poursuit, on s'aborde, on débarque, on fuit, jusqu'à la déroute finale des infidèles, le tout égayé d'une mousqueterie aussi inoffensive que fréquente, et aux acclamations d'une foule enthousiasmée.

Une des choses les plus curieuses de cette journée, c'est l'aller et le retour. Le port étant situé à une certaine distance de la ville, tous les véhicules, connus et inconnus, possibles et impossibles sont mis en réquisition, et c'est merveille de voir tout ce peuple en habits de fête, et joyeux, mais sans cris assourdissants ou grossiers, se tirer d'affaire presque sans police, au milieu d'un pêle-mêle inouï de cavaliers, de piétons, d'ânes, mulets, voitures et charrettes, celles-ci chargées à faire plier les essieux.

Nous fîmes nos adieux à Soller au retour de la fête, et après deux heures d'escalade pour arriver au col le plus élevé de l'île, et deux nouvelles heures pour descendre, nous arrivions à Palma vers onze heures. A ce moment la lune se levait, et semblait, tant elle était blanche, avoir fait toilette pour nous recevoir.

Mardi, 10 Mai. — Notre séjour dans l'île touchait à sa fin. La dernière journée fut employée en visites de remerciement aux personnes distinguées de Palma qui nous avaient si sympathiquement accueillis. Pour moi, j'eus encore le temps de bibeloter un peu, et je fus assez heureux pour mettre la main sur quelques monnaies assez peu communes, entre autres un Gros d'argent de Charles II, roi de Mayorque, et trois pièces d'or de Reccaredes, de Maurice Tibère, de Michel III et Théodora, celle-ci d'une admirable conservation, et qui à elle seule vaut les frais du voyage.

Le retour par le *Lullio* fut moins accidenté que le départ. Nous assistâmes à un coucher de soleil superbe, qui criblait d'étincelles la nappe des flots tranquilles. Les dauphins au corps brun et luisant comme du bronze plongeaient et replongeaient de conserve avec nous, à une portée de fusil tout au plus, tandis que sur leurs têtes, les effleurant presque de leur aile, des milliers d'hirondelles de mer voletaient et tournoyaient, avant de regagner leur nid dans les rochers voisins et déserts de la *Dragonera*. La nuit fut calme et sereine (1). Nul bruit, si ce n'est le halètement de la machine et les cris stridents d'un convoi de petits porcs noirs, une des spécialités de l'île, où on les voit trotter parfois sur les routes, tenus en laisse comme de jeunes chiens, par les paysans, revenant, le soir, du travail.

En vue de Barcelone, à cinq heures du matin, ce chant inconnu des matelots et des passagers, résonnait sur le pont du *Lullio:*

Lou bastimen ven de Maiorco,
Am de *felibre* un cargamen,
An couronna de *flous* e torco
L'aubre mestre dóu bastimen ;
Urousamen
Ven de Maiorco,
Lou bastimen. (bis)

Rien de plus vrai : Fleurs et Félibres, fournissant une variante imprévue à la Chanson de Mistral, proclamaient hautement le charme et le succès du voyage. Le mérite et l'honneur en reviennent tout entiers à nos aimables compagnons, les Félibres de Catalogne, et à leur chef si actif et si vaillant. Qu'ils reçoivent tous ici nos plus cordiaux et reconnaissants souvenirs.

(1) « Oh! qu'elle est belle la mer,
Qu'elle est belle en la nuit sereine!
De tant regarder le ciel bleu,
Ses yeux à la fin bleuissent.

Là descendent chaque nuit
Avec la lune les étoiles,
Et sur son sein qui bat d'amour
Les vagues se bercent.

C'est en écoutant l'infini
Qu'elle apprit sa douce musique;
On dirait le miroir du ciel,
Le ciel de la terre

Hier au soir je la vis
Dormant dans la baie,
En dormant elle dévidait
Son écume sur le sable. »
(Verdaguer. *Canigou*. — Ch. VI)

FRÉDÉRIC DONNADIEU.

UNE COUR D'AMOUR A LYON

AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

Parmi les recueils de contes que nous a légués la Renaissance, il en est un, à peine connu des bibliophiles, qui nous intéresse cependant à plus d'un titre, nous habitants du Sud-Est de la France ; car, outre le charme de la plupart de ses récits et en particulier de celui des amours de la belle Rosemonde et du preux chevalier Andro (1), il nous révèle, sur la vie intellectuelle et l'état social de Lyon au XVIe siècle, des détails absolument inconnus au vulgaire.

Les inventeurs des lycées de filles n'y verront point sans étonnement qu'à ces époques maudites où, suivant eux, la France croupissait ignorante sous le triple joug du roi, des nobles et des prêtres, il y avait de simples filles de marchand, sachant à quinze ans le grec et le latin, montant à cheval, échangeant des vers avec les poètes les plus illustres et recevant fastueusement dans leurs maisons de campagne, leurs amies nobles ou bourgeoises pour y conter des nouvelles exquises de grâce et de sentiment, dont n'approchent vraisemblablement pas les compositions françaises de nos lauréates contemporaines (2).

(1) M. Raoul Marchand, l'imprimeur artiste qui a édité le *Livre de Demain*, réimprime en ce moment le *Conte de la belle Rosemonde*, avec les délicats ornements typographiques dans la composition desquels il excelle. (Souscrire : Paris, 69, rue Rochechouart, 150 exemplaires numérotés).

(2) Le recueil dont il s'agit aurait été imprimé pour la première fois, d'après Brunet, à la marque d'Icarus, sans lieu ni date sous le titre *comptes amou | reux par madame Ianne Flore ; tou | chant la punition que faict Vénus | de ceulx qui contiemnent et | mesprifent le | vray Amour. | Avec privilege.* A la fin du volume on trouve la mention : *Fin des Comptes Amoureux imprimés nouuellement à Lyon.* Le livre (in 8° de LXXXIV feuillets chiffrés, lettres rondes) est orné de petites gravures sur bois qui servent évidemment de passe-partout et qui se trouvent répétées partout où elles ont un rapport plus ou moins direct avec le texte. La bibliothèque de Grenoble en possède un exemplaire.

Une seconde édition aurait été imprimée à Paris par Poncet-le-Preux, 1532 in 8°.

La troisième a été imprimée à Lyon en 1540, sous le titre : LA PUNITION D'AMOUR CONTEMPNE, *extrait de l'Amour fatal de madame Jane Flore*, in 12. On remarquera cette mention d'une édition antérieure inconnue.

La quatrième est de *Paris, J. Réal, 1543*, in 8°.

La cinquième, qui est peut-être la même que la précédente avec un titre renouvelé, porte la date de 1555.

La sixième est de *Lyon, Benoist Rigaud, 1574*, in 16 de 300 pages, avec un petit bois sur le titre.

La septième et dernière est une réimpression textuelle de la précédente, éditée en 1870 à Turin, chez Gay, par les soins du bibliophile Jacob, et tirée seulement à cent exemplaires numérotés (170 pages petit in 8°)

Je doute que l'édition à la marque d'Icarus soit la première ; car, ainsi qu'on le verra

Dans la préface de ce livre, adressée « à madame Minerve, sa chière cousine, » Jane Flore lui rappelle que ces contes furent « bien à propos racomptez en vostre compaignie à ces vendanges dernières, où estoyent nos bonnes cousines et amyes, madame Mélibée, madame Cébille, madame Hortence, madame Lucienné, madame Salphionne, madame Sapho, madame Androméda, madame Méduse et autres noz voisines, pour certain toutes de bonne grâse et scavoir : toutes, dis-je, de gentille noblesse aornées. »

Dans les éditions de 1574 et dans celle à la marque d'Icarus, les deux seules que j'aie pu consulter, on trouve en cet ordre les contes de mesdames Mélibée, Androméda, Méduse, Egine Minerve, Sapho Cassandre et Briolayne Fusque.

Ces deux dernières dames faisaient sans doute partie des autres voisines non désignées nominativement par madame Flore ; en revanche, on ne voit rien ni de madame Salphionne, ni de madame Lucienne, ni de madame Hortence, ni de madame Cébille.

Le contexte montre cependant que trois d'entre elles au moins avaient aussi narré leur histoire et il permet de reconstituer, ainsi qu'il suit, les principales scènes de cette curieuse cour d'Amour. On remarquera qu'en comptant Jeanne Flore, elle se trouve composée de 12 dames.

I

La réunion eut lieu, à l'époque des vendanges, dans une maison de campagne située près de Lyon et appartenant à madame Salphionne.

Madame Cébille a commencé par une « acerbe accusation à l'encontre de la Sacrosaincte divinité d'Amour ».

Madame Lucienne, un peu plus âgée que les autres et à qui le temps a donné « certaine et plus sûre cognoissance par le long usage des choses en cest endroit de l'Amour, » répondit la première par un conte où elle montre des amoureux « qui sont demeurez morts emmy les périls», parce que « ilz n'estoyent vrays, entiers, ne loyaux amants ».

Ce fut ensuite le tour de la maitresse de maison.

plus loin, elle ne contient point tout ce qu'annonce le texte. On ne connaît même pas le nom de l'imprimeur qui avait adopté pour marque un Icare ailé avec cette devise : NE HAUT NE BAS, MEDIOCREMENT, marque qu'on n'a encore signalée que sur les contes de Jane Flore et sur un ouvrage anonyme intitulé : DROICTS NOUVEAUX, *publiez de par Messieurs les Sénateurs du temple de Cupido, sur l'estat et police d'amour, pour avoir entendu le différent de plusieurs amoureux et amoureufes* — sans lieu ni date. — La date de 1540, qui se lit à la fin du Lll^e arrêt et de celui contre les masques, prouve que l'impression est postérieure à cette époque.

« Madame Mélibée, après que la jeune Salphionne eut mis fin à son compte, où receut assez plaisir toute la compaignie, print la parole » et narra l'histoire du chevalier Andro, qui est *Loyonais*.

Quand madame Mélibée eut terminé, « elle veit madame Cébille atteincte de remords de sa conscience et espouvantée des justes et rigoureuses punitions d'Amour, pastir et muer de couleur, et prendre tel visage consterné de je ne scai quelle paour panique, que ont failliz et couards gendarmes en un camp, lors qu'ils oyent sonner les feinctes alarmes, le sang leur fuyt des membres au cœur afin qu'ils se retiennent en vie...

« Et entre elles ne fut plus parlé de cette matière jusques au lendemain, pource qu'il estoit temps de souper. Dont les tables dressées, s'asseirent chacune en son ordre, faisant la plus grosse chière du monde. Car tant bien et si sumptueusement furent traictées par madame Salphionne qui là, aux vendanges les avoit invitées, que mieux on n'eust peu. La sortie de table fut d'une chanson chantée à la louange du Sainct Amour par madame Agripine, vieille Dame, mais qui, toute sa jeunesse, de promptissime et loyale affection s'estoit adonnée au dévot service.

CHANSON CHANTÉE A LA LOUANGE DU DIEU D'AMOUR

Plus ne suis ce que j'ai esté,
Et ne le sçaurois jamais estre :
Mon beau printemps, et mon esté
Ont faict le saut par la fenestre.

Amour, tu as esté mon maistre :
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
O ! si je pouvois encor naistre,
Comme je te servirois mieux !

« Fini le compte fait par madame Mélibée des amours de la dame Rosemonde, madame Andromèda, gentille et amoureuse femme, se composa en geste propre et advenant, puis avec une jolie et gratieuse mode féminine, va ouvrir sa vermeille bouche suavement redolente ». Elle narre la « punition que print la déesse Vénus d'une orgueilleuse dame (*Méridienne*) qui ne voulut oncques donner mercy à un sien fidèle et loyal amant (*Pyrance*) ».

« Madame Méduse, sur ce poinct que la dame Andrométda avoit mis fin à son parler, se dressa, et avec une décente mode féminine, là où l'on pouvoit facilement percevoir que vray amour avoit en son profond cœur allumé l'un de ses

délicieux et chaleureux flambeaux, retint silence de la compaignie ; après, avec voix distincte et doucement sonnante, va ainsi prendre la parole ».

Suit le conte *d'une Dame en beauté excellente qui fut ingrate à ses amants.*

« Là se teust la gentile et amoureuse Méduse, et en son lieu se tint paisible ayant eu face vermeille comme sang du desdain qu'elle avoit prins d'une telle grande offense (*celle qu'elle avoit narrée*). Dont madame Minerve, femme pour vray très belle, jeune, gaye et éloquente en son parler, va dire :... »

C'est ici que se place, en tête du conte *de la mort de Narcissus et de la transmutation d'Echo*, le sonnet de Marot dont je parlerai plus loin, suivi de cette réflexion judicieuse :

« Veu ce nous n'avons doncques tort, amoureuses compaignes, si pour mitiger nos martirs venons à choisir qui puisse suppléer aux fautes que font nos maris impotens, lesquelz possible, quoiqu'ilz mestent le ciel et la terre ensemble, quand ilz nous surprennent en nos larcins amoureux, sont bien joyeux de trouver œuvre faicte ».

Quand madame Minerve eut fini son conte, « toutes les dames en leurs célestes faces furent merveilleusement commëues, car combien qu'elles fussent coulpables de leurs intégritez, et qu'elles n'avoient encore faict fautes dont elles peussent en rapporter peine : si esse néantmoins que les plusieurs doutoyent qu'il n'advinct en aucun temps qu'elles vinssent à cheoir en telz inconvénients. Madame Cébille, seule encore, persistait en son erreur, et ne se fleschissoit non plus son hautain et endurcy cœur que faict une grande montagne battue des impétueuses undes de la mer. Ce que voyant madame Sapho, laquelle avoit jecté l'œil sur sa contenance pour cognoitre si elle persistoit, va prendre la parole et dict *le conte des Amours de Nastagio avec une jeune demoiselle de la noble ville de Ravenne en Italie.*

« Le lendemain, les belles dames, au plus matin levées, comme celles qu estoyent tant gayes que l'instinct amoureux, qui ainsi les démenoit, voyant que le soleil démonstroit signe de belle journée au possible, se mirent ensemble en chemin pour aller à l'église de la paroisse, où elles arrivèrent si à poinct qu'elles trouvèrent le curé du dict lieu tout prest et revestu pour dire et célébrer la messe. Chacun se mict en ses prières et dévotions : après ce, la messe dicte, retournèrent au logis pour diner. Si feirent la plus grande chière qu'on scaurait dire, car madame Salphionne y avoit donné tel ordre que rien n'y défailloit.

« Mais à peine avoit-on servy le dernier mectz que voicy arriver de compaignie six jeunes hommes lyonnois, desquelz les aucuns là scavoient estre leurs amyes et dames, dont n'est de merveille si elles furent aises et satisfaictes en leurs volontez, sauf madame Cébille, laquelle persistoit en sa vieille erreur de ne jamais assubjectir à l'Amour.

« Madame Salphionne descendit tost à la porte, pour ce qu'il faisoient semblant de passer outre et qu'ils estoyent conviez ailleurs ; mais tant feit bon devoir la dame qu'elle les arresta, moitié par prières, moitié par force, avallant avec une joyeuse manière de faire la bride aux chevaux. Parquoy ainsi arrestez et descenduz montèrent tous en la salle et saluant très honnestement les belles dames, s'asseirent ensemble avec elles à table : non sans tenir plusieurs et beaux et joyeux propos des nouvelles de la ville et de ce qui y estoit intervenu, elles estant aux vendanges ».

Après qu'on eut diné et dansé, madame Saphionne s'adressant aux jeunes lyonnais leur dit :

« Je suis présentement en votre survenue aucunement marrye et joyeuse, chers amys : marrye que n'avez esté icy avec nous depuis dix jours en ça, pource que auriez reçeu vostre part des joyes et liesses par nous démenées, et aussi ouy les très beaux comptes et propos d'amour par chacune de nous à son tour racomptés, et je suis joyeuse que ores estes arrivez tout à poinct pour en ouyr le dernier dont la charge en est à celle jeune et très belle dame que voicy-la (or leur monstroit-elle la plaisante et faconde Cassandre, qui avec un reposé et honneste silence attendoit l'heure de commencer son compte) : pourtant je conseille que nous nous transportions au lieu à ce désigné dans nostre jardin...

« Adoncques yssirent de la salle, eulx s'entretenans deux à deux par la main et cheminans au long d'une tonne tapissée naturellement de verdure et de rosiers fleurans comme basme, arrivèrent en un jardin grand et spacieux, au milieu duquel sailloit une belle fontaine d'eau vive et argentine toute environnée de divers arbres, sur lesquels oyoit on oyseaux de diverses espèces chantans de leurs petites gorgerettes tant mélodieusement que c'estoit un droict paradis à l'ouyr. L'eau d'icelle fontaine y estoit conduicte par petitz canaux de la prochaine montagne, où, estoyent les plantureuses vignes de la dame Salphionne, et tant proprement estoit dispersée qu'il s'y voyoit en divers lieux du jardin petits ruysseaux (qui gardoient les herbes en fleurs de l'ardeur du soleil) fluans vers un certain vivier, où l'on pouvoit pescher poissons de toute sorte et en telle quantité qu'on vouloit. Quant est des fruictz dudict jardin, pour certain je cuide que ne se trouveroit en tout le monde fruictage, fust bien ès jardins d'Alcinoüs, qu'il n'y eust de l'espèce : encore s'en cueilloyent de telz que l'on n'eust sceu finer ailleurs, pour or ou argent qu'on sceut donner.

« Là ne se souloit-il jamais entre les dames parler de propos fâcheux, mais de l'Amour, de sa divinité, de son pouvoir et de sa mère Vénus : là on dançoit, on chantoit et faisoit-on les rinhes et opulents festins seulement : là estoit-il loisiblé estre sans souci au plus grand soulas du monde. A costé de la fontaine, sur l'herbe qui y estoit merveilleusement verde et drue, entremeslée de diverses fleurs, heureux repos et contentement des yeux humains, avoit faict dresser

madame Salphionne un riche pavillon de soye ; soubz lequel faisoit tant bon se reposer que merveille pour l'ardeur du soleil qui y augmentoit les fraischeurs. Or, soubz icelui pavillon s'assit la compagnie sans aucunement garder l'ordre, mais ainsi que fortune octroya à chacun sa place et lieu.... Dont après le silence impetré, commença ainsi à parler la gentille Cassandre, ayant tout premier assis sur le chef d'un chacun ung beau chapeau de fleurs odoriférantes, tous pareils du sien qu'elle avoit mis sur sa blonde teste, et tant bien advenoit le sien à la belle Cassandre qu'elle ressembloit une des Graces de Vénus ou plutost Vénus même. »

Les aventures du preux et vaillant chevalier Hélias le blond, fournirent le sujet de son conte.

Le conte fini, les jeunes hommes voulurent prendre congé « et ja estoyent les chevaux bridez en la court, quand la belle Cassandre va reprendre la parole et toute joyeuse et soubriant dit : Moy et les dames qui icy sommes, sçavons que voz plus urgentes affaires vous tirent au retour, parquoy ne voudrions aucunement presser de demeurer. Au fort, seigneurs amys, sachant aussi qu'il suffira, si despartez d'ici demain au plus matin, vous prions de demeurer au soupper. Je suis certaine que plus gros plaisir ne pourriez faire à madame Salphionne, nostre bonne et gracieuse hostesse ; pour ce ne nous refusez poinct : et vous autres, Mesdames, priez-les-en, chacune endroict soy.

« Adoncques toutes les dames se mirent en devoir de les arrester, et mesme madame Salphionne cependant faict desrober les selles aux chevaux. Parquoy eux, se voyant ainsi pressez, s'accordèrent de demeurer ce soir : les tables furent incontinent dressées ; si s'asseirent en pareil ordre que au disner, et les traicta madame Salphionne avec une si grande opulence de viandes précieuses et délicates, que mieux on n'eust peu en la ville.

« Or sur l'issuye du souper, va dire en ceste manière madame Briolayne Fusque, belle et gentille amoureuse dame au possible, et laquelle pour avoir la possession du cœur d'un vray et loyal sien amant, se tenait toute heureuse et riche en amour :

« Attentivement j'ai les points noté du compte de la jeune Cassandre, laquelle chose m'a incitée, mesmement pour augmenter les terreurs de cette horrible et froide femme que voyez là seoir pasle et en silence versant en son cœur ne scay quelle chose de cruel, de y adjouter encores et dire pleinement que la cruelle vengeance prinse de la mort de Guillien de Campestain peut rendre tesmoignage en quelle révérence et honneur estoyent soubstenuz et emparez le loyaux amants. »

Cette horrible et froide femme n'était autre que dame Cébille dont toutes ses compagnes avaient combattu les théories en amour.

Les récits des *mauvaises fortunes de Guillien de Campeftain de Roussillon*

est bien le dernier morceau du recueil, car Jeanne Flore le termine par cette épitre au lecteur :

Madame Fusque ayant fourny son compte
D'amour, lequel les cœurs endurcis dompte,
Je t'ai voulu, pour la conclusion,
Bien advertir que tout ce est fiction
De poësie. Et pour ce donc ne glose
Point autrement en mon œuvre les choses
Qu'elles ne sont à mon désavantage.
Je blâme ici l'impareil mariage;
Aussi de vray est-il bien à blasmer :
Quant il en vient un fruict tant fort amer,
Que le soulas, par la disconvenance
Des mariés je tourne en difconvenance.

II

Les détails que l'on vient de lire réfutent suffisamment l'opinion d'après laquelle les contes de Jeanne Flore auraient été narrés à la cour d'Alençon, en présence de la duchesse Marguerite de Valois qui devint reine de Navarre, en 1527 par son mariage avec Henri d'Albret. Le bibliophile Jacob ne présente d'autre preuve que le rondeau de Marot cité par madame Egine Minerve :

En languissant et en griefve tristesse
Vit mon las cœur jadis plein de liesse,
Puis que l'on m'a donné mary vieillart,
Hélas pourquoy? rien ne scait du vieil art
Qu'appert Vénus, l'amoureuse déesse.
Par un défir de monstrer ma prouësse
Souvent l'assaux : mais il demande où est-ce?
Ou dort peut-être et mon cœur veille à part,
En languissant.

Puis quand je veux lui jouer de finesse,
Honte me dict : cesse, ma fille, cesse,
Garde-t-en bien : à honneur prens esgard.
Lors je respons : Honte, allez à l'escart :
Je ne veux pas perdre ainsi ma jeunesse
En languissant.

rondeau qui aurait été composé par Marguerite de Valois comparée souvent à la déesse Pallas par les poètes de son temps.

Mais il est fort difficile d'admettre que madame Minerve, *la chière cousine* de Jeanne Flore, qui s'en va vendanger près de Lyon chez une de ses amies, soit une princesse de si haut lignage. Lyon était du reste souvent appelée à cette époque la *ville de Minerve*, à cause de la brillante société littéraire qui y florissait.

C'était à Lyon, depuis longtemps en relations commerciales avec Florence, que s'étaient réfugiés une foule de Florentins, fuyant leur patrie déchirée par les factions. Ils y avaient apporté le goût des lettres et des arts, alors dans tout l'éclat de leur renaissance dans la patrie des Médicis. L'imprimerie Lyonnaise se signalait par les chefs d'œuvres des Gryphe, de Henri Estienne, de Dolet, de Guillaume Roville, de Jean de Tournes. De riches amateurs, Jean Grolier, Antoine de la Porte, le capitaine Salla, le prêtre Etienne Charpin rassemblaient des *librairies* ou bibliothèques de livres rares et précieux. Guillaume du Choul écrivait ses dissertations sur les Antiquités Romaines; Jean, son fils commençait à faire connaître la flore du pays; Symphorien Champier fondait un collège de médecine, tout en compulsant les vieilles chroniques comme Guillaume Paradin; Benoît Court s'occupait de jurisprudence et donnait un curieux traité sur les *Arrests d'Amour*; François de Billon publiait, en 1555, *Le fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin;* une foule de poètes ou d'érudits se faisaient, par des œuvres plus ou moins légères, une réputation qui parvenait jusqu'à la cour. Guillaume et Maurice Scève, Barthélemy et Jacques Faye, Mathieu de Vauzelles, Pierre et Laurent de Bourg, Claude de Taillemont, Louis Meygret, Cristophe de Longueil, Jérome Fondulo, etc., furent célèbres en leur temps; qui les connaît aujourd'hui?

La plupart d'entre eux se réunissaient, d'après le P. Colonia, dans une maison de la montée de Fourvières, appartenant en 1570 au premier président, Nicolas de Lange; d'où le nom d'*Académie Angélique* donné à ce cercle de beaux esprits où l'on invitait les étrangers de marque en passage à Lyon. Clément Marot, Baïf, Jean Second, Saint-Gelais, Voulté, Agrippa, Guillaume de Poitiers, Claude de Rubys, Olivier de Magny, Pontus de Thyard, Bonaventure des Périers, l'un des valets de chambre de Marguerite de Valois et l'auteur de si charmants contes, Jacques le Pelletier du Mans qu'on suppose avoir été son collaborateur, et tant d'autres s'accordent à célébrer les *plumes d'or* de la cité Lyonnaise où les femmes, aussi savantes que leurs frères et leurs maris, subjuguaient par leur beauté ceux qu'elles avaient étonnés par leur esprit.

Telles furent : Claudine du Perron, Claudine, Jeanne et Sibylle Scève, Sibylle et Marguerite de Bullioud, Jeanne Gaillarde, Jeanne Faye, Jacqueline Stuard, Marguerite de Bourg, Catherine de Vauzelles, Louise Sarrazin, Marie de Pierre-vive, Françoise Pascal, Philiberte de Fuers, Pernette du Guillet, Clémence de Bourges, etc., dont madame Récamier et madame Yéméniz firent, dans notre siècle, revivre les charmes.

Marie de Pierre-vive épousa un banquier, Antoine de Gondi, sieur du Perron. Sa beauté était dans tout son éclat vers 1540; la reine Catherine de Médicis la choisit comme gouvernante des enfants de France, à cause des rares qualités de son esprit.

Sibylle et Margueritte Bullioud, sœurs de Symphorien Bullioud, évêque de Soissons, étaient également renommées pour leur esprit et les grâces dont elles étaient douées. — Sibylle fut mariée à Claude de Laurencin baron de Rivière. « Pendant un des séjours que la reine Anne de Bretagne fit à Lyon, elle fixa l'attention de cette princesse et lui plut tellement par le charme de sa conversation, la variété de ses connaissances, l'enjouement de son caractère, qu'elle la mit au rang des dames de sa chambre. La reine Claude, femme de François Ier, lui accorda le même honneur et l'investit de toute sa confiance. » (Breghot du Lut — *Mélanges*, *p.* 386). Corneille Agrippa fit sa connaissance avec son mari pendant son séjour à Lyon en 1526 et 1527 : il en parle plusieurs fois dans sa correspondance. — Marguerite Bullioud épousa Pierre Salla, sieur de l'Antiquaille, *qui mit en rimes françaises* le roman de Tristan et de la belle reine Iseult; elle fut également en correspondance avec Agrippa et plusieurs autres savants.

Claudine Scève est citée avec sa sœur Jane par François de Billon au nombre des « femmes doctes de son temps »; on suppose que c'est à elles que s'adresse le dizain de Marot :

A DEUX SŒURS LYONNOISES

Puifque vers les sœurs damoizelles
Il ne m'eft possible d'aller,
Sus, dizain, courez devers elles,
Au lieu de moy vous faut parler :
Dites leur que me mettre à l'air
Je n'ose, dont me poise fort,
Et que pour faire mon effort
D'aller visiter leurs personnes,
Je ne souhaite estre aussi fort,
Comme elles font belles et bonnes.

La famille Sève ou Scèva était venue, à la fin du XVe siècle, du Piémont à Lyon où elle ne tarda pas à occuper des positions considérables dans la magistrature.

Marguerite de Bourg est également citée par Billon; elle habitait son

château de Gaige avec ses deux filles « petites fleurettes de preis de fon fang issues, si divinement arrosées de toute liqueur désirable d'esprit, qu'il semble que, pour quelque gaige d'honneur, elle les veuille un jour présenter pour illustrer tout le Lyonnois ». Guillaume Roville lui dédia ses éditions italiennes des poésies de Petrarque et du Décameron de Boccace.

Jane Faye et Jane Scève ont eu l'honneur de recevoir des *Estrennes* de Marot qui fit à Lyon plusieurs séjours en 1530, 1536, 1537 et 1538.

A JANE FAYE, LYONNOISE.

Pour estrene je vous exhorte
Fuyr d'Amour la cruauté ;
Mais si vous n'estiez la plus forte,
Je vous estrenne en prisvaulté,
D'un amy plein de loyaulté,
Loyaulté ronde et mesurée
Au compas de vostre beaulté,
Mais qu'il soit de plus grand' durée.

A JANE SÈVE, LYONNOISE.

Je ne sçay quelles estraines
Plus excellentes vous vouldriez
Que les grâces tant souveraines
Des dons à vous appropriés ;
Mais je sçay que quand vous auriez
Cela que sent voftre présence,
Sans point de faulte vous seriez
Quelque princesse d'excellence.

Jacqueline Stuard, fille d'un marchand, Catherin Stuard, et de Sibylle Cadière, célèbre par sa beauté et ses talents (*), est surtout connue par un envoi qu'elle fit au poéte Des Périers.

Le *Recueil des œuvres de feu Bonaventure des Périers*, Lyon, Jean de Tournes 1544, in 8°, contient, p. 184, cet *Envoy par Jacqueline de Stuard, Lyonnoise* :

O quel effort cruel et dangereux,
Quant contre Amour, Amour faict résistence ?

*) Louis duc de Savoie tomba malade chez Sibylle en revenant de Paris et y mourut le 9 janvier 1465.

O que celuy est vrayment malheureux,
Qui contre soy a soi-mesme en déffense ?
Je sens en moy ceste grand' violence
Estant contrainte à autre m'adresser.
Mais qui pourroit de cela me presser,
Veu que changer n'est point à mon usage ?
Amour luy-même, il me le faict laisser
Pour me venger de son tort et oultrage.

Et la réponse suivante par des Périers :

Le cœur qui dict qu'à changer le contrainct
Contraire Amour, d'Amour n'a cognoissance,
Car qui bien ayme à bien aymer s'astrainct,
Doubtant d'Amour la cautelle et puissance.
Il est si fin, ce Dieu de jouyssance,
Que comme il sçait par semblans attraper,
Ainsi il fainct de laisser eschapper
La proye, à fin d'esprouver sa constance !
Mais s'elle cuide enfin s'émanciper,
Il a pour elle assez de résistance.

La réponse à un rondeau de Marot est la seule chose qui nous reste authentiquement des œuvres de Jeanne Gaillarde ; on la trouve à la suite du rondeau dans les œuvres du poète.

A JEHANNE GAILLARDE, LYONNOISE

D'avoir le prix en science et doctrine
Bien mérita de Pisan la Cristine
Durant ses jours : mais ta plume dorée
D'elle serait à préfent adorée
S' elle vivoit par volunté divine.
Car tout ainsi que le feu l'or affine
Le temps a faict nostre langue plus fine,
De qui tu as l'éloquence asseurée
D'avoir le prix.

A. DE ROCHAS.

(*A suivre.*)

CHANSONS GASCONNES

LES ESCALES

Meste Yan qu'a le fringale :
Le cerisé qu'où disé...
Yan que va cerca l'escale
E que fuye au cerisé.
En mynyan, hami de huye,
E l'estoumac en soulas,
Yan pren l'escale et l'estuye
Per que d'auts n'y puyin pas !

Dous aunous le flou s'estale
Sus un soum. Ab grand soupic,
Yan qu'y ba pausa l'escale :
Tout barcloun qu'es un amic.
Un cop là haut, desbiade,
L'escale, e Yan, pley d'aploun,
Que cred qu'à heyt le puyade
Chens amics e chens barcloun.

LES ÉCHELLES

I

Maître Jean a la fringale,
Les cerises lui font envie...
Jean va prendre une échelle
Et grimpe au cerisier.
En mangeant la faim s'apaise
Et, l'estomac en repos,
Jean prend l'échelle et la couche
Pour que d'autres n'y montent pas.

II

Des honneurs la fleur s'étale
Sur un sommet : Plein de souci,
Jean y pose l'échelle :
Tout échelon est un ami !
Une fois là-haut, renversée
L'échelle ! Et Jean, plein d'aplomb,
Croit avoir fait la montée,
Sans amis et sans échelons !

ISIDORE SALLES.

COM TAN D'AUTES !

Lou Bertranoun de Gayat
Qu'ère lou mé bet gouyat
De Luc à Hounère ;
E le Ninette dau Miey
De les goutabey yates,
Qu'ère le mi bère !

Touts dus, chens lou sacremen,
Que s'aymaben tendremen,
Lou bloun, le brunette,
Quen, un jour, terrible sort !
Cop de sang... Bertranoun mort !
Planhem le Ninette !

E tout matin, au segrat
De tout co, que l'a plourat,
Le bère maynade,
Mé triste que lou cyprès,
e praube ! — E dus mes après,
Qu'ère maridade !

COMME TANT D'AUTRES!

Bertranon de Gayat
Etait le plus beau garçon
De Luc à Honnère;
Et la Ninette du Miey,
Des filles, aussi,
Etait la plus belle!

Tous deux, sans le sacrement,
S'aimaient bien tendrement,
Le blond, la brunette!
Lorsqu'un jour, terrible sort!
Coup de sang, Bertranon mort!
Plaignons la Ninette!

Et tout matin, au cimetière,
De tout cœur elle l'a pleuré,
La belle enfant!
Plus triste que le cyprès,
La pauvre! et deux mois après,
Elle était mariée!

ISIDORE SALLES.

LES FÊTES DE SCEAUX

Le Monument d'Aubanel

Les fêtes données par les Félibres de Paris, le 3 juillet, ont été d'autant plus intéressantes qu'on y a inauguré le monument d'Aubanel. Le poète des *Filles d'Avignon* était plusieurs fois venu présider les fêtes de Sceaux, dans la fraîcheur des arbres et la chaleur de l'amitié félibréenne.

Les journaux parisiens en ont donné des comptes rendus détaillés et la presse illustrée en a reproduit les principaux épisodes.

Un livre va être publié par son fils en vue d'en consacrer le souvenir poétique. Nous avons cependant le devoir de donner un bref résumé.

La plus gracieuse des provençales, mademoiselle Caristie-Martel, a dit, au milieu des applaudissements les plus chaleureux, la poésie couronnée en l'honneur de Florian, et les beaux vers de Clovis Hugues *à Aubanel,* que vous lirez plus loin.

Son père, M. Caristie-Martel, de la Comédie-Française, a retrouvé pour déclamer, en l'honneur d'Aubanel, les vers vibrants de Félix Gras, l'accent provençal de sa jeunesse, et c'était merveille d'entendre l'éminent acteur donnant à la vieille langue du Midi le prestige d'une très noble diction :

Pouèto, ta paraulo
Es lou pan e lou vin.
Quau s'asseto à ta taulo
Fai un repas divin.

Lou vènt marin que bramo
Tèn la mar en coumbour.
Pouèto, dins ti dramo
l'a bèn d'autri rumour...

Quand le buste fut découvert, un bronze magnifique d'Etienne Leroux, MM. Sextius Michel et Paul Arène ont fait l'éloge du grand poète d'Avignon devant une foule enthousiaste. Puis MM. Frédéric Mistral et Roumieux ont pris la parole au nom du Félibrige de Provence, en deux belles improvisations dont on ne perdra pas le souvenir.

M. Sextius Michel, dans son entraînante péroraison, a éloquemment salué Aubanel en ces termes :

Oui, cher grand Félibre regretté, en attendant qu'Avignon t'élève la statue qui est due à ton génie, tous les Félibres de Paris, tous les Cigaliers, tes admirateurs et tes amis, tous ceux qui sont sensibles à la musique des vers, tous ceux que berce encore le souvenir de la terre au ciel bleu, tous ceux qui ont aimé, qui ont souffert, qui ont chanté, viennent t'apporter ici le pieux tribut de leurs hommages, et tous, nous nous écrions, dans la sincérité de notre enthousiasme :

« Gloire à toi, Théodore Aubanel ! »

Dans son brillant discours, que M. Adolphe Michel, dans *Le Siècle* où il a spirituellement fait dialoguer Aubanel et Florian, appelle « un vrai régal de lettrés », M. Paul Arène a très finement apprécié le génie poétique d'Aubanel :

Hier encore, en dehors d'un cercle d'admirateurs fervents et d'amis, Aubanel n'avait qu'une gloire relativement discrète. Aujourdhui son nom est sur toutes les lèvres, et les moins soucieux de lettres savent quel poète la patrie française a perdu.

Nous pouvons désormais admirer impunément *Cabrau*, *le Pain du péché*, qui sont en effet d'admirables drames, la *Grenade entr'ouverte*, cette épopée d'amour se déroulant en pleine nature provençale. Vaste horizon, ciel d'orage traversé d'éblouissants éclairs, et qui fait rêver d'un Henri Heine du pays de lumière, mais d'un Henri Heine moins ironique et plus douloureusement attendri. Nous pouvons admirer surtout les *Filles d'Avignon*, ce merveilleux recueil de sonnets empourprés et de strophes somptueusement épanouies, au milieu desquelles la *Vénus d'Arles* se dresse comme un beau marbre doré du soleil, sur les débris d'un théâtre antique écroulé où poussent des fleurs éclatantes.

Et rappelant le double amour de la nature et de l'art, de la Provence et de Paris, qui était au fond du cœur d'Aubanel, l'auteur de ces merveilleux *Contes de Paris et de Provence*, dont Lemerre vient de faire resplendir l'écrin, termine en ces termes :

Voilà pourquoi — notre ami Maurice Faure le proclamait tout à l'heure — voilà pourquoi, puisqu'Aubanel ne reverra plus son Avignon du haut des collines de la Carliste, puisque les amis parisiens attendront en vain cette fois son grand voyage de tous les ans, joyeux et longtemps médité comme une école buissonnière, voilà pourquoi, en espérant que la Provence lui élève un monument digne de ce qu'il a fait pour elle, nous avons voulu placer son image à côté de celle de Florian qui, gentilhomme, ne méprisa pas le parler des paysans et des ancêtres, de Florian qui, à la cour de la duchesse du Maine, se rappelait les bords du Gardon, de Florian, de Florianet, qui, comme notre Aubanel, se sentit, paraît-il, le cœur assez large pour également aimer, sans que ces affections sacrées également en fussent gênées, la France et le foyer natal, le pays d'enfance et la patrie.

Aubanel, Florian sont bien ici tous les deux dans cette Provence en raccourci que nous a trouvée Sainte-Etoile, à Sceaux dont les collines envoient leurs parfums à Paris, où, comme là-bas, chez nous, les champs ont des moissons d'œillets et de roses, et où, toujours, comme au pays de la *Vénus d'Arles* et de *Mireille*, on les abrite du vent derrière des haies de cyprès !

La séance littéraire des Jeux Floraux, qui a lieu dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, a présenté, cette année, un intérêt exceptionnel. L'*Eloge de Théodore Aubanel, les Fêtes du Soleil à Paris*, mis au concours, ont donné lieu à de piquants rapports de MM. Fourès et Tournier. Après le banquet de l'Hôtel de Ville, Mistral a chanté la *Cansoun de la Coupo*, puis, MM. Maurice Faure, J. Huot, Gardet et Mariéton, dans leurs brindes, se sont faits les interprètes du sentiment général en évoquant le souvenir de l'œuvre d'Aubanel et en associant la manifestation de Sceaux à celle des bons Français du Midi qui fêtaient, à la même heure, à Aix, le centenaire de l'union de la Provence à la France.

***

A THÉODORE AUBANEL

Ainsi donc te voilà poète,
En la bonne ville de Sceaux,
Dans une heureuse gloire, faite
Avec la chanson des oiseaux !
Quand tu t'es couché dans la tombe,
La strophe, innocente colombe,
A volé vers ce piédestal.
Point de vaines apothéoses !
Nous ne t'apportons que des roses,
En mémoire du ciel natal.

Quand tu nous chantais ta jouvence,
Tes rêves, ton amour des champs,
Toute l'âme de la Provence
S'épanouissait dans tes chants ;
Le bois offrait ses fleurs dorées ;
Les lèvres longtemps désirées
Oubliaient les anciens refus;
La brise chuchotait dans l'herbe,
Et le Rhône ondoyait, superbe,
Au bas de tes quatrains touffus...

Car tu fus l'artiste sincère,
Poussant des cris, versant des pleurs,
Égrenant sans fin le rosaire
Des inconsolables douleurs !
C'était la nature elle-même
Qui sanglotait dans ton poème
Au nom de l'amour infini,
Pendant qu'au doux appel des vierges
Le vieux cloître, étoilé de cierges,
Te prenait ta brune Zani !

Et pourquoi donc les tourterelles,
Sœurs des strophes au vol troublant,
N'auraient-elles pas sur leurs ailes
Emporté ton beau rêve blanc?
Pourquoi le rameau vert qui penche
N'aurait-il pas à la pervenche
Redit ton lyrique sanglot,
Quand tu chantais dans la nature
Comme le vent des nuits murmure,
Comme la fleur des champs éclôt?

La Vénus d'Arles qui féconde
La cendre des temples croulants,
Te tendait sa poitrine ronde
A travers les rythmes tremblants;
Le drame, ton altier convive,
Enivrait notre âme pensive
Du vin puissant qu'il te versait.
Et quelle flamme en ta poitrine!
Tu rêvais comme Lamartine,
Et tu pleurais comme Musset.

Or maintenant, sous ces feuillages,
Loin des rumeurs de la cité,
Garde l'attitude des sages
Dans la gloire et dans la clarté;
Souris à l'oiselet qui passe;
Mêle au tremblement de l'espace
Ton souvenir calme et béni;
Et figure-toi que ces roses
Tombèrent un jour demi-closes
Du blanc tablier de Zani!

CLOVIS HUGUES.

PIERRE GOUDOULI

Bien peu de personnes ont l'occasion d'étudier les anciens poètes du Midi de la France, et pourtant il en est quelques-uns qui ont laissé des œuvres, sinon remarquables à tous égards, du moins assez curieuses et assez intéressantes pour ne pas être laissées dans l'oubli. Parmi ceux qui ont fait briller la langue d'oc, je crois devoir en citer un qui m'a paru mériter une attention toute particulière. Je veux parler de Pierre Goudouli (1), né à Toulouse en 1579, et mort dans cette même ville le 10 septembre 1649.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter la vie de Goudouli. Il suffit de dire que son père, chirurgien fort expérimenté dans son art, voulut lui faire étudier le droit. En conséquence, le jeune homme se fit recevoir avocat, mais il ne plaida jamais et se contenta de faire des vers.

Très versé dans la connaissance de l'ancienne fable et dans l'étude des auteurs grecs et latins, il aimait surtout Virgile qu'il voulut souvent imiter, mais qu'il ne put jamais égaler, quoi qu'il fît. Comme les poètes de tous les temps, il écrivit dans la langue de son pays, et il y réussit tellement bien qu'il n'a pas encore trouvé son égal.

Sous le titre de *Ramelet moundi,* le petit rameau toulousain, Goudouli a composé des odes, des sonnets, des chansons, des boutades, des dialogues, des prologues, des épigrammes et même des noëls.

Son premier recueil était dédié au Magnifique, Grand et Brave seigneur Adrien de Montluc, prince de Chabanes, comte de Carmaing, baron de Montesquieu, La Bastide, Saint-Julien et autres lieux. Plus tard il dédia encore à Adrien de Montluc, un second recueil qu'il appelait un petit bourgeon destiné à se rattacher au premier rameau. Chacun de ces recueils s'appelait *uno floureto*, un bouquet de fleurs. Quand il composa sa troisième *Floureto,* il la dédia à messire Philippe de Caminade, président à mortier au parlement de Toulouse. Enfin son quatrième recueil, *La Floureto Noubelo del Ramelet moundi,* fut placée sous le patronage des huit capitouls de Toulouse en l'an 1646.

On voit que Goudouli savait se créer des appuis. Il savait aussi trouver des bienfaiteurs, ainsi que le prouvent diverses pièces adressées à de grands personnages, entre autres, au seigneur de Montrabe, au prince de Condé, à monsieur le premier président, à M. de Rességuier, à M. de Poumayrol et à M. le duc de Montmorency, devant lequel il récitait, en masque, selon l'usage du temps, les prologues en prose composés pour ses ballets.

(1) Le poète signait toujours Godolin ou Godelin, mais ses compatriotes l'appelaient, dans leur langage, Goudouli, et cette dénomination a prévalu.

Il avait jadis gagné le souci d'argent à l'académie des Jeux Floraux, et il travaillait alors, disait-il, pour perdre le souci d'avoir de l'argent.

Enjoué, spirituel, homme de plaisir plutôt qu'homme d'étude, Goudouli n'a négligé aucun genre de poésie. Il se plaisait surtout à composer d'agréables chansons de table, quand il était au milieu de ses amis; mais de graves défauts y déparent quelquefois son naturel heureux et sa grâce inimitable. Pour le bien juger, il faudrait réduire ses œuvres poétiques à un petit nombre de pages et en dégager tout ce qui tombe dans la bouffonnerie et dans la trivialité. En séparant ainsi l'or pur de l'alliage, en écartant un fatras d'épigrammes sans sel, de plaisantries grossières et d'antithèses forcées, le poète reste comme un modèle de grâce et de délicatesse, dont les écrits peuvent prendre une place honorable parmi les plus recherchés.

Pour bien apprécier la valeur de Goudouli, il convient de l'étudier dans ses poésies diverses, le plus beau fleuron de sa couronne poétique. C'est là surtout qu'il est naturel. En véritable méridional, il sait joindre la passion à la gaieté, la finesse à l'ingénuité, le badinage à la bienveillance et même à la malice, sans jamais montrer de méchanceté.

Mais avant de parler des poésies légères, qu'il me soit permis de dire quelques mots des *Stances sur la mort de Henri le Grand.* Ce n'est pas que ce morceau soit un chef-d'œuvre, ainsi que paraissent le croire plusieurs des admirateurs du poète toulousain, mais Goudouli, imitateur de Virgile, rappelle assez bien la manière de son modèle. On pourra en juger par les premières stances, entièrement dans le genre bucolique où respire un charme attendrissant qui dispose l'âme à la mélancolie.

« Gentils petits bergers, dit le poète, qui sous les petits ombrages, sentez s'apaiser la pesante chaleur du jour ; tandis que les petits oiseaux, pour saluer l'amour, enflent leurs gosiers de mille chansonnettes. Petits ruisseaux dont l'argent mignardement vagabonde, petits près où le plaisir vous englue les yeux, lorsque la jeune saison vous charge de rameaux, écoutez comment se plaint une nymphe toulousaine.

... De ronces de douleur mon âme environnée fuit du grand soleil la chevelure d'or, pour aller dans un rocher pleurer des yeux et du cœur... »

Jantis pastourelets, que dejouts las oumbretos
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant qué les auzelets, per saluda l'amour,
Ufflon le gargailhol dé milo cansounetos;

Petits rius, doun l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun le plazé nous embesco les els,
Quand la joueno sazou bous cargo dé ramels,
Augets coussi se plaing uno nympho moundino.

Dé roumecs dé doulou, moun amo randurado
Fugic del gran soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'el é dé cor....

Ce début est charmant. L'auteur nous a transportés dans un riant bocage, auprès des eaux murmurantes d'un clair ruisseau. Mais bientôt il s'égare et nous conduit au milieu des combats, sortant ainsi d'un sujet qui aurait dû jusqu'au bout être empreint d'un sentiment profond de douleur mêlé d'indignation.

En lisant attentivement cette pièce, on reste convaincu que le dialecte languedocien était dans toute sa beauté lorsque la langue française n'était pas encore entièrement formée. Chez Goudouli le rythme est lyrique, l'expression est riche, souvent hardie et toujours pittoresque. L'apostrophe à Ravaillac, dans la pièce que nous venons de citer, est pleine de chaleur, de verve et d'entraînement, quand il s'écrie: « Qui te soutint le bras avec tant d'assurance pour ne pas faiblir sous l'horreur d'un tel coup ?

Qui te piegéc lé bras de tant d'asseguranço
Qui nou fiblesso pas jouts l'aourou d'un tal cop ?

J'aimerais à montrer, ici, Goudouli se soutenant dans une note noble ; je voudrais le voir s'élever jusqu'au sublime. Malheureusement le ton de l'ode se mèle trop souvent à celui de l'églogue ; quelquefois même deux stances qui se succèdent immédiatement, se heurtent et se repoussent, tant elles diffèrent de ton et de couleur. Sans doute il y a souvent de l'esprit; mais il faut le découvrir au milieu d'un entassement d'images communes, de pensées fausses ou recherchées.

Autant l'invention, la sensibilité, le bon goût font défaut à Goudouli dans la poésie lyrique, autant il est naturel, délicat et gracieux, sans enflure et sans recherche dans ses poésies légères. Aussi est-ce par ces dernières qu'il a véritablement établi ses titres à la gloire des lettres. Si je prends au hasard dans ses œuvres, je citerai l'*Aveugle et son guide*, charmante pièce dans laquelle l'auteur se plaît à dépeindre les mignonnes toulousaines, *los toustounetos moundinos*. Pour s'assurer que la réputation de beauté qui leur est faite est bien justifiée, il jette à bas les petites capes et découvre les visages. Il admire aussitôt un front dont la perfection le ravit ; puis il s'écrie : » Ce qui est encore bien joli, ce sont deux petites joues jumelles mignonnes et vermeilles. Aussi quand l'aile du printemps vient essuyer les prés mouillés et chasser le froid et la bise,

il prend et mêle les couleurs de ces belles joues pour émailler toutes les fleurs. »

Un'autro causo pla poulido
Aco soun dos gautos sourretos
Poutounetos et bermeilletos.
Ta be quand l'alo del printens
Ben eyssuga les prats gouttens
Et cassa le tor et la bizo,
D'aquelo gauteto ta lizo
Pren et malébo las coulous
Per mirgailla toutos las flous

Après avoir été ravi de contempler ces joues si fraîches, il reste enchanté de cette chevelure frisotée et douce, *d'aquel pel frisoutat et dous;* puis il montre deux beaux yeux, *dous soulels,* un petit nez mignon, et deux lèvres dont la couleur naturelle dépasse le plus rouge corail

Dous pots doun le tint natural
Mato le pu routgé coural.

Il reste enfin en admiration devant les jolies petites dents des Toulousaines, *aquellos dents ta poulidas*, blanches comme des perles, et dans son enthousiasme, il s'écrie :

Hurousa qui talos dentetos
Mourdran lé naz per amouretos!

« Heureux à qui de telles petites dents mordront le nez par amourettes. »

Quand il a analysé les diverses parties du visage, il se hasarde à examiner le corps; mais il ne tarde pas à suspendre son examen, car il faudrait signaler une nichée de beautés, *un nizal de beutats*, que nul ne doit connaître. En cela Goudouli se montre plus réservé que son compatriote Gabriel de Minut, baron du Castera, sénéchal de Rouergue, lequel dans sa *Paule-graphie ou description des beautés d'une dame Tholosaine,* ne craignit pas de décrire les perfections de chaque partie du corps de la célèbre Paule de Viguier, celle que François Ier avait publiquement nommée la Belle Paule (1).

Cependant la mode du temps lui permet de signaler une pomme à moitié mûre qui, pour nous donner mille envies, se divise en deux jolies boules, sur chacune desquelles est planté un petit bouton, *un petil poupel*. Le poète ne va pas plus loin : il s'excuse de ne pouvoir parler de ce qu'il n'a point vu, et termine ainsi ce gracieux morceau :

« Ainsi, ô belles Toulousaines, or, soleils, perles et petites fleurs, agréez

(1) Chose assez singulière, ce livre fut publié en 1587 par les soins de la sœur de l'auteur, Charlotte de Minut, abbesse du monastère de Sainte-Claire de Toulouse. Il était dédié à la reine Catherine de Médicis.

qu'un bon compagnon parle toujours à votre louange, et que bravement il soutienne, à beaux traits d'esprit et de langue, qu'en vous demeurent nuit et jour la beauté, la grâce et l'amour. »

Douncos, ô bellos Moundinetos,
Or, soulels, perlos et flouretos,
Agradats qu'un boun coumpagnou
Parlé toutjoun à bostre aunou,
Et que bragardamen sustengo,
A bel tail d'esprit et dé lengo,
Qu'en bous demorou neyt et jour
La beoutat, la gracio et l'amour.

Dans ce petit poème qui n'a pas plus de 176 vers, Goudouli a véritablement tracé une ravissante peinture. Et quel heureux emploi il fait de ces diminutifs, l'une des grâces, la première peut-être de ce charmant idiome languedocien ! *las toustounettos, les pastourelets, las oumbretos, les auzelets, las embejetos, les pradets, les poulets, las amouretos, les éfantets, etc.*

S'il charme quand il chante la beauté, le poète toulousain sait être désagréable, pour ne pas dire plus, sitôt qu'il parle de la laideur. Aussi, dans sa *Querelle d'un berger contre un satyre*, il montre une affreuse créature dont l'horrible chevelure luisante comme le fond d'une lampe pourrait servir à encorder une toupie.

De sa courolo l'orre pel
Luzis coum 'un quioul de calel,
Et dam le plus prim dé sa tufo
N'encourdarion uno baudufo.

Voilà pour les cheveux. S'il dépeint le visage de cette femme, il nous dit que son front ressemble à une tuile creuse, et neuf poils lui forment les cils arrangés comme un jeu de quilles.

Soun froun semblo un teule canal
Et nau pels li formon las silhos
Arrengats coum 'un joc de quillos

Quant à ses joues de gras-double qu'à la halle on vendrait plus d'un sou, elles sont ridées comme une vieille savate et s'ajustent comme un portefeuille.

Sas gautos dé doublé dé bioou
Qu'a l'halo baldrion may d'un soou,
Ridon coum 'uno groullo bieillo
S'ajustou coum 'un portofeillo.

J'avoue que j'aime mieux Goudouli, et je crois que chacun sera de mon avis, quand il chante sa maîtresse :

Jouts le noum de Liris yeu canti ma droulletto.

Il compose alors ce joli sonnet dont je veux d'abord donner la traduction :

« Hier pendant que le chat huant, le hibou et la chouette s'entretenaient de leurs petites affaires, et que la triste nuit cachait la grande lampe du ciel pour étaier ses étoiles, un berger disait : « Hélas ! que j'ai fait une grande faute de donner mon amour à qui n'en veut point, à la belle Lyris dont l'âme de glace veut rendre pitoyablement ma poursuite vaine. Pendant que son troupeau pait dans la prairie, j'ai voulu cent fois lui parler de mon amour, mais la cruelle s'enfuit vers les autres bergères. Ah ! soleil de mes yeux, si jamais je puis déguster deux baisers sur ton sein, je les ménagerai si bien qu'il dureront trois heures. »

Mais cette traduction ne saurait donner la moindre idée du style élevé et fleuri comme du choix des expressions du poète. Qu'on en juge.

Hier tant que la caüs, le chot et la cabeco
Tratabon à l'escur de lours menuts afas,
Et que la tristo neyt, per moustra sous lugras,
Del gran calel del cel amagabo la meco,
Un pastourel disio : B'é fayt uno gran peco
De douna moun amour a qui nou la bol pas,
A la belo Liris de qui l'amo de glas
Bol rendre paouromen ma persuto bufeco.
Mentre que soun troupel rodo le coumunal,
Yeu soun anat cent cops parla-li de moun mal;
Mes la cruelo cour à las aoutros pastouros!
Ah! soulel de mous els, se jamay sur toun sé
Yeu podi fourrupa dous poutets à plazé,
Yeu fare ta gintet que duraran tres houros!

Ce dernier tercet, où le poète s'exprime tout à la fois avec autant de passion que de délicatesse, renferme une pensée qui est particulière à Goudouli, la pensée de faire durer si longtemps un baiser.

Catulle demandait un nombre infini de baisers à Lesbie.

Da mi basia mille, deinde centum, etc.
Dein mille altera, dein secunda centum

Et Jean Second en réclamait autant de sa Néère, tandis que le poète languedocien, plus modeste, n'en désire que deux ; mais il les ménagera de telle sorte qu'il les fera durer autant que s'il en prenait un millier.

On ne saurait dire si Goudouli fut jamais véritablement amoureux, mais on ne peut méconnaître qu'il se soit plu maintes fois à décrire et à détailler les charmes d'une jolie femme. Il se passionnait réellement pour son sujet, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans le tableau de sa *Beauté imaginaire*. Il va fouiller dans toute la ville pour chercher cette perfection.

Men bau fouzilha tout Toulouso
Per trouba la janti mourouso
Que sio de moun countentamen,

Et quand il l'a trouvée, il est frétillant comme un barbeau dans l'onde claire :

Coum 'un barbèu dins l'aygo claro.

Il s'exalte alors au portrait qu'il trace et voit les amours qui viennent caresser sa maîtresse : « sur une beauté si rare, dit-il, tant d'aimables petits enfants font retentir mille baisers. De cela ma belle rira ; mais alors elle montrera dans la bouche que j'adore, un petit magasin d'ivoire ; on dirait des petits dés dont la blancheur me laisse l'âme ravie. »

Et sur uno beutat ta raro
Tant d'amistouzés efantets
Fesson tinda milo poutets
. . . . . .
D'asso ma belo se rira
Et cependant descubrira
Dins la bouqueto que j'hounori,
Un petit magasin d'ibori.
En diré bé de petits dats
Qué s'un cop yeu e regardats,
Lour blancou, per touto la vido
Me raflara l'amo rabido.

Après certaines descriptions dignes d'Anacréon, il contemple la perfection d'un sein, et s'écrie : « Enfin, je les vois ces petites pommes blanches, rondes et fermes, comme Mars dit que Vénus les a quand il vient de la courtiser.

Aro, las bézi las poumetos
Blancos, redoundos et duretos
Coumo dits Mars que Vénus a
Quand tourno de la courtisa.

Alors plein de convoitise, il se délecte devant le tableau qu'il fait, mais il

s'arrête. « Car les ondulations de ce beau sein le pourraient noyer de plaisir ».

Car las oundados d'aquel sé
Me pouyrion néga dé plazé.

Dans une autre pièce fort jolie ayant pour titre : *Aventure amoureuse*, Goudouli se demande ce qui adviendrait si sa maîtresse restait toujours cruelle ; mais il espère bien l'attendrir par ses soins autant que par sa tendresse.

« A la fin, elle sera toute à moi, dit-il, je serai toujours auprès d'elle : je ne saurais en dire plus. »

A la fi séra touto mibo.
Yeu serei toutjour al prep d'elo ;
Nou-gauzi pas diré dessus.

Presque partout, dans ses œuvres légères, le poète se fait remarquer par une variété d'épithètes délicates et charmantes pour peindre l'Amour. Tantôt il l'appelle *lé diu puntié* (adroit), *lé droullet*, ou bien encore *lé diu nénet* (nain), tantôt encore il le nomme *lé diu mistouflet*, (mignon) ou *lé boudoutsou d'amour*, (petit bonhomme). Mais s'il sait trouver un choix d'expressions gracieux dans la plupart de ses écrits, il sait aussi être bouffon et trivial. On a vu quel tableau il fait de la laideur. Quelques lignes de son *Mot de lettre* le montreront un peu cynique. Il termine ainsi :

« Cette lettre de boutade fut peut-être portée en cet endroit, l'an quel qu'il soit, le jour ou trois drôles ensemble baisaient doucement le verre et à l'heure où sur le ventre plein, on nous aurait écrasé un pou. »

Aquesto lettro de boutado
D'aci, béleu, fouréc pourtado
La foro, l'an quin qué sio...
Le jour que tres drolles à masso
Baysaon doussomen la tasso ;
L'houro que sul bentré sadoul
Nous aurion cruscat un pesoul.

Il suffit de parcourir les œuvres de Goudouli pour être convaincu que l'énergique familiarité de son langage tombe quelquefois dans le grotesque et le mauvais goût. C'est malheureusement trop souvent le propre du caractère méridional. Cependant on ne saurait le méconnaître, le poète toulousain peut être considéré comme un véritable épicurien effleurant avec autant de pureté que de délicatesse un sujet au lieu de l'épuiser, restant toujours original et trouvant le mot et la rime nécessaires. Recherché des grands, adoré du peuple, tout le monde l'aimait à cause de sa gaieté, de son entrain et de sa

verve intarissable. Ses compatriotes n'avaient jamais assez de louanges pour lui. Non seulement ils se plaisaient à chanter ses refrains, à répéter ses heureux à-propos et ses saillies amusantes, mais encore ils le considéraient comme un être supérieur, digne de prendre place à la suite des quatre merveilles de Toulouse.

Ai-je besoin de dire que ces quatre merveilles étaient 1° la belle Paule, dont je viens de parler, si belle que l'on se battait pour avoir le plaisir de la voir; 2° la basilique de Saint-Sernin, chef-d'œuvre d'architecture romane; 3° l'ancien moulin du Bazacle, fort renommé dans Toulouse; 4° Mathelin Taillasson, le roi des violons de France qu'une tendre amitié unissait au poète.

La pensée de joindre le nom de Goudouli à ces merveilles était si générale, qu'après sa mort, un sieur Rouguié composa le sixain suivant :

La bélo Paulo, San Sarni,
Amb'el Bazacle é Matheli
Nous faran toutjour soubéni
De las merbeillos de Toulouso,
May per la rendré plus gloriouso
Y cal ajusta Goudeli.

EUGÈNE D'AURIAC.

PALLAS ATHÉNÉ

FRAGMENTS

C'était par la douceur d'une nuit enchantée
Où glisse sur la mer une lueur lactée.

Phidias rêve. Il est seul. Il médite, ainsi
Que les Olympiens étrangers au souci.
Calme possesseur de la gloire,
Il porte devant lui son regard, embrassant
La docile blancheur du marbre obéissant
Et la souplesse de l'ivoire.

Statuaire du Beau rhythmique et mesuré,
Il rêve ! Il veut choisir d'Aphrodite ou d'Héré,
Ou d'Athéné grave et fidèle,

Triple séduction de la terre et des cieux,
Celle qui doit offrir à son art sérieux
Le secret d'un divin modèle.

Tel que le blond pasteur qui jadis décida
Dans tes plus frais replis, ô sinueux Ida!
Du prix envié de la pomme,
Devant ses yeux ouverts aux contemplations,
Phidias voit passer trois blanches visions,
Trois déesses devant un homme.

Mais cet homme n'est plus l'efféminé Pâris
Livrant aux sens le don insidieux d'Eris...
Non! cet homme c'est le Génie,
Le Génie élisant avec maturité
Le type le plus digne et le mieux concerté
Selon les règles d'harmonie.

Il t'observe à loisir sous ta couronne d'or,
Superbe Héré, gardant tes droits comme un trésor,
Toi dont les airs sont le domaine.
Et vous, ô fleur d'amour qu'il saura ressaisir!
Aphrodite riante, universel désir,
Grâce de l'Anadyomène.

Puis il voit Athéné silencieusement
Ainsi que la première étoile au firmament,
Apparaître en sa solitude,
Et pour lui déroulant sa légende d'exploits
D'un art pudique et sûr solliciter les lois
Dans une royale attitude.

. . . . . .

L'Acropole est en fête et la montagne sainte,
Qui de l'Erectheion contient l'antique enceinte,
Retentit des clameurs d'un peuple transporté.
C'est qu'il nous montre, au fond du plus haut de ses temples,
La Pallas Athéné, l'œuvre que tu contemples
O Phidias! avec une juste fierté.

La déesse est debout, toute d'or et d'ivoire,
Debout dans sa jeunesse et debout dans sa gloire,
Deux bandeaux s'échappant d'un large casque ailé,

La poitrine amplement couverte de l'égide,
La main droite appuyant sur la lance rigide
Qui monte fièrement vers le ciel étoilé.

Et la foule gravit en longues théories,
Semant sur le chemin ses offrandes fleuries :
Vieillards au front neigeux, tendres adolescents,
Cavaliers successifs, femmes aux beaux délires,
Sur le rhythme alterné des flûtes et des lyres,
Procession multiple aux anneaux grandissants.

C'est Athènes qui fête Athéné sa patronne,
Athènes qui bénit Phidias et couronne
Son chef-d'œuvre en chantant l'Immortelle au cœur pur.
Par la voix des enfants, des sveltes canéphores,
La noble litanie aux épodes sonores
S'élève lentement vers l'immobile azur...

EMMANUEL DES ESSARTS

BIBLIOGRAPHIE

LI CANTICO PROUVENÇAU, *recuei dóu R. P. don Savié de Fourviero à l'usage di catéchime, messioun e roumavage.* Un vol. in-18; Avignon, chez les frères Aubanel.

Un recueil de cantiques provençaux!... Plus d'un lecteur se demandera quel intérêt a pour lui l'annonce d'une pareille publication.

« C'est bon, dira-t-il, pour les enfants de village, des habitants de la campagne, des gens d'église; cela peut être utile dans les catéchismes, les pèlerinages... Mais, que vient-on nous parler de cantiques! La *Revue* est une tribune largement ouverte; l'histoire, la littérature, la linguistique, y ont accès, mais jamais, quelles que soient les convictions personnelles de ses rédacteurs, la *Revue* ne sera une chaire. »

Vous pensez juste, ami lecteur, et je suis entièrement de votre avis. Aussi sans vous faire remarquer la piété douce et naïve qui parfume toutes les pages de ce petit livre, ni même l'influence qu'il peut exercer sur le peuple de Provence pour être écrit dans une langue dont il saisit toutes les nuances, et qu'il aime comme le coin de terre où il est né, je veux arrêter un instant vos regards sur le côté purement littéraire de ce recueil: ainsi resterai-je dans le cadre et l'esprit de la *Revue*.

L'auteur, je le sais, se défend dans sa préface, d'une piquante originalité, d'avoir voulu faire œuvre de *félibre* : *Noun es pèr lou Felibrige*, dit-il, *ni meme pèr la lengo de Prouvènço, qu'ai entre-pres un reçuei en lengo prouvençalo.* Il est prêtre, il est religieux, il est missionnaire avant d'être poète ; aussi, comme tel, dans toutes ses productions provençales et dans ce recueil de cantiques popu-

laires en particulier, il a eu surtout en vue l'expansion du règne de Dieu et l'affermissement de la foi dans les âmes.

Voilà certes un noble langage qui fixe d'une façon précise la place du prêtre, dans la littérature : ne prendre la plume que pour instruire ou édifier. Mais, en présence des radieuses clartés de notre symbole, sous le charme pénétrant de la vertu, il est certaines natures privilégiées qui ne peuvent s'empêcher de traduire leurs impressions en poétiques élans, pas plus que l'oiseau de chanter quand, au matin, paraît sur l'horizon le premier rayon de soleil.

⁂

C'est ainsi que, poursuivant uniquement le bien des peuples pour lesquels ils écrivaient, les auteurs de ces pieuses poésies ont fait preuve — sans recherche aucune — d'un goût pur et délicat, d'un facile talent, d'une science littéraire remarquable.

Lisez, parmi les compositions du dernier siècle que le P. Xavier nous a conservées avec un soin tout filial, comme on garde les vieux écrits des ancêtres, lisez *li sentimen de Simeoun* :

Vous ai vist, o moun Diéu
Ma joio aro es coumplido!
Rèn noun fai plus pèr iéu
Dedins aquesto vido :
Sariéu
Countent, se mouriéu!
Se l'eicès dóu plesi
Nous fai mouri, pecaire!
Aro dève mouri,
Car vous ai, bèu Sauvaire,
E mau
Me trove eiçavau!

N'est-ce pas là un noël oublié par notre Saboly ?

Parcourez l'œuvre du curé *Hélion*, ancien chanoine d'Avignon, qui ne renferme pas moins de vingt-quatre cantiques, et celle, moins importante il est vrai, mais presque d'égale valeur, du *P. Gauthier*, un oratorien de Digne ; celui-ci vous saisira par la noblesse, la profondeur de ses conceptions, celui-là, par le grâce naïve de ses peintures, la simplicité voulue de sa doctrine ; l'un s'adresse plus particulièrement à l'esprit ; l'autre plus au cœur et à l'imagination : pour atteindre le but, il ne craint pas d'employer quelquefois des traits d'un réalisme puissant que signeraient volontiers nos modernes *naturalistes*.

A côté de cet héritage de nos pères, voici, abondante et parfumée, la riche moisson de nos contemporains. L'auteur lui a fait — et à bon droit — une large place dans son recueil dont plus de la moitié se trouve signée de noms connus et honorés dans notre renaissance provençale.

Voici d'abord *Mistral*, *lou Capoulié*, avec une gerbe magnifique mûrie aux purs et chauds rayons de sa foi religieuse, de son amour pour sa chère Provence...

Quel effrayant tableau que son *Jujamen darrié!* On dirait qu'il a emprunté ses pinceaux à Michel-Ange :

La trompo sono pèr li coumbo,
Plovon lis estello dóu cèu,
Et quatecant tóuti li toumbo
An revessa si curbecèu.

Tóuti li mort se destressounon
E li campano van plourant ;
Tóuti li vilo s'abousounon
E i'a plus ges d'ouro au cadrant...

Maintenant détournez vos yeux de cette grande et sublime scène pour les reposer sur cette petite toile suave, l'*Anounciado:*

La santo Vierge Marìo
Prègo Diéu dins soun chambroun ;
Vèn sus elo un rai que briho
A travès dóu fenestroun...

L'Ange la salue au nom du Seigneur :

Mai Marìo, la paureto,
De s'entèndre parla 'nsin.
Venguè roujo, pecaireto !
Coume un age de rasin...

N'est-ce pas gracieux et frais comme une blonde tête de Greuze?

Je ne puis qu'indiquer, du même auteur, un cantique à *Nosto-Dame de Lumiero*, un autre à *Sant-Sèr*, quelques traductions du *Miserere*, du *Magnificat*, du *Pater*, etc., que le maître a marqués de sa vive et délicate empreinte.

Près de lui, ses vieux frères d'armes, *Roumanille* et *Aubanel*; ils nous apportent, celui-ci, une touchante paraphrase du *Salve Regina* où il a mit tout son cœur de chrétien et ses accents de poète; celui-là, ses hymnes populaires à *Nosto-Damo de Lourdo*, au *Cor sacra de Jèsu-Crist*, à *Santo-Madaleno*, que les pélerins de la Provence ont fait retentir si souvent devant la grotte de Massabielle, sous les voûtes pieuses de Paray-le-Monial, sur les hauteurs de la Sainte-Baume. A leur suite, voici venir *Bremoundo* de Tarascoun tenant dans ses mains deux fleurs embaumées : *Nosto-Damo de Mai*, *Nosto-Damo d'Avoust*; la *félibresso dóu Cauloun*, chantant une gracieuse cantilène ; Madame *Roumanille* célébrant un chant triomphal qui lui valut la violette d'or, les gloires de *Santo-Ano d'At ;* puis, *Tavan*, *Roumieux*, *Autheman*, *V. Lieutaud*, *Auzias Jouveau*, *M. Frizet* et une foule d'autres dont les poétiques productions donnent à ce recueil une si agréable variété.

A son tour, l'auteur se devait de fournir, lui aussi, sa gerbe qui n'est ni la plus mince ni la moins odorante. Parcourez ses versions provençales du *Vexilla Regis*, du *Pange lingua*, du *Benedicite*, d'une fidélité si scrupuleuse, d'une si rare élégance ; et des beaux cantiques *lou Bonur de l'ome juste*, les *Aspiramen vers lou Paradis*, l'*Angelus dóu Vèspre*, *Nosto-Damo dóu Rousàri*, etc., etc... à

cette forme exquise vous reconnaîtrez une âme ardente de poète en même temps qn'un généreux cœur d'apôtre.

La musique accompagne ces chants; à côté des airs anciens à la facture simple, les mélodies de l'illustre et regretté *Imbert*, *lou cepoun e la glòri de la musico avignounenco*, de l'abbé *Chassang*, son élève — un maître bientôt lui aussi, — de MM. *Sain-d'Arod*, *Gaudemard*, de l'abbé *Bonaud*, du chanoine *Faury* et d'autres compositeurs moins connus, et vous aurez une idée à peu près complète de ce charmant et unique recueil.

A. BONNEFILLE.

L'abondance de la chronique nous oblige à renvoyer au numéro de mars (qu'on excuse le retard de celui-ci, dû à un long voyage du Directeur) la suite de l'importante bibliographie de ces derniers mois, ainsi que la belle étude de M. de Blowitz sur les rapports des Allemands avec les Provençaux.

CHRONIQUE

L'Escolo de Lérins. — Une nouvelle école félibréenne est née dernièrement à Cannes, à la suite de la Saint-Estelle.

Dans une réunion qui s'y est tenue, cet automne, et qui comprenait tous les félibres de la région prochaine, entre les écoles de *Bellanda* (à Nice) et du Var, on a fixé les statuts, publiés ensuite, et constitué le bureau de l'*École de Lérins*. M. François Mouton a été nommé cabiscol; MM. Amouretti et Millet, adjoints au maire de Cannes, sous-cabiscols; MM. Giraud et Jean Beaussy, sécrétaires.

L'École de Lérins a brillamment inauguré sa fondation.

S. M. Don Pedro II, Empereur du Brésil, a reçu en audience à Cannes, le 21 décembre, les félibres F. Mouton et P. Millet, cabiscol et sous-cabiscol. L'Empereur s'est longuement entretenu avec eux des progrès du félibrige, et de Mistral qu'il connaît personnellement depuis 1877. Il a chaleureusement applaudi à la création de la nouvelle école de Cannes.

Sa Majesté a accepté de grand cœur le titre de Président de ses *ajudaire* (membres honoraires). Elle fait partie de la Maintenance de Provence, à titre de *Sòci* depuis onze ans.

Quelques jours avant, l'Empereur avait reçu à bord du yacht *le Favori*, le félibre Paul Coffinières, et s'était fait expliquer les tendances latines et l'organisation du Félibrige. Notre éminent confrère a raconté dans l'*Etendard* cette conversation avec un Souverain qui a l'une des intelligences les plus largement ouvertes de son temps

Le 14 janvier, les félibres de Cannes ont donné une aubade provençale à l'Empereur et à l'Impératrice.

Les invités, qui s'étaient donné rendez-vous sur la place des Iles, se sont

mis en route dès dix heures. Le cortège, précédé d'un orchestre de tambourins, dirigé par le Dr Geoffroy, de la Musique municipale et des chanteurs Provençaux, sous la direction de M. Habay, prend la rue d'Antibes qu'encombre une foule énorme, et arrive à l'hôtel Beau-Séjour à dix heures et demie. La Musique municipale entonne l'air national du Brésil, pendant que tous les assistants se découvrent. Sitôt après, M. Mouton, cabiscol de l'École félibréenne de Lérins, accompagné des membres du Félibrige, est admis à présenter un bouquet à S. M. l'Impératrice du Brésil.

Pendant ce temps, les *tambourinaires* jouent les airs nationaux de Provence alternant avec la Musique municipale et les chanteurs Provençaux.

Aux fenêtres de l'hôtel Beau-Séjour : le prince et la princesse de Hohenzollern, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, le baron de Freystedt, mesdemoiselles de Nioac et de Castro, les vicomtes de Carapébus, de Motte-Maïa, de Nioac.

S. M. Don Pedro, qui est descendu sur le perron de l'hôtel, ne cache point sa satisfaction, et accueillant le cabiscol : *Oh! que je voudrais serrer la main aussi au grand Mistral!* Il semble prendre le plus grand plaisir à l'aubade qui ne prend fin que vers midi, et remercie chaudement MM. Mouton, Millet et tous les membres de l'École de Lérins.

*
* *

Le 8 janvier, on a représenté en Avignon, pour la septième fois, la pastorale du P. Xavier de Fourvières : *Lou Brès de l'Enfant Jésus*. Un grand public s'y pressait, attentif. Mistral et Roumanille y assistaient aux côtés de l'Archevêque d'Avignon. Ces spectacles religieux donnés de loin en loin restaient jusqu'à ces dernières années dans le domaine banal des petites écoles de frères. Tout le monde maintenant semble y prendre goût, depuis qu'on y entend, au lieu d'un mauvais français primaire, la belle langue provençale, immuable et savoureuse. Il avait raison le grand poète catalan Balaguer : *Morta diuhen qu'es, mès jo la crech viva!* — Et il est aujourd'hui ministre à Madrid.

*
* *

Les Provençaux de Philippeville — qui ne sont pas moins de 400 — se sont réunis en une société fraternelle, sur le modèle de l'*Abelho* de New-York, et qui a pris le nom de *lou Boui-abaisso*. Ils ont nommé président : M. Paul Rossi, et présidents d'honneur, MM. Mistral et Clovis Hugues.

Une société littéraire franco-provençale s'est constituée à Nîmes sous le nom de *La Coucourdo* (La Gourde). Elle a pris pour président M. Lucien Pascal.

Dans sa première assemblée, le 8 décembre, elle a constaté les adhésions de MM. Mistral, Henry Fouquier et Maurice Faure, comme membres honoraires, et a nommé une commission qui va régler avec eux les fêtes de Nîmes en août prochain.

A Aurillac, une société pour l'étude du dialecte d'oc du Cantal va être fondée. Deux réunions ont eu lieu cet automne. Nous y reviendrons.

* * *

Mariages félibréens. — Mademoiselle Philippine de Toulouse, fille de notre ami le comte Raymond de Toulouse-Lautrec, syndic de la Maintenance d'Aquitaine, a épousé, à Saint-Sauveur-du-Tarn, le baron Louis de Gouttes. Les poètes ont chanté les nouveaux époux.

— Le félibre dauphinois, Murice Champavier, s'est marié à Paris, le 14 janvier, avec mademoiselle Joséphine Moreau.

— M. Jean Aubanel, le fils unique du grand poète que la Provence pleure encore, est fiancé à mademoiselle Cécile Cassin, d'Avignon. Les amis de son père vont fleurir la corbeille de la mariée.

* * *

M. Jean Monné, félibre majoral, vient de publier une traduction en prose provençale du poème de l'*Atlantide* (un volume in-18. Paris, 17, rue des Belles-Feuilles). Cette version du chef-d'œuvre de Verdaguer est elle-même une merveille de fidélité, par l'intelligence, la divination de la langue d'oc dont fait preuve l'auteur. Il est catalan d'origine et l'un des plus vibrants poètes du groupe rhodanien.

Rappelons qu'il existe aussi deux traductions françaises de l'*Atlantide :* l'une en prose par M. Albert Savine avec une remarquable introduction (Paris, Savine, 2e édit.) ; l'autre en vers par M. Justin Pepraxt (Paris, Hachette, in-18).

* * *

Parmi les beaux volumes illustrés parus au moment des étrennes, *La Côte d'Azur* de notre collaborateur et ami M. Stephen Liégeard (gr in-4°. Paris, Quantin) tient le premier rang. Non seulement cet ouvrage est tout à la gloire de la Provence, mais comme les *Précurseurs des félibres* c'est le livre d'un adepte du Félibrige, c'est aussi celui d'un maître écrivain. En attendant de pouvoir en donner l'analyse, voici le jugement de Mistral adressé à l'auteur :

Maillane, 7 janvier 1881.

« Mon cher Ami,

» Le magnifique ouvrage que vous venez d'écrire sur le jardin des Hespérides est une reconstitution de ce trophée d'Auguste que vous décrivez si bien, en passant par la Turbie.

» Le monument romain, élevé sur le front des Alpes-Maritimes, attestait pompeusement la défaite des Ligures et des tribus alpestres de la *Côte d'Azur ;* et votre monument, élevé lui aussi sur le front des mêmes Alpes, ne proclame-t-il pas, non moins pompeusement, le triomphe du Soleil et de la sève Ligu-

rienne sur les ruines éparses du trophée Augustal ? C'est la seule différence. Mais, dans l'un comme dans l'autre, c'est la même profusion de richesses artistiques, de marbres, de porphyres, de sculptures, d'inscriptions, et le même succès luxuriant d'azur et d'or.

» Pas à plaindre non plus les hôtes de toute espèce qui ont dressé leur tente dans ce Paradis terrestre ! Vous faites à chacun son autel ou sa niche. C'est le vrai livre d'or de ces heureuses colonies où Calendal et Estérelle, grâce à votre amitié de frère en Poésie, tels que dans le poème, se montrent « triomphants dans le soleil et dans la gloire, à la cime des monts et la main dans la main ». Merci !... Et pas besoin de vous faire des souhaits, car toutes les villas de la côtière Provençale vont s'empresser d'apprendre, dans le livre fait pour elles, à connaître leur bonheur :

O fortunatos nimium, sua si bona norint !

Tout à vous et aux vôtres,

F. Mistral. »

* * *

Iconographie. — Goudouli aura enfin son monument à Toulouse. Les projets sont de MM. Falguière et Mercié. La ville et le département ont complété la somme produite par la souscription.

Toulouse, qui a maintenant deux académies littéraires ouvertes à la langue populaire et qui s'est donnée récemment une chaire municipale de langue d'oc, s'intéresse plus que jamais au Félibrige. Une édition définitive de Goudouli, son plus grand écrivain, qui fut aussi l'un des meilleurs poètes du XVIIe siècle, va paraître, sous la direction de M. Noulet. L'époque de l'inauguration de la statue sera bientôt fixée.

— Sur une requête chaleureuse envoyée du Tonkin par notre ami Jules Boissière, un grand talent et un ardent félibre, le conseil municipal de Clermont-l'Hérault a décidé l'érection d'un buste à Peyrottes, le poète populaire languedocien, qui fut potier de terre dans cette ville (1813-1858). Son nom a été aussitôt donné à une rue de Clermont-l'Hérault. C'est sur la place de la Mairie que s'élèvera le buste de ce devancier des félibres, que son jeune compatriote a si noblement tiré de l'oubli.

* * *

Dans leur réunion de novembre, les Félibres de Paris ont renouvelé leur bureau.

M. Sextius Michel a été réélu président à l'unanimité.

Les vice-présidents sont : MM. Maurice Faure, Élie Fourès et Isidore Salles.

Les secrétaires : MM. Marcelin Estibal et Gabriel Perrier, et le trésorier M Plantier.

*
* *

La Société des méridionaux, *la Cigale*, et le Félibrige de Paris, ont organisé pour les premiers jours du mois d'août prochain de grandes fêtes provençales à Die, Orange, Avignon et Nîmes.

MM. Henry Fouquier, président de *la Cigale*, Maurice Faure, député, félibre majoral, Amy, Caristie-Martel, etc., en ont conféré avec les municipalités des différentes villes. Le plan de l'excursion méridionale n'est pas entièrement défini. Nous pouvons annoncer, néanmoins, qu'elles s'ouvriront par une fête dauphinoise à Die où l'on inaugurera le buste de la comtesse de Die, troubadour célèbre du douzième siècle. Viendront ensuite : une représentation au théâtre antique à Orange, et l'inauguration d'un buste à l'architecte Caristie dans la même ville ; une fête félibréenne à Avignon ; une excursion à Arles par les Baux, et jusqu'au pont du Gard. Les fêtes se termineront à Nîmes par une grande course de taureaux et l'inauguration d'un buste à l'explorateur Soleillet.— Peut-être la Sainte-Estelle coïncidera-t-elle avec ces fêtes.

*
* *

Avec le ton familier et persuasif qui fait la popularité de *Thomas Grimm*, M. H. Escoffier, au *Petit Journal* du 30 décembre, dissuadait les provinciaux, par des raisons très sages, d'affluer à Paris. Sa critique débutait par ces lignes qu'on a beaucoup remarquées :

« L'emploi des idiomes régionaux vient d'être officiellement reconnu par les tribunaux.

» La Cour de cassation a décidé que, quoique la justice soit rendue en langue française, un témoin, qui ne connaît pas cette langue, peut prononcer son serment dans l'idiome à son usage.

» La chambre criminelle, qui avait à examiner cette question, y a mis les conditions suivantes : il faut que le président, l'accusé, le défenseur, les témoins, le public et aussi les jurés comprennent l'idiome dans lequel le serment est prêté.

» Cette décision est intervenue à propos d'un pourvoi formé par un nommé Piadoux, condamné à la peine de mort par la cour d'assises de l'Aude. »

L'avocat du condamné, s'emparant d'un article du Code d'instruction criminelle exigeant le serment des témoins, a dû dire que la déposition de l'accusé n'ayant pas été comprise, il y avait lieu de recommencer le procès.

» La Cour de cassation n'a vu là qu'un moyen dilatoire ; elle a transformé en point de droit ce qui se passait journellement en fait. »

La plupart des Parisiens ignorent que ce fait est constant, comme l'emploi nécessaire des dialectes provinciaux dans les écoles primaires. Pendant la longue polémique de ces derniers mois, à laquelle je ne me suis que trop

arrêté (déc. 1886), j'ai pu constater qu'on ne se doutait généralement pas de la persistance de la langue d'oc dans tous les départements du Midi. Or, sauf dans les plus grandes villes, elle est invariable. L'école et le service obligatoire n'entraînent pas les résultats qu'on attendait. Le Midi est bi-lingue comme au temps de Strabon. Cette constatation définitive a assuré et confirmera le succès croissant de l'œuvre des Félibres. Nous sommes des mainteneurs plutôt que des innovateurs — qu'on ne l'oublie pas.

*
* *

L'Ecole de la mer. — Le 4 décembre, les félibres de Marseille ont tenu leur *Sesiho* d'hiver au pavillon des Catalans.

M. J. Huot, syndic de la Maintenance de Provence, leur a fait une allègre *charradisso*, de cette fine allure phocéenne qui est le charme de ses petits poèmes de la mer.

Le banquet fini, on a chanté jusqu'à la nuit. *La Coutigo*, *La Vénus d'Arle*, *Chichourlo*, *Lou Gàngui*, *La Coumtesso*, *L'aiòli*, et toute la gamme provençale.

Une quarantaine de félibres : MM. Paul Bret, adjoint au maire de Marseille, Aug. Marin, le Dr Henriot, le comte de Pontevès-Sabran. Astruc, Guisol, Cauvet, Issaurel, Pin y Soler, Le Serrurier, Pignère, Salin, le peintre Suchet, Thomas Roux, *gardian* de Camargue, un poète populaire, Majoulié et Thumin, les organisateurs de toutes les réunions de l'*Escolo de la mar*, etc...

*
* *

Nous sommes en retard avec l'*Ecole des Alpes*. Le 6 novembre, l'*Athénée de Forcalquier* donnait sa fête annuelle. Elle est devenue, comme on le sait, de banale réunion académique de province qu'elle était, une importante manifestation félibréenne, très suivie de toute la région, grâce aux efforts de MM. de Berluc-Pérussis et Plauchud, qui en sont l'âme et la main.

La *Sesiho* de novembre a été brillante. Après quelques mots du président, M. Plauchud, les félibres présents, MM. Ch. Descosse, Louis Maurel, Is. Long, le conseiller Granier, d'Aix, Célestin Roche, de Gap, Tardieu, de Sisteron, le marquis d'Ille-Gantelme se sont fait entendre en provençal et en français.

Les honneurs de la séance ont été pour les récits en vers de MM. de Berluc-Pérussis et V. Lieutaud, chancelier du Félibrige, celui-ci sur les *Poètes provençaux*.

Le soir, au banquet, on a encore applaudi l'abbé Pascal, le marquis de Villeneuve-Esclapon et le Dr Bernard.

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

L'ACTION DE LA POÉSIE PROVENÇALE

AU MOYEN AGE

Quiconque a vécu pendant quelque temps sur les bords de la Méditerranée, quiconque a reçu le baptême de feu que le soleil du Midi répand sur l'imagination humaine, a gardé dans l'âme comme une nostalgie toujours inassouvie des mélodies constantes qui bourdonnaient autour de lui et semblaient incessamment flotter dans l'espace.

L'atmosphère plus refroidie du Nord, les luttes journalières, l'éternel souci qu'impliquent les combats de la vie politique, ne parviennent pas à arracher du cœur le souvenir des jours clairs que l'on a vécus aux bords de cette Méditerranée où semblent expirer les derniers remous de la mer Egée.

C'est là que la fleur de la poésie s'épanouit tout d'abord.

Sur ce coin béni du globe, le soleil semble se lever plus rayonnant. L'été y brille d'un éclat plus pur, et l'hiver n'y a point ces rigueurs qui font fuir vers de plus doux climats. Aussi, rien ne s'y produit à demi, tout ce qui naît sur ce sol porte ce cachet merveilleux et particulier qui manque aux produits des contrées moins favorisées. La foi elle-même s'y manifeste tout ensemble d'une façon plus austère et plus éclatante, plus ardente et plus sombre : ici par la guerre des Albigeois, et là par les croisades.

Cette foi enthousiaste, ces luttes enflammées devaient faire naître une poésie capable d'inspirer des sacrifices et d'exciter au combat. C'est ainsi que naquit cette poésie chevaleresque du moyen âge dont nous avons à constater l'extension et à indiquer les effets. Mais, si le soleil de la foi chrétienne fit épanouir la fleur et resplendir le fruit, une origine plus ancienne, sinon plus glorieuse, peut être assignée à cette harmonie soudaine des formes, à cette perfection instantanée avec laquelle la poésie lyrique éclate, pour ainsi dire, au commencement du douzième siècle sur le sol de la Provence.

Trois siècles ont couvert le globe d'une ombre opaque. Sous leur poids écrasant se sont taries toutes les sources éclatantes de la poésie et de la civilisation, et l'âme humaine semble comme privée à jamais de toute lumière idéale. Soudain, au commencement du douzième siècle, Guillaume, comte de Poitiers, chante en strophes harmonieuses ses amours et ses infortunes, et aussitôt après se fait entendre le chœur mélodieux des troubadours, et leurs strophes dont l'élégance seule peut égaler l'enthousiasme. A travers les couches épaisses du monde romain et germanique se fait jour une société polie,

achevée, presque raffinée, au sein de laquelle naît la poésie lyrique des races chevaleresques, pour propager ensuite son irrésistible influence sur toute l'Europe. Quand même des écrivains de toutes les nations ne se fussent point étonnés d'un tel miracle, il eût suffi de le connaître pour chercher à lui assigner une cause, et il eût suffi de la chercher pour la découvrir dans cette Grèce éternellement harmonieuse, qui est comme la mère patrie de toute mélodie impérissable. Cette poésie lyrique du moyen âge, émergeant tout à coup du sein des siècles barbares, est l'écho lointain de cette poésie plus immortelle encore qui résonnait jadis sur les côtes de l'Hellade, et dont, pendant de longs siècles, les pasteurs grecs de la Méditerranée redisaient les refrains aux côtes de la Gaule.

Ici les écrivains allemands sont d'accord avec les écrivains français, et s'il fallait se défendre contre l enthousiasme de ceux-ci, la froide raison des Allemands empêcherait à coup sûr la poésie provençale de se donner ces aïeux imaginaires, si telle n'était pas son origine véritable, sa véritable filiation. D'ailleurs, est-il donc étonnant, comme le disent les auteurs allemands, de voir cet arbre de la Grèce pousser des rejetons aussi étendus et répandre une ombre aussi majestueuse. On avait beau en séparer et en transplanter des branches, elles n'en puisaient pas moins une force nouvelle dans ce sol maternel de l'Ionie, qui sans cesse les fécondait par sa sève inépuisable. C'est un spectacle vraiment touchant que de voir la tendre et incessante sollicitude avec laquelle les Grecs des côtes gauloises mirent tout en œuvre pour ne point oublier leur mère patrie et pour ne point en être oubliés eux-mêmes. Pendant les premières olympiades, la Thessalie, la Sicile presque seules envoyaient des ambassades pous assister aux jeux Olympiques et pour y prendre part. Bien souvent la couronne glorieuse, que le couteau d'or détachait de l'olivier, se posait sur la tête d'un vainqueur qui avait traversé les mers pour assister à la lutte. Mais les jeux Olympiques ne furent jamais que des fêtes matérielles, des victoires physiques. Les courses à pied, les luttes, les jeux d'adresse, et, plus tard, les courses de chars, s'y conservèrent seuls en honneur. Lorsque les fêtes de Délos, de l'Isthme et de Néméa eurent ajouté aux exercices du corps les luttes de l'intelligence et de l'esprit, lorsque les chants des rhapsodes et le son des instruments vinrent mêler leurs accents aux cris des vainqueurs, alors, les ambassades des côtes gauloises grossissaient le cortège infini des peuples qui, le long de la voie sainte, se rendirent au pied de l'autel, où Jupiter, au milieu du bois sacré de l'olivier, daignait respirer le parfum des offrandes et la fumée du sacrifice. Depuis le jour où les Phocéens abordèrent sur les côtes gauloises jusqu'au jour où l'élément grec y fit place à l'élément chrétien, les Grecs de la Méditerranée ne cessaient de rendre un hommage constant au génie de la mère patrie. Jamais ils n'avaient oublié de

fêter le mois sacré de la paix. A peine Pisistrate eut-il fait réunir les divines strophes d'Homère, qui ne vivaient encore que dans la bouche des rhapsodes, que les Grecs des côtes gauloises affirmèrent leur origine, en faisant de ces chants le principal sujet de leur enseignement public. Ici, tous les cœurs aimaient, toutes les lèvres chantaient encore les strophes de l'aveugle de Chios, lorsque dans le Péloponèse et dans l'Attique elles ne résonnaient plus que dans la bouche du paysan.

Les traditions de la Grèce héroïque s'y conservèrent même plus pures que dans la mère patrie.

Isolées, entourées de barbares, les villes grecques de la Méditerranée se soutinrent avec une fidélité dont Athènes depuis longtemps avait cessé de leur donner l'exemple ; l'or de la Perse n'y récompensa jamais les vertus civiques, et cinq siècles après les satires qu'Aristophane dirige contre une jeunesse pleine d'ambition et de vanité, Tacite en parlant d'Agricola, son beau-père, estime que c'est à l'éducation qu'il avait reçue à Marseille, qu'il devait une partie de ces qualités qui le font admirer et aimer. Il est vrai que, bientôt après Tacite, les vices à leur tour franchirent l'enceinte de Marseille et que le nom de Massiliote devint presque synonyme de débauché.

Mais Marseille suivit en cela les destinées universelles. Le paganisme tout entier était désigné à cette corruption sous laquelle devaient périr Rome et le monde barbare, pour renaître ensuite aux clartés d'un principe immortel et régénérateur. Un souffle nouveau soulevait alors les consciences, le repas divin se substituait aux fêtes sensuelles de l'antiquité païenne, et Marseille, elle qui déjà avait apporté, dans un pli de sa tunique grecque, cette civilisation harmonieuse de l'Ionie, Marseille était marquée encore, pour précéder la Gaule vers ses destinées nouvelles.

L'esprit de la Grèce pourtant ne s'y effaça jamais. Il éclata soudain au moyen âge, avec une perfection de formes telle qu'il faut admirer la puissance de ce génie hellénique, qui, résistant au morcellement de l'empire romain, à l'action de la barbarie, traverse des siècles entiers de décadence pour parvenir encore resplendissant et plein de jeunesse, aux siècles étonnés qui se succèdent. D'ailleurs, lorsqu'on voit l'empire romain lui-même, devenu grec après avoir terrassé la Grèce, sacrifier l'élément latin à l'élément hellénique pour raviver son esprit éteint, lorsqu'on voit Sylla, Sylla lui-même, se familiariser avec la littérature grecque, distraire du butin fait à Athènes les œuvres d'Aristote et de Théophraste pour les faire éditer dans la capitale du monde romain ; peut-on s'étonner de voir des villes grecques revenir après de longs siècles de silence vers ces formes aimées, dont le souvenir n'a cessé de briller au sein même de la nuit barbare, qui obcurcissait leur génie.

II

En constatant ce réveil de l'inspiration lyrique en Provence, nous avons à peine besoin d'ajouter que nous ne voudrions point être accusé d'une sorte de patriotisme rétréci, et que la Provence poétique ne comprend pas seulement le petit pays situé entre le Rhône et le Var, — bien qu'il ait produit d'illustres troubadours — mais, le pays tout entier, qui, s'étendant comme un arc majestueux autour du golfe du Lion, va de l'Èbre au Mincio: *che si stende d'Ebro a Macra*, dit Dante. Sordello, que l'Alighieri appelle son maître, et qui était de Mantoue : *Amfos, lo premier rei que fo en Aragon, que conques lo regisme d'Aragon e'l tola a Sarrazins e que morı en Poïmon* (1); Guillaume, comte de Poitiers, lequel, quoique *bons cavaluiers d'armas, saups ben trobar e contar e anet long temps per la mon, per enganar las domnas* (2); Bernard de Ventadour qui fut de *Limozi, fill d'un sirven del castel de Ventadorn qu'escaudava lo forn a coser lo pa* (3); étaient des troubadours tout comme Raimbaud de Vaqueïras, Arnaud Daniel, Cadenet ou Folquet de Marseille.

Du douzième au seizième siècle, ce réveil littéraire en Provence fit sentir son influence dans l'Europe entière.

Il agit pourtant tout d'abord sur l'Italie, notre voisine la plus rapprochée, celle dont la langue et la littérature se rattachent le plus directement à la langue et à la littérature des troubadours (4). Dans son *Breviari d'amor*, Matfre Ermengaud, poète de Béziers, avait tracé le plan complet de l'enfer dantesque, tel que dix générations l'ont admiré depuis. Les vices et les péchés y sont caractérisés et frappés comme ils devaient l'être un demi-siècle plus tard, par Dante lui-même. Matfre énumère *X manteiras de turmens continuas e perpetuals* (6). Il trace des cercles et y enferme les gourmands et les débauchés, ceux qui aimaient *delicadas viandas, bels ostals, grasses truandas* (7), les mauvais riches, qui se gorgent de bons vins et d'excellente chère, tandis que des *paubres mendix famolens* sont là, *a los porta de fam morens* (8), — les hypocrites, les parjures, et le clan, peu intéressant, tout entier, des pécheurs dan-

(1) Brinckmeier, *vieille biographie des troubadours*.
(2) *Ibid.*
(3) *Vieille biographie*, etc.
(4) Voyez en outre des travaux allemands, *le Osservazioni sulla poesia dei Trovatori*.
(5) La Société archéologique de Béziers a publié le *Breviari d'amor*, sous la direction de son savant secrétaire, feu M. Gabriel Azaïs.
(6) Tome II, vers 15935 et 15937.
(7) V. 16035 et suiv.
(8) V. 16045 et suiv.

tesques. Dans son neuvième cercle (1) Dante reproduit Matfre textuellement. Il y parle d'un lac :

... che per gielo
Avea di vetro e non d'acqua sembiante (2),

dans lequel :

Livide insin là dove appar vergogna.
Eran l'ombre dolenti nella ghiaccia,
Mettendo i denti in nota di cicogna (3).

Et Matfre Ermangaud, en parlant de ce même lac, dit :

... Es fregs mortals

Fant fort glassans e tan corals
Qu'el mon non es semblans frejors,
E destrenh tan les peccadors
Els fa tremolar e fremir
E tan los fa las dens glatir
Qu'el mon non a tan gran fertat
Quo es auzis aquel lor gloit (4)

Sans doute, Dante, qui a résumé en lui des époques entières, des œuvres de toute nature, qui est comme le reflet de tout ce que les hommes ont produit jusqu'à lui de grand et de beau, que ces hommes s'appellent Homère, Virgile, Lucain, Ovide, Casella, Giotto ou Arnolph, Dante ne descend point de Matfre Ermengaud. Toutefois, pour ceux qui ont étudié les pages d'airain que l'immortel Florentin a léguées aux siècles futurs, pour ceux qui savent qu'il a emprunté aux Provençaux leurs formes et leurs audaces; qu'il connaissait ce pays d'*Arli dove 'l Rodano stagna*, au point d'en épouser les passions et de placer Folquet de Marseille au paradis et Bertrand de Born en enfer, pour ceux-là, les citations que nous venons de faire ne sont point rencontre de hasard, et Matfre Ermangaud est bien le précurseur et l'inspirateur direct de Dante.

Ce serait dire une banalité que de rappeler ici que Dante est le créateur véritable de la langue et de la littérature italienne, et que c'est dans la langue et dans les formes que lui et Pétrarque — ces grands admirateurs des Provençaux — leur léguèrent, qu'écrivirent les poètes italiens du seizième siècle. Mais c'est dans cette forme et dans cette langue que ces poètes transformaient les éléments qu'ils devaient à la littérature de la langue d'*Oc* et à sa fille, la la littérature de la langue d'*Oïl*. Et ce furent, à leur tour, ces poètes italiens, tout imprégnés d'idées et d'éléments provençaux et français, sur lesquels l'es-

(1) *Enfer*, ch. XXXII.
(2) *Ibid.*, ch. XXXII, t. 8.
(3) *Ibid.*, t. 12.
(4) *Brev. d'amor*, v. 15950-57.

prit grec de la Renaissance avait agi beaucoup moins que le romantisme qui leur vint de France, ce furent eux qui devinrent les classiques, les classiques modèles, de l'Espagne, au sud, et de l'Angleterre, au nord. Ce furent les Italiens qui firent Chaucer et Spencer, et surtout qui les firent tels que l'Angleterre les admira. Il est hors de doute que c'est à son séjour en Italie que Chaucer doit d'avoir été ce qu'il fut.

Quant à Spencer, comment aurait-il joui de la faveur qui le combla durant sa vie, s'il n'avait ostensiblement pris modèle sur les Italiens ?

Sous la reine Elisabeth, un sonnet sonore, une poésie qui rappelait la *canzone* italienne étaient cent fois plus appréciés qu'une grande tragédie. Les traductions du Tasse et de l'Arioste se placent au commencement de la grande époque littéraire qui marqua le règne des Tudors. L'esprit public et la critique anglaise s'accommodèrent mal de la littérature dramatique qui atteignit dans Shakespeare son point culminant, et ils s'en accommodèrent mal, uniquement parce que Shakespeare en apparence — mais en apparence seulement — n'avait rien de commun avec les classiques, c'est-à-dire avec les Italiens. En réalité, Shakespeare, aussi bien que bon nombre de ses contemporains, comme Heywood, Beaumont, Fletcher, par l'intrigue de certains de leurs drames, comme par leur forme même, se rattachaient aux Italiens tout autant que l'Espagnol Lopez de Vega, leur contemporain. Bien plus, non seulement la littérature provençale du douzième siècle exerça ainsi, par l'intermédiaire des poètes italiens, une influence incontestable sur la littérature anglaise, mais encore les Anglais, maîtres de la Garonne et de la Vienne, passant leurs journées avec les seigneurs de la Guienne et du Poitou, leurs vassaux ou alliés, rapportèrent aux bords de la Tamise et de la Tweed même, en les répétant et en cherchant à les imiter, les chants qu'ils avaient recueillis dans la bouche des châtelains de la Provence. Certes, dans la physionomie rude et accentuée de ces petits-fils de l'île britannique, on retrouvait difficilement les traits fins et délicats de l'aïeule, mais la descendance n'en est par moins frappante, et c'est dans les archives poétiques de la Provence qu'il faut chercher les titres de noblesse qui constatent l'origine de la littérature anglaise.

L'Allemagne, à son tour, devait subir cette influence universelle.

Conrad III vint à Arles. Les troubadours se succédèrent à sa cour, et les chants d'amour et de guerre pénétrèrent à travers l'armure grossière des Allemands dans le cœur des auditeurs. Tous ceux qui avaient suivi l'empereur sur ce chemin fatal de Damas, se firent, à leur retour en Allemagne, les glorificateurs de ces bardes étrangers, et la muse provençale illumina de son éclat les bords du Rhin et du Danube, comme elle avait éclairé déjà ceux du Mincio, du Tage, de la Tamise et de la Tweed.

III

Depuis longtemps, d'ailleurs, les esprits sincères, en Allemagne, avaient eux-mêmes proclamé cette influence de la poésie provençale. Mais, depuis que des hommes comme Diez ont écrit, sur la poésie des troubadours, des livres auxquels rien ne se peut comparer comme science et comme profondeur, les esprits prévenus ou fanatiques même ont cessé de protester contre la noble sincérité de ces déclarations.

Gervinus, l'auteur de l'*Histoire de la poésie allemande*, en parlant des troubadours et des minnesinger, décerne, sans hésitation, la palme aux fils mélodieux de la Provence. « La noblesse de l'Espagne et de la Provence, dit-il, » victorieuse et couverte de gloire, avait, jusqu'au commencement du treizième » siècle, combattu sur toutes les côtes de l'Espagne, dans l'intérieur du pays, » en Afrique et dans l'Orient. L'éclat de ses actions avait attiré dans son sein » la jeunesse, avide de gloire, de tous les pays de l'Europe. Elle avait fini par » renverser l'empire romain de l'Orient, et à sa place elle avait fondé un em- » pire latin. Mais la quantité de petits Etats établis dans son voisinage, le » grand nombre de cours princières qui luttaient d'éclat et de politesse, don- » naient à la vie publique en Espagne et dans la Provence un caractère à la » fois varié, florissant et plein de charme. L'action lointaine de la civilisation » gréco-massilienne et des écoles romaines qui lui succédèrent y contribuè- » rent pour beaucoup. Grâce à leur situation avantageuse, des villes nombreu- » ses avaient conquis et élargi le bien-être et les rapports d'une société policée. » Au sein de cette civilisation luxuriante, au sein de ces villes florissantes et » polies, de ces cours joyeuses et galantes, devait naître le désir de célébrer » en une langue digne d'elle cette richesse morale et matérielle. C'est » donc là tout naturellement que naquit, au commencement du douzième siècle, » la poésie lyrique des races chevaleresques, et c'est là aussi qu'elle atteignit son » plus sublime épanouissement. Tout autre était l'état des choses en Allemagne. » Les défaites de Conrad, sa mort et la guerre civile qui éclata en Allemagne, » contrastaient singulièrement avec le tumulte joyeux et l'agitation incessante » des pays de la Provence. Ce n'est point sur un sol aussi tourmenté que pouvait » fleurir le *gai saber*, et la poésie lyrique y vécut comme un produit transplanté » du sol roman. » C'est dans les lignes qui précèdent qu'il faut chercher la cause réelle de l'infériorité de la poésie lyrique de l'Allemagne du moyen âge, et de la distance qui sépare les minnesinger de leurs précurseurs les plus immédiats, des troubadours. La poésie lyrique est, par excellence, un produit direct, un élan spontané, le résultat d'une inspiration soudaine. Les traditions grecques, l'éclat de la nature, l'agitation politique et sociale, la firent s'épanouir brusquement dans la Provence.

Elle y fut avant tout un élément national, et la vivacité des esprits méridionaux l'empêcha de rester le privilège exclusif d'une seule classe de la société. Aussi est-elle comme l'image vivante de l'état social de la Provence. Elle y sert de prélude à tous les combats et de commentaire à tous les événements, elle est en un mot, et par excellence, la poésie de la nation.

En Allemagne, elle doit son acclimatation et son épanouissement à la protection spéciale des Hohenstaufen. Jamais l'Allemagne n'a compté de princes plus éclairés, plus amis des lettres que cette famille des Hohenstaufen. Jamais aussi princes allemands n'ont admiré plus profondément les produits de la poésie exotique. La Provence et l'Italie étaient à leurs yeux comme les deux phares qui éclairaient l'océan tourmenté du moyen âge, et pour flatter leur goût, les arts et la poésie devaient leur rappeler sans cesse ces grands modèles de toute perfection littéraire ou poétique. Mais, sans les Hohenstaufen, qui, depuis 1138 jusqu'à l'an 1294, fournirent à l'Allemagne une suite de souverains si remarquables, la poésie, ainsi transplantée d'un sol étranger, n'aurait jamais pu s'acclimater sur la terre plus froide de l'Allemagne. Ces souverains en encouragèrent l'extension au point de saisir parfois eux-mêmes la lyre, et de mêler leurs accents aux chants des minnesinger. Grâce à eux, d'autres princes allemands s'en firent les protecteurs : c'est à l'exemple des Hohenstaufen que les ducs d'Autriche, de la maison de Babenberg, et les comtes de Thuringe ajoutèrent à leur gloire celle de protéger la poésie.

Malheureusement, cette protection devait avoir son côté fatal.

Avec la séparation absolue qui existait entre les différentes classes de la société, les poètes populaires ne pouvaient guère profiter de la protection des princes, et la poésie devint ainsi forcément le privilège exclusif des nobles. Ce n'était plus l'élan mélodieux de la nation, c'était, dans l'acception la plus complète du mot, la poésie des races chevaleresques. Hélas! cette grande voix des peuples y perdit en énergie, en ampleur et en enthousiasme... Les minnesinger n'eurent plus qu'une seule ambition : parler la langue fleurie de la cour. Ce qu'ils rêvent, c'est l'élégance, la grâce, l'amabilité, la finesse du langage et des mœurs, et Gottfried de Strasbourg évite de parler de « maladie et de médecine, » parce que n'est pas là « le langage de la cour. » A une époque où le gantelet du chevalier recouvre des mains rudes et accoutumées à manier la lourde épée qui brise le bouclier sarrasin, où tout est colossal, les chevaux, les hommes, les armes et les choses, les minnesinger préludent aux mièvreries des poètes de la cour de Louis XIV, et les descendants des troubadours à l'accent belliqueux, soupirent des mélodies pleines d'une langueur incomprise. Sous le poids de cette tendance uniforme, toute individualité s'efface, toute personnalité cesse d'être saillante. Les sentiments qu'ils dépei-

gnent, les expressions dont ils se servent, tout est de convention, rien n'y excite ni la surprise, ni l'enthousiasme sincère.

Beaucoup d'entre les minnesinger sont nés dans les contrées les plus belles de l'Allemagne : ils ont vu le jour en Suisse, dans le Tyrol, en Styrie ou sur les bords du Rhin; mais, pour eux, la Suisse n'a point d'Alpes, et le Tyrol n'est point le pays aux vallons profonds, aux sommets abrupts. Ni les plaines riantes de la Styrie, ni les coteaux enchanteurs qui bordent les rives du Rhin ne tentent leur éloquence et n'excitent leur admiration. Ils chantent la douce fleur du mois de mai et l'âpre rosée qui la tue, ils chantent l'été et ses ardeurs, l'hiver et ses rigueurs; ils se plaignent de ce que la joie et la tristesse, la richesse et la pauvreté, l'ignorance et le savoir sans cesse alternent sur terre, et mille autres banalités pareilles.

Beaucoup d'entre eux, comme Wolfram d'Eschenbach, un des plus grands pourtant, comme Ulrichd Lichtenstein, ne savaient ni lire ni écrire. Même lorsqu'ils chantent la vierge Marie, leurs strophes, d'une banalité fatale, n'a d'autres accents que ceux qu'ils emploient dans leur éternel chant d'amour. Leur chant d'amour! nous y découvrons parfois d'étranges contradictions. Sans cesse ils nous parlent de leur respect pour la femme. Les chevaliers et les poètes se consacrent au service d'une dame, et l'épée au poing ou la lyre à la main, ils en vantent ou défendent les grâces, la beauté et surtout la vertu. Mais, hélas! la récompense peu platonique à laquelle ils aspirent, *de droit*, et que, rarement on leur refuse, nous ramène, par un chemin sans contours, vers d'étranges réalités.

Parmi les milliers de chansons des minnesinger, parmi tous ces produits d'une corporation purement guerrière, il n'est pas un chant de guerre. A peine trouve-t-on un poème qui célèbre les vertus guerrières du chevalier. Aussi, nous rangeons-nous facilement à l'opinion de ceux des écrivains allemands qui font bon marché de l'inévitable chant d'amour du minnesinger lorsque le troubadour belliqueux accorde son luth plein d'orages; lorsqu'il chante le bruit du combat, le hennissement des coursiers, l'éclat strident du bouclier qui se brise, et la clameur tourbillonnante de l'ennemi qui mord la poussière.

Ce n'est point un enthousiasme aveugle qui porte les Allemands à préférer les *sirventes* de Bertrand de Born, aux *donayres* d'Arnaud de Marvéil, et les *diatribes* de Peïre Cardinal aux *pastoretas* de Giraud Rignier. Pour eux, les premiers seuls sont les troubadours. Les autres ne sont que les minnesinger de la Provence, et volontiers, ils diraient avec Voltaire : « Que si les Horaces » et les Curiaces n'avaient combattu dans l'arène que pour la plus belle d'entre » leurs maîtresses, les Romains ne seraient devenus ni les vainqueurs ni les » législateurs du monde. »

Et s'ils admirent ainsi les troubadours, — il faut pardonner cette erreur à

ce que l'on est convenu d'appeler « la bonhomie allemande », — c'est qu'ils prétendent qu'ils vivent encore dans le cœur de la nation française, ces chants que l'on croit oubliés aujourd'hui ; qu'elle tressaille encore, cette fibre qui vibrait à leurs accents : que c'est reconnaître l'esprit du peuple français que de lui faire de l'héroïsme une obligation, et, qu'aujourd'hui encore, on les verrait sortir de leur tombes séculaires, ces troubadours belliqueux du XIIe siècle, pour pousser au combat les fils de France et des Gaulois, si, ce qu'à Dieu ne plaise, leur orgueil guerrier sombrait au milieu de l'affaissement général des esprits. Et, lorsque naguère, un prince descendant de ces empereurs d'Hohenstauffen dont il a cessé d'être l'héritier, saisit la plume pour signer la paix, — haletant et l'oreille tendue, l'Europe entière écoutait si du sein de ce peuple abattu, il ne se lèverait pas tout à coup quelque Bertrand de Born : « *Per nostrar ab* » *sos sirventes commaassuns era désonrat per aquella pal!* (1) »

IV

Rendons pourtant justice aux Allemands. A côté de leur poésie épique qui dépasse toutes les tentatives similaires de l'époque, ils placent avec orgueil le nom d'un troubadour véritable, celui dont la cathédrale de Wurzbourg ombrage le tombeau, et dont le nom brille avec un éclat particulier dans la nomenclature uniforme des minnesinger des XIIe et XIIIe siècles.

Walter von der Vogelweide fut un troubadour digne de ce nom. En lui rien ne rappelle le chanteur efféminé de l'amour langoureux. Il saisit le côté vraiment poétique de la nature. Son cœur, un vrai cœur d'homme, est susceptible de comprendre tout ce qui peut agiter le cœur humain, comme son génie poétique est capable de le chanter. Arrêtons-nous quelques instants auprès de cette grande et mâle figure du moyen âge germanique.

Quoique nous ne connaissions qu'imparfaitement ce qui se rapporte à son existence, cependant lui-même, — et en cela déjà il se distingue des minnesinger, ses contemporains, — nous apprend en partie sa destinée inconstante. Cependant les renseignements qu'il nous fournit ne suffisent même pas pour nous fixer sur le lieu de sa naissance. On lui donne pour patrie tantôt l'Autriche, tantôt la Styrie et tantôt la Franconie. Les opinions les plus récentes le font naître en Suisse, bien qu'il ait dit lui-même qu'il avait appris en Autriche à chanter et à parler (2). Il vécut pourtant, à coup sûr, à la cour de Frédéric le Catholique, duc d'Autriche, qui mourut en Palestine et dont il chante la mort en termes émouvants. Comme la plupart des génies véritables, il eut une existence inconstante et agitée. Son grand cœur, son amour profond pour son pays,

(1) Brinckmeier, *Biographie provençale de Bertrand de Born.*
(2) Stalle, *Ze Osterriche lernt ich singen unde sagen.*

son esprit altier et sa perspicacité vive, l'empêchèrent d'assister en simple spectateur aux déchirements de l'Allemagne. Mais, ni les cours ni les princes ne surent mettre leur générosité à la hauteur de son génie, et, après trente ans de luttes, de chants et de pérégrinations, il supplie encore, en un langage touchant, l'empereur Frédéric II de l'arracher à une vie errante en lui donnant un toit où il puisse abriter sa tête.

« Prenez en pitié, s'écrie-t-il, qu'exerçant un art si riche, on me laisse en » une telle pauvreté ! Ah ! si je pouvais me chauffer auprès de mon propre foyer, » combien je chanterais volontiers alors les petits oiseaux, et les fleurs et » l'amour ! Ah ! celui-là seul peut chanter d'un accent joyeux qui peut s'asseoir » à son propre foyer ! — Jamais, dit-il encore, jamais ceux que j'ai reçus ne » m'ont encore salué du nom si doux d'*hôte*, et toujours j'ai été obligé de » m'incliner humblement en recevant l'hospitalité ! »

Frédéric lui donna un fief dont les maigres revenus ne l'empêchèrent point de reprendre sa vie errante. Mais sa grande âme et son mâle courage n'apprirent point à plier sous la misère. Il chanta l'amour avec une élevation dont peu de minnesinger furent capables, avec une puissance qui effaroucha son siècle accoutumé aux soupirs langoureux des chanteurs de l'époque. Aussi, ce ne fut pas lui qui remporta la victoire dans la lutte poétique de la Wartbourg, dont nous parlerons tout à l'heure.

Il ne sut pas non plus rester étranger aux luttes de sa patrie, et de même qu'il était seul à rendre un hommage vraiment poétique aux beautés de la nature, de même il fut le seul dont le chant se mêlât aux combats de son époque. Dans son œuvre, on rencontre des satires qui ne le cèdent en rien aux *sirventes* des Provençaux. Il s'enflamme pour les luttes de l'époque ; il attaque les abus comme Peïre Cardinal ; il excite au combat comme Bertrand de Born.

Quand l'empereur Frédéric II, après avoir promis d'entreprendre une croisade, retarde son départ et s'attire l'excommunication, Walter ne veut point qu'il profite de cette circonstance pour rester : « Messager, s'écrie-t-il, porte » à l'empereur le conseil que lui donne son pauvre homme, je n'en connais » point de meilleur. Quand même on lui fait attendre inutilement homme et » argent, qu'il parte et qu'il revienne bientôt pour confondre ceux qui scan- » dalisent Dieu et qui le scandalisent lui-même. » C'est ainsi que Bertrand de Born s'écrie : « Seigneur Conrad, je vous recommande à Jésus. Je serais allé » outre-mer auprès de vous, mais j'ai perdu patience quand j'ai vu que les » comtes, les ducs, les princes et les rois tardaient toujours. » Mais tandis que le troubadour allemand s'arrête sur cette note plaintive, le Provençal, trahissant déjà ses affinités gauloises, s'écrie en terminant : « Bientôt mon » épée fera merveille auprès de vous ; seulement, il est vrai de dire de telle » dame à qui je me recommande, que si ce voyage ne lui plaît pas, je ne crois

» point y aller. » — Il paraît que ce voyage ne plut pas à donna Maenz de Montaignac, car Bertrand n'y alla point.

Walther était une exception encore sous d'autres rapports, et en cela il dépasse Bertrand de Born lui-même. Tandis que celui-ci, comme la plupart des troubadours d'ailleurs, se contente de célébrer les croisades... de loin, Walther fut en Palestine, et le chant qui célèbre la Terre sainte montre la foi profonde de celui qui pourtant n'avait point craint de s'élever contre Innocent III lui-même, et contre une partie du clergé : « Il m'est arrivé ce » dont j'ai supplié Dieu : J'ai vu les cieux que Dieu a foulés sous l'aspect » d'un homme ! Beaux pays, riches et majestueux, vous tous que j'ai vus, » celui-ci est le plus splendide de tous ! Ici le Christ s'est fait baptiser, ici il » a souffert qu'on le vende ; ici il a permis qu'on le crucifie ! »

Walther était réellement un poète, le plus grand de son époque, le seul, en un mot, que l'Allemagne du moyen âge puisse opposer, avec orgueil et sans amour-propre déplacé, aux poètes étrangers les plus accomplis. Ceux-là même pour qui la poésie allemande est une lettre close, trouveraient dans l'œuvre de Walther un attrait incomparable. De tous les poètes lyriques allemands du moyen âge, il est le seul dont les chants, dépassant les limites banales, s'adressent au cœur des générations futures, et franchissent l'étroit espace du sol germanique pour ravir l'humanité tout entière.

En même temps Walther chantait ce qui fut toujours chanté, ce qui se chantera toujours : l'amour. Mais ici encore ce fut un homme qui chantait, et nul ne s'étonnera de ce qu'à une époque où l'on ne chantait que « les roses et le printemps », d'autres que lui remportassent la couronne promise au vainqueur.

L'écho de ce combat de la Wartbourg, — auquel nous faisons allusion, — retentit encore sur le sol germanique. Sous le comte Hermann de Thuringe six minnesinger se donnèrent rendez-vous à ce château de la Wartbourg : Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reinmar de Zuetter, Biterolf et le magicien Klinsor. Le vaincu devait périr par la main du bourreau. Ce fut d'abord Henri d'Ofterdingen. Mais il prétendit être victime d'une injustice, et obtint de Sophie, épouse du landgrave, la permission de quérir Klinsor pour en faire l'arbitre de la querelle. Klinsor arrive en effet, et ici commence entre lui et Wolfram d'Eschenbach une lutte qui rappelle la lutte d'Œdipe et du Sphinx. Quelques fragments seuls de ce combat étrange sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont des énigmes dont la solution rapide constitue la victoire ; nous allons en détacher deux fragments qui, mieux que tout ce que nous pourrions dire, montreront quel était, alors déjà, l'état de la poésie en Allemagne, et les tendances qui s'y manifestaient.

KLINSOR (1).

« Un père appelle un enfant endormi au bord d'un lac. Il veut le réveiller, » parce que la nuit approche et qu'un orage menace. Mais l'enfant n'entend » point, et il ne se réveille même pas lorsque le père le frappe à coups de » verges. Faisant retentir son cor, le père saisit l'enfant par les cheveux et le » frappe à la joue. En vain encore. Alors, le frappant de sa massue, le père » s'écrie : Tu as été protégé par Ezidemon, la tête sans fiel, mais tu as suivi le » conseil du loup-cervier qui t'a plongé dans le sommeil ! — A ce mot, la » digue du lac se rompt et les eaux engloutissent l'enfant. »

WOLFRAM.

« Le père, c'est Dieu ; l'enfant, c'est le pécheur, et les bons prêtres sont la » voie de Dieu. La digue du lac, c'est le temps que Dieu accorde au repentir ; » le lac, ce sont les années à venir, et l'orage ce sont les jours de la vie. Ezi- » demon, c'est l'ange gardien de l'homme ; le loup-cervier, c'est le diable ! » Dieu punit d'abord l'homme par le chagrin, c'est-à-dire par les verges, en- » suite par le soufflet, — la maladie, — et enfin par la massue, la mort ! »

KLINSOR.

« Rappelle ta sagesse à ton secours ! Qu'est-ce donc qu'un qui est dans » quatre, quatre qui sont dans trois, et trois qui sont dans quatre et dans un ? »

WOLFRAM

« Les quatre, c'est le Christ comme lion, homme, bœuf et aigle, et les » trois, c'est la Trinité !

Klinsor, alors, entrant en fureur, s'écrie : « *Aussi vrai que Jésus et la sainte* » *Vierge me secourent*, j'appellerai le diable à mon aide, et fût-il à Tolède ou » en Grèce ! »

Cette confusion de l'Apocalypse et de l'Évangile, de Dieu et du diable, ces réminiscences de l'Espagne arabe et de la Grèce, ce mélange bizarre et sauvage, montrent dans quelles subtilités étranges s'égarait déjà l'esprit des poètes allemands, et sans doute de telles singularités auraient voué leur poésie à l'éternel néant, si, après des siècles d'oubli, Auguste-Guillaume Schlegel n'eût attiré de nouveau l'attention de l'Allemagne sur la poésie des troubadours. Mais avant d'en étudier les œuvres, les Allemands voulurent en connaître l'existence, les luttes et les matières. Le psychologiste devait venir en aide au philologue, et les biographies précédèrent l'étude de l'œuvre poétique. Ici se détache tout d'abord cette physionomie si étrangement énergique de Bertrand de Born, qui, semblable aux sommets gigantesques des plus hautes montagnes, domine la poésie provençale du moyen âge tout entière.

(1) Nous résumons ici, tout en la traduisant, cette énigme, qui, en y ajoutant la solution donnée par Wolfram, comprend plus de cent vers.

(*A suivre.*) BLOWITZ.

A MISTRAL

Les jours sont loin, Mistral, où sous les arbres verts,
Nous t'admirions, debout, et nous chantant des vers
Tour à tour faits de joie et de mélancolie.
Et ta main soulevait une coupe remplie
D'un vin de France, blond comme de blonds cheveux..
Mistral, comme ils sont loin, ces jours tièdes et bleus !
Cette vie est vraiment trop rapide et trop brève
Puisque ces temps d'été ne sont plus rien qu'un rêve.
Mais quoi! tout n'est que rêve et fumée ici-bas.
Tu le sais, doux poète, et tu n'en gémis pas.
Comme tes matelots qui dans l'air diaphane
Croient voir se dessiner le château de Morgane (1)
« Faisons, répètent-ils, comme si c'était lui... »
Toi, sitôt qu'un rayon d'Idéal a relui
Devant tes yeux charmés, tu répètes : « Chimère ?
» Réalité ? qu'importe... Et vogue la galère !... »

PAUL BOURGET.

(1) *La Chanson des Galériens* de la *Reine Jeanne*, le drame prochain de Mistral. voir *Revue* d'oct. 1886.)

LE BAISER

SUR UN BISCUIT DE SÈVRES

Un baiser ! ce n'est qu'un baiser !
Mais au satin des douces lèvres
Quand on a pris les molles fièvres,
Un baiser suffit pour griser !

Un baiser peut tout apaiser,
Mais, pauvre cœur, comme ce Sèvres
Tout pâmé de caresses mièvres,
Un baiser pourrait te briser.

De qui le prend ou qui le donne
Quel est le plus heureux ? Mignonne
Dont les yeux sont mouillés d'un pleur,

Entre deux soupirs viens m'apprendre
Qui trouve le baiser plus tendre,
Du papillon ou de la fleur !

PHILIPPE GILLE.

LE DERNIER ALBIGEOIS

Les Grilhs, poésies languedociennes, par Auguste Fourès (trad. franç. en regard) un vol. in-18. Paris, Maisonneuve et Leclère.

Voici le premier recueil d'un des plus féconds poètes de la Renaissance du Midi. C'est un événement d'importance, car Auguste Fourès est non seulement l'artiste admirable qui a rendu la vie littéraire à l'idiome de sa province, mais aussi le plus passionné champion de l'idée félibréenne en Languedoc.

Il y a cinq ans, je lui consacrais quelques pages qui révélaient aux esprits soucieux de ces résurrections, les tendances d'un groupe nouveau du chœur provençal. Mes observations resteront les mêmes. Non pas que l'auteur se soit immobilisé dans son œuvre : le talent de Fourès s'est beaucoup développé. Mais il est à mes yeux une confirmation de plus de ce fait ordinaire, qu'un écrivain dans la force de sa jeunesse dresse inconsciemment le plan de ses travaux futurs.

Quand le Félibrige primitif, la jeune Église dont parle Daudet (1), eut passé le Rhône et que plusieurs poètes se furent groupés, autour de la *Société romane* de Montpellier, en maintenance du Languedoc, quelques-uns s'y distinguèrent par un accent inattendu. Ils se disaient républicains-fédéralistes. L'un d'eux allait jusqu'à réclamer l'autonomie des provinces. Le chef suprême de la petite secte était un écrivain protestant, Napoléon Peyrat, et ses deux principaux adeptes, MM. Fourès et Xavier de Ricard. Au lieu de continuer les joyeuses chansons du Félibrige, ces poètes entonnèrent des sirventes de deuil et de sang.

En voulez-vous savoir la cause ? écoutez Napoléon Peyrat : « Maître, m'ont dit quelques félibres septimaniens, découvrez-nous nos origines ? quels sont nos aïeux ? — Vos aïeux, ce sont les héroïques troubadours des douzième et treizième siècles. Toute renaissance suppose une mort, un martyr qui se ré-

(1) *Trente ans de Paris*; nous reviendrons ici sur ce beau livre qui est un des testaments de l'époque.

veille dans son tombeau. Or, cette grande et sainte martyre, c'est l'Aquitaine. Comme l'Ers pyrénéen descend des trois gouffres du Thabor, notre poésie descend des guerres de la Patrie, des orages du Paraclet. Les Provençaux s'arrêtent au roi René, les Catalans au roi dòn Jaime. Ils puisent l'onde au marais, au lieu de la recueillir à la cascade, dans la nuée. Derrière est un monde d'héroïsme et de douleur. Il en sort des tempêtes. Mais ces nuages voilent la source sainte. C'est notre Siloé. » Et sur ce ton biblique, renouvelé d'Edgard Quinet, « le grand patriote occitanien, le suprême chanteur du *Romancero pyrénéen*, l'historien vengeur de nos martyrs albigeois et protestants », comme l'appelle M. de Ricard, enseignait à ses disciples leurs devoirs de poètes et de patriotes languedociens. Cette exagération même avait sa grandeur.

Le relèvement spontané de l'idiome du Languedoc engagea donc Napoléon Peyrat, Auguste Fourès et Louis-Xavier de Ricard à entrer dans la voie nouvelle. Tous trois s'étaient fait connaître par d'intéressantes poésies françaises. Ils se consacrèrent à la cause des Félibres.

Fourès mit en nobles rimes languedociennes ses sentiments de patriote et d'artiste méridional. Voilà quinze ans qu'il n'a cessé d'écrire tant en prose qu'en vers pour cette idée. Il a aujourd'hui quarante ans. Ses poésies françaises qui sont d'un parnassien mieux qu'habile, ses études (*Toulouse pittoresque*) et ses tableaux de mœurs, poèmes en prose à la façon de Louis Bertrand et de Banville, enfin et surtout ses deux volumes de vers languedociens, *les Grilhs* et les *Chants du Soleil*, voilà sa belle et bonne vie de lettres, désintéressée, convaincue, et guidée par un fier amour de sa petite patrie.

Un seul de ces livres de belle langue d'oc, le premier en date, les *Grilhs* (les Grillons) vient d'être réuni. Les *Chants du Soleil* le suivront bientôt.

« Merci et gloire pour les *Grilhs*, un nouveau chœur agreste qui chante dans le ciel les amours et les haines de la terre natale, écrit Mistral au poète. Jeunesse lumineuse qui mouille ses pieds nus dans la rosée de l'herbe sauvage ; champs du pays remués par le paysan éternel et qui flamboient comme des champs de bataille ; indignation de races sourdement sacrifiées aux mânes des ancêtres, telles sont les apparitions que font surgir les cris de vos grillons, ces autochtones de la glèbe. »

C'est résumer à merveille un livre de nature et de patriotisme, une œuvre de race comme celle-ci. Mais, à mes yeux, le spectre historique hante plus constamment le poète, que ses souvenirs d'amour ou la vision des champs de son pays. La plus saillante partie du livre est la troisième, *La Patrio*. Les deux premières, *Amour* et *Campèstre*, sont belles d'observation et de tendresse. La série des *patriotiques* est vibrante de passion.

Il chante le Languedoc, ses malheurs et sa grandeur passée, et, tout au fond, sur le ciel, se découpe la brune silhouette des murs de Castelnaudary et des

remparts de Carcassonne. Ce patriote farouche porte le deuil des Albigeois, martyrs de la croisade. Il a une ode fort belle *A-n-uno espaso*, à une épée du XIIIe siècle que Napoléon Peyrat jugeait ainsi : « Un laboureur a déterré l'épée de Montfort, le poète apostrophe le glaive maudit ; et pendant son objurgation, le fer souillé de sang et de pleurs tombe en poudre et rentre comme un dragon dans la terre, comme une fumée dans l'enfer. Le jeune félibre du Lauraguais s'est aventuré dans la voie militante de Figuerra, de Cardinal et de Bertrand de Born. Il a inventé l'ode romane au XIXe siècle. » Il est certain que, depuis Goudouli, nul n'a pétri le languedocien sonore avec autant d'art que Fourès. Lisez plutôt ce magnifique carillon de rimes *Al campanals de Sant-Miquèu*, qui couvre une grande pensée et d'amers souvenirs. Lisez les *Feux de joie* où le poète clot ainsi une description savoureuse des belles nuits d'été en Lauraguais :

« Pour moi qui sais un peu notre histoire terrible, ces feux de la Saint-Jean qui vous tiennent en joie, se transforment en feux-follets et sautent sur les fosses des Albigeois, nos aïeux, pauvres paysans ! Ils sont morts héroïquement, morts en enfants fidèles !

« Fidèles au Languedoc, nid des grands troubadours, proie des prêtres et des soudards voleurs, fidèles sous les coups des bandits, à la patrie éblouissante, qu'ils ont voulu, ô cuisantes douleurs ! éteindre avec le sang des grands martyrs faidits. » — Dans les *Armes de Castelnaudary*, dans *la Pierre de Montfort*, de la « buse Montfort », toujours le même sentiment. On a le droit de le discuter, surtout dans les conclusions haineuses au catholicisme, que le poète et ses amis en ont tirées, — on ne peut y méconnaître une réelle inspiration.

Le paysage lauraguais n'a pas de miroir plus fidèle que l'œuvre d'Auguste Fourès. Dans certaines pièces, il fait penser à Théocrite, il est enchanteur et sorcier à la façon de Corot. Mais le peintre surtout qu'il rappelle, c'est Millet, dont il n'a point cependant toute la poésie vaporeuse et naïve. L'artiste est plus raffiné, le ciseleur invariable. Voyez pourtant la *Semenaire de Milh* (la semeuse de maïs), cette belle fille du Lauraguais, qui songe à la récolte, « l'œil vif comme une étoile et les deux mains plantées sur les hanches : »

O la pageso pensasivo
Al colh pouderous, as peds nuds,
La belo droullasso qu'es divo
Autant que Cibelo ou Venus.

et *la Moissonneuse nue* qui meurt comme Mireille d'un trop ardent soleil. Et çà et là quelle grandeur encore, quelle largeur de touche, quelles peintures éblouissantes dans ses fanfares de soleil couchant...

C'est tantôt un animal plein de songe, tantôt un arbre plein de rêve, qui ar-

rète au passage ce distrait profond et observateur. Il passe, il écoute, il regarde, il surprend la chimère des animaux tranquilles.

Toute sa poésie est profondément observée, et c'est le produit d'une longue habitude de contemplation que ces œuvres saines et sobres, pénétrées et comme réjouies du tranquille amour de l'arbre, de l'herbe et des eaux.

La Muse de Fourès effleure quelquefois de son aile les hauteurs du lyrisme, dans le *grand Lauraire* (le grand laboureur) par exemple, qui est le chef-d'œuvre de cette seconde partie du livre, *les Champs*. Mais là encore l'idée albigeoise réapparaît sous un symbole agreste. C'est un laboureur fantôme qu'entrevoit le poète au coucher du soleil. Hautain, il mène une paire de gigantesques vaches blanches. Et il est si grand que son front se perd dans les étoiles :

« Le poing droit au mancheron, haussant son fort aiguillon, le bouvier, en chantant, faisait aller ses orteils par les champs.

Punh dret à l'estevo, anautant
Soun agulhado forto,
Le bouié' n cantant,
Artelhabo per orto.

« Il disait une chanson hardie et sa voix puissante faisait un long écho de Béziers à Toulouse :

« O terre! tes sillons seront profonds comme des fosses; jusqu'au tuf nous » te labourerons, pour remuer les ossements.

» Belles dépouilles de vaillants, reliques plus que sacrées de grands soldats » et d'âmes héroïques.

» Comme des blés ils renaîtront en bonne terre noire...

» Salut fleur des martyrs rayonnants, ô coquelicot sanglant des Languedo- » ciens morts pendant la Croisade! »

Et l'invocation symbolique du dernier albigeois continue, lyrique, austère, douloureuse. Il accompagne ses strophes du vieil air gascon si mélancolique : *Quand lou bouié s'en va laura*. C'est presque une chanson de revanche. Elle s'achève ainsi :

« Le grand bouvier devint silencieux; il s'enveloppa de nuit sombre, et sa paire de bœufs très lasse dans l'ombre s'engloutit.

« Je dévalai tout en songeant, à travers l'obscurité; depuis, ce chant par l'âme me bourdonne. »

Il a raison de l'avouer, le félibre, cette chanson le hante inséparablement. Même dans les premiers vers de son recueil, l'*Amour*, nous la retrouvons, mais adoucie. Le meilleur de ces jeunes poèmes, *lou Garrabié* (l'églantier), page

d'amour charmante, cantilène lente et légère, ressouvenir mélancolique embaumé de printemps, ne finit pas sans une réminiscence « des faidits d'il y a cinq cents ans qui sont enterrés dans la grande sierra... »

Voilà l'originalité de Fourès. Cette obsession des aïeux-martyrs, ce bouillonnement de son sang de poète à la pensée constante que le Midi a trouvé sa défaite avec eux, lui a inspiré ses hymnes farouches, en donnant un accent heurté, martelé, haletant à son style lui-même.

Pour rendre ces singuliers états de sa conscience languedocienne, le vocabulaire du peuple ne lui suffit pas toujours, il lui arrive d'archaïser. Cela ne fait pas qu'il soit moins compris que le sont du grand public les byzantins des lettres parisiennes. Mais si sa langue est épurée, plus savante et par là moins populaire que celle, par exemple, de son compatriote Achille Mir, — le Roumanille d'une province dont lui, Fourès, est l'Aubanel, — cette originalité fière et presque dédaigneuse accompagne à merveille la singularité de son attachement à une cause vaincue depuis plus de six siècles.

PAUL MARIÉTON.

(*Revue Bleue* du 10 mars 1888.)

CROQUIS MARSEILLAIS

EFFET DE PLUIE

Que le ciel s'amuse à pleurer à Paris, à Lyon et même à Bordeaux, nous le concevons sans peine. Mais ici, dans une ville qui vit d'azur et de soleil, dont les lointains ont l'habitude d'être couleur de rose, dont l'atmosphère n'a que des caresses et des sourires, le spectacle de la pluie constitue un véritable supplice.

Déjà, dans les maisons qui, d'ordinaire, sont si franchement éclairées, n'arrive plus qu'un jour terne, décoloré, malade. Les meubles, les fauteuils, les tapisseries, les étagères et même leurs plus jolis bibelots revêtent aussitôt une teinte douteuse, fanée, brouillée. Dans tous les coins, la morne araignée de l'ennui semble tisser sa toile, et je ne sais quelle mélancolie vous envahit tout entier. Le Marseillais le plus joyeux, le plus vivant, le plus exhubérant, éprouve comme une sorte de somnolence, d'assoupissement et l'on dirait que tous les ressorts se sont brisés ou affaissés chez lui.

Et quel tourment pour le Provençal flâneur, musard, qui a coutume de se régaler du mouvement et du pittoresque de la rue ! Le voilà qui marche sous un ciel bas et sali, ne découvrant que des flaques d'eau, des gouttières qui se dégorgent, des arbres qui dégouttent et d'interminables enfilades de parapluies. Passe encore s'il lui était permis de reconter ces immenses et massifs parapluies de cotonnade rouge, sous lesquels s'abritait jadis toute une maisonnée ! Ils apportaient une note amusante dans le va-et-vient de la voie publique. Aujourd'hui, hélas, tous ces petits meubles portatifs rivalisent d'élégance et de légèreté. Les montures et les soieries en sont de la plus fine qualité, et, dans leur ensemble, n'en forment pas moins un tableau d'une assommante monotonie. Il reste, il est vrai, le parapluie du pauvre, avec sa lamentable carcasse, ses baleines tordues, son manche brisé et le tout surmonté d'un affreux tortillon d'étoffe, parfois rageusement secoué par le vent. Quel poème que ce vieux riflard

A propos du parapluie, n'a-t-on pas remarqué la façon un peu gauche dont nous le manœuvrons, ce qui, du reste, n'a rien de bien surprenant dans un pays presque toujours baigné de soleil ? Il y a d'abord une chose que, nous autres Marseillais, nous n'avons jamais su faire, c'est de choisir le trottoir de droite pour remonter une rue et de choisir le trottoir de gauche pour la redescendre. Nous avons la manie, allants et venants, de prendre tous le même trottoir, si bien que, les jours de pluie, nous courons le risque, à chaque instant, de nous éborgner et même de nous aveugler. Une observation, aussi juste que spirituelle d'un vaudevilliste, que l'on a pu vérifier d'autre part : « Quand deux passants se rencontrent, l'un grand, l'autre petit, c'est toujours le plus petit qui lève son parapluie par-dessus le parapluie du plus grand. » De là des chocs inévitables et qui, par fois, ne manquent pas d'être plaisants. Nous sommes aussi un peu égoïstes et nous donnons volontiers une entorse aux lois de la galanterie, en ne consentant pas toujours à écarter notre parapluie devant celui d'une dame.

A tout prendre, d'ailleurs, le fait d'être obligé de porter un parapluie nous rend de fort méchante humeur. Ce parapluie, pour nous, est un boulet que nous traînons avec une absence totale de résignation. Nous ne nous décidons à nous en servir qu'à regret et en pestant entre cuir et chair, en bougonnant intérieurement. La chose est tellement vraie qu'il nous arrive de l'oublier à tout propos, à tout bout de champ. Nous l'oublions au cercle, au café, au théâtre, dans un omnibus, dans un tramway, dans un bureau, dans un magasin. C'est même ce qui a fait dire à un disciple de Sterne qu'il ne faut jamais juger un homme d'après le parapluie qu'il porte, parce qu'il est rare que ce soit le sien.

Il y a pourtant quelques types de Marseillais qui n'ont pas la même répugnance pour le parapluie et qui sont, entre nous, un peu Anglais sous ce rapport. Dès que le plus léger nuage fait une tache sous le ciel bleu, ils s'arment du meuble en question. Ils l'ont presque constamment avec eux, sous le bras ; ils ne s'en séparent qu'avec la plus grande hésitation et appréhendent toujours d'être surpris par une averse. C'est même une sorte de culte qu'ils ont pour leur « pépin » ; ils ne le prètent jamais, se gardent bien de l'oublier ou de l'égarer ; il est leur compagnon fidèle et, s'ils l'osaient, demanderaient qu'on les enterrât avec leur parapluie, afin, sans doute, de ne pas arriver trop mouillés devant l'Eternel. Mais, hâtons-nous d'ajouter qu'ils forment l'infime minorité. La généralité a plus de confiance que ça dans la réputation, dans le bon renom de notre climat.

Il n'en est pas moins vrai, nous le répétons, que la pluie, ici, est une sorte de contre-sens. Elle ne se marie et ne s'harmonise en aucune façon avec l'aspect habituel de nos rues et les mœurs de nos habitants. La rue, à Marseille, a un invincible besoin de lumière et de gaieté. Nous ne sommes pas créés,

nous-mêmes, pour promener notre turbulence méridionale dans une atmosphère louche, diffuse, noyée et qui distille pour ainsi dire la tristesse. Pendant que la pluie fait entendre son bruit monotone, la flânerie est sans délices, sans charmes et sans attraits. On n'éprouve plus aucun plaisir à déambuler le long des boutiques, à côtoyer les cafés, à regarder les passants. Il n'est pas jusqu'à la jeune Marseillaise qui, d'ordinaire rieuse et chiffonnée, n'ait l'air de bâiller d'ennui et de sommeil sous son parapluie. Tel détail d'architecture, tel coin de rue, telle place publique, qui, illuminés de soleil, avaient un ragoût, une originalité extraordinaires, n'offrent plus qu'une physionomie banale, insignifiante. Les quais eux-mêmes, où l'eau met des luisants un peu partout, ont perdu leur caractère, leur animation. Le vieux port n'apparaît plus qu'à travers des bavochures et et des barbouillages de brume.

Sous ce ciel pâle, éteint, rampant, détrempé, imprégné d'humidité, on a enfin du gris dans l'âme et celle-ci semble vouloir chercher obstinément quelque moyen d'évasion. Pour ce qui nous concerne, — cela fera peut-être sourire le lecteur — nous allons, à ce moment-là, rêver de l'Orient, de sa magnifique et féerique lumière devant les grappes de bananes et les dattes muscades des marchands de produits exotiques. Nous voilà aussitôt comme réchauffé et réjoui par notre rêve qui nous permet de perdre un instant de vue les rues crottées de Marseille et de nous égarer dans le pays des blanches mosquées, des fins minarets, des flamants roses, des palmiers élancés et du soleil flamboyant. Mais inutile d'ajouter que nous formons des vœux pour qu'aujourd'hui même le ciel soit plus bleu, plus caressant, plus velouté que jamais, et pour qu'on puisse faire le reproche à notre étude de manquer absolument d'actualité.

HORACE BERTIN.

LA CHATO DI BOUQUET (1)

Passo au mitan di taulo en semoundènt si flour;
Parai? es jouino e bello e la chato a l'èr puro?
Un i'aganto la man, un autre la centuro;
E ris, en tòuti ris, sens rouito e sens palour.

Dóu balans de sis anco e de sa taio empuro
Di vièi roufian creba lou rèsto de calour;
Li jouvènt se trufant galejon sa belour...
Escorno! res n'a plus à faire sa caturo!

Se lipant li moustacho, un bevèire abesti
L'arresto... Ris plus fort. Lou moustre, que i'a di?
S'es pourrido e perdudo, oh! vole pas lou saupre.

Es uno enfant, es bello, ero pas facho, noun!
Prè semoundre a qu vòu si flour, mais n'en reçaupre
Dis amourous verai, di jouvènt à geinoun.

TEODOR AUBANEL.

(1) « En fouillant mes tiroirs, nous écrit Mistral, j'ai découvert un sonnet d'Aubanel, que je crois inédit, et ce rubis de la *Grenade entr'ouverte* doit aller resplendir au front de la *Revue Félibréenne*. » Le voici. Quoique dans la manière des *Filles d'Avignon*, il serait, en effet, d'une date antérieure, et il était resté inédit. Une autre bonne nouvelle aux fidèles du maître d'Avignon : il existe deux copies, dont une complète, de son drame *Lou Pastre*, qu'on croyait perdu.

LA JEUNE FILLE AUX BOUQUETS

Elle passe au milieu des tables, offrant ses fleurs ; n'est-ce pas, elle est jeune et belle, et la jeune fille a l'air pure ? L'un lui saisit la main, un autre la ceinture ; et elle rit, elle rit à tous, sans rougir et sans pâlir.

Du balancement de ses hanches et de sa taille elle attise le reste de chaleur des vieux ruffians crevés ; les jeunes gens moqueurs plaisantent sa beauté... Affront ! nul n'a plus à faire sa conquête !

•

Se léchant la moustache, un buveur abruti l'arrête... Elle rit plus fort. Que lui a-t-il dit, le misérable ? Si elle est pourrie et perdue je ne veux pas le savoir.

C'est une enfant, elle est belle, elle n'était pas faite, non ! pour offrir à qui veut ses fleurs, mais pour en recevoir des amoureux sincères, des jeunes hommes à genoux.

THEODORE AUBANEL.

SUR UN MARBRE BRISÉ

La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes,
Car dans ce bois inculte il chercherait en vain
La vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Sylvain,
A son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois, l'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or ;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge ;

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

José-Maria de Heredia.

UNE COUR D'AMOUR A LYON

AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

(Suite.)

Marot terminait ainsi son rondeau :

Doncques, ma main, rens-toy humble et bénigne
En donnant lieu à la main féminine ;
N'escris plus rien en rithme mesurée,
Fors que tu es une main bien heurée
D'avoir touché celle qui est tant digne
D'avoir le prix.

RÉPONSE DE JEHANNE GAILLLARDE

De m'acquiter je me trouve surprise
D'un faible esprit, car à toy n'ay scavoir,
Correfpondant : tu le peulx bien fcavoir,
Veu qu'en cet art plus qu'autre l'on te prise.
Si fusse autant qu'éloquente et apprise
Comme tu dys, je feroys mon devoir
De m'acquitter.
Si veulx prier la grâce en toy comprise.
Et les vertus qui tant te font valoir
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a rompu l'entreprise
De m'acquitter.

Claude Perronne ou Claudine du Perron fut recommandable par sa naissance et par ses ouvrages de vers ou de prose qu'elle dédia à Henri II (PERNETTI : Lyonnois dignes de mémoire, p. 280). Elle florissait déjà, suivant La Croix du Maine, sous François Ier.

Louise Sarrazin, fille et sœur de médecins de Lyon, savait à l'âge de huit ans, le latin, le grec et l'hébreu, au dire de Colomiès (*Gallia Orientalis*, p. 110). Elle suivit, en 1551, son père à Genève où i se réfugia pour cause de religion.

Pernette du Guillet, morte le 17 juillet 1545, est l'auteur d'un recueil de poésies éditées pour la première fois à Lyon chez Jean de Tournes par les soins de son « dolent mari ».

De toutes ces femmes distinguées, celle que nous connaissons le mieux, grâce aux recherches de M. Boy, le dernier éditeur de ses œuvres (Paris, Lemerre, 1587), est Louise Labé, dite *La belle cordière*. Voici comment elle se qualifie elle-même dans son testament à la date du 28 avril 1585 : « Loyse Charlin, dite Labé, veuve de feu Sire Ennemond Perrin, en son vivant bourgeois citoyen habitant Lyon ».

Elle était fille de Pierre Charlieu dit Labé, riche maître cordier à Lyon et de sa seconde femme Etiennette Roybet. On doit conclure de diverses pièces de procès, qu'elle naquit entre 1515 et 1524, dates du mariage et de la mort de sa mère. Son père se remaria en troisièmes noces avec la fille d'un maître boucher de Lyon qui devait être beaucoup plus jeune que son mari, puisqu'on la retrouve vivante en 1570, c'est à dire 78 ans après le premier mariage de celui-ci.

Tous les biographes s'accordent à dire que Louise, blonde et belle, avait eu, dès sa plus tendre enfance, d'admirables dispositions pour tous les arts depuis la musique jusqu'à l'équitation; elle était, de plus, fort instruite et parlait plusieurs langues : elle dut donc recevoir une éducation fort soignée.

Fréquentant les beaux esprits de Lyon et maîtresse de la fortune de sa mère, elle sympathisait sans doute fort peu avec la fille de boucher appelée à remplir le vide du foyer conjugal par le vieux père Charlieu qui paraît avoir toujours été fort amateur des jeunesses et qui mourut en 1552, laissant une fortune relativement considérable à ses nombreux enfants dont l'un, Jeanne, épousa Claude Papon, notaire royal à Lyon.

Quant à Louise elle se maria, vraisemblablement assez tard, avec Ennemond Perrin, riche cordier comme son père et elle semble avoir mené jusque-là une existence fort indépendante.

L'auteur anonyme des *Louenges de Dame Louise Labé lyonnoize* nous décrit, en effet, sous Henri II, « le plaisant jardin de la mignonne pucelle. »

Un peu plus haut que la plaine,
Où le Rone impétueus
Embrasse la Sone humeine
De ses grans bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant jardin estoit
D'une grâce et façon telle
Que tout autre il surmontoit.

En regardant la merveille
De la beauté nompareille
Dont tout estoit armé,
Celui bien, on l'eust pû dire,
Du juste Roy de Corcyre
En pommes tant renommé.
A l'entrée, on voyait d'herbes,
Et de thin verssorissant,
Les lis et croissans superbes
De notre prince puissant.
Tout autour, estoient des treilles
Faictes avec un tel art
Qu'aucun n'eust su sans merveilles
Là espandre son regard :
La voute en estoit sacrée
Au Dieu en Inde invoqué :
Car elle estoit accoutrée
Du sep au raisin musqué :
Les coulomnes bien polies
Estoient autour enrichies
De romarins et rosiers.
Lesquels faciles à tordre
S'entrelassaient en bel ordre
En mille nœus fais d'osiers.

Au milieu, pour faire ombrage,
Estoient maints arceaux couverts
De coudriers, et d'un bocage
Fait de cent arbres divers :
Là, l'olive puissante
Qu'Athène tant réclama,
Et la branche verdissante
Qu'Apollon jadis ayma:
Là, l'arbre droit de Cibèle,
Et le cerverin rebelle
Au plaisir vénérien :
Avec l'obscure ramée
Par Phœbus jadis formée
Du corps cyparissien.

Sous cette douce verdure
Sort en la gaye saison,
Ou quand la triste froidure
Nous renferme en sa maison,
Tarins, Rossignols, Linottes
Et autres oiseaux des bois
Exercent en gayes notes
Les doux jargons de leurs voix :
Et la vesve tourterelle
Y pleint et pleure à par elle
Son amoureux tout le jour :
De sa parole enrouée
A pleintes et pleurs vouée
Efroyant l'air tout au tour.

Et à fin qu'à beauté telle
Rien manquer on ne pust voir,
De la beauté naturelle
Qu'un beau jardin peut avoir,
Il y est une forteresse,
Dont l'eau coulant contre val
En sautant hors de sa veine
Sembloit au plus cler cristal :
Elle ne fut point ornée,
N'y autour environnée
De beaux myrtes cipriens,
N'y de buis, ny d'aucun arbre,
N'y de ce précieux marbre
Qu'on taille es monts Pariens;

Mais elle estoit tapissée
Tout l'environ de ses hors,
Où son onde courroucée
Murmuroit ses doux acors.
D'herbe tousiours verdoyante,
Peinte de diverses fleurs,
Qui en l'eau dousondoyante
Mesloient leurs belles couleurs.

Ce jardin faisait partie d'une domaine « où elle fut engendrée et qui lui vint par héritage » ; il avait donc probablement appartenu à sa mère et on suppose qu'il était situé à Parcieu, en Dombes, au-dessus d'un pré qu'on appelle encore le *Pré de la Cordière*.

Il est difficile qu'avec cette liberté et l'atmosphère toute galante au milieu de laquelle elle vivait, elle n'eût point de bonne heure un amour, et un amour malheureux comme tout bon poète élégiaque doit en éprouver au moins un en la vie. Voici, en effet, ce que dit Louise elle-même dans ses élégies :

Cruel, cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta première lettre ?
As-tu fi peu de mémoire de moy,
Que de m'avoir si tot rompu la foy?
Ainsi, Ami, ton absence lointeine
Depuis deus mois me tient en cette peine,
Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
Lequel m'occit dix mile fois le jour.
Reviens donc tôt, si tu as quelque envie
De me revoir encor' un coup en vie ;
Et si la mort, auant son arriuée
Ha de mon corps, l'aymante âme priuée,
Au moins un jour vien, habillé de deuil,
Enuironner le tour de mon cercueil
Que plust à Dieu que lors fussent trouués
Ces quatre vers en blanc marbre engraués :
PAR TOY AMY, TANT VERS QUI ENFLAMMÉE.
QU'EN LANGUISSANT PAR FEU SUIS CONSUMMÉE
QUI COUUE ENCOR SOUS MA CENDRE EMBRAZÉE
SI NE LA RENDS DE TES PLEURS APAIZÉE.

(II Elégie)

Je n'avais vu encore seize hivers
Lors que j'entray en ces ennuis divers.

(III Elégie).

De plus, une ode, écrite en vers grecs, par un de ses admirateurs anonymes, nous montrent la nouvelle de Sapho éprise, comme sa glorieuse devancière, pour un Phaon qui la dédaigne.

ODE A LOUISE LABÉ

Les chants mélodieux de Sapho ont péri engloutis dans l'abîme du temps.
Mais tendre élève des amours et de la charmante déesse de Paphos, voici que Louise Labé les a retrouvés.
Ce prodige nouveau vous surprend, et vous demandez peut-être d'où vient cette muse inconnue.
Apprenez donc que pour son malheur elle s'est éprise, elle aussi, d'un Phaon, d'un cruel et d'un insensible.
Sa fuite lui a percé le cœur ; et sur les cordes de la lyre l'infortunée a voulu redire ses souffrances.

Elle pouvait avoir précisément de 16 à 17 ans à l'époque où parut la première édition datée des contes de Jeanne Flore et, si l'on remarque que le nom de Salphione a pour anagrammes (1)

Sapho—Lion
Loise—Phan

on conviendra qu'il y a bien des chances pour que la jeune hôtesse des gentilles conteuses soit la fille du riche négociant lyonnais. La beauté du jardin qui servait de lieu de réunion et l'absence de tout maître de maison sont des particularités qui ont aussi leur valeur. La joyeuse compagnie devait prendre ses ébats sous l'égide de la gouvernante de Louise, madame Cébille, seule ennemie de la « Sacro-Saincte divinité d'Amour » et le souffre-douleur des autres gentilles et amoureuses dames.

Quant à celles-ci, ami lecteur, n'oserais, pour vrai, donner une opinion et te laisse le soin de choisir Jeanne Flore entre les trois Jeannes de Messire Marot, à moins que ce n'en soit une quatrième, car à Lyon vivait alors une famille du nom de Flore.

(1) Il faut tenir compte de la prononciation en o de l'*e* muet final qui s'est conservée dans les patois de la région et de celle de la syllabe *aon* qu'on retrouve encore en français dans *Laon*, *faon*, etc.

Grenoble, le 7 février, 1888.

ALBERT DE ROCHAS.

Devant « Le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses. »

O Maître élyséen, fier Puvis de Chavannes
Qui peuples l'Idéal de claires visions,
Comment faire traduire à mes stances profanes
Le mystère sacré de tes Illusions ?...

Il appelle des chants légers et diaphanes,
Et la cithare d'or des incantations,
Alors que ton génie entr'ouvre les arcanes
De la Beauté vivante, aux générations !

Mais mon esprit, vaincu par les nobles symboles
Où ton art enferma les douces paraboles
Et le songe divin de notre humanité,

Impose le silence à ma lyre d'argile,
O mystique enchanteur, ô frère de Virgile,
O Poète, promis à l'immortalité !

PAUL MARIÉTON.

L'HERBIER

A Philippe Gille.

Ainsi tu l'auras fait ami Gille, à ton tour,
L'herbier des souvenirs qui témoignent de l'âme :
De la chanson frivole au tendre épithalame,
Tu fixes pour jamais tes ivresses d'un jour.

Quand la saison d'aimer doit s'enfuir sans retour,
Rien n'est doux ici-bas que l'amour d'une femme...
Oh! l'art mélancolique où ta muse proclame
La chère volupté de nos peines d'amour!

Mais pourquoi célébrer sa tristesse profonde!
C'est la perdre pour soi que la livrer au monde,
Et l'on est trop puni d'en être soulagé...

Le parfum meurt des vers captifs dans la mémoire!
Et si l'amour chanté gagne parfois la gloire,
L'amour silencieux est par Dieu protégé!

Juin 1887.

PAUL MARIÉTON.

CANSOUN DE NOÇO DE JAN AUBANEL

A Dono Teodor Aubanel.

Quand a proun toumba de plueio o d'eigagno,
Loèu soule de Diéu briho à l'ourizoun,
E dins li campagno,
Amèiso autant-léu li planch e li lagno
E s'aubouro un cant de benedicioun;
Quand a proun toumba de plour o d'eigagno,
Lou soulèu d'amour dauro l'ourizoun.

Lou dòu, pas toujour déu teni nosto amo,
La glori coumando e vóu la baudour;
Vous perèu, madamo,
Intras dins la douço e santo calamo,
E, de voste fiéu benissès l'amour!
Lou dòu pas toujour déu garda vosto amo,
Lou qu'es dins lou cèu vous crido : baudour!

Au countentamen liéuras vosto vido,
Qu'alègre e risènt siegue voste oustau,
Vuei, Jan se marido;
La chato que pren es bravo e poulido,
E de siau bonur n'a soun plen fadau;
Au countentamen dounas vosto vido,
Qu'alègre e risènt rèste voste oustau!

O moun brave Jan, que Diéu benesigue,
Tu, ta gento nòvio emai voste nis;
Que voste ort flourigue!...
Embrassas-vous bèn, e que lèu s'ausigue
De vòsti nistoun lou fres cantadis;
O moun brave Jan, que Diéu benesigne
Aro e longo-mai voste poulit nis!

Marsiho, lou 4 de Febrié de 1888.

ANFOS TAVAN.

CHANSON DE NOCE DE JEAN AUBANEL

Madame Théodore Aubanel.

Lorsqu'il est assez tombé de pluie ou de rosée,
Le soleil de Dieu brille à l'horizon,
Et dans les campagnes
Il abaisse aussitôt, plaintes et chagrins,
Et un chant de bénédiction s'élève;
Lorsqu'il est assez tombé de pleurs ou de rosée,
Le soleil d'amour dore l'horizon.

Le deuil ne doit pas toujours tenir notre âme,
La gloire commande et veut l'allégresse;
Vous aussi, madame,
Entrez dans la douce et sainte paix,
Et, de votre fils, bénissez l'amour!
Le deuil ne doit pas toujours garder votre âme,
Celui qui est dans le ciel vous crie: Allégresse!

Au contentement livrez votre vie,
Que joyeuse et riante soit votre maison,
Aujourd'hui Jean se marie;
La jeune fille qu'il épouse est jolie et bonne,
Et de suaves bonheurs, elle a son plein tablier;
Au consentement donnez votre vie,
Que riante et joyeuse demeure votre maison!

O mon aimable Jean, que Dieu bénisse,
Toi, ta gentille fiancée et votre nid;
Que votre jardin fleurisse!...
Embrassez-vous bien et que bientôt s'entende
Les frais gazouillements de vos nouveau-nés;
O mon aimable Jean que Dieu bénisse
Maintenant et toujours votre jòli nid!

Marseille le 4 Février 1888.

ALPHONSE TAVAN.

CHRONIQUE

La félibrée des brandons. — Le dimanche des Brandons, 19 février, les félibres d'Aix se sont réunis à la Mule-Noire, à l'occasion de la visite que leur a faite leur confrère de Montpellier, M. Louis Vergne, le délicat chansonnier qui avait remporté le rameau d'argent au concours franco-provençal du Centenaire.

L'assemblée était présidée par J.-B. Gaut, capiscol de l'école aixoise. On y remarquait les majoraux L. de Berluc-Pérussis et F. Vidal ; MM. Alexis de Fonvert, docteur F. Chavernac et Alph. Dorlhac de Borne, membres de l'Académie ; Constans, l'éminent romaniste, professeur de la Faculté des Lettres ; Désiré Granier, conseiller à la Cour ; les chanoines Abeau et Chave, auteurs de la *Pastorale* qui a été, cet hiver, l'événement littéraire d'Aix ; les marquis Christian de Villeneuve et Charles d'Ille, secrétaires de l'Ecole des Alpes; une trentaine de félibres dont trois nouveaux venus, MM. Xavier de Magallon, Aude, et le comte de Bonnecorse-Lubières, un nom qui réveille en Provence les poétiques échos de la Cour d'amour de Roquemartine.

Deux absents, MM. le commandant du Veyrier et Hipp. Guillibert, s'étaient excusés. Ce dernier avait en même temps adressé à l'assistance quelques lignes se terminant par un heureux hommage à la mémoire du vénéré doyen du félibrige, Gabriel Azaïs, dont la mort venait à l'instant même d'être signalée par une lettre de Mistral.

Le capiscol Gaut ouvre la séance par un salut cordial à Louis Vergne et aux jeunes recrues de l'Ecole d'Aix. Puis il chante, en strophes humoristiques, le « plat du jour » ces légendaires beignets, que tout bon provençal inscrit dans son menu, le dimanche des Brandons.

M. Louis Vergne remercie, avec effusion, les Aixois de leur accueil fraternel. Après quoi il dit une de ses plus fraîches compositions : *Sabe pas soun noum.*

En un brinde plein de chaleur, M. le professeur Constans se plaît à constater la place, plus large chaque année, que prennent, dans l'enseignement public, les études d'histoire et de philologie régionales ; il en prend à témoins le cours d'histoire du Sud-Ouest, que vient de fonder la ville de Bordeaux ; la

chaire de langue romane récemment établie à la Faculté des Lettres de Toulouse, et celle des dialectes du Nord, dont va être dotée la Faculté de Lille. L'orateur exprime le vœu que les villes d'Aix et de Marseille possèdent bientôt la chaire, ou tout au moins le cours de langue romane, qu'on y réclame depuis quinze ans.

M. le conseiller Granier fait connaître la musique qu'il a brodée sur la *Brinde à la Coupo*, de Gagnaud.

Le marquis de Villeneuve lit quelques pages de son livre inédit, *Histoire pittoresque des grandes familles de France*, qui sera illustrée par le crayon delicat de la princesse de Villeneuve Bonaparte. Ces pages résument, en un tableau saisissant et plein de couleur, les annales glorieuses et sanglantes de la maison des Baux, c'est-à-dire de la Provence elle-même au moyen âge.

Deux poésies du majoral F. Vidal exaltent, l'une le *Tambourin* et l'autre le *Vin de Provence*, en rimes gaies, alertes et fort applaudies. Il a été l'organisateur habile et zélé de cette charmante réunion.

Puis vient une page de Victor Hugo, que M. de Berluc-Pérussis a rendue en rimes provençales, pour prouver que notre langue peut, comme instrument musical, soutenir hardiment la comparaison avec toute autre.

Improvisée, l'allocution de M. d'Ille est d'un excellent provençal. Il envoie, en termes délicats, un souvenir aux Ecoles de Montpellier et de Marseille, et dit toute la part que prennent, à l'œuvre commune ces deux groupes importants.

Après quoi, le délégué de l'Ecole de Marseille, M. Thumin, qui est en même temps un aimable et facile poète, nous donne les prémices d'un conte en dialecte local, destiné à figurer dans son recueil, *lou Boui-Abaisso*.

Mais on attendait impatiemment le début des trois félibres qui, pour la première fois, s'asseyaient autour de la table confraternelle. Il est difficile d'avoir plus d'élan et d'originalité que MM. Aude et de Bonnecorse, plus d'élévation et de lyrisme que M. de Magallon. L'Ecole d'Aix peut s'enorgueillir de ces vaillants jeunes gens ; les maîtres d'aujourd'hui trouveront en eux des continuateurs dignes d'arborer, à leur tour, la Cigale des majoraux.

*
* *

Une aïeule provençale de l'empereur du brésil. — Il s'agit d'une famille illustre dans l'histoire du midi, les Sabran. Elle a encore, on le sait, de nombreux représentants qui sont d'Agoult et Pontevès. Le roi René avait qualifié d'un mot chacune des anciennes races de Provence qui composaient sa cour, à Aix : « Simplesse de Sabran » avait-il dit, « Bonté d'Agoult » et « Prudence de Pontevès »...

Or nous lisons ceci dans l'*Histoire de Provence* de Nostradamus, à propos de la comtesse Gersinde de Sabran :

Par son mariage célébré à Aix en l'an 1193 avec Alphonse II, comte de Provence, les comtés de Forcalquier et de Nice furent réunis au comté de Provence. Les braves Provençaux d'abord s'en réjouirent et montrèrent leur contentement par de brillantes fêtes carnavalesques.

La comtesse Gersinde de Sabran, femme d'Alphonse II, fut l'aïeule paternelle de la reine Marguerite de Provence, épouse de saint Louis et de la reine Eléonore, femme d'Henri III, roi d'Angleterre.

Elle fut, par conséquent, la quatrième ancêtre maternelle du roi de France, Philippe VI de Valois, par représentation de la princesse Marguerite de Sicile, comtesse de Valois, sa mère, dont l'un des petits-fils, Louis de France, frère puîné du roi Charles V, fut créé duc d'Anjou en 1330, et comte de Provence et roi titulaire de Naples en 1382.

De Marie de Blois, comtesse de Guise, sa femme, Louis de France laissa pour arrière-petite-fille Yolande d'Anjou, duchesse de Lorraine, qui épousa en 1445, son cousin Ferri de Lorraine, comte de Vaudemont.

De ce mariage descend au douzième degré la comtesse Léopoldine de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, née en 1797, décédée en 1826, femme de dom Pedro Ier, empereur du Bresil, et mère de dom Pedro II, l'empereur actuel qui, par là, se trouve être le dix-septième descendant de la comtesse Nice Gersinde de Sabran, dame de Nice et de Forcalquier,

N'est-ce pas curieux de voir l'empereur dom Pedro II assister et applaudir, à 605 ans de distance, aux fêtes de Carnaval iustituées pour le mariage de sa dix-septième aïeule.

* * *

Dans un beau livre d'érudition, *la Bibliothèque de Fulvio Orsini*, qui vient de paraître dans la collection de l'Ecole des Hautes-Etudes, nous trouvons un chapitre consacré à l'histoire des chansonniers provençaux des XIIIe et XIVe siècles. Il s'agit surtout des précieux recueils de la Bibliothèque Nationale de Paris et de la Vaticane, qui nous ont conservé les œuvres des glorieux ancêtres littéraires de la Provence. L'auteur, M. P. de Nolhac, un érudit de race latine qui est aussi un poète, et connu par de curieux travaux pétrarquesques dont nous parlerons, discute des questions paléographiques qui n'ont que peu d'intérêt pour nos lecteurs; mais nous voulons mettre en lumière quelques-uns des résultats de ses recherches.

Il est un chansonnier qui fut célèbre en Italie, au commencement du XVIe siècle, que le bibliophile romain, Angelo Colocci, avait acheté à Naples, et qui excitait la jalousie de la belle marquise Isabelle de Mantoue, très amie, elle aussi, des troubadours. Ce manuscrit n'est autre qu'un de ceux de la Bibliothèque

Nationale : il a été pris par les Français à la Vaticane en 1797 et cédé officiellement par le pape en 1815.

Mais c'est un contemporain de Colocci, le cardinal Bembo, qui fut le plus vaillant champion de la renaissance des études provençales, qui eut lieu en Italie vers cette époque. A sa bibliothèque de Padoue ont appartenu les plus importants des chansonniers connus aujourd'hui à Paris et à Rome. Sa collection ne fut pas dispersée ; une trentaine d'années après sa mort, Fulvio Orsini la recueillit à Rome. Cet archéologue professait lui-même un goût très vif pour l'ancienne langue provençale, dont il a contribué à sauver les monuments... Ne pensez-vous pas que ces bons humanistes auraient suivi avec intérêt et plaisir les succès du Félibrige ?

*
* *

Sous ce titre, *La Promise*, notre collaborateur M. Auguste Marin vient de faire jouer avec succès, au théâtre des Variétés de Marseille, un petit drame domestique en vers, heureuse tentative de provençalisme au théâtre et tableau coloré des mœurs antiques de nos gens de mer.

Voici l'appréciation d'un éminent journaliste qui est aussi des premiers écrivains méridionaux, sur l'œuvre nouvelle de notre ami :

— La scène se passe au rez-de-chaussée d'une maison de pêcheurs. L'humble foyer s'ouvre sur la place de la Tourette. De la fenêtre, on peut voir le fort Saint-Jean, la mâture des navires ancrés au port, et, tout au loin, apercevoir à l'horizon, le bleu profond de notre Méditerranée.

Laurent, un gas de bonne mine, va se marier avec une belle fille de Saint-Jean. Son père, le patron Mourennes, se fait vieux ; il ne veut pas que son fils devienne un bellâtre tourmenteur de filles ; il entend que son foyer reverdisse au sourire d'une jeune et sage ménagère ; pour couper court aux folies de jeunesse, il a fiancé Laurent à Thérèse, une promise selon son cœur et qui a du bien. C'est une brave fiancée que cette Thérèse, une Marseillaise fière et franche comme l'or, et qui répond aux câlineries de son promis par de judicieuses et graves paroles.

Lui l'aime bien, quoi qu'il la préférât moins sérieuse, mais le beau gars n'est pas libre ; il y a derrière lui, un autre cœur de femme dont il a eu la première caresse, une fille enviable aussi, âme honnête, qui n'a failli qu'à l'ensorcellement de ses mensonges, belle créature certainement, mais pauvre ; il faudra compter avec elle. Le coq de Saint-Jean n'en a souci et, lorsqu'elle vient lui rappeler sa foi, sa jeunesse déshonorée par lui, sa vie brisée, Laurent se raidit contre sa conscience, le malheureux persifle en se dandinant :

« Les serments sont légers au vent qui les emporte ! »

— Et l'enfant que je porte, pourras-tu l'oublier? — Le fat ricane et lui jette une insulte à la figure.

Au même instant, le père Mourennes entre avec Thérèse. Celle-ci a tout vu, tout compris. Elle met au doigt de Finette l'anneau de fiançailles que lui avait donné Laurent, et le vieux patron, qui d'abord voulait chasser Finette, se ravise soudain en apprenant qu'elle porte un enfant de son fils. La scène est belle, simplement menée, très vivante.

Voilà donc Finette de la famille. Mais, par fausse honte, le beau pêcheur ne veut pas avoir l'air d'obéir à son père, il s'engage avec des morutiers qui vont lever l'ancre. Reviendra-t-il? — La mer le ramènera doux comme un mouton. La mer forme les hommes; Finette retrouvera le sien; et le vieux patron, assis devant sa porte, verra un jour ses petits « mousses » gaminer sur l'esplanade de la Tourette.

M. Auguste Marin a raconté et mis en œuvre ce scénario avec une grande simplicité de moyens et une égale fraîcheur d'accent.

On pourra critiquer l'honnêteté invraisemblable de ses héros, contester la vérite de ses types. Cette Tourette patriarcale, cette bonne senteur de vertus et d'honneur d'un autre âge, cette poussée de vivaces et rudes sentiments tout goudronnés d'antique probité provençale, ne sont pas faites pour me déplaire. J'ai aspiré pendant une demi-heure cette bonne santé morale, réconfortante, pareille à la brise de mer; j'ai bu une belle gorgée de vieux vin au goulot du cruchon du patron Mourennes; j'ai vécu un moment avec l'âme de nos marins, de notre population maritime de jadis.

C'est trop beau! dira-t-on. — Non, laissez-moi croire que des cœurs ont vécu avec cette noblesse et cette délicatesse de sentiments Cela est si rare et si bon de croire!

La poésie de M. Auguste Marin a la jeunesse, la belle envolée, la vérité d'accent de ses héros.

Sa muse est provençale; elle porte la cassie à la bouche, le chignon haut; elle se dandine sur ses hanches comme une de Saint-Jean, elle a dans son regard toute la flamme, toute la chaleur, toute la franchise de nos Marseillaises. Parfois il trouve le moyen — et ce sera là un jour son originalité, si la nature et l'art l'y aident, — d'infuser dans ses vers je ne sais quelle crânerie, quelle grâce, quel abandon de notre nature méridionale. Son faire n'est pas exempt de faiblesses, mais en général son vers porte beau; c'est un *nervi* glorieux qui parade le chapeau mou sur l'oreille, et, pour sûr, les filles du quartier se retournent quand il passe.

Je n'ignore pas les imperfections de son vers, mais ce jeune homme est peut-être un poète; le mistral lui a donné un coup d'aile dans le cerveau; sa poésie saine, balsamique, sent le vent du large. J. Pradelle.

NÉCROLOGIE

FRANÇOIS TRUPHÈME

L'un des plus anciens, des plus assidus et des plus aimés Cigaliers et Félibres, le sculpteur François Truphème, vient de mourir.

L'esprit et le cœur pleins du souvenir du pays natal, se réjouissant toutes les fois que le Midi était honoré, le défendant *unguibus et rostro* contre ses détracteurs, toujours souriant et bienveillant pour les compatriotes, la Provence perd en lui un de ses meilleurs enfants, l'un de ceux qui l'ont le plus honoré.

Ses obsèques ont eu lieu, le 24 janvier, au milieu d'une grande affluence.

Le deuil était conduit par le peintre Auguste Truphème, son frère ; on voyait, aux premiers rangs, MM. Millet, Falguière, Bartholdi, Etienne Leroux, Amy, Granet, Maurice Faure, Paul Arène, Albert Tournier, Lecorbeiller, Sextius Michel, général Riu, Gabriel Ferrier, Rixens, Pierre Laffitte, Victor d'Auriac, etc., ses amis et confrères.

Au cimetière de Bagneux, M. Henry Fouquier a retracé, dans un discours plein d'émotion, la brillante carrière artistique de Truphème, dont il a surtout fait ressortir le caractère essentiellement méridional.

« François Truphème, a-t-il dit, né à Aix en 1820, fut de ces Provençaux, nombreux et louables, qui, bien doués pour les arts et les lettres, viennent chercher à Paris ce que la capitale peut seule leur donner : le perfectionnement, la consécration et aussi la récompense de leurs talents, mais qui gardent, quel que soit le succès qu'ils trouvent ici, le souvenir pieux de leur première patrie, et lui réservent le meilleur d'eux-mêmes. Entraîné par la vocation irrésistible des arts du dessin, qui est à l'aurore de la vie des véritables artistes, Truphème avait déjà étudié aux écoles d'Aix, quand il vint, à vingt ans, à Paris, et entra dans l'atelier du sculpteur Bonnassieux. Ses compatriotes Mignet et Thiers, que les beaux-arts disputaient encore à la politique, s'intéressèrent à ses débuts pleins de promesses...

Mentionné à la grande Exposition de 1855, il obtint des médailles en 1859, 1864, 1865, et enfin, trop tard, la croix de la Légion d'honneur, en 1880. Le musée du Luxembourg acquit *la jeune fille à la source*, une œuvre pleine de grâce ; le *Berger Lycidas* fut acheté par les Tuileries. Truphème sculpta pour le Louvre le haut-relief *la Pêche* et le groupe en pierre *l'Automne*. Il donna aux Tuileries son *Théocrite ;* à Sainte-Clotilde, la statue de *Sainte-Geneviève ;* au nouvel Opéra, le poétique fronton les *Heures du soir*. Je ne puis citer son œuvre entier, si considérable, si varié, de la *Rêverie* au *Moïse*. Mais il faut noter cette bonne fortune de sa vie, si pleine, que c'est à sa ville natale

qu'il a laissé son chef-d'œuvre, cette statue de Mirabeau, si belle, si populaire, et populaire parce qu'elle nous rend avec toute sa puissance la figure légendaire du grand orateur provençal, en qui passa, dans une heure sublime, l'âme de la France entière... Si on ne pouvait dire de Truphème, comme du grand sculpteur provençal Puget, que le marbre tremblait devant lui, on peut dire, sans que la sympathie de nos cœurs soit pour rien dans le jugement de nos esprits, que le marbre s'assouplissait sous sa main, que peu surent lui donner autant de vie, de bonne grâce et de volupté décente...

Je ne veux pas en face de cette tombe, devant des douleurs qui ont besoin d'espérance, soulever même le terrible problème de nos destinées. Je ne puis oublier cependant que notre Société a pour emblème la cigale et que la cigale fut, pour les anciens, symbole d'immortalité. Et, ce qui n'échappe pas, en tous cas, à la raison la plus sévère et la plus attristée, c'est que l'artiste éminent qui a animé le marbre, et l'homme bon et aimé, — tel que vous fûtes, François Truphème, — est certain de se survivre doublement, dans la gloire de son œuvre et dans le souvenir de ses amis... »

ANTOINE DELBÈS

Une des physionomies les plus originales d'Agen vient de disparaître : le poète gascon Antoine Delbès, un des derniers survivants de cette race pittoresque de chanteurs populaires qui égayaient les populations du Midi, héritiers et continuateurs des *joglar* du moyen âge, est mort récemment, dans un asile de vieillards, à l'âge de quatre-vingts ans.

Fils de pauvres ouvriers, il dut à son talent naturel seul sa verve poétique, qu'il exerçait, en consacrant les loisirs que lui laissait sa profession de tailleur, à des représentations en plein vent, notamment dans les foires ou fêtes votives. Souvent, surtout dans les petites villes et villages, il annonçait lui-même sa séance en battant le tambour dans les rues, puis il se rendait dans une grange qu'envahissait le public amateur de ses élucubrations. D'autres fois, sur la place publique, monté sur une chaise, infatigable et sérieux sous un habit et une coiffure inénarrables, il épuisait son répertoire dont les auditeurs se disputaient ensuite les feuilles volantes vendues quelques centimes.

Dans ses deux principaux recueils, la *Muso oublidado* (1858, in-8) et *Lou Ritchouné* (1861, in-8), il est des pièces remarquables, restées à bon droit populaires, et la réimpression d'un choix de ses œuvres serait bien accueillie par tous les amis de la langue d'oc.

Delbès, enfant du peuple comme Jasmin, fut le rival malheureux de l'illustre poète gascon, dont la renommée éclipsa la sienne.

Le titre et la date de la *Muso oublidado* ont une signification particulière à ce point de vue.

Jasmin venait d'être couronné par sa ville natale à la fin de l'année 1856. Le triomphe du grand poète agenais n'était pas du goût de Delbès, qui voulut faire échec à la juste gloire de l'auteur des *Papillotes*...

Agen, qui a élevé une statue à Jasmin, ne refusera pas à Delbès une modeste pierre tumulaire, avec cette épitaphe que l'émule parfois méconnu de l'auteur de *Françounelo* a composée lui-même :

Lou poèto oublidat bèn de quitta la tèrro,
— Al pitchou trin, —
Dins lou mantèl de la misèro
Como lou darrè pelerin!

A. T.

FÉLIX CLÉMENT

Notre éminent ami, le peintre Félix Clément, qui était allé demander au climat de l'Algérie la guérison de la maladie persistante qui privait depuis longtemps nos réunions de sa présence, est mort à Cherchell, le 2 février, à onze heures du soir.

La cause méridionale perd en lui l'un de ses défenseurs les plus aimables et les plus fidèles, l'art français l'un de ses maîtres les plus distingués.

Nous ne saurions mieux exprimer les sentiments de tous les félibres et mieux énumérer les titres de Félix Clément, qu'en empruntant au discours prononcé à Donzère, sur la tombe de l'éminent artiste, par le Cigalier Maurice Faure, quelques passages caractéristiques :

« ... La mort de Félix Clément n'est pas seulement une perte irréparable pour notre cher pays qui le citait avec un juste orgueil comme l'un des plus vaillants parmi les artistes de sa pléiade. Elle est encore un deuil pour l'art français qu'il avait enrichi de compositions dont le caractère magistral excita l'admiration des juges les plus compétents, de critiques illustres comme Théophile Gautier...

« C'était un enfant du peuple, un fils de bons paysans donzérois, dont la jeunesse s'était écoulée, joyeuse et libre, non pas à l'abri des murs sombres d'un collège, mais au grand soleil, dans vos rues et à travers vos champs, sous les oliviers où il écoutait la chanson monotone des cigales, sur les bords de notre Rhône dont e bruit des ondes berçait son imagination, parmi les ruines de votre vieux château, d'où son regard, avide de beaux spectacles, pouvait admirer, à perte de vue, l'un des plus merveilleux horizons que l'œil humain puisse contempler...

« En 1848, l'École des Beaux-Arts de Paris lui ouvrait ses portes ; en quelques années, il y avait conquis un tel rang qu'il enlevait de haute lutte la première récompense, le prix de Rome, et qu'il devenait, en 1856, l'un des pensionnaires de la villa Médicis, première étape des grandes carrières artistiques.

« L'élève était déjà un maître.

« Il se plaisait à chercher des sujets et des modèles dans la campagne ro-

maine, qui lui rappelait, me disait-il souvent, certains sites de notre pays, dans les quartiers plébéiens de la ville papale, où les terrasses des maisons, ombragées de treilles aux vignes grimpantes, évoquaient à sa pensée l'image des vieilles demeures de Donzère. C'est sous l'influence de ces souvenirs, et l'esprit hanté de réminiscences antiques, qu'il peignit des tableaux d'un charme délicieux qui ont la grâce naïve et la fraîcheur exquise des idylles...

« Il aborda, avec un égal succès, les grands sujets de nu, écueil des artistes médiocres, et révéla de puissantes qualités de dessinateur.

« La peinture historique doit à Félix Clément l'un de ses chefs-d'œuvres, *la Mort de César*...

« Clément avait, profondément gravé au fond du cœur, l'amour du pays natal, et son rêve, hélas! irréalisé, était de finir ses jours à Donzère, dans ce vieux château des Evêques de Viviers, devant la large fenêtre aux allures féodales de la grande salle ornée de fresques de Lancret, l'œil tourné vers ces collines inondées de soleil sous le ciel bleu de notre Midi dauphinois. Ni l'éloignement ni les années n'avaient affaibli ce culte passionné pour son bourg natal de Donzère...

« C'est à ce sentiment qu'il obéissait en assistant fidèlement à toutes nos réunions méridionales. Il était heureux d'y trouver en quelque sorte l'illusion du pays natal en entendant résonner les syllabes sonores de nos idiomes populaires.

« Son dévouement à la cause des Félibres était si ardent qu'il avait conçu le projet de faire une galerie de portraits des poètes qui ont marqué dans le mouvement de renaissance littéraire de la langue d'oc. La mort ne lui a pas permis d'en terminer l'exécution, mais sa généreuse initiative n'a pas été infructueuse, puisque nous lui devons les portraits de Mistral et de Paul Arène, les esquisses de ceux d'Aubanel, de Roumanille et de Félix Gras (1). Cigaliers et Félibres en garderont une éternelle reconnaissance.

« Celui qui aime son pays, celui qui, suivant la parole du grand conventionnel, n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, celui qui n'oublie jamais les impressions de son enfance, celui-là, mes chers concitoyens, on peut l'affirmer, est sûrement un homme de cœur... »

GABRIEL AZAÏS

Notre éminent collaborateur, Gabriel Azaïs, félibre majoral, est mort dans sa ville natale, à Béziers, le 14 février, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il était le doyen du Félibrige et l'un des premiers champions de la cause.

(1) On doit aussi à Félix Clément un portrait de M. Maurice Faure, qui a été placé, avec celui de Paul Arène, dans la salle de réunion des félibres de Paris, et deux autres portraits remarquables de madame Frédéric Mistral et de M. François Delille, félibre majoral. Celui de Mistral, exposé au salon de 1884, est au Musée de Marseille.

*
* *

Lorsque *Mireille* parut, en 1859, M. Azaïs, séduit par cette poésie aux saveurs franches, naturelles et sereines, fut des premiers à saluer le nouveau chef-d'œuvre et à lui vouer une admiration que les années ne devaient point refroidir.

C'était avant que Lamartine consacrât à l'épopée rustique du poète de Maillane ce merveilleux *Entretien,* qui est, lui, un poème en prose, un chef-d'œuvre de grâce et de critique inspirée.

Ce fut un enchantement pour Gabriel Azaïs de retrouver ses propres impressions, et comme l image agrandie de son enthousiasme dans ces belles pages qu'il devait entendre, plus tard, résonner en plein vent, sous le ciel de Provence et par la voix sonore d'Émile Blavet, debout auprès du mausolée antique de Glanum-Saint-Remy, à la première des fêtes provençales où la critique parisienne assista au grand complet. Il avait gardé de cette manifestation publique d'une idée qui lui était chère, un souvenir délicieux.

Parmi les premiers poètes de la renaissance provençale, Roumanille avait une bonne part de ses préférences. Aussi, lorsque Azaïs publia ses *Vesprados de Clairac*, ce fut l'auteur des *Oubreto*, qui, de sa plus fine prose, ouvrit au public les portes du « *Castel sauvertous* » où se pressent en un défilé tour à tour rieur ou grave, les Contes et les Odes, les Fables et les Sonnets, et ces menus poèmes — épigrammes ou bons mots — justement baptisés du nom de *Menudalhos*.

Roumanille rappelle dans cet Avant-propos des *Vesprados* — avec quelle grâce! vous le savez — que tout jeune encore, en 1836, il avait rimé une pièce sur la Charité, et que Jacques Azaïs, le père de celui que nous venons de perdre, la trouvant à son goût, ne put s'empêcher de redire, en son parler biterrois, l'élégie du jeune rêveur de Saint-Remy.

« Et puis, vingt ans après, ajoutait Roumanille, le 20 octobre 1856, mourut Jacques Azaïs, président depuis 1838 de la renommée Académie de Béziers, qu'il avait fondée, qui a tant fait et qui fait tant encore pour l'honneur et la propagation de la littérature provençale.

« Grâces à Dieu, il ne mourut pas tout entier..., il revécut dans ses œuvres..... et surtout dans le digne et vaillant fils que Dieu lui avait donné le premier mai 1805, dans Gabriel Azaïs, auteur des *Vesprados de Clairac.* »

L'influence de la nouvelle Pléiade sur notre Azaïs fut telle qu'il se mit, lui aussi, à composer en provençal. L'essai fut des plus heureux, puisque l'auteur de la préface que nous avons citée, juge irrécusable, disait : « En lisant les douze morceaux des *Vesprados* intitulés : *Un brigoun de prouvençau.* (Un

peu de provençal), on croirait qu'Azaïs est un Arlésien, mais de ceux qui ont bouche d'or. »

Sans regretter ses premières ferveurs provençales, Azaïs était revenu, dans son dernier volume, au culte presque exclusif de la muse biterroise. C'est là qu'il faut chercher sa dernière pensée littéraire et la suprême conclusion de ses études linguistiques. Il avait toujours pensé — et ce principe proclamé pour la première fois dans le programme du concours de la Société Archéologique qu'Azaïs dut rédiger comme secrétaire, a été depuis universellement adopté — qu'il fallait demander à la langue des troubadours la base d'une réforme orthographique devenue nécessaire. Plus tard, il a formulé d'une manière précise ses *desiderata*, dont son dernier recueil est l'expression méthodique et raisonnée.

Cette préoccupation d'ordre scientifique ne diminua point, du reste, la verve et la saveur de ses inspirations, car dans ce livre intitulé trop modestement *Lou Reprin* (Le Regain) (1885) se trouvent en foule les Contes enjoués, et les Fables badines.

Entre les deux volumes de poésies que je viens de rappeler se place une œuvre considérable : *Le Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France*, en 3 vol, in-8°, dont le titre indique l'énorme labeur, et dont je ne dirai qu'un mot. M. Azaïs nous a dit souvent — et cet aveu a son importance psychologique — que ce travail si aride et si absorbant en apparence avait été pour lui le plus agréable de tous ceux qu'il avait entrepris, le délassement en quelque sorte de ses occupations multiples.

Un autre grand travail, mais plus difficile et qui l'occupa longtemps, fut la recension, d'après huit manuscrits différents, du texte du *Breviari d'amor*, dont les 35,000 vers auraient pu effrayer ou rebuter une volonté moins persévérante que la sienne. Il s'acquitta de cette tâche à son honneur, à l'honneur aussi de la Société Archéologique de Béziers, éditeur désintéressé de cette curieuse encyclopédie romane. Son long commerce avec l'œuvre du troubadour biterrois Maître Ermengaud lui permit de rédiger, avec la plus large compréhension et la plus exacte compétence, une *Introduction* destinée à faciliter l'intelligence de l'œuvre, et qui est l'un de ses meilleurs écrits.

Ses *Troubadours de Béziers*, courtes mais précieuses notices pour l'histoire littéraire de notre ville au moyen âge, son *Catalogue botanique Languedocien, Provençal, Quercinios*, etc., fragment détaché par avance de son Dictionnaire, ses *Impressions de chasse*, où les connaissances techniques les plus exactes et les plus précises se marient à des anecdotes, à des fantaisies contées d'une manière piquante, en prose et en vers français, toutes ces œuvres attestent chez notre savant confrère l'intelligence la plus cultivée ayant à son service un style sobre et clair, où le trait malin se montre à l'improviste,

comme dans une trouée de légers nuages un subit rayon de gai soleil.

En fils respectueux et intelligent de la renommée paternelle, il a revu avec soin et corrigé d'une main experte la forme extérieure des Vers bitterois de Jacques Azaïs, dont la troisième édition dit assez le succès (1886). C'est au moment où paraissait une publication qui faisait revivre ce père aimé dans ses traits et dans ses œuvres au milieu d'autres *Précurseurs des Félibres*, publication qu'il attendait depuis longtemps avec impatience, disant souvent à l'auteur que si elle tardait davantage il ne la verrait pas, c'est à ce moment même que Gabriel Azaïs, déjà gravement atteint par une douleur morale plus forte que toutes les maladies, a été frappé du coup suprême.

Gabriel Azaïs, poète et savant, aura été, lui aussi, du nombre de ces hommes croyants et convaincus qui sauvent au moins de l'oubli, sinon de la mort — puisque tout meurt ici-bas, — la langue de leur berceau, la nourrice charmeuse de leur intelligence, l'inspiratrice de leur science et de leur poésie.

F. D.

*
* *

La société littéraire et artistique de Nîmes, *la Gourde*, dont nous avons annoncé la fondation, a formé une commission d'organisation des fêtes félibréennes du mois d'août, sous le patronage effectif de la Municipalité et avec le concours de la presse régionale.

Son bureau est ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM. Frédéric Mistral et Maurice Faure. Vice-président d'honneur : M. Adolphe Pieyre, ancien député.

Président : M. Alexandre Ducros. Vice-présidents : MM. Lucien Pascal et Bard ; Trésorier : M. Alfred André.

Membres de la Commission : Trolliet, professeur au Lycée, Jurand, Nougaret, Augière, architecte, Gautier, Ernest Roussel, Dupont et Spiess, secrétaires.

Voici le programme élaboré dans la réunion du 1er mars par la commission des Fêtes félibréennes :

Le 14. — Réception solennelle des félibres et des cigaliers, par la commission et les autorités de Nîmes ; Fête littéraire à la Fontaine, avec concours poétique ; Couronnement des bustes d'Aubanel et de Florian ; Allocution devant la statue de Jean-Reboul ; Excursion au Temple de Diane et à la Tourmagne ; Fête populaire.

Le 15. — Aubade aux félibres et aux cigaliers ; Inauguration du buste de Soleillet ; Course de taureaux aux arènes avec le concours de quadrilles provençaux et languedociens : Grande farandole aux arènes. Le soir, banquet offert aux félibres et aux cigaliers.

Le 16. — Excursion au Pont-du-Gard.

M. Ducros, président, va faire, à Nîmes, à partir du 18 avril, une série de conférences sur le mouvement artistique et littéraire méridional.

Nous savons déjà que ces fêtes, qui auront un grand caractère de poésie locale et d'originalité, attireront dans la vieille cité une affluence considérable d'étrangers.

***

Dernières publications des félibres :

Campanules et Pâquerettes, recueil franco-languedocien, par J.-B. Rouquet (Cahors. Brassac, éditeur), et *Un Ramelet de Campanelos* (Cahors. Layton, éditeur).

L'Iliado d'Oumèro (*cant quatren*), trad. en vers par F. Pascal, félibre majoral (Gap. Richaud, éd.).

Pastourals dóu pichot Semenàri de-z-Ais, par les chanoines Chave et Abeau, cinq actes en vers, avec la musique et une préface (Aix. Remondet-Aubin, éditeur).

Mas flous d'ivèr, recueil de poésies dauphinoises, par Roch Grivel, félibre majoral (Crest. Brochier, éd.).

Après l'*Armana prouvènçau* (qui en est à sa trente-quatrième année de succès et de célébrité) ont paru, comme précédemment, *lou Cacho-fiò* (Avignon. Aubanel frères), et *lou Franc-Prouvençau* (Draguignan. C. Latil). Ces deux almanachs, ainsi que l'*Armagna doufinen*, conçus d'après le plan de celui de Roumanille, premier berceau du félibrige, et qui est demeuré un organe officiel de la cause, contribuent, tout en gardant chacun leur public spécial, à maintenir la langue provençale dans son intégrité, et à faire accepter par l'usage les réformes orthographiques des félibres.

La Maintenance du Languedoc publie désormais son *Cartabèn*, et sous ce titre : *Occitania* (rédacteur : M. Roque-Ferrier), son premier fascicule (*janvier-avril*) vient de paraître. Il remplacera son almanach annuel : *l'Iòu de Pascas*.

Le *cartabèn* de la Maintenance de Provence, Lou Félibrige (rédacteur : M. Jean Monné), poursuit vaillamment sa publication mensuelle. Nous attendons prochainement le tome III du *Ramelet*, l'almanach annuel des Aquitains. — La *Revue félibréenne* résumera ces publications spéciales.

On sait que tout félibre payant sa cotisation annuelle a droit au *Cartabèn* de la Maintenance dont il fait partie.

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

L'ACTION DE LA POÉSIE PROVENÇALE

AU MOYEN AGE

(Suite et fin.)

V

Les grandes figures qui sortent du moule divin traversent la vie au milieu des orages. Rarement le présent leur rend justice, et souvent la postérité injustement les accable! Homère, Dante, Born, Vogelweide, — et j'allais ajouter un nom très rapproché de nous à la liste de ces mendiants sublimes, — n'ont connu de la vie que la lutte, et à peine le repos dans la mort. Mais du moins nul d'entre eux n'a été cloué au pilori comme Bertrand de Born, que frappa la main implacable de celui qu'on a appelé « le grand justicier, » de Dante.

Oui, Bertrand de Born *metia tot son sen en mesclar guerras;* la guerre fut son seul élément!

Il la fit pour son propre compte, il la suscita pour le compte d'autrui. Il excita à la guerre, contre leur père, les fils du roi Henri d'Angleterre et n'eut trêve que lorsque mourut l'un d'eux. Changeant dans ses amours comme dans ses alliances, il quitte domna Maenz pour domna Guiscarda, pour offrir ensuite ses hommages à domna Fibar de Montausier, qui le ramène vers la dame de Montaingnac! Il est ardent, impétueux, terrible! Et pourtant, comme dit Heine, en étudiant sa vie et ses œuvres, « du cœur, le pardon monte aux » lèvres du lecteur. »

Déjà on l'excuse en lisant le cri plaintif que lui arrache la mort du jeune roi : « *Si tut li dol e'l' plor e'l marrimen...* Si tous les deuils et les pleurs et les afflic- « tions étaient réunis, ils sembleraient légers auprès de la mort du jeune roi « anglais! » Mais lorsqu'on entend le roi d'Angleterre lui-même rendre à Bertrand « *per amor de son fill, la sua amor et la sua gracia,* » on sent ce qu'il devait y avoir d'ardeur fascinatrice, de grâce farouche dans ce Bertrand de Born, et l'on ne peut que s'incliner devant la supériorité de cet homme qui séduisit sa génération encore plus qu'il ne l'effraya.

Aujourd'hui, ce que nous pouvons juger, c'est l'influence mâle et salutaire que Bertrand exerça sur les générations futures, c'est le germe d'un patrio-

tisme indomptable qu'il avait déposé dans tous les cœurs, c'est la fière vaillance avec laquelle ceux qu'il avait inspirés portaient l'étendard de l'indépendance. Pour le juger ainsi, Dante vécut trop près de lui. Il ne vit en lui que le brouillon obstiné, que le chevalier contempteur de la foi jurée.

En vain Bertrand restera fidèle au souvenir du jeune roi qu'il a si bien pleuré; en vain se montrera-t-il désormais dévoué aux causes justes et loyales; en vain encore, désabusé, frappé, triste et humble, jettera-t-il la robe de Cîteaux sur son armure éclatante pour mourir agenouillé au pied de la croix, rien ne peut désarmer Dante, rien ne peut soustraire Bertrand de Born à cette trop implacable justice :

I'vidi certo, ed ancor par ch'io'lveggia,
Un busto senza capo andar, si come
Andavan gli altri della trista greggia,
E il capo tronco tenea per le chiome
Pesol con mano a guisa di lanterna,
E quel mirava noi, e dicea : O me !

« Certes, je l'ai vu, et il me semble le voir encore... Un corps sans chef » marcher comme les autres de ce triste troupeau. — Par les cheveux il tenait » sa tête tranchée; il la soulevait de la main en guise de lanterne, et elle nous » regardait et disait : *O me!* » L'étude de Bertrand de Born et de son influence sociale ne nous conduit pas à une aussi cruelle conclusion, et c'est en souriant qu'on relit aujourd'hui ce jugement de Dante et ce châtiment baroque. Mais le génie lui-même peut s'égarer parfois lorsque le parti pris en obscurcit la perspicacité et en altère l'indépendance. Les jugements de l'histoire, pour être des actes de justice, veulent être mûris par la main du temps. Les admirations excessives se calment, les haines s'apaisent, tous les voiles se déchirent, et la vérité, cette grande lumière qui aveugle ceux qui n'en veulent point être éclairés, anéantira un jour toutes les apologies mensongères destinées à égarer le jugement des âges futurs.

VI

En réveillant le souvenir des troubadours, A. G. Schlegel contribua à rendre à Bertrand, ainsi désigné à la postérité, une justice que désormais elle ne lui refusera plus.

Schlegel, ce critique vraiment remarquable, d'une science étonnante, sans lourdeur et sans prétention, et qui semblait pour ainsi dire tout deviner, eut l'honneur d'être le premier Allemand qui apprit aux Français des choses nouvelles relatives aux troubadours, car ses *Observations sur la langue et la litté-*

rature provençales sont écrites en français. Cet ami de madame de Staël ne pouvait faire moins que d'écrire dans la langue de celle qui accepta si aveuglément ses opinions sur la littérature allemande, et qui avait fait de son ami l'homme le plus distingué d'un pays qu'elle avait jugé avec l'intuition d'une femme qui subordonne sa raison à ses préférences. Schlegel, en s'occupant des troubadours, s'expliqua bien des points restés obscurs pour l'abbé Millot, à qui il ne manquait que de connaître le provençal pour en parler très savamment. Mais n'imitons point ceux qui se sont donnés, depuis quatre-vingts ans, un vernis de science en prenant, à propos des troubadours, l'abbé Millot pour cible à leur facile critique.

Ce savant historien eut sans doute le tort de faire son histoire des troubadours d'après les papiers trouvés dans la succession de La Curne de Sainte-Palaye, mais il eut le tort, peut-être encore plus grand, de l'avouer ingénument et d'ajouter, ce dont on est en droit de le blâmer, qu'il avait suivi les traductions de Sainte-Palaye sans les contrôler. Or La Curne lui-même, s'il connaissait le vieux français, ne connaissait point suffisamment la langue des troubadours. On peut même dire qu'il ne la connaissait qu'imparfaitement, puisque dans le manuscrit du glossaire des troubadours, il avoue lui-même à tout instant cette ignorance, puisque l'on y trouve sans cesse des expressions telles que celles-ci : *sens incertain*, *traduction douteuse*, *sens probable*, etc. Mais, comme en 1780 déjà, dans les *Annonces et affiches diverses*, on reproche à l'abbé Millot assez durement sa légèreté et son ignorance, il serait peut-être de bon goût de s'en dispenser désormais et de se borner à lui savoir gré de ce qu'il a entrepris, il y a près d'un siècle, pour faire revivre ces modèles étonnants et ces maîtres dignes de toute notre admiration. Schlegel eut la délicatesse de corriger les erreurs de l'abbé Millot sans se donner le facile plaisir de le railler, et il faut l'en louer. Mais Schlegel se préoccupa surtout de leur langue et de leur littérature, et c'est à peine s'il essaya de caractériser la position sociale et politique des troubadours.

Ce fut lui pourtant qui initia à leur existence cette école romantique d'Allemagne qui surgit à côté de Gœthe vieillissant, et que la révolution de Juillet remplaça par « la jeune Allemagne. »

Ce qu'on appelait en Allemagne l'école romantique, ce fut cette école dont Schlegel prépara l'avénement et qui tourna ses regards avec une ardeur rare vers l'époque rigide et mystique qui plaça l'humanité au seuil d'une ère nouvelle, vers le moyen âge. L'ascétisme idéal du Christ s'y manifeste avec un ensemble étrange, et que ses productions s'appellent sculpture ou poésie, architecture ou musique, la fleur du mysticisme répandit sur toutes les œuvres de cette époque un parfum mystérieux qui attira l'école romantique allemande, à la tête de laquelle se trouvaient Tieck, Novalis, Achim d'Armim et

Clémens Brentano (1). Mais ce qui surtout frappa ces écrivains, ce fut la révélation de la langue et la littérature des troubadours. Toutes leurs productions se ressentent de cette préoccupation, et l'un de leurs chefs, Novalis, publia le roman d'Henri d'Ofterdingen, ce minnesinger du treizième siècle, auquel on a pendant longtemps attribué l'épopée des *Nibelungen*.

Le héros de ce roman, mélange ingénieux d'une réalité transmise et d'une fiction poétique, parcourt le monde en vrai minnesinger : il chante, il aime et il souffre! Mais ce qu'il rêve, ce qu'il cherche, ce qu'il désire et poursuit, c'est « la fleur bleue! » La fleur mystique et mystérieuse, c'est l'idéal. Et lorsque tout à l'heure je parlais de l'influence des troubadours sur la France, même contemporaine, c'est que je pensais à cet Henri d'Ofterdingen, à Hartmann van der Ouel, à Frauenlob, à Otto, à Wigamur, à tous ces minnesinger enfin qui ont fait le peuple allemand tel qu'il est : profond, laborieux, doux et mystique, mais toujours et partout, au milieu des orages comme au sein de la paix, cherchant « la fleur bleue! »

Cet Henri d'Ofterdingen devint dès lors le type du *troubadour*.

C'était toujours ce jeune homme tendre et songeur plein des plus douces pensées et sans cesse revenant à ses amours. On en vantait sans doute néanmoins le grand, l'invincible courage. Et pourtant, malgré soi, on se demande pourquoi il portait épée, bouclier et casque, quand il eût été tout aussi naturel et bien plus logique de ne l'armer que du luth gracieux qui accompagne ses refrains d'amour! On comprend l'épée au côté de Sordello, qui conseilla à l'empereur de Rome, aux rois des Français et des Anglais, à ceux de Castille et de Navarre, au comte de Toulouse et à d'autres encore de manger du cœur de Blacas pour se donner du courage; on la comprend au côté de Geoffroy Rudel, ce prince de Blaye, qui voulait conquérir Tripoli pour ravir une princesse dont il était épris sans l'avoir jamais vue; on la comprend encore aux flancs de Peïre Cardinal, du roi Alphonse ou de Bertrand de Born, mais on ne la comprend point gênant les pas du minnesinger et ne servant qu'à effrayer les amours qu'il chante et les dames qu'il célèbre.

Mais l'école romantique dont nous parlons était patriotique et nationale, c'est-à-dire populaire.

Les romans étaient dans toutes les mains, on y croyait. Et c'est ainsi que dans la littérature aussi bien que dans l'opinion du public instruit, s'enracina ce type erroné du troubadour, cette idée inexacte de la littérature provençale, et qu'elle y prit toutes les apparences et toute la persistance d'un préjugé. On ne voyait dans le troubadour que le chantre alangui des *serenas* et des virelais, et non point le poète satirique, poétique et guerrier, qui s'attaquait audacieu-

(1) Voyez sur cette école et sur ses chefs les pages inimitables de Henri Heine.

sement à tout ce qui lui était hostile ou antipathique et dont on redoutait parfois les coups à l'égal d'une défaite.

Cette erreur était d'autant plus étrange, qu'au moment dont nous parlons, à côté de Gœthe dans sa solennité majestueuse, l'Allemagne possédait tout un groupe de poètes qui se rapprochaient beaucoup plus du troubadour guerrier que du minnesinger langoureux.

Théodore Kœrner mourut sur le champ de bataille, après avoir adressé à l'Allemagne cet « appel » brûlant qui pénétra dans tous les cœurs, comme un fer rougi au feu du patriotisme le plus exalté :

> Brise les socs! Laisse tomber le burin et la lyre et le pinceau !
> Abandonne tes palais et tes portiques pleins d'ombre !
> Et taille avec ton glaive un vaste autel consacré à l'indépendance !

Arndt composait entre deux combats; Schenkendorf, Binzer, Follen et tant d'autres, chantaient sur l'affût d'un canon et s'accompagnaient du cliquetis de leurs épées. Et ce qui prouve une fois de plus notre dire, c'est qu'à ce moment aussi le peuple allemand, désertant le champ fleuri de l'abstraction, reconquit sa liberté sur le sol ensanglanté des batailles.

C'est un souvenir qu'on peut invoquer même devant un auditoire français, car nos politiques modernes ne nous ont point démontré encore que l'indifférence à l'égard de la patrie puisse tenir lieu de vertu civique.

Et pourtant, l'Allemagne ignorait encore le caractère véritable du troubadour! Peut-être faut-il chercher encore la persistance de cette erreur, à côté même de Kœrner et d'Arndt, dans Gœthe.

L'Allemagne, saisie d'un enthousiasme guerrier, commençait à soupçonner le rôle véritable des troubadours et, pour le comprendre tout à fait, elle n'attendait que le dernier chant de guerre, celui qui devait couronner le lyrisme belliqueux qui éclatait sur son sol. Elle attendait le cri suprême de Gœthe. Mais Gœthe, qui déjà avait donné la guerre pour cadre à une idylle, répondit à cette attente, en publiant : « Poésie et vérité, » un livre calme comme les eaux profondes d'un lac, dont nul souffle ne ride la surface. Cette tête olympienne qui dominait le tumulte universel et que les nuages d'un beau soir d'été entouraient comme d'un nimbe ineffaçable, ne daignait point s'incliner vers l'orage qui grondait autour d'elle. Ce regard solennel ne s'abaissa point vers un sol agité, et son chant, d'une immuable sérénité, jeta une perplexité profonde dans la conscience de sa patrie (1). Gœthe comprenait peu ce qu'il y

(1) « Gœthe ressemble à Dieu, qui, dit Pope, voit du même œil s'écrouler un monde » ou tomber un passereau. Gœthe n'ayant créé ni l'un ni l'autre, cette belle indifférence » ne lui est pas difficile » (J. P. Richter). — « Le seul moyen d'échapper aux douleurs » de la vie, c'est de s'élever au-dessus des peines de l'humanité, non en s'isolant d'elle, » mais en sympathisant avec elle par une profonde et *universelle* bienveillance » (Gœ» the, *Wilhelm Meister's Lehrjahre*).

avait d'enthousiasme entraînant dans les chants des Tyrtées d'alors. Sa haute philosophie se pliait malaisément à ces élans d'une ardeur juvénile, et de même que César ne voulait point que sa femme fût soupçonnée, de même Gœthe, par un coup inattendu, opposant aux cris guerriers de ses contemporains des conceptions toutes de paix et de réserve, sauva son génie de l'affront d'une comparaison.

C'est peut-être grâce à cette attitude de Gœthe que l'Allemagne conserva ses idées erronées sur la poésie et les poètes provençaux, et, aujourd'hui encore, on n'est point parvenu à les déraciner entièrement.

VII

La première tentative pour redresser cette opinion partit de la France ; Fauriel et Raynouard en donnèrent le premier élan. Mais il leur avait suffi d'indiquer cette route. Les Allemands la parcoururent rapidement, et dans la lutte qui s'engagea il serait difficile de dire à qui appartient la victoire.

Les Allemands, — et ici il convient tout d'abord de citer Frédéric Diez, professeur à Bonn, — reconnurent aussitôt, non seulement le côté intéressant mais encore toute l'importance de la littérature provençale par rapport à l'histoire générale des langues, des mœurs et de la politique. Ils comprirent que du sommet de cette littérature qui s'était formée au sein de siècles ténébreux et qui les dominait, le philologue et le philosophe devaient découvrir des perspectives inconnues, déroulant à la fois le passé et l'avenir. Pour bien comprendre cette littérature provençale, ses représentants et son histoire, pour expliquer ses allusions les plus cachées, ils étudièrent l'histoire du midi de la France, tous les pays et tous les courants politiques dont il avait subi l'influence, c'est-à-dire l'histoire du moyen âge tout entier, et dans ses plus petits détails; l'histoire de la France et de l'Espagne arabe et catholique, des Albigeois et du saint-empire romain, les luttes entre le Pape et l'Empereur qui eurent une si grande influence sur le midi de la France; l'histoire des croisades, dont les guerriers poussaient un dernier cri d'adieu en quittant le rivage de la Méditerranée, en un mot, des études dont la nomenclature complète ressemblerait, à elle seule, à une sorte d'affectation de science. — Mais l'étude de ces grandes lignes de l'histoire n'était qu'un jeu, comparée aux recherches qu'ils firent pour retrouver l'histoire de toutes les petites dynasties de la France méridionale, pour expliquer et pour commenter, non seulement les poètes eux-mêmes, non seulement les personnalités de ceux qu'ils chantaient, mais encore ceux qu'ils se bornaient à indiquer par une allusion.

Lorsqu'on se rend compte de tous les partis — grands ou petits — qui se partageaient le sol de de notre Midi, des combats sans fin, des innombrales petites guerres, du changement incessant des alliances, de la diversité des

intérêts qui étaient presque aussi nombreux que les personnages historiques de cette contrée, on reste effrayé du travail de géant accompli par les savants allemands, on est confondu de tant de persévérance, de tant de perspicacité et d'une divination qu'on appellerait presque *prophétique*, si l'on ne craignait de se servir d'une telle expression. A ce travail il faut ajouter encore les recherches sur la langue, qu'on recomposa, pour ainsi dire, par une sorte d'analyse *chimique*. Ainsi le professeur Adrien de Giessen compléta et perfectionna la grammaire de Raynouard, par des observations personnelles et y ajouta une collection de poésies. Son *Esquisse d'une grammaire provençale* (1825) est encore un des meilleurs livres pour ceux qui veulent apprendre cette langue.

Les troubadours de la Provence, du docteur Édouard Brinckmeier, sont un aperçu excellent de leur langue, de leur position sociale, de leur caractère particulier et de leur existence.

Brinckmeier avait incontestablement consulté Raynouard et l'abbé Millot. Mais l'œuvre de Brinckmeier ne renferme plus ni les erreurs de Millot, ni les lacunes de Raynouard, et si l'on considère combien il est dangereux de consulter des sources erronées, on appréciera les connaissances profondes du savant allemand qui ne les consulta que pour les corriger, et pour offrir au public une œuvre irréprochable. Ce n'est là, à la vérité, qu'un *compendium ;* mais il indique tout ce qui lui est important de connaître relativement aux troubadours, et il offre les ressources nécessaires pour avoir une idée à peu près complète de la poésie des troubadours et pour s'y orienter. Mais Brinckmeier ne se contente point d'être l'historien rapide de la langue provençale, et de n'offrir au lecteur qu'un résultat théorique. Pour initier à ces beautés il appelle à son aide bon nombre des meilleures poésies tirées des œuvres des troubadours les plus marquants. Pour donner une idée exacte de l'harmonie de leurs vers, du raffinement de leur forme, il les traduit avec une fidélité merveilleuse, gardant la même mesure, la même strophe, le même rhythme, et leur conservant en même temps leur naïveté, leur crudité, leurs inversions et leurs archaïsmes. C'est un travail de Titan lorsqu'on compare l'euphonie des deux langues, et lorsque, à côté de cette langue mélodieuse des troubadours, on place la langue sonore, mais rude des Allemands. En outre, Brinckmeier est arrivé à des résultats inattendus en ce qui concerne l'origine et l'âge de la langue provençale; il a découvert des sources inconnues au grammairien français, et il s'est servi de la philosophie de la philologie, science peu connue encore à l'époque de Raynouard. Le travail de Brinckmeier n'en était pas moins un travail facile, car Frédéric Diez, dont nous avons déjà prononcé le nom, lui avait servi de précurseur.

En considérant l'œuvre de Diez, on est saisi d'une respectueuse admiration. *La poésie des troubadours* et *la Vie et les œuvres des troubadours*, quoiqu'elles

aient paru en 1826 et 29, sont, et restent jusqu'à ce jour, les deux œuvres les meilleures et les plus complètes qu'on ait encore écrites à ce sujet. Tout ce qui a été fait depuis n'est en réalité que la continuation de la route tracée par Diez, et le développement d'un thème indiqué par lui.

Naturellement nous ne saurions avoir le projet ni la prétention de tenter ici l'analyse détaillée d'une œuvre pareille, qui, pendant longtemps encore, ne sera qu'imparfaitement connue du public français. Mais une analyse rapide même suffira pour indiquer la portée de cette intuition puissante, et montrera une fois de plus les procédés analytiques des savants allemands, procédés grâce auxquels ces savants sont arrivés à des résultats qu'on croirait inventés, si la solidité et l'irréfutable logique de leurs déductions ne les confirmaient à chaque instant.

Diez indique d'abord sur quel sol est née la langue provençale, et comment, de cette langue et des circonstances au milieu desquelles elle se produisit, est née cette poésie provençale dont il établit en même temps le caractère individuel. Il recherche les causes de ce caractère particulier, c'est-à-dire le milieu où cette poésie exerça son action et qui, naturellement, lui imposa ses traits distinctifs. Pour établir les principes qui servaient de base à ses conclusions, il a fallu observer et fouiller le sol, les relations sociales, l'histoire, la religion et les mœurs, et dépeindre la société qui s'est créé cette poésie, et dont, à son tour, cette poésie devint le reflet. Mieux que tout autre, et le premier de tous, Diez explique l'histoire des individualités poétiques, et de même qu'il indique les rapports de la poésie avec l'époque et la société, de même il marque le rapport du poète avec la littérature de son temps. C'est l'époque et l'état social qui lui expliquent chaque personnalité, et dans chaque personnalité il précise l'influence particulière qu'elle exerça sur la société au milieu de laquelle elle se produisit. Les poètes lui racontent et lui dévoilent l'histoire incertaine et confuse de leur temps, et cette histoire, à son tour, lui aide à commenter leurs œuvres et à en éclairer les passages obscurs. Mais ce qu'il explique surtout avec une clarté dont nul n'a approché encore, c'est le but historique de l'existence de ces poètes, la mission sociale qu'ils avaient à remplir, la situation qui leur était faite dans la société, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la position *stratégique* qu'ils occupaient sur le champ de bataille et leur époque guerrière.

Diez parvient ainsi à démontrer le rôle capital qui revient aux troubadours dans leurs relations avec leur époque.

Ses recherches nous font voir dans les troubadours, par rapport à leur temps, ce que sont aujourd'hui la tribune la littérature militante et le journalisme dans l'acception la meilleure de ce mot : l'expression de l'opinion publique.

Leur chant, véritable cri de trompette, était un chant de bataille, un dis-

cours plein d'orage, une philippique, une lanière satirique, et dans leurs moments de repos seulement, un chant d'amour. On ne pouvait s'en passer ni pour se faire des amis, ni pour se défaire de ses ennemis, ni pour conquérir le repos, ni pour propager une idée.

Ils étaient tantôt l'oiseau qui annonce la tempête, et tantôt le ramier qui porte la branche d'olivier. En un mot l'histoire de leur temps ne pouvait ni exister ni progresser sans être soutenue dans son repos ou accompagnée dans sa marche par ces hérauts éclatants dont la plume avait les éclairs de l'épée, dont l'épée défendait ce que chantait leur plume ! En général Diez a épuisé tout ce que l'époque des troubadours renferme de philosophique, de philologique ou d'esthétique. Après lui on ne peut que compléter des choses isolées, rétablir des faits, corriger des détails ou rectifier quelques erreurs, car, quelle que fût la puissance de cet homme, l'infaillibilité n'est point du domaine absolu des sciences spéculatives. Mais ce que Diez a établi d'une façon immuable, c'est la base sur laquelle devaient se placer et se sont placés, en effet, tous ceux qui ont été appelés à le suivre dans la voie qu'il a ouverte.

Diez aussi ne s'est pas borné à se montrer historien consommé. Lui aussi, pour compléter son œuvre, pour donner une idée *vivante* de son sujet, à côté de mainte traduction en prose, a traduit fidèlement et dans une langue poétique excellente bon nombre de poésies provençales, et il suffit de lire ces traductions pour se convaincre qu'il y avait en lui l'étoffe d'un poète véritable.

VIII

Quelque important que puisse être le savoir de ceux qui s'occupent aujourd'hui, en Allemagne, de littérature romane, tels que Keller Hollanot et Pfeiffer, après Diez ils ne peuvent plus enrichir cette branche de recherches littéraires que par les travaux subordonnés. Ils ne s'appliquent plus qu'à connaître, à comparer ou à compléter ce qui a été dit individuellement sur certains poètes provençaux. Ils n'étudient plus que des épisodes isolés de l'histoire littéraire de la Provence ou de ses chroniques.

Ce que Diez et ceux que nous avons nommés ont laissé à faire pour compléter la connaissance de la littérature provençale, ce ne sont plus que de bonnes traductions.

La traduction succède aux traités comme la pratique à la théorie, et l'on sait que, malgré tous les efforts de l'Angleterre, l'Allemagne est restée le pays le plus riche en traductions excellentes. Cette richesse, l'Allemagne la doit non seulement à ses principes *éclectiques* en littérature, et à ce que l'on a appelé son « bon estomac littéraire », mais aussi et surtout à sa langue sonore, riche,

flexible, susceptible de rendre toutes les nuances, de se créer une expression *correcte* là où elle lui manque, de se plier aux tournures les plus hardies et aux combinaisons les plus imprévues ; et, sans partager l'enthousiasme absolu de Bœrne (1), on peut dire que c'est un des instruments les plus complets mis à la disposition de l'intelligence humaine. Il résulte de cette triple cause, que des écrivains étrangers à l'Allemagne sont aussi connus, aussi exactement appréciés sur les bords du Rhin et du Danube que chez eux. Sans parler de la traduction d'Homère par Voss, ni de celle des tragiques grecs de Donner, les traductions de Shakespeare, par Schlegel, sont des chefs-d'œuvre véritables, et l'on comprend en les lisant que Gœthe ait pu soutenir que la langue allemande créerait un jour une littérature universelle, et qu'il faudra tôt ou tard enseigner cette langue comme la seule capable d'initier aux chefs-d'œuvre de toutes les nations.

Les plus grands écrivains allemands n'ont point dédaigné de se livrer à la traduction d'écrivains étrangers. Schiller et Gœthe lui-même ajoutent leurs noms immortels à la liste glorieuse des traducteurs allemands. L'Allemagne doit à Gœthe la traduction du *Neveu de Rameau* et du *Mahomet* de Voltaire, et à Schiller celle de *Phèdre*, qui a suffi pour désigner le nom de Racine à l'admiration des Allemands. Ruckert a rendu *populaires* les poètes persans, arabes et indiens, et le *Hafiz* de Daumer est dans les mains du lecteur allemand autant qu'aucun de leurs poètes nationaux.

L'un des plus éminents traducteurs de l'Allemagne a été Ferd. Freiligrath, le traducteur de Victor Hugo, de Musset, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, et de ce Reboul qu'on peut bien citer parmi les meilleurs des troubadours chrétiens.

En indiquant ces travaux de traductions nous ne nous sommes point éloigné de notre sujet. Nous avons déjà dit que c'est par des traductions seules qu'on peut aujourd'hui compléter l'œuvre des Schlegel, des Diez, Brinckmeier, Hartmann, Vürtz, Gervinus, et de bien d'autres encore. Ajoutons à ces noms ceux d'Emmanuel Geibel et de Paul Heyse qui ont traduit un grand nombre de poésies provençales avec une admirable et mélodieuse fidélité, et enfin le poète Waldam (J), trop tôt ravi aux belles-lettres, qui a rendu les redoutables diatribes de Peïre Cardinal de façon à leur conserver leur saveur primitive et leur puissante énergie. Mais en dehors de ces traductions, les poètes allemands ont cherché à populariser le nom et les œuvres des Provençaux. Uhland, le plus allemand des poètes germaniques, et Henri Heine, le plus français des

(1) « Quelle langue oserait se mesurer avec la langue allemande ? C'est l'interprète fidèle de toutes les langues que parlent le ciel et la terre, les flots et les espaces, » etc.

(2) Pseudonyme du chevalier Georges Spiller de Hauenshildt.

écrivains allemands, ont chanté Bertrand de Born et Geoffroy Rudell, Lenau a célébré, dans un superbe et long poème, *Les Albigeois*, et ces chants, l'Allemagne tout entière les connaît.

Un drame lyrique, *la Fille du roi René*, qui introduit des troubadours sur la scène, appartient aujourd'hui au répertoire de tous les théâtres d'Allemagne ; je me souviens qu'une *Clémence Isaure* était représentée sans cesse, il y a vingt ans, sur le théâtre de Vienne, au moment où toute l'Allemagne se réjouissait de l'apparition d'une œuvre posthume d'Uhland, ayant pour sujet *les Troubadours*, et qui était très digne de ce poète harmonieux pour qui le moyen âge n'avait plus de mystères. Les travaux des poètes modernes même n'échappent pas à cette vigilance persistante. Roumanille, Mistral et Aubanel figurent dans les meilleurs recueils allemands ; Jasmin a été traduit en prose et en vers, et les noms de tous ceux qui représentent dignement la poésie provençale de nos jours forment, aux yeux des Allemands, comme une sorte de couronne symbolique qui enlace le moyen âge et les temps modernes, et qui rattache les aspirations du passé aux promesses du présent.

Et que pourrions-nous dire de celui qui chante les solitudes infinies de la *Crau* et que les Allemands ont surnommé le Virgile de Maillane ? Peut-être savez-vous quelle fut l'admiration profonde qui éclata sur la rive opposée du Rhin lorsque sa muse ceignit le front de la Provence bien-aimée, de cette couronne, impérissable déjà, qui a le nom : Mireïo ! Ce culte n'a cessé de croître en Allemagne. L'enthousiasme pour toute œuvre franche et convaincue, c'est le lien suprême qui rattache entre eux les esprits sincères disséminés sur le globe entier, et lorsqu'on chantait en Provence :

A se me sabien entèndre
A se me volien segui (1),

l'Allemagne charmée nous comprenait, et avec elle, la France et l'Europe ne tardaient pas à suivre la Provence dans cette voie sereine et patriotique dont son inspiration a tracé le sillon éclatant.

Vous tous, enfin, glorieux Felibres, chanteurs de la Provence, successeurs harmonieux d'illustres précurseurs, ne laissez point échapper de vos mains le sceptre éclatant que vous ont légué les générations passées, et prouvez à cette France, parfois dédaigneuse, qu'elle vit encore sous nos mains, cette poésie provençale qui eut pour berceau la Grèce, et dont nulle pyramide n'indiquera jamais le tombeau !

BLOWITZ.

(1) Mistral, *la Comtesse*, (1867).

LA FONTAINE DE JOUVENCE

Rends la sève aux heureux, Fontaine de Jouvence !
A leurs rapides jours donne un long renouveau ;
Retourne pour eux seuls le fatal écheveau
Dont le fil mesuré vers les ciseaux s'avance.

Ceux-là n'ont pas connu le soupir dès l'enfance,
L'austère appel du vrai, l'altier défi du beau,
Le tourment d'y répondre, et l'attrait du tombeau
Pour le front sans appui, pour le cœur sans défense.

Le ciel lointain des yeux ne leur a pas fait mal ;
Ils n'ont servi qu'un proche et clément idéal,
Et les regrets en eux ne sont pas des blessures.

Mais les martyrs du rêve et ceux du souvenir,
Gagnés par le grand somme aux promesses plus sûres,
Craignant tous les amours, n'osent pas rajeunir.

SULLY PRUDHOMME.

FÉLIBRÉE A AIX

EN L'HONNEUR DE LA *Revue Félibréenne.*

Le jeudi, 2 mai, une superbe félibrée avait lieu à Aix-en-Provence, dans la salle des fêtes de l'hôtel de la *Mule-Noire*, à l'occasion de la visite du directeur de la *Revue Félibréenne*.

Trés original, le menu du banquet, sous forme de *Pouémo maien* en trois chants (*auctore* : A. de Gagnaud).

Le cabiscol de l'*Escolo de Lar*, M. Gaut, félibre-majoral, présidait, entre M. A. de Fontvert, doyen d'âge, et l'éminent commandant Du Veyrier, commandeur de la Légion d'honneur. M. Paul Mariéton était assis entre le conseiller Granier, auteur de mélodies populaires dans le Félibrige, et le professeur Constans, de la Faculté des Lettres.

Parmi les convives : MM. de Berluc-Pérussis et Vidal, félibres majoraux, de Magallon, Edouard Aude, Cte de Bonnecorse-Lubières, Borel, Mis de Gantelmi-d'Ille, Mouttet, Thumin, représentant de l'Ecole de Marseille Ponthieu, de la Maintenance d'Aquitaine, Millon, de l'Ecole des Alpes, Decoppet, de l'Ecole du Var, les chanoines Rolland et Chave, le baron Guillibert, etc.

Après quelques mots de bienvenue du cabiscol des *Laren* et la réponse de M. Mariéton, M. Constans, l'éminent romaniste, annonça la presque réalisation, sur ses récentes demandes, du vœu longtemps émis par les félibres d'Aix et de Marseille, quant à la création d'une chaire municipale de langue provençale à Marseille, dépendant de l'Académie d'Aix ; et il fut chargé de représenter la Maintenance de Provence au huitième centenaire de l'Université de Bologne.

La séance continue par un *brinde* du commandant Du Veyrier à la *Revue Félibréenne*, par des poésies de MM. Millon, de Fontvert et le chanoine Rolland et deux charmants sonnets de Provence, de M. de Berluc-Pérussis, l'âme de toutes les félibrées aixoises. Nous ne résistons pas au plaisir de citer le second qui est inédit : *La Pervenche* (on sait que la pervenche, *prouvèn-çalo*, est la fleur symbolique des mainteneurs du Félibrige).

LA PERVENCHE

Elle éclot simplette au bord du chemin
Où le grillon dit sa chanson dolente,
Et nos bastidans l'aiment, dans leur sente,
Mieux que rose altière ou riant jasmin.

Ah! si vous saviez son pouvoir! Qu'un vin
Tourne, — dans le broc vous jetez la plante;
La liqueur, bientôt guérie, odorante,
Coule derechef, limpide carmin.

Voià pourquoi nous, buveurs d'ambroisie,
Pour symbole, ô fleur, nous t'avons choisie,
Et t'honorons plus que le lys royal.

Le mal devient fort, les hommes faiblissent,
Les cœurs, comme un vin éventé, s'aigrissent :
Nous y jetterons la fleur d'idéal.

L. de Berluc-Pérussis.

M. Borel se leva ensuite pour chanter l'exquise mélodie, *Vau-cluso*, populaire en Provence, qu'il mit sur les divines strophes d'Aubanel à Pétrarque. Puis M. Guillibert lut deux triolets à l'empereur du Brésil, et M. Edouard Aude, le sonnet suivant :

A PAU MARIETOUN

Sonnet

De l'adré de Prouvènço is uba de Gascougno,
A passa tèms, cadun vivié l'espaso en man;
E nosti rèire-grand, pantaiant plago et mougno
Dins si castèu, feroun, s'estremavon tout l'an.

Mai, se dins lou camin, clantissié la zambougno
D'un troubadou galoi que passavo en cantant,
Adiéu! lou castelas perdènt soun èr de fougno,
Au musicaire gènt durbié si porto à brand.

M'es avis que sian bèn li fiéu de nosti paire;
Noste siecle, perèu, n'es pas risouléjaire,
E per un tros de pan fau lucha tou lou jour.

Mai vengue uno cansoun, te garcen tout à rèire :
Vaqui perqué se sian recampa per vous vèire,
O troubaire galant de la *Violo d'Amour!*

ED. AUDE.

TRADUCTION

« Du midi de la Provence au nord de la Gascogne, au temps passé, chacun vivait l'épée en main; et nos aïeux rêvant gloires et bosses, dans leurs châteaux, farouches, se renfermaient toute l'année,

« Mais, si dans le chemin, résonnait la guitare d'un joyeux troubadour qui passait en chantant, adieu! le grand château perdait son air morose, et au musicien gentil ouvrait larges ses portes.

« M'est avis que nous sommes bien les fils de nos pères; notre siècle non plus n'est guère réjoui, et pour un morceau de pain il nous faut lutter tout le jour.

« Mais vienne une chanson, ah! nous laissons tout de côté; voilà pourquoi nous nous sommes assemblés pour vous voir, ô galant poète de la *Viole d'amour!* »

E. A.

Après un brinde ému de M. Charles de Gantelmi d'Ille sur le patriotisme des provençaux, M. Guillibert donne lecture de quelques poésies de M. Mariéton sur la Grèce, vers de route rapportés d'un récent voyage avec l'illustre romancier Paul Bourget. M. Xavier de Magallon adresse une ode au poète de retour, que nous donnons ici.

A PAUL MARIÉTON

Dans les hauteurs du ciel, il passe quelquefois
Des oiseaux voyageurs dont si douce est la voix
Et si délicat le ramage,
Qu'ils volent triomphants, de forêts en forêts,
Et que les rossignols et les chardonnerets
Les fètent et leur font hommage.

Tels pour vous saluer nous nous réunissons,
Poète qui, l'esprit plein de belles chansons,
Revenez des plages lointaines
Où jadis le chasseur Apollon tendit l'arc,
Et qui, laissant le Pnyx pour les rives de l'Arc,
Marchez d'Athènes en Athènes.

Ivre de ses vingt ans comme d'un vin nouveau,
Tout homme un jour qui sent sous son front un cerveau
Et dans sa poitrine un cœur battre,

Fait pour sa vie un rêve et se dit : « Je serai...
— Moi, le sculpteur !... Héros, vierges, je vous ferai
Vivre dans le bronze et l'albâtre !

— Moi, le peintre !... Et j'aurai le monde des couleurs !
— Moi, le musicien... O rêves, ô douleurs,
Venez, fuyons à tire-d'ailes !...

— Moi, soldat ! Et ses yeux s'emplissent, enchantés,
De charges et d'assauts, et de drapeaux plantés
Dans les créneaux des citadelles !

« Moi, dit l'autre, il me faut les peuples assemblés,
Les plier sous mon verbe ainsi qu'un champ de blés,
Et qu'en son âme chacun sente,

Lorsque, pour la patrie ou pour le droit sacré,
Du feu qui brûle en moi je les embraserai,
Courir mon âme frémissante ! »

Mais vous, quand vos vingt ans vinrent vous enflammer,
Vous étiez un poète amoureux... Oui, d'aimer
Vous subissiez la douce peine,

Et vous avez voulu dire les yeux baissés
De la jolie enfant qui, dix-huit ans passés,
En semblait avoir seize à peine.

Après avoir joui des fleurs du mois d'avril,
En juin vous moissonnez... Et votre bras viril
Embrasse l'art, l'amour suprême !

Vous voici de retour de Grèce... Vous allez
Des héros disparus et des dieux envolés
Nous chanter enfin le poème !

La gloire marche où vous marchez : dans vos chemins
Vous la rencontrerez, ô poète... Nos mains,
Que la vôtre, ô maître, a pressées,

En auront souvenir et se réjouiront...
Pour un peu, l'on mettrait ses lèvres sur ce front
D'où vont s'envoler vos pensées!

XAVIER DE MAGALLON.

2 mai 1888.

Le jeune auteur (qui est aussi l'un des premiers orateurs royalistes du midi), est applaudi longuement, et il donne lecture d'une belle ode philosophique, à propos d'un pont élevé sur la Durance, le pont d'Oraison, qui vient d'avoir la gloire d'être chanté par les Félibres, Mistral en tête. Et la séance continue. Aix avait eu rarement la bonne fortune d'une telle assemblée littéraire. M. le chanoine Chave, dans un très joyeux récit provençal en vers, se révèle comme un conteur de premier ordre. M. de Bonnecorse-Lubières adresse encore à M. de Berluc-Pérussis un poème provençal plein de grâce, et la séance se termine (il est plus de minuit) par *la Cansoun de la Coupo*, entonnée d'une voix forte par M. Aude, et reprise religieusement au refrain par tous les assistants. H. G.

L'AMO

A PAU MARIETOUN.

Le jour est donc venu de chercher dans mon âme... P. M

En touto fango, en tout gravas,
Amo sutilo, mounte vas?
Coume l'essènci dins lou vas
Toujour enclauso.
Pauro amo qu'un boufa de vent
Diu cimo emporto dins l'aven,
Seguisses en ti vai e ven,
L'asard di causo.

Esclavo en touti li varai,
D'un prefum, d'un ressoun, d'un rai,
Quouro d'amour, quouro d'esfrai
Entrefoulido.
Fum lóugié resistes en van:
De revoulun vènon, s'en van,
E n'en sortes en chasque envanc
Mai avalido.

L'AME

TRADUCTION

En toute fange, en tout gravier, âme subtile, où vas-tu? Comme l'essence, dans le vase toujours enclose. Pauvre âme qu'un souffle de vent précipite des cimes dans le goufre, tu suis en tes va-et-vient le hasard des choses.

Esclave, en tous les errements d'un parfum, d'un écho, d'un rayon, tantôt d'amour, tantôt d'effroi vibrante. Fumée légère tu résistes en vain; des tourbillons viennent, s'en vont, et de chaque choc tu en sors plus extenuée.

D'un vaigue quicon lou tourment
Sempre se trèvo, e sies d'à ment.
Senso avera qu'un miramen
Dins ti brassado
Tout ço que toques deven blet.
Quand la mort boufara toun blest,
Flamo, trouvaras-ti lou let,
La repausado?

D'un vague *quelque chose* le tourment éternellement te hante, et tu es à l'affût, ne trouvant jamais qu'un mirage. Dans tes embrassements ce que tu touches se blêmit. Lorsque la mort soufflera ta mèche, flamme, trouveras-tu le but, le repos?

Jouguet d'un dièu vo de l'infer,
Tre desmamado au mounde fèr,
La vido t'es esta de-fèr.
En ta simplesso
As cerca lou rire e li flou.
E i as trouva mé grand doulour
Rèn que d'espino emé de plour,
Rèn qu'amaresso.

Jouet d'un dieu ou de l'enfer, sitôt sevrée dans le monde sauvage, la vie t'a été misérable. En ta simplicité tu as cherché le rire et les fleurs, et tu n'y as trouvé avec grand' douleur que des pleurs, que des épines, rien qu'amrt ume.

En touto car d'ome as quista
Un brisoun de santo amista,
E soulamen te n'es ista
Qu'un grand lassige.
L'amour brutau e li plesi,
Senso sadoula ti desi,
T'an facho coume un fru blesi
Pèr lis aurige.

A toute chair d'homme tu as quêté un peu d'amitié sainte, et il ne t'en est seulement resté qu'une grande lassitude. L'amour brutal et les plaisirs, sans rassasier tes désirs, t'ont faite ainsi qu'un fruit blêmi par les orages.

Pertout, mounte en ti viravóu,
Buta pèr lis uman revóu,
As vougu repausa toun vóu,
Feblo, alassado;
Pertout, de l'auturo i bas-founs
As trouva mé'n descor sens founs
Un orre vuide que counfound
Touto pensado.

Partout où en tes faux pas, poussée par les remous humains, tu as voulu reposer ton vol, faible, lasse, partout des hauteurs aux bas-fonds, tu n'as trouvé avec un profond dégoût qu'un vide affreux qui confond toute pensée.

Mai fin, esperitous, escrèt,
Un desir, un amour secrèt,
En te brulant coume un fio grè
Sempre te buto.

Mais fin, subtil, insaisissable, un désir, un amour secret, en te brûlant comme un feu ardent, éternellement te pousse. Et sous l'eau des ondées,

E souto l'aigo di glavas,
E long di peiro dis auvas,
Pauro amo, tournamai t'en vas
Cercant ta buto.

et le long des pierres du torrent, pauvre âme, de nouveau tu vas cherchant ton but.

Es indefinissable : un son
Armounious coume un resson
Quand lou cors amaga de som
A plus d'ausido;
Es un rebat fin, oundejant,
Un long gisclet parpelejant
Coum d'un astre roundelejant
L'entre-lusido.

C'est indéfinissable : un son harmonieux comme un écho, alors que le corps accablé de sommeil n'a plus d'ouïe; c'est un reflet fin, ondoyant, un long jet clignotant, comme d'un astre tourbillonnant l'entre-lueur.

Oh ma pausro amo! en ti ancoues
Seguis aquelo vaigo voues
Que te sono tras dis abroues
Tant esmougudo,
Febrouso, alandrido, à noun plus,
Escalo, escalo vers la lus,
Amount, vers l'abrasant trelus
D'ount sies vengudo.

Oh ma pauvre âme! en tes angoisses suis cette vague voix qui t'appelle à travers les broussailles, si émue. Fiévreuse, ardente à la poursuite, n'en pouvant plus, monte, monte vers la lumière, là-haut vers l'éblouissant rayonnement d'où tu es venue.

Amount vers lou divin amour
Ounte molo touto rumour
De passioun pleno de cremour!
Ansin, moun amo,
Après la niue de l'aucibèu
Auras per vertadié simbèu
La fresco eigagno que s'esbèu
Dins la calamo.

Là-haut vers le divin amour où s'apaise toute rumeur de passion brûlante! Ainsi, mon âme, après la nuit damnée tu auras pour vrai symbole la fraîche rosée qui s'évapore dans la sérénité d'un beau soleil.

E se, vuei, pres d'un long fremin,
Pale coume un blanc jaussemin,
Entrevese lou dret camin,
Se de la sorto
Fau saupre en touti lou remors
De mis enganado, es amor
Qu'ai ausi l'ange de la mort
Tuerta ma porto.

VALÈRI BERNAT.

Et si, aujourd'hui, pris d'un long frémissement, pâle comme un blanc jasmin, j'entrevois la voie droite, si de la sorte je fais savoir à tous le remords de mes erreurs, c'est que je viens d'entendre l'ange de la mort heurter ma porte.

VALÈRE BERNARD.

VARIÉTÉS

L'Auteur de *Maniclo*.

De toutes les productions dramatiques, en langue provençale, celle qui a obtenu le succès le plus longtemps prolongé est sans contredit « cette farce de haut goût demeurée populaire », connue sous le nom de Maniclo, que notre éminent confrère et ami Paul Arène a si justement comparée à l'avocat Pathelin. Mais si l'œuvre a eu un retentissement presque universel, la célébrité de son auteur, Etienne Pélabon, né à Toulon en 1745, mort en 1808, a été localisée et restreinte dans son pays natal à un tel point que son nom est aujourd'hui à peu près inconnu, hors de la Provence maritime, par la plupart des lettrés même les plus érudits.

Cette comédie, en deux actes mêlés de chants, fut représentée au mois de décembre 1789 sur le théâtre de Toulon dont Pélabon était le machiniste, et imprimée en 1790 sous ce double titre : *Lou Groulié Bel Esprit* ou *Suzetto e Tribord*.

J'ai sous les yeux la vingt-quatrième édition (1) de cette spirituelle peinture des mœurs du peuple provençal à la fin du XVIIIe siècle, et j'espère bien que, la *Revue* aidant, il en sera publié une vingt-cinquième plus complète (2) pour propager et consacrer définitivement le renom de ce précurseur des Félibres.

Comme Molière, Pélabon jouait lui-même dans ses pièces. Il avait choisi le rôle du savetier-bel-esprit, dont l'humeur joyeuse, le ton gouailleur, l'orgueil naïf, la paresseuse et poétique insouciance se fondent dans un bon sens vrai et naturel qui en font une personnalité vivante et absolument humaine. Voilà pourquoi le nom de *Maniclo* est devenu de par le public le véritable titre de cette spirituelle comédie. Et cependant les rôles secondaires y sont tracés aussi de main de maître !

La fille de Maniclo, l'amoureuse Suzetto, résiste à toutes les manœuvres de son père, qui, devenu Syndic de la chaussure, voudrait, dans son orgueil de bourgeois parvenu, lui faire abandonner son fiancé, le jeune matelot Tribord, pour épouser uu marchand vieux et édenté.

(1) Toulon, 1878.

(2) Cette édition devra contenir le recueil des jolis airs de la partition de *Maniclo*, pleins de sentiment naïf et d'entrain qui, comme nos anciens chants populaires, n'ont été transmis que de mémoire.

Son amie Marotto « fiho au servici » (une Dorine provençale), aussi délurée que Suzetto est innocente, communique à toute la pièce, par sa précoce expérience et sa verve gauloise, un entrain et une gaieté qui restent toujours de bon aloi.

Trottoir, le vieux marchand de peaux de lapins, gonflé de son importance à laquelle, croit-il, rien ne doit résister, est un type pris sur le vif et à l'emporte-pièce ; quand à Tribord, c'est le brave marin provençal, courageux comme un lion et amoureux comme... un troubadour.

Une merveilleuse entente scénique, des situations vraies, une intrigue dont la simplicité résume tous les préceptes de l'art dramatique, un dialogue vif et naturel, tour à tour empreint de gaîté caustique et de bon sens populaire font de cette pièce sinon un chef-d'œuvre, du moins un des documents les plus intéressants et les plus remarquables du vieux théâtre provençal.

Le 3 juin 1790, Pélabon fit jouer une pièce politique à propos de la fête de la Fédération, intitulée : *La Réunion patriotique ou Minerve à Toulon*, et deux ans après *Mathiou e Anno*, pastorale en un acte, en vers français et provençaux. Cette dernière n'a jamais été imprimée, mais les personnages sont restés légendaires, car on dit encore, quand ont voit passer un couple bien uni : « Es Mathièu émé Anno qué van gagna lou jubilé au ban de quatre houros. »

En 1793, Pélabon fut appelé à remplir l'emploi de machiniste au grand théâtre de Marseille. Il y fit représenter, pour célébrer l'entrée des troupes de la Convention dans cette ville, une comédie révolutionnaire en un acte et en vers : « *Lou sans-culotto à Nico*, » dont tous les rôles, excepté celui d'un émigré, étaient en provençal.

« Doué d'une humeur joviale et d'une grande facilité, dit le bibliophile marseillais, M. Bory (1), Etienne Pélabon avait en outre composé de nombreuses pièces fugitives; mais ces manuscrits légués à son fils Louis-Etienne, qui naufragea près de Cadix, après le combat de Trafalgar, sont devenus à jamais la proie des flots. »

Le nom de Pélabon est dignement représenté aujourd'hui à Toulon par le petit-fils de l'auteur de *Maniclo*, félibre dévoué, qui continue les traditions de son aïeul dont il entoure la mémoire d'un respect filial, et par son arrière-petit-fils, peintre de talent dont une des dernières œuvres est le remarquable portrait de notre excellent collègue en félibrige, le musicien Duprat, le sympathique auteur de *Pétrarque*.

PAUL COFFINIÈRES.

Saint-Nazaire-du-Var, le 15 mars 1888.

(1) *L'Abeiho prouvençalo*, 1858.

LETTRE SUR LE DIALECTE DE LA VALLÉE D'AOSTE

Monsieur le directeur,

Bien peu de personnes à l'étranger savent, peut-être, que, dans une vallée du Piémont, et précisément dans la province de Turin, il y a une vallée où plus de quatre-vingt mille habitants ont pour langue maternelle le français. — Excepté les Piémontais, les Savoyards, les Suisses romans et les érudits de tous pays, bien peu connaissent ces détails d'une des plus charmantes vallées de l'Italie.

Donc les paisibles descendants des invincibles Salasses, se sont conservés Gaulois pendant de longs siècles, et après avoir modifié leur langage comme leurs frères au delà des Alpes, ils parlent aujourd'hui un patois qui tient un peu de la langue d'*oil*, et un peu plus, ce me semble, de la langue d'*oc*. Mais la langue des curés, des notaires, des mairies, la langue enseignée dans les classes inférieures des écoles communales est le français et on peut dire qu'en général dans ce pays *bi-lingue* les personnes instruites parlent un bon français.

L'arrondissement (*circondario*) d'Aoste est très fréquenté, pendant l'été, par les touristes italiens, français, anglais, allemands, etc., qui viennent y jouir des majestueux panoramas dont toute la vaste vallée est pleine, et, y parcourant les mille vallons qu'elle présente, gravir les plus hauts sommets de l'Europe, tels que le Mont-Blanc, le Cervin, le Mont-Rose, ou franchir les deux cols si renommés dans l'histoire, du Grand et du Petit Saint-Bernard.

Depuis quelques mois le chemin de fer joint cette splendide vallée au reste de l'Italie, de manière que de Turin on peut s'y rendre en cinq heures et de Milan en sept heures et demie.

Le chef-lieu de l'arrondissement est la ville d'Aoste, avec 10,000 habitants et riche en monuments romains, arcs, aqueducs, débris de théâtres, châteaux et tours.

Dans ce pays à l'aspect grandiose et au langage original, on a commencé seulement depuis cinq ou six ans à rendre obligatoire l'étude de la langue italienne. Auparavant il arrivait que les conscrits appelés sous les drapeaux ne connaissaient que leur patois, et le français, et quelque peu du dialecte piémontais, qui est compris presque dans tout le pays, mais qui a bien peu de commun avec le patois d'Aoste.

Probablement ce dialecte aura de l'analogie avec ceux de la Savoie et de la Suisse romande. Je l'ignore et laisse décider la question à quelqu'un de vos savants lecteurs. Je me borne à vous transcrire ici le début d'une gracieuse *pastorale*, paroles et musique de M. l'abbé J. B. Cerlogne, auteur de plusieurs poèmes en patois du Val d'Aoste, et que l'on devrait compter parmi les félibres. Le *Secolo* a déjà fait connaître son nom à toute l'Italie, en publiant un de ses petits noëls. Poète et musicien, le curé de Champdepraz ne s'endort pas sur ses lauriers : il écrit en ce moment une longue étude de philologie comparée sur son dialecte, en homme compétent qui, tout humble prêtre de campagne qu'il est, sait le français, l'italien, le provençal et l'espagnol à merveille.

Nous connaissons de lui plusieurs poésies lyriques pleines d'esprit et de verve, dont un petit poème : *le Chemin de fer*, qui eut sa popularité au moment de l'inauguration du chemin de fer d'Ivrée à Aoste.

Permettez donc que je vous fasse connaître une espèce de noël, une pastorale que l'on entend depuis bien des années entre ces montagnes à l'occasion de ces fêtes.

Pour la lire, je mettrai ici quelques règles de prononciation.

A, sans accent, à la fin des mots est bref. Ex : *Valàdà* (vallée).

Dʒ, se prononce comme le *g* italien, suivi de *e*, *i*. Ex. *dʒen* (gentil), pr. *dgèn*.

Ei, *em*, *en*, comme en italien *èi*, *èm*, *èn*.

E, toujours comme *é* fermé. Mais à la fin des mots il est bref. Ex. *lumièrè*.

O, final de mots est bref, lui aussi, il correspond à l'*o* provençal bref. Ex : *fromadʒo*.

Tʃ, comme le *ch* anglais ou espagnol. Ex: *tʃemin* (chemin), prononcez *tchémin*.

Nota : *in* se prononce entre *in* et *un*.

Agréez, Monsieur, etc.

Louis Zuccaro.

Novare, 19 décembre.

PASTORALE

EN DIALECTE VALDOTAIN

De nèt, una lumière
I berdzé l'at paru ;
Un andze vin leur dère :
Lo Sauveur l'est neissu.

Durant la nuit une lumière
Aux bergers a apparu ;
Un ange vient leur dire :
Le Sauveur est né.

Un pouro baou l'est son palatze,
E sat pei de fèn in traver
Composon lo deur matelatze
De ci gran rei de l'univer.
Et din la rigueur de l'iver
De do trei lindzo l'est queuver.

Une pauvre étable est son palais
Et sept brins de foin en travers
Composent le dur matelas
De ce grand roi de l'univers.
Et dans la rigueur de l'hiver
De deux trois linges il est couvert.

Berdzé, dei que le-z-andze
Di cheil son dessendu,
Pè tzantè le lovandze
D'un meinà vouè neissu ;

Bergers, puisque les anges
Du ciel sont descendus,
Pour chanter les louanges
D'un enfant né aujourd'hui ;

Parten! parten! l'est dza doz'aoure,
Galoppen à Betheleen.
No verren ci meinà que plaoure
Din-z-una retze su lo fèn.
Que ci petzon deit être dzen!
Mè que lè pouro in mèmo ten!...

Partons! partons! c'est déjà minuit,
Galopons à Bethléem.
Nous verrons cet enfant qui pleure
Dans une crèche sur le foin.
Que ce petit doit être beau! (gentil)
Mais qu'il est pauvre en même temps!...

A GUIHÈN BONAPARTE-WYSE

Aqueste mes de mai, s'ères vengu me vèire
Dins moun vièi Castèu-Nòu,
Aurian, bèu roussignòu,
Coume dous amourous, ensèn turta lou vèire.

D'aquéu bon vin d'elèi, viéu coume lou quinsoun
E rous coume la pruno,
Que, dins sa coulour bruno,
I'a lou sang dóu jouvènt e lou fiò di cansoun !

Se lou Rose, es verai, de ma pichouno terro
A rousiga li bord,
Me rèsto enca lou cor,
Bon coume lou bon pan e plus grand que ço qu'èro.

Me rèsto lou soulèu, que res pòu nous gara,
Lou cant de l'auceliho,
Que l'aubo escarrabiho,
E li flour qu'au printèms flourisson dins li prat.

Me rèsto, bèu milord, l'eissame di chatouno
Au quilet fouligaud,
Au rire que fai gau,
Car se mesclo de-longo au brut de si poutouno

E me rèsto li bos, e lis erme, e li riéu,
E lis aureto folo
Que refrescon la colo,
E fan de moun vilage un paradis de Diéu.

Milord, s'ères vengu dins ma chambreto bluio,
Un recati mignoun
Que regardo Avignoun
Enaura peralin sa tourre de la Luio,

A WILLIAM BONAPARTE-WYSE

Vers mon vieux Chateauneuf, au temps des primevères,
Que n'as-tu pris ton vol!
Au chant du rossignol.
Comme deux amoureux, on eût choqué les verres.

O le bon vin de choix, vif comme le pinson,
Et roux comme la prune,
Qui, sous sa couleur brune,
A son sang jeune et pur mêle un feu de chanson!...

Si le Rhône, il est vrai, de ma petite terre
A pu ronger les bords,
J'ai mon cœur sans remords,
Bon comme le bon pain et plus grand que naguère.

J'ai toujours le soleil que nul ne peut ravir,
Un murmure d'abeille
Que chaque aube réveille,
Et les fleurs que les prés au printemps voient fleurir.

J'ai toujours, beau Mylord, l'essaim de la jeunesse
Aux folâtres ébats,
Au rire plein d'éclats
Qui d'un bruit de baiser s'entremêle sans cesse.

J'ai la lande, le bois, et le ruisseau joyeux,
Et la brise badine
Dont fraîchit la colline,
Qui font de mon village un paradis des Dieux.

Que ne vins-tu, Mylord, dans ma chambrette bleue ?...
C'est un reduit mignon
Qui regarde Avignon
Dresser là-bas ses tours à trois fois une lieue.

Ve, mies qu'à santo Estello aurian felibreja :
Aurian, au noum di rèire,
Tant fa dinda lou vèire,
Que li rèire d'amount aurian richouneja.

As mies ama, parèis, di comte e di princesso
Lou frou-frou vouladis
E lis entravadis,
Que de veni treva ma pauro gentilesso.

Sabes dounc pas, milord, qu'au païs prouvençau,
La pòusso que varaio
Dins lou founs d'uno draio
Es mai noblo souvènt que li ro li plus aut...

Li tres quart dóu Miejour, sian de bono famiho;
E tau, dins un gara,
Lou vesès laboura
Que se pourrié signa Comte de Ventimiho.

Mai au siècle ounte sian, li fièr, ounte es que soun?
Tout cour à la rapiho...
Fau manja si grapiho,
Se voulès resta libre e canta de cansoun.

Adounc, en t'esperant pèr faire uno regalo,
Fidèu à ma foulié
Coume un vièi chivalié,
Libre demourarai dins mi canto-cigalo.

E coume nòsti rèi gardon si flourdalis,
Iéu, dre dins moun paurige,
O, dre mau-grat l'aurige,
Gardarai ma deviso « *inimitabilis.* »

ANSELME MATHIEU.

Castèu-nóu-dóu-Papo, jun, 1882.

Va! mieux qu'en Sainte Estelle on aurait félibré,
Puis, au nom de nos pères,
Si bien choqué les verres,
Que nos pères, là-haut, de joie auraient pleuré.

Toi, cependant, d'un comte ou de quelque princesse,
Mylord, tu préféras
Le bruit et l'embarras,
Que de venir hanter ma timide simplesse.

Ne savais-tu donc pas qu'en pays provençaux
La banale poussière
Qui traîne dans l'ornière
Est plus noble souvent que les rocs les plus hauts ?

Les trois quarts du midi sont de noble famille :
Tel qui dans un sillon
Brandit son aiguillon,
Aurait droit de signer : Comte de Vintimille.

Mais où sont les vaillants, dans ces jours sans merci?
Tout court à la rapine,
On vit de sa ruine,
Quand on veut rester libre et chanter sans souci.

C'est pourquoi, t'espérant un jour à cette table,
Fidèle à mes exploits,
Comme un preux d'autrefois,
Libre, je resterai dans mon champ misérable.

Et comme nos vieux rois gardaient leurs fleurs de lys,
Dans ma pauvreté sage,
Debout, malgré l'orage,
Je garde ma devise : *Inimitabilis!*

PAUL MARIÉTON.

NADINO [1]

La bello chatouno
Que ven d'amoudau,
Verdis e boutouno
L'erme di coutau.
Ie dison Nadino
De soun pichot noum,
E jogo e badino
Coume un enfantoun.

Badino, ma bello
Car, vai, vai,
Dis angelo
Lou badina plai.

Quand lis auro molo,
Lis auro d'abriéu
Embaumoun la colo,
Aliscon lou riéu ;
Que sus la mountagno
Nadino souris,
S'esvarto la lagno
De Canto-Perdris.

Richouno, ma bello,
Car, vai, vai,
Dis angelo
Lou risoulet plai.

(1) *Nadino* vau dire en rùssi : esperanço.

NADINE [1]

I. La belle jeune fille qui vient de là-haut, reverdit et fait éclore les champs des coteaux. On l'appelle Nadine de son petit nom ; elle joue et badine comme un petit enfant.

Badine, ma belle, car va, va, des petits anges le badinage plaît.

II. Quand les molles brises, les souffles d'avril, embaument la colline, aplanissent le ruisseau ; que sur la montagne Nadine sourit, l'ennui des champs solitaires s'en va.

Souris, ma belle, car va, va, des petits anges le doux sourire plaît.

(1) *Nadine* signifie en russe : espérance.

Dins nosti champ vèuse
E lou blu dou cèu,
Mies que dins lis èuse
Cantou lis aucèu.
La cansoun s'avivo
De pèrtout cousta
Quand subre li nivo
Nadino a canta.

III. Dans nos champs déserts et dans le bleu du ciel, mieux que sous la feuillée, chantent les oiseaux. La chanson s'avive de tous côtés, quand sous les nuées, Nadine a chanté.

O canto, ma bello,
Car, vai, vai,
Dis angelo
Lou cantaret plai.

Oui, chante, ma belle, car va, va, des petits anges la mélodie plaît.

Li chato malauto
De despié d'amour,
Que vesoun si gauto
Pali de cremour,
Agon l'amo pleno
De negre pantai :
Se Nadino aleno
Sa peno s'en vai.

IV. Les filles malades de dépit d'amour qui voient leurs joues pâlir de fièvre, ont elles-mêmes l'âme pleine de tristes rêves : si Nadine respire, la peine s'en va.

Aleno ma bello
Car, vai, vai,
Dis angelo
Soun alena plai.

Respire, ma belle, car va, va, des petits anges la pure haleine plaît.

ANSELME MATHIEU.

BALLADE DE LA NOUVELLE ÉPOUSE

L'anneau est sur ma main
Et la guirlande est sur mon front ;
Satins et joyaux magnifiques
Sont tous à mon ordre,
Et je suis heureuse maintenant.
Et mon seigneur m'aime bien ;
Mais quand la première fois il soupira son vœu,
Je sentis mon sein se gonfler,
Car ses paroles résonnaient comme un glas,
Et sa voix semblait celle de celui qui
Tomba dans la bataille du vallon
Et qui est heureux maintenant.
Mais il parla pour me rassurer,
Et il baisa mon front pâle,
Tandis qu'une rêverie me prenait
Et au cimetière me portait,
Et je soupirai à celui qui était devant moi,
Pensant qu'il était D'Elornnè mort :
« Oh ! je suis heureuse maintenant. »
Et ainsi ces paroles furent dites,
Et ceci est le vœu juré,
Et quoique ma foi soit brisée,
Et quoique mon cœur soit brisé,
Voyez le signe d'or
Qui prouve que je suis heureuse maintenant !
Plût à Dieu que je puisse m'éveiller !
Car je rêve je ne sais comment,
Et mon âme est désespérément secouée
De peur qu'un mauvais pas ne soit fait,
De peur que le mort qui est abandonné
Ne puisse être heureux maintenant !

Traduit de Edgar Allan Poe
par Gabriel Mourey.

UN RÊVE DANS UN RÊVE

Recevez ce baiser sur le front!
Et, en me séparant de vous maintenant,
Laissez-moi du moins avouer ceci :
Vous n'avez pas tort de croire
Que mes jours ont été un rêve ;
Si cependant l'espoir s'est envolé
Dans une nuit ou dans un jour,
Dans une vision ou non,
Est-il pour cela moins EN ALLÉ?
Tout ce que nous voyons ou semblons voir
N'est qu'un rêve dans un rêve.

Je me tiens au milieu des mugissements
D'un rivage torturé par les brisants,
Et je tiens dans ma main
Des grains de sable d'or.
Combien peu! mais comme ils glissent
A travers mes doigts dans l'abîme,
Tandis que je pleure — tandis que je pleure!
O Dieu ! ne puis-je les étreindre
D'un étreinte plus forte?
O Dieu ! ne puis-je en sauver
Un de la vague impitoyable?
Est-ce que *Tout* ce que nous voyons ou semblons voir
N'est qu'un rêve dans un rêve?

Traduit de Edgar Allan Poe
par GABRIEL MOUREY.

A PÈIRE SAUTEL

Escoutes en plourant lou plagnun di campano ;
Fai sourne, terro e cèu aujourd'uei son en dòu,
Mai pas tant que toun cor ! Es la negro semano ;
Ames aqueli clar ; li mort te fan pas pòu.

Ount ès lou poulit tèms que courrias dins l'andano,
Quand lou gai riban verd floutavo sur son côu ?...
Dins l'amar souveni ta vido se debano :
Bèuta, bonur, amour, crèire en vous es bèn fòu !

A la douço Lisa, ta Lauro, toun estello,
Gardes un amour vierge en toun amo fidèlo ;
Ansin lou rousiè blanc sur sa tombo flouris.

Mescles sèmpre un soupir i rire d'uno fèsto ;
Passe uno bello enfant, léu desvires la tèsto...
E la morto d'amount countènto te souris !

TH. AUBANEL.

Avignoun, 2 de nouvembre 1873.

A PIERRE SAUTEL (1)

Tu écoutes en pleurant, la plainte des cloches ; il fait sombre, terre et ciel aujourd'hui sont en deuil, mais pas tant que ton cœur ! C'est la noire semaine ; tu aimes ces glas : les morts ne te font pas peur.

Où est le joli temps où vous couriez dans les allées, un gai ruban vert flottant sur son cou ?... Dans l'amer souvenir ta vie s'écroule : beauté, bonheur, amour, croire en vous est bien fou !

A la douce Lisa, ta Laure, ton étoile, tu gardes un amour vierge en ton âme fidèle ; ainsi le rosier blanc sur sa tombe fleurit.

Tu mêles un soupir à tous rires de fête ; passe une belle enfant, tu détournes la tête... et la morte, là-haut, heureuse, te sourit.

(1) Ce sonnet, adressé à un intime ami du poète, qui le retrouve dans une de ses lettres, était ignoré ; il ne figure même pas dans les *Filles d'Avignon*. On sait que ce recueil (non mis en vente) des poésies de la seconde manière d'Aubanel, dont quelques-unes paraissaient là pour la première fois, a été détruit par l'auteur, après la distribution d'une soixantaine d'exemplaires à ses amis.

L'AIRAIN

A JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.

Oui, poète, en ce monde abject, vil et hargneux,
Hypocrite et navrant comme les cimetières,
Il faut, gardant en soi ses tendresses entières,
Travailler d'un bras ferme et d'un cœur dédaigneux.

Pour les faire jaillir et pour durer en eux,
Il est bon de jeter ses cris et ses prières,
Ses désespoirs hautains, ses révoltes altières
Dans l'airain des beaux vers sombres ou lumineux.

Oui, — mais il faut surtout, pour que nous puissions vivre
Par l'airain d'un poème ou le bronze d'un livre,
Après avoir pétri le verbe souverain,

Pour que notre œuvre, enfin, nous grandisse et nous sauve,
Il faut que l'âme brûle au fond du bronze fauve
Et qu'un filet de sang ait coulé dans l'airain !

CHARLES FUSTER.

BIBLIOGRAPHIE

PROVENSA, poésies par Jules Boissière. — Paris. Lemerre, 1887.

En dépit des joies du voyage, charme profond des horizons non vus, des mœurs et des coutumes neuves à nos yeux, de l'attrait de tout ce qui est inconnu ; en dépit aussi des accoutumances contractées par un long séjour dans un milieu où l'on s'est fait des amis, où l'on a des amours, où l'on s'est créé un nid, le souvenir de la terre natale renaît sans cesse comme pour dire : Il fait meilleur, là-bas !

Artistes et poètes, ces derniers surtout, laissent percer dans leurs œuvres, quand ils ne le traduisent pas ouvertement, ce vif sentiment de l'amour du pays, celui qui survit à tous les autres, qui tourmente encore le vieillard près de retourner au néant, démentant le fameux : *ubi panem, ibi patria.* Les exilés le connaissent bien, mais aussi ceux qui, toujours dans la grande patrie, ont abandonné la petite. Il n'est guerre que les Parisiens qui n'aient pas ce bonheur intime, l'amour du clocher. Notre ville est trop grande, sa physionomie est trop mobile. Les quartiers se transforment, la rue devient place, et la place devient rue, les maisons changent d'aspect, et ce n'est tout au plus que les riverains de la Seine qui peuvent retrouver les vieux aspects qui ont ému leur enfance.

Ces réflexions, faites depuis longtemps, me revenaient, à la lecture du volume de vers, *Provensa*, d'un ami, notre collaborateur, Jules Boissière, parti depuis plus de deux ans déjà pour le Tonkin, entraîné par la fièvre des aventures et la soif du « nouveau ».

Les Provençaux sont de tous les Français ceux qui parlent le plus volontiers dans leurs livres de la terre ensoleillée où ils sont nés. Et cependant, ils s'acclimatent parfaitement n'importe où, surtout à Paris où, grâce à un compagnonnage actif et à leur bravoure intellectuelle — un autre terme que bravoure serait peut-être plus exact — ils ont conquis la capitale. Revanche du Midi sur le Nord si longtemps oppresseur. Jules Boissière est provençal, mais à Paris, il a su acquérir le droit de cité, et n'était le très léger « assent » dont ne se débarrasse jamais toute homme d'outre-Loire, on le prendrait aisément pour un Parisien parisiennant. Tout jeune, il a fait paraître un recueil de poésies : *Devant l'Enigme*, qui attira l'attention des rimeurs et de la critique. En ce recueil, il avait naturellement célébré la beauté de la Provence, dans maintes pièces origi-

nales et gracieuses ; mais il avait chanté autre chose encore. Dans son volume nouveau, portant ce titre significatif de *Provensa*, et que, dans une dédicace attendrie, il recommande à la sollicitude de ses anciens confrères en journalisme, tout s'adresse directement ou se rapporte au pays des cigales et des oliviers. On y trouve des souvenirs d'enfance et de première jeunesse encadrés de séduisantes descriptions de paysages provençaux, et aussi le vouloir énergique de lutter contre le pessimisme décourageur qui nous envahit. Ce n'est pas dans l'ivresse du vin ou de l'amour, dans le rire éclatant et moqueur, dans l'indifférence aux maux soufferts, dans le mépris des illusions, qu'il cherche cette philosophique route dont il rêve et qui doit le mener, sans heurts violents, au but suprême de la vie — la mort. Il la cherche dans l'immédiate satisfaction que l'homme qui sait voir, sentir et juger, trouve en cette source intarrissable d'admiration et de joies artistes — la Nature. Pouvoir de temps à autre, par échappées, quand les exigences du gagne-pain le permettent, aller respirer à pleins poumons l'air des vastes plaines, des monts couronnés de nuages, l'odeur résineuse des pins, ou la brise marine du grand large sur les côtes bretonnes, puis, souvent, le plus souvent possible, aller revoir quelque site provençal, voilà où il place le bonheur. Enfin, l'hiver, relire le soir au coin du feu, quand la pluie ruisselle ou que la neige tourbillonne, quelque poète aimé, Lucrèce, par exemple, ou Virgile encore, parce que tous deux ont connu et vanté, plus que tous autres la gloire de la nature.

Çà et là, dans ce livre plein de jeunesse et de vaillance, éclate un cri douloureux, se glisse une défaillance, un regret des jours révolus, une angoissante inquiétude pour les jours à venir. La note mélancolique y vibre aussi, seulement très atténuée et comme pour donner du relief non à la gaîté, — Boissière n'est pas un gai — mais à la sérénité voulue et désirée.

Et tout en affirmant sa volonté de trouver du bon dans la vie, quand ce ne serait que dans la contemplation des beautés naturelles, le poète ne laisse pas que d'être âpre et mordant pour ces prétendues félicités du monde parisien :

Je ne chanterai de Paris
Ni les fillettes à l'œil gris
Ni les bohèmes, incompris,
Ni ses usines délétères ;
Je hais les nobles philistins
Qui s'étalent dans les Bottins,
Et j'ignore ses cabotins
Plus sérieux que des notaires.

On trouve encore, dans le volume, des poésies qui constatent des infidélités commises envers la Provence, paysages normands et bretons : prairies et grèves, d'une observation rigoureuse et charmante. Mais ce sont ces exceptions qui prouvent que ce qui a inspiré l'ami Boissière est bien l'amour du pays, de ce beau pays dont le souvenir doit le hanter là-bas, dans les plaines noyées et coupées de rizières du Tonkin.

SUTTER LAUMANN.

CHRESTOMATHIE DE L'ANCIEN FRANÇAIS (IX-XVe siècles) à l'usage des classes, précédé d'un *Tableau sommaire de la littérature française au moyen âge* et suivie

d'un *Glossaire étymologique détaillé*, par L. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. *Paris*, *Wieweg*, 1884, in-8°. — SUPPLÉMENT A LA CHRESTOMATHIE, etc. *Paris*, même éditeur, brochure in-8°, t. IV, 112 pages.

(La *Chrestomathie* et le *Supplément* réunis. Prix: 6 fr.)

Une des réformes importantes récemment opérées dans l'enseignement de nos lycées et de nos collèges, est, sans contredit, celle qui a agrandi le champ traditionnel des études françaises, et permis à la philologie romane, naguère encore bannie des Facultés, de pénétrer dans nos établissements d'enseignement secondaire.

Un premier pas avait été fait dans cette voie, lorsqu'on avait introduit dans les programmes l'étude de la littérature française au XVIe siècle ; le Conseil supérieur de 1880 est allé plus loin : il a voulu que l'on remontât aux origines, et, pour rendre possible l'intelligence des textes, il recommande aux professeurs de donner aux élèves quelques notions très élémentaires pour la formation et l'histoire de notre ancienne langue.

Ce double enseignement a été bien accueilli par les élèves, mais pour le donner utilement, des ouvrages élémentaires étaient indispensables, et avant tout une grammaire et un recueil de textes.

M. Constans, l'érudit professeur de littérature latine à la Faculté des lettres d'Aix, bien connu parmi les romanisants par ses travaux importants, entre autres par la publication du *Livre de l'Epervier* (cartulaire de Millau, Aveyron (1), une *Etude historique sur le sous-dialecte du Rouergue*, honorée du premier prix de philologie par la Société des langues romanes en 1878 (2) et un travail remarqué sur le *Roman de Thèbes* (3) dont il va bientôt donner une édition critique impatiemment attendue, vient de nous donner un des ouvrages désirés, une *Chrestomathie de l'ancien français, du* IX *au* XVe *siècle*.

Ce livre est une œuvre sérieuse, destinée à exercer une heureuse influence sur l'étude de notre ancienne langue ; l'auteur y a cherché l'exactitude et la rigueur scientifique qu'exigent les érudits et, en même temps, la simplicité et l'abondance de renseignements demandés par les écoliers.

Le Tableau sommaire de la littérature au moyen âge sert d'introduction à la *Chrestomathie*, est une revue rapide où, grâce à un style précis, l'auteur a fait entrer un nombre de faits considérables, ainsi que d'utiles renseignements bibliographiques.

Ce *Glossaire* est la partie importante du livre, et celle dont on sera généralement tenté d'être le plus reconnaissant à l'auteur. Il renferme tous les mots employés dans le recueil, avec leurs différentes formes et leurs diverses acceptions, chacune suivie d'un renvoi exact au texte de la *Chrestomathie*. A cette indication importante, M. Constans a ajouté l'étymologie de tous les mots qui viennent du latin et du grec ; ceux qui dérivent d'une autre langue sont marqués d'un signe spécial, de même ceux dont l'étymologie est restée inconnue.

Le livre de M. Constans a été favorablement accueilli ; l'Université, reconnais-

(1) *Paris, Maisonneuve et Ce*, 1882, un volume in-8°.

(2) *Paris, Maisonneuve et Ce*, 1881, in-8°.

(3) *La légende d'Œdipe*, étudiée dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, en particulier le *Roman de Thèbes*, texte français du XIIe siècle, *Paris, Maisonneuve et Ce*, in-8°.

sant son utilité, l'a fait, trois années de suite, figurer au programme du concours d'agrégation de grammaire, et l'Académie Française lui a décerné un de ses prix annuels.

Ces encouragements faisaient un devoir à l'auteur de reviser son travail et il a répondu aux observations qui lui ont été faites par la publication d'un supplément qui n'a pas moins de 120 pages.

Ce Supplément contient, dans la première partie, la traduction des textes les plus anciens et les plus controuvés: dans la deuxième partie, chaque texte est accompagné d'une série de remarques qui élucident toutes les difficultés philologiques et grammaticales qui s'y rencontrent.

A. M.

PORTRAITS DE MAITRES, par Emmanuel des Essarts. — 1 vol. in-18. Perrin éditeur, 35, quaides Grands-Augustins.

M. Emmanuel des Essarts vient de réunir, sous le titre de *Portraits de maîtres*, un groupe d'études consacrées aux grands poètes de notre siècle; Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Musset, George Sand, Béranger, Sainte-Beuve, Michelet, Théophile Gautier, de Laprade, Quinet, Victor Hugo sont rassemblés dans cette galerie qui serait complète s'il n'y manquait l'image d'un des plus admirables écrivains de notre langue. Pourquoi M. Emmanuel des Essarts n'a-t-il pas placé dans son Musée littéraire le portrait d'Alfred de Musset? Il avait droit à une des premières places du premier rang à côté des créateurs qui siègent parmi les dieux de notre panthéon poétique.

Les premières pages du livre de M. des Essarts ont été réservées à Chateaubriand; l'écrivain d'*Atala,* des *Martyrs*, du *Génie du christianisme*, des *Mémoires d'outre-tombe*, a été l'initiateur de notre renaissance. Il a ouvert la voie, répandu la semence dans le sillon, donné l'impulsion aux génies qui se sont inspirés de ses travaux. Quelques parties de son œuvre ont vieilli, mais presque tout l'ensemble garde sa splendeur première. On y sent palpiter la vie éternelle. Les *Mémoires d'outre-tombe* restent hors de pair.

M. des Essarts apprécie avec ampleur et justesse l'influence exercée par Chateaubriand. Les pages de critique dans lesquelles il étudie les créations de ce maître illustre sont aussi judicieuses qu'intéressantes.

Lamartine, qu'on ne lit plus assez, a continué l'effort de Chateaubriand M. des Essarts célèbre avec enthousiasme, avec piété, la gloire du poète des *Méditations*, de *Jocelyn*, du prosateur de *l'Histoire des Girondins* et d'un chef-d'œuvre non moins éclatant, l'*Histoire de la Restauration*. Notre génération prise peu ce grand idéaliste. On lui a dressé, comme par pitié, une statue qu'on a eu le mauvais goût de cacher sous les arbres de Passy. L'image de bronze de Lamartine devrait resplendir en pleine place de Grève, devant cet Hôtel de Ville où il gouverna la révolution de Février de son éloquence. Il y revivrait comme citoyen et incomparable orateur, évoquant devant l'histoire future le souvenir de Cicéron.

M. des Essarts s'est arrêté avec prédilection sur l'œuvre poétique d'Alfred de Vigny. Il professe pour ce maître une estime particulière et le classe au nombre des plus puissants et des meilleurs dans l'élite des poètes du siècle. Ce morceau est, à notre sens, le plus achevé du livre. Quel qu'ait été le talent d'Alfred de

Vigny nous hésiterions à lui attribuer la valeur exceptionnelle que lui reconnaît M. des Essarts. Nous le classerions bien après Alfred de Musset.

Pour George Sand on a épuisé les formules de l'admiration. Cette gloire subit actuellement une éclipse. Les romans villageois sont encore goûtés, bien qu'on y constate un certain maniérisme. Les romans à thèse morale ou sociale sont discrédités par l'extravagance des idées qui y sont développées. En George Sand le penseur n'a pas d'originalité, mais l'artiste est plein de ressources. Que restera-t-il dans cinquante ans de ses ouvrages ? On relit *Paul et Virginie*. Relira-t-on *François le Champi?* Je sens qu'en posant cette question je dois passer pour un barbare.

Remercions M. des Essarts d'avoir compris dans sa galerie le portrait de Béranger. Il mérite d'y figurer comme maître styliste, ciseleur accompli, versificateur de premier ordre, au moins par la facture du vers. La poésie de Béranger est sans doute inspirée par une muse pédestre, on n'y rencontre aucune des hautes envolées des grands poètes. Mais c'est si gracieux, si limpide, si net, si vif et si français, qu'on ne se lasse pas d'admirer. Qui ne chanterait sans émotion — aujourd'hui surtout — ce refrain de la *Vivandière* :

Si j'ai vendu cher à Berlin
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tin, tin, tin, tin.
Vive le vin!

Est-ce que ces cinq vers ne résument pas un vaste tableau d'histoire? N'y sentez-vous pas résonner la gaieté martiale des régiments qui reviennent d'Iéna, de Borodino ou de Montmirail au rythme allègre d'une chanson gauloise? Les victoires fabuleuses, les horreurs de l'invasion sont contenues dans ce couplet dont la vive allure éveille au fond du cœur l'espoir de plus beaux jours et de meilleure fortune. De telles chansons sont l'expression ailée de l'âme d'un peuple.

Le portrait de Sainte-Beuve occupe une place importante dans le livre de M. des Essarts. L'illustre critique a été créateur à son tour dans *Joseph Delorme*, mais il a dû principalement sa suprématie littéraire à ses *Lundis* où revivaient, agrandies et complétées, les traditions de La Harpe. Sainte-Beuve a été l'un des prosateurs éminents de notre époque et son action a été féconde.

Michelet doit nécessairement avoir sa place dans une galerie de poètes. M. des Essarts étudie respectueusement ce glorieux artiste que personne n'a surpassé et qui, malgré l'exagération de certaines outrances, s'est classé de haute lutte parmi les princes de l'histoire. Michelet a été plus vraiment poète que des milliers d'écrivains qui s'expriment en vers et ne connaissent de la poésie que le métier. Quel homme de goût, quel patriote ne connaît les pages merveilleuses consacrées à *Jeanne d'Arc*, à la *Renaissance*, à la *Ligue?* Qui n'a l'*Oiseau* dans sa bibliothèque ?

Théophile Gautier figure aussi en bon rang dans la galerie de M. des Essarts. Gautier a été l'artiste par excellence, inventeur en style, inventeur en fantaisie, virtuose accompli dont les ouvrages sont des modèles pour les jeunes gens. *Constantinople* et le *Capitaine Fracasse* suffiraient pour assurer à un écrivain

une gloire durable. Que de vers exquis, que de romans d'une touche délicate, que de feuilletons animés de l'esprit le plus fin et le plus pur dans les innombrables créations de Théophile Gautier!

Dans deux études suivantes M. des Essarts reconstitue et apprécie les travaux de Victor de Laprade et d'Edgar Quinet.

Victor de Laprade, à qui on va ériger une statue, n'a pas la popularité que mérite son talent. Les lettrés connaissent quelques pièces de ce poète que l'avenir recueillera comme des médailles précieuses.

Malgré tout le respect qu'on doit à Edgar Quinet on est bien obligé de rappeler qu'il a souvent ennuyé ses contemporains. Les nuages qui enveloppaient parfois sa pensée, le caractère souvent déclamatoire de son style ont empêché beaucoup de regards de découvrir ce qu'il y avait de solide dans son talent et de force dans ses conceptions. Mais à part deux ou trois écrits politiques, d'une rare valeur, on peut douter qu'il subsiste grand'chose de ses publications.

Le portrait littéraire de Victor Hugo clôt le livre si intéressant de M. des Essarts. Ce portrait est simplement esquissé, mais en traits justes et frappants qui restituent avec fidélité l'image du modèle. Pour nous et aussi pour la postérité, Hugo est le plus grand des poètes français. Les anciens siècles n'ont rien produit d'égal et il ne semble pas que cette immortelle gloire soit jamais surpassée. Nous le disons sans admiration servile mais comme jugement réfléchi et vérité d'évidence.

Le livre de M. des Essarts sera favorablement accueilli dans le monde des lettres. L'auteur y manifeste un remarquable talent de critique, il embrasse beaucoup d'idées et de faits, en marque clairement le caractère, en différencie les valeurs et permet au lecteur de les bien comprendre. Après avoir lu son ouvrage on se forme une opinion de la poésie française au dix-neuvième siècle et on a le désir d'entrer dans l'intimité des maîtres qu'on ne connaît pas assez. Nous ne saurions adresser de meilleur éloge à M. des Essarts.

SAINT-HÉREM.

L'ANTHOLOGIE CANINI. — *Il libro del l'Amore*, Tomes I à III, 1885-1888. — Venise, chez I. Mello, éditeur; Avignon, chez Roumanille, libraire (1).

Le nom de Marc-Antoine Canini appartient depuis quarante ans, en Italie, à la politique militante. En France, en Roumanie, en Espagne et en Grèce, c'est surtout dans le monde des lettrés qu'il est connu, et cette part de sa renommée sera la plus durable assurément.

Polyglotte universel, Canini rappelle Mezzofanti à certains égards, et le surpasse à certains autres. Comme l'illustre cardinal, il écrit avec aisance, et en se jouant, toutes les langues filles de Rome ou d'Athènes. Mais cette étonnante supériorité n'est pas chez lui le simple fait d'une aptitude particulière de l'esprit. Elle est la compagne d'un prodigieux savoir, qui le classe parmi les chefs les plus autorisés de cette jeune science de la philologie, qui, au temps de Mezzofant, était encore dans les limbes.

(1) Il existe de cet ouvrage une édition ordinaire au prix de 12 fr. les 3 vol. brochés, et 15 fr. les 3 vol. reliés avec luxe en deux volumes; et une édition de bibliophile, au prix de 15 fr. les 3 vol. brochés et 20 fr. les 3 vol. reliés avec grand luxe en deux volumes. Cette dernière forme un splendide ouvrage.

Il nous suffira de rappeler, dans l'immense bagage de ce travailleur indéfectible, ses belles *Etudes étymologiques*, son dictionnaire des mots d'origine grecque, ses vocabulaires italien-français et espagnol-italien, et les opuscules qu'il a consacrés à l'examen des idées linguistiques de son compatriote Ascoli.

A côté du philologue, il y a, en Canini, un poète de haute envolée et de goût exquis. Ses sonnets, ses odes sophiques sont d'un maître de la rime, et son *Sonnettiere italiano* du XVe siècle révèle un jugement aussi sûr que délicat.

Nul, on en conviendra, n'était mieux préparé à nous donner une anthologie internationale, un choix des chefs-d'œuvre poétiques de tous les temps et de tous les idiomes.

L'entreprise entamée par l'éminent écrivain sera gigantesque, s'il lui est donné de la mener à bonne fin. Et certes, si quelqu'un a le droit de prétendre à parachever un tel monument, c'est bien lui.

L'anthologie de Canini doit, dans la pensée de son auteur, se composer de trois grands recueils :

I. Le Livre de l'Amour,
II. Le Livre de la Patrie,
III. Le Livre de la Foi,

c'est-à-dire ce que le génie humain a produit, à toutes les époques et dans tous les milieux, sous la triple inspiration du cœur, du patriotisme et de la religion, les trois grands moteurs de l'âme.

C'est par le Livre de l'Amour que cette encyclopédie s'est ouverte. Déjà trois volumes en ont paru. Ils constituent, à eux seuls, un tout complet, merveilleux, et qui nous donne une hâte extrême de voir le poète-linguiste poursuivre son méritoire et glorieux chemin.

Avec une patience bénédictine, Canini a fouillé non pas seulement les trésors des littératures classiques, mais aussi les arcanes des bibliothèques d'Italie et d'ailleurs, pour en exhumer des richesses insoupçonnées. Il a fait mieux : aidé par les corps consulaires des diverses nations, il est parvenu à découvrir, jusque chez les tribus les plus lointaines et les plus sauvages, d'innombrables chants populaires, inappréciables trouvailles qui ouvrent, à l'histoire des littératures comparées, des horizons absolument nouveaux.

Il a pu ainsi colliger des spécimens de 146 langues et de 1315 poètes, sans parler des chants anonymes.

Ces chiffres ont une éloquence suprême. Ils donnent une idée de l'énergie, de la persévérance que Canini a déployées dans sa cyclopéenne entreprise.

Ajoutons, pour être juste, que si quelques gouverneurs coloniaux, ceux de France notamment, ne lui ont pas prêté grand secours, en revanche il en est d'autres, et en première ligne les Anglais, qui se sont faits ses collaborateurs dévoués. Mentionnons aussi, d'une façon spéciale, le patronage que lui a largement accordé l'*East India office* de Londres, et le zèle généreux de deux de ses correspondants de Bombay : Mlle Putlibai Wadia, qui lui a envoyé nombre de poésies gugiarati et hindoustani, et le bramin K. Raghunathji, qui n'a pas reculé devant de nombreux voyages pour recueillir les chants marathi et hindoustani.

Il va sans dire que ce n'est pas dans leur langue d'origine que ces poèmes sont insérés dans l'anthologie Canini. L'auteur les ramène tous à un type unique, le

vers italien. Et c'est merveille de voir comme, dans ce moule invariable, chaque métal garde sa couleur propre et son éclat natif.

Parmi tant de littératures diverses, le poète, vieil admirateur des troubadours, a fait à la langue d'oc une large place. Disons même, et disons-le avec gratitude, que plus juste envers la renaissance provençale qu'on ne l'est en général en France, ou tout au moins dans la France officielle, il n'a pas craint de donner d'abondants échantillons de la poésie félibréenne. Nous rencontrons, dans son livre, mêlés à leurs grands devanciers du XIIIe siècle, les noms de Mistral et de Roumanille, d'Aubanel et de Tavan, de Mariéton et d'Arnavielle, de Mathieu, Astruc, Gaussen, et d'autres peut-être qui nous échappent. L'auteur s'étend avec une complaisance sympathique, sur *Miréio* et *la Miòugrano*. A ce titre, le *Libro dell'amore* a le droit de figurer au rang d'honneur, dans les bibliothèques provençales. On jugera, d'ailleurs, de son attrait poétique, par cette traduction, où le vers de Mistral garde, sous la plume de Canini, toute sa mélodie harmonieuse :

Io vi diro qual è mia dolce amica :
Si la conoscerete
Allor che la vedrete.
Se in qualche parte va mia dolce amica,
Imbalsama il cammino
Tutto di gelsonnino.
Allor che ride la mia dolce amica,
Il cielo è chiaro e bello,
E spira un venticello.
Dice qualcosa la mia dolce amica ?
E pioppi e ramoruti
Pini restano muti.
Se canto una canson la dolce amica,
Enra la rete soli
Cadono i rosignuoli (1)

Rapprochons de ce chef-d'œuvre de grâce attique quelques rimes naïves et tendres traduites du pangiabi :

Sono le unide notti di Sâwan
Oscure, e sempre oscure rimarran,
Sin che il mio chiaro sol non sia tornato
Oscure son le notti di Sawan ;
E il mio crudele amor sempre lontan,
Ned agl'inviti miei riposta ha dato.
Le notti di Sawan fian semper oscure (2).

(1) Tome I, p. 316 (traduction de la célèbre pièce des *Iles d'or*). — Dans la préface de ce volume, p. XXIX Canini proclame, avec un grand nombre de critiques français, que « V. Hugo mort, Mistral demeure le plus grand poète que la France possède aujourd'hui ». Il s'étend longuement sur Aubanel dans la préface du t. III, p. XVII. — Les poésies empruntées par Canini aux troubadours et aux félibres sont distribuées, comme l'œuvre toute entière, par groupes homogènes, se rapportant à un même ordre d'idées ou de sentiments. On les trouvera : t. I *Amour naissant*, p. 306 à 320 ; t. II, *Amour partagé*, p. 76 à 78 et 163-164 ; t. III, *Séparation*, p. 45 à 55.

(2) Tome III, p. 271.

Que l'on ouvre, à la première page venue, l'un de ces trois beaux volumes. Toujours, qu'il s'agisse d'un poète de l'antiquité ou d'un de nos modernes, d'une œuvre travaillée savamment ou du chant rudimentaire de quelque tribu inculte, toujours on sera stupéfait et charmé de rencontrer ce même naturel, cette même aisance, et, avec cela, je ne sais quoi qui constitue la couleur et la tonalité locale.

Une langue latine pouvait seule, de par sa clarté, sa richesse, sa flexibilité, se prêter à une telle variété de nuances. Et, parmi ces langues, l'Italien était apte, plus particulièrement, avec sa musicale douceur, à rendre l'hymne universel d'amour, cet hymne chaste et élevé dont Pétrarque demeurera éternellement le maëstro sans égal. Seul, le provençal, s'il eût été plus répandu au loin, aurait pu, ce nous semble (qu'on nous pardonne cette illusion patriotique, si c'en est une), prétendre à la préférence; car il unit la précision du français à la mélodieuse abondance de l'italien, et résume en lui tout le génie de notre race.

Ce va être, quoi qu'il en soit, une des fiertés de la famille romane que de posséder, au nombre de ses monuments littéraires, la plus considérable et la plus belle anthologie poétique qui ait jamais été entreprise. Il y a là, à notre avis, une réponse éloquente au dédain que l'*alma parens* universitaire de France affiche, dans les programmes de l'enseignement secondaire ou spécial, à l'endroit des idiomes d'extraction latine. Bon gré, mal gré, nos germanologues officiels, contempteurs systématiques de toute langue du Midi, devront donner place dans leurs bibliothèques à ce travail unique en son genre. Peut-être y apprendront-ils, ce qu'ils ne soupçonnent guère, combien les langues écloses au soleil l'emportent, en poésie, sur les langues nées dans le brouillard.

Quant à nous, provençaux provençalisants, qui luttons depuis trente ans pour le latinisme, c'est avec bonheur que nous devons saluer le labeur de Marc-Antoine Canini, un vieux champion, lui aussi de la fédération romane (1). Nous regarderons comme un devoir de patriotes de ranger parmi nos livres capitaux un ouvrage où la langue d'oc est associée, sur un pied de pariage absolu, aux grands parlers classiques. Toute bibliothèque publique méridionale se doit à elle-même de tenir ce recueil à la disposition des chercheurs et des lettrés. Ce sera faire acte de gratitude, et aussi de justice, à l'égard de l'illustre écrivain qui, au prix d'énormes sacrifices personnels de temps et d'argent, élève à sa race, qui est la nôtre, un des plus vastes édifices littéraires de cette fin de siècle.

A. de G.

(1) Voir son opuscule : L'*Unione Elleno-Latina*, Venise, 1863. Il est regrettable que l'idée latine, acceptée en Provence de tous les partis, soit en Italie le monopole des démocrates.

LES FÉLIBRES LANGUEDOCIENS EN CATALOGNE

I

LES JEUX FLORAUX DE BARCELONE

Les Jeux Floraux de Barcelone ont été célébrés, cette année, avec une splendeur inoubliable, grâce à la part que la reine régente d'Espagne a bien voulu y prendre.

Le 28 mai, quatre ou cinq mille personnes se trouvaient dans la vaste et magnifique enceinte du Palais des Beaux-Arts, attendant l'arrivée du cortège officiel, indiquée pour trois heures de l'après-midi.

Impossible de citer le nom de toutes les notabilités de la littérature et des arts qui assistaient à ces assises du gai savoir. Tout ce que la Catalogne, l'Aragon, Valence, Murcie et les îles Baléares comptent de poètes et d'érudits s'étaient fait un devoir de figurer autour du Consistoire des sept mainteneurs, présidé par M. Aguilo y Fuster, bibliothécaire de l'Université de Barcelone, et majoral du Félibrige, où se trouvait aussi l'illustre poète Jacinto Verdaguer, également félibre majoral. Par une attention des plus délicates la délégation des félibres avait été placée aux premiers sièges d'honneur. Elle était composée de MM. Camille Laforgue, président honoraire de la maintenance du Languedoc, Frédéric Donnadieu, de Béziers, président, et Justin Pépratx, de Perpignan, vice-président de la maintenance. Tous ceux qui, en 1887, accueillirent à Barcelone et à Palma les délégués du Félibrige et leur firent, huit jours durant, les honneurs de la terre espagnole, venaient leur serrer la main et s'informer de ceux à qui les circonstances n'avaient pas permis ce nouveau voyage confraternel.

A la droite de l'estrade, sur laquelle avaient pris place les sept mainteneurs, on avait élevé un trône sur une seconde estrade magnifiquement décorée.

A trois heures, la musique municipale exécute la *Marche du prophète*. Les autorités militaires, ecclésiastiques et civiles, les députés aux Cortès, les sénateurs, les commissions officielles et le consistoire de la Gaie Science, attendaient déjà dans le vestibule du palais l'arrivée de la reine. On remar-

quait, parmi eux, M. Sagasta, président du conseil des ministres, les évêques de Barcelone, de Vich et de Vitoria, le capitaine général du district, l'*ayuntamiento* et la députation provinciale de Barcelone.

D'enthousiastes vivats annoncent l'entrée de l'auguste veuve d'Alphonse XII. Ceux qui attendaient la souveraine s'avancent alors et lui offrent des rameaux de fleurs ; ils en offrent également à la princesse des Asturies et à la jeune infante Marie-Thérèse. C'est ainsi que les Jeux Floraux justifient le nom qui leur est donné. La duchesse de Fernan-Nunez et la comtesse de Sastago, le duc de Medina-Sidonia accompagnent Sa Majesté.

La reine est vêtue de noir, mais quelques parties de ses vêtements sont couleur d'or pâle (*oro viejo*); les jeunes infantes sont vêtues de blanc et de grenat.

Le cortège officiel se dirige vers le trône latéral et en occupe aussitôt les sièges. Le président du conseil des ministres s'assied à droite du trône qu'occupera la reine des Jeux Floraux ; il a auprès de lui le premier alcade de Barcelone, Don Francisco de Rius y Taulet, dont les félibres n'oublieront pas la courtoisie et les attentions délicates.

La séance est ouverte par M. Sagasta et la parole est au savant bibliothécaire de la ville de Barcelone, Don Mariano Aguilo y Fuster, qui préside le Consistoire des sept mainteneurs et qui charge M. Toda de lire son discours.

« Le ciel nous a souri, dit en substance l'érudit dont toute l'Europe savante apprécie la compétence et les travaux, il a été pour nous d'heureux augure, cette année surtout, en nous envoyant pour présider la fête solennelle de la poésie et de la langue catalane une reine qui élève et honore sa couronne par la splendeur de ses vertus aussi bien que par la sincérité de ses larmes et qui est venue vers nous comme un arc-en-ciel de paix intérieure et de pacification. »

Ces paroles sont accueillies par des applaudissements. Le discours de M. Aguilo rappelle ensuite la fondation des Jeux Floraux :

« Quand le roi Jean Ier, dit-il, dota Barcelone de l'institution toulousaine de la Gaie Science, la langue catalane brillait comme la première entre ses sœurs néo-latines et les troubadours la faisaient entendre dans les palais et les cours du midi de l'Europe. Saint Vincent Ferrier prêchait non seulement dans l'Aragon, les Baléares et la Catalogne, mais aussi en beaucoup de pays de France, de Castille et d'Italie, dans sa langue maternelle. Eximenez et Raymond Lulle, le grand philosophe mystique, écrivaient aussi en catalan une part notable de leurs ouvrages. Aux douze livres du *Chrestia* succédait le *Regimen* (gouvernement) *de princes, de les ciutats e de la cosa publica!* »

M. Aguilo apprécie ensuite avec éloquence la période qui succéda à la splendeur des premiers Jeux Floraux ; il étudie leur décadence, qui est aussi

celle de la littérature catalane, jusqu'à leur rétablissement, il y a un peu plus d'un quart de siècle, et il signale cette magnifique floraison scientifique et littéraire qui a placé les noms de Milà y Fontanals, de Balaguer, de Colell et de Verdaguer, à côté de ceux de Michel Bréal, de Mistral, d'Aubanel et de Lamartine.

M. Joachim Cabot, secrétaire du consistoire, donne lecture de la liste des lauréats. On ouvre ensuite le pli du poète qui a obtenu le premier prix, celui que l'on nomme à Barcelone le prix « d'honneur et de courtoisie », car il donne à celui qui l'obtient le droit insigne de désigner la reine des Jeux Floraux. Le nom du chanoine Jaume Colell y Bancells, directeur de la *Veu del Montserrat*, est prononcé au milieu des applaudissements des lettrés catalans et des félibres.

Figure fine, enthousiaste et énergique, ayant au cœur la passion du catalanisme, poète populaire et lettré, orateur d'une éloquence faite de hardiesses et de grandeur ; qualifié par ses amis de « Parnell catholique et catalan », M. Colell est une des plus sympathiques physionomies de la Catalogne.

Tous les assistants, debout sur leurs sièges, attendaient avec curiosité la désignation de la reine des Jeux Floraux. M. Collell, accompagné du président du consistoire, et de M. Cabot, reçoit d'abord la fleur naturelle, qui consistait en un précieux bouquet orné de larges rubans de soie, des mains de MM. Sagasta et Rius y Taulet, et se dirigeant vers le trône latéral, le présente à la reine d'Espagne.

Une véritable tempête de vivats éclate dans l'immense salle, lorsqu'on voit la veuve d'Alphonse XII accepter gracieusement la fleur, en respirer le parfum, et se diriger, accompagnée par le poète et suivie des deux jeunes infantes, vers le trône des Jeux Floraux. La Catalogne et l'Espagne sont définitivement réconciliées pour ceux d'entre leurs enfants qui se tenaient mutuellement rigueur !

Conformément au cérémonial des Jeux Floraux, M. Colell lit sa poésie qui est longuement applaudie. On exécute ensuite l'hymne à *l'Exposition* de Fr. Matheu y Fornells ; c'est lui qui obtint à Montpellier, après V. Alecsandri, le deuxième prix du *Chant du Latin*, en 1878.

A la nomination de chacun des lauréats, M. Aguilo apportait le prix à S. M. la reine qui le donnait ensuite au poète, en l'accompagnant de paroles aimables dites en catalan.

M. Sampere Miquel, qui avait obtenu un des prix extraordinaires des Jeux Floraux ; puis de nouveau M. Colell avec sa poésie, *Sagramental*, et enfin M. Menendez Pelayo, professeur à l'Université de Madrid, le premier critique de l'Espagne, qui avait été chargé de prononcer le discours de clôture, recueillirent ensuite une large part d'adhésions et de bravos.

A cinq heures et un quart, M. Sagasta déclarait la cérémonie terminée, au nom de la reine, et celle-ci se dirigeait vers le pavillon du Tibidabo, où elle se reposait devant la vue magnifique que l'on y découvre.

II

LE BANQUET

Languedociens et Catalans

Un banquet a suivi cette séance mémorable, et des toasts y ont été portés par les Catalans et les Languedociens.

En Provence, le repas qui suit une félibrée est toujours la continuation littéraire de celle-ci. La poésie y tient sa place, parfois aussi l'érudition elle-même. Des questions péniblement posées à l'aide d'une foule de textes et de documents, ont été souvent résolues d'une façon définitive à une table où vingt-cinq, trente, quarante félibres mettaient en commun leurs informations particulières ou leurs souvenirs. Il en est de même à Barcelone, et le banquet des Jeux Floraux de 1888 l'a prouvé une fois de plus.

Comme en 1887, « les représentants de la nation voisine » s'étaient vus réserver les places d'honneur. M. Frédéric Donnadieu répondit au toast du président des Jeux Floraux de Barcelone par un sonnet, dont voici la traduction :

« Comme pour les oiseaux, rois souverains de l'air, disparaissent les chaînes de montagnes et la mer et les fleuves, les vallées et les bois sans fin, ainsi de notre cœur s'envolent les tristesses ;

» Car nous pouvons, épris du pays natal, en dépit de l'espace et des rochers que Pyrène à réunis, entassés et dressés dans l'azur inspirateur, mêler nos deux langages : Languedoc et Catalogne, pareils à deux jumeaux que rien n'arrête, quand il faut pour s'embrasser venir de bien loin ;

» Puisse éternellement durer votre alliance! Comblées de bonheur et débordant d'espoir, puissent la France et l'Espagne unies, dominer ensemble l'avenir ! »

A ce toast éloquent, M. Camille Laforgue fait succéder l'éloge de la reine d'Espagne, présidente des Jeux Floraux, en lisant ce sonnet :

« Au milieu des splendeurs de mai et de la jeune saison, dans le concert universel des peuples de l'Europe, parmi ceux qui vantent avec raison votre sagesse et votre fermeté royale.

» Parmi les voix tonnantes des canons, les murmures de la mer et de la terre, les acclamations de la Castille, de l'Aragon, des Baléares et de Valence représentées à Barcelone,

» Laissez, ô reine, un félibre de France vous dire que le Roussillon, le Languedoc, la Provence et la Gascogne, les Cévennes et les Alpilles,

» Voudraient voir vos pieds fouler la vieille terre romane de Jacme-le-Conquérant. Tout le monde s'écrierait alors qu'il n'y a plus ni Albières, ni Pyrénées, ni Français, ni Espagnols, mais des Latins prêts à vous sourire et à vous aimer ! »

Les acclamations qui accueillent ces vers se renouvellent à la lecture de ceux que M. Albert Arnavielle a écrits, lui aussi, en l'honneur de l'auguste veuve d'Alphonse XII. M. Justin Pépratx, de Perpignan, fait applaudir en lui un poète et un érudit dont le nom, désormais inséparable du Roussillon, restera aussi populaire que le gracieux chant des *Montanyes regalades*. Son fils, à qui l'*Estudiantina catalana* est redevable de ses succès, recueille une bonne part de l'ovation paternelle.

Les poètes catalans, valenciens et malhorquins qui répondent aux vers de MM. Donnadieu, Laforgue, Arnavielle et Pépratx, font — cela va sans dire — un très large appel aux souvenirs historiques des deux peuples, ainsi qu'à la confédération politique et littéraire des peuples latins.

Suivant l'usage du Félibrige, M. F. Donnadieu fait distribuer le discours qu'il prononça l'an dernier à Barcelone, M. Laforgue distribue également ses brindes de Barcelone et de Palma.

Nous emprunterons aux paroles que M. Laforgue prononçait à Palma en 1887 deux extraits auxquels l'érection prochaine du marbre de Jacme donne une actualité :

« Le Félibrige, qui s'est donné la tâche de faire revivre dans un éclat nouveau la langue des troubadours, poursuit un but plus élevé que ses devanciers : il voudrait voir s'élever au-dessus des autres nations la grande famille latine, et c'est la recherche de ce but si grand qui nous a conduits ici. Unissons nos efforts, partageons-nous la tâche commune, sans trève ni défaillance, rappelons-nous que nous appartenons à la même race, souhaitons que toutes les nationalités latines comprennent la grandeur de cette entreprise, car alors la confédération des peuples latins sera faite...

» Je vous invite, au nom du Félibrige, aux fêtes qui seront bientôt célébrées à Montpellier en l'honneur de votre roi Jacme Ier le Conquérant, et à l'occasion de l'érection d'un marbre à sa mémoire, sur le mur de la Tour-des-Pins et sur celui de la maison où il est né.

» Ce serait pour nous à la fois un grand honneur et une grande satisfaction. Notre voyage aurait porté des fruits. »

III

LA REINE ET LES FÉLIBRES

Une audience que S. M. la reine a bien voulu accorder aux délégués du Félibrige avait été fixée au lendemain des Jeux Floraux ; elle a eu lieu une demi-heure après la revue (parada), et quelques instants avant le départ de la souveraine et des princes pour le monastère de Montserrat, qui est le plus célèbre du nord de l'Espagne.

La réception a eu lieu, à une heure et demie, dans le salon des Cent, de la *Casa Consistorial* (hôtel de ville) de Barcelone, où la reine avait donné la veille un banquet au roi de Suède — un petit-fils de Français du Midi par son grand-père Bernadotte. — Le duc de Medina-Sidonio, annonce *la Reyna*, et Marie Christine s'avance, suivie des deux jeunes infantes.

M. Colell, qui accompagnait, avec Verdaguer, les délégués du Félibrige, explique d'abord à Sa Majesté le but de leur visite.

Présenté nominativement par M. Colell, M. Frédéric Donnadieu lit alors les vers provençaux qui suivent, et que tous les journaux de Barcelone ont reproduits le lendemain :

De Prouvença e de Catalougna,
De Lengadoc e de Gascougna,
Dou païs d'Aragoun que manten sens vergougna
Sis encians us, sis cènt parlà,
Vesès iuei, la raça flourida,
Aquela qu'à travès la vida,
Sempre d'acordi, sempre unida,
A saupu, dins mila ans de glori, caminà

En sus dis ersa seculàri,
De si voouta e de sis esglàri,
Dou mescle di tèms vièi is age nouvelari,
Disié la patria e l'amour,
La poudestat d'un dous sourire
Per regentà li grands empire,
Li malastre d'ome en delire,
La força de la joia e la vertut di plour.

A garda li mèma esperança,
Mèma cant e mèma fisança
Dedins la granda Espagna e dins la vasta França,
Dos bessouna au destin parié,

Maugrat lis Aubéra ennevada
Que li siecle fer an dreissada
Et que baissàs à chasca oulhada
Qu'a de vous la citat de Jaume lou premié.

Vaqui perque, de Magalouna,
A la rèina de Barcelouna,
Venen adurre iuei de noste cor la douna,
L'aumenage e la benvoulié!
Pogue un jour de bona espelida,
Se vai vers l'Austria poulida,
Per un segound cop rendre unida
La man de Catalougna e la de Mountpelié.

De Provence et de Catalogne, de Languedoc et de Gascogne, du pays d'Aragon qui maintient sans honte ses vieux usages, ses cent parlers, voyez aujourd'hui la race fleurie, celle qui à travers la vie, toujours d'accord, toujours unie, a su, pendant mille ans de gloire, cheminer.

Par-dessus les ondes séculaires, leurs révolutions, leurs fracas, de la mêlée des temps anciens aux âges nouveaux, elle disait la patrie et l'amour, la puissance d'un doux sourire pour diriger les grands empires, le trouble des hommes en délire, la force de la joie et la vertu des pleurs.

Elle a gardé même espérance, même chant, même confiance, dans la grande Espagne, comme dans la vaste France, deux jumelles au pareil destin, malgré les Pyrénées neigeuses, que les siècles sauvages ont dressées, et qui s'abaissent à chaque regard qu'a de vous la cité de Jacques le Conquérant.

Voici pourquoi de Maguelonne, à la reine de Barcelone nous apportons aujourd'hui l'offrande de notre cœur, l'hommage et le bon vouloir! Puisse un jour de bon augure de l'Autriche la belle, pour une seconde fois rendre unie la maison de Catalogne et celle de Montpellier.

Il ajoute ces mots après en avoir lu la traduction française :

« Que Votre Majesté daigne accepter cet hommage des Félibres de France, héritiers et continuateurs des maîtres de la gaie science toulousaine. La renaissance des lettres catalanes à laquelle la présence de Votre Majesté aux Jeux Floraux d'hier, a donné une consécration si importante, a eu son pendant en France, dans un mouvement parallèle. C'est au nom des poètes, écrivains et savants de la langue d'oc, que nous sommes heureux d'offrir à Votre Majesté ce témoignage de respectueuse et sympathique admiration. »

Une conversation s'engage alors en français, entre Sa Majesté et les délégués du Félibrige, sur les félibres, sur la langue d'oc et ses dialectes.

« La langue d'oc, dit-elle, est-elle usuellement parlée chez vous?

» — Comme le catalan en Catalogne, répond le président de la maintenance du Languedoc.

» — Mais, dit la reine, elle ne s'est pas sans doute conservée telle qu'elle était autrefois ?

» — Elle a subi nécessairement des alliages, inévitables conséquences de l'extension de langue française et de la centralisation. »

Et M. Donnadieu explique les différences générales du provençal et du languedocien, celui-ci se rapprochant plus du catalan que les autres dialectes de la langue d'oc.

La reine parlait un excellent français et avec une connaissance du sujet qui ferait envie à bien des savants espagnols et français.

M. Colell a présenté ensuite en M. Justin Pépratx le traducteur en vers français de l'*Atlantida*, puis M. Camille Laforgue et enfin Verdaguer lui-même.

La conversation s'est prolongée assez longtemps, car la reine était visiblement émue et touchée de l'hommage dont elle était l'objet.

Telle a été l'entrevue de la reine et des hommes qui représentaient à Barcelone la littérature méridionale de la France. On y a vu très clairement, la confirmation des intentions personnelles de la souveraine. En arrivant à Barcelone, Sa Majesté, qui sait que les Catalans sont justement fiers de leur passé national et de leur autonomie linguistique, a voulu que l'on vît seulement en elle la reine d'Aragon et la comtesse de Barcelone ; elle est descendue à l'hôtel-de-ville et ne l'a pas quitté durant quinze jours, témoignant en toutes choses un intérêt bienveillant, sagace et réfléchi. On affirme même que Marie-Christine ne serait pas éloignée de fixer désormais, pendant deux ou trois mois de l'année, sa résidence à Barcelone, qui mérite une semblable préférence par sa population de cinq cent mille âmes, par l'industrieuse activité de ses habitants et enfin par l'accueil enthousiaste et passionné qu'ils ont fait à la famille royale. On pense que dans cette souveraine de vingt-neuf ans, qui prend si bien au sérieux ce que Louis XIV appelait « les obligations du métier de roi », il y a une digne héritière de la grande Isabelle, et on s'en applaudit pour l'Espagne et la Catalogne.

CHRONIQUE

Nous recevions, en novembre dernier, une magnifique brochure de près de cent pages, éditée luxueusement et merveilleusement illustrée à l'eau-forte, *Recorts del Roselló*, poésies catalanes, par un Roussillonnais, M. Pierre Talrich. Une absence nous priva du loisir d'en parler, puis nous apprîmes la mort de l'auteur. Ce nous est donc un double devoir de consacrer quelques lignes à la mémoire bienfaisante de ce passionné du Félibrige.

M. Pierre Talrich n'était revenu que dans sa vieillesse au langage de son pays, au catalan du Roussillon. Il y avait naturellement réussi. Mistral de qui relèvent, par sa situation de chef du Félibrige, tous les écrivains de langue d'oc, de Barcelone à Avignon, écrivait à l'auteur des *Recorts :*

« C'est de la poésie naïve, populaire et franche qui est bien l'expression d'un souvenir ému. La langue est pure et claire. On sent qu'elle est très vivante, et c'est une fière réponse aux niveleurs intellectuels qui proclament la mort des idiomes indigènes.

« Mes félicitations et mes remerciements pour le plaisir que j'ai eu à lire ces vers limpides que vous avez bien fait de dédier à l'illustre chantre des Pyrénées, notre sympathique ami, Jacinto Verdaguer. »

Non seulement M. Talrich admirait, mais il coopérait en Mécène au mou, vement littéraire où il était entré. C'est à sa libéralité qu'est due l'excellente-édition de la traduction française du *Canigo*, le poème pyrénéen de Verdaguer que nous avons analysé, par monseigneur Tolra de Bordas, un catalaniste dont l'éloge n'est pas à faire ici. Cette édition va paraître dans peu de jours chez l'éditeur Savine. Le lecteur français jugera sous sa plus nouvelle face le génie du grand poète de l'*Atlantide*, grand poète surtout des *Idylles mystiques*, le chef-d'œuvre peut-être du lyrisme espagnol, depuis les effusions divines de sainte Thérèse.

* * *

M. Augier, professeur de littérature à l'Ecole navale de Brest, vient de publier sous ce titre, *Brizeux et Mistral*, une importante et jolie brochure in-8° de 56 pages, où il étudie les génies selon lui parallèles des deux grands poètes de la Provence et de la Bretagne.

Cette plaquette reproduit une conférence que M. Augier fit en mars dernier avec un très grand succès. Nous nous proposons de revenir à sa thèse pro-

chainement. Sa brochure se vend 1 fr. à l'*Imprimerie de l'Océan*, 11, rue Kléber, à Brest, au profit de la statue que Lorient doit élever à Brizeux.

***

Les Jeux Floraux de la Maintenance de Provence, a Digne, *félibrée du 10 mai :* — Le 9 mai au soir, les délégués de la *Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*, son président, le félibre Domnin Gorde en tête, allaient recevoir à la gare de Digne les Félibres de la Maintenance qui venaient assister aux Jeux floraux. Une foule les attendait aussi. Arrivèrent le syndic de Provence, M. Joseph Huot, félibre majoral, et les mainteneurs, MM. d'Ille-Gantelmi, Guillibert, Constant, Célestin Roche, Thumin. Paulin Guisol, Mouttet, Mamet, Tardieu, de Salve, etc..., délégués des Académies et des Écoles d'Aix, de Marseille, de Gap et de Forcalquier.

Le lendemain 10 mai, jour de l'Ascension, dans la matinée, *sesiho* maintenanciale. Rapport du secrétaire, comptes de gestion, subvention aux Écoles et admissions des nouveaux mainteneurs.

A midi, à l'hôtel Mistre, banquet officiel donné aux mainteneurs par la Société littéraire. Son étoile a cinq rayons et sa devise *Labore coruscat!* est en regard de l'étoile aux sept rayons du Félibrige. Soixante-sept félibres prennent place à table. Après le banquet, *charradisso*. Discours provençal du vaillant syndic, Joseph Huot, résumant les dernières manifestations de la Cause et rendant grâce aux Bas-Alpins de leur accueil fraternel. Il cite ces paroles d'une lettre de Mistral : « *L'auro de l'aveni aleno sèmpre que mai dins la velo felibrenco*; *sian li soulet que poudèn sauva la personnalita de l'art, l'indépendènci esperitalo di divèrsi raso.* »

M. Gorde, lui répondant, porte un brinde aux dames, à la Maintenance, et au préfet des Basses-Alpes.

Le président honoraire de la Société, M. Ollivier, puis MM. Guillibert, Descosse, Plauchud, Danzas, F. Roche, Astaud, etc., prennent la parole et brindent tour à tour aux absents, entre tous à M. Jean Monnè, secrétaire de la Maintenance, retenu à Paris.

Vers 4 heures, on se rend en pèlerinage au tombeau du savant médecin de Digne, Honnorat, l'auteur du grand *Dictionnaire provençal-français*, œuvre de toute une vie d'études, et qui précèda de trente ans le *Trésor du Félibrige*. En quelques mots émus, M. Gorde, retrace la vie modeste et le puissant labeur de ce précurseur éminent, « *qu'aurié sarra, me bonur vòsti man frevienalo*, dit-il, *e qu'aurié benesi e poutouna la tèsto ispirado de Mistral.* » — A ce moment, comme pour lui répondre, deux rossignols chantèrent dans le silence recueilli, et chacun prit une pervenche sur la tombe fleurie du glorieux aïeul.

A 8 heures, la grande salle des Assises s'emplissait d'un public élégant et

nombreux, pour la séance solennelle des Jeux Floraux, tandis que la *Lyre des Alpes* jouait la *Marche des Félibres.*

Après une fine allocution de M. Gorde qui lut une lettre de Mistral, M. Huot s'assit au fauteuil de la présidence et, par un discours de remerciements chaleureux, il déclara ouverts les Jeux Floraux.

On entendit successivement le rapport de M. Hippolyte Guillibert qui lut le *palmarès* des Jeux floraux de Provence, et celui de M. François Roche, au nom de la *Société Bas-Alpin*, puis, entremêlée d'excellentes parties de concert, la lecture de deux pièces couronnées. C'étaient *Flour de Prouvènço*, ode de M. Lucien Duc, (prix de poésie lyrique) et l'*Anello d'or*, de la Félibresse du Cauloun, Madame d'Arbaud, (prix de poésie légère). MM. Louis Romain, Descosse, Célestin Roche, Monestier, Plauchud, Huot, Lieutaud et de Salve tinrent l'assemblée, tout le reste de la soirée, sous le charme de leurs lectures.

***

Le Pain du Péché, drame Provençal d'Aubanel, traduit par Paul Arène, *joué à Paris, le 27 avril, au Théâtre-Libre.* — Nous empruntons au *Gil Blas* sous la plume de M. Bernard-Derosne l'éloquent compte-rendu que voici, de cette glorieuse solennité méridionale :

Je ne puis dire l'impression que m'aurait laissé le drame d'Aubanel, si je l'avais lu, en son texte provençal. Je sais seulement que, mis en vers français par M. Paul Arène, ce drame du *Pain du Péché* m'a donné une impression d'une intensité terrible et d'un charme délicieux. Cela est vivant comme la réalité même, et du premier au dernier vers, on y sent l'art le plus achevé uni à l'émotion lyrique la plus sincère. On ne sait quoi de large et d'exquis, de sauvage et de raffiné, se dégage de ce poème dramatique d'une saveur à la fois si rare et si saine.

Je me sers du mot poème comme involontairement et pour rendre hommage à l'inspiration de M. Paul Arène, mais le mot drame est bien celui qui convient et de tous points au *Pain du Péché*. Oui, c'est un drame, un vrai drame, où la vie se révèle à nous dans toute sa simplicité. En suivant ces scènes rapides, passionnées et douloureuses, on éprouve quelque chose de l'émotion poignante que nous font connaître certaines scènes de Shakspeare. C'est une vérité aussi frappante, d'un relief aussi puissant. N'y cherchez surtout rien qui ressemble au développement oratoire, ou à la recherche du pittoresque. Les personnages évoqués par le poète n'ont qu'un souci : nous faire voir le fond de leur cœur, et c'est par leur sincérité seule qu'ils nous intéressent. Ces êtres énergiques et naïfs, aux passions indomptables, ont malgré l'admirable correction de leur angage plus d'une analogie avec les moujiks de la *Puissance des Ténèbres*. Ce

sont des paysans civilisés, et ceux de Tolstoï sont des sauvages, mais les uns et les autres se ressemblent en ce point que l'instinct en eux est bien près d'être tout-puissant. Ils font le mal avec une sorte de passivité, sans peur et même sans hésitation.

Voyez l'héroïne du *Pain du Péché*, la fragile Fanette. Elle est mariée au riche fermier Malandran; elle a de lui trois enfants. C'est une ménagère parfaite; elle s'est librement donnée, elle pourrait vivre honorée. Mais son mari, tout en l'aimant toujours, ne lui témoigne plus la tendresse attentive des premiers jours de leur union. Cela lui suffit pour le trahir. Véranet, un jeune gars de dix-huit ans, arrive au mas. Fanette l'a connu quand il était enfant. En le revoyant, ses sens s'émeuvent, et, sans plus de façon, elle se livre. C'est brutal, simple, et nous sentons que c'était inévitable.

Les trois derniers tableaux où est mis en scène l'adultère de Fanette, sont étonnants de véritable force dramatique. Comme tout ce monde, depuis Fanette, son complice et son mari, jusqu'à la vieille domestique, tante Mian, dit bien et fait bien ce qu'il a à dire et à faire. L'ivresse des deux amants, la joie infatuée de Véranet, le désespoir sombre de Malandran, les remords de Fanette ont été rendus avec une vigueur d'autant plus pénétrante qu'elle est plus sobre. Ajoutez à cela que par le seul développement de l'action, l'auteur, sans digression, sans compromettre en rien l'unité de son œuvre, arrive à nous donner la sensation la plus nette des lieux où se passe le drame. Une clarté lumineuse et chaude y est répandue avec une aisance, une profusion et une continuité dont l'effet est singulièrement reposant. Nous sommes dans le Midi, nous ne saurions en douter, et cela nous fait mieux comprendre les choses dont nous avons le spectacle. Ce qu'il y a de spontané et d'irrésistible, par exemple, dans la passion de Fanette, nous semble normal parce que nous sentons que Fanette est bien une femme de là-bas, une vraie fille du pays d'Arles, et dont le sens moral est naturellement émoussé par les suggestions de la sensualité et de la coquetterie. La légende méridionale du *Pain du Péché* sert de lien, du reste, aux scènes du drame. Voici cette légende :

Du pain du péché,
Le diable moud la farine,
Puis un bouc sur son échine
La porte au marché.
O beauté, pain de la jeunesse,
Pain si savoureux et si blanc,
Pain qu'on ne mange qu'en tremblant,
Pain de l'amour, pain des caresses !

Véranet et Fanette se sont enfuis. Mais Malandran, fou de désespoir, couvre l'auberge où ils se sont arrêtés. Il les surprend au moment où ils

soupent. D'abord il veut tuer sa femme, puis il se ravise et dit à Véranet :

Je n'en veux plus, roufian, garde-la! Dieu! la mère
De mes enfants, ma femme, ô Dieu! tu peux la faire
Dormir dans ton lit; oui, tu le peux; moi je pars.

Et le malheureux emporte le pain dont les amants ont déjà mangé. Il portera ce pain à ses enfants. C'est le pain du péché. Ils en mangeront à leur tour, dussent-ils en mourir. Car le pauvre homme, maintenant, ne sait même plus si ces enfants sont à lui. Le remords, cependant, suit bientôt chez Fanette l'assouvissement de la passion. Elle revient implorer le pardon de Malandran. Celui-ci refuse et elle se poignarde. Malandran reste debout sous les coups de la douleur :

..... Sang adultère
Qui tache pour la vie et le nom et l'honneur!
Puisqu'elle nous a pris à tous notre bonheur
Sa fosse n'aura point de croix qui la protège.
Valets, creusez le trou, sous la pluie, à la neige,
Et que nul, sauf les vers, n'en connaisse le lieu.
Il est amer, le pain du péché...

Tel est ce drame. J'ai dit ce qu'il vaut, mais je n'ai pas le temps d'insister comme il le faudrait sur l'incomparable perfection du style dont il est écrit. Aussi bien, les lecteurs de *Gil Blas* sont-ils fixés à cet égard. Par la grâce et la précision de l'expression, le charme délicat de la justesse du trait, la fermeté de l'allure, M. Paul Arène est certainement un des premiers écrivains de ce temps. Je sais quelques privilégiés qui écrivent aussi bien que lui ; je ne connais personne qui écrive mieux.

*
* *

Les Cigaliers ont constitué leur nouveau bureau, pour 1888-1889. M. Henry Fouquier a été réélu président, par acclamation.

MM. Victor d'Auriac et Albert Tournier ont été proclamés secrétaires.

Nous rendrons compte, dans la *Revue* de juillet, de la fête félibréenne de Sceaux (17 juin), et nous donnerons le programme complet des fêtes méridionales du mois d'août. La plupart des membres de *Félibrige de Paris* et de la *Gigale* y assisteront. Ils partiront de Paris le 8. La Sainte-Estelle aura lieu, le 12, à Avignon, en grande solennité.

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

BERETO

Roufia, — couneissès pas Roufia ? — Roufia-di-Courbiero es un galant païs dóu bas Lengadò, qu'a bèn 220 amo, en coumtant Bernadou : Bernadou, lou veirés, es uno amo que comto !

Se Roufia èro un anèu, Bernadou n'en sarié la bago, car es bèn véritablamen un perlet d'ome, pagés ounèste, abarous, un pau distra, mai inteligènt. Saup legi, saup escriéure, talamen qu'à l'armado, d'ounte es tourna, l'avien fa capourau. Es pas fièr, dins acò. Tambèn, dins lou païs e lis enviroun, a bon renoum e bèu trelus.

Es lou tout-obro de Roufia : es éu que rampello quand faut faire assaupre quicon i Roufiaquen de la part de Moussu lou Maire ; à la glèiso, coucho li chin, e quand i'a grand messo, li belli fèsto, li chin se lou dison, car Bernadou canto au lutrin e laisso li chin tranquilamen s'engleisa ; dins lou champ, gardo, lou sabre sus l'anco, la placo sus lou pitre ; trignolo an clóuchié ; basto, entarro li mort, e... mounta lou reloge es sa founcioun d'ounour.

Car i'a 'n reloge à Roufia, e di bon, e que pico li quart. Eh ! si i'avié pas un reloge aqui, ounte dounc n'i'en aurié ? Roufia es la bello patrìo dis Abadié, reloujaire d'elèi e renouma bèn liuen.

* * *

Fau dounc vous dire qu'un vèspre, après soulèu tremount, Bernadou tournavo de rustica, la biasso sus l'esquino e lou bechas sus l'espalo, uno cordo à la man, e pièi, au bout de la cordo, li pousso boutenflo de la, Bereto, la bravo Bereto, uno bello cabro negro et blanco, bano auto e péus long et lusènt, escarrabihado, fouligaudo, cascareleto... enfin ço que se pòu dire un tresor de cabro !

Èro l'ouro de l'angelus, emai passavo, quand Bernadou s'atrouvè devant la glèiso. Leissè soun béchas à la porto, intrè dins la glèiso emé Bereto, sounè l'angelus e sourtiguè.

En passant pièi davans la grand tourre dóu reloge :

— Tè ! perque ié sian, se diguè, se mountavian lou reloge. Sarié tant de fa. Li pes dèvon èstre bas.

Efetivamen, li pes èron bas...

E Bernadou pauso soun bechas, estaco sa cabro, e mounto à la grand tourre... Mounto que mountaras ! Fai lèu soun obro, e davalo en siblant, — quand Bernadou 's countènt, siblo, — davalo, galoi d'avé coumpli journado, e

d'ana vèire à l'oustau se Marioun avié mes la taulo e se la soupo èro espoumpido.

*
* *

Quand fuguè davala, trouvè soun bechas, mai la cabro... Ges de cabro !

Cerco à soun entour, viro, tourno, aqui, eila, dedins, deforo... Ges de cabro !

— Ma cabro !... ounte a passa ma cabro !

E la sono : — Bereto ! Bereto ! tè, Bereto !

Bereto respond pas !

— M'aurien rauba ma cabro ? Quau m'a rauba ma cabro ?... A belèu fa peta sa cordo... Tè, tè, Bereto, tè ! Oh ! i'a qu'un capoun coume lou Barbarin que pòu m'avé rauba ma cabro !...

Em' acò sor esglaria, lou paure Bernadou, e, dins tout Roufia, demando, despoutenta, sono e crido Bereto. — Tè, tè, Bereto, tè !

Ah ! ço, vai ! degun a vist Bereto, degun, pas même lou Barbarin.

*
* *

Desalena, intro pièi dins soun oustau...

— Mai qu'as, moun Bernadou ? ié dis Marioun, espaventado, quand lou vèi susant à gros dégout, desfacia, trevira, tremoulant coume la fueio de l'aubre et pale coume un mort.

— Bereto !... L'as eici, Bereto ?

— Noun... Sabes bèn qu'adematin, l'as menado à la terro.

— Adiéu, ma cabro ! Uno font de la !... Oh ! lou gusas ! me l'a raubado.

E conto à sa Marioun ço qu'arribo, coume acò s'es fa, que passavo, qu'èro tard... que l'angelus..., que lou reloge..., qu'a estaca sa cabro, qu'ansin, autramen...

— Eh bèn ! que faire, dis alors Marioun en plourant... Uno cabro que valié soun pesant d'or e qu'amave tant ! nous rendié tant de sòu !... Tè, Bernadou, esquicho-te, rustico, suso ; té, gardo, rampello, coucho li chin de la glèiso, canto grand messo, sono vèspro ; tè, entarro li mort, mounto lou reloge ! Te audra proun espargna, se n'en vos uno autro !... Ai ! ai ! ai !

*
* *

Basto ! Marioun e Bernadou anèron se jaire, triste et mut, e noun pleguèron l'iue, pécaïre ! Ié semblavo toujour qu'anavon ausi lou bè-bè de Bereto, e, coume se dis, coumtèron lis ouro. Ah ! que trop n'en coumtèron ! e fuguèron pas li soulet ! l'anas vèire...

— Qu'es acò ? cridè subran Bernadou, en s'aubourant, esfraia, sus la lietocho. Un malur vèn jamai soul ! Auses, Marioum ?

— O. Lis ouro sonon. Dès ouro.

— Tout-bèu-just s'es nòu ouro, e n'a souna vounge ! Auses ? Dan ! dan ! dan ! Sono, sono delongo ! Tout se tèn, lou proumié cop e lou repli... Miejoi niue, uno ouro, dos... Dan ! dan ! Coume se despacho ! Desmemòrio.

— Eh bèn ! dounc, moun paure Bernadou ?

— Eh bèn ! veses pas, femo, que moum reloge repepìo e que siéu un ome perdu ? Que van dire de iéu, deman, dins tout Roufia ? Me van faire li bano e sarai la machoto !... Siéu desounoura !

— Jèsu ! Maria ! Jóusè !... te faran de bano !

— Un reloge ansin, ounour de Bernadou e di Roufiaquen, qu'avié jamabrounca ! Queto mino tendrai quand me faran escorno ? Pode plus viéure !...

Se Marioun lou retenguèsse pas, se sarié tra segur de la fenèstro en bas !

E lou reloge vague de souna ! Aurias di que sounavo li clas de la pauro Bereto. A Roufia, aquelo niue, ni'aguè de bèu, m'es esta di, que la passèron blanco, e proun que se levèron pèr courre, courre au fiò.

* * *

La niue fuguè longo, longo coume un jour sèns pan. A la fin pamens pounchejè l'aubo, e fuguè pièi grand jour. Alor, avans l'angelus dóu matin, Bernadou cour à la tourre dóu reloge... que sounavo encaro ! Mounto per vèire eilamoundaut lou maladoubat, e ié pourta remèdi, se se pòu. Duerb... e vèi...

Ai ! grando Santo Vierge, misericòrdi, moun Diéu ! vèi Bereto, o, Bereto, sa Bereto, pécaire ! pendoulado en l'èr, eilamount, e redo-morto !

Bernadou s'atrouvè mau.

* * *

La vueio, avans d'escala la grand tourre, avié 'staca Bereto au gros pes dóu reloge ; en mountant soun reloge, avié mounta Bereto !

J. Roumanille.

BÉRETTE

TRADUCTION

Roufiac, — vous ne connaissez pas Roufiac ? — Roufiac des Corbières est un galant pays du bas Languedoc qui compte au moins deux cent vingt âmes,

en y comprenant Bernadou : Bernadou, vous le verrez, est une âme qui compte. — Si Roufiac était une bague, Bernadou en serait le chaton; car véritablement c'est une perle d'homme, paysan honnête, économe, un peu distrait, mais intelligent. Il sait lire, il sait écrire, bien tellement qu'au régiment, d'où il retourne, on l'avait fait caporal. Et dans tout ça, pas fier. Aussi, dans le pays et les environs, a-t-il bon renom.

C'est l'homme à tout faire de Roufiac : c'est lui qui bat du tambour quand il faut faire savoir quelque chose aux habitants de la part de M. le Maire; à l'église, il chasse les chiens, et quand il y a grand'messe, — les jours de belle fête, — les chiens se le disent, car Bernadou chante au lutrin et les laisse tranquillement assister à l'office. Puis, le sabre au côté, la plaque sur la poitrine, il est garde champêtre; il carillonne au clocher; baste, il enterre les morts, et..... remonter l'horloge est sa fonction d'honneur!

Car il y a une horloge à Roufiac, et des bonnes, et qui sonne les quarts. Eh! s'il n'y avait pas une horloge là, où y en aurait-il? grand Dieu! Roufiac est la patrie des Abadié, horlogers renommés d'ici à bien loin.

* * *

Il faut donc vous dire qu'un soir, après le soleil couchant, Bernadou s'en revenait du travail, le sac au dos, la bêche sur l'épaule, une corde à la main, et puis, au bout de la corde, les mamelles gonflées de lait, Bérette, la brave Bérette; une belle chèvre noire et blanche, cornes hautes et poils longs et soyeux, réveillée, folichonne et cascarelette..... Enfin, ce qu'on peut appeler un véritable trésor de chèvre. C'était l'heure de l'*Angelus*, — même passée, — quand Bernadou se trouva devant l'église. Il laissa sa bêche à la porte, entra avec Bérette, sonna l'*Angelus* et sortit.

Et passant, puis se dit-il devant la grande tour de l'horloge : — Tiens, puisque nous y sommes, si nous remontions l'horloge, les poids doivent être bas.

En effet, les poids étaient bas. Et Bernadou pose sa bêche, attache sa chèvre et monte à la grande tour... Et monte que tu monteras!

Son œuvre faite, il descend en sifflant, — quand Bernadou est content, il siffle, — il descend joyeux d'avoir accompli sa journée et s'en va voir à la maison si Marion a mis la table et si la soupe est mitonnée.

Arrivé en bas, il trouva sa bêche, mais... plus de chèvre!

Il cherche à son entour, vire, tourne d'ici, de là, dedans, dehors... point de chèvre!

— Ma chèvre! où est passée ma chèvre?

Il l'appelle :

— Bérette, Bérette! Ici, Bérette!

Bérette ne répond pas!

— M'aurait-on volé ma chèvre! Qui m'a volé ma chèvre? Elle aura rompu sa corde. Tè, tè, Bérette, tè! Oh! il n'y a qu'un fripon comme Barbarin qui ait pu me voler ma chèvre!

Puis il sort ahuri, le pauvre Bernadou, et dans tout Roufiac, demande, affolé, et appelle, et crie :

— Bérette, Bérette, tè, Bérette!

Ah! mon pauvre Bernadou, personne ne l'a vue, ta Bérette, personne, pas même le Barbarin.

*
* *

Hors d'haleine, il entre à sa maison.

— Mais qu'as-tu, mon Bernadou? lui dit Marion quand elle le voit suant à grosses gouttes, troublé, défiguré, tremblant comme la feuille de l'arbre et pâle comme un mort.

— Bérette... l'as-tu vue ici, Bérette?

— Non; tu sais bien que ce matin je l'ai menée à la terre.

— Adieu, ma chère! une fontaine de lait! Oh! le gueusard! il me l'a volée!

Et il conte à sa femme ce qui arrive, comment cela s'est fait, qu'il passait, qu'il était tard... que l'*Angelus*... que l'horloge... qu'il avait attaché sa chèvre, comme ça et autrement...

— Eh bien! que faire? dit alors Marion en pleurant... Une chèvre qui valait son pesant d'or et que j'aimais tant! Elle nous rendait tant d'argent! Tiens, Bernadou, serre-toi le ventre, travaille, sue, va! garde, bats du tambour, chasse les chiens de l'église, chante grand'messe, sonne vêpres, va! enterre les morts, remonte l'horloge; il te faudra assez épargner si tu en veux une autre. Aï! aï! aï!

*
* *

Baste! Marion et Bernardou allèrent se coucher, tristes et muets, et ils ne fermèrent pas l'œil, pécaïré! Il leur semblait toujours qu'ils allaient entendre le bè-bè de Bérette, et, comme on dit, ils comptèrent les heures.

Ah! ils n'en comptèrent que trop! et ils ne furent pas les seuls : vous allez voir.

*
* *

— Qu'est cela? s'écria soudain Bernadou, se relevant effrayé sur son lit... Un malheur ne vient jamais seul! Entends-tu, Marion?

— Oui. Les heures sonnent; dix heures.

— Il est à peine neuf heures, et il en a sonné onze! Entends-tu? Dan! dan! Ça sonne, ça sonne sans cesser! Tout se tient, le premier coup et le second...

Minuit, une heure... deux... Dan! dan! comme elle se dépêche!... elle perd la tête!

— Eh bien! mon pauvre Bernadou?

— Eh bien! tu ne vois pas, femme, que mon horloge divague et que je suis un homme perdu? Que va-t-on dire de moi demain dans tout Roufiac? On va me faire les cornes et je serai la risée de tout le monde; je suis déshonoré!

— Jésus, Marie, Joseph! on te fera les cornes!

— Une horloge comme celle-là, honneur de Bernadou et de Roufiac, qui n'avait jamais bronché! Quelle mine vais-je tenir quand on me fera les cornes? Je ne peux plus vivre.

Et pour un peu, si Marion ne l'avait retenu, il se jetait par la fenêtre.

Et l'horloge de sonner! Vous auriez dit qu'elle sonnait le glas de la pauvre Bérette.

Cette nuit-là, à Roufiac, il y en eut de beaux qui passèrent la nuit blanche, et d'autres qui se levèrent pour courir, courir au feu.

La nuit fut longue, longue comme un jour sans pain. A la fin, pourtant, ils virent poindre l'aube, et puis ce fut le grand jour. Alors, avant l'*Angelus* du matin, Bernadou court à la tour de l'horloge...: qui sonnait encore. Il monte pour voir la-haut le désastre et y porter remède, s'il se peut. Il ouvre et voit... Aï! grande Sainte Vierge! Miséricorde! Mon Dieu! Il voit Bérette, oui, Bérette, la pauvre, pendue en l'air, tout là-haut, et raide morte!

Bernadou se trouva mal.

* * *

La veille, avant de monter à la grande tour, il avait attaché Bérette au gros poids de l'horloge : en remontant l'horloge, il avait pendu Bérette.

JOSEPH ROUMANILLE.

(*Trad. par* TH. R.)

A UNE EXILÉE

Souvent tu m'as conté ta libre et fière enfance
Qui courait en chantant parmi les pampres verts...
N'oublieras-tu jamais l'azur de ta Provence,
Ses torrides étés et ses tièdes hivers?

N'oublieras-tu jamais le jardin, la terrasse,
Dont les rosiers en fleurs couronnaient ta maison,
Et ce riant coteau d'où le regard embrasse
Le ciel bleu, la mer bleue unis à l'horizon ?

En vain la Ville immense étale sa magie,
Dans ce sombre Paris tout te reste étranger,
Et sans cesse, ô Mignon ! ta vague nostalgie
Rêve au pays natal où fleurit l'oranger.

Là-bas, tout resplendit, tout chante d'allégresse ;
Le peuple sait encor des mots harmonieux,
Et l'on trouve un reflet de la divine Grèce
Dans le profond regard des filles aux grands yeux.

— Ici, les jours sont froids, les âmes sont glacées,
Le sang court moins rapide et le cœur bat moins fort ;
Le ciel semble trop bas pour le vol des pensées,
Et l'inspiration ne naît que dans l'effort.

Pourtant ne te plains pas, Amour, et te résigne !
Au vin de ton pays ton génie est pareil,
Car semblable au raisin qui s'y dore à la vigne,
Ton âme a concentré les rayons du soleil.

Et le vin quittera la brûlante contrée
Sans perdre son parfum, sa sève, sa couleur...
Et tous ceux qui boiront ta parole inspirée
Se sentiront la flamme et la lumière au cœur.

Oui, tu viens d'un pays de lumière et de flamme,
O toi qui sais chanter ! ô toi qui fait courir
Dans la beauté des vers la chaleur de ton âme !
O toi qui peux aimer jusqu'à vouloir souffrir !

Je t'aime et te comprends ! — Joyeuse et consolée
Tu vas fuir dans mes bras loin du monde réel...
Qu'importe ta patrie, ô ma chère exilée !
Que l'Art soit ton soleil et notre amour ton ciel !

AUGUSTE DORCHAIN

BERTRANS DE BORN

— 1193 —

I

Autafort es tranquil, emais lou vezinatge.
La luna, plena e canda, esclaira lou bouscatge,
Desert, per la sazou, de chan emais d'oumbratge ;
L'aubres d'avans un mes n'espera de fuelhatge ;
E lou roussinholet perlounja soun viatge
Endacom delai mar, sus un melhour ribatge ;
Las estialas del cial, aprep un journ d'auratge,
Dins l'estanh peissounous agachon lour imatge.
Countunha de far freg ; lou bois de quartelatge
Sus lous landiers oubratz roufla coum' un sauvatge...
Bertrans velha assetat a sa plassa d'usatge ;
Bertrans velha am sous filhs benabel pariers d'atge ;
L'un, Bertrans couma se ; l'autre, Itier, darrier gatge
D'un amour immourtal, mas d'un court maridatge ;
Aimelina, lour sor, li legis un passatge
De la *Chansou d'En Gaifre,* escricha en vielh lenguatge
— Papiol bota la toalha, ensems joglar e patge. —
E Bertrans, pensivous : « Gaifre !... N'era doumatge !...
» Aital dounc, res ne sauva, engenh nimais couratge ?...
» Qu'ai galerat, ieu mais, per far petiot oubratge !... »

II

Manhs autres pensamens lou panon tout parier,
Quan lou pount-levadis, al senhal d'un archier,
Tomba, e bota l'esmai dins lou chastel entier...
Toutzlous vailets : « Intratz, oh domna ! oh cavalier ! »
Passon la granda court, e pel gran eschalier

BERTRAND DE BORN

— 1193 —

A Frédéric Mistral.

I

Hautefort est paisible, le voisinage aussi. La lune, pleine et blanche, éclaire le bocage désert, vu la saison, d'ombrage et de chant ; les arbres, d'un mois n'espèrent de feuilles ; et le rossignol prolonge son voyage quelque part outre-mer sur un rivage meilleur ; les étoiles du ciel, après une journée d'orage, regardent leur image dans l'étang poissonneux. Il continue de faire froid ; le bois de quartier sur les chenets ouvragés ronfle comme un forcené. Bertrand veille, assis à sa place d'habitude ; Bertrand veille avec ses enfants, d'âge presque pareil ; l'un, Bertrand comme lui ; l'autre, Itier, dernier gage d'un amour immortel, mais d'une courte union ; Aymeline, leur sœur, lui lit un passage de la « chanson de Gaïfre » écrite en vieux limousin.

(Papiol, à la fois page et jongleur, met la nappe) et Bertrand, pensif : « Gaïfre... C'était dommage !.. Ainsi donc, rien ne sauve, ni le courage, ni l'intelligence ?... Et moi, combien j'ai galéré aussi, pour faire œuvre de peu !... »

II

Maintes autres pensées l'absorbent pareillement, lorsque le pont-levis, au signal d'un archer, tombe, et met l'émoi dans tout le château... Tous les varlets : « Entrez, ô dame ! ô cavalier ! » Ils passent la grande cour, et, par le grand escalier, ils arrivent dans la salle où Bertrand, du foyer, regardant l'étrangère, regardant l'étranger, s'écrie : « Dame Aliénor ! de deux rois la

Arribon dins la sala, oun Bertrans, del fougier,
Avisan l'estrangieira, avisan l'estrangier,
S'escrida : « N'Alienor ! de dous reis la moulhier !
» La maire d'En Richart ! ma ducessa en-premier ! »
— « Vescomte d'Autafort, setz jamais en arrier
» Per esser generous, leial e dreichurier !... »
Alienor repren ale, e pueis : « Ieu ai mestier,
» Bertrans, de vous parlar soula a soul. — Voulountier ! »
Papiol n'enmena Itier, e lou fraire d'Itier.
» Vous segue, esperatz me, » dis lou boun escudier ;
Aimelina a partit... Hounest e familier :
» Ia mas, Reina, un moumen — me sabetz vertadier —
» Que ieu pensava a vous, couma s'era sourcier...
» Auguetz, dous cops uech ans, vostre espous per jaulhier
» Huei ount es vostre filh ? Qu lou te preijounier ?... »

III

— « Bertrans, avetz toutjourn mesma aire e mesma talha ;
» Setz toutjourn fresche e leri, e gai coum' una calha ;
» Ieu que sui desparieira !... Es singulier que chalha
» Tna soufrir per mourir ! Entalha per antalha.
» Lou chagrin me chapuja e lou malur m'habalha.
» Lou prouverb a razou : « Lou temps émais la palha
» Maduron la nespoula... » Efan, l'om se miralha,
» Et l'om se mescounes, e l'om... l'om se degalha !
» Pueis, trop leu ! apareis l'evers de la medalha ;
» L'esperiensa apareis, trista, amara founzalha
» Del melhour vi begut !... Mas so qui me trabalha
» Mais que touta la resta, e so qui m'estenalha,
» Aqu'èi moun filh Richart, qu'un feloun enmuralha :
» Lou Cor-de-Lioun qu'Enric d'Allemanha mouralha :
» Toutjuorn quel noum d'Enric, opiniada veralha
» Qui me traucha lou fetge, e (vejatz !) m'escuralha !...
» Lou bourrel vol de l'aur, per ounger la sarralha...
» De l'aur, oun n'en troubar ? Degun lascha la malha !
» Princes, borous, bourges son mas de la coueralha...
» Bertrans, un sirventes ! Nia tresaur qui tan valha. »

femme ! la mère de Richard ! ma souveraine d'abord ! — Vicomte d'Hautefort, tu n'es jamais en reste pour être généreux, loyal et droit !... » Aliénor reprend haleine, et puis : « J'ai besoin, Bertrand, de vous parler seule à seul. — Volontiers. » Papiol emmène Itier, et le frère d'Itier. « Je vous suis, attendez-moi, » dit le bon écuyer ; Aymeline est partie... Honnête et familier : « Il n'y a qu'un instant, Reine (vous me savez véridique), je songeais à vous, comme si j'étais sorcier... Vous eûtes deux fois huit ans pour geôlier votre époux ; à présent où est votre fils ? Qui le tient captif ?

III

— « Bertrand, vous avez toujours même taille et même air ; vous êtes toujours frais et vermeil, et gai comme une caille ; combien je suis différente ! C'est étrange qu'il faille tant souffrir pour mourir !.. Entaille après entaille, le chagrin me dépèce, et le malheur me gaule. Le proverbe a raison : « Le temps et la paille mûrissent la nèfle. » Enfant, l'on se mire, et l'on se méconnaît, et l'on se prodigue ! Puis, trop tôt ! apparaît le revers de la médaille ; l'expérience apparaît, triste, amères fondrilles du meilleur vin bu !... Mais ce qui me soucie plus que tout le reste, et ce qui me déchire, c'est mon fils Richard qu'un félon claquemure, le Cœur-de-Lion qu'Henry d'Allemagne musèle ; toujours ce nom d'Henry, opinâtre courtillière qui me perce le foie, et voyez, me consume ! Le bourreau veut de l'or pour graisser la serrure... De l'or, où en trouver ? Personne ne lâche la maille ! Princes, barons, bourgeois ne sont que du pauvre monde... Bertrand, un sirvente ! Il n'y a trésor qui vaille autant. »

IV

En Bertrans li respoun am belcop de doussour :
» Sui jamais estat dur a l'apel de l'onour,
» Reina ; coumtatz sur Ieu ! So qu'ai de pus melhour
» Moun engenh, s'engenh ai, moun crèdi, ma valour,
» Tout es a vostres peds, oh femma de doulour !...
» Enric garda Richart ? Enric l'enperadour ?
» Es a me qu'aur'a far ; li gitarai pel mour ;
» E li rezounzarai sas arpas de voltour !...
» Ma citola, Papiol ! — L'avetz' qui, mounsenhour !... »
Bertrans n'es pus lou mesma, a chanhat de coulour :
Lou fer, can es ben chalt, pren aquela palour.
Sa peitrena, soun tim an, sembla mais d'amplour,
E sous uelhs, oh sous uelhs son be d'un' esclardour !
» Itier, del parjami ! — Paire, escrive ? — Oc ; cour, cour !...
» Oh justiza ! oh venjansa ! indignaciu ! furour !
» Reina, quitatz lou dol ; cessatz planh e tristour !
» Escoutatz moun crit d'ena e fernissetz d'orrour !...
» L'ome a vielhit beleu noun grà lou troubadour :
» Lou « *Ciclope* » tremola amoun-aut dins sa tour ;
» Nostre Richart es libre, e Bertrans n'es l'autour ! »
Enric espauluchat alandec son oustatge...
Aitan couma valen Richart er' usurier...
Faguet davans Chalus una mala troubalha...
Puratz *Oc-e-No* mort, oh maire, oh chantadour !

MANDADIS

Ton parlar lemouzis es fraire einat del vostre ;
Lou parlar prouvensal es mestre e rei del nostre.
Mestre e rei ?... Despueis quan ? — Despuis que tu, Mistral,
Nous botas, nouvel Born, de toun fulg e'l peitral.

—

Me plai de metre ensems, per'mor d'oundrar moun libre,
Lou premier troubadour et lou premter falibre,
Urous si pode aver un bouei d'esplandour
Entre lou gran felibre e lou gran troubadour.

XV d'Octobre M D e CCC e LXXXI.

IV

Sire Bertrand lui répond avec une grande douceur : « Je n'ai jamais été dur à l'appel de l'honneur,

Reine, comptez sur moi ! ce que j'ai de meilleur, mon génie, si génie ai-je, mon crédit, ma bravoure, tout est à vos pieds, ô femme de douleur ! Henry garde Richard ? Henry l'empereur ?... C'est à moi qu'il aura affaire ; je lui donnerai sur la figure ; et je lui rognerai ses griffes de vautour !... Ma citole, Papiol ! — La voici monseigneur !... » Bertrand n'est plus le même ; il a changé de visage : le fer, quand il est bien chaud, prend cette couleur pâle. Sa poitrine, ses tempes ont, ce semble, plus d'ampleur ; et ses yeux, oh ! ses yeux sont d'un éclat ! — « Itier, du parchemin ! — Père, j'écris ? — Oui ; cours, cours !.. O justice ! ô vengeance ! fureur ! indignation ! Reine, quittez » le deuil, cessez plainte et tristesse ! Ecoutez mon cri de haine, et frémissez » d'horreur !. . L'homme a peut-être vieilli, le troubadour, point ; le » Cyclope » « tremble là-haut dans son fort ; notre Richard est libre, et c'est » Bertrand qui en est l'auteur ! »

Henry effrayé élargit son otage... Autant que brave, Richard était cupide... Il fit devant Châlus une male trouvaille... Pleurez *Oui-et-Non* mort, ô mère, ô chanteur !

ENVOI

Le parler limousin est frère aîné du vôtre ; le parler provençal est maître et roi de celui-ci. Maître et roi ?... Depuis quand ! — Depuis que toi, Mistral, nous mets, nouveau Bertrand de Born, de ton feu au cœur.

—

Il me plaît de placer ensemble, pour orner mon livre, le premier troubadour et le premier félibre ; heureux si je puis obtenir un peu de splendeur entre le grand félibre et le grand troubadour.

15 Octobre 1881.

FLEURS IMPURES

Quel beau temps! Il faisait bon vivre...
Dans la rue, où j'allais rêvant,
Deux vieux croque-morts, d'un pas ivre,
Trimballaient un cercueil d'enfant.

Aucun cortège en deuil. Personne.
On l'emportait comme un paquet.
Sur le drap blanc, pas de couronne,
Pas un pauvre petit bouquet.

C'était navrant. Ma rêverie
Devinait un drame brutal...
Quelque fille mère, meurtrie,
Pleurant dans un lit d'hôpital,

Sans songer que la mort évite
Un destin à coup sûr mauvais
Au bâtard qu'on va cacher vite
Dans la glaise, au Champs-de-Navets.

Soudain, une brune fillette,
Joyeuse au bras de son amant,
Frôla, de sa fraîche toilette,
Le misérable enterrement.

Riant fort comme font les filles,
Lèvres trop rouges, cils trop noirs,
Elle avait en main ces jonquilles
Qu'on vend, en mars, près des trottoirs.

Or, dès qu'elle vit l'humble bière,
Ses yeux se mouillèrent de pleurs
Et, charitable à sa manière,
Elle y voulut poser ses fleurs.

Mais un instinct involontaire
Retint le geste commencé ;
Elle jeta la gerbe à terre...
Et le cercueil avait passé.

O fille qui vis dans la honte,
J'aurais voulu qu'on remarquât,
Et que la foule te tînt compte
De ton scrupule délicat.

Car tu gardais, sous tes souillures,
Un coin de cœur chaste et décent.
Tes fleurs t'ont semblé trop impures
Pour le cercueil d'un innocent.

Avec une pensée amère,
Tu repris le bouquet offert,
Songeant, sans doute, que la mère
De l'indigne hommage eût souffert !

Plus que bien des vertus suspectes,
J'aime ton simple et triste effort,
O créature qui respectes
L'enfance jusque dans la mort ;

Et l'être à qui, par pudeur d'âme,
Ta main n'osa pas faire un don,
Est un ange au Ciel, pauvre femme,
Et demande à Dieu ton pardon.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA MAN

A Albert Savine.

L'enfant souino ; la maire espincho uno lagremo ;
Si det fin cercon prounte, i dentello mescla,
L'evóri dóu mamèu, que sort gounfle de la !
Vese encaro la man ounte uiausson li gemo

De si bago. Aquelo ouro ero tant casto e semo
Qu'esmóugu de respèt, paurous de treboula,
M'envau. « Tant lèu ! » me dis. E sènso mai parla,
Me trais sa bello man, la siavo jouino femo.

Iéu la porte a mi bouco e ié tau un poutoun.
Dins la raubo duberto, ebria, l'enfantoun
Au blanc mamèu bevié coum' à-n-un pur calice.

O man, pichoto man, au touca fres, rousen !...
Me souviendrai toujours d'aquéu bais de delice,
Que ié beisant li det, crèsiéu beisa lou sen !

Theodore Aubanel.

LA MAIN

L'enfant pleure; la mère a vu ses yeux humides;
Ses fins doigts cherchent vite, aux dentelles mêlé,
L'ivoire du sein blanc, qui, de lait tout gonflé,
Saillit. Je vis briller sa bague aux feux limpides...

Cette heure était si chaste et si douce à mon âme
Que, saisi de respect, et n'osant la troubler,
Je m'en allais. — Déjà! dit-elle, et sans parler
Elle me tend sa main, la belle jeune femme.

Je la porte à ma lèvre et lui mets un baiser.
L'enfant buvait au sein; je l'y voyais puiser,
Par la robe entr'ouverte, ainsi qu'en un calice.

O frais toucher de rose, ô main, petite main!...
Que je m'en souviendrai, du baiser de délice
Où lui baisant les doigts je crus baiser le sein.

PAUL MARIÉTON.

PATIMEN

A Maurice Faure.

I

Qnand lou cors arderous, bramo, quand l'amo es lasso
De lucha, quand la car estranglo l'esperit
Pantaiant enebria la nudeta bellasso,
Qu'estènt soul, pèr crida qu'aucun avès qu'un crid;

Quand sourtès esperdu, cercant sus li grand plaço
Lou femelan superbe emai fuguè pourri,
Quand voudrias de poutoun estrange à n'en mouri,
Lou poutoun d'un enfant à bouqueto de glaço

Es proun pèr vous fa crento e pèr vous tremuda.
Dins aquéu bais d'enfant i'a tant de pureta,
Qu'amosso la flambour dóu sang, lou boui dóu rable.

L'innoucènt te caresso eme si pichot det...
Rintro à l'oustau e toumbo à geinoun, miserable!
Davans Diéu, paure fòu, plouro e desgounflo-te!

II

Quand poudriés, à toun grat. culi, pourpalo o blanco,
Touto flour espandido au miejour coume au nord;
Quand poudriés, à ta fam, dóu frut de touto branco
Manja, s'avies fa pache eme lou traite sort;

Dins ti bras, quand poudriés encentura lis anco
De tóuti li jouvento, ome, s'ères proun fort,
Te dise qu'a la fin em'un tèdi qu'escranco
T'aplantariés en routo, e sounariés la Mort!

Car chourlariés pèr vin li rai pur dis estello,
L'enebriaduro es pas dins li flanc dóu boucau;
Calignariès la femo enca mai amarello,

Uno fado à poutoun mai que fóu, subre-caud,
N'atrouvaras jamai l'amour, blous, eternau!...
E l'eterne desir, o moun cor, te bourrello!...

Théodore Aubanel.

TOURMENT

I

Quand le corps embrasé hurle, quand l'âme est lasse
De lutter; quand la chair vile étrangle l'esprit
Où se dresse le nu dans sa beauté vivace;
Quand pour crier un nom, seul, vous n'avez qu'un cri;

Qu'éperdu vous sortez, cherchant sur toute place
Le féminin superbe encor qu'il soit pourri,
En rêvant de baisers si longs qu'on en périt;
Le baiser d'un enfant, de ses lèvres de glace,

Suffit pour vous changer dans votre lâcheté.
Sous ce baiser timide et sous sa pureté
S'éteint l'ardeur du sang, la flamme inexorable.

L'innocent te caresse avec son petit doigt...
Rentre au foyer, et tombe à genoux, misérable!
Devant Dieu, pauvre fou, pleure et dégonfle toi!

II

Quand tu pourrais cueillir à ton gré, rouge ou blanche,
Toute la flore éclose au midi comme au nord;
Qu'à ta faim tu pourrais, du fruit de toute branche
Manger, ayant fait pacte avec le mauvais sort;

Quand ton bras parviendrait à presser à la hanche
Toute vierge ici-bas, s'il était assez fort,
Je te dis que l'ennui reprenant sa revanche,
Tu cesserais ta route en appelant la mort!

Boirais-tu comme vin les rayons des étoiles :
Le broc ne contient pas l'ivresse dans ses flancs;
Et courtiserais-tu la femme au cœur sans voiles,

La fée aux baisers fous, plus que jamais brûlants,
Tu ne trouveras pas l'amour pur et durable...
Car l'éternel désir t'aiguillonne et t'accable!...

PAUL MARIÉTON.

COUROUNO D'OR E « CAPÈU DE ROSO »

A S. M. MARIO-CRISTINO D'ESPAGNO

Dôu Danùbi fèr à nosto Garouno,
Quau a l'amo nauto e lou cor rouman,
Se viro esmòugu devers Barcilouno ;
E baton li pies, e picon li man.

Davans pople e mar, la Rèino, deman,
Vai rejouveni dos glòri bessouno :
Mesclant d'umbli flour au fiò di diamant,
Ournara soun cap de doublo courouno.

Dono, en saludant loun bandèu reiau,
L'Espagno d'ourguei tresano, e' n' uiau
Cour di Pirenèu il erso latino.

Mai davans li roso i perfum sutiéu
Que cenchon toun front, regardo : se clino
Tout pouèto abra di flamo de Diéu.

MANDADIS

Agrado esti vot, Rèino dis Espagno :
Es la memo mar que poutouno e bagno
Ta grand Catalougno emé nosto Crau ;
Ti troubaire soun fraire de Mistrau,
E toun dous sourris es nostogazagno,
Rèino dis Espagno e di Jo Flourau.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS.

Pourchiero, jun 1888

COURONNE D'OR ET « CHAPEL DE ROSES »

A S. M. MARIE-CHRISTINE D'ESPAGNE

Du lointain Danube à notre Garonne, — quiconque a l'âme haute et un cœur roman — tourne vers Barcelone son regard ému. — Et les poitrines halètent, et les mains applaudissent.

Devant le peuple et la mer, la Reine demain — va rajeunir deux gloires jumelles : — mêlant d'humbles fleurs aux feux des diamants, — elle ornera sa tête d'une double couronne.

En saluant, dame, votre bandeau royal, — l'Espagne est en fête, et un éclair d'orgueil — court des Pyrénées aux vagues latines.

Mais, devant les roses aux subtils parfums — qui ceignent votre front, voyez s'incliner — tout poète embrasé de la flamme de Dieu.

ENVOI

Accueillez ces vœux, Reine des Espagnes : — c'est la même mer qui baigne et caresse — votre noble Catalogne et notre Crau ; — vos troubadours sont frères de Mistral, — et votre doux sourire est notre gain, — ô reine des Espagnes et des Jeux floraux.

Porchères, juin 1888.

LES FÉLIBRES DE PARIS A SCEAUX

Que n'êtes-vous passé le dimanche 18 juin, vers midi, au pied du lion de Belfort ? Vous auriez tout d'abord aperçu un tambourin, un digne tambourin assis sur un banc de l'esplanade, encore vibrant d'avoir cheminé de la place de l'Odéon à ce rond-point reculé, et néanmoins propre et net, sans un grain de poussière à son habit couleur d'amadou, un tambourin en tenue de gala et tout diadémé de roses de papier. Alentour, s'empressant à l'éponger et à le faire luire, un groupe de messieurs hirsutes, également fleuris de roses, mais de vraies, de celles qui parfument. Et au milieu, très près du tambourin, entre des chapeaux de Parisiennes, serpente un ruban arlésien, coiffure du pays qui fait sauter le cœur. Ce sont félibres et félibresses allant à Sceaux avec le tambourin de la Société, s'ébattre en l'honneur de Florian, leur gentil patron.

Et sans lâcher le tambourin qui gronde à petit bruit en battant le mollet des porteurs, on s'écoule vers la gare, là-bas, au fond de la place. Une botte de roses aux doigts, Maurice Faure rougit les boutonnières encore dénuées du signe prescrit, et l'on part sous la grognonnerie du ciel pluvieux ; on court sur ce petit chemin de fer paradoxal et zigzagueur où parfois le chef de train peut, de sa niche, échanger des poignées de mains avec le chauffeur. On a le décor habituel des banlieues, le vert des fortifications, le jaune gluant des carrières, et très loin, pirouettant avec lenteur, obstiné à rester en vue, l'alignement macabre de Bicêtre au seuil de Paris ; puis, ce sont des talus printaniers, plantés de noisetiers et d'acacias, qui étincellent malgré le jour terne. Encore des détours, des piaillements de locomotive, des stations, des tours de roue, et nous voici à Sceaux.

Fanfare, cortège. Après une halte au pied de la maison où Florian est mort, après une improvisation d'Elie Fourès (il sera le pourvoyeur de la journée), vous vous rendez avec la troupe à la mairie. On va proclamer les résultats des Jeux floraux.

C'est Ruys Zorilla, l'orateur espagnol, qui les préside cette année. Le Félibrige parisien aime envoyer aux peuples latins le salut d'amitié confraternelle, et cet aveu de sympathie va tout droit à son adresse, quel que soit l'intermédiaire choisi, personnage officiel comme Alecsandri, le poète, ministre roumain, comme Victor Bolagner, poète catalan et ministre espagnol, ou comme Zorilla, opposant exilé. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui que datent ces rapports entre l'Espagne du Nord et la France du Midi ; elles

furent autrefois réunies sous les mêmes souverains, comme Mistral le rappelait à ses hôtes, les troubadours catalans : « Provence et Catalogne, amis, sont deux compagnes, deux sœurs qu'en riant la lumière enfanta. Un jour les amoureux entrèrent en campagne. Adieu ! l'une donna sa main au roi d'Espagne ; avec celui des Français l'autre se maria... Aussi, comme le clerc au prêtre, depuis, le Provençal répond au Catalan à travers l'onde qui soupire ; à travers la mer aussi, à certaines heures, vers Barcelone tendrement Barcelonnette se retourne. »

Zorilla était donc le roi de la fête. A lui tous les exordes, à lui toutes les péroraisons et tous les toasts. Il y en avait pourtant un autre, Aubanel, le grand mort de 1886, en l'honneur de qui trois des concours des jeux floraux avaient été institués. Les lauréats proclamés et dûment applaudis dans la salle des fêtes de la mairie, où trône entre des branches vertes le buste de la comtesse de Die — fière dame au cou svelte et aux longues paupières — œuvre de Mme Clovis Hugues, on descend en courant et en se culbutant à la provençale, au jardinet de l'église de Sceaux. Là, Mlle Isabelle Roma Ratazzi, nièce du félibre Bonaparte-Wyse, couronne le buste de Florian, tandis que Martel, des Français, Chotard et Johan, de l'Odéon, déclament le magnifique dialogue d'Aubanel et de Florian, de mon ami Xavier de Magallon. Même cérémonie devant le buste d'Aubanel ; la félibresse au ruban arlésien y pose la couronne.

Puis des vers provençaux de Clovis Hugues s'envolent par dessus les têtes. Où diable peuvent-ils aller, ces fous empennés d'or, sinon rejoindre au pays des inoubliables souvenirs les belles strophes françaises qui, l'an passé, glorifiaient Aubanel ?

A quatre heures, dans le parc, Cour d'amour présidée par Mme du Terrail, à qui le poète de *la Grenade* avait dédié ce splendide dithyrambe à tous les cheveux de toutes les couleurs : « Les cheveux ! les cheveux ! cette gloire jaillie des mains du bon Dieu ! les cheveux, ce chef-d'œuvre triomphant, ces rayons palpables et vivants !... » Et cela s'appelait : *A l'amie que je n'ai jamais vue !*

Les félibresses sont assises sur l'herbette, en rond, suivant l'ancien rite, autour d'une colonne grise que surmonte un vase de pierre. Les nuages immobiles s'égouttent par moments, et on les laisse faire, sans cesser d'écouter les beaux vers. On demande « la Vénus d'Arles ! la Vénus d'Arles ! » Maurice Faure (c'est celui qui bouge le plus, vous le reconnaîtrez à ce signe) bondit au milieu du cercle et nous tonitrue de sa voix chaude : « Tu es belle, ô Vénus d'Arles, à faire venir fou !... »

Puis Paul Mounet met bas son pardessus et se campe dans le rond les bras croisés, les cheveux droits, les yeux je ne sais où. Le parc regorge de bour-

geois, de titis, de petites ouvrières venues là en partie ou arrivant de Robinson. Bousculade générale ; songez donc : du Paul Mounet, gratis ! Les oreilles blondes et les yeux bleus se tendent, et Paul Mounet commence... en provençal. Sa mimique exubérante et passionnée trouve là son vrai emploi, dans ces vers ronfleurs et brûlants cuits aux soleils torrides. Et cela finit par des strophes d'Elie Fourès, des scènes du *Pain du Péché* et par une ovation à Paul Arène, qui a écouté un peu silencieux et mélancolique. Voilà un Provençal qui ne fait pas de bruit. N'allez pas croire, au moins, que nous soyons tous de Tarascon ; il y avait au Félibrige de dimanche des gravités de diplomates et des recueillements de brahmines.

Sur les six heures, pan pan, le tambourin au bras, pan pan, criant du haut de sa tête barbue, pan pan, Albert Tournier, du seuil de la marie, fait l'appel des convives et l'on se case. Zorilla est toujours là, entouré à la table d'honneur du sympathique président des félibres parisiens, M. Sextius Michel, et de Paul Arène, H. Fouquier, Clovis Hugues, Mme Clovis Hugues, R. Gineste, le poète exquis du *Rameau d'or*, Paul Mariéton et Pierre Laffitte. Au dessert, tout le monde brinde, depuis les cèdres Zorilla et Fouquier jusqu'aux simples hysopes telles que votre serviteur. Clovis Hugues boit à l'union des races latines, et proteste éloquemment contre les reproches de séparatisme et d'antipatriotisme dont une brochure récente accuse les félibres ; je me trouve à côté d'un journaliste catholique : il applaudit à tout casser cette voix timbrée d'argent, et nous ne rentrons tous les deux dans un silence résigné qu'aux passes où le député montre le bout de l'oreille sous les magiques caparaçons du poète.

Très applaudi enfin le brinde de Paul Arène à sa voisine Mme de Rute, « sœur du poète qu'on appelle en Provence Mylord Wyse. » Et le banquet se clôt par le chant national, le chant de la Coupe : « Provençaux, voici la coupe qui nous vient des Catalans. Tour à tour buvons en troupe le vin pur de notre cru... »

Faure et Tournier organisent dans le parc une farandole désordonnée. On invite des Parisiens, des Parisiennes ; un bal public installé dans un coin se scandalise d'abord, puis se laisse empoigner, et tous se mêlent aux félibres et aux félibresses qui sont en joie. Le serpent se déroule dans l'ombre, jaillit dans la clarté, se tord et se replie capricieusement. Paul Mounet, qui a farandolé tant qu'il a pu, finit par demander anxieusement « quelle est la mesure de la farandole ? » Lui a-t-on répondu ?

Il est onze heures et demie. On va chercher le tambourin à la mairie et les pan-pan de Tournier reprennent de plus belle sous le ciel balayé que trouent les étoiles. Pan-pan, — cohue, tapage indescriptible sur l'étroit embarcadère.

Mais le triomphe du gai tohu-bohu, je le vis dans le train. Tournier, qui

n'a pas pu raccommoder son ustensile, pan-pane toujours sur la caisse de l'instrument, histoire de scander ses cantiques. Ce qu'il chante? Tout. Il a sept diables au corps, me disait son voisin, les sept démons de la joie. Et les félibres ne font pas les endormis. A tous les arrêts, des vivats éclatent, hilarants et fous, puis le refrain sans cesse repris du chant national:

Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

CHARLES MAURRAS

BRINDE A L'ESPAGNO

Nàutri que sian li Prouvençau,
Li fòu de tóuti leis idèio,
Sènso nous metre a pèd descau,
Avèn qu'a faire un pichot saut
Pèr encamba li Pirenèio.
Qu'esquihe d'eici vo d'eila,
Que nou fai la vièio mountagno ?
Tragala!
Li Prouvençau van dins l'Espagno.

—

E i'anan, lou pitre dubert.
Galoi, emé de risouleto!
Sian d'Espagnòu que n'an pas l'èr;
Mai se falié faire un Cifèr,
Tambèn aurian de castagneto!
Emé li chato, dins li blad,
Aurian lèu seca la magagno.
Tragala!
Soun bello, li chato d'Espagno!

—

L'Espagno es lou divin païs,
Lo patrio siavo e superbo,
Ounte l'amour canto e flouris
Coumo l'auceloun dins lou nis.
Coumo la floureto dins l'erbo,
Laisso la bèuta s'estela!
S'uno façe laido s'encagno,
Tragala!
Acò regardo pas l'Espagno.

—

BRINDE A L'ESPAGNE

Nous qui sommes les Provençaux, les fous de toutes les idées, sans même nous déchausser, nous n'avons qu'un petit saut à faire pour enjamber les Pyrénées. Qu'importe que çà et là on glisse sur la vieille montagne ? Tragala ! Les Provençaux vont en Espagne.

—

Et nous y allons, la poitrine découverte, joyeux, avec de petits rires! Nous sommes des Espagnols qui n'en ont pas l'air; mais s'il fallait faire un tapage, nous aurions aussi nos castagnettes! Avec les filles, dans les blés, nous aurions bientôt chassé la peine! Tragala! Vive les belles filles d'Espagne!

—

L'Espagne est le divin pays, la douce et superbe patrie, où chante et fleurit l'amour ainsi que l'oiseau dans son nid. Comme la fleurette dans l'herbe, laisse la beauté s'étoiler! Si une face laide s'opiniâtre, Tragala! Ceci ne regarde pas l'Espagne!

—

Parèis, que fan pereilabas
De brut'mé si tambour de basco
Envertouia souto lou bras,
Coumo nautre dins nosti mas
Pèr li fèsto di la Tarasco.
La vido es bello : cantas-la!
Se la Camardo l'acoumpagno,
Tragala!
Bandissès-la foro l'Espagno!

Il paraît que là-bas ils font grand bruit de leurs tambours de basque entortillés autour des bras, comme nous faisons dans nos mas pour les fêtes de la Tarasque. La vie est belle: chantez-la! Si la Camarde l'accompagne, Tragala! Mettez-la dehors de l'Espagne!

—

Oh! l'Espagno a soun plen faudau
De jaussemin emai d'estello!
Si pastre soun libre amoundaut,
Dins leu souléu vo dins l'uiau,
E lou grand cèu lis enmantello!
Quand pèr veni béure lou la,
Uno serp trèvo li baragno,
Tragala!
La tuion, li pastre d'Espagno.

Oh! l'Espagne a son plein giron de jasmins et aussi d'étoiles! Ses pâtres sont libres là-haut, dans le soleil, dans les éclairs, et le grand ciel les enveloppe! Et, quand pour venir boire le lait un serpent se glisse dans les branches, Tragala! ils le tuent, les pâtres d'Espagne.

—

Nàutri que sianli Prouvençau,
Li fôu de tôuti lis idéio,
Senso nous metre à pèd descau,
Avèn qu'a faire un pichot saut
Pèr encamba li Pirenèio.
Que n'en pensarié Zorilla,
Se sautavian pas la mountagno?
Tragala!
E porte aquéu brinde a l'Espagno.

Clouvis Hugues.

Nous qui sommes les Provençaux, les fous de toutes les idées, sans même nous déchausser, nous n'avons qu'un petit saut à faire pour enjamber les Pyrénées. Que penserait de nous Zorilla, si nous ne sautions pas la montagne? Tragala! Je porte ce brinde à l'Espagne!

AZUR

Partout le bleu ruisselle. Oh ! divine journée !
Là-haut le ciel, ici la Méditerranée
Etalent à l'envi leur nappe de saphir.
L'azur est sous nos pieds, l'azur sur notre tête.
Lutte de splendeur calme et de paisible fête
Où la vague en silence écoute le zéphir.

Rien n'agite et ne rompt l'étendue infinie ;
Dans un même horizon c'est la même harmonie
De plaines qui n'ont point de fin ni de sillons.
On dirait de bluets une immense couronne :
Le lapis-lazuli partout nous environne
Et le flot et l'éther échangent leurs rayons.

On dirait le manteau de la Vierge Marie,
D'où tombent des trésors devant l'ange qui prie.
Ah ! si ce calme heureux pouvait être éternel,
Combien, humble rêveur, tu porterais ta vue
Aussi loin que pourrait plonger ton âme émue,
De l'azur de la mer jusqu'à l'azur du ciel !

ALFRED DES ESSARTS.

LE MONTSERRAT ET SES LÉGENDES

A sept lieues de Barcelone, s'élève la montagne de Montserrat, baignée par le Llobregat qui vient traverser à ses pieds le village de Monistrol. « Elle est plus élevée, dit Pujades dans sa *Cronica Universal de Cataluña*, elle est plus élevée que toutes les autres montagnes du pays, excepté le mont de San Lorenzo, entre Caldas de Montbuy et Tarrasa... L'aspect de cette montagne est si abrupt, qu'elle semble inaccessible de très près comme de loin, ou tout au moins difficile à gravir. La beauté de l'ordre que Dieu y a fait régner au sein de la commune mère nature, les délices que l'on éprouve à contempler sa grandeur sauvage, surprennent l'âme et enivrent les sens, si bien que l'ascension ne fait ressentir ni fatigue ni lassitude.

Ce qui étonne le plus, c'est que dans un terrain aussi escarpé et entrecoupé de mille précipices, puisse croître une telle variété de fleurs : œillets silvestres, violettes et narcisses ; dans les rochers entassés des herbes odoriférantes, des simples, des racines salubres, des arbres feuillus ou arrondis en forme de coupoles, des plantes fraîches ou vivaces font de toute cette montagne un jardin grandiose, un délicieux bocage. Et cela non seulement dans les lieux bas et les vallées profondes, où l'on trouve un peu de terre, mais dans les broussailles les plus épaisses d'où jaillissent des touffes de pâquerettes, des mousses et de longues tiges de lierre qui, de leurs bras, étreignent étroitement les rocs énormes...

Ce qui accroît l'admiration, c'est de voir tant de beauté fleurie sur une montagne où, depuis le milieu jusqu'à la cime, il n'existe point de sources abondantes ; et celles qu'il y a trop faibles pour entretenir la fraîcheur; quelques-unes, en été, diminuent considérablement leur débit et d'aucunes, au temps sec, se tarissent entièrement. Ceci est très certain, et je m'étonne que Maestro Diago la décrive comme un superbe pays aux sources cristallines et glacées : à moins qu'il ne veuille parler des alentours du Montserrat. Là, comme je le dirai bientôt, coulent différentes rivières et différents ruisseaux qui, après avoir fertilisé les pentes de la montagne, récréant la vue et le corps des pélerins harassés de fatigue, vont grossir le cours du Llobregat. Il est vrai qu'en plusieurs endroits de la cime, l'on découvre quelques veines d'eau, qui

s'échappent à travers les rochers, montrant que dans les profondeurs du roc, il doit y avoir des étangs ou des eaux stagnantes ; quand, après les pluies, elles sont abondantes, elles s'écoulent à travers ces blocs de pierre comme par un canal. Comme elles ne peuvent s'écouler, elles s'imbibent et s'agglomèrent dans les entrailles mêmes du mont sacré ; c'est là ce qui entretient la verdeur des plantes et la fraîcheur de la terre.

« L'on trouve sur cette montagne de nombreuses cavités, de grandes et effrayantes cavernes où quelques-uns ont essayé de pénétrer, mais sans arriver à la fin de leur entreprise, effrayés qu'ils ont été par le bruit de chutes d'eau que l'on entend. Quand on regarde de loin la montagne et qu'on la découvre entourée et couronnée de rochers élevés et pointus, qui semblent des pyramides se dressant vers les étoiles, on dirait une magnifique cité, bâtie sur une éminence et encadrée de hautes tours, surtout si on dirige ses yeux de la tramontane ou du nord.

« La nature des pierres qui naissent sur cette montagne est forte et dure ; et pour cette raison fort difficile à travailler, bien qu'elle ressemble quelque peu au jaspe blanc : l'on affirme qu'il y en eut là jadis, et ceux qui se connaissent à ces choses-là disent qu'on obtiendrait de bons résultats si l'on s'employait à tirer les pierres de la montagne.

Tandis que Pujades compare l'ensemble à une forteresse, d'autres écrivains fournissent des comparaisons tout aussi étranges : il y a réellement là, au point de vue des effets fantasmagoriques, une montagne sans pareille. Hoffmann, Poë, les fantaisistes de tous les temps et de tous les pays n'auraient jamais pu rien rêver de plus fantastique et de plus grandiose dans sa bizarre suite que cette procession de moines, de rois couronnés et portant le sceptre, de femmes à cheval ou à pied et voilées de deuil, de chevaux, de châteaux, de gargouilles, de monstres défiant l'imagination par leur multiplicité et leur variété (1). « Je ne puis expliquer, écrit quelque part M. Balaguer, l'un des écrivains catalans les plus puissants, je ne puis expliquer l'impression mêlée de terreur et de respect que font sur moi, à chaque fois que je m'approche d'eux, ces impassibles moines de pierre, sentinelles muettes et éternelles du monastère, presque penchés sur un abîme sans fond, aux pieds de qui volent les aigles, sur la tête de qui se déchaînent ces horribles et mystérieuses tempêtes de la montagne, et qui, avec la même impassibilité, ont assisté aux temps de splendeur et de puissance et à l'époque de dévastation, de ruines et de misère du vieux moutier dont ils se sont constitués les gardiens infatigables. »

De là, la vue est splendide : l'on domine l'immensité de la *Tierra*. « J'ai vu

(1) *Tres dies en Monserrat*. Barcelone, 1872 ; — *Montserrate*, par Victor Balaguer. Barcelone, 1853.

à mes pieds, écrit un voyageur, j'ai vu à mes pieds les crêtes des monts, qui, de Barcelone, nous paraissent si hauts et qui, aujourd'hui, m'ont semblé à fleur de terre. En face de moi, mais pouvant s'embrasser d'un seul regard, c'était le San Lorenzo, le mont de la mystérieuse grotte Simanya ; plus loin le Montseny, si poétiquement chanté par Aribau et par Aubio ; dans le lointain, comme un simple monticule qu'un enfant dépasserait d'un bond, c'était le Tibidabo. L'antique ville de Monistrol s'est présentée à moi comme une poignée de maisons ; les tours, les fermes, les riches villas de la montagne, comme les chevrettes éparses d'un grand troupeau. L'abondant Llobregat, dont le cours se continue jusqu'à ce qu'il débouche dans la mer, je l'ai vu comme une étroite ceinture blanche : la plainte éternelle que jettent ses eaux en battant les écluses de Monistrol est montée jusqu'à moi comme une faible voix des vallées, et j'ai vu enfin ce majestueux panorama borné par la chaîne des Pyrénées avec leurs cimes presque inaccessibles et couvertes de neige, m'apparaissant comme une triple ligne d'Arabes enveloppés dans leurs burnous bruns et la tête couverte d'un turban blanc. »

Aux splendeurs du paysage s'harmonisent les ruines du vieux monastère, dont ne subsistent plus à cette heure que de rares débris : un porche d'architecture byzantine et une partie du cloître gothique avec quelques-unes des colonnes sveltes sur lesquelles s'appuyaient les arceaux en ogive, quelques fragments de corniche, quelques statues et quelques tombeaux, dont les pierres tumulaires gravées et sculptées seraient d'un précieux secours à l'historien futur du costume en Espagne.

De l'église actuelle, nous ne voulons rien dire : le voyageur n'y verrait rien de curieux, si elle ne renfermait la vierge miraculeuse, qui a fait la célébrité et la fortune du monastère. Le trône d'argent massif, don de la maison de Cardona, que les chroniqueurs nous disent avoir coûté vingt-quatre mille quatre cent soixante quatre livres catalanes, c'est-à-dire environ soixante-six mille francs, — n'existe plus. La Vierge est représentée comme une femme dans l'âge mûr, d'une taille un peu plus qu'ordinaire, dont le teint légèrement doré a, comme celui de la Sulamite, le ton riche des épis mûrissants, le nez aquilin, les yeux vifs, les cheveux blonds et les lèvres gracieusement souriantes. Jésus, enfant de huit ou neuf mois, bénit de sa petite main le globe du monde que soutient sa mère. Il s'exhale, dit-on, de la statue, un doux parfum, que n'égale aucune essence connue. En 1755, la duchesse de Medina-Cœli s'écria en l'approchant : « C'est un paradis, j'y resterais avec joie le reste de ma vie. » Là venaient en foule les Catalans d'autrefois. Plusieurs villages de la Cerdagne française y envoient encore annuellement des processions. En 1624 un seul moine confessa cinq mille cinq cent cinquante-deux pénitents ; en un jour d'été, l'on compta neuf mille sept cent quinze pèlerins.

« Aussi, écrit le père Reventos, voyons-nous arriver bien des caballeros et même des princes de royaumes ou de provinces lointaines, qui cheminent pieds nus, tout le long de la route : les uns les mains jointes et les yeux levés vers le ciel ; d'autres avec des chandelles et d'autres avec des torches enflammées ; les uns avec de lourdes croix de bois, les autres avec des barres de fer sur leurs épaules ; les uns avec des cordes au cou et les autres étroitement ceints par elles sur la chair nue. Les uns se donnent la discipline chemin faisant, les autres ont les genoux déchirés par les pierres de la côte et les jambes baignées de sang : quelques-uns les os entièrement mis à nu. Quand on aperçoit des pèlerins dans un état aussi pitoyable, le monastère en est aussitôt avisé ; un moine confesseur vient à la rencontre du pénitent, il le fait lever, lui donne absolution de son vœu, s'il en a fait un ; pour ce faire, le Montserrat a reçu pouvoir des Saints-Pères de changer toute pénitence en une pénitence raisonnable *etiam extra confessionem sacramentalem;* car la ferveur des pélerins est telle qu'ils mourraient plutôt que de laisser d'accomplir leurs vœux. »

C'est un legs de ces époques d'ardente foi « que ces ermitages sans nombre « suspendus comme des nids d'hirondelles dans les rochers », selon la poétique expression de Don José Vicende del Olmo. A première vue, il semble impossible d'y parvenir autrement que par le chemin des papillons, et cependant il y a trois sentiers en escaliers qui y conduisent. Les deux plus récents de construction datent de la fin du xve siècle.

La vie dans les ermitages était tout entière consacrée au travail, à l'étude, à la méditation et à la prière. Vêtus d'une étoffe noire commune, couchés sur une paillasse couverte d'une seule couverture, les ermites ne se nourrissaient que de poissons, de légumes, de fruits, d'herbages, d'œufs et de fromages. Encore ces derniers leur étaient-ils interdits tout le carême durant, l'Avent, aux jeûnes d'institution et tous les vendredis de l'année. Du 3 septembre jusqu'à Pâques, ils jeûnaient tous les jours; le reste de l'année le jeûne n'était prescrit que trois fois par semaine, mais leur dévotion aggravait cette règle.

Ils se levaient un peu avant minuit, sonnaient chacun leur cloche, disaient matines à deux heures et passaient la fin de leur nuit en exercices pieux jusqu'à six heures du matin. Le temps que leurs prières laissaient libre, ils l'employaient à exécuter de petites croix qu'ils donnaient ensuite aux pèlerins qui les visitaient. Leur unique récréation, c'était l'éducation de petits oiseaux qu'ils avaient merveilleusement domestiqués. « Les gentils oiseaux, dit un poète, y vivent paisibles et heureux. Tendrement, tu le vois, ils se posent sur l'épaule, et à l'invite, d'un pigeon mille fois de leur bec ils baisent la bouche. »

Je n'ai rien dit encore de la fondation de cette nouvelle Thébaïde. La légende en est fort belle. Lope de Vega n'a pas manqué de la mettre en œuvre dans un

de ses romans. Juan Perez de Montalvan, Cristoval de Virnes au siècle d'or, Jacinto Verdaguer de notre temps l'ont chantée.

En 880, sept bergers d'Olesa gardaient ensemble leurs brebis et leurs chèvres follettes le long des côtes du Montserrat. C'était un samedi. Quand la nuit eut tout voilé de ses ombres et que les anges eurent éparpillé là-haut sous les pieds de Dieu une pluie de diamants étincelants, les bergers virent au milieu des roches terrifiantes flamber une merveilleuse clarté.

Tandis qu'ils regardaient, sans s'expliquer ce que ce pouvait être, ni d'où cela venait, un concert de voix enchanteresses se fit entendre. Brebis et chèvres, oubliant le pâtis, bondirent de joie. Puis soudain une suave odeur de fleurs embauma les airs.

Les bergers croyaient avoir rêvé, mais chaque samedi le mystère se reproduisait. L'évêque de Manresa, Gondremar, fut prévenu. Un samedi, au soir, il se transporta au Montserrat. Il vit la clarté, entendit les chants, sentit les parfums et fit rechercher la cause de ce miracle.

ALBERT SAVINE.

(*A suivre.*)

EN PROVENCE

SENSATIONS D'UN FÉLIBRE

28 avril. — Je m'éveille à l'hôtel de l'Europe, *en Avignon*. Première sensation matinale, souvent éprouvée : la douceur désaltérante, exquise, du printemps de Provence dans la ville silencieuse. Ici, le grand platane de la vieille cour fraîche où bruit l'eau d'un bassin. Joli temps tiède, secoué de mistral.

Je vais surprendre Roumanille dans sa librairie provençale de la rue Saint-Agricol. Toute l'Europe littéraire y a passé : elle est légendaire comme la bonhomie du Maître. Légendaire aussi, l'avenance des dames du logis : la femme du poète, félibresse elle-même, très brune sous l'énergique regard de deux yeux profonds, et sa fille, *Dono Tereso*, « Reine du Félibrige » de par le Consistoire septennaire des Jeux Floraux, beauté provençale aux yeux sarrasins, séduisante jeune fille aux cheveux noirs et au visage rose qui scintille tout ensemble de fraîcheur et d'éclat.

A la recherche de Félix Gras, par de petites rues italiennes fraîches et mystérieuses, coupées de jolies places, aux platanes remplis de soleil, je découvre la *rue Théodore Aubanel*. Tandis que je contemple sa plaque bleue toute neuve, un passant me fait voir « l'endroit où les félibres vont lui élever une fontaine, avec son buste. » Et le pauvre homme ajoute qu'il ignorait Aubanel, de son vivant...

Me voici dans la rue Dorée, vieille ruelle en colimaçon. Cette maison qu'on restaure, c'est l'hôtel de Sade; et presque en face, la demeure de Félix Gras. J'ai enfin trouvé mon poète. C'est toujours le *Roi Maure* de Paul Arène, et c'est de plus un juge de paix d'Avignon. Avec lui et Roumanille, je passe le Rhône, pour descendre à la Barthelasse, dans l'enivrante odeur des premières pousses vertes.

Mille parfums de l'avril retardé, indécis encore, soufflent par bouffées au cerveau. Et le trouble vague de ce demi-printemps vous chante à l'âme : Il va venir! C'est ici le lieu consacré des agapes félibréennes. D'ordinaire, il suffit à nos poètes de s'y attabler dans les roseaux, pour se remettre au cœur l'*estrambord* de la Cause, et faire s'envoler des chansons. Aujourd'hui, nous ne songeons qu'au printemps. Il est si doux, que nous voilà le humant en silence, suivant au loin le bord du fleuve, abrités du vent d'ouest par une haie toute vive d'églantiers fleuris. Le beau Rhône se précipite, bouillant et bleu, entre ses rives claires, baignant le pied des remparts d'Avignon. Et la ville se dresse en face, toute d'or au soleil. Spectacle héroïquement beau! Nul aspect au monde ne me vaut celui-ci, toute ma jeunesse le peuplant de ses joies, de ses enthousiasmes divins... Nous n'avons pas donné vainement nos plus belles années pour une œuvre futile, destinée à mourir. Mais pleins de foi, pleins d'idéal, nous aurons réellement vécu, comme les Grecs de Gœthe, le plus beau rêve de la vie.

En songeant à ces choses, je suis revenu avec mes deux amis m'asseoir devant le Rhône, dans les claies de cannes sèches qui s'espacent sous les mûriers. — O le bel épanouissement du Félibrige depuis dix ans, rêvait tout haut Rouma, le patriarche, et qui pouvait prévoir un tel avenir quand on se réunissait, quelques bons compagnons, pour chanter, chez notre ami Giéra à Fontségugne? Voilà trente-cinq ans. Et tous ces fidèles d'amour de la première heure, Aubanel excepté, sont encore debout. . Et nous disions nos souvenirs du pauvre mort, qui aimait plus que personne à venir à la Barthelasse pour contempler son Avignon. Quand il amenait des félibres, c'était pour répandre son cœur dans l'amitié, son seul plaisir au monde. Quand il y venait seul, vers le soir, c'était pour apaiser l'obsédante vision d'amour qui le faisait poète, et exhaler le trouble de sa chasteté fière en vers passionnés. Car cette pureté de sa vie fut la maîtresse de son génie. Guidée par sa foi religieuse et son idéal du devoir, elle ne comprima pas cependant les élans de son cœur soumis. Voilà pourquoi nous lui devons tant de strophes brûlantes et tant d'immortels cris d'amour.

Le jour tombait. Avignon, serré autour de son château des Papes comme la frange d'un manteau royal, s'irradiait des dernières lueurs du couchant. Toujours sommeillant, ainsi qu'en plein jour au soleil, il ne semblait sortir de son

rêve qu'à l'ébranlement de ses cloches, — voix lointaines, rouillées, d'un passé glorieux, — pour l'Angélus mélancolique. Et la lune montait dans le ciel, légère, quand nous rentrions rue Saint-Agricol nous asseoir autour d'un repas joyeux, arrosé des dernières bouteilles du dernier Châteauneuf, tout ce qui reste de la vigne fameuse du félibre Anselme Mathieu, le dernier troubadour.

Dimanche, 29 avril. — A huit heures, je pars pour Maillane en voiture. Les journaux de Paris qu'on m'apporte, tout pleins du récent triomphe du *Pain du Péché*, me tiennent compagnie jusqu'après la Durance. En quittant Rognonas, des paysans sourient au passage de ma calèche, et je rencontre une belle fille portant le velours d'Arles, qu'ils hèlent : « Demando-ié! ». Je la regarde sans comprendre. Le cocher me dit que c'est sans doute la *chato* qui veut monter. Je l'appelle : « Elle n'osait pas le demander. » Nous faisons route ainsi jusqu'à Graveson. Les gens endimanchés qui sortent de la messe à travers champs, ont un air de malice. Ma voisine est fière et confuse. Elle n'en demeure pas moins, et ne descend qu'après le village, quand tout le monde l'a bien vue...

La plaine s'étend large, riante, jusqu'aux Alpilles dentelées qui barrent l'horizon du sud. Au dernier cabaret de Graveson (je me souviens qu'ici même, un dimanche de fête, le tendre Aubanel crayonna son merveilleux sonnet, Bèumouno), on aperçoit Maillane cachée dans ses platanes au milieu des cyprès. C'est le cyprès d'Orient, haut, sombre, magnifique. Le Nord ne le connaît que chétif et noirâtre ; il en a fait l'arbre des cimetières. Ici ses larges haies, lustrées au roulis du mistral, protègent les champs cultivés contre les rafales du vent trop purificateur. Elles diaprent l'uniformité de la plaine, et mariées aux platanes géants amis des grandes eaux, font leur feuillage plus subtil, et leur prestance plus légère.

On entre dans Maillane par une porte fortifiée qui donne sur la grand'place. Là, des cafés comme partout, la poste, la mairie, l'église, et un ruisseau très frais bordé d'arbres, qu'on traverse sur un pont pour arriver à la demeure de Mistral.

On l'a souvent décrite. C'est la villa d'Horace, la maison du poète, avec son petit jardin dominant la vaste étendue, et d'où apparaît sur les Alpilles *le Lion d'Arles*, fier rocher, conseiller sublime du grand Provençal. Je me fais reconduire pour la vingtième fois peut-être, à travers ces champs du pays de Maillane, dont je connaîtrai bientôt toutes les pierres, le *Mas du Juge*, où est née Mireille, resté tel qu'il était au temps de la jeunesse du poète, entre ses rideaux de cyprès, le *Mas des Espagnols* d'où sortent les Mistral, et la route de Saint-Rémy, qui semble se perdre au loin dans l'escarpement qui mène à la ville des Baux.

Lundi 30 août. — Avec Mistral, en route pour Graveson, dans la petite boîte cahotante qui est l'omnibus de Maillane. Singulière, la gare de Grave-

son ! éloignée de tout village, au pied de la montagnette de Frigolet, et dominant, de sa terrasse aux oliviers pâles, la plaine de Maillane, barrée au midi par la chaîne bleue des Alpilles.

Dans le train, nous rencontrons un personnage singulier, rougeaud, court, jovial ; je ne me fais pas d'autre idée de Tartarin. Celui-ci est du Nord, pourtant. « Vous êtes heureux en Espagne, vous n'avez pas de nord, » disait un félibre de Paris à Castelar. Il croyait tous ses compatriotes enthousiastes, ce Provençal dépaysé, et il avait tort. Dans la grande polémique qui a suivi le *Pain du péché*, la chasteté des femmes du Midi a été mise en question et défendue par la plupart. C'est ne pas connaître le midi que de décider ainsi de sa psychologie. Certes oui, la Provençale chaste est très fréquente, mais le violent contraire aussi. Notre Tartarin, beau parleur et gonflé de sa verve, tranche de tout, dispose de tout, des municipalités elles-mêmes. Il parle surtout du soleil avec un attendrissement comique. Je jure bien qu'ici la transplantation est plus forte que la nature.

Tohu-bohu à Tarascon ; descente *en Arles*. Nous nous embarquons dans le petit chemin de fer lent et familial de Fontvieille et Salon, tout plein de coiffes arlésiennes et d'accent. C'est délicieux, ce provençal, avec sa musique d'Orient et son rythme charmeur. Le jour est un peu gris pour traverser le pays de Mireille. Qu'importe, si je l'ai parcouru en plein soleil d'été ? Voici Montmajour, le monastère guerroyeur, avec sa tour de défense altière, et son pan de palais écroulé, à la belle ordonnance. Pour qui sait le passé d'Arles, le passé lointain, la noble ruine dominant la plaine du Trébon, évoque un temps où cette terre était le domaine du Rhône. Périodiquement, comme la vallée du Nil, elle était envahie par les eaux. Et cette inondation du fleuve fertilisait le pays, au dire des chroniqueurs, d'une fertilité incomparable, que l'endiguement du Rhône a successivement amoindrie. On abordait au monastère, en barque, pendant plusieurs mois de l'année. Le lieu était si fréquenté, au moyen âge, que l'on y vit jusqu'à 150,000 pèlerins... Bonaparte-Wyse, dans un poème mélancolique aux petits vers de légende, a mis en scène l'arrivée à Montmajour, par les lagunes, d'un troubadour lassé des orages du monde... « Montmajour, Montmajour de bien loin me parlait, épanoui comme une fleur, au cœur du lac étincelant, et sur mon âme son salut d'amour glissait comme une haleine... »

La première fois que je vis Montmajour, c'était en compagnie du frère Savinian, le grammairien provençal. Nous étions partis d'Arles, un matin d'été, pour aller faire visite à la félibresse Brémonde, au Mas de Darboussilles. Son avènement en Sainte-Estelle nous avait tous comblés de joie. Mistral s'était pris d'admiration pour l'art à la fois simple et subtil de cette jeune fille en qui vivait une ame de trouveresse. Rare et vraie poésie de jeune fille, en effet, ces petites odes nées d'une imagination gracieuse, et pleines de ce charme inventif

qui est tout l'art de la femme. Et on s'en allait en pèlerinage chez les parents d'Alexandrine Brémond, sur le conseil du Capoulié. On se disait que Mistral voyait, au Mas de Darboussilles, l'idéal du Mas des Micocoules, décrit d'ailleurs dans ce même paysage, à l'horizon brûlé; que la jeune fille devait ressembler à Mireille; que la mère, avec son profil de camée, sous la noble coiffe arlésienne, était un type exquis de beauté provençale fait pour le respect et le commandement, que le père enfin, au milieu de ses fermes, avait la stature et le geste du beau maître Ramon. Mais par bonheur, tout ne devait pas aller comme dans Mireille. Si Vincent est venu au Mas et s'est fait aimer de la jeune fille, c'est qu'elle lui était destinée. Et nous avons vu dernièrement ce ménage de poètes nous donner ensemble deux petits livres délicats, lui, notre excellent ami Joseph Gautier, avocat à Marseille, des poésies françaises « Au bord du Nid »; elle, qui n'a pas cessé d'être la félibresse Brémonde, les« Velo blanco », ses ravissantes odelettes.

Le chemin de fer poursuit sa route lentement, à travers ce pays plein de souvenirs d'histoire provençale, comme pour nous laisser le temps d'y revenir. Là-bas, c'était le bâton de saint Trophime, là, c'est la chapelle de Saint-Gabriel, célébrée dans *Nerto*. Voici, à gauche, l'entrée des Baux, cette Pompéi du moyen âge et que n'oublie jamais quiconque l'a vue par un coucher de soleil d'été, mélancolique sur son gouffre de ruines, qui a donné à Dante sa vision des cercles de l'Enfer; et à droite Fontvieille, avec le le moulin de Daudet, toujours le même sur son monticule boisé, dans le paysage aride. Tout autour sont les carrières de Fontvieille, exploitées à ciel ouvert, larges taches de craie, parmi les roches basses que jaunit la lèpre du lichen, et la fraîche verdure d'un printemps retardé. Plus loin, c'est le Paradou, le pays de Charioun, le populaire Charles Rieu, chansonnier paysan. Au-dessus, les derniers contreforts des Alpilles, ces colonnes d'Hercule de la Provence grecque, et à leurs pieds, la Crau...

Le couchant indécis l'éclaire violemment par places et la prolonge, et tout au loin de l'étendue mélancolique, une lame d'argent, l'étang de Berre, brille au soleil. En face de Salon, sa capitale, que voici, la Crau mystérieuse des poètes, la Crau qui vit le combat d'Hercule et des géants, la Crau qui vit le désespoir et la fuite de Mireille amoureuse, la Crau d'Eschyle et de Mistral apparaît démesurée et propice au mirage. Le ciel, ce soir, lui prête un aspect de steppe infinie...

> La Crau ero tranquilo e mudo;
> Aperalin, soun estèndudo
> Se perdié dins la mar et la mar dins l'er blu... (*Miréio.*)

Salon est une ancienne et jolie ville provençale, transformée depuis dix ans. Un vieux château-fort des archevêques d'Arles la domine de ses larges pans

gris, de ses tourelles carrées inégales, et de vieilles rues tortueuses s'étagent à ses pieds. Dès l'avenue de la gare, on pressent une ville nouvellement enrichie : tout un alignement de villas à peine construites prolonge ce quartier neuf. Prospérité récente que l'antique commerce des huiles doit au chemin de fer. Car Salon joue un rôle à part dans la vie provençale comme dans son histoire. Le caractère mystérieux de ses habitants, sa légende de Nostradamus doivent beaucoup à sa situation isolée : elle n'est pas sur le grand chemin... Il est encore telle de ces vieilles villes de Provence, Carpentras, Cavaillon, Apt, Salon, où l'on pourrait se croire à l'abri des curiosités, où l'on serait tenté d'aller cacher une passionnette...

O la gente et fraîche ville ombragée de platanes, ô les belles eaux découlant des vasques moussues ! Nous descendons en face de l'Hôtel-de-Ville, noble maison de vieille roche. Des violiers sauvages poussent dans les fissures de la façade, jusque dans les balustres du balcon municipal. Sur cette place, la statue d'Adam de Craponne, le prince des ingénieurs français, et le bienfaiteur de Salon, où il amena la Durance en 1559, transformant en une oasis pleine d'ombre et d'eaux vives son pays natal, alors sec et pierreux comme une autre Arabie... Mistral n'a pas revu Salon depuis plus de vingt ans, quand il écrivait la préface de la *Bresco*, de son vieil ami Crousillat, ruche de poésie pure et douce comme un miel attique. C'est pour surprendre ce doyen des félibres que nous sommes venus à Salon. Et nous interrogeons notre jolie hôtesse sur les habitudes du solitaire. — C'est un personnage dans la ville, nous dit-elle, un original. Tout le monde le connaît ici... C'est maintenant l'heure de son souper.

Nous voici frappant à la porte de sa petite maison, sur la place de la fontaine aux longs pleurs pendants. Le poète vient à nous, il achève son repas du soir : J'ai soupé de miel, nous dit-il, ça me suffit ; j'en ai la bouche parfumée. Avec sa tête fine, au regard curieux dans sa naïveté, le voilà, le philosophe antique. C'est un ascète grec dont la pure et simple pensée est toute reflétée dans son œuvre. Comme ses compatriotes, il fut toujours enclin à la rêverie et à la contemplation, a écrit Mistral. D'un voyage en Italie, fait dans sa jeunesse, il a rapporté, avec l'amour du beau, de la grâce hellénique et de la sévérité latine, le culte profond de la forme classique, la recherche patiente de la correction et le platonisme de Pétrarque. A ces trésors, ajoute Mistral, il joignit plus tard la lecture des poètes anglais, à laquelle il se sentait porté par cette tendance spiritualiste propre au caractère salonais. C'est de là qu'il est parti pour *trouver* en provençal.

Le soir du même jour, tout Salon, sachant déjà que « le poète de Maillane » était dans ses murs, l'orphéon provençal de la Crau s'assembla, et vers minuit il offrait dans son cercle une longue et touchante aubade au Capoulié...

Cannes, 10 mai. — Je suis ici depuis deux jours : à Cannes, le matin ; le soir, au golfe Juan, où un chalet hospitalier m'a fait signe dans son bosquet vert. C'est l'épanouissement de ce coin de terre fortuné. Le printemps m'a réservé son éclosion tardive : tout ce littoral embaume à mourir... Une orgie de couleurs, de parfums, dans la douceur tiède d'un ciel clément. Au coucher du soleil, sur la mer, quelque chose s'arrache de l'âme devant la nappe charmeresse qui se confond avec le ciel à l'horizon lointain.

Mais une tristesse alourdit cette mélancolie légère. Je me l'explique, ce matin, en quittant l'hôtel tout envahi de buissons de roses. Cannes a un air de dimanche : c'est l'Ascension ; mais d'un dimanche de ville morte. Elle est endormie, la riante ville, du lourd sommeil de l'inhabité. Inconséquence de la mode, ces villes prédestinées, où l'on vient de si loin chercher la lumière et boire le soleil, se dépeuplent dès que s'annonce le printemps, dès que la côte provençale se fait incomparable entre les séjours de la terre.

Quelques félibres de Cannes m'ont convié pour la journée à l'île Saint-Honnorat. C'est là que l'*École de Lérins* a pris naissance, à la Sainte-Estelle du 28 mai 1887. Ce fut un jour de bel enthousiasme. Le pays était mûr pour recevoir le drapeau d'azur de Provence, des mains du Capoulié. Jamais les Cannois n'oublieront sa grande parole aux Jeux Floraux, devant le peuple, pas plus que l'heure exquise où il leur récita sa *Communion des saints*, ici même, devant la mer.

Elle descendait en baissant les yeux,
Les escaliers de Saint-Trophime...
C'était à l'entrée de la nuit,
On éteignait les feux des vêpres.
Les saints de pierre du portail
Comme elle passait la bénirent
Et de l'église à sa maison
Avec les yeux l'accompagnèrent...

Ce tableau si bien fait d'immatérialité qu'on le croirait tissé de fils de la Vierge, évoquait à l'esprit, dans l'île des grands moines mystiques, toute la poésie chrétienne. Cette effusion élyséenne, d'une inspiration si candide, d'un idéal si pur, découlait rythmique et suave des lèvres de Mistral :

Les saints de pierre en la voyant
Sortir tous les jours la dernière
Sous le porche resplendissant,
Et s'acheminer dans la rue,
Les saints de pierre bienveillants
Avaient pris la fillette en grâce,
Et quand, la nuit, le temps est doux,
Ils parlaient d'elle dans l'espace...

Mais l'émotion gagna le poète : il s'arrêta, ne put finir, et s'en fut cacher sous les pins son visage baigné de larmes.

Sous ces mêmes pins au vert parasol et aux ramures couleur de sang, le vaillant « cabiscol » des félibres de Cannes, M. François Mouton, nous recevait à déjeuner. La pensée nous vint qu'à la même heure la Maintenance de Provence s'assemblait à Digne, et un yacht en partance nous prit cette dépêche :

L'Escolo Lerinenco
Acampado à Lerin,
Vous mando uno pervenco
Vengudo dins li pin...

Très florissante, déjà, l'école de Lérins. En moins d'un an, son fondateur, entretenant le feu sacré, a réuni près de cent félibres. L'idée provençale, timide encore, plutôt latente dans la région, n'attendait que cette invitation des maîtres pour paraître hardiment au jour. Roumanille et Mistral connurent ce jour-là la profondeur patriotique de leur œuvre.

En tant que president du comité d'intérêt local, M. François Mouton est tout puissant à Cannes. Encore fallait-il qu'il apportât au félibrige une passion désintéressée et profonde et qu'il fît accepter sa conviction à la colonie étrangère. L'aubade provençale donnée récemment à l'empereur du Brésil a gagné toutes les sympathies de cette société cosmopolite à notre Renaissance nationale, autochtone. Et déjà nous avons pu voir, par des échos du monde entier, combien la Sainte-Estelle de l'an dernier avait heureusement surpris les hivernants de Cannes.

Mais ce qui m'a surtout charmé, ce qui m'a plus que jamais convaincu de la santé d'une œuvre à laquelle tant de bons esprits auront donné leurs forces vives, c'est la simple aventure que voici. Toute une après-midi de lumière vécue dans l'île, au bord des calanques ensoleillées et des petites criques bleues, à travers les arceaux des cloîtres, mélancoliques de leur grandeur passée, toute une journée de joie olympienne qui allait finir, nous nous promenions sous les pins, en face du large. Seul, au couchant, le vieux donjon des moines, précis et clair sur le fond vague et dentelé des monts de l'Estérel, interrompait l'immensité uniforme. L'un de nous, le tout jeune poète Henri Giraud, le Marcellus de l'École de Cannes, entonna *Magali*. Nous chantions tous, dans la paix de cette heure sereine. Mais au second refrain, un chœur nourri sorti des hautes herbes y répondait, là, près de nous ! La surprise fut grande : nous avions reconnu vingt ouvriers qui prenaient leur repos de fête « au bord de mer ». Sans nous expliquer davantage, nous les applaudissions, pour achever ensemble le chant de *Magali*.

Alors, n'y tenant plus, je m'adresse à l'un d'eux. — *Nous savons tout*, me dit-il,

depuis la Sainte-Estelle ! — Et se concertant du regard, ils attaquent à pleine voix la *Cansoun dóu soulèu*.

Nous étions très émus. Mistral et la Provence deux fois honorés par ces hommes, c'était simple et superbe. J'avais vu la gloire tangible et populaire... Et je songeais à ce qu'étaient, il y a trente ans, la langue et l'idée provençales, et à ce que le Félibrige en a fait.

Paul MARIÉTON.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ DES FÉLIBRES DE PARIS

Jeux Floraux de 1888. — (Huitième concours.)

CONCOURS LITTÉRAIRE

A. — *Prix du Ministre de l'Instruction publique*, étude en prose française : THÉODORE AUBANEL. (POÉSIE — THÉATRE — DISCOURS.)

1er prix : M. A. Maurras, à Aix ; 2e prix : M. Coffinières, à Saint-Nazaire du Var.

B. — *Prix : Une Médaille de Vermeil*, poésie en langue d'Oc : LA COMTESSE DE DIE. (La poésie couronnée sera lue à l'occasion de l'inauguration du buste de la comtesse de Die).

1er prix : M. E. Challamel, de Dieulefit ; 2e prix : M. A. Richier (de Fayence, Var).

C. — *Prix : Une Médaille de Vermeil*, poésie en langue d'Oc : PAUL SOLEILLET. (La poésie couronnée sera lue à Nîmes, à l'occasion du buste de Soleillet). 1er prix : M. Ernest Challamel.

D. — *Prix : Une Médaille de Vermeil*, poésie en langue d'Oc : LA MORT DE ZANI.

1er prix : M. Joseph Chevalier, caporal au 2e régiment du génie, à Montpellier ; 2e prix (*ex æquo*) : M. Th. Roux, à Marseille, et M. J. Coste, à Cette.

E. — *Prix : Une Médaille d'Argent*, au meilleur sonnet en langue d'Oc sur ce sujet : L'AIOLI.

1er prix : M. Gavaudan, à Sorgue ; 2e prix (*ex æquo*) : M. Eyssette, au mas de Vert (Arles), et M. Thumin, à Marseille.

F. — *Prix : Une Médaille de Vermeil* (prose en langue d'Oc, pouvant

être mêlée de chant), consistant en une SCÈNE COMIQUE MÉRIDIONALE à un ou plusieurs personnages. 1er prix : M. Chastanet, de Sarlat. — 2e prix (*ex æquo*) : MM. Philippe Chauvier, de Bargemont, et Autheman, de l'Isle-sur-Sorgues.

PRIX FLORIAN

Une Médaille de Vermeil grand module, poésie en langue française : DIALOGUE ENTRE FLORIAN ET AUBANEL, dans le Jardinet de l'église de Sceaux.

Prix d'honneur : M. Xavier de Magallon, avocat à Aix en Provence. 1er prix : M. Ernest Challamel ; 2e prix : (*ex æquo*) M. Nicot, d'Aix, et Mademoiselle Jeanne Vaissière.

CONCOURS ARTISTIQUE

1° DESSIN

Prix du Ministre des Beaux-Arts : TYPE DE TAMBOURINAIRE PROVENÇAL.

Composition de 0m,75 sur 0m,60.

Premier prix : M. Marsal, de Montpellier.

2° SCULPTURE

Modèle en plâtre (face et revers) d'une MÉDAILLE POUR LA SOCIÉTÉ DES FÉLIBRES DE PARIS.

Diamètre maximum de 0m,20. *Face : Muse symbolisant la poésie provençale. Revers : Emblème de la Société des Félibres, se composant d'un tournesol et d'un soleil, avec cette devise :* ME VIRE VERS LOU SOULÈU (Je me tourne vers le soleil)*; une place est réservée pour le nom du titulaire. Toute liberté a été laissée pour le choix des attributs méridionaux* (*olivier, tambourin, monuments antiques, etc.*)

La propriété de la médaille appartient à la Société des Félibres de Paris qui se réserve le droit de la faire graver.

1er prix : M. V. Peters ; 2e prix : M. Favre; 3e prix : M. Mervier.

Prix du Ministre des beaux-Arts, plus une somme de CENT FRANCS, au lauréat qui a obtenu le premier prix. Une médaille d'argent au second.

3° MUSIQUE

La pièce choisie pour être mise en musique est la chanson du *Romancero provençal* (p. 110) de Félix Gras : GUIHEN DE BERGUEDAN.

Prix du Ministre des Beaux-Arts.

Pas de 1er prix ; 2e prix : M. Marius Dumont, d'Avignon.

*
* *

Inauguration de la statue de Victor de Laprade a Montbrison. — Le 17 juin, la vieille capitale du Forez célébrait la gloire de son grand poète. Le matin, une messe solennelle était dite par le chanoine Condamin, un des biographes de Laprade ; M. François Coppée, délégué de l'Académie française, était reçu par la société de *La Diana*, dans la vieille salle féodale des comtes du Forez, et un banquet de cent convives avait lieu, présidé par M. de Poncins, où, après une allocution de M. le vicomte de Meaux, ancien ministre, M. Paul de Laprade, le plus jeune fils du poète, remerciait les hôtes éminents de Montbrison venus pour l'inauguration de la statue de son père. Enfin, à 3 heures, la cérémonie commençait dans le jardin d'Allard, devant un peuple nombreux.

M. le comte de Poncins, président de *La Diana*, parla le premier très patriotiquement, au nom du Forez, puis M. Chialvo, adjoint, au nom de la ville. Je détache ces lignes de sa brève allocution.

En 1870, de Laprade était à Lyon. Apprenant que l'ennemi arrivait à Dijon, il écrivit à ses fermiers :

« Les Prussiens vont être à Lyon. Dans huit jours ils seront à Montbrison, » dans mes domaines de Fontanes et de Partieux... n'attendez pas leur arrivée. » Dès que vous apprendrez qu'ils sont à Lyon, mettez le feu aux quatre coins » des bâtiments de mes fermes. Je ne veux pas que les Allemands trouvent chez » moi un seul grain de blé. »

Messieurs, devant ce patriotisme je m'incline et j'admire !

Partout on dira dans le monde que de Laprade a été un homme de génie, nous Montbrisonnais nous serons fiers d'ajouter que notre concitoyen fut un grand Français.

Aujourd'hui l'heure est solennelle... Comme en 1870, nos ennemis d'outre-Rhin nous épient, ne sortons pas d'ici sans jurer à la mémoire de celui qui n'est plus, que tous nous serons comme lui des patriotes et des Français.

*
* *

Pendant ce discours le voile qui recouvre la statue est enlevé et l'œuvre de M. Bonnassieux apparaît aux regards.

C'est un bronze superbe de 2 mètres 40 de hauteur. De Laprade est représenté debout dans une attitude méditative, le bas du corps légèrement appuyé sur un cippe sur lequel sont inscrits les titres de ses principales œuvres.

D'allure austère et de grand style, la statue, exécutée par Bonnassieux, comptera, sans contredit, parmi les meilleures de notre sculpteur forézien.

DISCOURS DE M. FRANÇOIS COPPÉE

Après le représentant de la municipalité, le délégué de l'Académie française, M. François Coppée, a pris la parole :

Messieurs,

L'Académie Française, qui s'honore d'avoir possédé Victor de Laprade et à laquelle il était fier d'appartenir, a choisi son humble successeur pour incliner devant ce monument le souvenir de la Compagnie et pour vous dire quelle affectueuse estime elle garde pour l'homme si droit et si pur, quelle fidèle admiration elle conserve pour le noble et haut poète.

J'ai eu déjà l'insigne honneur et le plaisir bien doux de louer solennellement celui dont vous fêtez aujourd'hui l'illustre mémoire et je n'ai pas à recommencer ici un éloge qui n'est plus à faire. Que pourrais-je ajouter en effet à ce que tant d'esprits de premier ordre, Villemain, Quinet, Montalembert, Guizot, Vitet, tant d'autres encore, ont pensé, dit et écrit de Victor de Laprade? Je dois donc me borner à rappeler combien son œuvre est excellente, combien sa vie fut exemplaire, et à déposer une palme triomphale de plus au pied de ce bronze, où l'artiste a si bien évoqué la belle et pensive physionomie de votre glorieux compatriote.

Dans ce siècle finissant, où notre poésie nationale a brillé d'un si prodigieux éclat, où tant de cordes d'or ou d'airain ont été ajoutées à la lyre française, où Lamartine a coulé comme un fleuve d'harmonie, où Victor Hugo a soufflé comme une tempête du sublime, aucun poète peut-être, — je parle seulement ici de ceux qui ont gravi les hautes cimes de l'art — aucun poète n'a su mettre dans ses ouvrages, au même degré que Victor de Laprade ce mérite suprême, l'absolue et parfaite unité. Nous pouvons d'autant mieux le reconnaître aujourd'hui que l'œuvre est terminée, complète, et que nous la jugeons dans son ensemble, avec le recul nécessaire. Elle nous offre le rare phénomène d'une inspiration sans défaillance et qui n'a pas connu le déclin, d'une inspiration toujours sereine, toujours élevée, toujours mise au service des grands sentiments, des généreuses pensées, qui anime de son souffle puissant et pur la moindre strophe, le moindre vers du poète, et qui imprime à toutes ses productions le même caractère de noblesse, de grandeur et de beauté.

Cette unité, qui me frappe et que j'admire chez Victor de Laprade, n'est ni de la monotonie, ni surtout de l'immobilité. Au contraire, son espoir a toujours suivi une marche progressive et n'a pas cessé, par d'heureuses métamorphoses, de se rapprocher de la perfection. Ceux qui auraient pu craindre qu'il s'attardât dans un panthéisme plein de poésie sans doute, mais un peu brumeux et incertain, qu'il restât absorbé dans le rêve mystique où le plongeait la contemplation de la nature, ont été bien vite rassurés. Ils ont vu l'auteur de *Psyché* et d'*Hermia* devenir délicieusement chrétien dans les *Poèmes évangéliques*, s'enflammer jusqu'à la satire pour la défense de sa foi et de ses convictions, unir dans *Pernette* le drame à l'idylle, trouver, pendant les désastres de l'invasion allemande, des accents inoubliables de douleur et de patriotisme, répandre enfin, dans le *Livre d'un père*, les mâles et charmantes tendresses de son cœur. C'est ainsi que ce cher poète se transformait en se perfectionnant, et, sans jamais déserter l'idéal,

s'imprégnait toujours davantage de vie et de vérité, se laissait gagner de plus en plus par les émotions humaines. Le grand chêne avait d'abord exhalé vers le ciel, comme un hymne et comme un encens, les murmures et les parfums de son âme végétale ; mais plus tard, des orages ont agité ses branches sombres, les oiseaux l'ont peuplé de nids frémissants et l'ont empli d'exquises chansons.

Chez Victor de Laprade, l'existence vaut l'œuvre, la dignité morale égale le don poétique, flamme de tradition et de fidélité ; modeste d'esprit, fier de cœur, indépendant surtout et désintéressé, il a vécu toujours selon l'honneur et le devoir ; et à l'heure de la disgrâce, je dirais presque de la persécution, il a montré le plus simple et le plus ferme courage. Cette âme virgilienne avait le stoïcisme d'un Caton.

Il est naturel — n'est-il pas vrai, messieurs ! — en parlant de Laprade, de songer aux montagnes qu'il a si souvent et si éloquemment chantées, aux montagnes dont il sentait si vivement les beautés grandioses et le charme pur, où il a été enthousiasmé par le lever du soleil répandant sa lueur rose sur les glaciers, où il a été délicatement touché par les petites fleurs sauvages poussant à travers la neige. Eh bien, c'est à la vie des montagnards que j'emprunterai une comparaison pour définir la gloire de Laprade, s'élevant par degrés, sans secousse, mais avec certitude. Elle me rappelle le pas de l'habitant des Alpes ou de l'ascensionniste, qui semble lent, mais qui est sûr, et qui va toujours plus haut. Votre poète n'a pas eu les débuts éblouissants de certains autres ; il n'a pas connu les succès enivrants, la tumultueuse popularité. Non, il a vécu en solitaire, pour mieux écouter la musique divine qui chantait dans son cœur. Il a pris le chemin le plus difficile, celui qui monte, et il l'a suivi courageusement, sans s'arrêter. Tandis que plusieurs de ses rivaux, qui étaient partis en triomphateurs, se sont égarés en route ou sont tombés à mi-côte, lui, il a touché le but, il est sur le sommet. Voici sa statue !

Une statue ! Sans doute, l'ancien usage était injuste qui réservait exclusivement ce grand honneur aux rois et aux conquérants ; mais on doit convenir aussi que, parfois, dans nos temps troublés, il a été décerné par des caprices peu durables, par des passions d'un jour. Tel marbre hautain n'a joui que d'un triomphe provisoire ; plus d'un bronze pompeux retournera tôt ou tard à la fonte. Mais, le poète que voici restera debout sur son piédestal, protégé par le pieux et légitime orgueil de ses concitoyens et par le respect de tous.

Cette statue durera, car elle est méritée, et il y a dans son métal des éléments autrement précieux que l'or et l'argent mêlés à l'airain de Corinthe : il y a de l'idéal et de la vertu !

Après ce discours très applaudi, on entendit tour à tour M. le professeur Fontaine de l'Université de Lyon, qui occupe la chaire de Victor de Laprade, MM. Roux et Mollière, président et vice-président de l'Académie de Lyon, puis quelques poésies parmi lesquelles ce beau sonnet provençal : (*)

(*) Peut-être n'est-il pas inutile de rémémorer à nos lecteurs, après les deux articles que nous avons publiés sur *Laprade en Provence*, que le poète avait débuté dans la *Revue aptésienne*, étant étudiant à Aix, et qu'il contribua à la fondation de l'*Almanach du Sonnet*, où M. de Berluc-Pérussis sut grouper, dans le pays qu'habite Pétrarque, tous les fidèles du sonnet en langue d'oïl et en langue d'oc.

Toun Fourèz agué ta primo sesoun
Emai toun radié pantai, o Laprado!
Mal noste Souléu, nostis Aup daurado
Fèron ta jouvenço e ta granesoun.

Tambèn, sies esta félibre un brisoun,
E per vèire encuei ta glori enaurado,
O noste immourtau et bon cambarado,
Landon nostri cor devers Mountbrisoun.

Entre dous parlas bessoun sièS lou liame,
Vaqui pèr-de-qué ieu t'amire et t'ame
E mescle à ti flour mis ùmbli prefum.

Davans l'estrangié sourne que nous guèiro,
Moustraren que long Rose émai long Léiro,
Francès d'oc et d'oil, acot es tout un.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS

Traduction.

Ton Forez eut ta première saison, ainsi que ton dernier rêve, ô Laprade! mais notre soleil, nos Alpes dorées firent ta jeunesse et ta granaison.

Aussi bien, tu as été un peu félibre, et pour voir encore ta gloire exaltée, ô notre immortel et bon camarade, s'envolent nos cœurs devers Montbrison.

Tu es le lien de deux parlers jumeaux, voici pourquoi je t'aime et je t'admire, mêlant à tes fleurs mes humbles parfums.

Devant l'étranger farouche qui nous guette, nous montrerons qu'aux bords du Rhône ou de la Loire, Français d'oc et d'oïl ne font qu'un.

***

Notre ami Auguste Marin vient de publier enfin chez Dulou (Paris, gr. in-8°) *ses Chansons du large*. En attendant de pouvoir apprécier à loisir ces beaux vers vigoureux d'un vrai jeune et d'un vrai provençal, il n'y a pas de plus sûr moyen de donner le goût de les lire que de citer ce qu'en a dit tout récemment le maître écrivain Paul Arène.

« Les *Chansons du large!* tout un chargement de vers bien français dans leur inspiration provençale, sentant à la fois l'algue et la lavande, pénétrés du parfum des brises marines et des aromes que dégagent au soleil, sur les rocs brûlés, les plantes de nos bords de golfe. Parmi tant de strophes descriptives, guerrières, amoureuses, toutes inspirées par l'ardent amour du sol natal, je voudrais en citer quelques unes, et suis embarrassé pour choisir. Ma foi! pourquoi pas le *Cabanon*, d'une si franche saveur locale?

« Devant la mer, sur une roche,
J'ai fait bâtir mon cabanon;
C'est un nid d'oiseau qui s'accroche
Aux pinèdes de Montredon.
Quand le mistral poursuit et charge
Le voilier qui vient de sortir
Comme un *gabian* fuyant le large,
Je rentre au nid pour m'y blottir.

» J'entends hurler le vent qui passe
Ainsi qu'une troupe de loups;
Mais le figuier de ma terrasse
Est à l'abri de tous les coups.
Quand les grands pins de la colline
Sont pris aux cheveux par le vent,
Mon bon vieux figuier qui s'incline
Parle tout bas comme en rêvant. »

Et cette fin du *Prélude*, où le poète définit si bien son art sain, vivace, balsamique d'amant d'une terre admirable et de fils d'un grand peuple :

D'autres aimeront l'étrange beauté,
La Muse moderne aux lèvres fardées!
Nous exprimerons toujours nos idées
Avec confiance et simplicité.

D'autres parleront de mode et d'école!
Nous sommes issus d'un peuple hardi :
Et pour honorer les jeux du Midi
Nos vers sonneront une farandole.

Loin des envieux, dédaigneux du bruit,
Cherchant au grand air des ardeurs nouvelles,
Nous boirons l'amour aux lèvres des belles,
Comme on boit la force au cœur d'un beau fruit.

Nous dirons, en mer et dans la campagne
Les chants provençaux longtemps incompris;
Et l'on entendra vibrer de Paris,
Le vieux tambourin qui nous accompagne

Mais nous emploierons sa langue en nos chants,
Belle et douce France! ô mère choisie!
La nôtre a gardé dans sa poésie
L'aveuglant éclat des soleils couchants.
Ceux qui près de nous la parlent encore
Mêlent cependant leur souffle à nos voix.
Aussi dans nos vers jaillira parfois,
Comme un cri d'espoir, son accent sonore.

Et je n'en sais pas de plus savoureux
Pour parler d'amour et de poésie
A celle qui mord un brin de cassie
En lisant des vers de son amoureux.

AUGUSTE MARIN

⁂

LES FÊTES MÉRIDIONALES

Die. — Orange. — Avignon. — Nîmes

Les fêtes méridionales que nous vous avons annoncées pour la première quinzaine d'août, en publiant les listes des divers comités, sont activement préparées et vont se célébrer avec la plus grande solennité. En voici le programme définitif :

Vendredi 10 *août*. — Fête dauphinoise à Die (Drôme) ; inauguration du buste de la comtesse de Die, poétesse du douxième siècle, sous la présidence de M. Henry Fouquier, président de la *Cigale*, et conférence de M. Clovis Hugues sur les Cours d'amours.

Samedi 11 *août*. — Fête romaine à Orange ; représentation au théâtre antique d'*Œdipe Roi*, par la Comédie française. (MM. Mounet-Sully, Silvain, et les créateurs de la tragédie de *Sophocle*, traduite par Jules Lacroix, avec M. Paul Mounet, de l'Odéon).

Le programme du 11 août comprend :

1° Ouverture de *Sigurd ;* 2° Rigaudon de *Dardanus* (de Rameau) ; 3° Hymne à Minerve ; 4° *Œdipe Roi*, tragédie en 3 actes ; *Czardas* de Gung'l ; 6° *Sylvia* (de Delibes).

L'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon, spécialement engagé pour les deux représentations, sera dirigé par son chef, M. Luigini, l'excellent artiste bien connu.

Une indiscrétion nous permet d'ajouter que, sur la demande de M. Mounet-Sully, une répétition générale aura lieu la veille, vendredi soir.

Le spectacle du 12 août se compose de :

1° La voix des cloches (Luigini) ; 2° Rapsodie hongroise (Listz) ; 3° *Moïse*, grand opéra en quatre actes (Rossini).

Les chœurs seront chantés par 150 exécutants faisant partie de l'Orphéon vauclusien (chef M. Puig), et de l'Orphéon d'Orange (chef M. Bizot).

Les rôles ont été confiés à MM. Boudouresque, Vergnet, Piroïa, Mlles Leroux et Judici (de l'Opéra), auxquels ont été adjoints MM. Chauvreaux, Émery et Béguin.

Le théâtre sera éclairé à la lumière électrique. M. Michel Parent, ingénieur électricien à Villefranche, est chargé de l'installation de l'éclairage.

Deux puissantes machines actionneront quatre foyers réflecteurs de 1,000 bougies et une rampe.

Les gradins que l'on construit en ce moment pourront recevoir 8,000 personnes. Une loge destinée au monde officiel occupera le centre de l'hémicycle.

Ces deux représentations, organisées avec beaucoup d'intelligence par le sympathique président de la commission, M. Ripert, (qui déjà en 1869 avait fait représenter *Joseph*) ne peuvent qu'obtenir un succès incontesté, autant par la valeur des deux pièces, que par le choix des interprètes et l'aspect grandiose qu'aura le vieil édifice romain.

Ajoutons qu'une commission hospitalière sera à la disposition des étrangers.

Les fêtes d'Orange comportent encore une exposition provinciale des Beaux-Arts et un concours poétique.

— *Le lundi* 13, fête provençale à Avignon. Réunion annuelle des félibres. A midi, banquet de Sainte-Estelle, sous la présidence du *Capoulié* Frédéric Mistral, sous les aubes de la Barthelasse. On n'est admis que sur invitation des Maintenances.

— *Mardi* 14, excursion félibréenne à la fontaine de Vaucluse.

— *Mercredi* 15, fête languedocienne à Nîmes; inauguration du buste de l'explorateur et félibre Paul Soleillet: courses de taureaux; séance littéraire.

— *Jeudi* 16, suite de la fête languedocienne, et, le soir, excursion et banquet félibréen au Pont-du-Gard.

Les fêtes méridionales prennent les proportions d'un véritable événement artistique. L'organisation et les préparatifs sont menés très activement. La commission reçoit, chaque jour, de nombreuses et flatteuses adhésions.

Le président du conseil, M. Charles Floquet, ainsi que MM. Lockroy, ministre de l'instruction publique, et Deluns-Montaud, ministre des travaux publics, ont promis d'assister aux fêtes d'Orange.

Parmi les adhésions recueillies par la commission des fêtes, on nous signale les noms suivants : MM. Henri de Bornier, Claretie, de l'Académie française; Henri Fouquier, président de la *Cigale;* Frédéric Mistral, Capoulié du Félibrige; Gaillard, directeur de l'Opéra; Constantin Roche; Sextius-Michel, président du Félibrige de Paris; Paladilhe; Massenet, de l'Institut; Clovis Hugues; Tournier; Madier de Montjau; Paul Arène; Maurice Faure; Paul Mariéton, directeur de la *Revue félibréenne;* le préfet d'Alger; les félibres majoraux Crousillat, Roumieux, Félix Gras, Roumanille, Huot, Arnavielle, Tavan, Marin, Valère Bernard, etc. Ils assisteront, pour la plupart, au banquet de Sainte-Estelle, le 13, à Avignon.

Le Directeur-Gérant, P. MARIETON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

SENSATIONS D'UN FÉLIBRE

I

EN DAUPHINÉ PROVENÇAL

Je pars de Lyon, « cette porte d'or et de soie du Midi », comme dit Roumanille, pour mon pèlerinage en Provence. N'est-elle pas la sentinelle avancée de nos provinces du soleil, l'antique cité lugdunienne? N'est-elle, pas dans son histoire et jusque dans l'idiome de son passé, de caractère, de tempérament méridional? Oui et non. Non, si vous la regardez sous son aspect de ruche industrielle, laborieuse, sombre, austère; si vous la considérez dans ses tendances mystiques, dans son côté Saône, terne et brumeux. Oui. si vous vous rappellez ses rugissements populaires, ses soulèvements tout rhodaniens, et la belle floraison de ses penseurs, de ses artistes, de ses poètes de la science, germés chez elle. épanouis ailleurs.

Après Lyon, c'est Vienne, plus septentrionale à mon sens, dans sa froide situation entre une colline triste et un Rhône assombri; Vienne qui disputa au *Lugdunum* de César la suprématie de la Gaule. Ville méridionale cependant, où la tradition populaire place, au *Plan de l'aiguille*, — *spina* d'un cirque romain, dit la science — le tombeau de Ponce-Pilate. Car, tandis que la Provence était le refuge de Lazare-le-ressuscité et des douces amies de de Jésus, les trois Maries, les Saintes, à Marseille, à la Sainte-Baume, à Tarascon et dans un bourg perdu des sables de la Camargue, Pilate, ce témoin honteux de la Passion du Sauveur, abordait aussi la terre des Gaules Mais il s'en allait mourir seul, loin des disciples glorieux. Pourquoi l'édicule de Vienne n'aurait-il pas gardé les os du gouverneur de la Judée...

Je m'arrête à Valence, il est nuit. La lune pleine inonde de clartés blanches la vaste place déserte, aux maisons hautes, où donne ma fenêtre d'hôtel. On l'appelle *le Cagnard*. Plus de doute sur la latitude. Un Cagnard est un endroit abrité du vent où l'on va prendre le soleil; c'est l'équivalent provençal de « lézardière ». Quel bain de lumière on y doit prendre, en plein midi... Mais la lune me tente. J'erre à l'aventure, devant descafés qui se ferment, sur une

esplanade vide, indéfinie. Au bout, des lanternes rouges, falotes, espacées dans un quartier noir qui rampe autour de la citadelle. Des soldats vont et viennent, chantant. C'est l'armée qui a remplacé, à Valence, la vieille Université de Louis XI. Comme du temps où Cujas y professait, où Rabelais, Scaliger et de Thou y étudiaient les Pandectes, ces vers de leur camarade, le chancelier de l'Hôpital, sont restés véridiques;

... Juvenum faciles animi capiuntur in urbe
Sæpe tua, et teneras ardent sine more puellas

Ce coin de ville a l'air encore moins sûr que dans les Chroniques. La douce lune donne sur le Cagnard. A l'autre bout, sur la terrasse qui surplombe une vallée blafarde, voici la statue de Championnet, un plébéien de Valence qui maîtrisa le royaume de Naples, et là bas, c'est le Rhône; mais un amas confus de maisons, d'arbres, empêche de voir s'y mirer les étoiles.

9 août. — Le Cagnard est bruyant de bonne heure. Je visite Valence en même temps que le soleil. Aucuns débris romains. La bourgade primitive s'appelait *Rhomé*, à en croire un historien, d'après une inscription; et de même *Valentia,* qui veut dire « lieu fort », était le nom mystérieux de Rome. En ce cas, c'était la plus avancée des colonies grecques de Massilia. César en fit sa *Julia Valentia*, petite ville de passage où s'affirma cependant l'influence du siècle impérial. Les colonisateurs merveilleux que ces soldats! Quelques inscriptions trouvées à Valence se rapportent à un dendrophore de Cybèle, à un propréteur de la colonie, à des étrangers, à un décurion, à un joueur de flûte: tout l'empire romain. Mais un de ces débris m'intrigue: il y est question d'un *gustator*... Lettré, gourmet ou dégustateur public? En tous cas, homme d'importance. L'appellation a toute l'ampleur qui convient à un Lucullus.

Dans l'histoire assez misérable de Valence, pendant le moyen âge et jusqu'aux temps modernes, où elle eut pourtant l'honneur d'être la première après les cités provençales, à proclamer sa liberté, — mais pour être ensuite administrée tour à tour par César Borgia, Diane de Poitiers et un prince de Monaco; — dans son histoire, rien ne me paraît plus saillant, plus caractéristique de cette ville de passage, sorte de place publique au courant d'air du Rhône, que l'exécution de Mandrin, qu'elle célébra en grande pompe le 26 mai 1755. C'était moins un criminel qu'un contrebandier supérieur qui s'était toujours mis du côté des populations, contre la justice et les intendants des impôts.

Il avait ainsi parcouru la France, en l'étonnant par son audace, jusqu'à l'admiration. Quand on se fut saisi de lui, il se fit une grande rumeur, et pour le voir rouer, sur la place des Clercs, tout le pays voisin accourut. Autant de

plaisir que de compassion dans la curiosité publique. L'évêque de Valence avait fait venir un peintre de Lyon pour avoir le portrait de Mandrin. Le héros avait les cheveux noirs, la jambe belle et la poitrine large, dit un témoin. On croirait assister à une exécution récente... On avait affiché sur la place, aux fourches patibulaires, une épitaphe qui se vendait à vingt lieues à la ronde. J'y trouve ces deux vers :

Des gardes redouté, des villes la terreur,
Par des faits inouïs signala sa valeur...

Ce qui prouve que l'expression : un beau crime, ne date pas de notre temps.

Une heure suffirait à visiter Valence. J'accède à la cathétrale par des chemins montants, emprisonnés dans de hauts murs de petits jardins, débordants de verdure fraîche. Cette église, Saint-Apollinaire, n'est pas banale. Un chœur roman d'aspect mauresque: on se croirait plutôt à Valence d'Espagne. Une sainte morte vêtue d'habits criards, et figurée en cire dans sa châsse vitrée, complète l'illusion. Dans le chœur un buste italianissime · c'est le pape Pie VI. On sait qu'il y mourut, captif des armées de la République, en 1799. Je vous l'ai dit : ville de passage, sans couleur individuelle.

Le véritable intérêt de la ville est dans ses monuments du XVIe siècle. D'abord le *Pendentif,* près de la cathédrale. C'est un élégant édicule carré de la Renaissance, composé de quatre arcades aux piliers massifs, reliés par une fine corniche et recouverts d'une voûte légère, en pendentif. Il a été construit par un chanoine de Valence, Nicolas Mistral, en 1581. Il en fit son tombeau et celui de ses héritiers.

Cette famille dauphinoise, issue de l'écuyer Jean Mistral, vers 1330, fut implantée en Provence, en 1540, par le mariage de François Mistral, seigneur de Dons, avec Louise d'Albert de Montdragon. Les Mistral de Montdragon habitaient à Saint-Rémy un magnifique hôtel qu'on appelle aujourd'hui « le palais de la reine Jeanne ». On y voit leur devise *Tout ou rien*, et leurs armes, sculptées déjà sur la clef de voûte du Pendentif: *de sinople au chevron d'or chargé de trois trèfles d'azur.* La famille de l'illustre poète provençal, originaire de Saint-Rémy, et très nombreuse encore dans la petite ville, se rattache évidemment aux Mistral de Montdragon, disparus comme famille nobiliaire.

L'édicule de Valence est un portique admirable à cette maison doublement florissante.

Bâti d'une pierre friable et comme vermiculée par le temps, il évoque obstinément à mes souvenirs les colonnes de Sunium, toutes rongées de sel marin... Je franchis la petite porte de fer qui le garantit des injures du passant, et

parmi les buissons de roses qui poussent un peu au hasard, je découvre un laurier dont j'emporte un rameau.

Contemporaine du Pendentif est la *Maison des Têtes*, que je ne décrirai pas, pour laisser aux archéologues passés et futurs la volupté de décider si c'est bien Hippocrate, Hésiode et Homère qui figurent entre Aristote et le roi Louis XI. Ces têtes me semblent imitées de celle de Caradosso que j'ai vues à Milan, à l'église de Saint-Satire... Pour mon goût, l'exécution est médiocre, les sculptures de la façade inférieures aux ciselures de la voûte et toute la *Maison des Têtes*, malgré sa réputation, d'un achèvement moindre que le Pendentif et que la cour vraiment délicieuse de la maison Dupré-Latour. Une merveille peu connue, celle-ci, et qui, bien qu'émanant des mêmes artistes, est un morceau d'art capital. Son style permet de l'apparenter aux incomparables trésors de marbre de l'église de Brou. C'est sans doute le dernier en date des trois monuments du XVIe siècle à Valence.

Par le grand soleil de dix heures, je vais sur l'esplanade, large, poudreuse, déserte, qui domine la vallée du Rhône. On n'aperçoit le fleuve que par places brillantes, entre les peupliers. Tout en face, très haut, à pic sur une falaise d'or et que couronne une immense carrière, des ruines, le château de Crussol. Fief des ducs d'Uzès, il est encore à cette maison, dont le cadet en a le titre. Jacques d'Uzès, baron d'Assier, qui l'habita, fut un des chefs protestants du XVIe siècle. Il avait fait peindre sur son guidon une hydre composée de plusieurs têtes de moines et de cardinaux que terrassait Hercule, et des lettres de son nom, il avait extrait cette devise: *qui casso crudeles*.

Tout enfant, j'entendais parler des cornes de Crussol. Les deux pans alors existants du château se profilaient comme les deux cornes d'une mitre sur la crête du hardi rocher. Mais une explosion de mines en l'honneur de Napoléon III a ébranlé la montagne et à demi ruiné le château. Ce qui en reste est néanmoins tout l'intérêt de cet horizon triste.

Je quitte l'esplanade en songeant aux loisirs d'étude et aux rêves de gloire de Napoléon à Valence. Mais rêvait-il? puisqu'il trouvait le temps de faire la cour à mademoiselle du Colombier et qu'il songeait à l'épouser... Je ne sais rien de plus de cette histoire. Mais quelles imaginations cet épisode de la jeunesse de Napoléon n'ouvre-t-il pas aux romanciers? On évince le pauvre lieutenant; la jeune fille l'aime; on la marie à quelque hobereau du Dauphiné. Ascension du capitaine, Consulat, Empire. La jeune femme veut revoir son lieutenant de Valence; amour secret, puis mort obscure avec son souvenir...

Mais avec elle assurément, il n'en eût pas été ainsi. Comme la bien-aimée du poète à qui le poète devra son génie pour n'avoir pas connu le bonheur avec elle, elle a pensé sans doute, la jeune fille vite oubliée, que sans Paris, sans

Joséphine de Beauharnais, sans le monde de Joséphine, Napoléon n'eût pas commandé à l'armée d'Italie, Napoléon n'eût pas été Napoléon...

II

DE LIVRON A DIE EN SUIVANT LA VALLÉE DE LA DROME

Die est la première étape de nos fêtes méridionales, et la comtesse de Die le prétexte de cette incursion dauphinoise. La comtesse de Die? Une invention des Félibres, je l'ai entendu affirmer. En effet, le Guide Joanne du Dauphiné, dans ses quatre pages à deux colonnes sur le pays de la clairette, ne mentionne pas notre héroïne ! Soyons justes. Elle est encore si mythique, si peu dégagée de la gangue fruste des légendes, cette indécise figure de poétesse amoureuse, qu'avant notre enquête sur les ancètres de la race et les précurseurs de la langue d'oc, on n'en parlait guère que chez les romanistes. On croit qu'elle aima le troubadour Raimbaud d'Orange, son mari étant à la Croisade. On n'affirme rien d'elle, sinon qu'elle fut de la Cour d'Amour. Mais c'est notre Clémence Isaure, à nous Rhodaniens. Elle y symbolise déjà la Muse Provençale et, sentinelle nébuleuse du Midi poétique, elle fait pressentir les étoiles.

Je ne vois guères à signaler sur cette route, d'ailleurs si belle et pittoresque, que la Tour de Crest, du XIVe siècle, vaste monument restauré du moyen âge français, peut-être unique après le palais d'Avignon. Je suis tout aux inquiétudes de mon compagnon de route, le lieutenant de gendarmerie, qui demande à tous les échos si M. Deluns-Montaud annoncé (1) persiste, dans la rumeur des grévistes parisiens, à venir inaugurer *la comtesse de Die* de madame Clovis Hugues. Mon lieutenant a trouvé à Valence la préfecture aussi perplexe que lui-même. Il paraît qu'un ministre a droit aux honneurs de vingt-cinq gendarmes à cheval en grande tenue — bottes d'ordonnance et pantalon blanc. Mais décidément, il devient improbable qu'il faille imposer soixante kilomètres de nuit, à cheval, aux gendarmes de l'arrondissement.

Nous sommes à Die ; aucun ministre dans l'air, mais une population toute aux apprêts de la réception de demain. Par une avenue fraîchement décorée de sapins de la montagne, hélas ! bien malades, j'entre à Die sous une vieille porte fortifiée où un taurobole est encastré comme un blason. Petite ville fraîche, aux rues étroites, çà et là bastionnée, qui sent sa vieille indépendance. Je descends à l'hôtel *Saint-Domingue*. Ce nom, dans ce fond de montagne ? En Dauphiné? Je m'en étonne moins, quand je trouve, en face, dans une pâ-

(1) Ministre des travaux publics, avant qu'on ne l'oublie.

tisserie très parisienne, et placé au bon endroit, un diplôme de l'exposition de Saint-Louis (Guyane Française). Mon Dieu! nous sommes en Provence; le goût de l'exotisme est dans la race. Mais chacun garde en partant l'espoir secret de revenir, et après s'être nourri, là-bas, dans l'*estrange païs*, des souvenirs du lieu natal, il y revient jouir de son aisance. Nos félibres d'Amérique — *l'Escoulo de l'Abiho* — ne font pas autre chose. Je puis vous assurer que la *Revue félibréenne* est bien accueillie parmi ces exilés.

Bon! voilà un indigène qui a deviné en moi un félibre. Petit, le chapeau en arrière, la tête au vent, le rire aux yeux, il m'aborde, et nous sommes amis. On ne l'appelle que « Marius », d'où je conclus qu'il est populaire. Populaire aussi, notre ami Maurice Faure, député, cigalier, félibre et orateur. En un rien de temps, je l'ai constaté, et déjà je me trouve à l'Hôtel-de-Ville, entre le maire, homme aimable et empressé, taillandier de son état, et le Conseil municipal, délibérant sur les préparatifs de la fête. Je m'aperçois, aux interrogations qui se pressent, que le Félibrige est une nouveauté pour la plupart, où ils seraient très heureux de s'instruire. J'y réponds par une ample distribution de brochures : c'est un peu mon état. Quelqu'un de ces messieurs m'ayant demandé si Sophocle était un cigalier. — Certes oui! un cigalier d'Athènes! — il me paraît urgent de faire cesser l'équivoque.

— A propos, me dit le maire, nous avons ici un de vos collègues, M. Meyer. Il fouille les Archives.

— Comment! il est ici, Paul Meyer, de l'Institut, le directeur de l'Ecole des Chartes? Un félibre de vieille roche! C'est lui qui a accompagné Mistral, Wyse et Roumieux en Espagne, avant la guerre.

Et me voici à sa recherche dans la salle des archives, — ancienne chapelle de l'Evêché détruit, où m'arrête une belle mosaïque intacte du cinquième siècle, aux signes du zodiaque, — puis sous les beaux ombrages de la mairie, saules et sycomores dominant la vallée d'une haute terrasse, enfin dans les auberges de la ville. Bientôt je suis sur sa piste. Un cuisinier me dit : Nous avons ici un monsieur qui ne parle pas... C'est bien lui.

La soirée s'achève au Cercle, où m'a conduit l'aimable lieutenant. Les mandarins de Die viennent m'y faire compagnie, et entendre parler félibrige. Je constate combien la politique divise la province. On ne s'en doute guère à Paris. L'aimable scepticisme et la vicieuse indulgence de la grande ville président aux relations... A neuf heures, sous les fenêtres illuminées du Cercle, passe une retraite aux flambeaux qu'accompagne toute la jeunesse. On nous salue, nous battons des mains et la rumeur de la fanfare s'éloigne dans la buée des torches.

10 août. — La ville est très éveillée. Je commence par jouer à cache-cache avec Paul Meyer. Aux dernières informations, on l'a vu s'acheminer du côté

du Glandaz, — l'énorme montagne qui surplombe Die, — avec sa lunette et son parasol. Depuis mon arrivée, j'ai beaucoup entendu parler *mezza voce*, d'une collection locale. Elle a été formée, voici cinquante ans, par un docteur Long, l'historien de la contrée. Son petit-neveu, M. le comte de Fontgalland, en est l'heureux héritier. Je demande à y être conduit. Chemin faisant, la plupart de mes compagnons se dispersent. Et je constate une fois de plus que la politique...

J'ai passé une heure charmante dans l'antique jardin, tout peuplé de chapiteaux brisés, dans la demeure du jeune seigneur de ce trésor. Car il y a là des merveilles, à mon sentiment, et comme sans doute le chef-lieu de la Drôme n'en possède pas. Tout provient de la ville ou de la région, à part le médailler, riche en sous d'or des féodaux et en *aurei* de tous les empereurs. Et encore, que n'a pas recueilli le collectionneur obscur et passionné, parmi les vestiges romains du territoire ! Die fut riche, sous les Césars, et populeuse : 12,000 habitants. Située sur la route du Mont-Genèvre, à égale distance des grandes Alpes et de Vienne, c'était une halte forcée. *Dea Vocontiorum latronibus et meretricibus plena*, dit César. Aussi, comme en pays de prostitution sacrée, a-t-on mis au jour de ces singuliers bijoux d'or et de bronze, que les jeunes Romaines portaient au cou...

Pour passer aux temps modernes, voici la boîte à fil de Diane de Poitiers, étui grossier, orné bizarrement de cœurs transpercés et de croissants symboliques, offert sans doute par quelque berger timide et attendri à la célèbre favorite, quand une disgrâce l'eût exilée dans ces montagnes... Qui eût cru si chargé de fluide amoureux ce val perdu des Alpes Dauphinoises !

Des clairons passent, la foule suit. Quel est ce tumulte ? C'est la ville de Die qui se rend à la gare pour attendre les cigaliers. Suivons la ville. Chemin faisant, j'apprends que Paul Arène est arrivé au petit jour de Sisteron. Quinze heures de diligence par le col de Cabres... La belle vaillantise! En voilà un qui est fidèle à sa Provence ! A mesure que s'affirme davantage, dans ce Paris sceptique, sa réputation d'écrivain parfait, de juge exquis des choses d'art et de nature, il sent remuer plus vives en lui les fibres natales. C'est le cas de Fouquier, de Daudet lui-même. — Il y a trois ans, je l'ai bien vu à Saint-Rémy.... — C'est le cas de Renan pour sa Bretagne, et de tous ceux que Paris a arrachés à leur province originelle et dont il pris et gardé la jeunesse.

L'heure approche : les autorités passent, précédées des pompiers, des orphéons, et de grands sapeurs aux tabliers jaunes, la hache sur l'épaule, et graves sous leur bonnet à poil, enfin revu ! On me fait signe, et me voici sur le quai de la gare avec eux, tous très émus, m'interrogeant sur le cérémonial des réceptions cigalières. Mais, bonnes gens, songez que vos invités s'éveil-

lent d'une nuit de chemin de fer, et tenez, le voilà, le train. D'ordinaire, à Sceaux, ces arrivées provençales sont tumultueuses ; vous voyez qu'ils sont fatigués.

De brèves salutations s'échangent, et précédé par nos sapeurs, grands lis jaunes pistillés de noir, et suivi de voitures vite envahies par les moins vaillants, le cortège s'ébranle vers la ville. Comment les énumérer tous? Ils sont venus nombreux, les exilés du ciel natal, les passionnés de Provence. Après les plus tôt reconnus, Fouquier, Clovis Hugues, et Maurice Faure, c'est Félicien Champsaur, le romancier moderniste qui devient moins sceptique aussi pour sa Provence, à mesure que le parisianisme l'a conquis tout entier ; c'est Robert Kemp, un sosie plus jeune du roi des Belges ; c'est Albert Tournier, le metteur en scène de nos fêtes de Paris ; c'est Elie Fourès, bon poète français et félibre aquitain dévoué, brun comme un pruneau d'Agen ; c'est Charles Maurras, un nouveau venu, un ardent, le champion de la Cause sainte, à l'*Observateur français* ; c'est Eschenauer (de Cette), Plantier, Burgues, président des *Picpouliers* (Toulousains de Paris), Uzès, président des *Sartaniers* (Vauclusiens de Paris : de *Sartan*, poêle à frire), les deux Gaillard (Isère et Vaucluse), l'un, jovial compagnon et tout surpris de se voir amené à la Cigale par la politique ; l'autre, excellent poète et que la poésie conduisit jadis à la *Chambre*... on ne fait pas sa destinée ; enfin le groupe des Félibres *félibrejant*, ceux qui ignorent Paris, ses pompes et ses œuvres, par qui et pour qui se donnent les fêtes, mais dont les comptes-rendus parleront le moins possible.

Le tour de ville, long et varié, salué par les applaudissements d'une foule surprise mais contente de tout ce mouvement, aboutit à l'Hôtel-de-Ville, où la clairette coule à flots. Cependant, on fait de moi l'ordonnateur du banquet : rien n'est plus simple. Près de cinq cents couverts sont disposés dans une salle de l'école des filles. La République n'a pas voulu étouffer les générations qui s'instruisent pour la défendre. En toutes choses, l'étouffement était d'ancien régime : on nous le dira tout à l'heure. Nous avons toujours, dans nos fêtes, quelques Parisiens pour nous le rappeler.

Le joli banquet cordial ! Tout le monde a de l'esprit : nous ne sommes qu'au premier jour ! Fouquier est élégant et fin, Arène parle en bon patriote méridional : il nous conte, avec bien de l'émotion sous les mots, la rencontre de Crillon et de Lesdiguières, un Dauphinois et un Provençal, décidés à se combattre et qui finissent par se tendre la main ; Clovis Hugues... Ah ! celui-là est merveilleux ! Quand il prend la parole, je déploie toutes mes facultés d'observation, d'étonnement et de joie. Son improvisation de premier chef est incomparable : lente au départ, comme ces coléoptères qui mettent peu à peu en mouvement leurs ailes, elle s'élance, file bientôt par bonds, capricieuse et

imprévue. Un rien la distrait de son but, mais le vol n'en est pas moins large et soutenu, et charmant dans sa bonne humeur. La réplique est plus ordinaire. Elle n'a plus la ressource de s'accrocher aux branches, et pour se relever, use de sa réserve d'ironie, ou de badinage final.

Du banquet, on passe à la Comtesse. Foule immense sous les vieux sycomores. La terrasse surplombe la vallée de la Drôme, d'où s'élève, comme des bords d'un cirque profond, le mont Glandaz, fière hauteur des Alpes Dauphinoises, qui aura les honneurs des métaphores oratoires. Sur sa colonne de granit, dans son jardinet où bruissent des jets d'eau, abritée d'un saule pleureur, la comtesse rêve, les yeux pudiquement baissés. Le voile ôté, Fouquier a lu son discours, goûté seulement du plus proche auditoire. Il passe pardessus les oreilles et la tête du peuple qui est là. Clovis Hugues déclame des vers improvisés la nuit, gerbes d'étoiles, fusées rebondissantes. Suivent d'autres vers, dauphinois du félibre Ernest Chalamel, l'ingénieux potier de terre, et français — vieux style — de M. Chevandier. Enfin Maurice Faure envahit l'estrade, et allant, venant, gesticulant, de sa voix chaude, il harangue le peuple. C'est la partie originale et supérieure de la journée. Il parle un abondant français nourri de provençalismes ; à cela près, c'est du vrai félibrige. Maurice Faure est avant tout tribun. Sa ressemblance avec Gambetta, légendaire dans ce pays qui est le sien, m'est apparue, et dans son attitude et dans les applaudissements qu'incessamment il soulevait. Les Diois sauront maintenant la signification de ce buste de femme. Maurice Faure l'a rapproché d'eux.

Mais le soleil décline, l'heure du départ approche ; et en moins d'un instant, l'estrade se désemplit, la jolie terrasse se vide. On se bouscule vers la gare, et le train s'ébranle vers Livron aux derniers hourras des Diois.

(*A suivre.*)

PAUL MARIÉTON.

LI TÈSTO-D'ASE

REMEMBRANÇO ENFANTINO

I

Darrié lou Mas dóu Juge, qu'es ounte siéu nascu, i'avié 'n valat, long dóu camin, que menavo soun aigo à nosto vièio pouso-raco. Aquelo aigo èro pas founso, mai èro claro e risouleto, e, quand ère pichot, poudiéu pas m'empacha, subre-tout li jour d'estiéu, d'ana jouga long de sa ribo.

Lou Valat de la Pouso-raco! Fuguè lou proumié libre ounte aprenguère, en m'amusant, l'istòri naturalo.

Aqui i'avié de peissoun, espigno-bè o escarpeto, que passavon à floto, e qu'assajave de pesca, em'un saquet de canebas qu'avié servi pèr de clavèu e que penjave au bout d'uno cano. I'avié de damisello, verdo, bluio, negreto, que, pausado sus li sagno, agantave d'aise, d'aise, emé mi pichot det, quand s'escapavon pas, lóugiero e silenciouso, en fasènt trefouli li denteleto de sis alo ; i'avié de *courdounié*, qu'es de bestiolo bruno emé lou vèntre blanc, que sautejon sus l'aigo e boulegon si pauto, coume un que tiro lou lignòu. Pièi de granouio, que sourtien de la mousso uno esquino verdalo e chimarrado d'or, e qu'entre m'agué vist, zóu! cabussavon ; de *gafoui*, qu'es d'espèci de lagramuso d'aigo, que bóudrejavon dins la nito ; emé de gros escarava, que barrulavon dins li founs e que ié dison de *manjo-anguielo*.

Apoundès à-n-acò touto uno bourdigaio de planto palunenco, coume aquéli *fielouso* bourrudo e loungarudo qu'es la flour de la sagno ; coume l'*erbo-d'infèr* qu'espandis, magnifico, sus la napo de l'aigo, si fuiasso redouno e soun calice blanc ; coume l'*esparganèu*, emé sa tousco de flour roso ; la palo *courbodono*, que se regardo dins lou riéu ; lou *nadoun*, qu'a de fueio menudo coume de lentiho ; e la *lengo-de-biou*, que flouris coume un lustre ; emé lis *iue-de-l'enfant-Jèsu*, qu'es lou myosotis.

Mai, de tout acò, lou mai que me fasié gau, à iéu, èro la flour di *glaujo*. Es uno grando planto que vèn à bèlli mato au ribeirés dis aigo, emé de lòngui fueio en formo de coutello e de bèlli flour, jauno requinquihado en l'èr coume d'alabardo d'or. Memamen, es de crèire que la flourdalis d'or, armo de Françon e de Prouvènço, que lusissié sus founs d'azur, n'èro que de flour de glaujo ;

LES TÊTES-D'ANE

SOUVENIR D'ENFANCE, TRADUIT DU PROVENÇAL

I

Derrière le Mas du Juge, — c'est l'endroit où je suis né, — il y avait, le long du chemin, un fossé qui menait son eau à notre vieux Puits-à-roue. Cette eau n'était pas profonde, mais elle était claire et riante, et, quand j'étais petit, je ne pouvais m'empêcher, surtout les jours d'été, d'aller jouer le long de sa rive.

Le Fossé du Puits-à-roue ! ce fut le premier livre où j'appris, en m'amusant, l'histoire naturelle. Il y avait, là, des poissons, épinoches ou carpillons, qui passaient par bandes et que j'essayais de pêcher dans un sachet de canevas, qui avait servi à mettre des clous et que je suspendais au bout d'un long roseau. Il y avait des demoiselles, vertes, bleues et noiraudes, que doucement, tout doucement, lorsqu'elles se posaient sur les typhas, je saisissais de mes petits doigts, quand elles ne s'échappaient pas, légères, silencieuses, en faisant frissonner le crêpe de leurs ailes ; il y avait des *notonectes*, espèce d'insectes bruns avec le ventre blanc, qui sautillent sur l'eau et puis remuent leurs pattes à la façon des cordonniers qui tirent le ligneul. Ensuite des grenouilles, qui sortaient de la mousse une échine glauque, chamarrée d'or, et qui, en me voyant, lestes, faisaient le plongeon : des tritons, sorte de salamandres d'eau, qui farfouillaient dans la vase; et de gros escarbots qui ròdaient dans les flaches et qu'on nommait des *mange-anguilles*.

Ajoutez à cela un fouillis de plantes aquatiques, telles que ces *massettes* cotonnées et allongées, qui sont les fleurs du typha ; telles que le nénufar qui étale, magnifique, sur la nappe de l'eau, ses larges feuilles rondes et son calice blanc ; telles que le *butome* au trochet de fleurs roses ; et le pâle narcisse qui se mire dans le ru ; et la lentille d'eau aux feuilles minuscules ; et la « langue-de-bœuf » qui fleurit comme un lustre ; avec les « yeux-de l'Enfant-Jésus » qui est le myosotis.

Mais de tout ce monde-là, ce qui m'engageait le plus, c'était la fleur des *glais*. C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent

flourdalis vèn de *flour d'iris*, car es un iris la glaujo, e l'azur dóu blasoun represènto bèn l'aigo ounte la glaujo crèis.

Soulamen, à Maiano, sabe pas coume vai, aquelo bello flour, l'apelavian de *tèsto-d'ase* : belèu pèr-ço-que se plais, coume lis ase, long di ribo. Lou pople a dins sa lengo d'aquéli noum de fantasié qu'emplego, pèr galeja, souvènt mai voulountié que li noum veritable.

II

Es toujour qu'un jour d'estiéu, quauque tèms après meissoun, nòsti garbo se caucavon, e tóuti li gènt dóu mas èron dins l'iero que travaiavon.

Autour dóu cavalin e de la mulataio que trepavon, ardènt à l'entour dóu gardian, i'avié belèu vint ome que, li bras estroupa, de dous en dous, de quatre en quatre, en caminant au pas, viravon lis espigo o levaron la paio emé de fourco de bos. Aquéu galant travai se fasié gaiamen, en dansant à pèd descaus, au soulèu, sus la pautrasso.

Au daut de l'iero, pourta pèr li tres cambo d'uno cabro rustico, fourmado emé tres barro, i'avié lou drai penja. Dos o tres femo o fiho, emé de canestèu, jitavon dins l'arescle lou blad mescla de pòusso ; e lou Mèstre, un ome d'age, ravoi e d'auto taio, brandavo lou drai au vènt, en fasènt emé biais veni la moundiho au rode.

Lou Mèstre èro moun paire. E quand lou vènt moulavo, o que, pèr escoutado, de-fes boufavo plus, moun paire, emé lou drai estadis entre li man, se reviravo vers lou vènt ; e serious, l'iue dins l'espàci, coume s'avié parla, ma fisto, à-n-un diéu ami, ié disié : « Anen, boufo, boufo, boufo, mignot! » E' m'acò lou mistrau, óubeïssènt au patriarcho, zóu! alenavo mai en empourtant la pòusso; e lou bèu blad de Diéu toumbavo en raisso rousso sus lou mouloun redoun qu'à visto d'iue mountavo entre li cambo dóu draiaire.

Vengu lou vèspre, pièi, quand s'èro amoulouna l'eiròu emé la palo, que s'èro escouba l'iero emé d'escoubo de sanguin, que lis ome, póussous, anavon se lava e tira d'aigo pèr li bèsti, moun paire, à grand cambado, passejavo lou mouloun, e ié fasié 'no crous emé lou manche de la palo en disènt : Diéu te crèisse!

III

D'aquéu tèms fau vous dire, pourtave encaro li raubeto : poudiéu avé quatre o cinq an... Un bèu tantost d'aquélis iero, après m'èstre proun viéuta, coume

en l'air comme des hallebardes d'or. Il est à croire, même, que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence, qui brillaient sur fond d'azur, n'étaient que des fleurs de glais : *fleur de lis* vient de *fleur d'iris*, car le glais est un iris, et l'azur du blason représente bien l'eau où croît le glais.

Seulement, à Maillane, je ne sais trop pourquoi, nous appelions ces belles fleurs des « têtes-d'âne » : parce qu'elles se plaisent, peut-être, comme les ânes, à la rive des ruisseaux. Le peuple a dans sa langue de ces noms de fantaisie, qu'il emploie, pour plaisanter, souvent plus volontiers que les noms véritables.

II

Toujours est-il qu'un jour d'été, quelque temps après la moisson, on foulait nos gerbes, et tous les gens du *mas* étaient dans l'aire à travailler.

A l'entour des chevaux et des mulets qui piétinaient, ardents, autour de leur gardien, il y avait bien vingt hommes qui, les bras retroussés, en cheminant au pas, deux par deux, quatre par quatre, retournaient les épis ou enlevaient la paille avec des fourches de bois. Ce joli travail se faisait gaiement, en dansant au soleil, nu-pieds, sur le grain battu.

Au haut de l'aire, porté par les trois jambes d'une chèvre rustique, formée de trois perches, était suspendu le van. Deux ou trois femmes ou filles jetaient, avec des corbeilles, dans le cerceau du crible le blé mêlé aux balles ; et le Maître, un homme âgé, vigoureux et de haute taille, remuait le crible au vent, en ramenant ensemble les mauvaises graines.

Le Maître, c'était mon père ; et quand le vent faiblissait, ou que, par intervalles, il cessait de souffler, mon père, avec le crible immobile dans ses mains, se retournait vers le vent ; et sérieux, l'œil dans l'espace, comme s'il s'adressait à un dieu ami, il lui disait : « Allons, souffle, souffle, souffle, mignon ! » et le mistral, ma foi, obéissant au patriarche, haletait de nouveau en emportant la poussière ; et le beau blé bénit tombait en blonde averse sur le monceau conique qui, à vue d'œil, montait entre les jambes du vanneur.

Venu le soir, ensuite, quand l'airée, avec la pelle, avait été ramassée, que les balais de cornouiller avaient balayé l'aire, et que les ouvriers poudreux allaient se laver au puits et tirer de l'eau pour les bêtes, mon père, à grandes enjambées, lui, mesurait le tas et y faisait une croix avec le manche de la pelle en disant : « Dieu te croisse ! »

III

En ce temps-là, dois-je vous dire, je portais encore les jupes : j'avais à peine quatre ou cinq ans... Par une après-midi de cette saison d'aires, après m'être

fan lis enfant, sus la paio nouvello, m'adraière dounc, soulet, vers lou Valat de la Pouso-raco.

Desempièi quàuqui jour, li bèlli flour de glaujo se coumençavon d'espandi, e li man me prusien d'ana cueie quaucun d'aquéli bouquet d'or.

E 'm'acò vène au valat, plan-planet m'endavale à la ribo de l'aigo; mande, mande la man pèr arrapa li flour... Mai, coume èron trop liuencho, me courbe, m'esperlongue... e, pataflòu dedins : toumbe dins l'aigo jusqu'au coui.

Quile. Ma maire cour, me davero de l'aigo, me douno sous lou quiéu quàuqui bacèu; e, davans elo, trempe coume une anedoun, me fàsent fila vers lou mas :

— Que te ié vegue mai, marrias, vers lou valat!

— Iéu anave culi de tèsto-d'ase!

— O, bouto, vai-ié mai culi de tèsto-d'ase... Lou sabes pas, que i'a 'no serp escoundudo dins lis erbo, uno grosso serpo que pipo, que pipo lis aucèu e lis enfant, marrias!

E' m'acò me desabihè; me quitè mi sabatoun, mi debasset, ma camiseto; e, pèr faire seca ma raubeto bagnado e mi pichot soulié, me carguè mis esclop emé ma raubo dóu dimenche, en me cridant: « Au-mens, vai plan de pas t'ensali! »

IV

Zóu! m'envau mai dins l'iero; fau, sus la paio fresco, quàuqui cambareleto; vese un parpaioun blanc voulastreja dins uno estoublo; ié courre après, ié courre après, emé moun péu bloundin floutant au ventoulet foro de moun calot... e, pan! me vaqui mai vers lou Valat de la Pouso-raco.

Oh! mi bèlli flour jauno! èron toujour aqui, fièro, au mitan de l'aigo, que me fasien ligueto, ligueto, tant e tant que me pousquère plus teni. Iéu descènde bèn d'aise, bèn d'aise sus la ribo; mete mi dous petoun bèn ras, bèn ras de l'aigo; mande la man, m'alongue, m'estire tant que pode... E pataflòu! me plante jusqu'au quiéu dins la limo.

Ai! ai! ai! à moun entour dóu-tèms que regardave gourgouia li boufigo, e qu'à travès di sagno me semblavo entre-vèire veni lou serpatas :

— Mestresso, courrès lèu, entendiéu crida dins l'iero, cresè que lou pichot s'es mai toumba dedins!

Ma maire cour, m'aganto, me derrabo tout negre de la bóudro pudènto, e la proumiero causo, estroupant ma raubeto, pin! pan! uno fouitado de bacèu sus lou quiéu.

bien roulé, comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le Fossé du Puits-à-roue.

Depuis quelques jours, les fleurs des glaïeuls jaunes commençaient à s'épanouir, et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelqu'un de ces beaux bouquets d'or.

Et j'arrive au fossé ; doucement je descends au bord de l'eau ; j'envoie, j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans : je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je crie. Ma mère accourt ; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques sur le cul, et devant elle, trempé comme un caneton, me faisant filer vers le *mas :*

— Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fossé !

— J'allais cueillir des *têtes-d'âne !*

— Oui, va, retournes-y cueillir des *têtes-d'âne*... Tu ne le sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes caché, un gros serpent qui hume, qui hume les oiseaux et les enfants, vaurien !

Et elle me déshabilla, me quitta mes petits souliers, mes bas, ma chemisette, et, pour faire sécher ma chaussure enfantine et ma robe mouillée, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche en me disant : « Au moins, fais attention de ne pas te salir ! »

IV

Me voilà encore dans l'aire ; je fais, sur la paille fraîche, quelques cabrioles ; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume ; je cours après, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon béguin... et paf ! me voilà encore vers le Fossé du Puits-à-roue.

Oh ! mes belles fleurs jaunes ! elles étaient toujours là, fières, au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus ; je place mes petits pieds, bien ras, bien ras de l'eau ; j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras ! je me fiche, jusqu'au derrière, dans la vase.

Aïe ! aïe ! aïe ! autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller et qu'à travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier dans l'aire :

— Maîtresse ! courez vite, je crois que le petit est encore tombé à l'eau !

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir hors de la boue

— I'anaras mai i tèsto-d'ase? I'anaras mai pèr te nega?... Uno raubo touto novo, que la vaqui perido! destrùssi, moustrihoun! que me fara mouri en trànsi!

E bóudrous, e plourous, dounc m'envenguère mai au mas, la tèsto souto. E me tournèron des abiha; e me carguèron, aquest cop, ma raubeto di fèsto!... Oh! la galanto raubo! iéu l'ai encaro dins lis iue, emé si raio de velout negre, pounchejado emé d'or, sus un founs blavinèu.

V

Basto, quand iéu aguère ma bello raubo de velout :

— E aro, ié venguère à ma maire, que fau?

— Vai garda li galino, que vagon pas dins l'iero, me diguè, e tèn-t'à l'oumbro.

— Ié vau...

E, afeciouna, lande vers li poulaio que barrulavõn pèr l'estoublo en becant lis espigo que lou rastèu avié leissado.

Tout en gardant, veici qu'uno pouleto capeludo, — quand me parlas di causo! — se met à secuta, noum de noun, uno sautarello, d'aquéli qu'an lis alo roujo e bluio, sabès? E tóuti dos, emé iéu après (que vouliéu vèire la sautarello), sauto que sautaras à travès de la terro, talamen qu'arriberian au Valat de la Pouso-raco.

Vaqui mai li flour d'or, li bèlli tèsto-d'ase, que dins lou riéu se miraiavon, e que revihon moun envejo, mai uno envejo apassiounado, despestelado, demasiado, à me faire óublida mi dos bugado dins lou valat!

— Oh! mai, aquesto fes, diguère, vai, toumbaras pas!

E, davalant la ribo, entourtouie à ma man un jounc que ié creissié; e, me penjant sus l'aigo bèn avisadamen, assaje mai d'avé, de l'autro man, li flour de glaujo.

Ai! couquin! lou jounc peto, e, vai te faire tegne! au mitan dóu valat cabusse de mourre-bourdoun.

M'auboure coume pode, brame coume un perdu, tóuti li gènt de l'iero courron :

— Es mai aquéu diabloun que s'es toumba dins lou valat! Ta maire, aquesto fes, boujarroun de boujarroun, te vai douna 'no bravo rousto!

puante et, la première chose, troussant ma petite robe, vlin ! vlan ! elle m'applique une fessée retentissante :

— Y retourneras-tu aux *têtes-d'âne ?* y retourneras-tu pour te noyer?... Une robe toute neuve, que voilà perdue ! fripe-tout, petit monstre ! qui me fera mourir de transes !

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au *mas*, la tête basse, et de nouveau on me dévêtit ; et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête... Oh ! la galante robe ! je l'ai encore dans les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillée d'or sur fond bleuâtre.

V

Bref, quand j'eus sur moi ma belle robe de velours :

— Et maintenant, dis-je à ma mère, que vais-je faire ?

— Va garder les gelines, me dit-elle ; qu'elles n'aillent pas dans l'aire... Et tiens-toi à l'ombre.

— J'y vais...

Et, plein de zèle, je vole vers les poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les épis que le râteau avait laissés.

Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée, n'est-ce pas drôle? se met à pourchasser, savez-vous quoi ? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues... Et toutes deux, avec moi après (qui voulais voir la sauterelle), de sauter, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au Fossé du Puits-à-roue.

Et voilà les fleurs d'or, les belles *têtes-d'âne*, qui se miraient encore dans le ruisseau, et qui réveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante, excessive, à me faire oublier mes deux plongeons dans le fossé !

— Oh ! mais cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas !

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là ; et, me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'aveindre, de l'autre main, les fleurs de *glais*...

Ah ! malheur ! le jonc casse, et, va te faire teindre ! au milieu du fossé, je plonge la tête première.

Je me dresse comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent :

— C'est encore ce petit diable qui est tombé dans le fossé ! Ta mère, cette fois, enragé polisson, va te fouailler d'importance !

VI

Eh ! bèn, noun : dins la draio, la veguère veni, pecaire, touto en plour, e que disié :

— Moun Diéu ! lou vole pas pica, que belèu aurié 'n aucidènt ! mai aquéu drole, santo Vierge ! es pas coume lis autre. Farié jamai que courre pèr acampa de flour ; perd tóuti si jougaio en anant dins li blad champeira de bouquet... Aro, pas proun d'acò : se vai jita tres fes, despièi belèu uno ouro, dins lou Valat de la Pouso-raco.... Ah ! tè, pauro maire, tu marfounde-te pèr l'aproupri ! Quau n'i'en tendrié, de raubo !... E bèn urouso encaro, — moun Diéu, vous rènde gràci, — que se fugue pas nega !

E ansin, tóuti dous, plouravian long dóu valat.

Pièi, un cop dins lou mas, m'aguènt quita moun abihage, la santo femo m'eissuguè, tout nus, emé soun faudau ; e, de pòu d'un esfrai, après, m'aguènt fa béure un cuieret de contro-verme, me couchè dins ma brèsso, ounte, las dóu plourun, au bout d'un pau m'endourmiguère.

VII

E devinas ço que soungère !

Perdi ! mi tèsto-d'ase... Dins un bèu courrènt d'aigo, que serpejavo autour dóu mas, cande, linde, azuren comme li sorgo de Vau-Cluso, vesiéu de bèlli mato de gràndi glaujo verdo qu'espandissien en l'èr uno man-fado de flour d'or.

De damisello d'aigo venien se ié pausa 'mé sis aleto de sedo bluio. E iéu nadave, nus, dins l'oundo risouleto, e cuiéu à manado, à jounchado, à brassado li flourdalis bloundino ; e dóu-mai n'en cuiéu, dóu-mai n'en sourgissié.

Tout-en-un-cop, entènde uno voues que me crido : *Frederi !*

Me revihe... e dequé vese, bèu Bon-Diéu ! dequé vese ? uno grosso pougnado de tèsto-d'ase d'or que roussejavon sus ma brèsso.

Éu-meme lou patriarcho, lou Mèstre, moun segne paire, èro ana me culi li flour que me fasien gau ; e la Mestresso, ma maire bello, lis avié messo sus moun lié.

F. Mistral (1).

Maiano (Bouco-dóu-Rose), 11 de setèmbre de 1888.

(1) Cette nouvelle vient de paraitre dans l'*Armana prouvènçau pèr 1889* (Avignon, Roumanille) et Mistral a bien voulu la traduire tout exprès pour la *Revue Félibréenne*.

VI

Eh ! bien, non ; dans le chemin, je la vis venir, pauvrette, tout en larmes et qui disait :

— Mon Dieu ! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un *accident* ! (1) Mais ce gars, sainte Vierge, n'est pas comme les autres : il ne fait que courir pour ramasser des fleurs ; il perd tous ses jouets en allant par les blés chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-être une heure, dans le Fossé du Puits-à-roue... Ah ! tiens, toi, pauvre mère, morfonds-toi pour l'approprier ! Qui lui en tiendrait, des robes ?... Et bien-heureuse encore, — mon Dieu, je vous rends grâces, — qu'il ne se soit pas noyé ! —

Et ainsi, tous les deux, nous pleurions le long du fossé.

Puis, une fois dans le *mas*, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier ; et, de peur d'un effroi, m'ayant fait boire ensuite une cuiller de vermifuge, elle me coucha dans ma berce, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu, je m'endormis.

VII

Et savez-vous ce que je songeai ?

Pardi ! mes *têtes-d'âne*... Dans un beau courant d'eau, qui serpentait autour du *mas*, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls qui étalaient dans l'air une féerie de fleurs d'or !

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi, je nageais nu dans l'eau riante, et je cueillais à pleines mains, à jointées, à brassées, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie : *Frédéri !*

Je m'éveille, et que vois-je ? Oh ! Seigneur Dieu, que vois-je ? une grosse poignée de *têtes-d'âne* d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie ; et la Maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit.

F. MISTRAL.

Maillane (Bouches-du-Rhône), 11 septembre 1888.

(1) Convulsions des enfants.

LI TRENTO BÈUTA DOU MARTEGUE [1]

Messiès li Felibre,

Fau que vous digue un gramaci ! En tóuti ! Gramaci pèr l'ounour que vosti Jo-flourau an fa giscla sus moun oubreto d'escoulan (2) ! Es un brave e gènt cop d'espalo ! Gramaci que m'aves reçaupu en aqueste dimecre tant galoi mounte lis estrofo de Mistrau, d'Aubanèu, de Fèlis Gras et de Roumaniho s'escampon en cantant de vosti pitre dubert, eme si fréjoulun de sourgènt fourestié vo si brounzinamen d'erso marino ; gramaci ! Dèu, dins lou Paris di niuchado iver-nenco, dins lou Paris neblous, renous, fangous — que tambèn lou mesprese pas — i rai de l'agazo que cremo davans lou tiatre de l'Odeoun, dèu, de fes que i'a, su li paret de vosto salo, blanqueja lou Miejour souleious ounte lou bais dóu cèu enfioco de bèuta li cavo eme li gènt ! Vous ensouvene ço que disié voste grand, que Diéu gardo ? Quau crido lou loup n'en vese lou mourroun. Vous, cridas prouvènçau, e la Prouvènço vous arribo !

O, vous arribo, la Prouvènço, e vous retrais, — a tu la Crau, la tant lusènto, que flourisson de negre li cipres pounchejant ; à tu li barri dóu Castèu di Papo qu'an ausi toun proumié quilet, e que bessai an vist (soun tant vièi, aqueli barri !) an vist la ribambello de tis aujòu poutouna tis aujolo, e li mena'n bras-seto encò dóu curat, pèr ie dire : « Sian lest, maridas-nous » ; a tu lou Leberoun ; a tu la crous qu'estelejo au pus aut de Santo-Vitòri, e que t'esbarlugavo, au tèms que, pichounet, t'enanaves is escolo d'à-z-Ais...

E iéu, sabes ço que me rememoron vosti parladuro, sabès ço que me dien e me retraison ? D'abord que sian eici pèr charra de nostis endré, poude bèn vous

(1) C'est le discours de réception que M. Charles Maurras a lu aux Félibres de Paris, dans leur réunion du 11 juillet 1888, tenue au café Voltaire et présidée, ce soir-là, par Maurice Faure, félibre majoral. Notre collaborateur a saisi l'occasion de venger son pays, la Venise provençale — suivant un cliché qu'il a dédaigné — des plaisanteries plus ou moins saugrenues qui se débitaient par tout le midi sur les Martigues avant que, par une acte de souveraine autorité, Alphonse Daudet eût transféré cette croix sur les épaules de Tarascon.

(2) Une étude sur *Théodore Aubanel*, qui a valu à l'auteur le premier prix du ministre de l'Instruction publique aux derniers Jeux floraux parisiens. — Ajoutons, pour l'intelligence de ce qui suit, que les réunions des Félibres de Paris ont lieu tous les mercredis, au café Voltaire, place de l'Odéon et vis-à-vis le théâtre.

LES TRENTE BEAUTÉS DES MARTIGUES

Messieurs les Félibres,

Il faut que je vous dise un grand merci ! A tous ! merci pour l'honneur que vos Jeux floraux ont fait jaillir sur mon œuvrette d'écolier ! C'est un brave et gentil coup d'épaule ! Merci de m'avoir reçu en ces joyeux mercredis, où les stophes de Mistral, d'Aubanel, de Félix Gras et de Roumanille s'épanchent en chantant de vos cœurs ouverts, dans toute leur fraîcheur de ruisseau forestier, ou leur mugissement de vague marine ; merci ! Il doit, dans le Paris des nuits d'hiver, dans le Paris nuageux, grognon, boueux, — que pourtant je ne méprise pas, — aux rais du gaz qui se consume devant le théâtre de l'Odéon, il doit, par moments, sur les parois de votre salle, il doit miroiter le Midi ensoleillé, où le baiser du ciel enflamme de beauté les choses et les gens ! Il vous souvient de ce que disait votre grand'mère, que Dieu garde ? Qui crie le loup en voit le museau. Vous, vous criez en provençal et la Provence vous arrive !

Oui, elle vous arrive, la Provence, et vous retrace, — à toi la Crau, la si luisante, que fleurissent de noir les cyprès en pointe ; à toi les murailles du Château des Papes, qui ont entendu ton premier cri, et qui peut-être ont vu (elles sont si vieilles, ces murailles !), ont vu la bande de tes aïeux caresser tes aïeules et bras dessus, bras dessous, les mener chez le curé pour lui dire : « Nous sommes prêts, mariez-nous » ; à toi, le Luberon ; à toi, la croix qui scintille au plus haut de Sainte-Victoire et qui t'éblouissait, au temps où, tout petit, tu t'en allais aux écoles d'Aix.

Et moi, savez-vous ce qu'elles me remémorent, vos causeries, savez-vous ce qu'elles me disent et me retracent ? Puisque nous sommes ici pour bavarder de

lou dire! Es lou Martegue que vese en aqueli moument, quauqui roundelet de terro encenturado pèr la mar, tres iscleto que se tènon e s'enfielon au bord de l'estang de Berro, coume li tres proumié gran dóu rousari de Zani, eme, sus li dous ribo, un ribanet d'oustau que flouito : dirias que soun aqui per amarra au countinènt aqueli tres perleto que l'aigo empourtarié — vo manjarié, tant soun poulideto !

Ame moun vilage mai que toun vilage,

nous canto Félis Grase. Va cre que l'ame moun Martegue! E tòuti li Martegau vous cridaran aquèu refrin. Nostis ome de mar n'en sabon quaucaren. Autrotèms, s'un veissèu sourtié de Marsiho e qu'un Martegau ie coumandavié, eme lou miou vènt, la mar tout bèu just proun esmougudo per carreja plan plan lou bastimen à Barcilouno v'a Maiorco, — creses-ti que lou Martegau s'enanavo coume aco? Pas mai! Eilalin miraiavon li tres clouchié de soun endré, e zóu, un cop de barro en Bou (3), e zóu lou barquet à la mar pèr lou tirassa'n jusqu'au Martegue, ounte beisavie uno darniero fes la plaço de soun cor! D'aqui vènon, bessai, li Martegalado que si counton sus nautre. Li Marsihes cansounejeron nosti capitani, que n'en fuguèron que mai fièr, e tamben iéu, e tamben lou Martegue! Parai, Felibre, que sias eme nautre, doumaci lou Felibrige es lou mantinemen de l'amour doù païs!

E se vous disiéu soun istori, tant enciano qu'a belèu acoumença mai de milo an avans lou viei crousa Gerard Tenque, lou foundatour dis Espitalié de San Jan de Jerusalen; se vouliéu vous pinta nosto bandiero que dóu tèms dóu rèi Enri lou tresen, en quinze-cent-vuetanto-tres, enauravo li tres coulour de nosti quartié, que soun lou blu, lou blanc e l'escarlato, — quouro lou drapèu frances avie pa'nca gausi si grand ple blanquinèu, — mounte sarien aqueli darnagas que m'ausarien afourti que lou Martegue es noun dins lou Prougres?

A! tòuti si béuta, se vous li countiéu talo que li vesi, sarias eici fin-qu'a deman! Pèr vous faire plesi, meten que lou Martegue ague soulamen trento béuta. La frumo, qu'es lou pu poulit moucèu de la creacien, n'en a pas mai.

Provo tout ço que diéu :

La béuta proumierenco de moun Martegue, es l'estang de Berro, que, de matin, blanquejo e de vespre bluiejo, l'estang qu'eme si milo lengo verdo lipo amourousamen lou sablo di calanco e rouigo li roucas mounte si pesco lou rouget.

La segoundo, es l'estang de Carounto que lou réjoun à la grand mar. Aqu tartano e béto voulastrejon e fan gounfla si largui velo is angi bouffarèu.

(3) Le Port de Bouc, embouchure de l'étang de Caronte canalisé, sert de station sur la Méditerranée aux bâtiments des Martigues, situées à cinq kilomètres de là, sur la mer intérieure de Berre.

nos endroits, je puis bien vous le dire ! C'est Martigues que je vois dans ces moments-là, quelques ronds de terre enceinturée par la mer, trois petites îles qui se tiennent et s'enfilent au bord de l'étang de Berre, comme les trois premiers grains du rosaire de Zani, avec, sur les deux rives, un ruban de maisons qui flotte : on dirait qu'elles sont là pour amarrer au continent ces trois petites perles que l'eau emporterait, ou mangerait — tant elles sont joliettes !

J'aime mon village mieux que ton village,

nous chante Félix Gras. Je crois bien, que je les aime, mes Martigues. Et tous les Martegaux vous crieront ce refrain. Nos hommes de mer en savent quelque chose. Autrefois, qu'un vaisseau sortît de Marseille et qu'un Martegal y commandât, avec le meilleur vent, la mer juste assez émue pour charrier tout doucement le navire à Barcelone ou à Majorque, — croyez-vous que le Martegal s'en allait comme ça ? Ah ! pas plus ! Là bas, dans un mirage, se dressaient les trois clochers de son pays et zou ! un coup de barre sur Bouc, et zou ! le *barquet* à la mer pour le mener jusqu'aux Martigues, où il baisait une dernière fois la place de son cœur ! De là viennent, peut-être, les martegalades qui se content sur nous. Les Marseillais chansonnèrent nos capitaines, qui n'en furent que plus fiers, et moi de même, et aussi les Martigues. Pas vrai, Félibres, que vous êtes avec nous, du moment que le félibrige est le maintien de l'amour du pays ?

Et si je vous disais son histoire, si ancienne, qu'elle a commencé peut-être mille ans avant le vieux croisé Gérard Tenque, le fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ; si je voulais vous peindre notre bannière qui, du temps de Henri III, en quinze cent quatre-vingt-trois, arborait les trois couleurs de nos quartiers, qui sont : le bleu, le blanc et l'écarlate, — alors que le drapeau français n'avait pas encore usé ses grands plis liliaux, — où seraient-ils, les étourneaux qui m'oseraient soutenir que Martigues n'est pas dans le progrès !

Ah ! toutes ses beautés, si je vous les contais, telles que je les vois, vous seriez ici jusqu'à demain ! Pour vous faire plaisir, mettons que les Martigues aient seulement trente beautés. La femme, qui est le plus joli morceau de la création, n'en a pas une de plus.

Je prouve tout ce que je dis.

La première beauté de mes Martigues, c'est l'étang de Berre, qui, le matin, se blanchit et qui le soir s'azure, l'étang qui, de ses mille langues vertes, lèche amoureusement le sable des calanques et ronge les rochers où l'on pêche le rouget.

La tresenco, es si colo nudo que reboumbellon coume de maméu e qu'embei mon li caudo sentour di ferigoulo, di fenoui, di roumanin e di pebre d'ai.

La quatrenco, es li clapeirolo, pouplado d'oulivié ounte vèn l'oudour de la sau, dins lou vènt.

La cinquenco, aquelo capeleto de la Bono-Maire qu'es quihado tant aut, ounte un boulet anglès es vengu s'esquicha — qu saup quand? — e que tapisson, coume di floureto d'amour, lis és-vòto di pauri gènt.

La sieisenco, aven lou mistrau per escoubejaire menecipau.

La setenco, aven per poussiéu la grando mar.

La vuechenco, lou Sant-Crist qu'es à l'intrado d'un canau e que, lou sèr, un lume rouginèu ensaunousis si cambo routo.

La nòuvenco, li grandis arribado de caïque, d'ivér, a cop de remo, plèn d'ome demouniau, que si sauto-en-barquo regoulon de puejo e d'aigo de mar.

La desenco, li bòu, li vasto gorbo ounte boulego lou bèu peis coume d'argènt viéu : qu pòu dire quand n'ia de bouïabaisso, aqui dedins!

La voungenco, li moulounas de la sau, i salino, qu'esperon lou chalan, — e li douanié, que fan un pau mèns que d'espera, aqueli feniantas!

La dougenco, lou cop d'alo di palo gabian que regon lou cèu blu.

La tregenco, li cabriolo di muge en fouero de la mar, tre que senton lou gran.

La quatourgenco bèuta, es lou flame parisen di vagoun de noste camin de ferri, — ço que fa veire uno fes de mai qu'i Martegau degun a jamai fa si part.

La quinzenco, es, pèr Nouvé, l'anguielo que si manjo entre dous candèlo.

La segenco, li penitènt que van souto lou souleias en Santo-Terro (i'a dous lego de marrit camin) li blanc davans, li blue darrié, pèr canta messo à Santo-Crous.

La des-e-setenco, es, lou jour de Pacso, la tartano de la viergi, aquelo qu'a lou mai pesca de tout l'an, que se flouris comme uno novio.

La des-e-vuechenco, nosti pesco de niue que l'estang cubert de fasquié es un cèu respoundènt i splendour d'amoundaut, siavo e benastru.

La des-e-nouvenco, nosti targo acoulourido, lou port clafi de bastimèn, de parvaioun, e li bèu drole, au cant di tambourin e di flahut, que parton mita-nus, e dounon, e reçaupon li cop de lanço, coume d'eros de *Tolosa*.

La vintenco béuta dóu Martegue, es de segur, noste poutargo que pèr brifa si parièro, se fau enana enjusqu'amount, enco di Russo palinéu (1).

La vint-unenco, nosti proudome tant ounourat qu'an fa aquèu prouverbo « Que toùto barbo d'ome cale, lou proudome vai parla. » Es lou resto darrié

(1) Ils fabriquent leur *caviar* à peu près de la même façon.

La seconde, c'est l'étang de Caronte, qui le rejoint à la grand'mer. Là, tartanes et bettes volètent et font gonfler leurs larges voiles aux angelots joufflus.

La troisième, ce sont nos collines, qui rebondissent comme des mamelles et qu'embaument les chaudes senteurs des thyms, des fenouils, des romarins et des poivres d'âne.

La quatrième, ses champs de pierre peuplés d'oliviers, où vient l'odeur du sel, dans le vent.

La cinquième, cette petite chapelle de la Bonne Mère, qui est perchée si haut où un boulet anglais est venu s'aplatir, — qui sait quand ? — et que tapissent comme des fleurettes d'amour les ex-voto des pauvres gens.

La sixième, nous avons le mistral pour balayeur municipal.

La septième, nous avons pour égout la grande mer.

La huitième, le Saint-Christ, qui est à l'entrée d'un canal et dont, le soir, une lanterne rouge ensanglante les jambes rompues.

La neuvième, les grandes arrivades de caïques, en hiver, à coups de rame, pleins de grands diables aux cabans qui ruissellent de pluie et d'eau de mer.

La dixième, les vastes corbeilles où remue le poisson comme du vif-argent; qui peut dire combien il y a de bouillabaisse là-dedans :

La onzième, les grands tas de sel, aux salins, qui attendent le chalan, — et les douaniers, qui font un peu moins que d'attendre, ces grands fainéants!

La douzième, le coup d'aile des pâles goëlands qui raient le ciel bleu ;

La treizième, la cabriole des *muges* hors de l'eau, dès qu'ils sentent le grain.

La quatorzième beauté, c'est le flambant parisien des wagons de notre chemin de fer, — ce qui fait voir une fois de plus qu'aux Martegaux personne n'a jamais fait leur part.

La quinzième, c'est, pour Noël, l'anguille qui se mange entre deux chandelles.

La seizième, les pénitents qui vont sous le gros soleil à la Sainte-Terre (il y a deux lieues de mauvais chemins), les blancs devant, les bleus derrière, pour chanter messe à Sainte-Croix.

La dix-septième, c'est, le jour de Pâques, la tartane de la vierge, celle qui a le plus pêché de tout l'an, qui se fleurit comme une mariée.

La dix-huitième, nos pêches de nuit, quand l'étang, couvert de flambeaux, est un ciel qui répond aux splendeurs de là-haut, limpide et peuplé d'astres.

La dix-neuvième, nos joutes colorées, le port caffi de bâtiments, de pavillons, et les beaux jeunes gens au chant des tambourins et des flûtes, qui partent deminus, et donnent et reçoivent des coups de lance comme des héros de *Tolozа*.

d'aqueli conse pouderous que, pèr tóuti li pescarié dòu Miejour, fugueròn renouma, a provo Calendau disènt an' Esterello, de soun grand :

Que fugué conse dóu Martegue !

N'en poudriéu dire tant coume Calendau.

La vint-e-dousenco bèuta martegalo, es aquelo marmaio que nado entre li quai, dins lou viesti d'Adam, moustran si pichot quiéu brounzi's au foutrejant coumissàri.

La vint-e-tresenco, li quatro pont jita d'isclo en isclo, ounte li badaire arregardon la tourre d'Embou e fan tuba si cachimbau.

La vint-e-quatrenco, es lou sang cremesin d'aqueli pescaire e de si bruno fiho ; aquelo raço bouleguivo, ardènto, sano, n'en siéu pas lou pu poulit tros; mai se noun vous douni la mostro, tambèn, boutas, noun vous taloune.

La vint-e-cinquenco, es la fouen de Feriéro, la souleto qu'ague d'aigo fresco, ounte li fiho van, de vespre, eme de bro, e barjon tant que podon, e si fan coussiga pèr si calignaire.

La vint-e-sieisenco, es la grand cariéro que passo sus li pont carga d'ome e que carrejo, au sèr, coume un riéu d'amour, di centeno de parèu enchuscla.

La vint-e-setenco, es aquelo desaviado de luno que jito dins nosti clar tant de beloio adamantino, e fai courre su l'aigo e dins li niéu si blanco fernisien.

La vint-e-vuechenco, es la dougeno de moulin qu'espéron Anfos Daudet e mounte li lapin fan touti soulet si petoulo.

La vint-e-nouvenco, es lou lume di tourre d'Embou que dirias, dins lou pourpau tremount, dous luseto.

La trentenco... Santo bono Méro, li sian ! E vous ai rèn dit de si tres gleiso, nimai de si tres curat, nimai de si tres coungregacien de fiho ! Fau saupre qu'au Martegue anen toujours pèr tres : e que degun s'en trufo pèr que lou noumbre tres es sacra dins tóuti li religien e li filousofio. Ai rèn dit, paure de iéu, de nòsti salo verdo, ni mai di fiò que fasen pèr Santo Madaleno ! Mai s'ai vòugu oublida tout acò, messiès li Felibre, es pèr noun vous faire dire d'aquèu marrit retra di béuta de moun païs,

— Es nimai rèn qu'uno martegalado — qu'a proun dura — e lou que l'á'stampado es un gros Martegau.

CHARLES MAURRAS.

La vingtième beauté des Martigues, c'est bien sûr notre poutargue : pour manger sa pareille, il faut aller jusque là-haut, chez les Russes pâles.

La vingt-et-unième, nos prud'hommes si honorés, qu'on a fait ce proverbe : « Que toute barbe d'homme s'incline, le prudhomme va parler. » C'est le reste dernier de ces consuls puissants qui, par toutes les pêcheries du Midi, furent renommés, à preuve Calendal vantant à Estérelle son aïeul,

Qui a été consul des Martigues.

j'en pourrais dire autant que Calendal.

La vingt-deuxième beauté martegale, c'est cette marmaille qui nage entre les quais, dans le costume d'Adam, montrant de petits culs bronzés au commissaire qui *foutrège*...

La vingt-troisième, les quatre ponts jetés d'île en île, d'où les badauds regardent la tour de Bouc en aspirant leurs calumets ;

La vingt-quatrième, c'est le sang cramoisi de ces pêcheurs et de leurs brunes filles ; cette race remueuse, ardente, saine, je n'en suis pas le plus joli morceau ; mais si je ne vous donne l'échantillon, néanmoins, allez, je ne vous trompe pas.

La vingt-cinquième, c'est la fontaine de Ferrière, la seule qui ait de l'eau fraîche, où les filles vont, le soir, avec des brocs et bavardent tant qu'elles peuvent, et se font chatouiller par leurs amoureux.

La vingt-sixième, c'est la grand'rue qui passe sur les ponts chargés d'hommes et qui charrie, au soir, comme un rio d'amour, des centaines de couples enivrés.

La vingt-septième, c'est cette folle de lune, qui jette dans nos lagunes tant de bijoux diamantins et fait courir sur l'eau et dans les nues ses blancs frémissements.

La vingt-huitième, c'est la douzaine de moulins qui attendent Alphonse Daudet et où les lapins font tout seuls leurs petites crottes.

La vingt-neuvième, c'est la lueur des tours de Bouc, — que l'on prendrait, dans les couchants pourprés, pour deux lucioles.

La trentième... Sainte bonne mère, nous y sommes ! Et je ne vous ai rien dit de ses trois églises, non plus que de ses trois curés et de ses trois congrégations de filles ! Il faut savoir qu'aux Martigues nous allons toujours par trois : et que nul ne s'en raille, par ce que le nombre trois est sacré dans toutes les religions et les philosophies. Je n'ai rien dit, pauvre de moi, ni de nos salles vertes, ni des feux que nous faisons pour sainte Magdelaine ! Mais si j'ai voulu oublier tout cela, messieurs les Félibres, c'est pour ne pas vous faire dire de ce mauvais portrait des beautés de mon pays :

— Bah ! ce n'est qu'une martegalade — qui a assez duré — et celui qui l'a faite est un gros martégal.

CHARLES MAURRAS.

AUX CHAMPS

I

EN AOUT

Le soleil chauffe à blanc le grand chemin poudreux,
Près du hameau désert la campagne est brûlée;
Une lueur flamboie au milieu de l'allée,
Et va se perdre au pied du coteau vaporeux.

Et je voudrais encor m'asseoir, une heure au creux
Du ravin d'où s'échappe une source voilée;
Je voudrais, en foulant la verdure étoilée,
Esquisser quelques vers sous les taillis ombreux.

Mais partout dans les champs flotte une lourde haleine;
Les travaux ont cessé jusqu'au fond de la plaine;
Je cherche en vain à fuir cette implacable ardeur.

Le sol bourdonne au loin et le chaume tressaille,
Je retombe vaincu, pareil au moissonneur
Qui s'endort épuisé sur ses gerbes de paille.

ANTONY VALABRÈGUE.

AUX CHAMPS

II

EN SEPTEMBRE

Les vignerons pressés sont venus ce matin
Commencer la vendange au flanc de la colline.
On sent déjà l'automne, et le ciel s'illumine,
A l'horizon changeant, d'un reflet argentin.

J'ai gravi les hauteurs jusqu'au rocher lointain
Où se perd le sentier qui monte et puis s'incline ;
Les vers naissaient pour moi, même dans la ravine,
Et mes doigts ont serré ce précieux butin.

Comme les grappes d'or sous le pampre entassées,
Je viens de réunir les strophes enlacées ;
Elles gardent pour moi le parfum du coteau.

Je descends au village où le soir me ramène,
Semblable au voyageur qui tient sa hotte pleine
Et qui rentre gaiement chargé de son fardeau.

ANTONY VALABRÈGUE.

HAARLEM

A José-Maria de Hérédia.

Dès la descente du wagon
Un calme en l'âme s'insinue,
Emanant de tout, du jargon
Des douaniers, des parcs, de la nue.

Jusqu'à midi la ville dort,
Lorsque la voix pas mal usée
D'un bon vieux carillon du Nord
Annonce l'heure du musée.

Depuis mon arrivée hier
Il occupe fort ma pensée,
Ce flamand vigoureux et fier
A la verve ici dépensée.

Tout modèle lui convenait.
Chaque passant sous ses fenêtres
Qu'il pouvait suivre le menait
A sa place parmi les maîtres.

C'est lui qui ne s'enfermait pas
Dans l'art comme dans un cilice!
Il ne manquait aucun repas
Ni fête d'aucune milice.

Et par lui tous ces francs archers
Aux nœuds de rubans en étoiles,
Marchands sortis de leurs marchés,
Vieux régents, blanchisseurs de toiles,
Une arme pour rire, au côté,
Ne craignant que la bière trouble,
S'en vont à l'immortalité
En buvant sec et mangeant double.

Oh! la gloire! échinez-vous donc!
Héros, tuez-vous à l'atteindre!
Ces bourgeois en auront plus long
Que Franz Hals a bien voulu peindre.

Fixant quelque dernier tableau
A l'un des clous de ma mémoire,
Je sors et vais le long de l'eau
Mirer mon rêve dans sa moire.

Un doux ciel fin, le brouillard clair
S'atténue encor sous les brises,
Et donne à chaque objet dans l'air
Le charme des nuances grises.

Sur le quai d'arbres recouvert,
Au lieu d'un dallage de pierre,
L'herbe inclinant son tapis vert
Descend jusque dans la rivière.

En pleine ville on n'entend rien;
En plein jour pas une rencontre...
Ah! ces logis clos disent bien
Que, satisfait de ce que montre

En dehors le petit miroir
Dont chaque encoignure est visée,
L'univers leur suffit à voir
Dans l'espace d'une croisée.

Sous un ombrage plus épais
Je suis un détour de la Spaarne.
Elle coule, elle! bien qu'en paix
Sur son fond nivelé de marne;

Mais ici plus rien de vivant
N'éveille l'eau de sa paresse,
Pas une araignée, et le vent
La frôle seul d'une caresse.

Dans un canal plein jusqu'au bord,
Mais que nul trafic n'achalande,
Si vous voyiez comme elle dort
L'eau dormante de la Hollande.

Tout reflet en elle affaibli
Flotte aux profondeurs incertaines
Comme parfois dans notre oubli
Repassent des choses lointaines.

Le ciel, aux trous d'un rameau lourd,
Hésite, se penche, et s'il plonge,
Qu'il soit bleu, noir, bruyant ou sourd,
S'immobilise en ciel de songe.

On ressent cette affliction
Des vieillards morts à toute envie,
Et du dédain pour l'action
Dans la bataille de la vie.

Alors pour changer de milieu,
Au café de la place où j'entre,
Je me mêle aux bourgeois du lieu.
Tous, leurs bras croisés sur le ventre,

Ils fument, et sont fort civils.
La joie éclaire leur teint rouge.
Mais à quoi diable pensent-ils ?
Quand ils boivent, pas un ne bouge,

Et les gouttes de la liqueur
Perlent aux poils blonds de leur lippe...
Un peu de couleur, pas d'odeur :
C'est le pays de la tulipe.

ÉMILE DODILLON.

I

A-N-UN PETACHO

Toujour parlo di chato e toujour n'en barbelo;
Voudrié touti lis embrassa;
Entre qu'uno vèn a passa,
Bruno o bloundo, autant lèu la seguis et la bèlo.

E se cremo de-longo au fió de si parpello;
Se parlo de li caressa
Semble que vai tout estrassa;
Lou fichu, lou boumbet, lou faudau, la gounello!

Mai d'asard s'uno chato un jour ié sauto ou còu,
Esfraia se desfai de sa brassado... a pòu
Di poutoun de soun poulit mourre.

Courre, mignoto, ris et courre!
Ounte anaves turta, pauro bello? que vos?
Es de pèiro, es de maubre, es de fèrre, es de bos!

TH. AUBANEL.

I

A UN POLTRON

Il parle sans cesse des filles et sans cesse il les convoite; il voudrait toutes les embrasser; dès qu'il en vient à passer une, brune ou blonde, aussitôt il la veut et la désire.

Et il se brûle sans cesse au feu de leurs prunelles; s'il parle de les caresser, on dirait qu'il va tout déchirer : le fichu, le corset, le tablier, la jupe!

Mais, par hasard, si une fille un jour lui saute au cou, effrayé, il se dégage de ses bras... Il a peur des baisers de son joli minois.

Cours, mignonne, ris et cours!... où allais-tu heurter, pauvre belle? que veux-tu? Il est de pierre, il est de marbre, il est de fer, il est de bois!

II

AU MÊME

Es de pèiro, es de maubre,
es de ferre, es de bos.

Nàni ! lou drole es pas de maubre ni de fèrri.
En fàci la jouvènço e davans la bèuta,
Tout soun sang boundo et boui dins sa car de misèri,
D'un estrange aguihoun es pougnegu, fouita.

Mai lucho ! noun i 'entrai d'estre un brau, un gimèrri,
De la pouisounarié publico a rèn tasta,
E s'adoro l'Amour, abouris li mistèri
E lou chalun mourtau de l'orre iniquita.

Quand passon, bruno e bloundo e castano e roussello,
Lis ardido roufiano e li tendri piéucello,
Fugis... e d'estre caste a l'aspre e dous bonur.

E lou bon Dieu ié parlo e vai, lou front tranquile,
Dins un cors sanitous pourtant soun amo d'ile :
De-longo, o bèu jouvènt, rèste grand, rèste pur !

TÉODOR AUBANEL.

Toulouse, lou 4 de mai, 1873, 2 ouro de matin.

II

AU MÊME

Il est de pierre, il est de marbre, il est de fer, il est de bois.

Non! le garçon n'est pas de marbre, ni de fer. En présence de la jeunesse et devant la beauté, tout son sang bondit et bouillonne dans sa chair de misère ; un étrange aiguillon, et le fouette et le point.

Mais il lutte! il ne lui sied pas d'être un taureau ou un mulet; à l'empoisonnement public il n'a jamais goûté, et s'il adore l'Amour, il abhorre les mystères et le charme mortel de la triste iniquité.

Quand passent brunes, blondes, rousses et châtaines, les drôlesses hardies, les tendres jeunes filles, il fuit... et d'être chaste il a le bonheur âpre et doux.

Et le bon Dieu lui parle, et il va le front calme, portant dans un corps sain sa belle âme de lys; longtemps, ô beau jeune homme, reste grand, reste pur!

Toulouse, le 4 mai 1873, 2 heures du matin.

SUR UN PORTRAIT

Quel âge? Devinez, et devinez quelle âme?
A-t-elle aimé? Cherchez à lire dans ses yeux
Où réside un esprit deux fois mystérieux :
Cet esprit de la femme et de la grande dame.

O mensonge des yeux! Il en est dont la flamme
Brûle sur les débris d'un cœur si froid, si vieux!
Et d'autres dont l'azur languissant et pieux
Est un rideau tendu sur une toile infâme!

Mais les yeux que voilà sont fins autant que fiers.
On se plaît à rêver dans leurs abîmes clairs
Quelque noble roman où rien ne fut souillure,

Roman qui pour toujours demeurera caché!...
Toute femme est coquette, et même la plus pure
Sait taire sa vertu comme un joli péché.

PAUL BOURGET.

BIBLIOGRAPHIE

L'Armana prouvençau per lou bel an de Diéu 1889 (35e année). Cost. 10 sóu. Avignon. Roumanille.

Bonne nouvelle pour les gourmands et les gourmets de littérature méridionale!

L'Armana prouvençau vient de paraître, *l'almanach* de 1889. Saluons les immortels et bienfaisants principes de notre cher et illustre Félibrige, que Dieu et la *Capoulié* protègent; l'amour et la défense de la petite patrie, *de l'oustau*, de sa langue, de ses traditions, la haine de l'abominable et malfaisant cosmopolitisme!

Et quel *armana* le bon *Capoulié* nous offre, cette année trente-cinquième! Dégustez donc cet échantillon, *li Testo d'ase*, souvenir d'enfance de Mistral, des pages de belle et claire prose par la plume qui a écrit l'adorable préface des *Isclo d'or*, *li Carretié*, *lou Bachelié de Nîmes*, *li Rèi*, etc., etc.; des *Cascareleto* ineffables de l'ineffable *Cascarelet*, des contes enchanteurs de l'enchanteur Rouma, et entre tous *Lou gros manescau*, dont on dira des merveilles ; de beaux vers à foison, des histoires folles, des proverbes sages, une avalanche de sonnets dont la plupart valent de longs poèmes, une chronique débordante, des bibliographies, de la musique; enfin *de que? de tout!*

En vérité, je vous le dis: *Vous n'en liparés li brego.*

M. F.

L'esprit et la sagesse des autres, recueil de pensées, choisies par E. Quartier-La-Tente, in-24. Paris, Fischbacher, éditeur.

Voici un recueil de pensées, tirées pour la plupart des écrivains contemporains et qui nous paraît différer très heureusement dn ses congénères, tant par la variété de l'esprit et du ton des auteurs, que par l'élégance et la perfection du volume.

Notons, au courant de la lecture, quelques-unes des plus frappantes réflexions de ce *maximier :*

Si le monde n'oubliait pas, il n'aurait plus qu'à finir, car je crois vraiment que tout a été dit. A. Dumas fils.

A partir de quarante ans, il semble que les années n'aient que six mois.
Aurélien Scholl.

La politique est l'art de s'accommoder aux circonstances et de tenir parti de tout, même de ce qui déplaît. Bismarck.

Ceux qui sont à vendre ne valent pas la peine d'être achetés. ANDRIEUX.

La dernière des servitudes est celle qui change de maître chaque jour, sans jamais cesser d'obéir Edmond ROUSSE.

Annoncer le succès qu'on désire a toujours été le meilleur moyen de le faire arriver. Duc de BROGLIE.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. A. DUMAS, fils.

Si la pauvreté est parfois une école de vertu, la misère est presque toujours une école de vice. Pierre LAFFITE.

Quand on a trop souffert, on ne pense plus. La stupidité, c'est le coup de grâce de la misère. Anatole FRANCE.

Soyons puritain en principe, mais indulgent dans la pratique.
Carmen SYLVA.

La calomnie est comme la fausse monnaie : bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise, la font circuler sans scrupule. Comtesse DIANE.

La médisance est encore le plus grand lien des sociétés. GONCOURT.

Celui qui vous enseigne à vous défier de tout le monde, vous invite à vous défier de lui. VALTOUR.

Ne redoute pas les montagnes, mais méfie-toi des grains de sable.
Noel BLACHE.

La jalousie, ainsi que toutes les passions, peut devenir une force, si on la dirige. Albert DELPIT.

Nos douleurs s'usent, même quand nous les nourrissons de solitude.
Edouard ROD.

En vieillissant, nous perdons nos qualités et nos défauts, nous n'en gardons que l'habitude. Henri BECQUE.

Notre expérience se compose plutôt d'illusions perdues que de sagesse acquise.
L'abbé ROUX.

On a, jeune, des larmes sans chagrins, vieux, des chagrins sans larmes.
L'abbé ROUX.

Il faut aussi de l'amour-propre pour être timide. TOURGUENIEV.

Les gens faibles ne plient jamais quand ils le doivent.
Cardinal de RETZ.

Chez les femmes, l'idée de devoir ne se sépare guère de l'idée religieuse.
Octave FEUILLET.

La sécurité est la récompense de la droiture et de l'innocence. BOSSUET.

Que ferait une âme isolée dans le ciel même ?
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

La curiosité est la dernière passion des vieilles gens. Paul BOURGET.

Je crois fermement, pour ma part, qu'à force de les aimer, on empêche les gens de mourir. Jules SANDEAU.

Mme E. Quartier-La-Tente a divisé à merveille son volume de plus de trois cents pages (imprimé à ravir, sur papier vélin teinté, avec encadrements rouges, par MM. Attinger frères, à Neufchâtel). Il nous montre la *vie sociale*, sous

ses différents aspects. Puis la *vie intellectuelle* et la *vie individuelle* ont leur tour. Les pensées, si diverses et si bien choisies, sont groupées de la façon la plus heureuse, — et c'est un livre à relire souvent.

Jan de la Lune, par M. Firmin Boissin. 1 vol. in-18. — Paris, Savine, 2e édition.

Celui qui n'a pas vu le Midi cévenol n'a rien vu. Je l'ai entrevu de la portière d'un wagon, en quittant Paris par la ligne du Bourbonnais. Après Langogne, le convoi file au cœur du Vivarais. Il est difficile d'imaginer une région plus austèrement belle. Des montagnettes hérissées d'herbes courtes où danse un soleil fou, des vaux cavés en bassins, un immense parc de collines sautant les unes sur les autres, se poussant, se croisant, se coupant, s'escaladant, se culbutant, — tel un troupeau d'ânesses au marché quand tous les noirs museaux se posent sur toutes les croupes grises; — puis des bastides étincelant d'un blanc cru, leur rideau de toile rousse ou bleue s'effiloquant aux seuils, sur les terrasses des rangées de géraniums, de basilics, de plantes grasses dans des pots, et encore des sommets arrondis où l'on dirait d'un vent de mer flottant : c'est presque la garrigue aixoise, toutes les fois que le souffle chaud des fenouils, des romarins et des menthes sauvages traverse bravement la fumée de P.-L.-M., dilatant les narines des voyageurs que le train rapatrie.

C'est là que M. Firmin Boissin a promené les figures homériques de son roman rural *Jan-de-la-Lune*, ces chouans vivarais qui, de 1792 à 1800, tinrent tête aux jacobins, autrement dits *bisets*, à cause de leur casaque en grosse étoffe bise; les royalistes arboraient une ciboule à leur chapeau, d'où leur nom de *cébets* (*cebo*). L'auteur a connu chez son père leur ancien chef, devenu muletier, charrieur de vin. Jan Castanet ou Jan-de-la-Lune, ou Jan-le-Neci, ou Jan Cassibraille, est mort en 1873, à cent deux ans. Un rude et solide gars, le frère cadet de Calendal et de Réginel, le héros de Félix Gras, ces deux incarnations de l'idéal humain valeureux et doux.

Jan Castanet a, comme eux, la beauté de l'âme et celle des membres, la puissance du bras et celle du sourire. Il n'aime qu'une femme — la gitanette recueillie chez son oncle, curé de Chambonnas, — Daïa en bohémien, en chrétien Margaride, Margari ou Margaridette. Il ne soutient qu'une cause, celle du roi, n'a qu'une sorte d'ennemis, les bisets auxquels il joue mille tours; il plante le drapeau blanc sur l'arbre de la liberté en pleine foire de Saint-Genest-de-Bauzon; il défend, à lui tout seul, la brèche de Païolive; les bleus l'enfument; il échappe à l'asphyxie en se mettant en communication avec l'air extérieur au moyen du canon de son fusil.

Pour les nécessités de la cause il diffère longtemps son bonheur, son union avec Margaride. Marié, il ne néglige pas pour cela la chouannerie. Pourtant ce mariage, il le tient pour éternel. Quand le bizet Chauffremont, devenu commandant des colonnes infernales, lui tue sa femme, que le vieux débauché avait longtemps convoitée autrefois, Jan-de-la-Lune tire sur l'assassin comme sur un perdreau; puis, amnistié de tout, s'en va faire le tour d'Europe sous Napoléon. A la paix, toujours serré dans son veuvage absolu, il adopte l'errante vie des muletiers montagnards, et ce n'est que dans l'extrême vieillesse qu'il retombe dans la songerie de ses premiers ans, dans ce doux lunatisme auquel il devait son prin-

cipal sobriquet. Il mourut, s'entretenant avce sa Margaridette, par une des fenêtres ignorées de l'âme qui ouvrent sur le paradis.

***

On peut juger de l'insurrection par celui qui en fut l'âme. Quant au curé Claude-Sylvestre Eyral, ce n'en était que le premier conseiller. A la différence de l'abbé Bernier dont les avis furent si funestes aux catholiques de l'Ouest, ce prêtre était capable de mener à bien le soulèvement du Vivarais. La mollesse et l'incapacité des autres chefs le paralysèrent. Il fut pris et guillotiné. Je recommande aux lecteurs de *Jan-de-la-Lune*, la scène où Claude Eyral bénit le mariage de Margari et de son neveu du haut de l'échafaud — et aussi la marche nocturne des cébets rapportant le cadavre tronqué du martyr royaliste. Cela est vraiment grand; on pense au vocerro de *Colomba*, quand les cébets, farouches, dans le tremblement des torches, étendent la main sur la bière, en chantant :

Paoure prieou, paoure prieou!
Repaous'en paz, te venjaren! *(1)*

Derrière Jan Castanet et Claude Eyral, se meut une houle de têtes originales: Etienne Brugal, l'aïeul maternel de M. Boissin, le paysan sensé, capable de se faire tuer pour le roi, mais non sans réserver les justes franchises du peuple, — le père Duchamp. le paysan biblique, tel que Mistral l'a dépeint dans son *Meste Ramon*, d'après les souvenirs du *mas* paternel, — la Talabrène, une maudite donneuse de philtres, — le chevalier de Pazanan, brave, joli, coquet, au point de montrer le sourire de ses dents blanches à la guillotine, — Lagondrille, le bon biset, — Chastagner de Burac, le mauvais cébet, et tant d'autres. Ce *Jan-de-la-Lune* est avant tout la galvanisation d'un peuple, et ceci ne veut pas dire qu'il faille en dédaigner les tableaux de passion, un peu nus, mais chastes, ou les documents d'histoire, ou les chansons populaires qu'a recueillies M. Boissin, celle-ci par exemple : les aïeules de chez nous la savent encore, et elle est toujours rythmée par le déhanchement berceur des nourrices :

Soun, soun,
Veni, veni!
Soun, soun,
Veni, veni doun!
Lou soun-soun
Ne vóu pas veni;
Moun Glaudoun
Ne vóu pas dourmi.

(1) Pauvre prieur, pauvre prieur!
Repose en paix, nous te vengerons!

(2) Sommeil, sommeil. — Viens, viens! — Sommeil, sommeil, — Viens, viens donc. — Le sommeil-sommeil — Ne veut pas venir; — Mon Claudon — Ne veut pas dormir! — Sommeil, sommeil — Viens, viens! — Sommeil, sommeil. — Viens, viens donc!

Soun, soun,
Veni, veni!
Soun, soun,
Veni, veni doun! (2)

Selon moi, le seul défaut est que tout ceci soit juxtaposé plutôt que fondu. Mais c'est une question de pratique, et M. Boissin en est à son premier roman.

Il ne pouvait, pour son début, faire de meilleur choix que cette peinture et cette histoire du pays natal. Le roman moderne, tout en observation, en vision précise et brillante, doit finir par s'alimenter aux souvenirs d'enfance de l'artiste. De toutes nos impressions, est-ce que les plus colorées ne sont pas les plus anciennes, celles qui nous ont frappé de meilleure heure? Plus tard, on raffine sa sensibilité, on l'exerce aux détails, mais pour l'intensité du coup de lumière, nul n'égale l'enfant quand il entr'ouvre ses yeux frais. Je me rappelle ma première hirondelle, la première, entendons-nous, que j'aie remarquée, dont j'aie demandé le nom. Le bleu où je la vis nager, le noir lustré de son petit corps pointu, sont des bleus et des noirs que je n'ai pas revus, que je n'espère plus revoir dans la nature, tant ils ressortaient éclatants sur ma rétine vierge.

Il doit naître de là, et la chose est en train, toute une littérature provinciale. On ne se contente plus de reproduire les aspects, les points de vue, on veut rendre pareillement le parler du village. Quelques-uns diront que c'est la ruine de la langue nationale. J'avoue que je n'éprouve aucunement cette appréhension.

Je me réjouis de ce que le français s'engraisse de la jonchée de nos patois sur le retour. Rabelais, Montaigne, et Henri IV (dans ses lettres), n'en ont-ils pas profité? Il est vrai que M. F. Boissin va dans ce sens plus loin que Daudet, plus loin que Ferdinand Fabre. Mais là encore, où marquer la limite? Affaire de mesure, de tact.

La première édition de *Jan-de-la-Lune* a eu un grand succès dans le Midi, preuve qu'on a compris, et pourtant!... A la vérité, je ne sais pas le languedocien, mais si, malgré ma connaissance du provençal, des termes ou trop vieux ou trop locaux m'ont mis en défaut, comment voulez-vous que les pauvres gens du Nord s'en tirent?

A la place de M. Boissin, j'aurais imité Richepin, qui a ajoute à ses *Gueux* un glossaire de l'argot. J'aurais fait suivre mon *Jan-de-la-Lune* d'une liste des idiotismes du cru.

Jan-de-la-Lune mérite autre chose qu'une vogue de clocher, qu'une célébrité de canton. Si, par exemple, ils avaient compris entièrement la belle page des *muletiers*, beaucoup de nos confrères parisiens eussent-ils gardé sur M. Boissin un mutisme injurieux? Non, sans doute, à moins que la Justice, bannie de cette terre, n'ait pas trouvé le moindre abri au cœur de nos critiques!

Charles Maurras.

Le Système du Monde, poème posthume, par M. C. Roche, Gap 1887.

Bien que l'auteur de ce poème n'ait pas appartenu au Félibrige, nous ne laisserons pas passer la publication qu'en viennent de faire ses deux fils, félibres éminents de l'Ecole des Alpes, sans la recommander à nos lecteurs. M. C. Roche fut un décentralisateur passionné et un fervent de la Provence. Ses nombreux travaux

concernant sa petite patrie, l'attestent et le font même populaire dans ses montagnes. Quant au poème qui nous occupe, nous ne saurions en donner une meilleure idée que par les deux appréciations qui suivent :

« On lira avec un intérêt bien vif, a écrit Mistral aux fils de l'auteur, ce remarquable poème du *Système du Monde* où les merveilles de la mécanique céleste sont décrites avec une largeur, une élévation et une clarté bien dignes du sujet. Ce poème didactique révèle une belle âme de poète et de croyant qui a chanté son *Laudate* sur le plus haut des thèmes scientifiques.

« Je vous envoie tous mes remerciements et je vous félicite d'être les fils d'un poète qui maniait si bien la grandiose harpe d'Aratus. »

Voici les élégantes stances de M. de Berluc-Perussis :

A MM. Achille et Célestin Roche en gramaci dóu libre de soun paire

Ero un fiéu di mount, naut de cor
Enebria di sublimi cavo ;
Soun amo, en vers fièr, s'escampavo,
Quand, subran, l'agarris la mort.
Que devendran aquéli pajo
Ount a canta tout ço qu'ei grand ?
Estès siau : si nóblis enfant
Sauvaron proun soun obro majo.
E lou pouèto renadiéu
Boundo, en estrofo mai que bello,
De nôstis Aup fin qu'is estello,
E dis estel lo fin qu'à Diéu.

C'était un fils des monts, un cœur haut, — Enivré des choses sublimes ; — Son âme en vers fiers s'épanchait, — Quand soudain la mort l'assaillit.

Que deviendront ces pages — Où il a chanté tout ce qui est grand ? — Ne craignez rien : ses nobles enfants — Sauront bien sauver son œuvre majeure.

Et le poète ressuscité — Bondit en strophes merveilleuses, — De nos Alpes jusqu'aux étoiles, — Et des étoiles jusqu'à Dieu.

A. G.

— *Boui-abaisso*, par Auguste Thumin, contes et poésies provençales, avec musique, Un vol. in-18. Aix-en Provence, chez Remondet-Aubin.

— *Istori Causido dóu Sadi de Gulistan*, *revera pèr L. Piat*, à Montpellier, Imprimerie Hamelin. 2 éditions : in-8° écu, 2 fr. In-4° écu vergé glacé, pages encadrées à deux couleurs, avec une introduction française de Ernest Hamelin, tiré à 50 exemplaires, 20 francs.

M. Auguste Thumin, vient de publier chez Remondet-Aubin, à Aix, un volume provençal qui fait quelque bruit et le place au premier rang des écrivains provençaux de Marseille.

Bouiabaisso, tel est le titre pittoresque de ce recueil qui « pique au nez » mon ami, le patron Jean-Pierre, ne s'exprimerait pas autrement pour parler du bon parfum qui monte de ces pages où *galejado* en prose et joyeux contes en vers sentent la roche et l'algue. Un peu légers parfois, pimpants toujours et déhanchés à la façon des filles de Saint-Jean portant sur la hanche quelque *banaste* débarquée à peine, ces récits marseillais mettront en belle humeur ceux qui aiment la gaieté franche du Cascarelet de Roumanille. Et cette fois, comme

il s'agit d'un Cascarelet de la côte, un peu de safran aux narines le rend gouailleur et querelleur, ce qui lui donne une jolie allure de *ribeirôu* endimanché.

Par moments, une note plus douce chante dans ces vers à la diable et fait songer à la romance sentimentale qu'on entend, par les soirs de clair de lune, dans notre rade, sous le ciel bleu des nuits d'été, — lorsque les amoureux rentrent au port dans leur barque au roulis mélancolique, et se souviennent de la poétique soirée passée au large, sous les rochers du Château-d'If, loin du monde et près de leur rêve.

Je suis vraiment heureux de pouvoir présenter à mes lecteurs ce poète exquis dont la modestie a fait presque un isolé, jusqu'au jour où quelques amis, jaloux de lui voir prendre sa place dans le monde littéraire, l'ont décidé à publier ses œuvres provençales. Mistral lui-même, dans une lettre-préface fort belle, a consacré ces poésies qui appartiennent à notre littérature. Et pour montrer son admiration, M. Auguste Thumin a élevé, dans la riche bibliothèque où les objets d'art les plus rares se mêlent à une collection de souvenirs curieux, un véritable autel, un pieux monument à la louange du maître de Maillane. C'est une vitrine dans laquelle sont exposées toutes les épreuves du Dictionnaire provençal de Mistral, corrigées par lui-même, et que l'auteur de *Bouiabaisso* n'a su se procurer chez l'éditeur Remondet qu'en concurrence avec le duc d'Aumale, amateur passionné, on le sait, de raretés historiques.

Entre autres belles pages que plus d'un « majoral » aurait voulu signer, citons « Souto lou Fais », « Margarideto », et le sonnet « l'Aioli », qui vient d'être couronné au concours de Paris.

Pour terminer, nous ne pouvons résister au désir de recommander très haut la *Farandoulo de la Mar* : le « Félibre dóu Boui-Abaisso » a fait lui-même la musique, si originale, et la traduction, si heureuse, en vers français, de cette poétique Farandole.

La première édition de *Bouiabaisso* est en vente chez tous les libraires de Marseille ; et la Revue compte trop de bons Marseillais au palais fin, pour qu'il soit utile de recommander plus longuement cette excellente pêche d'un amateur connaissant les bons fonds et sachant apprêter le poisson de roche selon la coutume : un filet d'huile, pas mal de safran, une gousse fraîche, et le tout lestement enlevé dans un grésillement de sarments secs provenant d'une bonne vigne.

***

Un éditeur de Montpellier, qui a conservé les principes des imprimeurs anciens, érudits et artistes, M. Ernest Hamelin, vient de publier les *Istori Causido dôu Gulistan de Sadi*, traduites du persan en provençal par M. L. Piat, gérant du consulat de France à Bassorah.

« Vivre à quelques centaines de lieues de Montpellier, habiter en Turquie » d'Asie, parler couramment le persan et cultiver le provençal, n'est pas le fait » de tout le monde. C'est cependant le cas de M. Piat, gradué de l'Ecole des » langues orientales et gérant du Consulat de France à Bassorah. Il nous a fait » parvenir une traduction du *Gulistan*, ou *Jardin des Roses*, le poème persan de » Sadi. »

C'est en ces termes que, lors du Concours de la *Société romane* de 1883,

M. Jules Itier, rapporteur du jury de prose présidé par Roumanille, annonçait l'intéressant travail que nous présentons.

Le *Gulistan*, de M. Piat est, sinon une création, du moins une résurrection d'une œuvre aujourd'hui assez oubliée, pour qu'elle ait toute la saveur d'une nouveauté. Quel joli « jardin » philosophique que ce recueil d'historiettes, d'anecdotes, de sentences, mêlé de vers et de prose, qui, sous une forme très pure, avec une sobriété de style qui tranche vivement sur les hyperboles habituelles aux écrivains orientaux, est encore une œuvre provençale de haute valeur. L'édition de M. Hamelin est une merveille que voudront posséder les collectionneurs. D'ailleurs, M. Hamelin a suffisamment montré ses qualités artistiques en écrivant pour cet ouvrage une *Introduction* remarquable, claire et savante, et bien digne de figurer en tête de ce volume.

La Revue consacrera d'ailleurs à cet ouvrage une analyse littéraire développée.

*
* *

« A propos d'un livre canadien », le comte de Toulouse-Lautrec, un gentilhomme de notre vieille Provence, et qui s'honore d'être aussi gentilhomme de lettres, vient de publier une intéressante plaquette. Je sais peu d'écrivains modernes ayant conservé comme M. le comte de Toulouse-Lautrec, avec les allures chevaleresques de notre race, le goût de la littérature claire, forte, limpide, — et latine comme la mer dont elle a gardé tout le sel. Et quel don d'évocation! J'ai lu, dans cette brochure, des descriptions qui ont fait passer dans ma tête la vision d'un paysage canadien, fixé pour jamais maintenant dans ma mémoire.

Cet ouvrage n'a été imprimé que pour les amis de l'auteur; je ne puis donc en recommander la lecture; mais j'ai tenu à saluer, de loin, ce fier descendant d'une famille de Provence, dont la plume sert la littérature française comme l'épée de ses ancêtres a servi la Nation provençale, et qui, dans son château de Saint-Sauveur, en Albigeois, garde fidèlement nos traditions, notre esprit et notre langue.

AUGUSTE MARIN.

LA CHANSOU LEMOUZINA (l'Epopée limousine), par Joseph Roux, félibre majoral, texte et traduction. Un gr. in-8° sur papier teinté. Paris. Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte.

Je reçois le magnifique volume des chansons de geste de notre collaborateur et ami l'abbé Joseph Roux, et je relis ces poèmes, par une journée d'automne aussi mélancolique que le glorieux pays qu'il a chanté. Voilà près de six ans que j'annonçais au public des félibres ce maître-livre du grand épique limousin (1). Depuis, et avant de grouper ces pages de l'histoire de sa province en un ensemble harmonieux, l'abbé Roux s'est illustré par la publication de ses *Pensées*, aujourd'hui si justement célèbres qu'il serait superflu d'en reparler ici. On n'a pas oublié que la *Revue*, la première, leur avait prédit le succès.

Mais elle n'avait pas cessé non plus de s'occuper des « Chansons » de l'abbé Roux, et c'est ce livre qu'elle veut recommander aujourd'hui, comme un durable monument de la Renaissance méridionale.

Toute l'âme de ce coin de France, d'où partit la civilisation première de l'Occi-

(1) *Un félibre limousin, Joseph Roux.* Gr. in-8° de 24 pages. Avignon, Roumanille, 1883.

dent, quand il se laissait persuader par des chanteurs de « langue limosine », se lève de ces nobles fresques d'artiste patriote, bien vivante encore sous sa tristesse.

Il est le troubadour suprême du Limousin. Il a clos la liste de ses chanteurs nationaux. Puisse son hymne de désespérance faire surgir de jeunes apôtres de son attendrissement et de sa foi.

Saint Martial de Tulle — Cesaren — Gondebaud — Gaiffre — Charlemagne Goulfier de Lastours — Bertrand de Born — Bernard de Ventadour — Clément V — Pierre Roger — Jean Baluze — Madame de Pompadour — Fillotas, Boria, d'autres encore qui vivent dans la légende et dans l'histoire du Limousin se dressent comme autant de résurrections d'un pays si déchu, d'une province si dédaignée après tant de grandeurs.

Et quel que soit le jugement qu'on porte sur ces poèmes, au nom d'une critique corrompue de dilettantisme, on y reconnaîtra, du moins, un sentiment profond de la terre natale, de la petite patrie, exprimé dans une langue sonore et ingénue, avec une naïveté digne des vieux épiques, ce qui dans cet âge impersonnel et hypocrite, est une originalité suprême.

PAUL MARIÉTON

Armana Marsihès, sous la direction d'Auguste Marin (1re année) Marseille, chez tous les libraires.

Nous recevons à la dernière heure l'*Armana Marsihès*, de notre collaborateur Auguste Marin. Sans y trouver, comme l'annonçaient les journaux méridionaux, les noms de Mistral et de Roumanille évidemmeut réservés à l'almanach classique d'Avignon, la table nous promet le régal d'œuvres en vers ou en prose de Félix Gras, Roumieux, Clovis Hugues, J. Huot et la phalange des *escoulan de la mar*.

Le *Cascarelet* légendaire de l'*Armana prouvènçau* est ici remplacé par *Lou galejaire*, *Rimo — Saouço* et *Garlaban*, et une liste des *voto* et des *fièro* de Provence se développe aussi en tête, avec un calendrier marseillais.

La couverture est formée d'une ancre symbolisant l'espérance et d'un astre à à seize rayons comme l'étoile des Baux, avec cette devise : *Sèmpre luse*, et cette autre: *Massiliam naviges*... Nous souhaitons bon vent dans la voile à l'*Armana* d'Auguste Marin.

A THÉODORE AUBANEL

Si vous aviez vécu, jadis, au temps des papes,
Dans Avignon fleuri de pourpre et de brocart,
Où le reître hardi coudoyait le frocard,
Où l'améthyste et l'or ruisselaient sur les capes,

Amant désespéré de la sainte Zani,
Sans doute vous fussiez entré dans la prêtrise,
Mais, seul enchantement pour le cœur qui se brise,
Votre Muse eût chanté son tourment infini.

Dans l'éblouissement de sa blanche envolée
Elle eut dit à la terre, elle eut dit à la mer
La blessure profonde et le calice amer
D'une âme qu'un regard n'a jamais consolée.

Et dames et prélats, artistes et seigneurs,
Emus par l'amoureux, ravis par le poète,
Vous eussent acclamé, dans un beau soir de fête
Où l'on vous eût rendu de suprêmes honneurs ;

Pétrarque vous eût ceint de la couronne verte;
Laure aurait vu pâlir l'éclat de son renom,
Les rayons du soleil qui fait vibrer Memnon
Ayant ensanglanté la *Grenade entr'ouverte!*

Puis le temps eût fini par guérir votre mal
Dont il ne resterait, ó fière survivance!
Que de beaux vers écrits en langue de Provence,
Et le Saint-Père eût fait de vous son cardinal.

RAOUL GINESTE

LES FÊTES RHODANIENNES

(PREMIER ARTICLE)

Les fêtes méridionales, — toute la presse française en témoigne — ont été un grand triomphe pour le Félibrige et la Cigale, et pour l'esprit de décentralisation.

Ces manifestations, sans exemple dans l'histoire littéraire de notre pays, ont ouvert comme une ère nouvelle de vie intellectuelle et d'originalité provinciale.

« Grâce aux Cigaliers et aux Félibres, a écrit M. Albert Tournier, héritiers militants des traditions du Gai Savoir, trois provinces de France, unies par le culte de l'idéal, ont vu leurs citoyens fraterniser, oublier un moment leurs discordes, glorifier les souvenirs du passé, préparer la concorde pour l'avenir, sous la seule influence de l'amour de l'art et de la poésie, si vivant dans le cœur des populations méridionales.

« Paris, qui centralise d'habitude tout le mouvement de la pensée, a cédé le pas, pour quelques jours, aux villes romaines du Midi, qui ont été le théâtre de nos incomparables fêtes, — où les foules enthousiastes ont acclamé des lettrés et des artistes. »

Nous avons publié le programme de ces fêtes. Les *Sensations d'un félibre* de M. Paul Mariéton en noteront les incidents principaux, dans le présent numéro de la Revue et dans ceux qui vont suivre.

Nous en publierons ici les documents officiels, tels que les discours d'Henry Fouquier, président de la Cigale, à Die, à Orange, au Pont du Gard; de Mistral à Avignon, etc...

Parmi les Cigaliers qui ont fait partie de la poétique caravane, nous citerons, outre M. Henry Fouquier, M. Deluns-Montaud, ministre des Travaux, qui a affirmé hautement en arrivant à Orange sa qualité de Cigalier et de Félibre, MM. Henri de Bornier, Sextius Michel, Paul Arène, Clovis Hugues, Eugène d'Auriac, Madier de Montjau, Maurice Faure, Jules Gaillard, Chevandier, Albert Tournier, Guillaume Guizot, de l'Institut, Mounet-Sully, Élie Fourès, Boudouresque, Paul Mounet, Caristie-Martel, Félicien Champsaur, Eugène Baudoin, Léon Barracand Jourdan, Amy, Injalbert, Edmond Hugues, Mallet, Félix Granet, Saint-

Martin, Rodolphe Burgues, Jules Uzès, Laurent Léon, Injalbert, le sénateur Lisbonne, Constantin Roche, Jules Salles, Aymé-Martin, Francis Silvestre, Gaillard (de l'Isère), Gustave Richet, Eschenauer (de Cette), etc.

Parmi les Félibres, on remarquait Frédéric Mistral, Roumanille, Félix Gras, Louis Roumieux, Marius Girard, Albert Arnavielle, Paul Mariéton, Langlade, Jean Monné, Huot, Tavan, Ernest Plantier, le docteur Geoffroy, Martin (de Nîmes), etc.

Diverses notabilités de la science et de la politique, qu'il faudrait nommer par centaines, assistaient également aux fêtes. — Citons au hasard : MM. Francisque Sarcey, Paul Meyer, professeur au Collège de France, Dr Ollier, de l'Institut, Alexis Mouzin, l'auteur de l'*Empereur d'Arles*, Léon Clédat, professeur à la Faculté de Lyon, directeur de la *Revue des Patois ;* Félix, conseiller à la cour de Rouen, président de la Société normande de géographie ; de Villanova, député de Grenade aux Cortès ; Ronjat, procureur général à la cour de cassation ; Adolphe Brisson, Stoullig, le capitaine Maujan, les députés Germain Casse, Guillot, Étienne, Desmons, Jamais, Gilly, Richard (de la Drôme), Crémieux, Pascal, adjoint au maire de Nîmes ; Alexandre Ducros, Pierre Baragnon, Jouve, etc...

DISCOURS DE M. HENRY FOUQUIER

PRÉSIDENT DE LA CIGALE

A L'INAUGURATION DU BUSTE DE LA COMTESSE DE DIE

Messieurs,

Pour parler dignement des poètes, rien ne vaut les poètes. Vous allez en entendre, tantôt, qui vous charmeront en racontant ou en célébrant la gloire de la comtesse de Die, la poétesse légendaire dont nous inaugurons le monument.

Moi, je ne viens, messieurs, qu'en simple avant-propos, comme disait un poète qui n'aimait pas les préfaces, — ni probablement les discours, — et je n'aurai garde de me priver du mérite, toujours facile et toujours apprécié, d'être bref. Cependant, ayant le grand honneur d'être le Président de la Société *la Cigale*, à qui est due, ainsi qu'aux félibres de Paris, l'initiative de la fête d'aujourd'hui, je ne puis me dérober au devoir de remercier publiquement tous ceux qui nous ont aidés dans notre tâche, tous ceux qui ont voulu, avec nous, rendre hommage à la comtesse de Die, et, en particulier, je dois remercier la femme, sculpteur

émérite, à qui nous devons le beau buste qui vient d'être découvert.

Cette image de la comtesse est-elle ressemblante ? Je n'en jurerais pas et vous savez que non. Il y a six siècles qu'est morte la femme-poète qui avait hérité de la seigneurie de Die, la gouverna peut-être mal — on n'en veut pas aux poètes pour un peu de mauvaise politique — mais la charma par son talent et la toucha par son amour. Ce fut ici qu'elle chanta et qu'elle « brûla », comme dit énergiquement Byron en saluant l'île de la Grèce où mourut Sapho. Il reste peu de chose de son œuvre, mais un grand souvenir : c'est ainsi que, dans la cassette où ont été serrées les douces lettres d'amour, même lorsque le temps les aura détruites, persiste un parfum délicat.

C'est un hasard heureux ou, pour mieux dire, c'est une bonne fortune précieuse qui nous a permis de commencer par Die la tournée de nos fêtes cigalières et félibréennes. Ici la Provence et le Dauphiné se donnent la main. A qui nous reprocherait de voir et de célébrer trop exclusivement, dans la Provence seule, la tradition, l'esprit, le génie méridional français, nous répondrions que nous sommes venus à Die chercher le souvenir de la comtesse Dauphinoise, pour le porter à Orange, à son ami le troubadour Raimbaud. A six cents ans de date, on peut, sans inconvénient, s'entremettre à rapprocher les amoureux... car, ce que nous réunissons ici, dans l'évocation du lointain passé, ce sont deux poètes, qui eurent en eux l'âme poétique du Midi, cette âme éparse en ses provinces diverses, variée dans ses expressions, mais non dans ses sentiments, faite à la fois de la tradition latine, de l'instinct permanent de la race et peut-être, par-dessus tout, de la nature qui nous entoure, de la beauté du ciel et de nos montagnes, de ce contraste constant d'impressions douces ou fortes auxquelles personne n'échappe et qui fait que, chez nous, le lettré de la ville et le berger de l'alpe ont le même patrimoine héréditaire de poésie et goûtent, à un égal degré, le charme et la saveur de notre vieille langue...

Cette âme poétique du Midi, à Die, c'est une femme qui la représente : et c'est la cette bonne fortune dont je parlais. Au début de notre petit voyage au pays natal, par lequel nous avons voulu prouver que nos sociétés cigalières et félibréennes ont la foi sincère, celle qui ne se contente pas de parler, mais qui sait agir, nous rencontrons tout d'abord la femme. Et nous la rencontrons à la fois avec tout l'éclat et tout le mystère de la légende... Elle se présente à nous, tout ensemble voilée et nue, pourrait-on dire. On sait peu de chose de celle-ci, mais le renom qui lui vient de ses amours à traversé les siècles et a triomphé de l'oubli. De l'autre côté de notre fleuve, de ce Rhône, qui a roulé, dit-on, des pail-

lettes d'or, mais qui roule encore dans ses eaux des légendes et des souvenirs, plus précieux que l'or même, de l'autre côté du Rhône, sur les bords de qui Pétrarque rêvait à Laure, Clémence Isaure régna. De ce côté-ci régna la comtesse, la Clémence Isaure Dauphinoise. Comment vécut-elle? On n'en sait trop rien. Fut-elle heureuse? Rendit-elle heureux le mari à qui la politique l'avait liée? J'imagine que s'il fut heureux, ce fut peut-être à la façon du plus heureux des trois, dont nous parle le vaudeville. Mais le propre de la poésie, c'est d'avoir des ailes, de les ouvrir, de nous emporter au-dessus des réalités de la vie. Avec elle, l'amour plane dans une région où on ne parle presque pas la langue des hommes. La comtesse de Die aima et fut aimée. Elle connut les joies et les larmes de la passion. Elle les redit dans des vers, d'une originalité, d'une force, d'une grâce exquises. Les plus sévères n'oseraient pas en demander davantage...

Notre Midi passe pour ne pas faire grand cas de la femme. La famille s'y est longtemps modelée sur le droit Romain, qui faisait, du mari et du père, un maître souvent tyrannique. Nos mœurs, sur ce point, se sont modifiées et améliorées. La femme a maintenant, chez nous, au foyer, la place qu'elle mérite. Mais il faut bien accorder qu'autrefois il n'en allait pas ainsi. Ce fut pour protester contre une doctrine trop absolue, contre une pratique trop sévère, que les femmes instituèrent des Cours d'amours, qui fleurirent surtout dans le Midi. Ces Cours, où la comtesse de Die fut Reine par le génie poétique, allèrent peut-être à l'excès, comme toutes les réactions du monde. Elles estimèrent et proclamèrent que l'amour n'est pas possible dans le mariage, ce qui est contraire à la loi de l'amour même, car on dit qu'il est coutumier de faire des miracles... Sérieusement, personne aujourd'hui, pas une femme et pas un homme, ne souscriraient à une telle doctrine. Mais n'oublions pas qu'elle se produisit en plein moyen âge, à une heure sombre où toutes les libertés, même celles du cœur, étaient cruellement oppressées. Et c'est un des pires dangers de l'oppression des esprits qu'elle prépare à la liberté des revanches souvent sans mesure...

J'ai dit l'époque sombre du moyen âge. Mais je n'ai dit : la nuit, car cette longue et triste heure de notre histoire ne cessa pas d'avoir, pour qui sait bien regarder, des lueurs d'aurore. Dans notre Midi surtout, où la tradition latine, et le sentiment profond du droit égalitaire tempéraient la brutalité féodale, les espérances n'abdiquèrent pas. En tout cas, le sourire resta, reconfort suprême, aux lèvres des femmes. C'est ce sourire, mystérieux et douloureux comme le sourire de la Joconde, que vous trouverez ici dans cette image sculptée par l'habile main d'une femme, qui, en créant

la figure légendaire de la comtesse n'a oublié ni les douleurs qui viennent de la passion, ni les consolations que l'art et la poésie y apportent.

« Qui chante son mal, l'enchante ».

C'est la devise qui nous vient d'un de nos maîtres Félibres, vieille devise de notre Midi poétique. On peut l'inscrire sur ce beau buste, que les Cigaliers, les Félibres de Paris et la ville de Die ont consacré à la mémoire de celle qui, comme notre beau pays, en tout temps, aima, souffrit et chanta.

VERS DE M. CLOVIS HUGUES

A LA COMTESSE DE DIE

O gente comtesse de Die!
Te voilà donc belle à jamais,
Sous ce profond ciel qu'incendie
Le soleil, gloire des sommets,
Non loin des vallons où la brise
Chante sa chanson, l'aile prise
Au tremblement des rameaux verts,
En ce pays de poésie,
Où l'éternelle fantaisie
Fleurit dans la grâce du Vers!

Te voilà célébrée, ô femme!
Avec les bardes et les dieux,
Parce qu'un jour on vit ton âme
A travers les pleurs de tes yeux,
Parce qu'il suffit à la rose,
Pour mériter l'apothéose
Devant l'azur éblouissant,
D'avoir sur sa tige brisée
Porté la goutte de rosée
Que l'aube pleurait en naissant!

Ce qui fait en un peu de gloire
Revivre ton nom tout entier,
Ce n'est point d'avoir à l'Histoire
Présenté ton blason altier,
Ce n'est point d'avoir été belle
D'une beauté surnaturelle
Ni d'avoir eu, sous les cieux lourds,
En un bruit de vague qui roule,
L'agenouillement de la foule
A tes pieds chaussés de velours.

Ton nom, illuminé d'un rêve,
N'aurait pas plus longtemps duré
Qu'un flot expirant sur la grève,
Si tu n'avais jamais pleuré,
Si dans le vertige du doute,
Tu n'avais jamais sur ta route
Heurté du front au mal vainqueur,
Si tu n'avais, ô joie amère!
Servi comme un dieu la chimère
Qui buvait le sang de ton cœur!

Qui se souviendrait du passage
De tes jours perdus dans les jours,
Si tu n'avais à ton corsage
Porté la fleur des troubadours?
Si tu n'avais pas été douce
Au petit brin d'herbe qui pousse
Entre les fentes du vieux mur,
Au papillon, à l'hirondelle,
A tout ce qui fait battre une aile
Dans la pensée ou dans l'azur?

Pour que tu sois doublement belle
Dans la gloire et dans l'idéal,
C'est en un temple de Cybèle
Qu'on a choisi ton piédestal.
Les vents ont ébranlé la porte,
L'autel a croûlé. Mais qu'importe
Que les siècles aient emporté
Les murs hantés d'ombres divines,
S'ils te font avec leurs ruines
Un socle à ta célébrité?

Accepte-le, ce bloc de pierre,
Au nom des hommes et des dieux
Ils veulent que tu restes fière
De ton sanglot mélodieux.
L'hommage qu'on rend aux poètes
Nous repose du bruit des fêtes
Où trône l'orgueil des guerriers;
Et Cybèle, mère des mondes,
Qui fait pousser les moissons blondes,
Fait aussi pousser les lauriers!

CHRONIQUE

L'UNIVERSITÉ DE PROVENCE. — Les étudiants de Paris, au retour de Bologne où s'était célébré le huitième centenaire de son Université, passant à Marseille et à Aix à la fin de juin dernier, inspirèrent à leurs camarades provençaux l'idée de fonder une association analogue à la leur. On se groupe, on nomme une commission et une première assemblée d'étudiants se réunit à Aix dans cette intention.

Cette association, d'où la politique est absolument exclue, se relie à d'utiles traditions dans le passé et peut avoir les plus grands avantages : tout ce qui tend à réunir les esprits et les cœurs, dans ce temps de divisions, mérite d'être applaudi.

Soixante-deux jeunes gens avaient répondu à l'appel. La séance a été ouverte par la lecture d'une aimable lettre de M. Boissière, étudiant de Paris. Elle était accompagnée de l'envoi d'un petit bonnet d'étudiant bolonais.

Une commission de cinq membres a été nommée pour élaborer un projet de règlement, et entamer des négociations avec la municipalité pour le choix d'un local. Cette commission était composée de MM. Abram, Aude, Emmanuelli, de la Faculté de droit, Figuière et Moulin de la Faculté des lettres.

Une nouvelle réunion a eu lieu le jeudi 12 juillet: il s'agissait de discuter les statuts de la future association dressés par la commission d'initiative. La discussion a été fort longue et s'est heureusement terminée. Le président de l'Association des étudiants marseillais, M. Rolland, ayant demandé que le siège social fût à Marseille, sur la contre-proposition

de M. Xavier de Magallon il a été décidé au contraire que chacune de ces deux associations serait absolument indépendante l'une de l'autre, car la nouvelle association doit être une sauvegarde et non une menace pour Aix.

Pour marquer cependant la solidarité qui unira tous les étudiants de la contrée, M. Xavier de Magallon a demandé qu'au-dessus de ces titres particuliers elles en choisissent un plus général, celui-ci d'*Université de Provence*. C'est ainsi qu'on a déjà vu se former l'Université de Lyon.

M. de Magallon a prononcé à ce sujet quelques paroles chaleureuses sur *la patrie provençale*, qui ont été couvertes d'applaudissements.

La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Dans une lettre provençale qui a été publiée, adressée par Mistral à M. Rostand, étudiant en médecine à Marseille, qui lui annonçait sa nomination de membre honoraire de l'*Université de Provence*, nous trouvons ces lignes que nous traduisons : « Si vous voulez que fleurisse votre Association, et que sa raison d'être croisse et aille toujours grandissante, asseyez-la, Messieurs, sur les traditions de notre pays. Faites-vous un devoir, vous, les jeunes, de sauver, de conserver les manières (*lou gàubi*) et la joie de notre fine et fière race. Ne craignez pas à l'occasion, n'ayez pas honte de parler entre vous notre langue et de chanter nos chansons, et de montrer, devant le peuple, que vous respectez son vieux parler.

« N'oubliez pas, ô Étudiants, que notre provençal, en dehors de sa vie félibréenne et populaire, a été de longs siècles la langue officielle, la langue glorieuse de notre indépendance, et que si elle est aujourd'hui honorée à ce titre dans les Universités de l'étranger, vous, les fils intelligents de cette terre, vous devez la maintenir gaillardement et plus que tous. »

*
* *

Le concours annuel de la Maintenance languedocienne du Félibrige a eu lieu cette année à Ganges (Hérault), le 2 septembre. Il a été consacré à honorer la mémoire de trois enfants du pays, distingués à plusieurs titres :

1° Le poëte languedocien Fabre d'Olivet, qui sut, au début de ce siècle, restaurer la langue et retrouver les accents de la belle époque des troubadours ;

2° Le conseiller d'Etat Louis Saunier, bienfaiteur de Ganges, dont les legs importants servent, depuis plus d'un siècle, à doter, tous les ans, cinq jeunes filles pauvres, choisies tour à tour parmi les catholiques et les protestants ;

3° Planchon, le professeur d'histoire naturelle, dont tout le monde connaît les services rendus à la viticulture méridionale.

La fête a été superbe. MM. Louis Roumieux et Arnavielle présidaient. Celui-ci a lu une lettre de Mistral relative aux incidents de presse qui ont suivi son discours d'Avignon, et dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

Pour ce concours, la municipalité de Ganges avait voulu mettre à la disposition du Félibrige languedocien les prix ci-dessus indiqués, à l'exception du premier, offert par l'auteur. Nous publierons les prix seulement :

1° Poésie en langue d'oc sur Fabre d'Olivet, — 1er prix : les Précurseurs des Félibres, par Fr. Donnadieu (Quantin, Paris), obtenu par M. Ernest Chalamel, de Dieulefit; — 2e et 3e prix, médailles d'argent : MM. R. Martin (de Ganges) et F. Benoit (de Saint-Félix de Lodez).

2° Eloge de Louis Saunier. — Prix : médailles, de vermeil et d'argent : M. l'abbé Espaze (de Ganges), Mlle Jeanne Vayssière (d'Autrain).

3° Eloge de Jules-Emile Planchon. — Prix : médailles de vermeil et d'argent : M. J. Coste (de Cette); pas de 2e prix; médaille de bronze : M. Paul Robert, de Ganges.

Un rameau d'olivier d'argent a été décerné à M. Clément Auzière pour sa superbe pièce *A-n' Avignoun;* une médaille de vermeil au jeune et vaillant Marius André, pour sa *légende* en 4 chants; une médaille d'argent à M. Auzias Jouveau pour ses pièces *Lou divin moudèle* et *Liberta* et la 1re médaille de bronze à M. Adrien Couyba, de Tarascon, pour son poème *Madaleno.*

4° Poésie en langue d'oc sur un sujet libre. — Prix : Un rameau d'olivier en argent.

*
* *

La Nouvelle Bibliothèque populaire à 10 centimes (Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris), vient de publier sous ce titre : *Poètes provençaux contemporains,* une première anthologie méridionale (les félibres de l'école rhodanienne), comprenant un choix des œuvres de Mistral, Roumanille, Aubanel, Félix Gras, Anselme Mathieu, L. de Berluc-Pérussis, Alexandrine Brémond, Paul Arène et Bonaparte-Wyse et précédé d'une longue préface de Paul Mariéton. Tous ceux qui s'intéressent au mouvement méridional voudront avoir cette brochure (elle se trouve dans les gares de chemin de fer et chez tous les libraires) dont il a été vendu déjà plus de 100,000 exemplaires.

***

Représentations provençales. — Outre *Mireille* et l'*Arlésienne* qui, cette année plus que les précédentes, ont fait applaudir par toute la France les usages, les airs et les costumes provençaux, nous avons enregistré plusieurs spectacles intéressant spécialement le Félibrige.

A Avignon, une troupe d'amateurs a joué pendant tout le mois de janvier, avec succès, *Lou brès de li enfant Jèsu*, une pastorale en vers du P. Xavier de Fourvières.

A Marseille, au théâtre Chave, on a donné en février, *Lou Soungi de Misé Limoun*, ou *Li banc dei pescarié*, comédie provençale de A. Guien.

A Paris, au Théâtre-Libre, le *Pain du Péché* d'Aubanel, traduit en vers et publié par Paul Arène (un vol. in-18, Lemerre), a été représenté deux fois (27 avril et 11 mai) : un véritable triomphe, malgré l'opposition de quelques critiques. Il a été rejoué par la même troupe, à Bruxelles, le mois suivant, puis à Avignon.

Ajoutons qu'à Paris, au théâtre de la Renaissance, deux Provençaux, éminents auteurs dramatiques, MM. Audran et Ordonneau, font jouer depuis quelque temps une opérette, *la Miette*, dont la scène est à Saint-Rémy et où on applaudit une chanson provençale.

***

A propos de la pastorale du P. Xavier de Fourvières, prémontré, jouée à Avignon, nous ne saurions assez féliciter cet ardent félibre, si plein de talent et aussi de persuasion, pour sa propagande vraiment passionnée. Non content de poursuivre, dans tout le Midi, ses prédications provençales, pour lesquelles les journaux des diverses opinions ne trouvent que des éloges, il s'adonne dès maintenant à la représentation des mystères. On n'accusera plus le Félibrige de n'être qu'un mandarinat stérile... Depuis longtemps, le P. Xavier accompagne ses *missions* d'amples distributions de brochures et d'images pieuses, entièrement rédigées en provençal. Nous avons sous les yeux quelques-unes de ces images, fort élégamment éditées à l'imprimerie Saint-Jean, à Tournay (Belgique). Pour un prix minime, on y trouve, au verso, d'excellentes gravures gothiques, les plus célèbres cantiques des poètes provençaux, tels que *le Jugement dernier* et l'*Annonciation* de Mistral.

LA FÉLIBRÉE DE LABRILLANE

Le *calèu celestiau* était, dimanche matin 16 septembre, exact à la Félibrée des Alpes provençales. Il s'était, pour la circonstance, paré de sa chaleur la plus estivale. Les Félibres sont trop ses amis pour se plaindre de ses ardentes caresses; et c'était plaisir de voir la bonne humeur avec laquelle on s'épongeait sur la place de l'église, que fait semblant d'ombrager un maigre acacia aux feuilles pendantes et à moitié désséchées.

A midi, on se précipite vers l'hôtel Istre; l'horloge sonnait l'heure du banquet.

C'était plaisir de voir l'animation et la gaieté qui régnaient autour de cette table de quatre-vingt-dix couverts, dont le plus bel ornement étaient ses *vingt-et-une* félibresses toutes jeunes, toutes jolies. Il est permis de douter que Signe et Die aient pu réunir jadis, plus séduisante Cour d'amour.

M. Louis Maurel, le cabiscol de l'Ecole des Alpes, présidait, ayant à sa droite M. Joseph Huot, syndic de la Maintenance de Provence, à sa gauche MM. Gorde, Daime, Noël Roche, Mariaud, Jauffret, de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes. M. Auguste Thumin, qui sait donner un goût si exquis au *Boui-Abaisso*, représentait l'Ecole de la mer; MM. le commandant du Veyrier, Milon et Hippolyte Guillibert l'école Aixoise, et M. Célestin Roche, celle de la Montagne. Nommons encore M. et Madame Oswald Girard; M. Louis Pelloux, le savant historien de Labrillane, et M. le vicomte de Selle, avec MM. Saint-Marcel Eysseric, Demandols et Gustave Tardieu, de Sisteron, et la municipalité, plus que jamais.

Le menu était aussi original qu'artistement illustré. On soupçonne notre ami A. de Gagnaud d'en être l'inventeur. Nous n'avons pas donné le *pouémo maien* de la *Félibrée de la Revue*, à Aix, en mai dernier; on nous en voudrait de priver nos lecteurs de celui-ci. Il est en dialecte alpin :

P. L. M.

VIAGI CIRCULARI

ENTOUR DE LA TAURO

LEI PROUVENÇAU

SE TÈNON MIES A TAURO QU'A CHIVAU

EMBARCADOU

Ourivo dou claus de Varansoro.
Rainfouort de Kervalat.
Meloun ouresounen.
Cambajoun de Pé d'Oulun.
Buèurri gapian.

ESTACIEN DE BRAMOFAM

Peis de Durènço, sausso templié.
Buou de Digno, o bèn Lèbre de Leporiano.
Vouoro-ou-vènt à la Pin-y-Soler.

ESTACIEN DE SANTO BRIFO

Pese verd de Sant-Clamens, souta.

GARO DE PRENMAIKOUSSO

Gabrihoun de mèste Lèud.
Mesclo d'andivo e lachugo.
Douçou dou rei Renat.

ESTACIEN DE NIAKAZIPROUN

Froumàgi de Fountiano.
Frucho de Nouiés.
Bescucharié oupenco.

DEIBARCADOU

Clareto de l'endré. — TURTA DES TRES CABISCO. — Picomen de man. — Café. — BRINDE CATALAN, LENGODOUCIAN e CANADIAN. — Trounadisso d'aploudimen. — Quicho-café. — PAROULIS MAREN, LAREN e GAVOUOT. — Afougomen.

SEBO

16 setèmbre de 1888.

Istre, oste à Labrihano.

Quand, après avoir parcouru les diverses stations du menu, on est arrivé au *deibarcadou*, après avoir quitté la gare de *Niakaziproun*, les cigales ont commencé leurs chansons.

Le Président a provoqué *de trounadisso d'aploudimen* avec un brinde pétillant de verve aux étrangers, aux dames, à Roumanille et à Mistral.

M. Huot l'a remercié, avec l'éloquence originale du syndic de Provence.

M. Gorde a jeté des fleurs à l'Athénée et à l'Ecole des Alpes.

Et M. Célestin Roche apporte les vœux de l'Ecole de la Montagne et de son capiscol, M. l'abbé François Pascal, le maître Gapençais.

Sur ces entrefaites, arrive un pli cacheté à l'adresse des Félibres : c'est la Durance qui, dans une lettre écrite sous le pont même de Labrillane, et dans un style digne de son rang, se plaint d'être sans cesse en butte aux sarcasmes des Félibres, qui la dénigrent toujours sans parler jamais de ses bienfaits, pas plus, du reste, que de ceux du Mistral, son confrère. Elle en conclut que *les ome coumo lei nacien, soun pasta d'ingratitudo*. Le bibliographe bas-alpin, M. de Crozet, soupçonne le félibre Ph. Duclau d'avoir été, en cette occasion, le secrétaire de dame Durance.

Lou Triouletaire, M. Hippolyte Guillibert, toujours galant, offre aux félibresses de suaves triolets. C'est l'hommage de la Cour d'amour.

Après quoi, M. Milon obtient un grand succès d'hilarité avec son *M'an coupa lou sublet*.

Et M. le Commandant du Veyrier, en un langage enthousiaste et enflammé, brinde aux Français d'Amérique, les Canadiens, et à leur grand poète national Fréchette.

Le marquis Charles d'Ille-Gantelme le félicite et le remercie, au nom de tous, avec une verve toute provençale. Et M. de Berluc Pérussis nous dit un conte, peut-être bien une histoire vraie, écrit comme sait écrire ce prosateur classique.

Enfin M. l'abbé A. Bongarçon, si bien nommé, nous dit des stances écrites avec son cœur de prêtre et son élan de provençal.

Bien qu'il soit de principe que le félibrige siège à table, la fête littéraire ne s'est pas achevée avec le dernier brinde. A peine les convives venaient-ils de quitter la salle du festin, que la séance recommençait en plein air, sur la pittoresque hauteur qui domine Labrillane, au milieu des ruines du vieux château de maître Leaud, le légendaire Figaro du roi René.

Là, sous la présidence de sept gentes felibresses, tenant cour de gay scavoir, on a successivement entendu et applaudi maintes poétiques pages, venues de tous les coins de la Provence et d'ailleurs.

Citons : Une lettre de Roumanille ; un charmant sonnet de M. Charles Descosse, que chacun a regretté de pas rencontrer à Labrillane; un salut aux Alpins, par le Président des félibres d'Aix, J.-B. Gaut ; une chasse pour rire, par Alfred Chailan ; de M. l'abbé F. Pascal, une lettre et une gracieuse poésie, *Couloumbeto* ; un confraternel échange de rimes entre A. de Gagnaud et le poète quercynois J.-B. Rouquet ; des vers du majoral F. Vidal au félibre Thumin ; un conte dignois, par l'abbé Feraud, des Sièyes, etc.

Et comme il est de tradition, dans l'Ecole des Alpes, de faire invariablement une place à la poésie française au milieu des lectures provençales, on a lu des stances émues de madame Julie Fertiault ;

Et, pour clore dignement la *sesiho*, la Cour d'amour, en séance tenue sur les ruines du château de Labrillane, a posé la question que voici :

Lequel de ces trois amoureux
A le plus reçu de sa Dame ?
Serrement de main chaleureux
Au premier des trois amoureux ;
Au second, boucle de cheveux,
Au troisième un regard de flamme.
Que la cour dise l'amoureux
Qui reçoit le plus de sa dame.

Les réponses seront reçues à la chancellerie de la cour d'amour des Alpes à Forcalquier ; laquelle rendra son arrêt au château de Porchères, au printemps 1889. — Et l'on s'est dispersé aux quatre coins de l'horizon.

*
* *

L'ESCOLO DOU LIOUN

Fondation d'une école félibréenne a arles. — Sur l'iniative de l'excellent journal arlésien, l'*Homme de Bronze*, qui a toujours favorisé la Cause dans la région, alors surtout qu'elle y était combattue, une campagne a été menée pour la fondation d'une école félibréenne dans l'illustre cité provençale.

Les Arlésiens n'ont pas oublié qu'ils donnèrent asile en 1853 au premier congrès des félibres ; que la maintenance de Provence (celle qui réunit tous les écrivains du *parler d'Arles*, tous les « rhodaniens » d'Avignon à Nice, si minimes sont les variantes de leurs dialectes locaux), se réunit chez eux plus tard ; que *la Cigale* leur donna l'étrenne de la première de ses tournées méridionales qui promettent de devenir périodiques, et que l'année dernière encore, de grandes fêtes joignaient autour de Mistral et de l'héritier d'Amédée Pichot glorifié ce jour-là, tous les fidèles du Félibrige et de la patrie arlésienne.

Mais cet été, tandis qu'Orange Avignon et Nîmes avaient leur part des fêtes méridionales, Arles, la ville provençale entre toutes, se plaignit d'être délaissée. A dire vrai, toute la part qu'elle prit jusqu'à ce jour au mouvement du Félibrige fut d'initiative extérieure. J'excepte naturellement des personnalités éminentes comme le frère Savinien, l'instaurateur de la méthode d'enseignement primaire du français par le provençal, dont j'ai maintes fois dit tout haut mon opinion. Néanmoins, ses félibres n'étant pas groupés, la région ne participait pas au nouvel évangile. *L'Homme de Bronze*, en vrai palladium de la cité, eut donc l'idée de songer à une école arlésienne. *Le Forum*, son voisin, encouragea le projet de son mieux, non sans quelques appréhensions. On réunit tous les provençalisants d'Arles, et une assemblée nombreuse jeta les bases de la nouvelle société.

Maintenant l'Ecole d'Arles est fondée, et avec l'approbation du Syndic de la Maintenance, elle a pris rang dans le Félibrige à côté des écoles d'Avignon, de Marseille et d'Aix. Il n'a pas fallu plus de quinze jours aux initiateurs pour jeter les bases de leur société, élaborer leur règlement et nommer leur bureau.

Après quelques réunions préparatoires, une assemblée générale a eu lieu le 15 octobre, dont nous allons rendre compte rapidement.

Les félibres s'étaient réunis dans une des salles de la Bibliothèque, mise gracieusement à leur disposition par la municipalité. M. Hipp. Cornillon, l'auteur de la *Mer à Arles*, membre correspondant de la Société d'astronomie, qui occupait le fauteuil de la présidence en sa qualité de doyen, a ouvert la séance par une brève allocution. Il a déclaré d'abord ne pouvoir accepter la présidence, et a remercié au nom de tous M. Dauphin d'avoir pu, avec l'aide de M. Henri Dayre, mener à bien la fondation de l'école, à qui il a proposé le nom d'*Escolo dóu Lioun*, en mémoire du lion d'Arles, l'antique emblême de la cité. — Il a conclu en ces termes :

« Aro, Escoulan dou Felibrige, vous souvète, en touti, la benvengudo.

« Aven iuei à prouceda à la nouminacioun di membre dou burèu, que déu coumprendre, d'après lou reglamen, un cabiscòu, dous souto cabiscòu, un secretàri, un tresourié e uno ajudo en aquéli dous.

« Aven piéi à faire lou reglamen. Aven tambèn à dire souto quinto denouminacioun sera couneigudo l'Escolo d'Arles dins la Mantenènço de Prouvènço.

« L'Escolo d'Avignoun se dio *dóu Flourege*, aquelo d'à-z Ai, *dse Lar*, aquelo de Marsiho, *de la Mar*. Batèjen nosto Escolo, l'Escolo dóu Lioun.

« Vous prepause coume Cabiscòu moussu lou baroun Scipioun du Roure, un di pus vièi noum de noste antico ciéuta. A l'eisemple de nostis ancian, li proumié félibre, que se soun acampa lou 21 de mai 1854, lou jour de Santo Estello, au castèu de Fount-Segugno, pense que nàutri poudren tamben, quauqui fès, au bèu tems, ana felibreja souto lis oumbràgi dou castèu de Barbegau.

« Vaqui ço qu'es à faire ; à vous de decida.

« Coume decan de l'assemblado,
Mi car counfraire dóu Lioun,
En touti doune l'acoulado
En Santo-Estello i set raioun. »

Suivant le conseil du président, on procéda aussitôt à l'élection du *cabiscol*. M. le baron Scipion du Roure d'une des plus anciennes maisons d'Arles, où avec les traditions provençales s'est transmis l'amour des lettres, fut élu à l'unanimité. M. Dauphin accepta la charge de sous-cabiscol que ne put, au regret de tous, consentir à partager un félibre majoral que nous avons nommé.

Voici d'ailleurs la composition du bureau :

Cabiscóu : Bon Scipion du Roure ;

Souto-Cabiscóu : A. Dauphin ;

Tresourié : H. Cornillon, Louis Roux ;

Secretàri : H. Dayre, N. Jouve.

Puis l'on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour la première *felibrejado*.

Terminons par ces lignes de l'*Homme de Bronze* qui résument à merveille les sentiments des prosélytes arlésiens : « Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent comme anti-patriotique et rétrograde l'œuvre des félibres, et croient sincèrement que le but de Mistral est d'enlever la Provence à la France et de se faire proclamer empereur d'Arles ou d'Avigon ! La meilleure réponse que l'on puisse faire à ces critiques que leur exagération suffit à rendre ridicules, c'est que l'Ecole d'Arles se propose d'ouvrir des concours de traduction provençale et française entre les élèves des écoles primaires du Midi : elle fera ce que d'autres ont déjà fait pour l'enseignement secondaire, et elle encouragera cette méthode, bien connue à Arles, où elle a été introduite par un homme de talent, qui consiste dans l'enseignement du français par le provençal.

« Ainsi, loin de vouloir substituer la langue de la Provence à celle de la France entière, nos Félibres s'efforceront de les conserver l'une et l'autre, persuadés qu'une connaissance sérieuse et méthodique de notre dialecte est un puissant auxiliaire dans l'étude du français. »

Et maintenant, que l'école d'Arles ne se laisse pas intimider par les attaques ou les railleries dont maints journaux vont saluer son entrée dans le monde. Il y a chez elle des hommes de talent qui seraient bien capables de leur prouver que sa devise est celle de la cité : *Ab ira Leonis*. Mais la devise antique de son cabiscol peut lui suffire : *A vetustate robur*, qu'on a traduite ainsi : *Au mai es vièi, au mai es dur*. Car c'est de la gloire et de l'âme arlésienne qu'est faite la fleur nouvelle qui germe sur le vieux rocher.

*
* *

Nous extrayons de la *Renaixensa* et d'autres grands journaux de Barcelone, le récit qui va suivre, des hommages publics rendus par les Catalans à notre éminent collaborateur et ami, le baron Charles de Tourtoulon, de Montpellier, félibre majoral et fondateur de la *Revue du Monde Latin*.

Un public très nombreux se pressait, le 5 octobre, dans les salons de la « Lliga Catalunya », à Barcelone, à l'occasion de la soirée littéraire donnée en l'honneur

du baron de Tourtoulon, historien du grand roi Catalan, Jacques le Conquérant.

A neuf heures et demie, la séance a été ouverte par un excellent discours du président de la Ligue. M. Louis Domenech y Montaner rappelle les services rendus à la civilisation Catalane par M. de Tourtoulon, à qui il souhaite la bienvenue, ainsi qu'aux écrivains valenciens, MM. Llorente et Bellmunt.

Le baron de Tourtoulon s'est levé à son tour pour remercier le président de la Ligue et affirmer ses sentiments pour la Catalogne. « Depuis fort longtemps, a-t-il dit, j'ai pu, de Montpellier même, juger ce que vaut votre pays, l'affection que vous avez tous pour votre terre, la remarquable éducation qui, chez les Catalans, unit l'esprit pratique à de nobles aspirations vers l'idéal. Aussi regarderais-je comme un malheur pour l'Espagne que l'on parvînt à étouffer le génie Catalan, parfaitement compatible avec des principes qu'on affecte de considérer comme opposés. » Tout en évitant la politique, l'orateur ne peut s'empêcher de reconnaître que la nationalité Catalane doit vivre; il s'applaudit de voir ses progrès sanctionnés par la solennité des Jeux-Floraux de cette année, dont la *Revue* a rendu compte, dans laquelle il n'a malheureusement pas pu occuper le siège de mainteneur qui lui était réservé. Ce discours a été interrompu à plusieurs reprises par des vifs applaudissements.

Des poésies de Guimera, Llorente, Jacinto Verdaguer, Matheu, Adolf Blanch, toutes relatives au roi Jacques le Conquérant, ont été dites avec le plus grand succès par les auteurs et par MM. Cabot, Verdaguer y Callis, et Ixart. M. Toda, consul d'Espagne en Sardaigne, a lu un passage de l'histoire du roi conquérant par M. de Tourtoulon; puis une belle improvisation de jeune poète Bonaventura Bassegoda, souhaitant la bienvenue à l'hôte de Barcelone, a été accueillie par de frénétiques applaudissements. L'auditoire a voulu prouver combien il s'associait aux éloges décernés par le poète à l'écrivain languedocien.

Enfin, M. Llorente, parlant pour lui et pour son compagnon M. Bellmunt, a salué, au nom de Valence, l'illustre historien de Jacques Ier, et a pris acte de sa promesse d'assister, l'an prochain, à l'inauguration de la statue du roi Catalan à Valence. Il a invité tous les Catalans à cette solennité.

La séance a été levée au milieu du plus grand enthousiasme. Cette belle soirée a pu convaincre M. de Tourtoulon des vives sympathies sur lesquelles il peut compter là-bas, et de l'orgueil avec lequel les Catalans gardent la mémoire du *Conquistador*.

Le 7 octobre, les Barcelonais offraient un banquet à leur hôte, au Restaurant de France. Le baron de Tourtoulon avait à sa droite Mossen J. Verdaguer et Don A. Guimera à sa gauche. L'érudit écrivain en vers et en prose, don Mariano Aguilo, a ouvert la série des toasts; l'illustre historien en l'honneur duquel la réunion avait lieu, a répondu par des paroles enthousiastes pour la Catalogne et pour sa renaissance littéraire, sœur du renouveau provençal On n'ignore pas qu'une *Maintenance de Catalogne* a été associée au Félibrige, lors de sa constitution, en 1876. Les écrivains barcelonais, Verdaguer tout le premier, recherchent toutes les occasions de fraterniser avec les Félibres de France. Ils l'ont prouvé dans les importantes manifestations que nous venons d'enregistrer.

*
* *

Après un repos de trois mois, le journal provençal *Zóu !* a repris sa

publication le 1er septembre. Nous enregistrons avec plaisir cette note insérée dans son numéro d'ouverture et que nous traduisons :

« Bien des gens, et de nos meilleurs amis, ont accusé *Zóu !* de partipris et de frapper à tort et à travers. Le *journalet* n'a qu'une réponse à faire : il a pu parfois attaquer certaines personnalités, quant à la Cause, notre grande et sainte Cause félibréenne, elle a toujours été défendue énergiquement dans toutes ses formes. C'est ce que nous continuerons. Quand aux personnalités, *Zóu !* a mis de l'eau dans son vin et il estime, comme Louis Ulbach, que modération n'est pas faiblesse.

» Donc, que tous les amis viennent allonger la farandole de *Zóu !* : ils seront *tous* les bienvenus ! »

Parmi les morceaux qu'il a publiés dans sa nouvelle série, mentionnons les jolis vers provençaux de madame Joseph Gautier (Alexandrine Brémond) et de M. Louis Astruc, sur la naissance et le baptême du *félibrihoun* Henri Gautier : nous souhaitons la bienvenue à cet enfant des Muses.

* * *

Une publication littéraire en patois stéphanois, *La Gazetta do Feron*, paraît chaque semaine à Saint-Étienne. C'est un dessinateur de rubans façonnés, M. Duplay, qui l'a entreprise par amour de son pays natal. Fils d'ouvriers, il s'est instruit lui-même, a débuté par quelques chansons, dans le parler stéphanois, dialecte d'oc, puis, l'*Armana Prouvençau* de Roumanille lui étant tombé sous la main, il a voulu essayer de régénérer, à l'exemple des félibres, l'idiome de son coin de terre.

Cette intéressante et curieuse tentative a groupé autour de lui quelques écrivains d'esprit et la petite école a prospéré. M. Duplay a pu établir une orthographe invariable. Il travaille en ce moment à un dictionnaire et à une grammaire stéphanoise. Espérons qu'il en surgira un nouveau Chapelon.

Toutes ces tentatives isolées que nous signalons dans la *Revue*, à mesure qu'elles se manifestent, témoignent de la fécondité du *provincialisme*. C'est l'idée qui est au fond du Félibrige, et qui, avec lui, fait son chemin. En intéressant à son coin de terre *le provincial*, pour parler parisien, on travaille à l'élargissement des idées et au renouvellement des formules. Le Midi de la France est déjà tout remué par le sentiment qu'on a rendu à ses provinces, *de leur personnalité*. Pour ce qui est de la langue d'oc, quand ses différents dialectes se seront épurés, avec l'assentiment des populations qui les parlent, j'ai la certitude qu'on arrivera sans peine, des Pyrénées aux Alpes, à établir trois ou quatre grandes formes littéraires qui satisferont toutes les indépendances. Car la langue d'oc

est une, comme l'ancienne langue grecque, malgré sept ou huit dialectes répartis entre plus de trente départements. Ce qui s'est passé pour le provençal est concluant. Le dialecte rhodanien, par les chefs-d'œuvre des premiers félibres, tous écrivains rhodaniens, influe chaque jour sur la littérature populaire des autres départements provençaux, de Nîmes à la frontière italienne, jusqu'à s'assimiler, ou à peu près, leurs divers dialectes. Le temps approche où tout le Midi se glorifiera d'être bi-lingue, comme il l'a été sans conteste jusqu'à ces temps de centralisation désolante.

*
* *

Le grand Consistoire du Félibrige, tenu, le 13 août, à Avignon, a renouvelé ainsi les charges :

Capoulié : Joseph Roumanille, succédant à Mistral qui avait demandé à être remplacé.

Chancelier : Paul Mariéton.

Syndics — de Provence : J. Huot; de Languedoc : F. Donnadieu; d'Aquitaine : le Cte de Toulouse-Lautrec.

Assesseurs du Capoulié — pour la Provence : F. Mistral; pour le Languedoc : L. Roumieux; pour l'Aquitaine : J. Castela.

De plus, M. L. Xavier de Ricard, a été nommé félibre-majoral, en place de Gabriel Azaïs décédé, et M. Louis Bard, maître en gai-savoir.

*
* *

La longueur de la chronique nous oblige à renvoyer au prochain numéro une étude concernant quelques poètes nouveaux tout dévoués à la *Revue Félibréenne* et à ses idées, et que nous tenons à annoncer dès ce jour : Madame la baronne d'Ottenfels (*Bouquet de pensées*) ; I.-R.-G. *La Vie sombre* ; MM. Jean Berge (*Les Extases*) ; G. Gourdon (*Les Villageoises*) ; Aug. Marin (*Les Chansons du large*) ; ainsi qu'un article sur un *félibre français : M. Gabriel Vicaire*, qui encadrera des fragments inédits de son poème de *Marie-Madeleine*.

Nous adressons nos excuses aux lecteurs de la *Revue Félibréenne* pour la triplicité de ce fascicule. Le prochain numéro paraîtra le 15 décembre.

Le Directeur-Gérant, P. MARIÉTON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

C'est une poétique coutume des Félibres d'élire tous les sept ans, en leurs grands Jeux floraux, une Reine. La première à qui échut cet honneur, aux fêtes internationales de Montpellier, en 1878, fut madame Frédéric Mistral. Comme on demandait aux lettrés assemblés de prononcer un choix suivant la nouvelle constitution de Sainte-Estelle, son nom fut acclamé, et elle partagea durant trois jours, avec l'auteur de *Mireille*, la présidence des fêtes latines.

Mademoiselle Thérèse Roumanille lui succéda, en 1885, aux grands Jeux d'Hyères. Sa beauté radieuse, au teint clair et aux yeux sarrazins, qui fait de cette jeune fille un type accompli de l'Arlésienne, l'avait prédestinée reine des Félibres, autant que sa naissance. Roumanille n'est-il pas le père et le doyen des rénovateurs provençaux !

Pour fêter son élection récente de *capoulié* du Félibrige, six poètes provençaux, les plus jeunes des Félibres, ont eu la pensée d'adresser à sa fille un hommage de nouvel an. La plus récente des Félibresses s'est jointe à eux pour former le septain.

BONO ANNADO

A MADOUMAISELLO TERÈSO ROUMANIHO, REINO DAU FELIBRIGE

Dins lou bouquet que vous oufris
Nostro jouvenço galanteto
Au miè das rosos, das iris
Quitas-me metre uno floureto.

Es moudèsto, mès soun perfum
Monto vers vous, Madoumaisello,
Per vous dire, coumo chascun
Bonur pèr l'annado nouvello.

Oh! gardas, en bon souveni,
Ma viouleto, se vous agrado!
Pousquèsse, coumo elo, veni
Vers vous, iéu : Oh! quanto brassado!...

Emilio BARATHIEU, de Ganges.

A MADAMISELLO TERESET ROUMANIHO

RÈINO DOU FELIBRIGE

I

Avèn pèr rèire li Troubaire
Que s'enanavon pèr tout caire
S'arrestant dins li mas coume dins li castèu,
E, sus la liro prouvençalo,
Cantant coume fan li cigalo
Que mandon, en brandant sis alo,
Au soulèu de miejour soun cant devers lou cèu.

BONNE ANNÉE

A MADEMOISELLE THÉRÈSE ROUMANILLE, LA REINE DU FÉLIBRIGE

Dans le gracieux bouquet que vous offre notre galante jeunesse, permettez-mo de mettre une toute petite fleur au milieu des lys et des roses.

Elle tient peu de place, mais son parfum monte vers vous, Mademoiselle, pour vous redire avec chacun : Bonheur pour l'année qui va commencer.

Oh! gardez-en bon souvenir, de ma modeste violette, si elle vous agrée ! Que ne puis-je, comme elle, aller vers vous, Mademoiselle, pour vous embrasser.

Émilie Barathieu, de Ganges.

Ganges (Hérault), desembre de 1888.

A MADEMOISELLE THÉRÈSE ROUMANILLE

REINE DU FÉLIBRIGE

I

Nous avons pour ancêtres les Troubadours qui s'en allaient de tous côtés, s'arrêtant dans les mas comme dans les châteaux, et, sur la lyre provençale, chantaient comme les cigales qui envoient, en agitant leurs ailes, au soleil de midi leur chanson vers le ciel.

Coume éli, dins soun inchaiènço,
Sout lou cèu linde de Prouvènço
Vivien que de pantai, de pouèmo e d'amour;
Maugrat la guerro e si chavano
Cantavon : — « Touto causo es vano,
Foro lou Bèu ! » E dins la plano
E sus li mount si cant resclantissien toujour.

E ço qu'ispiravo sis amo
Èro l'amour di bèlli damo
Si rèino : Douço, Alis, Blanco-flour de Flassan
E' quelo Coumtesso de Dio
Que sèmpre l'amour escandiho,
Qu'en vouluptouso meloudio
Escampavo lou fiò que cremavo soun sang.

Avèn coume li vièi Troubaire
Aquel amour. Sian li cantaire
Celebrant soulamen lou Bèu dins si coublet;
Avèn uno Rèino escarido
Dóu Felibrige, qu'es chausido
Entre-mitan di pu poulido :
E vejaqui perqué siés Rèino, o Tereset !

II

I jour de printèms, tre que l'Aubo
Vèn de pouncheja'mé sa raubo
Que laisso de si ple toumba milanto flour,
Subran esvarto la magagno,
E s'ausis plus dins la campagno
Que lis aucèu qu'an la cantagno
Redisènt à sa Rèino un cantico d'amour.

Dóu Felibrige Rèino bello,
Tu siès l'Aubeto clarinello
Que vèn ispira li cantaire prouvençau,
Car siés la Bèuta, la Jouvènço,
Persounifiques la Prouvènço,
E ta man tèn emé valènço
Lou scètre qu'avans tu tenguè Dono Mistrau.

Comme elles, insouciants, sous le ciel pur de Provence, ils ne vivaient que de rêves, de poésies et d'amour; malgré la guerre et ses tempêtes ils chantaient : « Tout est vain, hormis le beau! » Et dans la plaine et sur les monts leurs chants retentissaient toujours.

Et ce qui inspirait leurs cœurs, c'était l'amour des belles dames leurs Reines : Douce, Alix, Blanche-fleur de Flassan, et cette comtesse de Die sans cesse enflammée par l'amour, qui en voluptueuses mélodies épanchait le feu qui lui brûlait le sang.

Comme les anciens troubadours nous avons cet amour. Nous sommes des chanteurs qui ne célébrent que le Beau dans leurs couplets; nous avons une Reine aimée du Félibrige, qui est choisie parmi les plus charmantes : et voilà pourquoi tu es Reine, ô Thérèse!

II

Aux jours de printemps, dès que l'Aurore vient de poindre, avec sa robe qui laisse de ses plis tomber des milliers de fleurs, elle chasse soudain la mélancolie, et l'on n'entend plus dans la campagne que les oiseaux harmonieux redisant à leur Reine un cantique d'amour

Du Félibrige Reine belle, tu es l'Aurore claire qui vient inspirer les chanteurs provençaux, car tu es la Beauté, la Jeunesse ; tu personnifies la Provence, et ta main tient vaillamment le sceptre qu'avant toi tint Madame Mistral.

Salut, o nosto Rèino amado!
Emé de paraulo ritmado
Nous àutri, li jouvènt Felibre, cantaren
Toun noum dins nòsti pouesìo!
O gènto Téreset, o fiho
De noste Mèstre Roumaniho,
Sus un trone ideau nàutri t'aubouraren!

Salut! E vous-àutri, mi fraire,
Apoundes vosto voues, Troubaire,
A la miéuno; emé iéu, tóuti, venès trena
Uno pouëtico courouno!
Adusès tóuti vósti douno...
Lou front que de bèuta raiouno
N'en sara coume d'un diadèmo adourna!

MARIUS ANDRÉ.

En Avignoun, desèmbre de 1888.

A NA TERÈSO ROUMANIHO,

RFINO DOU FEIBRIGE

Siés la rèino d'un pople ardènt e generous,
A gàubi fièr, à mourre brun, à parla dous!
Unido coume un brusc d'abiho,
Toun armado, aparant lou drapèu prouvençau,
A pèr gounfalounié Mistrau
E pèr capoulié Roumaniho.

E nàutri, li jouvènt, nàutri sian ti sóudard:
Contro li mescresènt, contro li palamard
Negaire de nòsti sant crèire,
Cadun à nosto rèng e dins noste cantoun,
Picaren de tèsto e de poung
Pèr lou païs e pèr li rèire.

Vai! jamai se dira que li drole d'eici
Inchaièn e catiéu auran leissa passi
Lou rampau d'or dóu Felibrige:
Tant que lou terradou noun ié defautara,
Estaran dre pèr lou gara
De la destrau e dis aurige.

Salut, ô notre Reine chérie! Avec des paroles rhythmées, nous autres, les jeunes Félibres, nous chanterons ton nom dans nos poésies! O gente Thérèse, ô fille de notre maître Roumanille, sur un trône idéal, nous, nous l'élèverons!

Salut! Et vous autres, mes frères, joignez votre voix à la mienne, troubadours! Avec moi, venez tous tresser une poétique couronne! Apportez tous vos offrandes... Le front rayonnant de beauté en sera orné comme d'un diadème!

M. A.

Avignon, décembre 1888.

A MADEMOISELLE THÉRÈSE ROUMANILLE,
REINE DU FÉLIBRIGE

Tu es la reine d'un peuple ardent et généreux,
Aux manières fières, au visage brun, au doux parler!
Unie comme une ruche d'abeilles,
Ton armée qui protège le drapeau provençal
A Mistral pour porte-enseigne
Et Roumanille pour *capoulié*.

Et nous, les jeunes gens, nous sommes tes soldats:
Contre les mécréants et contre les lourdauds
Qui renient nos croyances saintes,
Chacun à notre rang, chacun dans notre sphère,
Nous frapperons de la tête et des poings
Pour le pays et les ancêtres.

Va! jamais il ne sera dit que nos jeunes hommes
Insouciants et pervers auront laissé se flétrir
Le rameau d'or du Felibrige,
Et tant que la terre ne lui fera pas défaut,
Nous nous tiendrons debout pour le défendre
Contre la hache et les tempêtes.

E coume, dins lou clar Empèri dóu Soulèu,
Pèr triounfla, l'Idèio a besoun d'un simbèu,
T'avèn chausido, Damisello,
Innoucènci emé biais, belesso emé vertu;
E sabèn qu'en luchant pèr tu
Fèn l'afaire de Santo Estello.

E lucharen tant bèn qu'un jour, sus li camin
A bóudre semena de flour de jaussemin,
De flour de genèsto e de paumo,
Vendras en Avignoun coume à Jerusalèn
Venguè l'enfant de Betelèn
Mounta sus uno blanco saumo.

Alor, dins la Prouvènço e dins tout lou Miejour,
S'ausira rèn qu'un crid d'alegrìo e d'amour,
E la patrío benurado,
Galoiso en pantaiant dóu grand travai coumpli
Veira si pople entrefouli
Faire de pous d'aigo sucrado!

Alor, quouro t'auren, dins noste clar canta,
Quouro t'auren basti un palais encanta
Esbléugissènt i rai de l'aubo,
A ti pèd, Majesta, toumbaren d'à geinoun
E demandaren pèr guierdoun
De beisa l'orle de ta raubo.

EDOUARD AUDE.

Ais-en-Prouvènço, nouvèmbre de 1888.

A MADAMISELLO TERESET ROUMANIHO
GENTO REINO DOU FELIBRIGE

I

Lou soulèu de Prouvènço, à pléni canestello,
Escampo au mes de mai dedins nòsti pradello
Pèr chimarra lou sòu milanto gènti flour.

Et comme, dans le clair empire du soleil,
L'idée, pour triompher, a besoin d'un symbole,
Nous t'avons choisie, jeune fille,
Innocence et grâce, beauté et vertu,
Et nous savons qu'en luttant pour toi
Nous travaillons pour Sainte-Estelle.

Et nous lutterons si bien qu'un jour, sur les chemins
Semés à profusion de fleurs de jasmin,
De fleurs de genêt et de palmes,
Tu viendras en Avignon, comme à Jérusalem
Vint l'enfant de Bethléem
Monté sur une ânesse blanche.

Alors, dans la Provence et dans le Midi tout entier,
On n'entendra qu'un cri d'allégresse et d'amour
Et la patrie bienheureuse,
Joyeuse en rêvant du grand œuvre accompli,
Verra ses peuples transportés
Se livrer aux délices du triomphe.

Alors, avec nos claires chansons,
Lorsque nous t'aurons bâti un palais féerique,
Eblouissant aux rayons de l'aurore,
A tes pieds, Majesté, nous tomberons à genoux
Et nous demanderons pour récompense
De baiser le bord de ta robe.

EDOUARD AUDE.

Aix-en-Provence, novembre 1888.

A MADEMOISELLE THÉRÈSE ROUMANILLE,
GENTE REINE DU FÉLIBRIGE

I

Le soleil de Provence, à pleines corbeilles, répand, au mois de mai, dans nos prairies, pour émailler le sol, des milliers de gracieuses fleurs. Sur le versant des coteaux, la rose virginale remplit l'air bleu d'enivrantes odeurs ; le grenadier

Sus l'apènd di coutau la roso vierginello
Largo dins l'aire blu d'enebriànti sentour.
Lou mióugranié toursu, la nerto endentelado.
L'arboussié, l'amelié, l'aubespino estelado
Maridon si perfum, tout de long di camin,
Em' aquéli dóu jaussemin.

La glaujo s'espandis sus l'oundo,
Enaurant si flourdalis bloundo;
La viióuleto crèis au valat,
La pervenco souto li broundo;
L'ile aubouro au soulèu soun front inmacula;
Lou tamaris vers li roubino
Rousejo e l'erbo-di-frisoun
Sus li sourgueto cristalino
Pecai! se passis en poutoun.

La Prouvènço a si lausié-rose,
Vers la mar si bos d'arangié;
A si grand pin, si óulivié
Que se miraion dins lou Rose

II

Dins lis ermas rabina dòu soulèu
L'estiéu à plen mirau brusisson li cigalo;
Pendènt li niue, lou grihet tristinèu
Fai mounta si coublet devers la luno palo.
L'abiho vounvounejo en acampant soun mèu;
Lou roussignòu canto dins li vièi roure
A la cimo di mourre;

Alin dins la palun
S'entènd lou cavalun
Qu'endiho;
L'avé fai si dindin,
Penja au flanc de l'Aupiho;
La bouvino au salin
Bramo;
Lou mistrau clamo
Plus fort que tout:
Bacello de pertout.

tordu, le myrte à dentelures, l'arbousier, l'amandier, l'aubépine étoilée, marient leurs parfums, le long des sentiers, à ceux du jasmin.

L'iris s'épanouit sur l'eau en élevant ses blondes fleurs ; la violette croît au bord des ruisseaux, la pervenche sous les touffes de verdure ; le lys lève vers le soleil son front immaculé ; près de l'onde viennent les fleurs roses du tamaris, et l'*herbe aux boucles*, sur les *sorgues* cristallines, se flétrit, hélas ! en baisers.

La Provence a ses lauriers roses, vers la mer ses bois d'orangers ; elle a ses grands pins, ses oliviers qui se mirent dans le Rhône.

II

Dans les landes brûlées du soleil, l'été, les cigales bruissent en frôlant leurs « miroirs » ; pendant les nuits, le triste grillon fait monter ses couplets vers la lune pâle ; l'abeille bourdonne en recueillant son miel ; le rossignol chante dans les vieux chênes, à la cime des collines.

Là-bas, dans les marécages, on entend les chevaux qui hennissent ; le troupeau, suspendu au flanc de l'Alpille, fait tinter ses clochettes ; les taureaux, dans les salines, beuglent ; le mistral clame plus fort que tout, il frappe de toutes parts.

III

Sis aubre, si perfum, si flour, Madamisello,
La Prouvènço aujourd'uei pèr ma voues li semound
'Mé si vot de bonur à nosto Rèino bello.
L'insèite, l'aucelun vous mandon si cansoun ;
Lou boufa dóu mistrau, carga de benuranço,
Murmuro à vosto auriho un inne d'esperanço.

Folco De Baroncelli de Javoun.

En Avignoun, desèmbre de 1888

RÈINO DI RÈINO

Caro amigo, o damiseleto,
Dins si palais plen de tresor
Li rèino an supèrbi teleto
Clafido de diamant e d'or ;
Mai tu que siés la plus poulido,
En Prouvènço roso espelido,
Que t'enchau di boumbe argenta ?
Dins noste païs fièr e libre
Sèns rèn autre que ta bèuta
Trones la rèino di Felibre.

Oh! que m'agrado toun blasoun !
Dins lou cèu bléuge uno cigalo
Que de sa douço fernisoun
Toujour nous brèsso e nous regalo ;
E pèr diadèmo emperiau,
Sus toun front, aut, portes bèn aut
Courouno de margarideto,
Rai de luno e souleiet d'or,
Li sorre dis ùmbli vióuleto
Que s'escoundon au mié dis ort!

Bruno chatouno di péu negre,
De-segur as ges de baroun,
De comte o varlet pèr te segre
E t'anounça' mé lou cleiroun.

III

Ses arbres, ses parfums, ses fleurs, Mademoiselle, la Provence aujourd'hui les offre par ma voix, avec ses vœux de bonheur, à notre belle Reine. — L'insecte, l'oiseau, vous envoient leurs chansons; le souffle du mistral, chargé de triomphe, murmure à votre oreille un hymne d'espérance.

FOLCO de BARONCELLI-JAVONS.

Avignon, décembre 1888.

REINE DES REINES

Amie bien-aimée, ô gentille demoiselle,
Dans leurs palais remplis de trésors
Les reines ont des ajustements superbes
Tout étincelants de diamants et d'or;
Mais toi qui es la plus jolie,
Rose épanouie dans notre Provence,
Quels attraits ont pour toi les corsets argentés?
Dans notre pays fier et libre,
Sans autre parure que ta beauté,
Tu trônes Reine des Félibres.

Oh! combien m'agrée ton blason:
Dans le ciel éblouissant une cigale
Qui de son doux frémissement
Nous berce et nous réjouit.
Et pour diadème d'impératrice,
Tu portes haut, bien haut, sur ton front
Une couronne de pâquerettes,
Petits soleils d'or entourés de rayons de lune,
Les sœurs de la modeste violette
Qui se cache dans les jardins!

Brune jeune fille aux noirs cheveux,
Sans doute tu n'as pas de barons,
De comtes ou de valets, — une suite
Qui annonce ta présence au son du clairon.

Mignoto, o fado, o divo, o rèino,
Vai! niutrà juran malapèino
Que tóuti, li vièi, li jouvènt,
Faren coume autre-tèmsli paire;
T'accoumpagnant, bandièro au vent,
Saren ti servènt, li troubaire!

Defendren lou parla de mèu,
Lou gai parla de nòsti rèire;
Zóu! coumando : Sèmpre fidèu,
Jamai degun veiras à rèire.
Lengadouciane Prouvençau,
Jusqu'à la mort sian ti vassau;
E iéu, lou darrié de la colo,
Que beve tis iue, espanta,
Umble escoulan à bono escolo,
Gounflarai ma voues pèr canta.

Se l'amar segren te bechigo,
S'un jour venien li dóu, li flèu,
O nosto sorre, o nosto amigo,
A ti petoun nous veiras lèu.
Tournamai saras risouleto,
Car te faren la tintourleto
Coume de fraire, e touti en Cor,
Ve, nòsti jóuini cantarello
De pantai bressaran toun cor
E de balado balarello.

Qu'avèn à faire de palais
Garni de brounze emai de maubre!
L'amour naïve se coumplais
Encaro miés au pèd d'un aubre.
Sènso raubeto de satin,
Sènso brassalet diamantin,
Rèn qu'em'un fichu de dentello,
A la Prouvènço fas la lèi;
Rèino, tis iue soun dos estello..
Bèn urous quau sara toun rèi!

ALCIDO BLAVET.

Alès, 20 de desèmbre 1888.

Mignonne, ô fée, ô déesse, ô Reine,
Va! nous jurons nos grands dieux
Que tous, les jeunes et les vieux,
Nous ferons comme jadis nos pères;
T'accompagnant, bannière au vent,
Nous serons tes servants, les trouvères!

Nous défendrons le parler doux,
Le gai parler de nos ancêtres;
Allons! commande : toujours fidèles,
Jamais tu ne verras nul de nous lâcher pied.
Languedociens et Provençaux,
Jusqu'à la mort nous resterons tes hommes liges:
Et moi, le dernier de la troupe,
Qui bois tes yeux, émerveillé,
Humble disciple à bonne école,
J'enflerai ma voix pour chanter.

Si l'amer chagrin t'envahit,
Si venaient un jour les deuils, les calamités,
O notre sœur, ô notre amie,
A tes pieds tu nous verras vite;
Et tu redeviendras souriante,
Car nous te dorloterons
Comme des frères, et tous en chœur,
Vois-tu, nos jeunes chants
Berceront ton cœur de rêves
Et de ballades entraînantes.

Qu'avons-nous à faire de palais
Revêtus de bronze et de marbre?
L'amour naïf se complaît
Encore mieux au pied d'un arbre.
Sans robe de satin,
Sans bracelet de pierreries,
Avec ton simple fichu de dentelle
Tu règnes sur la Provence :
Reine, tes yeux sont deux étoiles ..
Bien heureux qui sera ton roi!

ALCIDE BLAVET.

Alais, 20 décembre 1888.

RÈINO

A Madamisello Terèso Roumaniho, Rèino dóu Félibrige.

I

Li chato, a passa tèms, à la descoucounado,
Pantaiavon d'un rèi, dins soun grand mantèu blu,
Que, sourrisènt e dous, li prendrié pivelado,
Em'éu lis empourtant amount dins lou belu.

A si pèd pèr sèt an, Lauro sènso pausado,
Arderous, tresanant, Lauro l'aurié tengu.
Azalaïs i Baus emé li mai senado
Aurié fa lèi d'amour à soun pople esmóugu.

Rèino ! èstre rèino... ! au mas oun es la chatouneto
Que, dins li jour d'estiéu, o dins li niue blanqueto
A pas vit dins lou cèu oumbreja tau pantai;

Ausi lou vènt-terrau lou sibla dins l'auriho,
Dins li roure bèn aut lou canta l'auceliho !...
— Aro Sa Majesta lou creira bèn veraï.

II

Mai belèu n'èro pas aquel estrange empèri
Que vòsti grand bèus iue cercavon dins lou cèu.
Ah! s'èro lou bon tèms, em'un long treboulèri,
Lou pople en Avignoun vous farié rèino d'éu!

Mai l'amo di sóudard, cor aut e poung de fèrri,
Di troubaire galoi cantant dins li castèu,
Pèr jamai es clavado au sourne cementèri;
Sus li cros óublida crèisson li reganèu !

Dóu-mens aurias agu dins la glòri inmourtalo,
Emé li « Margarido » e li flour peirenalo,
Palais d'or trelusènt, s'aviéu talènt d'elèi !

REINE

A Mademoiselle Thérèse Roumanille, Reine du Félibrige.

I

Il y a longtemps, les jeunes filles en détachant les cocons, rêvaient d'un roi, dans un grand manteau bleu, qui, souriant et doux, les prendrait ensorcelées, les emportant avec lui, là-haut, dans la lumière.

A ses pieds pendant sept ans, Laure sans trêve, tremblant et passionné, Laure l'aurait laissé. Azalais aux Baux, avec les plus sensées, aurait fait loi d'amour à son peuple ému.

Reine ! être reine...! au « mas », où est la jeune fille qui, dans les jours d'été ou dans les nuits blanches, n'a pas vu dans le ciel flotter un tel rêve ;

Entendu le vent du nord le lui siffler à l'oreille, dans les chênes, bien haut, le chanter les oiseaux ? — A présent Sa Majesté peut en voir la vérité.

II

Mais ce n'était peut-être pas cet empire étrange que vos grands beaux yeux cherchaient dans le ciel... Ah ! si nous étions au bon temps, avec un long tressaillement, le peuple en Avignon vous ferait sa Reine !

Mais l'âme des guerriers, cœur haut et poing de fer, des troubadours joyeux qui chantaient aux châteaux, à jamais est enfermée au sombre cimetière ; les buissons croissent sur les tombes oubliées !

Du moins, vous auriez dans l'immortelle gloire avec les « Marguerites » et les fleurs de votre père, un palais resplendissant d'or, si moi j'avais un vrai talent.

En vers panardejant moun respèt vous saludo;
Plegant geinoun, vous dise, ò bèuta douço e mudo :
« O Rèino, urous sara de voste cor lou rèi ! »

CHARLE DE BONO CORSO.

Castèu de Roco-Martino, 9 de nouvèmbre 1888.

A LA RÈINO

Rèino ! Aquéu mot soulet vous fait veni l'idèio
D'uno chato galanto e bello mai-que-mai,
Vestido de broucat, clafido de daurèio,
Poussedènt de tresor qu'aplanara jamai,
E, lou scètre à la man, segnourejant soun pople :
Si varlet, si sóudard, si baroun auturous,
Is escut chimarra d'azur e de sinople,
Que se farien chapla pèr elo tout urous.

Tu, Rèino di Felibre, ah ! n'as ges de beloio,
Ni broucat, ni velout, ni diadèmo d'or;
Ti tresor li vaqui : bèuta, jouvènço, joio,
E gràci pèr gagna d'un tèms tóuti li cor.
Toun scètre n'es pas mai qu'un brout de prouvençalo,
E mestrejes pamens tout lou mounde latin.
As pèr pourta tis ordre un eissam de cigalo
E li parpaiounet dis alo de satin.

E pièi sian ti sujèt, o, nàutri, li Felibre,
Meno d'óuriginau caminant vers lou bèu,
Que travessan lou mounde, independènt e libre,
Assegura de viéure en despié dòu toumbèu.
Es nàutri ti sujèt, tout ço qu'en Catalougno
Prouvènço, Roumanìo, Itàli, Lengadò,
Fai clanti tambourin, timpanoun e zambougno,
En te cantant de vers en bello lengo d'O.

En vers boiteux, mon jeune respect vous salue ; pliant les genoux, je vous dis, beauté sereine et douce : — « O Reine, heureux celui qui de votre cœur sera roi ! »

CHARLES DE BONNECORSE.

Château de Roquemartine, 9 novembre.

A LA REINE

Reine ! ce seul mot vous fait venir l'idée
D'une jeune fille gracieuse, souverainement belle,
Vêtue de brocart, couverte de bijoux,
Possédant des trésors qu'elle n'épuisera jamais,
Et, le sceptre en main, gouvernant son peuple :
Ses valets, ses soldats, ses barons hautains
Aux écussons chamarrés d'azur et de sinople,
Qui se feraient hacher pour elle avec bonheur.

Toi, Reine des Félibres, ah ! tu n'as ni parures,
Ni brocart, ni velours, ni diadème d'or...
Tes trésors, les voici : beauté, jeunesse, enjouement
Et grâce pour gagner à première vue tous les cœurs.
Ton sceptre n'est qu'une tige de pervenche
Et cependant tu règnes sur tout le monde latin.
Tu as, pour porter tes ordres, un essaim de cigales
Et les petits papillons aux ailes de satin.

Et, puis, nous sommes tes sujets, nous, les Félibres,
Bande d'originaux cheminant vers le beau,
Qui traversons le monde, indépendants et libres,
Certains de vivre en dépit du tombeau.
C'est nous tes sujets, tout ce qui en Catalogne,
Provence, Roumanie, Italie, Languedoc,
Fait retentir tambourins, timpanons et pipeaux,
En te chantant des vers en belle langue d'Oc.

Es nàutri ti sujèt, nàutri, touto la tiero
Di Troubadour de vuei, fiéu d'aquéli d'aièr,
Que reviéudan sis us, si cant, sa vido entiero ;
Nàutri que de pourta si blasoun sian tout fièr,
E que, quand l'univers despichous nous demando
Nòsti noum, ié poudèn respondre lou front aut :
Vilo-Novo, Sabran, Gantèume, noblo bando ;
Toulouso, fiéu de rèi ; fiéu de jouglar, Raimbauld.

Raimbauld ! Iéu, lou darrié d'aquelo grand famiho
Que comto coume aujòu l'amant de Na Biatris
Emé lou prince en quau la Coumtesso de Dìo,
Pecaire ! deguè mai de plour que de sourris ;
Iéu, lou darrié felen d'aquéli grand Troubaire,
O Rèino, en depausant ésti vers à ti pèd,
Vène paga moun dèime, urous se pòu te plaire
L'oumage que te porge eicito emé respèt.

Maurise Raimbauld.

Cano, desèmbre de 1889.

C'est nous tes sujets, nous, toute la phalange
Des Troubadours d'aujourd'hui, fils de ceux d'hier,
Qui ressuscitons leurs coutumes, leurs chants, leur vie entière,
Nous, qui sommes fiers de porter leurs blasons,
Et qui, lorsque l'univers dédaigneux nous demande
Nos noms, pouvons lui répondre, le front haut :
Villeneuve, Sabran, Ganthelme, noble cohorte;
Toulouse, fils de roi ; fils de joglar, Raimbauld,

Raimbauld, moi le dernier de cette grande famille
Qui compte parmi ses aïeux l'amant de madame Béatrix,
Ainsi que le prince à qui la comtesse de Die,
Pecaïre! dut plus de larmes que de souvenirs ;
Moi, le dernier descendant de ces grands Troubadours,
O Reine ! en déposant ces vers à tes pieds,
Je viens payer ma dîme, heureux si peut te plaire
L'hommage que je t'offre ici avec respect.

Maurice Raimbauld.

Cannes, décembre 1889.

LES FÊTES DES FÉLIBRES ET DES CIGALIERS [1]

Représentation d'*Œdipe roi* au théâtre d'Orange.

Cette soirée unique, inoubliable, m'a révélé toute la grandeur d'un art que je n'avais fait que soupçonner, à travers les commentaires de nos professeurs en général et du digne M. Patin en particulier, sur le théâtre antique. La représentation de gala que l'on nous avait offerte il y a quelques années à l'Opéra, où l'on nous avait joué, avec le costume antique et sous le masque, des fragments de tragédie grecque, m'avait laissé insensible.

A Orange, c'est une tout autre affaire. La salle de spectacle est assez vaste pour contenir 6 à 8,000 personnes, qui s'étagent de gradins en gradins jusqu'à une colline qui borne l'horizon. Cette colline même prolonge le théâtre, car elle peut se couvrir de spectateurs qui, de loin, forment amphithéâtre et regardent la scène. On a, dès l'entrée, la sensation de l'immensité. Cette prodigieuse salle n'est éclairée que par l'incertaine lumière de la lune et l'obscure clarté qui tombe des étoiles. On sent autour de soi la multitude, plus qu'on ne la voit ; c'est un fourmillement sombre d'où se dégage je ne sais quelle électricité d'attention sans que la curiosité puisse jamais être détournée ni distraite par un détail de toilette ou de visage. On ne peut que regarder le théâtre.

La scène a soixante mètres de largeur : quarante-cinq mètres de plus que celle du nouvel Opéra. Le fond représente un palais d'une architecture magnifique ; mais ce fond n'est pas, comme chez nous, une toile qui change selon le lieu où le drame se transporte ; non, la décoration est fixe : c'est un véritable palais avec de vraies colonnes de pierre ou de marbre, montant les unes par dessus les autres, jusqu'à une hauteur extraordinaire. C'est dans cette immuable décoration formée par le palais, que se jouent toutes les pièces données sur le théâtre d'Orange...

L'architecte chargé de préparer la représentation d'*Œdipe roi* avait aménagé, dans le système de la décoration fixe, à droite un palais avec porche ; à gauche, quelques accidents plus en rapport avec la taille humaine. Ces arrangements s'étaient faits sans la participation de Mounet-Sully, et il en était désolé. Il eût souhaité de jouer *Œdipe* dans ce prodigieux vaisseau tout nu, sans décors postiches d'aucune sorte. Il affirmait que l'effet n'en serait que plus grandiose. J'étais bien de son avis, moi, par théorie, lui, servi par son instinct artistique. Je

(1) Nous avons obtenu de M. Francisque Sarcey l'autorisation de choisir dans ses articles sur les fêtes d'août, les passages les plus caractéristiques de ses impressions quotidiennes : *Œdipe roi* et *Moïse* au théâtre d'Orange, l'inauguration du buste de Caristie, et le banquet des Félibres à Avignon. Il était nécessaire de les conserver dans les archives félibréennes. On pourra remarquer qu'elles considèrent ces importantes manifestations du méridionalisme, à d'autres points de vue que ne font les *Sensations d'un Félibre*, à qui elles ont épargné, d'ailleurs, de tenter les mêmes descriptions.

me disais, fidèle à mes principes, qu'une fois l'artiste en scène, le regard s'attacherait tout entier sur lui et que de cette prodigieuse décoration, vue auparavant, il ne resterait plus dans l'esprit qu'une impression générale de grandeur qui se reporterait sur l'acteur et le grandirait par un inévitable effet d'imagination ; Mounet-Sully, je pense, ne se disait rien du tout, car les artistes ne raisonnent guère : ils se laissent guider à ces raisons mystérieuses que la raison ne connaît pas.

C'était nous qui étions dans le vrai. Non, vous n'imaginerez jamais l'émotion de ce public immense quand Mounet-Sully, dès la première scène, s'est avancé au seuil du palais pour parler à la foule des suppliants qui tendaient en silence des palmes vers lui, et que de sa voix profonde, rythmant chacun des mots qui composaient la phrase poétique, il a dit :

> Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité,
> Pourquoi vers ce palais, vos cris ont-ils monté,
> Et pourquoi ces rameaux suppliants, ces guirlandes :

Il nous a semblé à tous que, par un inexplicable effet de magie poétique, nous étions transportés de vingt-deux siècles en arrière, et que c'était la tragédie même de Sophocle qui se levait de son tombeau et se mettait à vivre sous nos yeux. Le propre de cet art grec, c'est précisément de ne présenter que de grandes lignes, correctes et superbes, que des attitudes nobles et harmonieuses, des mouvements d'un rythme élégant et magnifique, une poésie large et mélodieuse ; de ne donner que ce qu'il y a de général dans chacune des choses, et de supprimer le détail, qui est toujours étroit et mesquin.

A la Comédie-Française, il m'avait semblé que Mounet-Sully donnait peut-être un peu trop au vieux drame une allure hiératique, que le mouvement n'en était pas assez pressé, que certaines scènes auraient demandé des inflexions plus variées et se rapprochant plus de la réalité terre-à-terre. Toutes ces critiques ont été là-bas balayées d'un souffle.

A cette distance, il n'y a plus que les grands traits, les traits vraiment généraux, qui comptent. On ne songe plus au reste. On a ce plaisir idéal d'être emporté, loin de la réalité vulgaire, dans un monde de formes harmonieuses et de phrases rythmées. L'impression est à la fois si douce et si puissante que je ne sais personne qui y puisse résister. Nous avions derriere nous deux jeunes femmes qu'à leur conversation j'ai su être de simples couturières à Lyon. Il est assez peu probable qu'elles fussent très familières avec les spéculations sur l'art, avec la légende d'Œdipe et les tragédies de Sophocle. Elles fondirent en larmes, et je suis convaincu que, dans cette foule de quatre à cinq mille spectateurs, il n'y en a pas eu un qui ait gardé les yeux secs.

Si ce n'était que l'émotion du drame, cet effet se produirait sûrement à Paris, où l'œuvre de Sophocle est admirablement jouée et entourée de toute la pompe que peut fournir notre grande scène. Ce qui fait que la sensation est moindre, c'est que la reculée est moindre aussi ; c'est que nous touchons presque les personnages, c'est que, malgré nous, nous nous interessons au détail. Là-bas, c'étaient des figures lointaines et mystérieuses qui évoluaient lentement dans une marche à longs plis, et dont le langage merveilleusement rythmé arrivait à l'oreille, à travers la distance, avec des sonorités pénétrantes.

Pour la première fois, j'ai compris le théâtre grec. Il faudra absolument qu'on

nous redonne, dans ce même théâtre d'Orange, une représentation ou d'*Antigone* ou d'*Œdipe à Colone*, mais qu'on nous l'offre avec tout le déploiement de mise en scène qu'exigent ces vastes espaces...

Ces beaux spectacles de pitié et de terreur sont si beaux dans la tragédie grecque. J'ai encore, j'aurai longtemps l'esprit hanté de cette douloureuse et terrible apparition : Œdipe, les yeux crevés, serrant ses fils contre sa poitrine et poussant de lugubres lamentations qui se perdent dans le lointain. C'était bien autre chose qu'à la Comédie-Française, et Mounet-Sully lui-même a, ce jour-là, senti le dieu qui lui prêtait des accents qu'il ne retrouvera jamais...

C'est à Orange que l'on a pu apprécier ce qu'était la diction. On n'a pas perdu un mot quand Mounet parlait, ou Martel, ou Laroche, ou mademoiselle Hadamard : ce n'était pas que leur voix fût plus forte que celle de leurs camarades ; c'est qu'ils articulaient plus nettement, c'est qu'ils espaçaient les syllabes, frappant avec plus d'intensité sur celles qui devaient sonner le mieux.

Il y a eu de temps à autre, dans la diction de leurs camarades, quelques passages qui n'arrivaient pas distincts à l'oreille. C'est que là rien ne se devine ; il faut que la diction, comme le jeu, soit d'une irréprochable loyauté. Quel dommage qu'on ne puisse pas établir le Conservatoire dans le théâtre d'Orange : le professeur au bout de la salle, les élèves sur le théâtre! Il faudrait bien que ces jeunes gens apprissent à élargir leur jeu et leur geste, à mépriser les petites tricheries d'un art mesquin.

Mounet-Sully a été le roi de cette soirée. Il a marché, durant les trois jours qui ont suivi, dans sa gloire, entendant répéter sans cesse à ses oreilles ce cri : « Vive Mounet! Vive Mounet! » que poussait une population enthousiaste. Il s'est prodigué ; il a dit des vers à toutes les cérémonies, et je ne sais pas comment sa voix y résiste. Je l'ai supplié de la ménager, et pour nous et pour lui. Mais il est artiste, et ce soleil du Midi l'excitait à chanter...

Dimanche, 12 août, 5 heures.

Nous allons de cérémonie en cérémonie. On a distribué, de la façon la plus solennelle, des prix de poésie, les uns de poésie française, les autres de poésie provençale...

Cette cérémonie était le prélude d'une autre bien plus importante. Il s'agissait d'inaugurer le buste de Caristie, un architecte qui eut le singulier mérite de deviner les monuments qui font aujourd'hui la gloire d'Orange, sous l'amas de vieilles masures et de décombres dont ils étaient recouverts et déshonorés. Il consacra toute sa vie, qui fut longue, à l'ingrate besogne de fouiller ces admirables ruines, de les rendre au jour, de restituer tout ce qui restait de l'antique édifice, de lui rendre en partie sa splendeur d'autrefois. On peut dire que c'est à lui, à ses longs et intelligents efforts, à son grand goût d'artiste que nous devons le plaisir de l'admirable soirée d'hier. Ce Caristie est l'ancêtre de M. Caristie-Martel, le pensionnaire de la Comédie-Française.

C'est M. Henri Fouquier qui a pris la parole. Les premiers mots de son discours ont fait sourire tous les journalistes : « Avant-hier, a-t-il dit, nous étions à Die, où la Municipalité et la population s'étaient fait une fête de recevoir avec un cordial empressement les lettrés et les poètes qui... » C'était une allusion spiri-

tuelle à la froideur de l'accueil officiel que la population d'Orange a fait aux cigaliers et à leurs amis. Mais ces vétilles n'ont aucune importance.

Ce discours est un chef-d'œuvre de grâce légère et spirituelle. Je n'en citerai rien, car le texte en sera reproduit dans le *Temps*; il a été, ce soir même, envoyé aux journaux par le télégraphe. Nous en avons été ravis. Fouquier est un Athénien de Marseille; il est à la fois mesuré et brillant; il donne aux verités les plus communes un tour d'originalité piquante; c'est l'atticisme dans ce qu'il y a de plus lumineux et de plus fin. Vous ne sauriez croire quel succès a obtenu ce petit discours, qui a été si joliment dit d'une voix chaude et aimable.

Le maire a improvisé ensuite une allocution où il a promis que l'œuvre de Caristie serait menée à bonne fin ; puis le ministre a pris, la parole et, en quelques mots pleins de chaleur et de verve, il a développé cette pensée qu'il faudrait qu'Orange fût le Bayreuth du grand art dramatique en France.

Et pourquoi pas? Ah ! qu'il y aurait ici de belles fêtes à organiser si l'on avait de l'argent ! La cérémonie s'est terminée par la distribution de quelques palmes académiques, et Paul Mounet a lu, pour finir, une pièce de vers de M. Mouzin en l'honneur de Caristie.

Ce malheureux Fouquier n'a pas fini. Il était sorti d'un repas officiel à une heure; il me quitte pour se rendre à un autre banquet, non moins officiel, à cinq heures. Je lui serre la main avec la joie dont parle Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus aequora ventis

Lundi matin.

C'est hier soir qu'a eu lieu la représentation du *Moïse* de Rossini, au théâtre d'Orange. Hier, c'était dimanche, jour de repos pour toute la population. Vous savez de quelle passion les Méridionaux aiment la musique. L'affluence a donc été bien plus considérable qu'elle n'avait été la veille. L'immense enceinte était toute pleine, du haut en bas, d'une foule serrée dont on voyait moutonner dans une demi-obscurité les milliers de têtes. Les hauteurs qui bornent le théâtre étaient couronnées d'une multitude qui avait préféré regarder le spectacle de loin, sans bourse délier. Nous leur portions envie : le coup d'œil devait être féerique.

Il n'est pas bien facile d'avoir raison d'une foule animée et tumultueuse. Il faut dire aussi que toutes les précautions n'avaient pas été prises, ou plutôt elles avaient été mal prises. Il y avait, derrière les fauteuils réservés au ministre et à sa suite, un large espace de gradins étagés, qui étaient attribués aux invités des félibres et aux porteurs de cartes.

Le ministre dînait, ce soir-là, à la mairie, et l'on avait supposé que le banquet, comme il est arrivé, du reste, se prolongerait assez tard. M. le maire avait mis des factionnaires aux ouvertures de ce grand carré, protégé par de fragiles barrières en bois, et avait donné l'ordre exprès qu'on ne laissât passer personne avant l'arrivée du ministre.

Autour de ce carré vide, s'agitait, causait et criait une foule de gens assis sur les gradins, que l'on peut bien évaluer à sept ou huit mille personnes. Nous arrivons, munis de nos cartes ; on nous refuse nettement l'accès. Derrière nous s'accumule et s'allonge une queue de félibres, de journalistes, de députés, d'in-

vités de toute sorte, qui parlementent poliment d'abord avec les factionnaires, puis avec aigreur, puis avec emportement. Je regardais avec inquiétude monter la colère de tout ce monde. Cet amphithéâtre, si solidement qu'il ait été établi en planches épaisses et fortes, n'aurait jamais résisté à une poussée tumultueuse de six mille personnes, et le public commençait à s'intéresser à cette lutte et à prendre parti.

— Tout cela va mal finir, nous disions-nous les uns aux autres.

On entendait, par-dessus le brouhaha, tonner la voix de M. Clovis Hugues, qui voulait frayer un passage à madame Hugues. Un autre député, M. Gaillard, apostropha vertement un homme de service :

— Nous sommes ici chez nous, lui dit-il, et je passerai.

Il fit une trouée ; on suivit. Je n'ai pas besoin de vous dire que cet incident eut des suites et causa une vive émotion dans la foule. Quand M. le ministre arriva, accompagné du cortège officiel et précédé de M. le maire, ce digne magistrat eut à subir une algarade, à laquelle M. Deluns-Montaud paraissait assister sans plaisir.

Cette agitation eut une peine infinie à se calmer. Une fois que les esprits sont émus, c'est le diable pour les ramener à la discipline et au respect. Tout le commencement de la représentation se perd au milieu des altercations et des gamineries d'une foule surexcitée.

Peu à peu, cependant, le goût de la musique l'emporte et et le silence s'établit, mais pas le silence attentif de la veille : un silence coupé de temps à autre d'un flottement de murmures.

J'ose à peine vous dire l'effet que nous a fait *Moïse* ; je dis *nous*, parce que l'impression m'a paru être générale, une impression de désappointement et d'ennui. Vous n'imaginez pas ce que, dans ce cadre grandiose, la partition de Rossini nous a paru mesquine et démodée. C'était un désenchantement. La prière même, oui, la célèbre prière de *Moïse* nous a semblé maigre et sans développements. C'est pourtant une phrase de génie ; mais nous n'étions pas en train. Thomé avait passé une partie de la journée à lire la partition d'orchestre : « C'est encore rudement beau ! » nous avait-il dit, comme nous nous rendions au théâtre. Il avait changé d'avis en revenant : « C'était rudement toc ! »

Il faut sauver de ce désastre l'orchestre et son chef, M. Luigini, dont le nom, à la fin de la représentation, a été salué de longues acclamations ; Boudouresque, dont la voix bien timbrée a sonné superbement sous le vaste ciel et que nous regrettons à Paris ; Mademoiselle Leroux, dont un trait (un son filé) a positivement secoué et soulevé la salle.

Avignon, lundi soir.

Nous voici donc dans la ville des papes. Les félibres et les cigaliers y célébraient la fête de la Sainte-Estelle, qui est leur patronne. Ils avaient dressé dans l'île de la Bartelasse une table de cent et quelques couverts, au milieu de platanes séculaires. De larges vélums jetés sur les endroits où pouvait pénétrer le soleil, nous garantissaient de ses rayons ; une petite brise, venue du fleuve, rafraîchissait l'atmosphère ; en traversant le pont, nous avions vu ce merveilleux panorama que présente la ville, et ce spectacle nous avait enchantés. Tout riait dans la nature et sur les visages.

Non, rien ne peut vous donner une idée de la grâce et de la gaieté de cette fête. Mistral la présidait : il est toujours vert et jeune, ce Mistral, et ressemble à quelque aimable dieu de la Grèce antique. A sa droite, il avait le préfet de Vaucluse ; à sa gauche un haut représentant de l'Université, puis le vieux et respectable Roumanille ; en face, notre ami Fouquier, qui a, comme je vous le disais, accepté la fatigante besogne de mener le branle à toutes ces cérémonies et d'y parler au nom des cigaliers.

Puis la foule des félibres, et parmi eux des députés du Midi, le maire, diverses autorités et les journalistes parisiens, lyonnais et marseillais, à qui, pour les consoler sans doute de leur déception à Orange, on avait réservé des places d'honneur.

Le déjeuner, comme la plupart des repas officiels, a commencé par être un peu froid. Mais le tempéramment méridional a bientôt pris le dessus. La rumeur des conversations a monté peu à peu, et c'était, d'un bout a l'autre de cet immense fer à cheval, un bruit assourdissant de cigales grisées de soleil et d'air quand Mistral s'est levé, et tendant d'un geste théâtral la coupe d'honneur, une large coupe qui a je ne sais quelle mine hiératique, a indiqué qu'il voulait parler. Tout le monde s'est tu.

On nous avait, par une attention délicate, délivré la traduction du discours qu'allait prononcer Mistral dans le langage harmonieux de la Provence, en sorte que nous avons pu suivre, sur la version imprimée, le discours de l'orateur.

Oh! quelle voix merveilleuse et quelle incomparable diction possède ce Mistral! Cette langue avec ses sonorités de velours, est une caresse pour l'oreille ; elle prête naturellement soit à l'emphase oratoire, soit à la mignardise poétique, et les félibres y trouvent un admirable outil d'éloquence improvisée...

Le discours s'est terminé par le chant sacré des félibres, le chant de la coupe, dont tous les assistants ont repris le refrain en chœur. Je me suis mis, ma foi, de la partie et, comme les camarades, j'ai chanté à pleine voix :

Coupo santo
E versanto, etc.

Que voulez-vous ! on se laisse enivrer au soleil de ce pays, à la gaieté cordiale et communicative de ses habitants, à leur joie exubérante, et l'on se sent des envies de parler, de crier, de gesticuler comme eux.

Après Mistral, Fouquier s'est levé, et il a prononcé un de ces jolis discours, fins, discrets, d'un tour élégant, avec une pointe de poésie que seul il peut faire et dire. Les cigaliers ont eu la main heureuse en le choisissant. Quel esprit charmant d'à-propos! quelle bonne grâce dans le langage, qui est aimable sans fadeur! que de malices dissimulées dans l'ampleur d'une phrase innocente ! Je ne cesse d'admirer cet art exquis et abondant, et le nom d'Isocrate monte aux lèvres.

La bonde était lâchée aux discours. Clovis Hugues nous en a fait un d'une verve familière et torrentueuse, qui a fait pâmer de rire tout le monde. Cette exubérance amusante paraîtrait quelque peu folle à des Parisiens sceptiques ; mais dans ce cadre, au milieu de cette foule prompte aux acclamations, elle paraît toute naturelle.

J'y suis allé de mon petit laïus, et j'ai été applaudi comme un simple félibre.

Mounet nous a récité de sa plus belle voix quelques vers de Henri de Bornier, et vous pensez si l'on a fêté et le poète et l'artiste. Voici cette pièce :

LES CIGALIERS AUX FÉLIBRES

Salut, Avignon ! Et toi, Rhône
Et toi, le colossal château
Dressé sous le ciel comme un trône !
Salut, la ville de *Nerto* !

Salut, horizon, air qui vibres,
Murs dorés, calme solennel :
Salut, le berceau des félibres !
Salut, la tombe d'Aubanel !

Nuages flottant dans l'espace,
Entourant comme un encensoir,
L'âme de Magali qui passe,
Des parfums lumineux du soir !

Provence, où l'azur donne aux marbres
Le même éclat qu'au Parthénon,
Où le vent qui courbe les arbres
D'un poète porte le nom !

Dans ta grâce à ta force égale,
Reçois tes amis familiers ;
Salut, terre de la cigale
Où reviennent les cigaliers !

Ils reviennent, mais pour une heure,
Des grands exils parisiens :
Paris a beau dire : Demeure !
Quand la Provence dit : Reviens !

Dans les fièvres que Paris donne
On hait l'exil, on le maudit,
Mais au retour on lui pardonne
Dès que le toit natal grandit ;

C'est lui ! c'est lui ! Ce sont nos frères,
Les poètes au cœur de feu,
Qui font accueil aux téméraires
Partis à la grâce de Dieu !

Fier cigalier, trop fier peut-être
D'avoir fait là-bas ton devoir,
Si tu sens une larme naître
Dans tes yeux, laisse-la bien voir !

Félibre, trop heureux sans doute
Dans ton *calme* et ta *gloire* ici,
Quand nous reprendrons notre route,
Laisse voir une larme aussi !

Pour nos deuils et pour nos chimères
— Hélas ! n'est-il pas vrai, Seigneur ? —
Il est tant de larmes amères,
Qu'il en faut bien pour le bonheur !

HENRI DE BORNIER.

Et puis, des discours et encore des discours. Guillaume Guizot, M. Saint-Martin et des félibres prennent la parole ; d'autres chantent et la foule reprend le refrain. Elle est énorme ; car tout le pays est là, debout au tour des tables, qui écoute, bat des mains, rit et crie. C'est un tableau charmant. Paul Mounet nous dit une poésie languedocienne, et il la mime si drôlement, que l'on pouffe à l'entendre.

On s'est mis à table à midi ; il en est cinq. Je demande grâce et m'esquive, emportant un autre chapeau que le mien. Que voulez-vous? c'est le Midi !

FRANCISQUE SARCEY.

DISCOURS DE M. HENRY FOUQUIER

AU PONT-DU-GARD

Messieurs,

Après la cordiale et poétique réception que nous avons trouvée en Dauphiné, à Die, après les splendeurs de cette représentation unique d'*Œdipe-Roi*, dans le théâtre antique d'Orange, où le Cigalier Mounet-Sully a rendu vivantes, pour nous, les plus pures impressions de l'art glorieux de la Grèce, goûtant, lui aussi — il ne me démentira pas — cette impression unique de traduire l'antiquité dans un décor qui nous vient d'elle, et après les splendeurs de la fête avignonnaise, qui ont fait ressembler la vieille ville papale à sa sœur romaine, les jours où celle-ci conduisait au Capitole les poètes couronnés de lauriers ; après la fête, plus intime, de la Sainte-Estelle, en l'île de la Barthelasse, où notre ami Sarcey trouva son chemin de Damas et communia à la « Coupo Santo » des Félibres ; après d'autres émotions et d'autres surprises encore, qui ont marqué notre pèlerinage à travers notre terre du Midi, je ne croyais pas, Messieurs, que nous puissions avoir une émotion et une surprise nouvelles.

Nous les avons eues cependant, à notre venue à Nîmes, à notre premier pas sur cette chaude terre du Languedoc, qui a gardé le nom de sa vieille langue, devant le sympathique accueil, la noble curiosité de la foule, vive et familière, ne connaissant que quelques-uns de nous, mais nous aimant tous en sentant

combien nous étions passionnés nous-mêmes pour le Midi, ses traditions, sa nature et ses idées. Je me suis senti encore une fois tout remué et retourné par ces chants, par cette poésie vécue de la foule. Du coup, pour la première fois de ma vie, j'ai « balconné »... Je n'en rougis pas, Messieurs, mais, de grâce, gardez-m'en le secret à Paris et, surtout, n'allez pas le dire à Daudet...

En parlant pour remercier encore une fois les organisateurs de la fête, le maire et la municipalité de Nîmes, ceux de Remoulins chez qui nous sommes, mes confrères de la Gourde, les membres du cercle des « Muges » — qui sont peut-être entêtés, mais non muets, et dont l'entêtement est le bon, celui qui nous attache à tout ce qui fait oublier les tristesses de la vie, — pour remercier par-dessus tout la population de Nîmes, j'ai dit que tant de sympathies avaient ajouté une surprise à nos surprises. Je dois retirer, sitôt dit, ce mot imprudent : Non ! Je ne suis pas surpris, ni ne pourrais l'être que la noble cité qui nous a gardé les monuments du génie latin, et le Temple et les Arènes et l'Aqueduc, — ce pont du Gard près duquel nous nous sommes réunis parce qu'il est le pont jeté entre le Languedoc et la Provence — ait gardé aussi ce génie littéraire, ce culte des arts, de la poésie, l'ait gardé sincère, populaire, tel qu'on le trouvait en Reboul, cet ouvrier qui sut chanter en travaillant, ce qui est le secret de la joie vive de notre Midi.

Et maintenant, Messieurs, que j'ai payé, au nom des Cigaliers et des Félibres de Paris, le tribut de reconnaissance que nous devions à Nîmes pour son cordial accueil, avant de rompre les rangs, ou pour mieux dire, avant de donner la volée aux Cigales, il me paraît bon de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de notre voyage, de dire un mot du but, de l'utilité, de la grandeur de nos fêtes, de le dire pour nos compatriotes et aussi pour les représentants de la presse de Paris qui nous ont suivis jusqu'au bout du pèlerinage sur nos Terres Saintes. Je leur adresse, avec mon remerciement cordial, mes excuses pour mon pays où le mistral n'a pas voulu souffler, et où les Félibres ont chanté, sans avoir pour refrain : *Troun de l'èr* et *Bagasse;* le mistral, *Troun de l'èr* et *Bagasse* étant, pour beaucoup de Parisiens — un peu superficiels — toute la Provence, tout le Midi. Certes, nos hôtes ne sont pas de ceux-là... Mais, peut-être, pour parler sérieusement, avaient-ils quelques préventions à l'endroit de notre œuvre? Et ce sont ces préventions dont je voudrais qu'il ne restât rien.

Notre œuvre, ai-je dit avec un orgueil que j'ai d'autant plus facilement pour elle que j'y suis un ouvrier de la dernière heure, notre œuvre est grande. Elle est grande, me disait hier notre cher et éloquent ami Maurice Faure, parce qu'elle est saine. Il appartenait à Maurice Faure, mieux qu'à tout autre, de la définir ainsi, car, s'il n'a pas été le seul initiateur de nos fêtes, il en a été le premier, le plus actif, le plus passionné des organisateurs. C'est lui qui pensa, dès les premiers jours de *la Cigale*, qu'il ne nous suffisait pas de nous donner

le plaisir — charmant d'ailleurs — de nous réunir entre méridionaux, une fois par mois, à Paris : il estima que nous pouvions faire plus et que nous devions faire mieux. L'amour du pays natal ne devait pas être pour nous un luxe égoïste du cœur ni un dilettantisme stérile de l'esprit. C'est une foi et une foi qui agit, comme toutes les fois sincères.

Et sa double action est celle-ci : resserrer encore le lien qui nous unit à la France, à Paris, la grande ville, pour qui, en certains jours, il faudrait peut-être donner jusqu'à sa vie, le resserrer par le contact des hommes et des idées qu'ils portent avec eux, faire aimer le Nord au Midi, le Midi au Nord : et, pour cela, c'est là notre rôle, surtout revenir sans cesse au pays natal, et célébrer les traditions, les beautés, la poésie, la poésie grande conquérante des âmes. Puis, seconde partie de notre tâche, faire, dans nos provinces méridionales même, un travail fécond d'union, d'apaisement rapprochant les hommes de même race, que la politique divise encore trop, hélas! leur permettre de s'estimer et de s'aimer un peu, même en se combattant, comme il arriva, raconte la légende, pour les chevaliers Roland et Olivier, qui se combattirent tout un jour dans l'île du Rhône et s'embrassèrent le soir ; comme il arriva, raconte l'histoire que nous rappelait Paul Arène, pour Lesdiguières et Crillon, qui se battirent aussi tout un jour sur la brèche d'une de nos villes et furent amis pour toute la vie. C'est dans cet esprit qu'a été donnée, en Arles, notre première fête. Et si, à cette fête initiale ont succédé des fêtes plus belles, plus étendues vaut-il mieux dire, auxquelles ont pris part officiellement les villes et les représentants du pouvoir, c'est que cet esprit était bon, et que nous avions jeté la semence dans le bon terrain...

Notre œuvre cigalière nous a rapprochés des Félibres et de ceux de Paris, que représente ici le bon, le dévoué Sextius Michel, le modeste qui ne veut pas qu'on dise que sa parole est d'or, ce qu'elle est pourtant, puisqu'elle vient d'un cœur d'or... Elle nous a rapprochés aussi des Félibres de Provence, des sept sages de notre pays qui eurent, un beau jour, la divine folie de la poésie... A Paris, on nous confond parfois, Cigaliers et Félibres.

La confusion m'honorerait. Mais, aujourd'hui, dans cette intime réunion, pourquoi ne pas essayer de marquer les nuances qui séparent, qui distinguent, veux-je dire, des frères, frères jumeaux, il est vrai, et si ressemblants que la mère s'y tromperait parfois? Les Félibres sont des poètes, qui ont voulu défendre et garder la vieille langue-mère romane et qui ont pris, pour cela, avec la simplicité du génie, le meilleur des moyens : ils s'en sont servis pour écrire d'impérissables chefs-d'œuvre... Nous, Cigaliers, nous avons nos poètes aussi ; mais nous ouvrons nos rangs aux prosateurs, aux lettrés, aux artistes, peintres, musiciens, sculpteurs, aux savants — comme notre regretté général Perrier — à tous ceux qui honorent le Midi et s'en honorent, sans leur

demander même de parler sa langue ou de l'écrire. Je dirais volontiers que le Félibrige est du Midi concentré, la Cigale du Midi répandu. Nos Cigales chantent sur tous les arbres. Nos Félibres n'en ont qu'un, mais il est, sur notre Parnasse, le plus beau, le plus haut dans le ciel bleu, le laurier-rose des poètes, laurier pour la gloire et rosier pour l'amour...

Ensemble, d'ailleurs, Messieurs, nous essuyons les mêmes reproches. Les uns, simples railleurs, disent de nous que nous sommes des gens qui se réunissent pour manger des bouillabaises, des brandades et du cassoulet et nous admirer entre nous, en patois. Les autres, déjà malveillants, prétendent que des hommes comme Paul Arène — je n'en cite qu'un, — c'est-à-dire des maîtres ès-langue française, voudraient qu'on ne parlât plus et qu'on n'entendît plus le français au sud de la Loire. D'autres enfin, qui sont des méchants — car un imbécile qui persévère devient un méchant — ont osé prononcer le mot de séparatisme. Séparatistes? Le président des Félibres de Paris est un maire de Paris. L'an dernier, pour la première fois, j'ai pris part à une fête, comme président de la Cigale. C'était la fête commémorative de l'entrée de mon pays, de ma chère et tant aimée ville de Marseille (qui ne me nomme pas, mais qui me fait les lèvres douces à la nommer), c'était la fête de son entrée dans la grande patrie française! Aujourd'hui, on me jette un mot dans l'oreille, ici, à Nîmes : Il faudra que vous reveniez pour notre grande fête prochaine, la fête de l'union du Languedoc à la France! « Séparatistes! » La patrie de Mirabeau, de Barbaroux, de Thiers, de Berryer, de Gambetta, des orléanistes, des légitimistes, des républicains, tous patriotes français, et s'il nous fallait choisir, quel que fût le déchirement de nos cœurs, entre la grande et la petite patrie, nous irions à la grande, parce qu'elle est blessée, qu'elle saigne, et à notre grand soleil du Midi nous préférerions l'aurore entrevue, à la lueur sanglante peut-être, qui se laisse deviner derrière les monts de notre Alsace-Lorraine, de notre Alsace-Lorraine à nous Provençaux comme à nous Français... Mais maudit, cent fois maudit celui qui dirait à l'enfant : lequel aimes-tu mieux de ton père ou de ta mère?... Les pierres du chemin qui nous mène à la vieille France et nous en ramène, l'eau de nos fleuves qui en descend, les ondes de notre mer, lac français, se dresseraient contre lui, auraient un murmure et une voix pour couvrir son blasphème. *Mireio* ne lui sourirait plus et le petit tambour de Mistral lui jetterait au visage ces baguettes qui ont battu la charge dans les justes guerres de la patrie.

Il faut en finir, Messieurs, avec ces calomnies qui nous indignent. Je dirai presque que c'est une calomnie encore que de ne pas vouloir entendre ce qu'il y a de juste, d'élevé, d'utile, dans notre volonté d'apprendre à nos enfants deux langues, le français et le provençal, qui s'éclairent l'une l'autre, se soutiennent, restent pures et séparées, s'abâtardissant et se corrompant, en se mê-

lant. Littéralement — et nous rentrons ici dans notre domaine littéraire, — c'est une banalité de dire que plus on connaît de langues, mieux on écrit dans celle qu'on choisit. Ceci est si clair que je passe. J'ajoute seulement que la connaissance, l'étude, la pratique du provençal, en développant l'amour du pays restreint, de ses traditions, de ses vieilles mœurs, en créant une atmosphère intellectuelle et morale pour l'enfant et le jeune homme, peut les sauver de ce goût d'émigration, qui ne vaut pas la douce nostalgie du sol natal et qui est un danger, signalé par les économistes comme par les politiques et les philosophes.

Je suis, certes, un homme de progrès, qui ne veux attacher personne à aucune glèbe. Mais, n'est-il pas heureux, le fils qui vit où son père a vécu, en y vivant mieux, qui fait ce que son père a fait, en le faisant mieux? Est-il bon que nos paysans, nos travailleurs, laissent le connu pour l'inconnu, aillent chercher loin, sans le trouver toujours, ce qu'ils ont ici ? Tenez, nous avions hier à notre table une jeune fille, que vous avez couronnée. J'entendais qu'on lui disait : « Vous avez du talent, de l'instruction... Allez à Paris... » Et moi je lui dis : « Restez dans votre pays, près du foyer paternel. Servez votre petite patrie. Soyez-lui utile et grandissez votre situation par cette utilité. Que si vous avez vraiment le don de poésie, demeurez encore. Vous serez une petite Cigale heureuse. Sous le beau soleil, les cigales se nourrissent de rosée — et aussi, je le dis sans embarras à une belle fille — et aussi d'amour. A Paris, elles ont froid, et souvent, n'osant retourner au soleil natal, les ailes brisées, elles meurent avec la fin de l'été de leurs illusions, quand elles ne se réchauffent pas à quelque flamme mauvaise.

Et dans ce pays cher, nous viendrons nous réconforter. Nous vous dirons ce qu'il a de charmes. Nous vous apprendrons ces beautés, qu'on ne voit, peut-être, jamais mieux que quand on s'en éloigne. Nous vous convierons à prendre part à notre œuvre d'union, dans l'amour de l'idée et de la patrie du Midi. Nous offrirons à votre soif l'idéal de la « Coupe Sainte », mère des nobles ivresses. Car nous reviendrons chaque année. Chaque année, c'est par là que je veux finir ce trop long discours, où j'ai vidé mon cœur, que vous aviez trop rempli et qui déborde, chaque année, nous ferons un pèlerinage. Dans deux ans, je pense, vers les frontières d'Espagne, dont les Félibres catalans ont abaissé, pour nous, les Pyrénées; l'an qui vient, sur les bords de la Méditerranée, jusqu'à l'Italie, nous embarquant à Arles, par la route des vieux colons, toujours gais — fils du gai savoir — mot merveilleux, Messieurs, qui est toute une philosophie, — saluant au passage tous les souvenirs, toutes les gloires, tous les talents, la poésie épique et lyrique comme la poésie galante et railleuse, admirant les aigles, écoutant les rossignols et même les merles, continuant notre œuvre, dont les ambitions feront peut-être sourire, mais que

moi, qui y suis si peu que je la puis juger avec sûreté, je vous jure être bonne ; de celles qn'on peut sans danger, tant elles sont saines, loyales, patriotiques, exposer au grand soleil qui les éclaire et qui les fait mûrir, comme le vin de nos coteaux que j'ai versé dans mon verre pour notre *brinde* d'adieu : Au Midi et à ceux qui l'aiment !

AUX AMANTS DE BÉATRIX ET DE LAURE

I

Dante, Pétrarque, ô noms qu'un même culte allie,
Votre immortel éclat ne s'est point obscurci ;
L'humanité, par vous à jamais ennoblie,
De votre honneur durable a gardé le souci !

Mais, pour mon cœur, le nœud qui vous unit ainsi
C'est moins d'avoir, enfants d'une terre avilie,
Dans la langue suave où résonne le si
Tous deux pleuré des vers brûlants sur l'Italie,

Que d'être les héros d'amours mystérieux,
Inféconds pour la chair, et pour l'âme anxieux
— Et de cette matière aux impuissants rebelle

D'avoir construit tous deux votre fier monument,
Créateurs comme Dieu qui d'un humble élément,
Forma l'homme, si fort, et la femme, si belle !

∴

Mon cœur en même temps vous envie et vous plaint :
J'eus comme vous ma Bice et comme vous ma Laure ;
Bice, qui, vingt printemps, vit les myrtes éclore,
Laure, libre en ces jours d'époux qui la retînt.

Le bleu pur dont le ciel oriental est peint
Riait dans ses regards ; la grâce qui s'ignore
Rayonnait sur son front comme un lever d'aurore ,
Les lys tissés d'argent sont moins clairs que son teint.

Ah ! mieux que vous ! l'amour qui prend le corps et l'âme,
Dans les baisers d'un ange au visage de femme,
J'aurais pu le goûter, — et j'ai fui cet espoir...

Amour, vivant amour, que mes longs regrets pleurent !
Que n'ai-je, comme vous, le consolant savoir,
Maîtres, de le chanter en strophes qui demeurent !

MAURICE FAUCON.

LA MAISON DE PÉTRARQUE

Arquà.

Une maisonnette de veuve,
Un étroit enclos à côté
Où, sous l'eau vive qui l'abreuve,
Le figuier croît en liberté.

La muraille semble encor neuve,
Le jardin fraîchement planté;
Rien d'antique, rien qui s'émeuve
De l'hôte jadis abrité.

Cependant le site est magique !
Ce sol qu'effleura sa tunique,
Cet air où sa bouche parla,

Mieux qu'un poëme, mieux qu'un livre
L'évoquent et le font revivre :
L'âme du poète ? — elle est là !

MAURICE FAUCON.

BORD DE MER

Saint-Quay.

Nous étions en septembre : un ciel resplendissant
Écartait de nos cœurs toute idée importune.
La mer calme à nos pieds ; une goëlette brune
Sur les flots azurés fuyait comme en glissant.

Le petit port, au loin, allait s'amoindrissant ;
De coquettes villas éparses sur la dune
Gaîment s'échelonnaient sans suite, une par une.
— Simple était le tableau, mais en tout ravissant.

Et sans savoir pourquoi, longeant le cimetière,
Je ne voyais que noms de femme à chaque pierre.
Une vieille passait, — je m'enquis de cela.

Elle — levant la tête après un court silence
Me dit, montrant la mer et son linceul immense :
« Nos hommes sont marins et leurs corps dorment là ! »

EUGÈNE BOYER.

VIEUX MARIN

C'était un matelot, vieux, perclus, sur sa fin ;
Il avait par les mers couru, la vie entière.
Manquant de tout au bout de sa longue carrière,
Sans l'aumône il fût mort mille fois de la faim.

Au doux Jésus portant l'auréole d'or fin,
Il venait, chaque jour, à genoux sur la pierre,
Dans une sainte extase égrenant sa prière,
Offrir, sous ses haillons, son cœur de séraphin.

Pour la première fois quand je vis là cet homme,
« Que fais-tu donc, l'ami ? — ta prière ou ton somme ? »
Lui dis-je en l'accostant. — Mais lui, montrant du doigt,

Parmi les feux tremblants des longs cierges de cire,
Le Dieu des affligés : « Monsieur, je vas vous dire
« Ici ce que je fais : — Je le vois !... Il me voit ! »

EUGÈNE BOYER.

Le Directeur-Gérant P. MARIÉTON.

TABLE DES MATIÈRES

1887

OCTOBRE

***	La Revue Félibréenne	1
MISTRAL	Éloge d'Aubanel, discours provençal à l'Académie de Marseille (avec traduction en regard)	2
Th. AUBANEL	*Idylle, les Forgerons, le Capitaine grec*, poésies provençales (avec trad.)	3
J. ROUMANILLE	*Les Danseurs de Jonquières*, conte provençal (avec trad.)	24
Joséphin SOULARY	*Sur des stances à la Vierge... Un myosotis; Les Bébés; Les Mouches d'or*, sonnets et poésies	26
Isidore SALLES	*Provence et Gascogne*, poème gascon (avec la trad. en vers de l'auteur)	28
Paul ARÈNE	*Madrigal pour un éventail*, sonnet français; *Raubatòri*, sonnet provençal (avec trad.)	33
***	Bibliographie : *Las Festos del Félibrige*, de M. de Margon, par J. Raoulx. — *Librairie des Papes d'Avignon*, de M. Faucon	34
P. M.	Chronique. Les fêtes félibréennes de 1887 — Les Fêtes du Soleil, par M. Élie Fourès. — A l'Académie de Marseille — Journaux méridionaux — Dom Xavier de Fourvières. — M. Achille Mir — M. Jules Roux — Maury et le provençal — Le centenaire de Vondel, etc.	38

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE

Paul ARENE	*Mistral et Calendal* (étude littéraire)	49
J.-M. DE HÉRÉDIA	*Le Huchier de Nazareth, Le Lit*, sonnets	54
Eugène ROSTAND	*L'Œuvre de Mistral*, discours à l'Académie de Marseille	56
***	*La Sainte-Estelle de Cannes*	63
MISTRAL	*L'avenir du Félibrige*, discours provençal (avec trad.)	69
Baronne D'OTTENFELS	*Les Jeux floraux de Cannes*, poésie	72
Frédéric DONNADIEU	*Le Félibrige à Mayorque*, notes de voyage (1re partie)	74
MISTRAL	Lettre sur *Les Précurseurs des Félibres*	85
Claudius POPELIN	*La Rêverie. Le Livre*, sonnets	86
Henry FOUQUIER	Paroles dites au quatrième Centenaire de la réunion de la Provence à la France, à Aix	88
P. M.	Chronique. La Fête des jeux populaires à Marseille. — Le Trésor du Félibrige. — La mort de Zani. — Lemerre jugé par Soulary, etc	96

1888

JANVIER ET FÉVRIER

***	*En Arles*, les fêtes d'Amédée Pichot, avec notes de voyage d'H. Fouquier	1
MISTRAL	*Arles et la Beauté*, discours provençal aux Arlésiennes (avec trad. en regard)	4
Jacinto VERDAGUER	*La Estrella del Nort*, poésie catalane (avec trad.)	10
CROUSTILLAT	*Lettre à Mistral*	11
J.-M. DE HERÉDIA	*Sonnets*: En Campanie. — Le Bain. — *Erratum* : Le lit	14
Frédéric DONNADIEU	*Le Félibrige à Mayorque*, notes de voyage (suite et fin)	17
A. DE ROCHAS	*Une Cour d'amour à Lyon* au XVIe siècle (1er article)	28

Isidore SALLES . . . *Chansons gasconnes* 39
*** . . . . . *Les Fêtes de Sceaux*. 41
Clovis HUGUES . . . *A Théodore Aubanel*, poésie. 44
Eugène D'AURIAC . . *Pierre Goudouli*, étude littéraire. 46
Emm. DES ESSARTS. . *Pallas-Athéné*, fragments. 54
*** . . . . . Bibliographie. Les Cantiques provençaux de P. Xavier de Fourvières. . 56
P. M. . . . . Chronique. L'Ecole de Lérins et l'empereur du Brésil. — Une pastorale à Avignon. — Nouvelles sociétés provençales. — Mariages félibréens. — Les traductions de l'*Atlantide*. — La Côte d'azur. — Iconographie: Goudouli et Peyrottes. — Au félibrige de Paris. — Les fêtes provençales du mois d'août. — Langue d'oc et Jurisprudence. — L'Ecole de la mer. — L'Athénée de Forcalquier 59

MARS ET AVRIL

de BLOWITZ . . . . *L'Action de la poésie provençale au Moyen Age*, étude historique (1re partie) 65
Paul BOURGET . . . *A Mistral*, poésie 78
Philippe GILLE . . . *Le Baiser*, sonnet 79
Paul MARIÉTON . . . *Le dernier Albigeois: Les Grilhs*, par Auguste Fourès 80
Horace BERTIN . . . *Croquis marseillais* (effet de pluie) 85
Théodore AUBANEL. . *La Chato di bouquet*, poésie inédite (avec la traduction) 88
J.-M. DE HERÉDIA . . *Sur un marbre brisé*, sonnet 90
A. DE ROCHAS . . . *Une Cour d'amour à Lyon* au XVIe siècle (fin) 91
Paul MARIETON. . . *Devant le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses; l'Herbier*, sonnets. 96
Alphonse TAVAN. . . *Cansoun de noço de Jan Aubanel*, poème (trad. française en regard). . 102
P. M. . . . . Chronique: La Félibrée des Brandons. — Une aïeule provençale de l'empereur du Brésil. — François Truphème. — Antoine Delbès. — Félix Clément. — Gabriel Azaïs. — Les fêtes de Nîmes. — Dernières publications félibréennes. 104

MAI ET JUIN

DE BLOWITZ. . . . *L'action de la poésie provençale au Moyen Age* (suite et fin). 113
SULLY-PRUDHOMME. *La fontaine de Jouvence*, sonnet 124
H. G.. . . . . *Félibrée à Aix en l'honneur de la* Revue Félibréenne, avec deux sonnets de MM. de Berluc-Pérussis et Edouard Aude et une ode de M. Xavier de Magallon 125
VALERE BERNARD. . *L'Ame*, poésie provençale, avec traduction 129
Paul COFFINIÈRES. . L'auteur de *Maniclo*, étude 132
Louis ZUCCARO. . . Lettre sur le dialecte de la vallée d'Aoste. 134
Anselme MATHIEU. . *A Guihèn Bonaparte-Wyse, Nadino*, poésies provençales. 136
Paul MARIÉTON . . *A William Bonaparte-Wyse*, traduction en vers d'Anselme Mathieu . 137
Edgar POE. . . . . *Ballade de la nouvelle épouse. — Un Rêve dans un rêve*, poésies, traduites pour la première fois par M. Gabriel Mourey. 142
AUBANEL.. . . . . *A Pierre Sautel*, sonnet inédit, avec traduction 145
Charles FUSTER. . . *L'Airain*, poésie 146
*** . . . . . Bibliographie : *Provensa*, de Boissière, par M. Sutter Laumann. — *Chrestomathie de l'ancien français* de L. Constans, par A. M. — *Portraits de maîtres*, d'Emmanuel des Essarts, par Saint-Hérem. — *L'anthologie Canini*, par A. de G. 146
** . . . . . *Les Félibres languedociens à Barcelone*, fêtes du 27 et 28 mai . . . 157
*** . . . . . Chronique : M. Pierre Talrich. — Brizeux et Mistral. — Les Jeux Floraux de Provence à Digne. — Le *Pain du Péché*, traduit par Paul Arène. — Fêtes Félibréennes. 164

JUILLET ET AOUT

ROUMANILLE. . . . *Bereto*, conte provençal, en prose, avec traduction en regard 169
Aug. DORCHAIN. . . *A une Exilée*, poésie 174
Joseph ROUX.. . . . *Bertrand de Born*, geste limousine, avec *Mandadis* à Mistral (traduction en regard). 176
F. COPPÉE. . . . . *Fleurs impures*, poésie. 182
Th. AUBANEL. . . . *La Man, Patimen*, deux sonnets posthumes, traduction par P. Mariéton. 184

L. DE BERLUC-PERUSSIS. *Courouno d'or e « capèu de roso »*, sonnet provençal avec traduction. 188
CHARLES MAURRAS . . *Les Félibres de Paris à Sceaux* 190
CLOVIS HUGUES. . . . *Brinde a l'Espagno*, poésie provençale, avec traduction. 193
ALFRED DES ESSARTS. . *Azur*, poésie 195
ALBERT SAVINE. . . . *Le Montserrat et ses Légendes*, étude historique. 196
PAUL MARIÉTON. . . . *En Provence*, Sensations d'un Félibre (Avignon, Maillane, Salon...) . 200
***. . . . . CHRONIQUE : Les Jeux floraux du Félibrige de Paris. — La statue de Laprade à Montbrison, avec le discours de François Coppée, et un sonnet provençal de M. de Berluc-Pérussis. — Livres nouveaux : *Les Chansons du Large*, de M. Auguste Marin. — Programme complet des fêtes languedociennes (Die, Orange, Avignon, Nîmes) 208

SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE

PAUL MARIÉTON. . . *Sensations d'un félibre :* EN DAUPHINÉ PROVENÇAL (Valence et Die). . 21
F. MISTRAL. . . . . *Li Tèsto-d'Ase*, conte provençal en prose (avec traduction en français en regard). 226
CHARLES MAURRAS. . *Li Trento Bèuta dou Martegue* (avec traduction en français en regard). 236
ANTONY VALABRÈGUE. *Aux Champs*, sonnets. 244
ÉMILE DODILLON. . . *Haarlem*, poésie. 246
THÉODORE AUBANEL. . *A-n-un Petacho*, poésie (avec traduction en regard). 248
— — . . *Au même*, poésie (avec traduction en regard). 250
PAUL BOURGET . . . *Sur un portrait*, poésie. 252
*** . . . . . BIBLIOGRAPHIE : *L'Armana prouvènçau per lou bel an de Diéu 1889* (35e année), par M. F. — *L'esprit et la sagesse des autres*, recueil de pensées — *Jan de la Lune*, de Firmin Boissin, par Charles Maurras. — *Le système du Monde*, poème posthume de C. Roche, par A. G. — *Boui abaisso*, de Auguste Thumin ; *Istori Causido dou Sadi dé Gulistan, revera pèr L. Piat*, par Auguste Marin. — *L'Épopée limousine*, de Joseph Roux, par Paul Mariéton. — *Armana Marsihès*. . . . 253
RAOUL GINESTE. . . . *A Théodore Aubanel*, poésie. 262
*** . . . . . *Les fêtes Rhodaniennes*. (1er article). 263
HENRI FOUQUIER. . . *La comtesse de Die*. 264
CLOVIS HUGUES. . . . *A la comtesse de Die*, poésie. 267
P. M. . . . . CHRONIQUE : *L'Université de Provence. — Félibrée de Ganges — Anthologie populaire. — Théâtre provençal. — Le P. Xavier de Fourvières. — La Félibrée de Labrillane. — L'escolo dou Lioun. — Le baron de Tourtoulon, à Barcelone. — Le Zoù ! — La gazetta do Feron et le Provincialisme. — Élections du Consistoire, à Avignon*. 268

DÉCEMBRE

EMILIE BARATHIEU .
MARIUS ANDRÉ . . .
EDOUARD AUDE . . .
F. DE BARONCELLI-JAVONS.
ALCIDE BLAVET. . .
CH. DE BONNECORSE.
MAURICE RAIMBAULT.
A Na Tereso, Réino dóu Felibrige, à Mademoiselle Roumanille. Reine du Félibrige, poésies provençales (avec traduction en regard) . . . 282
FRANCISQUE SARCEY. . *Les Fêtes des Félibres: Œdipe-Roi*, à Orange; le buste de Caristie, H. Fouquier, la Sainte-Estelle d'Avignon 302
H. DE BORNIER . . . Les Cigaliers aux Félibres, poésie. 308
H. FOUQUIER. . . . *La Cigale et le Félibrige* : Discours au pont du Gard 309
MAURICE FAUCON. . . *La maison de Pétrarque; Aux Amants de Béatrix et de Laure*, poésie (1888) 314
*** . . . . . Table par numéros et noms d'auteurs (années 1887-1888) 319

TABLE

PAR NOMS D'AUTEUR

1887-1888

Pages

MARIUS ANDRÉ . . . *A Madoumaisello Terèso Roumaniho*, poésie provençale, avec trad. (1888). 282

PAUL ARENE. . . . . *Madrigal pour un èventail*, sonnet français ; *Raubatòri*, sonnet provençal, avec trad. (1887) 33

Mistral et *Calendal*, étude littéraire (1887). 49

THÉODORE AUBANEL . *Idylle, les Forgerons, le Capitaine grec*, poésies provençales avec traduction (1887) 3

La Chato di bouquet, sonnet inédit avec trad. (1888) . . . . .

A Pierre Sautel, sonnet inédit avec trad. (1888). 142

La Man, Patimen, trois sonnets posthumes, avec trad. en vers par P. Mariéton (1888) 184

A-n-un Petacho. Au même, deux sonnets inédits (1888) 24

EDOUARD AUDE. . . . *A Paul Mariéton*, sonnet provençal, avec trad. (1888) 127

A Na Tereso Roumaniho, poésie provençale, avec trad. (1888). 281

EUGÈNE D'AURIAC. . . *Pierre Goudouli*, étude littéraire (1888) 46

F. DE BARONCELLI-JAVONS. *A mademoiselle Thérèse Roumanille*, poésie provençale, avec trad., (1888). 290

EMILIE BARATHIEU . . *Bono Annado*, poésie provençale (à Mademoiselle Roumanille) avec trad. (1888) 281

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS . *La Pervenche*, sonnet (1888. 126

L'Anthologie Canini, (bibliographie) (1888). 154

Courouno d'or e « capèu de roso », sonnet provençal avec trad. (1888) 188

A Laprado, sonnet provençal, avec trad. (1888) 213

VALÈRE BERNARD . . *L'Amo*, poésie provençale avec trad. (1888) 129

HORACE BERTIN . . . *Croquis marseillais* (effet de pluie) (1888) 85

ALCIDE BLAVET . . . *Rèino di Rèino* (à Mademoiselle Roumanille), poésie provençale avec trad. (1888) 286

DE BLOWITZ . . . . *L'action de la Poésie provençale au moyen âge*, étude historique, en deux parties (1888). 65 113

A. DE BONNECORSE. . *Rèino*, poésie provençale (à Mademoiselle Th. Roumanille), avec trad. (1888) 288

PAUL BOURGET . . . *A Mistral*, poésie (1888) 78

Sur un portrait, poésie (1888) 252

PAUL COFFINIÈRES. . L'auteur de *Maniclo*, étude (1888) 132

FRANÇOIS COPPÉE . . *Fleurs impures*, poésie (1888) 182

Discours pour l'inauguration de la statue de Victor de Laprade, à Montbrison. (1888). 211

CROUSILLAT . . . . Lettre à Mistral, vers latins, traduction provençale (1888) 11

EMILE DODILLON. . . *Haarlem*, poésie (1888) 247

FRÉDÉRIC DONNADIEU. *Le Félibrige à Mayorque*, notes de voyage, 1re partie (1887) . . . 74

2e partie (1888) . . . 17

AUGUSTE DORCHAIN. . *A une exilée*, poésie (1888) 174

ALFRED DES ESSARTS . *Azur*, poésie (1888) 198

EMMANUEL DES ESSARTS. *Pallas-Athéné*, fragments (1888) 54

MAURICE FAUCON . . *La Maison de Pétrarque; Aux Amants de Béatrix et de Laure*, poésies (1888). 314

HENRY FOUQUIER . . Paroles dites pour le 4e centenaire de la réunion de la Provence à la France (1887) 88

En Arles, notes de voyage aux fêtes d'A. Pichot (1888). 1

La Comtesse de Die, discours du président de la Cigale (1888) . . 264

Cigale et Félibrige, discours au pont du Gard (1888) 304

CHARLES FUSTER. . . *L'Airain*, poésie (1888). 146

PHILIPPE GILLE . . . *Le Baiser*, sonnet (1888) 79

RAOUL GINESTE . . . *A Théodore Aubanel*, poésie (1888) 26

J.-M. DE HEREDIA . . *Le Huchier de Nazareth. Le lit*, sonnets (1887). 54
En Campanie. Le bain. Le lit (erratum), sonnets (1888) 14
Sur un marbre brisé, sonnet (1888). 90
CLOVIS HUGUES . . . *A Théodore Aubanel*, poésie (1888). 44
Brinde à l'Espagno, poésie provençale, avec trad. (1888). . . . 193
A la Comtesse de Die, poésie (1888). 267
XAVIER DE MAGALLON. *A Paul Mariéton* (poésie) . . . . . .
PAUL MARIÉTON. . *Chronique* (1887) 38 68
Chronique (1888). 59, 104, 164, 208, 268
Le dernier Albigeois: Les Grilhs, par Auguste Fourès (1888) . . . 80
Devant le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses. L'herbier, sonnets (1888) 96
A William Bonaparte-Wyse. traduction en vers d'Anselme Mathieu (1888). 137
En Provence (Avignon, Maillane, Salon), sensations d'un Félibre (1888). 200
Tourments. La main, trois sonnets traduits d'Aubanel (1888). . .
En Dauphiné provençal (Valence et Die), sensations d'un Félibre 217
L'épopée limousine de J. Roux. (bibliographie). 251
ANSELME MATHIEU . . *A Guihèn Bonaparte-Wyse. Nadino*, poésies provençales (1888). . 136
CHARLES MAURRAS . . *Les Félibres de Paris à Sceaux* (1888) 190
Li trento béuta dou Martegne, avec trad. (1888) 236
Jan de la lune, de M. Firmin Boissin, étude littéraire (1888) . . 254
FRÉDÉRIC MISTRAL . . *Eloge d'Aubanel*, prononcé à l'Académie de Marseille, avec trad. (1887). 2
L'avenir du Félibrige, discours provençal avec la traduction (1887). 69
Lettre sur les *Précurseurs des Félibres* (1887) 85
Arles et la Beauté, discours aux Arlésiens, avec trad. (1888). . . 4
Li Testo-d'Asc, conte provençal en prose, avec la trad. (1888). . . 226
BARONNE D'OTTENFELS. *Les Jeux floraux de Cannes* (à Mistral). poésie (1887) 72
EDGAR POE . . . . . *Ballade à la nouvelle épouse. Un rêve dans un rêve*, poésies traduites pour la première fois par M. Gabriel Mourey (1888) . . 142
CLAUDIUS POPELIN . . *La rêverie. le Livre*. sonnets (1887). 86
MAURICE RAIMBAULT . *A la Rèino* (à Mademoiselle Th. Roumanille), poésie provençale avec trad. (1888). . . . . .
A. DE ROCHAS . . . *Une Cour d'amour à Lyon* au XVIe siècle, étude littéraire, en deux parties. 28, 91
EUGÈNE ROSTAND . . *L'Œuvre de Mistral*, discours prononcé à l'Académie de Marseille (1887). 56
J. ROUMANILLE . . . *Les danseurs de Jonquières*, conte provençal avec trad. (1887). . 24
Bereto, conte provençal avec trad. (1888) 160
JOSEPH ROUX . . . . *Bertrand de Born*, Geste limousine, avec *Mandadis* à Mistral (1888). 176
ISIDORE SALLES . . . *Provence et Gascogne*, poème gascon avec trad. (1887). 28
Chansons gasconnes (1888). 30
FRANCISQUE SARCEY. . Les fêtes des Félibres : *Œdipe-Roi*, à Orange ; Caristie ; Henry Fouquier : la Sainte-Estelle à Avignon (1888) . . . . . .
ALBERT SAVINE . . . *Le Montserrat et ses légendes*, étude historique (1888) 196
JOSÉPHIN SOULARY . . *Sur des stances à la Vierge... Un myosotis. Les bébés. Les mouches d'or*, sonnets et poésies (1887) 26
SULLY-PRUDHOMME. *La fontaine de Jouvence*, sonnet (1888) 124
ALPHONSE TAVAN . . *Cansoun de noço de Jan Aubanel*, poème provençal avec trad. (1888). 102
ANTONY VALABRÈGUE. *Aux champs*. sonnets (1888) 236
JACINTO VERDAGUER . *La Estrella del Nort*, poésie catalane avec trad. (1888). 10
LOUIS ZUCCARO . . . Lettre sur le *Dialecte de la Vallée d'Aoste* (1888) 134
La Revue félibréenne (octobre 1887) 1
Bibliographie (octobre 1887) 34
La Sainte-Estelle de Cannes (1887) 63
Les fêtes de Sceaux : le buste d'Aubanel (1888). 41
Bibliographie (janvier et février 1888) 56
Félibrée à Aix en l'honneur de la Revue félibréenne (1888).. 125
Bibliographie (mai et juin 1888) 146
Les Félibres languedociens à Barcelone, fêtes des 27 et 28 mai (1888) 157
Bibliographie (septembre-octobre 1888). 253
Les fêtes rhodaniennes des Félibres, 1er article (1888). 263

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

A CARMEN SYLVA

Au plus loin de mes souvenirs félibréens, — je parle de dix ans bientôt — la Roumanie m'apparait comme une sorte de royaume féerique et très jeune, où deux êtres privilégiés font la loi, une Reine idéale et un grand poète. Je me retrouve, lisant avec admiration un élégant volume à couverture bleue, où s'alignaient de poétiques fragments de philosophie, et précédé d'un portrait de femme au profil doucement attristé, aux longs cheveux flottants ceints d'un bandeau d'étoiles. C'était *Les Pensées d'une Reine*, pensées françaises d'une princesse allemande reine d'Orient, et l'eau-forte du livre — exquise, il m'en souvient, car il a été réimprimé sans elle — le portrait de la Reine Elisabeth de Roumanie.

Peu à peu, quand j'eus pris rang parmi les Félibres, j'appris comment à des fêtes de la poésie, célébrées à Montpellier (1878) le grand poète roumain, Vasile Alecsandri remportant le prix d'un *Chant du Latin*, disputé par des Espagnols, des Italiens, des Provençaux, avait revendiqué pour son pays les droits de la fraternité, au banquet de la Race. Je vis enfin cette Reine donner la main à des chanteurs, leur répondre dans leur langage, annoncer même sa venue parmi eux.

Mais les Reines ne sont pas maîtresses de leur destinée. Carmen Sylva — c'est le nom de poésie de cette Majesté d'un autre âge — quittait les jardins embaumés de Spinola, sur la rivière de Gênes, pour retourner dans ses Etats. Aux regards des Félibres, fils des troubadours, cette fée du pays des Doïnas, était de leur famille. Tout nous vient d'Orient, fables et dogmes. Cette âme douce de souveraine, qui unit la tendre mélancolie germanique à la lumineuse nostalgie du pays du soleil, était sœur de ces âmes d'insouciants poètes de la Chevalerie, qui tempéraient la suavité chrétienne par une fantaisie triste et brillante que les Maures d'Espagne avaient laissée en souvenir de leurs invasions. Et pour un peu, les Félibres, provençaux, eussent proclamé Carmen Sylva impératrice d'Arles...

A ce songe irréalisé, j'ai dû, néanmoins, d'approcher le poète, le conseiller, l'ami de cette Reine, celui à qui la Roumanie doit peut-être de parler encore sa langue, et qui, nouveau Dante, a traduit en vers immortels les souvenirs et les aspirations de son peuple.

Si Car men Sylva n'a nulle part plus de fidèles qu'en Provence, si la Roumanie est considérée par des Français comme une nation alliée par le sang, c'est à Vasile Alecsandri qu'elles le doivent. Aucune de nos fêtes d'où quelque brinde ne s'envole, par delà les Allemagnes, vers la sœur latine d'Orient !

Paris lui-même s'est laissé gagner à cet enthousiasme. Dernièrement, l'Académie très française décernait un de ses prix à l'auteur des *Pensées d'une Reine*, et, très française, le convertissait en une médaille d'or « A Carmen Sylva. » Elle l'avait deux fois méritée, car dans sa tendre admiration pour notre génie et notre langue, elle avait passé bien des heures, depuis plusieurs années, à mouler, dans le souple vêtem ent de son parler natal, les formes harmonieuses de nos grands écrivains. Beaucoup ignorent cette secrète passion de la Reine Elisabeth. Une version allemande du *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, prince des nostalgies et suprême poète de la Mer dans les lettres françaises, une anthologie de nos maîtres du Rythme, où Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme et d'autres sont fidèlement traduits en vers harmonieux, vont enfin la leur découvrir, avec quelle magnificence! — Précieux hommage à ce pays qui doute parfois de son étoile...

C'est dans ce sentiment que nous avons groupé ici les hommages reconnaissants de quelques poètes amis, à la Roumanie et à sa Souveraine.

Paul Mariéton.

A LA ROUMANÌO

Quand lou chaple a pres fin, que lou loup e la rùssi
An rousiga lis os, lou soulèu flamejant
Esvalis gaiamen lou brumage destrùssi
E lou prat bataié tourno lèu verdejant.

Après loug long trepé di Turc emai di Rùssi,
T'an visto ansin renaisse, o nacioun de Trajan,
Coumé l'astre lusènt que sort dou negre esclùssi,
Emè lou nouvelun di chato de quinge an.

E li raço latino,
A ta lengo argentino,
An couneigu l'ounour que dins toun sang i' avié ;

E t'apelant germano,
La Prouvènço roumano
Te mando, o Roumanio, un rampau d'oulivié.

FRÉDÉRIC MISTRAL

A LA ROUMANIE

Quand le massacre a pris fin, que le loup et la buse — ont rongé les os, le soleil flamboyant — dissipe joyeusement les vapeurs délétères — et le champ de bataille redevient bientôt vert.

Après le long piétinement des Turcs et des Russes, — on t'a vue ainsi renaître, ô nation de Trajan, — telle que l'astre clair qui sort de l'éclipse noire, — avec la jeune sève des filles de quinze ans.

Et les races latines, — à ta langue argentine, — ont reconnu l'honneur qu'il y avait dans ton sang ;

Et, t'appelant « ma sœur, » — la Provence romane — t'envoie, ô Roumanie, un rameau d'olivier.

I LATIN DE ROUMANÌO

Agroupa, coume entour de la glèiso es l'amèu,
Regardas nòsti sèt pople en soun armounìo.
La grand Loubo roumano à si sacra mamèu
Longtèms lis adrudis. Pièi, cadun s'esfournìo.

Escaraia d'amount, d'avau, nòsti gemèu
S'esparpaion pertout coume au vènt la granìo.
Mai lou signe peirau, soun dous parla de mèu,
Lou gardon, — meme tu tant liuencho, o Roumanìo!

E dóu tèms qu'oublidous de la raço e dóu sang,
Renegant, nautre einat lou sourgènt subre-sant,
Leissavian s'esvali nosto glòri dins l'aire,

Tu, de longo estacado i record dóu fougau,
Aubouraves tant fièr lou noum de nosto Maire,
Que lis os de la Loubo an tresana de gau.

A. DE GAGNAUD.

AUX LATINS DE LA ROUMANIE

Groupés, comme le hameau à l'entour de l'église, — regardez nos sept peuples dans leur harmonie. — La grande Louve romaine, à ses mamelles sacrées, les allaite longtemps — Puis chacun prend sa voie.

Disséminés, au nord, au sud, nos jumeaux — s'éparpillent partout comme la graine au vent. — Mais le signe paternel, le doux parler de miel, ils l'ont gardé, — toi-même, ô Roumanie lointaine!

Et tandis qu'oublieux du sang et de la race, — reniant, nous les aînés, la sainte source primitive, — nous laissions s'évanouir notre gloire dans les airs,

Toi, toujours attachée aux souvenirs du foyer, — tu élevais si fièrement le nom de notre mère, — que les os de la Louve ont tressailli de joie.

A DONO CARMEN SYLVA

Dins l'oumbro claro e la pas misto,
Avau, is ort d'Espinola,
S'acaton, sout li fres lila,
Noble engèni, graci requisto.

Mai nautre, eici, de vosto visto,
Dono, se voudrian sadoula :
Vès la Prouvènço vous bela !
Ah ! n'aurès lèu fa la counquisto !

De Bucarest fin qu'à Paris,
Sias rèino emai empereiris
D'un fièr pople, li nàutis amo ;

E sènso lèi, sènso soudart,
Carmen a pèr sujet quau amo
Lou Devé, l'Ideau e l'Art.

A. de Gagnaud.

A CARMEN SYLVA

Dans l'ombre claire et la paix suave, là-bas, dans les jardins de Spinola, se cachent sous les lilas frais, noble génie et grâce exquise.

Mais nous, ici, de votre vue, nous voudrions nous rassasier, Reine : Voyez, la Provence vous désire ! Ah ! vous l'auriez bientôt conquise !

De Bucarest jusqu'à Paris, vous êtes reine et impératrice du fier peuple des hautes âmes ;

Et sans lois comme sans soldats, Carmen a pour sujet quiconque aime le devoir, l'art et l'idéal.

(1883.)

A LA REINE ELISABETH

Quand notre race rajeunie,
Evoquant les jours d'autrefois,
Retrouvera son harmonie,
Qui donc sera son luth, sa voix?

C'est la nièce de nos vieux rois (1),
Ame de vaillance infinie
Portant sans fléchir ces deux poids,
Couronne d'or, front de génie.

Par l'élan hardi de son cœur,
De Georges Sand elle est bien sœur (2);
Mais sa gloire, c'est qu'on devine,

A son esprit doux et puissant,
Qu'en elle bout le noble sang
De ce Marc-Aurèle : Christine (3).

A. DE GAGNAUD.

(1) Louis XVI, Louis XVIII et Charles X étaient nés, comme la reine Elisabeth, d'une princesse de Saxe.

(2) Georges Sand était l'arrière-petite-fille de Maurice de Saxe.

(3) La maison de Saxe est apparentée à Christine de Suède.

L'ŒUVRE DE CARMEN SYLVA

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Pensées d'une Reine. — Un vol. in-18. Paris. Calmann-Lévy. — *Nouvelles*, traduites en français par M. Félix Salles. — Un vol. in-18. Paris, Hachette.

La Reine Elisabeth a beaucoup écrit, et son œuvre littéraire est considérable. J'ajoute, sans parti pris de louange, que tout y est fait de main d'artiste.

Il est permis cependant d'avoir, pour ceci ou cela, des préférences, et mes préférences sont aux deux petits volumes dont j'ai inscrit le nom en tête de ces pages.

Expliquer ces préférences en analysant, à grands traits, l'un et l'autre ouvrage, ce sera, du même coup, mettre en relief le caractère du beau et sympathique talent de sa gracieuse Majesté. Si j'abuse des citations, c'est que, à mon sens, rien n'aide à faire connaître un auteur comme de le faire parler lui-même : on voudra donc me les pardonner.

Le livre des *Pensées* de la Reine Elisabeth pourrait s'intituler le livre de ses *Confessions*.

Il semble, au premier abord, qu'un livre de *Pensées* peut être assez difficilement autre chose que cela : il y a plus ou moins de la confession, en effet, dans les réflexions, courtes et incisives, qu'un auteur consigne au jour le jour sur lui-même, sur les hommes et sur les objets ; ces observations, qu'il n'est point obligé de faire, ont nécessairement, dès lors qu'il se résout à les formuler, plus ou moins l'air d'un aveu. Cependant, il faudrait bien peu connaître l'humaine nature et ses incurables petites faiblesses pour ne pas savoir qu'un auteur, qui écrit avec le dessein arrêté d'affronter, un jour ou l'autre, le jugement du public, fait rarement abstraction complète de son *moi* ; il faudrait n'avoir aucune expérience des choses de l'esprit ni aucune habitude de la diagnostique littéraire pour ne pas découvrir assez vite tout ce qu'il y a ordinairement, même dans un livre de *Pensées*, de recherché et de convenu sous les dehors en apparence les plus sincères. Cette candeur voulue, dont on se recommande, n'est, assez fréquemment, qu'un masque dont on se couvre pour faire croire à une simplicité parfaite et à une spontanéité naïve. Mais, en réalité, l'on n'a pas laissé que de se préoccuper beaucoup de l'effet à produire sur la *galerie* et l'on a de la sorte, plus d'une fois, sacrifié la première inspiration, — laquelle, pour être un peu bien

franche, était probablement la bonne, — à la seconde qui, plus voilée dans la forme, devait montrer le *moi* sous un aspect plus avantageux ou ménager davantage certaines susceptibilités chatouilleuses. De là, la fortune, très douteuse ou tout au moins très discutable, de plus d'un livre de *Pensées* paru à notre époque, voire de plus d'un livre de *Pensées* émanant d'une plume féminine. Vous n'y trouvez qu'*un auteur*, et vous n'éprouvez rien de ce ravissement dont parle Pascal, dans un passage immortel. Tant il est vrai que la première condition du mérite, en ce genre, tient à la sincérité absolue de l'écrivain. Une âme élevée qui, en s'analysant elle-même avec franchise et en observant autour d'elle avec attention, exprime ensuite tout net ce qu'elle pense, trouvera toujours, bien que tout ait été dit, des pensées originales par quelque côté et ouvrira toujours des aperçus intéressants, sinon absolument nouveaux.

Tel est le cas du livre de la Reine Elisabeth. Comme l'a dit excellemment M. Louis Ulbach, dans la gracieuse préface qui sert d'introduction aux *Pensées*, nous avons là « les indiscrétions de la conscience d'une reine qui, obligée, par devoir, de retenir sa sincérité en public et de n'en laisser filtrer que des sourires, la dédommage dans la solitude et la laisse rire ou pleurer tout à l'aise. » Dans ces épanchements sans apprêt, la jeune Reine se raconte elle-même avec une ingénuité charmante. Entourée des dehors les plus brillants de la fortune ; bercée par les caresses de la gloire ; mais souffrant aussi, dans l'intime de l'être, de la plus terrible privation qui puisse atteindre le cœur d'une mère, elle exhale sa plainte touchante sur les maux de la vie et porte, sur les hommes et sur leurs actes, des jugements marqués au coin d'une étonnante sagesse. Rien pourtant de la misanthropie de La Rochefoucauld, du nom de qui l'on a rapproché le sien ; point de parti arrêté de surprendre l'humanité sous un jour défavorable ; surtout, aucune prétention à moraliser : mais un immense désir de voir juste et d'exposer, sans phrases, des idées passées au crible de l'expérience ou, comme on dirait aujourd'hui, des idées *vécues*. C'est à Sinaïa, dans le chalet rustique, voisin de la résidence royale, où elle aime à se retirer pour peindre des miniatures et laisser son esprit chevaucher sans contrainte, que la Reine Elisabeth a écrit la plupart des *Pensées* ; c'est là, sous un pan de ciel bleu, dans ce repli des Karpathes où tout invite au calme et porte à la rêverie, qu'elle vient oublier le faste de la cour et songer à loisir à son inconsolable douleur. La perte de sa petite fille, qui l'a faite poète, l'a faite en même temps moraliste. Mais cette femme moraliste, qui a entrepris de monnayer la sagesse, s'en est occupée avec une discrétion infinie. Pour employer ici un joli mot de Mme Schwetchine : *écrire au crayon, c'est parler bas*, on serait tenté de croire que les *Pensées* de la Reine ont été *écrites au crayon*, tant elles sont entourées de discrétion et de mystère.

Faisons d'abord, pour ainsi parler, le tour du livre et glanons-y, sans préméditation de choix, quelques citations propres à donner comme la tonalité générale de l'œuvre et à montrer combien est fortement accentué, chez la Reine, le tempérament de moraliste. Pris au hasard et sans lien d'aucune sorte, ces textes prouveront d'autant mieux quelle sûreté d'observation s'allie, chez elle, à la délicatesse du sentiment. Ainsi, le sommeil, qui répare les forces et dont tant de gens parfois sont enclins à faire bon marché, est, pour elle, « un voleur généreux, qui donne à la force ce qu'il prend au temps. » Le secret, ce fardeau moral, dont le souvenir a inspiré à La Fontaine deux des plus jolis vers de ses fables, est défini par la Reine d'une façon charmante : « Un secret est comme un trou à votre

habit ; plus vous voulez le cacher, plus vous le montrez. » Elle a, des hommes en général, une mesure exacte qui nous éviterait bien des maux, si chacun de nous avait la loyauté de se l'appliquer à lui-même : « Pour que vous soyez grand, remarque-t-elle, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres. » Or, il n'est pas d'illusion plus dangereuse ni plus commune que de croire trop prématurément à la grandeur. La Reine complète donc l'aperçu en ouvrant ailleurs, à plusieurs reprises, des avis excellents ; celui-ci d'abord : « La fierté, unie à la force, ennoblit ; unie à la faiblesse, elle dégrade ; » puis, cet autre, dont la forme est aussi ingénieuse que le fond en est vrai : « Votre talon d'Achille est découvert par ceux qui se trouvent plus bas que vous, bien plus vite que par vos égaux. » Mais, hélas ! l'homme est peu disposé, par nature, à écouter les avis et à accepter les conseils ; il en fait joyeusement litière, ou, s'il feint de les entendre, c'est pour n'en mettre en pratique que ce qui revient plus spécialement à son humeur. La Reine proteste contre ces interprétations de la fantaisie : « Ne pas suivre vos conseils, ce n'est rien ; les suivre à moitié, c'est terrible : c'est vous faire grimacer. » C'est qu'elle connaît les hommes d'une connaissance d'observation assidue ; bien plus, c'est qu'elle les a, comme elle l'écrit quelque part, non seulement « observés, » mais « ressentis dans son cœur. » « L'homme est une énigme, ajoute-t-elle, de sa naissance jusqu'à sa mort ; on croit qu'on va le comprendre en le déchirant : l'enfant brise son joujou pour voir ce qu'il y a dedans. » Mais qu'importe ? La patience, cette « force concentrée », qui a raison de tout, finit par démêler quelques lettres du mot de l'énigme et par pouvoir écrire un nom sur le front du sphinx. Et c'est pour avoir procédé de la sorte que la Reine Elisabeth a pu dire les mots délicieux que je vais citer : « Le feu fait bouillir l'eau, mais l'eau éteint le feu : ne réchauffez donc pas un ingrat, il vous éteindrait ; » puis : « Quand deux femmes intelligentes ne parviennent pas à tirer quelque chose d'un homme, soyez sûr qu'il n'y a rien ! » et encore : « La bêtise se met au premier rang pour être vue, l'intelligence se met en arrière pour voir. »

Mais je me reproche de m'attarder dans une ronde de reconnaissance au lieu d'en venir tout de suite à quelques sujets nettement tranchés. Or, celui qui paraît s'imposer le premier à notre attention est celui de la Cour. Après La Bruyère, qui l'a traité en maître et de façon à décourager tout imitateur, la jeune Reine a su trouver encore là-dessus beaucoup à dire, et elle a fait, dans une langue imagée et pittoresque, des remarques dont la vérité sera de tous les temps. Comment, en effet, mieux décrire les terribles rigueurs du silence et de la réserve exigés par les hautes situations ? « Dans certaines conditions, dit-elle, on est si souvent obligé d'avaler sa langue, qu'elle en devient paralysée et ne peut *bredouiller* que les vieilles phrases convenues. » Aussi, plus de conversation à la Cour, parce qu'il n'y a aucune « contradiction » qui « l'anime. » Les conversations, remarque-t-elle ailleurs, deviennent pénibles lorsqu'on répond, non plus aux paroles dites, mais aux paroles pensées. » Voilà pourquoi « les Cours sont si ennuyeuses. » Si c'était tout encore ! Mais il faut compter en outre avec cent autres occasions d'ennui, les mesquineries de la politique, les défections de la multitude qui brise aujourd'hui ses idoles d'hier, que sais-je ? « La haute politique, dit-elle, se compose de petitesses formant des échelons pour monter ; » et, plus loin : « La foule est comme la mer : elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent. » Peut-être serait-elle moins mobile et plus équitable, la foule inconstante, si elle

voulait réfléchir. Au surplus, « on cite souvent, dit l'auteur, les paroles de la Bible, *ne vous fiez pas aux princes!* et l'on oublie la fin de la phrase, *parce que ce sont des hommes!* » Ce n'est point tout encore : « A tous les mortels on accorde une langue et même une plume pour se défendre : des souverains seuls on exige qu'ils soient comme Dieu, qui se laisse injurier sans mot dire ! » Au milieu de tant de difficultés, l'un des moyens infaillibles pour un prince de conserver le sceptre et de rendre ses peuples heureux, c'est de les diriger avec loyauté et justice et d'accommoder son propre gouvernement au tempérament de la nation. Souvent, en effet, « nous nous hâtons d'implanter dans un nouveau pays la civilisation des anciens : c'est comme si l'on remplaçait les dents de lait par le râtelier d'une vieille personne. »

Perspicace et délicate en amitié, laquelle « diminue, lorsqu'il y a trop de bonheur d'un côté et trop de malheur de l'autre », la Reine ne jette pas un coup d'œil moins sûr dans les questions, autrement compliquées et complexes, qui ont trait à la famille et au bonheur. Elle voit que, chez la femme, comme dans certaines œuvres de l'esprit, la grâce est plus belle encore que la beauté. Aussi, proteste-t-elle contre tout ce qui peut enlever quelque chose à la fraîcheur de cette grâce instinctive. « Le rossignol poussant des cris de paon : voilà, dit-elle, la femme en colère. » Elle sait aussi que la femme est exposée, par l'excès même de certaines qualités de sa nature, à des hardiesses d'opinion qui peuvent être parfois dangereuses ; elle les indique donc d'un mot, au passage, et elle montre du même coup que le cœur n'en saurait être ordinairement le complice. « Souvent, la femme émet une opinion hardie ; mais, elle recule épouvantée, si on la prend au mot. » En fait, le vrai rôle de la femme n'est point ici ; sa place à elle est au foyer domestique, dont elle est la lumière et la flamme, et non là où s'agitent ou s'émettent les idées aventureuses. La Reine Elisabeth a décrit ce rôle avec une incomparable finesse de touche. « On ne devient pas mère, dit-elle ; on l'est de naissance : la famille nombreuse satisfait sa vocation ; elle ne la donne pas. » Et, comme pour corroborer l'assertion : « L'amour maternel, poursuit-elle, est un *instinct :* mais il y a des instincts qui ont un souffle de divinité. » Cependant, ces enfants, que « la femme aime surtout », la Providence les lui refuse quelquefois, ou les lui retire à son gré, ce qui est tout un. Alors, « une maison sans enfants *devient* comme une cloche sans battant ; le son qui dort serait bien beau, s'il y avait quelqu'un pour le réveiller. » Si la Providence les accorde et les laisse, il n'est pas rare non plus de trouver, dans la famille, comme un renversement des rôles : assurément, la mère aime ses fils, car une mère ne peut jamais faire abstraction de son cœur ; mais il arrive quelquefois que la plus grande affection qui enveloppe ces petits êtres leur vient de leur père. Cet état de choses contient un indice, l'indice d'un malaise moral plus ou moins latent ; c'est la marque presque infaillible d'une souffrance domestique : « Quand un homme aime ses enfants avec passion, soyez sûr qu'il n'est pas heureux ! » Vérité d'une actualité toujours frappante et sans cesse renouvelée, qui trouve d'autant mieux son application, que cet « excès de passion » se peut également bien rencontrer tour à tour chez l'homme et chez la femme. C'est encore une terrible vérité d'expérience qui est consignée dans la pensée suivante : « Les femmes combattent surtout, dans leurs enfants, les défauts de leur mari et ceux de sa famille. » Il n'y a pas lieu d'insister. Mais, puisque je parle de la famille, je vais citer encore, par manière de transition, une pensée dont la portée ne saurait

échapper à personne. C'est un avertissement plus encore qu'un conseil : « Méfiez-vous, dit la jeune Reine, méfiez-vous d'un homme qui a l'air de douter de votre bonheur en ménage ! »

Qu'est-ce donc que le bonheur ? Et comment définir cet hôte insaisissable qui hante nos plus doux rêves et que nous poursuivons de nos prières, sans pouvoir réussir presque à le saisir jamais ?... D'ordinaire, « le bonheur est comme l'écho : il vous répond, mais il ne vient pas. » Cependant, il semble parfois qu'à force de persévérance et d'effort vous êtes sur le point de l'atteindre ; vous croyez le voir, le frôler ; et alors quand il est devant vous, « il paraît si grand qu'il touche au ciel : mais, pour passer sous notre porte, il se rapetisse tant, que, bien souvent, nous ne l'apercevons plus. » Par contre, tandis qu'il nous échappe, un hôte moins désiré pénètre, le front haut, dans nos demeures et s'asseoit, que dis-je ? s'installe à notre foyer ; il s'appelle : la Souffrance. « La souffrance est notre plus fidèle amie ; elle revient toujours : souvent, elle change de robe et même de figure ; mais nous la reconnaissons aisément à son étreinte cordiale et intime. » Ce qu'est en réalité la douleur, la vraie douleur qui ne rit pas sous un masque d'emprunt, nous allons l'apprendre de cette femme qui a tant souffert. Et d'abord, les angoisses habituent peu à peu à ne plus croire au bonheur : « Chaque déception vous détache de la terre, des hommes, de vous-même surtout ; ce sont autant de périodes d'une vie mortelle ; » et encore : « Quand on est depuis longtemps sevré de la joie, on ne la demande plus ; et lorsqu'elle frappe à votre porte, vous ouvrez en tremblant, de peur qu'elle ne soit la douleur travestie. » La douleur veut s'épancher librement, pour ne point éclater : « Elle est comme une source chaude : plus on la comprime, plus elle bout » ; si elle s'exhale, par instants, dans quelque harmonie plaintive, elle ne cesse point pour cela d'être profonde et parfois inguérissable (les sanglots de certains vers de Musset, et ceux des mélodies de Chopin suffiraient presque à le prouver) : « Ceux qui prétendent que la douleur chantée est presque guérie, ou ne sont pas poètes, ou n'ont pas souffert : c'est comme si l'on disait que celui qui crie dans la torture, ou pendant une opération, ne souffre pas. » Enfin, la Reine éprouve à l'avance une secrète et entraînante sympathie pour quiconque ploie sous la peine : « Il y a une espèce de fraternité qui se forme à première vue entre ceux que le malheur a frappés : lorsque vous avez longtemps porté le deuil, vous vous sentez attiré vers chaque robe noire que vous rencontrez. »

C'est alors qu'il fait bon trouver sur sa route quelqu'un de ces êtres, pétris de délicatesse et de bonté, dont la douce main s'entend à appliquer, sur la blessure qui saigne, le remède qui guérit ou qui calme. Mais ils sont rares, de pareils êtres. En effet, il faut d'abord qu'ils aient eux-mêmes parcouru les chemins désolés de la souffrance : « La compassion de ceux qui n'ont pas souffert vous arrive comme un petit vent glacé qui refroidit le soleil » ; ensuite, à supposer qu'ils aient longé ces chemins et qu'il en connaissent tous les détours, il faut encore qu'ils sachent faire de leurs sympathies un usage judicieux et discret, car, en général, « la sympathie de ceux qui ont souffert est comme le sirocco, chaud, même en hiver ; il vous rend mou. » En somme, la douleur, surtout la douleur des mères, se suffit à elle-même et se complaît dans sa propre désolation. L'histoire de Rachel pleurant ses fils et refusant d'être consolée, parce qu'ils ne sont plus, sera toujours ancienne et toujours nouvelle ; cette voix sanglotante qu'on entendit dans Rama, il y a bientôt dix-neuf siècles, on l'entend encore tous les

jours. Pour le cas présent, hélas! il arrive habituellement que « les consolations tombent dans le cœur, comme des gouttes d'eau dans du beurre bouillant : elles le font crépiter et jaillir. »

L'âme contracte de la sorte comme une habitude de souffrir. De cette habitude résulte, pour l'ordinaire, à l'endroit de nos semblables, une suprême indulgence : on a pitié de leur tristesse et l'on se fait violence à soi-même pour illuminer d'un rayon de bonté les ténèbres qui s'amoncellent autour d'eux. Je ne suis donc point surpris que la Reine Elisabeth, qui connaît si bien les étreintes de la douleur, se soit admirablement exprimée sur la bonté. Elle fait plus ; elle la pratique, et chacun, dans son entourage, pourrait témoigner des exquises qualités de son grand cœur. Cet exercice du plus attachant des dons que Dieu ait faits à l'homme ajoute encore au prix des réflexions que je vais citer : « La bonté de la jeunesse est angélique ; la bonté de la vieillesse est divine ; » et ailleurs : « Le soleil ne voit le monde que plein de chaleur et de lumière : soyez d'abord soleil, et ensuite regardez le monde » ; ou encore : « Bien des petites fleurs sont foulées aux pieds par les passants ; la nature, riche et inépuisable, les remplace avec usure : faites comme elle. » La Reine va plus loin : « Soyez puritain en principe, mais indulgent dans la pratique ; » elle dit enfin, non sans une teinte de tristesse : « Le métier de souveraine n'exige que trois qualités : la beauté, la *bonté,* la fécondité. » La bonté, du reste, telle que l'entend la Reine Elisabeth, implique l'intelligence, et je suis porté à croire, comme elle, qu'il y a « une bonté qui repousse et une méchanceté qui attire. » Il s'agit donc ici de la bonté unie aux autres qualités de l'âme et les couronnant toutes. Ainsi, elle fait observer, avec beaucoup de raison, que « il faut du cœur pour jouir des qualités d'une personne, mais qu'il faut de l'esprit pour supporter ses défauts. » Elle entre même dans quelques particularités de caractère ; elle remarque, en se demandant si c'est la sympathie ou l'antipathie qui rend alors aveugle, que « ce qui vous paraît aimable dans une personne, vous paraît insupportable dans une autre », et encore, que « lorsqu'une personne vous est antipathique, vous devenez infidèle à vos convictions, uniquement pour la contredire... »

Voilà pour les idées et le fond même des choses. Elles sont exquises.

Or, ce qui n'ajoute pas médiocrement ici à la valeur originale de la pensée, c'est l'excellence de la forme.

Après la sincérité, qui est en effet la condition première et strictement indispensable du mérite, dans le genre dont nous traitons, la qualité qui s'impose particulièrement à l'écrivain, c'est la perfection de la langue. Je comparerais assez volontiers une *pensée* à un bijou dont l'ingénuité est le métal et dont le style forme la ciselure. Il faut que ce bijou soit fouillé par le burin. La pensée aurait en vain toutes les séductions réunies de la franchise, de la justesse et de la nouveauté, si elle se présente à nous dépouillée de la parure élégante du beau langage, elle passera cent fois inaperçue. En d'autres termes, on ne demande à un auteur de *pensées* qu'une ou deux lignes, trois au plus, mais où tout se trouve de choix. Difficile pour un Français, l'entreprise semblait devoir être impossible pour une princesse élevée dans une principauté allemande. Cependant, cette entreprise a été couronnée d'un éclatant succès. La Reine Elisabeth de Roumanie écrit notre langue avec une perfection dont, chez nous, bien des hommes qui passent pour distingués seraient fiers ; poète, même lorsqu'elle écrit en prose, elle imprime à son style je ne sais quoi de gracieux et d'imagé qui donne

aux moindres observations et aux plus fugitives remarques un prix extrême ; elle connaît par le menu les nuances du français et ses contours ; elle sait enfin le pouvoir d'un mot mis en sa place, et je me demande si l'on pourrait, dans l'ouvrage entier, signaler au plus vingt retouches à faire. Il y a donc là un cachet de distinction, un air d'aristocratie native, je ne sais quoi de patricien dont on est ravi et auquel ne nous avait certes pas habitués cette autre femme, Daniel Sterne, également auteur d'esquisses morales, et qui, peut-être parce qu'elle savait huit langues, s'entendait surtout à parler allemand en français. Tandis que je lisais le livre de la Reine, je me rappelais, en la lui appliquant à elle-même, cette pensée charmante : « Pourquoi le gris est-il une couleur distinguée ? — Parce qu'il ne tranche pas ! » Telle est bien, en effet, je crois, la raison dernière de la beauté de son style : *il ne tranche pas*. Tout s'y mêle, tout s'y harmonise, et tout y est vrai ; la vérité presque absolue du fond a pénétré jusqu'à la forme ; le suc s'est infiltré du cœur de l'arbre jusque dans l'écorce, et c'est là encore ce qui ajoute au plaisir de la lecture. Ces *pensées* sont sincères dans tous les sens, et depuis le fond jusqu'à la surface.

Les *Nouvelles*, qui ne le sont pas moins, offrent un intérêt d'une autre sorte.

Je suis toutefois fort embarrassé pour dire ce qui m'a le plus captivé, dans ce volume charmant d'un bout à l'autre, de l'*étude biographique* consacrée par M. Félix Salles à Elisabeth de Roumanie, ou des *Nouvelles* elles-mêmes, écrites par la Reine, et qui accompagnent cette étude. Quand j'ouvris le livre, j'allai d'instinct aux *Nouvelles*, sauf à prendre ensuite le temps de revenir sur la partie biographique. Et les *Nouvelles* me ravirent. Mais voici que mon ravissement ne fut pas moins grand à mesure que je feuilletais les soixante-cinq pages de l'étude de M. Salles ; j'y vis apparaître, se développer et s'affirmer, dans la réalité concrète d'une nature merveilleusement douée, la douce et attachante personnalité de celle que les Roumains, justement fiers et enthousiastes d'elle, saluent du triple titre de *Poète*, de *Mère*, et de *Reine*. Et c'est pourquoi je répète que l'ouvrage est absolument exquis, de la première à la dernière page.

Cette terre de Neuwied où s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse de la Princesse Elisabeth, dans la délicieuse retraite du château de Monrepos ; ce constant amour de la fille du prince Hermann pour les lieux et les êtres au milieu desquels elle a vécu ; ces élans de générosité, ces témoignages de sincérité et cet esprit d'indépendance qui furent de bonne heure comme les traits saillants de son caractère ; cette passion du beau et cette ouverture d'intelligence qui lui rendirent si aisée la pratique des arts et si doux le culte des lettres : tout cela nous est minutieusement explique et, pour ainsi dire, photographié par son biographe. Il nous entraîne, avec lui, à la suite de l'aimable Princesse, dans ses nombreux voyages en Europe ; il nous décrit l'heureuse influence qu'exerça sur elle, à l'époque de la vingtième année, sa tante la grande duchesse Hélène de Russie ; il nous fait assister aux joies d'une alliance selon son cœur et aux fêtes de son mariage avec le prince Charles de Roumanie. « En Roumanie seulement, disait-elle quelques mois auparavant, lorsqu'elle jetait un regard distrait sur les cours de l'Europe, en Roumanie seulement, il y a encore quelque chose à faire, et c'est le seul trône qui aurait pour moi de l'attrait. »

Le 25 octobre 1869, elle entra à Bukarest au milieu d'acclamations univer-

selles : le charme naturel de sa personne, la musique de sa voix, la simplicité et la grâce de son abord lui avaient gagné tous les cœurs en moins d'un instant.

L'année 1870 ménageait toutefois à la Reine des joies encore plus grandes et un plus intime bonheur. Le 8 septembre, elle donnait le jour à une fille qui recevait au baptême le nom de Maria, et qu'elle allait chérir avec passion. Ce que furent, en effet, pour elle, auprès de son enfant bien-aimée, les années qui s'écoulèrent jusqu'au 9 avril 1874, les mères seules peuvent le comprendre. Ce qu'elles ne comprendront pas moins, c'est l'inconsolable douleur de la Reine quand, le soir du 9 avril, elle se retrouva seule, agenouillée auprès d'un berceau vide. Sa résignation fut admirable et son courage héroïque : mais ni l'une ni l'autre n'empêcha qu'il ne se soit fait, dans son cœur, une de ces blessures que la main du Temps, si habile cependant à appliquer le dictame, sera impuissante à jamais refermer.

Et maintenant, depuis bientôt quinze ans, elle s'efforce de supporter l'épreuve en ne laissant « ni ses mains, ni sa tête reposer une seconde. » — « L'activité continue, dit-elle, entretient la fraîcheur de l'âme, et parfois seulement quelque cher souvenir m'abat. » Se faire adorer de ses sujets, plaire à son royal époux, peindre des aquarelles, composer de ravissants petits poèmes, laisser ses pensées s'épancher une à une et se fixer, dans une langue harmonieuse, sur quelques feuilles intimes, voilà ses plus chères occupations. La connaître, c'est éprouver immédiatement pour elle la plus respectueuse sympathie ; lire ses œuvres c'est se ménager le plus délicat des plaisirs. Aussi, compte-t-elle, dans le monde, autant d'admirateurs que de lecteurs, de même que, dans les Karpathes, il n'est personne qui ne sache par cœur et qui ne répète le beau mot prononcé par Rosetti lorsqu'il lui présenta à genoux la couronne d'or : « Madame, en regardant votre Majesté, la nation se voit dans sa plus belle lumière. »

Or, il y a beaucoup de cette *lumière*, je veux dire de ce noble resplendissement de l'intelligence et de ces pénétrantes clartés de l'âme dans les *Nouvelles*, dont la librairie Hachette a eu l'heureuse idée de nous donner une édition. Cela vit à la fois par l'intérêt qui ressort de chacune de ces minuscules histoires, drames ou idylles ; par la couleur et la netteté du style ; surtout, par l'analyse psychologique.

Si je ne craignais d'employer un mot un peu bien prétentieux pour apprécier des œuvres dont la délicatesse souffre de tout frôlement maladroit, je dirais qu'à chaque *Nouvelle* correspond une *thèse*, ou encore que, sous chaque *Nouvelle*, se cache une idée chère à la Reine et qu'elle s'essaie à faire accepter à force de la rendre saisissante, éloquente, victorieuse.

Trouveriez-vous, par exemple, un moraliste, même parmi ceux qui sont le plus en faveur, qui soit allé, dans l'étude des choses du cœur et dans l'observation de certains phénomènes intimes, plus loin que Carmen Sylva dans *Une prière?* — A-t-on rien dit, à propos du divorce, qui soit du même coup plus poignant et plus instructif que le tableau d'*Une feuille au vent?* — Et, à propos des tendresses conjugales et des conditions requises pour rendre durable le bonheur du foyer, a-t-on écrit, dans ces dernières années, beaucoup de pages délicates et fortes comme *Une lettre*, ou délicieusement naïves comme *Tout simple*?

Et sur ces thèmes, déjà peu communs, combien de variations tour à tour sombres ou ensoleillées, qui vous font passer, par une modulation habile,

du mode mineur au mode majeur, et *vice versa : Dégel ; Sirène ; les Heureux !...*

Voici enfin les souvenirs de la terre natale, ces souvenirs dont on fait la menue monnaie de sa vie, quand on a aimé son pays comme la Reine aima la terre de Neuwied. Ils se donnent libre carrière dans *le Hêtre sanguin*, de même que Carmen Sylva s'est rappelée les procédés de l'Ecole Hollandaise et a voulu faire sombre, comme disait Rembrandt, dans la silencieuse histoire *Nuit de Lune* et dans la petite épopée des *Revenants*.

En somme, ces dix *Nouvelles*, n'ont, à mon sens, qu'un défaut, c'est de n'être pas suivies de dix autres. On ne se lasse point de lire de tels récits : ils vous captivent, et, ce qui ne vaut pas moins, ils vous forcent à réfléchir. L'auteur des *Pensées d'une Reine* s'y laisse reconnaître à chaque page, tant est impérieuse, chez cette femme, l'habitude de réduire en morale et de condenser, dans une formule, ses observations sur le monde et son expérience des choses. Avec cela, une rare puissance d'imagination qui lui permet de varier à l'infini ses sujets, et, dans un même sujet, de creuser et de peindre les caractères avec une précision de dessin et une vigueur de touche qui leur infusent la plénitude de la vie.

Le traducteur, M. Félix Salles, les a fait passer de l'allemand dans notre langue avec autant d'habileté que de bonheur. N'empêche qu'on ne voie, çà et là, percer le bout de l'oreille : je veux dire que tout l'art du monde ne suffira jamais à rendre, dans une traduction, si achevée soit-elle, l'intensité de sens, ni à reproduire la finesse de contours, d'un texte ; une traduction garde en effet toujours dans l'allure je ne sais quoi de gauche et d'embarrassé qui prouve, à ne s'y point méprendre, qu'on est en face d'une *copie* et non en présence de l'original. Quel dommage que Carmen Sylva qui écrit, comme on l'a vu, le français divinement, n'ai point pensé et écrit, dans notre langue, les dix récits du volume de *Nouvelles !* Elle aurait donné là un pendant à son recueil des *Pensées*, et nous serions fiers de compter, chez nous, un excellent livre de plus.

Il n'en demeure pas moins vrai que les *Pensées* et les *Nouvelles* sont deux œuvres de choix, et qui resteront. Elles resteront comme l'une des plus attachantes études de la psychologie contemporaine, et, si je ne crains pas de devancer le jugement de la postérité, c'est qu'on y admirera toujours cet heureux mélange de qualités qui résulte de l'union d'une rare intelligence et d'un grand cœur.

JAMES CONDAMIN,
Docteur ès-lettres.

REINE ET POÈTE

A Sa Majesté la Reine de Roumanie.

Lequel de vos deux diadèmes,
Reine, vous semble le plus lourd ?...
Celle qu'inspire un grand amour,
Qui va, scrutant tous les problèmes,
Et porte en Elle l'Idéal,
Doit sentir avec lassitude
Sur son front pâli par l'étude
Le poids de son bandeau royal...

Et lorsque le devoir commande,
Quand la foule aux cent mille voix,
— La foule à qui cèdent les Rois ! —
Sous votre balcon vous demande ;
Quand vos songes sans s'achever
Se dispersent au bruit des fêtes,
Vous souffrez du mal des poètes
Que l'on empêche de rêver !...

Pourtant vous marchez sans vous plaindre
Dans votre double royauté,
Belle de la sérénité
Des heureux qui n'ont rien à craindre ;
Car vous savez qu'en sa bonté
Dieu, là-haut, compte vos blessures
Et couvrira vos meurtrissures
D'un manteau d'immortalité !

MARIE DE VALANDRÉ

DEUX DIZAINS

A Carmen Sylva.

LA DOULEUR D'UNE MÈRE

D'un enfant bien-aimé compter chaque souffrance ;
De ses soupirs, hélas ! avoir eu le premier
Et, supplice trop grand ! recevoir le dernier;
D'un enfant bien-aimé sans prendre la défense,
Etre témoin muet de l'horrible duel
Entre sa jeune vie et le froid éternel;
Malgré son désespoir, ses larmes, sa prière,
Voir une heure emporter l'avenir triomphant...
N'avoir pu de la tombe arracher son enfant !...
... Ah ! telle est la douleur... la douleur d'une mère.

LE PRINTEMPS

Plus triste qu'en hiver, la malheureuse mère
Devant ce doux printemps songe aux printemps passés,
Quand s'épanouissait sous ses yeux reposés
Le cher enfant perdu que recouvre la terre !
Alors, dans sa douleur, elle s'en va, là-bas,
S'agenouiller, pleurant, à l'ombre des lilas :
Les lilas parfumés, penchés, mélancoliques,
Dont la couleur suave et navrante à la fois
Lui rappelle le deuil de ses sombres tuniques...
Mais avec la douceur d'avril au fond des bois.

DUCHESSE ISABELLE DE LA ROCHE-GUYON.

LE PREMIER AMOUR

A CARMEN SYLVA

Comme un verre intact, avant l'heure
Où le remplira l'échanson,
Au plus léger coup qui l'effleure
Vibre d'un sonore frisson,

Mais ne tressaille ni ne tinte
Sous aucun heurt dès qu'il est plein,
Et pour la fugitive atteinte
N'a plus de soupir cristallin,

Avant que l'Amour le remplisse
De son généreux hydromel,
Le jeune cœur, vivant calice,
Frémit plaintif au moindre appel,

Mais, quand cet échanson céleste
L'a, soudain, comblé jusqu'au bord,
Plus rien n'y bat pour tout le reste ;
Silencieux, il paraît mort;

C'est qu'il peut dédaigner la terre,
Il aime ! le ciel est entré
Dans sa profondeur solitaire :
Il est immuable et sacré.

SULLY PRUDHOMME.

A CARMEN SYLVA

Souvent, fuyant l'éclat du ciel de Roumanie,
Hallebardiers bruyants et pages indiscrets,
Dans l'ombre, pour les cœurs épris de vos décrets
Vous chantez votre rêve où sourit le génie.

Vous avez les grandeurs, vous cherchez l'harmonie ;
Votre âme met sa joie aux infinis regrets,
Et vous rhythmez les pleurs de l'onde et les secrets
De l'étoile, aux genoux de la Muse Uranie.

Votre cœur se délecte à ces doubles douceurs
D'aimer l'argent des lis et, cependant, aux sœurs
Qui veillent les mourants dans leurs douleurs dernières,

D'offrir royalement l'argent des aumônières,
O reine ! et c'est pourquoi, tournés vers vos rayons
Nous vous trouvons heureuse et nous vous envions.

HIPPOLYTE ROLLOT.

A LA REINE DE ROUMANIE

Reine, vous l'avez dit : Le bonheur est ailé.
Comme un gai papillon voltigeant près des roses,
Il s'enivre d'espace, il plane sur les choses,
Il aime la nuit calme et le ciel étoilé.

Il vit dans un beau rêve et toujours isolé ;
Il craint la vaine gloire et les apothéoses ;
Près de lui la tristesse et les soucis moroses
S'égayent aux éclats de son rire perlé.

Mais pour l'atteindre, il faut la science de l'âme,
Les mots charmants sortis des lèvres de la femme,
Le doux parler faisant s'épanouir le cœur ;

Ou bien, d'un noble esprit l'intelligence pure
Qui méprise le mal, admire la Nature,
O Reine, et, comme vous, fuit le monde moqueur.

PIERRE DE BOUCHAUD.

ROUMANÌO

A Dono Carmen Sylva.

Siei fièro de toun flume, e fièro de tes plano,
E de la liberta que su toun pople plano,
Conquista sabre en man, ou mitan des uiau,
Coumo lou Prouvençau ei fièr de sa Prouvènço
De sa mar bluro, émai de sa fougouo Durènço,
E de sei grandes Aup.

Mai, s'amo bèn soun cèu, s'amo tant soun terraire,
Amo encaro pu fonort la lengo que sa maire
Li cantavo à soun brès ou bèn su soun fouidièu;
À-n-elo tout soun couor, soun esperit, soun amo :
Elo fai l'ome grand, elo empuro la flamo
Abra par lou bouon Dièu.

Coumo lou Prouvençau, Rouman, gardo la glòri
D'agué ta lengo d'or! Rènde-la mai que flòri,
Sameno-la partout, rèn de pu vartadié.
Un jou, s'encountraran emé la Prouvençalo
E mesclaran ses cant, coumo fan douei cigalo
Su lou meme amendié.

E. Plauchud.

Forcalquier.

Tu es fière de ton fleuve, tu es fière de tes plaines — et de la liberté qui plane sur ton peuple, — conquise le sabre à la main, au milieu des éclairs, — comme le Provençal est fier de sa Provence, — de sa mer bleue, de sa Durance fougueuse, — et de ses grandes Alpes.

Mais, s'il aime bien son ciel, s'il aime tant son terroir, — il aime plus encore la langue que sa mère — lui chantait au berceau ou bien sur ses genoux. — A elle tout son cœur, son âme, son esprit. — Elle fait l'homme grand, elle active la flamme — allumée par le bon Dieu.

Comme le Provençal, Roumain, sois glorieux — de ta langue d'or! Illustre-la, — sème-la partout; rien de plus fécond. — Un jour, avec la Provençale. elles se rencontreront — et mèleront leurs chants, comme font deux cigales — sur le même amandier.

LOU DUSAU BIATYE

A Na Carmen Sylva.

Si lou Ceu, recourdan lou hiü,
Em' disé : — « D'adare à le tite,
Bos arrecoumensa le bite ? »
Qu'auri leu dit : « Merci, moun Dü ! »

Mé de jours e mé de pachiü !
Com lou cos, l'amne descrepite,
De passioun care ou maudite
Trop lountems que porte lou yiü !

Pourtan, si l'hore printanère
Debé trouba hemne auta bère
E flou com bous, en soun casau ;

Oublidan lou triste miratze,
E lous espiancs dou premié biatze,
Qu'en risqueri bien un dusau !

ISIDORE SALLES.
(Gascounhe).

LE SECOND VOYAGE

A Carmen Sylva.

Si le ciel, renouant le fil, me disait : « De ce jour au berceau, veux-tu recommencer la vie? » J'aurai bientôt dit : « Merci, mon Dieu ! »

Plus de jours et plus de soucis! Comme le corps, l'âme accablée, de passion chère ou maudite trop longtemps porte le joug!

Pourtant, si l'heure printanière devait rencontrer fée aussi belle, fleur comme vous, en son jardin ;

Oubliant le triste mirage et les épines du premier voyage, j'en risquerais bien un second !

I. S.

A CARMEN SYLVA

A la man tenènt la Lèi
Et desdegnous dóu caprìci,
Faire regna la Justìci
Es lou prefa di bon rèi.

Vous, Muso de Roumanìo,
Sabès qu'es enca mai bèu
D'avé la liro d'Ourfèu
Per fa regna l'armounìo.

Lou « poudé » dis Art es dous
Lis umble se senton libre,
Quand li cant de si felibre
Agradon i pouderous !

Dóu blu Danùbi à la Sèino,
Li pople aurien trefouli
Se'n bèu vers avien culi
« Li pensado » de si rèino !

J.-H. Huot.

A CARMEN SYLVA

A la main tenant la Loi
Et dédaigneux du caprice,
Faire régner la Justice
C'est l'œuvre de nos bons rois.

Vous, Muse de Roumanie,
Vous savez qu'il est plus brave encore
D'avoir la lyre d'Orphée
Pour faire régner l'harmonie.

Le « pouvoir » des Arts est doux :
Les humbles s'estiment libres
Lorsque les chants de leurs poètes
Sont agréables aux puissants.

Du bleu Danube à la Seine
Les peuples eussent tressailli de joie
Si, en de beaux vers, ils eussent cueilli
« Les pensées » de leurs Reines.

J.-H. Huot.

A S. M. LA RÈINO DE ROUMANIO

Li troubaire nòsti rèire
Cantavon femo e coumbat.
Nautre eiretan de si crèire
Coume èli sauprian toumba.
Mai, vuei, au cèu la pas briho
E nous resto que l'amour:
O femo de Roumanìo,
Veses a vosti pèd li fiéu di troubadour.

Saben que sias felibresso
Au païs d'Alecsandri,
La Mar boundo d'alegresso
Et vous reservo un abri.
Di grando, elo, fai sa mìo :
Sies grando, aves de cant dous,
Sereno de Roumanìo,
Dins chasco erso la Mar se courbo davans vous.

O vous qui pourtas courouno
Au païs de Carolus,
Dins nosto ciéuta raiouno
Un diademo de lus.
Nosto latino patrìo
Lou pauso a vosto front bèu,
O Rèino de Roumanìo,
Venes trouna dessus l'Empèri dóu Soulèu!

LOUIS ASTRUC.

Les troubadours, nos aïeux, chantaient femmes et combats. Nous, héritiers de leurs croyances, comme eux nous saurions tomber. Mais aujourd'hui, au ciel la paix brille et il ne nous reste que l'amour : ô Reine de Roumanie, voyez à vos pieds les fils des troubadours.

Nous savons que vous êtes poétesse au pays d'Alecsandri, la Mer bondit d'allégresse et vous réserve un abri. Des grandes elle fait ses amitiés : vous êtes grande, vous avez de doux chants, sirène de Roumanie, dans chaque vague la Mer se courbe devant vous.

O vous qui portez couronne au pays de Carolus, dans notre cité rayonne un diadème de lumière. Notre patrie latine le pose sur votre beau front, o Reine de Roumanie, venez trôner sur l'Empire du Soleil.

« DES AILES »

A Carmen Sylva.

Par un beau soir de juin lorsque les hirondelles
Célèbrent dans les airs le retour de l'été
Et, de leurs cris joyeux se poursuivant entre elles,
Plus haut, toujours plus haut vont déployer leurs ailes,
Ivres de mouvement, d'azur et de clarté,

Alors l'aigle avorté, l'être incomplet qu'on nomme
Si fièrement le roi de la création,
Les suit d'un œil d'envie et s'aperçoit que l'homme
Est moins bien partagé que la bête de somme
Qui borne au champ voisin son humble ambition ;

Car elle dort en paix dans l'obscure litière,
Pour retourner en paix à ses obscurs labeurs,
Heureuse d'ignorer en marchant dans l'ornière
Ce besoin de monter là-haut vers la lumière,
Divin mal du pays qui consume nos cœurs,

Et de ne pas sentir palpiter en son être
Tous ces désirs confus sans objet ici-bas,
Oiseaux du paradis d'où nous venons peut-être,
Beaux papillons dorés qui heurtent la fenêtre
Quand nous traînons au pied le boulet des forçats...

Mais aux rocs du chemin l'âpre boulet s'émousse,
Mais le temps jour par jour vient ébrécher le mur,
Et le prisonnier sent que son aile repousse,
Et que Dieu lui fait signe et que la mort le pousse
Plus haut que l'hirondelle, et plus haut que l'azur.

BARONNE D'OTTENFELS.

CARMEN SYLVA

— FRAGMENTS —

Au courant de ma vie errante, il m'est arrivé une fois de m'arrêter dans un château enchanté, chez une fée...

Le son lointain du cor dans les bois a le pouvoir de faire revivre pour moi les moindres souvenirs de ce séjour.

C'est que le château de la fée était situé au milieu d'une forêt profonde dans laquelle on entendait constamment des trompettes militaires au timbre grave se répondre comme de très loin. Ces sonneries étrangères, inconnues, avaient une mélancolie à part, dans la sonorité de l'air qu'on respirait là, — l'air silencieux, l'air vif et pur des cimes...

Je suis ainsi fait que la musique a pour moi une puissance évocatrice complète; des lambeaux de mélodie ont conservé, à travers le temps, le don de me rappeler mieux que toutes les images, certains lieux de la terre, certaines époques, certaines figures qui ont traversé mon existence.

Donc, quand j'entends au loin des trompes sonner, je revois tout à coup aussi nettement que si j'y étais encore, un boudoir royal (car la fée dont je parle est en même temps une reine), donnant par de hautes fenêtres gothiques sur un infini de sapins verts, serrés les uns aux autres comme dans les forêts primitives. Le boudoir, encombré de choses précieuses, est d'une magnificence un peu sombre, dans des teintes sans nom, des grenats atténués tournant au fauve, des ors obscurcis, des nuances de feu qui s'éteint ; il y a des galeries comme de petits balcons intérieurs, il y a de grandes draperies lourdes masquant des recoins mystérieux dans les tourelles... Et la fée me réapparaît là vêtue de blanc avec un long voile ; elle est assise devant un chevalet et peint sur parchemin, d'un pinceau léger et facile, de merveilleuses enluminures archaïques où des ors dominent, à la manière byzantine : un travail de reine du temps passé, commencé depuis trois années, un missel sans prix, destiné à une cathédrale.

Le costume blanc de la fée est de forme orientale, tissé et lamé d'argent.

Mais le visage qui s'encadre sous les plis transparents du voile a ce que je ne sais quoi d'adouci, de nuageux qui n'appartient qu'aux races affinées du Nord. Et pourtant il règne dans tout l'ensemble une si parfaite harmonie qu'on dirait ce costume inventé précisément pour la fée qui le porte, — pour cette fée qui a écrit elle-même quelque part: « La toilette n'est pas une chose indifférente. Elle fait de vous un objet d'art animé, *à condition que vous soyez la parure de votre parure.* »

Avec quels mots décrire les traits de cette reine? Comme la chose est délicate et difficile; il semble que les expressions ordinaires, qu'on emploierait en parlant d'une autre, deviennent tout de suite irrévérencieuses, tant le respect s'impose dès qu'il s'agit d'elle. L'éternelle jeunesse est dans son sourire; elle est sur ses joues d'un inaltérable velouté rose; elle brille sous ses belles dents, claires comme de la porcelaine. Mais ses magnifiques cheveux, que l'on voit à travers le voile semé de paillettes argentées, sont presque blancs!... « Les cheveux blancs, a-t-elle écrit dans ses *Pensées*, sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête. »

Et comment exprimer le charme unique de son regard, de ses yeux gris limpides, un peu enfoncés dans l'ombre sous le front large et pur: charme de suprême intelligence, charme d'infinie profondeur, de discrète et sympathique pénétration, de souffrance habituelle et d'immense pitié! Très changeante est l'expression de ce visage, bien que le sourire y soit presque à demeure. « — Cela fait partie de notre rôle à nous, me dit-elle un jour, de constam- » ment sourire comme les idoles. » — Mais ce sourire de reine a bien des nuances diverses; quelquefois c'est tout à coup de la gaieté fraîche, presque enfantine; très souvent c'est un sourire de mélancolie résignée, — par instants même, de tristesse sans bornes.

Des chagrins qui ont blanchi les cheveux de cette souveraine, il en est un que je sais, — que je puis mieux que personne comprendre, — et que je puis dire: au milieu du grand jardin d'une résidence royale, on m'a conduit, par son ordre, au tombeau d'une petite princesse qui lui ressemblait, qui avait hérité de ses traits et de son beau front large.

Sur le tombeau, j'ai lu ce passage de l'Evangile: « Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort. » Et en effet la petite statue couchée semble dormir paisiblement dans sa robe de marbre.

« Ne pleurez pas. » — Pourtant la mère de la petite endormie pleure encore, pleure amèrement son enfant unique. Et voici une phrase d'elle qui souvent me revient à la mémoire, comme si une voix la redisait au-dedans de moi-même avec une lenteur funèbre: « Une maison sans enfant est une cloche » sans battant; le son qui dort serait bien beau peut-être, si quelque chose » pouvait le réveiller... »

***

De tout ce château de Sinaïa, qui semble, au milieu de cette forêt, quelque vision d'artiste devenue réalité par la vertu d'une baguette magique, rien n'est resté si nettement gravé dans ma mémoire que ce boudoir de la reine. Il y a déjà du vague dans les images qui me reviennent de ces longues galeries aux tentures pesantes, aux panoplies d'armes rares ; de ces escaliers où circulaient des dames d'honneur, des huissiers, des laquais ; de ces salles Renaissance qui faisaient songer à un Louvre habité, à un Louvre du temps des rois ; de cette salle de musique, favorable aux rêves, haute et obscure, à merveilleux vitraux, où était le grand orgue dont la reine jouait le soir... Tandis que je retrouve tout de suite d'une manière complète cet appartement plus personnel où Sa Majesté voulait bien quelquefois m'admettre auprès de son chevalet ou de sa table de travail. Il semblait, quand on avait été autorisé à franchir ces doubles portes et ces draperies d'entrée, qu'on eût pénétré dans une région de haute sérénité où tant de gens ou de choses n'avaient plus le pouvoir d'atteindre. Et c'est toujours là de préférence que je me représente en pensée cette reine dont j'ai été l'hôte. Lorsqu'elle marchait à travers le boudoir, la blancheur de son costume tranchait sur le fond sombre des tentures ou des boiseries rares fouillées à tout petits dessins par des armées de sculpteurs. Lorsqu'elle était assise à travailler, de la place qu'elle m'avait indiquée le premier jour et que j'avais coutume de reprendre, je voyais son visage et son voile se détacher en avant d'une grande et superbe toile de Delacroix : la mise au tombeau du Christ. Et toujours, de chaque côté d'elle, assises, des jeunes filles au costume oriental, complétant ce tableau que j'aurais voulu peindre. — De temps en temps elles se remplaçaient, elles changeaient, ces petites demoiselles d'honneur, toutes très différentes les unes des autres par l'aspect et la physionomie. Quand l'une était partie, là-bas à l'entrée, soulevant les portières aux grands plis lourds, il en apparaissait une nouvelle qui s'avançait sans bruit sur les tapis, après avoir fait d'abord le grand salut de cour, puis venait baiser la main de la reine, — et quelquefois s'asseyait par terre à ses pieds, appuyant la tête sur ses genoux avec une câlinerie respectueuse. — Et la reine alors expliquait avec un sourire maternel plein de mélancolie : « Ce sont mes filles. » — Je crois que ce qui faisait surtout l'attrait unique de ce sourire, encore plus que tous les autres charmes, c'était l'extrême bienveillance, l'extrême bonté.

Et comme j'ai bon souvenir aussi de toutes ces jeunes filles qui, pour le premier bonjour de la journée, me tendaient la main avec une simplicité et une grâce si franches, de si bon aloi ! J'avais été surpris, en arrivant à cette cour, de les entendre toutes, malgré leur costume d'Orient, causer en pur français

de toutes les choses intelligentes et nouvelles, comme des Parisiennes de la sphère la plus élevée, — peut-être même mieux que les vraies Parisienne de leur âge, avec plus de sérieux, avec moins de convenu et de banalité. On sentait que la reine avait formé à son école cette pépinière de l'aristocratie roumaine, dont le français est la langue usuelle.

*
* *

La première fois que j'eus l'honneur de causer avec Sa Majesté, mon étonnement ne fut pas de l'entendre parler supérieurement de choses supérieures : je savais d'avance qu'elle était ainsi. Mais, en tant que reine et obligée au « perpétuel sourire des idoles », il me semblait qu'elle avait dû rester un peu ignorante de certains replis, de certaines souffrances de l'âme humaine, — et mon admiration fut grande de voir au contraire qu'elle connaissait à fond toutes les détresses, toutes les misères du cœur des plus petits et des plus humbles, aussi bien que celles du cœur des grands, des princes. Pour former ainsi cette souveraine, il a fallu son enfance austère et assombrie de tous les deuils, dans un château du Nord; son enfance tenue à dessein loin des cours et mise en contact avec les souffrances des pauvres gens qui vivaient sur le domaine paternel. Pour la rendre si bonne et si accessible à ceux qui pleurent, il a fallu une première éducation simple et familiale, comme celle sans doute qu'avaient reçue la princesse de Wied, sa mère, et la reine de Suède, sa tante. Ensuite, est venu cette sorte de pèlerinage à travers l'Europe, à Londres, à Paris, à la cour de Berlin et à la cour de Saint-Pétersbourg, en compagnie de sa tante, la grande-duchesse Hélène de Russie. Et, dans les pays où elle s'arrêtait, les maîtres les plus choisis lui inculquant comme le résumé transcendant de toutes les connaissances humaines, comme la quintessence de toutes les littératures. Et enfin il y a eu ces années, déjà longues, passées sur le trône de Roumanie... Arrivée, encore très jeune, dans ce pays troublé qui se formait, elle a dû être obligée de regarder de près bien des drames, au grand étonnement de ses yeux purs. Alors, tout de suite, les veuves, les abandonnées, les mères sans enfant, les petites filles n'ayant plus de mère, sont devenues ses amies. Elle a jugé que son devoir de reine était de ne jamais repousser les confidences, même les plus sombres, qui lui venaient avec des larmes, — et son rôle a été de relever, de réconcilier, de pardonner, d'effacer... Ses « filles » adoptives, élevées au palais près d'elle, ont toujours été choisies de préférence dans les familles sur lesquelles pesait quelque deuil ou quelque malheur mystérieux, et toutes celles qui s'y sont succédé, qui en sont parties en pleurant pour suivre un mari, ont gardé pour leur reine une complète adoration.

Une immense pitié qui semble détachée de tout, qui n'attend rien en retour, qui excuse tout, qui plane au-dessus de tout, — c'est là, je crois, le don rare

et un peu surhumain que le temps, la souffrance, les déceptions, les ingratitudes ont fait à cette reine. Mais, avec sa nature ardente, avec son enthousiasme passionné pour tout ce qui est beau et noble, elle a dû passer par bien des surprises, des indignations, des révoltes, avant d'en venir à ce sourire ultra-terrestre qui semble à présent faire partie intégrante d'elle-même. « *Chacun » de nous presque a eu son Gethsémani et son Calvaire* », a-t-elle écrit quelque part ; « *ceux qui ressuscitent après n'appartiennent plus à la terre.* »

* * *

A quelque distance du château, dans une clairière, il y a une maison de chasse, étrange, en très vieux style gothique, emplie de fourrures d'ours, de cornes d'aurochs, de têtes de sangliers et de cerfs. La reine y possède un cabinet de travail très mystérieux, très solitaire. Toute la demeure fait songer à quelque chalet de la Belle au-bois-dormant qui se serait conservé depuis le moyen âge, à l'abri des sapins.

Là était, chaque matin, le lieu de rendez-vous général, avant de rentrer au château s'habiller pour le dîner de midi. On y trouvait, arrivées par un autre chemin, les dames d'honneur et les « filles » de la reine qui n'avaient pas suivi la promenade dans la forêt.

C'est là que j'ai entendu pour la première fois la reine nous lire elle-même une de ces *nouvelles* qu'elle signe Carmen Sylva. Un silence religieux s'était fait tout de suite, dès que la musique de sa voix avait commencé de résonner.

C'était une déchirante petite histoire, écrite avec une rare puissance dramatique, et je me rappelle encore quels frissons me passèrent tandis que je l'écoutais...

Mais ce n'est pas le lieu, dans ces notes rapides, de parler de son talent d'écrivain ; je ne veux même pas effleurer ce sujet-là, qu'il faudrait traiter d'une façon bien autrement sérieuse, dans de longs chapitres.

Je crois que je n'ai rien dit de ce que j'aurais désiré dire. Je voulais parler de S. M. la reine Elisabeth de Roumanie, — et je me suis borné à tourner autour de mon sujet trop profond. J'ai décrit le cadre, — plutôt que la figure à laquelle j'ai à peine osé toucher d'une main légère, dans mon respect extrême et dans ma crainte de ne pas faire assez ressemblant, assez beau...

J'espère que Sa Majesté ne m'en voudrait pas, si ceci tombait par hasard sous ses yeux, d'avoir tenté d'esquisser son ombre. Mais pourtant cette phrase de ses « *Pensées* », dans laquelle on dirait qu'elle s'est peinte elle-même, m'épouvante un peu : « *Il y a des femmes majestueusement pures, comme les » cygnes. Froissez-les, vous verrez leurs plumes se hérisser une seconde, puis » elles se détourneront silencieusement pour se réfugier au sein des flots.* »

PIERRE LOTI.

FLORILE DE LA SINAÏA

Pe costisul inverzit
Mii de florì au resarit
Si sé nalta pe picioare
Ca se vada zioa'n soare
Prin fereastra din Castel
Unde sboara-un fluturel
Pe Regina lor iùbità
Si deabie intrezarita.
Vrèu se afle cele flori
Ce tot face Ea din ziori,
Ce lucreaza, cum lucreaza
Pan' ce noaptea se'nsteleaza?
Statut lor insa i prea mic
Si nu ved ele nimic !...
Triste-atunci ca vaì de ele!
De-a fi scule maruntele,
Roaga fluturul usor
Se'mplineasca dorul lor.
El de geam se silipesce
Si privind asa graesce :
« Sorioàre, v'adunati
» Si cu drag me ascultati.
» Dalba noastra de Regina
» Carei lumea se inchina
» Canta, serie si citesce
» Saù maestru zugravesce
» Intr'un cuib de adàpost
» Cum nu este nici au fost,
» Unde artele frumoase
» Prin obiecte precioase
» Incadreaza minunat
» Capul Ei incoronat.
» Imprejurul stau grupate
» Copilite alintate,
» Riditoare, cu ochi vii,
» Ce se'ntrec in veselii.

LES FLEURS DE SINAIA

Sur la colline verdoyante
Mille fleurs ont poussé;
Elles se hissent sur leurs tiges
Pour voir, en plein jour de soleil,
A travers la fenêtre du château,
Vers laquelle voltige un papillon,
Leur Reine bien-aimée,
A peine entrevue parfois.
Elles veulent savoir, ces curieuses.
Ce que fait la reine dès l'aurore,
Ce qu'elle étudie, comment elle tra-
Jusqu'au lever des étoiles. [vaille
Mais, hélas! leur taille est petite,
Et elles ne peuvent rien apercevoir.
Tristes et bien malheureuses
D'être de si menues merveilles,
Elles supplient le Papillon léger
De satisfaire leur désir.
Lui, soudain, se colle à la vitre,
Regarde et parle ainsi :
« Petites sœurs, réunissez-vous
» Pour m'écouter avec amour.
» Notre merveilleuse Reine
» Devant qui le monde s'incline,
» Chante, écrit, fait la lecture
» Ou se livre à la peinture
» Dans son nid, splendide retraite
» Comme il n'en est pas d'autre pareille.
» Là, règnent les Beaux-Arts,
» Qui par mille objets précieux
» Encadrent admirablement
» Sa tête ornée de la couronne.
» Autour d'elle sont groupées
» Des jeunes filles caressées,
» Rieuses, aux yeux brillants,
» Folles de printemps et de gaieté.

» Una versuri reciteaza,
» Alta'n catifea brodeaza,
» Alta cànta la clavir
» Alta sì pune-un trandafir.
» Ear Rejina cate-odata
» De-allor freamet incantata
» Se trezesce ca din vis
» Si cu dînsele'ntr'un ris
» Lasa minteal ganditoare
» Pre pamènt se se coboare,
» Dar taceti, nici mai soptiti,
» Nici chiàr frundele clintiti
» Càci Regina'ncet se lasa
» Pe o perna de matasa
» Ca se guste-un somn usor
» Cu chip dulce zimbitor.
» Ochii sei inchide'n clipa
» Cum isi stringe-a lui aripa
» Fluturasul din senin
» CàND se pune pe un crin.
» Somnul Ei e dragalas
» Ca de fraged copilas
» Leganàt sub o marama
» Pe sin alb, dulos de mama;
» Simprejur de capul seù
» Fac un splendid curcubeu
» Mii de visuri aŭgeresci
» Care vin din lumi ceresi, »
Floricelele uimite
Staŭ tacute, neclintite,
Si cu drag in tainic hor
Toate zic in gandul lor :
« Fie-i zioa ca si fatza,
» Ca si lumea cu verdeatza !
» Fiei somnul dulce, lin
» Ca si sufletui divin. »

V. Alecsandri.

» L'une récite des vers,
» L'autre brode sur le velours,
» La troisième joue du piano,
» La quatrième place une rose à son cor-
» De temps en temps, la Reine [sage.
» Ravie de leur bruissement
» Se réveille comme d'un rêve,
» Et prenant part au jeu des jeunes filles
» Laisse sa pensée aux grandes ailes
» Descendre du ciel sur la terre.
» Mais silence, plus de chuchoterie,
» N'agitez pas même vos feuilles,
» Car la Reine appuie sa tête
» Sur un coussin de soie,
» Pour goûter un léger repos,
» Tout en gardant son doux sourire.
» Ses yeux se ferment subitement
» Ainsi que les ailes d'un papillon
» Qui, voltigeant dans l'azur,
» Se pose sur la corolle d'un lys.
» Son sommeil est innocent
» Comme celui d'un frêle enfant
» Bercé sous l'abri d'un voile,
» Sur le sein blanc et affectueux d'une
» Et tout à l'entour de sa tête, [mère.
» Se forme un splendide arc-en-ciel
» De mille rêves angéliques
» Qui lui viennent des régions célestes.»
Les petites fleurs émues
Restent sans bouger, silencieuses,
Et, toutes en chœur, avec amour,
Disent, dans leur pensée : [figure,
« Que sa journée soit pure comme sa
» Et belle comme l'été verdoyant !
» Que son sommeil soit doux et calme
» Comme son âme divine ! »

(V. A.)

Château de Pelesh-Sinaïa (Roumanie). Oct.. 1888

DANS LA FORÊT

A S. M. la Reine de Roumanie.

Sur nos monts, comme en vos Karpathes,
Les grands sapins, rois des hivers,
Ont les granits pour stylobates
Et s'élèvent dans les cieux clairs.

Nos vallons, comme nos prairies,
Ont des lacs ridés par le vent,
Qui s'irisent de pierreries
Aux baisers du soleil levant.

Mais leur site est vide et sans âme,
L'Ange du Rêve l'oublia!
J'y cherche les regards de flamme
Et la voix du Titania...

Ah! mon cœur de poète envie
L'étrange et douce région
Où parfois, sous l'ombre ravie,
Glisse votre apparition!

La cime, ô reine, ô sœur d'Orphée,
Où votre aile se déploya,
Les fleurs qu'aiment vos yeux de fée,
Et les sapins de Sinaïa!

MAURICE FAUCON.

I BAUS

AUX BAUX — SOUVENIR DE VOYAGE

A Mademoiselle Jeanne Charcot.

Tout pensatiéu e malancòni,
Pantaiant de bonur perdu
E de ma jouvènço a l'angòni,
L'autre hier mi pas m'an coundu
Sus un serre, a la souleiado,
Ounte, maugrat lou vènt-terràu,
Li flour enca marcon la piado
D'Uno que, senso pensa mau,
Ren qu'en risènt per se fa gau,
Léissè moun amo desaviado.

I'avié' qui, daura dins lou cèu,
Pus aut que lou serre e si mourre,
Un castelas eme de tourre;
E, sus lou camin dóu castèu,
Uno chatouno que gardavo
Si cabro e que me regardavo,
Rouginello em'un pouli biai,
Vengué' sin :
— « Sabes pas bessai
Qu'aco's lou castèu de la Rèino?
— E de que Rèino?
— Malapèino!
Si ves ben que sias pas d'eïci,
Car en Prouvènço, doumaci!
I'a qu'un soulèu e qu'uno luno,
E de Rèino tambèn, n'i a qu'uno :
La Rèino Jano! Un soulet cop
L'ai visto e pode pas vous dire
Coume es bravo, coume saup rire,
E que gento reino es aco.

Tout pensif et mélancolique,
Rêvant de bonheurs perdus
Et de ma jeunesse à l'agonie,
L'autre jour, mes pas m'ont conduit
Sur une colline, au soleil,
Où, malgré le vent d'hiver,
Les fleurs encore marquent la trace
D'une qui, sans penser à mal,
Rien qu'en riant pour son plaisir,
Laissa mon âme désolée.

Il y avait là, doré dans le ciel,
Plus haut que la colline et ses rochers,
Un vieux château avec des tours;
Et, sur le chemin du château,
Une fillette qui gardait
Ses chèvres et qui me regardait.
Un peu rouge, avec bonne grâce,
Elle m'aborda ainsi :
— Vous ignorez peut-être
Que ceci est le château de la Reine?
— Et de quelle Reine?
— Diable!
On voit bien que vous n'êtes pas d'ici;
Car en Provence, Dieu-Merci!
Il n'y a qu'un soleil et qu'une lune,
Et de Reine aussi, il n'y en a qu'une :
La Reine Jeanne! Une seule fois
Je l'ai vue et je ne peux vous dire
Comme elle est brave, comme elle sait
Et quelle gentille reine c'est là, [rire.]

Galanto qu'aurias di Mireio,
Bruno et palo, de bago i det,
Caminavo aqui, dins la leio,
Meme qu'en passan me riguè...
— Mai, mignoto, sies dounc ben vieio?

— Vau sus douge. — Alors galejan ?

E me n'en contes uno forto;
I'a bèu tems que Janeto es morto,
La Fado de l'Age-Mejan!
— Moussu, la Jano que vous parle,
Passavo i Baus, anavo en Arle,
Quand la veguère, i'a sieis an!

Ero ben nosto Reino Jano,
De tant de castèu castelano,
E qu'en long mantèu chimarra,
De fes ven veire sa Prouvènço.
Dempiei Sisteroun jusqu'à Vènço
Tout lou mounde vous lou dira! »

PAUL ARÈNE.

Charmante à la prendre pour Mireille,
Brune et pâle, des bagues aux doigts,
Elle cheminait ici, dans l'allée,
Même qu'en passant elle me sourit...
— Mais, mignonne, tu es donc bien [vieille?]

— Je vais sur mes douze ans — Alors [nous plaisantons]

Et tu m'en contes une forte;
Il y a longtemps que Jeannette est morte,
La fée de nôtre Moyen Age! [parle]
— Monsieur, la Jeanne dont je vous
Passait aux Baux et s'en allait en Arles,
Lorsque je la vis, il y a six ans!

C'était bien notre Reine Jeanne,
De tant de châteaux Chatelaine,
Et qui, en long manteau brodé,
Parfois vient revoir sa Provence.
Depuis Sisteron jusqu'à Vence,
Tout le monde vous le dira! »

P. A.

LA MORT D'UN POÈTE

On a dit tout bas que la mort du pauvre Roch Grivel, — le félibre dauphinois que les Crestois accompagnaient au cimetière, il y a six semaines, — avait été digne de la vie d'un poète comme lui. Mais le chroniqueur est forcé d'avoir l'oreille fine, et j'ai pu savoir pourquoi l'auteur de la *Corcovelado* avait abandonné sa navette, et la chasse aux abeilles d'or de la Rime qu'il apprivoisait si bien.

En face de la maison où, chaque jour, Roch Grivel, discret amoureux, faisait sa cour à la Muse, avait élu domicile un merle malin, endiablé républicain, qui éprouvait, à toute heure du jour, le besoin de faire sa profession de oi aux électeurs crestois. Vous comprenez la chose : au moment où la Muse se laissait fléchir, consentait même à donner au vieil amant sa menotte blanche, crac! le merle, — vilain jaloux, — dérangeait les amoureux et com mençait ainsi: *sol sol sol do do ré ré sol mi do.* Horreur! la *Marseillaise!* Avo uez que

c'était terrible : Roch Grivel, qui était la bonté même, songea un instant au *merlicide*. Mais son honnêteté prévalut : le merle, en vrai démocrate, avait un maître ; Roch Grivel sortit de l'armoire sa redingote, prit son gibus des grandes fêtes, et alla trouver le propriétaire du merle pour lui proposer d'acheter l'oiseau moqueur qui rendait impossibles ses rendez-vous. Le propriétaire répondit : « Monsieur, j'estime mon merle vingt-cinq francs ; je ne le cèderai pas à moins. »

Vingt-cinq francs ! Mais une bourse de poète se refuse à contenir pareille somme ! » — J'en parle savamment. — Le bon Grivel, qui faisait passer dans son jardinet de poète le ruisselet argenté de la Fantaisie, n'avait jamais songé à canaliser chez lui les flots d'or du Pactole. Force lui fut de déclarer qu'il ne pouvait s'offrir une boîte à musique aussi chère. L'oiseau continua donc à siffler et Grivel à se désoler.

A quelque temps de là, un riche amateur pria Grivel de lui transcrire quelques chansons patoises. Et, très satisfait de la besogne du vieux poète-tisserand, M. X... se demandait comment il pourrait l'en récompenser, quand un ami de Grivel lui dit : « Donnez-lui donc de quoi acheter son voisin le merle, et vous ferez de lui un homme heureux. » Cet excellent conseil fut suivi.

Voilà donc Grivel qui se rend de nouveau chez le propriétaire de son persécuteur. Tout joyeux, il lui dit : « Quelqu'un qui a envie de votre merle m'a autorisé à vous en donner vingt-cinq francs, le prix que vous avez fixé. » Le propriétaire accepta. Oh ! l'heureux homme que fut Grivel quand il eut donné la liberté à l'oiseau ! Il rêva de jours bénis, tout ensoleillés de poésie ; d'heures exquises où il caresserait la nuque de la Muse, sans entendre jamais plus cette affreuse *Marseillaise* qui faisait fuir son aristocratique maîtresse.

Hélas ! les hommes, comme les merles, ont tous leurs malices. Seulement, celle dont fut victime Roch Grivel fut, en même temps une petite vilenie : comme le poète se levait un beau matin, tout guilleret, il aperçut, chez le voisin, non pas un merle... mais deux merles. Et les deux merles, en le regardant, sifflotaient narquoisement. « Mon Dieu ! cria Grivel, que va-t-on leur apprendre ? Que vont me chanter maintenant mes deux bourreaux ailés ! » Et, brusquemement, il eut la vision du *Chant du départ* alternant avec la *Marseillaise* , de la *Carmagnole* succédant au *Ça ira*. Devant la conspiration de ces deux merles, sûrement sceptiques, qui semblaient avoir juré de persécuter le poète religieux, que vouliez-vous que fît Roch Grivel ? — Il mourut.

Adrien CHEVALIER.

NORD ET MIDI

A M. Paul Mariéton.

Eh bien! oui, là, puisque vous y tenez, nous sommes tous de Tarascon, nous autres Méridionaux. A une heure de notre vie, nous avons tous compté parmi les ouailles du curé de Cucugnan. Nous sommes en train de gagner le Paradis en disant de beaux mensonges. Que n'en faites-vous autant, ô gens du Nord? Pécaïré! si vous vous doutiez de ce que sera notre Paradis, comme vous demanderiez vite à Gonzague Bompard comment on prend l'habitude de mentir!

Ah! si vous saviez comme c'est bon de voir le ciel bleu quand il est gris, d'entendre la fauvette quand chante la chouette, de prendre les Alpilles pour le Mont-Blanc et Valmajour pour un grand artiste, qui a trois trous dans le gosier de son fifrelet, l'heureux homme! tandis que ce vulgaire rossignol n'en a qu'un seul! Pauvres agneaux que nous sommes! on nous fait un crime de penser en parlant, comme s'il n'y avait pas une foule de gens graves qui parlent sans penser. Si nous prenons des vessies pour des lanternes, c'est que nous préférons les lanternes aux vessies, té! On nous accuse de nous servir de grosses lunettes qui ont de gros verres; mais quand vous ajoutez sur votre nez vos petits binocles pour contempler Mistral, ô gens du Nord, le poète de *Calendau* vous paraît aussi grand qu'à nous, avec nos énormes bésicles.

Et d'abord, où commence le Nord? où finit le Midi? A Marseille, on a souvent ce mot aux lèvres :

C'est un homme du Nord : il est de Tarascon.

Marseillais, mes amis, vous avez tort : le Nord commence où commence le Midi et le Midi finit où finit le Nord... en France, bien entendu. Cela vous fait sourire, ô Parisiens? Vous êtes vraiment trop bons : Scholl, qui est du Midi, est un grand débitant de parisine devant l'Eternel. Ce Bordelais fait des dialogues parisiens comme ses compatriotes font de la moutarde. Et ses nouvelles font aux gourmets du boulevard ce que le produit des frères Louit fait aux bons bouillis de province. En revanche, Monselet, gras, replet, — qui était Breton, le cher ange! — songeait à devenir, à la fin de ses jours, commis voyageur en méridionalisme. Ce qu'il eût attiré de clients à notre maison,

le gai compère! Vous-même, ô Bergerat, maître de l'ironie, qui êtes un pur parisien... quoique vous soyez né à Paris, vous êtes du Midi. Quand vous voulez chasser les vendeurs du temple de l'Art, ô Caliban que vous êtes, vous imitez Jésus-Christ qui était méridional. Et tous les Méridionaux s'offrent, eux aussi, leur imitation de Jésus-Christ, en criant, en même temps que vous, sus aux tripatouilleurs.

*
* *

Pendant que quelques Parisiens — bien rares — rêvent encore à la seule robe de Mimi Pinson et à ce bonnet légendaire qui ne connaissait qu'un seul moulin, les bons drilles de chez nous, par la nuit claire, vont soupirer à la douce mie la chanson du joyeux ancêtre Roumanille :

Ve, Goutoun, sies uno perleto !

Et ils sont si éloquents, là-bas, que *Goutoun* n'ose jamais leur donner un démenti. Pendant qu'une impure plâtrée écoute les fadeurs de Guyou de Gontran, au sortir des Folies-Bergères, la belle Vivette de Sisteron, qui s'en va seulette, à travers les roches et les pins, s'entend interpeller par les ramiers :

Ounte vas, Viveto, ounte vas?

Et cet espèce de délicieux poète de Paul Arène répond pour elle qu'elle va

S'oublida, jusqu'au prim soulèu
I cansoun de soun calignaire

Hélas ! oui, dans cette Provence conspuée, quand le merle siffle, le ruisselet babille, en vilain méridional qu'il est. On trouve, dans cet affreux pays, que les pinsons parlent aussi bien que des députés, et quelquefois aussi, — chut! disons-le bien doucement ! — que les députés bavardent aussi bien que des pinsons. On porte des jugements téméraires sur tout ce qui nous concerne : ainsi, c'est une erreur de croire que les discours de nos moineaux sentent l'ail. Un pierrot des Tuileries à qui j'ai fait part de cette calomnie, était indigné et a pris, très éloquemment, la défense de ses frères de là-bas.

*
* *

Dans ce grand Paris où l'on voit aussi, quand vient l'avril, fleurir les marronniers aux panaches blancs, certains s'étonnent que nous aimions les roses, les belles filles, le ciel bleu et le pur soleil. Nous sommes peut-être des amoureux bruyants, nous ne cachons sans doute pas assez nos bonnes fortunes avec les fleurs, mais le Rhône qui vient de Suisse, — à cette seule fin de passer de la teinte grise à la teinte azurée, — m'a affirmé que nous avions raison et que la discrétion ne s'imposait qu'à ceux qui rougissaient de leurs conquêtes. Que

voulez-vous ! nous avons encore dans les veines un peu du sang des vieux troubadours. Nous ne craignons pas d'entrer dans la lice. Oh ! rassurez-vous : nous ne nous battons pas, flamberge au vent, juchés sur d'alertes destriers ; nous nous battons à coups de sonnets et de rondels, de ballades et de virelais. — Et notre fatuité nous oblige à déclarer que nos *cantaïre* ne réussissent souvent pas plus, — n'est-ce pas, Aubanel ? — à endormir les amis qui les lisent qu'à tuer les ennemis qu'ils combattent.

Est-ce que nous manquons de bravoure ? Mais non. On ne se dit jamais d'injures dans le Midi : c'est le mirage du P. C. A. qui nous fait traiter notre meilleur ami de polisson quand nous voulons l'appeler honnête homme. Comment pourraît-on avoir l'idée de se battre, chez nous, quand on peut si bien s'étendre au soleil ! Dans nos rêves les plus macabres, nous ne songeons qu'à mettre à mal une simple pâquerette, qui s'aviserait de pousser sournoisement dans le pré vert où nous batifolons. Les oiseaux comprennent nos poètes et nos poètes comprennent les oiseaux, car la langue d'oc se parle partout où il y a des ailes, — peut-être même au moulin de la Galette. Nos perdrix font des confidences à Daudet, pendant que vos lapins vous disent leurs secrets, ô Parisiens et... Parisiennes : il n'y a là qu'une différence de gibier. Nous aimons mieux les perdrix : où est le mal ?

*
* *

Et il n'y a guère que ces différences-là entre les Français du Nord et les Français du Midi. Les uns se battent pour la soupe aux choux et les autres pour la bouillabaisse : au fond, souvenez-vous que l'arme choisie n'est qu'une cuiller. La fourchette est une arme plus dangereuse, mais quand un Normand de Normandie rencontre un Marseillais de Marseille, s'il y a entre eux un duel à la fourchette, ne cherchez pas le sang du blessé : — c'est l'estomac qui paye les dettes du cœur. Ici, la parole est vive ; là-bas, le geste est prompt : pendant qu'un méridional dira mille fois à son amie qu'elle est exquisement *poulido*, un homme du Nord lui donnera mille baisers...

... Hum ! est-ce bien vrai ? Voilà un axiome qui demanderait peut-être à être démontré. Ma foi, tant pis ! je ne veux pas mentir, et j'avoue que bien franchement nous ne cultivons pas le premier de ces genres d'éloquence, sans cultiver le second, nous autres Français de toutes les provinces. — Quand je vous disais que la France n'était qu'une grande Provence !

ADRIEN CHEVALIER.

EN PROVENCE

SENSATIONS D'UN FÉLIBRE

(Suite)

ORANGE — AVIGNON — NÎMES — LE PONT-DU-GARD

Orange, 10, 11 août.

A Orange, entrée piteuse. Il fait grand'nuit, personne à la gare. Deux curieux seulement, qui nous considèrent, et un gamin avec sa carriole, venu à tout hasard. Nous nous regardons, atterrés; Fouquier allume une cigarette. C'est le chef de la caravane : il nous apaise, sagement. Allons ! Tous les bagages entassés sur le « charreton », nous le suivons, lamentables, par une allée de platanes très sombre et qui n'en finit plus. Tout à coup, grande clarté. La façade de l'Hôtel-de-Ville, où l'horloge marque dix heures, est tout illuminée. Comme on comptait sur l'arrivée de ces ministres !... Nous nous réunissons en hâte dans la salle municipale ; deux ou trois membres du Comité font circuler des boissons fraîches. Leur président et le maire se sont couchés de bonne heure, nous dit-on, afin d'être dispos pour demain. Des lits seraient pourtant bien vus... Mais on a beau délibérer : ceux qui n'ont rien retenu par dépêche, ou qui se refusent à courir l'habitant, dormiront à la belle étoile. O l'antique hospitalité !

Une fois mon logis assuré, et cependant que Fouquier reprenait philosophiquement le train pour Avignon, n'ayant pas trouvé, lui, président de *la Cigale*, un lit de camp pour coucher à Orange, je voulus revoir, par la nuit étoilée, ce grand mur du théâtre romain qui, aperçu jadis, un matin de marché, en pleine animation italienne et ensoleillée de la petite ville, avait tant impressionné mon enfance. Quand, au détour d'une vaste esplanade ombragée, je débouchai devant la façade, ah ! l'apparition tint de l'écrasement. Cyclopéenne, la droite muraille montait dans l'air profond, atteignait la nuit scintillante. La forteresse à l'appareil géant se dressait vers le ciel, supportant comme une frise d'étoiles filantes. J'étais ébloui. Vainement je me répétais la hauteur réelle de l'édifice : ce mur de trente-six mètres se perdait dans la nuit, l'illusion était sublime.

Je rentrai m'endormir sur cette impression. Mais je ne comptais plus avec

l'agacement produit chez nos amis — ceux de la région surtout — par l'inqualifiable réception d'Orange. Un arc de triomphe : *Aux étrangers*, découvert par eux dans leur course au logement, mettait à bon droit en fureur les cigaliers promoteurs de la fête. Un conseiller municipal, s'étant avisé de nous déclarer difficiles, une discussion s'engagea. Pour moi, je ne m'allai coucher qu'ayant pris ma part du tumulte...

11 Août. — Après un gai déjeuner, insoucieux des querelles d'hier, sous la tonnelle de la *Mule-Blanche*, où triomphaient les deux Gaillard, qui ont le privilège de l'éternelle gaîté, nous sommes allés nombreux voir l'arc de Marc-Aurèle — ou de Marius. La science n'est pas bien fixée sur la destination des monuments triomphaux de Provence. Quant à moi, je m'en rapporte volontiers à l'interprétation populaire. La tradition veut que la figure la mieux conservée de l'édifice, lequel est assez vaste pour avoir servi de bastion au prince d'Orange, soit la sibylle de Marius. Le nom *Mario*, très lisible dans une inscription effacée du fronton, permet à la poésie d'attribuer au vainqueur légendaire des Cimbres, libérateur du territoire menacé, la consécration tardive de l'arc de triomphe. Le chemin qui y mène, sous de hauts peupliers, était plein de nous tous. On entourait M. H. de Bornier, allègre dans sa petite taille, qui, commentant l'absence forcée du trio ministériel, était censé représenter la direction des Beaux-Arts, pour la distribution des encouragements. Quand on eut visité, bien mal, puisque en tumulte, le beau monument délabré, — éperonné par le soleil, chacun s'en revint chercher l'ombre. Un petit télégraphiste courait après nous, avec une dépêche du Gouvernement, à l'adresse d'Henri Fouquier. On se passait l'enveloppe jaune, chacun se refusant à l'ouvrir. Beaucoup de politiciens dans le nombre. D'un commun accord, on décida que je devais enfreindre la dépêche. Pourquoi?... Le capitaine de la gendarmerie d'Orange, ne sachant pas s'il devait envoyer ses hommes à l'arrivée très incertaine encore du ministre des Travaux publics, était accouru à la rumeur. On me pressait de décacheter. Que les hommes politiques ont donc peur de se compromettre !... C'était un télégramme de M. Floquet s'excusant. J'avais la conscience en paix.

Néanmoins, pour me remettre, et tandis que six gendarmes allaient prendre M. Deluns-Montaud à la gare, je revins à l'arc de triomphe. Il était là, solitaire, tout au bout de la ville, au milieu de sa haute allée de peupliers pâles. J'étais seul à le contempler, et j'en voyais la poésie suprême. Sur la route, loin derrière, un orgue de barbarie traînait sur un air dolent la lourde et banale mélancolie de sa voix enrouée. La romance populaire m'arrivait dans le bon soleil. Et je ne sais pourquoi l'orgueilleux monument ruiné symbolisait pour moi les vains efforts de l'homme et l'inanité de la gloire.

Avez-vous éprouvé la nostalgie de cette musique ? Je ressens à l'entendre

une amertume byzantine, un raffinement de dilettante où passe comme le frisson épuisé de la décadence d'un monde. Je me souviens qu'un soir d'hiver, chez Mistral, un jour de *Santo-Agueto*, la fête votive de Maillane, je lui faisais part de cette impression douloureuse. Par-dessus la rumeur de la place, l'orgue de barbarie nous apportait, dans le jardin doré par le couchant, une ballade mélancolique : « J'ai la sensation, me dit le poète, des soporifiques babyloniens... des grands décors de Sémiramis... »

La journée est très belle. Le soleil déclinant toujours, j'arrive sur la place commune, fourmillante, à cette heure, de cigaliers, de félibres, et *d'estrangié de touto meno*. On me chuchote qu'une répétition des scènes de musique d'*Œdipe-Roi* va commencer. On nous admet en petit nombre. Le théâtre immense est désert. Après l'entassement des musiciens et le premier balancement d'archet du chef d'orchestre, je me sens pris par un charme indicible. Dans le grand silence de l'hémicycle harmonieux, dont la cime inégale couronnée de ruines est dorée par le soleil mourant, la lente musique de Membrée, aux mélopées chaudes et désolées, remplit l'air de sa nostalgie. Elle semble faire planer au-dessus de la scène les visions tragiques et sereines du théâtre ancien. Tout à coup, deux jeunes filles, en simple costume de ville, montent les degrés d'un autel d'Apollon, s'y accoudent comme deux cariatides, et l'une après l'autre, d'une voix forte, à l'accent triste et pénétrant, rythment, telle une arabesque sublime sur un fond doucement coloré, la prière des vierges thébaines aux dieux de la cité. La scène et le cirque sont vides ; je contemple les jeux de la lumière sur le mur titanique et sur les gradins du théâtre ; je me sens gagné par l'ensorcellement de la mélodie, et je retrouve, presque aussi grecque, plus grandiose peut-être, mon impression d'un crépuscule violet dans le théâtre de Bacchus, au pied de l'Acropole, écoutant, assis dans le siège de marbre d'un prêtre d'Apollon Dafnéphore, la chanson de trois jeunes pâtres sur la scène de Dionysos.

Dîner à la Baronnette, près de l'arc de triomphe, dans la demeure hospitalière d'Antony Réal (M. Fernand Michel fils). C'est la maison des poètes. Le père de notre hôte est l'initiateur des fêtes modernes du théâtre antique. Il y faisait représenter, en 1869, *Joseph* et *les Triomphateurs*. Ce fut une révélation. Mademoiselle Wertheimber fut applaudie par un public transporté, et à l'issue de ce spectacle, Mistral adressa ce madrigal à la célèbre cantatrice :

Dins la cencho souloumbrouso
Dóu grand Cieri descubert...

Pour les profanes : « Dans la ténébreuse enceinte. — Du grand Cirque découvert, — En entendant ta voix brillante, — Vive, ardente, puissante, —

La Provence charmée — Crut le ciel entr'ouvert, — Sans se douter qu'elle était éprise — D'un démon, o Wertheimber ! »

Une rumeur de fête lointaine nous parvient aux portes de la petite ville. On se précipite, on s'engouffre dans le théâtre romain. Le couchant rose empourpre le haut de la façade et fait d'or les plantes qui poussent dans les fentes de la corniche. Je choisis ma place au quatrième rang des gradins. C'est de là que le spectacle est incomparable. On n'entend qu'un immense et indistinct murmure de la foule. Elle paraît recueillie, mais ces neuf ou dix mille têtes étagées dans l'ombre évoquent le puissant déferlement d'un golfe, le théâtre étant creusé dans la montagne, suivant le constant usage des Romains.

Deux foyers de lumière électrique, disposés derrière les portants de la scène découverte, l'illuminent, laissant le reste du théâtre sous l'obscure clarté du ciel étoilé. Mais les vacillements de l'éclairage unique impatientent la foule. Enfin, les instrumentistes s'accordent, et le chef d'orchestre Luigini, un renommé compositeur de Lyon, monte au pupitre, accompagné d'un immense soupir d'aise des spectateurs. Bien choisie, l'ouverture grandiose de *Sigurd*, pour le spectacle moins attique que cyclopéen de cette nuit féerique ! Le décor est plus shakspearien que grec, à la douteuse lumière de la nuit scintillante, qui allonge toutes les ombres, et approfondit jusqu'à l'inconnu l'immense muraille aux cavités inégales et harmonieuses... *Œdipe-Roi* est annoncé par un prélude douloureux de l'orchestre : il a préparé l'entrée des suppliants, les mains chargées de palmes.

Alors, l'apparition d'Œdipe au seuil de son palais, énonçant d'une voix grave sa surprise de trouver là cette foule éplorée, vous fait passer, aux premiers pas du drame, le frisson de terreur et de pitié qui vous suivra jusqu'à la fin de cette lamentation sublime :

Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité...

Et la farouche tragédie où l'homme se débat sous l'implacable volonté du Destin, décision supérieure et cruelle qu'il admet jusque dans la mort, déroule ses scènes terribles d'une beauté et d'une égalité superbes. On en a lu plus haut l'analyse développée par un juge autorisé.

Avignon, 12 et 13 août.

S'éveiller en Avignon est une sensation rare, pour moi d'un charme inépuisable. Orange toutefois vous donne le pressentiment de cet exotisme en Provence. Mais Orange est plus espagnole, Avignon plus italienne. Mérimée, quand il visita la Provence en 1835, éprouva cette impression d'un pays nouveau. J'ai sous les yeux son Voyage dans le Midi de la France, écrit pour la

Société des Monuments historiques. Rien n'est moins commun que ce volume. Je souhaitais ardemment de le lire : il n'est cependant guère digne d'être réimprimé. ce n'est qu'un rapport d'inspection. On comprend, à en parcourir les descriptions d'archéologie, combien la science est récente. De loin en loin, un aperçu privé, une échappée de l'auteur note une sensation, et c'est tout.

« En arrivant à Avignon, il me sembla que je venais de quitter la France. Sortant des bateaux à vapeur, je n'avais pas été préparé par une transition graduée à la nouveauté du spectacle qui s'offrait à moi : langage, costumes, aspect du pays, tout paraît étrange à celui qui vient du centre de la France. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole. Les murailles crénelées, les tours garnies de machicoulis, la campagne couverte d'oliviers, de roseaux, une végétation toute méridionale me rappelaient Valence et sa magnifique Huerta, entourée, comme la plaine d'Avignon, d'un mur de montagnes aux profils déchiquetés, qui se dessinent nettement sur un ciel d'azur foncé. Puis, en parcourant la ville, je retrouvais avec surprise une foule d'habitudes, d'usages espagnols. Ici, comme en Espagne, les boutiques sont fermées par un rideau, et les enseignes des marchands, peintes sur des toiles, flottent, suspendues le long d'une corde comme des pavillons de navire. Les hommes du peuple, basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, travaillent à l'ombre, ou dorment couchés au milieu de la rue, insouciants des passants ; car chacun sur la voie publique se croit chez lui. La rue, pour les Espagnols, c'est le forum antique ; c'est là que chacun s'occupe de ses affaires, conclut ses marchés, ou cause avec ses amis. Les Provençaux, comme eux, semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire, où il est ridicule de demeurer lorsqu'il fait beau. Enfin, la physionomie prononcée et un peu dure des Avignonnais, leur langage fortement accentué, où les voyelles dominent, et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre, complétaient mon illusion et me transportaient si loin de la France, que je me retournais avec surprise en entendant près de moi des soldats du Nord qui parlaient ma langue. »

Par ce radieux matin de dimanche, Avignon est bien l'*isle sonnante* de Rabelais. Dans le carillon de ses clochers nombreux, je parcours la ville.

Ma première visite est à Roumanille ; c'est l'aubade réglementaire de tout bon Félibre au doyen, au père de la Renaissance provençale.

On va, aujourd'hui en Avignon pour trois choses : pour le souvenir de Pétrarque, pour le Château des papes, pour les Félibres. Je ne parle pas de ceux qui ne s'y arrêtent que le temps de voir le pont légendaire, et qui partent avec le regret de n'y pouvoir danser en rond. Que de carnets de voyage ont mentionné ce brocard du chansonnier de tout le monde. Moi-même, je n'y échappe pas...

Les fervents de Pétrarque — ils sont rares — passent dans la rue Dorée, devant l'hôtel de Sade, fine et vaste demeure seigneuriale du quatorzième siècle, dont l'élégance fait présager de la Renaissance prochaine. On l'a restauré dernièrement, pour quelque école municipale, mais on s'est bien gardé de dégager ce palais vénérable de l'encombrement des baraques voisines. Avignon, qui est restée, avec Aix et Dijon, un centre d'aristocratie, en a gardé le caractère — une solennité d'autrefois. On pressent, derrière ces hôtels sombres, aux larges moulures, aux balcons tourmentés, des ancêtres de robe, peints par Mignard. Mais à parcourir l'enchevêtrement des venelles, on découvre çà et là des vestiges du temps des Papes: dans la rue du collège du Roure, par exemple, l'hôtel de Baroncelli-Javons. C'est une immense demeure du quatorzième siècle, conservée comme au temps de la reine Jeanne. On y voit la chambre de Jules II (de la Rovere) qui est de la famille, celle de saint François de Paule, et des panneaux merveilleux de Salvator Rosa, à côté du casque et de l'épée du brave Crillon, un grand-oncle, un provençal qui a sa statue de bronze sur la place de l'Horloge...

Quant au tombeau de Laure, on n'en garde plus seulement la place : tant il est vrai que jamais ruine aussi grande des vieux monuments ne s'est vue, que depuis le prétendu soin qu'on apporte à les conserver. Une grande obscurité régna toujours sur la vie de Pétrarque à Avignon et ses amours. Cette raison même me ferait ajouter d'autant plus de foi à leur existence. C'est en 1533 qu'un humaniste de Lyon, Maurice Scève, ami de Louise Labé, et comme elle un des premiers serviteurs français de la Renaissance, s'en vint à Avignon pour obtenir du cardinal-légat, bâtard de Médicis, le droit de rechercher, dans les caveaux de ses églises, la sépulture de l'amie de Pétrarque. Un hasard lui fit découvrir, dans une chapelle des Cordeliers, un écusson perdu, aux armes de Sade, et sous une dalle effacée, parmi des ossements et des cheveux, une boîte de plomb qui renfermait une médaille avec un parchemin roulé. On y reconnut un sonnet, et l'italien des *Rime :*

O delicati membri, o viva face...

et c'était le tombeau de Laure.

Quelques jours après la découverte, François Ier passe par Avignon avec toute sa cour. Il revient de fiancer, à Marseille, son fils Henri, dauphin, avec une Médicis, cette fière Catherine qui sera mère de trois rois. Le Père des Lettres, comme on commençait à le nommer, veut voir aussi la poétique sépulture. Marot, très en faveur auprès de lui, l'accompagne avec son cortège. « On ne reprochera pas à la Muse d'un roi de France, dit François Ier, d'être restée muette en ce jour! » et s'étant fait lire par son poète le sonnet de Pé-

trarque, il récite à son tour ces huit vers — composés par lui-même, au témoignage de Marot exilé :

En petit lieu, comprins, vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue et le sçavoir
Furent vaincus par l'Amant de l'Aymée.

O gentille âme ! Estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se tassant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le subjet surmonte le disant.

Puis les transcrivant sur un velin caché dans sa ceinture, il ordonne de les sceller dans le tombeau.

Cet épisode chevaleresque, certifié par les contemporains, étendit au loin la légende de Laure et de Pétrarque. On alla désormais en pèlerinage à l'église des Cordeliers. Le coffret, avec ses reliques, fut retiré du tombeau et exposé à la dévotion des poètes. Quelque sacristain sans scrupule le vendit, en 1730, à un Anglais dont on ne sait plus rien. A la Révolution, de rares ossements et des cheveux étaient encore visibles dans le sarcophage de Laure. Puis l'église fut délaissée. En 1823, un autre Anglais, plus généreux, nommé Charles Kelsall, entoura de quelques cyprès, sur les ruines de la chapelle. un cippe de vénération à la gloire du poète et de son amie. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une pauvre nef abandonnée de l'église des Cordeliers, et le cippe est au musée Calvet. Mais, avant ce dernier désastre de la chapelle de Laure, un poète français qui avait été un maître. Auguste Barbier, passant par Avignon, vers 1835, visita le cippe du pieux Anglais, dernier asile des dépouilles illustres.

« Je cherchais l'église de Cordeliers, nous dit-il... Je la trouvai, mais en ruines... » et il composa le sonnet que je vais transcrire. On ne le connaît pas, égaré qu'il est dans un recueil de sa dernière veine, médiocre hélas ! Néanmoins il est digne d'être sauvé de l'oubli, sous sa forme petrarquiste et sa noble mélancolie :

LAURE DE NOVES

Dans la sainte Avignon, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux longs et noirs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre allongés à l'entour ;

Voilà ce que le Temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre,
Ce qu'il a conservé de cette dame austère
Qu'un poète chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importe Saturne et ses puissants coups d'ailes ?
Pétrarque, avec les sons de sa lyre immortelle,
A mis la chaste Laure à l'abri du trépas,

Et ses pieux sonnets sont un tombeau splendide
Où le Temps usera toujours sa faux rapide,
Mais que son large pied ne renversera pas.

— Aujourd'hui, 13 août, c'est la vraie fête des Félibres : banquet de Sainte-Estelle (sainte Étoile, patronne symbolique des rénovateurs provençaux) et fête provençale à Avignon. L'organisation d'un tel banquet est toujours malaisée. Roumanille me l'a confiée. J'ai annoncé hier soixante-dix convives à l'hôte de la Barthelasse. A dix heures, ce matin, on s'inscrivait encore rue Saint-Agricol. Je passe donc le Rhône et bientôt nous sommes quelques félibres à délibérer sur le nombre des *taulejaires* et la préséance à établir, Mistral arrivé de Maillane et Roumanille, Félix Gras et Marius Girard, Roumieux et Jean Monné, *li cépoun emai li priéu*.

On se presse, on arrive. En voici quatre-vingts : on allonge les tables. En voici cent : tout tiendra-t-il ? Au cent-dixième arrivant, le flot cesse et le banquet commence. Un gentil soleil filtre à travers les arbres, sur la table en fer à cheval où bruissent les gais propos. Aux premières places, les deux présidents, Mistral et Fouquier, le Félibrige et la Cigale ; puis le Maire et le Préfet ; le Collège de France et l'Institut, représentés par M. Guillaume Guizot et le directeur de l'École des Chartes, Félibre mainteneur ; enfin Roumanille et Sarcey. Près d'eux, les dignitaires du Félibrige, les Cigaliers célèbres et Paul Arène, qui a suivi le pèlerinage en fantaisiste, et Mounet-Sully, entre sa très charmante femme et son frère, et Champsaur, et Armand Renaud, et Roumieux, et Arnavielle, et le vaillant Xavier de Fourvières, un père blanc au front byronien, qui cache sous une soutane son beau costume de prémontré.

Le banquet s'avance. Un peuple nombreux nous contemple à travers l'enclos de feuillage qui protège le fer à cheval. On apporte le *champagne félibréen*. Mistral se lève, et dans un silence attentif, le Capoulié, d'une voix forte, entonne son discours. On écoute, les yeux tendus, cet exposé tour à tour enjoué et superbe des revendications de la race, et quand des applaudissements sans fin ont accueilli la péroraison du poète, — la coupe symbolique à la main, il module le chant consacré :

Prouvençau, veici la coupo...

« Provençaux, voici la coupe — qui nous vient des Catalans ; — tour à tour buvons ensemble — le vin pur de notre cru. »

Et le refrain, nourri, religieux, monte de cinq cents poitrines, car le peuple qui nous entoure, pour n'être pas assis au banquet, n'en participe pas moins à la fête :

Coupo santo
E versanto...
« Coupe sainte — et debordante, — verse à pleins bords
« Verse à flots — les enthousiasmes — et l'en-avant des forts ! »

Après Mistral, c'est Fouquier, Sextius Michel, Clovis Hugues (toujours le

même, toujours miraculeux, voir le chapitre de Die); c'est Paul Arène qui, en place du *brinde* demandé, invite avec esprit le chanteur populaire du pays d'Arles, Charles Rieu, *Charloun*, un paysan, à nous dire l'*Amourouso d'un Bouscatié*, reprise par tous au refrain; c'est Guillaume Guizot, c'est Francisque Sarcey lui-même !

Pour ne pas interrompre ces *Sensations*, je lui passe la plume, ici, sur la fête qu'Avignon nous offrit au sortir du banquet; on ne saurait en donner une impression plus pittoresque et plus sincère :

« Ah ! mes amis, la belle, la charmante soirée que nous avons passée hier ! C'est une merveille que ce pays d'Avignon,

Et je marche vivant dans un rêve étoilé.

« On nous avait invités tous quatre (1) (car nous commençons à être connus dans le pays, et l'on nous appelle les quatre fils Aymon; les lettrés préfèrent dire les trois mousquetaires; c'est pour flatter Dumas); on nous avait donc invités à une pégoulade. Vous ne savez pas vous autres, Parisiens, ce que c'est qu'une pégoulade. Vous ne savez rien ! Une pégoulade, c'est une retraite aux flambeaux. Mais vous sentez ce que ce mot de pégoulade ajoute à la chose. C'est l'accent du terroir. Pégoulade vient du mot *pix*, qui veut dire poix, parce qu'en effet la promenade se faisait autrefois avec des torches de résine allumée. Aux torches, qui répandaient plus de fumée que de lumière, on a substitué des lanternes vénitiennes au bout de longs bâtons. Hélas ! le Midi s'en va ! M. Maurice Faure, le grand organisateur de cette fête, avait commandé un demi-cent de torches, et il s'écriait avec désespoir : Une pégoulade sans torches, ça ne s'est jamais vu. Il a bien fallu en prendre son parti.

« Le cortège s'est ébranlé. Mistral et Fouquier en tête; nous tous suivant pêle-mêle, encadrés dans une double file de porteurs de lanternes. Le rendez-vous avait été donné à la gare du chemin de fer, et l'on devait de là se diriger vers l'hôtel de ville, en suivant la rue de la République, qui est longue d'un kilomètre et demi.

« Lorsqu'au détour d'une rue, nous nous sommes trouvés brusquement en face de cette longue trouée, un cri d'admiration nous a échappé. C'était une enfilade prodigieuse, à perte de vue, d'arcs de triomphes, formés de verres lumineux de toutes les couleurs; toutes les maisons étaient illuminées. Une foule énorme s'était massée des deux côtés de la rue, poussant des acclamations d'où s'échappaient des fusées de rire. « Pas un agent de police pour contenir cette multitude qui battait des mains sur notre passage, qui acclamait tour à tour Mistral et Fouquier. Et ce qu'il y a de surprenant, d'incompréhensible,

(1) MM. Edmond Stoullig, l'éminent critique musical, du *National*, Adolphe Brisson, des *Annales* politiques et littéraires, et Francis Thomé, le compositeur.

c'est que ce long cortège, composé uu peu au hasard, n'a pas été coupé une seule fois. Tout ce peuple, si animé, si turbulent, si gai, sentait d'instinct qu'il n'y a pas de bonne fête sans ordre. Tous regardaient passer et ne s'ébranlaient que pour se mettre à la suite.

« Quand nous sommes arrivés au palais des Papes, l'ancienne construction s'est embrasée de feux du Bengale ; quelques parties restaient dans l'ombre, d'autres se détachaient superbes dans une lueur d'un rouge intense. C'était un spectacle splendide. Les cloches sonnaient à toute volée, comme pour l'entrée d'un roi.

« C'est que Mistral semble être le roi de ce pays. Peut-être notre goût de Parisien s'accommoderait-il mieux d'une allure moins triomphante et moins solennelle ; mais il faut prendre le pays comme il est. Mistral marchait, tranquille et souriant comme un dieu, soulevant de temps à autre son chapeau de feutre...

« Tous ces gens-là sont bons, exubérants et joyeux. De toute cette foule accumulée et pressée sur son passage, il se dégageait comme un bouillonnement de cordialité. On sentait qu'ils y allaient de tout leur cœur, qu'ils étaient ravis du spectacle amusant qu'ils se donnaient à eux-mêmes, qu'ils criaient pour crier, parce que dans le cri s'exhale le trop-plein d'une âme débordante.

« Et ce qui achève la physionomie de cette soirée inoubliable, dont j'ai encore l'éblouissement dans les yeux, c'est que la politique était étrangère à l'événement. Toute cette fête qui avait en quelque sorte spontanément jailli de la population avignonnaise, avait ce je ne sais quoi de fin, de léger et d'aimable que les lettres impriment à toutes les manifestations qu'elles suscitent. Il y avait de la poésie éparse dans l'air.

« Nous sommes enfin arrivés à l'hôtel de ville. Tous les porteurs de lanternes se sont rangés de chaque côté d'un escalier monumental, et nous sommes entrés dans les vastes salles dont le maire d'Avignon nous a fait les honneurs avec la plus aimable courtoisie.

« C'était la fête du *vin d'honneur*. Je vous ai dit que le vin d'honneur était ce que nous appelons un punch. Le punch a été remplacé avec avantage par le vin de Champagne, dont il a coulé un fleuve » (*Temps* du 16 août.)

Nîmes, 14, 15 août.

Surprenante, l'arrivée à Nîmes, dans la gare pleine d'amis, Alexandre Ducros, Montégut, Pascal, Louis Bard en tête, et où ne furent échangées que de brèves paroles : elle prit de suite un étrange aspect. Au dehors, une foule immense attendait les Félibres. Précédés de plusieurs musiques, entre deux haies de pompiers porteurs de torches, qui nous séparaient de

a multitude, on se mit en marche à travers la cité. Oh ! l'étrange promenade nocturne dans les rumeurs joyeuses de tout un peuple, dans une buée rouge et fumeuse où les casques mettaient de l'or. Le double serpent de feu s'élargit au milieu de l'esplanade, au pied de la fontaine de Pradier, si blanche dans son harmonie élégante, et il s'arrêta. Sur une vaste estrade où l'on prit place, un chœur de cent voix d'hommes chanta l'hymne à la race latine de Mistral, que la foule suivait au refrain. Il est aussi populaire que son chant du Soleil. C'est l'évidence de la vitalité d'une langue. Mais il s'en trouvera toujours pour dire que le provençal est bien mort...

Quelle folie, quelle rumeur immense ! Nous reprenons la marche dans la foule pressée; la musique éclate dans les cris, et la lumière rouge poursuit son sillon triomphal. Je me sens tout halluciné. Comme l'initié du cortège de Dionysos, j'ai mangé du tambour et bu de la cymbale... Nos cigales de bronze doré nous désignent à la foule. On les remarque ici plus qu'ailleurs. C'est que Nîmes est leur patrie d'élection et son climat leur climat préféré. La cigale ! une grosse mouche, disait Monselet ; *un bestiari divin*, dit Mistral traduisant Platon.

15 août. — Aubade à huit heures devant l'hôtel du Luxembourg. Musiques, orphéons. Toutes les cigales sont au balcon. Fouquier prend la parole : « Une fois dans ma vie, j'aurai balconné », nous dit-il.

On acclame les cigaliers. Vin d'honneur à l'Hôtel-de-Ville, des discours à entendre : je préfère contempler les quatre crocodiles, armoiries parlantes de Nîmes, suspendues là dans l'escalier d'honneur, de toute éternité. L'inauguration d'un buste à l'explorateur Soleillet est annoncée pour dix heures, dans un angle de l'Esplanade. On pourrait en intituler le récit : 40 *degrés à l'ombre*. Je préfère ne pas l'écrire, et pour cause. D'une tente de circonstance, les autorités s'apprêtent à entendre six discours, des fanfares, des orphéons. Je vais voir Soleillet tel que nous l'a figuré Amy, le sculpteur juré des Félibres. Il a les yeux fixes, contemplatifs d'un visionnaire des pays du soleil ; c'est une œuvre.

— Soleillet, nous dit un passant au regard incrédule, un animal qui me doit 35 francs !...

C'est la gloire chez elle ! — Je m'en vais avec Robert Kemp et Paul Mounet visiter la Maison Carrée. Nous entrons dans le petit musée : ni catalogué, ni gravé. Seule, une petite terre cuite figurant des gladiateurs nous vaut une explication passable du gardien.

Je me contente d'admirer la svelte colonnade du péristyle. Je songe que la Vénus de Nîmes est au Louvre, celle d'Arles aussi : tout à Paris. L'un des derniers directeurs des Beaux-Arts ne parlait-il pas d'emporter, pour le Luxembourg, le Millet du musée de Marseille. A Marseille, on est moins

accommodant qu'ailleurs ; je crois bien qu'avec de petites notes glissées dans les journaux du lieu, on ne fût pas parvenu à faire sortir de la ville ce tableau qu'on y connaît bien, et qui est un chef-d'œuvre. Nous savons aussi le système employé par les bibliothécaires parisiens à l'égard des riches dépôts de province. Ils demandent communication des manuscrits précieux, et généralement les remplacent par des envois d'ouvrages modernes...

Sortons d'ici : ces pensées nous étouffent. Admirons, sous le ciel limpide, l'harmonieux élancement des colonnes corinthiennes, et la frise légère qui court, capricieuse, entre l'entablement des chapiteaux taillés en feuilles d'olivier, et la corniche, opulent couronnement du temple. Il est digne des deux fils adoptifs d'Auguste, Lucius et Caius, à qui *Nemausa* l'avait consacré. Les yeux ne quittent pas la frise ; elle est simple et riche, ruisselante de style, comme les plus fines broderies de pierre des palais de la Renaissance. Quel discernement subtil et passionné, quel goût — perdu hélas — avaient les architectes du XVe siècle italien, du XVIe siècle français, pour recueillir ainsi, dans les épaves du grand naufrage de l'Art ancien, les éléments d'un art original, encore qu'il fut de rénovation !

Après la Maison Carrée, les Bains de Diane et son temple. Dans le temple, sorte de sacellum ruiné, un amas de débris archéologiques sans grand intérêt d'art. Quant aux Thermes, au célèbre Nymphée, les seules colonnes du nord sont antiques. Elles baignent dans l'eau d'un bassin dont le milieu est à ciel ouvert. Elles soutenaient le promenoir des bains des femmes, espacé tout autour, à l'ombre. Des *velum,* d'un fût à l'autre, gardaient les baigneuses du trop chaud soleil. Car Nîmes, sans cours d'eau, est torride en été. La cause évidemment singulière qui détermina sa fondation dans cette plaine, échappe encore aux sagaces archéologues.

Grand déjeuner commun à l'hôtel, sans discours, sans cérémonie. Vers la fin, j'ai l'honneur de présenter à *la Cigale* le poète Langlade qui arrive de Montpellier. C'est l'Orphée languedocien, le descripteur le plus fidèle, après Mistral, de la nature méridionale. Il nous récite son *Nivoulas* (le gros nuage), une exposition de maître. Puis nous chantons des chants de Provence jusqu'à l'heure des Taureaux.

. . . . . .

On vient de saluer Reboul, ce sage de marbre blanc, assis en méditation dans le jardin de la chaste Diane, au cœur silencieux. Je reviens de la Fontaine avec mes compagnons. Couchant radieux et doux, après l'accablante chaleur. Le peuple inonde les rues, les places, acclamant d'un sourire les Cigaliers et les Félibres qu'il reconnaît à la cigale d'or piquée aux boutonnières ou aux chapeaux. Alcibiade se promenait ainsi par les rues d'Athènes, des cigales d'or dans la chevelure.

Me revoici avec mon groupe, — Mounet-Sully très reconnu, très montré par la foule, — devant la Maison-Carrée. Oh ! l'élégant joyau d'or, oh ! la Grèce en Provence ! Ce bijou de pureté est cuit comme le Parthénon, sous des rayons d'ardent soleil. « On voudrait l'emporter dans un écrin bleu, » me dit Mounet-Sully.

Le Pont-du-Gard, 16 août.

A près une fugue matinale à travers Nîmes ancienne et moderne, en route pour le Pont-du-Gard, avec mes compagnons d'hier, dans le même équipage. Trajet banal, étouffant. Le soleil chauffe à blanc ces petites collines rases que de longs rubans de chemin découpent à n'en plus finir. Arrivés au vieil aqueduc des Romains, éblouissement ! Toute la caravane est sur le pont massif dont est flanquée la première rangée des arches. Ces petits points noirs font juger de l'envergure du monument. Sa majesté svelte et puissante évoque à nos esprits la tendre chanson qu'un jour Aubanel et Paul Arène composèrent ici : « De ciel bleu, il a plein ses arches, — droit sur les gourgs du Gardon, — l'aqueduc solitaire, — le vieux pont à l'abandon... »

Cet édifice qu'on ne dirait avoir été créé que pour l'enchantement de la vue, encadré par une vallée à l'évasement harmonieux, dresse ses premières arches sur un lointain vert, les autres sur le ciel profond. Ces arches élancées qui approfondissent l'azur, me remettent en mémoire une lettre de Baudelaire, que j'ai publiée. où le poète, à propos des sonnets de Soulary, observe, singulièrement pénétrant, combien « un morceau de ciel apparu par un soupirail. ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade, donne une idée plus profonde de l'infini, que le grand panorama vu du haut d'une montagne... »

Le banquet est à Remoulins, sous une vaste tente aménagée dans les feuillages d'un jardin. On vante beaucoup le jambon local ; on cause beaucoup, mais moins fort, car les banquets n'ont pas fait trève, depuis six jours, et aussi que l'heure approche de se séparer. Mais voici le tour des orateurs. Fouquier prononce son « discours-ministre », comme il dit plaisamment, un charmant résumé cigalier de l'esprit des fêtes. D'autres cigaliers, des députés, le maire, parlent après lui. Mais les Méridionaux pur-sang estiment qu'il y a bien un peu trop de Cigale et pas assez de Félibrige. Les paroles dorées de soleil des Méridionaux de Paris n'ont pas suffi à tout le monde. C'est le soleil lui même que demandent ces intransigeants. Alors, Maurice Faure résume l'esprit du Félibrige selon Sainte-Estelle. Et moi-même je dois, chancelier fidèle aux traditions, entonner l'hymne national des Provençaux, *la Coupe*. Quand tout le monde a repris, debout, le dernier refrain du chant sacré, c'est la débandade du gros de la caravane, — jusqu'aux prochaines fêtes.

Trois ou quatre groupes, moins pressés, ont juré de voir se coucher le soleil au Pont-du-Gard. Nous en sommes, et voilà que s'organise une vraie cour d'amour, sous les arches de l'aqueduc. Cependant, j'ai suivi la berge du Gardon, passant sous le pont-géant qui apparaît bien plus grandiose du côté solitaire. Large et limpide est la rivière, à peine ridée par son cours. Elle descend d'une vallée verte qui l'amène des prochaines montagnes.

C'est d'ici, un vrai fleuve d'Écosse, aux larges méandres, parmi la frondaison haute et dense qui se baigne à ses bords. Dans leurs lointains, se couche le soleil : un couchant tamisé et tendre, d'une intimité septentrionale. Qui donc disait qu'il n'y a ni fraîcheur ni ombre en Provence ! Et Vaucluse, et l'exquise vallée de Géménos, et la Sainte-Baume sublime, ces oasis d'amour et de poésie ?... Un tintement de clochettes palpite dans l'air silencieux. O la douceur d'aimer ici ! Il semble y avoir là-bas, dans le tortueux lointain de la rivière, un infini de rêverie, un paradis mélancolique. Une flûte cachée dans un massif de jeunes saules me fait retourner. Nous étions voisins, sans le savoir... Et je contemple la noble structure du pont-géant, ces arcades silencieuses qui semblent dévorer de l'azur. Puis je repasse sous l'aqueduc, du côté de Remoulins. La cour d'amour est au complet. Un jeune Cannois de la troupe est venu avec une guitare, il la passe galamment à Mme Mounet-Sully qui égrène dans le crépuscule avec un art exquis, de sa belle voix navarraise, des *peteneras* enfiévrées, pleines de songe oriental.

Retour à Nîmes par une éblouissante lune qui fait d'argent la large route, aveuglante ce matin. Elle évoque pour moi constamment la *Vesprée d'Avril* d'Aubanel, si doucement et ineffablement spectrale. La couleur choisie des rimes et la claire sonorité des strophes en font un morceau rare. Je ne puis me défendre d'en associer la pensée aux plus beaux clairs de lune que j'aie vus en Provence :

Dis estello amigo lis iue,
Dous e bèu coume d'iue de femo,
Me regardavon dins la niue.
L'oumbro èro founso, bluio, semo.

« Des étoiles amies, les yeux doux et beaux comme des yeux de femme, me regardaient dans la nuit. L'ombre était profonde, bleue et calme. »

PAUL MARIÉTON.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE

Le comte de Toulouse-Lautrec. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Raymond de Toulouse-Lautrec, félibre majoral, syndic de la Maintenance d'Aquitaine, décédé le dimanche 23 décembre, à Saint-Sauveur, près Lavaur.

Bien que parvenu au seuil de la vieillesse, M. Raymond de Toulouse-Lautrec avait conservé une jeunesse de cœur et d'esprit qui faisait l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. On peut dire, sans exagération, que jusqu'au dernier moment il a été le chevalier fidèle de l'idéal et qu'il l'a servi et honoré sous toutes ses formes. Poésie, littérature, archéologie, philologie, tout l'intéressait, le captivait, et il parlait de tout avec une modestie, une autorité et une saveur particulières.

Un des premiers et des plus zélés à remettre en honneur les études et les recherches archéologiques, il a largement contribué à répandre dans notre Midi le respect des monuments du passé. Doué d'une imagination vive et prompte à l'enthousiasme que tempéraient un goût exquis et le souci perpétuel de la forme, personne n'était mieux que lui à sa place à l'Académie des Jeux-Floraux, et nul parmi nous n'avait plus d'amour pour les beaux vers ni plus de bienveillance pour les poètes.

Toujours entraîné par les nobles idées. M. Raymond de Toulouse avait voué un culte particulier à la langue romane, « à cette langue qui a eu des malheurs », ainsi que l'a dit Sainte-Beuve, mais qui a eu plus de gloires encore. Etait-ce la similitude du sort, la communauté peut-être d'origine, qui inspiraient au descendant des anciens comtes de Toulouse tant de sympathie, de dévouement et d'admiration pour la poésie romane? Toujours est-il, qu'à sept cents ans d'intervalle, elle recevait dans sa maison les mêmes honneurs qu'au trefois et qu'elle y a même retrouvé, par moments, son ancien éclat.

Qui donc, parmi ceux qui en ont été les témoins, a oublié cette délicieuse félibrée de Saint-Sauveur où Mistral se montra si grand et si simple, où chacun de nous put avoir l'illusion d'une vraie Renaissance romane, puisqu'au nom

de Toulouse, s'alliait le nom du maître en qui se résument la grâce et le génie des troubadours?...

M. Raymond de Toulouse portait avec une grande simplité l'un des plus beaux noms de France. A son foyer, il vivait comme un patriarche, n'ayant d'autre fierté que celle que lui donnait une charmante famille dont il était adoré. Bon et accueillant pour tous, il allait au-devant des petits et des humbles, tendant sa loyale main à l'homme des champs et aimant à répéter qu'il était le premier paysan de son pays. A la ville, il était gentilhomme sans prétentions, et il s'effaçait avec une modestie qui n'était pas une des moindres qualités de sa noble nature.

Dans la vie de M. Raymond de Toulouse, nous ne voyons rien qui ne soit digne d'estime ou d'envie.

En lisant l'esquisse rapide que nous faisons de ce noble cœur, de ce brillant esprit, de cet homme de bien, aucun de ceux qui l'on connu ne trouvera que nous l'ayons flatté. C'est assez dire nos regrets et l'émotion que nous éprouvons en lui adressant ce suprême adieu.

Les obsèques de M. le comte de Toulouse ont été célébrées le lundi 24 décembre, à onze heures du matin, dans l'église de Saint-Sauveur, près Lavaur (Tarn).

Le deuil était conduit par M. Bertrand de Toulouse et M. Henri de Gouttes, fils et gendre du regretté défunt et par MM. Du Bourg et O'Byrne, ses beaux-frères. — Les cordons du drap d'honneur étaient tenus par MM. Fauré, maire de Saint-Sauveur, Daguilhon-Pujol, ancien premier président, de Bellomayre, ancien conseiller d'État et Edmond de Rivières, membre de la Société Archéologique du Midi de la France. Ce que les sociétés littéraires auxquelles M. de Toulouse appartenait n'ont pu faire pour lui, le pays de Lavaur et la commune de Saint-Sauveur l'ont fait avec une spontanéité touchante, qui donnait à cette cérémonie le cachet de simplicité et de grandeur qui convenait le mieux à celui qui en était l'objet.

L'église, entièrement tendue de draperies noires aux armes de Toulouse, était remplie d'une foule émue. Jamais de funérailles plus simplement et plus noblement chrétiennes. MM. Mazas au nom de l'Académie des Jeux-Floraux, et Carles de Carbonnières, au nom du Félibrige, se sont placés tout naturellement à ces hauteurs sereines : leurs paroles ont fait couler bien des larmes, mais elles ont édifié et consolé tous les cœurs. Voici, un peu abrégé, le second de ces discours :

DISCOURS DE M. CARLES DE CARBONNIÈRES

Permettez-moi, messieurs, de vous retenir encore quelques moments auprès de cette tombe, pour y remplir un devoir et envoyer un dernier adieu, au nom

du Félibrige tout entier et de la maintenance d'Aquitaine, en particulier, à notre chef, au sympathique confrère, à l'excellent ami, au lettré délicat dont tout un pays regrettera la douloureuse perte.

Le tout un pays de M. le comte Raymond de Toulouse est bien long. Sans parler de cette contrée de Lavaur où son nom était universellement béni; sans parler davantage de cette autre contrée voisine, de Toulouse, où il avait su jeter sur le nom glorieux de ses ancêtres un éclat tout particulier, parcourons cette maintenance d'Aquitaine, si vaste, dont il était le chef; où les poètes et les esprits distingués ne manquent pas; mais si éloignés qu'ils sont les uns des autres, il fallait toute l'influence de son nom, ses relations charmeresses et sa correspondance infatigable pour lui donner la cohésion nécessaire. Mais, allons plus loin, dans cette maintenance du Languedoc où tout un groupe de poètes et de linguistes, les *Roque-Ferrier*, les *Donnadieu*, les *de Tourtoulon*, les *Mir*, les *Arnavielle* ressentiront bien vivement sa perte. Plus loin encore, chez nos confrères d'au delà les monts, dans cette vaillante maintenance de Catalogne, où les *Balaguer*, les *Jacinto Verdaguer*, l'illustre auteur de l'*Atlantide*, que notre ami, a révélé à la France, et tant d'autres, lui ont toujours fait un accueil enthousiaste. Plus loin encore, dans toutes les parties de la France, où brillent comme des points lumineux, çà et là, un nombre d'infatigables travailleurs, Félibres, eux aussi, à leur manière, qui cherchent à glorifier leur coin de pays en fouillant les documents poudreux et les ruines du passé, enrôlés et liés ensemble sous le nom de *Société française d'archéologie*. Que d'amis sympathiques et dévoués il s'y était fait tout d'abord! Il en était un des inspecteurs divisionnaires, et M. de Caumont, leur illustre chef, l'avait choisi comme son exécuteur testamentaire, et son continuateur dans l'administration de ses fondations scientifiques.

Et, si vous voulez me suivre plus loin, nous irons jusques à la Cour de Roumanie où le Roi et la Reine, amoureux tous les deux de nos littératures méridionales, lui avaient témoigné une sympathie très personnelle.

Mais cependant, messieurs, si je n'ai pas encore nommé la Maintenance de Provence, je ne l'ai pas oubliée. La Provence! cette terre aimée des Félibres où tant d'œuvres vaillantes écrites dans notre langue mère, éclosent tous les jours comme les fleurs du printemps, et d'où il me vient à la pensée, en ce moment, le souvenir de tant d'amis de Raymond de Toulouse que je ne puis les nommer. Mais, là où sa perte trouvera l'écho le plus douloureux, ce sera certainement chez nos deux illustres *Capouliés* Roumanille et Mistral qui lui avaient voué une affection toute particulière. Ah! pourquoi, Messieurs, ne sont-ils pas plus près de nous; vous les eussiez vus accourir et, dans cette langue du pays natal qu'il aimait tant, vous parler si bien de ce confrère sympathique, de cet homme excellent qui eut tant d'amis et ne connut pas un ennemi...

Jules Rolland.

***

Ernest Hamelin. — M. Ernest Hamelin, imprimeur-typographe, membre de la Société des langues romanes, est mort à Montpellier, le 7 décembre.

Né à Rueil (Seine-et-Oise), le 26 mars 1831, il devint de bonne heure un

Montpelliérain d'adoption, et c'est au *Messager du Midi*, que ses premiers travaux virent le jour.

Ernest Hamelin fit paraître divers opuscules sur l'état de l'imprimerie, alors assujettie à toutes les exigences du régime des brevets et il contribua largement à la modification de cette législation surannée. Quelques-unes de ces pages furent mises à contribution par le *Journal des économistes*, avec la liberté que certains publicistes parisiens mettent à s'approprier le bien des provinciaux.

Ernest Hamelin, en 1869, créa, à Montpellier, une école spéciale d'imprimerie, dont les élèves apprenaient la composition sous toutes les formes et recevaient en même temps des leçons d'orthographe, de langue française, de grammaire, d'arithmétique et de géographie.

Nommé secrétaire général de la *Société artistique de l'Hérault*, en 1868, Ernest Hamelin présenta au Congrès scientifique de France un projet de fédération des Sociétés artistiques du Midi, qui avait pour but de créer des expositions roulantes des beaux-arts. Si ses vues étaient définitivement entrées dans une voie de réalisation pratique, on eût naturalisé en France une idée que la Suisse, la Belgique et l'Allemagne connaissent depuis longtemps. L'indépendance des peintres et des statuaires en eut été mieux assurée ; on eut détruit en leur germe les associations de vente et d'exportation à l'étranger.

Ernest Hamelin devint, en 1870, avec l'un de ses frères, directeur et propriétaire de l'Imprimerie centrale du Midi. Il justifia bientôt ce titre par les soins qu'il apporta à la publication des périodiques qui sortaient de ses presses, *la Revue des Langues romanes*, entre tous, et par une foule de livres de littérature provençale, languedocienne et catalane. Citons parmi eux le *Pan dou Pecat* et les *Fiho d'Avignoun* de Théodore Aubanel ; le *Sermou del Curat de Cucugnan* d'Achille Mir; le *Campestre* de Jean Laurès ; les *Grills* de Fourès ; le grand *Dictionnaire béarnais-français* de V. Lespy; le poème du *Fiore* qui est, après la *Divine Comédie*, l'œuvre la plus considérable de la poésie italienne du treizième siècle, et toute une série de travaux dus à MM. Egger, Mila y Fontanals, Windelin Foerster, Balaguer y Merino, Noulet, etc.

Au contact personnel des érudits et des poètes, Ernest Hamelin avait senti se développer le très vif sentiment littéraire de son esprit, et il avait traduit en vers français, avec un sentiment exquis, la *Perlo*, d'Aubanel, qui parut pour la première fois à Leipzick, en 1881, dans le recueil de Jules Vom Haag ; le *Dies irae de Montgri*, d'Albert de Quintana ; le *Cantu gintei latine* d'Alecsandri ; un des chants de *Mireille*, etc.

Ses poésies originales, la *Polymnie* et la *Prière à l'hyménée*, entre autres, se recommandent par de réelles qualités de langue et de pensée.

Notons parmi ses pages de prose un travail préliminaire sur le *Lutrin de*

Lader, de Mir, une étude sur le *Campestre*, en 1879, l'*Histoire d'une chanson* (1882), une notice sur Aubanel (1886), et quelques vers provençaux qui prouvent avec quelle facilité il avait su s'assimiler les formes de la langue de Roumanille et de Mistral.

La dernière et la plus intéressante de ses productions concerne la *Littérature orientale en France aux dix-septième et dix-huitième siècles;* il l'a placée en tête des extraits du *Jardin des Roses* de Sadi, traduits du persan en provençal par M. L. Piat. La reine Elisabeth de Roumanie, dont on sait les vives et persistantes sympathies pour la littérature méridionale, lui fit annoncer qu'elle se proposait d'écrire une notice sur le recueil auquel cet essai sert d'introduction.

Modeste et bienveillant, il resta toujours pour ses amis et ses collaborateurs de tout ordre l'homme de probité scrupuleuse et loyale, auquel nous sommes heureux de rendre ici un hommage justement mérité.

Alph. Roque FERRIER.

***

A cette nécrologie, nous ajouterons les noms suivants :

Le félibre majoral Roch Grivel, auteur de drames populaires dauphinois dont nous parlerons, mort à Crest (Drôme) le 23 novembre, âgé de 80 ans. Nous avons publié plus haut une très fine chronique d'un jeune écrivain son compatriote, le concernant : *La Mort d'un Poète.*

Madame Marceline Monné, femme du secrétaire de la Maintenance de Provence, morte à Perpignan, le 19 novembre;

M. Arène, de Sisteron, père de Paul Arène, dans sa 83e année, le 24 novembre;

Et madame Jules-Charles Roux, de Marseille, née Marie-Claire Canaple, femme du président d'honneur des Félibres de la Mer, à l'âge de 39 ans.

Nous adressons à nos amis Monné, Arène et Jules Roux nos plus sincères condoléances.

***

Le 23 septembre, une fête était donnée à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), où fut inaugurée la statue de *Dame Vierne de Baladun*, une bienfaitrice du pays qui vivait au XIIIe siècle, à l'occasion de l'installation des eaux et de l'électricité dans l'antique petite cité riveraine du Rhône. La statue fut placée sur la nouvelle fontaine, c'était justice, au vieux cri local de « Vive madame Vierne ! » Les poètes de la région ont chanté — en langue d'oc — cette triple solennité. Tout le peuple a repris au refrain un hymne provençal de M. Ch.

Balme à la bonne châtelaine du temps de Philippe-Auguste, sur le domaine du Laoul, donné par elle à ses compatriotes pour leur éviter à perpétuité les impôts de l'octroi, et sur l'eau de Saint-Montan. On a dit aussi, devant le marbre de découvert, un poème de notre collaborateur M. Antonin Brun. En voici, traduites, deux strophes : « Madame Vierne nous a dit : Pauvres gens, vous avez assez souffert ; je vois bien ce qu'il vous faut; je vais vous donner ma forêt de Laoul. — Vive Madame Vierne ! vive le Laoul ; il nous le faut... Aimez la terre, mes enfants; c'est elle qui produit le pain. Aimez votre pays comme l'oiseau son nid. — Vive madame Vierne ! »

*
* *

Lou Viro-Soulèu (Le Tournesol), organe mensuel du félibrige de Paris, dont les articles sont rédigés en langue d'oc, a fait son apparition, avec une charmante chronique provençale de Ch. Maurras, des vers d'Arnavielle et le programme du concours du félibrige de Paris. Ce petit journal, qui a le format du *Mois Cigalier*, paraît (à partir de janvier 1889), le dimanche précédant le deuxième mercredi de chaque mois.

Un autre journal provençal, *La Semanado* (l'Hebdomadaire), a paru à Aix-en-Provence, au commencement de décembre, coïncidant avec l'inauguration du cours de littérature provençale dont nous avons parlé. Trois numéros ont été publiés : nous espérons qu'il poursuivra bientôt sa vaillante campagne félibréenne.

*
* *

A Toulouse, une nouvelle publication traitant des intérêts et de l'histoire du Midi, *les Annales du Midi,* (annoncées d'abord sous le titre de *Revue méridionale*), revue, trimestrielle, vient de paraître sous la direction de M. Antoine Thomas, le savant éditeur classique et dernier biographe de Bertrand de Born, professeur à la Faculté des lettres de cette ville. Dans le premier numéro : une étude sur les différents noms de la langue romane, par Paul Meyer; deux articles concernant Peiresc, l'illustre polygraphe aixois, par MM. Léopold Delisle et Tamizey de Larroque, et quelques mélanges historiques.

*
* *

M. Henri Vaschalde, félibre mainteneur, de Vals (Ardèche), vient de publier chez Maisonneuve, à Paris, un *Histoire des Troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné.*

En tête de chaque biographie de troubadour figure une vignette représentant le portrait du poète, reproduit d'après les dessins des manuscrits en langue romane de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque du Vatican.

En attendant de pouvoir consacrer une étude à ces biographies de poètes tels que de la Comtesse de Die, Raimbaud d'Orange, Pons de Capdueil, Perdigon, Guillaume Adhémar, Pierre Cardinal, etc..., remercions M. Vaschalde de nous donner ce livre, non toutefois sans lui faire un reproche de citer beaucoup plus Raynouard, l'abbé Millot et même Nostradamus, que les romanistes modernes, seuls vrais juges en l'espèce.

***

Le 4 novembre, l'Athénée de Forcalquier donnait sa séance annuelle. Tous les félibres alpins y étant accourus, le provençal a de beaucoup dominé, dans les lectures. M. Plauchud présidait. Les majoraux de Berluc-Pérussis et Huot, les mainteneurs Descosse, Maurel, Thumin, vicomte de Salles, Guillibert, Bongarçon, Chanoine Savy, etc., y ont été applaudis pour d'agréables contes en vers et en prose. Mais la palme a été au félibre majoral Lieutaud, qui a lu, sur les originaux, deux lettres d'amour provençales récemment découvertes, de Marguerite de Croze à Pierre de Montferrat, gentilhomme marchand qui voyageait de Paris à Turin en passant par Lyon et Marseille, datées de 1550.

Un banquet a clos la journée.

***

Les Académies provençales sont déjà en partie gagnées à la cause des félibres. Celles d'Avignon et de Nîmes, entre autres, ont ouvert des concours de langue d'oc. L'Académie de Vaucluse couronnait récemment les poésies félibréennes de MM. L. Bonnaud, E. Bouvet, A. Gallas et Albert Houde, sans parler des mentions. Elle a de plus donné un prix de poésie française au mainteneur E. Jouveau. L'Académie de Marseille, elle aussi, — en attendant de se rendre digne du grand poète qui l'honore, en ouvrant des jeux floraux dans sa langue naturelle, malgré qu'elle ait été instituée pour la combattre, — vient d'accorder deux de ses prix de poésie française à des félibres : MM. Xavier de Magallon (prix de 300 francs) et Marius Cognat.

Ce qui prouve que l'usage du provençal, loin de nuire au parler officiel, l'éclaire doublement.

***

Le Conseil général des Bouches-du-Rhône ayant enfin voté dans sa séance du 21 août (sur le rapport de M. Gautier), la somme nécessaire à la création de la Chaire municipale de littérature provençale, que nous réclamons depuis si longtemps, — les facultés de Bordeaux et de Toulouse en ayant déjà obtenu de semblables, — la décision a été approuvée par le gouvernement, et notre collaborateur, M. Constans, professeur de langue romane à la Faculté

d'Aix, en a été chargé. C'est à la Faculté des sciences de Marseille, en présence des écoles félibréennes *de Lar* et de *la Mer* et d'un public nombreux, que le cours a été inauguré, le 6 décembre. Le lendemain, l'ouverture du même cours avait lieu à Aix devant le sous-préfet, le recteur de l'Académie, le personnel universitaire et une grande affluence de la société.

Il a lieu à Marseille, chaque jeudi, à 8 heures trois quarts du soir, et à Aix, le vendredi, à 4 heures trois quarts, L'éminent professeur ayant pris pour sujet général l'*Épopée provençale*, a eu soin de se conformer aux *desiderata* de chacun de ses auditoires.

***

LE FÉLIBRIGE A SORÈZE. — Sorèze, ce village frais et sain dont l'École est célèbre, a ses félibres.

En 1845, M. Labouïsse de Rochefort citait, parmi les poètes, Combettes dit *Couquel* et Auguste Galtier, à Castelnaudary, Fromen à Sainte-Geneviève près d'Espalion, Loubet à Auch, Revel à Clermont-Ferrand, Limouzin-Lamothe à Albi, Latapie à Saint-Pè, Jean Subra, laboureur, Albouy à Revel et *Ibugnès dit Chicou* à Sorèze.

M. P. Barthès, préparateur de chimie à l'École de Sorèze, a publié bon nombre de pièces de vers en parler populaire de sa localité. Nous possédons son épître à l'adresse de *Brunel aynat, artisto repoussur, à Castelnaudary ;* nous en détachons le passage suivant :

« S'abei le Sourezien a l'Pero Lacordairo,
Se pot bere, à plen el, trait per trait ço qu'el ero,
A tu soul ba diben, Brunel !
Noun, tsamay, le soulelh, à trabets las lunetos,
Nou fara sus papiès las figuros tant netos,
Coumo tu sul' metal, à grands cous de martel. »

Traduction : — Si, aujourd'hui, le Sorèzien a le Père Lacordaire, si on peut voir, à plein œil, trait pour trait, ce qu'il était, à toi seul nous le devons, Brunel ! Non, jamais le soleil, à travers les lunettes, ne fera sur le papier les figures nettes, comme toi sur le métal à grands coups de marteau.

Le jour de l'inauguration (23 juillet 1888) de la statue du P. Lacordaire, il a été chanté une cantate dont l'auteur a rappelé, dans ce vers : « Car, de ton *roi perdu* l'image indélébile », l'exclamation d'une femme de Sorèze aux funérailles du P. Lacordaire : « *Abian un rei, l'aben perdut,* — nous avions un roi, nous l'avons perdu. »

A. F.

***

FÉLIBRÉE A MARSEILLE. — Le 9 décembre, à 8 heures du soir, quarante félibres se réunissaient à l'*Hôtel de Marseille* pour célébrer en un banquet

l'inauguration du Cours municipal de Littérature provençale. MM. Majoullier et Thumin, *félibres de la Mer*, étaient allés à Aix en offrir la présidence au professeur Constans.

Sept félibres majoraux y assistaient, aux côtés du Capoulié Roumanille, venu d'Avignon : MM. Huot, syndic de Provence, Chailan, Tavan, Alph. Michel, M. Girard et Astruc. Citons encore MM. Bistagne, Marin, Guisol, Th. Roux, J. Gautier, Dorlhac de Borne, Bret, Edouard Aude, de Magallon, etc.

Au dessert, Roumanille prit la parole pour son premier discours de Capoulié. En voici la traduction :

Messieurs et gais confrères,

« Quand cet été, en Avignon, nous eûmes écouté, à l'ombre des peupliers blancs de notre Barthelasse, la chanson des cigales de Provence et des cigaliers de Paris, Frédéric Mistral, notre illustre Capoulié, voulut, avec l'assentiment du Consistoire, descendre de son siège et m'y faire monter. En vérité, j'en eus souci, car personne ne sait mieux que moi combien le patron Frédéric avait heureusement mené la barque et les oranges. Mais le Maître, qui reste le Maître, me commanda et j'obéis.

» Ah! si pour succéder au génie, le cœur pouvait suffire; s'il suffit pour être Capoulié, d'aimer d'amour la terre des aïeux, le peuple provençal, sa langue, ses coutumes, ses croyances, moi aussi je serai Capoulié!

» Et voici, mes enfants, comme il se fait que l'Ancien se lève aujourd'hui, au nom du Félibrige, pour porter un brinde au vaillant professeur qu'on a si bien nommé *le Roi de cette fête!*

» Ainsi donc, je bois au félibre Constans qui en sait long sur le compte de nos aïeux les Troubadours, et qui va nous les faire encore mieux connaitre pour nous les faire encore plus admirer et aimer.

» Que longtemps sa parole d'or se fasse entendre et applaudir dans Marseille, noble capitale de l'Empire du Soleil, et qu'elle amène beaucoup d'amis à notre cause, ardents, fidèles comme vous tous, mes braves félibres de la Mer! »

Le Capoulié très applaudi, était très ému; M. Chailan, fondateur de l'*Ecole de la Mer*, brinda ensuite « à la reconnaissance officielle des idiomes provençaux ». Puis M. J. Huot, le syndic de la Maintenance, constata les progrès de la cause depuis *li Margarideto* de Roumanille (1847), en observant que « pour arriver à l'étude et à l'enseignement d'une littérature il fallait que les poètes y eussent mis la main ».

*
* *

La Cour d'amour de Provence a tenu séance, le 16 septembre, à la suite de la Félibrée des Alpes, dont nous avons donné dernièrement le compte rendu.

La réunion avait lieu au pied des ruines du vieux château de La Brillanne.

La curieuse question suivante avait été posée dans une précédente session par le chancelier de la Cour, le Bon H. Guillibert :

TRIOLET

Est-il de feu, d'or, d'azur, rose,
Quelle est la couleur d'un baiser?
La cour dira, car nul ne l'ose,
S'il est de feu, d'or, d'azur, rose.
Grave question qui se pose
Aux lèvres qu'on voudrait baiser :
Est-il de feu, d'or, d'azur, rose,
Est-il sans couleur, un baiser?

Les réponses réunies de la Cour, discutées gaiement en séance et proclamées aux applaudisements de l'auditoire, ont été ainsi rapportées, en français :

TRIOLETS ADRESSÉS A « LA PLUS BELLE DE LA COUR »

I

L'Amour a cru qu'il était rose
Quand sur ton front il l'a posé,
Beauté plus fraîche que la rose ;
L'Amour a cru qu'il était rose.
Comme l'abeille se repose
Au sein d'un calice irisé,
L'Amour a cru qu'il était rose,
Quand sur ton front il l'a posé.

II

Puis, il l'a vu d'azur, mignonne,
Quand tes beaux yeux il a baisé ;
L'idéal pur en eux rayonne;
Il l'a trouvé d'azur, mignonne.
D'infini son être bouillonne,
Ton regard l'a tout embrasé,
Quand il l'a vu d'azur, mignonne,
Que tes beaux yeux il a baisés.

III

Mais il est d'or, de feu, d'ivresse,
Celui qu'il voudrait te donner;
Ta bouche, source enchanteresse,
L'aurait de feu, brûlant d'ivresse !
Baiser d'amour ! folle caresse !
Que ne doit-on lui pardonner,
Car il est d'or, de feu, d'ivresse
Celui qu'il voudrait te donner.

***

Devant la commission du budget. — Le félibre majoral Maurice Faure faisait récemment, à la Commission du budget, dont il est membre, deux motions qui intéressent vivement la cause méridionale.

La première a pour objet de consacrer une partie des ressources du budget concernant les missions artistiques à l'envoi d'élèves des Beaux-Arts dans le Midi romain.

La rapporteur a été chargé d'exprimer, au nom de la Commission, ce vœu dont la réalisation constituerait une sorte de prix d'Arles, de Nîmes, à côté de ceux de Rome.

La seconde motion, qui a été unanimement approuvée, avait été inspirée à son auteur par l'éclatant succès de la représentation d'*Œdipe-Roi*, organisée par la Cigale au théâtre antique d'Orange. Elle tendait à encourager le gouvernement à donner sa consécration à cette tentative d'un haut intérêt, en s'efforçant d'en encourager le renouvellement annuel.

Nous n'avons pas besoin de dire combien, en cette circonstance, nous sommes de cœur avec l'ardent Méridional, fondateur de la *Cigale*, et quel vif sentiment de gratitude a suscité en nous tous l'initiative qu'il a prise auprès des pouvoirs publics.

***

On annonce la mort de madame Anaïs Raquillet, fille du félibre Louis Roumieux, décédée le dimanche 27 janvier, à Barcelone, à l'âge de trente-six ans.

Notre malheureux ami a recueilli le dernier soupir de cette *Naïs* adorée, qui fut la joie et le rayonnement de la maison appelée par Mistral *un nis de roussignòu*. Les secours de la religion ont été donnés par la main du premier félibre catalan, l'abbé Hyacinthe Verdaguer, le glorieux auteur de l'*Atlantide*, en qui ses compatriotes vénèrent à la fois le poète et *le saint*.

Il y a un mois à peine, c'était son bon vieux père, devenu presque son en-

fant, que Louis Roumieux voyait mourir dans ses bras ; aujourd'hui, c'est l'aînée de la famille, un trésor de douceur et de grâce, chanté dans nos deux langues par les poètes méridionaux.

⁂

— Le Dr James Condamin, professeur à la Faculté libre de Lyon, va traiter, cette année, en trois conférences, de la poésie provençale et des *Iles d'Or* de Mistral.

— Paul Arène publiait, ces dernières semaines, dans l'*Illustré moderne*, un roman méridional : *La Chèvre d'or*. C'est, dans un merveilleux récit, toute la Provence sarrazine, baussenque, maritime, avec son paysage et ses légendes : une œuvre passionnément captivante du maître écrivain.

— La ville de Milhau en Rouergue a donné à une de ses places le nom de son compatriote Claude Peyrot, prieur de Pradines (1709-1795) qui chanta en languedocien les Géorgiques de son pays natal. Elle va lui y élever un buste, comme la petite ville languedocienne de Clermont-l'Hérault va le faire incessamment pour son poète Claude Peyrottes. Rappelons que c'est sur l'initiative de notre collaborateur Jules Boissière que justice va être enfin rendue à ce précurseur des félibres.

— On nous pardonnera de n'avoir pas fait place, cette année, au Salon provençal. Au dernier Salon, trois hommages à Mireille étaient remarqués. C'était *la Poésie provençale présentant Mireille à la poésie française*, dessin de Gabriel Ferrier ; une statue de *Mireille*, par un Marseillais M. Pigalio, et un autre buste de *Mireille*, par M. Léopold Savine.

— Ont été nommés officiers de l'Instruction publique : Les félibres A.-L. Sardou, de Nice, le père de l'illustre auteur dramatique ; A. Regnier, le peintre marseillais ; officier d'Académie : A. Mouzin, le poète de l'*Empereur d'Arles*, joué au théâtre d'Orange en 1886 ; chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique : Charles Cavalier, de Montpellier. Le grand architecte provençal Henri Revoil, de Nîmes, a été élu membre de l'Académie d'Anvers.

Le Directeur-Gérant P. MARIETON.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

A la suite de l'hommage offert par les félibres à Carmen Sylva, Sa Majesté la Reine de Roumanie vient d'adresser une lettre autographe au Directeur de la *Revue Félibréenne*.

Nous sommes heureux de la publier ici :

Bucarest, ce 30 mars 1889.

Monsieur,

C'est avec une vive émotion que j'ai lu les pages qui me sont dédiées dans votre Revue ! Elles n'ont fait que renouveler mes regrets de n'avoir pu prendre des ailes, pour me trouver au milieu de tous ces poètes si sympathiques et si pleins de chaleur ! Nous aurions fait revivre le moyen âge sans difficulté, puisque le temps n'existe pas. C'est une invention par nous autres éphémères forgée, qui passons sur l'eau, croyant que le rivage passe ! Du point de vue d'Archimède, il n'y a ni temps, ni espace, et il ne s'agit que d'une certaine dose d'imagination, pour avoir été partout. J'ai été parmi vous de toute mon âme. Seulement, ceux qui ont inventé les pauvres reines, ne comprenaient pas Archimède ! Ils ont pris des morceaux de crayon rouge, et ont gâté le globe par toute espèce de lignes qu'ils ont appelées frontières, limites, bornes, remparts, convenances, tous des mots fantaisistes qui n'existent pas pour le poète ! — Mais pour les reines ! voilà pourquoi je ne voudrais être reine que d'une République !

En attendant cet heureux jour, je vous réitère tous mes remercîments, en vous priant de sentir l'émotion de ma voix à travers ces lignes froides et insuffisantes !

ÉLISABETH.

LES ILES D'OR, DE MISTRAL[1]

J'achevais ma philosophie quand je lus les *Iles d'or* ; c'était à la campagne, dans une maison religieuse qu'entourait un jardin, parmi les griseries jumelles de l'encens mystique et des premières floraisons. Ce fut en moi comme un frémissement de l'être, comme une ivresse de soleil. Quelques titres me sont restés dans la mémoire, empreints de cette lumière splendide : *Lou Bastimen*, la barcarolle ensoleillée du cabotage aux voiles latines, *la Princesse Clémence*, les *Sonnets à Balaguer*, *la Belle d'août* :

Margai de Vau-Meirano,
Trefoulido d'amour,...

la *Chanson du Soleil*, le *Renégat*, le sonnet pastoral « à Madame Guillaumon, d'Antibes, qui m'avait envoyé des figues », et cette idylle chaude et triste, des fiers amours d'une *Arlésienne* : « Je vous le dis, et vous m'en croirez, — la jeunesse dont je parle, — était une reine, car vous saurez — qu'elle avait vingt ans, et qu'elle était d'Arles. — Je la rencontrai un beau lundi — dans le marais. — Vraiment, c'était dommage — qu'ainsi par la chaleur, — elle allât ramasser des joncs en fleur — pour les fromages... »

Je ferme les yeux pour retrouver, précises dans leur trouble même, ces sensations d'adolescence. Après mes jeunes enthousiasmes de poésie romantique, je découvrais la vérité, la Poésie même. Qui me rendra la fleur d'émotion de ma première lecture de *Mireille !*

Cette brûlante impression des *Iles d'Or*, cette première fièvre apaisées, les poèmes plus mélancoliques, qui avaient déposé en moi leur semence d'idéal, fleurirent à leur tour, pour régner sur mon âme : la promenade du poète, à la cour d'amour en ruines, à *Romanin*

Où la rose, d'ennui, est devenue sauvage,

la *Communion des Saints*, la *Reine Jeanne*, le sonnet *à la fille de Réattu* : « ... Comme autrefois notre reine Hermengarde, — tu personnifias ton grand

(1) *Lis Isclo d'or*, édition définitive, texte et traduction en regard, un volume in-24. Petite bibliothèque littéraire, Paris, Lemerre.

Arles muet — ton Arles, cette veuve Arthémise, qui garde — la gloire de ses pères enfermée dans la tombe, — qui porte les Arènes en couronne, et regarde — sur le Rhône, au loin, s'en aller les tartanes... » — tous les regrets, enfin de la Provence des temps poétiques, auréolés par le poète de rayons immortels.

C'est plus tard seulement, quand je sus lire ces beaux vers sans regarder à la version française, dans leur langue « cette clé qui des chaînes nous délivre », et quand je possédai le secret de l'idée provençale, que me parvint le sens de *la Comtesse*, « que sa sœur d'un autre lit. — pour avoir son héritage, — a enfermée dans le cloître, — dans le cloître d'un couvent, » de l'*Ode aux poètes catalans*, de la *Coupe*, enfin, strophes de bronze qui sonnent le réveil glorieux de la race.

— Aujourd'hui, le poète nous rend ces *Iles d'Or* transformées, c'est-à-dire épurées des menues pièces de circonstance qui étaient à leur place dans le recueil de 1875, et qu'une Anthologie comme le livre actuel, définitif mais non fermé, ne pouvait plus admettre.

A côté des grands poèmes depuis quinze ans célèbres, tels que la *Fin du Moissonneur*, une page biblique, et le *Tambour d'Arcole*, qui se trouve être avec un fragment bien connu des *Châtiments*, et au-dessus de lui dans l'ordre de la vérité, la seule page de génie, que les soldats de la Révolution ait encore inspirée au patriotisme d'un poète; — dix pièces d'une égale importance ont pris place dans les *Iles d'Or*.

C'est d'abord le *Lion d'Arles*, où Mistral prend texte de la contemplation d'un rocher des Alpilles, qui hante l'horizon de Maillane, pour parcourir d'une envergure tout le grand passé d'Arles, à présent si mélancolique. Après cette ode épique, si connue qu'il est superflu d'insister, une ode pindarique, l'*Hymne à la Race latine*, dit par le poète lui-même dans le Jardin du Peyrou, aux fêtes internationales de Montpellier, en 1878. Ce sirvente de délire sacré est déjà populaire malgré son très haut style. Nous l'avons entendu chanter à Nîmes par cent voix d'hommes, une nuit féerique, sous le ciel étoilé. Il semble malaisé d'y choisir une strophe. C'est une apothéose de la race prédestinée:

« Des formes pures de tes femmes
Les panthéons se sont peuplés;
A tes triomphes comme à tes larmes,
Tous les cœurs ont palpité;
La terre est en fleur, quand tu fleuris;
De tes folies chacun s'affole,
Et dans l'éclipse de ta gloire
Toujours le monde a pris le deuil. »

Mais le poète n'est pas, à la façon des lyriques anciens, seulement l'éducateur de son peuple: il en est aussi le représentant. Dans le *sirvente à*

Madame Clémence Isaure, lu au Capitole toulousain, devant l'académie francisée des Jeux-Floraux, il réclame, pour la langue d'Oc, libre droit de cité dans tout son territoire, des Pyrénées aux Alpes ; dans les *bons Provençaux*, il vante la bonhomie native de sa race, ses mœurs simples, son goût pour la joie saine et la bienfaisante lumière :

Nàutri li bon Prouvençau,
Au sufrage universau
Voutaren pèr l'òli
E faren l'aiòli...

Dans le *Jugement dernier*, ce cantique naïf et terrible, il se fait l'écho de ses croyances séculaires ; dans la *Chante-pleure du logis*, il dit les souvenirs et l'humble charme du foyer domestique, les attaches profondes du paysan au seuil et aux coutumes des aïeux ; dans le *Troubadour Catelan*, la *Chaîne de Moustiers*, ballades rayonnantes, il évoque un moyen âge provençal, point romantique, mais humain, vrai, heureux au bon soleil, dans les intermittences des batailles, le moyen âge de *Nerto* ; dans une dernière pièce, enfin, qui date de six mois à peine, *Espouscado* (éclaboussure) il résume un peu tristement tous ses efforts, tout l'œuvre du renouveau provençal, en faveur de la petite patrie.

Ce sirvente hautain, où il venge les affronts récoltés sur la route, route glorieuse, pourtant, en revendication des droits imprescriptibles de sa race et de son pays, m'apparaît comme le cri suprême de ce poète patriote, toujours discuté dans son rôle, mais confiant dans l'avenir. Essayons de le résumer ; il s'en exhale un provençalisme tenace, beau d'indignation. — Le poème s'ouvre par un soupir découragé :

« En voyant croître les vessies, — se flétrir les bonnes mamelles — et se brouir les belles figues — et se rengorger les crétins, — en voyant, langue provençale, — rogner de plus en plus tes ailes, — à de certains jours, l'étincelle — jaillit toute seule du silex. »

Puis vient un dénombrement passionné des griefs du vrai patriotisme contre l'oppression administrative qui s'obstine bêtement à éteindre toutes les sèves provinciales. Ces iambes vigoureux flétrissent le parti-pris, la haine dont on a cru entraver l'œuvre des Provençaux. Ils sont rares chez Mistral ; on les sentait déjà poindre dans la *Comtesse*, dans l'*Ode pour la statue de Jasmin*... Mais son heureux génie a bientôt auréolé ses récriminations : « Eh bien ! nenni ! depuis Aubagne, — jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, — nous la garderons, qui qu'en grogne, — notre rebelle langue d'Oc ! — Nous la parlerons dans les étables, — aux moissons, aux magnaneries, — entre amoureux, entre voisins... » — « ... Et pour l'armée, s'il faut ensuite — laisser là luzernes et foins, — nous l'emporterons à la caserne, — pour nous garder de nostalgie. »

Et c'est le fier cantique de la vie jeune et joyeuse, allègre en pleine lumière, où passe encore tout son pays, en un tableau de simplicité biblique, d'évangélique fraternité. Je ne sais pas plus beau sirvente à la décentralisation.

Enfin, quand il a plaint, de l'accent de la vérité consciente, ceux qui n'ont plus les bienfaits du naturel ni le trésor des traditions, magnifiquement, il termine :

« Mais, les aînés de la nature, — vous autres, les gars hâlés — qui dans l'antique langage, avec les filles vous parlez, — n'ayez peur : vous resterez les maîtres! — Tels que les noyers de la lande, — rugueux, robustes, calmes, immobiles, — pour tant qu'on vous exploite et tant qu'on vous maltraite, — ô paysans, (comme on vous nomme) — vous resterez les maîtres du pays.

« Environnés de l'ampleur — et du silence des guérets, — tout en vaquant à vos travaux, — toujours attachés à la terre, — vous voyez au lointain, comme des accidents du temps, — passer la pompe des empires, — et l'éclair des révolutions : — pendus au sein de la patrie, — vous verrez les barbaries passer et passer la civilisation. »

Mai, lis einat de la naturo,
Vous-àutri, li brun cadelas
Que dins l'antico parladuro
Emé li drolo vous parlas,
Agués pas pôu : restarés mèstre!
Tau que li nóuguié dóu campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vous groumon,
O païsan (coume vous noumon),
Restarés mèstre dóu païs.

Envirouna de l'amplitudo
E dóu silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo,
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coume un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiau di revoulucioun :
Atetouni sus la patrio,
Veirés passa li barbario
Emai li civilisacioun.

Telles sont ces *Iles d'Or*, cyclades fortunées, où nous avons goûté le vrai soleil, où s'est offerte à nous la saine et sainte poésie. « Ce titre peut sembler ambitieux, disait Mistral dans une autobiographie de la première édition ; mais on me pardonnera, lorsqu'on saura que c'est le nom d'un petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sur la plage d'Hyères. Et puis à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme, ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence?»

Dans son cycle harmonieux, sous sa forme achevée, le livre est aujourd'hui parfait. C'est la plus haute expression d'un idéal et d'une race ; c'est aussi la formule sublime du tempérament de l'artiste heureux, du génie triomphant qui procrée dans la joie et l'amour. Aucune œuvre de cet ordre ne s'était rencontrée depuis les anciens. Une sérénité d'âme olympienne, dont Gœthe avait été le dernier exemple, une douceur virgilienne de sentiment s'y marient, pour donner l'impression d'une tranquillité de conscience que nous ne connaissions plus. devant la Nature immuablement belle.

On pourrait objecter quelques mélancolies à cette vision d'âge d'or, au paysage antique. Mais n'oublions pas que la terre de Provence, une seconde Grèce, a été imprégnée à jamais de spiritualité chrétienne. Et pourquoi refuser aux anciens toute rêverie douloureuse ? Les stèles funéraires du Musée d'Athènes, semblent inspirées d'un christianisme précoce, entre les statuettes de Tanagra et les bas-reliefs d'Eleusis.

Ce livre est jeune, viril, ardent, intense de ton et de sève. Je cherche vainement de nos jours son semblable. Il a été vécu en dehors d'une époque, il vivra dans le Temps. Au regard de deux grands écrivains de son pays, qui le connaissent bien, Alphonse Daudet et Paul Arène, c'est le plus bel ouvrage de Mistral. Mieux que *Mireille*, en effet, qui n'est que d'ordre humain, et plus accessible à la foule, mieux que *Calendal*, dont le haut symbolisme et le secret mystique appellent des initiés, il résume la pensée du poète et l'étendue de son génie.

Témoin de sa patrie devant l'avenir, le grand Provençal, en nous donnant ce premier testament de son âme, à peine au penchant de la vie, semble absorbé chaque jour davantage dans la contemplation des idées éternelles. Car ce sont les plus simples, celles qui donnent le calme à l'esprit, celles que la civilisation nous a fait oublier le plus.

Ces *Iles d'Or* sont donc excellemment le miroir de la nature et des mœurs provençales, dans l'œuvre de Mistral. On ne saurait blâmer aucune de ses tendances au bénéfice d'aucune autre, son esthétique grecque, ou son sentiment catholique. C'est le patrimoine de sa race : il l'a reçu d'elle en héritage, il le lui rend en immortalité. Sous l'humus chrétien, il a su retrouver le rocher de Cybèle. En lui a passé l'âme complexe de son pays : il a pu bénéficier de son double idéal. Tant qu'il y aura une Provence, au bon soleil, les Provençaux viendront boire la lumière sereine, dans ces *Iles d'Or* où il est vraiment tout entier.

Paul MARIÉTON.

A ROMA RATTAZZI

Quand ère jouine e que dourmiéu
Dins li pantai de ma jouvènço,
Vesiéu de-fes, davans li miéu,
Dous bèus iue negre de Prouvènço...
Princesso, en te vesènt lis ai vist enca miéu ;
E iéu dise : Afrountant l'espaso e la defènso,
Roumo, vivo lou rèi que sara toun *roumiéu !*
Vivo l'emperadou de Roumo
Qu' enmascaras, superbo coumo
La feleno di Touloumiéu,
E galoio, e letro-ferido
Autant qu'aquelo Margarido
Que dins lou Louvre èro flourido,
L'an que piquè Sant Bartoumiéu !

F. Mistral.

Quand j'étais jeune et que je dormais
Dans les rêves de ma jeunesse,
Je voyais parfois, devant les miens,
Deux beaux yeux noirs de Provence...
Princesse, en te voyant, je les ai vus encore mieux,
Et je dis : Affrontant l'épée et la défense,
Roma, vive le roi qui sera ton *Roméo !*
Et vive l'empereur de Rome
Que tu fascineras, superbe comme
La petite-fille des Potlémées,
Et joyeuse et amie des lettres
Autant que cette Marguerite
Qui dans le Louvre était fleurie,
L'an que sonna la Saint-Barthélemy.

LA QUESTION DES DIALECTES (1)

A Eug. Plauchud, président de l'Athénée de Forcalquier.

Mon vieux condisciple et ami,

Il y a quelques années, que le Dieu des Provençaux me le pardonne! je fis une fugue jusqu'à Paris. Certain jour, j'y rencontrai, dans un salon, des savantasses, causant microbes et sulfuraires. Voilà que tout à coup, je les ouïs prononcer ton nom. Et quand je leur eus raconté que nous avions, toi et moi, usé ensemble pas mal de culottes sur les mêmes bancs, ils m'en complimentèrent, ajoutant que je pouvais me vanter d'être l'ami d'un des meilleurs élèves de Pasteur.

Moi qui, dans l'Église de la Science, ne suis qu'un pauvre excommunié, je ne puis guères savoir les choses que tu découvres au fond de tes cornues, et qui, là-bas, font tant parler de toi ; mais ce que je sais, ce qu'à Forcalquier nous savons tous, ce sont les précieuses trouvailles, — rimes émues ou gais récits, — que tu cueilles, de ci, de là, en flânant et en rêvassant au soleil des Alpes.

Combien et combien ne nous as-tu pas donné, petit à petit, de fines pages « gavotes », écloses les unes au riant « cagnard » de ton Saint-Jean, sous les oliviers et les figuiers qui virent passer le vieux pape Urbain II et le jeune roi Louis II; les autres, hélas! au « cagnard » tiède de Charmel, où les cyprès balancent leur ombre mélancolique!

Ces morceaux charmants, qui tant de fois ont fait notre régal aux séances de l'Athénée et aux banquets de l'Ecole Alpine, tu me demandes aujourd'hui si tu les peux livrer aux quatre vents de Provence.

Tu sais de longue date que je suis, en paroles et aussi en actions, un prêcheur de l'unité dans la langue provençale ; et, je le vois bien, tu as une peur bleue que je ne te dise : « Avant de lancer ta Muse à travers le monde, habille-la en Maillanaise. »

Eh bien ! rassure-toi vite. Ta Muse, mon bel ami, est plus que gentille en son

(1) Le texte *gavot* de cette étude figure en post-face d'un volume de poésies bas-alpines *Ou Cagnard* (Forcalquier, impr. Bruneau), de M. Eug. Plauchud, qui va paraître. On sait combien nous sommes partisans de l'unité rhodanienne. Le poète de Maillane et l'école d'Avignon, Roumanille en tête, ont fixé définitivement le provençal classique et arrêté son orthographe. Le jour n'est pas loin où tous les écrivains des sept départements provençaux adoptant, et sans peine, une seule et même forme linguistique, bénéficieront des études dont l'idiome de nos chefs-d'œuvre est universellement l'objet. — C'est pourquoi nous avons demandé à notre ami, M. de Berluc-Pérussis, de traduire pour la *Revue* les observations piquantes dont il a fait suivre le recueil, en effet très personnel de M. Plauchud.

P. M.

vêtement durançol, et m'est avis qu'elle perdrait peut-être quelque chose de sa grâce de nature, si elle quittait son chapeau de paille pour le diadème de velours des Arlèses.

Il est, parbleu clair qu'une langue ne se doit pas émietter en cinquante dialectes, ni même en quatre. Si Corneille avait écrit en normand, Bossuet en bourguignon, Victor Hugo en franc-comtois, notre français d'Oil ne serait pas le parler-maître qu'il est devenu. De même le français d'Oc ne se fera sa place au soleil de Dieu, que si Aix, Marseille, Forcalquier, Toulon, Nice, — et je ne parle que de la Provence, — jettent loin toute étroite vanité particulariste, et reconnaissent sans barguigner Maillane pour leur capitale littéraire.

Mais je ne prétends pas dire pour cela que les idiotismes de Lar, de La Mer et des Alpes doivent disparaître. Oh ! que nenni ! Ce serait jeter follement des louis d'or dans le gouffre de Cruis ! Il faut, au contraire, — pour que l'unité se fasse complète, — que chaque dialecte étale pleinement ses richesses, et les verse dans le commun trésor. Il faut que chacun apporte à la bâtisse sa pierre d'angle, ou pour le moins son humble moellon. C'est de cette façon que Dante fit, des langages florentin, sicilien et autres, ce glorieux mélange qui se nomme l'italien.

Il n'est pas un hameau, si modeste qu'on le suppose, si perdu soit-il sur les hauteurs, qui ne puisse fournir quelque mot inconnu, quelque tournure *sui generis*, un proverbe savoureux. Le Comtat, les Bouches-du-Rhône, le Var, ont publié des centaines de livres et d'opuscules dans leurs parlers locaux, et, là, Mistral, notre Dante, a récolté, pour son gigantesque dictionnaire, je ne sais combien de mille locutions du terroir.

Seules, nos pauvres Basses-Alpes n'ont pas, jusqu'à cette heure, imprimé six pages dans leur idiome naturel. Ton recueil, mon bon ami, va être le beau premier à donner aux philologues un échantillon qui en vaille la peine, du langage de Haute-Provence.

Tout aussi bien, Maillane, j'en ai la confiance, y trouvera plus d'un joyau bon à prendre. Les savants de Montpellier, de leur côté, vont joliment se délecter à l'étude de ces formes si latines, si musicales, si curieuses. Je ne crains pas de me hasarder trop, en affirmant qu'ils y découvriront des lois inédites, faites pour jeter quelque lumière sur la filiation mystérieuse des langues romanes.

Dans ce mouvement méridional, où chacun de nous a sa mission, la tienne, cher camarade, sera d'être pour le gavot ce que Bellot, Chailan et Gelu furent pour le marseillais, Diouloufet et d'Astros pour l'aixois, Rancher pour le niçard ; avec cette différence, néanmoins, qu'ils parlaient des idiomes urbains, peu ou prou mêlés de français, tandis que tu écris, toi, un dialecte pur comme l'air de nos collines.

Ne redoute donc aucunement d'exécuter ton solo dans le concert félibréen. Il est des noms prédestinés, et le tien est de ceux-là : le plauchud (1) de nos colombiers ne s'éloigne pas du recoin natal; il ne perd jamais de vue le mur où sa nichée est blottie. Reste Forcalquier de cœur et de langue, mon vieux Plauchud. Garde ce parler d'*àmou*, le plus ancien de la terre d'Oc, et le moins entamé. Et si d'aventure, quelque sot vient à se moquer, réponds-lui que tu sais l'histoire de ton pays.

(1) Bien que sa racine soit différente, le mot provençal *plauchud* équivaut très exactement au français *pattu*.

C'est en gavot que Guillem III, sous le porche de son palais, proclama la liberté de nos pères.

C'est en gavot que Garsende de Sabran, tout en faisant sauter Raimond-Bérenger sur ses genoux, lui apprit à balbutier. Aussi bien est-ce dans ce verbe de sa première enfance que, plus tard, Bérenger, assis sur l'escalier du clocher de Notre-Dame, fit de Forcalquier la ville la plus privilégiée et la plus enviée du Midi.

C'est encore en gavot que quatre Forcalquiennes gazouillaient, dans les bois de Saint-Maime, des chansons plus douces que le miel. Les Troubaires arrivaient de tous les points de l'horizon, pour les ouïr. Ils avaient, dans leurs courses de château en château, admiré, le long du Rhône, les Arlésiennes aux lèvres d'or, qui sans cesse disaient: *Ame.* Avec quel bonheur n'avaient-ils pas écouté, aux rives de la Méditerranée, les filles de Marseille égrenant leur délicieux: *Ami.* Mais quand, au bord du Largue, ils entendaient nos quatre sœurs chanter comme des pastoures de Virgile: *Amou,* cette musique les enivrait. Aussi éparpillèrent-ils, dans toutes les cours de l'Europe, le renom des princesses de Saint-Maime; si bien que quatre grands rois énamourés firent, de nos gavotes, quatre reines puissantes; et, du nord au midi, les palais royaux retentirent du parler alpin.

Peu d'idiomes, n'est-ce pas, resplendirent comme le nôtre. Donc, beau poète, tu peux le garder fièrement. Tout cœur qui aime son pays t'applaudira. Et je croirais volontiers que dans la Provence de là-haut, dans cet exquis petit coin du paradis où Dieu rassemble les bienheureux et les bienheureuses qui vécurent dans nos contrées, nos aïeux souriront, pleins de joie à ton œuvre de fils; car, à coup sûr, ils gavotisent là-haut comme ici-bas ils gavotisaient. Et ce ne peut être qu'en alpin — nul ne m'ôtera cela de la tête, — que saint Didier de Forcalquier cause avec saint Elzéar de Sabran, du vrai éternel et de l'éternel beau.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS.

A PAUL MARIÉTON

Autor de « Hellas »

Tu arribas del Orient,
Yo n'arribi no fa gayre;
A tu à Grecia't portà 'l vent,
A mi à Nazaret y al Cayre.

A tu 't vegeren passar
L'alta Acropolis d'Atennes,
Les illes d'aquella mar
Ab ses ninfes y sirenes.

A PAUL MARIÉTON

Auteur d' « Hellas »

Tu arrives de l'Orient,
Moi j'en arrivai il y a peu;
Toi, vers la Grèce te porta le vent;
Moi, vers Nazareth et au Caire.

Toi, te virent passer
La haute Acropole d'Athènes,
Les îles de cette mer,
Avec ses nymphes et ses sirènes;

A mi 'l Portal de Bethlem,
Hont he oit cantar lo Gloria,
Y 'ls cims de Jerusalem
Que son los cims de l'historia.

D'Aristotil y Plató
Tu visitares l'escola;
Yo 'l Jardi hont de Salomó
L'esperit encara vola,

Del gran Alexandre 'l brès
A Macedonia veurias;
Yo vegi lo de Moysès,
Yo adori lo del Messias.

Rigué als dos d'amor l'Estel,
Lo de la terra en Citeres
A tu, à mi l'amor del Cel
Sota les siries palmeres,

Y en la vora del Jordà,
Y en lo pou de Samaria,
Y en lo Tabor, hont brillà
Com lo sol al mitx del dia.

De Siloë yo en la Font
Begui, tu en la de Castalia;
Yo vegi 'l camp de Saron,
Tu 'ls d'Epidauro y Tesalia.

L'Himetto 't donà su mel,
Per fer ta bresca novella;
A mi me'n dava 'l Carmel;
Mes calia una altra abella.

Tu n'has fet de quant has vist
Un joyell de poesia;
Yo he trobat a Jesucrist,
Y en un llibre no hi cabria.

JACINTO VERDAGUER

Moi, le portail de Bethléem,
Où j'entendis chanter le *Gloria*,
Et les cimes de Jérusalem
Qui sont les cimes de l'histoire.

D'Aristote et de Platon
Toi, tu visitas l'Ecole;
Moi, le jardin où vole encore
L'esprit de Salomon.

Tu pus voir en Macédoine,
Le berceau d'Alexandre le Grand;
Moi, je vis celui de Moïse,
Et j'adorai celui du Messie.

A chacun de nous sourit l'étoile de l'Amour :
A toi, l'amour terrestre dans Cythère;
A moi l'amour du Ciel
Sous les palmiers syriens,

Et sur les bords du Jourdain,
Et au puits de Samarie,
Et sur le Thabor, où il brilla
Comme le soleil au milieu du jour.

Moi, je bus à la fontaine
De Siloë, toi à celle de Castalie;
Moi, je vis les champs de Saron,
Toi, ceux de Thessalie et d'Epidaure.

L'Hymette te donna son miel
Pour faire ton rayon nouveau;
A moi m'en donnait le Carmel,
Mais il fallait une autre abeille.

Toi, tu as fait, de tout ce que tu as vu,
Un joyau de poésie;
Moi j'ai trouvé, Jésus-Christ,
Et un livre ne le contiendrait pas.

HYACINTHE VERDAGUER.

A LA MORT

DE LA FILLA DEL FELIBRE ROUMIEUX, MAD. RAQUILLET

Felís *tot aucell*
Troba son niu bell, (1)
Son niuet de molsa ;
La bella Anaïs
Niá á 'l paradis
Que es sa patria dolsa.

L' hi cridá 'l Etern
Una nit d'hivern
É hi prengué volada;
Sonreya en son llit,
Com en l' infinit
L' estel de l'albada.

Oh bella Anaïs,
Dalt del paradís
No oblides ton pare,
L'espos, ni 'ls fillets,
Pobres orfanets
Que cercan la mare!

Puja á Deu l' encens
Del llorer inmens
Que á abrigar comensa
Dos pobles germans,
Assí 'ls Catalans,
Allà 'ls de Provensa.

SUR LA MORT

DE MADAME RAQUILLET, FILLE DU FELIBRE ROUMIEUX

Heureux, tout oiseau
Trouve beau son nid,
Son petit nid de mousse;
La belle Anaïs
A fait le sien au paradis
Qui est sa douce patrie.

L'Eternel l'y appela
Une nuit d'hiver,
Et elle y prit son vol;
Dans son lit elle souriait,
Comme dans l'infini
L'étoile de l'aube,

Oh! belle Anaïs,
Du haut du paradis
N'oublie pas ton père,
L'époux, ni les enfants,
Pauvres orphelins
Qui cherchent la mère!

A Dieu monte l'encens
De l'immense laurier
Qui commence à abriter
Deux peuples frères:
Ici, les Catalans,
Là-bas, ceux de Provence.

(1) Ces deux vers sont la traduction de la devise du poète Roumieux : *Chasque aucèu trovo soun nis bèu.* — Madame Raquillet avait été très mêlée aux débuts de la Renaissance félibréenne dans la maison hospitalière de son père, l'auteur de la *Rampelado*, qui habitait alors Beaucaire. Elle a été chantée par les premiers félibres, et en particulier par Paul Arène, qui lui a dédié *lis Estello negro*, et la plupart de ses odelettes provençales.

Jo que, en ton brès d'or
No posí cap flor,
La poso en ta fossa ;
Oh bella Anaïs,
Mentre al paradís
Renaixes félís,
Mes blanca y mes rossa.

JACINTO VERDAGUER,
FELIBRE.

Barcelona, 27 janer 1889.

Moi qui, dans ton berceau d'or,
Ne déposai aucune fleur,
J'en dépose une sur ta tombe,
Pendant qu'au paradis,
O belle Anaïs,
Tu renais heureuse,
Plus blanche et plus blonde.

HYACINTHE VERDAGUER
DU FÉLIBRIGE.

Barcelone, 27 janvier 1889.

FEUILLES MORTES

Je me souviens du jour où nous nous promenions
Sous le deuil des mornes ramures,
Alors que tes refrains, aux amoureux murmures,
Acclamaient les derniers rayons.

Les plaintes de l'automne, au fond de la vallée,
Semblaient des adieux déchirants;
La Nature mettait la pâleur des mourants
Sur la colline désolée.

Seuls, tes baisers semblaient plus frais et plus ardents
Dans l'amas des choses fanées,
Et tes refrains d'enfant, narguant les destinées,
Gazouillaient plus clairs sous tes dents.

Insouciant encor des grandes harmonies,
Gardant ton cœur folâtre et sain,
Tu chantais ta jeunesse et tu mis à ton sein
Un bouquet de feuilles jaunies.

Belles comme des fleurs, aux long bords dentelés,
Rougeâtres et presque odorantes,
Près de ton cou soyeux elles tremblaient, mourantes,
Au souffle des zéphirs ailés.

Elles étaient l'adieu, ces feuilles cramoisies,
De la splendeur des jours passés,
Des doux baisers d'amants, des chants de fiancés
Et des suprêmes poésies.

Elles gardaient au fond de leur vieil or vermeil
Le feu des passions éteintes,
Et, dans l'éclat du soir, elles avaient les teintes
Du ciel au coucher du soleil.

Je rêvais, amoureux des baisers que tu portes
Au coin de ta lèvre, blottis,
Mais baissant mes regards vers ton cœur, je sentis
L'âcre parfum des feuilles mortes.

Oh ! triste ! je crus voir ton sein, chère beauté,
Paré de reliques tombées,
D'immortelles, de fleurs funèbres dérobées
A quelque tombeau dévasté.

Et l'affreux souvenir en mon cœur fit entendre
L'adieu poignant des morts chéris,
Et je courbai mon front malgré les doux souris
De ta bouche enfantine et tendre.

HIPPOLYTE ROLLOT.

FEUILLES NOUVELLES

Viens, mignonne ! aimons-nous sous les brises plus pures,
Chantons nos désirs printaniers,
Et fêtons la campagne où les hauts marronniers
Couvrent leurs branches de guipures.

Les feuilles dentelant les arbres font sur eux
Un frais nuage d'un vert tendre ;
Au-dessous, l'herbe molle au toucher va s'étendre
Comme un lit pour les amoureux.

La rose, en jets de chair, fleurit sa tige dure ;
Tout est rose et frais sous nos pas.
Au penchant des coteaux, ne te semble-t-il pas
Qu'il a neigé de la verdure !

Joyeusement courons après les papillons,
Sans pitié pour les fleurs sous l'herbe,
Et dans tes blonds cheveux s'éparpillant en gerbe
Le soleil mettra des paillons.

J'arracherai pour toi les frêles fleurs ouvertes
De tous les buissons des chemins ;
J'inonderai ton front, tes yeux, ton cou, tes mains
D'un déluge de feuilles vertes.

Il léchera tes bras plus doux et plus rosés
Que la rose et que l'églantine,
Et, submergeant tes seins, l'abeille qui butine
Se trompera dans ses baisers.

Les fleurs noieront ta bouche, et si tu les étales
Pour sourire en me regardant,
Ta lèvre qui frémit à mon baiser ardent,
Gardera l'odeur des pétales.

Tu prendras la fraîcheur des rameaux, la gaîté
Des buissons que la rose enchante ;
Ta gorge aura l'attrait des verts fourrés où chante
L'oiseau grisé de fruits d'été.

Ah ! vivons ! Des baisers tout va rompre les jeûnes ;
L'amour se réveille au beau temps ;
Mignonne ! nous aussi, nous sommes le printemps,
Puisque nous sommes tous deux jeunes.

Si les feuilles sortant des bourgeons veloutés
Se gonflent de nouvelles sèves,
Nos cœurs ne sont-ils pas gonflés de nouveaux rêves
Et de nouvelles voluptés ?

HIPPOLYTE ROLLOT.

LA LANGUE UNIVERSELLE

D'APRÈS LE CAPITAINE ROVERE

En février dernier, paraissait à Casal, et datée de Milan, une brochure de vingt pages, *Lingua e Città Internazionali, per Alberto Rovere*, qui, par sa curiosité même, devait bientôt donner carrière aux commentaires les plus inattendus. Quoique la thèse qu'elle expose ne soit qu'un rêve, dans sa forme présente, ce rêve, éclos spontanément dans la pensée d'un officier d'État-major italien, et qui, faisant partie des desiderata du Félibrige, avait été exprimé comme tel par Anselme Mathieu et Lucien Geoffroy, démontre l'expansion croissante du mouvement et de l'idéal félibréen.

Que veut le capitaine Rovere? Faire du provençal la langue internationale, et de Monaco neutralisé un centre de hautes études félibréennes, un siège de congrès universels. Le promoteur de cette idée fait partie d'un groupe d' « associés » que le Félibrige a su conquérir en Lombardie. L'idée latine, constamment exaltée dans nos fêtes, nous a gagné peu à peu tous ses partisans d'au delà des Alpes. Nous pouvons, dès lors, pressentir le jour où l'influence, ayant disparu, qui tend à lancer ce pays dans l'orbite de l'Allemagne, « nous irons célébrer joyeusement, comme dit Mistral, nos mystères mithriaques dans les plus belles cités d'Italie. »

Une propagande pleine d'entrain de la brochure du capitaine Rovere, a été faite récemment par les autorités félibréennes. Deux ou trois excellents articles ont attaché le grelot dans Paris : celui de Paul Arène d'abord, au *Gil-Blas*, puis ceux d'Albert Tournier (*Mois Cigalier* et *Nouvelle Revue Internationale*), de Jean Monné (*Lou Félibrige*), etc. On s'est agité beaucoup pour et contre, si bien que la jolie thèse italienne est actuellement la proie des irrévérencieux chroniqueurs.

Avant de discuter le plan du capitaine, je ne saurais mieux l'exposer qu'en en prenant le résumé dans la spirituelle chronique de Paul Arène.

« Le capitaine Alberto Rovere, guerrier érudit et lettré, s'est aperçu qu'il existait de notre côté des Alpes une langue harmonieuse et superbement colorée,

qui n'est pas la langue française, mais qui, comme l'a si bien dit M. Jules Simon, maître incontesté en l'art d'écrire, est *une* langue française. Et, au lieu de la considérer comme une quantité négligeable, respectueux des œuvres de Dieu, ainsi que des legs de l'histoire, bien loin de vouloir la détruire, il recherche à quelle œuvre utile elle pourrait encore servir.

« Les Marseillais, qui parlaient trois langues autrefois, et que le malheur des temps a, pécaïré ! réduits à se contenter de deux, ont résolu la question en employant concurremment le provençal et le français. Té ! on n'a jamais trop de langues pour dire tout ce qu'on veut dire. Et puis, cela n'est pas plus bête que de s'obstiner à une langue prétendue unique, mais qui, presque toujours, se double d'un patois grossier dans les campagnes, et, dans les villes, d'un ignoble argot.

« Mistral avec *Mireille*, et, après *Mireille*, avec *Calendal*, *Nerte*, *les Iles d'or;* Théodore Aubanel, avec les *Filles d'Avignon*, la *Grenade entr'ouverte ;* Roumanille avec ses contes et ses vers d'une bonhomie Lafontainienne; Félix Gras avec son *Romancero*, ses *Charbonniers*, sa *Tolosa ;* bien d'autres encore depuis trente ans ont pratiquement démontré, dans la mesure de leur pouvoir, comme quoi le provençal est encore bon à quelque chose.

« Le capitaine rêve mieux pour lui.

« De tout temps, nous dit-il, on reconnut la nécessité, au moins pour la « diplomatie et le commerce, d'une langue internationale. » Après le latin et l'espagnol, le français fut longtemps accepté. Mais voici que quelques nations, l'Allemagne en tête, rechignent. « Il est donc urgent de chercher une langue « qui puisse être employée par tous sans blesser l'amour-propre de per- « sonne. »

« Laissant de côté le *volapük* du Badois Martin Schleyer et le *Blaia Zimmondal* du docteur Meriggi, de Pavie, le capitaine la trouve tout de suite, cette langue. Et vous la devinez ? C'est le provençal ? Comment diable n'y avions-nous pas pensé plus tôt ? »

« Cette langue, aujourd'hui parlée, ou du moins comprise, de dix ou douze « millions d'hommes, et apte à exprimer n'importe quel sentiment et n'importe « quelle idée, a tous les drois acquis pour devenir langue internationale.

« Etant fille du latin, elle est sœur du grec moderne, des langues italienne, « espagnole, portugaise et roumaine ; elle est proche parente de l'allemand et « de l'anglais, et, comme celles-ci, comme le celte, le lithuanien, l'arménien, « l'ancien persan, l'ancien indien ou sanscrit, elle tient au tronc linguistique « arien ou indo-européen.

« Elle offre, en outre, cet avantage que, n'appartenant en propre à aucun « grand Etat constitué, elle sera plus facilement acceptée des diverses puis- « sances. »

« Mais une langue ne suffit pas ; il faut encore une ville.

« Eh bien ! et Monaco — décidément on trouve de tout dans notre bienheureuse Provence — Monaco appelée *Monœcum* par les Romains et que ses habitants appellent *Mounègue*, n'est-elle pas précisément à souhait ?

« Monaco, de son côté, possède tout ce qu'on peut désirer pour en faire la « ville internationale. La température en est douce, le climat constamment « tiède et bénin ; une riche végétation y rend agréable le séjour, surtout au « bord de la mer... »

« Quel meilleur endroit, je vous le demande, pourrait-on choisir pour y installer une école normale d'où le provençal, étudié par des jeunes gens de tous les pays, se répandrait ensuite dans le monde entier ; une Académie des lettres, destinée à maintenir la pureté de ce beau langage ; une Académie des sciences, qui traduirait, toujours en provençal, les publications nouvelles ; une exposition, un institut commercial, un institut industriel, une académie navale et surtout un congrès permanent, composé des représentants de chaque peuple faisant partie de l'Union, lesquels, rédigeant les traités et aplanissant les différends qui pourraient s'élever de nation à nation, délibéreraient en provençal et seraient comme le conseil des Amphictions de ces Etats-Unis d'Europe.

« Car, M. Alberto Rovere a tout prevu, même que Monaco serait port franc et la couleur de son drapeau, blanc et rouge, aux couleurs de France et d'Italie. » — Paul Arène, *Gil Blas*, du 8 mars.

Voilà donc succinctement la thèse de l'officier italien. C'est un beau rêve, et qui ne me surprend qu'à demi, parti du groupe très zélé de nos associés lombards. A côté du capitaine Rovere, M. Luigi Bussi, qui est, avec Enrico Cardona, de Naples, et Luigi Zuccaro, de Novare, un des premiers initiateurs de l'Italie au Félibrige, publie, voilà trois ans, un petit almanach, l'*Iride*, où sont exaltés nos grands poètes, dans leur vie et dans leurs œuvres, cependant qu'une jeune et radieuse trouveresse, mademoiselle Maria Licer, traduit *Nerto* en des vers qui ont la grâce fuyante de l'Arioste et sa joie lumineuse. Il y a chez eux l'atavisme des Lanfranc Cigala, des marquis Malaspina, des Sordello de Mantoue, et autres *trobadors*.

Le provençal, idiome international des peuples latins, langue méditerranéenne, c'est déjà un songe à peu près réalisé. La langue d'Oc, depuis des siècles, promenée et comprise de la *Huerta* de Valence aux Echelles du Levant, sur la côte africaine comme sur la mer de Gascogne, a pénétré tous les idiomes que le grand lac latin a façonnés à son rythme éternel. N'est-ce pas

elle qui répandait, aux sombres jours du moyen âge, la civilisation avec la poésie, par la voix de ses troubadours ? N'est-ce pas elle qui, longtemps proscrite et vaincue, est revenue, vivace, apporter la lumière, comme un soleil qu'avait englouti l'horizon ?...

L'attrait mystérieux de ce vieux parler de Provence n'a pas fini son rôle ! Sa beauté seule est un puissant philtre d'amour. Même aux longs jours de son obscurité, des voix s'élevaient, isolées, pour regretter sa gloire. A l'occasion d'un opéra languedocien joué devant Louis XV, Grimm écrivait à Diderot que si le provençal eût été préféré au parler d'Oïl, pour notre langue nationale, la France aurait le plus bel idiome de la race latine.

Plaignons-la moins, la langue d'Or. Elle a retrouvé une part de son ancien lustre. Il s'agit, maintenant, pour elle, de faire respecter les conquêtes de ses Félibres. L'heure approche où l'on comprendra tous les bénéfices que trouve la patrie française dans la survivance de cet instrument admirable dédaigné trop longtemps, qui, de Bayonne à Vintimille, est encore le plus indestructible témoin de son unité. Transition facile du français avec le catalan, aux Pyrénées, avec l'italien aux Alpes-Maritimes, la langue d'Oc est le plus puissant agent de naturalisation des étrangers qui adoptent notre pays. Sait-on bien que les Piémontais qui viennent à Marseille, ne parlent plus que le provençal, après deux générations ?...

Quoique transitionnelle pour le Midi de la France, entre l'Italie et l'Espagne, la langue provençale est néanmoins foncièrement différente de tous les parlers qui l'entourent. C'est ainsi que Monaco et le comté de Nice, où s'impriment, depuis deux cents ans, des *Noëls provençaux*, ont toujours été terres provençales. Mistral est allé le leur apprendre, voilà dix ans. On ne prenait plus garde aux formules presque rhodaniennes des poètes niçards. Mais les penseurs italiens ne s'y méprenaient pas. J'en ai trouvé la preuve dans la correspondance de Cavour, qui estimait les populations de ce paradis terrestre, françaises de race et de langue.

Remercions donc le capitaine Rovere d'avoir vu, dans ce glorieux parler, qui déjà fut, en quelque sorte, international, à l'âge d'or des siècles provençaux, un instrument de paix et d'union universelles. Et confirmons d'abord, (pour être plus sûrs d'atteindre à ce beau rêve), son adoption par les peuples latins. Nul ne sait ce qui est réservé à la race dont le monde a reçu l'enseignement du beau. Mistral s'est fait pour nous son historien et son prophète :

« Avec ta chevelure dénouée — aux souffles sacrés du Thabor, — tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie ; — tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle ; — tu es la trompe qui publie, — et la main qui jette le grain.

« Relève-toi, race latine, — sous la chape du soleil ! — Le raisin brun bout dans la cuve, — et le vin de Dieu va jaillir. »

Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo doù souleù !
Lou rasin brun boui dans la tino,
Lou vin de Dieù gisclara leù.

PAUL MARIÉTON.

DISCOURS DE FRÉDÉRIC MISTRAL

A LA SAINTE-ESTELLE D'AVIGNON

(*Traduit du Provençal.*)

MESDAMES, MESSIEURS ET GAIS CONFRÈRES,

Grâces à sainte Estelle! et merci à vous tous! nous voici rassemblés, la bouche fraîche et barbe à barbe, en face de ce pont célèbre d'Avignon, où l'on n'a pas toujours dansé, quoi qu'on en dise : il y aura bientôt sept cents ans, la république avignonaise y tint tête trois mois aux 70.000 hommes du roi de France Louis VIII, qui voulait, avant l'heure, dominer sur le Rhône.

Nous voici attablés, les Parisiens, les Provençaux, maintenant tous unis dans la vénération des grandes souvenances d'une même patrie, au pied de ces tours anciennement bâties par les papes français, au temps de Laure et de Pétrarque, au temps où les galères de notre reine Jeanne s'amarraient aux rives de cette Barthelasse.

Et nous voici en fête, dans cette île félibréenne, encore frémissante des chansons d'Aubanel que les cigales nous redisent, au soleil nous voici, entre les arbres du terroir, pour traiter les questions de notre Gai-Savoir, avec l'indépendance qui appartient aux poètes.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ce qui fait si agréable, ce qui fait si plantureuse notre charmante France, c'est cette diversité de territoires et de races, de mœurs et de costumes, de constructions et de langages qui la varient à plaisir, et qui la variaient autrefois, bien plus encore. Toutes les différences ou particularités que la nature avec l'histoire ont marquées et gravées dans ses provinces sœurs, sont autant de racines qui fortifient l'arbre, sont autant d'éléments qui enrichissent la sève, autant de sources qui alimentent sa vie, sa verdeur, sa gentillesse ; oui, sont autant de liens qui attachent à la France les peuples qui y vivent, et autant de vertus qui la maintiennent immortelle.

Seulement, et voici le point aigu, une espèce de gens s'est multipliée en France depuis quelques cents ans, depuis Louis XIV, laquelle, pour aplanir les voies au centralisme, autant vaut dire au despotisme, ou par un rêve d'uniformité mesquine, s'opiniâtre à châtrer de toutes les façons le libre développement, la floraison joyeuse des branches de cet arbre.

Une population de petits messieurs, de niais, bien administrative et bien vidée de moelle, où tous les vêtements se taillent sur la coupe des magasins du Louvre, et où tous les cerveaux au même moule se pétrissent, une France en un mot faite de telle sorte que, de Paris là-haut, en disant *oremus* avec un fil télégraphique, tous répondent *amen :* voilà l'idéal de ces cuistres.

Et savez-vous la marche ? Pour arriver plus tôt à leurs fins insensées ou mal intentionnées, ils cherchent, de plus en plus, à nous arracher du cœur la fibre la plus intime de notre personnalité, qui est notre langue maternelle.

Heureusement, à l'heure où ils criaient déjà que la pauvre était morte, et au moment où les bourgeois, les poseurs et les imbéciles, la poussaient du pied comme un embarras, tout à coup, vous le savez, est sorti pour la lutte et pour la résistance, est sorti de la terre, l'œil éveillé et agitant ses ailes, le génie autochtone appelé Félibrige.

Or, pour ceux qui méconnaissent le grand côté moral du Félibrige, et pour ceux également qui ne veulent pas comprendre l'abâtardissement, le mal que produit chez un peuple l'abandon de sa langue, nous allons citer un exemple.

Ce printemps, un jour, nous revenions de Saint-Remy, avec Marius Girard, notre ami et collègue, qui avait voulu nous accompagner... et, tout en dévalant à travers les Jardins, ces frais Jardins de Saint-Remy, si bien binés, si bien tenus par leurs *masiers* laborieux, avec leurs brunes filles qui arrosent, les pieds nus, et qu'on voit rire à l'abri des cyprès, — le long du chemin, vous dis-je, nous atteignîmes deux petites qui venaient de l'école.

— Eh! bien, leur fîmes-nous, vous rentrez, mignonnes?

— *Oui, monsieur*, nous répondirent-elles en français.

— Vous êtes peut-être de quelques *mas*, par là dans les Jardins?

— *Oui, monsieur, nous restons à la campagne.*

— Et que font vos parents?

— *Ils sont jardiniers, monsieur.*

— Ah! ça, leur dis-je alors, est-ce que vous parlez toujours français comme cela, mes belles?

— *Toujours, monsieur... A l'école, vous saurez, on nous défend de parler patois.*

— Même dans la rue?

— *Oui, même dans la rue.*

— Même dans vos maisons?

— *Même dans nos maisons.*

— Alors, vous parlez français à vos pères, à vos mères?

— *Oui, nous parlons français à nos papas et à nos mamans.*

— Et vos parents, est-ce qu'ils vous parlent français, aussi?

Là, les petites se mirent à rire.

— *Oui*, dit ensuite une d'elles. . *seulement ils lui donnent de fameux coups de pied.*

— Pauvres gens! mais, voyons, puisque vous êtes jardinières et que vous devez

souvent entendre parler de jardinage, pour dire *un coucourdoun* en français, comment dit-on ?

Les écolières se regardèrent, puis : *Cela,* dirent-elles, *on nous l'a pas encore appris.*

— Et les *faiòu baneto?* les figues *bourjassoto,* les *cebo renadivo,* le *bajan,* le *cachat,* quel est leur nom français ?

— *Peuh!* fit la plus grande d'un petit air prétentieux, *tout ça, ce sont des choses que nous voulons pas savoir... Quand nous aurons nos brevets, nous serons pas si bécasses de nous faire jardinières.*

— Et que ferez-vous ?

— *Ho! ho! nous quitterons ce pays-ci, où les gens ils sont grossiers, où l'on a un mauvais acccent...*

— Et où irez-vous, mignonnes ?

— *Nous irons à Lyon, où l'on parle français, que ça fait plaisir d'entendre, et puis nous nous ferons receveuses des postes ou bien institutrices.*

Voilà, Messieurs et Mesdames, un document vivant, que nous avons cueilli sur place, avec notre ami Girard qui peut vous le certifier, de la bouche innocente de deux enfants de ferme, dans ces jardins Saint-Remyens, là-bas, parmi ce peuple si provençal, si gai, d'où est sorti le bon et populaire Roumanille, comme il nous l'a raconté, lui, tout débonnairement, dans sa langue rustique :

En un *mas* qui se cache au milieu des pommiers,
Un beau matin, au temps des aires,
Je suis né d'un jardinier et d'une jardinière
Dans les jardins de Saint-Remy.

Oui, mon beau Roumanille, enfant de *mas*, toi comme moi, voilà pourtant la graine qui, à l'heure d'aujourd'hui, sort dans les terres bibliques où nous allions cueillir, toi tes « Pâquerettes », moi l'amour de Mireille!

Étonnez-vous après, puisqu'à leurs jardinières nos jardins ne plaisent plus, que tant de belles pêches se gâtent sur la plante, qu'il y ait tant de filles qui ne se marient pas, que le pays se dépeuple, et que, par une loi invincible et fatale, viennent les Piémontais, les Génois, les Italiens, remplacer en Provence les enfants de la terre qui ne veulent plus la remuer, les fils de nos pêcheurs qui ne veulent plus prendre la mer, tous les bambins des ouvriers qui veulent être des messieurs!

Mais comme nous pourrions être suspect dans la question, écoutez ce que dit un membre du Grand Conseil de l'Instruction publique, M. Michel Bréal, dans son livre intitulé : *Quelques mots sur l'instruction publique en France* :

« L'élève qui arrive à l'école parlant son patois est traité comme s'il n'apportait rien avec lui ; souvent même on lui fait un reproche de ce qu'il apporte, et on aimerait mieux la table rase que ce parler illicite dont il a l'habitude. Rien n'est plus fâcheux et plus erroné que cette manière de traiter les dialectes. Loin de nuire à l'étude du français, le patois en est le plus utile auxiliaire. On ne connaît bien une langue que quand on la rapproche d'une autre de même origine... Introduisez le français, tout en respectant le dialecte natal... L'enfant se sentira fier de sa province, et n'en aimera que mieux la France. »

Et plus loin : « D'autres ont sans doute éprouvé, comme moi, un sentiment

qui m'a souvent saisi, quand je causais avec des gens ayant reçu l'instruction de nos écoles primaires. On dirait que leur existence morale a été déracinée; ils n'appartiennent plus ni à la campagne ni à la ville, ni au peuple ni à la bourgeoisie. Dépaysés chez eux, il n'y a guère que l'administration ou l'armée qui puisse encore leur servir de patrie. Aussi, les voit-on déserter sans peine une commune qui n'est pas plus la leur que les trente mille autres de la France. Une instruction incolore et uniforme en a fait d'avance des agents de l'autorité centrale. »

Vous le voyez donc, Messieurs ! la prétention que nous avons de faire respecter le provençal dans les écoles, n'est pas, comme veulent le dire les ennemis du Félibrige, une idée rétrograde ni anti-française. C'est, au contraire, le seul moyen de conserver et de répandre, par tous les coins et recoins de la terre de France, cet attachement, cet enthousiasme provincial et communal, qui seul peut donner la vie à la province, comme il donna, jadis, la liberté à la Suisse, l'indépendance à l'Amérique, la Renaissance à l'Italie, et le pontificat de toute gloire humaine à la merveilleuse Grèce !

O vous, esprits éclairés, esprits larges, hommes d'État et de gouvernement, hommes de cœur et d'énergie, qui venez voir aujourd'hui, qui aujourd'hui pouvez savoir ce que demandent les félibres, aidez-nous dans cette œuvre de rénovation et de franchise nationale !

O vous autres, félibres de Paris et de partout, et vaillants frères Cigaliers, qui, généreusement, vous êtes donné pour but le dégourdissement de notre beau Midi ! vous, Sextius Michel, qui, maire de Paris, vous faites une gloire, vous faites un devoir de commander notre avant-garde; et vous, Henri Fouquier, qui, prenant du bon côté nos ingratitudes, faites chanter sans cesse votre cigale d'or sur nos oliviers ! ô artistes, ô poètes, savants et lettrés, députés et ministres, tous les patriotes, soyez les bienvenus ! Buvez, avec nous autres, à notre coupe fraternelle, ainsi que font, à la Noël, les enfants de la maison, et chantons tous d'une voix :

Coupe sainte,
Et débordante,
Verse à pleins bords,
Verse à foison
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts !

A MADEMOISELLE THÉRÈSE ROUMANILLE,

REINE DU FÉLIBRIGE

Les Angles, 30 janvier 1889.

Je reçois la *Revue* et j'en parle à mon aise,
Reine! je serais fier d'être votre vassal;
Mais ma plume, vouée à la prose française,
Risquerait de faillir dans le vers provençal...

Je sais lire, du moins: quel ravissant régal!
Et pour nos troubadours quelle charmante thèse!
Qu'il est doux cet hommage à l'aimable Thérèse,
Où chaque vérité devient un madrigal!

Vous ajoutez encore au trésor de famille;
L'harmonieux trio vous fraya les chemins;
Votre oncle aux *Charbonniers* donna des parchemins;

Votre mère servit de modèle à sa fille;
La source de Vaucluse et le pont des Romains
Répètent aux échos le nom de Roumanille.

A. de Pontmartin.

EN FAMILLE

Ce soir, dans la grand'salle au plafond de solives.
Qu'éclairent largement des cires à foison,
Armés, casqués, et tous portant même blason,
On peut voir attablés d'immobiles convives.

Parmi les clairs reflets des vaisselles massives,
Legs des pères aux fils, orgueil de la maison,
Un paon, royal oiseau, flanqué de venaison,
Déploie en éventail sa roue aux gemmes vives.

— Et de ceux qui sont là, nul ne mange ou ne boit,
Qu'un vieillard, l'air farouche ; il semble que ce soit
Un chêne foudroyé désormais sans ramures :

C'est le dernier, l'aïeul ; débris des jours anciens,
Ayant vu, deuil à deuil, s'en aller tous les siens,
Au souper de famille il asseoit leurs armures.

BORRELLI.

LOU TESTAMEN DOU CRABÉ.

Triste ou gay, arriban au port,
Qu'ey bis, à l'hore de le mort,
Praube e riche, pauruc e brabe :
Mes nad n'es partit au segrat
D'un pas auta deliberat
Com lou Crabé d'Artiguenabe.

Lou loun dou plach, sé com matin,
Biü, cabourut e libertin,
Lou bestia que bagaboundabe;
Et, qu'ou sequibe, gauyoulet.
Touts que connechem lou chiület,
Dou boun Crabé d'Artiguenabe!

Dou hasard maynatye perdut,
A l'entène, qu'ere badut,
Com un crabot, aus tucs dou Gabe;
Boussut d'esquiaü, de pet belut,
Nade Gouye n'auré boulut
Dou boun Crabé d'Artiguenabe.

Et qu'en abé près soun partit
E n'en perdé pas l'appetit :
Mesture ou pan, com se troubabe,
Un boun bourrat, un yas de hey,
E qu'ere counten com un rey,
Lou boun Crabé d'Artiguenabe.

Mes l'atye que l'a fatiguat
Et lou praube homi, tout plegat,
Cade your me bas que chiülabe.
— « Amic, s'es disé, que t'en bas!
Arregla que cau lous ahas
Dou bielh Crabé d'Artiguenabe! »

LE TESTAMENT DU CHEVRIER

Triste ou joyeux, arrivant au port,
J'ai vu, à l'heure de la mort,
Pauvre et riche, peureux et brave;
Mais nul n'est parti pour le cimetière
D'un pas aussi résolu
Que le chevrier d'Artiguenave.

Le long des haies, soir et matin,
Vif, capricieux et libertin,
Le bétail vagabondait.
Lui, le suivait joyeusement
Nous connaissions tous le sifflet
Du bon chevrier d'Artiguenave.

Du hasard enfant perdu,
A l'entendre il était né
Comme un chevreau, aux monts du Gave;
Bossu d'échine, la peau velue,
Pas une fille n'eût voulu,
Du bon chevrier d'Artiguenave!

Il en avait pris son parti
Et n'en perdait pas l'appétit
Pain ou meture, selon la rencontre,
Un bon coup de vin, un lit dans les foins,
Et il était content comme un roi,
Le bon chevrier d'Artiguenave.

Mais l'âge l'avait fatigué
Et le pauvre homme, tout ployé,
De jour en jour sifflait plus bas :
— « Ami, se disait-il, tu t'en vas...
Il est temps de régler les affaires
Du vieux chevrier d'Artiguenave! »

Au dou Dubert un cop estat :
— « Noutari, de mí boulountat
Chens gran papé tout que pot cabe.
Escribetz tout bien claramen ;
Asso qu'es doun lou testamen
Dou bielh Crabé d'Artiguenabe :

» You n'ey yamès panata rrey.
De doutze crabes, per tout bey,
Que souy meste, ou meleu esclabe;
E com le mort pen sus lou peü,
Partatye que hey dou troupeu
Lou bielh Crabé d'Artiguenabe !

« Dus, per le huche; au houssedou,
Dus crabes ; dus, au sounedou ;
A bous que balhi le mé brabe!
Dus, au Reyen qui cantera ;
Tres, au Curé, per enterra
Lou bielh Crabé d'Artiguenabe ! »

Malau que cad. Bin lou Curé.
— « Sustout! que ne manquin d'arré ;
Tan baü lou crabé, tan le crabe! »
Aco dit, l'amne qu'a boulat
E prou darré cop qu'a chiùlat
Lou bielh Crabé d'Artiguenabe!

ISIDORE SALLES
(Gascounhe)

Arrivé chez le notaire :
« Maître, pour contenir ma volonté,
Un grand papier est inutile :
Ecrivez tout bien clairement.
Ceci est le testament
Du vieux chevrier d'Artiguenave :

« Je n'ai jamais rien volé;
De douze chèvres, pour tout bien,
Je suis le maître ou plutôt l'esclave;
Et comme la mort lui pend sur le poil,
Il fait le partage de son troupeau,
Le vieux chevrier d'Artiguenave!

» Deux pour la bière ; pour le fossoyeur
Deux chèvres ; deux au sonneur ;
A vous, je donne la plus brave!
Deux au Régent qui chantera;
Trois au curé, pour enterrer
Le vieux chevrier d'Artiguenave ! »

Il tombe malade. Vient le curé. [rien!
— « Surtout qu'elles ne manquent de
Tant vaut le chevrier, tant vaut la chè-
Ceci dit, son âme s'envola [vre! »
Et pour la dernière fois il a sifflé
Le vieux chevrier d'Artiguenave!

I. S.

LA GARDEUSE D'ABEILLES

A F. MISTRAL.

Jeannette, au cotillon mauve,
Au front embroussaillé d'or,
A laissé l'escadron fauve
Des Rûches prendre l'essor.
— Pour emplir ta pannerette
De bon miel blond et sucré,
Garde les Abeill's, Jeannette !
Garde les Abeill's au pré.

Sonnez, trompes et trompettes !
Pour faire honneur au festin,
Elles ont mis, les Avettes,
Leur corset de bon matin.
Y-en a tant, que la fleurette
D'avance a le cœur serré...
— Garde les Abeill's, Jeannette !
Garde les Abeill's au pré.

Dans sa toilette de ville,
Laisse en paix le Papillon,
Ce Muscadin inutile,
A qui manque un aiguillon.
La Cigale avec sa strette
Fait : xit-xit ! au désœuvré...
Garde les Abeill's, Jeannette !
Garde les Abeill's au pré.

Tes Avettes les plus folles
Obéissent à ta voix ;
Pour un peu les Bestioles
Se poseraient sur tes doigts ;
Mais gare ! L'amour te guette ;
Et plus d'une en a pleuré...
Garde les Abeill's, Jeannette !
Garde les Abeill's au pré.

HENRI D'ERVILLE.

LI GAU-GALIN

Lou rouge es lou sang, lou rouge es la vido:
A travès di blad, dins l'or e lou pan,
Li fièr gau-galin mounton de dous pan...
Lou rouge es la vido,
Lou rouge es lou sang!

La coulour de sang es dins la naturo:
Lou soulèu divin tout en cabussant
Nous laisso l'espèr en fiò pèr deman...
Es dins la naturo,
La coulour de sang!

Gau-galin de sang, pamens fasès taco
Dins l'obro de Diéu, entre lis uman:
Ai vist de sóudard un inmènse camp...
De-fes fasès taco,
Gau-galin de sang!

Lou rouge es lou sang, lou rouge es la vido,
Erias bèu, sóudard, dins li blad daurant,
Mai dintre li blad ai ausi : pin! pan!
Lou rouge es la vido,
Lou rouge es lou sang!

LOUIS ASTRUC.

Au camp dóu Pas-de-l'Ancié, Mai, 88.

LES COQUELICOTS

Le rouge c'est le sang, le rouge c'est la vie : à travers les blés, dans l'or et le pain, les fiers coquelicots montent de deux empans. .

Le rouge c'est la vie, le rouge c'est le sang!

La couleur de sang est dans la nature : le soleil divin, tout en trébuchant, nous laisse l'espoir en feu pour demain...

Elle est dans la nature, la couleur de sang!

Coquelicots de sang, cependant vous entachez l'œuvre de Dieu, parmi les humains : j'ai vu un immense camp de soldats...

Parfois vous entachez, coquelicots de sang!

Le rouge c'est le sang, le rouge c'est la vie : vous vous étiez beaux, soldats, dans tes blés dorés, mais dans les blés j'ai entendu : pin! pan!

Le rouge c'est la vie, le rouge c'est le sang.

L. A.

Au camp du Pas-des-Lanciers, Mai, 88.

BRIZEUX ET LES FÉLIBRES

Brizeux, dont on a inauguré à Lorient la statue, en septembre, fut un fervent ami des lettres méridionales et l'un des poètes qui encouragèrent avec le plus d'ardeur les débuts du félibrige.

Toute son œuvre, d'ailleurs, est vivifiée par le sentiment profond de l'amour du pays natal, dont il portait si haut le culte. On sait qu'il composa une partie de ses œuvres en langue bretonne.

Aussi, lors de leurs premières fêtes, données à Arles, les Cigaliers mirent-ils au concours l'éloge de Brizeux, pour témoigner de leur reconnaissance au poète de *Marie*, qu'ils considéraient comme un véritable précurseur du provincialisme littéraire.

Avant même la fondation officielle du félibrige (21 mai 1854), il avait voulu apporter son appui à la première tentative qui précéda la réunion du castel de Fontségugne. Le 21 août 1853, dans le congrès qui se tint à Aix sous ce nom « *Roumavage di Troubaire* », il adressa à Roumanille, (dont il traduisit, peu après, plusieurs poèmes, en breton), l'admirable poésie que nous publions plus loin, pour affirmer bien haut ses sympathies à la cause méridionale.

Cette lettre accompagnait son envoi :

« Monsieur, l'excellente âme qui brille dans vos vers inspire aussi vos lettres et toutes vos actions.

Pour justifier un peu les sympathies que vous m'avez conciliées chez vos frères en poésie de Provence, j'envoie au *Roumavage di Troubaire* ce chant bardique. Lus par vous, ces vers, venus de l'Ouest, peut-être ne seront pas durs aux oreilles du Midi.

» Comme j'ai défendu ma langue et ma race, vous défendez la vôtre : mon cœur est avec vous tous.

» A vous, cher monsieur, mes sentiments tout particuliers.

« A. Brizeux. »

AUX POÈTES PROVENÇAUX

A leur réunion du 21 août 1853.

I

S'il me vient un appel de ma terre natale,
Soudain j'accours, pieux chanteur;
Ainsi parmi vos rangs, convié, je m'installe
En esprit du moins et de cœur.

II

Oh ! quand l'Art réunit ses enfants magnanimes
Dans un synode harmonieux,
Avec des flots de vin coulent des flots de rimes
On dirait un banquet des dieux.

III

Ici, chantons d'abord LUI, la cause des causes;
Puis les juges du Gai-Savoir,
Les Dames, l'Art enfin, qui mène aux grandes choses
Et les reflète en son miroir.

IV

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes;
Moi je n'ai que la lande en fleurs :
L'un, symbole élégant de la paix et des fêtes;
L'autre, symbole des douleurs.

V

Unissons-les, amis! — Les fils qui nous vont suivre
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts;
Aucun ne redira le son qui nous enivre,
Quand nous, fidèles, nous mourrons...

VI

Mais peut-elle mourir, la brise fraîche et douce?
L'aquilon l'emporte en son vol,
Et puis elle revient légère, sur la mousse :
Meurt-il le chant du rossignol?

VII

Non, tu ranimeras l'idiome sonore,
Belle Provence, à son déclin;
Sur ma tombe, longtemps doit soupirer encore
La voix errante de Merlin.

VIII

Mères, tout en filant, apprenez à vos filles
Les mots antiques du pays;
Dans les champs, sur les flots, prudents chefs de familles,
A ce miel nourrissez vos fils.

IX

La langue du pays, c'est la chaîne éternelle
Par qui sans effort tout se tient;
Les choses de la vie, on les apprend par elle;
Par elle encore, on s'en souvient.

X

Un mot dit en passant vous fait trouver un frère;
Joyeux, on l'aborde en chemin :
« Vous êtes de mon bourg ! vous connaissez ma mère! »
Et la main vient serrer la main.

XI

Nature, oh! quels accords sous tes bois, sur tes plages,
Pour célébrer le Roi du Ciel!
L'homme aussi doit avoir mille et mille langages
Dans le concert universel.

XII

Sur ce thème mes vers sans fin voudraient éclore,
Mais aux savants rimeurs leurs tours ;
Assez qu'ils aient admis sur la terre de Laure
Le barde près des troubadours.

AUGUSTE BRIZEUX.

Paris.

A l'inauguration de la statue de Brizeux, on a entendu deux pénétrants discours de MM. Renan et Jules Simon. L'Académie-Française était encore représentée par M. François Coppée, qui a récité de beaux vers. Parmi les autres poètes entendus, nous citerons M. Eugène Le Moüel, l'auteur des *Bonnes Gens de Bretagne*, un livre où semble avoir passé l'âme triste et douce du chantre de *Marie*, un livre de breton : forme pure comme la nostalgie résignée qu'elle exprime. En voici quelques fragments :

O Bardes d'autrefois! ô Cloarecs errants !
Vous qui, par les chemins de l'ancienne Bretagne,
Alliez chantant des soñn, chanteurs indifférents
Aux ardeurs de la plaine, au vent de la montagne...

Pendant les nuits d'hiver où Brizeux serait seul,
Autour de votre fils, accourez, ô poètes,
Et doucement portés sur les plis du linceul,
Tournez autour de lui comme un vol de mouettes!

Venez chanter pour lui sur la terre qui dort,
Ainsi que vous chantiez, autrefois, aux veillées!
Et que Merlin, l'ancêtre, avec sa harpe d'or
Tienne auprès de Brizeux, vos âmes éveillées!

. . . . . .

Mais s'ils n'y sont pas tous, ceux qui restent diront,
C'est justice ! — Il fallait que notre Brizeux vive...
Et les Bretons têtus auraient le rouge au front
D'oublier ce Breton dont la foi fut si vive !

La foi dans l'avenir de ce pays si vieux
Que l'éternel granit se creuse au seuil des portes,
Que sous chaque buisson reposent des aïeux
Et que l'eau de la mer couvre des cités mortes !

La foi dans l'avenir de ce peuple si dur
Qu'il suffit du pain noir pour lui garder sa force,
Et si doux qu'il ne faut qu'un peu d'idéal pur
Pour conserver la sève en sa robuste écorce !

. . . . . .

O poète d'Arvor, te voici revenu !
Regarde autour de toi : C'est la terre Bretonne !
Poète d'Arzanno, c'est le pays connu,
Les landiers aux fleurs d'or sous le ciel monotone !

Jeunes filles de Scaer et des bords de l'Ellé,
Enfants en coiffe blanche ainsi qu'était Marie,
Pour rappeler sa lande au poète exilé
Apportez un bouquet de bruyère fleurie...

Le voici revenu ! — Marins et paysans,
C'est pour vous qu'on a mis en ce lieu son image ;
Votre barde vaut mieux qu'un salut de passants,
Allez parfois à lui comme en pèlerinage !

En guise de conclusion, — car quelle plus évidente preuve de la persistance du sentiment de race, que de telles manifestations ! — voici un des hommages félibréens adressés à Brizeux, que nous choisissons de préférence, parce que l'auteur, bâtonnier des avocats d'Aix-en-Provence, est son arrière-neveu, et et un sonnet inédit de Laprade, que nous communique aussi M. Guillibert :

TRIOULET

L'amour dóu parla meirenau
T'a fa bardo i lando britouno.
Nautre, eici tambèn, tenen naut
L'amour dóu parla meirenau.
E *Mirèio*, à toun festenau,
A *Mari* mando si poutouno ;
L'amour dóu parla meirenau
Flouris d'or li lando britouno.

TRIOLET

L'amour de la langue maternelle —
T'a fait barde aux landes bretonnes ;
— Nous aussi (*en Provence*) nous tenons haut — L'amour de la langue maternelle. — Aussi *Mireille*, en cette fête, — A *Marie* envoie son baiser ; — L'amour de la langue maternelle — Met la *Fleur d'or* aux landes bretonnes.

HIPP. GUILLIBERT

Kervallat près Aix-en-Provence,
Le 2 septembre 1888

SONNET

En envoyant « Marie » à un ami.

Si vous avez, dans vos souvenirs de quinze ans,
Une campagne verte, une fraîche patrie,
La maison, les noyers, les saules, la prairie,
Le bois, et des yeux noirs sous l'ombrage luisants

Quand par un jour d'hiver et de soucis pesants,
Dans une ville grise où votre âme est flétrie,
Sur ce livre aussi doux que son doux nom, Marie,
Vous penchez votre front pour respirer l'encens ;

Dites, comme un oiseau qui chante dans sa cage
Et vous rend par sa voix tout un cher paysage,
De vos champs paternels ne fait-il pas surgir

Les parfums, et l'image en nous-même cachée,
Et comme la rosée au printemps, se rouvrir
Plus d'une source aride et d'une fleur séchée ?

V. DE LAPRADE.

Aix-en-Provence, 28 Juin 1836.

MADELEINE

CONTE

A mon ami Paul Mariéton.

En ce beau temps-là, Madeleine,
Un simple fichu sur son cou,
N'était pas une châtelaine,
Mais nièce de Patalacoup.
Or, Patalacoup Dominique,
Marchand enrichi m'adorait.
Sitôt qu'il avait un secret,
J'étais son confident unique:
Il m'avait donné son portrait.
Sa femme, dame Pétronille,
M'accablait de soins obligeants.
Sans doute que ces braves gens
Faisaient fonds sur moi pour leur fille.
Mais ils étaient trop diligents.
Epouser Barbe, Dieu m'en garde!
Ces filles-là vont aux bossus :
Noire et sèche, une hallebarde
Avec un bonnet par-dessus!
Le bon ménage de province
De petits bourgeois retirés!
Une maison, deux murs, trois prés,
La girouette au toit, qui grince,
Un bœuf, une chèvre, un ânon,
Un coq, des poules, — et Toinon
Qui faisait le gros de l'ouvrage.

*
* *

Tous les poètes ont la rage,
Quand ils racontent leurs amours,
De leur faire un grand entourage.
A ma mie et ses jupons courts
Vraiment je croirais faire outrage
Si je le prenais sur ce ton...
Mon Dieu ! j'allais là le dimanche,
Comme un bon voisin, sans façon ;
Je m'informais si l'avalanche
N'aurait point gêné la moisson ;
J'émondais parfois une branche
Sous prétexte d'un charançon ;
Et quand je m'en allais, le père
Me criait : « A bientôt, j'espère,
A bientôt, mon joli garçon ! —
A bientôt, mon charmant compère ! »

*
* *

On a l'oreille du valet
Quand on a l'oreille du maître,
Si bien que Toinon, qui semblait,
Tout d'abord ne pas me remettre,
Comme elle le disait, du coup
Me fit une bonne figure.
Ains le valet Bonaventure.
Peu s'en fallait si, d'aventure,
Dînant chez Jean Patalacoup
Je revenais à la friture,
Qu'ils ne me sautassent au cou.
Dans cette humble nomenclature
Des habitants de la maison,
J'ai tout nommé, jusqu'au grison,
Mais ne sais quelle étourderie
M'allait faire en oublier deux :
Le chien blanc nommé Périgueux,
Et la chatte noire Egérie,
Criant la nuit à qui mieux mieux.
Mais le chien n'aboyait qu'aux gueux.

Quant à l'affreuse et vieille chatte
Qui portait si mal un beau nom,
Elle m'avait pris en guignon,
Et j'eus beau me faire l'Achate
De ce repoussant compagnon,
J'en eus toujours un coup de patte.
Le temps passait tout doucement,
En donnant à la maisonnette,
Comme la chatte malhonnête
Me le donnait, faisant minette,
Son coup de griffe étourdiment.
Comme nonne hors du couvent,
Que le soleil, sous sa cornette
Se cachât, ou que librement
Il inondât notre planète,
Le temps passait. Patalacoup
Ni sa femme, ni sa servante,
N'y pouvaient rien faire du tout,
Non plus qu'Egérie expirante
Qu'un enfantement douloureux
Rendait lors un peu moins méchante,
Non plus que moi, ni Périgueux!
Le Temps se moque bien des vœux
Que font les hommes et les bêtes!
— Quand il souffle sur nos conquêtes
Nous cherchons quelqu'un dans les cieux. —

*
* *

Tout en fertilisant la plaine,
Tout en ombrageant le coteau,
Le Temps mûrissait Madeleine.
Il avait mis, cette semaine,
Ses dix-huit ans sous son manteau,
Et sur son corset de futaine
Se lisait un double écriteau.
Sans être une femme superbe,
Elle avait de quoi rendre fou ;
Ses cheveux tombaient sur son cou
Blonds et liés comme une gerbe;

— Et penser qu'une aussi belle herbe
Sort du champ de Patalacoup! —
Son nez! oh! petit nez que j'aime,
Vous valez tout seul un sonnet
Qui vaut tout seul un long poème.
Vous étiez marqué d'un signet
Comme une mouche de marquise,
Et dans le bout, un tantinet
Relevé, de façon exquise.
Vous étiez, petit nez chéri,
Un beau petit nez en trompette
Qui se gonflait au moindre cri,
Comme à l'écho d'une escopette
Se dresse un cheval aguerri.
Vous aviez les ailes rosées,
Nez mignon, et je vois encor
Des abeilles malavisées
Le prendre pour un bouton d'or.
Que jamais on ne se permette
De me vanter un autre né,
Il est d'avance condamné.
Vous étiez, je vous le répète,
Bien gentil, joli mutiné,
Joli petit nez en trompette.
Et son pied sous son cotillon,
Qui parfois, battant la mesure,
Sortait un peu de sa chaussure,
Comme celui de Cendrillon!
Et sa cheville!... et sa ceinture
Qui se bombait sur le sillon
Qu'avait préparé la nature
Au semeur... mais un postillon
Rougirait de cette peinture!
En quelle diable de monture
J'allais fourrer mon médaillon!
Il faut bien que je vous détaille
Sa petite main, qui passait,
Jointe à l'autre, autour de sa taille,
Même par-dessus son corset.
Oh! taille adorable! allumeuse

Des désirs, pères des baisers,
Qui m'as conduit vers l'amoureuse
Un jour, par les vents embrasés !
Et vous, main chaude comme braise,
Au poignet nerveux, élégant,
Qui vous seriez trouvée à l'aise,
Oui, pardieu ! même dans le gant
Qui gantait Pauline Borghèse !
Que de souvenirs vous portez
Dans votre creux ! c'est ma jeunesse
Qui vient s'asseoir à mes côtés,
Petite main de ma maîtresse !

*
* *

Sait-on comme l'amour s'y prend
Pour entrer dans les cœurs des hommes ?
Sur cent amoureux que nous sommes,
Son mode est cent fois différent.
Tant est-il que ce tisserand
Sur mon cœur a tissé ses toiles,
Non pas aux clartés des étoiles
Près d'un lac au flot transparent ;
Non pas au pied d'une colline,
A l'heure où l'horizon qui fuit
Des feux du soleil qui décline
S'imprègne, pour chauffer la nuit ;
Non pas par un jour de vendange,
Quand, les chars remplis, vers la grange
On revient au bruit des chansons,
Et que les plaines et les femmes,
Livrant leurs parfums et leurs âmes,
Des hommes portent les moissons ;
Mais sur le seuil de sa cuisine,
Oui, c'est là que pour ma voisine
Mon cœur eut ses premiers frissons.

*
* *

Honte soit à l'âme mesquine
Qui sourirait à ce mot-là !

C'est lorsque l'amour s'acoquine
Qu'il donne son plus beau gala.
Et dis-moi donc, toi que voilà,
Si tu sais quelque chose au monde
De meilleur qu'une taille ronde
Passant sur deux petits pieds nus,
Et que deux seins durs et charnus
Crevant la toile du corsage,
Tandis que la fillette sage,
Poussant ses troupeaux au passage,
S'en fie à ses grands boucs cornus?
Pour moi, je le dis sans mitaines,
Je ne passe pas aux fontaines
Par les clairs de lune d'été,
Sans désirer les belles filles
Qui, par les trous de leurs guenilles,
Jettent leur jeune puberté.

***

Donc, sur le seuil de sa cuisine,
Madeleine, un jour m'apparut.
C'est ce coquin de Belzébuth
Qui m'y conduisit, j'imagine.
De ses petits doigts fuselés
Qui ne trouvaient pas de pointures,
Elle faisait des confitures.
Ses bras nus étaient emperlés
Des graines rouges des groseilles,
Et sur ses beaux cheveux bouclés
Volaient les gourmandes abeilles.
Le soleil la dorait au front,
Et, descendant sur sa poitrine,
Mettait à sa rose narine
Un mouvement coquet et prompt
Qui célestisait ma voisine.
Elle avait un tablier blanc
Sur une robe de barège...
Mais, soudain, un frisson troublant
M'envahit comme un sortilège!

Je regardais son cou de neige
Veiné d'azur, et tout tremblant,
Je mis un baiser sacrilège,
Rapide, sur son sein brûlant.
— Mon Dieu! qu'au sortir du collège
On est amoureux vitement! —

*
* *

Et cela dura tout l'automne,
Sans souci, sans frein, sans remords,
Alors que la bise aigre entonne
Sa chanson parmi les bois morts;
Et la douce mélancolie
Qui tombait des arbres frileux,
Après, la rendait plus jolie,
Baissant si chastement ses yeux.
— Et cela dura sous le givre,
Près de la lampe et du foyer,
Ma lèvre étant toujours plus ivre
Dans les siennes de se noyer:
Nous ne pouvions jamais plier
La page sur un si beau livre!
— Et cela dura le printemps
Qui, partout prodiguant sa sève,
Vint apporter à notre rêve
L'espoir des recommencements,
Pour que jamais il ne s'achève.

*
* *

Et c'est alors qu'il s'acheva!...
Et nous invoquons Jéhova,
Pourtant, dans la douleur suprême!
Comme si, chaque fois qu'il aime,
A sa source le cœur reva.

*
* *

Ici, tant est grande ma peine,
J'écris le nom de Madeleine

Pour ne plus le dire jamais.
Elle est morte, comme une étoile
Qui brille à nos yeux et se voile !
Je l'ai pleurée, et me soumets.

PAUL BONJEAN.

CHRONIQUE

LA RENAISSANCE DU TAMBOURIN

On disait mort l'antique instrument des fêtes et des farandoles de Provence. Voilà qu'on prend à tâche de le ressusciter. Deux assemblées de tambourinaires ont eu lieu, l'an dernier, dont le succès a retenti du Rhône aux Alpes. La première, au mois d'août, à Camoins-les-Bains, sur la convocation des félibres Marius Sicard et Ernest Couve, avait réuni, quoiqu'improvisée, plus de cinquante galoubets du Var et des Bouches-du-Rhône. M. de Lombardon, un fervent de la musique provençale, qui avait amené de Marseille ses *escoulan*, et M. Marius Sicard, dans une allocution très acclamée, proposèrent un Comité du Tambourin pour la réorganisation des écoles. — Le 17 décembre, une seconde assemblée avait lieu, à Aubagne, avec un grand concours de tambourinaires. M. Ernest Couve, qui présidait, proposa et fit admettre trois sous-comités qui sont maintenant établis : le premier, siégeant à Cannes, sous la direction du Dr Geoffroy ; le second, en Languedoc, sous la direction de M. Ch. Couve ; le troisième, à Aix, présidé par le félibre majoral François Vidal, l'historien du tambourin.

La Société est ainsi constituée :

MM. Fr. Mistral, président d'honneur ; E. Couve, banquier, président ; Picard, fabricant de produits chimiques, vice-président ; J. Famin, directeur de la Banque de France en retraite, secrétaire ; P. Cayol, trésorier.

Le premier acamp des ménétriers de Provence a été fixé aux Camoins, pour le 2 juin. Un grand concours de tambourinaires lui est assuré. Des prix ont été fondés pour ces jeux floraux de la musique provençale ; enfin, la Compagnie P.-L.-M. a consenti à une réduction de 50 o/o en faveur des tambourinaires qui se rendront à la fête.

Plus de cent cinquante tambourinaires sont déjà inscrits, alors qu'ils n'étaient que cinquante-sept à la fête improvisée de Camoins, l'automne dernier. En dehors des primes en espèces, il y aura un prix d'honneur pour le groupe le plus nombreux et le mieux instruit.

Les morceaux seront exécutés par tous les tambourinaires ensemble, avec accompagnement des palets, tympanons et timbales. Certaines marches seront accompagnées d'une musique militaire.

Un grand concours de musiques pittoresques ayant été organisé, pour le temps

de l'Exposition, à Paris (du 20 juin au 10 juillet), les tambourinaires provençaux, ainsi que les farandoliers et autres instrumentistes populaires méridionaux, ont décidé de s'y rendre. Mais la date exacte de ces fêtes ne sera fixée qu'ultérieurement.

Voici quels nous paraissent être les groupes d'élite de la nouvelle association du Tambourin de Provence :

Celui du Dr Geoffroy (de Fayence), 30 exécutants;

Celui de M. Icardant (de Toulon), 17 exéc.;

Celui de M. Marius Sicard (d'Aubagne), 19 exéc.;

Celui de M. Fortuné Camoin (d'Aubagne), 26 jeunes gens des écoles chrétiennes et communales ;

Celui de M. de Lombardon-Montézan (de Marseille), avec 14 tout jeunes gens déjà expérimentés;

Enfin, le groupe de l'Académie du Tambourin d'Aix, avec M. François Vidal comme président.

* * *

Voici la liste des nouveaux associés (*sòci*) du Félibrige, nommés au consistoire d'Avignon.

Pour la France :

M. Félix Hémon, à Paris;

M. Stéphen Liégeard, à Paris;

Mlle Adèle Souchier, à Valence;

Mme de Rute (princesse Marie-Lœtitia Bonaparte-Wyse), directrice de la nouvelle *Revue internationale*, à Paris;

Pour l'Étranger :

M. Pol de Mont, professeur à l'Université d'Anvers, poète flamand:

M. Luigi Zuccaro, professeur, à Novare (Italie) ;

M. Enrico Cardona, homme de lettres, à Naples;

Le Dr Eduardo Magliani, à Caserte, Naples;

M. Tomaso Cannizzaro, homme de lettres, à Messine;

M. Marco-Antonio Canini, homme de lettres, auteur du *Libre dell'amore*, publication internationale, à Venise;

Mlle Maria Licer, à Venise;

M. A. Martin, secrétaire de l'*Escolo felibrenco de l'Abiho*, à Philadelphie;

M. Kristoffer Nyrop, homme de lettres, à Copenhague;

Tous auteurs de volumes, traductions et critiques littéraires concernant le Félibrige.

* * *

Les Félibres de Paris ont arrêté le programme de leurs Jeux-Floraux, qui seront célébrés à Sceaux à la fin de juin.

Le prix du ministre de l'Instruction publique sera attribué à la meilleure étude en prose française *Sur l'influence de la langue d'Oc dans l'œuvre des écrivains contemporains*.

Voici les autres principaux sujets pour lesquels des médailles seront accordées :

Poésie française : *Salut des Félibres à Florian et Aubanel*, destinée à être lue à la fête de Sceaux.

Prose française : *L'œuvre de Cailhava* (mort à Sceaux).

Poésie en langue d'Oc : 1° *Le Tournesol* (emblème des Félibres); 2° *Les Fêtes cigalières de 1888 ;* 3° sonnet sur *La Bouillabaisse.*

Prose en langue d'Oc : *Satire contre ceux qui raillent les Gascons et les Marseillais.*

Concours classique (réservé aux élèves des collèges du Midi) : narration en langue d'Oc de *La fête de nuit donnée aux Félibres par la ville d'Avignon, le 13 août 1888.* Pour plus de détails, s'adresser au Président de la Société, 63, rue Violet, Paris.

***

Encore au Félibrige de Paris : le 13 février, ont été admis membres de la Société : MM. Léonce Détroyat, Armand Silvestre et le peintre Toché. Après le banquet mensuel, on a entendu, dans la salle des séances, très nombreuse ce soir-là, le discours de réception, en provençal, d'un jeune Félibre, Jules Bonnet.

Il y était parlé de Nîmes et des fables de Bigot, un vrai poète qu'une question orthographique éloigne seule du Félibrige. Le vaillant néophyte a fait suivre son discours plein de verve de deux ou trois fables de son compatriote. Il les a dites et mimées avec l'art de Martin de Nîmes, ce comique aristophanesque qui émerveillait Mounet-Sully, au pont du Gard. On a surtout applaudi *la Tortue et les Deux canards*, une interprétation de La Fontaine. C'est tout un poème aux cent actes divers où le poète passe, avec quelle maîtrise! d'un désopilant ragot de commères à une prosopopée de Paris qui donne le frisson. — Grand succès pour le *troubaire* Bigot et son *joglar* Jules Bonnet.

Le même soir, notre collaborateur, Charles Maurras, aussi plein de talent en provençal qu'en français, a été nommé rédacteur en chef du *Viro-Soulèu*, le journal mensuel des félibres de Paris. Il s'est formé parmi eux, ces dernières années, une élite de *jeunes* que nous ne saurions trop applaudir. C'est ainsi qu'après avoir donné l'essor à Jules Boissière et Valère Bernard, le Félibrige de Paris a fait se déployer toute une hardie farandole dont l'ardent tambourinaire est aujourd'hui Albert Tournier. Les réunions hebdomadaires de la place de l'Odéon maintiennent haut et ferme le drapeau de Sainte-Estelle. On ne doit pas l'oublier : c'est à Maurice Faure, le créateur et l'âme du Félibrige de Paris, qu'est dû ce résultat.

***

Toujours au Félibrige de Paris. Nous avons reçu dernièrement une jolie brochure de M. Sextius Michel, président de la société, où sont réunies diverses poésies provençales et françaises à lui adressées à l'occasion du mariage de sa fille avec M. Saint-Léger. M. Sextius Michel, dont on renouvelait dernièrement les pouvoirs, à l'unanimité, avait joint à ce *Libre Nouviau*, quelques poésies personnelles. On sait qu'il est en même temps le président de la Société des chefs d'institution, et le doyen des maires de Paris. C'est en vers français harmonieux et simples qu'il a rappelé les étapes de sa carrière si bien remplie :

> Adieu la mer d'azur, les bruits mélodieux,
> Des grands pins, hôtes chers des collines natales!...

Comme un témoignage de la sympathie générale qu'inspire l'honorable prési-

dent du Félibrige de Paris, nous publierons prochainement deux poésies de Maurice Faure et Aug. Nicot, un fidèle des *Sesiho* de la place de l'Odéon :

⁂

Le 20 janvier, une double fête félibréenne avait lieu à Aix-en-Provence. Dans le jour, on avait joué une pastorale en provençal des chanoines Abeau et Chave, félibres mainteneurs, devant une grande affluence, et le soir à l'hôtel de la *Mule-Noire*, un banquet avait lieu, qui achevait dignement la manifestation. Parmi les convives, les félibres majoraux Vidal et Gaut, les mainteneurs Ernest Couve, président de l'Association des Tambourinaires de Provence, Guillibert, d'Ille, Constans, professeur à la Faculté, le conseiller Granier, Sabatier, Dorlhac de Borne, vice-président de l'Académie d'Aix, etc.

Vers la fin du banquet, M. de Lombardon-Montézan, avec son orchestre de tambourinaires marseillais, envahit la salle et donna une sérénade aux félibres.

⁂

M. Baudrillart, membre de l'Institut, qui poursuit ses travaux si profondément personnels sur les populations rurales de la France, a lu, le 23 février, à l'Académie des sciences morales et politiques, plusieurs très intéressants chapitres de son œuvre sur les populations de la Provence dans le passé.

Son étude prend pour point de départ la période phocéenne ou grecque, la résume à grands traits, pour s'étendre sur la domination romaine, où la Provence, d'après Pline, fut une autre Italie. Il y fut implanté des procédés agricoles dont quelques-uns, comme le métayage, sont encore usités. Les invasions des Wisigoths, des Burgondes et des Francs modifièrent l'aspect du pays : cette population de laboureurs dut constituer ses cultures d'après les exigences de cet état de barbarie.

M. Baudrillart suit la Provence, sous les invasions sarrasines, sous Charlemagne et ses fils, sous les rois de Bourgogne et d'Arles. Il approfondit le développement pacifique de cette région sous le régime féodal, enfin, arrivant à l'époque où les grandes cités provençales se constituèrent en républiques indépendantes, il constate que le servage y fut moins général et bien plus tôt supprimé que dans la plupart des provinces françaises.

Nous tiendrons la Revue au courant des prochaines lectures de M. Baudrillart sur le même sujet.

⁂

Don Antonio Sanchez Moguel, de l'*Academia Real de istoria* d'Espagne, a fait à la fin de mars, à l'*Ateneo* de Madrid, l'équivalent de notre Collège de France, une conférence sur « Frédéric Mistral, sa vie et ses œuvres. » — « *Esta conferencia*, nous écrit-on, *promete ser por las condiciones que ha de revestir, una verdadiera solennidad. Sera, Dios mediante, un auto de amor a Mistral y la amada tierra provençal, siempre viva. Ya era tiempo que en lengua castellana* (*lengua que hablan hoy* 16 *naciones en ambos mundos*), *se tributara a usted este homenage*, »

Dernièrement, M. Cambon, l'ambassadeur de France, avait écrit à don Mo-

guel, pour le féliciter d'appréciations flatteuses pour le Félibrige et pour Mistral, que le professeur espagnol avait mêlées à son discours de réception à l'Acamie d'histoire, où il avait traité du régionalisme et de ses diverses manifestations.

*
* *

Roumanille corrige en ce moment les épreuves de l'édition définitive de ses *Conte provençau e cascareleto*. Le volume sera suivi de la traduction des principaux contes par les premiers conteurs français contemporains, au nombre desquels nous trouvons les noms d'Alphonse Daudet, Paul Arène, A. de Pontmartin, Emile Blavet, Laboulaye, Puitspelu, etc.

M. Jean Aubanel nous adresse, à la dernière heure, un beau volume grand in-8°, consacré à la glorification de son illustre père. On y trouve les pièces officielles et les articles principaux concernant l'inauguration à Sceaux du monument élevé par les Félibres de Paris au poète de *Miougrano* et des *Fiho d'Avignoun*. Il est suivi de deux éloges d'Aubanel par Mistral et le Dr Pamard, etc.

*
* *

Nécrologie. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. François Delille, félibre majoral, décédé à Saint-Nazaire-du-Var (*Sanàri-bèu-port*), le 12 février, dans la 72e année de son âge.

Au déclin d'une vie tout occupée de sciences, M. Delille avait quitté Paris, pour revenir au pays et au parler de sa jeunesse. Son début fut une brochure provençale, son *Liber nouviau*, chansons nuptiales. Il donna ensuite les *Chants des Félibres*, traduction en vers français, parfois excellents, des morceaux célèbres de l'anthologie provençale. En 1885, parut le premier recueil de ses poésies de langue d'oc, *Flour de Prouvènço*. Il y a dans ce livre quelques pièces dignes d'être conservées. Nous en reparlerons quand sera publié son recueil posthume.

Le 14 février, l'école des Félibres de la mer accompagnait l'éminent majoral au cimetière de Marseille. Parmi eux, le syndic de Provence, M. Joseph Huot, les majoraux Tavan, A. Michel, Chailan, MM. Thumin, Guisol, Bernard, etc. Sur sa tombe, Alphonse Tavan prononça quelques paroles où il offrait à la veuve du poète la sympathie des amis nombreux qu'il comptait dans la Maintenance, et lui disait au revoir dans la Sainte-Estelle éblouissante, où déjà Aubert, Azaïs, Aubanel, ses devanciers du félibrige, l'avaient précédé.

— Le 18 novembre dernier, était mort à Alexandrie, âgé de 68 ans, un poète provençal qui eut son heure de succès, M. Casimir Dauphin, auteur des *Bastidano*, des *Vièi camin* et des *Pins*.

— Nos amis Joseph Gautier viennent d'avoir la douleur de perdre l'enfant à qui nous disions dernièrement la bienvenue en Sainte-Estelle. Nous nous associons au deuil bien profond de la félibresse Brémonde.

*
* *

Ont été nommés : chevaliers d'Isabelle-la-Catholique, MM. Jean Monné, félibre majoral, directeur du Bulletin mensuel de Provence, *Lou Felibrige*, et Marius Cognat, mainteneur, traducteur en vers français de l'*Atlantide* de Verdaguer ; chevalier de la Rose du Brésil, M. François Mouton, de Cannes, cabiscol de

l'*Escolo de Lerin*, et officier du même ordre, M. Stéphen Liégeard, président de la Société littéraire de Cannes. Un éminent poète aquitain du Médoc, M. l'abbé Ferrand, vient d'être élu membre de l'Académie de Bordeaux.

— A Nice, paraît depuis quelque temps, tous les samedis, un petit journal provençal (dialecte niçard), *lou Ficanas* (le fureteur), plein de jolis vers et de contes.

— Les Félibres de la Mer, qui se réunissaient le mercredi à 3 heures au café de la Bourse, à Marseille, s'assemblent depuis le 30 janvier, tous les dimanches, de 10 heures à midi, tous les mardis de 1 h. à 3, au *Cercle artistique*, siège de leur école, où un local et une bibliothèque leur sont enfin attribués.

— M. Félix Hémon, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, vient d'être nommé chef de cabinet du Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. C'est un Breton passionné et, comme tel, un ami des félibres. On se souvient qu'il a publié dans la *Revue Bleue*, en 1880, d'excellents portraits littéraires de nos principaux maîtres, puis, en 1886, dans la *Nouvelle Revue*, sous ce titre : *Les Races vivaces*, deux études sur l'originalité persistante de la Provence et de la Bretagne, également très remarquées. Nous nous réjouissons du choix du ministre, M. Fallières, un Aquitain, que nous savons aussi, de longue date, dévoué aux intérêts des Félibres.

*
* *

CHARLES PRADIER ET LES FÉLIBRES

Le poète-improvisateur Charles Pradier, originaire de Nîmes et neveu du sculpteur Pradier, fut l'ami des félibres A Bigot, l'auteur des *Bourgadieiro*, et Louis Roumieux.

Il séjourna, en novembre et décembre 1867, dans les départements de l'Aude et de la Haute-Garonne ; il donna plusieurs séances d'improvisation à Narbonne et à Toulouse.

En février 1869, C. Pradier fonda une revue mensuelle sous ce titre : L'*Hirondelle* et avec cette devise : « A tous les vents. » Le deuxième numéro de cette publication contient un sonnet de Louis Roumieux à l'adresse de Pradier et la traduction libre en vers français de ce sonnet par le poète-improvisateur ; nous les transcrivons. (Le sonnet de Roumieux ne se trouve pas dans la *Rampelado*.)

A CHARLES PRADIER

—

« Chasque aucèu trovo soun nis bèu ! »
Vaqui perqué vers la Tour-Magno,
Buta per l'auro de la lagno,
T'entornes mai, galant aucèu.

Pamens, n'as vist de poulit cèu,
De-la-man-d'eila di mountagno !
Mai lou mau dóu païs te gagno,
E voudriés pas mouri, belèu !

A LOUIS ROUMIEUX

TRADUCTION

—

Tradutore, traditore

« Chaque oiseau trouve son nid beau ! »
Voilà pourquoi vers la Tourmagne,
Quand le vent d'ennui t'accompagne,
Tu t'en reviens, charmant oiseau.

Toi qui vis plus d'un ciel nouveau,
De l'autre main de la montagne !
Mais le mal du pays te gagne ;
Ne va pas descendre au tombeau !

Vène, vène, o gènto *Iroundello* :
Ti cansouneto soun trop bello
Pèr li traire liuen dóu païs;

Vène, e troubaras sènso peno,
Au front d'or de nòstis Areno,
Un rejoun pèr basti toun nis.

Louis Roumieux.

Viens, viens, ô gentille *Hirondelle*,
Ta chansonnette est bien trop belle
Pour la jeter aux vents, loin de ton ciel, [béni ;
Viens, et tu trouveras sans peines,
Sur le front d'or de nos Arènes,
Un recoin pour bâtir ton nid !

Charles Pradier.

Et nous trouvons dans la *Petite Gazette de Toulouse* qui a publié la charge du directeur de l'*Hirondelle*, — (nº du 1er décembre 1867), — des vers languedociens de Charles Pradier que nous recueillons. Auguste Fourès.

« Pour débuter, une primeur :

« Avant-hier, 29 novembre, notre éminent poète languedocien, M. Mengaud, (1) qui, on le sait, a plusieurs cordes à sa harpe, a fait hommage à Charles Pradier de son volume de poésies : *Rosos e Pimpanelos*, – sur la première page duquel il a écrit, *ex abrupto*, le quatrain suivant :

« Daban tu boli pas canta mas cansounetos;
« Cadun, se ba fasio, m'apelaiò pirol.
« Nou, nou, canto tout soul ; iéu plegui mas aletos.
« Le gril diu se cala, quan bei le roussignol (2).

« Mais Pradier..., on ne le prend pas sans vert! Lui qui improvise de si jolies choses en français, il a répondu aussitôt au poète de Toulouse dans la belle langue de Nîmes :

« M'apèles roussignòu ! Que Diu te benezigo,
« Car me sembrabo, ahier, embè moun gros roumas,
« En m'escoutant canta, entendre quauco brigo
« De la cansoun que fan, l'iver, li croupatas.

« Mai, ai vist toun tablèu : *Rosos e Pimpanelos*,
« Escrit ou craiounat ou pintrat, m'es egau !
« Tant qu'à li flous, ai mès la rimo d'inmourtelos !
« Vai pla ; coumo vesès, noun n'en fau pas : M'IN-GAU (3)

(*Petite Gazette de Toulouse*, 1er décembre 1867.)

(1) Lucien Mengaud, né à Lavaur en 1803 et mort à Toulouse le 12 juillet 1877, — auteur de *Rosos e Pimpanelos*, (1845), de *las Aucos del Toumas de Founsosgribos*, de a *Toulousaino*, etc., (1867).

(2) Traduction : Devant toi je ne veux pas chanter mes chansonnettes. — Chacun, si e le faisais, m'appellerait oison. (Vieux français : *piron*, oison). — Non, non, chante tout seul; moi je ferme mes petites ailes. — Le grillon doit se taire, quand il voit le rossignol.

(3) Traduction : Tu m'appelles rossignol ! Que Dieu te bénisse, — car il me semblait, hier, avec mon gros rhume, — en m'écoutant chanter, entendre quelque morceau — de la chanson que font, l'hiver, les corbeaux.

— Mais, j'ai vu ton tableau : *Roses et Páquerettes*, — écrit ou crayonné ou peint, cela m'est égal! — Quant aux fleurs, j'ai mis la rime d'immortelles ! — Cela va bien, comme tu vois, je ne fais pas : Peu de chaut! — (*M'in-gau*, *Mengaud*, jeu de mots.)

Émile Colin. — Imp. de Lagny *Le Directeur-Gérant*, P. MARIÈTON.

EN PROVENCE

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE[1]

(LE VENTOUX — PÉTRARQUE)

14 août 1888, Avignon-Vaucluse. — Après la soirée d'hier, vraie féerie d'histoire et de poésie, — tout l'Avignon des Papes ressuscitant, pour les félibres, dans une apothéose, — on ne peut que se lever tard. Quand je descends dans la cour du vieil hôtel, j'entends sonner neuf heures à tous les clochers d'Avignon. Les voitures de la municipalité sont à mi-chemin de Vaucluse. Mais tout le monde est-il parti ? Il reste du moins encore les quatre fils Aymon, c'est-à-dire Sarcey et son groupe, Francis Thomé, le musicien, Edmond Stoullig et Adolphe Brisson, puisque voici leur landau qui attend, et Sarcey lui-même, qui complimente Paul Mounet sur la belle façon dont il a dit *Waterloo*, à l'Hôtel-de-Ville :

Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Et le critique nous gratifie de quelques intonations correctives... Voici les quatre fils Aymon partis. Un panier à deux chevaux est vite trouvé, où les Mounet m'accordent une place. Et fouette cocher, *à la Fontaine !*

Le temps est beau, si j'en crois Sarcey, qui là-bas s'éponge, s'éponge. Mais un tendelet prudent nous tamise le hâle, et c'est merveille de gravir ainsi, au pas ralenti des chevaux, la côte de Gadagne, par le grand soleil épandu sur la plaine. La belle étendue! et qui fait battre un cœur provençal : tout le pays d'Avignon jusqu'aux Alpilles ! Au fond, à l'Occident, c'est la montagnette de Tarascon, qui défend de la brise du Rhône un pays déjà balayé par le mistral. Et dans cette plaine d'Avignon, que d'accidents de nature et d'histoire qui accrochent le regard, çà et là ! Ces deux tours, comme des

(1) La place naturelle de ce chapitre, qui fait partie de nos *Sensations d'un Félibre* (*Revue* de 1888, pp. 200-208, 218-225, et 1889, pp. 39-52), est entre Avignon et Nîmes (janvier 1889, p. 48).

cornes, à mi-chemin d'Avignon et de Saint-Rémy, c'est Châteaurenard. De ce repaire féodal où Mistral fait vivre le baron Pons, dans *Nerto*, partait un souterrain légendaire qui aboutissait, après dix kilomètres, à la forteresse des papes. Et nous revoyions, mes compagnons et moi, la fuite éperdue de la petite Nerte vendue au diable par son père, dans ce noir souterrain; son apparition lumineuse dans la cour du palais, au beau milieu du corps-de-garde; l'éblouissement de Rodrigue de Lune, le beau neveu du pape...

« Figurez-vous, Mesdames, l'intrigue, quand messire Rodrigue dans ses bras vit tomber ce joli tendron effaré comme un rouge-gorge! « Pour vous servir, « Mademoiselle, dit-il, je prendrai des ailes, s'il faut : parlez, que désirez-vous? « Je suis prêt à vous obéir... »

Charmé déjà, Rodrigue conduit Nerte par les labyrinthes du palais gigantesque et, chemin faisant, apprend d'elle ce qui l'amène vers le pape.

« — Moi, pour vous sauver de l'ennemi, je vois un merveilleux remède : l'amour.

» — Et qu'est-ce que l'amour? dit-elle. Il n'est bruit que de lui dans les chansons et les nouvelles... Mais qui peut dire où il se trouve?

» — Je pourrai, peut-être, vous y conduire, repartit Rodrigue enflammé. Le sentier des amourettes, plein d'ombres claires et de fleurs, est le chemin du paradis.

» — Pourtant, monsieur, répondit Nerte, la sainte Église nous enseigne que le sentier du paradis est plein de pierres et d'épines.

» — L'amour est un bouquet au sein, fit Rodrigue; c'est une coupe d'hypocras pur et de délices! »

Il poursuit ses définitions toujours plus amoureuses et termine ainsi :

« L'amour est un jet de soleil dans lequel, enivrées, deux âmes s'élancent jusqu'à la pleine lumière et se confondent inséparablement; enfin, c'est une bouche en feu qui, haletante, ne trouve nulle part de quoi boire, en disant « J'expire! » sinon sur une bouche sœur! »

« Mais, à l'instant où se penchait le galantin, pour embrasser, dans son délire, l'ingénue, haut sur le mur leur apparaît, les bras ouverts, un crucifix échevelé par la douleur, avec deux clefs attachées en sautoir au-dessous d'une tiare sculptée.

« Nerte fit un signe de croix et, se tournant vers l'amoureux : « Beau che- « valier, votre devis ne s'accorde guères, dit-elle, avec le *Breviari d'amor;* « car, dans ces pages d'or, il me semble avoir lu que l'amour doit être pur « comme un paradis terrestre... » (Mistral, *Nerto*, chant II.)

Nous voici en plaine; le soleil donne radieux sur les champs roux, peuplés d'amandiers grêles, d'un vert subtil, et d'oliviers lunaires. Comme la route est longue encore, et chaude, et monotone, nous nous réfugions dans l'antre frais

de Poésie, comme aurait dit Pétrarque. Une heure a passé, que nous sommes à l'Isle-sur-Sorgue. La Venise provençale, dit-on : une ville de Hollande plutôt, un jour d'été. Amsterdam et Venise, n'est-ce pas les deux patries des grands coloristes! C'est pourquoi l'intérêt du paysage semble croître à l'Isle-sur-Sorgue. La Sorgue la traverse de canaux larges, d'une limpidité de source, et dont la vue seule rafraîchit le visage. Elle est ombragée d'immenses platanes, et accidentée çà et là, de moulins lentement émus par son cours. On y pêche de sa fenêtre, suivant une légende qui veut que, dans ces eaux, la truite et l'écrevisse abondent...

Nous n'avons que le temps de rejoindre à Vaucluse les Cigaliers. A peine au sortir de l'Isle, nous revoici dans la grande lumière. Le Ventoux semble tout proche, d'un rose neigeux au soleil. Il arrondit au nord son dos énorme, mais on comprend d'ici comment il se rattache à la chaîne du Léberon, qui s'assombrit vers l'Orient. Le Ventoux est un peu le Mont sacré de cette région. Voilà quatre ou cinq siècles qu'il exerce un puissant prestige sur l'imagination provençale. Le moyen âge, à vrai dire, semble ne pas l'avoir aperçu. On doit à Pétrarque sa découverte, le premier hymne à sa louange. Car cet homme me paraît avoir été en toutes choses l'initiateur de l'esprit moderne. A la fois le plus grand poète, et le Littré du savoir de son temps, philosophe, archéologue, géographe, philologue aussi, le père de la Renaissance eut en partage cette universalité des dons que son successeur le plus direct, Erasme, ne devait posséder qu'imparfaite, et qu'allait retrouver Voltaire. Voltaire et lui, pour la postérité, ont incarné leur siècle ; tous deux aussi, hommes de lettres s'il en fut jamais, sont les plus hauts exemples de cette vérité, que la Nature est la sauvegarde de l'Art, et réciproquement. Que lisons-nous de leurs innombrables volumes d'œuvres ? Celles précisément sur lesquelles ils comptaient le moins : les sonnets italiens de Pétrarque, — qui rédigeait en latin tous ses livres; les petits vers de Voltaire et sa correspondance.

Pétrarque fit donc le premier l'ascension du Ventoux, pour la seule beauté du paysage. Il raconte qu'un vieux berger l'en détournait. Mais il n'eut pas même à remonter le courage de son jeune frère qui l'avait suivi. Ils ne se déclarèrent satisfaits qu'arrivés tout en haut, quand ils se virent par-dessus les nuages, dominant un vaste horizon, un des plus beaux qui soient au monde. Là, Pétrarque déclare avoir éprouvé le sentiment le plus profond, le plus mélancolique. Toute sa vie passée lui venait à l'esprit. Son regard se tourna longtemps, du côté des Alpes, vers l'Italie abandonnée. Puis, songeant à sa vie, il soupira et lut à son frère un passage des *Confessions* de saint Augustin : *Sur le malheureux oubli de soi-même dans la contemplation de la Nature*. Et il garda le silence jusqu'à la fin du jour.

Nous étions en face de la montagne de Vaucluse, longue muraille blanche, reflétée d'argent au soleil. Nous fixions au loin la brèche assombrie, au pied de laquelle sourd la Fontaine. Arrivés là, on s'engage dans la vallée qui contourne la Sorgue pour aboutir au rocher fameux. Le paysage grandiose était aride et aveuglant. Et je songeai que Pétrarque, tout précurseur qu'il fût, n'avait eu que l'intuition du sentiment de la nature. A son retour du Mont Ventoux, quelque grande impression qu'il dise avoir ressentie, aucune description ne nous en fait part, mais tout au plus la nomenclature de principaux lieux disséminés dans la plaine. A Vaucluse, est-ce la nature, sa beauté, son charme âpre et ensorceleur qui l'avait attiré ? J'en doute. A peine était-on assez avancé de son temps, dans le sens de la nature, pour la goûter riante, fraîche et cultivée. Ce que Pétrarque aimait dans Vaucluse, c'était la solitude. Quelquefois, son ami, le cardinal Philippe de Cabassole, l'ancien précepteur de la reine Jeanne, alors évêque de Cavaillon, venait s'établir dans le château qui domine la Sorgue, et cette intimité précieuse tempérait son isolement.

Mais si Pétrarque aima de poésie le site de Vaucluse, et la nature en lui, ce ne fut qu'après y avoir vécu, pensé, et peut-être souffert d'amour.

Valle locus clausa toto mihi nullus in orbe
Gratior, et studiis aptior ora meis.
Valle puer clausa fueram juvenemque reversum
Fovit in aprico vallis amœna situ...

In aprico situ, l'épithète est moderne. C'est ce charme d'âpreté brûlée, sculptural et mélancolique qui fait l'attrait du paysage. De la vallée qui contourne les ruines épiscopales, si stériles, si hardies, si pittoresques, au-dessus de la Sorgue verte, le spectacle est d'ailleurs étrangement beau dans sa sécheresse de pierre. Plus on approche de la Fontaine dont le haut rempart se dresse menaçant, plus la rivière semble fraîchir. Son lit de mousse uniforme lui donne une apparence d'émeraude liquide. — Je n'ai vu cette couleur de source, me dit quelqu'un, qu'aux Eaux douces d'Europe, devant Constantinople.

Cigaliers et Félibres sont attablés sur la plus verte rive de la Sorgue. Dans une presqu'île entourée d'arbres frais, et parmi les eaux jaillissantes, Mistral préside, son grand feutre marron sur la tête, dans un rayon de soleil. En face de lui, la gente Reine des Félibres, mademoiselle Roumanille, et à leurs côtés la baronne de Pages, madame de Rute, mademoiselle Rattazzi, mademoiselle Leroux, etc. C'est la fête des Félibresses.

Après le banquet, Roumanille récite de sa voix pénétrante, avec cette diction tremblante qui fait pleurer, le plus ancien de ses petits poèmes provençaux (1846), écrits pour sa mère, une paysanne de Saint-Rémy, qui ne savait pas le français. Ces simples vers d'amour filial ont décidé de la naissance du Félibrige.

Saurait-on rêver plus délicieuse et plus saine origine à une œuvre de peuple, qui a rendu à l'homme de la nature le culte de ses traditions et l'usage de sa langue native.

Puis, comme on se rend à la Fontaine, devant le gouffre béant, aujourd'hui silencieux, d'où coule doucement la Sorgue, Mounet-Sully déclame, dans le recueillement de tous, les *Rêves ambitieux* de Soulary :

> Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine...
> Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
> Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
> Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Ce chef-d'œuvre où le Pétrarque français a mis son rêve de bonheur, évoque bien la solitude du poète de Laure dans ce vallon sauvage. Car, quelle que fût Laure, il est certain que Pétrarque l'aima. A défaut du témoignage des contemporains et des détails très précis de ses *Rime*, ses lettres suffiraient à le prouver. Il a moins voyagé pour s'instruire que pour fuir le constant souci et le diviniser par l'absence. Peu à peu, sa peine lui fut douce, et grâce à l'enchantement du rythme, elle devint un glorieux souvenir.

Car ce qu'aimait Pétrarque, avant tout, c'est la gloire. Sur la côte génoise, la vue d'un laurier l'émeut « comme une apparition de Laure. » En quoi il est le père des poètes modernes et des plus opposés, de Ronsard et de Malherbe à Lamartine qui promet l'immortalité à Elvire, et à Henri Heine qui se rit en pleurant de ses peines d'amour. Cette préoccupation de la gloire à laquelle il a consacré des méditations, des dialogues, des poèmes, et qui la lui faisait désirer, jusqu'à solliciter son triomphe du Capitole, est le premier symptôme de la Renaissance. C'est pour se glorifier par eux et comme eux, qu'on retourne alors aux anciens. L'humilité chrétienne, l'austérité supérieure des cloîtres, la barbarie des féodaux ont assez pesé sur le monde. L'homme a besoin de splendeur, le corps se dit l'égal de l'âme, l'individu veut sa revanche.

Vers cinq heures, en partant, j'escalade un petit bois d'amandiers, pour me remplir les yeux du paysage. Le rocher de la Fontaine, la muraille géante, est d'or et gris de fer ; le château de Philippe de Cabassole, pittoresque et hardi comme un burg du Rhin, mais aussi plein d'ardent soleil que de mystérieuses ombres. Et tout autour, l'oasis prolongée que fait la rive de la Sorgue, *Vaucluse*... La rivière coule si vite que rien, dit-on, n'a le temps de s'y rouiller, sur sa mousse verte incomparable...

Ma place reprise dans notre landau qui se hâte vers Avignon, j'interroge Mounet-Sully sur son art. Ce grand artiste croit beaucoup plus aux dons de nature, développés selon l'idéal de chacun, qu'aux enseignements des conservatoires. Néanmoins, que l'inspiration soit soutenue de travail lent, d'appro-

fondissement personnel. Le ciselage est permanent, chez le plus emporté d'apparence.

— Même dans Œdipe-Roi, lui dis-je, où vous avez des élans, des cris, tempérés il est vrai d'attitudes plastiques non imprévues ?...

— Dans Œdipe-Roi, je marche sur un pavé de mosaïque!

Rien d'improvisé dans cet art, si ce n'est la vie elle-même qu'on jette, mais résolument, dans le moule : plus ou moins d'abandon dans les élévations, dans le lyrisme, mais tout est médité de longue étude. Et pour joindre l'exemple au précepte, Mounet-Sully me dit *mezza voce,* « Oceano nox », ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres d'Hugo, à son gré. Il y est admirable, mais surtout personnel dans les réticences passionnées de sa diction, alors qu'il la modère fiévreusement, qu'il la dompte magistralement, comme en des tenues d'orgues puissantes. Ces vers pleins d'horizon prennent dans sa voix une ampleur sibylline qui vous découvre chez Hugo la grandeur naïve, fatale, originelle, d'un Hésiode ou d'un Eschyle.

Ce disant, nous longeons la Durance, rencontrée en un site vaste, magnifique, plein de lointains. Tout en bancs de sable, en îlots, son lit s'élargit entre deux rives desséchées parfois, parfois verdoyantes, ombragées de hauts arbres qu'on s'étonne à trouver ici. Elle se jette dans le Rhône au-dessous d'Avignon. « Au-dessous d'Avignon, a écrit Mistral, le Rhône se presse pour embrasser plus tôt sa maîtresse débraillée, la Durance. » C'est formuler d'un trait pittoresque le cours morcelé de la tortueuse rivière.

Un beau soleil déclinant qui revêtait d'or le Château des Papes, accompagna notre arrivée *en Avignon.* Chacun courait en débandade à son hôtel et à la gare. Le maire, l'aimable M. de Boisserin nous y avait préparé un dîner de gala. Au revoir, Avignon! S'il est un lieu au monde où l'on consentirait à vieillir, c'est ici. Autrefois, du temps de ses Papes, comme au seizième siècle, du temps de La Belaudière et de son Université, comme aujourd'hui, comme toujours, Avignon fut et sera la ville des poètes. Le Félibrige l'a choisie pour y régner. Nous avons vu hier qu'il avait bien placé son cœur. Le Provençal exilé la revoit dans ses rêves, la belle cité crénelée, rutilante d'or au mistral... Je me redis souvent ces deux vers de La Belaudière :

Non si passo lou jour que n'ague souvenènço
De tant de bons ami que soun dins Avignoun.

PAUL MARIÉTON.

LA PROVENCE GRECQUE [1]

SAINT-RÉMY — LES BAUX — ARLES

17-19 août 1888.

Nous sommes attablés à Saint-Rémy de Provence, Mistral, Mounet-Sully et sa charmante femme, le poète Marius Girard et moi, sous une large treille, dans un jardin d'hôtellerie, tout en roses trémières, en figuiers et en jeunes cyprès.

Un bien-être rare nous envahit, au sortir des fêtes de la Cigale, après tant de discours, de réceptions officielles, de départs aux sons de la cloche et de marches, musique en tête. Heure exquise et déjeuner de Sybaris. Nous vantions le pâté d'anguilles de Vaucluse, la brandade nîmoise; que dire de ce melon blanc...

Ce melon dont la tranche ouverte
Apparaît rose, blanche et verte,
Comme l'étang de Berre au coucher du soleil ?...

Ce soir, nous devons souper à la ville des Baux : un déjeuner tout provençal est commandé. O l'aïoli miraculeux !

— Les Grecs, nous dit Mistral, en faisaient manger aux soldats pour leur donner du courage... C'est de l'histoire.

— C'est même ainsi, reprend Mounet-Sully plus grave, qu'ils faisaient fuir les Perses.

Et le parfum subtil, chanté par Virgile et Méry, occupe harmonieusement nos lèvres, jusqu'au moment de nous mettre en marche pour *les Antiques* de Saint-Rémy.

Par un chemin qui semble escalader les Alpilles, nous allons droit au *Lion d'Arles*, un fier rocher de la montagne, que Mistral a chanté, sous un ciel lavé, luisant de frais soleil, et qui, apaisant l'atmosphère, rapproche les lointains.

Nous voici au pied des montagnettes. Là sont un arc de triomphe et un mausolée: Les Antiques, deux parfaits monuments romains.

Les sveltes colonnes du mausolée, à demi caché encore, se dressent au-

(1) La plus grande partie de ce chapitre a paru au *Supplément du Figaro* du 27 juin.

dessus des pins. Merveilles des merveilles! L'arc est tout grec d'allure, petit, harmonieux avec sa seule arcade à l'ouverture attique.

Le mausolée, c'est l'élégance même. Ces deux monuments couverts de sculptures, d'inscriptions, sont demeurés debout dans leur vieillesse harmonieuse, seuls témoins d'une ville qui eût sa grandeur. C'était *Glanum*, colonie grecque de Marseille.

J'ai vu, à Maillane, une monnaie d'argent trouvée là portant cette inscription : Μασσα (λια). La ville fut détruite par les Wisigoths, et Saint-Remy bâtie au-dessous, dans la plaine, avec les débris de sa ruine.

Quels sont ces monuments? — Le peuple a pensé à Marius, car l'homme est resté populaire chez les Provençaux. N'a-t-il pas rossé les Teutons et les Cimbres, ces Prussiens de l'époque...

Une inscription, contournant l'architrave du tombeau, paraît en attribuer la consécration à trois jeunes hommes : Sextius, Lucius, et Marcus, de la famille des *Julii*, en mémoire de leurs parents défunts. Mais l'inscription pourrait être postérieure au monument. On cite de fréquents exemples de telles désaffectations. Un archéologue provençal, M. I. Gilles, affirme, contre tous les savants d'Allemagne, que le mausolée de Saint-Remy est un monument triomphal élevé sous J. César, à Marius et à Catalus son collègue, et où les Julii déposèrent plus tard les cendres de leurs parents.

Mais l'arc?... Le même archéologue en attribue la construction à César lui-même, dont il retracerait les campagnes en Gaule et en Bretagne. Au double point de vue de l'art et de l'histoire, ce serait l'un des plus précieux vestiges de la grandeur romaine... On disputera longtemps sur le sens précis des *Antiques*. Le vague même de l'interprétation vous laisse dans le rêve, et le rêve seul convient à cette heure exquise entre toutes, dans un site élyséen.

Vraiment, ce site est grec, dans sa végétation, dans son air, dans ses plantes : asphodèles, petites fleurs d'Attique, herbes aromatiques et douces, dont l'air est balsamiquement parfumé.

Et, tout auprès, dans les arbres disséminés sur ce terre-plein d'où la vue est unique, des pins clairs et légers balançant leurs dômes verts à l'entour des monuments, des figuiers, quelques oliviers, deux micocouliers, deux saules... Et par delà ce rempart transparent de verdure, en contre-bas, l'étendue, bornée à l'horizon occidental par la montagnette de Tarascon, et indéfinie, au Nord : la plaine de Maillane et de Château-Renard — dont les deux tours montrent comme des cornes le chemin d'Avignon, puis celle d'Avignon avec son immense palais ; tandis que derrière nous, c'est l'Alpille d'argent, tachetée de vert, nous cachant le Midi de son rempart de roche.

Cette terrasse des Antiques, adossée au flanc des Alpilles, c'est le centre du

Félibrige, à égale distance des Baux et de Maillane, à mi-chemin d'Arles et d'Avignon. C'est le lieu central et sacré de notre terre sainte, ομφαλος γης.

Au moment de quitter ce tertre incomparable, un son de cloche me fait souvenir du voisinage de l'asile Saint-Paul, un refuge d'aliénés, qui est là tout près, comme endormi dans son vieux parc de prieuré et qui, voisin de tant de poésie lumineuse, cache tant de misères et d'obscurité. Nous entrons. Au bout d'une longue allée de sycomores, à gauche, voici d'abord un préau sombre, dans les arbres, et la maison des fous. En face, pareil préau et pareille maison pour les folles. On nous conte qu'un inspecteur des aliénés fut frappé, en visitant ces refuges, d'une corniche du toit, assez large pour s'y promener. L'année suivante, il était enfermé dans l'asile, et se précipitait du même toit. Quelques hébétés nous regardent, l'œil terne. Nous entrons dans la chapelle. Des sons d'orgue paresseux, une musique d'enfermés, triste, s'y traîne, qui vous serre le cœur. Bientôt, nous ressortons, non sans avoir fait une courte visite au vieux prêtre qui a voué sa vie et sacrifié un rêve de poète à ces déshérités.

Comme on respire au-dehors de ce cloître étouffant ! Il me rappelle une chartreuse italienne où était partout exprimée la mélancolie de la mort. On n'y éprouvait pas les grâces mystiques des couvents franciscains. Ce n'était que l'effroi d'une existence vouée au cercueil.

La petite cloche tinte encore, que nous sommes sortis. Il y a trois ans, un jour que j'avais eu la bonne fortune de me trouver à Saint-Rémy avec Mistral et Daudet, en compagnie de M. de Goncourt, il me souvient qu'après une promenade aux Antiques, l'appel précipité de cette cloche nous épouvanta, dans ce clair silence, et nous fit hâter le pas pour revenir à Saint-Remy. La petite ville était en fête. Une course de taureaux avait amené un tas de jolies coiffes arlésiennes, et l'on dansait dans de vieux jardins, au coucher du soleil. C'est même ce jour-là que Daudet, s'attardant avec nous à regarder le bal, cette réflexion devenue fameuse, de *Numa Roumestan*, traversa son cerveau : « le Midi est polygame ! » — Justement un quartier de Saint-Remy est en fête : jetons un regard sur le bal. Le beau type arlésien, quoiqu'on en dise, n'est pas mort.

Arles, la belle Grecque aux yeux de sarrazine,

donne encore de fiers rejetons. Si toutes ne sont pas belles de visage, la race est noble sur ce terroir antique. C'est la démarche grecque dans toute son ampleur ; mais combien ce costume donne de grâce fière aux femmes ! C'est lui qui a révélé la beauté de l'Arlésienne. La nuque découverte par le fichu de gaze bâillant des deux côtés et bombant la poitrine — *la chapelle* — jusqu'à la taille, d'où retombe la jupe à plis droits ; la coiffe au velours large n'enserrant

que le haut de la tête, pour laisser les deux bandeaux noirs des cheveux onduler sur un front découvert, voilà ce qui fait l'attrait suprême des femmes du pays d'Arles. Et cette invention, malgré son apparence grecque, ne date pas de soixante ans. C'est vers 1830, que le costume rencontra sa formule parfaite. Au dernier siècle, le président de Brosses ne trouvait à signaler en Provence que la beauté plantureuse, la richesse de sang des femmes d'Avignon.

Cette jeune fille, au blanc profil de médaille romaine, qui revient de danser gravement et regagne sa place, a comme un air de reine de l'Odyssée, dans sa taille fière, son maintien svelte et son discret sourire.

A mi-chemin des Baux, Mistral nous quitte. — On gravit les Alpilles par de petites combes pierreuses, sèches, tout embaumées de lavande et de romarin. Un seul arbuste y est fréquent, c'est l'amandier, au tronc squameux, au jeune feuillage. Et çà et là, dans les replis, dans les abris plus chauds de la montagne, des mûriers que le soleil fait d'or. Arrivés sur la crête des Alpilles, on s'engage dans une brèche profonde, creusée dans le rocher, et la vallée tragique se découvre, d'où s'élève l'énorme ruine des Baux.

Des gouffres concentriques de pierre, un cataclysme de blocs géants, pâles, difformes, suspendus pêle-mêle dans l'horreur du précipice qui dévale vers la plaine... A droite, une hauteur vague et blanche sur l'horizon brûlé, c'est Arles, telle qu'une ville du désert. A gauche, un champ pierreux immense, la Crau, avec, au loin, une lame d'argent au soleil, l'étang de Berre. Et, disséminés, au creux des rochers, menacés dans l'éboulement, des amandiers au feuillage subtil, végétation de l'abime, et de rares mûriers pointés de lumière éclatante.

Le ciel est à demi couvert ; sur l'horizon, le soleil rouge met sa déchirure de sang. Nous descendons à pied, dans le trouble et l'admiration. C'est bien ici que Dante, exilé de Florence et citoyen d'Arles. est venu rêver son *Enfer*. Assis sur un roc éboulé, dans cette dévastation, je contemple la ville des Baux sur son gigantesque rocher — tout en ruine, comme l'immensité du tableau, — mais effrayante d'horreur sauvage. C'est le moyen âge tragique. c'est l'histoire de Provence, dans les intermittences de ses libertés. Et pourtant, à cinq cents pas de cette vision de guerre, là, derrière nous, le ravin âpre, attristé, qui fuit dans ces collines, c'est la Grèce, l'Hellade des pâtres où les abeilles distillaient leur miel immortel. Mounet-Sully a la même pensée, et de sa voix grave, *Œdipe-Roi* crie dans ce silence :

> Pourquoi m'as-tu reçu dans ton ombre profonde,
> O Cythéron ? Pourquoi, lorsque je vins au monde,
> Ne m'as-tu pas tué sur tes âpres sommets,
> Afin d'ensevelir ma naissance à jamais !

Descente des Baux, avec la lune pleine. Elle baigne toute la vallée, de sa cendre bleue ineffable... Le rocher historique, l'Acropole de la Provence féodale, a des hardiesses spectrales, par ce clair de lune enchanté.

Dans la plaine, en entrant à Maussane, nous passons devant une madone logée dans un calvaire, et rayonnant, sous sa niche vitrée, des feux d'or de deux cierges. Plus loin, ce sont des flons-flons de bal champêtre. Ici, nous quitte notre ami Girard et nous prenons le train pour Arles, le train rempli d'Arlésiennes, — de coiffes et d'accent.

J'ai la curiosité de longer le Rhône pour entrer dans la ville de Constantin. Les étoiles se mirent dans l'eau calme. En face, à travers la brume, les lumières falottes du bourg de Trinquetaille. Trinquetaille! que de souvenirs... C'est là qu'un soir, le fleuve en colère, tout comme le Rhin des ballades, noya le bouvier Ourrias, l'amant éconduit de Mireille : « Cette nuit-là, les Trèves dansèrent sur le pont »... — C'est là, qu'aux premiers temps du Félibrige, les chefs de la Jeune Provence, Mistral, Daudet, Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, quelques fois aussi Paul Arène, se donnaient rendez-vous pour voir le peuple chez lui, dans des cabarets de bateliers. Trinquetaille, déjà sous Constantin, avait ses temples et ses thermes. *Duplex Arelas*, disait-on. Mais comme aujourd'hui, aux temps romains où Arles était un port de mer, Trinquetaille était la ville des mariniers... Nos premiers félibres, les Pères de la petite Eglise instituée à Font-Segugne, rentraient parfois très joyeux du faubourg de l'île du Rhône. Daudet, alors le *Petit Chose*, était le Benjamin de la troupe. Une fois, il avait juré d'embrasser la mariée qui s'en revenait d'Arles avec son cortège fatigué, et ainsi fit-il. Tant et si bien que Mistral, « beau comme un roi David », dut invoquer la myopie de l'enfant, pour empêcher qu'on ne le précipitât dans le fleuve... Un autre soir, — il le racontait cet hiver, à l'un de ses *jeudis* chers aux amis des lettres, — lui-même il avait résolu de se jeter dans le Rhône. Et il s'y rendait en effet, malgré les supplications — un peu vagues — de ses compagnons, quand Anselme Mathieu s'avança sur le bord, et, d'un ton lamentable, commença l'oraison funèbre : « Il a assez de la vie, le pauvre « enfant, laissez-le s'en aller... Adieu, Daudet ! adieu ! » — Ces façons-là me guérirent du coup, » nous dit le narrateur subitement attendri.

En suivant le bord du fleuve, on arrive à une tour basse, aux murs alternants par assises de briques et de moellons, de cet appareil compliqué qui est propre au IVe siècle. C'était le palais de la Trouille (*Trullus*, *ædificium rotundum*), somptueux édifice octogone, flanqué de tours semblables à chacun de ses angles, et tout revêtu de marbres précieux et de stucs ouvragés. Quand Constantin fit élever ce monument, il avait mis dans Arles toutes ses complaisances, et il songeait à la consacrer métropole de son empire. Byzance l'emporta. Mais il fit en Arles de fréquents séjours, et le premier fils qu'il eut de Fausta,

Constantin II, naquit au palais de la Trouille. Il voulut ainsi que cette ville, — qui s'appela *Constantinopolis* avant Byzance, — fût le siège du préfet du prétoire des Gaules, avec l'Espagne et la Grande-Bretagne sous sa juridiction.

C'est pourquoi le nom de Constantin est inséparable de l'histoire ancienne de la cité (*Gallula Roma Arelas*), bien que César en ait fait une colonie romaine, bien qu'Auguste y ait bâti les Arènes, le Théâtre, les Temples, et cet *Arcus mirabilis* dont rien ne reste, qui était plus achevé que celui d'Orange, à en croire les vieux chroniqueurs.

Dans la résidence de Constantin, non loin de laquelle on discerne encore, sur les dalles creusées du quai, les vestiges des anneaux de fer où venaient s'amarrer les trirèmes, dans ce somptueux château-fort où Sidoine Apollinaire nous évoque une profusion décadente de luxe et de trésors, habitèrent tour à tour les rois Wisigoths, puis l'Ostrogoth Théodoric, les rois Francs, les rois d'Arles, les empereurs d'Allemagne, — quand ils venaient se faire consacrer rois d'Arles à Saint-Trophime, — enfin les premiers comtes de Provence...

Mais j'ai assez rêvé sous les étoiles. Mes compagnons m'ont précédé, *Place des hommes*. Là, nous attendent bon gîte et bon souper, dans un hôtel où sont encastrés les colonnes et le fronton corinthien d'un temple.

Le lendemain, à mon lever, j'erre dans Arles. Que de fois j'y suis venu ! Il est de ces villes endormies, de ces vieilles cités mortes qui font partie de votre âme. Cette fois, ce sont mes souvenirs que je viens chercher parmi ces monuments. Comme tout le monde, je vais droit aux Arènes. Très belle est l'apparition, mais belle de la grandeur romaine, — militaire et sans grâce, c'est-à-dire, sans rêve, sans tristesse. La ruine y a fait entrer, pourtant, la poésie. Cette magnifique couronne murale de la ville d'Auguste et de Constantin, a résisté au temps comme toute œuvre de ces maîtres du monde, logiciens superbes, juristes impeccables, qui construisaient pour l'usage éternel. Mais pourquoi la *Maison-Carrée* m'a-t-elle charmé plus, à Nîmes, que l'amphithéâtre ? Pourquoi ce qui est grâce fragile et idéal exquis doit-il nous gagner davantage que ces proportions titaniques ? Tout ce qui a vie spirituelle nous attache d'autant plus fort que nous en pressentons la fin. La mort est la mesure de nos meilleures aspirations.

Le théâtre grec si poétique, que je retrouve ici tout en ruines, après l'immense amphithéâtre imposant et brutal, m'émeut profondément, me charme et m'attendrit.

La *Vénus d'Arles*, cette création divine, à la gracilité harmonieuse, a été trouvée là. Elle n'aura son rang, parmi les divinités de l'art, qu'après qu'on l'aura dépouillée des restaurations pompeuses de Girardon. Alors apparaîtra sa beauté rayonnante. Si elle a moins de majesté que la Vénus de Milo, sa spiri-

tualité est d'essence supérieure, comme sa jeunesse. C'est ici, sous les deux colonnes corinthiennes du *proscenium,* qu'Aubanel a récité à la foule, en 1879, aux premières fêtes de la Cigale, son hymne à la déesse, à la beauté arlésienne, par une merveilleuse nuit de Provence, dans le grand silence du ciel étoilé.

Il avait raison, le poète, ce peuple arlésien a conservé les traces d'une civilisation de beauté. Dans ses figures, dans sa démarche et, par-dessus le moyen âge indifférent aux formes, le moule antique s'est perpétué, harmonieuse tradition. « O Arles! s'écriait Mistral dans un discours qu'il prononçait naguères, non loin de cette place, si tu es veuve de tes consuls souverains, de tes rois qui luttèrent contre les Sarrazins, et de ces empereurs qui bâtirent tes arènes, console-toi, ô Arles! car tu domines encore par ce rayon de Dieu qui éclaire le monde et qui se nomme la beauté! »

C'est de la tradition grecque et non de l'héritage des temps qui ont suivi, qu'est né, voici bientôt un demi-siècle, pour l'orgueil de la Provence et la plus grande gloire du pays d'Arles, le magnifique renouveau d'art et de poésie autonome qui s'est appelé Félibrige.

O Arles! capitale de notre royaume idéal, je te dis à mon tour : Quelle place tu tiens dans ma vie! Comme Mistral quand il écrivait *Mireille* se demandait : « Qu'en dira-t-on en Arles? » je n'ai jamais pris la plume pour la cause de notre Sainte-Etoile sans songer à la nature, au paysage, au parler, au goût arlésiens. Et si nous avons montré quelque santé morale, quelque vaillance de pensée, dans la décrépitude environnante née du dilettantisme et de la centralisation de Paris, c'est à toi, Cause d'amour, miroir de notre terre d'Arles, que nous le devons uniquement peut-être...

— Je crains d'avoir médit du moyen âge arlésien. Mes compagnons, moins matineux, me rejoignent à Saint-Trophime. Que dire de ce porche, rare joyau de l'art gothique? Une colonne de granit partage l'entrée, accostée de saints rigides, debout entre des colonnettes, et sur qui court en double frise, une procession de bienheureux et de damnés. La porte est surmontée d'un tympan voûté de têtes d'anges, où apparaît le Christ assis, un doigt levé et entouré des symboles des quatre évangélistes. Sa robe semble d'or repoussé, d'une orfèvrerie byzantine. Elle arrête d'abord la vue qui va ensuite aux saints de pierre, espacés à l'entour, roides dans leurs parures, avec ce regard bénissant qu'a si poétiquement rendu Mistral dans sa *Communion des Saints.*

Que de détails miraculeux, à cette entrée d'église. Le portail en est tout scintillant, dans son gris revêtement de pierre. Une seconde frise à peine visible entre l'auréole des saints et la procession du jugement dernier, découvre à l'observation des motifs inouïs de finesse, de naïveté, et tout ensemble de foi et de raillerie religieuse.

Voici une Fuite en Egypte, bien étrange : à dire vrai, l'anatomie des ani-

maux n'avait pas fait son entrée dans les arts. L'âne a la tête aussi grosse que la mère et l'enfant réunis; ses deux oreilles sont plus larges que des palettes de cactus...

Aux Aliscamps, sous un ciel douteux, alterné de fins lacs de turquoises et de gros nuages gris de fer, pêle-mêle roulés par le vent...

C'est le lieu de mélancolie. On y accède, au détour d'un chemin banal, dans le tumulte des chantiers, par une longue et droite allée de peupliers mornes. Au lointain, un espace découvert, et une église à demi ruinée. C'est le champ du repos, les Aliscamps (*Elysæi campi*), où les morts d'Arles, depuis son origine, ont désiré goûter le sommeil éternel. A toute époque, les Aliscamps ont eu la renommée d'un lieu plus pacifique et plus sacré pour les ensevelis. L'allée de peupliers qui mène au cœur du cimetière, — à ce qu'a respecté de lui de la civilisation, — en est comme le prologue païen. Le long de chaque rangée d'arbres, veillent d'anciens sarcophages de pierre, austères et frustes, avec leurs lugubres couvercles aux cornes de Pluton. Les chrétiens ont transformé les consécrations aux dieux Mânes en cette dédicace : *Deo Optimo Maximo*. Mais la persistance de la première inscription est frappante. Cette allée est un lieu païen où la Mort apparaît terrible. Le vent passe en rafales sur la cime des peupliers ; à l'entour, des saules frissonnent...

Plusieurs chemins semblables aboutissaient au cœur de la nécropole. De magnifiques tombeaux romains, — autant de cénotaphes héroïques de la belle époque d'Auguste, que de sarcophages et de cippes ornés, de l'ère constantinienne, — alignaient, dans le double profil des allées, leurs élégantes ou massives sculptures, qui témoignaient toujours du faste de l'enseveli. Peu à peu, avec la décadence d'Arles, — Rome, Paris, Marseille et Lyon enrichirent leurs musées de la dépouille des Aliscamps, et voilà ce qu'a fait le Progrès, d'un cimetière de quinze cents ans, qu'avait respecté la barbarie et vénéré le moyen-âge.

Au bout de l'allée funéraire, on s'arrête à la petite chapelle des Porcelets. Elle est fermée par une curieuse grille qui consiste en six ogives de fer superposées. La voûte du tombeau vide est de style gothique, mais d'aspect roman. Cette impression est fréquente. L'ogive n'est-elle pas le croisement de deux pleins cintres? Et je ne sais pourquoi les simples voûtes de cette chapelle et sa grille, me retiennent longtemps... Cette famille des Porcelets fut la plus illustre de Provence. Je ne connais guère ses prouesses. Mais je me souviens que Bertrand de Marseille, un troubadour, chanta ainsi Jeanne des Porcelets : « Cet étrange amour ne se peut éloigner de moi ; — je l'ai mis dans ma tête si profondément, — que, soit dans ma maison, soit quand j'entends la messe, — même partout ailleurs, je m'y laisse absorber comme un fou. »

Ici s'est agrandie la nécropole. L'allée de peupliers, l'allée nostalgique, fuit

derrière, s'élargissant à mes côtés en un champ d'herbes folles, plein de débris funèbres, d'édicules à demi détruits, parmi des arbustes, des fleurs sauvages, poussés au hasard sur l'enceinte de ce vallon des morts. Et devant, une vaste ruine de plusieurs églises, dont la dernière, inachevée, Saint-Honorat offre encore un abri. C'est son clocher roman qui domine la dévastation, tour octogone, ajourée, au double rang d'arcades, et coiffée comme un minaret. Mais son porche au beau cintre, précédant une large cour, où des divisions de chapelles témoignent d'une basilique détruite ; mais sa poésie rêveuse entre un mur austère de cloître et une oasis de verdure, où des pins, des bouleaux, entourent un figuier, un platane géant, dans ce lieu désolé; mais tout, ici, vous laisse l'impression sublime d'un passé glorieux, où la Théologie régnait sur l'occident.

Saint Trophime, premier évêque d'Arles, voulant consacrer au vrai Dieu la nécropole païenne, convoqua les évêques voisins. Aucun d'eux ne se trouvait assez pur pour la bénir. Alors Jésus-Christ apparut en personne, et consacra le cimetière. Une fois chaque année, la nuit de la Toussaint, il revient aux Aliscamps, dit la légende, et célèbre la messe lui-même, entouré des évêques. C'est le sujet du suave petit poème de Mistral, *la Communion des Saints*, où la jeune fille qui descendait, les yeux baissés, les escaliers de Saint-Trophime, est amenée, dans la nuit sereine, par les bienheureux du portail, à l'office de Jésus-Christ :

Les saints de pierre, la voyant
Sortir tous les jours la dernière
Sous le porche resplendissant,
Puis, s'acheminer dans la rue,
Les saints de pierre bienveillants
Avaient pris la fillette en grâce,
Et quand, la nuit, le temps est doux,
Ils parlaient d'elle dans l'espace...

Ces fraîches légendes du premier Christianisme avaient embaumé de poésie les Aliscamps. Le cimetière passait pour être préservé de toute atteinte diabolique : dans le même lieu avait existé, disait-on, une chapelle dédiée par saint Trophime « à la Sainte-Vierge encore vivante », *Deiparæ adhuc viventi;* dans le même lieu, le Labarum avait apparu à Constantin... Aussi, durant le moyen âge, les morts pieux affluaient-ils au cimetière d'Arles. C'était pour eux une douce espérance de reposer dans la terre sacrée où l'on montrait l'empreinte des deux genoux de Jésus-Christ. Les riverains du Rhône, d'après le maréchal Gervais de Tilbury, qui écrivait au XIIIe siècle, faisaient suivre à leurs morts le fil du fleuve, ayant déposé, dans un coffret scellé au cercueil, le droit de *mortelage*, ou prix des funérailles. C'était un dépôt béni.

Nul ne touchait aux morts des Aliscamps et les mariniers se signaient quand passait un cercueil. A la hauteur d'Arles, ces corps flottants s'arrêtaient comme par miracle, puis les moines de Saint-Honorat les ensevelissaient suivant leur condition.

Lorsque Dante vint en Provence, la renommée des Aliscamps était universelle. C'était une nécropole immense; il en parle dans son *Enfer*, pour la comparer au cimetière désolant de la cité des hérésiarques: « comme près d'Arles, dit-il, où le Rhône est stagnant, comme à Pola près du Quarnaro, — qui ferme l'Italie et en baigne les limites, — la plaine est toute bosselée de tombes... »

Come ad Arli ove il Rhodano stagna...

La petite église de Saint-Honorat est une étrange construction, mi-gothique, mi-byzantine, très massive et qu'affectionnerait Jean-Paul Laurens. Elle possède une crypte et des chapelles seigneuriales, sans aucun ornement. L'humidité y est saisissante, comme l'abandon...

Mais sortons d'ici. Un courant d'air humide vous saisit à travers les vitraux. Cette chapelle a été dévastée maintes fois comme les Aliscamps. On s'y est égorgé sur les sépulcres. Les compagnons de Roland qui dorment sous ces peupliers, dans le caveau de cette église, attiraient sur eux la bataille. Il fait froid ici : c'est le rendez-vous de la mort.

Le vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants...

Quand je sortis de cette ruine, un grand silence remplissait le champ mélancolique. Le soleil d'or déclinait au ciel, et dans sa poussière vermeille, j'aperçus mes amis qui dessinaient, assis sur des tombeaux. J'embrassai d'un regard l'horizon des morts. Une tristesse sensuelle et mystique m'enveloppa tout entier et je quittai Arles, dans ces pensées.

O Arles! « cité noble, » comme t'appelait Ausone, cité noble entre les plus nobles, si pour être veuve de tes puissants maîtres, et surtout de ta liberté, et pour n'avoir plus que ta gloire, tu es la ville mélancolique entre les plus mélancoliques, la reine des cités découronnées de la terre, c'est bien à ton soleil comme le souhaitait Chateaubriand, qu'on voudrait voir finir son dernier jour.

PAUL MARIÉTON.

LA SAINTE-ESTELLE DE MONTMAJOUR

La Sainte-Estelle, célébrée cette année le 30 mai, jour de l'Ascension, à Montmajour, a été de tout point un rève de poète. Les tables étaient mises au sommet des ruines de l'Abbaye, au milieu d'un grand terre-plein tout fleuri d'asphodèles (la fleur élyséenne), en face de la cité de Constantin mollement étendue au lointain. Le ciel pur, et bleu comme à la création du monde, nous couvrait de son dôme où brillait le soleil. Nous étions 62 convives, parmi lesquels plus de jeunes que jamais. Les vivantes Vénus d'Arles, c'est-à-dire les plus belles filles du monde, dans toute l'élégance de leurs atours de fête, étaient venues en foule se grouper autour des félibres pour entendre leurs chants. Rouma fut applaudi comme on devait le faire aux jeux d'Eleusis. On lira plus loin son joli et très touchant discours. Puis tous les convives, à tour de rôle, se passant la coupe, parlèrent et chantèrent.

Le consistoire composé de neuf majoraux (MM. Roumanille, capoulié, Mistral, Monné, Huot, Girard, Roumieux, Arnavielle, Roque-Ferrier et Antonin Glaise) tint ensuite sa séance. Furent élus au majoralat : MM. Constans, professeur de littérature provençale à la Faculté d'Aix et à Marseille, Eugène Plauchud, auteur du recueil *Au Cagnard* et vice-président de l'Ecole félibréenne des Alpes, enfin le R. P. Xavier de Fourvières, prémontré, poète et prédicateur provençal, — en remplacement de feu le comte Raymond de Toulouse-Lautrec, syndic de la maintenance d'Aquitaine, Roch-Grivel, auteur de drames populaires dauphinois, et François Delille, poète provençal.

Le félibre majoral Auguste Chastanet, de Sarlat, fut élu syndic de la maintenance d'Aquitaine, à la place du comte de Toulouse. Le titre de sóci fut décerné au capitaine italien Carlo Alberto Rovere, auteur de la brochure *Lingua e città internazionale* dont nous avons parlé.

DISCOURS DU CAPOULIÉ

MESSIÉS E GAI COUNFRAIRE,

Es eici que sian! eto-mai! Ounte se póu miés èstre? Tout flouris, la fengoulo sènt qu'embaumo e lou roussignóu canto. Eici sian, tóuti, pèr brinda, pèr canta... e iéu? iéu pèr vous faire un discours?

Ah! noun pas, certo. Diéu m'en garde! Un discours de Santo-Estello? — Messiés, li discours de Santo-Estello soun fa, e n'a pas quau vòu lou biais e l'estè pèr li bèn faire.

Adounc, me permetrés de vous dire tout unidamen quàuqui paraulo, e de charra coume charron li vièi en famiho, à l'entour dóu fougau. Sabe plus faire qu'acó, emai encaro!...

Eh! bèn, digas lou verai, sèmblo pas que sias vengu, quau de près quau de liuen, dins l'oustau peirenau, pèr pausa lou cacho-fió de nosto grand fèsto?

E d'abord que l'Estello vous adus, aquest an, en terro d'Arle, pèr celebra, souto l'iue de voste paire, nosto calèndo felibrenco; d'abord qu'es l'usage, mis ami, que lou Capoulié parle, parlarai... di causo que se passavon dins mo un jouine tèms. De-que voulès que vous parlon, lis ancian?

Fau dounc vous dire qu'uno fes, (èro en avoust, lou 29, un bèu dimenche de l'an de Diéu 1852): coume en Arle sian vengu vuei, en Arle venguerian de tout caire de Prouvenço, de Coumtat e de Lengadó; venguerian galoi e cor dubert, autant li jouine coume li vièi, pèr felibreja, me dirés? — Ah! nàni, car erian panca felibre, pamens de gaire se mancavo.

Li vièi que venguèron au rendès-vous, pechaire! ounte soun? — Mis ami, ié soun tournamai vengu: entendès pas sis amo que canton? urouso, tresanon, e voulastrejon à l'entour de no taulado: fan Santo-Estello emé nautre... E li jouine? — Li jouine! lou vesès, i'a proun toumba de nèu sus la barbo.

Jamai acamp plus bèu s'èro vist au *Forum* arlaten. E quétis enauramen, quet afougamen! (coume se dis aro.) Li bono e frànqui brassado! (coume s'es toujours di).

E... — que fau pas l'óublida, — la ciéuta d'Arle, en alegresso, nous aculiguè coume uno maire sis enfant. Ah! n'en trenè pèr nautre de courouno de flour! N'i'en trenerian pèr elo de courouno de vers! Se d'ùni que i'a an subre-nouma noste Avignoun la Roumo dóu felibrige, Arle, aquéu jour, meritè bèn de n'èstre l'Atèno.

Frederi, tu que i'ères, me faras pas menti. Te ié vese encaro tout sounjarèu. T'ensouvènes? Quand, pacièn t e voulountous, avian proun bressa, après l'un l'autre, nosto bello Maio encaro enfant, tu, peraqui-de-long, acampaves

TRADUCTION

MESSIEURS ET GAIS CONFRÈRES,

Eh! oui, nous sommes ici! Où pourrions-nous mieux être? Tout fleurit, le thym embaume et le rossignol chante. Nous sommes ici, tous pour «brinder», pour chanter; et moi?... moi, pour vous faire un discours?

Ah! non pas, certes! Dieu m'en garde! Un discours de Sainte-Estelle?... Messieurs, les discours de Sainte-Estelle sont faits et n'en fait pas qui veut.

Vous me permettrez donc de vous dire tout simplement quelques mots, et de vous parler comme parlent les vieux en famille, au coin du feu. Je ne sais plus faire que ça maintenant, et encore!...

Voyons! franchement, ne semble-t-il pas que vous êtes venus, qui de près, qui de loin, au foyer paternel pour y poser la bûche Calendale de notre grande fête?

Et puisque l'Étoile vous amène, cette année, en terre d'Arles, pour célébrer sous les yeux du père, notre Calende félibréenne, et qu'il est d'usage que le *Capoulié* y prenne la parole, je parlerai... des choses qui se passaient dans mon jeune temps. De quoi voulez-vous que vous parlent les anciens?

Il faut donc vous dire qu'une fois, (c'était en août, le 29, un beau dimanche de l'an de Dieu 1852), comme en Arles, nous sommes venus aujourd'hui, en Arles nous vînmes de tous les coins de Provence, du Comtat et du Languedoc, nous vînmes, la joie au cœur, les jeunes et les vieux. Pour *félibréger?* me direz-vous. Oh! non, car nous n'étions pas encore félibres, quoiqu'il s'en fallût de peu.

Les anciens qui vinrent au rendez-vous, où sont-ils maintenant? Mes amis, ils sont venus encore: n'entendez-vous pas leurs âmes chanter et tressaillir, et voleter heureuses à l'entour de notre table; elles font Sainte-Estelle avec nous. Et les jeunes? — Les jeunes!... Comme vous voyez, il a neigé sur leur barbe.

L'on n'avait jamais vu réunion plus belle au *Forum* d'Arles. Oh! quelles envolées! (*enauramen*) et quels embrasements! (*afougamen*) — comme on dit maintenant. Quelles bonnes et franches embrassades! — comme on a toujours dit.

Et, — ne l'oublions pas, — la cité d'Arles, en grande allégresse, nous accueillit comme une mère ses enfants. Elle en tressa pour nous des couronnes de vers! Si quelques-uns ont surnommé Avignon « Rome du félibrige », Arles, ce jour-là mérita bien d'en être l'Athènes.

Frédéric, toi qui étais là; tu ne me feras pas mentir. Je t'y vois encore tout songeur. Il t'en souvient. Quand patients et pleins de vouloir, nous avions as-

de flour, e ligaves de bouquet galant, e veniés em'afecioun n'en flouri l'arcounsèu dóu brès de la Bello endourmido.

Aro sabèn perqué noste Frederi èro tant apensamenti : pantaiavo, e vesié dins si pantai, aperamount, ennivoulido au mitan de iéu noun sai queto nèblo luminouso, ié veni à l'endavans, glouriouso e sourrisènto, Mirèio em'Esterello, Nerto e la Rèino Jano. E vaqui perqué resplendissien deja, dins sis iue de jouvènt, li sèt rai de l'Estello.

Voulès pièi pas, Messiés e gai Counfraire, arro que la Bello endourmido s'es revihado, s'es facho grando, e camino front aut e diadèmo au front, voulès pas que voste Capoulié se fugue fa'n devé de mai veni en Arle, après trento-sèt an, après l'ounour e lou trelus de nosto reneissènço, pèr pendoula, dins li clastro de Mount-majour, noste ex-voto recouneissèntr.

Eici, e avans d'acaba, me vèn à biais de vous faire ausi de paraulo sacrado, que tant nous esmóuguèron au festenau arlaten de 1852, e que soun coume dirian li testamen de dous mort en nous bèn-astrugant:

« Que Diéu, nous diguè lou pouèto de l'*Ange et l'enfant*, benesigue vosto taulo! Siegon de fèsto vòsti lucho, que li rivau siegon d'ami. Aquéu qu'a fa lou cèu a fa lou de noste bèu païs tant grand e tant blu que i'a de large pèr tóuti lis estello »

« Mis amì, — venguè pièi Jùli Canounge, un Nimesen tout amourousi d'Arle! óublidés pas que voste proumier acamp se faguè en Arle, que fuguerias predestina dins la noblo e fièro ciéuta qu'a pèr armo e pèr deviso l'espaso, — e l'iro dóu lioun. »

Vaqui, mis ami, ço que pòu se dire un bèu blad de semenço; a fa d'un cènt, emai passo! Lou proumié blad de Françoes laseisseto d'Arle. E pèr provo que la richo semenço d'aquéli counséu proufeti es pas toumbado en terro ingrato, ausès lou bram dóu lioun :

... Eh! bèn, nàni! Despièi Aubagno
Jusco au Velai, fin qu'au Medò,
La garJaren riboun-ribagno,
Nosto rebello lengo d'O;
La parlaren dins li vanado,
I meissoun, i descoucounado.
Entre amourous, entre vesin;
La charraren emé salivo,
En barrejant nóstis óulivo
En destregnènt nósti rasin...

(F. Mistral. *Espouscado.*)

Felibre, isso dounc! e zòu en avans! Bon Prouvençau, canten pèr li pastre e pèr li gènt de mas, pèr lou pople que nous amo e nous escouto, e longo-mai noste canta l'assole, lou regale e desalasse!

Em'acò bello finido.

Mount-Majour, 30 de mai 1889.

sez bercé, après l'un l'autre, notre belle Maia encore enfant, toi, par là, tu cueillais des fleurs, tu les liais en galants bouquets, et venais avec amour en fleurir l'arche du berceau de la jeune endormie.

A présent, nous savons pourquoi Frédéric était rêveur : il songeait, et voyait dans ses songes, là-haut, ennuagées au milieu de je ne sais quelle brume lumi neuse, lui venir au devant, glorieuses et souriantes, Mireille et Estérelle, Nerte et la Reine Jeanne!... Voilà pourquoi resplendissaient déjà dans ses yeux les sept rayons de l'Étoile.

Et vous ne voulez pas, Messieurs et gais Confrères, maintenant que la Belle endormie s'est réveillée, qu'elle a grandi, et marche front haut et diadème au front, vous ne voulez pas que votre *capoulié* se soit fait un devoir de vous réunir en Arles, après trente-sept ans, après l'honneur et le rayonnement de notre renaissance, pour suspendre, dans le cloître de Mont-Majour, notre ex-voto reconnaissant ?

Ici, avant d'achever, j'ai à cœur, et ce va être pour moi un délice de vous faire entendre des paroles sacrées qui tant nous émurent au festival arlésien de 1852, et qui sont, autant vaut dire, le testament de deux félibres de la première heure, morts tous deux en nous présageant bonheur :

« Que Dieu, nous dit le poète de *l'Ange et l'enfant*, bénisse votre tablée. Que vos luttes soient des fêtes et les rivaux des amis. Celui qui fit le ciel a fait celui de notre beau pays si grand et si bleu qu'il y a place pour toutes les étoiles. »

« Mes amis, dit ensuite Jules Canonge, un Nîmois amoureux d'Arles, — s'il vous fallait jamais défendre votre cause, n'oubliez pas que votre première assemblée se fit en Arles, que vous fûtes prédestinés dans la noble et fière cité qui a pour armes et pour devise l'épée et la colère du lion. »

Amis, voilà ce que l'on peut appeler un bon blé de semence : il a fait cent pour un, et plus encore. Le premier blé de France, c'est le froment d'Arles ! Pour preuve que la riche semence de ces conseils pratiques n'est pas tombée en terre ingrate, entendez, entendez ce cri du lion :

Eh bien ! nenni ! Depuis Aubagne — jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, — nous la garderons qui qu'en grogne — notre rebelle langue d'Oc ! — Nous la parlerons dans les étables, — aux moissons, aux magnaneries. — entre amoureux, entre voisins ; — nous la dégoiserons avec l'eau à la bouche, — en détritant nos olives, — en pressant nos raisins.

Donc, félibres, en avant ! Bons provençaux, chantons pour les pâtres et pour les gens des mas, pour le peuple qui nous aime et nous écoute, et qu'à jamais notre chanter le console, le régale et le délasse !

Et voilà... pour bien finir.

Mont-majour, 30 mai 1889.

L'EMPÈRI DÓU SOULÈU

A M. Paul Mariéton,
Cancelié dóu félibrige.

Subre lou cap d'obro dóu mounde,
Lou vasto globo terrenau,
Ounte tant de grandour s'apounde,
E clarèjo, venènt d'en aut,
Dins lei pu belleis encountrado,
Noun s'atrobo rèn de pu bèu
Qué la Prouvènço, terre astrado,
Lou vièi empèri dóu soulèu.

Sous l'aflat de Diéu, touto flòri,
La Prouvènço s'espandiguè;
'Me sa meravihouso bòri,
Dins l'univers s'embandiguè.
A sa verdoulènto centuro
Embèimavon lei flous, lou mèu.
Esbrihaudavo la naturo
Lou clar emperi dóu soulèu.

L'óuliviè, lièurèio argentalo,
Lusiè pèr lei couelo e lei vau;
Dins lei lausié, plen de bru d'alo,
Cantavo l'auceliho avau.
Vers lei planuro ensouleiado,
L'arangié, fru d'or, flous de nèu,
Fasiè sei siaveis embeimado
Dintre l'empèri dóu soulèu.

La mauno de la pouesìo
Deganejavo sus lou sòu,
En escampant soun ambrousìo
Pertout ounte soun dous nièu plóu;
Perèu, dins seis encantadisso,
La Muso baiè soun anèu
Ei fièu empli d'enebriadisso,
Dóu flame empèri dóu soulèu.

L'EMPIRE DU SOLEIL

—

Sur le chef-d'œuvre du monde — et ce vaste globe terrestre — où abondent tant de grandeurs — qui brillent reflétées d'en haut, — parmi les plus belles contrées, — non, rien n'est plus beau — que la Provence, terre née — sous une heureuse étoile, — le vieil Empire du soleil!

Sous le souffle de Dieu, toute fleurie, — s'épanouit la Provence. — Sa merveilleuse surface, — dans l'univers irradia. — A sa verdoyante ceinture — embaumèrent les fleurs et le miel, — il vint éblouir la nature, — le clair Empire du soleil.

L'olivier, avec sa livrée d'argent, — brillait sur les coteaux et dans les vallées; — dans les lauriers pleins de bruits d'ailes, — chantaient les oisillons, là-bas. — Vers les plaines ensoleillées, — l'oranger, fruit d'or, fleur de neige, — exhalait ses suaves senteurs — dans l'Empire du soleil.

La manne de la poésie — perlait en gouttes sur le sol. — En répandant son ambroisie — partout ou pleut le doux nuage. — Aussi, dans son enchantement, — la Muse passa son anneau — aux fils, débordant d'ivresse, — du splendide Empire du soleil.

Ei pajo blanco de l'istòri
La pouesio s'escoulè,
La liro, à la taulo d'evòri,
Dins l'empirèio s'envoulè;
Siegue troubaire, siè félibre,
Sempre a la Prouvènço fidèu,
Fugueron auturous e libre,
Au noble empèri dóu soulèu.

Aux pages blanches de l'histoire — la poésie s'écoula, — et la lyre à la table d'ivoire — dans l'Empirée s'envola. — Les troubadours et les félibres — à la Provence toujours fidèles, — furent sans cesse libres et fiers — dans le noble Empire du soleil.

A l'agi mejan, lei troubaire
Dins l'escur de la barbarié,
Beluguejant coumo d'esglaire,
N'agueron jamai de parié.
Sei vers flutavon o fouitavon,
Pèr lei cieuta, pèr lei castèu.
Vendicatiéu o galejaire,
Flous de l'empèri dóu soulèu.

Au moyen âge, les troubadours, — dans l'obscurité de la barbarie, — étincelaient comme des éclairs, — et n'eurent jamais de pareils. — Leurs vers flûtaient ou bien fouettaient, — à travers les cités et les châteaux, — vengeurs ou pleins de gaieté — dans tout l'Empire du soleil.

Vuei, sian au bèu tèms dei lumiero,
E lei troubaire reviéuda.
S'aubouron dins la Franço entiero,
En félibre soun tremuda.
Canton la Provènço e sei glòri,
Leis amour e tout ço qu'es bèu,
Tout ço qu'es digno de memòri,
Dintre l'empèri dóu soulèu.

Aujourd'hui nous sommes au siècle des lumières, — et les troubadours résuscités, — surgissent par toute la France. — En félibres ils sont transformés. — Ils célèbrent la Provence et ses gloires, — les amours, tout ce qui est est beau, — et ce qui est digne de mémoire — dans l'Empire du soleil.

O felibre de la jouvènço,
Que l'amistanço nous adus,
En barrulant dins la Prouvènço,
Jusqu'ei bord de Lar cercant l'us,
Dins vouestei longueis escourrido,
Aves-ti vist, souto lou cèu,
Dins lei pu beleis embelido,
Un autre empèri dóu soulèu ?

O Félibre de la jeunesse, — que l'amitié amène ici, — en touriste de la Provence, — jusqu'au bord de Lar cherchant un passage, — avez-vous vu dans vos tournées, — brillant sous la coupole des cieux, — au milieu des plus belles éclaircies, — un autre Empire du soleil?

Oste d'aquelo taulejado,
Pouèto d'elei d'amoundau,
De la gaio felibrejado,
O, Marietoun, sies lou gau.
Brindan a voueste roumavagi,
Vous qu'acampas, coumo se dèu,
Un libre d'or, dins vouestei viagi,
Subre l'empèri dóu soulèu!

Hôte de cette tablée, — poète d'élite, — de la joyeuse Félibrée — vous êtes le joyeux héros. — Nous tostons à votre *Roumavage* (1), vous qui écrivez, comme il convient, — un livre d'or, et de voyage, — sur l'Empire du soleil!

J. B. Gaut.

Ais, lou 30 d'abriéu 1889.

(1) A l'origine, ce mot désignait un pèlerinage à Rome (*Roma viagi*). Il fut appliqué ensuite à un pèlerin, n'importe à quel saint, dans n'importe quel lieu de la Provence. On l'étendit ensuite aux fêtes votives patronales, locales, quoique le but n'en fut pas religieux.

AU MIGNOT TEODOR AUBANÈU PÈR SA NEISSÈNÇO

Dins lou perfum di flour cerque
l'amo di mort...
(T. Aubanèu.)

Flour d'amour, flour qu'as espeli
Dins uno terro pouëtico,
Flour siavo coume un cantico,
Mignot que vènon de culi ;

Flour que dis orto serafico
Diéu mando em'un noum tant poulit
Pèr — se venié ! — coucha l'oublit
De nòstis amour artistico.

Sagatun verd, enca noun sai
Se de toun Grand auras li rai
Qu'à soun engèni fasien flamo.

Mai subre toun brès me beissant
Pèr te beisa, flour de soun sang,
Sènte qu'auras d'Eu la bello amo !

Louis Astruc.

14 de mars 1889.

AU MIGNON THÉODORE AUBANEL POUR SA NAISSANCE

Dans le parfum des fleurs je cherche
l'âme des morts...
(Th. Aubanel.)

Fleur d'amour, fleur éclose dans une terre poétique, fleur suave comme un cantique, mignon que l'on vient de cueillir ;

Fleur que des séraphiques jardins Dieu envoie avec un si joli nom pour — s'il venait ! — chasser l'oubli de nos amours d'artistes.

Vert rejeton, je ne sais encore si de ton grand-père tu auras les rayons qui illuminaient son génie.

Mais sur ton berceau me penchant pour te baiser, fleur de son sang, je sens que de Lui tu auras la belle âme !

L. A.

14 mars 1889.

AU MUSICAIRE BENSA PÈR SI NOÇO

Aviés canta l'amour, la gràci, lou bonur
Pèr ausi dire. Aviès, dins ti pantai d'artisto,
Parla d'un cèu seren fa d'estello e d'azur,
Mai sabiés pas mounte isto.

« Counèisses lou païs qu'esclarara ma niue ? »
Demandaves souvènt à Mignoun la bóumiano ;
E ta muso — Mignoun — mandavo si grands iue
A travès mount e plano.

E mount e plano, un jour enfin, as travessa;
Toun amo meloudico a vuei, ami Bensa,
Vist soun obro coumplido.

Car tènes lou bonur, et la gràci, e l'amour :
Cantes l'*Alleluia* que sono lou grand jour
De ti pasco flourido !

LOUIS ASTRUC.

Pèr Pasco de 1889.

AU COMPOSITEUR BENSA POUR SES NOCES

Tu avais chanté l'amour, la grâce, le bonheur, par ouï-dire. Tu avais, dans tes rêves d'artiste, parlé d'un ciel serein fait d'étoiles et d'azur, mais tu ne savais pas où il est.

« Connais-tu le pays qui éclairera ma nuit? » demandais-tu souvent à Mignon la bohémienne; et ta muse — Mignon — fixait ses grands yeux à travers monts et plaines.

Et monts et plaines, un jour enfin, tu as traversé; ton âme mélodique a aujourd'hui, ami Bensa, vu son œuvre accomplie.

Car tu possèdes le bonheur, et la grâce, et l'amour : tu chantes l'*Alleluia* qui sonne le grand jour de tes pâques fleuries !

L. A.

Pour Pâques de 1889.

LOU VIÈI PALAIS

A Maurise Rimbaut.

Emé si paret routo e si blasoun ascla,
Emé si vièi pourtau rousiga di tempouro,
Superbamen enca lou grand palais s'aubouro,
E quant de barbo d'ome an davans èu cala!

De deforo se vèi li grand salo de quouro
Lis aut, lis ufanous se trouvèron mescla,
E davans tant de rouino, aro sias pivela :
Salo, paret, blasoun, aro, dirias tout plouro...

La court, la court d'ounour, ounte arribavon fièr,
Dins si càrri daura, li comte e li barouno,
Sèmblo un prat, tant la tepo es auto ; mai d'aièr

Dirias que lou palais a quita si courouno :
Dins l'èr, dins li paret, dins lou silènci grèu,
L'on sènt mistraleja la voues de Mirabèu!

LOUIS ASTRUC.

Marignano, 6 mai 1888.

LE VIEUX PALAIS

A Maurice Raimbault.

Avec ses murailles lézardées et ses blasons fendus, avec ses vieux portails rongés des temps, superbement encore le grand palais s'élève : combien de barbes d'hommes s'abaissèrent devant lui!

Du dehors on voit les grandes salles de l'époque où les puissants, les magnifiques se trouvèrent mêlés, et devant tant de ruines, ores on est fasciné : salles, murailles, blasons, tout semble pleurer maintenant...

La cour, la cour d'honneur, où arrivaient fiers, dans leurs chars dorés, les comtes et les baronnes, ressemble à un pré tant le gazon est haut; mais d'hier.

On dirait que le palais a quitté ses couronnes : dans l'air, dans les murs, dans le silence grave on sent tonner (pareille au Mistral) la voix de Mirabeau !

L. A.

Marignanne, 6 mai 1888.

DON VICTOR BALAGUER

Vers les premiers jours de l'année 1866, un poète catalan, banni de son pays pour l'avoir trop aimé, venait chercher un refuge en Provence et s'arrêtait à Avignon. Le hasard n'avait point déterminé le choix de cette résidence passagère, mais bien le goût particulier du voyageur, et sans doute aussi ce besoin impérieux de consolations et de sympathies qui étreint le cœur de l'exilé, dès qu'il a mis le pied sur la terre étrangère. A cette date, Avignon était déjà la métropole de notre poésie populaire méridionale ; le Félibrige comptait dix années d'existence ; il y avait là, dans cette ville des papes et dans la région qui l'avoisine, des frères au cœur chaud, de joyeux courtisans de la muse rustique, dont quelques-uns célèbres et hors de pair, tout une association littéraire, qui n'était encore qu'un cénacle provincial, mais qui devait bientôt devenir légion et se ramifier dans les divers pays dont le langage accuse une origine latine. Le voyageur frappait à la bonne porte : à défaut de la mère-patrie, dont on lui fermait durement le territoire, il saluait la patrie intellectuelle ; arraché à sa famille, il allait être accueilli par des amis.

« J'étais venu ici pour y passer quinze jours, écrivait D. Victor Balaguer en 1867, et j'y suis encore après quinze mois. Pauvre hirondelle, chassée de mon nid par l'orage, j'ai rencontré un nid d'amour et de fleurs.

» La Provence a été pour moi ce que fut autrefois la Catalogne pour ces troubadours provençaux qui survécurent à la chute de la dynastie toulousaine et à la ruine de l'indépendance de leur pays. Ce fut au pied du Montserrat qu'ils trouvèrent un asile, de nouveaux lares et une patrie nouvelle. Et, venu ici en de pareilles circonstances, pauvre troubadour errant, j'ai trouvé de même au pied du Ventour une patrie, un refuge et un foyer. »

En termes émus et reconnaissants, le poète a raconté les démonstrations cordiales dont il fut l'objet, de la part de ses confrères en gai-savoir, et la série des *félibrées* auxquelles on le convia ; il a fait mieux encore : il a chanté la Provence et remercié publiquement ses hôtes, en employant leur propre idiome, — manière gracieuse, délicate, d'exprimer sa gratitude, et qui n'est pas au pouvoir de chacun. Un autre hommage devait aussi consacrer le souvenir de ce

séjour, au pays de la renaissance des lettres romanes. Touchés eux-mêmes de l'accueil enthousiaste qui avait été fait à leur compatriote, plusieurs de ses amis Catalans, se cotisèrent pour offrir aux Félibres provençaux une splendide coupe d'argent, en mémoire de leur hospitalité généreuse et comme gage de future alliance. Cette coupe, désormais historique, est la même qui circule aux banquets annuels du Félibrige. Aussi bien la circonstance, malheureuse en soi, d'un tel exil devait-elle avoir les conséquences les plus heureuses pour la cause des dévots de Sainte-Estelle (voilà un résultat que le signataire du décret de bannissement n'avait assurément pas prévu). Grâce à l'active entremise de leur confrère étranger, nos néo-romans allaient voir leur champ d'action s'élargir, et leur mouvement gagner en extension vers l'Espagne. Comme il vient d'être dit, la précieuse coupe envoyée par les Catalans figurait bien un gage de confraternité, sinon d'accession future à l'association provençale, et de fait, aujourd'hui, si le Félibrige et les Jeux Floraux de Barcelone demeurent sociétés indépendantes, leur objet et leur esprit sont identiques ; à l'occasion de leurs fêtes et concours, les deux sociétés amies échangent des invitations ; c'est presque une fédération littéraire, fondée sur l'amour commun des traditions locales et l'attachement aux anciens dialectes du terroir natal. Le nom de Balaguer demeurera attaché à ce rapprochement, qui peut en amener d'autres dans l'ordre politique, tout comme les noms d'Alecsandri et de Bonaparte-Wyse sont inséparables du mouvement récent qui a eu pour effet de fortifier de sympathies étrangères l'influence toujours croissante de l'idée félibréenne.

D. Victor Balaguer est né à Barcelone, le 11 décembre 1824. A peine âgé de quinze ans, il faisait représenter un drame au *Liceo*, et bientôt après donnait une série d'autres pièces de théâtre dont le succès fut très vif. Jamais carrière littéraire ne s'est déclarée d'une façon plus hâtive, n'a été poursuivie avec une ardeur plus infatigable et, peut-on ajouter, n'a été plus honorablement remplie ; joignez à cela une participation incessante aux polémiques de la presse et les services signalés que depuis vingt ans, l'homme politique a été appelé à rendre à son pays. Poète, historien, publiciste, homme d'Etat, Don Victor a affirmé de bonne heure l'heureux accord, qui ne s'est jamais démenti, des qualités particulières à la forte race dont il est issu : activité, vigueur, imagination vive et cependant tempérée par un sens pratique et très sûr des choses de la vie. En vérité, il faut aller en Catalogne pour trouver chez quelques hommes la conciliation de deux manières d'être qui semblent s'exclure et un équilibre aussi précis entre la fantaisie et la saine raison. Mais cela est ainsi, et la remarque n'est pas nouvelle ; il y a longtemps déjà qu'au sujet des écrivains catalans du quinzième siècle on a constaté que la justesse, la netteté, la mesure, unies à de riches facultés d'invention, forment la caractéristique des productions de l'esprit

en cette contrée (1). Ceci tend à expliquer que notre auteur puisse être à la fois poète et homme d'action. En Espagne, d'ailleurs, ce cumul de la littérature et des fonctions publiques est moins rare qu'on ne pense ; j'oserais presque dire qu'il est de règle, et que la profession de lettré y est le stage ordinaire des emplois élevés. La bonne administration y gagne plus qu'elle n'y perd, croyons-le bien, et c'est sans doute à cette haute culture d'esprit des représentants de la nation que la tribune politique espagnole doit le renom très mérité de ses orateurs.

De l'homme politique, nous ne dirons que quelques mots, ayant surtout pour objet de nous occuper du poète. D. Victor Balaguer est aujourd'hui ce qu'il n'a jamais cessé d'être, progressiste et libéral, dans la plus large acception que comportent ces deux termes, qui, à les bien considérer, n'en font qu'un. Autour de lui, selon les passions du moment, l'opinion de ses coreligionnaires a pu diverger quant à son objet et quant à sa formule ; la sienne est demeurée immuable, et dégagée de toute question dynastique ou ayant trait à la forme gouvernementale, nous représente assez bien, si je ne m'abuse, l'ensemble des convictions fermes et sensées d'un Dufaure ou d'un Jules Simon. Patriote ardent, il n'est pas de ceux qui croient devoir sacrifier la petite patrie à la grande. « C'est l'homme de la Catalogne, » a dit un de ses meilleurs amis. L'homme de la Catalogne, il l'est en effet, en ce sens qu'il a toujours soutenu les droits de sa province, quand ils ont été méconnus par le pouvoir ; il a exalté les gloires du pays natal, réédité ses chroniques, raconté ses légendes et tenu à honneur de les faire revivre dans la langue qui fut celle de son berceau, voulant venger cet idiome populaire des dédains de quiconque prétendrait l'étouffer, et prouvant ainsi que pour tout cœur bien né rien de ce qui tient aux origines immédiates ne doit être indifférent. Mais de là à un particularisme étroit, à des pensées de séparatisme qu'on lui a un instant prêtées, il y a loin, et le poète s'est énergiquement défendu de pareilles imputations. La querelle, au surplus, est ancienne et ne doit être rappelée que pour mémoire. La vérité est que, loin de vouloir rétrécir sa patrie, l'homme d'imagination souhaiterait l'agrandir, fût-ce au détriment d'un voisin qui ne paraît point disposé à se laisser absorber, et c'est ici sans doute que commencerait l'utopie, sur les vices de laquelle nous n'avons pas à nous prononcer. Oui, D. Victor Balaguer, sans cesser pour cela d'être bon Espagnol, est bien l'homme de la Catalogne, et il s'en vante, et ses compatriotes le savent, qui depuis de longues années lui ont confié sans interruption le mandat de député. Il représente aux Cortès la circonscription de Villanueva y Geltru. Membre influent du Parlement, il a pris une part active aux débats les plus importants qui y ont été soulevés en ces

(1) Cf. Eugène Baret, *Les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe*, ch. III, § 1.

derniers temps; plusieurs fois ministre, il a tenu le portefeuille de l'Instruction Publique et, à diverses reprises, celui des Colonies. Son intégrité, sa haute honorabilité ont été, du haut de la tribune même, citées en exemple à tous les partis.

C'est ainsi que les honneurs sont venus, tout naturellement et très légitimement à l'homme dont on peut dire qu'il a incarné en lui le culte des traditions et des aspirations de sa province. Il a aimé son pays, et son pays le lui a libéralement rendu. Les Catalans ont jugé avec raison que le soin de leurs destinées présentes revenait à celui qui, tout en défendant leurs intérêts actuels, avait le mieux célébré la grandeur de leur passé. Et voilà comment ce que nos sceptiques du jour qualifient de *troubadourisme* est apprécié en Espagne à sa juste valeur et, mieux compris que nous ne savons le comprendre, peut servir de point de départ à une carrière politique et créer un lien de confiance entre des commettants et leur mandataire. Plus avisé ici qu'en beaucoup d'autres contrées, l'électeur a dit à son élu: « Ce que nous honorons, tu l'honores; ce que nous souhaitons, tu le réclames; ce que nous disons trivialement, tu l'exprimes en beaux vers; tu parles notre langue et tu l'écris: tu es notre homme.»

Or, cette langue, il faut bien qu'on le sache, n'est pas un vulgaire patois; elle a sa littérature et ses classiques. Comme le provençal, avec lequel elle a tant d'affinités d'origine et d'esprit, c'est un des rameaux les plus vivaces du grand arbre qui étendit ses racines dans les diverses régions du sud-ouest de l'Europe et dont la tige féconde fit éclore en rejetons les quatre ou cinq idiomes néo-latins. Cette langue, qui nous semble rude, parce que nous en ignorons la prononciation véritable, est parlée dans une partie de l'Aragon et de la Navarre, à Valence et jusqu'en France, où, de nos jours encore, le paysan du Roussillon n'en connaît point d'autre; elle est bien plutôt énergique que rude, et si elle n'a pu acquérir, comme sa sœur castillane, toute la sonorité et toute la perfection qu'on lui souhaiterait, ce n'est pas que les grands écrivains lui aient manqué, c'est qu'elle a été proscrite depuis la constitution de la monarchie espagnole, sous Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Elle a survécu, cependant, avec l'esprit persistant de nationalité qui anime la population dont elle est l'organe et dont elle reflète si bien le caractère. Elle était déjà formée vers la fin du Moyen-Age; elle n'avait guère à progresser: elle n'est pas déchue. Les chroniqueurs Muntaner et Carbonell la fixèrent, les poètes l'assouplirent, et parmi ceux-ci, comment ne pas saluer au passage le grand nom de cet Ausias March dont Sismondi a dit qu'il avait atteint dans ses vues un degré de passion et de vigueur que Pétrarque n'avait pas connu? N'oublions pas de rappeler combien, antérieurement au siècle des gloires littéraires du pays, l'imitation des inspirations et des formes de la poésie provençale fut heureuse au dialecte catalan. Les troubadours lui apprirent à exprimer avec élégance des pensées

ingénieuses, chevaleresques, galantes ou satiriques, et il eut lui-même son école très renommée de maîtres en gaie science. Trois dates, à cet égard, méritent d'être retenues; elles sont mémorables, en ce qu'elles marquent l'ère successive des progrès réalisés, dans le royaume d'Aragon, par la langue et la littérature, grâce à l'imitation des modèles provençaux. — En 1113, Raymond-Bérenger II, comte de Barcelone, épousa Douce, fille de Gilbert, comte de Provence; un grand nombre de troubadours accompagnèrent la fille de leur seigneur en Catalogne et y propagèrent leur enseignement. — Vers les premières années du treizième siècle, plusieurs troubadours se virent frappés d'exil et de confiscation par Simon de Montfort, pour leur vive opposition à la croisade albigeoise, et durent chercher asile en Aragon. Ces émigrés toulousains payèrent de leur talent la royale hospitalité qui leur fut accordée et popularisèrent à nouveau les traditions de leur art au delà des Pyrénées. — Enfin, les chroniques nous racontent qu'« une ambassade solennelle fut envoyée à Paris par le roi d'Aragon, avec mission d'obtenir de Charles VI que deux des sept *mainteneurs* du Consistoire de Toulouse vinssent établir à Barcelone une académie des Jeux Floraux semblable à la leur et selon les statuts de celle-ci. La demande fut gracieusement accueillie. Deux mainteneurs arrivèrent à Barcelone en 1390 et y jetèrent les fondements d'une institution à laquelle les rois d'Aragon prodiguèrent constamment les encouragements et la faveur (1) ». On voit, par ces quelques faits, comment les alliances de famille et les rapports de voisinage, joints à certaines similitudes d'idiome, aidèrent à un développement intellectuel tout parallèle, en deux pays limitrophes, et contribuèrent à y favoriser une civilisation identique. Tant de souvenirs, vieux de plusieurs siècles, ne sont pas perdus; les races ont la mémoire du cœur, et, si elles étaient tentées d'oublier l'amitié ancienne et réciproque, le seul fait de l'analogie subsistant entre leurs langues congénères suffirait à les éclairer et à leur faire retrouver les titres qui témoignent encore des grandes sympathies d'autrefois. Voilà pourquoi les poètes barcelonais et les Félibres fraternisent de si bon gré, en toute rencontre. Entre eux, la parenté du langage a maintenu la communauté des sentiments; ce que les uns chantent, les autres le chantent aussi: n'est-il pas naturel qu'ils se soient reconnus et compris? Ils se sont si bien compris, à l'une des dernières fêtes données par les Catalanistes, que nos Languedociens ont pu y faire entendre, d'un auditoire où les dames étaient nombreuses, et sans le secours d'aucune traduction, tout un répertoire de leurs idylles rustiques (2).

L'Ayuntamiento de Barcelone a rétabli les Jeux Floraux, il y a quelque

(1) Archives de la Couronne d'Aragon. — Document cité par Eug. Baret.

(2) Voir, dans la *Revue félibréenne* de novembre et décembre 1887, *Le Félibrige à Mayorque*, par Fr. Donnadieu.

trente ans. D. Victor Balaguer fut alors nommé membre du Consistoire de l'académie reconstituée, et bientôt élu Maître-ès-Jeux : double honneur amplement justifié par les poésies qu'il avait déjà fait paraître à cette époque.

Les poésies de D. Victor Balaguer sont très variées d'accent et d'inspiration (1). Avec une souplesse de talent qui est à remarquer, il a abordé tous les genres. Le patriotisme déborde dans cette œuvre ; la foi chrétienne s'y affirme; l'amour y livre ses confidences voluptueuses, particulièrement en un *Chant* et en un *Psaume*, où la passion se déchaîne avec une énergie que les plus ardents érotiques n'ont pas dépassée. Ici se révèle l'homme qui nous est ainsi dépeint par ceux qui l'ont bien connu : *bouche de flamme terrible, doux et fier* (2).

(*A suivre.*) LÉONCE CAZAUBON.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES DE PARIS

(4, 6 7, et 8 JUILLET).

Les fêtes félibréennes ont repris avec les chansons de cigale, au grincement des claires faucillès dans les champs de blés mûrs. L'an passé nous avions promené notre arche — arche de joie, d'espoir et de souvenirs nationaux — à travers les cités du Rhône. Cette année, nous avons convié nos hôtes ici même, autour du même symbole, et le Midi s'est hâté de répondre à notre appel. Le Sacré-Collège des félibres rhodaniens, languedociens et gascons est arrivé à Paris ces jours-ci, avec une forte escouade de tambourinaires, grâce auxquels les réjouissances ont débuté aussi bruyamment qu'agréablement.

Mercredi, 3 juillet, vers neuf heures du soir, les bons habitants du quartier de l'Odéon se demandaient quels vieux étudiants menaient ce brouhaha sur leurs honnêtes seuils.

Au café Voltaire, — *voltaire* en provençal, m'écrivait Mistral, un jour qu'il galéjait, signifie « volteur, danseur et farandoleur », — au café des farandoleurs, trinque, cause et déclame le Tout-Paris méridional: poètes, peintres, musiciens, journalistes, acteurs, hommes politiques. Je ne cite aucun nom, de peur d'allonger à l'infini ce procès-verbal.

Un groupe de paysans hâlés entoure deux ou trois tables ; ce sont les chevaliers du tambourin, les docteurs ès tutupanpans de l'académie d'Aix, un flot de rubans polychromes à la boutonnière, et conduits par Francis Vidal, un

(1) W. C. Bonaparte-Wyse (*Adieu à Victor Balaguer*).
(2) Théodore Aubanel (*Li Félibre de Prouvènço*).

poète qui joue des rythmes provençaux aussi habilement que de son galoubet — ce qui n'est pas peu dire.

Ils décrochent leurs instruments et se forment en cercle sur la place de l'Odéon. C'est l'aubade, c'est, au crépitement lointain des étoiles qui peuplent le ciel bleui, la fluette chanson des fifres qu'accompagnent les tambours grondeurs, c'est le déroulement des farandoles du pays, le piaffement des gais félibres qui ont dévalé nu-tête de leurs salles privées pour se gorger plus goulûment du bon souffle natal.

Puis la séance, la discussion hebdomadaire commence. C'est Mistral, récemment arrivé de Maillane, qui préside (le nouveau Capoulié Roumanille ne venant pas à Paris). Sextius Michel, notre président parisien, Paul Arène, Maurice Faure, qui a oublié tous les potins parlementaires, Paul Mariéton nommé « abbé de la jeunesse » pour les fêtes qui vont commencer, et Albert Tournier font les derniers arrangements de notre *quatidruum* félibréen.

*
* *

Leur programme a bientôt reçu, comme on dirait à la Haute-Cour, un commencement d'exécution.

Jeudi 4, au Trocadéro, nous siégions au grand complet et nous applaudissions à tour de bras nos gentils Valmajour que Paris n'a pas désaimés. Comme de juste, le grand succès a été pour la farandole qu'ils ont jouée en chœur, dans cette belle pose de statuaire, — un genou infléchi, supportant le tambourin et l'autre jambe, droite et fixe, en fût de colonne, qui sert d'appui aux ondulations rythmiques du torse et de la poitrine. — Individuellement, ils ont aussi obtenu des applaudissements très vifs, et qui font grand honneur à François Vidal, leur *capoulié*. Et comme toujours encore, les plus frénétiquement salués ont été les plus exotiques, ceux qui devant ces bourgeois et ces « gens du monde », ont évoqué avec le plus de franchise le désert camarguais et la vie mi-sauvage.

On a frissonné d'aise, quand l'un de ces musiqueurs, le plus vieux, laissant aux camarades les saluts guindés et maladroits des gens de théâtre, ne s'est pas incliné et, — fidèle à l'antique mode des Bouches-du-Rhône — a vaillamment brandi en l'air, sa baguette et son galoubet, du geste triomphal des bergers de Virgile, au moment de lutter, sous les grands yeux d'Amaryllis, pour la coupe de hêtre et les deux agnelets à la toison teinte de pourpre.

Un contretemps m'empêcha samedi d'assister au banquet et à la soirée de l'Hôtel Continental. Mais on m'en a tant parlé et si joyeusement, que je pourrais vous réciter par cœur ce qui s'est dit, ce qui s'est fait, ce qui s'est chanté : le discours de Mistral sur la nécessité de reconnaître officiellement le provençal pour langue vivante ; le toast d'Henry Fouquier aux bonnes âmes

qui tiennent encore les félibres pour des séparatistes ; la lettre d'excuse du ministre des Beaux-Arts, qui devait présider le banquet, lettre assez ressemblante aux bulles pontificales par la frange de rubans violets qui pendait au cachet : décorations d'officier de l'instruction publique à Paul Arène et Caristie Martel, d'officier d'académie à MM. Albert Tournier, Elie Fourès, Amy et Gardet...

DISCOURS DE MISTRAL

Messieurs,

Quau noun vènto quand fai auro,
Quand voudrié venta, se pauso.

Ce dicton signifie qu'il faut vanner son blé, quand le vent souffle.

Et je me proposais, si M. le ministre de l'instruction publique eût présidé notre banquet, de profiter de l'occasion pour exposer, une fois de plus, le *desideratum* de ces agitateurs linguistiques et lyriques qu'on nomme les félibres.

Mais, espérant pourtant que mes paroles (*verba volant*) arriveront peut-être à M. le grand-maître de l'Université, je poursuis mon propos et je formule ma requête.

Il est admis, je crois, parmi ceux qui s'occupent des questions pédagogiques, qu'une place de plus en plus grande doit être, de nos jours, faite aux langues vivantes dans l'enseignement scolaire.

Eh bien, sous les auspices du félibre ministre et du ministre cigalier qui réunit, en ce moment, la présidence de nos fêtes à celle du grand-conseil de l'instruction publique, je viens demander, messieurs, à ce grand-conseil vénéré, non pas l'enseignement officiel du provençal dans les écoles de l'État (Dieu me garde, et sainte Estelle, d'une pareille prétention — dont je connais tous les périls), mais la reconnaissance de notre langue d'oc comme langue vivante. Je vais m'expliquer là-dessus.

On veut bien nous accorder, au collège de France et, çà et là, dans quelques facultés de lettres, le droit d'être étudié comme idiome mort. Il est vrai qu'en dehors même de nos statuts et de nos chartes, indispensables à connaître pour l'histoire du Midi, quatre siècles de culture et de gloire littéraire nous ont bien mérité, ce me semble, cet honneur.

Mais des obsèques, si royales qu'elles soient, ne sauraient consoler d'un enterrement hâtif, et, depuis le jour astral où un groupe de poètes lui a crié : *Surge et ambula*, la langue provençale, secouant son sommeil, naïvement se croit vivante.

Serait-ce encore une illusion, comme tant d'autres qu'on reproche à notre Midi *sounjo-fèsto ?* Et tous nos paysans et tous nos ouvriers, et toute cette masse rurale ou citadine qui, chez nous, parle encore ou tout au moins comprend la *lingua rustica* inhérente au sol natal, ne parleraient-ils pas la langue des vivants ?

Pour être digne d'être considéré comme langue vivante, faudra-t-il donc absolument être étranger ? et n'affirme-t-il pas suffisamment sa vie et son éner-

gie vitale, l'idiome indigène, qui, depuis cinq cents ans, résiste au vitupère de tous les magisters et s'introduit, narquois, sous la capote des conscrits et des territoriaux, jusque dans les casernes et dans les forteresses, l'idiome indompté qui, depuis quelque trente ans, a produit, au bas chiffre, plus de 1,200 volumes, dont plusieurs salués par ce grand Paris lui-même, comme dignes de compter parmi les crus de France.

« Eh bien ! si l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol ou l'arabe, peuvent être enseignés dans les lycées, au titre de langues vivantes, pourquoi la langue d'oc cette langue jumelle de la langue française, serait-elle traitée, entre toutes les autres, comme une pestiférée ?

Pourquoi donc, par exemple, sans en venir à l'enseignement, les maîtres de nos écoles primaires ou secondaires n'inspireraient-ils pas à leurs disciples de province le respect et le culte des dialectes naturels que le peuple conserve avec l'obstination du génie national ? Pourquoi les professeurs ne se serviraient-ils pas de ces parlers gallo-romains pour montrer aux élèves les origines du français et la chaîne qu'ils forment philologiquement entre le latin mort et le français vivant ?

Car, messieurs, pour vous montrer que la notion du provençal n'est point si dangereuse, je pourrais vous citer tel ou tel cigalier, non des moins glorieux, qui n'a point fait déshonneur à la langue de France en versant avec esprit, dans ses romans ou autres œuvres, ces pittoresques provençalismes, ces gasconismes alliacés dont Rabelais, Marot, Montaigne et Poquelin ne dédaignèrent jamais l'usage.

Gaston Paris a dit : « Pour un peuple changer de langue, c'est presque changer d'âme. » Or, la grande Patrie n'a pas, que nous sachions, tant à se plaindre de ses fils du Midi qu'elle puisse désirer, n'est-ce pas, qu'ils changent d'âme !

Vous prenant à témoins pour la vitalité, pour l'immortalité de la langue d'Aubanel, de Jasmin, de Goudelin et de Bernard de Ventadour, je bois, messieurs, à la Cigale, symbole du génie topique du Midi, à la Cigale harmonieuse qui chante sur nos arbres le solstice de l'été ou, pour mieux dire, le triomphe du Soleil.

A la porte de l'Hôtel Continental a continué la fête. Les tambourinaires et les musiciens de la Estudiantina provençale ont pris la tête du cortège — cigaliers, félibres, curieux — qui, sans cesse grossi, a parcouru la rue de Rivoli jusqu'à la statue de Jeanne d'Arc, et l'on a, sous la nuit claire, envoyé une aubade à la bonne Lorraine. Au Carrousel, on a régalé Gambetta des mêmes trilles de galoubet, des mêmes coups de tambourin. Maurice Faure a fait une véhémente sortie patriotique, unissant les souvenirs des deux défenses nationales de 1870 et du quinzième siècle. Le pont du Carrousel a rapatrié les félibres sur leur chère rive gauche, où les hurlements de joie du quartier latin les ont guidés jusqu'à l'Odéon ; c'est là, nos lecteurs le savent, que fleurit le tournesol, gardien hiératique de leur tabernacle.

*
* *

Le lendemain matin (dimanche, 7 juillet), entre Paris et Sceaux, j'ai pu constater que les transports de la nuit n'ont essoufflé aucun enthousiasme.

Cela commence par le jeu de la Tarasque. La Tarasque est cette bête monstrueuse que sainte Marthe alla vaincre dans les marais du Rhône et qu'elle entraîna captive et caressante par le collier bleu de sa ceinture virginale. Vous devinez bien qu'elle fut la marraine de Tarascon, qui lui voua dès lors un culte fervent.

La Tarasque ayant cessé de plaire, on va couronner de fleurs les bustes jumeaux de Florian et d'Aubanel dans le jardinet de l'église. Et, sous la présidence de Jules Simon, commence à l'hôtel de ville, la session des jeux floraux de 1889. « Sans un rhume violent, nous dit Jules Simon, je vous eusse étonné par un petit discours provençal; mais, dans mon état, je craindrais de n'être pas suffisamment compris de vous. » On applaudit avec l'entrain habituel. M. Jules Simon a exprimé ensuite son opinion sur la thèse émise hier au banquet des félibres, par Mistral :

«... Nous pouvons dire, nous avons le droit de dire que la langue dans laquelle *Mireille* a été écrite est une langue nationale. Je ne vais pas jusqu'à demander qu'on lui donne officiellement le partage avec la langue française. Vous savez pourquoi je n'ai pas le droit de le faire. Je ne le demanderais surtout pas aujourd'hui. Notre langue française n'est pas seulement la langue officielle de la France, c'est la langue officielle du monde. Nos ennemis ont beau s'efforcer : ils arrêtent quelquefois sur les frontières les produits de notre industrie, mais, quant à notre langue, aucun de leurs efforts ne l'arrêtera jamais...

» Mais, messieurs, comme je le disais tout à l'heure, votre langue est une langue nationale, et, pour moi, si j'étais le maître, de même que nous avons dans nos universités une chaire de littérature italienne, une chaire de littérature espagnole, une chaire de littérature anglaise, je dirais : pourquoi n'aurions-nous pas une chaire de littérature provençale ? Est-ce parce que ce tiers de notre pays parle cette langue et se glorifie d'applaudir des poètes comme celui qui est assis à côté de moi !

» Voilà une réforme que nous pouvons demander; voilà une création qu'on doit faire; voilà une chaire dont je sais d'avance le titulaire.

» Et laissez-moi vous dire que je voudrais le voir assis dans cette chaire parce que cela me donnerait peut-être l'occasion de lui offrir encore à côté de moi un fauteuil. »

Lecture des rapports sur les concours français et provençaux, puis représentation shakespearienne — sans décors presque sans costumes — d'une jolie pièce de Florian, les *Jumeaux de Bergame*, où revit, d'une vie légère et fuyante, le XVIIIe siècle des *Fêtes galantes*, des pastels de Latour et des paysages de Watteau. Deux exquises et toutes jeunes actrices parisiennes, mesdemoiselles Chaudat et Beauprey, ont fait vivement applaudir, dans les

rôles de Rosette et de Nérine leur jolie voix, leur mimique mutine et leurs yeux endiablants, vastes et noirs ou tendrement blonds. Les *Arlequins* étaient tenus par Jules Bonnet le boute-en-train du spectacle, et Marcellin. La chanson de Magali, divine ment chantée par la belle madame de Swetchin, en Arlésienne, et une scène du *Pain du Péché* nous ont menés jusque vers cinq heures.

On s'épand à travers le parc. On installe dans un coin une cour d'amour, et Mistral, dit à la jeune « reine du félibrige parisien », mademoiselle Isabelal-Roma Ratazzi, de fines rimes en l'honneur de ses dix-huit ans. Des massifs anguleux et fins, on entend s'éveiller des couples de choses mortes, de vieux Pans en habits brodés et des Faunese n talons rouges qui se saluent de leurs pipeaux et font signe aux Fanette, aux Blanchefleur du renaissant royaume d'Arles, et les hennins dorés écrivent dans le ciel un tas de jolis riens mystérieux et flétris. C'est une promenade d'ombres mythologiques qui parlent provençal, volubiles et sveltes, d'un enragement de vainqueur. Le tintement de sept heures éteint cette fusée de songes. On va manger.

Oui, mais parler ensuite. Ah ! le charmant discours d'Henri Fouquier sur la Tarasque vaincue par sainte Marthe, symbole des grossièretés barbares domptées dans le Midi par la femme souveraine. Ah ! la chaude réponse de Maurice Faure : « Non, la Tarasque n'est pas symbole des grossièretés ni des burbaries : la Tarasque est la brave bête en qui l'homme a fait entrer son âme et qu'il a sagement transmutée en amie... »

Mistral se lève ensuite et chante le merveilleux poème du *Renégat*. Marié-ton tient le piano ; les 300 banqueteurs reprennent au refrain, et la voix de Mistral tremblotte un peu à redire ces strophes dont il a engendré l'indicible beauté : « J'ai dans mon jardin une verte allée ; l'aure d'occident y souffle alentour, l'aurette de mer, l'aure fraîche qui des tubéreuses épanche l'odeur... »

Aubade des tambourins qui nous haussent au septième ciel. Plusieurs farandoles s'enchaînent, ici et là. Figurez-vous six ou sept cents mètres de jeunes hommes et de jeunes femmes se tenant par la main, et ce ruban de chair vivante ondulant et roulant et tournant sur lui-même, en des caprices de serpent fou...

*
* *

Le lendemain, le ciel grognait, la pluie suintait des plafonds célestes mal clos ; mais nulle force naturelle ne saurait empêcher une fête de félibres de finir couronnée d'idéales étoiles assemblées sous les fronts en figures de joie.

Le temps n'a guère effrayé que la Tarasque. Encore, est-ce peut-être par une appréhension des blagueurs parisiens, ou mieux par fatigue qu'elle s'est

confinée dans les magasins de la gare de Sceaux. A défaut de la bête en carton, nous avons vu taquiner les taureaux vivants, du quai de Billy.

Le quadrille landais donnait, en effet, dans l'après-midi aux félibres et à leurs invités une représentation d'honneur, qu'une chaude improvisation jetée de haut par Clovis Hugues a bravement terminée. Il serait fastidieux d'ajouter que les tambourinaires étaient de la fête et répondaient aux « Marseillaises » de l'orchestre par leurs marches en avant, si joliment vaillantes et sautillantes.

Leur complaisance étant illimitée, ils consentent ensuite à accompagner une farandole composée des félibres les plus paradoxaux et des toréadors les plus intrépides; l'averse est épouvantable, mais les entrechats battus très haut font des pieds de nez à ce ciel éploré.

Puis, sous les parapluies ouverts, derrière nos musiciens ordinaires, nous partons pour la maison de Victor Hugo. Dans le jardin ombreux, où — s'écrie Clovis Hugues — on dirait qu'il souffle des idées, deux ou trois inspirés laissent fumer les chauds enthousiasmes qui leur montent au cerveau.

Maurice Faure rappelle les relations de Hugo et des félibres, son admiration pour notre langue « lumineuse », son ravissement exalté le jour où l'on vint lui lire les superbes poèmes envoyés par Mistral et par Aubanel à la fête de 1881. — Et nous repartons, accompagnés au seuil par M. Roger-Milès et quelques fervents de la religion hugolienne.

Pour qu'il n'y ait pas de jaloux, on s'arrête à Passy, devant le Lamartine en bronze inauguré il y a deux ans. Mistral, qui nous a rejoints là, et Clovis Hugues lisent de superbes strophes, bien connues de tous les lettrés, à la gloire du « parrain de *Mireille* »; le jeune félibre Jules Bonnet déclame une gentille pièce provençale. On l'embrasse, et l'on s'enfonce de plus belle dans le Passy pluvieux à la recherche d'une certaine *rue Jasmin*, qui est bien le modèle des rues : pas la moindre maison, mais, de chaque côté, des végétations touffues d'acacias, des haies d'arbustes emperlés et glacés de pluie, qu'essaie de contenir une double palissade, traversée, débordée par la riche expansion des verdures fraternelles qui nous saluent du bout de leurs doigts tremblottants. M. Strauss, délégué du Conseil municipal de Paris, ne veut pas être en reste avec les verdures et nous débite aussi des choses très aimables. Élie Fourès ajoute quelques mots charmants, prose et vers. Un bonhomme apparaît dans les acacias, et, penché sur les pieux, regarde, écoute, rit un peu, avec inquiétude et ahurissement.

Le programme annonçait pour l'après-dînée une course à la croix de Catelan, dans le bois de Boulogne. Il faut que vous sachiez l'histoire de ce Catelan. Elle prouve que les gens du Midi ont la mémoire longue. Ne parlez plus de notre légèreté, vous qui saurez que Catelan, le troubadour, tomba, il y a six cents ans, aux portes de Paris, sous les coups d'un trio de brigands. Il venait

reprocher à la reine Marguerite, née en Provence, d'avoir délaissé pour le trône de France le clair pays du Gaï-Savoir et des câpres en fleurs sur les coteaux baignés d'azur. La mort de Catelan fut grandement pleurée de Marguerite et des dames de Paris, qui érigèrent une croix dans le taillis ensanglanté par le doux jongleur : « Mais, a chanté Mistral, mais depuis, la Poésie a éclairci le bois sombre; lilas, acacias, rosiers, comme en terre de Marseille, croissent autour de la tombe, et, pour boire l'ambroisie, tout Paris, une fois l'an, court au pré de Catelan. — Et sa tombe est la cuvette où les jours de chaleur les oiseaux et les insectes viennent rafraîchir leurs ailes; et l'on dit dit qu'une fleur, la pervenche d'azur *la prouvençalo*), y fleurit constamment pour les dames de Paris. »

Empilés dans ces larges guimbardes qui font le service de l'Exposition, les genoux cassés par les tambourins allongés, des girandoles balancées au bout de nos parapluies, nous avons fait entre dix heures et deux une indicible course, en ce pèlerinage à la recherche de la croix de Catelan, dont nos conducteurs perdaient à tout instant le chemin, — course emplie de chansons, sous les étoiles resurgies.

Un bon hasard m'a fait découvrir parmi les tambourinaires un *pays*. Au bercement délicieux des rythmes provençaux qui ruissellent autour de nous (mon voisin de droite chante *Magali*, mon vis-à-vis *Digo, Janeto*), en ce bruit fait des mélodies, de piaffements, de grincements, nous nous embarquons dans une conversation polyglotte sur les gens de là-bas, réminiscences, vieux rappels qui dessinent d'un fusain vague sur la toile incolore du grands bois vespéral, en un souple frisson de voiles latines et d'oliviers frileux, la configuration de la côte natale.

Qu'on le croie ou non, nous arrivons. La clairière de Catelan est déjà sonore d'aubades. Mistral, au pied de la croix, nous conte, par sa seule pose, ses anciens avatars de troubadour. A la lueur des lanternes vénitiennes, il déclame, non plus avec la majesté qu'on lui voyait à Sceaux : avec la toute-grâce, l'élégance archaïque et perdue des hauts princes d'amour. Familier et simplet, Clovis Hugues brode d'étranges variations sur le thème de Catelan et déclare qu'il va se coucher. Paul Arène dit ses *Quatre Pantai*, (les Quatre Rêves), autre errance à travers la joyeuse Provence de la Légende et de l'Histoire. Et repartent les chants; enfin, la Farandole bondit une dernière fois, désordonnée, bruyante, folle, suspendant le galop fuyant des quelques équipages qui rôdent tard dans le Bois, où s'alanguissent des couples épris, comme nous sommes, du frais manteau de l'ombre et des arbres sombris où luit de temps en temps la baie d'argent d'une étoile...

CHARLES MAURRAS.

POUR UN AMI MORT

A sa souer Bregido, eis Eigalado.

Soueno de clas dins la valado,..
Moun Diéu! vènon deis Eygalado,
Sèmblo que mi cavon lou couer.
Un fre de toumbo mi trepano :
Oh! lou marrit souen campano!
Gènt de castèu e de cabano,
Plouras! Plouras! Ello es mouert!

Dins lei draiòu de l'Angeleto
Espelira mai de viòuleto
Bluro coumo lou Paradis!
Mai pouedon flouri de tout caire,
Sara jamais plus Li, pecaire,
Que lei cercara pèr vous plaire,
O fiheto de moun païs!

Sus lou pourtant de la Bastido
Espèro-lou milo an, Bregido,
Espèro-lou l'Eternita!
Crido soun noum sus lei grand'routo
Ti secaras la voues, escouto;
E, coumo un valat que s'agouto
N'en auras lei plour agouta.

Mai teis uei, que plouron encaro,
Lou veiran pas veni de aro:
As pas vist mounte l'an adu?
Un mouloun de terro l'aclapo;
E d'aquéu trau degun s'escapo;
E regardo coumo s'encapo:
Pèr mouri sian toujour madu.

A sa sœur Brigitte, aux Aygalades (1)

Des glas sonnent dans la vallée... Mon Dieu! ils viennent des Aygalades; il semble qu'on me perce le cœur. Un froid de tombe me pénètre : Oh! le mauvais son de cloche!... Gens de châteaux et de cabanes, pleurez! pleurez! Elie est mort!

Dans les sentiers de l'*Angelette* (2), des violettes écloront encore, bleues comme le Paradis! Mais elles peuvent fleurir de tous côtés, ce ne sera plus jamais Li (3), le pauvret! qui les cherchera pour vous plaire, ô fillettes de mon pays!

Sur le portail de la *bastide* (4) attends-le mille ans, Brigitte, attends-le, toute l'Eternité! Crie son nom sur les grandes routes: tu te sècheras la voix, écoute; et comme un ruisseau tari, tes yeux n'auront plus de larmes.

Mais tes yeux qui pleurent encore, ne le verront pas revenir de longtemps: N'as-tu pas vu où on l'a porté? Un amas de terre le recouvre! Et de ce trou personne ne s'évade; — et regarde comme sont ces choses : pour mourir nous sommes toujours mûrs!

(1) Les Aygalades, charmant village de la vallée de Marseille.
(2) L'Angelette, nom de la propriété où est mort mon ami.
(3) Li, diminutif d'Elie.
(4) *Bastide*, maison de campagne.

Avié vint an, quand sa voues rauco
Fagué lou darrié crid que trauco
L'amo à-n'aquélei de l'oustau ;
Mai perqué dounc leis aubre jusco
Fernissèron pas dins sa rusco...
Pèrque l'auceloun que s'afusco
Canto après soun darrié badau ?

Mai noun, coumo se de rèn n'èro,
Sus lei ribo, dins l'erbo fèro,
Low printèms va faire espeli.
De flour, de flour en ribambello
A faire lingueto eis estello :
Quand lei veiras proun fresco e bello
Bregi, rabaio-n'en pèr Li.

•

Apaio-n'en sa toumbo, digo,
E coumo s'èro viéu, amigo,
Aimo-lou bèn : èro tant bouen !
Iéu ma pensado tavanejo
Souto la terro espesso e frejo
Mounte Li douèrmo sènso envejo :
Parai, o Li, qu'aviés pas souem ?

Parai qu'auriés aima de viéure ?
— Oh ! rire aièr e vuei escriéure
De vers en dòu pèr tu, moun bèu !
Desempuei que la Mouert s'assajo
De ma vido à marca lei pajo,
Es moun couer que de meis uei rajo
E s'escouelo sus lei toumbèu !

PASCAU CROS.

(*Dialecte marseillais.*)

Il avait vingt ans, lorsque sa voix rauque jeta le dernier cri qui brise l'âme à ceux de la maison. Mais pourquoi donc les arbres eux-mêmes n'ont-ils pas tressailli dans leur écorce... Pourquoi l'oiselet qui s'effarouche chante-t-il après son dernier soupir ?

Mais non, comme si de rien n'était, sur les berges, dans l'herbe sauvage, le printemps va faire éclore des fleurs, des fleurs en ribambelle, à rendre jalouses les étoiles. Quand tu les jugeras assez fraîches et belles, Brigitte, cueilles-en pour Elie.

Fais-en litière sur sa tombe, dis, et comme s'il était vivant, amie, aime-le bien : il était si bon ! Moi, ma pensée erre sous la terre épaisse et froide où Elie dort sans envie. N'est-ce pas, ô Elie, que tu n'avais pas sommeil ?

N'est-ce pas que tu aurais aimé vivre ? Oh ? rire hier et aujourd'hui écrire des vers en deuil pour toi, mon ami, depuis que la mort se complaît à marquer les pages de ma vie, c'est mon cœur qui de mes yeux coule et ruisselle sur les tombeaux !

PASCAL CROS.

ROUMO

Au pèd dóu Capitòli, antan fougau de glòri,
Plus de crid de bataio e d'ensigne arboura !...
Un grouün palinèu, pauras, espeiandra
Trèvo soul dóu Forum l'inmènse languitòri...

O Destin ! — iéu pensave, — ô tribun empura !
Generau triounflant cencha de lausié-flòri !
O grand restountimen di càrri de vitòri
Fasènt trembla lou Mounde au brut dóu sòu sacra !

Ounte sias ? ounte sias ?... E, pus noblo e pus bello
Que l'oumbro di Cesar, uno grandour nouvello
Alin m'apareiguè, drecho entre li debris :

Lou front courouna d'or, e l'iue de plour tout ime,
Un vièi e dous Pountife, em'un gèste sublime,
Benesissié lou Mounde au noum de Jesu-Crist !

Fernand Mourret,
Prèire.

Au pied du Capitole, cet antique foyer de Gloire, plus de cris de guerre, plus d'étendards arborés !... Quelques groupes pâles, pauvres et déguenillés, hantent seuls l'immensité désolée du grand Forum...

O Destinée ! pensais-je, ô tribuns enflammés ! ô généraux triomphants couverts de lauriers ! ô grands retentissements des chars de victoire, qui faisiez trembler le monde aux éclats de la voie sacrée !

Où êtes-vous ? où êtes-vous ?... Et voici que, plus belle et plus noble encore que l'ombre des Césars, une grandeur nouvelle m'apparaît là-bas, debout, entre des débris :

Le front couronné d'or... et l'œil tout humide de pleurs, un vénérable et doux Pontife, d'un geste sublime bénissait le Monde au nom de Jésus-Christ.

F. M.

MON AMI TROIS-ÉTOILES

C'était un doux flâneur. Aux champs comme à la ville,
Il rêvait en marchant d'un pas de désœuvré.
Une aurore, un couchant, sur un sable doré
Une eau vive en son cours, le tenaient immobile.

Il se croyait tout seul, bien qu'il fût entre mille;
Si, dans un bois profond, il était égaré,
Son esprit le peuplait d'une foule à son gré.
D'aucuns le méprisaient, l'ayant pour inutile.

— Le bœuf se plaît aux champs, mais sans les contempler,
Et jamais, dans son vol, l'albatros ne se pâme,
Lorsqu'il voit sur les rocs les vagues déferler.

Lui dans sa flânerie, écoutait Dieu parler,
Et sans être un Platon il se sentait une âme
En regardant en l'air une mouche voler.

EUGÈNE BOYER.

TRISTESSE

Le néant d'où s'épand la vie
Et qui la reprend en vainqueur,
A mis au fond de notre cœur
Son vide et sa mélancolie.

Tout passe, en effet, tout s'oublie,
La joie ainsi que la douleur;
La plus pure gloire en sa fleur
Avant le soir tombe avilie.

L'amour qui fait les jours si doux
Ne brûle qu'éphémère en nous,
Puis s'éteint plus pâle qu'un songe,

Et ces fleurettes, sous nos pas,
Qui disent : « ne m'oubliez pas »,
Ne s'ouvrent que pour le mensonge.

EUGÈNE BOYER.

HELLAS

A Paul Mariéton.

Hellas es dous, acoulouri,
Autant qu'uno bello gingourlo ;
A la sentour di brout d'espi
Qu'un ventoulet gregau tintourlo.

Au raiòu di pantai flouri
Emé gràci s'amouroe chourlo ;
Pièi, tout d'un cop sias agarri
Pèr un grand rai que destimbourlo.

As devista lou Partenoun
E tout trefouli d'alegresso,
Beles li Diéu e li Divesso.

Tambèn coume d'Anacreoun
Veiran ti quàuqui pajo raro
Flouta sus li tèms, lindo e claro.

ANSELME MATHIEU.

Hellas est doux et coloré autant qu'une belle jujube ; il a l'odeur d'un brin de lavande que caresse un petit vent grec.

Au ruisseau des rêves fleuris il s'abreuve et boit avec grâce... puis tout à coup vous êtes assailli par un grand rayon qui affole.

Tu aperçois le Parthénon, et tout ivre de joie tu admires les dieux, les déesses.

Aussi, comme d'Anacréon, on verra tes quelques pages rares flotter sur les temps, limpides, claires.

A. M.

L'ÉCLIPSE

Que fais-tu lune opaque
Dans le ciel attristé,
Comme un disque de laque
Dans l'ébène incrusté?

Pareil au corps sans âme
Qui flotte sur les mers,
Pauvre globe sans flamme,
Tu glisses dans les airs,

Et là-haut les étoiles
Plus brillantes que toi,
Semblent railler tes voiles
Et mener ton convoi.

Qui donc t'a détrônée,
Pâle reine des cieux?
Quel hiver t'a fanée,
Fleur des espaces bleus?

Est-ce ton reflet sombre
Qui cause notre effroi?
Ou n'est-ce pas notre ombre
Qui monte jusqu'à toi?

Ombre errante qui passe
Sur ton orbe vermeil,
Eteignant sur ta face
Les baisers du soleil;

Et qui décroît, rapide,
Rendant à notre amour
Ce visage limpide
Au lumineux contour.

Ah! si la nuit t'effleure,
Doux astre fraternel,
Cette nuit n'a qu'une heure,
Dans ton jour éternel.

Mais l'autre satellite
Dont les pures clartés
Versaient dans notre orbite
Des rayons enchantés,

La Muse au front austère
Disparaît à nos yeux,
Car chaque jour la terre
Nous dérobe les cieux.

Baronne d'OTTENFELS.

BIBLIOGRAPHIE

La Chèvre d'or, par Paul Arène, roman inédit (*Bibliothèque de l'Illustré moderne*) 1 vol. gr. in-18 (illustré par Gorguet et Scott). Paris, Marpon et Flammmarion.

Notre collaborateur et ami Paul Arène vient de publier un nouveau chef-d'œuvre, un pendant lumineux à son célèbre *Jean-des-Figues*. Nous étudierons prochainement la *Chèvre d'or* avec l'œuvre du maître écrivain. Nos lecteurs nous pardonneront de l'avoir différé malgré nous, en lisant ici quelques-uns des jugements très autorisés qui ont salué l'apparition du livre.

Dans le *Paris* du 14 mai, après une très intéressante étude sur l'œuvre générale de notre éminent collaborateur, M. Gustave Isambert conclut en ces termes :

« Ses amis seraient tentés d'illuminer pour l'apparition de la *Chèvre d'Or*, non point qu'il n'ait fait preuve depuis longtemps des mérites dont témoigne « ce petit roman romanesque », suivant sa propre définition, mais parce qu'il lui a donné assez de façade pour arrêter le regard des amateurs distraits. Il l'a

dédié à M. Charcot, j'allais dire malicieusement, si je ne craignais de donner prétexte à l'équivoque. M. Charcot est, en outre du savant que tont le monde sait, un lettré d'une culture très étendue, un dilettante attentif, médiocrement fier précisément de la littérature qui se réclame de sa science. Arène lui fait remarquer que son livre ne parle pas de névrose. « Peut-être, ajoute-t-il, vous plaira-t-il à cause de cela. »

« Son roman, est, en effet, romanesque. C'est l'histoire d'un prince Charmant, qui est paléographe et quadragénaire, que la recherche des antiquités sarrazines a poussé vers un pays perdu dans la montagne. Il se passionne pour des archives, la population du lieu le croit venu pour conquérir un trésor dont la légende est depuis longtemps établie dans la contrée : des embûches se dressent sur son chemin ; il est amené à braver de véritables dangers ; ce n'est pas documentaire, ce n'est même pas très fortement passionnel. Le bonheur vient au-devant du héros et, après avoir hésité à le reconnaître, il prend très galamment son parti de se laisser être heureux. Le talisman qui devait procurer la découverte du trésor est jeté, d'un commun accord, à la mer, car le vrai trésor est trouvé.

« Les figures accessoires, celles du farouche cousin Galfar, de l'énigmatique berger Peu-Parle, du mousse précocement amoureux, Ganteaume, de la revêche servante Saladine, donnent la variété à cette nouvelle peinture, d'un si juste et si pénétrant coloris, de la vie de Provence. »

M. Paul Ginisty écrit dans le *Gil Blas* du 24 mai :

« Avec le charmant conteur qu'est Paul Arène, c'est de vraies amours de la première jeunesse qu'il s'agit, dans sa *Chèvre d'Or*, « un roman romanesque » comme il l'a appelé, — une histoire souriante, avec une jolie pointe d'émotion délicate, tout ensoleillée du ciel de Provence qui plane sur ces aventures aimables. Ces magiciens de Provencaux ! C'est qu'ils ont l'art de faire, avec une chaude conviction, une sorte de contrée féerique de leur pays, où la poésie est dans l'air. »

La *Nouvelle Revue internationale* publie en tête de son numéro du 1er juin, en même temps que le fameux portrait-charge, où André Gill représente Paul Arène, plume en main et à dos de cigale, en route vers l'Idéal, un très curieux article anecdotique de M. Albert Tournier, où après avoir indiqué les affinités nombreuses existant entre les Arabes et les Provençaux et les motifs d'affection qui les unissent, il ajoute :

« Tous les lecteurs de la *Revue internationale* voudront lire la *Chèvre d'Or*, ces pages charmantes où la fine ironie succède toujours à l'émotion attendrie et sincère. Je ne veux donc pas déflorer leurs jouissances littéraires en racontant, en détail, l'intrigue d'amour, d'ailleurs très simple, qui se déroule dans le livre, et autour de laquelle Paul Arène, avec son style si personnel et si coloré, dessine des arabesques aussi imprévues, aussi capricieuses aussi finement ciselées que celles de l'Alhambra, car, je tiens à le répéter, ce fils de Théocrite et de Scherazade, qui ont dû s'aimer dans quelque idéale planète, est surtout un artiste oriental. »

Jean de Nivelle, dans le *Soleil* du 3 juin, n'est pas moins dithyrambique :

« Paul Arène, un poète comme il n'y en a pas beaucoup, a retrouvé pour ainsi dire, le secret de la simplicité antique.

« Je ne sais rien de plus complet et de plus attrayant, de plus coloré et de plus, tendre. Le secret de ces livres-là, était à peu près perdu ; Arène s'est mis en tête et a su l'arrêter au passage. Il est donc possible encore de faire œuvre d'art, rien qu'avec une idylle ? Qui donc oserait le contester, après cet adorable livre que jappellerais volontiers un livre rafraîchissant ? Voulez-vous que je vous dise? Il Il n'y a que les poètes pour écrire ces livres-là ; pour broder sur un rien de ces choses pleines de charme, racontées avec tant d'art qu'elles semblent tout ce qu'il y a de plus naturel. »

Enfin, M. Anatole France, un de nos plus fins écrivains, dont les paroles font autorité, un académicien de demain, pourrions-nous dire, ne tarit pas d'éloges sur la *Chèvre d'Or*, dans trois colonnes du *Temps* (2 juin) :

« Paul Arène aime le soleil et tout ce que baigne le soleil. Son style clair et chaud a, dans son élégante sécheresse, cette saveur de pierre à fusil que le soleil donne aux vins qu'il mûrit avec amour. Il faut placer M. Paul Arène à côté de M. Guy de Maupassant, et ces deux princes des conteurs auront pour emblème le premier l'olive, le second, la pomme. Ainsi, le sol de notre adorable patrie nous offre ici les lignes pures des horizons bleus ; là, de grasses prairies sous un doux ciel humide, et l'art reproduit, par les nuances de la langue et du style cette diversité charmante. Et la montagne, la côte, la forêt, la lande, ont aussi leurs peintres, leurs poètes, leurs conteurs. On pourrait faire une bien belle étude sur la géographie littéraire de la France.

. . . . . .

« Dans la *Chèvre d'Or*, par exemple, les ombres des aïeux flottent comme des nuées sur les acteurs du drame. Je viens de lire ce livre ravissant, ces pages agrestes mais fines, ces scènes simples, d'un style pur, et je me sens encore environné d'images idylliques et parfumé de thym. Il n'y a guère que les poètes grecs pour donner une impression de cet nature. Et qu'on ne s'y trompe pas. La familiarité gracieuse, l'élégante précision, la rusticité noble, toute la manière enfin de ce récit, est plus près qu'on ne croit de la beauté antique. Je trouve aussi beaucoup dans cette histoire d'un savant qui touche à la quarantaine et qui, curieux sans ambition, poète sans orgueil, rêveur sans trouble, va chercher dans un petit village rocheux de la côte de Provence, le souvenir des Sarrasins qui l'ont bâti, fouille un vieux grenier encombré de parchemins illisibles, et devient amoureux d'une jeune fille. Adieu les Arabes, adieu l'émir et les magies de l'Orient ! Il ne voit plus que le profil jeune, les formes graciles et pures de Norette. »

. . . . . .

***

Flammes mortes, poésies, par Gabriel Mourey, un vol. in-18. — Paris, Dalou.

Il s'agit d'un volume de vers ; je me hâte de le confesser, et de m'en excuser, et de vous demander un surcroît d'indulgence : il s'agit d'un volume de vers décadents. Simple étiquette, d'ailleurs. Le jeune poète qui a remué les charbons de ces *Flammes mortes* n'y tient pas beaucoup, je pense, ni moi non plus ; mais il faut bien vous le désigner, vous indiquer si c'est à la gauche ou à la

droite du grand cénacle artistique qu'il est venu siéger — et, par ses imaginations plus byzantines que classiques ou romantiques, par ses longues résonnances de cœur, par son dédain de la régularité formelle et judaïque où se momifient les Parnassiens, par ces besoins d'expression radieuse, de diction brillante que la poésie réaliste ne satisferait pas, M. Gabriel Mourey se classe tout à côté et à la suite de Paul Verlaine. Comme son maître, il est las de qui est à la portée de tout le monde, de ce que peuvent voir et sentir tous les yeux et toutes les âmes. Il lui faut « la nuance encore, pas la couleur, rien que la nuance. » Et il aurait pu donner pour épigraphe à son recueil les strophes prohibitives de *Jadis et naguère:*

Fuis du plus loin la pointe assassine,
L'esprit cruel et le rire impur
Qui fait pleurer les yeux de l'azur
Et tout ce sel de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

C'est bien cela. Un sérieux indéridable dans l'agrandissement continuel, intrépide et fou, de la réalité par la métaphore; des symboles à fendiller le front d'un hindou; des aveux d'amour qui sont des prières; des prières qui sont des prostrations, des extases, d'entiers anéantissements, et pas l'ombre d'un respect humain : une conviction étonnante ou si sublimement jouée que le bourgeois qui passe se demande s'il a affaire à de vrais jobards ou à des fumistes beaucoup plus forts que lui. A moins qu'il ne s'inquiète de cette pompe empruntée aux rituels de tous les cultes et de toutes les magies. Cet emploi immesuré des mots hiératiques, ce pillage du vocabulaire des sacristies chrétiennes, chaldéennes ou persanes, n'annonceraient-ils pas quelque polythéisme, l'importation d'un nouveau Mithra, comme il en arrivait de Perse ou d'Assyrie, aux bruyantes et tristes nuits de la Rome décadente ?

Il semble que tout soit fétiche autour de ces poètes. Leurs phrases sont brodées comme du linge d'autel, et elles tournent trois fois autour des choses avant de les toucher. Encore Verlaine, sans quitter sa gravité, se permet-il d'être familier, autrement dit, sincère. Ses disciples, ceux du moins qui se sont intitulés *symbolistes*, n'osent plus. Ils sont arrivés, en fin de compte, à une poésie empaillée, aux gestes de métal articulé, à génuflexions mécaniques: sorte d'office en chape roide, — à franges d'or, je ne dis pas, — mais où les chantres ont quelque peu la voix des automates de Vaucanson.

Il y a plaisir à constater que M. Mourey, presque partout, reste fidèle à Verlaine : les symboles n'apparaissent chez lui que pour exprimer un sentiment vrai, un état d'âme que je voudrais définir.

Autour de nous, en nous, tout est plein d'un inconnu que les yeux distraits sont seuls à ne point apercevoir. La religion définit le mystère, ne le supprime pas. La science, de réduction en réduction, le simplie, l'abrège, le condense en formules, dont il ne sort que plus monstrueux et terrifiant. Aujourd'hui, comme au premier éveil de la pensée humaine, les mêmes raisons persistent de vénérer et de redouter dans l'univers l'habitacle d'un sphinx; et des esprits dressés à saisir les jeux de cette ombre avec notre lumière peuvent encore vibrer de respect et d'effroi autant que les primitifs et sentir devant le monde et la société le même trouble à demi-religieux.

De là à s'expliquer ce trouble et ensuite à le provoquer par d'ingénieuses figurations; de là à se représenter les causes de cet émoi vivantes, palpitantes et colorées; de là à personnifier audacieusement toutes les abstractions, il n'y avait pas loin. De l'âme de Verlaine une seule forme d'art pouvait jaillir, ce symbolisme; mais ç'a été l'énorme talent de Verlaine de demeurer dans une poésie d'initiés comme l'est celle-ci. Jamais il ne grimace à froid, et son imagination ne fonctionne guère qu'à l'appel et sous l'influx d'une émotion.

M. Mourey se distingue de son maître en ce qu'il est bien plus malin et plus conscient. Il s'exalte, et de bonne foi, mais il se reprend. Quand il a dit à l'Inoubliable, à celle qui attisa dans son cœur ces flammes maintenant mortes, qu'elle embauma sa vie, féconda sa pensée, raffina ses facultés d'extase et d'envol loin de terre; quand il a remercié sa main à Elle de l'avoir guidé vers l'Idéal par un chemin stellairement fleuri; quand il lui a certifié que ses yeux contiennent un éther où gravitent tous les songes inspirateurs, — M. Mourey laisse un grand blanc et entonne une autre chanson à la Béatrice:

Ainsi par la *magie éternelle du verbe*
Je t'ai construit ce temple auguste de clarté.
Mes rêves d'art victorieux croissent en gerbe
Devant l'autel où tu trônes, Divinité...

« Oui, madame, je me suis très fort emballé à propos de vous: voilà pourquoi vous vous trouvez si haut. J'ai tenu à vous le remarquer avant d'aller plus outre; maintenant nous pouvons reprendre le fil de notre glorification. » On ne saurait ressaisir moins galamment de la main gauche ce que la droite a donné d'adjectif, louangeurs. Pas aimable, mais sincère! M. Mourey! Il peut alléguer toutefois qu'il y a mis des formes. Edmond Haraucourt, en présence de la même vérité, en donna une formule autrement brutale; mais la crudité matérialiste est décidément en baisse depuis quinze mois. Et ce n'est pas ici qu'on s'en plaindra jamais.

Je voudrais, avant de lâcher M. Mourey, lui faire un reproche, un seul: il lit trop. Le volume de vers qu'il vient d'écrire nous révèle 1° une sensibilité originale, quelque chose de très semblable à la vibrance de Verlaine; 2° une imagination délicate et curieuse, meublée de formes exquises, un peu contournées, mais qui valent par leur rareté: ce sont les deux dons essentiels du poète; mais il faut qu'il y ajoute l'art, je dis un art personnel, car je ne conteste ni son habileté rythmique que les ignorants prendront seuls pour de la barbarie, ni le prestigieux pouvoir d'évocation qu'il a su donner à une centaine de noms et d'adjectifs qui reviennent sans cesse dans ses vers. Il est dommage que ces mots aient été triés par d'autres que par lui, Baudelaire et Poë principalement; il est malheureux que la coupe du vers rappelle trop souvent les *Fleurs du mal* ou les poèmes de Verlaine

Je lui reproche en somme de n'avoir rien ajouté de neuf à la rhétorique de ses maîtres, parce qu'il me peine d'ouïr lointainement chanter des souvenirs lorsque je lis des strophes comme celles-ci, d'un sentiment si personnel; je les prends au hasard parmi les plus belles:

Ah! laisse-moi te contempler, telle une morte,
Avec tes regards clairs et voilés d'au-delà,
Avec tes yeux fixés comme sur une porte
D'Idéal que le Sort à tout jamais scella...

Oh ! garde ta douleur à jamais, et demeure
Triste, portant le deuil des Idéals défunts.
Tu m'es belle parmi de funèbres parfums
Dans l'austère maintien de ta beauté qui pleure ..

Des vagues de parfum roulaient dans l'air tiédi.
La Nuit chantait son incantation magique
Et le ciel se creusait, profond, comme agrandi
Par le splendissement de la lune mystique.

O grand rêve étoilé comme un soir des tropiques,
Ma raison se perd en tes sillages de feu,
Je meure de ne pouvoir t'atteindre, ainsi qu'un dieu
Vaincu, qui voit s'anéantir ses cieux mystiques.

Cela est tout bonnement magnifique. Il est sûr qu'en scandant ces vers-là, M. Mourey a moins consulté les conventions métriques et les traités de versification que son oreille ; tous ses alexandrins ne sont pas barbarement et uniformément coupés par le milieu ; mais qui ne voit les curieux effets d'art qui en résultent?

Dans le premier vers, l'irrégularité produit une espèce de prolongement extasié du verbe *contempler;* dans le deuxième, elle donne à l'*incantation* plus d'emphase solennelle, et dans le seizième, en lequel le maximum d'effet paraît obtenu et qui est le plus incorrect, l'hémistiche qu'il faut marquer fortement au milieu du verbe *s'anéantir* forme comme une cime où les deux premières syllabes poussent le *dieu vaincu* et d'où les deux premières le précipitent : « Cela est peint », disait madame de Sévigné. Ceci est modulé. Mais pourquoi faut-il que ces modulations me soient déjà connues, et si familières?

Oui, M. Mourey lit trop les mêmes livres. Baudelaire puisait ses langueurs, ses spleens, son idéal dans la familiarité de Poë, le prosateur terrifiant, le poète analyste et tendre en sa macabrerie ; il lisait les lakistes anglais, qui furent peut-être les seuls vrais interprètes du sentiment ; pour les heures perverses, il avait les confessions du fantasque et méticuleux fumeur d'opium, Th. de Quincey. M. Mourey n'a ajouté à cette bibliothèque que Baudelaire lui-même et le baudelairien Verlaine ; il tient sous presse une traduction des poésies de Poë qui, si j'en juge par deux échantillons que j'en ai vus, sera belle et fidéle ; il se prépare à traduire les *Confessions of an english opium-eater*...

Cette fréquentation trop continue des cerveaux congénères reste pour moi la seule explication plausible de ce phénomène : un talent intérieur très sérieux et profond, — et pas de forme propre, qui lui soit indisputable. On me souffle, d'autre part, que M. Mourey est très jeune. C'est dire qu'il n'a pas eu le temps de se forger cet instrument. Les *Flammes mortes* ne sont peut-être alors qu'un résidu de chères lectures, et leur titre aurait dû suffire à m'en avertir, car il est emprunté à la chute d'un beau sonnet de Baudelaire :

Et plus tard, un ange entr'ouvrant les portes
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les *flammes mortes*.

CHARLES MAURRAS.

Œuvres de Pierre Goudelin, collationnées sur les éditions originales, accompagnées d'une Étude biographique et bibliographique, de Notes et d'un Glossaire, par le doc-

teur J.-B. Noulet. Édition publiée sous les auspices du Conseil général de la Haute-Garonne. — Toulouse, Ed. Privat, 1887. Prix: 2 fr.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, quoiqu'un peu tard, cette belle et excellente édition des livres du *Ramelet moundi* (le Bouquet toulousain). La générosité intelligente du Conseil général de la Haute Garonne et le désintéressement de l'éditeur de l'*Histoire du Languedoc* pouvaient seuls permettre de livrer à un prix aussi modique les 600 pages qui constituent cette édition vraiment populaire. Tous nos remerciements aussi au savant docteur Noulet, si versé dans la littérature des patois, qui, mieux que personne, était capable de mener à bien cette tâche difficile et minutieuse.

Le plan de l'édition est judicieusement conçu. Peut-être aurait-on pu en élaguer les pièces, assez nombreuses, adressées au poète, et qui font l'éloge des divers fascicules (*flouretos*) de son *Ramelet*; mais on a tenu à être complet et à faire une édition définitive: nous ne saurions nous en plaindre. Le Glossaire nous a paru très complet et très soigné, malgré quelques petites lacunes presque inévitables (1). Nous aurions voulu cependant qu'on y admît, à leur rang alphabétique, certaines formes difficiles (2) qui, à défaut de grammaire spéciale, sont de nature à embarrasser les lecteurs plus familiers avec la langue de *Mireille* qu'avec le toulousain du commencement du dix-septième siècle.

En effet, la langue de Goudelin, très savante en même temps que très populaire, offre souvent de l'obscurité. Le goût du temps, le voisinage de l'Espagne, et aussi, avouons-le, l'abus du bel esprit, qui est un des côtés du talent incontestable de l'ingénieux poète toulousain, ont influencé parfois son style d'une façon regrettable. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, aujourd'hui que la comparaison est possible, on s'aperçoit bien vite que sa réputation a été légèrement surfaite. Sa gaieté franche et communicative, surtout dans les prodigieux coq-à-l'âne de ses prologues de ballets, dont la verve gauloise fait songer à Rabelais, est souvent pleine de naturel et de charme (3); mais parfois aussi l'abus de l'érudition vient gâter ses plus heureuses inspirations, et il n'échappe pas toujours à la grossièreté pure (4) ou à la subtilité (5). Là où il nous semble vraiment supérieur, c'est dans les brillantes variations qu'il brode sur un thème favori de la jeune fille *moundine*. Sa palette offre alors une richesse de couleurs qui n'exclut pas le naturel et la grâce: c'est là que Goudelin se retrouve tout entier.

Encore une fois, merci aux éditeurs pour cette œuvre de vulgarisation, qui ne peut que contribuer à donner une nouvelle activité à la production poétique en langue vulgaire, dans la région du Sud-Ouest.

L. Constans.

(1) Signalons l'oubli des mots *marmo, mue, trigosso, faytet*: de quelques formes comme *cauzeno, torrà* (il n'y a que *causeno, tourrà*), et le cri des marchands d'oublies de Toulouse: *ouyo ne te boujo*, qui n'est pas traduit au Glossaire, mais seulement dans une note, au bas du texte.

(2) Par exemple: *mibo*, fém. de *miu* (mien); *maugo*, subj. de *maure* (mouvoir), etc.

(3) Lisez la *Letro de l'extravagant al curious*, p. 171; l'*Intrado de May*, p. 104: et surtout *Le Croucan* (Le soldat fanfaron).

(4) Voyez, entre autres pièces, les épigrammes IX et XIX et la fin de la *Cansou de Serenado*, p. 196.

(5) Voyez l'épigramme IV, p. 127, la fin du Prologue, p. 199, les derniers vers de la p. 158., etc.

***

M. le comte Costantino Nigra, sòci du Félibrige, vient de publier à Turin (chez Ermanno Loescher) un magnifique recueil de poésies ethniques, *Canti popolari del Piemonte*, précédé de considérations neuves sur la poésie populaire italienne. M. le comte Nigra, qui en 1874 présida si brillamment, comme ministre plénipotentiaire d'Italie, le centenaire de Pétrarque, célébré en Avignon par les Félibres, a étudié profondément dans ce travail de maître, les échanges poétiques qui se sont faits de proche en proche entre les divers pays *celto-romanzi* et en particulier de la Provence au Piémont.

***

Un autre illustre sòci italien du Félibrige, M. Marco-Antonio Canini, vient de donner (Venise, Merlo éditeur) le quatrième volume de son *Libro dell'amore*, cette anthologie exquise des poésies d'amour de tous les peuples. Notre collaborateur, M. de Berluc-Pérussis, a étudié ici même les trois premiers tomes parus. L'ouvrage entier ne contiendra pas moins de 80,000 vers; soit tirés d'auteurs italiens, soit traduits en italien de 150 langues anciennes ou modernes.

***

Sous ce titre, *Flous del Mietjoun*, « amassados dins 9 despartamens per dès Félibres de l'Ateneo des troubaires, foundat a Toulouse per M. Bitor Lebero. » (Toulouse, librairie Marqueste et Salis, 8 petite rue Saint-Romme, 1888), des volontaires, des populaires, qui nous font bien présager de la maintenance aquitane comme nous la rêvons, viennent de publier un recueil des plus curieux, précédé d'une lettre de Mistral au chef de clan de ce petit groupe de Félibres à peine enrôlés (Ils ne figurent pas encore sur le catalogue aquitain). Nous reviendrons sur ce volume et ses dix auteurs. Nous n'avons pas voulu attendre pour le signaler : n'est-il pas une preuve de plus de la vitalité de la Langue d'Oc et de ses patriotes.

***

La *Nouvelle Bibliothèque populaire à dix centimes* (Henri Gautier, éditeur, quai des Grands-Augustins, 55, Paris) vient de publier sous ce titre, *les Conteurs provençaux*: I. *Roumanille*, *Mistral*, *Félix Gras* (nº 150), sa première anthologie des prosateurs rhodaniens. Elle s'ouvre par une longue étude de M. Paul Mariéton, *à propos de Conteurs provençaux* (la patrie, la langue, la littérature, l'école) où sont réfutées toutes les objections qui se sont élevées sur la route du Félibrige, avec l'explication de ses tendances, et de sa portée populaire, étude qui complète l'introduction aux *poètes provençaux contemporains* de la même collection (nº 97). Cette préface est suivie de trois contes provençaux, texte et traduction (*Lou Mege de Cucugnan*, de Roumanille, *Li Carretié* de Mistral (traduit par Alph. Daudet) et l'*Erbo di Sabre* (inédit) de Félix Gras.

Le second volume des *Conteurs provençaux*, paraîtra prochainement : on y trouvera des contes de Mistral, Roumanille, Anselme Mathieu, L. de Berluc-Pérussis et LouisAstruc. — C'est la première fois, croyons-nous, qu'une publication populaire de cette importance donne accès au texte même des meilleures œuvres de nos maîtres.

*
* *

Un livre vient de paraître qui représente, en même temps qu'un superbe effort artistique, une tentative de décentralisation où nous voyons la preuve du plus vivant patriotisme. Sous ce seul titre : *Le Forez* (1), M. Félix Thiollier, de Saint-Étienne a réuni, en un album d'une incomparable richesse, la série complète des souvenirs pittoresque de son pays natal. Deux grands volumes in-folio composés, le premier, de la description par cantons, de tous les lieux célèbres de la Loire, avec huit cent vingt-cinq dessins à la plume pour appuyer le récit; le second, de cent cinquante-cinq eaux-fortes, gravures ou héliogravures, gardent aux Foréziens, pour l'avenir, le Trésor de leurs monuments.

Quel est le bibliophile provençal qu'il nous sera jamais permis de louer à l'égal de cet iconographe unique ? Cependant, n'avons-nous pas et des ouvriers capables d'assumer la gloire d'une pareille tâche, et la mine la plus documentaire qui soit au monde à exploiter ? Les terres saintes du Félibrige sont celles entre toutes qui pouvaient faire présager une telle initiation.

Les compatriotes de M. Félix Thiollier ont-ils bien compris la valeur des rayons dont il auréole le front de sa petite patrie ? Pour nous, qui ne connaissons pas de collection à mettre en parallèle avec son entreprise clarissime, au nom de la décentralisation, nous sommes tenté de décerner à l'auteur la couronne du grand citoyen.

*
* *

Les Marseillais, mœurs et paysages, par Horace Bertin. 1 vol. in-18, Paris, Lemerre.

Ce sont de légères chroniques parues çà et là dans les journaux de Marseille que M. Horace Bertin réunit en volume. Déjà l'on avait pu apprécier le talent de l'auteur à décrire en quelques pages alertes les coins pittoresques de sa ville natale qu'il aime et qu'il connaît mieux que personne. Cette fois encore, qu'il nous parle de la pluie à Marseille ou de la foire des santons, des grands hommes méconnus de son pays ou des *nèrvis*, M. Bertin montre un esprit curieux et observateur, habile à observer le côté poètique ou même étrange des choses les plus simples et qui paraissent au passant les plus banales. Une critique pour tant; l'on s'étonnerait de ne la point trouver dans la *Revue Félibréenne*. Comment, M. Bertin, vous consacrez trois cents pages aux Marseillais et pas une ligne ne rappelle la langue que parle si joyeusement et si richement le bon peuple de Marseille? Nous vous trouverons plus pròvençal, nous vous étudierons mieux à votre prochain livre; ne nous le faites pas trop attendre.

F. Amouretti.

*
* *

Folk-Lore brésilien (poésie populaire — contes et légendes, — danses, etc.), avec morceaux de musique et une préface du prince Roland Bonaparte, par F.-J. de Santa-Anna de Néry. 1 vol. in-18, Paris, Perrin et Cie.

Parmi les poétiques chants du Nouveau-Monde, que M. de Santa-Anna Néry vient de publier sous ce titre : *Folk-Lore brésilien*, nous avons remarqué la lé-

(1) *Le Forez*, par Félix Thiollier. — Deux volumes gr. in-folio en vente chez l'auteur, rue de la Bourse, 28, à Saint-Etienne. Prix : 300 fr.

gende de la Yara, la séduisante nymphe des grands fleuves, la sirène qui nage en chantant au clair de lune, et qui entraîne les baigneurs dans l'azur sombre où l'on se noie.

En Provence, au contraire, le génie des eaux est mâle : le Drac du Rhône est un beau garçon qui attire les lavandières et les garde dans sa grotte sept ans et quelquefois plus.

Mais l'eau est sensuelle et cruelle en tous pays.

Le Folk-Lore du Brésil est une résultante du contact de trois races, la portugaise, la noire et l'indienne : « Le Portugais pleure la patrie absente, dont il garde l'image gravée dans son cœur ; l'Africain pleure la sauvage liberté de ses déserts; l'Indien pleure son indépendance confisquée. » M. de Santa-Anna Nery a cueilli dans ces trois filons des pépites d'or natif, parmi lesquelles nous citerons la chanson de *Reginaldo :*

— Reginaldo, Reginaldo,
Page chéri du roi,
Pourquoi donc, Reginaldo,
T'appelle-t-on l'Audacieux ?
Parce que j'ose, madame,
Aimer ce qui n'est pas permis.
— Si tu n'étais pas si timide,
Tu aurais partagé ma couche.
— Madame, vous vous gaussez de moi,
Sachant que je suis votre esclave, etc.

Nous applaudissons volontiers à ces recherches intéressantes, qui nous révèlent mieux que toutes les littératures, la vie intime des races, les mythes merveilleux qui bercèrent leur enfance, et les rapports singuliers qu'on retrouve, grâce à elles, entre les rameaux humains les plus éloignés du tronc.

Nous craignons malheureusement que ces travaux, très méritoires, ne soient jamais employés que comme matériaux de collections ethnographiques, où l'on viendra puiser quelque vague induction sur les migrations des peuples.

Les collections de papillons, bien épinglés dans des casiers, ont leur valeur, sans doute; mais les papillons qui volent et qui brillent dans les champs sont autrement utiles pour la vie et le charme de la prairie en fleurs.

Pourquoi donc cette charmante et touchante poésie, qu'on nomme « populaire », ne serait-elle pas, enfin, utilisée par les éducateurs des générations nouvelles ? Pourquoi des comités de Folk-Loristes ne seraient-ils pas chargés, par le ministre de l'instruction publique, de reconstituer, dans leur forme la plus pure, au moyen des morceaux et des versions diverses qu'on a cueillis, çà et là, dans les provinces de même langue, les chants nationaux de chaque province, de chaque nation et de chaque race?

Est-ce que dans l'ancienne Grèce, cette initiatrice de toute vie supérieure, les chants orphiques et homériques qui flottaient dans la mémoire des rapsodes errants, aussi bien que dans celle des bonnes femmes, ne furent pas recueillis de cette façon, au temps de Pisistrate, et rétablis et mis en œuvre pour l'éducation du peuple grec ?

Si, par exemple, dans les écoles enfantines, dans les écoles primaires, dans les lycées, dans les casernes, on faisait chanter aux enfants, aux écoliers, aux soldats, tels et tels chants du cru, appropriés à leur âge, tout imprégnés de la franchise

et de l'essence du pays, — croit-on que ces fraîcheurs de nos sources nationales ne feraient pas germer dans les cœurs juvéniles des sentiments plus généreux, plus naïvement patriotiques ?

Dans les dîners mensuels des Sociétés provinciales, traditionnistes ou autres, qui vont se multipliant depuis quelques années, il est d'usage de chanter les couplets populaires de nos vieilles provinces, et cette commémoration de l'âme des ancêtres par la reprise de leurs chants, fait le principal attrait de ces joyeuses réunions.

Est-ce que nos écoliers et nos jeunes soldats, si on leur réapprenait les cantilènes du foyer, n'éprouveraient pas aussi, et bien plus profondément, le charme et l'influence salubre de ces choses?

N'oublions pas que le réveil de l'idée germanique et sa diffusion dans les masses, eurent pour premier moteur la chanson populaire, remise en vogue et en honneur, au bon moment et savamment, par Gœthe et sa pléiade.

F. MISTRAL.

CHRONIQUE

Le 30 avril, une félibrée avait lieu à Aix-en-Provence, à l'occasion du passage du chancelier du Félibrige.

L'assemblée était présidée par le cabriscol de l'*Escolo de Lar*, M. Gaut, félibre majoral, et l'on remarquait, parmi les convives, les félibres majoraux de Berluc-Pérussis, Vidal et Constans, professeur de littérature provençale à la Faculté ; MM. Charles de Gantelmi-d'Ille, Fernand Mourret, les chanoines Abeau et Chave, MM. Xavier de Magallon, le comte de Bonnecorse, Mouttet, Pontier, Borel ; trois représentants des écoles de Marseille, de Lerins et des Alpes, MM. Thumin, Amouretti et Milon, etc.

Le menu du banquet, *menuguet sensatiéu*, faisait allusion, plaisamment, aux *Sensations de Provence* de M. Mariéton. Il était divisé comme suit : *Sensacioun appetissadisso, alestissènto, countentiero, groumandouno, radassanto, jouviouso e cantarello* (*auctore* A. de Gagnaud).

La soirée littéraire s'ouvrit par une allocution du cabiscol, suivie de ses vers : l'*Empèri dòu Soulèu*, que nous avons donné plus haut. M. Paul Mariéton lui répondit par un *Brinde i Jouine* dont voici le texte et la traduction française :

BRINDE I JOUINE

Messiés e gai Counfraire,

Ai acaba, un cop de mai, lou roumavage felibren que despièi tout aro sèt an me fai, chasque printèms, lou barrulaire de Prouvènço. Tóuti sabès emé qunto

afecioun sèmpre m'a pretouca l'aveni de la Causo. Adounc n'estounara degun se, vuei, vous assegure en cresènto et creissènto esperanço, que lou nouvelun prouvençau vèn pròchi de l'estiéu, e qu'amaduron, di Pirenèu is Aup, lis óulivié planta pèr nòsti mèstre en terro d'Arle.

Desempièi que fuguèron enaura dins lou Trelus li sèt de Font-Segugno, nous an di proun de Franchimand, qu'après d'aquéli sarié la fin dóu prouvençau, e qu'avien canta lou cant de ciéune de la lengo d'O. Coumprenien pas que l'eternalo religioun de la raço e de la patrìo empuravo lis amo d'aquéstis enfant de la terro, que, chivalié d'un nouvèu Sant Grasau, avien founda coume un simbèu apoustouli d'uno fe poupulàri.

Nàutri, pamens, pensavian que *raço racejo*, en vesènt espeli forço jóuini félibre irai lusènt de Santo Estello.

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié grèu ;
Sian bessai de la patrìo
Li cepoun emai li priéu !

avié canta Mistral en aubourant la coupo catalano. Noun mentissié la proufecìo ! Aquéu sant Felibrige es uno meraviho d'ideau e d'amour. Enmascant sèmpre mai d'eiretié i troubaire, si rèire-grand di siècle prouvençau, la lengo d'or abrasamavo uno jouvènço entre-foulido, que nous desfautara jamai, que flourira maiquemai de cansoun lou printèms eternau que tintourlo la mar sereno.

A-n-aquelo jouvènço, Messiés e gai Counfraire, brinden coume à l'espèr dóu Felibrige! Brinden à nòstis escoulan parisen, vòstis ami Jùli Boissière, Maurras e Bounet entre tòuti ; is Avignounen Folco de Baroncelli e Marius André ; i marsihés Astruc, Bernard, Marin, Raimbault ; i lerinen Amouretti, Giraud, Geoffroy, Jeancard e Baussy ; à vautre enfin, Laren, qu'auriéu degu nouma d'abord, pèr ço que vous acampas en grand ounour de l'umble Cancelié que vous gramacìo de cor, en marrit prouvençau, à vautre li valènt Aude e Bonnecorse, que sias aussado e bello voio ! à tu, Savié de Magaloun — astra pèr Magalouno ! — que vósti mèstre soun de chivalié de la bono, e voste cabiscòu un chivalié d'avans lou Sant-Grasau !

Adounc, Messiés e gai Counfraire, brinden i jouine ! E pèr tremuda 'n pau un célèbre coublet d'Aubanel, canten tóutis ensèn :

Nôsti priéu
Noun en purgatòri
Quand vèson, de sa glòri,
Si jouine e valènt fiéu !

BRINDE AUX JEUNES

Messieurs et gais Confrères,

J'ai achevé une fois de plus le pèlerinage félibréen qui depuis bientôt sept ans, me fait chaque printemps le *barrulaire* de la Provence. Tous vous savez de quel grand enthousiasme j'ai toujours eu à cœur l'avenir de la Cause. Personne donc ne s'étonnera de m'entendre assurer aujourd'hui, en croyante et croissante espérance, que le renouveau provençal approche de l'été, et que mûrissent des Pyrénées aux Alpes les oliviers plantés en terre d'Arles par nos maîtres.

Depuis qu'avaient été haussés en gloire les Sept de Fontségugne, pas mal de Franchimands nous ont dit qu'avec ceux-là devait finir le provençal, et qu'ils avaient chanté le chant du cygne de la langue d'oc. Ils ne comprenaient pas que la religion éternelle de la race et de la patrie embrasait ces âmes d'enfants de la terre, que, chevaliers d'un nouveau Saint-Graal, ils avaient fondé comme le symbole apostolique d'une foi populaire.

Nous autres, cependant, nous pensions que la race fait la race, en voyant éclore maint nouveau félibre aux rayons brillants de sainte Estelle.

« D'une race qui regerme
Peut-être sommes-nous les premiers rejetons;
Peut-être sommes-nous de la patrie
Les piliers et les chefs! »

avait chanté Mistral, en élevant la coupe catalane. La prophétie ne mentait pas! Ce félibrige saint est un miracle d'idéal et d'amour. Gagnant chaque jour par son sortilège plus d'héritiers aux troubadours, ses aïeux des siècles provençaux, la langue d'or passionnait une jeunesse enthousiaste, qui ne nous manquera jamais, qui, toujours plus, fleurira de chansons, le printemps éternel que berce la mer sereine.

A cette jeunesse, Messieurs et gais Confrères, brindons comme à l'espoir du félibrige! A nos *escoulan* de Paris, vos amis Jules Boissière, Charles Maurras, et Bonnet entre tous; aux Avignonnais Marius André et Folco de Baroncelli; aux Marseillais Astruc, Bernard, Marin, Raimbault; à ceux de l'Ecole de Lerins, Amouretti, Giraud, Geoffroy, Jeancard et Beaussy; à vous enfin, de l'Ecole de Lar, que j'aurais dû nommer d'abord, vous qui vous assemblez en grand honneur de l'humble chancelier qui vous remercie de tout cœur en méchant provençal; à vous les vaillants Aude et de Bonnecorse, qui êtes audace et belle entreprise! à toi, Xavier de Magallon — prédestiné par Maguelonne! — dont les maîtres sont des chevaliers de bon sang, dont le cabiscol est lui-même un chevalier d'avant le Saint-Graal!...

Donc, Messieurs, brindons aux jeunes! Et pour modifier un peu un célèbre refrain d'Aubanel chantons ensemble :

« Nos ancêtres
Ne sont pas en purgatoire,
Quand ils voient de leur gloire,
Leurs jeunes et vaillants fils. »

— M. Pontier avait réservé aux félibres la primeur d'une œuvre superbe, un bas-relief représentant Ourrias domptant un taureau de Camargue, qui fut exposé dans la salle du banquet. M. Charles d'Ille, brinda ensuite au sculpteur et à son œuvre; M. Constans à la Reine du Félibrige; M. Vidal au sonnettiste *bifrons*, à Gagnaud — Berluc-Pérussis.

A ce moment, on lit quelques adresses des absents, lettres, poésies et télégrammes. Voici la dépêche du félibre commandant Guillibert, retenu à Marseille :

Au cancelié Mariétoun,
Au Pindaro dou Félibrige :
Que la santo Estello lou rige
Mai-que mai à noste cantoun.

L'abbé Chave donne lecture d'une *martegalado* insigne, soulignée par des éclats de rire ; M. Sabatier, en sa qualité de président du conseil des Prudhommes, donne spirituellement son avis sur la pratique du provençal, et boit au nouveau cours municipal.

Enfin, M. Borel ayant chanté sa délicieuse romance de *Vaucluso*, sur des vers d'Aubanel, qui est populaire en Provence, le chancelier du Felibrige entonne le chant de la Coupe, et l'assemblée alors très nombreuse, se retire — passé minuit.

***

On sait combien S. M. l'empereur du Brésil prend intérêt aux faits et gestes des félibres. Nous avons rendu compte des aubades et de la fête littéraire que l'Ecole de Lérins lui avaient données durant son séjour à Cannes. Tout récemment, don Pedro envoyait la croix de commandeur de la Rose du Brésil à notre collaborateur Stephen Liégeard, du félibrige, et président d'honneur de la Société littéraire de Cannes, avec la croix de chevalier à MM. Rolland, félibre mainteneur et président de la même Société et François Mouton, cabiscol de l'Ecole de Lérins. A cette occasoin, M. Stéphen Liégeard a réuni, en mai dernier, dans sa *Villa des Violettes*, les lettrés qui étaient de la compagnie du souverain, durant son séjour sur le littoral.

Les dignitaires de la Rose portèrent chacun la santé de l'empereur en des vers qui lui ont été envoyés. Ils feront l'objet d'une publication ; mais nous avons tenu à donner ici le sonnet de l'amphitryon, comme un hommage à l'illustre *sòci* du félibrige que nous avons en Don Pedro de Alcantara.

A l'âme, beau luth d'or où tout noble accent vibre,
A l'esprit, pur flambeau devant qui fuit l'erreur.
Au cœur dont Dieu se plut à tendre chaque fibre
Pour qu'il bâtît plus haut sous un sein d'Empereur !

Honneur soit au savant, au poète, au félibre.
Et gloire pour jamais à ce fier laboureur
Qui sur un sol esclave épandant le grain libre,
A fait mûrir la joie où germait la terreur !

Sa devise est « Amour », la « Rose » est son emblème ;
Parfumons cette coupe avec la fleur qu'il aime.
Que le vin y pétille et puis que, d'un vol sûr,

L'écho du brinde ailé Lui porte notre hommage.
Car nos flots dans leurs plis berceront son image
Tant qu'un rosier croîtra sur la Côte d'Azur.

STEPHEN LIÉGEARD.

Au dernier moment, nous apprenons qu'un attentat vient d'être commis sur la personne de l'empereur à Rio, et nous lui apportons ici les vœux les meilleurs et les plus respectueux du Félibrige

***

Les Celtisants ont donné, le 17 juin, leur grand banquet parisien annuel à l'hôtel de la Marine. M. Ernest Renan présidait. Parmi les soixante convives, MM. Bertrand Robidou, le doyen de la presse bretonne, l'éditeur Jouaust, le prince Roland Bonaparte, les sculpteurs P. Ogé et Legoff, les peintres Lansyer, Ary Renan, Alex. Tonguy, les poètes Gabriel Vicaire, Eug. Le Mouël, Léon Durocher, rédacteur en chef de *la Pomme,* MM. Emile Michelet, Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, E. Lintilhac, etc... Au dessert, après les souhaits de bonnes vacances que lui adressait M. Quellien, M. Renan a prononcé les paroles suivantes :

« Mes chers amis, je suis excessivement touché des souhaits si aimables et si sympathiques que l'on m'adressait tout à l'heure. Certes ! je regrette de n'avoir pu prendre part à votre Concours du Cidre de Mai. Vraiment, je suis bien empoté et bien délabré à mon âge. J'ai vu dans un journal du soir, dans le *Temps*, un mot qui m'était bien inconnu : le Championnat. Ah ! dame, nous ne connaissions pas cela autrefois; jamais nous ne faisions aucun exercice. Je m'en ressens, oui ! C'est à cela que je dois de n'avoir pas eu le plaisir d'assister à votre dernier banquet et d'être, à soixante-six ans, aussi vieux qu'on devrait l'être seulement à soixante-quinze. Dernièrement, à Tréguier, j'ai retrouvé les notes que l'on adressait sur mon compte, du petit séminaire de Saint-Nicolas, à ma mère. J'y ai vu régulièrement cette mention : « Ne joue jamais, quoiqu'on l'y invite. » J'avais bien tort, et comme cela m'a manqué de ne pas venir à votre dernier banquet avec mon ami Berthelot. Ah ! Berthelot, en voilà un qui est de pure race celtique.

» Vous savez qu'il n'est pas du tout Breton ; mais les limites de la Bretagne sont aussi larges que le monde, ce qui fait que tout le monde est Breton. Vous ne me contredirez pas, mon cher monsieur Mariéton ? C'est pourquoi je répète que Berthelot est de pure race celtique ; nous nous connaissons depuis 1845. J'avais, à cette époque, accepté d'être répétiteur au pair. Je devais être logé dans l'institution, et je trouvais cela superbe. De plus, j'avais à côté de moi Berthelot, et comme nous étions alors en philosophie, nous ne parlions que de systèmes philosophiques et de problèmes sociaux.

» Nous étions alors près de 1848, et ces questions-là nous donnaient la fièvre. Ce sont des questions qu'il est bien difficile de résoudre. Berthelot demeurait au pied de la tour Saint-Jacques de la Boucherie.

» Je le reconduisais jusque-là, puis il m'accompagnait et je le reconduisais de nouveau, et malgré ces promenades réitérées, lorsque nous nous quittions, ces questions, débattues avec tant d'ardeur, n'étaient pas résolues; elles ne le sont pas encore. Je ne veux pas vous faire de théologie aujourd'hui; la dernière fois, je vous ai parlé du purgatoire; cela m'a valu des lettres nombreuses de pieuses personnes que j'avais contristées.

Je n'ai pourtant pas dit de mal du purgatoire. J'ai dit que c'était une chose charmante. Eh bien! je ne le dirai plus. Mais je le crois tout de même, et puisque je le crois, c'est que c'est vrai. Car nous autres, Félibres... oui, mon cher monsieur Mariéton, nous sommes les félibres de l'Ouest...

M. Mariéton. — En effet, les Félibres ont créé les Celtisants...

M. Ch. Frémine. — Je proteste au nom de la Normandie.

M. Quellien. — Vive la Reine Anne!

(M. Renan continue :)

« Donc nous autres, les Félibres de l'Ouest, en politique comme en religion, nous faisons comme si c'était vrai, nous croyons que c'est arrivé. Mon Dieu, ce peut l'être; après tout, on ne sait pas. En tout cas, je ne veux, cette fois, contrister personne. Je ne dirai plus que le purgatoire est une chose charmante. Je ne veux plus songer qu'aux jolies grèves où je vais me retremper délicieusement.

» Ainsi donc, prenons de bonnes vacances. Nous irons tous revoir la Bretagne, ou plutôt notre Bretagne, car nous avons chacun une Bretagne spéciale. Vous avez la vôtre, mon cher monsieur Mariéton. Pour moi, je me rappelle encore celle que je connaissais il y a cinquante ans. Quand j'ai besoin d'une comparaison douce, je pense aux petites jeunes filles de Bretagne. Elles sont encore maintenant aussi réservées et aussi charmantes que celles que je connaissais lorsque j'avais quinze ou seize ans, et quand je pense à toutes ces bonnes choses, je me figure que j'ai encore cet âge-là et que l'une d'elles me parle. Nous avons beau vieillir, nous autres, la nature ne vieillit pas. Les oiseaux sont toujours là; j'en ai retrouvé un. C'est un oiseau qui a un chant si semblable à un râle, que je me figurais qu'il se sciait le cœur avec une scie, — oh! avec une scie en diamant, sans doute. Et il n'y a pas que les oiseaux, les ruisseaux aussi sont toujours là. Ainsi donc, allons revoir toutes ces charmantes choses, allons prendre de bonnes vacances, et si vous passez sur la route qui mène à ma maison, n'oubliez pas qu'il y a là une maison hospitalière et qui sera bien heureuse de vous recevoir. Je compte sur votre visite, mon cher Quellien : vous m'avez promis.

» En attendant, laissez-moi vous convier à nos dîners de l'année prochaine, en dépit des prévisions sombres. Elles se trompent: l'année prochaine sera aussi sereine que celle-ci, et nous nous reverrons avec cette cordialité et cette

franchise qui font le charme de notre dîner celtique. Ainsi donc, mes chers amis, à l'année prochaine. Je vous promets de revenir plus dispos et de laisser mes rhumatismes au bord de la mer ; car j'ai lu quelque part que l'eau de mer guérit les rhumatismes : ce qui est une excellente superstition populaire. »

— On a chaleureusement applaudi la causerie de M. Renan, et après avoir chanté, comme d'ordinaire, des chansons bretonnes, on s'est séparé en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

*
* *

On prépare, à Agen, pour l'automne, des fêtes solennelles en l'honneur de Jasmin, le perruquier-poète, à l'occasion d'une édition luxueuse de ses œuvres, faite « aux dépens » de la ville, comme on disait autrefois, qui doit être présentée à ce moment-là.

Les bons Agenais, à ce qu'on voit, ont l'admiration persistante, et le proverbe a tort, une fois de plus, qui dit que nul n'est prophète en son pays.

Ainsi continue à ne pas se réaliser la prophétie faite à Jasmin par son grand'-père, en le voyant rimer des vers, qu'il mourrait à l'hôpital et que personne ne se souviendrait de lui.

Pour nous autres, qui ne sommes point du midi (en quoi nous devons avoir tort !) le poète des *Papillotes* est, il est vrai, un peu bien délaissé, et on a même quelque peine à comprendre, quand on y pensé, l'universel engouement qui alla jadis à lui. N'était-ce pas Sainte-Beuve qui donnait à sa renommée la consécration parisienne et il n'avait point, pourtant, l'enthousiasme facile ! Il faut dire, aussi, que les Provençaux n'étaient point encore entrés en lice, eux qui ont apporté une note poétique vraiment originale, et qu'on ne connaissait point et Mistral, et Aubanel, et Roumanille, et Félix Gras, dont le *Romancero* contient des pièces exquises, comme la légende du *Roi René* et celle de la *Madeleine*... Le *Félibrige* a aujourd'hui détrôné la muse gasconne.

Comme Hugo, il avait raconté, dans une de ses pièces, sa naissance, en suivant avec un orgueil naïf la même marche de la strophe : — « Vieux et cassé, l'autre siècle n'avait — qu'une couple d'années à passer sur la terre, — quand, au recoin d'une vieille rue, — dans une maison où plus d'un rat vivait, — le Jeudi-Gras, derrière la porte, — à l'heure où l'on fait sauter les crêpes, — naquit un enfant : *ce! enfant, c'était moi!* »

Ce n'était pas seulement à Paris, toutefois, qu'on trouvait de bon ton de se dire charmé par le poète languedocien. Il est assez curieux de constater que Jasmin a été souvent traduit et commenté dans les pays de langue anglaise. Longfellow, entre autres, le rendit populaire en Amérique.

La grande faveur dont jouit Jasmin, dans le monde lettré, s'explique par ce fait qu'on ne s'avisait guère alors, comme à présent, de s'occuper des productions poétiques de nos provinces, écrites dans un des idiomes qui se parlent encore chez nous. Ses vers, dans leur fraîcheur, avec leur petite grâce simplette, mais sincère, furent une sorte de révélation. Aujourd'hui, au contraire, que les sociétés de traditions populaires et que les associations régionales ont pris une vive

extension, on ne dédaigne plus rien, et non seulement nous nous intéressons aux manifestations de véritables langues, comme le breton ou le provençal, mais les patois eux-mêmes ont droit de cité auprès de la critique littéraire, quand ils offrent quelque chose de savoureux... Et puis, ce perruquier qui s'avisait de faire des vers, sans qu'on pût le renvoyer à ses perruques, comme le perruquier de Voltaire, cela avait quelque originalité.

Heureux Jasmin, qu'on lit encore à Agen ! Nous autres, nous ne nous souvenons plus guère que des titres de ses poèmes, l'*Aveugle de Castel-Cuillé,* les *Deux Jumeaux*, le *Médecin des pauvres*, la *Charité*, *Françonnette*, l'histoire d'une jolie fille qu'on accuse de sorcellerie, et surtout *Marthe la Folle.*

Vous plaît-il que nous l'évoquions rapidement, ce poème de *Marthe la Folle,* qui fit verser, jadis, bien des larmes aux âmes sensibles? Marthe — *Maltro l'innoucento* — est une pauvre fille que les gamins suivent en riant dans les rues. Mais elle n'a pas toujours été folle. Elle a été jolie, vaillante et rieuse.

Elle aimait un beau garçon, Jacques, et elle devait l'épouser, mais Jacques tombe au sort, et, désespéré, part pour le régiment. Il faut attendre sept ans maintenant, et c'est un long délai pour la réalisation de chères espérances.

Marthe, d'abord accablée, reprend courage. Elle travaille avec une ardeur jamais lassée, elle accepte tous les ouvrages, elle économise sou par sou, — si bien qu'un beau matin, elle se trouve avoir de quoi racheter Jacques du service. Elle va alors remettre l'argent si péniblement amassé au curé de son village, et elle le prie de faire les démarches nécessaires, mais sans que Jacques se doute que son rachat vient d'elle. Elle veut lui faire la surprise de son dévouement.

Au jour fixé pour le retour de Jacques, elle va l'attendre sur la route. Comme son cœur bat! Voici que, de très loin, elle l'aperçoit, éperdue de joie... Mais, tout à coup, elle est prise d'une affreuse anxiété : Jacques n'est pas seul ; il a au bras une jeune femme plus belle qu'elle.

Hélas! oui, Jacques, l'ingrat Jacques, ayant oublié ses serments, à la ville, n'a rien trouvé de mieux que d'épouser la cantinière du régiment, et il l'a ramenée au pays.

C'est alors que l'infortunée Marthe devent folle, devant cet écroulement de ses rêves... Et Jacques? Jacques, plein de remords, repart pour l'armée ; et comme la guerre vient d'éclater, il se fait tuer en se plaçant, dit le poème, « devant la bouche d'un canon qui faisait feu ».

L'Académie décerna à Jasmin, pour ce poème, toutes sortes de palmes ; mais ses compatriotes n'y allèrent pas par quatre chemins, eux, et ils ceignirent son front d'une couronne d'or.

Ce Jasmin avait parfois d'heureux mots. Un jour il se hasarda à écrire un poème en français, *Hélène,* et comme on lui demandait pourquoi il avait abandonné le languedocien : — Eh ! fit-il, je puis bien prendre une fois mes habits du dimanche!

Ses « habits » de tous les jours, au reste, lui allaient beaucoup mieux.

PAUL GINISTY.

*
* *

NÉCROLOGIE

Une des figures les plus sympathiques du félibrige de Paris, Lucien Geoffroy, vient de disparaître. Né au Luc (Var) en 1818, d'une vieille famille provençale — qui compte un troubadour célèbre et à laquelle appartient aussi le vaillant restaurateur de la musique provençale, le Dr Aug. Geoffroy, de Cannes, — Lucien Geoffroy vint à Paris en 1855, avec un volume de vers provençaux, qui le rapprocha des premiers félibres.

Il écrivit dans quelques journaux politiques en même temps qu'il envoyait ses rimes printanières à l'*Armana* d'Avignon.

Mais ayant pris une part jugée trop active à l'opposition républicaine, il fut exilé, et c'est de Londres qu'il lança son recueil *Mei Veiado,* un livre original, de langue très pure, et d'un ardent provençalime. Dernièrement, à l'occasion de la thèse ingénieuse du capitaine Rovere, Lucien Geoffroy revendiquait la priorité de cette idée de faire du provençal la langue morte et vivante, un idiome international. Après la fondation du félibrige de Paris, le poète fut un des plus assidus aux assises parisiennes du provençalisme. Il fut deux fois réélu vice-président de la Société. Lucien Geoffroy laisse un second recueil de poésies provençales : *Li cant de l'Eisil*, que son fils publiera sans doute. Il a été justement loué, sur la tombe, par MM. Sextius Michel et Maurice Faure, interprètes des Félibres et Cigaliers qui avaient accompagné très nombreux, au cimetière de Saint-Ouen, le doux et ardent poète.

*
* *

Nous relevons cette fine et très provençale péroraison, dans le discours que le président d'honneur de notre *Escolo de la Mar*, adjoint au maire de Marseille, M. Jules-Charles Roux, a prononcé, dernièrement, à la distribution des prix du collège de jeunes filles, dans la salle des fêtes de l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille :

« Une femme ne s'abaisse en aucune façon en s'adonnant aux travaux manuels; dans les œuvres de la main, c'est toujours l'esprit qu'il faut voir et afin que les plus jeunes d'entre vous ne m'accusent pas d'être trop sérieux, je vais vous dire une histoire que M. Léon Say a racontée dernièrement dans une distribution de prix et que quelques-unes d'entre vous ont peut-être déjà lue dans la *Revue bleue*. Elles l'entendront, je l'espère, avec plaisir une seconde fois; mais elles ne savent certainement pas que cette histoire est la traduction amplifiée d'un vieux conte provençal. Je voudrais bien vous le citer dans le texte, mais je crains que vous ne soyez pas très versées dans la connaissance

de notre langue maternelle... Oh! Mesdemoiselles, ne la méprisez pas!... Elle est si originale, si expressive, si harmonieuse... Dans vos moments de loisir, demandez à vos mères l'autorisation de lire *Mireille*. Je crois qu'elles vous la donneront. Tout au plus quatre ou cinq pages du poème peuvent vous être interdites, et vous vous garderez bien de les parcourir puisqu'on vous l'aura défendu!! Suivez les conseils de notre grand poète Frédéric Mistral, qui est en même temps un profond patriote et un ardent décentralisateur.

« Ecoute, enfant, dit Mistral, conserve ta langue historique... dans ta lan-
» gue, un mystère, un vieux trésor est enfermé...

» Chaque année, le rossignol se pare de plumes neuves, mais il garde sa
» chanson. » Faites comme le rossignol.

» Mais je me hâte de revenir à mon conte... hélas! en français.

» Il y avait une fois une jeune fille qui aimait à rester tranquille, qui voulait qu'on l'habillât, qu'on la soignât, qu'on fît tout pour elle.

» Elle avait une marraine: c'était naturellement une fée: « Ma chère mar-
» raine, lui dit-elle un jour, faites-moi servir pour que je puisse me reposer et
» être heureuse. »

» Et sa marraine « fit venir dix nains merveilleux, d'une agilité extraordi-
» naire. La jeune fille n'avait pas à s'occuper de se coiffer, de s'habiller, de
» faire ses robes, d'arranger ses chapeaux, ni de nouer ses rubans en nœuds
» agréables. Elle était dans le ravissement et disait quelquefois à sa marraine:
« Oh! marraine, j'ai bien peur qu'ils ne s'en aillent. » « N'aie pas peur, lui
» répondit la fée. Je vais les loger dans tes dix doigts. Ils ne te quitteront
» plus. »

» Ces dix petits génies, vous les avez toutes dans vos doigts: la nature les y a mis... c'est à vous de les y faire rester. Ils sont à vos ordres; vous pouvez tout leur demander, à la condition de savoir les commander, d'avoir la volonté et le goût du travail. »

***

— Nous publierons, dans notre prochain numéro, une analyse développée du volume de Roumanille: Li Conte prouvençau e li cascareleto (édition définitive) — 1 volume in-18 de 350 pages, qui vient de paraître. (Avignon, Roumanille, éditeur). C'est un événement dans la littérature.

— Le 20 août, paraîtra La Terre provençale, *journal de route*, par Paul Mariéton, un volume in-18 de 400 pages. (Paris, Lemerre, éditeur.) La 2e partie de ce livre a été publiée dans la *Revue* sous le titre de *Sensations d'un félibre*. C'est dans le récit de quatre voyages au pays d'Oc, une description de toute la Provence, d'Aigues-Mortes à Monaco.

Émile Colin — Imp. de Lagny *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

DISCOURS

SUR LE

MOUVEMENT FÉLIBRÉEN DU PAYS CÉVENOL

PRONONCÉ AUX JEUX FLORAUX DU CENTENAIRE DE LAFARE-ALÈS

Le 20 *octobre* 1889

(TRADUIT DU PROVENÇAL)

Mesdames, Messieurs, gais Confrères,

Après M. Léonce Destremx, l'honorable président du Centenaire de Lafare-Alès, à qui revient la première place dans tous les actes de la journée, c'est notre ami Paul Gaussen, le vaillant Capiscol de l'Ecole d'Alès qui aurait dû prendre la parole pour vous dire l'origine des Jeux floraux que nous allons tenir. Modeste plus que de raison, le Capiscol alésien a voulu se contenter du rôle de rapporteur du concours et il m'a prié, vivement prié de le remplacer.

C'est un mauvais tour que m'a joué là mon confrère Gaussen. Car, sans autre titre pour parler ici le premier, que celui de Félibre raïol de la première heure, je vous avouerai que je me trouve décontenancé comme quelqu'un qui n'est pas à sa place. Volontiers, je dirais ce que dit Jarjaille, lè portefaix de Tarascon.

Vous le connaissez ce Jarjaille que les rimes étincelantes de maître Roumieux, le fantastique Roumieux, ont tant mis en vogue !

Passé dans le paradis par fraude, à saint Pierre qui lui demandait pourquoi il entrait à reculons dans le resplendissant palais de là-haut, Jarjaille répondit : « La grande clarté m'interdit ! » Et moi aussi, devant un si magnifique auditoire, sous la flamme des yeux d'un si grand nombre de belles dames, je m'écrie comme Jarjaille : « La grande clarté m'interdit ! »

Et cependant nous n'avons pas, nous les Félibres, la réputation d'être timides... En me voyant encouragé de ces doux sourires et de ces applaudissements, je me sens ragaillardi, par ma foi ! et je crois que j'arriverai à l'achèvement de ma tâche.

Nous sommes donc ici pour Alès et pour Lafare ! — Lafare ! Alès ! deux noms qui n'en font qu'un et qui seront éternellement unis dans la gloire, comme le dit, en beaux vers, le Majoral Antonin Glaize, dans le journal de nos Fêtes.

Alès ! si la capitale des Cévennes peut tirer vanité des produits variés de son sol et de son industrie, combien plus encore peut-elle être fière de son ardeur à garder sa franche attitude, à conserver le signe particulier de sa race, sa langue raïole.

Dans l'histoire de notre Renaissance méridionale, Alès aura sa belle page. Bien avant que l'aube de cette Renaissance se levât, c'est un enfant d'Alès, un prêtre, M. de Sauvages, comme l'appelle encore le peuple, qui, se trompant lui-même

sur son œuvre, au lieu de lui enseigner le français, suivant son intention, au contraire, lui garde, dans son dictionnaire, les mots de langue d'Oc et le trésor de ses proverbes.

Plus tard, c'est Lafare qui, pris d'un amour sans pareil pour son pauvre parler raïol qu'il croit perdu, se met à l'étudier avec passion; qui, l'employant avec un charme que nul ne lui dérobera, écrit des vers que tout le monde sait bientôt par cœur, des vers dont un seul: *Alès, moun Alès tant poulit!* ravivant notre patriotisme, suffirait à rendre son nom toujours vivant parmi nous.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, ce serait l'heure de faire resplendir pleinement devant vous la belle figure du marquis de Lafare-Alès, né au château de Lacoste, commune de Saint-Martin-de-Valgalgues, en 1791, et mort au même lieu en 1846. Mais, mieux que je pourrais faire, d'autres ont fait tantôt, lorsque nous avons inauguré son bronze. Je ne puis cependant m'empêcher, au milieu de ces Jeux floraux, de saluer ce grand devancier des Félibres, ce *troubaire* auquel plus qu'à tous les autres nous devons tenir en Cévennes, car il est Cévenol.

Tu ne te plaindras pas de ton pays, ô Lafare! Quand il en est qui attendent des siècles et des siècles l'hommage de leurs concitoyens, nous n'avons pas voulu attendre encore deux ans pour célébrer ton Centenaire!

A côté de Lafare, nous serions impardonnables de ne pas faire revivre le souvenir de Maximin d'Hombres et de Marette, deux amis, deux disciples du Maître, deux passionnés, comme lui, pour tout ce qui tenait à l'Alès raïol, — Maximin d'Hombres, surtout, ce franc type alésien, type que nous reconnaissons encore dans César Fabre et qui revit toujours en M. de Firmas, le digne héritier du maître de Lacoste. Noblesse oblige. Le blason des Firmas porte ce mot: Raiòu!

Le marquis de Lafare mourait à peine, qu'un pauvre ouvrier maçon de la Grande-Combe chantait cette élégie de Pauro Martino! qui a tant fait pleurer ici, et qui a rendu le nom de Mathieu Lacroix célèbre jusqu'en Provence. O mon tendre Mathieu, ô mon ami, mon premier maître, nous ne t'oublions pas non plus; nous te ferons bientôt ta part!

Pourrions-nous aussi oublier le vénérable Paul Félix, que nous avons vu se mêler à la naissance de notre *Ecole du Gardon*?... Son nom vivra aussi longtemps que ses Fados hanteront les Cévennes. Et des Fées, il y en aura toujours, — pour les poètes.

Nous aurions regret de ne point citer les noms de César Gourdoux, de Couret et de Leyris. Et le Président même de notre Centenaire, M. Destremx, le châtelain fabuliste de Saint-Christol? Lui aussi taquine la Muse cévenole et la luronne ne s'en fâche pas...

Un Alésien d'adoption, Gratien Charvet, a signalé son trop court passage au milieu de nous par des œuvres félibréennes et savantes qui lui donnent une belle place dans nos annales cévenoles.

C'est ainsi, comme je le disais tout à l'heure, que la tradition du terroir s'est maintenue dans le pays d'Alès. On croyait cependant ici comme dans tout le Midi, que la langue d'Oc, épuisée, jetait son dernier râle, et que Lafare, Jasmin et nos devanciers de Provence, allaient rentrer dans l'oubli. Et ils y seraient demeurés, ces bons aïeux! Mais la Sainte Etoile aux sept rayons scintilla dans l'azur. Joseph Roumanille élevait, préparait, le nouveau Messie: Frédéric Mistral est venu racheter notre race et lui ouvrir le ciel!...

Ah ! quel fut le tressaillement qui nous prit quand nous lûmes *Mirèio!* Quel

enthousiasme et quelles espérances! Il t'en souvient, Camille Cavalier, mon camarade de Bessèges! Il t'en souvient là-haut, ô mon ami Edouard Cazal, héroïquement tombé à Champigny, témoignant que les Félibres sont encore les meilleurs patriotes! Il t'en souvient, Basile Vacher, de Portes, et toi, Hippolyte Ollivier, d'Anduze, et toi, Bastidon, de Saint-Jean-des-Anneaux, et vous deux, Edouard et Henri Crouzart; et toi, Lucien Larrey, et toi, mon beau fanatique Aristide Brun; et toi, Gaussen... quand notre amour pour deux jeunes raïoles, deux amies, nous embrasait peut-être plus encore que l'amour du pays! Et vous aussi, Félibresse d'Arènes, ô Léontine, qui deviez rendre Anduze jaloux de voir votre renom dépasser celui de sa trouveresse Clara! Et vous tous, les premiers écoliers de nos félibrées d'Alès, vous en souvient-il pas! Et toi, ardent Maurice Faure qu'Alès peut mieux encore revendiquer, que ton Dauphiné natal, car tu y as passé toute ta belle jeunesse! toi, qui me dis, le jour de ton premier départ: « Il faut que j'*enfélibre* là-haut toute la capitale!... » Nous savons comment tu as tenu parole... Oui, j'avais bien raison de le dire, Alès a toujours fleuri pour Sainte-Estelle. C'est lui qui a toujours donné le signal au Languedoc.

Nous commençons à peine! Maintenant que le Félibrige atteint son pontificat, les Alésiens ne veulent pas rester en arrière. A côté des anciens qui ont gardé la foi et l'entrain des jeunes années, il en est de nouveaux qui ont peut-être plus de courage et d'enthousiasme. Je n'ai qu'à nommer Alcide Blavet, ce jeune et ce vaillant, qui est en train d'escalader notre Acropole, et Merle, Marius Dumas, Chabrier... J'en pourrais nommer vingt autres.

Et pourquoi, quand nous semblons avoir tout dit, de ceux qui ont gardé le culte de la patrie, ne proclamerions-nous pas encore ce grand nom, Jean-Baptiste Dumas?

Oui, nous qui sommes l'expression la plus intime du pays, nous les vrais représentants du peuple, il nous plaît de venir faire hommage à *Cadet Dumas*, ainsi qu'on désignait notre compatriote dans son jeune temps. Cet hommage, nous le devons à celui qui, aux plus beaux jours de sa gloire, n'oublia jamais son origine obscure (il était fils d'une accoucheuse), qui n'oublia jamais son pays.

Son pays, il l'aima, le grand homme, et ici l'on ne sait pas assez combien il en était fier. C'est toujours le vers de Lafare qui chante au cœur de tout Alésien: *Alès, moun Alès tant poulit!*

On dit que, par un de ces jours d'été où le soleil répand ses teintes les plus chaudes sur la nature, se trouvant le long de la route d'Anduze, au haut de la montée des Cyprès, en voyant, à sa droite, la verte Prairie déployer son immense châtaigneraie, à sa gauche, le bois sévère et mystérieux d'Arènes et, devant lui, les montagnes neigeuses de la Lozère, on nous a dit que notre illustre compatriote s'écria: « Voilà le plus beau pays du monde! »

Ce n'est pas nous, pour sûr, qui contredirons cette parole.

Lafare et Dumas ne sont pas à comparer. Notre chantre de *Las Castagnados*, pour célèbre qu'il soit, n'arrive pas aux cimes suprêmes atteintes par le grand chimiste, qui illustrait l'Académie française. Mais puisque nous sommes ici un peu en famille et que nous parlons de deux enfants d'Alès, il nous est permis de les rapprocher l'un de l'autre et de remarquer encore une fois combien les extrêmes se touchent. Voyez un peu ce qu'il en est. D'un côté, un poète, un noble, qui fait son génie plus peuple que le peuple et qui, ôtant les fins souliers

à sa muse marquise, lui passe les sabots à la mode *gavote*. De l'autre, l'enfant du petit peuple, qui, par sa rare intelligence, monte au plus haut de l'échelle sociale. Eh bien! à de certains moments, ces deux esprits reviennent vers ce qu'ils étaient d'abord. Le joueur du fifre de la *bourrée* sera toujours, quand il le voudra, le distingué marquis de vieille souche, tandis que le savant, comblé de toutes les grandeurs possibles, se fera modeste et petit comme lorsqu'il sortait de l'étroite rue Notre-Dame (celle qui porte aujourd'hui son nom), et qu'il allait à l'école, son morceau de pain à la main. Dumas, quand il saura que des hommes travaillent à la régénération de la langue du peuple méridional, Dumas encouragera cette œuvre en se faisant vitement inscrire dans la Maintenance de Languedoc et paiera sa cotisation comme un simple Félibre. Et savez-vous la devise qu'il met sur son blason : un castor qui bâtit sa maisonnette, — véritables armes parlantes de ce fils de ses œuvres? — Il met ces mots cévenols : « *Quau travaio fai soun mas* » qui travaille, se construit sa demeure.

Voilà ce que fut notre Jean-Baptiste Dumas; voilà pourquoi nous associons notre salut à celui que nous donnons à Lafare. Dumas nous offre un grand exemple. Il nous montre que la terre féconde du Midi, avec des poètes comme Lafare et Mistral, fait germer aussi des savants de premier ordre; que, pour si haut placé que l'on soit, le souvenir du berceau est la plus douce jouissance de l'âme et qu'il n'y a rien de plus grand que de se faire petit.

Vous voyez que nous sommes, les Félibres, en bonne compagnie et que nous ne devons pas craindre de dire ce que nous voulons. Et que voulons-nous, nous autres du Midi? Cela a été dit et redit, mais nous n'avions jamais eu à Alès, pour le déclarer, une solennelle occasion. Nous voulons simplement aimer notre berceau et parler notre langue. Nous voulons rester tels que nous sommes. Si nous avons des défauts, c'est notre affaire. Il en est qui ont cru qu'Alphonse Daudet, le petit pion qui, depuis sa sortie de ce vieux collège où nous sommes assemblés, est devenu un des premiers écrivains de notre époque, qu'Alphonse Daudet avait voulu railler le Midi. La preuve que cela n'est pas, c'est que Daudet est toujours resté Félibre et qu'il mêle à son français incomparable bien des termes provençaux.

Aimer son berceau! parler sa langue!... Que dans la mêlée de Paris ou à l'étranger, deux Alésiens, deux *Manjo-tripo*, se rencontrent, le plus pressé pour eux, sera de se serrer les mains et, dans leur langue raïole, de parler d'Alès, de l'Ermitage, de Saint-Germain, d'Arènes, de la Prairie, de Berthole, de la Cadène, de la Tire-longue, de la Fontaine des Trois-Gouttes...

Il semble que cela prête à rire? Et pourtant, il y a là le principe fondamental de la vie d'une nation. C'est en s'appuyant sur le sol que le levier est fort. Celui qui ne tient pas à son foyer, à sa maison, à sa cité, celui-là ne tient pas davantage à sa patrie. L'enfant d'Alès qui n'aimerait pas Alès, n'aimerait pas la France.

Que valaient donc ces accusations lancées un moment contre les Félibres et tombées d'elles-mêmes, Dieu merci?... Dites-moi si de trouver *notre Alès si beau*, empêche la grandeur et la resplendeur de la patrie française? La tour Eiffel n'en sera pas moins haute et prodigieuse aux yeux de l'univers, si, dans notre cœur, la tour Pouget tient plus de place...

O Alès! si nous t'avons aimé, si pour ta gloire nous avons travaillé, nous sommes aujourd'hui payés de notre amour et de notre peine! Nous avons mérité

que le Capoulier Roumanille, le père de la Renaissance du Midi, avec notre Frédéric Mistral, qui, à cette heure, est le plus grand poète de France, vinssent nous dire combien ils sont contents des Raïols. Alès, sois béni ! Tu n'as rien épargné pour faire de belles fêtes à tes deux enfants illustres : Lafare et Jean-Baptiste Dumas. Veux-tu croître toujours en gloire ? Écoute ce que te dit Mistral :

Fiho de Gardoun, rèino cevenalo,
Risouleto au pèd de ti castagnié,
Alès ! longo-mai sousto de toun alo
Nosto lengo d'O, lengo terrenalo
E maire eternalo
Di magnanarello e di carbounié !

« Fille du Gardon, reine des Cévennes, — souriante au pied de tes châtaigniers, — Alès ! à jamais couvre de ton aile, — notre langue d'Oc, langue du terroir, — et mère éternelle, — des *magnanarelles* et des charbonniers ! »

ALBERT ARNAVIELLE,
Vice-syndic de la Maintenance du Languedoc.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES D'ALÈS (1)

Alès, tout embruni
Dins soun istori,
Gardo de souveni
D'antico glóri ;
E si castagnié verd
Redison li councert
De nósti paire
Li grand Troubaire.
GRACIAN CHARVET.

« Alès, tout rembruni dans son histoire, garde des souvenirs de gloire antique ; et ses châtaigniers verts redisent les concerts de nos aïeux, les grands Trouvères », ainsi dit le chant des Félibres du Gardon ; pourtant Alès ne sommeille point toujours et, les 19 et 20 octobre derniers, dans un réveil félibréen et tout populaire, il a voulu mêler au concert de ses châtaigniers géants le bruit de ses discours et de ses chansons en l'honneur de son poète aimé le marquis de La Fare-Alès, chantre inspiré des *Castagnados*.

(1) L'action littéraire du Félibrige produit ses effets : la mode revient d'écrire le nom de cette ville sous sa forme antique et vraie, *Alès*, et non Alais. Déjà M. Liotard, un érudit nimois bien connu, dans un travail signalé par le *Mois Cigalier*, a émis l'idée de rétablir cette forme. Les Félibres l'emploient de préférence et nous la conservons ici. Espérons qu'elle prévaudra...

Quelle fête et quel enthousiasme ! Le samedi soir, avec le crépuscule, des salves d'artillerie retentissent. Les rues principales, les maisons, les édifices publics, l'hôtel de ville, la sous-préfecture, le fort Vauban, le bosquet de la maréchale de Villars, — où va se dresser demain au milieu de la verdure et des fleurs le buste du grand Félibre, — le théâtre, etc... pavoisés et illuminés offrent un coup d'œil vraiment féerique. Bientôt s'organise la *pegoulado* à laquelle prennent part la musique militaire, la philharmonie municipale, les Sociétés chorales, les hautbois champêtres des Cévennes, les farandoleurs d'Arles, les tambourins de Provence que dirige en personne l'Aixois Vidal. Après avoir promené dans la ville ses feux multicolores, ses allegros entraînants, ses chœurs patriotiques et ses airs naïfs de galoubets, la brillante retraite aux flambeaux revient à son point de départ, la place de l'Hôtel de Ville, où se presse la foule; et là, musiciens, chanteurs, tambourinaires se font entendre alternativement, et les farandoleurs arlésiens, éblouissants avec leur béret écarlate et leur rouge taïole, accomplissent leurs évolutions rythmiques, cependant que la population alèsienne applaudit, en liesse, — étourdie de danses et de musique, et clame jusqu'au ciel bleu éclairé d'or ses *tabos* frénétiques (1).

Le dimanche matin, dès l'aube, — brumeuse, hélas ! — les salves d'artillerie reprennent de plus vive, et à neuf heures l'école félibréenne « la Tabò » son *cabiscol* en tête, la Société littéraire et artistique, les diverses autorités de la ville suivies du bataillon des farandoleurs, des tambourinaires, des *Trouvères* et des musiques, accompagnées d'une foule immense, se rendent à la gare, ornée et fleurie comme pour la réception d'un roi (et n'était-ce pas un roi, n'étaient-ce pas des princes, roi et princes de la poésie? disions-nous avec notre maître Roumieux), — à la gare où doit avoir lieu la réception officielle des *Cigaliers* et des Félibres.

A l'arrivée du train, les musiques entonnent leur salutation joyeuse : en même temps les tambourins de Vidal murmurent la délicieuse aubade de *Magali*. Nous remarquons parmi les arrivants : MM. F. Roumanille, *capoulié* du Félibrige, les majoraux F. Mistral, L. Roumieux, M. Faure, A. Arnavielle, Gourdoux, délégué des Félibres de Paris, les mainteneurs Bastide de Clauzel, J.-H. Castelnau, H. Comballat, Roche. Rettner, L. Bard, Coste, C. André, Folco de Baroncelli-Javons, L. Ripert, Rozier, E. Marsal, le dessinateur du *Journal des Fêtes*, le sculpteur Bastet, auteur du buste de La Fare, le compositeur Borel, auteur de la cantate..., etc... Des applaudissements et les cris de : *Vive Mistral! Vive Roumanille!* éclatent de toutes

(1) *Tabò* (rom. *te bo*, tiens bon), exclamation, sorte de cri de guerre usité dans le pays d'Alès, chez les écoliers qui se battent à coups de pierre. (F. Mistral. *Lou Tresor dou Félibrige*).

parts; les fronts se découvrent, et le maire M. E. Espérandieu souhaite en termes émus la bienvenue aux Félibres.

Louis Roumieux prend la parole au nom de ces derniers et répond :

Ounte a passa lou tèms, quant i 'a de pountannado,
Que li gai troubadour, de castèu en castèu,
Anavon un pér un touca si serenado
E vesien à sa voues se leva li pestèu ?

Caminan plus soulet, iuei : vesès nosto tiero !
E, pèr nous aculi, de tóuti li cousta.
Emé si majourau, e pople e vilo entiero
Landon à noste avans urous e trespourta !...

Moussu lou Maire, es que nosto chourmo galoio
Lauso pas soulamen lis iue d'uno bèuta :
Es l'amour patriau, éu que met tout en voio,
Qu'abraso nòstis amo e que nous fai canta.

Tambèn, se, pèr douna lou vanc à vòsti fèsto
Vous adusèn lis ér de nòsti tambourin,
Nous agrado sus-tout de vous vèire à la tèsto
D'un païs trefouli d'ausi nòsti refrin.

Après cette allocution, interrompue fréquemment par les bravos, Cigaliers et Félibres se donnent l'accolade méridionale; puis le cortège se rend à l'Hôtel-de-Ville, précédé des tambourins, musiques et orphéons, au milieu de la double haie des pompiers et des soldats du 55e de ligne. De la gare à l'Hôtel-de-Ville ce n'est qu'une longue ovation; la population alèsienne salue de ses vivats Roumanille et Mistral et acclame un des siens, le majoral Arnavielle, qui aime tant Alès qui l'aime tant. Dans la grande *salle des États*, un vin d'honneur est offert aux Cigaliers et Félibres. M. L. Destremx, président du Centenaire, leur souhaite à son tour la bienvenue au nom de la *Tabò* et du Comité, puis Roumanille le remercie en ces termes :

M'es un devé e m'es un delice de vous dire gramaci pèr l'amistous acuei que fai i Felibre la galanto ciéuta d'Alès.

Ah! certo, es pas pèr rèn qu'uno alo blanco s'espandis dins l'azur de soun blasoun : Alès a toustèms desplega l'alo pèr s'enaura vers tout ço qu'es bèu, vers tout ço qu'es grand; e desegur Alès s'ounourè, quand, voulountous e matinié, venguè saluda li premié rai de l'Estello felibrenco.

Vaqui, Messiés, perqué venèn ié dire gramaci e faire fèsto sus la terro memo ounte un ardènt patrioto cevenóu, voste dous e valènt La Faro-Alès, nous dounè tant bon eisèmple.

L'avèn segui.

Adounc, Messiés, glòri e glòri longo-mai au rèire e mèstre La Faro, que faguè

clar e bèu lume sus noste camin! Glòri perèu à vosto generouso ciéuta que vesèn urouso e fiero de rèndre tout ounour à si digne fiéu, qu'an fa soun mas en travaiant, e de li gfourifica!...

Et tabò pour le *capoulié* du Félibrige! Mistral, le grand Mistral, prend à son tour la parole au milieu des applaudissements de l'Assemblée. A ce moment même, la pluie qui menaçait tombe à torrents.

« Vous avez, sans doute, oublié d'inviter le soleil à vos fêtes, dit tout sou-
» riant dans une improvisation charmante et de sa voix merveilleuse, l'auteur
» de *Calendal;* c'est pour cela qu'il nous boude. Eh bien! cela ne vaut pas
» l'ombre d'un souçi, Messieurs; les Félibres ont tous leur bonne part de
» rayons et d'éblouissement dans le cœur; le soleil joue à cache-cache? Tant
» pis pour lui!... »

« Avès sai-que óublida de counvida lou soulèu à vòsti fèsto : es amor d'acò que nous fougno; e bèn! vous esfraiés pas, Messiés: li Felibre an tóuti sa bono part de rai e de trelus dins lou cor; lou soulèu s'escound? tant pis pèr lou soulèu!... »

A deux heures, par une pluie battante, a lieu l'inauguration du buste de La Fare, nouveau chef-d'œuvre du Vauclusien Bastet, l'auteur renommé de l'*Abandonnée* au Salon de 86. L'artiste a su ressusciter un La Fare des plus originaux. Enveloppé d'un large manteau, son grand front inspiré, l'œil rêveur, il semble que sa bouche fine et souriante va s'ouvrir pour dire un de ces contes qu'on écoute avec joie dans les longues vesprées d'hiver, auprès du feu, pendant que la châtaigne chante sur la braise et que la *blanquette* pétille dans les verres.

La belle cantate en l'honneur du poète *raiòu*, œuvre du compositeur Gilles Borel, l'auteur de *Vau-cluso*, de *Jamai,* de la *Bello d'Avoust*, exquis chefs-d'œuvre, ouvre la cérémonie et soulève une salve d'applaudissements. Le maestro dirigeait lui-même les exécutants, une masse de cent cinquante musiciens et chanteurs qui ont vaillamment interprété. Le président du Centenaire remet le buste au premier magistrat de la ville et M. l'abbé Rouvière fait l'éloge du poète. Après lui, Arnavielle, dans une improvisation étincelante et pleine d'à-propos, salue à son tour l'illustre *Castagnaire :*

« Sara pas lou di, o La Faro, sara pas lou di qu'ausiras pas parla, dins toun triounfle, aquelo lengo cevenolo qu'aimaves tant e que nous as tu-meme après à tant aima... »

« Il ne sera pas dit, ô La Fare, s'écrie l'ardent poète des *Chants de l'Aube,* il ne sera pas dit que tu n'as pas entendu parler dans ton triomphe et dans ta gloire cette langue cévenole que tu chérissais tant et que tu nous as appris à aimer... »

Se laissant aller à sa verve et à sa chaude inspiration, Arnavielle laisse jaillir de ses lèvres et de son cœur des flots d'admiration et d'amour; l'apostrophe n'est point achevée qu'un tabò formidable couvre la voix de l'orateur, de ce modeste, de cet humble qui vient de faire vibrer la fibre patriotique de tout un peuple.

A trois heures et demie, grands *jeux floraux* de la Maintenance du Languedoc au lycée des filles et *cour d'amour*, composée de sept dames qui élisent pour reine l'aimable félibresse Léontine d'Arène. L'*assesseur* L. Roumieux lit l'acte officiel du Félibrige, signé des majoraux Albert Arnavielle, Maurice Faure, Paul Gaussen, Antonin Glaize, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, François Vidal et par lequel les jeux floraux organisés par l'école félibréenne d'Alès sont déclarés *jeux floraux* de Maintenance. Le *vice-syndic* Arnavielle, remplissant les fonctions de syndic, prononce un discours officiel, presque un discours... ministre, mais superbe, plein de tendresse et de patriotisme et que les bravos de l'auditoire ont bien des fois interrompu.

La traduction de ce discours (dont le texte a été publié *in-extenso* par *La Cigale d'or*) suit notre compte rendu.

Après lui, le délégué des Félibres de Paris, un Alèsien de cœur aussi, celui-là, et que les tracas de la vie ont exilé dans les brumes de la capitale, mais plein toujours de la nostalgie exquise du pays natal, M. Gourdoux, en un style fin et délicat glorifie le poète cévenol et confirme hautement l'amour de la petite patrie qui, lui seul, sait nous faire aimer la grande.

Les récompenses sont distribuées; la cour d'amour est close par une seconde audition de la cantate Borel et..... Mistral! Mistral! Mistral! crie-t-on de toutes parts. Mistral, que tout le monde acclame et veut entendre, ne se fait point prier et lit, avec sa diction toujours admirable, sa *Granouio de Narbouno*, un conte de l'*Armana prouvençau de* 1890.

Une heure après, banquet de 200 couverts, *félibrée grandiose* dans les jardins de l'Évêché.

Vers le milieu du repas, les tambourins et les hautbois apparaissent avec la musique municipale. Celle-ci exécute le fringant *Maset de Mèste de Roumièux*, savamment orchestré par Borel, et ceux-là régalent les convives des plus tendres échos de Provence et de Languedoc. Au dessert, avec la *blanquette* de Meyrannes, un délicieux et pétillant vin blanc du cru, s'allument les brindes et les discours. Le président du Centenaire ouvre la série; le maire la poursuit; puis viennent les toasts poétiques de Castelnau, Roumieux, Arnavielle, etc., le discours languedocien rouge, de flamme et de patriotisme, du félibre-député Maurice-Faure qui excite les bravos enthousiastes de l'as-

semblée. Roumieux donne lecture des télégrammes et des lettres de ceux qui n'ont pu venir : celui du chancelier du Félibrige, Paul Mariéton :

A vautre qu'enauras, au noum de la Patrìo,
La glòri de La Faro en soun nis terrenau,
Amòr qu'a mantengu Parage e Pouesìo.
A vautre brinde, o fiéu dóu pais cevenau !

« A vous qui élevez au nom de la Patrie, la gloire de La Fare, dans son berceau natal, parce qu'il a maintenu Parage (1) et Poésie; à vous je brinde, ô fils du pays cévenol ! »

Puis ceux de la félibresse Jane de Margon, des félibres Marius Girard, E. Challamel, Jean Fournel..., etc... Les cris répétés de : *Mistral !* empêchent d'achever cette lecture et l'illustre poète se lève aux applaudissements de la foule en délire qui le remercie, reconnaissante et heureuse, de sa chanson du *Renégat*, pour lui demander bientôt *Magali*.

Au grand théâtre, la Société littéraire et artistique et la *Tabò* donnaient une représentation populaire. Vers onze heures, le public qui s'impatiente demande les Félibres. On vient nous avertir et tous en troupe nous nous rendons à l'apothéose de La Fare. Quand Mistral et Roumanille paraissent dans la loge des autorités municipales, le parterre leur fait une chaleureuse ovation. Le rideau se lève, et sur la scène, parmi les branches de châtaigniers et de lauriers paraît la maquette du buste. Le maestro Borel fait exécuter la cantate :

Sèn lous enfants valènts de las nautos Cevenos,
Pèr l'amour dau païs lou cor tout treboula,
E qu'aiman nosto lèngo e la voulen parla,
Tant qu'auren un degout de sang dins nostos venos...

La salle entière, dans un enthousiasme indescriptible, se dresse, électrisée, et reprend en chœur au refrain :

Tabò ! tabò ! la niue; tabò, tabò ! lou jour !
Dau viel crid cevenòu que vibre la fanfaro !
O fièrs enfants d'Alès, patriotos toujour,
Dau ! tabò ! dau ! tabò pèr La Faro !

La cantate est bissée, et l'auteur trois fois acclamé dans les *tabos* répétés des spectateurs, ivres de chant et de poésie, — tandis que le poète centenaire, heureux aussi, semble à travers cette mélodie entraînante et passionnée, à la lueur rose et bleue des flammes de bengale, sourire dans son immortalité.

Voilà le récit simple mais fidèle des fêtes félibréennes d'Alès. Elles ont été dignes de la capitale des Cévennes et de son poète.

L'École Félibréenne d'Alès a bien mérité du Félibrige et demain Mistral, le Maître, — témoignage de sympathique reconnaissance envers de valeureux disciples, — inscrira le centenaire de La Fare parmi les pages d'or de ses « Mémoires. »

Alcide BLAVET.

(1) *Parage*, la civilisation romane des XIIe et XIIIe siècles.

A MISTRAL

Et serves animæ dimidium...

Au pays du soleil empourprant, sur la treille,
Les sèves d'où jaillit l'orgueil du sang latin,
Dans les champs tout fleuris d'asphodèle et de thym,
Où passe le fantôme adoré de Mireille,

Sur ton beau sol où tout au Soleil s'appareille
Et garde, jusqu'au soir, la splendeur du matin,
Ne va pas oublier notre Paris lointain,
Poète dont la voix a charmé notre oreille.

Mistral qui, tour à tour, puissant et gracieux,
Comme avec les fils d'or d'un tissu précieux,
De l'antique épopée as rajeuni la trame,

Rappelle-toi longtemps Paris, en nous laissant;
Rappelle-toi toujours Rome, ô Virgile absent
Qui gardes, en partant, la moitié de notre âme!

ARMAND SILVESTRE.

5 septembre, 1889

ROUSARI D'AMOUR [1]

I

Perqué parti, madamisello ?
Sabès pas que moun cor barbèlo
Pèr vous à m'estoufa, que voste iue me rènd fòu ?
Oh ! la maneto, la maneto
Qu'adès teniéu touto caudeto,
Rendès me la ! Douço bruneto,
Rendès me la ! Boumbis, escumo e fai revòu,

Dins iéu, tout lou sang de mi veno
Despièi qu'ai frusta la pèu leno
De vòsti pichot det. Aguès, aguès pieta !
Vous tant bono, vous tant poulido,
Aguès pieta ! La margarido,
Dedins li prado, trefoulido
Di rai dóu grand soulèu, sèmpre de soun cousta,

Clino sa tèsto embeisemado.
La dindouleto i fenestrado
Chasque an revèn nisa. L'avé cour dins lous riéu
S'abèura. Iéu ai set, chatouno,
Ai set d'amour e de poutouno :
Ai l'age ounte ama se perdouno,
E vole ama : la vido es proun courto, moun Diéu !

O vous, di roso blanquinello
La plus blanqueto, o clarour bello,
Rai d'or qu'enlusissès moun pale souleiant,
Leissas me faire coume l'éurre
Que s'envertouio i ròure, e béure,
En vous poutounejant, lou viéure
Dins vòstis iue !... Siéu na lou jour de la Toussant,

(1) Les sept pièces de vers qui suivent, font partie d'un petit recueil amoureux et timide dont l'auteur a voulu réserver les pages trop intimes. Cet *intermezzo* sans ironie, cette nouvelle *Miougrano entre-duberto*, moins ardente, plus résignée, est d'un poète de vingt ans. Nous tenons à le dire ici, non pour ce que l'âge du chanteur y ajoute de prix, mais comme une preuve nouvelle de la sève et de l'avenir de notre jeune école provençale.

P. M

ROSAIRE D'AMOUR

I

Pourquoi partir, Mademoiselle ? Ne savez-vous pas que mon cœur palpite pour vous à m'étouffer, que vos yeux me rendent fou ? Oh ! la petite main, la petite main qu'il n'y a qu'un instant je tenais toute chaude, rendez-la moi ! Douce brunette, rendez-la-moi !

Tout le sang de mes veines bondit, écume et tourbillonne, depuis que j'ai frôlé la peau fine de vos petits doigts. Ayez, ayez pitié ! Vous si bonne, vous si jolie, ayez pitié ! La marguerite, dans les prairies, grisée par les rayons du grand soleil, toujours penche vers lui

sa tête embaumée. L'hirondelle, dans le haut des fenêtres, chaque an, revient nicher. Le troupeau court s'abreuver à l'eau de la rivière. J'ai soif, fillette, j'ai soif d'amour et de baisers : j'ai l'âge auquel aimer se pardonne et je veux aimer : La vie est assez courte, ô mon Dieu !

O vous des roses blanches la plus blanche, ô clarté belle, rayon d'or qui illuminez ma pâle étoile, laissez-moi faire comme le lierre qui embrasse les chênes et boire, en vous couvrant de baisers, la vie dans vos yeux !... Je suis né le jour de la Toussaint,

Mignoto, dison que la vido
S'escour sèns lume, afrejoulido
Coume un ivèr, pèr quau à la fèsto di Mort,
Malastra, coumencè de vèire :
Siéu crentous, sabès ben, mi rèire
M'an larga tóuti li vièi crèire
De l'Italìo ; ai fe, iéu, is encian record.

Partiguès pas sènso me dire
Que m'amas, sènso que lou rire
Ague fa'ncaro un cop perleja vòsti dènt !
A vous soulo, à vous la proumièro
Me siéu douna : fuguès pas fièro,
Chato, vèn dóu cor ma preguièro,
Vèn dóu cor que, sèns vous, sarié 'n glas moun primtems !

D'Avignoun, lou 5 de janvié de 1889.

II

De matin, sus ma fenestro
Uno iroundo, à man senestro,
Ei vengudo se pausa.
« Dindouleto, d'ounte vènes ? »
— « Dóu Pounènt, » — « I'as dounc passa ? »
— « E l'ai visto. » — « O tu que menes
Lou primtèms, respounde lèu :
Que t'a di la chatouneto
Quand passères dins lou cèu ? »
— « De tu, paure, si bouqueto
M'an rèn di ; sus mis aleto
Un autre noum qu'ai ausi
Alin porte... » Iéu diguère :
« Dindouleto, gramaci ! »
E plourère.

D'Avignoun, lou 14 de febrié de 1889.

III

Au Trau di Masco ounte trèvo la Mort,
Au Trau di Masco aro s'envai moun cor.
Ame la Mort : sa caro palinello
M'a rendu fòu e tout moun sang la bèlo.
O Mort, agues pieta de toun paure amourous !
Toun noum en pensamen quasi m'es autant dous
Que lou noum m'èro adès d'uno bruno chatouno :
Elo n'a ges vougu prèndre de mi poutouno,
Tu, Mort, reçaupe-lei à iéu, oh ! dono te !
O Mort, o blanco Mort, o Mort, espouso me !

D'Avignoun, lou 2 de jun de 1889.

Mignonne ; on dit que la vie s'en va obscure, froide comme un hiver, pour celui qui, à la fête des Morts, entouré de tristes présages, fit son entrée dans la vie ; je suis superstitieux, vous savez bien, mes ancêtres m'ont légué toutes les vieilles croyances de l'Italie ; j'ai foi aux souvenirs anciens.

Ne partez pas sans m'avoir dit que vous m'aimez, sans que le rire ait encore une fois montré les perles de vos dents ! A vous seule, à vous la première je me suis donné. Ne soyez point hautaine, Mademoiselle, ma prière vient de mon cœur, elle vient de mon cœur, car, sans vous, le printemps de ma vie serait glacé !

II

Ce matin sur ma fenêtre, une hirondelle, du côté gauche, est venue se poser : « Hirondelle, d'où viens-tu ? » — « Du couchant. » — « Tu y es donc passée ? » — « Et je l'ai vue. » — O toi qui amènes le printemps, réponds-moi vite : que te dit la jeune fille quand tu passes dans le ciel ? » — « De toi, pauvre, ses petites lèvres ne m'ont rien dit ; sur mes ailes un autre nom que j'ai entendu au loin je porte. » ... Moi, je dis : « Hirondelle, grand merci ! » Et je pleurai.

III

Au Trou des Masques où rôde la Mort, au Trou des Masques maintenant s'en va mon cœur. J'aime la Mort : sa face pâle m'a rendu fou et tout mon sang l'appelle...

O Mort, aie pitié de ton pauvre amoureux ! Ton nom à la pensée m'est presque aussi doux que m'était le nom, tout à l'heure, d'une brune jeune fille : elle, n'a point voulu prendre de mes baisers ; toi, Mort, reçois-les, oh ! donne-toi à moi ! O Mort, ô blanche Mort, ô Mort, épouse-moi !

IV

La bago qu'ai au det, brunello,
Aro ni pèr lou grand soulèu,
Nimai pèr tóuti lis estello,
Nimai pèr lis iue negrinèu
De la pu fièro e la pu bello
D'entre li chato d'Avignoun
La dounariéu, car, l'autre sèro,
Bono e gènto, à voste detoun
La passerias; iéu, pèr preguièro,
Despièi alor mete 'n poutoun
Vèspre e matin, sus l'aneloun.

D'Avignoun, lou 15 de jun de 1889.

V

Tout contro iéu èro assetado
E soun petoun caussa de blu
Balançavo. Sout li belu
Dóu blound soulèu, dins l'alenado
De l'auro fresco dóu matin,
Qu'èro braveto e qu'èro bello
Emé sa pèu de blanc satin !...
Pèr sa maneto penjarello,
S'avié sachu la bruno enfant
Lou boulimen, la talènt folo,
La cremesoun de tout moun sang ;
S'avié sachu coume à vint an
Fai marrit dedins sa draiolo
Vèire fugi sèmpre l'amour !...
E se sabié quant soufriguère
Pèr barra mi labro aquéu jour,
Pèr tuia moun cor, fòu coume ère !...
Mai es escri que l'amarai
Senso lou ié dire jamai.

D'Avignoun, lou 7 de juliet de 1889.

VI

Ai las ! un pèr un vèse que s'envolon
Tòuti mi pantai poulit de jouvènt ;
Aro li comprene, aquéli que volon
Cerca la calamo au founs d'un couvènt.
Cresiéu à l'amour : la premiero amado
A moun cor dubert a barra soun cor !
Cresiéu à la pas : ause que trounado

IV

La bague que j'ai au doigt, Brunette, maintenant je ne la donnerais ni pour le grand soleil, ni pour toutes les étoiles, ni pour les yeux noirs de la plus fière et la plus belle parmi les filles d'Avignon, car, l'autre soir, bonne et gentille, à votre petit doigt vous la passâtes ; moi, en guise de prière, depuis lors, je mets un baiser, soir et matin, sur le petit anneau.

V

Elle était assise tout contre moi et balançait son petit pied chaussé de bleu. Sous le rayonnement du blond soleil, dans le souffle de la brise fraîche du matin, qu'elle était gentille et qu'elle était belle avec sa peau de satin blanc !... Pour sa petite main pendante si elle avait vu, la brune enfant, le bouillonnement, les désirs fous, la fièvre de tout mon sang ; si elle avait su comme à vingt ans il est dur de voir toujours devant soi fuir l'amour !... Et si elle savait ce que je souffris pour fermer mes lèvres ce jour-là, pour tuer mon cœur, fou comme je l'étais !... Mais il est écrit que je l'aimerai sans le lui dire jamais.

VI

Hélas ! un par un je vois qu'ils s'envolent tous mes jolis rêves d'adolescent ; maintenant, je les comprends ceux qui veulent chercher le repos au fond d'un couvent. Je croyais à l'amour : la première aimée à mon cœur ouvert, a fermé son cœur. Je croyais à la paix : je n'entends qu'orages tout autour de moi. Je croyais aux souvenirs : mon âme, en souffrant, perd la souvenance. Je croyais

A l'entour de iéu. Cresiéu i record :
Moun amo, à soufri, perd la remembrançio.
Cresiéu au bonur : vese que doulour.
Cresiéu au plesi : i'à que desirançio.
Cresiéu à la joio : entènde que plour.
Au mounde cresiéu : ai vist que lou mounde
Es que de messorgo e d'òdi un abounde.
Cresiéu i lagremo, ai lis iue seca...
Cresiéu à la Mort : me vèn pas cerca !

D'Avignoun, lou 7 de juliet de 1889.

VII

Mounte èi qu'a fugi ma poulido enfançio ?
Mounte èi qu'an fugi mi pantai daura ?
Aro vive plus que de remembrançio
E mi pauris iue podon bèn ploura.

Noun demoro rèn qu'un pessu de cèndre
De ço qu'ai ama ; tambèn, dins moun cor
Se de fes que i'a me presse à descèndre,
Trove encaro caud lou cèndre que dor.

Acò 's lou perfum de ma primo-vido,
Acò 's l ou bonur de quand ère enfant.
O mounte èi que sias, annado poulido,
Tant lèu abenado, e perqu'ai vint an ?

Moun cor es jala, moun cor es la toumbo
De mort escari. Dessus, oh ! jamai
De l'aubre d'oubli n'arribo que toumbo
Soun fru, triste doun dóu tèms que s'envai...

La vido es un pau ço qu'es uno roso :
Fresco à soun matin, tencho di coulour
De l'aubo que nais. Dóu bonur l'arroso
L'eigagno e lèu vèn l'aurige di plour.

L'aurige di plour, moun Diéu, dins moun amo
Desempièi proun tèms segur es intra :
Ai perdu soulas, ilusioun, calamo,
L'amour en venènt a tout afoudra.

E souvènti-fes se me vesès rire,
Acò 's que de bouco ; ai un amarun
Au founs de moun cor que noun se póu dire :
Rise emé lou cor gounfle de plourun.

D'Avignoun, lou 1e de nouvèmbre de 1889.

FOLCO DE BARONCELLI — JAVONS.

au bonheur : je ne vois que douleurs. Je croyais au plaisir : il n'y a que désirs. Je croyais à la joie : je n'entends que pleurs. Je croyais au monde : j'ai vu que le monde n'est qu'un assemblage de mensonges et de haines. Je croyais aux larmes, j'ai les yeux séchés... Je croyais à la Mort : elle ne me vient pas chercher !

VII

Où s'est-elle enfuie ma jolie enfance ? Où se sont-ils enfuis mes rêves dorés ? Maintenant, je ne vis plus que de souvenirs et mes pauvres yeux peuvent bien pleurer.

Il ne reste rien qu'une pincée de cendres de ce que j'ai aimé ; tout de même, dans mon cœur quand, quelquefois, je me prends à descendre, je trouve encore chaudes les cendres qui dorment.

Elles renferment le parfum de ma première vie ; elles renferment le bonheur de quand j'étais enfant. Où êtes-vous, années jolies, si vite passées, et pourquoi ai-je vingt ans ?

Mon cœur est glacé, mon cœur est la tombe de morts aimés. Dessus, oh ! jamais de l'arbre d'oubli, il n'arrive qu'il tombe le fruit, triste présent du temps qui s'en va...

La vie est un peu ce qu'est une rose : fraîche à son matin, teinte des couleurs de l'aurore qui naît. Du bonheur la mouille la rosée, et bientôt vient l'orage des pleurs.

L'orage des pleurs, mon Dieu, dans mon âme depuis déjà longtemps, bien sûr, est entré : j'ai perdu bonheur, illusions, tranquillité, l'amour en venant a tout fait s'effondrer.

Et souvent si l'on me voit rire, ce n'est que des lèvres ; j'ai quelque chose, au fond de mon cœur, d'amer comme je ne puis le dire : je ris avec le cœur gros de larmes.

F. B.

LA CALANDRO

A Jan

Emè tu, moun brave Jan, de bon matin, fusiéu sus l'espalo, avèn cassa la lèbre dins li colo dis Aupiho ; avèn pièi emé nosti gros estivau, cambeja proun souvènt dins lis aigo tranquilasso e dormihouso de ta palun meravihouso ; à l'espèro di perdigau, quand la terro cremo de susour, dins uno tousco d'èuse, mai que d'un cop me siéu endourmi ! Mai la calandro au mirau l'ai cassado rèn qu'uno fes e plus jamai la cassarai !

Eiçalin dóu cousta dis Aup touto blanquejanto de nèu, li rai de l'aubeto pintavon lou cèu, e lis estello plan plan s'esvalissien, de mai en mai paloto comme uno chatouno qu'à quinge an, pecaire, s'en vai dóu langui. La Durènço tranquilo e douço cascaiavo sus li caiau em'un brut soulenne e misterious. L'erbeto di camin ero touto blanco, coumo sus li tablèu la cabeladuro de nosti grando, vo li gavrot di Parisenco.

Dins un campas em'uno courdeleto Jejè fasié vira lou mirau.

Li bouviè en cantant attalavon si mióu e « o hisso ! » a cousta de la rego facho d'aier, zoù se n'enregavo mai d'autre. — Lis aubre souto lou ventoulet, en se clinant a l'auriho lis uns dis autre se disien : « Ami ! ami ! lou grand rèi se va leva, daut, a nostre obre ! » e li fueio mita morto brusissien, en virant coume de peço d'or, zoù n'en toumbavo a flot.

Li téulisso de moun oustaloun, li campano de la gleiso, la longo chaminèio de la fabrico se vesien parèisse ; tout aco plen de poudre de ris. Plus d'estello, dispareissudo quau saup mounte dins la founsour le bluio ; vers lis Aup uno taco ensaunavo lou cèu ; davans iéu un gros caiau lusènt pareissiè eù mème boulega e trefouli, coume se la vengudo dóu soulèu ero un chalo per li peire !

Lou sang pau à pau avié vira a l'or, encaro un moumenet e sus la collo bluio touto trelusènto, lou rei emé si cantaire à l'entour, emé si varlet e si dono, dins soun palais esbrihaudant de maubre e de diamant, ounte sempre raio sus de tapis d'or e d'estello un flume d'argènt au grand trefoulimen de si sujèt appassionna, dins soun trelus anavo ènfin pareisse.

Ounte soun li cantaire e li cantairis d'elèi per manda bèn aut d'uno voues lindo lou cant d'amour !

L'ALOUETTE

A JEAN

Bien souvent, avec toi, mon cher Jean, nous sommes allés de bon matin, fusil sur l'épaule, chasser le lièvre dans nos montagnes des Alpilles; nous avons aussi, avec nos grandes bottes, plus d'une fois marché longtemps dans les stagnantes et dormeuses eaux de ton merveilleux marais; à l'affût des perdreaux quand la terre fume de sueur, dans un buisson de chênes bien souvent je me suis endormi! Mais l'alouette au miroir je ne l'ai chassée qu'une fois et jamais plus je ne la chasserai!

Là-bas, du côté des Alpes toutes blanchissantes de neige, les minces rayons de la première aube coloraient le ciel; et les étoiles peu à peu s'évanouissaient, de plus en plus pâles, telle une jeune fille à quinze ans, pauvrette, meurt du mal du pays. La Durance tranquille et douce y grondait sur les cailloux avec un bruit solennel et mystérieux; l'herbe des chemins était toute blanche comme, sur les tableaux, les cheveux de nos grand'mères ou, maintenant, les joues d'une Parisienne.

Et dans un champ en friche très vaste, le petit Joseph faisait tourner le miroir.

En chantant, les laboureurs attelaient leurs mulets et « en avant! » à côté du sillon tracé d'hier ils en ouvraient encore d'autres. Les arbres, sous la brise, en se penchant, se disaient les uns aux autres « amis! amis! le grand roi va se lever, à l'œuvre, au travail! » Et les feuilles à demi-mortes s'entre-choquaient, et en tournant comme des pièces d'or, elles tombaient à profusion.

Déjà les toits de ma petite maison, les cloches de l'église, la longue cheminée de la fabrique, tout cela apparaissait plein de poudre de riz. Les étoiles, mortes, étaient disparues, qui sait où, dans la profondeur du ciel bleu; du côté des Alpes, une tache rouge ensanglantait le ciel et devant moi un gros caillou luisant paraissait lui-même vivre et tressaillir, comme si l'apparition du soleil était une volupté pour les pierres.

Le sang peu à peu tournait à l'or, et dans un moment sur la montagne bleue toute resplendissante, le roi entouré de ses chanteurs avec ses pages et ses dames, dans son palais reluisant de marbre et de diamant, où sans cesse sur des tapis d'or et d'étoiles coule un fleuve d'argent, allait enfin paraître dans sa gloire, aux applaudissements de ses sujets enthousiasmés.

Où sont les chanteurs et les chanteuses renommées pour chanter d'une voix limpide le chant d'amour!

Une voix monta gaiement dans le ciel, et d'un coup d'aile traversant la

Darrié lou caiau, davans iéu uno voues partiguè galoio ; e d'un cop d'alo travessant, Durènço la cantairis amount s'esvaliguè dins li relarg azuren.

E galoio, e siavo, darriè touti li caiau, dins touti li baragno, sa voues revihavo un cantaire landant em'élo dins lou trelus.

N'éro un councert mai que bèu, d'ausi tant d'amour emé tant d'armounìo saluda lou que darriè la mountagno esperavo 'ouro per aflama lou mounde.

Dins lou campas, pichounet, moun mirau viravo... Uno cantairis sus ma testo... e pan ! moun fusiéu a la gauto, au mitan de sa cansoun ièu, marrias, la cabussère !

Em'un plagnun terrible e esfraia, la testo pendento, lis alo duberto, coume un lamp, sus la terro blanco em'un brut sourne vengué toumba ! Soun paure cadabre ero aqui, pietadousamen estèndu, la testo de caire, lis alo duberto ! Uno perleto rouge ensalissé, sa peitrino griso, e un degou menu, menu, sus la plóuvino blanco fasiè taco !...

Amount sus lis Aup dins de rai d'or, is aplaudimen de la naturo entrefoulido, lou grand soulèu s'ero leva...

Au matìn de nosto vido, quant tout à nostre entour entrefoulis e canto, l'amo appassiounado d'un lamp mounte en cantant vers l'Ideau... Au mitan de si cansoun un cop de fusiéu l'aganto piei e floù... em'un crid affrous elo toumbe sus la terro frejo ensaunousido de soun sang.

L'envejo verinouso, lou desfèci, la doulour d'un amour per jamai esvali, di cre sènço amoussado, li lagremo d'uno vido senso joio e senso soulas...

Ah ! brave Jan n'en manco pas, de cassaire au mirau per la calandro de nosto amo !

CARLE DE BONOCORSO.

Durance, la chanteuse s'évanouit là-haut dans le ciel bleu ; gaie et suave, sa voix réveillait sous tous les cailloux, sur toutes les branches un chanteur qui s'envolait aussi là-haut. — Et c'était un concert magnifique d'entendre tant d'amour saluer avec tant d'harmonie celui qui derrière la montagne attendait le moment d'embraser le monde.

Une chanteuse sur ma tête... et *pan*... mon fusil à l'épaule, moi méchant, je la tuais.

Jetant un cri effrayé et terrible, la tête pendante, les ailes ouvertes, subitement sur la terre blanche, avec un bruit sourd, elle tomba à mes pieds.

Son pauvre corps était là, étendu tristement, la tête de côté, les ailes ouvertes, une petite perle rouge salissait sa poitrine grise et un mince filet de sang, sur la gelée blanche, faisait tache !

Là-haut sur les Alpes, au milieu de rayons d'or, le grand soleil s'était levé...

Au matin de notre vie, quand tout autour de nous tressaille et chante, notre âme enthousiasmée monte d'une envolée vers l'Idéal... Au milieu de sa chanson, trop souvent elle est atteinte d'un coup de fusil et « flou » avec un cri affreux, elle tombe sur la terre ensanglantée de son sang.

L'envie venimeuse, le découragement, la douleur des amours à jamais évanouies et des croyances éteintes, les larmes d'une vie sans joie et sans consolation...

Ah ! mon cher Jean, qu'ils sont nombreux, les chasseurs au miroir pour l'alouette de notre âme !

CHARLES DE BONNECORSE.

LE VIOLON

Entends-tu résonner le violon?
Comme il pleure, comme il soupire!
(Szasz Karoly)

Un Tzigane maigre, au clair de la lune,
Attaque en sourdine un air du vieux temps.
Il est vieux aussi : depuis soixante ans
Le soleil a cuit sa figure brune.
Mais quelle voix folle a son instrument!
Quelle voix câline, ironique et tendre!
C'est un cœur qui bat, et rien qu'à l'entendre,
Je me sens mourir de saisissement!

Plane, violon, plane sur le gouffre
Où dorment encor l'amour et l'effroi.
Puis éclate enfin, chante, crie et souffre!
Comme un tourbillon dans la nuit s'engouffre,
Ton âme orageuse est entrée en moi!

Et déjà voici qu'au fond de mon être
La fièvre d'amour s'est mise à courir;
L'amour qui fait vivre et qui fait mourir,
L'amour est venu, je connais mon maître.
Comme un sanctuaire attendant ses Dieux,
Mon cœur tout à coup s'allume et flamboie.
Dans la nuit superbe et pleine de joie,
J'ai vu s'entr'ouvrir la porte des cieux.

Partout l'or au bleu gaiement se marie.
Belles, qui de vous m'a donné sa foi?
Où donc est ma rose, où donc ma chérie?
Et toi, violon, va, va je t'en prie,
Ton âme éperdue est entrée en moi!

Ah ! Dieu ! qu'elle est loin, l'heure enchanteresse,
L'heure aux cheveux blonds qui nous a charmés !
Les yeux du matin se sont refermés,
Le vent a soufflé sur notre allégresse.
Pourquoi donc pâlir et trembler soudain
Entre les seins blancs de mon épousée,
Frêles diamants trempés de rosée,
Roses d'argent clair de notre jardin ?

En ses longs habits de pourpre sanglante
Dort à tout jamais la fille du Roi.
Plus bas, violon : qu'une valse lente
Mène à son tombeau la vierge dolente.
Ton âme éplorée est entrée en moi !

Bah ! sur les coteaux que le soleil dore,
Mûrit le remède à tous nos chagrins,
Et j'entends d'ici les mâles refrains
Des bons vignerons qu'éveille l'aurore.
Partout les pressoirs font un bruit d'enfer,
Partout coule à flots le sang de la vigne.
Dans l'étroit cuveau le vin qui s'indigne
Soulève en chantant les cercles de fer.

Hola ! qu'on m'apporte une large tonne.
Boire et boire encor, c'est toute la loi.
Gentil violon, qu'est-ce qui t'étonne ?
Tu vois : je suis gai, je ris, je festonne ;
Ton âme gaillarde est entrée en moi !

Mais non : s'étourdir ne convient qu'aux lâches,
Et l'oubli honteux n'est pas fait pour nous.
Pour qui ne veut pas plier les genoux
Il est aujourd'hui de si belles tâches !
Quelle teinte rouge a le ciel d'été !
Quels cris d'espérance apporte la brise !
Ecoute là-bas ces chaînes qu'on brise :
Un peuple se bat pour la liberté !

Hardi, violon, droit à la fournaise.
La cloche tempête au fond du beffroi.
Encore un couplet de la *Marseillaise.*
Si je dois mourir, j'en serai bien aise.
Ton âme farouche est entrée en moi !

Et, pris de fureur, ivre d'épouvante,
L'archet va et vient comme un forcené.
Oh ! quel ouragan il a déchaîné !
Dans le bois magique on dirait qu'il vente.
Il faut qu'à jamais les couples maudits
Frappent de leurs fronts la géhenne antique.
Ils n'entendront pas le divin cantique
Des violes d'or dans le paradis.

Pèlerin lassé, j'ai perdu ma route
Et ma vie entière est en désarroi :
Les limbes toujours et toujours le doute !
Chante, violon, la grande déroute.
Ton âme affolée est entrée en moi !

Et puis rien, plus rien que la lune claire
Qui luit doucement au ciel ébloui.
L'homme au violon s'est évanoui ;
Son amour est mort avec sa colère.
Pas même un nuage au ciel enchanté :
Rien que la nuit douce et le clair de la lune.
Mort est le désir, morte la rancune.
D'où vient que mon cœur est si tourmenté ?

Joyeux sans mesure, éperdument triste,
Je pleure ou je ris sans savoir pourquoi.
Je garde ta marque, ô violoniste !
Grand Dieu, qu'as-tu fait ? Ton âme d'artiste,
Ton âme maudite est restée en moi !

ENVOI

A Paul Mariéton.

Ami, laisse là tes songes moroses,
Cueille l'églantine et le romarin ;
Trop tôt frémiront les cordes d'airain,
A ton luth d'ivoire entouré de roses.
Toi qui du printemps portes les couleurs,
Ecoute au lointain cette ritournelle :
Evoquant pour toi l'idylle éternelle
Le violon chante au milieu des fleurs,

Il dit les soirs pleins de magnificence,
La nuit qui frissonne en son doux émoi.
Oh ! quelle voix pure et que d'innocence !
C'est le chant divin de l'adolescence,
Son âme charmante est encore en toi.

GABRIEL VICAIRE.

1886 (1).

(1) Le célèbre poète d'*Emaux bressans* et de *Marie-Madeleine* publiera dans trois mois un nouveau recueil lyrique : *L'Heure enchantée*. Il a bien voulu réserver cette belle page à la *Revue Félibréenne*.

IDYLLE PROVENÇALE

A Frédéric Mistral.

I

Notre idylle a fleuri sous le soleil d'automne !

Elle a cet âge encore où la vierge s'étonne.
Œil noir et velouté de colombe, si doux
Qu'on ne sait pourquoi, lorsqu'il se pose sur vous,
L'on se sent tout frémir : on dirait quelque chose
De moelleux dont on est caressé ! Bouche rose,
— Ainsi sur une fleur un papillon léger, —
Où le rire est toujours en train de voltiger !
Longs cheveux s'en allant au vent qui les dénoue,
Où s'enroule un ruban qui flotte sur la joue,
Oh ! si coquettement ! — Un cou que l'on se plaît
A voir, quand le fichu s'ouvre, blanc comme lait !

Lorsque le soir, après le travail des campagnes,
Elle s'en vient, avec ses rieuses compagnes,
Emplir sa cruche à la fontaine du hameau,
Son pas éveille en moi je ne sais quel oiseau
Chanteur ; et je cours vite au-devant d'elle, entendre
Le bonjour de sa voix mélodieuse et tendre.

Je la cherche partout. Si je vais dans les champs,
Je démêle le sien d'avec les mille chants
Qui prennent leur essor parmi les olivettes.

Ce n'est pas qu'au printemps qu'on entend des fauvettes,
Chez nous. Quand tout se tait ailleurs, sous le frisson
De novembre, et que l'arbre a perdu sa chanson
Avec son beau feuillage, alors, de chaque branche
Sort un refrain ; alors, des rires, gaieté franche,
Éparpillent au loin leurs notes, à travers
Les oliviers ; et sous les pâles rameaux verts,
Cherchant à voir l'essaim folâtre qui babille,
L'œil curieux découvre un front de jeune fille.

II

La baie était luisante et rouge à l'églantier ;
Et j'allais sans savoir où, le long du sentier :
C'est charmant l'imprévu rencontré sur la route !
Sous le ciel clair chantait, sans savoir qu'on l'écoute,
Une fille cachée au milieu d'un verger.
Elle était toute jeune et jolie, à juger
De sa voix, fraîche voix que m'apportait la brise !
Soudain, elle finit sa romance, surprise ;
Et moi, je lui disais sur un ton familier :
— « Je t'aiderai, veux-tu ? Donne ton tablier. » —

Elle s'apprivoisa bientôt, et, moins farouche,
Me dit son nom. — Les mots résonnaient sur sa bouche
Si doux que l'on eût dit Mireille qui parlait.
O Mistral ! —

Et parfois d'un arbre s'envolait,
Avec son cri perçant ou bien sa note vive,
Ou le merle moqueur, ou la sauvage grive.

Elle dit, me guettant du coin de son œil noir :
— « Mon père ne viendra me chercher que ce soir. » —

Dire combien de temps nous rîmes, nous causâmes,
Et ce qui remua doucement nos deux âmes,
Je ne le puis. Je sais seulement que nos doigts
— Etait-ce par hasard ? — vinrent plus d'une fois
Se mêler, pour cueillir sur une même branche ;
Que je serrais alors dans ma main sa main blanche ;
Qu'elle redevenait timide et rougissait,
— Tandis que le soleil à l'horizon baissait.

Charles de VALETTE.

DON VICTOR BALAGUER

(*Suite et fin*)

Dans l'ensemble de ses productions on aime à trouver la conciliation de mérites qui vont rarement de pair : elles sont à la fois très élevées de ton et d'une parfaite simplicité, le style y est aisé, sans préciosité ni recherche, et il ne faut rien moins que cette équipondérance pour qu'elles plaisent tout ensemble au gros du public et aux délicats ; l'ancienne poésie populaire y garde ses formules naïves, s'y voit rajeunie par l'idée toujours moderne, selon le précepte d'un de nos maîtres :

« Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques. »

Telle doit être la meilleure manière d'imiter les anciens. Le passé ne se recommence pas; chaque époque a ses aspirations, sans cesse renouvelées ; l'humanité marche, et, abstraction faite des croyances qui lui sont immuables, son idéal a pour loi de se modifier, au gré des temps et de leurs variations. Aussi y aurait-il folie à vouloir ressusciter la poésie ancienne, avec un parti pris de scrupuleuse fidélité dans la pensée comme dans l'expression. Gardez l'expression, quand elle est heureuse, énergique ; gardez le tour propre à l'idiome, mais n'émettez jamais que des pensées qui soient d'un contemporain; faute de quoi, votre œuvre ne sera qu'un pastiche affligeant. Quiconque fait métier d'imiter servilement les vieux auteurs n'est qu'un ouvrier mosaïste et ne peut prétendre qu'au mérite infime de ces artisans *truqueurs* dont le talent gît dans la reproduction méticuleuse du tableau poussé au noir, du meuble vermoulu, de la majolique craquelée, qui excellent en un mot dans le vieux neuf, dans la supercherie, dans le faux. Rien de plus faux, en effet, qu'une telle antiquaille, et nul n'est moins artiste que celui qui consacre sa patience et ses veilles à des travaux de cette nature. Un des plus grands attraits de la poésie populaire est sa franchise, sa sincérité, et il n'y a de sincère que ce qui est vivant ou ce qui a vécu. Est-il besoin de dire que tout ceci a été parfaitement compris par D. Victor Balaguer, homme très épris des antiquités de son pays natal, mais homme nouveau et ami du progrès, sous toutes ses formes ? Ecoutons-le nous donner, à ce propos, son sentiment :

« J'ai toujours déploré que des jeunes gens de talent, des hommes d'esprit, des poètes vraiment doués d'imagination, se bornent à écrire des imitations de nos chants populaires, sans autre objet que la stricte imitation elle-même... N'est-il pas lamentable de les voir se livrer à cet exercice de copiste, n'ayant en vue que de reproduire à grand'peine des formes archaïques, sans se préoccuper du fond qu'elles recouvrent, comme si l'idée et la pensée n'étaient

rien en poésie. Savez-vous ce qu'ils font, en realité ? Ils habillent d'or et de pourpre un vulgaire morceau de bois. Quand il m'arrive de lire quelques-uns de leurs poèmes, de forme si châtiée, si richement versifiés et d'une couleur antique si réussie, mais sans ombre d'idée moderne, je crois voir une de ces poupées de luxe qu'on donne aux petites filles, un mannequin de carton, enjolivé de fanfreluches de soie et de dentelle. Le malheur est qu'une telle façon de procéder est gravement préjudiciable à la littérature catalane ; elle a pour résultat de créer une fausse école, une école du bric-à-brac, sans parfum ni saveur, sans tendance fixe, qui ne mène à rien, ne dit rien, n'exprime rien, n'enseigne rien, qui proscrit le sentiment, tue l'imagination et ne vit que d'artifice... » (1).

On ne saurait mieux dire, et cette poétique, applicable à un ordre spécial de littérature et dont il a si bien exposé les règles, l'auteur la suit fidèlement pour son compte. Ses poèmes de longue étendue sont d'un beau souffle et d'une couleur exacte; on y trouve un écho des vieilles épopées et des chansons de Gestes; le personnage y est authentique, conforme du moins aux données de la tradition, et parle son vrai langage. C'est de la peinture d'histoire, et l'on sait que celle-ci ne va jamais sans un élément de légende qui l'embellit et la complète; mais cette légende, le poète ne l'invente jamais : il l'a puisée dans les chroniques du temps. Ainsi revivent, évoqués par lui, les Armengol d'Urgel, les vaillants princes d'Aragon et de la maison comtale, les Roger de Lauria et tous ces héros de la mer qui furent longtemps rois de la Méditerranée et portèrent si haut et si loin le renom des armes catalanes.

La ballade est peut-être le genre où notre poète déploie le mieux les qualités de naturel et de simplicité de bon aloi qui caractérisent son talent. En quelques strophes, le conte populaire y est résumé dans tout son charme ingénu, avec sa diction sans apprêt, ses redites fréquentes, son dénouement violent, et tel que l'homme du peuple l'a répété cent fois, d'après la version consacrée.

Dans ces récits chantants, l'artiste se dérobe ; son œuvre n'en est que plus pure, — pure, veux-je dire de toute adultération sentant l'arrangement et la manière. Jeunes filles trompées, amants désespérés de la mort de leurs belles, châtiments, persécutions, vengeances, les sujets de ces petits poèmes sont les mêmes partout ; mais, ici, en Espagne, où les sentiments longtemps contenus éclatent avec toute leur fureur au moment de la crise, la rancune est implacable et la péripétie toujours saisissante. Les personnages n'y font pas de longs discours, ils n'en auraient pas le temps. C'est le cri du cœur qu'ils font entendre, avec cette concision et cette intensité de passion que nous admirons

(1) Réponse au *Siglo XIX* de Barcelone.

tant dans les chants héroïques du *Romancero* et chez les dramaturges de l'ancien théâtre espagnol.

Enfin, dans les différentes pièces qu'il a données du genre fugitif, l'auteur nous montre, et bien au-delà de ce qui est nécessaire, que la langue catalane n'est point le rude instrument que certains de nos critiques ont cru voir en elle, par la seule raison que la voyelle est rare dans ses syllabes, et que les vocables en apparaissent (à la lecture) hérissés de consonnes sifflantes et martelées. Je l'ai déjà dit ici : si nous étions plus habiles à articuler le catalan, nous le trouverions plus euphonique. Il n'est point, certes, dépourvu de flexibilité et j'en trouve la preuve dans la série des morceaux purement lyriques et de ton si nuancé où le poète s'élève et se détend tour à tour, passant d'un mode à l'autre avec la plus parfaite aisance et s'essayant aux rythmes les plus divers. A l'appui de ce que j'avance, relisez ses aubades, si fraîches, et ces chants d'amour où le sentiment surexcité s'épanche en strophes enflammées, après avoir fait entendre des modulations douces comme des caresses. Voyez ensuite ses odes religieuses, d'un accent si vrai : il est visible que l'auteur n'y joue pas à la dévotion, il est convaincu, et ce sont les vicissitudes de la vie qui, de la tempête humaine, le ramènent parfois à de religieux enthousiasmes qu'il n'avait point répudiés, mais dont le foyer s'était attiédi. Il invoque alors la Vierge, et quelle patronne invoquerait-il, si ce n'est celle du pays où il est né et dont il a pris le nom ? N'a-t-il pas dit : « Je suis le trouvère des montagnes, *El Trovador de Montserrat?* »

« Reine du Ciel, Mère de Dieu, pardonne, si jusqu'à ce jour je ne t'ai point consacré un souvenir. Pour chercher des yeux le port, hélas ! le nautonier attend que son navire soit en proie aux vagues... »

On s'étonnera peut-être de voir associés dans le même recueil, et s'y coudoyant presque, la poésie amoureuse et l'inspiration sacrée, également montées au diapason du dithyrambe. Il n'y a qu'une raison à en donner : le caractère espagnol s'accommode très bien d'un tel partage et de cette passion alternative. L'Espagnol est foncièrement croyant, mais sincère avant tout ; il fait le signe du chrétien, sans ostentation, sans fausse honte, à la face des hommes, au commencement de chacune de ses actions de la journée, et tout pareillement il aime en plein air, à la face du ciel. Notre poète aussi est un sincère ; il a des chants pour tout ce qui lui est cher. *Patria, fides, amor,* telle est sa devise, qui est également celle du Consistoire des Jeux floraux de Catalogne, et ces trois mots ont servi de titre aux trois parties de son livre.

On peut remarquer, à la lecture des ballades et des légendes, combien l'élément tragique y est traité de main de maître, combien l'intérêt y est savamment ménagé et le dénouement toujours vigoureux. Ceci est aisé à expliquer : l'auteur est un dramatiste ; il a la notion et le goût du théâtre. Son pre-

mier essai littéraire, alors qu'il était encore adolescent, ne fut-il pas un drame? Déshabitué aujourd'hui des travaux qui lui valurent des succès si précoces, il y revient cependant parfois, mais par une voie détournée et en mettant en œuvre d'autres moyens. Le cadre ordinaire du drame a-t-il paru trop étendu à sa pensée? a-t-il jugé l'action trop lente, lorsqu'elle est répartie en cinq actes? Lui seul pourrait nous le dire. Toujours est-il qu'il a créé une innovation dans le genre, et des plus heureuses. Sous le titre peut-être impropre de *Tragedias* (1) (nous appellerions plutôt cela des tableaux ou des esquisses dramatiques), il a publié un volumineux recueil d'études, où il présente en raccourci, sous forme dialoguée et dans une suite de scènes rapides, divers épisodes historiques, — autant de petits drames en vingt pages, ou, si l'on préfère, en un seul acte. Il n'est pas permis à quiconque veut parler des poésies de D. Victor Balaguer, de passer sous silence cette part considérable, et non pas des moins remarquables, de son œuvre. Rien de plus original. de plus émouvant que cette suite de scènes, où pas un mot n'est inutile, où le dialogue n'a d'égal en concision que celui des tragédies d'Alfieri, où l'intérêt resserré tient sans cesse le lecteur en haleine, où l'action se précipite à pas de géant vers la catastrophe. Et ne croyez pas que de telles œuvres ne soient point scéniques : une d'elles, tout au moins, *La Mort de Néron*, a été portée au théâtre et brillamment représentée par le célèbre tragédien italien Ernesto Rossi. Je doute que le genre pût être imité chez nous autrement qu'en volume : cela nous semblerait trop bref; notre goût du développement et de l'analyse n'y trouverait pas son compte : mais dans les théâtres d'Espagne où maint oisif vient passer un quart, un demi-quart de soirée, avec un billet spécial assignant l'heure et la pièce particulière, ou même un seul acte d'une pièce qui en comporte plusieurs, ce spectacle à la vapeur est parfaitement de mise.

Deux de ces ouvrages, dont les sujets sont empruntés à la guerre des Albigeois (*le Comte de Foix* et *Rayon de Lune*), sont à citer, entre tous, pour leur belle couleur locale, pour l'éloquence des tirades et l'héroïque fierté des sentiments qui y sont exprimés.

Une satisfaction était réservée à l'homme qui, toute sa vie, a revendiqué pour la langue de ses foyers le droit de se produire, non pas à l'encontre de la langue officielle, mais concurremment avec elle. Avec l'Exposition universelle, qui a été tenue à Barcelone en 1888, a coïncidé un des derniers concours des Jeux Floraux de la ville. La reine régente, invitée à cette fête, ne dédaigna point d'y assister : c'était beaucoup d'honneur pour les Catalanistes, mais l'aimable souveraine allait faire plus encore. On sait qu'à chaque distribution

(1) *Tragedias* de Victor Balaguer (tercera edicion), 1 vol. in-8, Madrid, impr. y fundicion de Manuel Tello, 23, Isabel la Católica, 1882.

des récompenses qui sont décernées aux poètes concurrents, la coutume catalane donne au lauréat du prix d'honneur le droit de choisir la *Reine* de la Cour d'Amour, et que, pour investir de cette dignité la dame élue, le triomphateur vient lui offrir publiquement la fleur qui lui a été attribuée. En cette occasion, l'heureux vainqueur du tournoi poétique était un prêtre, un chanoine : Mossen Jaume Colell. Sans hésiter, il alla droit à la reine d'Espagne, et, comme à la plus digne, lui présenta la fleur. Très gracieusement, la reine Marie-Christine l'accepta. La vieille querelle des langues castillane et catalane était pacifiée. Don Victor Balaguer, alors ministre des Colonies, était présent à cette séance solennelle.

LÉONCE CAZAUBON

LE CASSOLET

Notre ami Auguste Fourès, le maître poète des *Grilhs,* vient de publier à Carcassonne (Lajoux, édit. 1889), une très complète monographie du *Cassolet*, le plat légendaire de Toulouse. Il nous autorise à découper dans son étude savoureuse les quelques fragments qu'on va lire. La *Revue* aspire à être l'encyclopédie de la race méridionale. Nous continuerons donc prochainement, par les grands mets provençaux, ce trésor gastronomique qui fait partie de nos traditions.

L'odeur d'une caille rôtie avait pu ranimer l'Hercule tyrien. La vapeur d'un cassolet suffirait à coup sûr à remettre en appétit les dieux homériques dégoûtés de l'ambroisie.

Mais, ne nous perdons pas dans la nuit des temps.

Le cassolet est d'origine castelnaudarienne. En ce Castelnaudary où les moulins à vent sont nombreux et mis sans relâche en mouvement par l'*autan* ou le *cierce*, ces souffles opposés du ciel, il est de consommation immémoriale.

Depuis 1367, la cassole, — récipient de terre cuite, terrine vernissée ou grézale évasée qui lui a donné son nom, — est fabriquée à Issel, petit village du canton nord de Castelnaudary.

En maintes vieilles chansons populaires qui n'ont pas été recueillies, le cassolet a été vaillamment célébré.

En 1844, Auguste Galtier, un maître-poète d'oc, dans ses *Memòris d'un gat*, (Mémoires d'un chat,— décocha, au sujet du cassolet, quelques traits satiriques à nos compatriotes.

Voici un fragment de la traduction :

« D'abord, pour prouver mes paroles, que sont ces cassolets, capables d'enfoncer les tables où tantôt vous vous assiérez ? Un pâté de haricots brûlés qui au besoin pourrait servir tant il est essuyé, à recrépir la plus vieille des façades. Aussi, le soir, quand j'en ai mangé, à mon repas, une cuillerée, en une minute cela me gonfle à me faire déchirer la peau. Et puis, savez-vous ce qui m'arrive quand j'ai, dans le corps, un pareil bouchon ? Toute la nuit, quelque chose me serre au cou, au ventre et dans les côtés, à tel point qu'il me faut sans discontinuer, pour avoir les poumons aérés, trotter, sauter, chasser une dose de fins et forts raisonnements qui ressemblent, la plupart du temps, aux *trontrons* du serpent de Loze... Encore fort heureux le Chat, s'il s'en tire à si bon marché ! Et d'où vient qu'un plat que nous citions, aux étrangers que nous invitions, comme quelque chose de parfait, en toi fait un si drôle d'effet ? Allons, parle, vieux radoteur, ne saurions-nous plus le faire ? — Cela est vrai : sans me moquer, je vous dirai qu'à force d'en fabriquer, de riz, de haricots, de lentilles ou même de pois-chiches, tous, fourniers, femmes et filles, sans y faire attention s'y sont perdus, tellement que si vous voulez maintenant manger de bons cassolets, ce sera, tant la chose est ici rare, hors de la ville que vous en trouverez. Donc, il ne vous faut pas trouver surprenant, comme je ne bouge pas d'ici, que le peu que j'en mange soit capable de me crever d'une indigestion...

Le Triple almanach gourmand pour 1867, dirigé par Charles Monselet, contient une missive de M. G. Boué, toulousain, sur le cassolet, qui a maintes erreurs.

« Il y a un diamant dans le *Triple almanach gourmand pour 1867*, a écrit le délicat auteur des *Lettres gourmandes* dans le *Nouvel illustré* d'octobre 1866, où il *chroniquait* allègrement tous les jours, — c'est un article du savant et spirituel M. Boué sur le *Cassolet* ou *Casolet*, article en forme de lettre. L'ambroisie en vient à la bouche ; aussi ne puis-je résister au désir d'en servir, — c'est le mot — quelques morceaux aux lecteurs du *Nouvel illustré* :

(Nous ne donnerons que ce passage du commentaire) :

« La description que vous m'avez faite ne correspond absolument qu'à la façon la plus » usuelle donnée chez nos Méridionaux au ragoût de haricots au gras !

» Vous avez mangé du *Salpiquet* de haricots. Mais du *Cassolet*? non pas...

» — En quoi le *Salpiquet* et le *Cassolet* diffèrent-ils ? me direz-vous. Le voici :

» Le *Salpiquet* est un plat riche d'apparence même sur les tables les plus frugales. Il » porte avec lui, outre les condiments chargés de corriger la fadeur naturelle du hari- » cot, des tranches de petit lard salé, mais frais, avec addition de quartiers de saucis- » son, comme on en sait faire, vous le savez bien, dans tout le Périgord, le Quercy, le » haut et le bas Languedoc, le Bordelais, la Provence, le Lyonnais, le Béarn et le » Bayonnais.

» Partois, le *Salpiquet* est plus élevé de mode, avec un mélange de saucisses et de » quartiers d'oie confits dans leur graisse, et même par le temps des chasses en beau- » coup de maisons jouissant d'une certaine aisance, on lui fait l'honneur de perdreaux » farcis et de cailles bardées. J'ai vu aussi bien des fois, entre Mont-de-Marsan et Or- » thez, le luxe du *Salpiquet* s'élever, aux jours des passes d'automne, jusqu'aux orto- » lans. . »

(Mais M. Boué ni Monselet ne connaissaient de cassolet véritable... J'abrège la citation ; Aug. Fourès reprend) :

Ah ! M. Boué n'a jamais vu préparer de vrai cassolet. Voici la recette exacte du cassolet populaire de Castelnaudary :

Dans un pot de terre rouge, dit *toupi*, on met à bouillir des haricots blancs et ronds de Pamiers, que l'on change une fois d'eau pendant leur cuisson ; quand ils sont cuits et suffisamment salés et poivrés, on les vide dans une cassole d'Issel avec des couennes fraîches, un jarret de porc frais et un morceau de salé d'oie,

et on les apporte au four ; certains y ajoutent un saucisson, d'autres remplacent porc frais et confit d'oie par un gigot ou des perdreaux. Lorsque le cassolet a passé plusieurs heures au four, on le sert et on le mange.

Nos fours sont chauffés avec des ajoncs épineux de la Montagne Noire (en parler du Lauragais : *agadèusses*), dont les senteurs sauvages parfument agréablement le cassolet.

Nous avons nos fourniers célèbres, amusants oracles, goinfres émérites et solides buveurs. (Le four sert de rendez-vous bruyant à nos commères.) Ils ont des sobriquets qui passeront à la postérité : *En Coudeno, le Cabos, le Menut.* — MM. la Couenne, le Cabochard, le Menu.

Le fournier mange toujours le meilleur cassolet de sa fournée, qui est fait, d'après les mauvaises langues, de morceaux prélevés sur les plats de ses clients.

Les jours du Seigneur, de marché (les lundis) et de foire sont ceux du cassolet. Notre plat est vite préparé et une fois confié au fournier, nos ménagères peuvent, en toute liberté, s'éloigner de leur cuisine.

Le cassolet cuit sur le fourneau, feu dessus et dessous, ne vaut pas, à notre avis, le cassolet cuit au four, en compagnie d'un grand nombre de mêmes plats.

Il y a donc cassolets et cassolets. Il en est un surtout qui appartient à la légende. Nous voulons parler de ce cassolet toulousain que certain restaurateur, Dardignac, croyons-nous, adressa en hommage à Monselet. — en le recommandant à un chef de train de sa connaissance. Hélas ! cet honorable employé, qui avait la fringale, engloutit l'exquis contenu de la cassole... (On sait le reste.)

Le 12 décembre 1878, nous eûmes le plaisir d'envoyer à Paul Pujol, architecte, à Paris, un formidable cassolet qui fut attaqué, le lendemain, chez Madame et M. A. Mercié, par A. Falguière, Idrac, Labatut, Cot, A. Mulé, Pujol, etc., tous ardents languedociens.

En remerciement, nous reçûmes un croquis à la plume de Falguière et la lettre en parler de Toulouse que nous avons pris la liberté grande de publier en fac-simile et en tête de cette monographie.

Nous avons encore rimé une légende sur le cassolet, qui nous valut une récompense au concours des Félibres de Paris :

LE CASSOULET

A Prosper Estièu.

La mounjo de Pamios coutioulo,
Blanco e redoundo, ount s'es mesclat
De coudenos frescos, dins l'oulo
A bulhit ferme e pla couflat.

Lèu, fa la cassolo coumoulo.
E se nego dins le vielh plat,
Garro de porc que n'es pas soulo.
I'a d'auco un talhou de salat.

Le vaste cassoulet se mando
Al four que l'agadèus abrando ;
I pren sa flairo, le legum !

Quand tourno rous, subre la taulo,
Gargantua ja se ne saulo,
En reniflant soun audous fum.

TRAUCTION

Les haricots de Pamiers de bonne cuite, blancs et ronds, auxquels se mêlent des couennes fraîches, dans le pot ont bouilli ferme et bien gonflé.

Bientôt la cassole est comble. Il se noie, dans le vieux vase, jarret de porc qui, là, ne se trouve pas seul; il y a un morceau de salé d'oie.

Le vaste cassolet s'envoie au four que l'ajonc épineux enflamme; les légumes y prennent leur parfum.

Quand ils reviennent roussis, sur la table, Gargantua s'en repaît, certes, en humant leur odorante fumée.

6 mars 1882.

Dans ses contes de haute graisse, le rabelaisien Armand Silvestre a maintes fois... embouché la trompette du cassolet en l'honneur du cassolet et de la *mounjeto.*

La mounjeto! En nos pays du Toulousain et du Lauragais, le haricot est appelé : *mounjo*, *mounjeto*, mots qui signifient encore : *nonne*, *nonnette.* Un haricot très cultivé dans les environs de Paris : le haricot à l'aigle, est aussi connu sous ces désignations : haricot du Saint-Esprit et haricot à *la religieuse.*

AUGUSTE FOURÈS.

A THÉODORE AUBANEL

SUR SES « FILLES D'AVIGNON »

Tes belles « Filles d'Avignon »,
Je les ai donc enfin, poète !
Et de la cheville au chignon
Chacune me semble parfaite.

Tresses brunes, œil velouté,
Lèvres qu'un sourire ensoleille,
Par la grâce et par la beauté
Ce sont bien les sœurs de Mireille !

O félibre, un charme infini
Fait trembler ta voix quand tu parles :
Le doux souvenir de Zani
Pleure encor dans la Vénus d'Arles ;

Et portant, sous le poids du jour,
Le deuil éternel de sa perte,
Ton cœur saigne de son amour
Comme une grenade entr'ouverte.

Georges GOURDON.

1885.

VAU-CLUSO [1]

I

Verdo coumbo qu'enmouresco
L'oumbro fresco,
L'as vist dins ti roumaniéu,
S'adraia tout pensatiéu :
Enterin que caminavo,
Davans lou mèstre d'amour
L'aubre, la planto, e la flour
Se clinavo...

E la coumbo dis :
Èro un paradis!

II

Bluio Sorgo que varaies
E cascaies
Au mitan di roucassoun,
As retengu si cansoun.
Bluio Sorgo, dins sa barco,
Amourous coume n'i'a plus,
L'as pourta dans soun trelus,
Toun Petrarco.

E la Sorgo dis :
Ero un paradis!

III

Parlo nous toujour de Lauro,
O douço auro!
Tu que, sempre à soun cousta,
Caressaves sa bèuta
Jouino e puro coume l'aubo,
Quand venié dins lou valoun,
Boulegaves soun pèu blound
E sa raubo.

E l'aureto dis :
Ero un paradis.

THÉODORE AUBANEL.

I

Verte vallée qu'embrunit l'ombre fraîche, tu l'as vu dans tes romarins s'acheminer tout pensif: cependant qu'il marchait, devant le maître d'amour l'arbre, la plante et la fleur s'inclinaient.

Et la vallée dit : C'était un paradis.

II

Sorgue bleue, qui erres et gazouilles au milieu des rochers, tu as retenu ses chansons. Sorgue bleue, dans sa barque, amoureux comme il n'en est plus, tu l'as porté dans sa splendeur, ton Pétrarque.

Et la Sorgue dit : C'était un paradis.

III

Parle-nous longtemps de Laure, ô douce brise! toi qui sans cesse à ses côtés caressais sa beauté jeune et pure comme l'aurore, quand elle venait dans le vallon, tu agitais sa chevelure blonde et sa robe.

Et la brise dit : C'était un paradis.

T. A.

(1) La musique de *Vau-Cluso*, populaire dans les assemblées félibréennes, a été faite par Gilles Borel. Nous la publierons en même temps que *Lis Estello*, d'Aubanel, et leur musique, par Wekerlin.

I RUSTICAIRE

SERVENTESC

Qu'el mon fon semenatz
D'una laida semensa...
(P. Cardinal).

Un nòu serventesc bastirai,
Maucoura que siéu per la vido
Qu'es tant marrido,
E pèr l'amo qu'es escarnido
Dins la fango e dins lou varai!
A travès di gràndi vilasso,
Vese vuei que nosto vidasso
Senso auto ideio se radasso:
Lou faus a tuia lou verai.

Vuei plus res saup segui soun drai.
Foro sa campagno flourido
De margarido,
Si palunaio enfresquiesdo,
Si roure e sis óume e si frais,
Foro sa bòri tant paurasso
Mounte lis àvi de sa raço
An viscu pèr se faire arasso,
Lou pacan desdegnous s'en vai.

S'embandis arderous e gai
Dins la vilo, bóudreio ardido
Que lou counvido.
Ansin 'no mouscaio esbléugido
La niue se cremo dins un rai.
Adiéu bono fe tant bouniasso!
De l'araire ta man s'alasso:
La terro es que pèr li bestiasso,
La terro es que pèr lou carai.

Quito l'araire emé lou dai,
Dins li vilo fai ta partido;
La labarido,
Bouto, vau mies que ta bastido;
Vanego dins li garagai
Di capitalo gigantasso;
Lucho, lucho dins lis aurasso
De la vido laido e treitasso:
Aro sies un ome, p aai?

AUX PAYSANS

SIRVENTE

Car le monde fut ensemencé
D'une laide semence...
(P. Cardinal).

Un nouveau serventesc je bâtirai, découragé que je suis par la vie si mauvaise et par l'âme qui est bafouée dans la fange et la confusion. A travers les grandes villes, je vois aujourd'hui notre misérable vie se traîner sans idéal: la fausseté a tué le vrai.

Aujourd'hui personne ne sait suivre sa voie. Loin de sa campagne fleurie de marguerites, de ses frais marécages, de ses chênes, de ses ormeaux et de ses frênes, loin de sa hutte si pauvre où les aïeux de sa race ont vécu pour se faire une place, le paysan dédaigneux s'en va.

Il se jette ardent et joyeux dans la ville, prostituée hardie qui l'attire. Ainsi dans la nuit, le moucheron ébloui se brûle dans un rayon. Adieu, bonne foi si naïve! De la charrue ta main est lasse: la terre n'est que pour les brutes, la terre n'est que pour le paria.

Quitte la charrue et la faux, dans les villes joue ta partie; la souillure, va, vaut mieux que ta bastide, remue-toi dans les gouffres des capitales géantes; lutte, lutte dans les orages de la vie laide et traîtresse: maintenant tu es un homme, n'est-ce pas?

Aro sies un ome, parai?
As plus li man touto escarrido,
Plus res te crido :
— Hóu lou pacan, tiro la brido ! —
Ti viesti soun dóu darrié biais ;
Liogo de manja ti rabasso
Manjes de parpello d'agasso,
E ta fiho fai la póufiasso :
Aro sies un ome parai?

As fam ?... Mai as vist de palais!
Paure pacan! l'amo passido,
Touto aflaquido,
Quand pièi as proun cerca bourrido,
L'espitau — cros negre d'esfrai —
Te reçaup... e toun cor s'estrasso;
Ploures ta bòri, ta roucasso,
Toun tros de bèn que s'embartasso,
Trop tard! mores souto lou fais!

La mort lou ten dins un badai.
(En de que me sèr talo crido?
La car pourido
Torno à la terro benesido.)
Mai es esta 'n ome, parai?
E li pacan 'queli bestiasso
Moron 'me l'amo tranquilasso.
Os oulèu ! sus la terro grasso,
Recuerbe tout de ti dardai !

Valère Bernard.

Maintenant tu es un homme, n'est-ce pas? tu n'as plus les mains rugueuses, personne ne te crie plus : — Hé, paysan, tire la bride! — Tes vêtements sont à la dernière mode, au lieu de manger tes pommes de terre tu te nourris de rêvasseries et ta fille fait la prostituée: maintenant tu es un homme, n'est-ce pas?

Tu as faim?... Mais tu as vu des palais ! Pauvre paysan, l'âme fanée, toute efflanquée, lorsque enfin tu as assez couru misère, l'hôpital—noir cimetière d'effroi — te reçoit... et ton cœur se brise ; tu pleures ta hutte, tes rochers, ton morceau de terrain qui s'embuissonne, trop tard ! tu meurs sous le faix.

La mort le tient dans un râle. (A quoi me sert telle criée ? la chair pourrie retourne à la terre bénie.) Mais il a été un homme, n'est-ce pas? Et les paysans, ces brutes, meurent avec l'âme sereine. Oh soleil ! sur la terre grasse recouvre tout de tes rayonnements!

V. B

BIBLIOGRAPHIE

L'Armana prouvençau, *pèr lou bèl an de Diéu 1890*. Avignon, Roumanille (*costo dès sóu*).

J'ai ouvert l'*Almanach* avec une douce surprise. Parmi des pièces signées des anciens du Félibrige et des maîtres, il en est bon nombre, en vers ou en prose, au bas desquelles se voit le nom d'un jeune, parfois inconnu ; et je vous assure que ce ne sont pas les plus faibles du recueil. Tous les ans, il est vrai, jusqu'à cette heure, Roumanille nous a révélé quelques nouveaux félibres. Cette année, c'est un bataillon compact qu'il nous présente. Voilà la nouveauté de l'*Almanach* de 1890. J'insiste, car c'est un fait capital : il est désagréable de revenir toujours sur les mêmes choses, mais nos ennemis — tout en reconnaissant le génie de nos grands maîtres, qu'à moins d'être stupide on ne peut nier, — s'en vont encore répétant que notre Cause est perdue, et que, les chefs disparus, la littérature provençale disparaîtra. On pouvait le craindre, je l'avoue Mais si quelques-uns le croient encore, que leurs craintes ou leurs espoirs s'évanouissent. Ceux qui suivent aussi attentivement que nous le mouvement méridional sont étonnés des progrès que depuis deux ou trois ans nos idées font dans la jeunesse des lycées et des écoles (1). C'est un grouillement, un fourmillement de nouveaux félibres, dans toutes les villes et tous les villages du Midi : et quelle ardeur, quels enthousiasmes!

La graine jetée dans la bonne terre avait rapidement germé : l'arbrisseau qui en était sorti a été gêné dans son développement par mille obstacles. Mais il en a triomphé et il pousse de nouveaux branchages et de nouvelles feuilles. Avant peu, ce sera un grand arbre ; avant peu, dis-je, les plus sceptiques seront bien obligés de se rendre à l'évidence.

Nous pourrons avoir et nous aurons des ennemis qui combattront nos tendances, nous n'aurons plus de railleurs qui tourneront en ridicule notre entreprise et nos efforts, sauf quelques méprisables sots.

Les jeunes de l'*Almanach* de cette année, bien que nombreux, ne sont qu'une poignée parmi tous ceux que nous connaissons, des derniers enrôlés sous la bannière de l'Étoile aux sept rayons : Marius André, Blavet, Raimbault, Louis Bon, Méritan, etc... De ceux-ci, tous sont intéressants, quelques-uns, sûrement, seront célèbres demain. Leurs noms se trouvent joints à d'autres dans le *Brinde à la jeunesse*, prononcé par le chancelier du Félibrige, au banquet de l'Ecole d'Aix. Combien cependant en a-t-il passé sous silence, égaux par le talent et le robuste amour de la Provence ?

Le trait de cette jeunesse est d'être comme ses grands devanciers, à la fois lettrée et populaire, joignant la subtilité de l'esprit à la simplicité du cœur.

Elle a aussi une idée très nette du but qu'elle poursuit, et son énergie est un garant de sa réussite.

Les plaisanteries acérées ou les attaques violentes n'ont pas de prise sur elle :

(1) *Le concours classique* annuel, institué par le Félibrige de Paris, et destiné aux élèves des classes supérieures des collèges du Midi, comporte des traductions et des compositions en langue d'Oc.

elle va ferme dans la voie qu'elle s'est tracée, et jusqu'au bout, elle ira. Ce n'est pas « la vano glòri e l'arrougantige » qui la guident.

C'est un noble désir de faire triompher une cause entre toutes légitime, et de reconquérir des droits injustement ravis. Qu'on ne m'en fasse pas dire plus que je n'en dis. La mauvaise foi a tellement dénaturé les plus justes aspirations et les paroles les plus franches des félibres, qu'il convient de prendre des précautions. Mais nous voilà bien loin de l'*Almanach!* Que voulez-vous que je vous en dise de plus, sinon qu'il est digne de ses trente-cinq aînés. La poésie de Mistral étincelle; sa prose flamboie. La gaieté de Roumanille pétille. Gras, poète puissant, se révèle prosateur de premier ordre. De Berluc est toujours le délicat et rare esprit aux vers mobiles et pleins, à la prose fine, savante, ironique. Folcode Baroncelli-Javons, ingénu et pénétrant, pleure; — retenez ce nom d'un tout jeune.

J'ai cité ceux-ci, j'aurais pu en citer d'autres. Mais mon rôle est plutôt de vous dire: prenez et lisez. Vous n'avez pas besoin de moi pour vous guider vers la poésie exquise et la prose savoureuse.

Frédéric Amouretti.

Armana marsihés, *pèr l'annado 1890* (2e année). Marseille, Imprimerie du *Petit Marseillais*.

J'ai coutume de répondre par le silence aux attaques qui s'élèvent sur mon chemin. Je parlerai cependant de cet *Armana marsihès*, parce que la plupart des noms que j'y vois encore, appartiennent à d'excellents felibres, nos collaborateurs, et qu'en somme la publication est à peu près correcte, orthographiquement et linguistiquement. C'est tout ce qu'il faut desirer pour La Cause.

Quand il eut entrepris, l'an dernier, grâce au concours du *Petit Marseillais*, cet almanach provençal en dialecte de Marseille, M. Aug. Marin s'étonna de notre constatation: qu'il s'était — sagement d'ailleurs — conformé au modèle de l'*Armana prouvençau* et qu'à défaut d'au moins deux maîtres de celui-ci (Mistral et Roumanille), on trouverait dans sa brochure bon nombre de contes et de vers exquis. Nous le félicitions franchement de son essai: le Félibrige populaire n'a que trop peu d'organes pour le servir; car il n'entrait pas dans notre pensée que personne pût croire à une rivalité de ce jeune *Armana marsihés* avec celui d'Avignon, publication officielle des Felibres et universellement celèbre, qui depuis trente-cinq années est l'aliment spirituel de tout le Midi.

Mais pour inaugurer ce second fascicule, le *rampelaire* du petit recueil marseillais a pensé devoir afficher un programme — au moins inattendu dans sa situation non autorisée, et dont les termes ont, à bon droit, inquiété ses collaborateurs. On lira plus loin, dans la *Chronique*, une lettre significative... Sans m'arrêter aux sous-entendus avec lesquels, paraît-il, M. Marin prétend faire suspecter mon dévouement à La Cause, j'observerai qu'il est singulier de se donner en exemple de fidelité provençale, quand on a prouvé à grand tapage et dit à tout venant que le provençal était pour soi chose bien secondaire, et encore plus singulier de conclure ainsi: «... *adiéu lou Félibrige!. . Urousamen qu'entre coulego parlan encaro marsihés!* » C'est une façon que la plupart de ses « collègues » ont blâmée hautement.

Non pas que je désapprouve l'emploi par les Marseillais des quelques formes

locales qui différencient leur dialecte d'avec celui d'Arles et d'Avignon. Cet usage est même nécessaire, comme transition naturelle de leur parler populaire avec le provençal rhodanien, fixé par des chefs-d'œuvre et classique pour l'avenir. Mais j'estime que ces nuances, qui ne nuisent en rien à la lecture courante, disparaîtront peu à peu. M. Marin n'a pas écrit de chefs-d'œuvre, que je sache, pour pouvoir aspirer à les maintenir, — quelque franchise plébéienne que j'aie toujours reconnue à trois ou quatre de ses chansons provençales.

Aussi est-on surpris de l'entendre discuter la conduite félibréenne d'un maître aimé et respecté de tous, critiquer la direction essentielle du Prince de nos poètes, du chef populaire de la Renaissance du Midi !... Quand il reproche, au nom des Provençaux, à l'hôte des Cigaliers, d'avoir prononcé en français son discours de défense, il oublie qu'il n'a lui-même, pour tout bagage, que deux saynètes françaises de débutant, et un recueil de vers où, ayant tenté vainement d'imiter Jean Aicard, dans ses célèbres *Poèmes de Provence*, il n'a réussi que des compositions d'école primaire. Mais peut-être renie-t-il maintenant les *Chansons du large* et ses autres ouvrages français ?... car sans Mistral, sans son action et son œuvre, un *Armana marsihés* existerait-il à cette heure ? et nous mêmes eussions-nous jamais prononcé le nom de M. Marin ?...

Mais nous nous sommes attardés : voilà un sujet où nous n'aurons plus à revenir. Complimentons cependant Louis Astruc pour ses très fines odelettes, Valère Bernard pour ses ardentes sirventes, le maître Félix Gras pour sa légende en prose fleurie de la *Comtesse de Die* au cœur brûlant, Foucard, Thumin, pour leurs joyeuses *galejades*, Louis Funel et le Dr Honnorat pour leurs impeccables rythmes. (Qui est cet *Albertet de Souiras*, qui adresse ses vers d'un si pur accent médiœval à l'auteur de la *Viole d'amour?* Serait-ce le troubadour Albertet de Sisteron résuscité ?....)

Si les prosateurs de l'*Armana marsihés* me passent une légère critique, j'exprimerai le désir qu'ils ne perdent jamais de vue la tradition de l'*Armana prouvençau*, qui est celle de l'orthodoxie félibréenne, du génie même de la race. Le premier mérite des rénovateurs de Fontségugne est d'avoir délivré la Muse provençale des fréquentations grossières, des discours de mauvais aloi, où la retenaient trop souvent les *troubaire* de Marseille, de Beaucaire et de Tarascon ; d'avoir dégagé l'atticisme latent dans l'esprit populaire du Midi, d'avoir élevé les lettres néo-romanes à la dignité de littérature.

Ç'a été l'œuvre de Roumanille et de Mistral, continuée par Anselme Mathieu, Aubanel et Félix Gras. De semblables modèles doivent préserver à jamais les félibres des tentations où succombaient leurs prédécesseurs, pour le plus grand discrédit de la langue et de l'esprit national.

Paul Mariéton.

Le Canigou de Jacinto Verdaguer, traduit en français, avec le texte en regard, par Mgr Tolra de Bordas. Paris, Albert Savine, éditeur, 1 vol. in-12 (1).

On se souvient encore du bruit que fit en Espagne, en France, en Italie, partout enfin où il se trouve des amis des lettres, l'apparition de l'*Atlantide*, ouvrage d'un jeune poète d'outre-monts, Jacinto Verdaguer. Une lumineuse étude,

(1) Voir l'article de M. J. Pepraxt au lendemain da la publication du *Canigó* (*Revue* de janvier 1886.)

Essai sur l'Atlantide, de Mgr Tolra de Bordas précéda, en France, la publication de la traduction de cette admirable épopée et rendit le lecteur impatient de lire le chef-d'œuvre annoncé. La translation dans notre langue d'un nouvel ouvrage de Verdaguer est donc un événement littéraire à signaler, non seulement aux vrais dilettantes de la forme, qui ont déjà accordé au poète une place d'honneur dans les dyptiques de la poésie, mais au grand public, toujours disposé à applaudir ce qui le charme. Et c'est surtout du charme que l'on éprouve à la lecture du *Canigou*, un charme qui impose l'admiration.

L'AMOUR ET LA DÉFENSE DE LA PATRIE, DE SA FOI ET DE SA LIBERTÉ, telle est l'idée mère de ce poème, et cette idée se fleurit de ce que la nature peut concevoir de grand, de ce que l'inspiration peut créer d'admirable, de ce que la tradition peut fournir de vivant.

« Le poète, dit D. José Ixart, dans *El ano passado*, entremêle à sa description du Canigou une légende de la reconquête et un conte de fées. La légende projette son ombre sur les versants de la montagne, comme un bois touffu, et le conte de fées enveloppe ses cimes de brouillards flottants, tandis que les éclairs illuminent la tête du géant pyrénéen, qui s'élève au-dessus de tout, couronné de neiges éternelles. » Verdaguer fait en quelque sorte de ce géant, *la bannière du peuple catalan*. C'est là que se déroule la grande lutte entre le christianisme et les superstitions sensualistes personnifiées par les fées, entre le patriotisme national et la tyrannie musulmane. C'est là que *Gentil* aime, commet sa faute et meurt, que les comtes de Roussillon et de Cerdagne battent et dispersent les Maures, que leur frère, l'*évêque Oliva*, dissipe à jamais les mythes et les hérésies.

Et quel relief dans ces personnages! *Fleur de neige* est l'éternelle fée à laquelle ne résiste guère la jeunesse. Ici, la séduction n'est pas monocorde; elle fait sonner à toute volée les carillons dont elle dispose, et si Gentil oublie à les écouter ses serments de nouveau chevalier, sa patrie et l'honneur de son nom, on est presque tenté de l'absoudre, de trouver à sa faute des circonstances atténuantes, tant sa faiblesse est naturelle à notre humanité. Son oncle, *Guifre de Roussillon*, en paladin farouche chez qui la haine des Maures et l'orgueil de sa race font taire toute pitié, que peut-il lorsqu'il apprend que son neveu a déserté, pour suivre Fleur de neige, le poste qu'il lui avait confié, sinon écouter son indignation, sans prévoir à quels excès elle pourra l'entraîner? Ce Gentil que ses mains loyales ont armé chevalier il y a trois jours à peine, il le voit, tandis que l'ennemi désole le pays, assis au milieu des fées chantant son chant d'amour qui doit être le chant du cygne.

Le rude guerrier sent monter à son front la rougeur de la honte. Il se précipite sur le jeune homme, le lance dans une fondrière au moment même où Taillefer, comte de Cerdagne, père de la victime, brûlait les galions musulmans. Le drame devient poignant. Le corps de Gentil roule aux pieds de Fleur de neige qui préparait ses vêtements nuptiaux. Rien de plus touchant que le désespoir de la reine des fées. Son cri de vengeance est un appel à la nature entière contre l'assassin. Qu'importe au comte de Roussillon? Le justicier ne doit-il pas être implacable? La vue des galions enflammés, en le faisant songer à son frère, le rend enfin à lui-même. Il expiera courageusement son crime sans parvenir à l'oublier. Son crime l'épouvante. « Il demande la foudre aux nuages et la foudre ne tombe pas. » Il court alors à l'ennemi, tue, après un formidable combat,

Gédhur, le chef indompté de ces hordes dévastatrices et rencontre son frère, blessé, devant la fosse que l'on creuse pour le géant.

— Où est mon fils? dit Taillefer, étonné de l'absence du jeune homme à cette cérémonie funèbre.

Guifre n'ose faire le terrible aveu. Mais Taillefer n'apprend que trop tôt l'achèvement de son malheur ; et son épée vole vers le cœur du coupable que protège, absout, défend et sauve, l'évêque Oliva, abbé de Ripoll. Ce pionnier de la foi achève et consacre la conquête des comtes de Roussillon et de Cerdagne. Les Maures sont en fuite. Et tandis que Guifre quitte sa femme et le monde, fonde un monastère pour apaiser ses remords, Taillefer meurt en traversant le Rhône, et Oliva, avec son armée de moines, chasse les derniers restes des superstitions antiques. Grâce à ses soins, la croix s'élève toujours plus haut au sommet du Canigou que ne recouvre plus *le manteau d'hermine des fées.*

Comme dans l'*Atlantide,*

Le profane au divin avec art se marie.

et cette alliance de deux merveilleux, qu'on ne saurait incriminer sous peine de recommencer le grand procès littéraire gagné par Camoëns, le Tasse, Chateaubriand, cette alliance qui concourt à nouer et à embellir l'action, fournit au poète de précieuses ressources pour l'aider à accomplir son plan. L'idée dominante est, de même que dans l'*Atlantide*, une idée de rénovation et de rennaissance. Et c'est ainsi que les deux poèmes sont FRÈRES JUMEAUX. Mais avec les mêmes qualités maîtresses, la même puissance de coloris, la même harmonie rythmique, ils diffèrent en se ressemblant. Si, en effet, l'*Atlantide* est une épopée de haut vol, le *Canigou*, aux allures moins épiques, est une épopée populaire, une œuvre d'art puissante et humaine. Mêmes différences dans l'affabulation : Dans l'*Atlantide*, Verdaguer a exprimé, avec le faire de Michel-Ange, la poésie des mers et des continents engloutis au milieu de catastrophes géologiques; dans le *Canigou*, Benvenuto de la lyre, il cisèle, comme à plaisir, les splendeurs des montagnes. Ici, il possède la palette de Virgile et son pinceau se trempe de soleil ; là, il manie avec un tel bonheur le burin d'Homère, que certains prétendent, non sans emphase, peut-être, que l'*Atlantide* sera considérée comme l'Iliade espagnole. Mais, ici comme là, sa langue sonore, revêt ses atours de grande dame, et les vastes champs de la poésie n'ont pas pour lui de secrets.

L'action du *Canigou* étant limitée à un sujet épisodique et légendaire qui se déroule dans un coin de terre secondaire, cette œuvre ne saurait avoir l'importance de l'*Atlantide*, pas plus par ses dimensions que par son ordonnance. En revanche, le fonds étant une histoire en partie réelle, en partie légendaire et fictive, « elle intéresse vivement et marque une direction nouvelle et non moins féconde » dans le talent de l'auteur.

Et ce talent est immense. Jamais l'art et la nature n'ont été plus magnifiquement interprétés. Si quelques un de ses chants, la *Maladetta,* par exemple, ont des proportions cyclopéennes, d'autres (il en faudrait trop citer), ont une grâce virginale qui attire, éblouit et retient. C'est que si Verdaguer est tour à tour architecte, peintre, sculpteur, musicien, il est avant tout grand poète, non pas de ceux dont on dit qu'ils ont *le diable au corps*, mais de ceux dont on prétend que *Dieu les possède.*

La foi, la patrie et l'amour paraissent être les cordes mêmes de sa lyre. Avec

quelle intuition quasi-surnaturelle il fouille jusqu'au fond des choses et trouve le mot définitif pour rendre ses impressions multiples, dans des pages d'une admirable grandeur, tant sa faculté de concevoir et d'exprimer est hors de pair. Tel de ses chants vous enlève et sonne comme un clairon de combat, tel autre produit l'effet inattendu d'une antique *Chanson de geste*. Celui-ci a l'attrait d'une scène de *Mireille*, celui-là semble un echo des jardins d'Armide. *Le passage d'Annibal*, *le Roussillon*, ont des proportions homériques; *le final* est un hymne triomphal du plus beau style, le cri de victoire de *la vérité sur l'erreur*, de l'*esprit sur la matière*, du dogme chretien sur les mythes et les hérésies.

Tour à tour lyrique, épique, élégiaque, pastoral, descriptif, partout inspiré, le poète soutient son vol sans effort ni fatigue. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, du peintre ou du poète.

Qu'est son poème? Un tissu de traditions, de chansons, un panorama si saisissant de vérité qu'il a fait dire à D. Joaquin Cabot, dans une conférence à Barcelone que « tous ceux qui ne connaissent pas le Canigou voudront en faire l'ascension, le livre de Verdaguer à la main. » Et ces actions successives, cette apparente pluralité des sujets ne nuisent en rien à l'unité, et ne constituent que des péripéties du nœud dans lequel elles se trouvent enchâssées en vrais joyaux de la même couronne.

Le poète avec son don de la vie, du merveilleux et de l'harmonie, rend en quelque sorte visible l'âme des êtres et des choses. Partout son génie se prodigue, comme se prodigue le soleil de son Midi sur la montagne qu'il revêt de son prisme. Et cette prodigalité jamais ne lasse; c'est une abondance de luxe qui n'admet que l'exquis de l'exquis, et à travers laquelle l'action marche d'une seule haleine sans que cesse, s'atténue ou se divise l'intérêt.

Qu'avons-nous besoin de savoir après cela si *le Canigou* est un poème classique, un poème romantique, si c'est une épopée ou une légende? Est-ce que l'enseigne fait la chalandise? Ce n'est pas plus un poème romantique qu'un poème classique, une grande épopée qu'une humble légende, c'est plutôt un poème *patriotique*, un poème *philosophique* aussi, dans lequel le poète a combiné, avec une égale supériorité, l'élément descriptif et l'élément narratif. Il puise l'un aux entrailles mêmes des Pyrénées qu'il connaît dans leurs moindres sites; l'histoire et la légende lui fournissent l'autre et se plient, en s'élargissant, aux libres allures de son génie.

Pour apprécier les beautés de cette œuvre, il faut en savourer les détails, sinon dans l'original, du moins dans la traduction que Mgr Tolra de Bordas vient, avec la plume que l'on sait, de présenter au public de France. Le savant prélat, dans un avant-propos qui est une véritablé étude, semble redouter l'épreuve à laquelle il s'est volontairement soumis, moins témérairement qu'il ne l'avance. S'inspirant de ce mot de Cervantès : RIEN METTRE NI RIEN OMETTRE, il a rendu le texte avec la plus heureuse littéralité. Il a interprété, en savant et en poète, l'œuvre géniale d'un poète; aussi, quoi qu'il en dise, sa traduction est plus qu'une « estampe à laquelle manquera toujours le coloris du tableau. » Elle a la vie, la fraîcheur et la grâce d'une œuvre longtemps caressée et sortie tout d'une pièce de son cerveau sous le jet d'une inspiration qui semble être sienne. Sa prose a des sonorités de cristal comme les vers du poète catalan; ses termes sont précis; *la figure du texte*, *son allure*, *sa maniere d'être*, *sa physionomie* sont religieusement con-

servés. Le poète de *Mireille*, une autorité qu'on ne saurait récuser, n'est-il pas de cet avis lorsqu'il lui écrit :

« Les poètes astrés naissent accompagnés d'un cortège d'âmes sœurs qui se groupent autour d'eux en pléïades sympathiques et augmentent d'autant l'éclat de leur lumière. Vous, comme homme de foi, et comme homme de lyre, et comme Catalan, vous appartenez à la constellation de Jacinto Verdaguer, il était tout naturel que son charmant poème, *Canigò*, vous eût pour interprète dans la langue de France.

» *Canigó* est la légende, la légende dorée de votre merveilleux pays du Roussillon où les fées hantent encore les cimes des montagnes blanches. Verdaguer nous a chanté ce qu'elles font là haut, dans la langue précise, rythmée et assonante de nos *Chansons de geste*. Et maintenant, pour ceux qui ne peuvent pas boire le lait des Pyrénées dans la tasse du pâtre, ni goûter au miel qui coule des yeuses entr'ouvertes, voici, dans une coupe ciselée à plaisir par la main d'un poète qui consent à se faire le traducteur d'un autre, voici le lait, voici le miel du mont Hymète catalan. Je m'unis de tout mon cœur aux applaudissements qui vont accueillir en France la « *Chanson du Canigou*, » grâce à votre version aussi exacte que poétique. »

Ce que l'on ajouterait au témoignage de Mistral paraîtrait incolore et froid. Contentons-nous donc d'applaudir et l'auteur et le traducteur, et d'engager les sceptiques qui rêvent la mort de la poésie, à lire l'œuvre si hardie et si grandiose de Verdaguer, dont le poète Valencien Quérol a dit cette parole si enthousiaste au premier abord et par laquelle nous aimons à finir ces lignes : Les étrangers voudront apprendre le catalan pour lire Verdaguer, comme on apprend le grec pour lire Homère.

MAURICE GAY.

Espigueto Evangelico! (1) titre modeste et charmant d'une nouvelle publication du R. P. Xavier de Fourvières, à qui notre chère langue provençale est déjà redevable de tant d'œuvres et *oubreto* de prix.

Espigueto! Ce mot vous fait aussitôt rêver du champ de Booz, aux environs de Béthléem et de cette heure délicieuse où les serviteurs du patriarche virent venir timidement Ruth, la douce et belle Moabite, glanant, pêle-mêle avec les menues fleurs rustiques, les lourds et blonds épis par eux oubliés. Magnifique est aussi la gerbe que le R. P. Xavier a cueillie dans ce domaine évangélique appelé par Jésus « le champ du père de famille, »

J'ai lu son livre, je l'ai relu, je l'ai savouré comme je me souviens d'avoir, en leur temps, savouré *Mirèio*, les *Isclo d'or*, les *Contes*, etc., de nos chers *capoulié* Mistral et Roumanille.

Et tout en parcourant ces *Iles d'or* nouvelles, tout en effeuillant les nouvelles *margarideto*, j'avais beau m'en défendre, je me suis souventes fois rappelé ces deux passages d'une lettre de Pline le Jeune : « Je bats des mains, mon cher » Octave; laisse ton livre parcourir librement et glorieusement les contrées où se « parle notre douce langue latine (lisez : provençale). » — « J'ai acheté naguère » une figure d'airain de Corinthe, petite en vérité, mais d'un admirable travail. » — Il en sera de même des *Espigueto* de notre cher félibre : toute la Provence

(1) 1 vol. petit in-24 de 320 pages, Avignon, Aubanel frères.

va les fêter et leur sourire ; tous les amis des belles-lettres vont trouver sa figure d'airain *petite, en vérité, mais d'un admirable travail.*

Les livres de piété en provençal n'abondent pas : Allègre, Hélion, Baylé, n'ont pas eu nombre d'imitateurs. Mais voici qu'on semble s'y mettre ; voici les abbés-félibres, Pascal, Grimaud, Spariat, Mille, Bonnel, Bresson, et d'autres encore. Le plus vaillant de ces bons ouvriers, c'est le P. Xavier de Fourvières. Bon an, mal an, tous les douze mois, nous le voyons apporter une ou deux pierres solides à un édifice qui vaut déjà qu'on s'arrête pour l'admirer. *Roumo s'es pas bastido en un jour*, dit le paysan de Provence.

Pour revenir aux *Espigueto Evangelico*, le lecteur y trouvera non seulement des pages d'une délicieuse fraîcheur en des sujets qui peuvent paraître d'abord très graves et très austères, tels que l'*Enfant proudigue*, *lou Jujamen*, *l'Infèr*, *la Passioun de Noste-Segne Jesu-Crist*, *Jesu, nosto Draio*, etc., mais encore des pages sérieuses, des pensées ardues et profondes : d'où il acquiert cette conviction qu'il n'est rien de si abstrait, dans l'Ecriture, de si ardu dans la philosophie que la langue provençale ne puisse rendre avec une merveilleuse justesse. Les textes difficiles des Pères de l'Eglise y sont reproduits en provençal avec une vigueur, une netteté, que quelquefois la langue française n'atteint pas.

Ajoutons enfin qu'on lira avec plaisir, en tête du livre du P. Xavier, des lettres très élogieuses, voire sympathiques au Félibrige, de Mgr l'archevêque d'Aix et du R. P. Abbé de Saint-Michel de Frigolet, et, à la fin, les Prières du matin et du soir ainsi que les Prières de la messe, traduites en langue provençale.

La cargaison est belle et parfumée. Bon vent maintenant dans la voile!

J. D'ORFEUILLANS.

LA COURONNE D'ISABELLE. — Vous savez que Félibres et Cigaliers ont fait parler d'eux, le mois de juillet dernier. Tambourins battants, distribuant des aubades à tout le monde, ils ont parcouru les rues de la capitale aux yeux ébahis et enchantés du peuple de Paris.

Et on les a partout applaudis, ces enragés méridionalisants! — C'était forcé, d'ailleurs : ils ont l'enthousiasme si communicatif.

« Vous, leur a dit Jules Simon, vous êtes la gaieté, vous êtes la bonne humeur, donnez-nous-les. Comme le disait Michelet : la gaieté est l'effet du génie ». Et l'académicien les a remerciés, en finissant, d'apporter « dans notre société française, qui a besoin de se réjouir un peu et de se soulager, cette bonne humeur, cette gaieté, cette jovialité qui appartiennent au Midi ».

Et zou! galoubets et tambourins!

... Mais je ne sais pourquoi je me laissé entraîner à vous raconter ce que vous savez déjà. Je n'ai d'excuse que le sujet : car ils sont joliment entraînants, ces diables de méridionaux!

Savez-vous ce que c'est que la *Couronne d'Isabelle?*

C'est le titre d'une jolie brochure de soixante-dix pages environ, qui vient de paraître et qui contient tous les vers provençaux et français dits, lors de la Cour d'Amour de Sceaux pendant les dernières fêtes, à la jeune reine du Félibrige parisien, mademoiselle Isabelle Roma Rattazi, fille de Mme Marie-Lœtitia de Rute, et nièce de Bonaparte Wyse.

Mais d'abord la reine dont il s'agit n'a que des états... poétiques. Puis c'est

une reine qui ne doit pas être bien entichée de préjugés nobiliaires, ni bien antipathique aux républicains puisque, parmi les trente-sept pièces qui composent la *Couronne*, je vois, à côté des poésies de nos maîtres provençaux, des vers de Sextius Michel, maire de Paris, de Tony Révillon, le député bien connu, et de Léon Cladel, le fameux romancier socialiste, — pour ne citer que ces trois noms.

Et voyez ce que dit Cladel, en finissant :

Quoiqu'aimant peu les rives du Permesse,
J'y suis allé pour elle rondement.
Fort volontiers ici, j'en fais serment,
Qu'elle m'en prie et je vole à la messe...
Il est enfin une franche princesse !

Il est à remarquer d'ailleurs que toutes les reines des Félibres ne sont nullement despotes. Il y a quelques mois, quand la *Revue*, après avoir déposé son premier hommage aux pieds de la Reine du Félibrige, *Dono Tereso*, eut moissonné une gerbe splendide de paillettes rimées pour S. M. la reine Elisabeth de Roumanie, Carmen Sylva répondit aux poètes de la *Revue* par une lettre charmante où, après avoir dit de bien exquises choses très finement exprimées, elle terminait :

« ... Voilà pourquoi je ne voudrais être reine que d'une République !

» En attendant cet heureux jour, etc.... »

Une reine républicaine ! Il n'y avait que ces fureteurs de Provencaux pour dénicher ce *rara avis !*

Pour en revenir à la *Couronne d'Isabelle*, disons qu'elle est enrichie de pierres précieuses. On sait qu'au début du dix-septième siècle les familiers de l'Hôtel de Rambouillet offrirent à la maîtresse de céans la *Guirlande de Julie*, recueil de vers auquel collabora Corneille lui-même. La *Couronne d'Isabelle* n'est pas indigne de son illustre devancière.

A la suite du portrait de la jeune reine, des poésies provençales (avec traduction) de Mistral, Roumanille, Félix Gras, Paul Arène, Maurice Faure, alternent avec des vers français de C. Bonnet, Raoul Gineste, Caristie Martel, de la Comédie-Française, Armand Silvestre, général Riu, Ch. Maurras, en tout trente-sept fleurons formant un diadème éblouissant qui empruntera un lustre de plus au front rayonnant de son inspiratrice.

Adrien Frissant.

PANTAIAGE

Qu'ei brave de pantaieja
Lou sero, alounga dins un prat
Tout clafi de margarideto,
Quand lou grihet dis sa cansoun,
E que dins touti li bouissoun
Lusis lou lume di luseto.

Lors l'esperit fugis lou cors,
E l'amo, partènt sènso esfors,
S'envolo lindo dins l'espàci ;
E, pus soudo que lou mistrau,
Mounto, mounto toujour pus aut,
Fèr countempla lis astre en fàci.

Ei mestresso de l'univers,
Se vòu, bouto tout à l'envers,
En esclapant soulèu, planeto ;
E pièi, s'acò fai soun plesi,
Repastant tout à soun lesi,
Lou bandis mai'me sa bagueto.

Se sènt tant grando coume Diéu.
E, de verai, se lou poudiéu.
Toujou 'n despart de la matèri,
La leisariéu se permena
Dins li mounde, amount semena,
Pèr n'en destria toui li mistèri.

E d'aquéu tèms, dins li bouissoun,
Lusis lou lume di luseto,
E lou grihet dis sa cansoun
Au mitan di margarideto.

Mai lou pantai duro toujour ;
L'esperit, quitant li luenchour
Ounte jugavo emé li mounde,
S'arrèsto, avans de prendre sòu,
E ves, en planant dins soun vòu,
L'umanita que se marfounde

RÊVERIE

Comme il est bon de rêver, — le soir, couché dans une prairie — tout émaillée de marguerites, — quand le grillon dit sa chanson, — et que dans tous les buissons, — brille la lueur des vers luisants.

Alors l'esprit fuit loin du corps, — et l'âme, partant sans efforts, — s'envole légère dans l'espace; — et plus rapide que le mistral, — elle monte, monte toujours plus haut — pour contempler les astres en face.

Elle est maîtresse de l'univers ; — si elle veut. elle met tout sens dessus dessous — en brisant soleils et planètes ; — ensuite, si cela lui plaît, — repétrissant tout à son gré, — avec sa baguette elle le lance de nouveau.

Elle se sent aussi grande que Dieu.— Et, bien sûr, si je le pouvais, — toujours séparée de la matière — je la laisserais se promener — à travers les mondes, semés dans l'infini, — pour en découvrir tous les mystères,

En même temps, dans les buissons, — brille la lueur des vers luisants, — et le grillon dit sa chanson — au milieu des marguerites.

Mais le rêve dure toujours : — l'esprit quittant les lointains, — où il jouait avec les mondes, — s'arrête avant de toucher terre, — et voit, en planant dans son vol, — l'humanité qui se morfond

A metre forço avans que dre.
Alors, éu, agantant lou let
Lou mando dedins la balanço.
Dou cop lou dre doumino tout,
La forço fugis de pertout;
Ei bèn l'age d'or que s'avanço.

A remplacer le droit par la force. — Alors, saisissant le pouvoir, — il le jette dans la balance. — Aussitôt le droit domine, — la force fuit de toute part; — c'est bien la venue de l'âge d'or.

E, gaubejant tout à soun grat,
Se cargo d'aquéu bèu pres-fa
De douna la pas à la terro;
Fai de pouèto, fai de sant,
E de savènt, qu'en s'amusant,
En ce qu'ei marrit fan la guerro.

Et, gouvernant tout à son gré, — il se charge du beau prix-fait — de donner la paix à la terre; — il crée des poètes, il crée des saints, — et des savants avec mission — de faire la guerre à tout ce qui est mauvais.

Coume i a plus de maufatan,
S'entènd plus rèn que rire e cant;
La terro meme es avenènto:
Pertout roussejon li blad d'or,
Di souco rajo de tresor
Qu'i toupaso, i rubis fan crènto.

Comme il n'y a plus de malfaiteurs— on n'entend que rires et chansons; — la terre est devenue plus hospitalière: les blés jaunissent de partout, — et des treilles coulent des trésors — à faire pâlir topazes et rubis.

E d'aquéu tèms, dins li bouissoun,
Lusis lou lume di luseto,
E lou grihet dis sa cansoun
Au mitan di margarideto.

En même temps, dans les buissons, — brille la lueur des vers luisants, — et le grillon dit sa chanson — au milieu des marguerites.

E quand lou pantai vai soun trin,
L'amo s'arrèsto pa'n camin,
De l'aveni vòu trauca l'oumbro;
Pèr saupre ço qu'arribara
Lou jour que soun cors passara
De la vido dins la mort soumbro.

Mais quand le rêve va son train — l'âme ne s'arrête pas en route, — de l'avenir elle veut sonder l'ombre,— pour savoir ce qu'il adviendra — le jour où son corps passera — de la vie à la mort.

L'aveni counsulta respond:
« Cregnes rèn! Enauro toun front,
Car l'esperit à tout resisto;
As la vido, la gardaras,
Es tiéuno, vai! Pos èstre en pas;
La mort!... Quau saup meme s'eisisto?

L'avenir consulté répond: — « Ne crains rien! Porte le front haut, — car l'esprit résiste à tout; — tu as la vie, tu la garderas, — elle t'appartient, va, sois en paix; la mort!... qui sait si elle existe?

Quand la matèri de tis os
Pòu pas peri, digo, 's que vos,
Amo, que tu siègues mourtalo?
Sarié lou mounde revessa,
Lou sant e lou juste estrassa,
Cò se pòu pas, sies etèrnalo.

Quand la matière de tes os — ne peut périr, comment veux-tu, — âme, être mortelle? — Ce serait le monde renversé, — la destruction du saint et du juste; — cela ne peut être, tu es éternelle.

Rèn se pèrd, Diéu lou vòu ansin ;
E l'esperit pas mai qu'un brin
De paio; mai tout se tremudo ;
E pèr tu, dins l'eternita,
Li pantai saran verita
Esberluganto e touto nudo. »

Rien ne se perd, Dieu le veut ainsi, — l'Esprit pas plus qu'un brin — de paille; mais tout se transforme, — et, dans l'éternité, pour toi, — les rêves deviendront réalité — éblouissante et sans voiles. »

E d'aquéu tèms, dins li bouissoun,
Lusis lou lume di luseto,
E lou grihet dis sa cansoun
Au mitan di margarideto.

En même temps, dans les buissons, brille la lueur des vers luisants, — et le grillon dit sa chanson — au milieu des marguerites.

E. Plaŭchud.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

D'APRÈS LE TABLEAU D'UN MAITRE INCONNU (1)

Un décor d'arbres verts et de montagnes roses,
Où cinq dames au front de lys, aux frais atours,
Dans le jardin toscan beautés d'hier écloses,
Dansent sur le gazon en mules de velours.

D'élégants jouvenceaux, comme en connut Boccace,
A ces reines d'un jour disent le doux serment:
Craignant d'effaroucher le bel oiseau fugace,
Elles laissent baiser leurs doigts, nonchalamment.

Qu'il porte le pourpoint à jupe godronnée
Ou le haubert qui sied au courage guerrier,
Qu'il soit noble ou bourgeois, Fiammette et Pampinée
Lèvent des yeux cléments vers leur bon chevalier.

Or voici, secouant des crins blonds dans l'espace,
Deux chevaux dont la course entraîne un char de feu :
C'est le char de l'Amour... qu'on se range et qu'il passe !
Fuyez, ô jeunes cœurs, l'impitoyable Dieu !

(1) Le tableau qui sert de thème à ces strophes fait partie de la collection Cernuschi.

Fuyez ! Debout et nu, l'Amour est sur le faîte ;
A la corde tendue il ajuste le dard.
Gardez-vous ! mais déjà, sûr de votre défaite,
L'enfant aux ailes d'or sourit : il est trop tard !

Et pour que vous sachiez le sort qu'on vous destine,
O pâles chevaliers que sa flèche aveugla,
Le maître, en qui vibrait une âme florentine,
Peignit au premier plan les traits de Dalila ;

Une Dalila blonde et d'un hennin coiffée,
— Des pièges de la chair, Seigneur, délivrez-nous ! —
Qui tond de ses doigts blancs et délicats de fée
Un Samson cuirassé dormant sur ses genoux.

Maurice FAUCON.

LOU MIRAU

L'enfantoulet se vèi e ris
Dins lou mirau que risoulejo,
E, tout espanta, trefoulis
Davans l'enfant que miraiejo.

Qu'es poulit, l'enfant dóu mirau!..
E l'enfantoulet lèu ié mando
La man. — L'enfant, divin badau,
De que crèi pas dins sa fe cando?

Mai sus lou vèire fre si det
Aganton rèn... e l'enfant plouro!
Paure mignot, assolo te!
Noun se pren tout ço que ço s'aflouro!

E, coume tu, nàutri ravant,
Quand nòsti pantai beluguejon,
Felibre, plourarian davans
Li mirau que nous risoulejon.

JOSEPH GAUTIER.

Marsiho, 1888.

LE MIROIR

Le petit enfant se voit et rit dans le miroir qui lui sourit, et tout surpris, tressaille devant cette image d'enfant qu'il admire.

Qu'il est beau, l'enfant du miroir! et bien vite vers lui le bébé tend la main. Que ne croit-il pas, l'enfant, divin naïf, dans sa foi pure ?

Mais sur le froid du verre sa main n'a rien pu prendre... et voilà qu'il pleure ! Pauvre chéri, ne te désole pas ainsi ! Tout ce que l'on approche, hélas! ne se rend pas !

Et, comme toi, nous autres aussi, félibres, quand s'illuminent nos rêves, nous aurions le droit de pleurer devant les miroirs qui nous sourient.

CHRONIQUE

La Réunion de la Maintenance de Provence, à Tourves.

Le 20 octobre dernier, tandis que les Félibres languedociens fêtaient à Alais un de leurs précurseurs, le marquis de La Fare, la Maintenance de Provence se réunissait à Tourves (Var), en l'honneur d'un autre ancêtre, le docteur J.-J.-L. d'Astros, l'auteur de *Mèste Jan e soun ai*, du *Sermoun en prouvèrbi* et de tant d'autres jolies fantaisies populaires.

Il est à croire que le bon Dieu ne voyait pas d'un bon œil cette fête à la gloire d'un membre de la *maufatano counfrarié* des médecins, car, à leur arrivée à Tourves, les Félibres furent assaillis par une ondée et toute la sainte journée le ciel resta voilé de nuages gris. La famille d'Astros avait fait dire à la mémoire de ses ancêtres, le poète et le cardinal, — deux frères, — une messe durant laquelle M. l'abbé Béguin, de Brignoles, avait prononcé un sermon provençal à l'intention des Félibres, — Sermon que nous regrettons de n'avoir pu entendre : l'homme propose et le chemin de fer dispose.

A dix heures, descendait du train une troupe joyeuse et chantante : Pin y Soler, Monné, Bourreilly, Tavan, J. Chevalier, A. Gautier, Louis Bon, Auguste Giry, le docteur Rey, etc... avec le jeune M. Louis Agier, un enfant de douze ans qui promet un Provençal *de la bono*. Les arrivants sont rassemblés par MM. Guisol, Huot, Majoullier, ainsi que la plus grande partie de la population. Le cortège se forme sous la pluie, derrière quatre *bachas* (gros tambourins) qui battent un appel du *fió de Diéu*. A l'entrée de Tourves, nous rencontrons le maire, un bon vieux à lunettes, à la longue barbe, qui, se fiant au programme lequel ordonnait tout à la bonne flanquette, relève tranquillement ses culottes de velours, tandis qu'on lui présente Syndic et Secrétaire.

Ce n'est pas sans peine que nous arrivons devant la maison natale d'Astros, où doit s'inaugurer la plaque commémorative. La rue, — pas trop large, — est pleine de monde. Mais suffit... Après les présentations à la famille d'Astros, le syndic, J. Huot, demande au maire la permission de tenir, en ville de Tourves, les assises de la Maintenance.

Le maire, dans un galant discours provençal, donne cette autorisation. Il nous confie, pour la journée, le gouvernement de la ville, certain qu'il sera bien

placé. Là-dessus, les tambourinaires d'Aubagne, conduits par les maîtres Sicard et Ernest Couve, arrivent avec leurs tambourins enrubannés suivant la tradition locale, et jouent leurs plus beaux airs, tandis qu'on découvre la plaque, une luisante plaque de marbre noir portant en lettres d'or :

EICI NEISSÉ EN 1780

J.-J.-L. D'ASTROS

Pouèto prouvençau

A sa Memòri. — La Mantenenço felibrenco de Prouvènço
20 d'óutobre de 1889

Puis on se débande à sa guise, jusqu'au banquet, pendant que les Félibres tiennent, dans une salle de l'*aubergarié de Sant-Jaque*, la séance privée pour le règlement des comptes de 1888-89 et la réception des nouveaux *mainteneurs*.

Les voici :

De l'Ecole du Lion (Arles) : Baron du Roure, cabiscol ; MM. Louis Bon, Hippolyte Cornillon, Armand Dauphin, Henry Dayre, docteur Albert Delon, Marius Dieudonné, Marius Huart, Nicolas Jouve, Firmin Martin, Alfred Mistral, Aimé Nivière, Paul Plence, Félix Rey, Rivas aîné, Dominique Roman, Louis Roux, Joseph Sauvaire, Paul Watton, conseiller Émile Fassin.

De l'Ecole de Lérins (Cannes) : M. l'abbé J.-F. Ardisson ; MM. Astoin, l'abbé Faissole, Manne, Marius Martichon, Albert Massière, Gaston Otzemberger, J.-B. Pachiaudi, G. Trottebas.

De l'Ecole du Var : MM. Menut (de Saint-Maximin), Roure fils (de Cuers), Aug. Aubert (de Rougiers), l'abbé M. Davin (de Brignoles), l'abbé Gibelin (de Brignoles), l'abbé Pons (de Tourves). Fernand Hauser (de Toulon).

De l'Ecole de la Mer (Marseille) : MM. Pierre Gay, Capry, Chevalier, docteur Sextius Honorat, Béraud, Terral, pasteur Monod.

De l'Ecole de Florège (Avignon) : MM. Ange Silvestre, Léon Trastour, Louis Dupuy, Folco de Baroncelli-Javons, docteur Philippe Rey, Fruchier (de Carpentras), François Jouveau (de Caumont), Firmin Sauvan (de Sorgues).

De diverses Ecoles : MM. Pierre de Bouchaud (de Lyon), Jules Cassini (de Manosque), P. Chailan et Barrême (d'Aix), Gustave Canton (de Mezel), Perret (d'Eyguières), Alphonse Martin (de Jonquières), H. Goudareau (de Sainte-Salle), l'abbé Bongarçon (de Forcalquier), Charles Maurras et Hugues (des Martigues).

Sextius Michel, président du Félibrige de Paris,
Guillaume Guizot, du Collège de France.

Enfin, à midi, tout le monde se retrouva au banquet, dans une galante assemblée de dames et de jeunes filles. On était quatre-vingts attablés, un peu serrés, peut-être ; mais il est bon aux Félibres de se sentir les coudes... Au dessert, Couve et ses tambourinaires viennent nous toucher l'aubade et avec eux Tourvens et Tourvenques, véritable invasion. Nous en avons jusque sur les épaules. Alors partent brindes et chansons. Huot chante la *Coupe ;* Marin chante *lou vin dóu Bastidoun ;* M. le docteur d'Astros remercie en provençal Félibres et Tourvens, de l'hommage rendu à la mémoire de son père ; M. Blanc, grand vicaire de l'évêque de Fréjus, lit des vers provençaux ; Jean Monné, lit le discours de d'Astros à la première réunion des Félibres (alors les *troubaire*, 1853) ; Couve remercie les organisateurs de la fête, au nom des tambourinaires ; Tavan brinde aux ancêtres ; le docteur Honnorat à d'Astros, médecin. Puis parlent l'abbé Spariat, le docteur Cougit, Sabattier d'Aix, Marius Bourrelly, Gay, enfin, Paulin Guisol, qui eut le premier l'initiative de la solennité.

Jean Monné donne lecture des télégrammes.

Enfin, à quatre heures, nous montons sur le plateau du château de Valbelle où s'organise une merveilleuse farandole qui tourne, tourne, au son des tambourins que rien ne peut lasser.

Mais la nuit descend. Aussi chacun se dirige vers la chapelle de Saint-Pierre où doit se tenir la séance des Jeux Floraux par permission expresse de Mgr l'évêque. Après le discours du syndic et le rapport sur le concours, le secrétaire de la Maintenance donne lecture du Palmarès.

Les Tourvens arrivent en foule ; la parole est donnée aux poètes. Tavan, à la demande générale, dit *li Frisoun de Marieto*, l'abbé Spariat *Ma Cardelino*, Bourrelly *Lou batisme de Tourve*, etc...

La séance est levée. On se rend au feu d'artifice, tiré par Joseph Ponet de Gréasque. Sa pièce finale, l'Étoile Félibréenne aux sept rayons, portant au centre ces mots : *Tourves à d'Astros*, est applaudie longtemps.

Em' aco bello finido !

MAURICE RAIMBAULT.

*
* *

La Sainte-Estelle de 1899 aura lieu à Cannes. La date (mars ou avril) n'est pas encore fixée, mais le programme des fêtes, proposé par le cabiscol de *l'Escolo de Lerin*, et la municipalité de Cannes, a été adopté par le Capoulié.

Le Jeux Floraux de la Maintenance de Provence s'y tiendront également. Ces fêtes — qui promettent de dépasser en éclat toutes les précédentes, — dureront trois jours.

Le programme a été publié au long en trois articles du *Littoral de Cannes*

(juillet) et dans le bulletin provençal *Lou Félibrige* (n° d'août). Nous nous bornerons à le résumer, en attendant le règlement définitif.

Ont été nommés présidents d'honneur :

S. M. Don Pedro d'Alcantara ; S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie ; Mademoiselle Thérèse Roumanille, reine du Félibrige.

MM. Joseph Roumanille, Capoulié du Félibrige ;
Frédéric Mistral, Capoulié honoraire ;
Arsène Henry, préfet des Alpes-Maritimes ;
Bonini, sous-préfet de Grasse ;
Gazagnaire, maire de Cannes ;
Paul Mariéton, chancelier du Félibrige ;
A. L. Sardou, ancien cabiscol de l'Ecole niçoise *de Bellanda*.

Les présidents effectifs sont :

MM. Stephen Liégeard, président de la Société littéraire de Cannes ;
F. Mouton, cabiscol de l'*Escolo de Lerins*.

Le premier jour (samedi) : réception des félibres par la municipalité, les sociétés littéraires et les musiques de la région.

Le dimanche : bataille des fleurs ; cavalcade et cortège historique de la Reine Jeanne de Naples et de Provence (qui institua son *Ordre du Saint-Esprit* à Cannes) ; soirée à l'Hôtel-de-Ville. Bal populaire provençal sur les Allées.

Le lundi : à 9 heures et demie du matin, *cour d'amour* et séance des Jeux Floraux de la Maintenance, sous la tente municipale au jardin public ; à 11 heures et demie, départ pour l'île Saint-Honorat où aura lieu le banquet de Sainte-Estelle, discours du Capoulié, chant de la Coupe (*brindarié*) ; à 5 heures, retour à Cannes, illuminations de la ville ; à 10 heures, réception au Cercle nautique.

L'ordre sera assuré par la troupe et la gendarmerie à cheval ; des logements seront réservés aux félibres inscrits. — La compagnie P.-L.-M. établira des trains à prix réduits pour la durée des fêtes.

Et pour finir, avec notre ami Jean Monné : « *Vaqui coume se manifestara l'an que vèn, pèr la glorificacioun de la nacioun prouvençalo !... Renara quau voudra : li festo de l'an que vèn se fara e se n'en fara d'autro enca plus bello, e li felibre qu'an la fe dins l'avent, an qu'a faire coume i a mai de trento an que se fai :*

E leissa brama li machoto,
E leissa faire lou bon Diéu!

***

Théatre provençal. — Les pastorales ont eu, l'hiver dernier, leur grand succès habituel. Citons : A Marseille, celle d'Antoine Maurel ; au théâtre d'Arles, celle d'A. Perret, d'Eyguières ; au Petit Séminaire d'Aix, celle de MM. Abeau et Chave ; à l'*Eden* de la même ville, celle de L. Sacco ; en Avignon, *Glaude*, de M. l'abbé Bernard, et une autre au théâtre des Variétés ; à Saint-Rémy, celle du P. Xavier de Fourvières, etc.

A Marseille, l'*Eden-Théâtre* a donné, en janvier aussi, trois comédies du vieux répertoire : *Lei banc dei pescarié*, de Guillaume, *Maniclo*, de Pelabon et *Mise galineto* de Carvin.

A Cournon-Terral (Hérault), MM. P. Bastide de Clausel et A. Rottner, ont fait représenter *Lalio*, comédie en prose et en quatre actes. L'*Occitania* (n° de juillet 1889) a publié *Lou testamen d'un sarra-piastras*, comédie en vers, représentée à Montpellier en 1881.

Mentionnons les succès croissants du théâtre de *Chichois* qui va de ville en ville, répandant les comédies, les farces populaires.

Un généreux Félibre de Marseille, M. Auguste Thunin, vient de fonder deux prix : la *Cassie d'argent* et la *Cassie d'or* qui seront décernés tous les ans dans le concours de la Maintenance de Provence, aux deux meilleures pièces de théâtre, en provençal ou en languedocien.

Le Félibre Gavaudan, de Sorgues, compositeur, vient d'achever la musique d'un opéra provençal de J.-B. Gaut : *L'amour en gàbi*. Les mêmes auteurs avaient fait jouer, en 1882, un premier ouvrage : *Lou mau d'amour* avec succès.

Un autre opéra provençal : *La bello Magalouno*, paroles de MM. Bourrely et Alphonse Michel, musique de M. F..., sera joué prochainement à Marseille.

***

L'École félibréenne d'Arles. — L'abondance des matières de notre dernier fascicule ne nous a pas permis de parler, comme nous voulions, de la resplendissante et populaire Sainte-Estelle de Montmajour. L'*Ecole du Lion*, dont nous avons salué la bienvenue l'an dernier, s'y manifestait pour la première fois. Mais mieux vaut traduire deux passages de la *Crounico felibrenco* officielle de l'Armana, qui vient de lui rendre témoignage : « En Arles, il faut le dire ici, s'était élevé dans le courant de l'année un nouvel essaim de mainteneurs de la langue, et grâce au zèle de quelques dévoués, tels que H. Cornillon, A. Dauphin, H. Dayre, N. Jouve, l'*Ecole du Lion* s'était constituée, prenant pour cabiscol, M. le baron Scipion du Roure. Les Fé-

libres arlésiens, pour recevoir leurs frères, avaient donc tout préparé à merveille. Les tables étaient dressées en plein air, sous des tentes. L'une d'elles portait la statue de *Mirèio*, œuvre de Dieudonné, le sculpteur d'Arles ; M. Anatole Cartier faisait lui-même les honneurs de son palais des Moines ; au grand soleil de mai, dans le ciel limpide et bleu, flottait la bannière d'Arles avec sa devise : *Ab ira Leonis!* et là-bas, au milieu de son territoire immense, on voyait sommeiller la cité constantinienne.

« Et la joie de Dieu, la vieille joie provençale ouvrait tous les cœurs, et les bons Arlésiens chantaient :

O gai troubaire
Que venes vesita
Vòsti counfraire,
Dins l'antico ciéuta,
Eïci sus Mount-Majour,
L'espectaclous sejour,
A vòstis arpo d'or
Mesclan nòstis acord ! »

On a lu plus haut la liste des membres nouvellement inscrits de l'*Escolo dóu Lioun*. Adressons ici un remerciement aux vaillants journaux d'Arles, *Le Forum* et l'*Homme de bronze*, pour leur active propagande félibréenne. Chacun de leurs numéros nous apporte une gerbe d'excellents vers, signés Firmin Maritan, Louis Bon, Eyssette, etc., et de charmantes chroniques, fantaisies ou études provençales, de MM. Adrien Frissant (qui défend vaillamment la Cause dans *Hyères-journal* et d'autres excellentes gazettes littéraires du Midi), Hermann d'Arlatan, Hippolyte Cornillon, etc...

M. le baron du Roure, le cabiscol d'Arles, pour prouver aussi sa fidélité à l'Étoile, vient de fonder une *Revue historique de Provence*, mensuelle (Aix, Remondet-Aubin, éditeur), à qui nous nous bornerons aujourd'hui à souhaiter la bienvenue.

*
* *

Une *commission de Jacques-le-Conquérant* a été instituée à Montpellier pour préparer l'inauguration de la statue du plus glorieux enfant de la cité languedocienne, et les Jeux Floraux latins de 1890 qui coïncideront.

Elle s'est réunie en félibrée, le 28 juillet, au château de Lengaran, sous la présidence de Frédéric Donnadieu, syndic du Languedoc.

*
* *

Les Félibres de Paris se sont réunis, le mercredi 7 août, en l'honneur de

Mistral. Après un banquet de quarante couverts, auquel assistaient les majoraux Paul Arène et Maurice Faure, le chancelier Paul Mariéton, les mainteneurs Pierre Laffite, Albert Tournier, Charles Maurras, Jules Bonnet, Élie Fourès, Plantier, Raoul Gineste, etc..., une fête littéraire a commencé où Mistral a lu un acte de la *Rèino Jano*, son nouvel ouvrage : la *traversée de Naples à Marseille*. Toute l'assemblée reprenait au refrain le chœur des galériens :

Castèu o noun castèu, fasèn coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro !

La soirée se prolongea passé minuit. Près de cent auditeurs. On entendit, après Mistral, des vers de MM. J. Gayda et Moréas, une allocution de M. Louis Caire, inspecteur primaire, sur « le provençal à l'école », et, pour finir, le tragédien Jean-Paul Mounet, dans l'*Expiation* d'Hugo et la *Mort d'Anteo*, un magnifique poème rouergat à peu près inédit, que le grand artiste méridional a cependant fait légendaire, par sa mimique merveilleuse. Nous le publierons : il est tiré d'une brochure rarissisme : *Ley Tastounements d'un avuglé*, par Ch.-P.-A. Garrau (Bordeaux, 1838).

*
* *

Le programme des cours de la faculté catholique de Lyon désigne le docteur J. Condamin, professeur de littérature étrangère, comme devant expliquer « *Calendau*, poème provençal, par Frédéric Mistral » durant l'exercice 1889-90. Les universités allemandes ne seront plus les seules à rendre à la littérature provençale le haut témoignage de l'enseignement public.

*
* *

Un éminent lettré allemand, M. August Bertuch, vient d'achever une version ryhtmée de *Nerto*, qui suit scrupuleusement le poème original. Nous avons demandé à la félibresse *Dono Andriano*, juge très compétent des lettres étrangères, son opinion sur l'œuvre nouvelle. On nous saura gré de la publier ici :

« Cette traduction est magnifique, sincère, *vraie* jusqu'à l'étonnement... Je crois que *Nerto* sera très bien accueillie en Allemagne ; c'est un poème du moyen âge, qui joint aux légendes et aux superstitions de cette époque une couleur historique et un parfum suave de poésie ; les chants de la *Nonne* et de l'*Ange* sont d'un lyrisme émouvant ; l'Allemagne est plus faite pour en goûter les charmes que nous qui sommes moins *vierge* et beaucoup trop gâtés par les décadences de notre littérature... Toute cette traduction est heureuse

et fidèle. C'est pour moi un sentiment indéfinissable que celui d'entendre cet élégant provençal travesti sous la robe classique de la poésie allemande et à chaque ligne, je m'émerveille de l'ingéniosité de ces dons de l'auteur qui lui permettent d'assouplir son rude idiome aux contours arrondis, moelleux et sonores de ce parler méridional. »

Nous souhaitons le meilleur succès à la toute prochaine publication de M. Auguste Bertuch.

*
* *

Quatre distinctions accordées à des mainteneurs du Félibrige, qui réjouiront tous nos lecteurs :

Ont été nommés chevaliers de la légion d'honneur : M. Noel Blache, le romancier provençaliste du cap Brun, président du Conseil Général du Var, et M. Mounet-Sully, l'illustre tragédien. (C'est le premier artiste dramatique français décoré *à titre de services exceptionnels.*)

Le comte de Pontevès-Sabran a reçu les palmes d'officier d'académie et M. L. Constans la croix de chevalier d'Isabelle-la-Catholique, pour leurs récentes publications.

*
* *

D'un *Courrier littéraire* de M. Augustin Filon à la *Revue bleue* (28 novembre), consacré aux *Iles d'or* de Mistral, aux *Contes provençaux* (de la Nouvelle Bibliothèque populaire) et aux *Marseillais* de M. Bertin, nous détachons les deux courts fragments qui suivent :

Voici comment je m'y prends, profane, pour déguster Mistral. Je lis d'abord le texte tout bas, en le comparant à la traduction, afin d'être sûr d'en posséder parfaitement le sens. Je le relis une seconde fois afin de m'arrêter aux grâces de sentiment et aux gentillesses d'expression qui sont la marque du poète. Enfin je relis encore les vers tout haut, afin de faire chanter toutes ces syllabes sonores et d'en goûter, de mon mieux, la musique. Puis j'y rêve encore, je rumine cette poésie, j'en savoure le bouquet délicat, je hume le parfum resté au fond du verre.

Aussi je garde mon impression finale. *La Mort du Moissonneur* me laisse dans la pensée un tableau d'une harmonie virgilienne. Dans *l'Arlésienne*, ce qui se prolonge en moi, c'est l'écho de ce joli rire, coquettement et élégamment cynique, de la belle fille d'Arles pour laquelle soupire le grand *Emperaire Rouman*... (*citation.*)

Ce qui me charme dans la *Tour de Barbentane*, c'est de voir la riche floraison poétique qui s'enroule autour d'un vers, ramené au commencement de chaque strophe. Et ce vers n'est rien que la simple ligne initiale d'une vieille inscription gothique, qui a fait rêver le poète. A force de contempler avec lui ce fragment du passé, je tombe dans une langueur pieuse et recueillie; j'éprouve l'émotion particulière aux ruines où l'on est seul avec les morts, caressé, enveloppé de leur présence impalpable, si étrangement douce. Puis une autre pièce, *lou Bistimen*, m'apporte une autre sensation : le rythme, délicieusement endormant, des flots, le balancement éternel de la barque sur l'eau, avec les aventures et la vie errante des gens de mer. Le lumineux relief des formes n'ôte rien au vague de l'impression, à cet adorable je ne sais quoi qu'on doit trouver au fond de toute vraie poésie. Car Mistral est un poète complet, poète par le son et par l'image, poète-peintre et poète-musicien. Dans son œuvre, si vaste, vous ne trouverez ni un mot abstrait ni une fausse note.

Passion, gaieté, mélancolie, amour et colère, le clavier humain est là tout entier... »

Et M. A. Filon conclut, en réservant au poète des *Iles d'or* « sa place au premier rang de nos gloires nationales ».

Nous avons pensé qu'il agréerait à nos lecteurs de savoir quelle opinion de la poésie provençale professe le maître conteur d'*Amours anglais*, qui est aussi un historien savant des lettres britanniques, c'est-à-dire des moins suspects en fait de méridionalisme.

⁂

Les quatre soussignés, félibres de l'*Escolo de la Mar*, nous communiquent la lettre suivante :

Marseille, le 17 novembre 1889.

A M. Lucien Menvielle, Rédacteur du *Petit Provençal*,

En annonçant l'apparition de l'*Armana marsihés*, vous semblez croire à un schisme dans le Félibrige. Nous ignorons si certains collaborateurs de cette œuvre ont eu quelque idée de scission ; quant à nous qui y avons participé, nous entendons bien rester fidèles à l'orthodoxie félibréenne ; et d'ailleurs on n'a jamais traité de schismatiques, nos confrères Gaut, Vidal, de Berluc, et tant d'autres que leur fidélité aux dialectes locaux n'a pas empêchés d'entrer au *Consistoire*. Nous ne pensons pas que le directeur de cette publication, notre ami Marin, ait pu avoir l'idée que vous émettez puisque cette année justement, il a admis, pour la première fois, le dialecte rhodanien.

Quoi qu'il en soit, complètement étrangers à la *cuisine* de l'*Armana marsihés*, nous entendons bien ne prendre la responsabilité que des articles par nous signés.

Comptant, monsieur le rédacteur, que vous voudrez bien insérer dans votre journal cette rectification, à laquelle nous tenons beaucoup, nous vous prions d'agréer nos confraternelles salutations.

Alph. Michel (*Miquèu de Mourmeiroun*), Louis Astruc, M. Raimbault (*Bello-Esquino*, Dr S. Honnorat.

⁂

Notre collaborateur Charles Maurras a publié, dans la *Revue indépendante* de juin et juillet, deux articles très modernistes, très chaleureux aussi, sur *Théodore Aubanel*. Nous pensons agréer à nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui le préambule de cette remarquable « description » sur laquelle nous aurons à revenir :

En Théodore Aubanel les félibres vénèrent une personne de la Trinité créatrice qui les a engendrés ; les amoureux l'adorent d'avoir été si pénétrant conseiller de leurs peines. Mais les analystes doivent surtout considérer en lui ce cas surprenant d'un poète mort jeune à cinquante-sept ans.

Presque tous les artistes (Hugo, Corneille, Lamartine) commencent par mener une jeunesse de fantaisie et de volagerie vagabondes ; ils caressent la croupe

de toutes les Chimères qui bondissent vers eux de l'océan du rêve. Mais l'âge leur inspire tôt ou tard un choix entre les idées chères ; ils en agrippent une, se l'approprient, s'unissent à elle par une espèce de mariage qui ne rompt plus. Aubanel put échapper à cette monogamie littéraire. A vingt ans, il n'aimait pas l'amour plus passionnément qu'à cinquante et il ne s'est pas montré plus fervent catholique à cinquante ans qu'à vingt. Dans ses deux recueils publiés à un quart de siècle d'intervalle, il ne varie point de complexion : même horreur de la laideur, de la nuit, du mal, du diable, du bourgeois, de l'antifélibre ; même adoration de la Provence, de l'art éternel, du bon Dieu, de la femme. Son œuvre n'exprime pas de préférence exclusive pour une sorte d'amour ni pour un genre de vie. Elle hésite entre terre et ciel, comme l'île de Gulliver.

L'histoire de cette instabilité serait admirable à écrire, mais il faudrait connaître instants par instants la vie d'Aubanel. J'essaierai plutôt de retrouver le rythme et la loi de ses oscillations. Je ne sais pas combien de fois il se lassa des amitiés passagères et cria vers Dieu de fatigue et d'espoir déçu : mais je puis indiquer par quelle gradation mentale il s'élevait de son paganisme naturel à l'idéalisme catholique et platonicien : comment de l'amour d'une femme et des tristesses y contenues, Aubanel se reposait en d'autres affections et, n'y trouvant que l'uniforme dégoût, se rejetait enfin dans les passions intellectuelles : religion, art, rêve esthétique... Et tels sont, en effet, les refuges tout indiqués au sortir des mésaventures de cœur.

*
* *

La Terre provençale, *journal de route*, par Paul Mariéton, un vol. in-18 de 530 pages, ne paraîtra que le 10 janvier chez Lemerre, à Paris,

*
* *

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, des publications de *la Cigalo d'or*, l'excellent journal félibréen d'avant-garde, fondé à Montpellier en avril dernier, par Louis Roumieux, assisté d'Albert Arnavielle et d'Alcide Blavet. Nous ne saurions trop applaudir au succès populaire obtenu par ces vaillants amis pour leur ardente propagande en Languedoc. Ils en ont déjà recueilli de belles palmes, à leur double fête de Lafare-Alès et de J.-B. Dumas, une manifestation plus régionaliste qu'officielle comme on en a trop peu vu.

*
* *

Nous adressons mille excuses à nos lecteurs pour le retard de ce fascicule. Celui de novembre-décembre est sous presse : il va paraître incessamment.

Émile Colin — Imp. de Lagny *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

LE LITTORAL DE PROVENCE

DANS L'HISTOIRE

LES LIGURES. — LES GRECS. — LES ROMAINS. — LES SARRAZINS. — MARINS PROVENÇAUX. — NAPOLÉON EN PROVENCE. — PROVENÇALISME DU LITTORAL. — THÉATRE PROVENÇAL.

(*Extrait de la* TERRE PROVENÇALE, *3e partie, chap.* IX.)

La Corniche, 28 avril 1889

Je laisse Monaco par un beau jour clair qui fait prodigieuse cette Corniche de la mer provençale; je rentre tout droit à Marseille. Je veux, cependant, ne pas quitter ce littoral sans résumer à traits rapides, devant quelques monuments du passé, les grandes dates de son histoire, relatives à l'histoire générale des Provençaux.

Nous trouverons plus d'une illustre ruine pour nous en donner l'occasion. Là-haut, à La Turbie, est le Trophée d'Auguste, décombres orgueilleux, première étape de la route française. Ce monument célébrait la suprême défaite des Liguriens, de leurs tribus des Alpes-Maritimes. Il attestait pour l'avenir la conquête définitive de la *Province* par les armées latines. Sur la frontière, désormais effacée, de la Gaule et de l'Italie (1), il disait le triomphe de Rome et faisait présager l'Empire pour le dernier triomphateur.

Ces Ligures, dont Auguste venait de soumettre les dernières peuplades, au moment où les autres rêvaient de s'affranchir, avaient constitué la première nationalité historique de Provence. D'origine asiatique peut-être, en tout cas fort anciens, ils occupaient, entre les Celtes et les Ibères (2), leurs voisins et leurs

(1) *Alpe summa: huc usque Italia, ab hinc Gallia* (Itinéraire d'Antonin), — le point le plus élevé de la route ligurienne, d'après les contemporains.

(2) Les Ibères venaient-ils d'Amérique, après une première immigration des Atlantes?... Étaient-ils aussi dissemblables des Celtes, que le veut l'opinion courante?... Pour se prononcer sur toutes les questions relatives à ces peuples, le mieux est d'attendre de plus complètes informations des savants. Ils renouvellent pour le moment l'exemple des géographes anciens, en se contredisant sur les points essentiels.

M. d'Arbois de Jubainville, qui a exposé la plupart des opinions reçues (*Les Premiers habitants de l'Europe*, 2e éd., 1889), confesse, lui aussi, de telles indécisions...

Les affirmations de Fréret et de G. de Humboldt sur les sources ibères et très lointaines de l'Euskarien, ont trouvé un contradicteur véhément dans M. Bladé (*Études sur l'origine des Basques*, 1869). M. Luchaire a avancé plus tard, contre l'opinion commune, que les anciens Aquitains étaient des Basques ou, si l'on veut, des Ibères (*De lingua aquitanica*, 1877)...

Demain, M. Podhorsky, un maître trop peu connu, soutiendra une thèse qui paraît concluante contre l'aryanisme du celtique. Il a trouvé, dans le gallois, trois mille mots tout à fait turaniens (existant en chinois). Il prouvera que les suffixes du celtique y sont analysables, existant *da se* comme racines significatives.

ennemis, un territoire qui s'étendait des Pyrénées aux Alpes, sur le littoral, — à l'époque assignée pour la fondation de Marseille (590 ou 600). On fixe à cette date leur première apparition dans l'histoire. Mais on estime que ce peuple s'était déjà divisé en deux grands rameaux : les Ligures (originairement *Liguses*) et les Sicules.

Les premiers étaient maîtres sans doute de la Gaule méridionale (Provence et Languedoc), de la Catalogne et de l'Italie du Nord (Lombardie et Piémont) (1) ; les seconds, du reste de l'Italie, — jusqu'au jour où ils en furent chassés et relégués en Sicile par les Ombro-Latins.

Les Ligures, on peut donc l'affirmer, s'étendaient encore, au septième ou huitième siècle avant J.-C., depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno, sur la côte méditerranéenne. Les voyageurs anciens les distinguèrent plus tard, quand ils commencèrent à se mêler avec leurs voisins, en Ibéro-Ligures, Celto-Ligures et Ligures proprement dits. Nous ne nous occuperons pas de ceux-ci, les premiers vaincus des Romains (163 av. J.-C.) : ils ont gardé leur nom jusqu'au sixième siècle de notre ère, quand ils firent place aux Lombards.

Les Ibéro-Ligures, établis sur le littoral, du Xucar espagnol à l'embouchure du Rhône, et qui atteignaient, au nord-ouest, à la jonction des Cévennes avec les Pyrénées, ont laissé le souvenir de trois familles, les *Bébrykes*, les *Sordes* et les *Élésykes*. Ces derniers s'étendaient jusqu'au Rhône ; peut-être ont-ils fondé Nîmes et Narbonne.

Les Celto-Ligures qui nous occupent allaient du Rhône aux Alpes. Trois tribus principales les distinguaient : les *Salyens* (établis entre la mer, le Rhône, la Durance et le Var : le futur comté de basse-Provence), qui avaient pour villes la primitive Massalia, Arles, Tarascon et peut-être Glanum, le Saint-Rémi moderne ; les *Cavares*, futurs comtadins, qui avaient pour chef-lieu Avignon ; et les *Voconces*, dont l'état correspondait en grande partie au Forcalquérois ou comté de haute-Provence, et au Dauphiné rhodanien.

Les historiens nationaux affectent de rapprocher les Galls du grand peuple Ligure, pour faire remonter plus haut l'unité de la France. Cependant, la race, la langue, les mœurs, le costume lui-même, tout les distinguait. Les Ligures forment un peuple indépendant durant les longs siècles antiques, à en croire tous les géographes grecs et romains. Ils les distinguent déjà sous le nom générique de *Ligyens*, l'équivalent d'harmonieux (2). Le système fédératif existait si bien

(1) M. Podhorsky, jetant les bases d'un dictionnaire préhistorique, c'est-à-dire comprenant tous les termes qui ne peuvent rentrer dans l'une des trois langues chinoise, sanscrite et égyptienne (auxquelles tous les mots aryens et turaniens sont réductibles), a trouvé deux cents mots ligures dans le poème catalan de Verdaguer, l'*Atlantide*, et leurs équivalents dans une version provençale du même ouvrage. Ces radicaux n'ont pas la moindre affinité avec aucune des langues vivantes ou mortes connues. Catalans et Provençaux étaient donc un même peuple, aux temps préhistoriques. Ils le sont redevenus deux mille ans plus tard, sous les Raymond-Bérenger. Les rapprochements de l'Histoire sont moins fortuits qu'on ne pense.

(Nous publierons ce catalogue précieux, avec une introduction de M. Podhorsky, dans le prochain numéro de la *Revue*).

(2) Platon fait dire à Socrate dans *Phèdre* « Venez, Muses, vous qu'on nomme Ligyes, soit à cause du caractère de vos chants, soit à cause des Lygiens, ce peuple si harmonieux. »

chez les Ligures qu'ils spécifiaient le sang gallique de trois tribus — sans doute conquises — qui leur appartenaient dans la région du Dauphiné (1).

Malgré les influences successives des Phéniciens et des Grecs, malgré le mélange des voisins Celtes et des colons romains, le type des Ligures s'est perpétué à travers les siècles. Ils étaient bruns et petits de taille, contrairement aux Gaulois; d'une complexion sèche et nerveuse qu'on pouvait rapprocher de celle des Grecs; sobres aussi et doués comme eux du génie maritime. Mais le brigandage convenait mieux que le commerce à leurs instincts aventureux. Pirates sur tous leurs rivages et jusqu'en Corse et en Sardaigne, grands chasseurs sur toutes leurs montagnes, mercenaires au compte des cités massaliotes et plus tard provinciaux insoumis des Romains, tel fut le libre peuple des Ligures.

Cet esprit d'aventure est le fond même de la race; il s'est magnifiquement formulé en Christophe Colomb et en Napoléon. A travers l'histoire de la Provence celto-ligure, maritime, on rencontre de nombreux témoins de cet atavisme d'indépendance et de courageuse témérité. C'est le fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean, un martégal, Gérard Tenque; c'est une suite d'armateurs fameux, de ce Niçois, Jean Galéan, qui vivait au quinzième siècle, à ce Georges Roux, de Marseille, qui déclarait la guerre aux Anglais, en 1740; puis les grands marins provençaux, tous les héros obscurs et légendaires des flottes de Toulon, jusqu'à Claude Forbin et Suffren; enfin Garibaldi, le dernier condottiere, un Provençal de Nice.

Avec de tels instincts, les Ligures ne paraissent pas avoir eu beaucoup le goût du négoce ni le sentiment de l'administration. C'est en quoi les Orientaux et les Romains complétèrent heureusement leur génie. Ouverts à tous les arts, à la musique en particulier, et sensibles aux délicatesses de la vie, de par cette finesse d'esprit qui les portait à la fourberie et à l'égoïsme (d'après Virgile et Claudien); artistes en un mot et profondément sensitifs, ils peuvent revendiquer la plus grande part d'initiation à ce que nous appelons l'esprit moderne. Une haute place était donnée à la femme dans leur société, à l'inverse du système gaulois qui l'asservissait, — en dehors du pays des Druides. La Ligurienne choisissait elle-même son époux: elle devenait l'égale de l'homme dans une communauté de travaux et de pensées. Les écrivains antiques, entre autres Posidonius et Strabon, Diodore de Sicile et Plutarque, rapportent maints traits d'héroïsme et de hauteur d'âme à sa louange. Entourée d'honneurs et de mystère, elle avait souvent un rôle d'arbitre dans les grandes querelles, dans les contestations guerrières. Annibal fut obligé de se soumettre à l'un de ces tribunaux. De cette révérence pour la femme devaient naître les sentiments chevaleresques, la poésie des troubadours (2).

(1) Amédée Thierry n'a pas pris tant de peine. Il partage la Gaule, d'après Strabon, et faussement, du reste, entre trois familles: 1° Ibérienne (Aquitains et Ligures). 2° Gauloise (Galls, Kymris, Belges). 3° Grecque-Ionienne. Cette dernière famille, qui n'a jamais fait partie de la Gaule, n'a exercé son influence — uniquement commerciale — qu'à Marseille et dans les ports marchands qu'elle a colonisés; on peut y adjoindre les Phéniciens, des sémites, premiers explorateurs du littoral. Donc, Celtes et Liguriens se partagèrent seuls et longtemps la Gaule, sans grand mélange de races, sans intérêts communs.

(2) On pourrait appuyer cette thèse avec des noms de grands soldats provençaux, héroïques, impétueux, comme Crillon et Masséna. — Celui-ci fut, par excellence, le

Toutes ces tendances profondes à l'égalité des âmes, à la liberté de la vie, à la fraternité des hommes, ont persisté sous l'alluvion des colonisateurs de l'Orient et des conquérants du Nord. C'est le vieil esprit ligure qui affranchira les communes de Provence et du Languedoc au douzième siècle. C'est le fond ligure du génie aquitain d'où sortira la chevalerie libérale devant la féodalité barbare, héritière des castes gauloises ; c'est lui qui, au nom d'un *Évangile de l'Amour*, se séparera de l'Eglise romaine, héritière de l'administration des Empereurs; qui luttera contre les envahisseurs du Nord, soutenu par les Provençaux, catholiques, mais solidaires de la race et de la civilisation; lui enfin qui, toujours épris de plus de liberté, protégera la Réforme et, devenu français, entraînera la Révolution.

Nous voilà loin des antiques Ligures, premiers Européens de l'histoire sur le rivage provençal, et nous n'avons pas dit la fin de leur indépendance. Elle prend sa source aux plus anciennes navigations des Asiatiques, de ces Phéniciens qui montrèrent la route aux Grecs de Phocée, lesquels appelèrent eux-mêmes les Romains, pour la protection de leurs colonies marseillaises. Du séjour des Phéniciens sur la côte, on n'a que peu de traces. La science estime qu'il faut leur attribuer le dieu *Lero* qui donna son nom à Lérins. Nous avons dit aussi la légende de l'Hercule tyrien et de ses grands travaux. Encore ne sait-on pas si la lutte d'Albion et de Bergion (?) appelé quelquefois Ligur, c'est-à-dire des indigènes de la montagne et du rivage, s'adressait à Melqarth ou à Héraclès, aux Phéniciens ou aux Grecs. Toujours est-il que les Phocéens de Marseille occupaient seuls quelques ports de la côte (Nice, Antibes, Olbia, Tauroentum, Agde, Empurias, etc.), quand pour les défendre ils appelèrent les Romains. On sait que Domitius Œnobarbus, vainqueur des Allobroges, poursuivit la conquête de la Ligurie (1), commencée par Sextius Calvinus, et l'établissement d'une province romaine, — établissement qu'assurèrent la défaite des Teutons par Marius et la victoire de César sur les Marseillais.

Cependant les Ligures des Alpes-Maritimes n'étaient pas tous soumis : Auguste acheva leur conquête et arrêta le mouvement de rébellion qui soulevait les indigènes de Provence. C'est pourquoi la première étape de son triomphe, qui allait aboutir au Pouvoir suprême, est cet orgueilleux monument de La Turbie, élevé entre Monaco Tyrienne, et Nice la victorieuse (Νικη), colonie phocéenne.

Cette Nice qui boit le soleil, si riche, si élégante, entre les blanches Alpes et l'indolent rivage, a souffert et bénéficié, comme ses voisines, des invasions antiques. Mais elle a été plus longtemps disputée par les conquérants barbares, plus souvent saccagée que toute autre, à travers les conflits des Angevins et des ducs de Savoie, des rois de France et des Impériaux. Dans ces alternatives, elle était restée provençale : Strabon la reconnaissait colonie marseillaise de droit, mais de fait du domaine de la Provincia ; le Moine des Iles d'Or l'appelle, au douzième siècle, de son surnom populaire : *Cap de Prouvènço* ; une chanson de volontaires, en 1792, dit : « *Qu'au port de Villefranche, — au fort Montauban,*

capitaine chevaleresque, parmi les rudes guerriers de l'épopée impériale. Chenavard m'a conté avoir vu, à l'Abbaye-aux-Bois, ce billet du héros d'Essling, à madame Récamier : « Daignez m'accorder un de vos rubans, il me favorisera la victoire. »

(1) Ses peuplades occupèrent plus longtemps la zone littorale que la région des montagnes. D. Œnobarbus passe pour n'avoir vaincu que les Gaulois. Les Ligures étaient déjà refoulés.

— *à Nice-la-Blanche, — on veut être Franc;* » puis elle donne le jour, ville française, à Masséna, ville sarde, à Garibaldi, mais toujours cité provençale; enfin, quand les deux grands Etats qui l'eurent tour à tour, la font libre de choisir ses maîtres, elle rejoint les Provençaux dans le sein de la grande France (1).

On m'a conté qu'une défiance existait dans le peuple montagnard de Provence, envers les populations du rivage, les plus raffinées, les premières civilisées. J'en ai trouvé quelques rares symptômes. Un proverbe est fréquent, répété d'ailleurs à Marseille et en Languedoc:

Gènt de marino :
Toucas li la man, viras li l'esquino.

Je croirais plutôt à l'antipathie traditionnelle du terrien pour l'homme de mer. Mais pourquoi les gens de Grasse, de Vence, déclarent-ils les Cannois « infidèles en amitié ? » Pourquoi se méfient-ils du sang maritime, de Nice à Fréjus ?... Ils le qualifient parfois d'italien, voulant dire alors une injure, car celui-ci, pour eux, est l'ennemi héréditaire, la race dégénérée, sans enthousiasme et sans foi.

Mais toute cette côte de Provence appartient-elle encore aux Provençaux ? On en douterait, à compter les progrès de l'étranger sur l'antique domaine celto-ligure. De Menton à Cannes, le Russe et l'Anglais répandent avec profusion leurs richesses et leurs malades...

Plus un seul de ces petits villages, tranquilles dans la paix de leur calanque ignorée, qui n'ait son hôtel luxueux, sa maison de convalescence, le classique *sanatorium* dont on a dit la légende touchante (2). Ce climat, qui fait si bien vivre, empêche de penser. Elle est trop molle, l'arène d'or où vient mourir la vague bleue. L'âme s'y perd en rêveries. On y souhaite la vie de ces pieux solitaires qu'on rencontra un soir engourdis dans leur songe, sur quelque falaise perdue d'Orient. Dans un bien être d'indifférence, ils suivaient le déclin de leur vie au nirvâna mélancolique. Toute la poésie du monde était pour eux dans cette ivresse. Faut-il donc tant agir pour être heureux ?...

(1) « La nationalité d'un peuple, disait Cavour (2 mars 1860), ne se constate point par des arguments philosophiques ni par des recherches de savants. C'est un fait qui appartient au sens commun, que chacun peut apprécier. Nos Etats, messieurs, comptent deux villes de Nice : l'une en Piémont, qu'on appelle Nice-de-Montferrat, l'autre au bord de la mer, et que nous, dans notre jeunesse au moins, nous avons été habitués à nommer *Nice-en-Provence*. J'ai habité Nice; j'y ai reçu une grande quantité de lettres dont la suscription portait : Nice-en-Provence. *Cette locution serait-elle devenue populaire, vulgaire, si Nice était une ville italienne?...* Mais quel est l'indice le plus concluant de la nationalité? C'est la langue. Le langage niçois n'a qu'une analogie lointaine avec l'italien; c'est à peu près celui de Marseille, de Toulon, de Grasse. Le changement d'idiome a lieu à Vintimille... Je ne conteste pas qu'à Nice les gens bien élevés savent l'italien; mais dans la vie ordinaire, c'est le provençal et le français qu'ils parlent... Rappelez-vous que, lorsque fut promulgué le code de Charles-Albert, le gouvernement en publia une *édition spéciale en français pour la ville de Nice.* » (*Discussions parlementaires.*)

Au cours de la même discussion, le Parlement italien entendit encore invoquer l'autorité du géographe Balbi de Venise (1850) : « Les pays qui forment l'Italie... sont d'abord le royaume sarde, à l'exception de la Savoie et de Nice... » et celle de l'illustre philologue et romaniste allemand Dietz qui place aussi à Vintimille la frontière extrême de l'Italie, pour déclarer Nice de langue provençale.

(2) Augustin Filon, *Amours anglais*

Voilà l'engourdissement de la Petite Afrique. J'envie les rochers blancs, sans verdure, de Cassis ou de Montredon, l'horizon sculptural des Alpilles.

Mais l'enivrement du golfe de Napoule au rivage embaumé est moins fort. Déjà la terre des parfums s'annonce. C'est la sirène au sourire immobile qui vous retient à ses lentes ondulations. Au-dessous de Grasse, jusqu'à la mer de Cannes, s'étale une plaine incomparable, où tous les fruits, toutes les fleurs du monde s'épanouissent à l'envi, capables de quatre et cinq maturités par an.

... Vau d'amour, palestino, encensié,
Ounte lou ro, la capitello,
D'ouliveiredo s'emmantello,
Ounte li femo, à canestello,
Meissounon jaussemin, tuberouso e rousié.

« ... Val d'amour, encensoir, terre promise, — où le roc, la hutte en pierres sèches, — de bois d'oliviers s'enveloppent, — où les femmes, à pleines corbeilles, — moissonnent les jasmins, les tubéreuses et les rosiers. »

(*Calendau*, ch. IV.)

Ce qui fait cette terre sans rivale, de Saint-Raphaël à Menton, c'est sa végétation africaine luxuriante,

Dans le décor glacé du Nord silencieux.

A Théoule, ce cadre lointain des neiges disparaît. De cette calanque isolée, on embrasse le plus harmonieux aspect de la baie de Cannes avec ses deux îles. Puis à droite et à gauche, en longeant les petits golfes bleus aux fins rochers d'ocre et d'argent, en franchissant les petits caps aux pinèdes aromatiques, on a, par échappées, tout l'éblouissement du Littoral.

Nous croyons l'avoir inventé, ce pays où fleurissent le *far-niente* et l'oranger ; mais la science nous donne chaque jour d'éclatants démentis : on a retrouvé *Pomponiana, Tauroentum* ; on exhumera *Olbia*, l'heureuse, et d'autres encore de ces petites villes de plaisir, dont le littoral étincelait au soleil, sous les premiers Empereurs, comme la baie de Naples.

Les barbares ont passé là... mais tout n'est pas ruine et deuil. Mille petites cités charmantes ou illustres, de toutes les époques, parsèment les rivages, les collines et jusqu'à ces montagnes qui dominent Grasse et Fayence. Tant de couleur devait susciter des peintres : Nice a Carle Vanloo ; Grasse a Fragonard ; Brignoles a les Parrocel, et là-haut sur l'Alpe durençole, Moustiers a son école de faïenciers fameux. Mais cette terre bénie a trouvé dans son poète un peintre incomparable, un miroir éclatant et fidèle dans *Calendal*. Toute la Provence de la mer, des Alpes, de l'Estérel, tout le jardin des Hespérides scintille éblouissant à travers les hauts faits du pêcheur de Cassis. Mistral souligne d'un trait d'or la plupart de ces lieux, célèbres par la gloire humaine, ou plus glorieux encore par l'œuvre de Dieu. Le génie est l'art des formules. Il a exprimé cette terre d'ivresse en une synthèse qu'on ne dépassera pas.

Reprenons avec lui le rivage à Théoule, d'où nous allons voir disparaître les îles de Lérins : « Les îles de Lérins, verte aigrette des flots, sortaient de la mer colorée ; — et d'Honorat, de Marguerite, sa sœur, les palmes fleuries ainsi que des arbres divins se mouvaient dans le clair. »

Avec lui, nous quittons ici « la côte renfrognée, ébréchée et rôtie de l'Estérel.

La mer, sirène aux yeux bleus, depuis cent mille ans, ou tout comme, lui palpe ses flancs de porphyre : mais toujours force lui est de reculer devant l'austère accueil du géant chevelu (1) »...

Quand nous revoyons le rivage, il se creuse pour former la petite rade d'Agay, « sauvage d'aspect, sanguinolente ; » il s'étale de nouveau devant Saint-Raphaël ; et nous le quittons encore pour traverser Fréjus. L'antique station maritime, le célèbre *Forum Julii* est aujourd'hui en plaine. Donnons un regard à son passé.

Fréjus fut le premier port de la *Provincia* et, selon l'ordre militaire, l'une des plus illustres cités du monde romain. Elle a été fondée par César au lendemain de la reddition de Marseille et pour l'humilier. Elle a été enrichie par Auguste, à qui elle dut sa suprême importance.

Il y eut, avant Fréjus, bien d'autres villes considérables dans la Provence romaine. — Aix (fondée en 163 par Sextius Calvinus), qui fut sa première capitale, Narbonne (créée par Fabius Maximus), cités uniquement romaines, étaient des chefs-lieux de pays à peine soumis. Toulouse et Nîmes, Arles et Marseille devaient rester longtemps gauloises ou grecques. Lyon (fondée en 41 par Plancus) ne data réellement que des Empereurs. Fréjus est la première de leurs fondations que les Romains aient jugée tout à fait digne de leurs armes et qui, du même coup qu'elle recevait sa colonie, ait entrevu toute sa grandeur.

Ce n'était qu'une ancienne bourgade commerciale des Phocéens, à l'embouchure de deux rivières, quand César y creusa un port. Auguste poursuivit l'œuvre et en fit le premier arsenal de l'Empire, le port militaire classique, au dire de Pline. Mais les Romains n'avaient pas le génie de la mer. Le créateur de Fréjus a négligé de compter avec les atterrissements de L'Argens, — que cessera de combattre le moyen-âge... La seule création romaine du littoral devait disparaître. Tous les ports des Phéniciens et des Grecs ont subsisté.

Néanmoins, Fréjus eut plus de gloire romaine qu'aucune des cités maritimes des Gaules. C'était la grande ville impériale de la côte, comme Marseille avait été la grande ville grecque. C'était aussi le port militaire opposé au port commercial, les deux génies antiques en présence. Et il est remarquable que ce dualisme se soit perpétué, sauf que Fréjus a été remplacée par Toulon.

Auguste fit élever à Fréjus un théâtre, des portiques, des thermes, un amphithéâtre pour douze mille spectateurs (2). Il lui fit le grand honneur d'envoyer dans son port les deux cents galères capturées sur l'armée d'Antoine à Actium. Ce port, on l'ignorerait, si la science n'en précisait les limites sur une étendue cultivée de 1,500 mètres, qui sépare aujourd'hui la ville de la mer.

Atque ubi portus erat siccum nunc littus et horti,

a dit le Chancelier de l'Hôpital dans une épître familière sur son voyage en Provence, citée par tous les historiens.

Quant aux monuments antiques, on en voit les vestiges autour de la ville, petite ville provinciale, très provençale aussi. Je me suis promené dans

(1) *Calendau*, ch. XII.

(2) M. Ch. Lenthéric a résumé excellemment, dans sa *Provence maritime*, les nombreux travaux des archéologues sur la topographie et les monuments de Fréjus. Il n'y a pas à y revenir.

ses ruines : l'amphithéâtre équivaut à la moitié de celui d'Arles; la porte d'Orée, qui faisait partie d'une galerie, est trop restaurée : près d'elle se balance un palmier beaucoup plus vénérable ; une riche végétation court dans ces débris épars. J'y ai vu les plus beaux micocouliers de Provence, des géants, à l'Entrée qui regarde Valescure. On passe par cet embryon de ville pour aller de l'antique *Forum Julii* à la jeune Saint-Raphaël. Mistral me lut le prologue de *Nerto* (le diable porte-pierre...) sur ce chemin, il y a sept ans. C'était au lendemain d'une Sainte-Estelle nombreuse et bruyante, à Saint-Raphaël ; nous nous rendions à une félibrée plus intime à Fréjus. Banquet littéraire et naïf, subtil et charmant, suivant l'usage de nos réunions provençales. Certaines cultures d'esprit, comme les plantes, sont indigènes. Je m'émerveillai de voir renaître le culte des Muses en ce lieu déshérité d'elles depuis quinze cents ans.

Fréjus fut, en effet, à son heure de gloire, comme un centre de bons esprits, un des premiers que Rome seule eût suscités en Gaule. On n'avait pas eu à lutter ici contre l'influence, le souvenir de premiers maîtres. L'humanisme était né pacifiquement de la colonie elle-même. Il en fut ainsi à Lyon.

A Fréjus naquirent le fameux acteur Roscius, le maître de Cicéron dans l'art déclamatoire ; le vertueux et solennel Agricola, beau-père de Tacite, le conquérant de la Grande-Bretagne; Cornélius Gallus, l'ami de Virgile, un élégiaque latin classique dont l'œuvre a disparu, mais qui survit dans ces vers attristés des *Eglogues :*

Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris
Carmina sunt dicenda; neget quis carmina Gallo?
Gallo cujus amor tantùm mihi crescit in horas...

Virgile était aussi de race gauloise. Les commentateurs en ont demandé une preuve, entre plusieurs autres, à l'intervention du rameau d'or dans la descente d'Enée aux enfers. De son temps déjà, les Romains étaient familiarisés avec les Gaulois. César en avait introduit dans les armées, jusque dans le Sénat. Auguste tenta de venger Rome de cet empiétement sur la nationalité souveraine. Longtemps il n'y eut plus que des sénateurs latins. Mais un jour on vit Caligula mépriser la suprématie romulienne et Claude donner la cité à toute la Gaule. Tous deux avaient des confidents gaulois. C'était la revanche des vaincus. On vit encore un Nîmois, Antonin le Sage, fonder la meilleure souche impériale du nom latin. Rome enfin s'aperçut que bon nombre de ses lumières étaient d'origine celtique ou ligurienne. Les pays aquitain et provençal, et entre eux l'État marseillais, alors au déclin d'une civilisation glorieuse, devinrent gallo-romains.

Il est remarquable que toute cette région terrienne de la Provence celto-ligure, dont Aix et Fréjus furent, aux temps romains, les deux cités majeures et qui atteignait aux Alpes Durençoles, ait jusque-là pu échapper à l'influence de Marseille qui triomphait encore à Arles.

Elle reçut toute sa culture des conquérants. Le vieil instinct ligure, si indépendant, si intempéré, s'imprégnit de logique, d'ordonnance, de mesure juridique et de sens oratoire, fut pénétré d'esprit romain.

Des éloquents comme saint Hilaire de Fréjus (1) et Massillon, des rhéteurs

(1) Ses homélies étaient célèbres. Il fut moine à Lérins, puis successeur de saint Honorat au siège d'Arles (449).

comme Fléchier et Maury, des orateurs comme Mirabeau et Manuel, des philosophes comme Gassendi et Vauvenargues, des antiquaires comme Peiresc et l'abbé Barthélemy, des juristes comme Siméon, Portalis, Ortolan ; et pour choisir dans les contemporains, un avocat, M. Émile Ollivier, tribun libéral et sonore ; un romancier de mœurs, M. Émile Zola, puissant comme un aqueduc romain ; un critique, M. Ferdinand Brunetière, logicien classique et traditionniste, voilà bien des fils de cette Provence latine, terrienne, indépendante de l'influence grecque du littoral (1). Quel que soit le bénéfice que Rome elle-même ait retiré de son rajeunissement par la sève gauloise, l'influence romaine a pénétré encore plus profondément la Gaule et surtout la Provence.

Jamais telle ne fut l'influence des Phocéens. On s'est exagéré l'action directe des colons de Marseille : ils commerçaient surtout, pénétrant rarement dans les terres, suivant les côtes et remontant les fleuves. On ne sait pas s'ils eurent un établissement à Lyon ; celui même de Valence (Ρώμη) est problématique. L'influence grecque, en dehors de Marseille où elle fut longue et triomphante, et des ports qu'elle colonisa, — s'est étendue en Gaule à la suite des armées romaines et des familles patriciennes. Le sentiment grec artistique, les inscriptions même des monuments, des marbres d'Arles, sont contemporains des premiers Empereurs (2).

A l'autre extrémité du golfe de Fréjus et opposée à l'Estérel, est la chaîne des Maures. Elle tire son nom, comme on s'en doute, de l'occupation sarrasine. Nous quittons le rivage à la hauteur de Saint-Tropez et tandis que nous franchissons le promontoire, parlons un peu de ces invasions.

Elles tiennent plus de place dans nos hantises du passé que dans ses ruines elles-mêmes.

Je sais bon nombre d'écrivains possédés par le souvenir, sinon par l'atavisme des Orientaux de Provence. Aubanel, qui prétendait descendre d'un capitaine byzantin, — déjà grec lui-même par son génie provençal et plastique, — a écrit un drame, encore inédit, sur les *Raubatòri* maugrabins, et maintes fois dans ses *Fiho d'Avignoun* il a vanté l'œil de velours, « *lou gàubi de Mouresco* » des Arlésiennes.

Félix Gras a chanté dans son admirable *Romancero* populaire, le *Roi des Sarrasins* aimé des Provençales, la pauvre nonne *Blanche de Simiane*, qui s'est tuée pour son émir, et les beaux forbans de la légende, ravisseurs galants des filles de Camargue.

Il a lui même l'ardent visage d'un Arabe d'Espagne, teint fauve, œil brillant, poil de jais : un type très frappant dans sa famille et fréquent à Mallemort, son village natal. Albert Arnavielle, le poète alaisien, à qui son farouche enthousiasme et sa face brune et osseuse ont valu ce surnom, l'*Aràbi*, constate lui-même son hérédité maugrabine : « bien souvent sur la branche — domine le sujet greffé ; — en moi éclate le sang de l'ancêtre bronzé — et il me reste à la gorge

(1) Massillon est d'Hyères; Fléchier et Maury du Comtat; Gassendi, Manuel et Mirabeau, de la Durance alpestre; Ortolan et M. Brunetière, de Toulon; M. Émile Ollivier de Saint-Tropez, et M. Émile Zola, d'Aix. — Si nous étendons encore la terre provençale à Nîmes, nous retrouvons ces trois écrivains franchement latins : Guizot, Reboul et Alphonse Daudet.

(2) Sur l'influence grecque en Provence, voir le chap. X (*Histoire de Marseille*) et et le chapitre XIII (*du caractère provençal*).

— comme un remords musulman. » L'obsession n'est plus un remords chez Paul Arène, qui voit du Sarrasin partout. Elle lui a, du moins, servi de prétexte à écrire ce délicieux roman romanesque, *La Chèvre d'Or*, où l'Orient grec et arabe de la Provence se révèle dans la rêveuse et fine ingénuité de ses personnages.

C'est une mode, depuis quelques années, d'étudier les traces des Maures dans toutes les régions du Midi de la France. Après plusieurs ouvrages volumineux sur la question prise d'ensemble (1), il a paru plus récemment quelques études régionales où la manie sarrasine prête à de bien simples noms de dieux les plus barbares étymologies.

En somme, la science est à peine éclairée sur toute cette époque. Les incursions ont duré près de trois siècles, répandant l'incendie et la ruine. Elles succédaient elles-mêmes aux invasions des Wisigoths, des Francs, des Huns, non moins terribles. C'est en conciliant les courtes indications des bréviaires diocésains, des chroniques — rares en Provence, — des titres de fondation et autres chartes monastiques, que les historiens parviennent à établir l'ordre de ces événements.

On sait que les Arabes scénites, les premiers Sarrasins *(Sara-sceni)*, nomades Ismaélites, occupaient la Mésopotamie, la Haute-Syrie, l'Arabie Heureuse et toutes les contrées de caravanes, depuis les temps les plus lointains, quand, au VIIe siècle, un réformateur ambitieux, un soldat de génie, réussit à les soulever par sa parole, à les arracher à la dégradation, à grouper leurs tribus errantes pour la conquête d'une nationalité. Ce grand homme était Mahomet. Dans les dix années de sa vie publique, il fonda un peuple, un empire, une religion. Quand il mourut (632), l'Arabie formait un État puissant et qui s'étendait plus avant chaque jour. A la fin du même siècle, ses successeurs avaient conquis l'Assyrie, la Perse et l'Égypte. En 711, un de leurs généraux, Tarek, passait les Colonnes d'Hercule *(Gibraltar*, mont de Tarek) et s'établissait en Espagne.

Le royaume des Wisigoths fut englouti sous le flot des envahisseurs. Durant quatre siècles, la péninsule fut arabe ; d'admirables monuments en témoignent encore. On a pourtant beaucoup exagéré l'influence des Maures. Le génie sémitique vivifia sans doute la vieille civilisation ibéro-romaine, mais j'estime qu'on doit moins de bienfaits que de ruines à l'occupation des Sarrasins.

D'Espagne, ils passèrent en Aquitaine (716) et en Languedoc (Narbonne fut prise en 720) ; ils rêvaient la conquête du monde. Ils terrorisèrent longtemps la Septimanie, où des pillages sans nombre précédèrent leur établissement. Mais toute cette histoire est encore confuse ; nous ne les suivrons qu'en Provence.

Un écriteau trouvé à la Sainte-Baume, dans le tombeau de Marie-Madeleine, et portant la date de 716, mentionne pour la première fois leurs ravages, sous le règne d'Eudes, duc d'Aquitaine. Les Maures avaient donc passé les Pyrénées, à moins qu'ils n'eussent abordé sur la côte de Provence en même temps qu'à Gibraltar. Ces descentes de pirates étaient dans leurs habitudes de guerre. Mais cette première incursion n'a pas laissé de traces. C'est vers 731 qu'ils entrent résolument dans le pays, détruisant tout, de Marseille à Avignon. A cette époque remonte la ruine totale de la cité phocéenne, *Massilia Græcorum*, du théâtre et des temples d'Arles. C'est la première période, celle des grandes armées et des

(1) Les plus connus sont ceux de MM. Reinard : *Invasions des Sarrasins en France, en Piémont, en Suisse, etc...* (1836) et de Carlone : *Domination sarrazine dans la Narbonnaise et sur le Littoral* (1865).

grandes batailles (1). Charles Martel vient de battre Abdérame à Poitiers; il envoie Hildebrand, son frère, en Provence; il y fait irruption lui-même. L'armée des Sarrasins a passé la Durance après un sanglant combat; Avignon leur a été livré par le gouverneur Mauronte qui les a peut-être appelés (2). A l'approche des Francs, des renforts leur viennent de Narbonne. Mais le siège est véhément et Charles Martel les a bientôt réduits. (737). Le torrent des infidèles semble s'écouler vers l'Aquitaine d'où il est venu, mais dès que l'armée franque s'est éloignée, leurs attaques reprennent. Une seconde fois, Charles accourt; il chasse les envahisseurs du Comtat et de la Provence et les extermine à Marseille (739) (3).

S'ils avaient quitté le pays, les Sarrasins rôdaient encore le long du littoral, puisque nous les trouvons en 739 à Lérins, qu'ils détruisent de fond en comble. Ici se place un des plus beaux épisodes de l'histoire des moines, le martyre de saint Porcaire, gloire de l'Église provençale. Les chroniques de Lérins ont conservé dans leur herbier mystique cette fleur liliale teinte de sang. — Un ange avertit Porcaire dans son sommeil : « Lève-toi et cache les reliques des saints ; voici que les barbares s'approchent et ton île va être sanctifiée par le sang de ses moines; sois fort et fortifie tes frères. »

Aussitôt l'abbé s'éveille, célèbre la messe du Saint-Esprit et réunissant les religieux au chapitre, il leur dit : « Mes bien-aimés, je vous annonce une grande joie; le père de famille vient visiter sa vigne; il appelle ses ouvriers et veut teindre leur tunique dans leur propre sang, afin de les asseoir aux noces de l'Agneau. » Puis il leur annonce que les barbares s'approchent, qu'il faut se préparer à mourir. Il renvoie les plus jeunes, craignant pour eux la faiblesse devant le martyre ou les séductions des païens, et il offre aux cœurs chancelants de les suivre.

Cinq cents religieux sont restés à Lérins. Mais à la dernière heure, deux adolescents, Colombus et Éleuthère, se sont cachés dans une grotte du rivage. Le massacre est impitoyable ; quatre moines seulement sont gardés comme prisonniers. A ce moment, Colombus, voyant, de sa retraite, les âmes de ses compagnons s'élever au ciel dans la société des anges, s'élance au martyre à son tour.

Cependant les quatre prisonniers ont obtenu de débarquer sur la côte voisine. Secrètement ils retournent en barque à Lérins et l'affreux spectacle de l'île leur arrache des gémissements. Eleuthère les a entendus; il court à eux. Et voilà qu'au soleil levant, quand les cinq moines accomplissent les funérailles, une nuée d'oiseaux de mer, planant au-dessus de leurs têtes, mêle longtemps des cris plaintifs à leurs prières...

Après un demi-siècle d'intervalle, les Maures réapparaissent en Provence. L'empire de Charlemagne est puissant; ils ne prétendent plus à sa conquête, mais ils remplacent l'ancienne guerre par des expéditions, et, à dater de la seconde destruction de Nice (773), chacune de leurs descentes sur la côte, durant quatre-vingts ans, laisse après elle d'irréparables ruines. Cette guerre de surprises con-

(1) La meilleure chronologie à consulter est le livre de M. G. de Rey : *Invasions des Sarrasins en Provence* (1878). Quoique un peu touffu et sans tables, cet ouvrage est d'une haute valeur, le dernier mot sur la question. Il est singulier que ceux qui ont écrit plus récemment sur les Maures et la Provence maritime s'en soient si peu servis.

(2) On pense qu'il était duc de Marseille, élu par le Maire du Palais. Avait-il aspiré à l'indépendance, favorisé par les Provençaux qui redoutaient le joug des Francs ?...

(3) Ces deux noms en témoignent encore : *Le Champ Marlet* et *Le Saut de Maroc.*

venait à leurs instincts nomades. Ils dépouillaient les couvents et les tombeaux, puis reprenaient la mer. On n'a de traces de leurs établissements que dans la Camargue, durant cette période. Ils rivalisaient alors avec les Normands (1), pour le pillage du territoire d'Arles... En 869, ils se saisissent de l'archevêque lui-même. L'incident est singulier : cette race de pillards s'y montre tout entière.

L'archevêque Rutland surveillait les travaux de son château-fort de Camargue, quand tout à coup surgit une troupe de Maures à cheval. Ses ouvriers sont massacrés, on s'empare de lui et on l'emmène, pour l'enchaîner, dans un navire qui attendait au bord du Rhône. Mais jugeant leur victime de bonne prise, les Sarrasins négocient une forte rançon avec la ville d'Arles. Pendant le marché, Rutland meurt, et, la rançon payée, les pitates le déposent assis, sur le rivage, et revêtu de ses habits épiscopaux.

Les Provençaux réussirent tout seuls à les chasser. Durant trente-cinq ans, on put les croire à jamais disparus.

Vers 891, cette chaîne des Maures que nous franchissons, *li Mouro abouscassido*, comme les appelle Mistral, est tout à coup envahie par les pirates. Les débarquants se succèdent ; une place forte s'élève par leurs soins au Fraxinet (la Garde Fraînet) près du golfe Grimaud. Nul ne s'est défendu : on croirait la terre sans habitants. Les Sarrasins sont maîtres de la montagne et du rivage, et leurs bandes vont rayonner en Provence, en Italie.

Saint-Tropez, Antibes, Nice, Vence et Toulon sont détruites ou ravagées, avec Fréjus bientôt si délaissée que son vieux port s'ensable pour toujours, avec Olbia et Tauroentum qui disparaissent à ce point que la science hésite sur leur emplacement. Ils ont atteint les Alpes Durençoles et tour à tour Glandevès, Manosque, Sisteron et Embrun succombent. Leur domination s'étend de la haute-Provence au Dauphiné et, une fois maîtres de ces deux contrées, ils colonisent pacifiquement le Dévoluy et le Champsaur. — En 923, on les retrouve à Marseille dont ils complètent la ruine : le monastère de Saint-Victor, dernier refuge de la cité, tombe lui-même. Les fidèles et le clergé demandent leur subsistance à l'archevêque d'Arles... De cette époque date le célèbre épisode marseillais des *Desnarrado*. Un monastère de dames cassianites allait être envahi, quand l'abbesse, sainte Eusébie, exhorte ses quarante compagnes « à se couper le nez, afin que cet horrible spectacle excite la fureur des barbares et éteigne leur passion » (suivant la leçon du bréviaire). Toutes ont cet affreux courage :

Grand obro a lou coutelas !

s'écrie le poète provençal Louis Astruc qui a chanté les *Desnarrado*. Mais les infidèles sont là... après leur première stupeur, c'est un carnage horrible :

Lou sang briho au soulèu d'or !

Les Sarrasins occupaient toute la Provence, de la mer aux Alpes. Pour assurer leur conquête farouche, ils avaient détruit Aix, Puy-Ricard (2), Martigues. Généralement campés en maîtres plutôt qu'en gouvernants (on levait les impôts au nom des rois d'Arles), ils colonisaient cependant çà et là. Certains usages locaux,

(1) Bientôt chassés par Gérard de Roussillon (858).

(2) Près de là, à Rognes (anciennement Cannes), l'usage est resté de célébrer un service religieux pour les victimes des Sarrasins. On y montre aussi le *Vau di Mouro*.

des danses, par exemple, témoignent de leur mélange avec la population (1). La Provence finissait par les tolérer, quand une invasion de Hongrois, bientôt cernés dans les Alpilles et rejetés en Languedoc (924), — fut une occasion de poursuivre les Sarrasins. Le roi de Vienne et d'Arles, Hugues, brûla le Fraxinet à l'aide du feu grégeois (942). Cette surprise réduisit les Maures dans leur quartier général ; pourtant Hugues se contenta de les obliger, par traité, à séjourner dans les montagnes de la Haute-Italie. Ils y détroussèrent quelque temps les pèlerins et peu à peu redescendirent en Provence.

Mais le souvenir de leurs ravages pesait sur les Provençaux. Le deuxième roi d'Arles, Conrad le Pacifique, prit à tâche de les détruire : il les chassa successivement de la Savoie, du Dauphiné et de la haute-Provence.

Néanmoins, nous les retrouvons en 951 établis comme jadis au Fraxinet. Le royaume d'Arles était passé à l'Empire ; un comte le gouvernait. Un sentiment de révolte contre la menace perpétuelle des Sarrasins parcourait le pays. Le comte Guillaume Ier prit l'initiative du mouvement, inspiré, dit-on, par un moine, saint Mayeul, pris et rançonné par les infidèles. A l'aide de tous les seigneurs du royaume, il attaqua les Sarrasins dans leur repaire : le Fraxinet fut détruit et le littoral délivré. On proclama Guillaume *Père de la patrie ;* mais il n'acheva pas son œuvre. Le partage des lieux reconquis, développant le système féodal en Provence, ne laissa plus sans maître et sans défense aucune terre. Les Maures renoncèrent enfin à conquérir les Gaules.

Sans secours étranger, les Provençaux avaient délivré le pays, comme ils devaient chasser six cents ans plus tard Charles-Quint, et peut-être sauver la France (2).

Les traces de cette occupation sarrasine sont-elles aussi nombreuses que les savants départementaux veulent bien le dire ? Il est certain qu'on trouve dans le provençal une cinquantaine de mots d'origine arabe (3). Mais ces archéologues vont plus loin : à les en croire, bon nombre des villages de l'Ain, du Rhône, de l'Isère, de la Drôme, etc., porteraient des noms arabes (4). Ces étymologies sont

(1) A Istres, *la Moresque,* dansée jadis par toute la Provence, a conservé d'anciennes figures dues aux Sarrasins. Voir aussi, dans *la Chèvre d'or,* la danse d'hommes présidée par un Turc en turban.

(2) Que devinrent les Sarrasins du Fraxinet ? De tous ceux qui n'avaient pu reprendre la mer, beaucoup furent massacrés. Mais une tradition veut qu'ils se soient convertis en grand nombre. On appelait ceux-ci et leurs descendants *li Marran,* en Provence comme en Espagne. La plupart, cependant, entrèrent en servitude au profit des seigneurs de la guerre. Jusqu'à la fin du quinzième siècle, les riches familles provençales possédèrent des esclaves maures. M. Emile Fassin (*Bulletin archéolog.* et *Musée arlésien*) en a donné maints exemples, d'après les archives notariales.

Sur ce littoral de Provence, où ils vécurent en maîtres au moyen âge, les Arabes offrirent de nouveau, en ce siècle et jusqu'à ces dernières années, comme un symbole vivant de leur défaite irrémissible.

L'île de Sainte-Marguerite était la Lambessa de nos prisonniers d'Algérie. C'est un de mes plus anciens souvenirs de Provence que le spectacle de ces beaux Sarrasins accomplissant leurs prières, debout sur les rochers, au coucher du soleil.

(3) Parmi les plus connus que donne Mistral (notes de *Calendau*), citons : *cafèr,* mécréant ; *crida sebo,* crier merci (*seibou*) : *aufo* (*alfa*) ; *arsena,* arsenal (*al-ssanat*) ; *atahut,* cercueil (*tabout*)...

(4) Le Velay et le Vivarais semblent plus pénétrés de cette influence. J'y trouve fréquemment les noms patronymiques d'Eldin, Astor, Balaïn (l'évêque actuel de Nice), Balazuc, etc.

suspectes pour la plupart. Les vrais souvenirs des invasions sarrasines en Provence, — où elles étaient le plus fréquentes, — sont dans la race des chevaux de Camargue et dans les yeux des Arlésiennes.

La Provence et la Septimanie ont beaucoup souffert des Arabes. Néanmoins je serais tenté de croire à des rapports adoucis par la suite des invasions, entre les populations méridionales et les envahisseurs; aux séductions faciles, exercées par les bruns pirates sur les cœurs féminins épris du lointain Orient; à la demi-familiarité de Turcs à Provençaux qu'a célébrée Paul Arène (1) et à la demi-vérité de son exquise facétie marseillaise, le *Puits des Sarrasines*, où les belles filles paresseuses, la cruche sur l'épaule, vont se faire enlever par les forbans. Il est de fameux exemples de cet attrait mystérieux. L'histoire du Languedoc nous rapporte que la fille naturelle du comte Alphonse de Toulouse, qu'il avait emmenée à la croisade, épousa, là-bas, le sultan Noureddin; tandis qu'une légende très véridique de Provence veut que la mère de Mahomet II ait été une Marseillaise du quartier Saint-Jean...

Voici les hauts navires du grand port militaire. Toulon a succédé à Fréjus dans la gloire maritime; mais sa vraie renommée, malgré l'importance de sa situation, date à peine de deux siècles. L'histoire des armées de Toulon est pleine d'héroïsmes légendaires, à demi-obscurs; mais les plus grands marins de Provence, Suffren et Claude de Forbin (2), d'Entrecasteaux et le chevalier Paul, sont nés loin de ses eaux (3).

Les grandes dates de Toulon sont ses deux sièges fameux du dix-huitième siècle. La première fois (1708), le courage de ses habitants, qu'assiégeaient par terre et par mer les Impériaux grossis de la flotte hollandaise, triompha et sauva la Provence. Il en était tout autrement en 1793. Toulon, qu'avaient confisquée les royalistes, était assiégée par les armées de la République. On sait comment la ville se rendit: un capitaine d'artillerie de vingt-cinq ans, Bonaparte, connu seulement par son ardent patriotisme français dans les troubles de Corse, est envoyé dans un corps expéditionnaire qui se joint aux assiégeants. Les pouvoirs inusités qu'on lui confère le mettent en mesure de donner et de faire prévaloir son avis sur l'attaque d'un fort, « le Petit Gibraltar, » d'où dépend le sort de la place. La conduite de cette affaire va réduire les royalistes et révéler Napoléon.

Nous l'avons salué à trois reprises au cours de ce voyage : à Aix où, tout jeune, il pensa prendre le service de Dieu, à Valence où il tint sa première garnison, et au golfe Juan qui le vit tenter sa dernière aventure. On le rencontre bien d'autres fois en Provence : son nom est mêlé aux annales de presque toutes nos cités.

(1) *Vingt jours en Tunisie* (introduction), 1884.

(2) Tous deux sont nés près d'Aix: le bailli de Suffren-Saint-Tropez (1726-1788) à Saint-Cannat, le comte de Forbin (1656-1733) à Gardanne. Le premier s'est popularisé par sa campagne des Indes (1781-84) et ses luttes contre les Anglais. Mistral a fixé sa gloire dans un chant de *Mireille*, souvent interprété en musique et en vers français. L'autre, élève de Duquesne et chef d'escadre, a mérité cet éloge que lui adressa Colbert, de la part du roi: « Monsieur de Forbin, il n'y a en France que M. de Turenne et vous à qui on ait donné carte blanche. »

(3) J.-A. Bruny d'Entrecasteaux (1739-1793), encore un Aixois, organisateur des forces navales, succéda à Suffren aux Indes. Il mourut dans son expédition à la recherche de La Pérouse (un Aquitain d'Albi). — Le chevalier Paul était de Marseille. Né obscur, il devint un des plus grands hommes du dix-septième siècle.

C'est à Toulon qu'il s'embarquait, en 1792, quand, ramenant sa sœur Élisa, de Saint-Cyr, il allait prêcher la République aux Corses et se signaler pour la première fois dans le soulèvement de l'île.

C'est près d'Antibes, au Château-Salé, qu'avec son frère Joseph, il installait sa famille, ruinée par les pillards de Paoli et chassée par l'invasion anglaise (1).

Après son grand succès de Toulon, Napoléon compromit sa fortune. Il était assez engagé dans le parti de Robespierre, s'il faut en croire les *Mémoires* de Lucien. Il voyait, du moins, fréquemment Robespierre-le-jeune, représentant à l'armée du Midi. Ces liaisons, très impolitiques, le firent enfermer au Fort Carré d'Antibes. Ce fut un bonheur pour sa destinée, car on s'en repentit et il put bientôt, jeune général encore novice, préparer à Paris, dans le silence, son prodigieux avancement. Néanmoins sa prison lui avait fait songer un moment à chercher fortune dans l'armée turque...

L'épisode d'Antibes est peu connu : il éclaire singulièrement l'ambition aventureuse de Bonaparte à ses débuts et, comme celui d'Aix, son indécision devant la fortune à tenter.

Fréjus garde le souvenir du retour d'Egypte et du départ pour l'île d'Elbe : toute une épopée entre ces deux dates.

Marseille n'a pas oublié qu'à Montredon le futur empereur, alors tout jeune général, avait soupiré pour une des filles du négociant Clary, dont son frère Joseph avait épousé l'aînée. Mais le père, jugeant « qu'il avait assez de Bonaparte dans sa famille » — madame Lætitia et ses filles arrivaient à Marseille, — préféra Bernadotte à Napoléon. Désirée Clary devint reine de Suède ; pourtant l'Empereur garda secrètement rancune à Bernadotte de l'avoir supplanté.

Le retour du golfe Juan a semé d'anecdotes glorieuses tout le chemin de Provence, jusqu'à Grenoble. Bivouaquant à Cannes, le soir même du débarquement, Napoléon rencontra le prince de Monaco qu'il avait jadis chassé de ses États. L'entrevue est des plus singulières. Il demanda gaiement au prince où il allait. — « Je retourne chez moi, répondit-il. — Et moi aussi » répliqua Napoléon, en souhaitant bon voyage au petit souverain... Au moment du départ, un paysan mettait en joue l'empereur ; mais il était retenu par une terreur soudaine : le magnétisme de l'homme astré l'enchaînait.

A Grasse, le maire reçut avec servilité et stupeur la petite troupe, et ce n'est que le soir et l'ayant vue en marche, qu'il réfléchit à l'événement et se prit à envoyer des hommes à sa poursuite. Mais il était trop tard : Napoléon recrutait des enthousiasmes à chaque pas, et bientôt Louis XVIII n'allait plus être que le roi de Gand.

La Provence fut un terrain brûlant pour Napoléon. Il y connut les alternatives fatales des débuts et de la suprême aventure. Qu'il devait le revoir souvent, dans les insomnies de Sainte-Hélène, ce littoral de la mer des Ligures qui fut témoin des heures les plus critiques de sa vie !

Le Félibrige aussi a consacré la plupart des lieux célèbres de ce rivage. Son assemblée de Sainte-Estelle s'y est réunie quatre fois. Après Nice (1879), ça été Saint-Raphaël (1883), puis Hyères (1885), et Cannes (1887).

J'ai dit que ce pays des Alpes-Maritimes et du Var gardait un provençalisme

(1) Janvier 1793. Lætitia Ramollino et ses filles habitèrent ensuite Lavalette, près de Toulon, puis Marseille, jusqu'au Consulat.

très pur (1). Il a ses publications populaires, comme l'almanach de Draguignan, *lou Franc-Prouvençau*. Il a ses anciens poètes renommés, tels que Rancher, de Nice, l'auteur de la *Nemaïda* (2), et Etienne Pélabon, de Toulon, l'auteur de *Maniclo* ou *lou Groulié bel esperit* (le Savetier bel esprit). Ce vaudeville est le plus fameux du théâtre de langue d'Oc. Taxile Delord rapporte qu'il a servi jadis à égayer les marins provençaux pris à la bataille de Trafalgar et emmenés sur les pontons de l'Angleterre. Le mal du pays fut toujours vivace chez les méridionaux. Ainsi, le marquis de Mirabeau pouvait écrire, dans l'*Ami des Hommes* : « un tambourin garantit du scorbut des équipages entiers de matelots, dans des voyages au long cours. »

Maniclo a été joué partout en Provence, depuis 1789, et en particulier sur nos théâtres maritimes, Car la scène provençale — qui eut un éclat très vif, à Aix, dès le roi René, jusqu'au dix-huitième siècle — est, depuis cent cinquante ans, la tradition littéraire la plus répandue et la plus persistante du littoral.

La poésie romane n'avait connu que l'ode et la chronique. Les croisés du Nord avaient fauché son lyrisme en sa fleur, provoquant l'épopée vengeresse. Le drame n'avait pu naître, qui serait sorti du *sirvente* et de la *chanson*. Il y eut un siècle de silence. C'est sans doute le roi René qui, en instituant les jeux de la Fête-Dieu, pour les plaisirs de sa cour pacifique, a été l'instigateur du théâtre provençal. Les premières comédies sont dues aux Aixois Brueys et Zerbin. Elles ont eu maintes éditions. Parmi leurs successeurs (Seguin, Feau, Carvin, Tronc de Codolet), il faut s'arrêter à Jean de Cabanes, auteur de *Liseto amourouso*, — la *Dame aux Camélias* provençale du XVIIIe siècle, — des *Bigots*, du *Juge avare*, pour trouver de la verve scénique et de l'observation. Ce théâtre n'est pas imprimé. Il faut passer encore par une foule de pièces burlesques, sur *Carmentrant* (le Carnaval), et autres héros populaires, parmi lesquelles la farce de *Viandasso* qui fit rire Louis XIV, pour arriver aux comédies célèbres des Arlésiens J.-B. Coye et Truchet, et aux vaudevilles de l'abbé Favre, le grand rieur languedocien. La tradition littéraire, on le voit, se perpétuait, même à la scène provençale, aux jours du plus grand discrédit de la langue, quand des Académies s'établissaient à Arles, à Marseille, à Nîmes, à Aix, à Avignon, pour la proscrire.

L'usage a survécu. En attendant les bienfaits de la rénovation inaugurée par les drames d'Aubanel et les comédies de Roumieux, le vieux théâtre provençal continue à vivre de sa bonne vie populaire. Il se maintient particulièrement dans les milieux maritimes. Partout ailleurs, on joue plus que jamais les pieuses *Pastorales* de Noël, alternant avec quelques pièces naïves. Mais à Toulon et à Marseille se réunissent des troupes patoises qui vont représentant la comédie, la farce, dans les petites villes (3). Ce spectacle est très populaire ; j'y ai maintes fois assisté ; il y règne une communion véritable entre le public et les acteurs.

En dehors du théâtre, Toulon a sacrifié encore brillamment au génie provençal, depuis trente ans, dans les deux idiomes. Ces bons serviteurs des Muses romano-ligures s'appellent Charles Poncy, l'ami de George Sand, l'ouvrier-

(1) Voir p. 291-292.

(2) *La Némaïde*, ou le triomphe des sacristains, poème héroï-comique. L'édition définitive en a été donnée par un éminent linguiste niçois, M. A.-L. Sardou, félibre majoral, le père de l'Académicien.

(3) Le théâtre de *Chichois*, les pièces burlesques de Peise, de Carvin, etc...

poète, qu'elle aurait plus justement applaudi si elle avait pu entendre ses vers de langue-d'Oc ; *La Sinso* (Charles Senès), qui a fait dialoguer satiriquement, en patois grossier mais savoureux, le populaire de son pays ; Jean Aicard, qui a exprimé en beaux vers français son idéal classique de la Provence ; deux poètes encore, Alfred Gabrié et Raoul Gineste, élégants et très francs provençalistes, enfin Noël Blache, le romancier, qui a la vigueur noueuse des jeunes chênes du cap Brun *(blacho)* dont il porte le nom...

A l'autre extrémité du golfe, après Toulon, je revois s'avançant dans la mer, farouche, le cap Sicié avec son patriotique village de Six-Fours, et s'évasant dans l'onde bleue, les jolies baies de Saint-Nazaire et de Bandol, puis La Ciotat, et Cassis, et Aubagne... Enfin je retrouve la Canebière avec ses mâts luisants au coucher du soleil.

C'est un soir de beau temps et de fête. Le populaire de Marseille inonde les quais et les rues. Sortons aussi, pour nous faire oublier six heures de trépidation. L'attristante banalité des foules ! Rien ne me rappelle mieux à la vanité de la vie, que ces dimanches de soleil, aux maisons fermées, aux promeneurs lents, fatigués, pleins d'ennui. C'est du spleen à faire pleurer.

Mais je ne tarderai pas à éloigner cette mélancolie. Les souvenirs se lèvent pour moi dans Marseille, à chaque pas. Ainsi ces bons platanes de la place Saint-Ferréol, devant une maison amie que je vois me sourire au plus loin de l'enfance, me rendent l'optimisme et le réconfort.

C'est une ville aimable que Marseille. Le gai tumulte des places, du port, des avenues, le violent arôme des pins et de la mer, la banlieue verte et sa culture tropicale, dans le cadre des falaises d'argent et du flot de saphir sont l'enchantement de l'absence et l'attendrissement du retour.

Et je lui dois des heures exquises, à ce territoire magique, digne d'avoir été choisi par des Hellènes, entre tous les rivages d'Occident, pour s'y refaire une patrie. Je ne les ai retrouvés, moins beaux peut-être, qu'au pays des Dieux, ces sites vraiments grecs de la campagne marseillaise, qui ont bercé de lumière les plus charmantes heures de ma vie provençale, La Panouzé, La Cadenelle, Les Platanes, Marveyre, Montredon...

J'ai fini cette soirée au théâtre en compagnie de mon ami Auguste Rondel, qui est une encyclopédie vivante de la scène française. L'amour du Marseillais pour le spectacle est proverbial : ses poètes et ses conteurs ne tarissent pas en épisodes facétieux de l'opéra et de la comédie dans leur tapageuse cité. On donnait justement l'œuvre d'un Marseillais. *Sigurd*. Et c'était plaisir de voir combien le chef-d'œuvre de Reyer (*Rey*, de son véritable nom) se faisait acclamer par ses compatriotes.

PAUL MARIÉTON.

LA GLÒRI

A Pau Marietoun.

I

La Glòri passavo,
Darrié tirassavo
Uno foulo blavo
Que la belavo.

I'avié de drole au pèu bloundin
Que d'an n'avien à peno vint.
Eli la seguissien em'uno ardour ferouno.
L'un frustavo de fes soun cóu d'uno poutouno,
E piéi toumbavo mort au mitan dóu camin

Cantavon, e veici ço qu'éro soun refrin:

« Rebello Mestresso,
Voulèn ti caresso
Vuejant l'amaresso
A la Jouinesso!

I'avié de Vièi au su pela,
A barbo blanco coume la.
Eli n'èron pu liuen; courrien à perdre aleno
Pèr ategne à la fin la visioun puro e leno
Qu'en un jour de malur lis avié pivela.

Veici ço que disien li Vièi dins soun parla :

« Agues pieta, Divo,
Car la Mort arrivo!
Sèmpre nous atrivo
Ta clarour vivo! »

II

Dins un draióu plen de trelus
Vers la Glòri pivelarello,
Vièi, jouve, tóutis à-noun plus,
Couron, ardènto ribambello.
Quand se viro la Farfantello,
Rèn que l'uiau de si vistoun
Tuio, autant lèu que soun poutoun
Aquéu qu'espincho si parpello.

LA GLOIRE

I

La Gloire passait, traînant derrière elle une foule blême qui la convoitait.

Il y avait des jeunes gens aux cheveux blonds, à peine âgés de vingt ans. Ils la poursuivaient avec une ardeur farouche; l'un d'eux lui frôlait parfois le cou d'un baiser, et puis il tombait mort au milieu du chemin.

Ils chantaient: et voici ce qu'était leur refrain :

« Rebelle Maîtresse, nous voulons tes caresses versant l'amertume à la Jeunesse! »

Il y avait des vieillards au crâne dénudé, à barbe blanche comme le lait; ils en étaient plus loin ; ils couraient à perdre haleine pour atteindre enfin la vision pure et douce qui, un jour de malheur, les avait fascinés.

Voici ce que disaient les Vieillards dans leur langage :

« Aie pitié, Déesse, car la Mort arrive! Nous sommes toujours attirés par ta vive clarté! »

II

Dans un sentier plein de lumière, vers la Gloire qui les fascine, vieux et jeunes, tous exténués, courent, foule ardente. Quand l'éblouissante apparition se retourne, l'éclair seul de son regard tue, aussi vite que son baiser, celui qui fixe ses paupières.

Eilamount au bout dóu camin
E courounant uno auto cimo
De-lausié 'mé de jaussemin
Lusis uno esplendour sublimo.
E vaqui perqué chascun trimo,
Seguènt, maugrat l'ànci e li plour,
Aquelo Rèino de belour,
Car rèn autre lis apasimo.

An, courage! ié saran lèu!
Encaro un esfors! Mai, pecaire!
Mai que d'un trovo soun toumbèu
Dins lou draióu; e soun plus gaire
De la chourmo di calignaire...
Tóuti li pas n'i'a v'un que mor
En cridant contre lou mausort...
Li courpatas planon dins l'aire...

Li courpatas toumbon d'amount
E fan regòli di fruchaio...
S'ausis de rire de demoun...
La Mort, orro segairo, en aio
Vanego emé sa roujo daio.
D'ome n'en rèsto quàsi plus,
Mai espinchon toujour la lus,
La lus que sèmpre-mai dardaio.

Ourrour! di milanto afouga
N'i'a plus que tres darrié la Fado,
Tóuti lis aùtri soun sega...
De sang la plano es inoundado.
Li tres fort bevènt l'alenado
De la Rèino de si pantai,
Arribon, lou cor plen d'esmai,
Davans la colo prefumado.

La Glòri cencho de raioun
Enrego uno estrecho draiolo
E vai lèu se sèire eilamount
Su'n trone au cimèu de la colo.
Alassa pèr sa courso folo,
Li tres amourous barbelant
D'à geinoun ié dison un cant
Que vers elo emé l'auro volo.

Là-haut, au bout du chemin, et couronnant une cime de jasmins et de lauriers, brille une sublime splendeur. Et voilà pourquoi chacun peine, suivant, malgré l'angoisse et les pleurs, cette Reine de beauté, car rien autre ne peut leur donner le calme.

Allons, courage! ils y seront bientôt! encore un effort! mais, hélas! plus d'un trouve sa tombe dans le sentier. Et elle n'est plus si nombreuse la troupe des poursuivants. A chaque pas, il y a un qui meurt en maudissant le sort... Les corbeaux planent dans l'air...

Les corbeaux fondent du haut du ciel et font un régal des entrailles... On entend des rires de démons... La Mort, comme un horrible faucheur, va et vient, empressée, avec sa rouge faulx. D'hommes il n'en reste presque plus; mais ils regardent toujours la lueur, la lueur de plus en plus étincelante.

Horreur! des milliers d'amoureux acharnés, il n'en reste plus que trois derrière la Fée; tous les autres sont fauchés... de sang la plaine est inondée... Les trois hommes forts buvant le souffle de la Reine de leurs rêves, arrivent, le cœur plein d'émoi, devant la colline parfumée.

La Gloire entourée de rayons s'engage dans une sente étroite, et va aussitôt s'asseoir là-haut sur un trône au sommet de la colline. Fatigués par leur course folle, les trois amoureux pantelants, à genoux lui disent un chant qui vers elle vole avec le zéphyr.

III

« O Divo, d'à-geinoun,
Demandan un poutoun ;
D'un soulet n'auren proun,
D'un soulet de ti labro!
Pièi, que vèngue la Mort,
Maudiren pas lou sort,
S'ameisan li tresport,
Li desiranço alabro
Que nous cremon lou cor!

O Divo, agues pieta,
Car avèn tout quita
Per segui ta clarta,
Ti piado redoulènto.
Di terréstri baudour,
Di banalis amour
Que duron rèn qu'un jour,
Nòstis amo doulento
Ignoron la douçour!

« O Divo, avèn soufèrt
Lis àrsi de l'Infèr
Car lis ome soun fèr
Pèr quau que te desire!
De fóu nous an trata
Mai sèns nous n'enchanta
T'avèn jamai quita,
Maugrat soun marrit rire
E soun iniqueta!

« O Divo, te cridan
Vuei, e te demandan
La fin de noste dan
E li joio entrevisto!
N'auren plus de trebau,
Troubaren lou repaus
E li celesti gau
Pèr nous soulo requisto,
Bressa sus toun faudau!

III

« O Déesse, à genoux, nous te demandons un baiser; un seul nous contentera, un seul de tes lèvres! Puis vienne la mort, nous ne maudirons pas la fortune si nous apaisons les transports, les désirs voraces qui nous brûlent le cœur!

« O Déesse, aie pitié, car nous avons tout laissé pour suivre ta clarté, tes traces embaumées! Des terrestres voluptés, des banales amours qui ne durent qu'un jour nos âmes dolentes ignorent la douceur!

« O Déesse, nous avons souffert des tourments infernaux, car les hommes sont méchants pour quiconque te désire! On nous a traités de fous, mais sans nous en soucier nous ne t'avons jamais abandonnée, malgré leur mauvais rire et leur iniquité! »

« O Déesse, nous t'appelons, maintenant, et nous te demandons la fin de notre supplice et les joies entrevues! Nous n'aurons plus de chagrins, nous trouverons le repos et les félicités célestes, les seules que nous recherchions, bercés sur tes genoux! »

IV

E la Glòri respound: « Mis amourous d'elèi,
A mi cousta venès vous sèire, sarés Rèi!
Sus mi gauto venès pausa vosti bouqueto;
I'a long-tèms qu'esperas lou supreme poutoun,
Avès barbela proun...
Aro la Mort-peleto
Poudra rèn contro vous, car sarès emé iéu,
De Rèi emai de Diéu!

E la Glòri s'aubouro. E li tres ome fort,
Touti tres, esperdu, pèr sarra sus soun cor
Aquelo que se dis soun Espouso eternalo
E li fai inmourtau, touti d'un meme vanc,
Au trone esbrihaudant
Eme li gauto palo
Mounton coume de fóu dins lou camin d'Alis...
E la Glori souris...

Mai veici qu'au moumen que chascun dins si bras
Crèi la teni, i'escapo... En un nivo negras
La Fado s'es chanjado e s'esvano dins l'aire.
A restounti subran un tron espetaclous,
E li tres amourous
An cabussa de caire...
E n'èi plus rèn resta dou trone plen de rai...
Dins l'oumbro tout se trai...

. . . . . .

Dedins la niue frejo
La luno pounchéjo.
Sa palo lusour
Esclaro la draio
Ount sèmpre varaio
Em'un crid qu'esfraio
Un grand vóu de graio,
De corb, de vautour,
Manjant li fruchaio
Sourtènt dis entraio.
E lou sang que raio
Bagno tout autour.
La luno s'encour,
L'aucèu de malour
Que dins lou sang naio,
Travaio, travaio,
Sèmpre emé furour
A l'obro d'ourrour...

Marius André.

Avignoun, 1889.

IV

Et la Gloire répond: « Mes amoureux d'élite, à mes côtés venez vous asseoir, vous serez Rois, sur mes joues venez poser vos lèvres; depuis longtemps vous attendez le suprême baiser; vous l'avez assez convoité... Maintenant, l'horrible Mort ne pourra rien contre vous, car vous serez avec moi des Rois et des Dieux.

Et la Gloire se lève. Et les trois hommes forts, tous les trois, éperdus, pour presser sur leur cœur, celle qui se dit leur Epouse éternelle et les fait immortels, tous d'un même élan, vers le trône éclatant, la pâleur sur les joues, montent comme des fous dans le chemin élyséen... Et la Gloire sourit.

Mais voilà qu'au moment où chacun dans ses bras croit la tenir, elle leur échappe... En un nuage noir la Fée s'est changée et s'est évanouie dans les airs. Il a retenti soudain un coup de tonnerre épouvantable, et les trois amoureux ont été renversés. Plus rien n'est resté du trône plein de rayons... Tout se jette dans l'ombre.

. . . . . .

Dans la nuit froide, la lune paraît; sa pâle lueur éclaire le sentier où va et vient avec un cri effroyable une grande bande de grues, de corbeaux, de vautours dévorant les viscères qui sortent des entrailles. Et le sang qui coule baigne tout à l'entour. La lune s'enfuit; l'oiseau de malheur qui se baigne dans le sang, travaille, travaille, toujours furieux, à l'œuvre d'horreur.

Marius André.

POÉSIES [1]

A l'heure où l'invisible orchestre des cigales
N'exerce pas encor ses petites cymbales,
Quand l'horizon est rose et vert, de bon matin,
Par les sentiers pierreux de la blanche colline
En jouant un vieil air lentement s'achemine
Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.

Sous les pins parasols d'où pleuvent les aiguilles
Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles
Sur le fin galoubet comme un merle siffleur.
Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante,
Il s'en va pour donner une aubade galante
A la belle qui l'a choisi pour cajoleur.

Il souffle dans son fifre un air très gai de danse,
Pendant qu'il frappe avec la baguette, en cadence,
La peau du tambourin qui ronfle sourdement.
Le petit galoubet d'ivoire rossignole,
Et le tambourin suit l'alerte farandole
D'un monotone, un peu triste, accompagnement.

O beau tambourineur d'Amour, je te ressemble !
Je vais jouant du triste et du gai tout ensemble :
Le tambourin sonore et grave, c'est mon cœur,
Bien plus lourd à porter, va, que ta caisse lourde...
Mais, toujours, cependant qu'il fait sa plainte sourde,
Sifflotte mon esprit, ce galoubet moqueur !

(1) L'auteur des trois pièces qui suivent a bien voulu les détacher pour nous d'un volume, *Les Musardises*, qu'il va publier incessamment. Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue littéraire à ce nouveau poète marseillais, fils d'un excellent lettré, poète lui-même, et, — nos lecteurs le savent, — ami dévoué des félibres.

*
* *

Il est des pensers très subtils
Qu'avec des mots on ne dit guère ;
Aussi toujours demeurent-ils
Inexprimés pour le vulgaire.

Et nous sommes des ingénus,
Nous tous, qui cherchons à les rendre
En nos vers, ces pensers ténus
Que nous sommes seuls à comprendre.

C'est notre décevant métier
De ciseler leur sertissure,
D'enclore notre rêve entier
Sans mutilement, sans froissure,

Dans un moule toujours étroit,
Que notre patience lime
Et façonne d'un tour adroit
Avec la cadence et la rime.

Oh! travail long et meurtrissant
Dont, d'avance, on se faisait fête !...
Car on croit parler comme on sent :
On voyait l'Œuvre, en soi, parfaite.

On croyait voir le but atteint
Et la forme stricte achevée...
Sans soupçonner dans quel lointain
Est la perfection rêvée !

Quand on a longuement forgé
Quelque belle forme savante,
On a trop souvent égorgé
L'Idée, en son esprit vivante !

Les labeurs furent superflus ;
La rime est soumise, et le mètre...
Qu'importe ! puisqu'il ne vit plus,
Le Rêve qu'on voulait y mettre !

*
* *

Tout ce qu'on voit, tout ce qui vit, tout ce qui passe,
N'est qu'une image vaine, — et les sons, les couleurs,
Les formes, sont en nous ainsi que les douleurs
Et les plaisirs, — mais nous les jetons dans l'espace !

Rien n'existe qu'en nous. Tout sort de notre moi.
Le monde extérieur sur nos concepts s'arrange.
Nous-mêmes nous créons ce qui fait notre émoi...
Nous croyons vivre, et nous rêvons un rêve étrange !

Que verrait-on, le voile une fois enlevé,
Et quels sont les supports réels de ces images ?
Que cachent les objets et les corps, — ces mirages ?...
Qu'es-tu, toi que j'adore ?... A cela j'ai rêvé.

Quelle est donc ta dernière et plus subtile essence ?...
J'ai créé ton corps svelte et ta grâce, — et je veux
Le croire, — j'ai créé ton rire et tes cheveux :
Ta forme dans moi-même a pu prendre naissance !

Mais ce qui te fait toi, — l'attribut qui te fait
Demeurer dans le temps et l'espace la même, —
La cause dont tu n'es que l'adorable effet...
Qu'est-ce donc ?... Car enfin c'est bien cela que j'aime !

C'est ta personne vraie, impalpable à saisir,
Pour t'avoir bien à moi qu'il me faudrait étreindre...
Car c'est plus que ton corps que rêve mon désir :
C'est ce qui te fait toi que je voudrais atteindre !

Edmond Rostand.

LOU PONT DOU GARD

A Albert Arnavielle (1).

Lou porto-aigo esfraious encambo lou valoun,
Veritable gigant, sus si moustras pieloun
Enaurant fieramen soun triple rèng d'arcado,
Lou d'amount s'apreissant en lougo cavaucado,

Apèravau dessouto esquiho lou Gardoun,
Qu'enflouris lou pasquié, que verdis li pradoun,
Carrejo sablo d'or sus si ribo embrecado
Miraio si bousquet dins soun aigo apaucado.

Lou gigant brando pas, e l'oundo toujours cour,
Desempiéi qu saup quand!... Es aqui qu'un bèu jour,
Uno fado, en risènt, tadugué dins sa raubo.

E, siegue di 'ntre nautre, — oh ! sènso te vanta !
A l'esperit baié dóu pont la majesta,
Au cor lou clar de l'oundo, *o cantaire de l'aubo* !

E. Imbert.

LE PONT DU GARD

L'aqueduc effrayant enjambe le vallon,
Géant véritable sur ses piles monstrueuses,
Elevant fièrement sa triple rangée d'arches,
Celle d'en haut pressée en cavalcade interminable.

Là-bas, en dessous, glisse le Gardon,
Qui fleurit les enclos et verdit les prairies,
Charriant un sable d'or sur ses rives rongées,
Miroitant les bosquets dans ses ondes tranquilles.

Le géant ne bouge point et l'onde court sans cesse ;
Depuis qui sait combien d'années !... C'est là qu'un heureux jour
Une fée souriante, t'apporta dans sa robe.

Et, soit dit entre nous, oh ! sans te vanter !
Elle donna à ton esprit la majesté du pont.
Et à ton cœur la limpidité de l'onde, ô chantre de l'aurore.

E. I.

(1) Autour dóu bèu libre, *Li cant de l'aubo.*

LA CRAU

A Paul Mariéton.

La Crau estèrlo e mudo,
Inmense vacarès,
A cha-pau se tremudo
En flame vignarès.

Ounte fedo lanudo
Paissien l'èrbo dóu gres,
Vesès que de cournudo
Councho de rasin fres.

La terro s'est bourjado,
L'aigo se i es largado,
Li maióu an buta.

Li vise fan tirasso,
Vuejon li poutarasso :
« Prouvènço, à ta santa ! »

E. Imbert.

LA CRAU

La Crau stérile et muette,
Pacage immense,
Se transforme peu à peu
En vignobles florissants.

Là où les brebis lanues
Paissaient l'herbe des landes pierreuses,
On ne voit que des cornues
Comblées de raisins nouveaux.

Le sol s'est travaillé,
L'eau s'y est répartie,
Les jeunes vignes ont poussé.

Les ceps traînent au loin,
Les brocs déversent :
« A ta santé, Provence ! »

E. I.

CROQUIS PROVENÇAUX

I

LA PANETIÈRE

Aujourd'hui l'Art entre partout dans la maison; il n'est pas de coin, dans un logis, qui ne se trouve orné de quelque objet, de quelque meuble dont la forme rappelle d'anciennes habitudes, des mœurs oubliées et représente un goût qui n'est plus le nôtre. On recueille avec amour toutes les dépouilles du passé; on dispose ces débris avec soin, on essaie de leur rendre un peu de vie, et comme il n'est point facile de les faire reparaître aux yeux dans le cadre d'autrefois, on les accommode aux nécessités de notre existence actuelle, on les mèle à d'autres souvenirs qui ne portent plus la même date; on les détourne enfin de l'usage auquel ils étaient destinés. Peu importe, l'originalité du style ou la rareté du travail passent avant tout. Quand l'effet est gracieux, on ne demande pas davantage et l'on est toujours séduit par le charme inattendu qui se dégage d'une habile résurrection.

Quelle est la jeune femme qui ne s'est ingéniée à placer dans son intérieur un objet dont elle modifiait le caractère et le rôle, après l'avoir touché de ses mains délicates? Ce n'était plus pour elle qu'une sorte de bibelot d'étagère qu'elle arrangeait avec coquetterie, sans trop prendre garde au sens et à la logique de l'arrangement. C'est ainsi que j'ai aperçu dans un salon où ne manquent point les élégances et où sont réunis côte à côte mille petits riens exquis, une panetière de Provence, cet humble meuble à renfermer le pain, que j'ai retrouvé bien des fois, suspendu au mur, dans la cuisine des anciennes maisons où rien n'a changé. Cette panetière était sans doute artistement sculptée, elle avait l'aspect d'un coffre à jour, muni de deux rangées de petits balustres en bois ouvragé; sur le panneau qui servait de porte se détachait un vase renfermant un arbuste exotique légèrement dessiné. Les ferrures étaient parsemées d'arabesques gravées avec beaucoup de finesse; c'était, en un mot, un meuble d'art qui ne déparait en rien l'appartement où il avait été transporté. Et pourtant, on retrouvait avec une certaine surprise cette panetière devenue l'ornement d'un salon et servant à présent de bahut, de vide-poche, d'armoire à contenir des étoffes, des pelotons de laine ou des cahiers de musique. Elle semblait un peu dépaysée, en définitive, bien que la place qu'elle occupait,

posée comme n'importe quel petit meuble, eût été fort habilement choisie par la maîtresse de maison.

Dans un récent voyage en Provence, je me rappelle avoir vu à Arles, chez un marchand de curiosités établi près des Arènes, un véritable entassement de panetières de tous les styles. Cet objet s'est trouvé recherché comme tant d'autres; les voyageurs et les touristes ont emporté quelque beau modèle richement orné comme un souvenir de leur passage, et les antiquaires ont tiré parti de cette faveur; ils ont fouillé en tous sens les fermes et les châteaux, ils ont acheté à vil prix aux paysans le vieux mobilier qui garnissait encore leur cuisine ou leur grenier.

Meuble original après tout que la panetière, meuble qui nous reporte à je ne sais quelle tradition ancienne et qui semble évoquer une sorte de poésie bien provençale. On songe aux vieux châteaux des Alpilles, aux maisons abandonnées des Baux, aux demeures seigneuriales où ont passé les troubadours. Quand on retrouve une panetière dont la forme est presque gothique, on pourrait la croire sortie d'un manoir féodal décrit par Mistral dans *Calendal* ou dans quelque ballade des *Iles d'Or*. Voici une panetière plus récente, enrichie d'attributs classiques; elle ramène la pensée à la Provence, dont madame de Sévigné nous entretient dans ses lettres; elle a appartenu peut-être à quelqu'une de ces dames qui visitaient madame de Grignan, dans la ville paisible et monumentale du roi René.

Au moyen âge, au dix-septième siècle, hier encore, la panetière était un objet indispensable dans une maison ou dans un château. Elle renfermait l'approvisionnement d'une famille : ce meuble de ménage était surtout utile dans les habitations isolées où il fallait garder le pain pour plusieurs jours, et chez le paysan, elle le conservait souvent pour une semaine.

Et ce n'était pas seulement la panetière qui était nécessaire : la cuisine contenait aussi le pétrin. Dans les châteaux bâtis sur les cimes, au bord de la Durance ou du Rhône, il fallait pétrir le pain pour la consommation du logis : on n'allait pas au four banal, et l'on ne quittait pas aisément l'hiver la demeure lointaine et presque inaccessible, exposée au grand air et battue par tous les vents.

On retrouve encore dans les villes de Provence des pétrins décorés avec luxe et dont le bois sculpté est orné de figures ou de bas-reliefs. Qui sait si quelque châtelaine, qui possédait ces meubles de prix, n'a point elle-même plongé ses mains blanches dans la fine fleur de farine pour montrer à ses servantes qu'elle savait à l'occasion prendre sa part des soins domestiques, comme il convient à une bonne ménagère?

Cette châtelaine a déposé ensuite le pain qu'elle avait pétri dans l'élégante panetière. Le sculpteur du moyen âge, habitué au symbolisme de l'époque où

il vivait, a retracé sur les contours du meuble maintes leçons parlantes, dans le but d'exhorter la jeune dame à faire quelquefois œuvre de ses mains. Examinez les sujets à demi-effacés qu'on rencontre le plus souvent : voici des Amours pétrissant la pâte, des Génies apportant des sacs de blé. La panetière et le pétrin ont été recouverts de scènes mythologiques, de sujets galants, de figures emblématiques. Le style italien de la Renaissance a eu aussi une large part dans cette décoration. Quoi de plus naturel que cette influence d'un pays voisin en Provence?

Je connais aussi d'autres meubles dont la décoration est plus sévère et dont les sculptures représentent une leçon familière plus caractéristique. On y voit les femmes fortes d'après la Bible, quelques scènes de l'Évangile traitées en bas-reliefs : la Multiplication des pains, la Cène, les Noces de Cana, le Corbeau apportant le pain au prophète Élie. Ces meubles de Provence ont je ne sais quoi de religieux et d'ecclésiastique; on peut supposer qu'ils ont appartenu à des couvents ou à des presbytères; on y a pétri le pain des moines, on y a renfermé celui du curé.

Dans un salon moderne, il faut avoir une certaine entente pour mettre tout en ordre et faire un choix. Quelques panetières sont trop lourdes pour y trouver place; il en est d'autres qui ne conviennent guère à un appartement d'aujourd'hui, par les hasards de la construction ou par le genre des sujets qui y sont figurés. Quant au pétrin, il sert de support; on n'en peut guère tirer parti autrement, même quand la forme en serait supérieure et réellement remarquable.

La panetière, au contraire, a droit de cité dans un intérieur coquet et elle s'accommode à tous les styles. On peut la mettre à côté des bahuts et des dressoirs de chêne, près des cabinets incrustés, des encoignures et des étagères de laque. Meuble d'églogue elle s'assortit aux fauteuils Louis XIV et Louis XV, aux sièges recouverts de tapisseries qui représentent des scènes rustiques et des bergers.

Donnez-lui donc place dans votre salon, vous qui possédez ce goût délicat dont une jeune femme se fait honneur, mais n'en changez pas trop la physionomie pour lui faire prendre une apparence plus raffinée. Que la panetière ne devienne pas un meuble enrubanné et chargé de broderies à la mode; ne la couvrez pas de tapis et de soieries à franges. N'oubliez pas l'usage auquel elle était réservée autrefois, et rappelez-vous qu'elle a contenu dans son treillage de bois le pain de la maison.

ANTONY VALABRÈGUE.

II

AU TEMPS DES OLIVES

En ce mois de novembre, qu'il est gai, mon village de Mouriès, dans son luxe de vergers mollement étendus sur la pente méridionale des Alpilles à reflets bleus ! De Barbentane, de Chateaurenard, de Noves, de Mollegès, des bourgs du Comtat voisins de la Durance, sont accourues les gentes olivarelles, aux minois troussés prestement, accortes et délurées. Chaque matin, elles sont sur pied, alors que les blancheurs de l'aube ont à peine accroché leur lueur blafarde au sommet des monts penchants; et les dernières étoiles scintillent encore dans le ciel provençal, piquant d'argent le velours sombrement azuré de la nuit qui s'en va, quand elles se disposent à partir par bandes, *baile* en tête et panier sous le bras. La « cravate » hardiment campée sur la nuque, qu'elle surmonte de deux petites cornes à fier effet, elles vont sur les coteaux en fête, lançant, aux échos des vallons, la charmante musique de leurs voix cristallines. Elles sont jeunes pour la plupart. Elles se grisent au capiteux parfum de la fleur vermeille de leurs vingt ans; et leur griserie s'échappe en fusées gaillardes, et leur rire, aux doux éclats, s'égrène en cascades sonores sur la nature encore en sommeil.

Puis, le compagnon de tous nos travaux, le boute-en-train de toutes nos joies, le soleil des jours clairs se montre là-haut, à la cime des derniers arbres, auréolant ciel et terre d'un même ruissellement lumineux, et diaprant, sous les pas des olivarelles qui se rendent à la tâche, le gazon des sentiers dépouillés de fleurs. Alors, les oiseaux secouent leurs ailes, lourdes de rosée; d'une aubade comme ils n'en touchent qu'en Provence, ils saluent le jour naissant ; et lorsque les olivarelles (ces cigales d'automne, qui ne font nullement regretter, je vous assure, les cigales d'été), perchées sur les oliviers éternellement feuillus, entonnent la première romance qui leur vient aux lèvres, — avec quelle ardeur les oiseaux se mettent de la partie, et, surpris, émerveillés, mêlent aux voix d'en bas leur chant d'azur, plus charmeur que jamais... Fauvettes et chardonnerets n'avaient plus été à pareille fête depuis les longs concerts d'août, et cet inespéré renouveau leur rappelle les mois heureux de leur jeunesse, le bon vieux temps, comme ils doivent dire, eux aussi. Et je m'imagine, quand j'écoute les ariettes de la gent emplumée, en ce clément mois de novembre, par les jours clairs, alors que les coteaux sont en joie et que chantent les olivarelles, je m'imagine entendre les oiseaux se raconter entre eux les souvenirs de leur âge d'or, de l'époque lointaine où les blés mûrs couvraient la terre, où le soleil était beaucoup plus lent à disparaître à l'horizon, où la pluie, le vent, le givre étaient inconnus, où chaque matinée apportait avec elle riche pâture et bonne humeur.....

Les quelques mûriers auxquels on a laissé leur frondaison, jaunie par les gelées blanches, allument des gerbes de flammes sur le gris-cendré des oliviers. Le fruit de l'églantier éparpille ses bouquets rouges le long des chemins; et sur la colline, tendrement l'yeuse garantit du froid l'herbette frileuse. N'est-ce pas qu'elle est là parfaitement dans son cadre, la brune provençale portant avec grâce le costume arlésien et bavardant dans cette langue expressive de la terre d'Arles, dans ce parler aux consonnances langoureuses, doux et suave comme un dictame d'amour?

Mais le soleil descend les étages du ciel. Il va se perdre là-bas, du côté du Rhône, et bientôt la première étoile émergera du levant obscurci. Le travail cesse. On revient au village, et dans la vaste salle voûtée, autour de l'âtre où flambe une brassée de rameaux verts, la soupe est servie en commun. Et, les écuelles nettes, les rires d'éclater à nouveau, les chants de recommencer, et les contes de se succéder, intéressants et naïfs...

Les contes ! Savez-vous bien qu'il y a de vrais et bons conteurs parmi nos paysans provençaux? Vous en douteriez, peut-être : écoutez le maître lui-même rappeler un souvenir d'enfance :

« ..... Je vous l'avais dit, je crois, un jour, à Arles, — m'écrivait Frédéric Mistral, il y a quelques mois à peine. Votre village de Mouriès, avec les impressions pastorales déposées dans l'idiome de ses indigènes par le voisinage des *coussou craven*, fut une des sources de mon inspiration. Un pauvre grand vieillard, d'allure homérique, *Mèste Tourreto*, qui parlait notre langue avec une richesse d'images étonnante (et qui se louait même, *à un sou la veillée*, pour faire des contes aux olivarelles), avait bercé mon enfance de sa faconde populaire; et si vos sites m'apparurent si larges et si bibliques, les récits de *Mèste Tourreto*, y dûrent être pour quelque chose. »

O mon village de Mouriès, patrie de Coye, souviens-toi donc que tu es sur les confins de cette Crau et de cette cotière des Alpilles que le grand Provençal a choisies pour cadre à son idylle de *Mirèio*. Souviens-toi que du haut des collines qui te dominent, au Nord, on a sous les yeux la terre sacrée du Félibrige : — Saint-Remy, ton chef-lieu, avec sa ceinture de jardins où naquit Roumanille, — Maillane, la reine des cités provençales, avec sa couronne de *mas*, parmi lesquels Mistral vit le jour !

Puissent tes fils toujours garder au cœur l'amour de la terre natale, et, sur les lèvres de tes olivarelles, puisse voltiger toujours, harmonieuse et riche, comme au temps de *Mèste Tourreto*, la belle langue du terroir !

Mouriès, le 9 novembre 1889.

ADRIEN FRISSANT.

SUR LA MORT DE SIGALON

DÉCÉDÉ A ROME (1)

—

Lorsque fendant les flots de la mer de Tyrrhène,
Ton vaisseau t'emportait vers la plage romaine,
La lyre en mains, debout sur les dalles du port
Ma muse à ses adieux mêla sa poésie,
Et croyait, dans l'espoir dont elle était saisie,
T'envoyer au triomphe et non pas à la mort.

Mais la mort est, hélas! mêlée à toute chose ;
Lorsque nous projetons, la cruelle dispose
Et coupe nos chemins d'un funèbre fossé.
L'un expire au moment d'achever sa conquête,
Celui-ci tombe au pied d'une toile incomplète,
Et l'autre avant la fin d'un hymne commencé.

Au moment de jouir des labeurs de la vie,
Quand ils ont subjugué l'œil même de l'envie,
Serpent qui s'entrelace à tout ce qui grandit,
Je ne sais, de nos jours, quelles fatales causes
Font tomber à la fois les hommes et les choses
Et remonter au Ciel tout ce qui resplendit.

Tendre ami! qui, versant ton âme dans mon âme,
Du saint amour de l'art y ranimais la flamme,
Et m'inspirais des vers dignes de tes tableaux ;
Toi qui n'ayant jamais qu'une aimante parole,
Et toujours oublieux de ta propre auréole,
Renvoyais noblement l'éloge à tes rivaux.

(1) Le célèbre peintre d'histoire, Xavier Sigalon (1790-1837) né à Uzès, commença ses études à Nîmes, puis il travailla à Paris dans l'atelier de Guérin. On l'envoya à Rome en 1833 où il fit la copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange qui est à l'école des Beaux-Arts; elle est estimée à l'égal d'un chef-d'œuvre.

Oh ! le trépas devait te choisir pour victime,
Car tu brillais aussi. Par ton pinceau sublime,
Michel-Ange sortait des ténébreux séjours,
Et le voyant revivre et braver sa puissance
La mort, croyant trouver dans ton œuvre une offense,
En a tiré vengeance en soufflant sur tes jours.

Mais elle ne s'est pas encore assez hâtée.
Une part de ta vie est ici-bas restée ;
Ton astre, en se couchant, laisse plus d'un rayon ;
Saint Jérôme, *Locuste*, immortelles images,
De la postérité recevront les hommages
Sans jamais épuiser son admiration.

L'équitable avenir pour toi déjà commence ;
Ton pays s'éveillant de son indifférence,
Cherche quel monument il pourra t'ériger ;
Ta mort fait rendre enfin justice à ta mémoire,
Et Nîmes maintenant se souvient de ta gloire,
Lui qui te recevait en obscur étranger.

Mais, aux lieux où tu meurs nous laisserons ta cendre ;
Rome, que de si haut le destin fit descendre,
Saura bien mieux que nous satisfaire à ton deuil.
De ton génie éteint, elle est le cimetière ;
Sa poussière sacrée est la seule poussière
Qui puisse dignement recouvrir ton cercueil.

Mais silence à l'orgueil !... J'oubliais Lacordaire,
Auprès de ton chevet, céleste mandataire,
Te dévoilant le jour qui sans cesse reluit,
Splendeur dont l'œil de l'âme à tout jamais s'inonde
Et gloire auprès de qui la gloire de ce monde
N'est que triste silence et déplorable nuit !

JEAN REBOUL (1).

(1) L'autographe de ce poème de Reboul, qui ne figure pas dans ses Œuvres, appartient à M. Adolphe Pieyre, ancien député.

SUR UNE PLAGE PROVENÇALE

Un matin, je rêvais de Grèce,
Près de la mer, quand, sur le bord,
Passèrent, de l'or dans leur tresse,
Deux mignonnes enfants du Nord.

Par Phœbus Apollo ! pensai-je,
Dans nos horizons purs, mais secs,
Ces deux fleurs des pays de neige
Troublent un peu mes rêves grecs.

Leur grâce me charme et m'irrite
Sous ce soleil, sous cet azur,
Et les nymphes de Théocrite
N'étaient pas blondes, à coup sûr.

Soudain, accourant d'une lieue,
A petits pas, à petits pas,
Une petite vague bleue
Me dit : « Imbécile ! (tout bas),

« Il n'est pas d'idylle qui tienne ;
Le blond te gêne ; et puis après ?
Un peu de brise italienne
Fait bien dans les cheveux dorés.

« Laisse donc là ton esthétique ;
Les Grecs n'ont-ils point fait Cypris
Blonde comme le miel d'Attique,
Blonde comme les tamaris ?

« Leur Vénus, rayonnante et pure,
Apparut sous le ciel joyeux
Du soleil sur sa chevelure
Et l'azur des mers dans ses yeux.

« Tu peux m'en croire, je suis franche :
J'étais là par un jour pareil
Quand elle naquit, blonde et blanche,
Dans l'écume et dans le soleil.

« Vois là-bas, frémir à la brise
Le rire innombrable des flots;
Vois cette écume qui se brise
Aux pointes blanches des îlots;

« Comme au jour où Vénus est née
Avec des yeux bleus comme nous,
C'est fête en Méditerranée
Et notre azur semble plus doux :

« Car c'est elle, malgré les âges,
Elle que nous nous rappelons,
Quand se mirent près de nos plages
Des yeux bleus et des cheveux blonds. »

PAUL ARÈNE.

BIBLIOGRAPHIE

Les Troubadours et les Félibres du Midi, par M. Arnoux, agrégé des lettres, inspecteur d'académie du Var. — Un vol. gr. in-8°. — Paris, Gedalge. 1889.

Ce livre n'est pas long mais il est ennuyeux. Je ne regretterai pas cependant la peine de l'avoir lu, si ce compte-rendu peut l'éviter à d'autres.

L'auteur ne connaît pas son sujet. Preuves :

(a) Le titre de l'ouvrage. *Troubadours et Félibres* aurait suffi; y aurait-il des troubadours et des félibres ailleurs que dans le Midi ?

(b) Le tableau historique de la Provence et du Languedoc. Excellente idée de replacer cette littérature dans le milieu qui la vit et la fit s'épanouir. Mais ce milieu, M. Arnoux ne nous le fait pas connaître. Son résumé sec et décharné, que l'on dirait arraché à un memento de baccalauréat, n'est d'aucun secours pour comprendre la génèse, l'épanouissement et le déclin de la littérature méridionale.

(c) Ses connaissances bibliographiques et ses lectures : les unes et les autres sont insuffisantes. Il est possible que M. Arnoux ait lu quelques œuvres de troubadours et de félibres; il ne nous en donne pas la preuve, ses jugements, trop souvent entre guillemets, donnent à son livre une allure de compilation hâtive et sans contrôle. Ses auteurs de seconde main s'appellent : Fauriel, Villemain, Sainte-Beuve, Raynouard. Sans être irrespectueux, il me sera bien permis de dire qu'ils sont dépassés depuis longtemps. Dans la *Romania*, dans la *Revue des langues romanes*, M. Arnoux aurait trouvé bien des choses nouvelles pour lui et surtout bien des renseignemeuts bibliographiques.

Eh bien, ces deux revues il ne les cite même pas dans la liste des « Ouvrages à consulter » qui termine son livre.

Je passe sur cette bibliographie; il y aurait vraiment trop à critiquer.

Je devrais, pour la même raison, passer sur le livre tout entier.

Ecrit sur les Troubadours et les Félibres, il n'y a pas un seul texte de troubadour ni de félibre. M. Arnoux traduit. Mais ses traductions ressemblent à l'original comme le baobab de Tartarin à ses congénères exotiques.

M. Arnoux appelle la langue méridionale un patois. M. Jules Simon, plus compréhensif, la qualifie de langue *française*.

M. Arnoux, inspecteur d'académie du Var, condamne, au nom du patriotisme, l'usage de ce prétendu patois dans les écoles. M. Bréal, inspecteur général de l'Instruction publique, etc., etc., est d'un avis contraire.

M. Arnoux prédit la mort prochaine, inéluctable de ce provençal « appris sur les genoux de nos mères. » L'esprit inquiet de Gelu, lui avait fait écrire en 1840 : « Au train dont va le siècle, avant *trente ans*, cette langue (le provençal) sera aussi difficile à expliquer que la langue des hiéroglyphes pour les 99 sur 100 de notre population marseillaise. »

50 ans ont passé. Allez sur le port de Marseille, dans la Provence entière, et vous me direz ce que vaut la prédiction de Gelu.

Je ne discuterai pas d'ailleurs les arguments de M. Arnoux : ils sont vraiment trop légers.

Un exemple pourtant de sa critique : « Les belles inspirations de certains poètes ne me paraissent qu'un heureux accident ». Et c'est tout. Voilà la renaissance félibréenne expliquée par M. Arnoux. Allons, tant mieux. J'en suis réduit à souhaiter à son livre un accident de ce genre.

En résumé, c'est un livre attristant, écrit sans goût. C'est une série de biographies, inexactes parfois, toujours incomplètes, mises bout à bout, une collection de notices littéraires, analogues, sinon inférieures à celles qu'on lit dans les Vademecum des rhétoriciens.

C'est peut-être, après tout, un succès de librairie : les bibliothèques des écoles primaires, des conseils municipaux, les distributions de prix des collèges, sont des débouchés indiqués d'avance pour ce livre.

Les gravures qui l'ornent, à la façon d'images d'Épinal, pourront faire la joie des gamins. Mais, pas plus que le texte, elles ne donneront à personne la connaissance et la goût de la littérature provençale.

Il reste à m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue Félibréenne* de les avoir entretenus d'un livre qui ne vaut ni le papier, ni le temps employés à l'écrire. Ce n'est pas dire beaucoup, car le livre n'est pas gros et je plaindrais M. Arnoux s'il avait mis plus de quinze jours à le bâcler.

On était en droit d'attendre mieux d'un agrégé des lettres, inspecteur d'académie.

G. D. de Cannes.

CHRONIQUE

Nous cédions, l'autre jour, la parole au félibre *J. d'Orfeuillans* sur les *Espigueto* du P. Xavier. Ces récits familiers, tirés des Evangiles, manquaient à la littérature félibréenne. Le livre maintenant fait son tour de Provence, également apprécié des fidèles pour son sentiment chrétien, et des artistes pour ses vraies vertus poétiques. Car c'est autant de petits poèmes en prose, que ces tableaux de la plus fraîche inspiration galiléenne; j'allais dire rhodanienne, tant le parler naïf de Roumanille et de Saboly, tant la beauté aride du cadre odorant des Alpilles rapprochent le pays d'Arles et des Baux de la terre de Nazareth et de Bethléem. Dans tout le chansonnier pieux des félibres et des noëllistes anciens du Comtat, la Provence semble tendre la main à la Palestine. Félix Gras l'a si bien senti que son admirable *Romancero* populaire nous montre Jésus noyant les cavaliers lancés à sa poursuite par un Hérode de Marseille, dans un lac de Tibériade qui n'est autre que le Vaccarès.

Mais nous voici loin du P. Xavier et de son ardente propagande de prédicateur national. Il ne s'agissait pour nous que d'emprunter au *Soleil du Midi*,

de Marseille, quelques fragments de l'excellente apologie du cher majoral qu'y a publiée, récemment, notre ami Joseph Gautier :

Nous connaissons cette loi aimable qui préside à la naissance de tous les idiomes : c'est la poésie qui rhythme les premiers essais linguistiques des peuples. Les premiers auteurs sont des poètes — et l'on pouvait se demander alors si elle saurait un jour parler en prose cette gentille et poétique Mireille. Mistral, Roumanille, Mathieu, Huot et d'autres, le prouvèrent d'une façon éclatante ; et aujourd'hui un homme, un orateur de premier rang, caché sous la blanche soutane de Prémontré, le Père Xavier de Fourvières, vient définitivement et solennellement de mettre le sceau à cette vérité en installant d'une triomphale façon la langue provençale dans la chaire chrétienne.

Il a fallu du courage pour oser une telle œuvre, il a fallu de la confiance et de la foi pour en inspirer au clergé, apeuré de si audacieuses rénovations ; il a fallu du talent pour réussir...

Dans ce langage d'une irréprochable pureté, qu'importe que l'expression soit parfois un peu hardie ? Elle est toujours exacte et caractéristique. La pensée n'hésite point devant le mot vrai qui la traduit, et c'est avec une force irrésistible que cette pensée, revêtant ainsi sa vraie forme, s'impose. C'est le propre des grands orateurs de savoir asservir les mots, quels qu'ils soient, à la traduction toujours noble de la pensée qu'ils expriment.

Le Père Xavier de Fourvières commença, il y a quelques années, ses prédications en langue populaire dans les villages et villes de Provence. Maillane en eut une belle, le jour de sa fête patronale, en pleine place publique. Après une admirable *Passion* prêchée à Saint-Rémy, la population tout entière de cette ville fit une ovation enthousiaste au savant prédicateur. A Tarascon, en 1888, un sermon sur la fête religieuse locale de la Tarasque fût un pur chef-d'œuvre. Enfin, il y a quelques jours à peine, dans l'église Saint-Pierre-Saint-Paul de notre ville de Marseille, devant une foule qui, grandes portes de l'église ouvertes, stationnait encore en pleine voie publique, le Père Xavier prononçait sur l'exposition du Saint-Sacrement un sermon qui est une merveille d'érudition originale, de poésie et de superbe éloquence...

Le peuple de Provence a le droit d'être fier de ceux qui respectent ses traditions et glorifient sa langue ; l'Église de Provence ne doit point oublier que de tous temps les langues populaires furent les véritables langues apostoliques. Or, le grand orateur provençal sort du peuple et appartient à l'Église...

* * *

A propos de la reprise de *Mireille* à l'Opéra-Comique, on nous saura gré de reproduire ici deux lettres échangées jadis à son sujet par le poète et le compositeur, et publiées dans le journal *l'Autographe*, en 1864.

GOUNOD A MISTRAL

Paris, mardi 17 février 1863.

Monsieur,

J'ai tout d'abord à vous remercier de l'adhésion que vous voulez bien donner à notre projet de tirer une œuvre lyrique de votre adorable poème provençal, Mirèio. La lecture

de ce poème m'a fait éprouver à chaque pas le désir d'entrer en communication avec vous, et je me réjouis de l'occasion qui m'en est offerte aujourd'hui.

Le plus respectueux scrupule et la plus consciencieuse fidélité ont présidé à notre travail. Il n'y a dans notre opéra que du Frédéric Mistral; et si la limite que nous devons nous imposer nous prive d'exposer aux regards du public la grappe entière dans toute sa splendeur, du moins pas un grain étranger ne vient-il se mêler à ceux que nous avons cueillis; et nous avons tâché que ce fussent les plus dorés. Je vous remercie de l'œuvre que vous avez si profondément sentie, et des émotions indicibles que cette œuvre m'a causées: puissé-je vous en rendre une partie dans une interprétation musicale qui, à défaut d'autre mérite, aura du moins celui d'une croyance sincère et d'une ardente sympathie. Un mot seulement sur la chanson de Magali; au lieu de la confier à une seule voix comme vous l'avez fait, j'y ai vu une sorte de petit roman symbolique d'amour, sous le voile duquel Vincent et Mireille se déclarent leurs vrais sentiments.

C'est donc, sous le déguisement d'une *chanson à deux voix* pour tout le monde, un petit *duo* d'amour pour eux seuls.

Laissez-moi vous dire, avant de clore ma lettre, combien je suis heureux de vivre au temps d'un poète qui a si délicieusement dit de si délicieuses choses, et qui veut bien me permettre d'essayer de les chanter.

Recevez, monsieur, l'assurance de mon plus sympathique attachement et de mes sentiments tout dévoués.

CH. GOUNOD.

—

MISTRAL A GOUNOD

Maillane (Bouches-du-Rhône), 25 février 1863.

Cher Monsieur,

Je suis ravi que ma fillette vous ait plu, et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers, mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Rémy, venez la voir le dimanche quand elle sort de vêpres, et devant cette beauté, cette lumière et cette grâce, vous comprendrez combien il est facile, et charmant, de cueillir par ici des pages poétiques. Cela veut dire, maître, que la Provence et moi vous attendons au mois d'avril prochain.

Votre poète,

F. MISTRAL.

* * *

Une découverte intéressante pour l'histoire de l'art dramatique vient d'être faite par M. Auguste Baluffe.

Il existe au musée de Montpellier un tableau catalogué sous ce titre : « Portrait d'un jeune Espagnol. »

Il est debout, de trois quarts, tourné à droite, vêtu d'une veste et d'un manteau qui laissent voir un grand col et de grandes manches. Les cheveux noirs retombent sur ses épaules.

Or, le portrait désigné sous cette vague étiquette est le portrait de Molière à l'âge de trente-cinq ans, fait par Sébastien Bourdon, que Molière avait rencontré dans une de ses campagnes théâtrales en Languedoc.

Molière est bien représenté, en effet, tel que nous le décrivent les *Mémoires* de mademoiselle Poisson : « Il n'était ni trop gras ni trop maigre; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts. »

M. Baluffe explique le costume que porte Molière en rappelant qu'au milieu du dix-septième siècle, le costume espagnol était très en usage dans le Midi. On sait, en outre, que Molière eut toujours, durant sa carrière dramatique, nombre de rôles d'Espagnols dans son répertoire.

M. Paul Lacroix a dressé, en 1875, la liste des portraits de Molière. Il en comptait vingt et un faits d'après nature et huit peints après sa mort, plus une douzaine de gravures.

M. Auguste Vitu possède trois portraits de Molière, l'un de Nicolas Leloir, daté de 1669, l'autre de Sébastien Bourdon, de 1656, le troisième, peinture anonyme, de 1662, représentant Molière dans le rôle de Legras, de la *Pastorale comique*.

— On rapporte, depuis quelque temps aussi, à Molière un portrait du Musée de Marseille, « l'homme à la ganse jaune », de buste et de trois quarts, assez semblable à celui de Montpellier.

*
* *

Suite à notre bibliothèque gastronomique :

M. Jacques Normand, le très fin poète, l'auteur des *Ecrevisses*, nous livre dans le supplément littéraire du *Figaro*, sous le titre : *Une Recette marseillaise*, la vraie manière de faire la bouillabaisse.

C'est plein de parfum et d'accent :

D'ail?... Il en faut un peu, rien que pour maintenir
Le vrai principe;
Mais très peu, je vous dis : un souffle, un souvenir
Qui se dissipe!
De safran? Il en faut pas mal, et toutefois
Pas trop encore...
Mais assez, cependant, pour qu'en trempant les doigts
Ça vous les dore!
De poisson?... Il en faut, mais poisson de fin goût
Pêché sur place,
Et langouste, et merlan, et saint-pierre, et surtout
De la rascasse!
D'huile?... Il en faut aussi. Mais soyez bien prudents :
Que l'on arrive
A n'en mettre pas plus qu'il n'en tiendrait dedans.
L'œil d'une grive.
De thym? de romarin? de fenouil? de persil?
Que l'on en mette
Dans un sac bien noué, bien propret, bien gentil,
Qui vous appète!
Faites bouillir le tout. Découpez le pain frais
En tranche épaisse...

(*Avec mépris*)

Et peut-être qu'ainsi vous aurez à peu près,
La bouillabaisse.

Mais pour qu'elle soit vraie, et bonne, et sans défaut
— Une merveille! —
Plus que poisson, safran, ail, fenouil... il lui faut
L'air de Marseille!

*
* *

Les Frères de la doctrine chrétienne d'Arles viennent d'offrir au musée lapidaire de leur ville une pierre tumulaire contenant une épitaphe en vers latins trouvée dans les dernières fouilles faites dans la rue de l'Hôtel-de-Ville, dont nous donnons en même temps que le texte la traduction provençale :

CŒCILIO NIGRO FABRO NAVALIS

Prœteriens quicumque leges...
... Et ibi defuncti nomina vera...
... Elegos veniam peto ne verearis
Perlegere et dicas carmen...
Cæcilus Niger est hic...
Quo cernes tilulum...
Hunc tibi navales pauci damus...
Hoc et defuncto corpore minusculum
Ossa tuis urnis optamus dulce quiescant
Sitque levis membris terra molesta tuis
... Artifices nigro damus ista
Carmina quæ claudit jam rapidum salve.

A CECILE NEGRE, *fabre dis atèié de construcioun navalo en Arle.* — Passant, quau que siègues que legiras eiço emé lou noum verai dóu defunt qu'es aqui, cregnes pas, te lou demande en gràci, de legi en plen aquésti vers doulènt, e digo i mane la coumplancho. Cecile Negre es aqui ounte veses l'épitàfi... Aco te dounan quauquis-un de l'arsena, pichot présent pèr toun cors defunta.

Souvetan que dins tis urno douçamen tis os repauson. E que la terro grèvo siegue lóugiéro à ti membre. Oubrié, dounan à Negre aquésti vers que deja claus, rapide, noste adiéu.

Les vers gravés sur une pierre froide rappellent, par les beaux caractères, ceux de l'époque d'Auguste.

C'est une page de plus se rapportant à l'origine des ateliers de construction navale installés dans la ville d'Arles ; ils y étaient si florissants sous les Romains, que César avait obtenu, en trente jours, la construction et l'armement de douze navires.

FREJOULUN

I

Quent ivèr, ai las!
De bàrri de glas
Barron li calanco ;
La nèu espalanco
Lis aubre fruchau...
— La Nèu ! que m'enchau ?
Se la taulo es blanco.

II

Tout jalo, li pous
Emai lis adous ;
Lou moulin s'arrèsto ;
Noun aurèn, pèr fèsto,
De que lava 'n got...
— L'aigo ! qu'es aco ?
Se lou vin nous resto.

III

Lou soulèu a fre ;
Souto lou tèms dre
Li pàlis estello
Cluchon la parpello...
I' ague plus de rai !
Me souleiarai
Is iue de ma bello.

FRISSONS

I

Quel hiver, hélas! Des remparts de glace barrent les calanques. La neige a rompu les arbres fruitiers.

— La neige! que m'importe? si la table est blanche.

II

Tout gèle, les puits et les petites sources. Le moulin s'arrête ; nous n'aurons plus, les jours de fête, de quoi laver un verre...

— L'eau! qu'est-ce que cela? si le vin nous reste.

III

Le soleil a froid ; sous le temps rigide, les pâles étoiles clignent leurs paupières...

S'il n'est plus de rayons... je m'ensoleillerai aux yeux de ma belle.

PAUL ARÈNE.

FIN

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

1889

Vasile ALECSANDRI. .	*Florile la Sinaïa*, poésie roumaine (avec traduction)	30
Frédéric AMOURETTI.	*L'Armana Prouvençau de 1890*, bibliographie	218
	Les Marseillais d'Horace Bertin, bibliographie	165
Marius ANDRÉ.	*La Glòri*, poème provençal (avec trad.)	258
Paul ARENE.	*I. Baus*, poésie provençale (avec trad.).	33
	Sur une plage provençale, poésie.	278
	Frejoulun poésie provençale (avec trad.).	286
Albert ARNAVIELLE.	*Le Mouvement Félibréen en pays cévenol*, discours prononcé à Alais (traduit du provençal)	177
Louis ASTRUC	*A S. M. la Rèino de Roumanìo*, poésie provençale (avec trad.). .	23
	Li Gau-Galin, poésie provençale (avec trad.).	93
	Au mignot Teodor Aubanèu; au musicaire Bensa; lou viei palais, trois sonnets provençaux (avec trad.	135
Théodore AUBANEL . .	*Vaucluso*, poème (avec trad.).	215
F. de Baroncelli-Javons.	*Rousàri d'amour*, sept poésies provençales (avec trad.).	188
L. de Berluc-Pérussis. .	La question des dialectes.	72
Valère BERNARD . . .	*I Rusticaire*, poésie provençale (avec trad.).	218
Alcide BLAVET.	*Les Fêtes félibréennes d'Alais* (20, 21 octobre) : le marquis de la Fare-Alais et Jean-Baptiste Dumas	181
Paul BONJEAN.	*Madeleine*, conte en vers.	99
Charles de Bonnecorse.	*La Calandro*, conte provençal (avec trad.)	196
Vte de BORELLI	*En famille*, sonnet	89
Pierre de BOUCHAUD.	*A la Reine de Roumanie*, sonnet.	19
Eugène BOYER	*Mon ami Trois-Étoiles, Tristesse*, deux sonnets	155
Auguste BRIZEUX . . .	*Aux poètes provençaux*, poème posthume	94
Léonce CAZAUBON . .	*Don Victor Balaguer*, étude littéraire en deux parties. . . 139 et	206
Adrien CHEVALIER . .	*La mort d'un poète; Nord et Midi*, études littéraires	36
James CONDAMIN . . .	*L'Œuvre de Carmen Sylva*, critique littéraire	7
Louis CONSTANS . . .	*L'édition définitive de Goudouli*, bibliographie.	162
Pascal CROS	*Per un ami mort*, poésie provençale (avec trad.).	152
S. M. la reine Elisabeth de Roumanie.	*Lettre au directeur de la « Revue félibréenne »*	65
Henri d'ERVILLE. . . .	*La Gardeuse d'abeilles*, poésie	92
Maurice FAUCON. . . .	*Dans la forêt*, à Carmen Sylva, poésie	32
	Le Triomphe de l'amour. poésie	229
Auguste FOURÈS. . . .	*Le Cassolet*, étude gastronomique et littéraire.	210
Adrien FRISSANT . . .	*Au temps des olives*, croquis provençal	220
A. de GAGNAUD. . . .	*I latin de Roumanio; a dono Carmen Sylva; à la reine Elisabeth*, trois sonnets (avec trad.).	4
Joseph GAUTIER. . . .	*Lou Mirau*, poésie provençale (avec trad.).	227
	Sur le père Xavier de Fourvières, étude.	282
Maurice GAY.	*Canigou*, traduit par Mgr Tolra de Bordas, bibliographie..	220
Georges GOURDON. . .	*Sur les filles d'Avignon*. sonnet.	214
Joseph HUOT	*A Carmen Sylva*, poesie	22
Victor de LAPRADE . .	*Sur un exemplaire de Marie*, sonnet inédit.	98
E. IMBERT	*Lou Pont dòu Gard, la Crau*, deux sonnets provençaux (avec trad.).	269
Pierre LOTI	*Carmen Sylva*, souvenirs de voyage	25
Paul MARIETON. . . .	*A Carmen Sylva*, prologue.	1
	En Provence, sensations d'un félibre: *Orange, Arignon, Nimes, le Pont du Gard*.	39
	Les Iles d'or de Mistral, étude littéraire	66
Paul MARIETON. . . .	*La Langue universelle*, d'après le capitaine Rovere	80

PAUL MARIÉTON Suite). *Brizeux et les félibres*, étude littéraire (avec citat. de MM. Guillibert et Le Mouël) 94
A la fontaine de Vaucluse (Le Ventoux, Pétrarque). — *La Provence grecque* (Saint-Rémy, les Baux, Arles), sensations d'un félibre. 113
Publications de MM. Thiollier, Nigra, Canini, Levère, etc., bibliographie. 157
Brinde i jouine, discours provençal (avec traduction). 157
L'Armana Marsihès (2e année). bibliographie. 219
Le Littoral de Provence dans l'histoire. (Les Grecs, — les Romains, les Sarrasins, — Marins provençaux, — Napoléon en Provence. Provençalisme du littoral, — Théâtre provençal) 242
Chronique félibréenne. 53, 106, 175, 231 281

CHARLES MAURRAS. . . *Les fêtes félibréennes de Paris*, des 4, 6, 7 et 8 juillet. 144
Flammes mortes. par Gabriel Mourey, bibliographie. 159

FRÉDÉRIC MISTRAL . . . *A la Roumanio*, poésie provençale (avec trad.). 3
A Roma Rataẓẓi, poésie provençale (avec trad.). 71
Discours du Capoulié à la Sainte-Estelle d'Avignon (traduit du provençal). 84
Discours français prononcé au banquet de la Cigale (6 juillet). . . 144
Le Folk-Lore brésilien de M. de Santa-Anna Néry, bibliographie. 165
A la Ciéuta d'Alès, poésie provençale (avec trad.). 181

ANSELME MATHIEU. . . *Hellas*, sonnet provençal (avec trad.). 156

FERNAND MOURRET . . *Roumo*, sonnet provençal (avec trad.). 154

BARONNE D'OTTENFELS. *L'Eclipse*, poésie. 157

Cte ARMAND DE PONTMARTIN. . . . . *A Mademoiselle Roumanille, reine du félibrige*, sonnet. 227

E. PLAUCHUD. . . . . *Pantayage*, poésie provençale (avec trad.). 227

JEAN REBOUL. . . . . *Sur la mort de Sigalon*, poème 276

ERNEST RENAN . . . . . *Discours au banquet celtique* 71

HIPPOLYTE ROLLOT. . . *A Carmen Sylva*, sonnet 77
Feuilles mortes, Feuilles nouvelles, poésies 19

EDMOND ROSTAND . . . *Le tambourineur, Vers intimes*, poésie. 266

J. ROUMANILLE. . . . *Discours du Capoulié à Montmajour* (texte provençal avec trad.) . 130

Dsse IS. DE LA ROCHE-GUYON Deux dizains à Carmen Sylva 17

ISIDORE SALLES . . . . *Lou dusau biatye*, poésie gasconne (avec trad.) 21

ARMAND SILVESTRE . . *A Mistral*, sonnet. 187

SULLY-PRUDHOMME . *Le premier amour*, poésie. 18

MARIE DE VALANDRE. . *Reine et Poète*, poésie 16

ANTONY VALABRÈGUE. *La Panetière*, croquis provençal 271

CHARLES DE VALETTE. *Idylle provençale*, poème 204

GABRIEL VICAIRE. . . . *Le Violon*, poème. 200

***. . . . . *La Sainte-Estelle de Montmajour*. 129

***. . . . . Bibliographie. *La Chèvre d'or* de Paul Arène (avec jugements de MM. Anatole France, Tournier, Isambert, etc.). 157

***. . . . . Les Troubadours et les Félibres du Midi de M. Arnoux, bibliographie. 280

CHRONIQUE. Le comte de Toulouse-Lautrec; Ernest Hamelin; Nécrologies. — Vive Madame Vierne! — *Lou viro Soulèu; la Semanado; les Annales du Miaï; l'Histoire des Troubadours du Dauphiné*. — Le Cours de Littérature provençale à Marseille. — Les Félibres à Forcalquier, à Marseille (discours de Roumanille), à Sorèze. — Les Académies provençales et la Langue d'Oc. — La Cour d'amour de Provence. — Devant la commission du Budget, etc. 53

La Renaissance du Tambourin. — Nouveaux *sòci* du Félibrige. — Au Félibrige de Paris : Jeux floraux; Nouvelles admissions; M. Sextius Michel. — Félibrée à Aix. — Lectures de M. Baudrillart sur la Provence. — Le Félibrige à Madrid. — *Lè Cascareleto* de Roumanille. — Nécrologie : Fr. Delille. — Petites nouvelles. — Charles Pradier et les Félibres, etc. 106

Félibrée du 30 avril à Aix. — Le banquet des Celtisants. — Nécrologie : Lucien Geoffroy. — Discours de M. Jules-Charles Roux. — Jasmin et son œuvre (Paul Ginisty). — Les félibres à don Pedro (S. Liégeard) — Nouvelles publications provençales. 175

La Maintenance de Provence, à Tourves. (M. Raimbault). — Liste des nouveaux mainteneurs. — La Sainte-Estelle de 1890, à Cannes. — Le théâtre provençal en 1889. — *Les Iles d'or*, jugées par Aug. Filon. — Lettre de MM. Astruc, Honorat, Michel et Raimbault. — *La Cigale d'or*. — *Aubanel*, de Ch. Maurras, etc. 231

L'apostolat provençal du P. Xavier (avec cit. de J. Gautier). — L'opéra de *Mireille* (lettres de Gounod et de Mistral, 1863). — Portraits de Molière. — La Bouillabaisse (Jacques Normand). — Epitaphe latine trouvée à Arles (trad. provençale) 281

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

EN PROVENCE

LA CRAU — ARLES — TARASCON — BEAUCAIRE

LA GUERRE DES ALBIGEOIS

(*Extrait de la* TERRE PROVENÇALE, *3e partie, chap.* XI.)

LES TROUPEAUX TRANSHUMANTS. — LA LÉGENDE D'HERCULE. — L'ÉCOLE DU LION. — LES ARÈNES D'ARLES. — MONUMENTS ROMAINS DE PROVENCE. — ARLES AU MOYEN AGE. — LES ALISCAMPS. — THÉORIE DE LA TARASQUE. — LES PROCESSIONS ET LE ROI RENÉ. — LE CHATEAU DE BEAUCAIRE. — LE PARAGE. — LA LUTTE DU NORD ET DU MIDI AU XIIIe SIÈCLE. — INNOCENT III, MONTFORT ET RAYMOND VI. — RAYMOND VII ET LES PROVENÇAUX. — LES ALBIGEOIS. — TRANSFORMATIONS DU GÉNIE MÉRIDIONAL. — LA FOIRE DE BEAUCAIRE.

1er *mai* 1889.

Je quitte Aix au lever du soleil. Le train lent qui me ramène en Avignon, première et dernière étape, la plus chère peut-être de tous mes *roumavages* provençaux, me permet de m'emplir les yeux d'un paysage qui tient à moi par tant de fibres: Roquefavour, l'aqueduc svelte et sobre qui est au pont du Gard tout ce que l'art industriel, utilitaire, peut opposer à l'art massif et glorieux des conquérants du monde, obéis par des légions de soldats et d'esclaves; Rognac, entre une petite montagne rouge aux pins rafraîchissants et une éclaircie gaie sur l'étang de Berre argenté par le blanc soleil du matin dans un sourire de jeunesse; enfin la Crau.

Sa désolation grandiose m'est cachée à droite par un long rideau indéfini de cyprès, et m'apparaît en face, immense et caillouteuse, telle une steppe d'Orient. Çà et là paissent des troupeaux de moutons couleur d'or, de la couleur des pierres qui, rondes, pressées comme des grêlons pendant l'orage, couvrent cette étrange plaine de cent kilomètres, en telle abondance que les savants ne peuvent s'expliquer à leur sujet... Ces troupeaux broutent les bonnes herbes, le gazon ras qui vient dans l'étendue stérile. Un berger les suit, en grande cape brune à triple pèlerine, appuyé sur un long bâton... Vers la fin du printemps ils quittent les pâturages brûlés de la Crau et de la Camargue pour les herbes fraîches des Alpes. Ce changement de terre, qui les a fait dénommer *transhumants,* doit remonter aux temps les plus anciens. Déjà Pline mentionne l'usage, et la langue italienne a gardé aux moutons la vieille appellation naturelle: *montone*, qui les dit propres à la montagne.

C'est un beau spectacle que de voir se mettre en marche de tels troupeaux. Un *baile* ou chef dirige les jeunes bergers, *pastrihoun*, chargés de tous les soins ; c'est lui qui tient les comptes. En tête marchent les *menoun*, boucs conducteurs ; les chèvres suivent, puis les moutons innombrables. Des chiens entourent le troupeau et des ânes le ferment, qui portent les bagages et les agnelets, trop petits pour suivre leur mère. On met une vingtaine de jours pour atteindre les hauteurs salubres. Le troupeau connaît la montagne, c'est lui seul qui décide de la marche en avant comme du retour. Le pâtre l'enferme le soir en de solides claies protectrices, et il veille sur lui dans la compagnie des étoiles.

Les troupeaux redescendent un peu avant la fin de septembre en Provence. L'arrivée de ces deux ou trois cent mille têtes met comme un sourire de vie sur l'immensité du désert... C'est une Arabie Pétrée, aussi grandiose et plus douce. C'est l'étendue mélancolique de la campagne romaine. De loin en loin bleuit sur la lande un bosquet de grands arbres : des platanes, des ormes, mêlés de hauts cyprès, qui cache une métairie ou enveloppe un mas.

On a disputé de tout temps sur l'origine des cailloux de la Crau Ses plus vieilles dénominations témoignent de sa nature étrange. (En grec κραῦρος signifie aride ; les latins appelaient la Crau *campus cravensis* ou *campus lapideus*.) Les plus anciens commerçants hellènes arrêtés aux embouchures du Rhône firent connaître au loin la singularité de cette plaine. Eschyle, le premier, dans un fragment du *Prométhée délivré*, conservé par Strabon, a transmis la tradition. D'après lui, Hercule, emmenant les bœufs de Géryon, trouva sur les rives du Rhône un peuple batailleur qui lui disputa son troupeau. Quand il eut épuisé ses traits, Jupiter fit pleuvoir une grêle de pierres qui anéantit ses ennemis. Denys d'Halycarnasse donne la légende dans les mêmes termes. C'est Pomponius Méla qui a précisé le nom de ce peuple, les Liguriens, et de leurs chefs, Albion et Bergion (1).

La science moderne, moins poétique, estime que la dispersion de ces cailloux roulés, dans le bassin du Rhône, est due à la fusion récente des plus proches glaciers Alpins. Au milieu de la Crau apparaît un étang, *lou Clar d'Entressen*, puis le village de Saint-Martin-de-Crau, qui est entouré de champs cultivés : une sorte d'oasis dans la morne étendue pierreuse. On y cultive le mûrier, l'olivier, la vigne. Mais la terre végétale n'a guère ici qu'un pied ou deux de profondeur ; et bientôt revoici les cailloux mouvants, avec leurs petites herbes parfumées, délices des troupeaux. Elles sont spéciales à la Crau, pour la plupart : la soude-salicorne, le jasmin jaune, le narcisse de mer, l'asphodèle jaune, l'alysse, et toute la gamme odorante du thym et du romarin.

A Raphèle, les cyprès s'alignent, serrés, de chaque côté de la voie et autour des mas. Car telle est sur ce point la violence du mistral, qu'il enlève des maisons de bergers, qu'il arrête parfois la marche des trains. Le cyprès sombre et bleu s'entremêle ici de hautes flèches de peupliers à la verdure jaune, clochetons massés dans la plaine. Puis la fertilité s'annonce, et au loin surgit le hérissement des tours d'Arles. Voici l'adorable église de Saint-Honorat, dans ses platanes des Aliscamps, fleur poétique de la cité romane. Voici les remparts dégradés aux herbes dormantes, et tous les vieux clochers à la pierre rouillée de lichen...

Je passerai la matinée en Arles : je veux saluer les Arènes et leur tour sarrasine, je veux m'y retrouver dans l'exaltation des grands souvenirs.

(1) Voir pp. 316 et 339.

Le premier monument qui accueille aujourd'hui l'étranger est la *Fontaine d'Amédée Pichot*, élevée en 1887 à cet Arlésien fidèle, par un fils digne de lui, continuateur de son culte et de son œuvre (1). La fontaine est plaquée à l'angle de deux rues, sa vasque de marbre et le buste de l'écrivain surmontés d'une mosaïque couronnée elle-même par un bas-relief en bronze.

La mosaïque est l'œuvre de Balze, un autre Arlésien. Elle représente la célèbre *Poésie* de Raphaël. Le choix du morceau étonne, si la matière convient à la cité romaine. Le bas-relief, d'Auguste Cain, est plus fait pour exalter le patriotisme local : c'est le *Lion d'Arles*, vieux palladium de la cité, dont rien n'y rappelait la trace illustre depuis cinq siècles. Le retour du lion est celui de la gloire à Arles. La noble ville reprend peu à peu conscience de sa dignité. Sur ce premier monument de revanche, quatre vers provençaux sont inscrits :

Siéu Arlaten vous dise e noun pas un arlèri :
Escoulan eisila, quant de fes à Paris,
Ai pensa tout en plour, n'en fasiéu pas mistèri,
I campas ounte anave, enfant, gasta de nis (2).

Ces vers sont l'amende honorable du peuple arlésien à ses traditions négligées, la reconnaissance officielle du Félibrige par la ville d'Arles. Depuis son abaissement, elle était descendue au rang de ces nombreuses cités pleines d'histoire, qu'a faites banales la centralisation. Ses monuments anciens périssaient à vue d'œil sous la protection d'académiciens *franchimands*. Depuis ses grands archevêques du moyen âge, ses podestats et ses consuls, on n'y pouvait citer que de médiocres grands hommes, le graveur Baléchou, le bibliophile Méjanes, le peintre Réattu, petites renommées. Le Félibrige a donné au pays d'Arles autant de lumière que jadis sa splendeur constantinienne. Il vient enfin de s'y installer en maître, au lendemain de cette fête d'Amédée Pichot où la famille arlésienne s'est reconnue, s'est resserrée dans son patriotisme.

Notre *École du Lion* est aujourd'hui, avec celle de Cannes, la plus vaillante du Félibrige. Arles et Lérins, les deux plus pures gloires du moyen âge provençal, ont vu germer de leurs ruines fécondes la fleur de poésie. La renaissance populaire du génie autonome est défendue *ab ira leonis*, — selon leur antique devise, — par les Arlésiens. L'*Ecole du Lion* s'est manifestée pour la première fois, l'an dernier, à la Sainte-Estelle donnée en son honneur à Montmajour. Elle a maintenant ses réunions hebdomadaires, ses journaux, ses revues savantes, et par-dessus tout, l'approbation enthousiaste de ses concitoyens (3).

(1) Amédée Pichot, auteur du *Dernier roi d'Arles* et de la première traduction française de Byron, fonda en 1825 la *Revue Britannique*, qui est la doyenne des revues françaises.

(2) « Je suis arlésien, vous dis-je, et non pas un infatué (*arlèri*, par dérision, arlésien) : que de fois à Paris, écolier exilé, pensai-je tout en pleurs, je n'en fis pas mystère, aux champs où j'allais enfant détruire des nids... »

(3) L'École compte plus de trente membres titulaires (félibres mainteneurs). L'un d'eux, le conseiller Émile Fassin, à qui nous devons les cinq séries du *Musée, revue arlésienne* (1872-1885), un répertoire précieux pour l'histoire du moyen âge et des derniers siècles, vient de fonder le *Bulletin archéologique d'Arles*, où il poursuit ses recherches locales. Le *Cabiscol*, le baron Scipion du Roure, est le créateur récent de la *Revue historique de Provence*. Le *Forum républicain* et l'*Homme de bronze*, les deux journaux d'Arles, ont entrepris une active propagande félibréenne. Chacun de leurs numéros publie vers et contes provençaux, signés Louis Bon, Eyssette, Firmin Maritan,

Dans le contentement de ces pensées, je suis entré aux Arènes dont la vaste enceinte ne laisse pas de me déconcerter. Dans sa plus grande époque, Arles n'avait pourtant que cent mille habitants. Mais la science contemporaine estime que ces amphithéâtres étaient construits pour recevoir la moitié de la population. Celui d'Arles admettait cinquante mille spectateurs; celui de Nîmes quarante, et douze mille celui de Fréjus.

Je m'imagine que les Gallo-Romains voyaient sans plaisir les jeux sanglants dans leurs villes lettrées. La Provence moderne, utilisant ces Arènes, désencombrées de leurs baraques et des fortifications du moyen âge, a remplacé les combats de gladiateurs par d'innocentes courses de taureaux. Ces jeux font l'âme fière, aventureuse, et le corps agile et sain. Ils suppriment le péril, sans enlever l'attrait de l'inquiétude. Les courses espagnoles, trop violentes, s'accordent mal avec notre tempérament: le Provençal est de race plus fine. On les a pourtant essayées dans notre Midi, et il est remarquable qu'on ait vu plus volontiers tuer le taureau à Nîmes, cité romaine, qu'à Arles, cité grecque. Les jeux des gladiateurs étaient de Rome et non d'Athènes.

Celui-là ignore la plus puissante sensation d'art du Midi, qui n'a pas vu ces magnifiques arènes, au grand soleil des jours de fête, quand sur les larges gradins délabrés se pressent les Arlésiennes, coquettes et graves, au costume antique et moderne à la fois.

C'est la perpétuelle rencontre de cette jeune allégresse provençale et des vieux monuments de l'histoire, dans le cadre le plus similaire à celui des œuvres classiques, qui fait l'attrait inépuisable, le charme pénétrant de ce pays. Nulle part, peut-être, ne s'est conservé un aussi grand nombre d'édifices antiques, dans un aussi étroit rayon. Rome sans doute voulait soustraire ses armées victorieuses à cette oisiveté du lendemain de la conquête qui engendrait le pillage et la révolte. On bâtissait partout et au delà du nécessaire. On façonnait la colonie à l'image de la métropole et l'indigène était contraint à y coopérer avec les légions.

L'Arc-de-Triomphe d'Orange, le plus beau qui soit, s'il est moins achevé que ceux de Rome, dans sa pureté puissante; les parfaites et magnifiques Arènes de Nîmes et d'Arles, avec lesquelles ne rivalisent que les amphithéâtres de Vérone et du Colisée; les Antiques de Saint-Remy, deux joyaux, supérieurs par la conservation à tout ce qui nous reste de l'art ancien; la façade du théâtre d'Orange dont on sait les proportions géantes, incomparables, et l'attique proscenium d'Arles; les élégances charmantes de la Maison-Carrée, des bains de Diane, et du pont Flavien; les nobles restes de Carpentras et de Vaison; enfin le Pont du Gard à l'écrasante majesté, suprême témoin d'un empire qui étonna pour jamais le monde, tels sont les vestiges heureusement épargnés de la domination gallo-romaine, génitrice de la France latine, et qui font du cœur de notre Provence une terre d'éducation, analogue aux seules ruines de Sicile et d'Athènes, mais plus féconde qu'elles en pensées fortes et vivantes, pour n'être pas irréparablement dominée par la mélancolie de la mort.

Combien de Français ont parcouru l'Espagne et l'Italie, qui ne soupçonnent pas notre Midi gréco-romain.

La faveur qui s'attache, comme jadis sous les Empereurs, au merveilleux lit-

Charles Rieu, etc, et d'excellentes chroniques de MM. Cornillon, Armand Dauphin, Adrien Frissant, Nicolas Jouve, où triomphe le bilinguisme idéal vers lequel s'achemine heureusement la Provence.

toral de la mer des Ligures, fait peu à peu s'étendre à toute la Provence cette intelligente admiration. A ce résultat n'est pas étrangère la renommée du Félibrige.

Les pèlerinages au pays de Mireille se font chaque année plus nombreux. Le sortilège de la Provence s'affirme de tous côtés par le patriotisme mieux conduit de ses fils et par les hymnes d'amour des exilés de son soleil et de sa poésie. Écoutez la stance d'anthologie que dediait naguère au Midi provençal et romain l'un de ses plus parfaits héritiers, le vicomte Eug. Melchior de Vogüé, devan l'Académie française :

« Enfant, j'ai dû aux tombeaux, aux aqueducs, aux amphithéâtres de notre Gaule latine les premières secousses de l'âme, celles que donnent les visions d'un grand passé mort, dans la fête de la vie terrestre, dans l'énergie d'un ciel en feu ; depuis lors, les hasards d'une existence errante ont fait relever des visions pareilles sous mes pas au Colisée, à l'Acropole, dans les ruines d'Éphèse et de Balbeck, sous les pylônes de Louqsor et sous les coupoles de Samarcande ; j'ai admiré, mais je n'ai retrouvé nulle part l'ivresse toute neuve, l'éblouissement laissé dans mes yeux par les reliques de Provence, par les blocs romains tremblants à midi dans la vapeur d'or, sur le pâle horizon d'oliviers d'où monte la plainte ardente des cigales (1). »

Si puissante a été la domination des Césars, que ses seuls vestiges ont résisté au temps et aux invasions du Nord et du Midi que le moyen âge fit s'abattre sur la Provence. J'ai dit la suprême fortune d'Arles sous Constantin et l'éblouissante aurore de son histoire chrétienne. Au cinquième siècle, elle jouissait encore d'un grand crédit dans tout l'Empire. Honorius, y convoquant l'assemblée des *sept-provinces*, déclarait, dans un édit célèbre, que son heureuse position la rendait d'un si large abord et d'un si florissant commerce, qu'il n'était pas de ville où l'on trouvât plus aisément à échanger le produit de toutes les contrées de la terre Mais les temps qui suivirent furent moins heureux. Voici revenir les « grands barbares blancs » de Michelet et de Verlaine, dont on croyait la race éteinte et qui s'appellent non plus les Teutons et les Cimbres, mais les Goths et les Francs. Les brunes hordes musulmanes leur succéderont. Et l'ère des destructions effroyables durera trois siècles encore, où le fanatisme des archevêques aidera les bandes méroyingiennes à faucher sur ce sol antique la glorieuse végétation des marbres et des bronzes païens.

C'est de la chute des Boson, dont la dynastie relevant de l'Empire germanique régna sur elle deux cents ans, — très obscurs pour l'histoire, — et de ses premières libertés municipales, que date la renaissance d'Arles. Sa république aussi dura deux siècles (1080-1251), participant à l'admirable civilisation romane. Elle accepta cependant la protection des comtes de Barcelone et de Provence, et connut avec eux ses derniers beaux jours (2).

(1) *Discours de réception à l'Académie française* (6 juin 1889). M. de Vogüé, né à Nice, est originaire du Vivarais languedocien.

(2) Cette époque de la Provence est encore mal définie par les historiens, si singulière y était la situation politique. Des chronologies locales de haute érudition, au premier rang desquelles il faudra mettre les *Dates de l'Histoire de Forcalquier* de M. de Berluc-Pérussis, commencent à éclairer les aventures sans nombre de la domination des Comtes, aux douzième et treizième siècles. Mais on n'a pu démêler encore définitivement l'histoire des Arlésiens à travers les vicissitudes de leurs libertés. Pour se rendre compte de leurs alternatives, lire le *Musée* de M. Fassin et l'étude, hérissée de docu-

Au commencement du treizième siècle, Arles, république régie par un podestat étranger, lequel présidait des consuls, relevait à la fois des comtes de Provence et de l'Empereur. Celui-ci, depuis la chute de Boson, avait délégué sa suzeraineté purement nominale aux archevêques, déjà puissants. Ils jouissaient donc d'un grand pouvoir, en face du gouvernement municipal. Cet état finit avec l'avènement de Charles d'Anjou, qui appliqua aussitôt, pour la ruine des libertés de Provence, le procédé capétien.

Des Arènes je vais au cloître Saint-Trophime, le plus beau d'évocation que je sache. Il y a là, sous des arcades chargées de naïves et lourdes ciselures gothiques, telle porte basse d'où l'on voit sortir un cortège de dalmatiques et de mitres. Il y a surtout une place, dans ce cloître, un angle d'où s'aperçoit par delà les toitures aux dalles plates de la basilique, la tour de l'homme de bronze, un guerrier du seizième siècle, la lance au pied, qui veille sur la ville du haut de la maison commune : je m'y suis souvent assis pour songer aux grandeurs déchues de la cité mélancolique, la pensée doucement obsédée par ce titre d'un vieil historien : *La royale couronne d'Arles*. Car il y eut un temps où recherchaient le couronnement d'Arles, des empereurs dont les petits-fils ont perdu jusqu'à son souvenir.

Mais la plus grande nostalgie d'Arles et de son moyen âge est dans les quelques arpents conservés des Aliscamps. Arles, plus opulente sous terre que dans la vie, *Arelas ditior sepulta quam viva,* disait-on. Sa grande histoire constantinienne et chrétienne, royale et impériale, avait fait de son cimetière un lieu privilégié entre les nécropoles humaines, pour y attendre la résurrection. Seul, à de certaines heures, avec ses souvenirs et le triste décor des tombes, on croit traverser là le *Purgatorio* de Dante. On s'attend à y rencontrer ces douces âmes qui « pleuraient en chantant », la pauvre *Pia dei Tolommei* « que défit la Maremme, » ou Mathilde « qui passait en cueillant des fleurs. »

Ma flânerie à la station d'Arles me fait découvrir une merveille du type féminin. Grande, avec sa fière démarche, sont teint rosé, ses traits graves de jeune veuve, celle-ci est majestueusement belle. Tout de noir vêtue, la jupe de fine étoffe et le fichu de soie ; un morceau de gaze blanche, seul, apparaît dans l'échancrure du corsage, rehaussé de deux bijoux d'or. Elle se voit admirée et finement sourit, déesse aux yeux discrets. Sa mère l'accompagne, une noble Arlésienne au pur profil antique, au teint pâle, aux traits amollis : encore superbe. Elles sont de la bourgeoisie, sans doute : la jeune femme n'a rien des artisanes : elle porte la large croix de Malte des anciennes familles. Nier la beauté de ce type est absurde. Elle est faite de droites lignes et de fière simplicité. Je pense au sonnet de Mistral, *à la Fille de Réattu :* « O toi qui, belle entre toutes et née d'un sang illustre, en face du barbare, conservas toujours, sans craindre que personne ou que rien ne t'offusquât, le costume, le parler, les manières du Midi ; ô toi que les barons et les pâtres des marais venaient voir sortir, fière, de la cathé-

ments, du comte Remacle, *La République d'Arles* (dans la *Revue Britannique*). Les Empereurs d'Allemagne persistèrent dans leurs prétentions sur le royaume d'Arles, sous la République et les comtes de Barcelone, comme jadis sous les Boson. Ils devaient même n'y jamais renoncer tout à fait, au temps des comtes angevins (1246-1482) et des rois de France, puisque nous voyons Charles-Quint, dans sa piteuse campagne de Provence, se faire couronner roi d'Arles à Aix et nommer « vicomte d'Arles » un de ses lieutenants, le duc d'Albe.

drale... Autant comme autrefois Hermengarde notre reine, tu personnifias ton grand Arles muet... »

Aussi quand nos deux statues grecques sont sorties du salon d'attente, c'est comme un remous d'admiration parmi les voyageurs...

Le nom de Tarascon jeté aux portières, « comme un cri de guerrier apache, » puisque ainsi le veut Daudet, me tire de mes songeries. Le quart de Parisien qui est en moi sourit involontairement au souvenir du personnage irrévérencieux de la ville de sainte Marthe. On se surprend à chercher le chameau derrière le train. La ville doit prendre son parti de la légende... Mais Tartarinopolis n'est pas la seule de son nom. Quand on parle de Tarascon, au Félibrige de Paris, il faut toujours préciser : *Tarascon-de-Provence*, sinon Albert Tournier, le très brun secrétaire de la *Cigale*, le dernier des Lydiens qui ont fondé Pamiers (*Apamœa*), réclame violemment pour *Tarascon-d'Ariège*...

Le nom de notre Tarascon passe communément pour venir d'un monstre amphibie, dévastateur de la contrée, mauvais génie des marécages qui couvraient la plaine, et que Marthe de Béthanie, l'hôtesse de Jésus, débarquant dans les Gaules avec les trois Maries et Lazare le ressuscité, fit périr d'un signe de croix et de quelques gouttes d'eau sainte. Cette bête malfaisante a inspiré beaucoup d'écrits, depuis la première des comtesses de Die qui composa un *traité de la Tarasque*, au douzième siècle. M. Isidore Gilles estime, dans ses notes sur l'histoire ancienne de Tarascon, — indépendantes, hardies, comme tous ses travaux, — que la Tarasque n'est pas un mythe du paganisme vaincu par sainte Marthe, mais bien une divinité celtique, symbole des fléaux du pays, qu'on apaisait par des sacrifices humains. L'archéologue provençal ajoute qu'un plateau escarpé des Alpilles, Notre-Dame-du-Château, avec sa chapelle du dixième siècle, où des pèlerins tarasconnais vont chaque année, de temps immémorial, serait le berceau même de Tarascon. Son culte topique de la Tarasque y aurait été installé avant la conquête romaine, sous les Désuviates Saliens de la nation celto-lygienne, premiers habitants historiques de la région...

Cette opinion me paraît peu plausible. Notre-Dame-du-Château est à six kilomètres au sud-est de la ville. Or les plus vieux auteurs, Strabon par exemple, mentionnent la ville de Tarascon (Ταρασκον) comme un lieu anciennement fréquenté. Il est encore une antique légende que négligent tous les historiens de la ville, et qui place entre Avignon et Beaucaire, dans la vallée du Rhône, certains vagues exploits d'Hercule contre un géant nommé alternativement *Taras* ou *Tauriskos*. J'estime que ce géant, frère d'Albion et de Bergion, symboles helléniques, divinités du pays des Alpes et du Littoral, a bien pu devenir dans l'imagination grecque le dieu topique de Tarascon. L'image de la Tarasque répugnait au concept olympien; il l'avait humanisée. Dans la légende, Taras est représenté comme un fils de Neptune, monté sur un dauphin, Tauriskos comme un brigand des montagnes voisines du Rhône. Que ces géants soient ou non distincts, on n'a qu'à se rappeler la situation de Tarascon dans l'antiquité, avec le voisinage de la mer, pour les lui attribuer.

Nous savons enfin qu'une dépendance d'*Ugernum* (Beaucaire), son îlot d'*Ugernicum* correspond au faubourg moderne de Jarnègues, situé au pied du rocher de Tarascon, sous lequel le peuple a cru de tout temps à un repaire de la Tarasque. Tout cela confirme l'origine de la ville au lieu où elle est encore. Je ne puis pas admettre, avec M. Gilles, que tous les *habitants* des Celto-Lygiens

fussent établis sur les hauteurs. Ces peuples recherchaient avant tout la proximité des fleuves. « *Fluminum petunt propinquitates*, » dit César (1). Leur prédilection pour les endroits où se joignaient des cours d'eau s'applique justement à Beaucaire, dont un bras de mer battait encore l'*oppidum* au onzième siècle.

Sans doute, la Tarasque était une divinité celtique dont le culte, installé avec l'immigration indo-européenne, se répandit de Tarascon dans le pays voisin, et jusqu'en Espagne, sous l'occupation ibéro-ligure. M. Gilles mentionne la Tarasque trouvée à Noves, qui est au musée d'Avignon, et celle qu'il a découverte lui-même aux Baux. Il néglige d'invoquer les noms de Tarascon d'Ariège et de Tarragone d'Espagne, tout aussi importants.

Nous ignorons quelle forme revêtait à l'origine l'idole farouche. Le légendaire de la vallée du Rhône, parmi ses monstres amphibies, mentionne souvent les *dracs* (2). Il est probable qu'il y a entre tarasque et drac (radical de *draco*, dragon : d'où Draguignan) le même rapport philologique qu'entre Tarascon et Tarragone. Dracs, dragons ou tarasques, nos premiers pères adoraient toutes ces bêtes monstrueuses. Leur culte s'est perpétué aux pays d'extrême Orient. La colonie exotique de l'Exposition nous en a fourni maints exemples.

Le roi René, qui venait volontiers en son château de Tarascon, ne se doutait pas, en établissant les jeux de la Tarasque (1469), pour le divertissement de sa cour française et la satisfaction de sa piété envers sainte Marthe et les apôtres de Provence, qu'il célébrait un des plus vieux fétichismes du monde...

Ces processions tarasconnaises ont été la joie du pays jusqu'en ces dernières années. Un important cérémonial y présidait (3). Elles rivalisaient avec les Jeux de la Fête-Dieu d'Aix, qui mêlaient comme elles, en bons contemporains de la Renaissance, la mythologie païenne au christianisme. Les Provençaux devaient encore au roi René cette institution.

On comprend que la légende se soit attachée au nom d'un souverain qui, d'abord étranger à son peuple, sut comprendre et flatter ses goûts traditionnels en créant pour lui des divertissements qui devaient rester populaires cinq siècles.

Mais rien ne résiste à l'uniformité désolante. On ne s'arrête guère à Tarascon que pour s'informer du commandant Bravida ou de l'armurier Costecale (sur qui les hôteliers malins commencent à greffer leurs légendes), ou aussi pour visiter le château.

C'est une admirable forteresse des quatorzième et quinzième siècles. Il est aisé à concevoir qu'elle fut des plus fières de Provence. Encore est-ce à grand'peine que Tarascon ne l'a point perdue tout à fait. Richelieu, à qui nous devons tant de ruines, avait décidé la destruction de ce monument. Un marquis de Maillane, des Porcelets, en obtint l'adjudication, à charge de le raser dans les six mois. Le sort du château fut soumis au Parlement de Provence qui, par ses atermoiements, le sauva.

Sous le dernier Empire, on détruisit une aile adjacente à la grosse tour, pour faire place à un abattoir. Aujourd'hui, le château du Roi René sert de prison ;

(1) *De Bello Gallico*, L. VI, ch. xxx.

(2) Les paysans du Lyonnais en ont gardé la terreur. Une petite rivière, le Garon, passait dernièrement pour hantée par un drac.

(3) Mistral l'a décrit dans toutes ses figures. (*Armana prouvençau* de 1862.)

on a fait du palais des Papes une caserne, de la ville des Baux une carrière : quand donc laissera-t-on enfin libres et honorés dans leur vieillesse ces glorieux témoins de l'histoire !

Je suis descendu vers le Rhône, large et superbe aux pieds du château qui surplombe. Je songe à la traversée d'Annibal, attirante comme une énigme après vingt-deux siècles (1). Mais j'ai, plus vive encore, la hantise des dracs, les génies du fleuve. Le drac du Rhône intriguait fort le moyen âge (2). Ce n'était pas la sirène mélodieuse, la perfide Loreley du Rhin. D'après Gervais de Tilbury, le drac avait figure humaine : « Il attire les bateliers, les femmes, les enfants qui nagent, avec des simulacres d'anneaux d'or flottant sur les eaux. » Ces génies mâles avaient deux grottes sur le Rhône, l'une à Arles, sous le palais de Constantin, l'autre au Rocher de Tarascon. On les voyait dans les nuits claires sortir de ces abîmes. Une fois, durant trois jours, on observa comme une forme humaine errant sur la rive du fleuve. Elle criait dans le silence : « L'heure passe, et l'homme ne vient pas ! » Le troisième jour, à la neuvième heure, un jeune homme attardé qui hâtait le pas sur la berge, à cette voix se précipita dans les flots. La voix ne se fit plus entendre.

Il est peu d'aspects plus pittoresques que celui de la grande tour de Tarascon, droite au-dessus du Rhône, et des ruines du château de Beaucaire, qui vous surprennent sur l'autre rive. Ce château de Beaucaire, où le roman a placé les amours d'Aucassin et de Nicolette, a vu le plus séduisant épisode de la guerre albigeoise, étant assiégé par les Provençaux, qui, commandés par le jeune comte de Toulouse, fils de Raymond VI alors dépossédé, en chassèrent après un an le terrible Simon de Montfort. Le Poème de la *Croisade*, qui chante la victoire des Méridionaux à Beaucaire, peut être considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature universelle. D'aucuns le préfèrent à la *Chanson de Roland*. Mais le jacobinisme, qui ne cessa jamais d'inspirer l'Université, lui interdit sans doute de le proposer comme un modèle, car si l'auteur de la première partie, Guilhem de Tudela, était enrôlé sous la bannière politique des croisés du Nord, l'auteur inconnu de la seconde était acquis à la bonne foi des Provençaux (3). C'est dans leurs rangs qu'il composait la fin de l'épopée, sous les mur de Beaucaire, et qu'il décrivait ses merveilleuses chevauchées au soleil levant, ses chocs d'armes,

(1) M. Gilles a résolu, je crois, le problème. Il prouve, dans son *Passage du Rhône par Annibal* (1872), que le grand Carthaginois a traversé le fleuve à Tarascon parce que c'était le plus court chemin pour arriver d'Espagne, opinion qui explique seule le lieu du débarquement de Scipion (à Fos), et la distance qui le séparait de l'ennemi. — D'après lui, c'est à *Ernaginum* (Saint-Gabriel), sur les Alpilles, qu'a campé Marius, dans l'attente des hordes teutonnes, qu'il devait battre à Pourrières (*Campi putridi*), près d'Aix. (*Campagne de Marius...*, 1870).

(2) Une ancienne famille d'Arles, aujourd'hui éteinte, les *d'Arlatan*, reçut sa noblesse et son nom pour avoir délivré la ville d'un monstre, d'un drac, qui la ravageait.

(3) *La Chanson de la Croisade contre les Albigeois* a été publiée par Fauriel, en 1837, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque (fonds La Vallière), avec un commentaire et la première histoire critique de ces événements. Il estimait que les deux parties du poème, quoique de sentiments contraires, étaient du même auteur. M. Paul Meyer a réédité la *Chanson*, suivie d'une traduction et de gloses définitives. (Société de l'Histoire de France, 1879) Il a prouvé que cettre œuvre, très importante par la vérité historique, appartenait à deux poètes dont la langue, le style et les idées différaient considérablement. Le récit commence en 1208 et se poursuit sans interruption jusqu'en 1219.

ses assemblées chevaleresques dans les vergers des bords du Rhône, premiers exemples peut-être du sentiment de la nature dans les lettres modernes.

Il n'est pas inutile de dire ici, en peu de mots, ce que fut cette guerre qui a joué un si grand rôle dans les destinées du Midi.

Au commencement du treizième siècle, la Provence — telle que nous la considérons actuellement, — appartenait d'une part aux princes de la maison de Barcelone et de l'autre à ceux de Toulouse. Les premiers, les Raymond-Bérenger, étaient comtes-suzerains de Provence, du Bas-Rhône à Nice et des Alpes à la mer, depuis un siècle (1112-1246). Leur dynastie succédait, dans le gouvernement du pays, aux comtes de Provence de la famille des Boson (948-1112), comtes héréditaires, mais investis par les rois d'Arles et de Bourgogne (1).

Le territoire, bien autrement limité, qui correspondait au Comtat-Venaissin et au confluent supérieur de la Durance et du Rhône, — entre la Durance, le Rhône et l'Isère, — formait le marquisat de Provence des Comtes de Toulouse. Ils le possédaient, depuis l'an 1015, par suite du mariage d'une petite-fille de Boson II avec Guillaume Taillefer, leur aïeul (2).

A côté de ces États puissants, deux importantes seigneuries du Midi étaient la vicomté de Carcassonne et de Béziers, aux Raymond-Roger, de la famille des Trencavel, et le comté de Foix, alors gouverné par l'héroïque Roger-Bernard II. L'Aquitaine florissait cependant sous la domination libérale des Plantagenet, alliés des comtes de Toulouse.

Ces princes présidaient à l'admirable civilisation romane qu'enviaient les Capétiens. Sous le nom de *Parage*, elle donnait une âme poétique à la chevalerie démocratisée, exprimant l'enthousiasme, la « joie » d'une race qui, par ses franchises municipales, sa littérature, ses coutumes, réagissait contre toutes les oppressions que les Barbares avaient fait peser sur le monde, contre la dureté même des mœurs féodales du Nord.

Au onzième siècle, le latin n'était plus parlé dans le Midi de la France ; la langue romane allait éclore à la lumière. Le peuple des campagnes — *pagani*, les païens attardés, — gardait le mystérieux dépôt de cette langue, éclose parallèlement à la langue de Rome, d'un commun ancêtre que nous ignorons, semence ligurienne sans doute, qui, mélangée de germes ibères, grecs, latins, goths et arabes, sortait en tige de poésie rustique et s'épanouissait en *sirventes* (3).

(1) Le royaume d'Arles, fondé en 879, lors du démembrement de l'Empire Carlovingien, relevait nominalement de l'Empire Germanique. L'intervention de l'Empire sur la Provence cessa en 1246. Néanmoins le souvenir a persisté dans le peuple. J'ai pu entendre d'anciens bateliers désigner encore par les noms de *reiaume* la rive droite et *empéri* la rive gauche du Rhône, jusqu'à Vienne. — Les Bérengers ne succédaient aux Bosons qu'en Basse-Provence : ils remplacèrent en Haute-Provence les comtes de Folcarquier.

(2) Le Comtat-Venaissin (avec le Languedoc) devait passer de Raymond VII de Toulouse à son gendre, Alphonse de Poitiers, dont hérita le neveu, Philippe-le-Hardi, roi de France. Celui-ci donna le Comtat au pape Grégoire X, en 1288.

(3) « Sa racine agreste, c'est le sirvente, ou le chant des serfs. Le peuple chante longtemps avant les seigneurs. Il se vengeait de son servage par la licence... Ce chant de la haine servile touché d'un rayon d'amour, produisit la *chanson*, la poésie des châteaux en face de la poésie de la cabane rustique... » Napoléon Peyrat, *Histoire des Albigeois*, 1re partie, tome I. Nous revenons plus loin sur ce livre. L'auteur croit encore avec Fauriel que le provençal primitif était le « latin rustique. »

Alors Toulouse était une plus importante cité que Paris, comme devaient être Avignon au siècle suivant, sous les Papes, et Lyon à la Renaissance.

La terre occitanienne fut alors la plus civilisée de l'Europe. La plupart des sujets modernes, comme la *Divine Comédie* et la légende de *Faust*, existaient déjà dans sa poésie universelle, initiatrice de l'esprit nouveau.

Toute la culture de l'Occident vient de ce Midi provençal où avait si bien fructifié, en terre aquitane et ligure, l'apport des civilisations antiques, sous l'influence chrétienne.

La littérature provençale s'étendait et se raffinait peu à peu; les premiers troubadours inventaient la Rime et inaugurait le Sonnet.

Plusieurs écoles considérables groupaient ces poètes dans les châteaux de leurs seigneurs princes humanistes qui se piquaient eux-mêmes de bien *trouver*, — vrais précurseurs des Malatesta, des Sforce, des Médicis. Ces parnasses, qu'on nommait des *puys* (sommets) en Aquitaine, rayonnaient sur la terre d'oc. Ils étaient : limousins avec Bertrand de Born, Bernard de Ventadour, le vicomte Ebles de Ventadour, Richard-Cœur-de-Lion; auvergnats (à la cour du dauphin) avec le moine de Montandon, Pons de Capdueil, Pierre Cardinal ; périgourdins et gascons avec Arnaud de Marveil et Geoffroy Rudel ; toulousains (à la cour du grand Raymond V) avec Marcabrus, Pierre Vidal, Guillaume de Cabestanh, Raymond de Miraval; pyrénéens (à la cour du comte de Foix) avec le dernier de ces maîtres et le plus grand, le second chantre épique de la *Croisade*.

En Provence, des réunions de dames et de chanteurs, improprement appelées *Cours d'amour* (1), avaient lieu aux manoirs de Signes, de Pierrefeu, de Roquemartine, de Romanin, aux châteaux d'Orange et des Baux. Là brillaient Guillaume des Baux, prince trouvère et guerroyeur, Rambaud de Vaqueiras, son *joglar*, qui devait gagner l'amitié du marquis de Montferrat, avec l'amour de sa sœur Béatrix, et parti avec lui pour l'Orient, s'y conquérir une principauté.

Ces assemblées de *gai-savoir* honoraient encore la comtesse de Die et son ami Raimbaud d'Orange; Peyrol et Guy de Cavaillon — qui devait, au siège de Beaucaire, défendre Toulouse et Provence.

Certains auteurs ont prétendu que la littérature d'oc du XIIIe siècle n'était que le dernier rayonnement du génie latin épuisé. Rien n'est plus contraire à l'histoire et à la raison. Cette poésie des troubadours, qui a la fraîcheur et le piquant de l'aubépine, était la floraison printanière des temps nouveaux.

Les bienfaits sociaux de la galanterie pénétraient avec les poètes dans ces villes d'Italie et d'Espagne à qui la Provence devait l'impulsion de son affranchissement des communes (2), dans les cours de ces princes qui se glorifiaient de n'être que les protecteurs des cités.

A la fin du XIIe siècle, le provençal était la langue littéraire de toutes les petites cours d'Italie. Leurs premiers troubadours apparaissent auprès de Frédéric II en Sicile. L'empereur lui-même, si ouvert à toutes les jouissances, se délectait à

(1) Nous dirons plus loin (4e partie) ce qu'il faut penser des *Cours d'amour*.

(2) En même temps que les Républiques de Barcelone, de Milan, de Florence, après celles de Saragosse, de Gênes, de Venise, naissaient, vers 1120, nos villes libres de Narbonne, Toulouse, Marseille, Nîmes, Montpellier, Avignon, Arles... La République d'Arles, gouvernée par des podestats, dura 171 ans. Généralement ces cités étaient régies par un *capitulum* municipal, sous la présidence fictive du Comte héréditaire, effective des consuls annuels.

rimer en langue d'oc : « Me plaisent, chantait-il, le cavalier français et la femme de Catalogne, la finesse des Génois et la cour de Castille, le chant des Provençaux (*lou cantar provençales*) et la danse de Trévise, le corps des Aragonais, la main et le visage des Anglais (1), et les filles de Toscane. » Richard Cœur-de-Lion, prisonnier dans Greifenstein, exhalait en vers provençaux ses regrets d'espérer si longtemps sa rançon. Dante, un siècle plus tard, commençait *la Divine Comédie* dans la langue de ses maîtres, Bertrand de Born et Arnaud Daniel (2). L'influence des troubadours n'était pas moins profonde loin des pays latins. Les *Minnesœngers* imitaient les troubadours : la poésie allemande naissait du génie provençal. Un siècle encore, et Geoffroy Chaucer, admirateur fervent des Provençaux, créait sur leurs modèles la langue de la poésie anglaise.

En ce temps-là, — nous remontons au commencement du XIIIe siècle, l'hérésie des Albigeois, qui avait ses racines au plus haut moyen âge, faisait de grands progrès en Aquitaine sous la tolérance de nos comtes de Toulouse et de Foix Parmi ses hétérodoxies, elle attaquait les droits et l'existence du Saint-Siège. En politique menacé, le génial Innocent III fulmina contre la faiblesse de Raymond VI. Le meurtre inexpliqué de son légat, Pierre de Castelnau, à Saint-Gilles (1208), coïncidait avec ses récriminations.

La Croisade fut prêchée alors du Midi au Nord de la France. Il est cependant probable que c'est l'entourage pontifical, — plutôt que le pape lui-même, — qui prit la suprême décision. Dans le Nord, les esprits étaient tout préparés pour une telle aventure. Ces princes, chez qui sévissait l'hérésie, étaient de même race et leurs gouvernements libéraux fraternisaient. La monarchie française redoutait la naissance d'un grand État méridional qui pourrait nuire à ses ambitions (3).

Cependant Philippe-Auguste refusa le commandement des Croisés. Il mit à leur tête le duc de Bourgogne, son parent, et un chevalier de sa cour, le comte Simon de Montfort, qui s'était distingué en Palestine. On sait ce qu'il advint; je ne veux que résumer cette triste et longue histoire. Béziers fut prise (1209) et ses habitants massacrés par Montfort, à qui la vicomté fut octroyée. L'armée s'avançait, toujours victorieuse, dans le Midi épouvanté. Tour à tour Carcassonne, Castres, Limoux sont réduites et saccagées. La conquête s'organise : Montfort est investi par le pape, arbitre des deux partis, des comtés de Toulouse et de Foix et des domaines des Trencavel. Raymond de Toulouse est excommunié, Lavaur prise et ses Albigeois massacrés. Le roi d'Aragon Pierre II s'allie aux vaincus. A ce moment, Innocent III suspend la Croisade et, devant tant d'innocents égorgés, il écrit sévèrement à Montfort : « Qu'on ne dise pas que vous travaillez pour votre intérêt et non pour la foi... »

(1) La belle carnation anglaise troubla toujours les humanistes. Le grave Érasme écrivait de Londres : « Il y a ici des nymphes au visage divin, préférables à nos Muses... »

(2) Par une inexplicable inconséquence, il devait placer Bertrand de Born en Enfer, alors qu'il ne cessait d'attaquer les Capétiens sanguinaires, au nom du principe gibelin qui blâmait la Croisade.

(3) Cet État fut sur le point de naître, en 1245, après toutes les guerres de la Croisade qu'il eût ainsi rendues stériles. Jacques le Conquérant s'efforçait de faire accorder Béatrix, fille de Raymond Bérenger, héritière de la Provence, à Raymond VII de Toulouse. Mais il avait à lutter contre l'habile Romée de Villeneuve qui soutenait la candidature du frère de saint Louis, Charles, plus tard duc d'Anjou et du Maine. Celui-ci l'emporta (ayant peut-être fait enlever Béatrix qu'il épousa à Lyon peu après) et fonda la Ire dynastie angevine de Provence.

Le roi d'Aragon a défié Montfort; la guerre recommence. Il rejoint les princes à Toulouse et assiège Muret avec eux. La bataille est tragique (1213) :

Montfort et ses Croisés, soudain, sortent comme des loups. On n'entend qu'un cri ! Soudain les lances s'entre-croisent; on n'entend qu'un cri !

Pierre a sa lance rompue ! Ce n'est rien ! Sa longue épée fauche d'un coup douze têtes à la file ! Non, ce n'est rien, car son épée fauche douze têtes !

Le sang lui jaillit au poing, cramoisi, et tache son cheval sarrasin...

Lou sang ié gisclo au poung, cremesin,
E taco soun chivau sarrasin.
Cremesin
Se mesclo emé l'escumo
Dóu chivau sarrasin (1)!

Pierre d'Aragon est tué, l'allié fidèle, le suprême espoir. C'en est fait du *Parage* et de la patrie romane. Le Midi vaincu voit la dispersion de ses princes, le dépouillement des barons pyrénéens, enfin la chute de Toulouse où Montfort, aidé de l'Inquisition, fait supplicier dix mille hommes.

Le concile de Latran, convoqué par Innocent III, transporte à Rome tous les vaincus de l'épopée. Montfort est confirmé dans la possession de ses conquêtes.

La croisade albigeoise n'était que religieuse à son point de départ. A peine engagés en Languedoc, les Croisés paraissent batailler pour leur compte, oublieux du principe romain.

La guerre néanmoins garde ce pavillon jusqu'à la dépossession des princes. Alors Innocent III qui l'a prêchée s'en attriste et veut s'en désintéresser. On le voit au concile, luttant contre ses légats, ses évêques, contre Foulquet de Marseille surtout; plein de remords pour tout le sang versé, plein de justice pour les vaincus et d'affection pour Raymond de Toulouse. L'historique *Chanson* le prouve (2), ainsi que les traits rapportés par l'historien officiel des Croisés et en particulier de Montfort, Pierre de Vaulx-Cernay, lequel ne cesse d'accuser Innocent III d'une grande mollesse à l'égard de Raymond VI, disposition que ne laissaient pas soupçonner ses premières lettres pontificales.

Le vieux pape s'était rendu compte des excès de ses légats, de l'injustice qu'il y avait à dépouiller les princes du Midi, et s'il céda, — sous la pression, sous les menaces mêmes de son clergé, — ce ne fut qu'en donnant la Provence au jeune Raymond VII, qu'il n'aimait pas moins que son père.

Mais la guerre recommença et devint toute politique. Les Provençaux catholiques, qui s'étaient tenus à l'écart, prirent spontanément parti pour le prince dépossédé qui voulait reconquérir Toulouse.

La *Chanson* nous a fait assister aux débats du concile. Elle suit *le jeune comte* dans ses nouveaux États. Le voici débarquant à Marseille, l'âme meurtrie, quoique réconforté par l'enthousiasme des cités provençales. Avignon, Salon, Orange, Montélimart, tout le pays du Rhône et des Alpes se préparent à

(1) Félix Gras, *La roumanso dóu rèi En Pèire* (Romancero prouvençau). — Dans le même recueil et dans sa geste provençale, *Toloza*, Félix Gras a mis en scène avec un grand talent plusieurs épisodes de la guerre albigeoise. Nous dirons (4e partie) le caractère de ce dernier poème.

(2) Malgré qu'il combatte ardemment dans le camp méridional, le second auteur du Poème, le plus génial, le plus émouvant, montre l'impartiale justice du génie, celle de Shakespeare et de Balzac, devant l'héroïsme des Croisés.

défendre les comtes de Toulouse. La chevauchée matinale de Salon en Avignon, un délicieux épisode du poème, nous dira le bon droit de Raymond VII et la juste indignation des Provençaux. Enfin ils assiègent Beaucaire. Après plusieurs mois, la garnison des Croisés va se rendre, quand Montfort accourt à la hâte d'auprès du roi de Paris. Un double siège est engagé. Mais l'étoile de Montfort l'abandonne; il retourne vaincu vers Toulouse que le traître Foulquet lui livre sans combat.

L'échec de Beaucaire l'a ébranlé dans son orgueil. Il pourra, quelque temps encore porter la guerre des Pyrénées aux bords du Rhône, pour assurer çà et là sa conquête. Dès que ses cavaliers ont tourné bride, le pays se fait libre de son usurpation. Montfort sent la revanche des Méridionaux imminente. Déjà *le jeune comte* est rentré à Toulouse, dans l'allégresse du peuple, et son père, le pauvre Raymond VI, l'a rejoint, suivi bientôt des comtes de Commenges et de Foix. Montfort marche sur l'Aquitaine avec ses fils, tous ses barons et le légat. Une lutte suprême s'engage. Après deux sièges de la capitale, le vainqueur de Muret est tué à Toulouse (1218).

Alors la déroute des Croisés commença. En moins de deux ans le Midi était délivré... Mais les bruits de guerre, mais l'horreur du sang et des armes avaient ébranlé la forêt enchantée; les divins rossignols s'en étaient enfuis pour toujours. Si le Midi fut perdu pour les Croisés, perdu comme fruit immédiat de la guerre, le Midi moral, le Parage, cette fleur de chevalerie et de civilisation, étaient bien perdus pour les Méridionaux (1). On ne s'en aperçut pas, tout d'abord; mais l'institution de l'Université de Toulouse (1223), mais l'anathème de l'Eglise qui, en condamnant les Albigeois, sans appel (au concile de Lyon, 1248), déclarait hérétique la langue d'oc jadis déclarée sainte (823) et livrait à l'Inquisition, avec les hérétiques, la littérature du Midi; mais une dernière et cruelle persécution des Albigeois, quand l'Aquitaine fut française, et qui aboutit au honteux bûcher de Montségur, — achevèrent de ruiner l'originalité de la littérature et des mœurs du Midi (2).

(1) Après une seconde expédition commencée par Louis VIII et poursuivie par l'altière Blanche de Castille (1227-1229), croisade moins sanglante, mais plus traîtresse, qui réunit à la France le Languedoc et imposa l'Inquisition au toujours jeune et léger Raymond VII, le comté de Toulouse et la Provence ne tardèrent pas non plus à entrer dans la famille de saint Louis par le mariage de ses frères, Alphonse de Poitiers (ave Jeanne, fille de Raymond VII, qui n'eut pas d'enfants), et Charles d'Anjou (avec Béatrix, fille du grand Raymond-Bérenger IV, dont saint Louis avait lui-même épousé la fille aînée Marguerite).

Charles d'Anjou, comte du Maine, comte de Provence et de Forcalquier, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, fut le chef de la troisième dynastie de Provence. Il eut pour successeurs Charles II le Boiteux, Robert-le-Sage et la Reine Jeanne. Une seconde famille angevine leur succéda, avec Louis de Valois. Elle aboutit au Roi René (1434-1480) et à son neveu Charles III (il régna dix-sept mois), morts sans héritiers mâles et qui, cédant à Louis XI appuyé par leur propre ministre Palamède de Forbin, laissèrent par testament la Provence « unie et non subalternée » à la couronne de France. — (Voir notre supplément chronologique.)

(2) Quoique indépendante de la civilisation romane, l'église albigeoise, — plus autoritaire que libérale, mais persuasive par son austérité, — avait jeté de profondes racines dans le peuple aquitain. Mais comme l'aristocratie très démocratique du Midi y avait peu participé, le peuple s'en détacha lui-même. Plus tard, le protestantisme revendiqua l'hérédité des Albigeois. Leur historien passionné, Napoléon Peyrat, déclarait l'Église johannite d'Aquitaine sœur de l'Église réformée de France, sœur orientale issue de

Cependant l'œuvre du *Parage* poursuivait son ascension par le monde. Ses premières expressions ne répondaient plus aux besoins nouveaux : Arioste chantait la chevalerie pour la dernière fois. Cervantes la raillait avec mélancolie. Mais le génie méridional s'était transformé. Hors de ces temps du moyen âge dont il avait jadis commencé d'éclairer la nuit, — nuit néfaste pour l'orgueil humain, mais pour l'espoir de l'âme nuit lumineuse sous la constellation de la Croix, — il triomphait avec la Renaissance, il allait amener la Révolution.

Beaucaire a rencontré, depuis ces temps lointains, une célébrité moins guerrière. Je parle de sa foire, qui, après avoir été pendant trois siècles la plus fameuse de l'Europe, a trouvé à son tour un tel discrédit, qu'elle est bien près de rentrer dans les mêmes ombres que sa gloire militaire.

De Bèucaire à Tarascon
I'a qu'un pont, mai es long.

dit un proverbe tarasconnais. Car si la patrie de Tartarin a conservé comme un reflet de la pieuse bonhomie du roi René qui mettait en elle ses complaisances, Beaucaire n'a gardé que la réputation de ses mœurs foraines et carnavalesques, Cette ville peut loger cinquante mille âmes, à en juger d'après ses grandes maisons vides qui affectent des formes d'hôtels nobles, de palais bourgeois. On se rend compte du mouvement cosmopolite et de l'importance du négoce qu'elle a longtemps su retenir. Aujourd'hui, ces habitations ne se louent plus qu'à des prix dérisoires. Les jeunes gens de Tarascon, même les plus mal logés, ont pignon sur rue à Beaucaire. Tous les soirs ils passent le pont du Rhône, un pont plein de mistral et qui n'en finit plus, pour aller retrouver leurs amours beaucairoises.

De Bèucaire à Tarascon
I'a qu'un pont, mai es long...

Sous les Romains, Beaucaire s'appelait *Ugernum* ; les voiles latines ont remonté le fleuve pendant de longs siècles, jusqu'au pied de son rocher. Ugernum était un des vingt-quatre bourgs (*vici*) qui dépendaient de Nîmes, le débouché maritime de son commerce. Avec la prodigieuse fortune de ses foires, Beaucaire a retrouvé en quelque sorte son ancien rôle vis-à-vis de la cité natale d'Antonin.

Pathmos et des Sept Églises d'Asie. Il tentait d'établir une chaîne de traditions cathares (surnom des Albigeois : καθαρός, pur) qu'il faisait passer par François d'Assise, Dante, Boèce et l'auteur lui-même, des trois premiers livres de l'*Imitation* (qui, d'après lui pourrait être Bertrand de Born!). Il y a plus d'éloquence que de vérité historique dans sa thèse. Les sectes du moyen âge naissaient de l'éternel essor humain à la libre pensée; il n'est pas possible de certifier entre elles de bien étroites connexités. Peut-on même affirmer que l'albigisme descende des premiers Vaudois, les *Pauvres de Lyon !*... La science porte de rudes coups à la poésie de l'histoire, sinon à sa philosophie.

Cependant les martyrs de la confession albigeoise n'ont pas hanté seulement les Réformés, depuis ces temps lointains. Nous voyons, au lendemain des guerres de Napoléon, le czar Alexandre, retournant en Russie, faire dresser un autel sur le Mont-Aimé, en Champagne, et assister avec toute son armée orthodoxe a une commémoration funèbre pour les cent quatre-vingts dernières victimes de l'Inquisition française sous le règne de saint Louis. Nous dirons plus loin comment un parti de notre Renaissance a relevé naguères le souvenir et la tradition des vaincus de la Croisade.

Le voisinage des bateleurs, des magiciens, des Levantins, des trafiquants et de toute la charlatanerie provençale entraîna l'antique et grave esprit de *Nemausa* dans une évolution nouvelle. Tout le rameau plébéien du vieil arbre littéraire nîmois porte la sensible influence de la séduction beaucairoise. Deux poètes provençaux, entre autres plus ou moins célèbres (1), Bigot et Roumieux, en sont de frappants exemples...

PAUL MARIÉTON

LOU BAL

A Madame Alphonse Daudet.

Em 'un cledat de cano seco
An fa lou bal sus l'estoubloun,
E lou plesi pren a la leco
La chato qu'entènd li vióuloun,

Vióuloun, tambourin, clarineto,
Sus quatre post li musician
Caro usclado, nas à luneto,
Destounon coume de bóumian.

Dóu batu la bouto qu'arroso
Abat la póusso e la calour ;
Au canèu escalo de roso :
La sebisso morto a de flour.

De piboulo l'oumbro verdalo
S'alongo pèr s'esparpaia;
Deforo, au soulèu, li cigalo
Terrible fan que cascaia.

Es dos ouro : la terro brulo,
Un cèu de braso, pa'n pèu d'èr;
Lou sang dins li veno barrulo,
Febrous e fernisson li nèr.

Pan! pan! e vaqui la quadrillo
Que tout aro vai coumença.
Chasque drole cerco uno fiho;
Li couple parton enliaça.

LE BAL

On a fait le bal dans les chaumes
Avec un rempart de roseaux,
Et le plaisir prend à son piège
Les filles au bruit des violons.

Violon, tambourin, clarinette,
Sur un tréteau, les musiciens,
Teints de cuivre et nez à lunettes,
Détonnent en vrais bohémiens,

Sur l'aire, un tonneau d'arrosage
Fait tomber poussière et chaleur;
Des rosiers grimpent sur la claie :
La haie morte est pleine de fleurs.

L'ombre des peupliers s'allonge
Et s'éparpille, verte, en l'air;
Et la crécelle des cigales
Résonne terrible au soleil.

Deux heures : la terre est brûlante,
Un ciel de feu, pas un poil d'air;
Le sang dans les veines charrie
La fièvre, et fait frémir les nerfs.

Pan! Pan! voici que le quadrille
Tout à l'heure va commencer.
Chaque garçon cherche une fille ;
Les couples partent enlacés.

(1) Tel ce JEAN MICHEL de Nîmes, qui nous a laissé le poème languedocien des *Embarras de la Foire de Beaucaire* (Amsterdam, 1730), un très curieux tableau.

Cremesino, la tèsto à rèire,
Lou rire is iue, lou rire i dènt,
Qu'es lóugiero et fai gau de vèire,
Aquelo, e coume danso bèn!

Mau-grat la caud uno autro palo,
Lis iue dubert sèns regarda,
Coucho la testo sus l'espalo
De soun calignaire enfada.

Vivo, aquesto, e galejarello,
La veses i quatre cantoun
Sèmpre eme touti dansarello
E sautant coume un fouletoun.

Muto, les iue clin, coume morto
Revassejant de sai pas que,
L'autro soun dansaire l'emporto
Sàns la sourti dóu penequé.

Lou diable ris dins la baragno;
E la musico de rounfla!...
Coume de telo d'estaragno,
Lou diable espandis si fiela.

Veici la chatouno paurouso
Que baio just lou bout di det
A soun menaire, e l'amourouso
Passant la man au brun coutet.

Aquelo à soun cadet pantaio,
Douçamen danso à pichot pas,
E l'ami que i'a pres la taio
La sarro entiero dins si bras.

Vèn de drouleto mau couifado
Vèire coume lis autro fan,
Pieta! lou coursage estré bado,
Trop courto es la raubo d'enfant!

Autant souplo que l'amarino
Uno danso d'un biais ardi;
Si fier tèté sus la peitrino
De soun fringaire an reboundi.

Cramoisie et tête en arrière,
Le rire aux yeux, le rire aux dents,
Oh! celle-là, qu'elle est légère,
Et belle, et qu'elle danse bien!

Malgré le chaud, cette autre pâle,
Les yeux ouverts sans regarder,
A mis sa tête sur l'épaule
De son amoureux affolé.

Voyez celle-ci, vive, alerte,
Voyez-la dans les quatre coins,
Qui, sans cesse, avec tout le monde
Danse et saute comme un follet.

Muette, l'œil clos, comme morte,
Et rêvant de je ne sais quoi,
L'autre, son cavalier l'emporte
Sans la tirer de son sommeil.

Le diable rit dans la broussaille;
Zou! la musique de ronfler!...
Comme des toiles d'araignées,
Le diable a tendu ses filets.

Voici la fillette peureuse:
Elle donne le bout des doigts
A son danseur, et l'amoureuse
Dont la main frôle les cous bruns.

A son ami cette autre pense;
Elle danse à tout petits pas,
Et celui qui lui tient la taille
La serre toute entre ses bras.

Et ces petites mal coiffées
Qui veulent voir comment on fait!...
Pitié! leur corsage étroit bâille,
Trop courte est leur robe d'enfant.

L'une, d'un air tout hardi, danse
Aussi souple que l'osier noir;
Sur la poitrine de son mâle
Son corsage fier est gonflé.

Es uno ardènto mescladisso :
Touto man quisto uno autro man.
Lou diable ris dins la sebisso ;
Femo, gingoularés deman !

Au vanc d'uno mouresco folo,
Li raubo fan lou remoulin ;
Lou pèu esfaraja s'envolo
E li fichu toumbon d'à clin.

Dóu desir grandis la famgalo,
Li mignoto n'an plus d'alèn ;
Lou sen fai lou mounto-davalo
Dins lou boumbet jouine e trop plen.

Sus li mentastre et sus li maulo
De parèu venon s'asseta :
Mai de poutoun que de paraulo.
Charron, calignon sins counta.

Hòu ! la bruno, ounte vas souleto ?
A fusa long de l'aglanié
Touto esglariado e tremouleto...
Lou diable ris dins lou canié.

Lou bal fenis ; la chato lasso
Vè-la que s'en tourno à l'oustau,
Doulènto, néco e tèsto basso
E susant lou pecat mourtau.

D'àutri s'en van en farandoulo,
Embriaga, la flamo is iue ;
L'amour crido, la car idoulo :
Dansaron de plus bello à-niue.

Dins lou campèstre qu'alumino
Dóu tremount l'immenso roujour,
En cantant un jouvènt camino...
Lou diable ris dins la liuenchour.

Teodor Aubanel.

Ah ! c'est une ardente mêlée ;
Chaque main cherche une autre main.
Le diable rit dans la haie claire ;
Femmes, vous pleurerez demain !

Au vent d'une moresque folle,
Les robes font le tourbillon,
Les cheveux envolés s'effarent,
Les fichus s'en vont de côté.

Du désir grandit la fringale.
Les filles ne respirent plus.
Le joli va-et-vient des gorges
Dans le corset jeune et trop plein !

Sur les menthes et sur les mauves,
Des amoureux viennent s'asseoir ;
Plus de baisers que de paroles,
On se caresse sans compter.

Eh ! la brune, où vas-tu seulette ?
Le long des chênes tu t'enfuis
Tremblante, perdue, aveuglée...
Le diable rit dans les roseaux.

Le bal finit ; la fille lasse,
Triste, s'en vient à la maison,
Toute dolente et tête basse
Et suant le péché mortel.

D'autres partent en farandole,
Ivres, la flamme dans les yeux ;
L'amour a crié, la chair pleure :
On dansera toute la nuit !

Par les champs déserts qu'illumine
L'immense rougeur du couchant,
Un jeune homme en chantant chemine.
Le diable rit dans le lointain.

Traduit par Paul Mariéton.

RÊVE, BEAUTÉ, POÉSIE

A Henner.

La Poésie, ainsi que le Rêve son frère,
Recherche le mystère où l'inconnu fleurit,
Et du monde réel se complaît à s'abstraire
Dans la profondeur vague et sombre de l'esprit.

Ainsi que la Beauté sa sœur, elle ne livre
Son âme au feu subtil, sa forme au pur contour
Qu'à ceux qui, s'acharnant sans trève à la poursuivre,
Jusqu'à leur dernier souffle, en font leur seul amour.

Et comme la Beauté n'existe que sans voile,
Comme à l'éclosion du Rêve il faut la nuit,
C'est dans la nudité divine d'une étoile
Qu'au plus obscur de nous sa claire image luit.

Armand Renaud.

LA LAMPE DU VATICAN

Prions, la nuit est proche et l'heure est solennelle.
Voici que lentement la campagne s'endort,
Qu'un brouillard bleu s'épand sur la Ville éternelle
Et que le sombre azur s'étoile de fleurs d'or.

Prions, veillons aussi. Le péché, de son aile,
Heurte à la fois dans l'ombre et le lâche et le fort,
Tandis que sur nos fronts, implacable, étincelle
Le glaive à deux tranchants de l'ange de la mort.

Hélas! La chair est faible et bientôt, contre terre
Nous tombons assoupis. Périrons-nous, Seigneur?
Non, rassure-toi, peuple, et calme ta frayeur.

La lampe du captif brille aux murs de Saint-Pierre :
Dors, le cœur plein de paix, d'espérance et de foi,
Le prêtre blanc, là-haut, prie et veille sur toi.

Jane de Fels.

EN-TUE-SEPT-D'UN-COUP!

A l'époque, je vous parle de quelque six cents ans en arrière, la ville, où se passe le conte extraordinairement véridique que je vais vous conter, avait tout un quartier qu'on appelait la *Val-fèra* (1). On sait qu'il n'y a rien de plus positif que la science, et qu'elle a, sur les arts et les lettres spécialement, l'avantage inappréciable de la certitude. Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre que les quatre ou cinq cents érudits qui, depuis trois siècles, ont fouillé les origines et les antiquités de la ville, n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur la signification précise de ces deux mots, *Val fèra*.

Les uns le traduisent par: la *vallée* ou le *val sauvage*, et ils en déduisent qu'autrefois ce quartier, situé entre deux collines, était absolument ou presque inhabité à cause de l'épaisseur des bois dont il était couvert. Les autres accordent qu'il est bien question d'une vallée, mais que l'épithète de *fèra* lui vient des nombreuses bêtes fauves et même féroces (*fèras*) qui y pullulaient. Enfin, d'autres érudits sont descendus du nord tout exprès pour étudier la question ; dédaigneux comme il convient, de toute étymologie *patoise*, — car ce serait supposer qu'autrefois on parlait en ce pays une langue qui n'était pas le français, hypothèse qui serait un véritable attentat à l'unité nationale, — ces incomparables érudits, rejoignant les deux mots avec l'article *la*, ont obtenu *la-val-fèra*. La solution était trouvée ; il fallait être ignorants comme des provinciaux pour ne pas l'avoir devinée plus tôt. *La-val-fèra* était pour l'*avale-fer*, car il ne faut pas tenir compte de l'*a* final, ajoutée par la mauvaise prononciaion des indigènes.

Donc, le quartier avait été évidemment dénommé de l'*Avale-fer*, en souvenir d'un célèbre charlatan qui y avait habité autrefois, et qui avait enthousiasmé les habitants par son habileté à avaler du fer, peut-être même du feu et des étoupes. Mais la science n'est pas bien fixée sur ce dernier point.

Je vous laisse à choisir entre ces trois opinions, et n'ose me rallier ni à l'une ni à l'autre. Je vais pourtant essayer de contribuer à la recherche de la vérité, en vous répétant un récit que j'ai trouvé, je ne vous dirai pas où, mais qui

(1) C'est encore le nom d'un des quartiers de Montpellier.

porte tous les caractères les plus incontestables de la véracité. Vous pouvez m'en croire.

Or donc, à l'époque que je vous ai dit, il y avait un cordonnier, qui s'appelait Jean Farinel. C'était un grand drôle, dru et vigoureux, assez *bellas* même; le moule où il avait été coulé dut être, je vous assure, des premiers pour le modèle comme pour la qualité. Car, par ses dehors, Jean Farinel vous figurait la plus parfaite image de l'homme, que vous puissiez rêver; et de poil noir, avec cela, c'est-à-dire de la couleur qui convient aux vrais mâles.

Et, pourtant, au fond, il était le meilleur enfant de son quartier, et, quoique taillé pour la lutte et la *bateste*, on ne le voyait jamais là où on se querellait. Il est vrai qu'on ne lui cherchait guère chicane; quoique réputé pour une quasi timidité de fillette, on n'osait l'atiser, de peur que l'idée ne lui prît de se servir de ses mains qui, étalées, étaient de vrais battoirs de bugadière, et qui, serrées, semblaient des masses d'armes, hérissées, en guise de pointes, des jointures de ses phalanges, dures comme le fer. Il ne passait pas non plus pour être très *espirité;* mais sa naïveté n'allait pas sans un peu de saveur de malice: elle était comme un vase d'eau où trempe un brin de plante aromatique. L'eau n'en est pas altérée, mais elle en prend une idée de parfum qui l'égaie.

Tel se trouvait Jean Farinel, bon camarade, bon travailleur, et, si je n'ajoute pas, pour achever l'épitaphe, bon époux et bon père de famille, c'est qu'il n'était pas marié.

A-t-il beaucoup déniaisé de fillettes ou enniaisé de maris? Je ne saurais vous le dire. Les documents que j'ai consultés n'en disent rien, et je suis trop scrupuleux historien pour rien inventer.

Je sais seulement que par une après-dînée d'août, lourde d'une moite chaleur marine qui poissait tout, Jean Farinel, son repas à peine terminé, tomba des coudes et du nez sur sa table, en son échoppe, et s'endormit.

Mais les mouches, haïssables toujours, le sont particulièrement en été. Agourmandies par les restes du déjeuner, elles voletaient et tournoyaient autour du pauvre dormeur; empressées, affairées et bourdonnantes, elles faisaient à la fois le bruit de l'eau bouillante qui frémit et d'une toupie qui ronfle. Et, dans leur va-et-vient, elles s'arrêtaient, soit pour se lisser les ailes, soit pour lui sucer la sueur qui lui perlait des pores, tantôt sur les tempes, tantôt sur la nuque, tantôt sur les oreilles, tantôt sur les joues ou les lèvres de Jean Farinel. Le misérable, malgré cela, s'obstinait encore à dormir, mais de quel sommeil troublé, agité, convulsif! Par brefs frissonnements, il se secouait tout le corps, comme un chat à qui on jette des gouttes d'eau. Enfin, n'y tenant plus — mais encore tout somnolent, il dégagea les deux bras de dessous sa tête, et, au hasard, à gestes rompus, il écartait de sa main l'implacable pullulement de l'ennemi qui l'enveloppait.

Mais baste! celui-ci n'en devenait que plus rageur et plus agressif, si bien que d'un brusque sursaut, Jean Farinel se redressa, à demi-réveillé, et, à travers la somnolence qui lui engourdissait encore la vue, il se mit à contempler, avec une fureur qui croissait à mesure qu'il avait plus conscience de son réveil, cette innombrable mouscaille qui se mêlait en tourbillons, s'abattait en nuées, grouillait sur la table, et, tout autour s'éparpillait en pétillements, vifs et pressés, tout semblables aux étincelles d'une bûche embrasée que l'on cogne. — Exaspéré, il leva la main; ce mouvement les fit toutes s'envoler et les répandit dans toute la pièce. Mais les grandes colères sont, parfois, patientes. Il attendit et resta immobile. Elles s'enhardirent bien vite ; puis, quand un certain nombre de ces importunes se furent rassemblées autour de la même miette, il n'hésita plus, et laissa tomber sur la table, sa main large ouverte de toute sa pesanteur.

Pataflòu! — Ce fut un tremblement terrible. Jean Farinel n'avait pas calculé sa force ! les verres, les bouteilles, les assiettes bondirent, se choquèrent et tombèrent à terre avec de si violents bruits de brisures, que les voisins en furent épouvantés. La rue où habitait Jean Farinel n'était pas probablement très large.

Aussi, en moins d'une seconde, une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, se précipita et envahit l'échoppe du cordonnier.

On le trouva assis sur sa chaise, près de sa table — fendue, — et riant, d'un gros rire d'aise, d'enfant, devant la paume de sa main droite, qu'il tenait étalée, tout près de ses yeux.

— Eh ! qu'y a-t-il, Janet? l'interrogea-t-on, avec anxiété.

Mais lui sans s'étonner ni s'émouvoir de l'émotion de ses voisins.

— Voilà ! leur conta-t-il, riant toujours : Je dormais, *est-ce vrai?* les mouches m'embêtaient, *est-ce vrai?* Je me réveille, j'étends la main, je l'aplatis sur ma table, et j'en tue sept d'un seul coup. Regardez ma main. Les cadavres y sont encore : comptez-les!

— Bougre de nigaudàs ! Ce fut le seul éloge qu'il recueillit, pour le moment.

Pas moins, depuis ce jour, on ne l'appela plus que : « En-tue-sept-d'un-coup

Puis e temps courut, si bien que, si le surnom lui resta, l'histoire des mouches fut oubliée, de tous, par une sorte d'accord tacite et inconscient. Il en avait tué sept, d'un seul coup? C'était certain et attesté, mais sept quoi? Un gaillard d'une telle vertu de complexion, ne pouvait avoir eu affaire qu'à des ennemis terribles ; les uns racontaient donc que ses sept victimes étaient sept rivaux qu'il avait terrassés, lui seul, en une seule bataille.

Non seulement on désignait ces rivaux par leurs noms, mais il se trouvait

qu'au lieu d'être sept, ils étaient devenus sept cents; chacun de ces sept cents, prétendant être des sept vrais, racontaient eux-mêmes comment la chose s'était passée, avec une telle variété de faits et de détails, que ce récit avait fini par rencontrer des incrédules. Ceux-ci, eux, savaient d'une manière certaine qu'il s'agissait de sept brigands, qui avaient assailli Jean Farinel une nuit qu'il traversait seul la forêt de Val-féra; où les vaillants des vaillants n'osaient se risquer de jour, même en compagnie. Il avait tué les sept brigands d'un seul coup, qu'on expliquait de différentes façons. D'autres transformaient les sept brigands en autant de loups ou de sangliers qu'il aurait étouffés d'un seul brasse-corps. Et, fin finale, toutes ces traditions, au lieu de s'exclure, finirent par s'ajouter l'une à l'autre. Il fut avéré de tous que Jean Farinel avait l'héroïque habitude de ne faire cas de ses ennemis, de quelque poil qu'ils fussent, que s'ils étaient au moins sept. C'est ce qui expliquait qu'on ne l'avait jamais vu se battre avec personne.

Et la conclusion fut qu'en la personne d'En-tue-sept-d'un-coup, la ville possédait un vaillant auprès duquel ne pouvait se mesurer ni aucun d'aucune ville voisine ou lointaine, ni nul de ceux-là mêmes les plus réputés dans les histoires anciennes et modernes.

Quant à Jean, il laissa dire d'abord, et ne fit point de résistance aux récits qu'on faisait de lui ; puis il finit par si bien se souvenir, en effet, de toutes les prouesses dont on le glorifiait, que, lorsqu'on les répétait devant lui, il intervenait modestement pour rectifier ou embellir les détails nouveaux dont on les ornait chaque jour davantage. Et il devint aussi convaincu que ses compatriotes et peut-être plus encore, qu'il était un terrible parmi les plus terribles.

Mais les réputations les mieux méritées ont des inconvénients, et il faut payer la gloire. — *En-tue-sept-d'un-coup* en fit l'épreuve.

II

En ce temps-là, les préfets ni les sous-préfets n'existaient encore ; la Patrie de En-tue-sept-d'un-coup relevait du domaine d'un seigneur qui prenait le titre de comte. Le château du comte était bâti sur une colline pierreuse, et faisait face à de grands bois de garrics qui se rejoignaient à la forêt de la Val-Féra. Du haut de la tour, les hommes d'armes du comte pouvaient guetter au loin, depuis les montagnes qui finissaient l'horizon au nord, à quelques lieues, jusqu'à la mer qui le barrait au sud. — Derrière le château, la ville s'évidait en ovale, serrée dans sa ceinture de murailles et dominée toute, comme il convenait, par le donjon seigneurial, — colossal et massif.

Le comte était un grand chasseur de tout gibier, et, naturellement, grand batailleur aussi. Mais les batailles qu'il préférait étaient encore celles qui se li-

vrent sur un champ de plume, et le nombre d'ennemis qu'il déconfit en ces duels à armes inégales mais courtoises, et qu'il obligea à couvrir le terrain, en lui criant *cèbe!* est tout à fait incalculable. Bonhomme, après tout, à ses heures, et d'une dévotion toute filiale envers la cour de Rome, quoiqu'il eût deux femmes légitimes à la fois. Il donnait libéralement aux monastères et aux églises, et libre de pécher en toute sécurité de conscience, il s'en acquittait avec la même libéralité.

Un jour, le comte s'ennuyait; il manifesta l'intention d'aller chasser dans la forêt de la Val-féra. A cette nouvelle, un grand émoi se répandit parmi ses gens d'armes, car, comme vous savez, la Val-féra avait une très mauvaise réputation. Et cette réputation était encore pire, depuis quelque temps. On se racontait avec terreur, de la ville au château, qu'un animal monstrueux venait de s'établir dans la Val-féra, qui en sortait la nuit, pour faire d'effroyables dégâts dans les environs. Des champs entiers étaient bouleversés comme par une charrue diabolique qui les aurait furieusement labourés en tous sens. Les épis étaient jonchés par larges trouées, pareilles à celles qui y auraient faites vingt cavaliers chargeant de front ; et des rangées de victimes étaient abattues, brisées et foulées *si tellement*, que l'on eût dit qu'un tourbillon y eût passé.

Tout le monde avait vu cette bête gigantesque, mais, comme chacun la décrivait à sa façon, il était difficile de s'en faire une idée bien précise. Les uns la comparaient, pour la grosseur, à un âne, plus gros qu'on n'en aurait jamais vu, depuis qu'on en voit. La tête était énorme et, par la ressemblance, éveillait l'image très compliquée d'un taureau qui serait à la fois un cochon. Et comme la ville de Jean Farinel était près de la mer et avait un commerce maritime très étendu jusqu'en Syrie et en Egypte, au plus lointain du monde connu, quelques-uns qui avaient voyagé et vu, dans les pays étranges, des choses tout à fait miraculeuses, concluaient que, s'il était *si énormément plus* gros qu'un âne, ce devait être ce qu'on appelle un éléphant, ou quelque chose approchant.

Bref, le tremblement était dans tout le pays, et quand le comte parla d'aller chasser dans la Val-féra, ce fut une consternation. Après s'être bien consultés les uns et les autres, ses officiers déléguèrent vers lui son capitaine d'armes pour le mettre au fait de ce qui se passait.

Le comte écouta attentivement; et, n'allez pas croire qu'il donna le moindre signe d'effroi. Au contraire : mais il annonça qu'il n'irait pas chasser ce jour-là. Alors, le capitaine s'enhardit et lui dit que peut-être, il y aurait quelqu'un qui pourrait débarrasser la contrée de cette bête mystérieuse qui causait, à elle seule, plus de misère qu'une armée tout entière, faisant *le dégât* en pays ennemi. Et vous devinez qu'il nomma *En-tue-sept-d'un-coup*. Renseigné comme le sont tous les princes, le comte n'en avait jamais entendu parler ; il s'étonna

qu'on eût laissé à son échoppe un sujet d'une force et d'une vaillance si extraordinaires. Il se fit répéter par le capitaine toutes les prouesses qu'on en racontait ; et, resté pensif un moment, il lui donna ordre d'amener immédiatement au palais Jean En-tue-sept-d'un-coup.

Le capitaine des gardes se dirigea donc en toute hâte au domicile de Jean Farinel. Il le trouva en train d'enfoncer des clous dans le talon d'un brodequin qu'il rapetassait, et le capitaine, qui s'y connaissait, vit bien, à l'entrain dont Jean lançait son marteau, que tout ce qu'on avait dit de lui était très véritable. Alors il lui apprit que le comte l'attendait en son palais.

De la gonflée qu'il en eut, Jean faillit crever sur le moment, et il fut quelque temps à rattraper son souffle. Mais, jugeant qu'il ne fallait pas faire l'étonné, il jeta son tablier de cuir sur son établi, et dit simplement au capitaine des gardes :

Je vous suis.

Ils sortirent ; le long des rues, chacun s'arrêtait, et voyant Jean la tête haute accompagné du capitaine des gardes, très respectueux, chacun demandait :

— Eh ! dis donc ! Jean-en-tue-sept-d'un-coup, où vas-tu donc ainsi ?

Et, lui, répondait, sans abaisser ses yeux fichés orgueilleusement au ciel :

— Je vais chez monseigneur le comte qui m'attend.

Il arriva ainsi au château et fut emmené devant le comte, qui se promenait dans sa salle d'armes.

— C'est toi qu'on appelle *En-tue-sept-d'un-coup* ? lui demanda le comte.

— Oui, monseigneur ! C'est moi que l'on appelle *En-tue-sept-d'un-coup*.

— Si ce que l'on dit de toi est vrai, reprit le comte, qui connaissait son histoire sainte, tu es, par la force et par le courage, comme un nouveau Samson...

— C'est vrai, monseigneur, répliqua modestement le héros.

— Eh bien ! écoute ! Si Dieu t'a accordé, à toi, infime, des dons si exceptionnels, c'est pour me donner à moi, ton seigneur, une preuve éclatante de sa bienveillance particulière, et afin que je t'emploie à ma gloire et à mon utilité. ... Tu sais qu'en ce moment nos terres et mon peuple sont désolés par un monstre énorme et singulier qui me fait plus de tort que ne le pourraient tous mes ennemis ensemble. Je pourrais le faire chasser, appréhender et tuer par mes gens d'armes. Mais leur vie m'est trop précieuse pour que je la risque à un combat contre une bête. C'est là un métier de vilain, que je t'ai réservé.— Tu comprends ?

En-tue-sept-d'un coup comprit très bien, et la preuve, c'est qu'il salua. Mais il devait sentir quelque malaise, car il était devenu tout à coup pâle comme le plâtre.

— Bien ! fit le comte. Puisque tu as renversé d'un seul soufflet sept rivaux qui

t'assaillaient ; puisque tu as tué d'un seul coup sept brigands qui t'avaient attaqué ; puisque d'un seul embrassement tu as étouffé sur ta poitrine sept loups furieux qui voulaient te dévorer; la tâche que je t'impose est peu de chose pour toi. Je regrette de ne pas te l'offrir plus digne de ton courage. Tu vas donc choisir, parmi ces armes, celles qui te conviendront, puis tu iras vers le Val-féra, seul, et tu y entreras seul, et tu n'en sortiras qu'après avoir tué la méchante bête qui me cause tant de dommages et d'ennuis ; il faut que tu sois rentré au château avant le soleil couché. Et rappelle-toi que si tu la manques, je te ferai pendre, à ma plus haute potence, si bien que, de tous les points de la ville, tous les vilains, tes compagnons, pourront contempler, pour leur instruction, la justice exemplaire que j'aurai faite d'un mauvais serviteur.

Il n'y avait rien à répliquer. Le pauvre En-tue-sept-d'un-coup le sentait trop bien. Entre deux dangers — la bête fauve de la Val-féra et la colère du comte — le plus terrible était, certainement, la dernière, comme étant la plus proche et la plus immédiate. Le héros s'inclina donc, mais sans rien dire, car les mots ne lui venaient pas ; il n'avait plus l'esprit présent, et croyez qu'il ne le retrouva pas devant l'amas d'armes de toutes sortes, dans lequel on l'invita, par ordre du comte, à prendre celles qui lui convenaient le mieux. Ce fut donc au hasard de la main qu'il en retira une pique, une arbalète, un casque vulgairement nommé salade, plusieurs flèches de l'espèce dite matrassine, une rondache ou bouclier, une hache à deux tranchants qu'il passa à son ceinturon de cuir et enfin, une masse d'armes ou casse-tête, — armement complet, si vous voulez, mais qui ne laissait pas d'être un peu encombrant.

— Va, maintenant ! lui dit le comte ; et il ordonna en même temps à son capitaine de l'accompagner jusqu'à la poterne qui donnait sur la garrigue pierreuse, au bout de laquelle s'étendait la Val-féra.

Ainsi harnaché, Jean Farinel éprouva quelque peine à se mettre en marche derrière le capitaine qui le conduisit à travers les galeries et les escaliers du château ; si Jean se traînait lentement, en chancelant un peu, c'est qu'il n'était pas habitué à de pareils accoutrements ; et si ses armes et armures s'entrechoquaient dans un tel bruit de ferrailles, qu'on eût dit le déballage de toute une quincaillerie, c'est que des pieds à la tête, il grelottait d'un tremblement dans lequel vous supposez bien que la peur n'entrait pour rien.

Quand il fut tant bien que mal arrivé à la poterne, le capitaine le salua cérémonieusement, et lui indiqua de la main la Val-féra verdoyant là-bas, sombre et touffue, sous un soleil terrible qui tirait une vapeur de la terre.

— Allez ! mon brave ! lui dit-il, Dieu vous accompagne, et n'oubliez pas de rentrer vainqueur avant le coucher du soleil.

Se sentant regardé non seulement du capitaine, mais des hommes qui montaient la garde devant le palais, En-tue-sept-d'un-coup se souvint de sa répu-

tation ; du mieux qu'il put, il se roidit, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la garrigue et se sentît caché aux yeux de ceux qui l'épiaient, par les plis du terrain et les entassements de rochers tout hérissés d'une brousse épaisse. Alors, il se laissa tomber derrière un fourré de chênes-verts, et tâcha de reprendre assez de sens pour songer à sa terrible situation. Comment en sortir? Etre dévoré par la bête lui paraissait cruel; être pendu ne lui semblait pas plus avantageux. Et son esprit perplexe, entre les deux extrémités également funestes, était incapable de trouver une pensée où s'arrêter, une espérance dont s'encourager.

Pourtant, au milieu de cet affaissement, une idée vague le hantait, qui, par moments, devenait absolument précise. S'il détalait? S'il se débarrassait de tout cet attirail guerrier, qui le gênait, et évitant soigneusement la Val-féra, se faufilait à travers les garrigues jusqu'à ce qu'il rencontrât les limites des domaines du seigneur. Sans doute, cette détermination avait des dangers : il pouvait être rencontré, et par suite, pris et pendu — encore ! Mais il pouvait aussi ne pas l'être. C'était une chance qui valait la peine d'être tentée.

Il déposa donc toutes ses armes et ne gardant que la hache, il se leva, puis il fit quelques pas pour essayer ses forces. Mais un bruit singulier attira son attention vers un buisson qui se trouvait au-dessous de lui et où la garrigue commençait à être plus épaisse ; sa respiration s'arrêta du coup et son cœur cessa de battre. Les frondaisons oscillaient et s'ouvraient en longs sillons profonds, avec des craquements de branches brisées; puis ce fut comme un frôlement qui se rapprochait et il perçut enfin un son mat de pas sur le sol et, ce qui fut tout à fait effrayant, un grognement inusité et qu'il n'avait jamais entendu de sa vie !

Et voici qu'en même temps, une tête énorme saillit du fourré, précédée de deux dents longues comme de lances et encore plus aiguës. Jean En-tue-sept-d'un-coup, de la peur, se sentit comme enfoncé en terre, et il lui semblait que ses pieds s'allongeaient en racines. Il était planté ! — Que devint-il quand la tête qui était baissée releva son groin colossal, et, de ses deux petits yeux, horriblement méchants, s'avisa de le découvrir et de le regarder. Ah ! ces yeux, ils entrèrent comme de l'acier dans la poitrine du pauvre Jean Farinel, et peu s'en fallut qu'il ne se crût mort.

Heureusement, la folie de la peur le prit, et, d'un effort héroïque, s'arrachant les pieds du sol, il se mit à décamper en grandes enjambées, sautant les rochers, sautant les ronces, franchissant les buissons ; mais, ô terreur! entendant toujours derrière lui le monstre qui le poursuivait, et dont le grognement et le souffle irrités se rapprochaient de plus en plus de ses talons.

Combien de temps courut-il ainsi ? Il allait s'abandonner de découragement,

se laisser tomber, quand il aperçut devant lui la poterne du château, cela lui donna de la force pour un nouvel élan. Il franchit donc la poterne ; le monstre la franchit après lui ; il traversa la première cour du château, et, l'ennemi grognant et soufflant derrière lui, si près maintenant qu'il sentait presque son haleine lui chauffer les reins. Il se précipita dans la seconde cour, affolé. Il en était à la moitié à peine, qu'un heurt terrible, qu'il reçut en pleines fesses, l'envoya tomber à quelques pas, évanoui.

Quand il se réveilla, la cour était pleine de rumeurs, et les hommes d'armes du comte se montraient la bête qu'ils venaient d'abattre. C'était en réalité un sanglier de belle taille. Jean-en-tue-sept-d'un-coup comprit ce qui s'était passé ; il se leva et, après s'être tâté et avoir constaté que le dommage n'allait pas jusqu'à la peau, il s'approcha lui aussi, pour voir.

En ce moment, le comte, averti, descendait. Alors, par une inspiration subite notre héros courut vers lui, et de la mine d'un homme désespéré, s'arrachant les cheveux, les yeux gonflés de larmes.

— Justice, monseigneur ! Justice ! s'écria-t-il. Je vous demande justice ! Voyez ce qu'ils ont fait, monseigneur !... Ils l'ont tué, ils l'ont assassiné lâchement !... Ici, dans votre cour, sous mes yeux !... Je vous l'avais amené, monseigneur, vivant et, déjà presque apprivoisé.

L. Xavier de RICARD.

Montpellier.

LE CULTE DE LA LUNE CHEZ LES GAULOIS

I

Certaines locutions, venues des plus hauts temps de notre histoire, ont acquis ou gardé, sous les mille transformations de la langue héritée par nous, un aspect mystérieux qui expose les commentateurs, malgré leur science et leur bonne volonté, — alors qu'elles s'inspirent du hasard — aux plus étranges fantaisies d'interprétation.

Le cri traditionnel *Haguilanneu* ou *Haguilenneu*, avec ses nombreuses variantes, et le vieux mot similaire *Haguilenne* (étrennes, cadeau) corrompu, en *Haguignète*, offrent de ceci un exemple frappant. Aujourd'hui encore, la lumière n'est pas faite sur le sens et l'origine de ces appellations populaires, de temps immémorial, dans la généralité de nos provinces.

Deux citations de Littré et de Ducange vont poser la question.

Au mot *Haguignètes* (Etymologie), Littré le définit : « Une altération de *Haguillenne*, qui est aussi une altération de *Aguillenneu*, qui enfin représente *An*

gui l'an neuf. Ducange, au mot *Aguillanneuf* (Gloss. franç.), donne ce texte : «...Et trouva des varlets ou jeunes compaignons... qui aloient par illecques près querant *aguillenneu*, le dernier jour de décembre ». Et, au mot *Gui*, Littré, d'après Duclos et tant d'autres, voit dans *Au gui l'an neuf* une espèce d'exclamation... conservée en mémoire de la cérémonie où l'on distribuait le gui dans les Gaules : « Le grand sacrifice du *gui de l'an neuf* se faisait avec beaucoup de cérémonies, près de Chartres, le sixième jour de la lune, qui était le commencement de l'année, suivant leur manière de compter par nuits. » (Duclos, *Mém. druid.*) (1).

Voilà tout l'imbroglio quant au rite et au sens, victimes des mésaventures d'une longue transmission orale, puis des gloses naïves dues aux besoins d'intelligence des simples, aux tentatives superficielles d'explications des ignorants et — comme nous l'avons constaté de nos jours — non moins victimes des plus doctes hypothèses.

L'antique formule, de plus en plus incomprise, devait tomber dans le calembour instinctif ou pseudo-scientifique : elle y tomba, Or, si les Celtes, nos pères, se livraient aux jeux de mots, ils ne pouvaient les aimer au point de les fabriquer — déjà — en notre langue moderne!

Ce fut Chateaubriand surtout qui, par sa grande célébrité, refit la fortune du prétendu *Au gui l'an neuf* des Gaulois, ayant employé cette version au livre IX des *Martyrs*, dans l'épisode fameux de Velléda.

Pourtant il y eut une réaction contre ce système enfantin. Quelques partisans enthousiastes du bas-breton, où l'on crie : *Eguinané* (au lieu d'*Aguilanné*), proposèrent l'étymologie d'*Eginat* (Etrennes), selon M. de Courcy, et d'*Enghin an eit* (Le blé germe) selon Emile Souvestre et Pitre-Chevalier, auteur de la *Bretagne ancienne et moderne*, qui écrit *Inkinnanné*, pour celtiser davantage le malheureux (*H*)*aguilanneu*. Quant au *guic-naounnec* (village affamé) admis par MM. Le Guen, Miorcec, de Kerdanet et Assézat, quelle plaisanterie!

Avec infiniment plus de réserve et de compétence, l'auteur éminent du *Barzaz-Breiz*, M. de La Villemarqué, se contente d'écarter absolument le *gui* de la composition de l'*Eguinané* ou *Eginané*, pour le cri des étrennes poussé par les pauvres gens « qui vont par bandes le lendemain de Noël, de village en village. » (Pitre-Chevalier place cet usage au dernier samedi de l'année). Il rappelle que Noël du Fail, ce Breton du seizième siècle, parle de la tournée coutumière avec d'amusants détails, et des sorciers qui « cherchoient du trèfle à quatre feuilles pour aller à l'*Aguilanneuf*. » (2) M. de la Villemarqué ajoute : « Ce simple merveilleux devait sans doute rendre leur tournée plus fructueuse... On demande encore aujourd'hui la fameuse *herbe d'or* aux étrennes dans le dialogue breton, mais il n'y est pas question du *gui*. Une mauvaise étymologie l'aura fait introduire, avec les Druides et leur prétendu cri, pour expliquer une coutume où il n'a rien à voir. ... Mon opinion, déjà ancienne à cet égard, a reçu la consécration de la plus grande autorité philologique de l'Europe, l'illustre Jacob Grimm, qui m'écrivait le 5 août 1856 : « Vos recherches ont mis en pleine lumière que votre *éginané* ne peut avoir rien de commun avec le gui celtique. » Je

(1) Pline dit catégoriquement : non pas que la cueillette du gui de chêne avait lieu *une seule fois par an*, mais qu'en tout temps, on y procédait au sixième jour de la lune.

(2) N. du Fail écrit *Haguillaneuf* (*Cont. et disc. d'Eutrapel.* IX) et *Haguillenneuf* (*Propos rustiq.*, XI).

vois avec plaisir son jugement adopté par mon savant confrère M. le comte Jaubert. » (*Gloss. du centre de la France*, 1864) (1).

Du même coup, l'*an neuf* disparaît, malgré les *Aguilanneuf* qui témoignent d'une préoccupation de correction mal placée chez les écrivains auxquels aboutit la tradition orale; car, aux lèvres du peuple, jamais la finale *f* n'y sonna ; non plus qu'autrefois dans l'adjectif *neuf*. On écrivait *neuf* (nouveau), on prononçait *neu* ; inversement, plusieurs crurent bien faire en écrivant *neuf* pour *neu*, le terme traditionnel ne leur offrant pas de sens en dehors de celui-là (2).

Mais, si M. de la Villemarqué ne recueille pas *l'an neuf*, s'il rejette le *gui* de l'*Aguilaneu-eginané*, et s'il n'y substitue pas le *blé* (comme dans l'hypothèse *Eghin an eit*), il retient l'étymologie *Eginad*, *Eginan* : « Le mot celtique *eginan*... qu'on retrouve, par toute la France, sous les formes de *Guillanné*, *guillanneu*, *guilloneou*, *guilloné*, *hoguinano*, *la guillona*, etc.; en Espagnol, de *aguinaldo*, et en Ecosse, de *hogmanay*, se retrouve aussi dans le gallois *eginyn* et *eginad*, l'irlandais *eigean* et le gaël-écossais *eigin*. La racine semble être *eg*, force, pousse, germe, et ce n'est qu'avec le temps qu'il a pris la signification de *prémices*, d'*étrennes*. »

Toutefois, si l'étymologie précitée, sans nous renseigner profondément sur les origines, peut cadrer avec les formes en *nan*. (Ex.: *Oguinané* (3), *Hoguinano* (4), etc., elle n'explique nullement celles, bien plus nombreuses, en *lan*, *len*, *lon*, *loun*, avec ou sans doublement de la consonne *l*: *Haguilanneu*, *Haguilenneu*, (*H*)*aguilloné*, (*H*)*aguillouné*. Or, la dite consonne est si caractéristique, si probante pour le thème primitif, que parfois elle se répète plus loin : « M. Aug. Thierry nous a raconté qu'à Blois, il avait encore entendu les enfants nommer l'*aguilanlé* un jour de fête, où ils quêtaient des pièces de monnaie, une pomme fichée au bout d'une baguette enrubannée (5).

Il est facile de saisir le passage du *lan*, *len*, etc. au *nad*, *nan*, *nyn*, qu'on veut tirer de radicaux ou kymriques ou gaëliques. En l'espèce, il ne s'agit d'abord que d'une transposition entre *l* et *n*. (Ex. : *Haguinelo*, dans une ancienne chanson normande (6) ; *Aguinaldo*, en Espagne ; pareillement, de *Haguilenne* ou *Haguillenne*, interverti en *Haguinelle*, on arriva aux formes dégénérées *Haguinette* (7) ; puis *Haguignette*). Enfin, *n* remplace *l* çà et là, par un changement des plus fréquents en phonétique : affaire d'oreille et d'articulation.

Le système des Néo-Bretons est pourtant le seul un peu sérieux auquel on ait pu recourir jusqu'ici. Il dispense d'inventer, pour chaque forme estropiée, une

(1) *Barzaz-Breiz*, 6e édition. Note sur la *Tournée de l'Aguilaneuf*.

(2) Quelques-uns prirent une forme mixte. V. notamment la chanson extraite des *Noëls* de Lucas Le Moigne (Paris, 1520), dans le n° de janvier de la *Rev. des Trad. popul.*, avec le refrain *Aguillenneuf*, où, malgré la dernière syllabe, ornée du malencontreux *f*, — rimant d'ailleurs, comme si de rien n'était, avec *jeu* et *feu* — figure la syllabe *len* et non *lan*.

(3) Patois de Guernesey. — V. *Dict. de patois normand*, de M. H. Moisy (Caen, 1888) au mot *Aguignettes*. Il ne faut pas s'étonner si ce normand se rapproche tant de l'*Eguinané* ou *Eginané* breton; car, au temps de César, l'Armorique embrassait la Bretagne et la Normandie, moins le pays de Caux et le Vexin, et il y régnait assurément une même langue.

(4) V. Eug. Cortet: *Essai sur les fêtes religieuses et les traditions popul.* (1867.)

(5) Henri Martin, *Hist. de France*, p. 72, note 1.

(6) *Dict. de patois norm.* (ouv. et *l. cit.*).

(7) Lacombe: *Dict. du v. lang. franç.*

dérivation particulière, comme celle-ci pour *Hoquinano* (variante de *Haguinano*), tirée du latin : *hoc in anno* (cette année). Et, en se référant au gallois et au gaël-écossais, il n'exécute pas un tour de force comparable au travail fantastique de M. l'abbé H. Boudet, qui voit partout du saxon, identifiant les *Volkes-Teutosages* (ceux-ci maîtres du Toulousain, ceux-là de la forêt Hercynie) avec les *Saxons* vainqueurs de l'Angleterre, — le languedocien avec l'anglo-saxon, et la « vraie langue celtique » avec ces deux idiomes. Aussi l'*Aguillouné* de Lectoure, dégarni par lui de la consonne *l* gênante pour sa thèse, et contracté en *Eguiouné*, fournit-il ce résultat ; « *Ague* (*Eguiou*), fièvre intermittente, — *nay* (*né*) non...» Traduisez : *point de fièvre, fébrifuge*. Et pourquoi ? Parce que le *gui* — nous y revenons — était un préservatif absolu de la fièvre intermittente et qu'on l'employait en infusion dans l'eau. Sur quelle foi ? Sur celle d'un mot de Pline, assurant (liv. XVI) que les Druides le regardaient comme un remède « omnia sanantem ». M. l'abbé Boudet chicane Pline d'ailleurs sur cet *omnia ;* il n'admet que la guérison de la *fièvre*, — en anglo-saxon (1).

De nouvelles surprises nous attendent, au sujet de la vraie langue celtique, si M. Podhorsky, ainsi que nous l'annonce notre directeur M. Paul Mariéton, dans sa belle étude sur le *Littoral de Provence*(2), extermine l'aryanisme du celtique, témoin un stock de « trois mille mots *turaniens* relevés dans le *gallois*. » Ce sera curieux.

Mais qui sait ? Le *gallois* et l'*armoricain* (idiomes kymriques), l'*écossais* et l'*irlandais* (idiomes gaëliques) sont-ils le fonds même du *celtique*, et, ces deux groupes une fois ramenés au *turanien*, est-ce qu'il ne restera plus un fonds très différent, le celtique de la Gaule, de notre Gaule, expressément distinguée des Iles Britanniques par César et les divers auteurs grecs ou latins ? M. de Valroger, si réservé dans ses conclusions, et si partisan du système qui voit dans ces pays le dernier asile du celtisme, n'ose affirmer que leurs peuples aient jamais pris le nom de Celtes (3), alors que les Gaulois (en latin *Galli*) s'attribuaient *dans leur langue* (4) le nom de Celtes (*Keltæ*).

César désigne ainsi les Gaulois ou Celtes par excellence, entre Seine, Marne et Garonne. Les *Belges*, de la Seine et de la Marne au Rhin, étaient pénétrés d'éléments germaniques ; les *Aquitains*, de la Garonne aux Pyrénées et au littoral méditerranéen, d'éléments ibères ; la *Province romaine*, entre la Garonne, le Rhône, la mer et les Alpes, — comprenant la Provence actuelle, plus le Languedoc et la majeure partie du Dauphiné, — comptait des éléments ligures modifiés par le contact et l'influence inégale des éléments grecs et latins. Partout, il y avait des éléments celtiques ; mais ceux de la Celtique proprement dite étaient les plus denses et les plus intacts.

La région méridionale de l'Ile de Bretagne, proche de la Gaule océanique, lui ressemblait à quelques égards par les mœurs et la langue ; rien n'atteste, au-delà du littoral, une réelle parenté celtique ; comme les Germains, les Bretons diffé-

(1) V. *La vraie langue celtique et le Cromlek de Rennes-les-Bains*, (chap. VII, § 7.) Carcascassonne, 1886.

(2) *Revue fél.bréenne*, nov.-déc. 1889.

(3) *Les Celtes et la Gaule celtique*, par L. de Valroger (1879], 1re partie, ch. IV.

(4) César, au début de ses *Commentarii, lib.* I, dit : « Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum una incolunt Belgæ, aliam Aquitani, *tertiam qui, ipsorum linguâ, Celtæ, nostrâ Galli appellantur.* »

raient notablement des Gaulois. M. de Valroger signale justement l'expression dédaigneuse par laquelle nos Armoricains, descendants fidèles des Bretons insulaires et ennemis héréditaires du *Saozon* (Saxon), qualifient encore les Français de Gaule : *Galos*. Ce terme signifie : *étranger*, dit-on ; oui, mais il témoigne aussi de l'idée que se faisaient les Bretons de leurs voisins (*Galli*, accusatif: *Gallos*). Si les Druides avec leurs institutions vinrent de la Grande-Bretagne, ce furent des initiateurs amis, non des congénères.

Aussi prendrai-je la liberté, — sauf preuves écrasantes contraires — de croire que la langue nationale du continent, dissemblable du *gaëlique* et du *kymrique* (dits si exclusivement *celtiques*), fut, du moins pour la majeure partie de son vocabulaire, comme pour son alphabet — point incontesté — du *celto-grec*, (du *paléo-grec*, avance M. l'abbé Espagnolle, en s'appuyant de l'avis du maître helléniste Henri Estienne et de ses propres études).

J'en atteste, avec le secours de sa vaste érudition, tant de mots inexpliqués dans les systèmes adverses et si aisément compréhensibles, par la comparaison du grec, spécialement du dialecte pélasgo-dorien (1) ; j'en atteste et les inscriptions et la numismatique (2); j'en atteste ces traditions lointaines, qui ne seront plus lettre morte, si l'on y apporte la lumière empruntée aux rites de nos ancêtres, pour achever d'en éclairer l'intention, visible aux yeux attentifs dans l'apparence méconnue des mots.

II

La lumière, c'est le mot exact ici, car je vais faire intervenir la Lune, étroitement associée au Soleil dans les croyances et le culte des Gaulois; présidant aux fixations du mois, de l'année et du siècle, — aux cueillettes solennelles du gui de chêne, — aux fêtes et réjouissances de nos pères; déifiée dans ses phases, adorée dans ses influences, mêlée aux jeux comme aux prières du peuple, invoquée par lui en raison de ses vertus physiques, et figure sereine de l'Isis-Nature pour les initiés.

Deux mots grecs nous dévoileront le mystère du légendaire *Haguilanneu*, *Haguillenneu*, *Haguilouné* (formes les plus rapprochées de la véritable étymologie) et qui devraient s'écrire plus exactement : *Hagi-lané*, *Hagi-léné*, *Hagi-louné*. La forme *Hagi*... est, en effet la forme dominante et première, dont l'aspiration s'est perdue, par euphonie, en divers endroits.

Nous avons donc ce triple thème original :

Hagi(a) — (He)lané,
Hagi(a) — (He)lené,
Hagi(a) — Louné. (3)

(1) V. *L'origine du français*, par l'abbé J. Espagnolle, vocabulaire étymologique en 3 vol. (1888-1890), avec une Introd. et des Appendices.

(2) V. même ouvr., t. II, *Lettre de M. de La Tour, attaché au département des médailles antiques de la Bibl. nat.*, sur les types grecs employés dans la *Celtique*.

(3) Les Latins prononçaient *Louna* (Luna), comme les Normands disent *Leune* (pour Lune). Mais *Louné* (Λουνή, de Λουνός,) *splendidus*, existe chez Hésychius.

C'est du pur grec :

Ἅγι (α) — (Ἑ)λάνη (pour Σελάνη)
Ἅγι (α) — (Ἑ)λήνη (pour Σελήνη) (1)
Ἅγι (α) — Λουνή.

Et le grec se décompose d'une façon inattendue, certes, dans une des citations de M. de La Villemarqué, le *Hogmanay* des Ecossais, qu'il ne commente pas. C'est tout bonnement une variante de notre *Hagi(a)-(He)lané* où Μήνη, Μάνα remplace Ἑλάνη, son équivalent, ce qui fait *Hagia-Méné* ou *Mana*, dégénéré en *Hogmanay*. (Trace adventrice de celto-grec dans ces parages.)

En résumé, de la Picardie et des Vosges au Limousin et au Poitou, en Auvergne et en Saintonge comme en Normandie et en Bretagne, en Guyenne et en Languedoc, ainsi que dans l'Est et le Centre, et jusqu'en Provence, les Gaulois nous ont légué leur amour de la Lune et leurs formulettes en l'honneur de sa claire Divinité.

Donc *Sacra* ou *Sancta Luna*, Lune sacrée ou Sainte Lune, telle était l'exclamation des Celtes, quand ils célébraient, sous les auspices de leur patronne, la fête des étrennes. Or, Pline dit que le sixième jour de la lune commençait chez eux le mois, l'année et le siècle. Quoiqu'ils fussent, comme les Egyptiens, adorateurs du Soleil, et qu'ils lui rendissent hommage aux solstices d'hiver et d'été, comme à l'équinoxe du printemps, ils gardèrent longtemps et religieusement l'usage des lunaisons. Alors, évidemment, le cri de la *Sainte Lune* — plus tard *Haguilané* — dut retentir vers le sixième jour de la lune de Janvier, ou plutôt, depuis le solstice d'hiver, auquel les Chrétiens rattachèrent leur *Noël*, jusqu'au terme de la lune de Janvier, du moins jusqu'au moment de la pleine lune. (2) Effectivement, nous avons noté que l'*Haguilané* partait de *Noël* pour atteindre au 1er janvier; et il est certain que l'*Epiphanie* et sa vigile, avec leur *fête des Rois*, souvent prolongée de huit jours, présentent de singulières analogies avec celle de *Noël*, dont elle ne se distinguait pas au début. On s'y promène aussi par les rues, en chantant des complaintes, en agitant des falots et en quêtant non plus des *étrennes*, mais de petits cadeaux, la charité ou la *part de Dieu*.

« A Sézanne (Marne), la veille des Rois, les femmes et les enfants s'assemblent et se promènent... en demandant l'aumône aux portes sous le nom bizarre de *la guinandeau* » (3). On reconnaît dans ce « nom bizarre » une forme très corrompue de notre *Haguilaneu* (Haguilaneau, Haguilandeau). Or, ce lieu n'était pas le seul, assurément, où ce fait se répétait. Je démontrerai ailleurs, en détail, combien la *Fête des Rois* est imprégnée de souvenirs lunaires.

Quand l'année cessa de se régler sur la lune, elle data du 1er janvier (imitant l'année grecque primitive, qui partait du solstice d'hiver, et l'année romaine réformée de Numa Pompilius). Les *étrennes* se donnèrent désormais de Noël au 1er janvier ; puis, au lieu de célébrer le sixième jour de la lune, on fêta le jour fixe

(1) L'aspiration et la lettre initiale Σ s'échangent couramment. — Ces mots dénomment la Lune. — Cf. les formes sans aspiration Ἐλένη, Ἐλάνη, signifiant lampe, flambeau ; mais le nom d'Hélène se marquait Ἑλένη, Ἑλένα.
Tous ces mots contenaient, matériellement ou symboliquement, une idée pareille.
(2) Pendant longtemps, chez les Romains, tout Janvier fut consacré aux étrennes.
(3) *Essai sur les fêtes relig.*, etc. (ouvr. cité).

de l'*Epiphanie* (6 janvier). Et bien que chez nos pères l'année civile ait ensuite commencé tantôt au 1er mai, tantôt au jour de Pâques, l'époque des étrennes de janvier demeura constante avec ses coutumes populaires.

La *Sainte Lune*, associée aux réjouissances du solstice d'hiver et aux cérémonies des étrennes, laissa une trace dans les *Haguilennes* ou *Haguignètes* ; je n'ai pas à y insister, après ce que j'ai dit de l'*Haguilané* ou *Haguilenné,* puisque c'est un mot identique sous deux masques différents.

Pour ceux qui douteraient obstinément de la *conformité du français avec le grec*, selon l'expression parfaite d'Henri Estienne, en dépit du témoignage des Grecs eux-mêmes, des inscriptions et des médailles, non seulement en ce qui touche nos provinces du Midi, mais à l'égard de toute la Gaule, je multiplierai les preuves dans un prochain travail. Cependant je ne veux pas omettre ici le culte de cette *Nehalennia*, décrite avec soin par Dom Martin, dans son remarquable livre, trop mal apprécié de nos jours, d'après des bas-reliefs découverts en Zélande et une mosaïque de Nimes (1). Quoiqu'il s'égare un instant dans les étymologies de *Henn*, vieux, et *Len*, étang, il y reconnaît décidément la *Lune* (Ἑλήνη), et la *Nouvelle Lune* (Νέα).

Rien de plus évident :

L'aspiration du nom est transposée avec la voyelle finale de l'adjectif: *Nehalennia* pour *Neah(e)lennia* (*Nea-Helennia*). Or, on possède en grec : Σεληναία, au sens de *Lunaris,* par extension : *ipsa Luna*, et au même sens le neutre Σεληνιον, qui suppose une forme Σελήνια. Par le changement habituel du Σ en esprit rude, on obtient : Ἑλήνια, Ἑληναία, d'où, avec *n* redoublé : *Helennaia* ou *Helennia*, et *Nea-H(e)lennia:* la *Nouvelle Lune* déifiée, qui avait pour attributs des cornes d'abondance, comme patronne céleste des champs et des moissons.

Chaque néoménie devait ramener sa fête, au sixième jour du mois qu'elle protégeait, avec moins de pompe que la fête annuelle, mais avec un caractère d'intimité plus familière, excepté lorsque la cueillette du gui de chêne-rouvre se reproduisait au jour sacré. On lui consacrait des pierres et des plantes aux vertus magiques (2).

Poursuivons :

Grégoire de Tours rapporte (3) que les peuples du Gévaudan s'assemblaient, tous les ans, près d'un lac, au *Mons Helanus* (autre vocable grec des plus significatifs). Là, ils offraient en libation, outre des toisons, des pièces de toile et de drap, *des pains entiers*, *des formes de fromage ou de cire* (dont la rondeur rappelle singulièrement celle de l'astre). Ils s'y arrêtaient en offrant des sacrifices et en banquetant, durant trois jours, Au quatrième, comme ils étaient sur le point de s'en retourner, il survenait un orage accompagné de tonnerre et d'éclairs; il tombait alors *quantité de pierres avec une pluie abondante*. L'orage, les éclairs et même les pierres, ont trait sans doute au Soleil, dont la Déesse-Lune était la parèdre, l'associée dans l'administration des choses célestes et terrestres, (quoique la Lune fût considérée comme cause directe des tempêtes) ;

(1) V. *La Religion des Gaulois* (t. II, liv. IV).

(2) On a vu que N. du Fail parle de la recherche du *trèfle à quatre feuilles* au moment de l'*Haguilaneuf;* or, dans l'usage superstitieux qui subsiste, cette recherche s'opère *au clair de lune*

(3) V. Pelloutier, *Hist,. des Celtes*, t. I, liv. III, ch. 9. et D. Martin, *l. cit.*, liv. I, chap, XIV, et liv. IV, chap. XIII.

mais la pluie concerne la Lune, qui « se nourrit des eaux douces préside », aux phénomènes de l'humidité génératrice et de la végétation. (1) Les Grecs ne lui affectaient-ils pas la devise d'Ἀγαθῇ Τύχῃ (La Bonne Fortune) en l'alliant au Bon Génie ou Ἀγαθοδαίμων du Soleil? Ces détails réunis indiquent non plus la *Nouvelle Lune*, mais la *Pleine Lune* de l'équinoxe du printemps.

Enfin, la *Pleine Lune* semble avoir été également honorée sous le nom de *Dea Sule* (inscription de Bath en Anglelerre ; variante : *Deæ Suli Minervæ*) et de *Solimara* (inscription de Bourges). « De plus, il y a en Berry au village de *Soulasse* dont les habitants s'appelaient du temps des Romains *Solimarienses* vikani » (2).

La *Dea Sule* (Soulé) et la *Solimara* évoquent le double souvenir du mot *Sol* (Soleil), avec une désinence féminine, et du grec Σόλος, disque. Disque ou sphère, cela convient merveilleusement à la Lune en son plein. Que *Mara* soit pris au sens de mère (*Sule-Mara* (3), Luna Mater) ou pour *Mara*, grande, en gaulois, l'objet de l'expression est bien cela : *Maternelle parèdre du soleil*, ou *Grande sphère pareille au soleil*, ou *Grande en son disque*. Et ce qui me confirme dans ce jugement qu'il s'agit de la Lune, parèdre et *image du soleil*, c'est l'usage breton de la *soule*, qui paraît avoir conservé le souvenir d'un symbole astronomique. Pitre-Chevalier la définit « véritable combat dans lequel les gars de dix paroisses, divisés par camps, se disputent un *ballon de cuir* à travers les landes et les chemins, les coteaux et les vallons, les torrents et les vallées. » Le mot *soule* rappelle bien la déesse *Soulé*, et ce *ballon de cuir*, la rondeur de la *Pleine Lune*. Quant aux évolutions de cette boule, elles remémorent les situations variées de l'astre pour nos regards, la perdant et la retrouvant dans l'espace, le mythe de Pan fustigeant la Lune, les rites magiques la forçant de descendre sur terre et de s'y rouler. Les dix paroisses elles-mêmes réveillent l'idée de l'antique division religieuse et astrologique du Zodiaque en trente-six *décans*, trois par chaque signe, soit un pour dix degrés, parcourus par l'astre correspondant (4).

La Lune avait encore pour nom *Belisana* ou *Belisama*, (parèdre de *Bel* ou *Belen-Soleil*). Or la *Minerva-Belisama* des inscriptions ne fait qu'un avec la *Sule-Minerva*, comme la *Dea Sule* avec *Solimara*. Il était naturel que la *Pleine Lune* fût la plus haute personnification de l'astre. — Emile Souvestre (*Derniers Bretons* 1re part., ch. IV) voit là un vestige du culte du soleil (*heaul* en celtique, prononcé *houl*, puis *soul*.) Mais son explication ne tient compte ni du double féminin *Sule* (Dea Sule) et *Soule* au sens moderne, ni des péripéties de la fête prolongée dans la nuit.

Avec *Belisama* nous rencontrons les éléments chaldéo-phéniciens introduits dans le culte des Celtes, et mon but n'est pas de les étudier aujourd'hui. Je m'en tiens aux formes grecques, dont il appartient aux spécialistes de rechercher l'entrée dans les Gaules, soit que des Pélasges les aient colonisées (opinion de M. l'abbé Espagnolle) soit que les Celtes, séparés les premiers du tronc de la

(1) V. Dupuis, *Orig. de tous les cultes*, T. I, p. 578.
(2) H. Morin : *Monum. des anc. idiomes gaulois* (1861), Textes, ch. IV.
(3) On trouve les formes datives *mairabus, marabus*.
(4) César (*Commentarii*, lib. VI), dit que les Druides ont un grand nombre de systèmes sur les astres et leurs mouvements : « *Multa præterea de sideribus atque eorum motu.* »

race aryenne, aient emporté avec eux une langue tellement *conforme au grec*, qu'elle se confond presque avec lui dans une foule de cas. Et si l'on objecte que César, instruit dans le grec, écrivait un billet secret dans cette langue pour déjouer la surveillance des Gaulois (1), qu'il avait besoin d'interprète pour conférer avec leurs chefs, je répondrai qu'il se contredit en reconnaissant plus bas aux Druides la pratique des *lettres grecques*; que, pour lui, il pouvait ne pas entendre un idiome originairement grec ou simili-grec, mais déformé par le temps, surtout dans la prononciation, et qu'il n'avait point le loisir d'y fouiller jusqu'au fond. Je terminerai en soutenant qu'au pis-aller, les Druides savaient, eux, ce qu'ils disaient au peuple avec ces vocables rituéliques, survivant en tous lieux sous la couche néo-latine dont on s'exagère l'épaisseur, jusqu'à se persuader qu'elle a complètement aboli la langue nationale des Gaules.

Félix Frank.

PARVULI

(*Poèmes de Provence*).

I

LA NAISSANCE D'UNE CIGALE

Sur le sol endurci, par la marche tassé,
On aperçoit surgir un cône imperceptible,
Le relief mignon d'un Vésuve risible,
Sous l'effort du dedans lentement crevassé.
A la longue il s'entr'ouvre, et je vois, de l'argile
Péniblement sortir un gnôme singulier;

Dans un fourreau de soie, aveugle prisonnier,
Il tâche à dépouiller l'enveloppe indocile.
Enfin il fait craquer son étroit vêtement,
D'où la nymphe apparaît. On dirait la tunique
Dont, le soir, une femme avec des soins s'applique
A retirer son corps qui surgit, tout charmant.
La cigale encor tendre, engourdie, étonnée
De ce monde nouveau semble d'un long sommeil
S'éveiller faiblement sous le rayon vermeil.
L'élytre, diaphane et de réseaux veinée,

(1) Le savant Dübner doute s'il ne faudrait pas lire, avec une leçon corrigée: *cæcis litteris* (en lettres secrètes) et non *græcis litteris*.

Tout humide à ses flancs est collée; et des grains
D'un rouge vif et clair la piquent aux aisselles,
Comme si l'on voyait le sang à travers elles,
Fluide s'échapper en canaux purpurins.

Mais demain le soleil, de ses rayons tenaces,
Aura durci son aile et desséché ses flancs :
Le virtuose noir fait, sous les cieux brûlants,
De cymbales de fer retentir les espaces.

II

LES GRILLONS

Minuit. Le ciel divin a déplié ses voiles.
Phœbé s'éteint. L'éther est tout parfums; les sens
S'apaisent au contact d'effluves fraîchissants ;
De bleuâtres clartés s'épanchent des étoiles.

On est enveloppé de paix. Les champs lactés,
Vagues chemins blanchis de poussière de mondes,
Zèbrent le noir azur des coupoles profondes.
L'être, perdu, se fond dans ces sérénités.

Tout dort : le bœuf repu dans l'étable odorante,
Et l'homme harassé sur sa couche, et l'oiseau
Sous le dôme fleuri de l'humide berceau,
Et le chien murmurant au songe qui le hante.

Seul un chant faible, doux et sans fin répété,
Surgit de toutes parts des jachères paisibles :
C'est le chœur des Petits, le chœur des Invisibles,
Dont l'hymne monte aux cieux parmi l'immensité.

III

LA FAUVETTE

D'autres loueront Ephèse et Rhodes et Pallène,
Les Dioscures saints et la divine Hélène,
Les superbes héros et les rois querelleurs.
Je dirai la fauvette et candide et touchante,

Et ses amours plaintifs et ses jeunes douleurs;
Et comment je la suis, lorsqu'elle saute et chante,
Errant de fleur en fleur sur les rosiers touffus.
En moi-même attendri, des présages confus
Me viennnent assiéger le cœur. Il m'est facile,
O chanteur pur et doux, de savoir ton asile!
— M'en préservent les dieux! Hélas, j'aurais trop peur
De rencontrer un jour, brisée ou démunie,
L'arche où tu dors en paix sur les tiens. — Tout bonheur
Renferme en soi le deuil, toute joie est punie.

IV

CHANSON DE LA SAUGE

Petite sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal,
Et dont l'effluve cordial
Enivrait ma tête charmée,

Quand me vient ta senteur aimée,
Humble et vulgaire végétal,
Petite sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal;

Tenant ma paupière fermée,
Je vois dans un ciel de cristal,
De notre vieux toit inégal
S'élever la blanche fumée,
Petite sauge parfumée!

V

LA CIGALE

A Marius Grillet.

Du chemin sous nos pieds jusqu'aux lointains crayeux,
S'étend des oliviers la plaine fourmillante.
L'air suffoque. Nul vent. Les feuillages d'amiante
Miroitent, éternels, sous les flèches des cieux.

Le grillon se tapit sous la motte brûlante ;
L'arbuste est desséché ; l'oiseau silencieux
Se cache ; tout se meurt ; l homme, fermant les yeux,
Voit danser dans le noir une lueur sanglante.

Hélios a dompté la Terre au sein fécond
Et suspendu la sève en son cours vagabond ;
Il ne peut asservir la chanteuse sacrée.

Seule, collée au tronc d'un arbre rabougri,
De lumière et de flamme et de chant enivrée,
La cigale d'airain fait retentir son cri.

VI

LE VER A SOIE

A l'auteur des *Fleurs de la ville*, poésie, par M. Bleton.

Le pâle ver est pur ; il s'est mis en toilette
Pour dresser son tombeau sur le rameau séché ;
Il grimpe avec lenteur, et, sur le dos couché,
Fixe un peu d'ambre humide à la fine bûchette ;

Puis, étirant le bout avec art accroché,
Il tord le suc divin que sa bouche rejette.
On le croirait jouant d'une syrinx fluette,
A voir ses petits doigts en leur subtil touché.

Bientôt, en balançant la tête à gauche, à droite,
Comme un enfant mignard, bientôt la fée adroite
A tissu de rayons le suaire charmant.

Attendant le réveil, tu dors sur la bruyère,
Dans ton réseau léger. — Je songe tristement
Au mort dont le cocon lugubre est une bière.

VII

LE ROUGE-GORGE

Les fleurs parent l'enclos où dorment nos chers êtres.
Laissant aux bois roussis la martre et l'écureuil,

Le frêle rouge-gorge, aimé des dieux champêtres.
Erre dans nos buissons et vient près de mon seuil
Becqueter le corail des grappes de cinelle
Ou l'insecte invisible; et sautant, voltigeant,
Dans l'aubépin tardif qui frémit sous son aile,
Furtive on voit passer sa gorge au feu changeant.
Il va, court sans frayeur. Bientôt, lorsque la neige
Etendra son linceul, notre hôte familier,
Frileux et devinant qui l aime et le protège,
Viendra chercher l'abri jusqu'à notre foyer.
Oiseau mélancolique et pur, je te salue !
Ne me redoute pas! O toi, l'ami des morts,
Tu dois être le mien! L'on dit que, l'âme émue,
De feuilles et de brins tu recouvres les corps
A l'ombre des forêts restés sans sépulture;
O pieux rouge-gorge, ô petit fossoyeur,
Accours! tu peux, tu peux, jetant ton doux murmure,
Sous tes rameaux séchés ensevelir mon cœur.

Clair TISSEUR.

LA CAMBO D'OR

A Pau Marietoun.

Enfant, la luno amount varaio;
Plan-planet seguissen la draio
Que meno alin au castelas.
Sus 'quéu castèu sabe uno istòri
Que me vèn juste à la memòri:
Vous la dirai, se m'escoutas.

Lou bèu segnour que l'abitavo
La niue, lou jour se desoalavo
De ço qu'avié ges de nistoun.
Pamens i pèd de la Madono,
Tant preguè Diéu sa gènto dono,
Que n'aguèron un charmantoun.

Mai une causo maucouravo :
Uno cambo ailas! ie mancavo !...
E n'i'en faguèron uno d'or.

LA JAMBE D'OR

Légende provençale.

Enfants, la lune se promène au firmament. Suivons tout doucement le sentier qui mène au vieux château, là-bas, Je sais sur ce château une histoire qui me revient à la pensée. Je vous la raconterai, si vous m'écoutez.

Le beau seigneur qui l'habitait se désolait, nuit et jour, à la pensée qu'il n'avait point d'enfant. Cependant sa noble dame supplia tant la bonne Vierge, qu'enfin il leur en naquit un fort charmant.

Mais chose à vous fendre le cœur : une jambe manquait au nouveau-né! On lui en fit une en or. Mais hélas !

Mai l'enfant visquè pas, pecaire!
Uno niue, di bras de sa maire
Vengué lou derraba la mort!

Et dóu tems qu'au castèu se plouro
Au çamentèri, avau, s'aubouro
Un toumbèu pèr lou paure enfant!
Emé sa cambo d'or l'entarron
Pièi d'èu, pecaire! se separon
Si gènt dins li plour s'estoufant!...

Pièi arribé la niue negrasso;
Sus lou castèu, li tartarasso
Cridavon en voulastrejant.
E lou segnour emé sa dono
Sounjant que soun pichot li sono
De-longo soun lagremejant.

Mai soun varlet, ni sa chambriero
Plouravon pas. Dins la sourniero
Tiron de plan que fan escor:
« Anen, dison, au çamentèri,
» E sènso faire de mistèri
» Rauben la bello cambo d'or »,

E dóu castèu durbènt la porto,
Dins un vira-d'iue soun pèr orto,
Car d'aquel or soun abrama...
Au póu de rèn, dins la sournuro!
Lou demòni que lis empuro
Ie douno d'alo pèr trima.

Arribon dounc contro la lauso
Mounte dessout l'enfant repauso,
E s'ajudon pèr la leva.
La lauso en l'èr, li dous felobro
Alabre, se bouton à l'obro
E se despachon de cava.

Elo pamens s'aplanto, blavo...,
Mai èu, ardènt, de-longo cavo...
« Anen! plus qu'un brisoun d'esfor,
» E ie sian », dis d'uno voues rauco,
E boun! d'un cop de martèu, trauco,
La caisso mounte l'enfant dor.

Moun Diéu! ai pòu! elo souspiro
Mai èu tèn la cambo e la tiro.
Oh! dis elo, me fas ferni!....

l'enfant ne vécut pas longtemps! Une nuit, des bras de sa mère la mort vint l'arracher.

Et pendant qu'au château on pleure, au cimetière là-bas, on élève un tombeau pour le pauvre enfant! Avec sa jambe d'or on l'ensevelit; puis ses parents, hélas! se séparent de lui en versant bien des larmes!...

Puis arriva la nuit noire. Sur le château les oiseaux de proie criaient en battant des ailes. Et la dame et le Seigneur, s'imaginant que leur petit enfant les appelle, pleurent continuellement.

Mais le serviteur et la servante ne pleuraient point. Dans les ténèbres, ils trament des plans qui font horreur: « Allons au cimetière, disent-ils, et sans plus faire de mystères, dérobons la jambe d'or ».

Et du château ouvrant la porte, en un clin d'œil ils sont à travers champs, car de cet or ils sont avides.. Ils n'ont peur de rien dans la nuit noire. Le démon, qui les aiguillonne, leur donne des ailes pour franchir l'espace.

Les voilà donc auprès de la pierre qui couvre l'enfant. Ils s'entr'aident pour l'ébranler. Cela fait, les deux vauriens, impatients, se mettent à l'œuvre et se hâtent de creuser.

Elle cependant reste debout, toute blême... Mais lui, plein d'ardeur, creuse et creuse encore. Allons! s'écrie-t-il d'une voix rauque, petit effort, et j'y suis! Puis d'un coup de marteau, violent, il fend la bière où dort l'enfant.

Mon Dieu! j'ai peur, soupire la femme. Mais lui, saisissant la jambe d'or, il l'arrache, Oh! dit la servante,

« Caspi! reno lou barataire,
Es marrit lou mestié de laire:
Qu'es duro la cambo à veni!

Pamens l'a. L'escound sout sa vèsto.
Cuerbon lou cros; pièi, à la lèsto,
Morne, s'entournon à l'amèu:
« Aniue, dison, fasen fourtuno! »
E sèmpre filon dins la bruno
Jusco qu'arribon au castèu.

Intrado, aquélí dos machoto
Caduno vai dins sa lichoto:
Mai cresès dounc que van dourmi?
Mièjo-niue sono! ai! que destourne!
S'ausis dins li courredou sourne
Uno voues d'enfant pregemi.

— « Ma cambo d'or! » crido uno trèvo,
« Ma cambo d'or! » Alor, se lèvo
Lou Segnour pale coume un mort.
Escouto. E la voues pietadouso
Dis, toujour que mai lagremouso:
« Ma cambo d'or! ma cambo d'or! »

S'aubouro pièi la castelano,
E passant sa raubo de lano
Cour ajougne lou castelan.
Emé lou cor que ié tremolo
Cercon vite emé la viholo
Dóu coustat que s'ausis lou plang.

Mai la trèvo s'es esvalido
Davans la flamo atremoulido.
E, tristas, tóuti dous s'envan...
Mai autant lèu que se repauson
Vejeici que tournanai auson
De crid pu triste qu'endavans.

Alor sabon plus dequé faire...
Dins si chambro pamens li laire
An pòu! Tremolon que-noun-sai.
Car sabon proun ço que reclamo
Aquelo voues d'enfant que clamo,
E se fan part de soun esfrai...

— Ma cambo d'or! crido, plus forto,
La voues, juste davans si porto.
Ie dison tremoulant: « L'auras,

j'ai peur!... Morbleu! s'écrie le truand, le métier de larron est mauvais; qu'elle est dure à venir cette jambe!

Il la tient cependant. Il la cache sous sa veste. Ils referment la fosse; puis, mornes, ils retournent précipitamment au hameau: « Cette nuit, disent-ils, nous faisons notre fortune! Et ils cheminent dans l'obscurité jusqu'à leur arrivée au château.

Quand elles sont rentrées, ces deux chouettes, chacune va dans son repaire. Mais pensez-vous qu'elles vont dormir?... Minuit sonne. Ah! quel effroi! Dans les corridors sombres, on entend gémir une voix d'enfant.

— « Ma jambe d'or! » clame une *Trève*, « Ma jambe d'or! » Alors, pâle comme un mort, le seigneur se lève. Il prête l'oreille. Et la voix lamentable redit plus tristement: « Ma jambe d'or! Ma jambe d'or! »

A son tour, s'est levée aussi la châtelaine, et passant sa robe de laine elle accourt auprès de son époux. Le cœur plein d'émotion, une veilleuse à la main, ils se dirigent du côté d'où viennent les gémissements.

Mais à l'aspect de la flamme vacillante, la *Trève* s'est évanouie. Et eux, indiciblement tristes, s'éloignent. . Mais à peine se reposent-ils, qu'ils entendent, de nouveau, des cris plus plaintifs que ceux de tout à l'heure.

Alors croît leur angoisse... Cependant dans leur chambre les larrons ont peur. Ils tremblent de tous leurs membres, car ils savent bien ce qu'elle réclame cette voix d'enfant qui crie. Et ils se font part de leur effroi...

— « Ma jambe d'or! » s'écrie juste devant leur porte, la voix plus accentuée. Eux lui disent en tremblant: « Tu

Mai taiso-te, trèvo esfraiouso ! »
Mai elo sèmpre cavernouso
Fai restounti lou castelas,

Ai! ai! la chambriero trantraio :
Sus tout soun cors la susour raio ;
S'esvanesis e toumbo au sòu !
E lou varlet se despoutènto :
Soun orre crime l'espavènto,
E se desmeno coume un fòu.

Lou castelan qu'èro à l'escouto,
Volo, furious avans dessouto,
Emé sa dago d'or au poung.
Que vèi ? La chambriero estendudo,
E lou varlet la lengo mudo
Coume un ome sènso resoun.

Qu'es tout acò ? crido lou mèstre,
— Estoumaga de l'escaufèstre, —
A soun varlet tout vergougnous.
Aqueste alor, cour plen d'entrambo.
S'en vai querre la bello cambo
E la mostro au segnour furious.

Lou castelan compren de rèsto !
En tóuti dous coupè la tèsto,
En touti dous trauquè lou cor.
E l'endeman à la primo-aubo,
Lou bèu segnour, à la desraubo,
Pourtè la cambo au paure mort.

Pichot, la luno amount varaio ;
Leissaren, se voulès, la draio
Que nous menavo au castelas.
Aro que n'en sabès l'istòri,
Gardas la bèn dins la memòri
Se bèn poulido l'atrouvas.

Frère Théophile.

l'auras, trève impitoyable, mais tais-toi ! » Mais elle, de plus en plus caverneuse, fait retentir le vieux château.

Aïe ! aïe ! la servante a le vertige : sur tout son corps ruisselle la sueur ; elle s'évanouit et tombe à terre ! Et le valet se désespère, son crime l'épouvante, et il se démène comme un insensé.

Le châtelain, qui était aux écoutes, se précipite furieux, là-bas, avec sa dague d'or au poing. Qu'aperçoit-il ? La servante gisant à terre, et le valet muet comme un homme dépourvu de raison.

« Qu'est tout ceci ? » cria le maître — effrayé de l'aventure — à son serviteur tout honteux. Alors celui-ci court, tout troublé, et s'en va chercher la précieuse jambe, et il l'apporte au seigneur irrité...

Le châtelain avait compris !... A tous deux il trancha la tête, à tous deux, il perça le cœur. Et le lendemain aux premières lueurs de l'aube, le beau seigneur, à la dérobée, rendit au pauvre petit sa jambe d'or.

Petits enfants, la lune au firmament voyage : nous quitterons, si vous le voulez, le sentier qui nous conduisait au château. Maintenant que vous en savez l'histoire, cherchez à la retenir, si vous l'avez trouvée jolie.

DAVANS LA MAR

Pèr aquelo que sabe...

S'ère tu, Mar inmourtalo,
Quouro aquelo Prouvençalo
I darrié rai de soulèu
A ti pèd quito si raubo
E lisqueto coumo l'aubo
Dins lis oundo esquiho lèu,

Oh! quand de moun aigo caudo
Engalouparièu sa faudo
E bressariéu soun cors nus,
Lis ersoque van e vènon
En anello que se tènon
Creirien de bressa Venus!

Diriéu à la Terro : Terro
Ei pus bello que ço qu'èro
Jamai, tu, l'auras ansin:
Souto iéu soun sen tremoulo
E sa tèsto que pendoulo
A lis èrso pèr couissin !

Diriéu au Vent: O courrèire,
Aplanto-te pèr la vèire
E lis oundado founs blu,
Lis oundado adoulentido,
De te vèire tant poulido,
Lis oundo renarien plu !

Diriéu au Soulèu : Bel Astre,
Tu que vihes coumo un pastre
Sus li fiho e sus li flour,
S'encapo, parai, s'encapo,
Que i'a pa souto ta capo
Pus flame boutoun d'amour!

Diriéu à la Niue: Niue claro,
Quand toun oumbro nous aparo
Ei plus dous de la bressa

DEVANT LA MER

Pour celle que je sais...

Si j'étais toi, Mer immortelle,
Lorsque cette Provençale,
Aux derniers rayons de soleil,
A tes pieds, quitte sa robe
Et, gracieuse comme l'aube,
Dans l'onde se glisse lestement,

Oh! lorsque de mon étreinte
J'envelopperais sa taille
Et je bercerais son corps,
Les vagues qui vont et viennent.
Tels des chaînons entrelacés,
Croiraient bercer Vénus !

Je dirais à la Terre : Terre,
Elle est plus belle qu'elle n'était.
Jamais tu ne l'auras ainsi,
Sous moi son sein frissonne
Et sa tête qui se penche
A les vagues pour coussin !

Je dirais au Vent: O coureur,
Arrête-toi pour la contempler
Et les vagues aux profondeurs bleues,
Les vagues alanguies
En te voyant si jolie,
Les vagues ne se plaindraient plus.

Je dirais au Soleil: « Astre splendide,
Toi qui veilles comme un pâtre
Sur les filles et sur les fleurs
Il se trouve, n'est-ce pas, il se trouve
Qu'il n'est pas sous le manteau de tes
Plus frais bouton d'amour. » [rayons

Je dirais à la Nuit: « Claire Nuit,
Quand ton ombre nous abrite,
Il est plus doux de la bercer :

Que lis estello la vigon
Que palisson e se digon :
Aquelo nous a lissa !

E tu, vierge prouvençalo,
Plus lóugiero que lis alo
D'un poulit parpaioun clar
Sourtiries coumo uno fado
De l'oundo e series amado
Sus la terro e pèr la mar !

Que les étoiles la regardent,
Qu'elles pâlissent et se disent :
Celle-là nous a laissées !

Et toi, vierge provençale,
Plus légère que les ailes
D'un joli papillon clair,
Tu sortirais comme une Fée
De l'onde et tu serais aimée
Sur la terre et par la mer.

Pascal Cros.

LA SORRE MORTO

Ei dounc morto, ta grando sorre,
La bono fado di cansoun :
Tout passo ; fau que ren demore
Ni la maire ni lei pichoun.
Clovis Hugues.

Sorre ! sorre ! ma grando amigo,
Tu qu'as toumba coume l'espigo
Souto l'oulame dóu destin ;
Tu toujour fresco e riserello
N'en devenguères sounjarello
Enmalautido e palinello
Coumo l'estello dóu matin,

Quand agueres plus, pèr ta bouco,
Que vuei lou det de la mort blouco
La bouqueto e lei pichouns iue
De ta chatouno, ta Louiseto,
Que ti fagué tres an riseto...
E davans tu, dins sa bresseto,
Mourigué, las ! E desempuei,

L'oumbro de sa toumbo badiero
Floutejé coumo uno bandiero
Sus ta vido e sus ti cansoun
Encoulentado de lagremo,
E toun bèu rire alor s'estremo
E n'en sies tristo, o santo fremo,
Tristo coumo uno amo en presoun !

LA SŒUR MORTE

Elle est donc morte, ta grande sœur,
La bonne fée des chansons :
Tout passe, il faut que rien ne demeure,
Ni la mère ni les petits.
Clovis Hugues.

Sœur ! sœur ! ma grande amie,
Toi qui es tombée comme l'épi,
Sous la faucille du Destin ;
Toi toujours fraîche et souriante,
Tout à coup tu devins songeuse,
Alanguie et pâle
Comme l'étoile du matin,

Lorsque tu n'eus plus, pour ta bouche,
(Qu'aujourd'hui le doigt de la mort [scelle)
La petite bouche et les petits yeux
De ton enfant, ta Louisette
Qui te sourit trois années...
Et devant toi, dans son berceau
Elle mourut, pauvrette. Et depuis,

L'ombre de sa tombe entr'ouverte
Flotta comme une bannière
Sur ta vie et sur tes chansons
Toutes ruisselantes de larmes,
Ton beau rire alors disparaît
Et te voilà triste, ô sainte femme,
Triste comme une âme en prison !

Quand la niue mascaro la plano,
Que la vièio Luno debano
Soun cabedèu de lume rous,
Aimaves, tu, d'ana pèr orto
Eme ti lagno pèr escorto
E ti pantai de touto sorto
Roundeja din lou boues paurous!

Aquito, pèr li douna d'alo,
Vestissies à la prouvençalo
Ta pensado à bello coulour,
E touto en plour, touto esmóugudo
Fasies de vers à la perdudo,
Emé de silabo batudo
Su l'enclùmi de la Doulour.

E talo qu'un sause plouraire,
T'acaminères, pauro maire,
Lou frount vers la terro clina.
Entanterin ta tèsto palo
S'enlourdissié sus tis espalo,
E batères plus que d'uno alo,
E la mort vengué t'acana!

O pantaiaire de Marsiho;
Qu'avès teta la pouesèo
Souto la capo dóu soulèu,
Despuei sa mort moun cor se jelo...
E pèr que noun more d'aquelo
Vous autre que risias em' elo,
O fraire, plouras eme iéu!

Quand la nuit s'étend sur la plaine,
Que la vieille Lune dévide
Son écheveau de lumière rousse,
Tu aimais, toi, à errer longtemps,
Avec tes chagrins pour escorte,
Et avec tes rêves de toute sorte,
Dire ta plainte au bois peureux!

Et là, pour lui donner des ailes,
Tu parais à la provençale
Ta pensée à belle couleur,
Et tout en pleurs, tout émue,
Eperdue, tu faisais des vers,
Avec des syllabes battues
Sur l'enclume de la Douleur!

Et telle qu'un saule pleureur,
Tu t'acheminais, pauvre mère,
Le front vers la terre incliné.
Et pendant que ta tête pâle
S'alourdissait sur tes épaules,
Et tu ne volas plus que d'une aile
Et la mort vint te moissonner.

O rêveurs de Marseille,
Qui avez tété la poésie
Sous les rayons du soleil,
Depuis sa mort mon cœur se glace,
Et pour que je ne meure pas de ce coup,
Vous autres qui riiez avec elle,
O frères, pleurez avec moi.

PASCAL CROS.

DÒU E SOULAS

A Frederi Mistral.

Rèino descourounado
Que portes a toun front lou trelus di Cesar,
Metropolo rouinado,
Toun lioun agrouva n'es pus lou Rèi di mar.

Di Franc l'armado fèro
S'abaisso pus davans ti bàrri desmouli
E li rèi en coulèro
Saran pus afrounta de ti Conse abouli.

Li tartano lóugiero
E li galèro d'or fan pus flouta dins l'èr,
De ta blanco bandiero
Lou blasoun oublida sus lou Rose desert.

Toun sant Trefume en fèsto
Veira pus d'Emperaire a geinoun sus si bard,
Pèr reçaupre en sa testo
Ta reialo courouno au pèd dóu Sant-Autar.

Mai la lèi di l'Istòri
Se de ti liberta t'a despouiado un jour,
De toun antico glòri
Encaro a pas pouscu te derraba l'ounour.

Se sies pus segnouresso
Di plano de la mar, dóu Rose et de si bord,
Sies toujour la mestresso
Dóu parla prouvençau, de nosto lengo d'or.

DEUIL ET CONSOLATION

A Frédéric Mistral.

Reine découronnée
Qui portes à ton front la splendeur des Césars,
Métropole ruinée,
Ton lion accroupi n'est plus le roi des mers.

Des Francs l'armée terrible
Ne s'abaisse plus devant tes remparts démolis,
Et les rois en colère,
Tes consuls disparus ne les braveront plus.

Les tartanes légères
Et les galères dorées ne font plus flotter dans l'air,
De ta blanche bannière
Le blason oublié sur le Rhône désert.

Ton saint Trophime en fête
Ne verra plus les Empereurs agenouillés sur les dalles,
Pour recevoir en tête
Ta royale couronne au pied du saint Autel.

Mais si la loi de l'Histoire
Un jour t'a dépouillée de tes libertés,
De ton antique gloire
Elle n'a pu jusqu'à présent t'arracher l'honneur.

Si tu n'es plus souveraine
Des plaines de la mer, du Rhône et de ses bords,
Tu es toujours la maîtresse
Du parler provençal, de notre langue d'or.

Ta courouno arenalo,
Briho coume autrefes dins lis er azura ;
Li chato prouvençalo
Dóu riban Arlaten cenchon soun front daura.

Mirèio es plagnegudo
Dedins lou mounde entié, e lou mounde espanta
A jamai te saludo,
Rèino de pouesìo e Rèino de bèuta.

O maire tant amado,
Toun grand cèu estela m'a vist naisse e grandi :
Quand vendra la vesprado,
Proche dis Aliscamp toun fièu vendra dourmi.

A l'oumbro de toun alo,
Farai moun darrié som souto lou sant barda,
Dins la pas eternalo,
Eme li archevesque e li rèire oublida.

E la terro sacrado
Que benigué la man dóu Diéu crucifiga,
Au bout de mis annado,
Semblara pus lóugièro a mis os fatiga.

L. Remacle.

Dans les airs azurés,
Brille comme jadis la couronne de tes arènes,
Et les filles de Provence
Ceignent leur front ambré du ruban arlésien.

Mireille est pleurée
Dans le monde entier, et le monde émerveillé
A jamais te salue,
Reine de poésie et reine de beauté.

O mère tant aimée,
Ton grand ciel étoilé m'a vu naître et grandir :
Quand viendra le soir,
Près des Aliscamps ton fils viendra dormir.

A l'ombre de ton aile,
Je dormirai mon dernier sommeil sous les saintes dalles,
Dans la paix éternelle,
Avec les archevêques et les aïeux oubliés.

Et la terre sacrée
Qu'a bénie la main du Dieu crucifié,
Au terme de mes années,
Semblera plus légère à mes os fatigués.

L. Remacle.

CHRONIQUE

Le provençal vient de remporter une belle victoire à l'Institut de France. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, entraînée par ces savants maîtres, Paul Meyer et Gaston Paris, a décerné à Mistral le grand prix Jean Reynaud, — une *joio* de dix mille francs, dont elle dispose tous les cinq ans, — pour le *Trésor du Félibrige*. Nous avons dit maintes fois ce qu'il fallait penser de ce dictionnaire de la langue d'oc, vrai monument national et justification de l'œuvre des Félibres. Il a coûté trente années d'études à Mistral.

Cette encyclopédie renferme tout un peuple. On ne saura jamais ce qu'une œuvre pareille entreprise et menée à son terme en pleine existence d'un poète, représente de patriotisme, d'intelligence, de science et de divination. Tous les mots de la langue d'oc, de ses sept dialectes, comparés à leurs équivalents des langues latines, tous les proverbes du Midi, toutes les acceptions de tous les termes vivants ou en désuétude, forment ce *thesaurus* incomparable d'une langue tenace, qui n'est pas plus morte aujourd'hui qu'il y a trois siècles, et qui reconquiert toujours plus de fidèles d'amour.

*
* *

La nouvelle Chambre promet d'être sympathique à la Cause, à en juger par l'importance des félibres élus.

MM. Maurice Faure, félibre majoral (Drôme).
Henry Fouquier, président de *la Cigale* (Basses-Alpes).
Jules-Charles Roux, président d'honneur de *l'Escolo de la Mar* (Marseille).
Antide Boyer (Bouches-du-Rhône)
Jules Gaillard (Vaucluse)
E. Jourdan (Cantal)
Mis de Villeneuve-Esclapon (Corse)
} du Félibrige de Paris.

*
* *

Les Fêtes cigalières et félibréennes du Sud-Ouest. — On sait que le pèlerinage biennal des Cigaliers et des Félibres de Paris aura lieu cette année

dans les villes historiques du Languedoc occidental et de la Gascogne pyrénéenne. Il atteindra certainement le succès des fêtes provençales d'Orange, Avignon et Nîmes, en 1888, à en croire l'ardente sympathie qui vient d'accueillir le programme dans tout le Sud-Ouest.

Le pèlerinage cigalier au Littoral de Provence est ajourné à 1892.

La Commission de la Cigale et celle des Félibres de Paris ont déjà tenu plusieurs réunions communes dans la salle des conférences du café Voltaire.

Il a été d'abord convenu que l'action des deux groupes méridionaux parisiens devait être collective et la fusion des deux Commissions a été décidée.

Les anciens membres du bureau de la Commission des fêtes cigalières ont été maintenus dans leurs fonctions.

On sait que M. Henry Fouquier était président. M. Sextius-Michel, vice-président, a présidé en son absence.

MM. Élie Fourès et Albert Tournier ont été désignés comme secrétaires de la Commission.

La discussion générale a été ouverte sur les divers projets présentés.

M. Bladé, le savant publiciste agenais, membre de l'Académie des Jeux-Floraux, a exposé, avec un humour tout à fait gascon, le plan de la fête d'Agen.

M. Martial Baile, député des Hautes-Pyrénées, a témoigné le vif désir des populations qu'il représente, de voir les Cigaliers et les Félibres s'arrêter à Tarbes, où une splendide réception est déjà préparée en leur honneur. De là, on ira visiter l'admirable vallée d'Argelès et saluer le monument de Despourrins.

M. Marcellin Cazaux a rendu compte des dispositions prises en ce qui concerne les fêtes de Pau et d'Oloron.

MM. Eugène d'Auriac et Albert Tournier ont longuement parlé de la fête de Toulouse, où seront célébrés Clémence Isaure et Goudouli.

Enfin, M. Georges Niel a, dans une charmante causerie, rappelé les titres de Salluste du Bartas à l'admiration reconnaissante des Cigaliers et a demandé que non seulement l'original poète bilingue de la Pléiade fût honoré à Auch, mais encore que la Cigale et les Félibres fissent une courte station à Lectoure, qui est la patrie du grand poète gascon d'Astros et celle de dix généraux partis volontaires, entre autres le maréchal Lannes.

M. Lavigne, avocat, président de la Société des Bigourdans, a donné d'intéressants détails sur la partie pyrénéenne des fêtes.

M. Paul Mariéton chancelier du Félibrige et M. Lucien Pascal, maire de Nîmes, président de la société provençale La Gourde, assistaient à ces réunions.

Dans la dernière réunion de la Commission générale des fêtes, le 20 mars, le programme définitif a été arrêté, ainsi que leur date irrévocable.

Deux modifications : la première relative au département du Gers. Il avait été question d'aller à Lectoure. Après examen attentif des conditions du voyage et de sa durée, il a été décidé qu'on s'arrêterait seulement à Auch, où toutes les gloires de la région seraient célébrées, à l'occasion de l'inauguration du monument de Salluste du Bartas.

Sur la demande de M. Gaston Garrisson, il a été résolu que les Cigaliers et les Félibres salueraient au passage la ville de Montauban, où un chaleureux accueil leur est réservé, et rendraient hommage à Ingres, en visitant le célèbre Musée qui porte son nom.

En ce qui concerne Tarbes dont Théophile Gautier était originaire, bien qu'appartenant à une vieille famille provençale d'Avignon, on a décidé qu'un monument serait élevé à l'auteur d'*Émaux et Camées*, chanté après sa mort par les Félibres Aubanel, Mistral et Félix Gras et par plusieurs autres Cigaliers. (Voir le *Tombeau de Théophile Gautier*, Lemerre, 1872.)

Enfin M. Sextius-Michel a lu une lettre du ministre de l'Instruction publique, M. Fallières, qui, avant de quitter l'hôtel de la rue de Grenelle, a signé un arrêté accordant aux Cigaliers et aux Félibres une somme de 4,000 francs pour les aider à glorifier, par des monuments, les poètes Cortète de Prades, Salluste du Bartas, Xavier Navarrot et Théophile Gautier.

Les fêtes commenceront le dimanche 10 août à Agen, et se termineront le dimanche suivant, 17 août, à Saint-Sébastien.

Voici les noms des délégués et les divers points arrêtés en principe :

FÊTE AGENAISE

(Délégués : MM. Élie Fourès, Deluns-Montaud, Grangeneuve, Gardet, Georges Leygues, Jules Chapon, Paul Mounet.)

Élévation d'un buste au poète gascon Cortète de Prades. — Pose d'une plaque commémorative sur la maison de Jasmin. — Fête populaire.

FÊTES D'AUCH ET DE MONTAUBAN

(Délégués : MM. Georges Niel, Maziès, Descamps, député, Théodore de Lajarte, Noullens, Gaston Garrisson, Oscar Comettant.)

A Auch, inauguration des bustes de Salluste du Bartas et de d'Astros. Hommage aux douze généraux de Lectoure (poésie de M. Clovis Hugues). A Montauban, pose d'une plaque à la mémoire d'Ingres ; réception au Musée.

FÊTES DE TOULOUSE

(Délégués : MM. Paladilhe, Armand Silvestre, Paul Arène, Mounet-Sully, Falguières, Antonin Mercié, Eugène d'Auriac, J.-Paul Laurens, Rixens, Albert Tournier.)

Réception des Cigaliers et des Félibres au Capitole. — Représentation artistique. — Hommages à Clémence Isaure. — Monument à Goudouli (poésie de M. Paul Mariéton). — Fête populaire, etc., etc...

FÊTES PYRÉNÉENNES

(Délégués : MM. Léon Bonnat, Marcellin Cazaux, Armand Cazaux, Martial Baile, député, Lavigne, Isidore Salles, Escoula, Pierre Lafitte.)

1° Fête de Tarbes : Réception nocturne. — Manifestation des guides et chevriers en costumes pyrénéens. — Hommage à Théophile Gautier (poésie de M. Chadourne). — Excursion dans la vallée d'Argelès. — Salut à Despourrins.

2° Fête de Pau : Réception au château. — Fête de nuit.

3° Fête d'Oloron : Inauguration du buste du chanteur populaire Xavier Navarrot.

4° Fête franco-espagnole a Saint-Sébastien : Course espagnole de taureaux. — Réception préparée par les Félibres espagnols et catalans. — Cloture des fêtes cigalières et félibréennes.

Des mesures seront prises (réductions sur le chemin de fer, etc...) en vue de faciliter le voyage aux Cigaliers, aux Félibres et à leurs invités.

* * *

Dans l'Assemblée générale du mercredi 19 février, la Société des Félibres de Paris a procédé à l'élection de son bureau qui est ainsi constitué pour l'année 1890 : Président, M. Sextius-Michel ; vice-présidents, MM. Maurice Faure, Amy, Élie Fourès ; trésorier, M. Plantier ; secrétaires, MM. Maurras et de Saint-Pons.

L'administrateur du *Viro-Soulèu*, M. Rochas, le chancelier, M. Gardet, ont été confirmés dans leurs fonctions.

Au lendemain de cette assemblée, une délégation du Félibrige de Paris, composée de MM. Sextius-Michel, Maurice Faure, Leygues, Albert Tournier, Élie Fourès et Bladé, Président de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, correspondant de l'Institut, est allée inviter MM. Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et Faye, ministre de l'Agriculture, à assister aux Fêtes cigalières et félibréennes du Sud-Ouest. Les deux ministres, qui ont déjà donné maintes preuves de leur attachement au Midi, à la terre natale, ont très gracieusement promis leur concours.

* * *

Toute la presse régionale s'occupe de la venue des Cigaliers, commentant d'après le *Mois Cigalier* et le *Viro-Soulèu*, d'après Albert Tournier et Ch. Maurras, les discussions des délégués de la Cigale et et du Félibrige

de Paris sur l'élaboration de nos grandes fêtes du sud-ouest. La *Gironde*, le *Progrès des Hautes-Pyrénées*, ont publié des articles très sympathiques. Voici quelques extraits de celui paru dans le *Progrès de Tarbes*, qui a été lu au dernier banquet de la Cigale :

« Que l'été qui vient soit chaud et clair, en Gascogne !

« La Cigale et les Félibres s'apprêtent à un grand voyage vers les Pyrénées et l'Océan. Ils viendront de Paris, de Provence et d'autres pays latins ; et les langues du Midi méditerranéen s'entendront, quelques jours, dans les vallées, les collines et les pignadars du golfe de Gascogne.

« Un cortège nombreux fera escorte à la Cigale. Il prendra pied sur le terroir méridional, dans la ville de Jasmin et dans celle de Clémence Isaure. Il ira visiter la Gascogne de la poésie et de l'histoire, le fief de Salluste du Bartas et d'Astros. Puis, voyant au loin, des terrasses du vieil Eliberris, que nous appelons Auch, le profil ensoleillé des Pyrénées de Bigorre, il voudra demander à ce grand monument ruiné de marbre bleu, veiné de blanc, s'il a su inspirer des chants, quels qu'ils sont, et où sont les montagnards qui y ont traduit de sonores et mâles harmonies.

« Ils iront dans les vallées de Lavedan et d'Aspe, où Adast et Accous nommeront Cyprien d'Espourrin ; à Oloron, où les joyeux vers de Navarrot se disent aux veillées et dans les carrères de la ville.

« Ils ne quitteront pas le Béarn sans aller — dans la ville où « notre Henri » naquit, au son d'une douce complainte en patois, — rendre hommage au solide vieillard, qui personnifie la tradition libérale et populaire, la vie et l'âme de notre Gascogne de la montagne, à M. Lespy, l'auteur du plus beau livre qu'un Béarnais ait fait sur la langue d'un pays dont Pierre de Marca avait écrit la première des histoires.

« Ensuite, ils descendront vers la mer, dans les mamelons ondulés et les monticules du pays Basque ; à Bayonne, où le vieux fabuliste Batbedat a recommencé Lafontaine, et où le plus grand poète gascon de notre temps, Isidore Salles, étonne, chaque jour, les gens qui ne croient plus aux « patoiseries », en leur prouvant que l'inspiration, l'accent et le rythme permettent de faire sortir de toute langue latine de merveilleuses strophes.

« Et le pèlerinage aura sa fin dans cette petite république de Guipuzcoa, où la tradition ibérienne de liberté et de progrès se transmet dans des poésies basques, d'une inimitable naïveté et d'un intraduisible archaïsme. A une dernière chanson, où le provençal, le catalan, le languedocien, le castillan et le gascon mêleront leurs toniques latines aux gutturales ibériennes, la vague paisible qui baigne la Concha donnera la mesure et maintiendra la cadence...

« Tarbes et les Hautes-Pyrénées laisseront-ils passer, sans mot dire, cette troupe aimable, où sera sans doute, à côté d'un ministre, tout ce qui porte un

nom dans le Félibrige, dans la Cigale et dans la littérature populaire du Midi, depuis Mistral jusqu'à Balaguer ?

« Ce ne sera pas dans la hâte fumeuse et mécanique d'un train en marche que le Midi passera chez nous. Tarbes et la Bigorre, Argelès et le Landevan feront fête à leurs hôtes, comme Oloron et Pau, Bayonne et Saint-Sébastien le feront, à côté.

« Je rêverais une grande fête, non pas de ces fêtes vulgaires qui ressemblent à celles d'avant et à celles d'après ; mais une fête méridionale, bigourdane, d'une originalité rigoureuse et d'un exclusivisme sévère.

« Je voudrais, dans le parc Massey de Tarbes et sur le coteau de Saint-Savin, un concours de peuple, où le peuple seul irait, où la musique et les chants seraient gascons, où le costume serait gascon, où l'art, la décoration et le plaisir seraient gascons. »

*
* *

NÉCROLOGIE. — Lundi 11 mars, à Marseille, un nombreux cortège accompagnait à sa dernière demeure le félibre Auguste Thumin, enlevé à l'affection des siens, en quelques heures seulement.

Auguste Thumin, bien qu'il se fût mis tard à cultiver la littérature provençale, était déjà très estimé de ses confrères, non seulement pour ses œuvres finement ciselées, mais aussi pour son excellent cœur qu'il partageait volontiers à tous ses nombreux amis.

Il laisse un livre, *Boui-abaisso*, — prose et vers provençaux — qui demeure le portrait fidèle du défunt par sa bonne humeur et par son esprit délicat. On dit le plus grand bien d'un second volume qu'il avait sous presse : *Paëlla*, et que devait suivre immédiatement un livre français : *Salade russe*.

On le voit, le félibre était infatigable et c'est ce surmenage intellectuel qui l'a en partie terrassé.

Le dimanche matin, à 10 heures, ses amis — les *Félibres de la mer* — convoqués en assemblée générale pour le renouvellement du bureau, allaient le nommer leur vice-président, lorsqu'ils ont appris que Thumin avait expiré à 5 heures.

Au cimetière, M. J. Gautier a prononcé devant la tombe un discours provençal qui a été le fidèle écho de tout ce que les assistants ressentaient au fond de leur âme. M. Monné a lu une ode élevée, digne du grand cœur disparu, car Thumin n'était pas seulement un homme de lettres de valeur, mais encore un homme de bien dont la main était toujours ouverte aux malheureux.

Puissent toutes les sympathies qui ont entouré son cercueil donner un peu de consolation à la compagne qu'il laisse désolée. — L. Astruc.

*
* *

Nous apprenons la mort de M. Rigaud, ancien premier président de la cour d'Aix. Il s'était associé au mouvement méridional en publiant, chez Hachette, une traduction estimée de *Mireille*, en vers français, et quelques vers en langue provençale.

*
* *

A la dernière heure on nous annonce la mort du comte Armand de Pontmartin. Cet illustre ami des Félibres, à qui nous devons quelques-unes des pages les plus belles et les plus sincères sur Roumanille et les origines de notre renaissance, mérite mieux

qu'un éloge improvisé. Bornous-nous aujourd'hui à exprimer au fils digne de lui qui pleure en ce château des Angles que connaissaient bien tous les Provençaux, un vide cruel et irréparable, nos respectueuses sympathies pour sa douleur.

*
* *

Tous les Félibres et Cigaliers sont invités aux magnifiques fêtes littéraires qui auront lieu à Florence du 1er au 16 mai, pour célébrer la mémoire de la sublime inspiratrice de Dante, Béatrice Portinari.

« La France, dit la convocation, doit être représentée dans cette solennelle occasion et plus particulièrement la France méridonale, la Provence, et nous vous prions d'y vouloir assister, ou bien d'envoyer à M. le comte A. de Gubernatis (*Al Comitate dell' Esposizione Beatrice, à Firenze*) quelque pièce, poésie, prose ou musique, destinée à être insérée dans la TRIBUNA BEATRICE de notre Exposition des Travaux de la Femme. Cette TRIBUNA accueillera avec plaisir, les productions étrangères.

« En 1874, à Avignon, la France et l'Italie ont célébré Laure; à présent, les deux nations sœurs ne manqueront pas de se réunir aux fêtes du centenaire de l'héroïne de la *Divina Comedia.* »

La circulaire qui précède est signée, pour le *Comitate Centrale*, par M. E. Portal, un ami dévoué des lettres provençales, qui publie dans le journal de Palerme, *la Nuova Sicilia*, de courtes et intéressantes monographies sur la plupart des Félibres connus. Nous reparlerons plus amplement de cette sympathique et ardente propagande d'un éminent lettré d'origine languedocienne.

Les Cigaliers, qui célébraient il y a deux ans, à l'occasion de leurs fêtes en Provence, le souvenir du glorieux amant et de Laure à la fontaine de Vaucluse, les Félibres, qui prirent l'initiative, en 1874, du centenaire de Pétrarque, s'associent de tout cœur à l'hommage rendu à la noble Italienne qui inspira Dante et dut être une amie de la littérature des troubadours. C'est notre éminent ami, L. de Berluc-Pérussis, qui s'est chargé de recueillir des adhésions et de provoquer les albums poétiques qui seront envoyés par les écoles du Félibrige. On se souvient que l'idée des fêtes internationales de 1874 lui était due.

— A la dernière heure, M. de Gubernatis nous écrit que la Cie des paquebots Fraissinet a bien voulu accorder *passage libre*, de Marseille à Livourne (aller et retour), avec billets à prix réduits de Livourne à Florence, à tous les Félibres se rendant au Centenaire.

*
* *

FÉLIBRIGE DE LA MER : *Fêtes des Camoins et de Marseille.*

Le dimanche 2 septembre, — qu'on nous pardonne ce retard, — a eu lieu aux Camoins, près de Marseille, la fête des tambourinaires sous la présidence de

M. Couve et avec le concours de toutes les Cigales de Provence, ailettes et miroir au vent : les tambourinaires d'Aubagne, avec Sicard et Camoin ; ceux de Toulon, avec Icardent; ceux de Marseille avec Querel ; ceux d'Aix — des académiciens, s. v. p. — avec MM. de Lombardon et Vidal.

Louis Astruc a prononcé une ardente *charradisso* dans la belle langue des *Cassto*. On a chanté, ri et brindé à tout ce qu'aiment les bons Provençaux.

— Le 30 janvier, le P. Xavier de Fourvières a réinstallé définitivement le sermon provençal à Marseille, dans l'église de Saint-Joseph, devant une immense assistance. Les félibres se sont réunis en son honneur le lendemain.

— Le 16 mars vient d'avoir lieu à Marseille le grand banquet annuel des *Félibres de la Mer*. Il était présidé par M. Louis Astruc, remplaçant M. Alphonse Michel empêché. Nous publierons dans notre prochain numéro le compte rendu de cette importante assemblée, avec le discours (texte et traduction) prononcé par Louis Astruc sur les fastes de notre École marseillaise.

***

En décembre dernier a eu lieu, à la Madeleine, le mariage de la toute gracieuse Reine du Félibrige parisien, mademoiselle Isabelle-Anna Ratazzi, fille de madame de Rute et nièce de notre ami Bonaparte-Wyse, félibre majoral, avec don Luis Villanova, député de Grenade aux Cortès et Cigalier correspondant. Tous les méridionaux de Paris ont assisté aux fêtes nuptiales.

***

Les fêtes languedociennes de Montpellier. — I. Les Jeux floraux de la Maintenance languedocienne du Félibrige seront célébrés à Montpellier, du 22 au 26 mai prochain. Ils coïncideront avec les fêtes internationales du *sixième centenaire de l'Université de Montpellier*, la célébration de la *Sainte Estelle* de 1890 et l'*Inauguration du marbre de Jacme-le-Conquérant,* roi d'Aragon et Seigneur de Montpellier, sur une des faces de la tour des Pins.

La Maintenance, voulant s'associer le plus largement possible à ces deux solennités, a décidé de doubler, en 1890, le nombre des rameaux qu'elle décerne actuellement.

Voici les sujets qu'elle a mis au concours, et qui concernent les principales régions de la Maintenance :

I. Le passage d'Annibal dans le Midi de la France et le différend qu'il soumit à la juridiction des femmes gauloises.

II. La construction du pont du Gard ou celle de l'amphithéâtre de Nîmes par les Romains.

III. La reine Carcas ou tout autre sujet légendaire du pays Carcassonnais.

IV. La prise de Barcelone sur les Arabes d'Espagne en 801, par Guilhem, alors duc de Toulouse et plus tard fondateur du monastère de Gellone.

V. Raymond de Saint-Gilles et la part qu'il prit à la première croisade.

VI. Claude de Rebé, archevêque de Narbonne, président des États de Languedoc, défendant les droits, les libertés et les privilèges de cette province.

VII. La fondation du Félibrige à Font-Ségugne et le rétablissement des Cours d'Amour à Montpellier et en Provence.

VIII à XI. Quatre rameaux seront en outre attribués : le premier, au meilleur drame ; le second, à la meilleure comédie de mœurs ; le troisième, au meilleur roman ; le quatrième, à la meilleure traduction d'un ouvrage étranger ne dépassant pas cent pages.

XII à XIV. Trois médailles d'argent seront enfin décernées :

La première, à la meilleure étude (en français) du montpelliérain actuel, comparé la langue du *Petit Thalamus* et du *Mémorial des Nobles ;*

La deuxième, au meilleur travail (en français) sur les relations de Brizeux avec les Félibres, son séjour et sa mort à Montpellier ;

La troisième, à la meilleure étude (en français) sur les résultats et les avantages que présente l'enseignement du français par le moyen des dialectes locaux.

Les rameaux de laurier seront accompagnés de médailles en argent ou en vermeil, aux armes du Languedoc.

Des objets d'art, des diplômes et des mentions d'honneur seront décernés, s'il y a lieu.

Tous les dialectes du Midi de la France (provençal, dauphinois, forézien, gascon, béarnais, languedocien, limousin, arverne, etc.), le roussillonnais, le catalan, le mayorquin et le valencien, sont admis à concourir pour les onze premiers sujets.

Les manuscrits non signés, mais portant en tête une épigraphe qui sera répétée sur un pli cacheté dans lequel l'auteur fera connaître son nom et son domicile, devront être adressés, en un seul exemplaire, *franco*, avant le 15 mai, à M. Roque-Ferrier, félibre majoral, rue Saint-Louis, 9, à Montpellier.

II. — Depuis le mois de décembre dernier, une association générale des étudiants-félibres de Montpellier se réunit sous le nom de *Conférence Théodore Aubanel.* On y parle des intérêts du Félibrige et des œuvres des maîtres. Nos jeunes confrères, Alcide Blavet, Armand Dauphin, Fruchier Galtier, etc... en ont été les promoteurs et ont nommé M. Henry Bigot, président.

A l'occasion des fêtes du Centenaire, ils ont organisé des jeux floraux en langue d'oc, dont voici le programme :

1° et 2° Eloge en vers ou en prose d'une *Illustration de Montpellier ;*

3° *A Rabelais*, docteur de Montpellier, poésie.

4° Poésie au choix (ode, ballade, etc...), ou sonnet imposé : *Las Cagaraulas ;*

5° Pièce en prose ou en vers sur une *ancienne coutume de Montpellier ;*

6° et 7° Chanson (langue d'oc *ou français*) sur les *étudiants de Montpellier.*

Tous les dialectes d'oc sont admis à concourir. Même mode d'envoi que précédemment : à M. Georges Reynaud, secrétaire, 4, rue Claus-René.

III. — Les « Félibres montpelliérains » de Montpellier et de ses environs, désireux, eux aussi, de prendre la part la plus large à la célébration du sixième

centenaire de l'Université de Montpellier, ont décidé, dans une séance qui a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, d'ouvrir un concours littéraire comprenant trois sujets de poésie et quatre sujets de prose :

I. L'institution de l'Université de Montpellier, par Nicolas IV, en 1289;
II. L'éloge de la ville de Montpellier ;
III. La danse des treilles et du chevalet ;
IV. La délimitation géographique du montpelliérain vis-à-vis des idiomes qui, au lieu d'employer l'*a* comme finale féminine (*femna, rosa, china*, etc.), emploient l'*o*, l'*e* ou l'*ou* ;
V. Les termes, locutions et particularités des œuvres de Rabelais, qui peuvent s'expliquer par les usages ou les idiomes du Midi de la France, et plus particulièrement par le montpelliérain ;
VI. La biographie des naturalistes Gouan et Amoreux, qui, tous les deux, ne dédaignèrent pas de faire, dans la *Flora Monspeliaca* et le *Traité des Haies*, une part au vocabulaire local ;
VII. Une étude littéraire sur Auguste Rigaud et Cyrille Rigaud, Bertrand et Gaussinel et leurs œuvres montpelliéraines et françaises.
Les prix qui seront décernés consisteront en médailles d'argent et de vermeil aux armes de la ville de Montpellier.

Le montpelliérain et le dialecte lodévois sont admis à concourir pour les trois premiers sujets; le français, le montpelliérain et le lodévois sont admis pour les autres.

Même mode d'envoi que précédemment à M. Charles Brun, secrétaire des félibres montpelliérains, à Montpellier

La Maintenance languedocienne du Félibrige et les Félibres montpelliérains ont prorogé jusqu'au 15 mai prochain les délais d'envoi de leurs Jeux Floraux.

En outre des sujets indiqués sur le programme des Jeux Floraux distribué depuis trois mois, des médailles, des objets d'art et des livres seront attribués aux meilleures pièces inédites de prose et de poésie (poème, drame, comédie, roman, nouvelle, ode, sonnet, etc.), qui seront adressées le 15 mai au plus tard.

Aucune désignation de sujet n'est imposée à cette nouvelle partie du concours. Seules, les pièces politiques en sont exclues.

IV. — Le programme des manifestations qui représenteront la part du Félibrige dans les fêtes du mois de mai prochain est, d'ores et déjà, assuré, grâce à la bienveillance de la municipalité et au vote du Conseil municipal.

Les pièces qui sont représentées sont : 1° *Lou Pan dou pecat*, drame en vers de Théodore Aubanel; 2° *Lou Testament d'un sarra-piastras mount-pelieirenc*, comédie en vers, par M. A. Roux; 3° *l'Amour en gàbi*, opéra-comique (paroles de M. Gaut, d'Aix, et musique de M. Alphonse Gavaudan) ; et enfin, 4° *Lou Bal dau Parassol*, vaudeville par M. Ch. Gros.

V. — La Cour d'Amour de la Maintenance sera tenue à Maguelone, le 26,

sous la présidence de sept dames et de sept félibres. Elle sera précédée d'une conférence sur le roman *Pierre de Provence*, de Bernard de Tréviers, et de l'exécution musicale de quelques parties de la *Bella Magalouna*, par MM. Marius Bourrelly et Fruchier. Il est probable que la sainte Estelle aura lieu le dimanche 25.

L'inauguration du marbre de Jacme-le-Conquérant aura lieu la veille, avec le concours des poètes catalans, valenciens et mayorquins qui ont été invités à s'y faire représenter.

Un congrès d'études languedociennes (anthropologie, histoire, mœurs, coutumes, légendes, contes, traditions populaires, etc.), et de philologie : enseignement du français par les dialectes locaux et des dialectes locaux par le moyen du français (selon les règles préconisées par MM. Michel Bréal, Mistral et la plupart des félibres), complètera le programme des fêtes.

Un journal illustré en languedocien et en provençal, avec des fac-simile de signatures autographes des principaux félibres de France et d'Espagne, précédera de peu la publication des œuvres de Jacme-le-Conquérant et de Bernard de Tréviers, dès à présent décidée, et qui suivra celle des *Poésies complètes* d'Octavien Bringuier qui est imminente.

Nous n'insisterons pas sur la partie musicale des fêtes, l'exposition de peinture et de sculpture décidée par la Société artistique de l'Hérault et enfin le Congrès institué par la Société des langues romanes sur la question des dialectes, les Cours d'Amour et l'épopée provençale. Le programme de ces fêtes, de ces expositions et de ce congrès sera bientôt adressé aux félibres.

Parmi les réjouissances populaires, la danse des treilles et du chevalet et la soutenance des thèses de Rabelais figurent en première ligne.

Le succès des représentations de pièces languedociennes et provençales plus haut citées va être préparé par une conférence-concert où M. Léopold Bernard, professeur de philosophie au lycée de Montpellier, étudiera la vie, les poésies et le théâtre de Théodore Aubanel. Quelques poètes des plus aimés de la littérature languedocienne et, avec eux, M. Martin de Nîmes, doivent se faire entendre à cette soirée, qui aura lieu dans la première quinzaine d'avril.

Enfin, une assemblée extraordinaire des majoraux de France et d'Espagne procédera à l'élection des successeurs des majoraux catalans morts depuis l'année 1876, ainsi qu'à la nomination de ceux qui doivent porter à cinquante le nombre des majoraux espagnols. Le bureau des Félibres montpelliérains, s'autorisant du précédent créé par Mistral en 1881, a demandé que le vote par correspondance fût admis pour cette élection, et que ce mode de scrutin devînt obligatoire dans l'élection des présidents, des vice-présidents, des secrétaires et des assesseurs de la Maintenance. L'adoption de ce vœu par le consistoire conférerait le droit effectif de voter à tous les félibres que

l'âge, la maladie ou l'éloignement privent de se rendre aux assemblées.

Les « Félibres montpelliérains » ont chargé M. Roque-Ferrier qui avait défendu ce mode de suffrage à Montmajour, et M. Charles Brun, leur secrétaire, de défendre la même cause en 1890.

***

La Félibrée de la conférence Th. Aubanel. — Les étudiants félibres de la conférence Aubanel ont convoqué les Félibres de la Maintenance du Languedoc en un banquet, qui a eu lieu le 30 mars, dans les salons de l'hôtel Cannac. La presse avait été également conviée.

Quarante félibres étaient présents : MM. Arnavielle, Auzière, Bertrand, Blavet, Bigot, P. Bosc, Aristide Brun, Castelnau, Chassary, Combalat, J. Coste, Dezeuze, Dulac, Gustave et Ludovic Firmin, Fruchier, F. Jouveau, Antonin Maffre, E. Marsal, H. Messine, Peyrusse, Rottner, Sainte, F. Troubat, H. Vernet, Vergne, etc...

Après avoir exposé le but de la réunion, M. Bigot, président, a proposé à l'assemblée de voter des félicitations au grand félibre Mistral sur le prix Jean Reynaud, obtenu par son dictionnaire, *Lou Trésor dóu Félibrige*. Cette proposition a été exécutée aussitôt et signée par tous les membres présents.

Les félibres du Languedoc demandent au Consistoire de vouloir bien, dans sa première réunion, nommer le syndic de leur Maintenance. Ils espèrent qu'on trouvera sans difficultés un homme actif, énergique et capable de diriger comme il convient les affaires du Félibrige languedocien, trop divisé depuis deux ans.

Un comité a été nommé par l'assemblée, pour les fêtes félibréennes du Centenaire de l'Université : Président : M. Hippolyte Messine. Vice-présidents : MM. Augé, Auzière, Bigot et Galtier. Secrétaires : MM. Blavet et Fournel.

Comme d'habitude, la félibrée s'est terminée par des brindes et des chansons.

***

Un journal hebdomadaire bien franchement félibréen sous son aspect simplement provincialiste, paraît à Cannes depuis le 5 janvier. C'est le *Réveil de la Provence* (bureaux : 3, rue Sainte-Marguerite). Nulle publication provinciale de ce genre n'a plus complètement réalisé jusqu'à ce jour les *desiderata* sociaux des vrais amis de la décentralisation. Quoique avant tout soucieux des intérêts de Cannes et de la contrée, il a su grouper une élite de collaborateurs que pourraient envier bien des grands journaux parisiens. La plupart signent d'une initiale ou d'un pseudonyme. Les articles de régionalisme par A. et C., les fantaisies méridionales de Jean Risoulet et Georges Daroy, se distinguent entre tous par des qualités de rare bon sens et de

finesse. Les articles de M. Philippe Grangier, le rédacteur en chef, puis de très curieuses nouvelles psychologiques de M. Hippolyte Rollot, et quelques sonnets, *Villes provençales*, de M. Pierre de Bouchaud, l'un et l'autre nos collaborateurs, complètent une rédaction bien vivante et bien moderne. Bon vent dans la voile à la jeune galère de Lérins !

*
* *

Nous avions annoncé les fêtes préparées par la ville de Cannes en vue de la Sainte-Estelle de 1890. Divers empêchements des Maîtres, ainsi que la coïncidence d'un grand voyage officiel dans la région, à la même époque, les ont fait décidément contremander. Le Félibrige portera donc la coupe conciliatrice au Centenaire de Montpellier, le 25 mai, dimanche de la Pentecôte. Depuis 1877, la Sainte-Estelle n'avait pas été célébrée en Languedoc. Les convocations officielles seront distribuées dans la seconde quinzaine d'avril. Cette mesure permettra de réserver les splendeurs cannoises pour les grands jeux floraux septennaux qui auront lieu en 1892.

*
* *

Nos lecteurs excuseront, avec le retard de ce fascicule, le nouvel et dernier ajournement de la BIBLIOGRAPHIE. — Les récents ouvrages des félibres y seront analysés, et réparées nos lacunes sur les œuvres dernières de ces maîtres : Roumanille, Félix Gras, Verdaguer et Balaguer. Nous y étudierons aussi, selon le critérium félibréen, les poésies de nos collaborateurs, MM. Clair Tisseur, le vicomte de Guerne, Hippolyte Rollot, Edmond Rostand, de Madame de La Roche-Guyon, à propos de l'*Année shakspearienne*, ainsi que l'œuvre poétique de M. Gabriel Vicaire, dont vient de paraître l'*Heure enchantée*. Bornons-nous à signaler, dès aujourd'hui, parmi les plus nouvelles publications, LA GUEUSERIE, d'Auguste Fourès, de piquants poèmes en prose, BABALI, récit provençal, de Folco de Baroncelli-Javons, le très curieux récit des *Fêtes Cigalières* de 1888 dans les MASQUES MODERNES, de Félicien Champsaur ; les FEMMES TROUBADOURS, de Paul Benetrix (couronné aux Jeux Floraux de Paris), etc...

*
* *

Au moment où nous mettons sous presse, paraît chez Lemerre, à Paris, LA TERRE PROVENÇALE, *journal de route*, de M. Paul Mariéton. La *Revue* a eu la primeur de plusieurs chapitres de ce livre : il ne lui appartient pas de le louer. On y trouvera, précédés du compte-rendu de la tournée cigalière dans le midi gréco-romain que nous avons donnée, des tableaux historiques et descriptifs du pays des félibres : Orange, Avignon, Maillane, Saint-Remy, les Alpilles, le pays d'Arles, Beaucaire, Tarascon, Nîmes, le Pont-du-Gard, Aigues-Morgues, les Saintes-Maries, la Camargue, Arles, la Crau, Aix, Marseille, Cassis, La Ciotat, Saint-Nazaire, Toulon, Cannes, Nice, Monaco, etc. avec de longs chapitres synthétiques sur les grandes époques de la Provence. Une dernière partie, de près de cent pages, traite de l'influence sociale du Félibrige et de ses manifestations.

— Vers le milieu du mois prochain paraîtra chez Lemerre *La Rèino Jano*, drame provençal en cinq actes et en vers, de Frédéric Mistral.

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

LES FÉLIBRES A FLORENCE

FÊTES PROVENÇALES DE BÉATRIX

L'Italie lettrée n'est pas égoïste.

Elle se souvient que Dante rêva son Épopée divine en Provence, que l'inspiratrice de Pétrarque était d'Avignon, que Boccace vit le jour à Paris. Aussi quand il fut question à Florence de célébrer le centenaire de Béatrix, les Félibres ont-ils été naturellement convoqués à y prendre part.

Nous avons dit que c'est à l'initiative du comte Angelo de Gubernatis, l'éminent publiciste italien, que devaient avoir lieu ces manifestations littéraires, à propos d'une Exposition des Travaux féminins. C'est aussi à l'empressement de M. de Berluc-Pérussis que l'adhésion de toutes les Écoles du Félibrige est allée à cette glorieuse commémoration. Des albums d'hommages poétiques, artistiques et musicaux ont été adressés, durant deux mois, à la *Tribuna Béatrice*. Ils y ont été exposés, et ils appartiennent désormais à la *Bibliothèque Nationale* de Florence. Les fêtes réservées aux délégués provençaux étaient fixées aux 15-19 mai. Un certain nombre de représentants de chacune de nos maintenances promettaient d'y assister. Au dernier moment, plusieurs ont fait défaut. Néanmoins les envoyés du Félibrige étaient assez nombreux pour représenter dignement leur petite et leur grande patrie.

M. Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, était officiellement délégué par le Capoulié Roumanille, en son nom et au nom de Mistral. MM. Louis Astruc, félibre majoral, et Maurice Raimbault, représentaient l'*Escolo de la Mar* ; MM. Ch. de Gantelme d'Ille, Hippolyte Guillibert et le majoral Francois Vidal, l'*Escolo de Lar* et l'Académie d'Aix.

Un orchestre de tambourinaires au service des Félibres, composé des lauréats de l'Exposition universelle, devait les suivre à peu d'intervalle.

⁂

L'ambassade provençale se réunit le 14 mai à Florence. Le programme des fêtes littéraires, immédiatement réglé par le comte de Gubernatis, fut accepté par elle. On verra par la suite que la présence des félibres donna bientôt lieu à des manifestations plus latines encore que toscanes et provençales.

Le jeudi 15 mai, au Politeama, en présence des délégués français, avait lieu la première audition de *l'Hymne de la Paix*, oratorio à grand orchestre par mademoiselle Augusta Holmès, l'auteur célèbre de l'*Ode triomphale* du Centenaire de 1789. Les deux artistes renommées qui représentaient *la France et l'Italie*, Mmes Singer et Bellincioni, rencontrèrent ce soir-là un de leurs plus sincères triomphes. Leurs stances à la concorde des deux sœurs latines produisirent une sensation de vif enthousiasme auquel n'était pas étranger l'effet des masses chorales qui les appuyaient et l'excellent orchestre de M. Contrucci. Mais l'apparition de Béatrix — une révélation de la jeune diva, Mlle Busi, — rayonnant dans

un chœur d'anges, par delà les nuages accumulés qui se dissipaient à son approche, fut comme un éblouissement.

Sopra candido velo cinta d'oliva
Donna m'apparve sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva.

C'était l'incarnation du rêve dantesque réalisant l'harmonie des âmes par l'harmonie suprême de l'Art.

Le même soir, réception officielle des délégués par le comité de l'Exposition.

⁂

Vendredi 16 mai, une foule aussi nombreuse, mais plus enthousiaste encore que la veille, se pressait au Politeama pour la seconde audition de l'*Hymne de la paix*. La fantaisie exquise de M. Graziani-Walter, *Dante e Béatrice*, ouvrait le concert. Chaque couplet de *l'Italie* et de *la France*, dans l'œuvre éloquente de mademoiselle Holmès, fut salué d'acclamations frénétiques, témoignant de la sympathie séculaire et inaliénable des deux nations.

Vers onze heures et demie, le spectacle terminé, le comte de Gubernatis réunissait chez Doney, en un grand banquet, tous les représentants de la France et les principales sommités intellectuelles de la cité. Madame la comtesse de Gubernatis, mademoiselle Augusta Holmès, mademoiselle Singer étaient au nombre des convives.

M. de Gubernatis prit la parole, vers une heure du matin, pour saluer, avec l'héroïne de la fête, les délégués provençaux.

M. Paul Mariéton lui répondit en ces termes :

Au nom du Félibrige de France, je veux remercier d'abord le maître illustre qui nous a conviés à ces fêtes de la poésie et de la paix, l'excellent comte de Gubernatis. Mais je veux, en même temps qu'à lui, associer mon premier brinde à l'idée que nous, les Félibres, nous sommes venus représenter ici, à l'idée du provincialisme dans la nation, de la petite patrie dans la grande : base de l'union des peuples par la fédération universelle.

Je bois à la Toscane, sœur de la Provence ! à l'Italie, sœur de la France !

Le consul de France, le très sympathique baron de Collongue, remercia M. de Gubernatis, au nom de son pays. M. de Gantelmi d'Ille parla des familles florentines de Provence. M. Guillibert but à la femme italienne symbolisée par S. M. la Reine Marguerite. M. Martelli, représentant du Marquis Alfieri, président de la Ligue pour la paix, reprit en italien le brinde de M. Mariéton et but à la fédération de tous les peuples. Le comte Gabardi porta un toast français à mademoiselle Holmès. Le chevalier Giovanetti but au maestro Contrucci... La place nous manque pour tout énumérer.

Tous ces brindes très littéraires attiraient la poésie. Elle eut son tour, en provençal, dans sa langue natale, peut-on dire, car en ce banquet fraternel et chevaleresque offert par des Toscans à une Française et à des Félibres, chacun se rappelait le baptême provençal de la muse moderne. Deux des Félibres présents, MM. Astruc et Raimbault, couronnèrent la *Sesiho*, vers trois heures du matin, par les poésies qu'on va lire.

I TRES COULOUR ITALIANO

Dins lou verd baise l'óulivié,
Rampau d'Itàli e de Prouvènço,
Signe de pas en brefounié
E d'espero pèr la jouvènço.

Dins lou blanc, poutoune la nèu,
La pureta de la flour d'ile
Que trelusis coume un soulèu
Sus Flourènço, sublime asile.

Dins lou rouge, baise lou sang,
La forço de la gènt latino,
E baise l'amour uiaussant,
Sus li bouqueto flourentino.

LOUIS ASTRUC.

AUX TROIS COULEURS ITALIENNES

TRADUCTION

Dans le vert je baise l'olivier, rameau d'Italie et de Provence, signe de paix pendant l'orage et d'espoir pour la jeunesse.

Dans le blanc je baise la neige, la pureté de la fleur de lis qui resplendit comme un soleil sur Florence, sublime asile.

Dans le rouge, je baise le sang, la force de la race latine, et je baise l'éclair de l'amour sur les lèvres florentines.

A MADEMOISELLE AUGUSTA HOLMÈS

EN REMÈMBRANÇO DE LA PRIMO AUDICIOUN DE SOUN « *Inne de la Pas* »

Tout aro quand vesian tout un pople fenat
Que voste engèni avié trafiga de sa flamo,
Vous jita de lausié 'mé si flour li pus flamo,
Nosti cor de Francés, o Dono, an tresana.

Bord que touto l'Itàli au jour d'uei vous aclamo
Pèr la voues de Flourènço e que soun pa'meisa
Li picamen de man, noun pode me teisa :
Jougne à vòsti courouno uno pichoto ramo.

Voste talènt l'a facho espeli. Sian en Mai,
Lou bèu mes que tout canto e sourris tournamai,
Lou mes que touto planto amourousido greio.

De vous óufri tant pau pamens siéu pas mouquet
Car s'uno soulo flour coumpauso moun bouquet,
Aquelo flour vous vèn, Dono, de la patrio.

Flourènço, lou 16 de Mai de 1890.

MAURICE RAIMBAULT.

A Mlo AUGUSTA HOLMÈS

EN SOUVENIR DE LA PREMIÈRE AUDITION DE SON « *Hymne à la Paix* »

Tout à l'heure quand nous voyions tout un peuple fanatisé — que votre génie avait pénétré de sa flamme, — vous jeter du laurier avec ses plus belles fleurs — nos cœurs de Français, Mademoiselle, ont tressailli.

Puisque toute l'Italie aujourd'hui vous acclame — par la voix de Florence et que ne sont pas encore apaisés — les applaudissements, je ne puis me taire. — Je joins à vos couronnes une petite fleur.

Votre talent l'a fait éclore. Nous sommes en mai, — le beau mois où tout chante et sourit de nouveau, — le mois où toute plante germe énamourée.

De vous offrir si peu cependant je ne suis pas embarrassé, — car si une seule fleur compose mon bouquet, — cette fleur, Mademoiselle, vous vient de la patrie.

*
* *

Samedi 17 mai, les tambourins provençaux arrivés de la veille sous la conduite de François Vidal, allaient donner l'aubade à M. le Consul de France, dans le jardin de M. le baron Chazal, via Cherubini. Ils se rendaient ensuite au palais Riccardi auprès de M. Bondi, préfet de Florence. Les délégués français les y attendaient avec le préfet et son personnel. La cour du vieux palais, dont les hautes fenêtres encadraient à tous les étages de nombreuses têtes surprises, semblait s'éveiller de l'oubli des munificences passées, aux jolis accents grêles et querelleurs de la musique provençale.

Nous ne pouvons rendre compte ici de toutes les ovations faites aux félibres. Le lendemain, à la première heure, ils envoyaient leurs tambourins au Palazzo Vecchio donner l'aubade, ajournée jusque-là, au syndic Francesco Guicciardini, l'aimable représentant de la cité.

Ce même jour dimanche, 18 mai, vers onze heures, avait lieu dans la salle des conférences de *l'Exposition Beatrix*, la séance académique dont le comte de Gubernatis faisait les honneurs aux félibres.

Très nombreuse assistance. La plupart des personnalités littéraires et officielles y assistaient; les places d'honneur étaient occupées par mesdames de Gantelme d'Ille, de Gubernatis et de Collongue.

Le président de Gubernatis ouvrit la séance par le remarquable et très applaudi discours français qu'on va lire :

DISCOURS DU PRÉSIDENT DU COMITATO BEATRICE

Mesdames, Messieurs,

Dans les cours politiques, l'introducteur des Ambassadeurs les signale seulement par l'indication du pays qu'ils représentent; j'en ferai autant aujourd'hui, dans cette cour littéraire, où d'illustres poètes de la Provence sont venus ajouter par leur présence le plus grand éclat aux fêtes béatriciennes.

On était fier dans l'antiquité de s'appeler Hellène, mais dans la patrie hellénique on tenait particulièrement à se présenter en qualité de Spartiate ou d'Athénien. En Italie, nous sommes tous très fiers de notre unité politique nationale; mais, au point de vue de l'art et de la littérature, on est bien aise de s'appeler toscans. Les Grâces ont leurs demeures de choix; et nous nous montrons facilement complaisants à leurs élégants caprices. Les grâces italiennes ont tressé des couronnes un peu partout en Italie; mais, depuis le sourire de Béatrix, c'est en Toscane qu'elles ont érigé leur autel; c'est d'ici surtout que le parfum de l'encens de leurs adorateurs est monté au ciel.

Les Étrusques, après avoir dans l'Asie Mineure hérité du souffle de l'art hellénique, en débarquant sur les rivages de la mer Tyrrhénienne, y avaient apporté avec leurs Dieux Pénates, le goût des choses divines. Ce goût s'est

transmis à la Renaissance Italienne, dont la région étrusque, la Toscane avec l'Ombrie, avait été le berceau.

Mais avant que cet événement eût lieu en Toscane, un mouvement analogue s'était produit en Provence, où les colonies helléniques avaient dès les temps les plus reculés, fondé avec le commerce des centres de civilisation dont l'art était l'un des éléments les plus puissants. Les rapports si fréquents des Provençaux avec les Arabes au moyen âge ont amené en Provence, avant que dans tous les autres pays de l'Europe, une renaissance littéraire dans laquelle la poésie et la musique avaient un rôle presque égal. De ce mouvement toute l'Europe du midi a bénéficié.

On a déjà découvert des traces nombreuses de l'art arabe dans l'art provençal. Les tambourins même qui viennent d'arriver à Florence, à plusieurs siècles de distance des incursions des Arabes en Provence, vous donneront un échantillon de leur art dont il faut chercher l'origine et l'explication en Orient.

Mais ce qui est plus intéressant pour nous d'observer aujourd'hui, c'est que la Toscane doit essentiellement à la Provence son premier mouvement littéraire. Après l'année mille, le commerce entre la Toscane et la Provence a été très actif. Nous savons tous ce qu'étaient nos anciens marchands florentins; nobles, ils étaient devenus peuple pour se mêler à la vie politique; riches, ils aimaient le luxe et le prodiguaient dans des constructions d'un goût irréprochable; ils voyageaient beaucoup, en rapportant de leurs voyages des trésors de connaissances, qui devaient profiter à tout le monde, mais surtout à leur ville glorieuse. Les poèmes du cycle de Charlemagne et les poèmes de la Table Ronde, les chansons et les contes de la Provence sont passés en Toscane par cet intermédiaire. De nombreuses familles florentines, les unes poussées par leurs propres affaires, les autres par les événements politiques, ont passé en Provence, qui est devenue leur seconde patrie. Le séjour de plusieurs siècles en Provence n'a pas suffi cependant à leur faire oublier leur premier berceau, et ils y reviennent avec ce sentiment de regret que l'air de Mignon exprime d'une manière si touchante. Devant s'expatrier, les Florentins ne pouvaient choisir aucune autre région que la Provence, la Toscane de la France, la plus ensoleillée et la plus lumineuse, la plus riante et la plus vive parmi les contrées de la France, celle où l'on remarque le moins la différence entre le Français et l'Italien, celle où les deux nations se fondent le mieux.

Nous devons donc nous féliciter tous d'avoir les nobles représentants de la Provence à nos triples fêtes, fêtes en l'honneur de Béatrix, la haute inspiratrice, fêtes en l'honneur de la paix chantée par un bon génie de la France, fêtes en l'honneur du travail de la femme italienne, qui s'est révélée d'une manière admirable dans cette Exposition.

M. Paul Mariéton, au nom du Félibrige, après lui prononça le discours suivant :

DISCOURS DU CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

Mesdames, Messieurs,

Il y a seize ans bientôt, une solennité littéraire d'un caractère inusité réunissait en Avignon des envoyés de l'Italie, de l'Espagne et de la France, à l'appel de quelques poètes provençaux, pour célébrer le centenaire de Pétrarque. Ces poètes provençaux s'intitulaient Félibres; un seul d'entre eux était alors universellement connu, mais sa langue passait pour morte : la solennité d'Avignon allait faire affirmer à ces Félibres leur dignité de représentants d'un peuple et d'un idiome non pas mort, mais engourdi seulement d'un sommeil séculaire.

Si l'amant de Laure de Noves avait vécu sa vie en Provence, nous n'ignorions pas que Dante proscrit s'était fait quelque temps citoyen d'Arles, qu'il avait rêvé son épopée sublime devant nos paysages souriants ou tragiques, et que le constant souvenir d'un jeune visage de femme qui l'avait fait poète, rendu plus poignant par l'exil, accompagnait ses pas. Dante, comme Pétrarque, avait donc aimé la Provence, alors qu'elle était le foyer de toute lumière en Occident. Vous ne l'oubliez pas, Florentins! Aussi n'avons-nous su résister à l'appel de l'écrivain célèbre qui nous a conviés au Centenaire de Béatrix Portinari, la chaste, l'immortelle impératrice d'Amour. Et nous sommes venus, heureux encore de retrouver à cette manifestation des deux peuples frères le savant maître qui représenta si bien son Italie aux fêtes de Pétrarque, le commandeur Augusto Conti.

Depuis le rendez-vous d'Avignon, notre mouvement provençal a pu préciser ses tendances et prendre socialement sa place dans le monde. Son origine était bien simple ; il a commencé comme l'Évangile. Sept jeunes gens, poètes populaires plus ou moins attachés à la glèbe, mais tous ardents amoureux de la terre natale, se réunissent pour parler de leurs enthousiasmes, et pour ressusciter l'Empire de gai-savoir, la Chevalerie démocratique de leurs aïeux.

(*Suivait un exposé sommaire des origines et des grandes dates du Félibrige, que nous ne reproduirons pas ici. M. Paul Mariéton concluait comme il suit :*)

Or, ces simples poètes, dont plusieurs, vous le savez, sont désormais immortels, étaient investis de la plus haute mission, celle de représentants de leur peuple. Car qu'ont-ils demandé jusqu'ici, les Félibres ? Le droit de proclamer la conscience qui leur est revenue, de leur dignité historique, le droit de manifester leur personnalité comme la nature le leur inspire. Qu'ont-ils voulu de plus, que perpétuer leur autonomie de race par tous les moyens compatibles avec l'unité française ?... Et la manifestation la plus vivace de ce personnalisme, c'est encore le libre parler, familier et traditionnel de cette noble langue d'Oc qui vole maintenant sur les ailes de *Calendal* et de *Mireille*, aux plus hautes régions de l'idéal.

L'exemple des Félibres, Messieurs, sera suivi, car nous voulons l'étendre à toutes les provinces. C'est une province type, idéale, régénérée, et non plus la seule Provence, que nous offrons en exemple aux nations. L'idée félibréenne a fait du chemin par le monde ; les sept poètes évangéliques de 1854 ont des disciples aujourd'hui dans toute la terre d'Oc, de Valence en Dauphiné à Valence d'Espagne. C'est une armée de plusieurs milliers d'apôtres que nous représentons ici.

Et quel apostolat est le leur ? Le sublime, l'éternel apostolat de la Patrie! celui qui repose sur la continuité des traditions, sur l'amour du foyer, sur la conscience de l'Histoire et de la Race, et non pas sur les liens improvisés d'une multitude qui s'ignore, pour être sans racines. L'œuvre de ces poètes était prédestinée : leur fonction ne pouvait s'exercer qu'à cette heure.

Deux courants opposés se partagent l'opinion du siècle, quant au sentiment de la patrie. L'un tend au cosmopolitisme, l'autre au resserrement des nationalités, dans l'accord profond du passé et du sang. L'un paraît satisfaire un dilettantisme égoïste, l'autre est le dernier salut de l'art et de la patrie. Mais ni l'un ni l'autre n'ont triomphé, dominés qu'ils sont par cet état transitoire des peuples qui, s'il a fait les nations modernes plus vastes et plus redoutables, les a dépouillées, au profit d'un patriotisme d'abstraction, de toutes leurs vertus autonomes.

La marche du monde au cosmopolitisme paraît cependant compatible avec le sentiment ethnique et traditionnel que nous défendons. Dans la Fédération est l'idéal. Quand elle embrassera de son lien libéral les provinces fraternelles dans les États arbitralement unis, on n'aura plus à craindre ce fatal et croissant monopole qui fait des capitales modernes l'orgueilleux fléau des nations.

Ah ! la triste et pesante uniformité qui voudrait règner sur le monde !... Mais un peuple ne tient pas d'elle son unité. Vous le savez bien dans cette Italie glorieuse qui compte autant de centres lumineux aujourd'hui que dans son passé. Une centralisation politique qui enlèverait toute initiative aux provinces, toute autonomie aux cités, ne tarderait pas à frapper la nation aux sources mêmes de la vie.

Mais qu'ai-je parlé de ces craintes néfastes, devant ce municipe illustre de Florence qui a gardé sa noblesse antique dans ses mœurs communales et la tradition de ses représentants ? Nous ne sommes pas venus ici pour faire de longs discours. Les Cigales provençales ne chantent bien que dans leur pays. Vous nous avez appelés, Monsieur le Président, pour représenter notre Provence, notre France, au Centenaire de cette immortelle incarnation de votre Italie, Beatrix.

Ces belles fêtes vous sont dues : tous les défenseurs de la paix et de la poésie vous portent dans le cœur la gratitude la plus vive. Vous avez exalté la

femme dans toutes les intelligences de son cœur et de sa beauté. C'est le culte de la femme éternelle qui civilisa l'Europe au sortir de la barbarie, par les chants de nos troubadours.

Vous aurez fait constater au monde que la plus noble et la plus chaste des héroïnes d'amour, est encore, après six cents années, malgré toutes les grossièretés de l'art moderne, la plus jeune encore de gloire et d'immortalité.

Ce rapide tableau de l'influence sociale du Félibrige fut très applaudi par le public présent. La presse italienne tout entière devait s'en faire l'écho, et la conséquence directe en allait être l'institution d'une école toscane de *Sòci* du Félibrige. Nous y reviendrons (1).

Le commandeur Augusto Conti, de la Crusca, ayant pressé avec effusion les mains de l'orateur, prit la parole à son tour.

Voici le texte et la traduction du discours de l'éminent académicien.

Son idée fut très goûtée qui symbolisait l'amitié séculaire de la France et de l'Italie dans l'amour de Pétrarque et de Laure.

Ospiti onorandi.

Nel quarto Centenario del Petrarca in Avignone, i deputati di Firenze, dell'Accademia di nostra Lingua e del Governo, ah! quante accoglienze cortesi trovarono nella vostra fulgida Provenza che parve anc'oggi la Terra delle *Corti d'Amore!*

Sulla gran Piazza, cui sovrasta, ingente mole, il Palazzo dei Papi, nel convegno di tant' illustri Personaggi, presente il Mezières, cosi benemerito delle nostre Lettere, diceva : l'amore del Petrarca e di Laura simboleggiare l'amicizia delle due Nazioni.

Quella parola usci dal cuore, che giammai la dimenticò ; nè voi la dimenticaste, accorsi qua in amorevole contraccambio.

Se celebrammo con Voi lo Spirito soave, che, per l'Avignonese bella e pura incelestio l'amore, *nudo in Grecia e nudo in Roma*, ora solennizzate con noi Beatrice, che l'Alighieri canto venut *di cielo in terra a miracol mostrare;* e poi la contemplo nell'Empireo, salita con lui dal Paradiso Terrestre, miracolo di tutti Secoli.

Festeggiamo concordi l' Ispiratrice del Poeta, che appartiene a tutt'i Popoli, rinnovellati nel sentimento della Fratellanza universale.

O Rodano azzurro, che specchi nel seno il bel Paese della *Gaia Scienza;* o *chiare*, *fresche*, *dolci acque* del Sorga, sulle cui rive armoniose ci assidemmo a convito rallegrati dal Carme dei nuovi Poeti Provenzali, dal sovrano Mistral, che Dante preferirebbe agli antichi, e al cosi esaltato Arnaldo Daniele!

(1) Voir plus loin, p. 122, la liste des nouveaux *sòci* d'Italie.

Partiti da Voi, sentimmo vere le parole di Manzoni; che il ricordo della Francia è qualcosa di simile alla mestizia dell'esilio.

E vi tornammo, nella maravigliosa Esposizione mondiale, in tempi ahi! quanto diversi! Pure la *Cortesia Francese*, la stessa di tanti anni passati, ci venne incontro amabilmente. Il cuore de' Figliuoli d' Italia e de' Fratelli di Francia supero la Peccatrice antica, nominata *Ragione di Stato*, come chi dicesse *Religione* l'ipocrisia.

Sul vertice della Torre altissima, dominante la quasi Città novella, che compendiava Scienze, Industrie, Arti, Costumi di tutte le Genti, splendeva un Faro elettrico che lontanissimamente spandeva fasci di luce in mezzo alla notte. Deh! sia profetico segno d'una civiltà vera, civiltà di lavoro e di concordia; che terminï, o riposi almeno, la guerra d'armi e di balzelli, d'astiose passioni e di cupidigie insaziabili.

Salve, o Donna illustre, consenziente all'invito di Lui, che onore sol degno alla celeste Musa di Dante credè l'operosità dell' Itale Donne, qui luminosa, e l'estro d'una Francese gentile, che preludio alla pacifica Mostra Parigina; e, per noi, suscitato dal cuore un affetto potente creo col magistero della Poesia et della Musica l'Inno della Pace, preludio all'amicizia delle due Nazioni nel Nome di Beatrice, che le sorride dal Paradiso.

Honorables hôtes,

Au quatrième Centenaire de Pétrarque en Avignon, quel accueil courtois les députés de Florence, de l'Académie de notre langue et ceux de notre gouvernement ont trouvé dans votre étincelante Provence, qui semble redevenir la Terre des Cours d'amour!

Sur la grande place que domine, masse énorme, le Palais des Papes, dans la réunion de tant d'illustres personnages, en présence de Mézières, qui a si bien mérité de notre littérature, je disais : l'amour de Pétrarque et de Laure symbolise l'amitié des deux nations.

Cette parole sortait d'un cœur qui jamais ne l'oubliera; vous aussi vous ne l'avez pas oubliée, qui êtes accourus pour échanger de telles sympathies.

Si nous célébrons avec vous l'Esprit suave, qui éleva jusqu'au ciel son amour pour la belle et pure Avignonnaise — *l'amour nu en Grèce comme à Rome* (1) — aujourd'hui vous solennisez avec nous Béatrice, [dont l'Alighier] chanta la venue comme *une merveille envoyée par le ciel à la terre* (2), cette Béatrice qu'il devait plus tard contempler dans l'Empirée, cette créature sortie comme lui du Paradis terrestre, et objet d'admiration pour tous les siècles.

(1) Citation d'Ugo Foscolo (*J Sepolcri*).
(2) Citation de Dante (*Vita nuova*).

Nous fêtons ensemble l'inspiratrice du poète, qui appartient à tous les peuples, et en qui se renouvellent les sentiments de fraternité universelle.

O Rhône azuré, qui mires dans tes eaux le beau pays du gai savoir, ô claires, fraîches et douces eaux de la Sorgue, dont les rives harmonieuses nous ont vus réunis à un banquet, charmés par les chants des nouveaux poètes provençaux, du sublime Mistral, que Dante mettrait au-dessus des anciens, au-dessus même de cet Arnaud Daniel qu'il exaltait si haut.

En vous quittant, nous sentîmes combien étaient vraies les paroles de Manzoni : le souvenir de la France est quelque chose d'analogue à la tristesse de l'exil.

Et nous revinmes alors de cette merveilleuse Exposition universelle, dans des temps bien différents, hélas! Mais la courtoisie française, la même que dans tout le passé, vient ici, toujours aimable, au devant de nous. Le cœur des fils de l'Italie et de leurs frères de France, a triomphé de la pécheresse antique, la *Raison d'État*, aussi mal nommée ainsi, que l'est l'hypocrisie quand on l'appelle religion.

Au sommet de la Tour élevée, dominant cette sorte de cité nouvelle où se sont résumées les sciences, les industries, les Arts de toutes les nations, brillait un phare électrique qui faisait rayonner dans un lointain infini des faisceaux de lumière, au milieu de la nuit. Ah! qu'il soit le symbole prophétique d'une civilisation vraie, d'une civilisation fondée sur le travail et la concorde, et qui termine, qui ajourne du moins la guerre des armes et des menaces, des passions furieuses et des insatiables cupidités.

Salut, ô Dame illustre, qui présidez à notre réunion; car seule la céleste Muse de Dante est digne de présider à l'activité des dames italiennes, activité si brillante, qu'a suscitée l'ardeur d'une charmante Française, qui chanta le chant d'ouverture de la pacifique Exposition de Paris. Elle a fait jaillir de notre cœur un sentiment puissant, elle a créé, avec la souveraine maîtrise de la poésie et de la musique, *l'hymne de la Paix*, prélude de l'union des deux nations dans le nom de Béatrice, qui lui sourit du Paradis.

De longs applaudissements accueillent ces paroles de M. Conti. Après lui, M. de Gantelme d'Ille monte à la tribune et fait un rapport détaillé de la part prise, au Centenaire de Béatrix, par les écoles félibréennes et les académies de Provence. Il est suivi d'une lecture de M. Guillibert sur les cours d'amour et leur renaissance *souto l'aflat de Santo-Estello*. Les triolets français et provençaux par lesquels il termine (questions posées aux cours d'amour) achèvent de gagner le public féminin à notre Empire de gai-savoir.

Puis, tour à tour, MM. Astruc, Raimbault et Vidal lisent, avec leurs propres envois, une anthologie des albums félibréens du Centenaire, à commencer par les vers de la reine du Félibrige, mademoiselle Roumanille et du majoral Alphonse

Michel, avec un quatrain de Mistral et un septain de Roumanille, adressés à la dernière heure.

L'orchestre du comité du Centenaire exécute la *Marseillaise* et l'*Hymne italien,* que toute l'assistance entend debout

Et le président lève la séance.

Le soir du même jour, le syndic de Florence, comte Francesco Guicciardini, donnait un magnifique banquet officiel en l'honneur des délégués de France. Parmi les convives : le sénateur Villari, l'illustre historien, mademoiselle Holmès, le comte de Gubernatis, le baron de Collongue, les savants professeurs Pio Rajna, Conti, Franchetti et d'autres notabilités de Florence.

Vers la fin du banquet, le syndic but à la prospérité de la France et de ses représentants en une très gracieuse allocution où il déclarait bien haut que l'Italie n'oublie pas ce qu'elle doit à sa sœur latine dont le secours, aux heures difficiles, fut décisif pour sa destinée.

Tous les convives ayant chaleureusement applaudi le syndic, M. Paul Mariéton le remercia en ces termes :

Au nom des délégués français et du Félibrige de France, je porte un brinde à la belle et illustre et bonne cité de Florence, à la ville qui, entre toutes, a gardé son prestige municipal et son génie indépendant.

Je bois à la Florence de Dante, de Galilée, de Michel-Ange et de Guichardin!

Voici le brinde de M. Charles de Gantelme d'Ille :

Je porte un toast à Monsieur le comte Francesco Guicciardini, à l'homme éminent que la population de Florence a placé à la tête de son administration, au syndic de cette splendide cité dans laquelle nous avons reçu un accueil qui ne s'effacera jamais de nos cœurs. Descendant de l'illustre historien qui écrivit les fastes de son pays et fit aimer sa patrie, monsieur le comte Guicciardini continue ses nobles traditions, et s'applique à son tour à faire aimer le temps présent.

A Monsieur le syndic de Florence !

M. le comte de Gubernatis prit la parole en français pour porter la santé de M. de Berluc-Pérussis. C'est à cet esprit d'élite éminent poète et parfait écrivain, dit-il, que nous devons l'empressement des délégués provençaux de France à répondre à l'appel du centenaire de Béatrix. Le nom de Berluc-Pérussis fut applaudi chaleureusement.

M. Raimbault lut son sonnet provençal *à Béatrix* que nous donnons plus loin.

Enfin, après différents toasts italiens, provençaux et français, M. Mariéton donna lecture du télégramme suivant adressé par le Capoulié du Félibrige au cours du banquet, et longuement applaudi :

Avignoun brindo a tu, Flourènço,
A tu, Touscano, la Prouvenço!

Roumanille, Capoulié.

Vers dix heures, tous les convives du syndic de Florence étaient conduits dans les voitures municipales au théâtre Pagliano, où une suite de loges leur avait été réservée. On y donnait l'opéra toujours en vogue *Gioconda*, de Ponchielli.

Lundi enfin, les délégués félibres assistaient au Politeama à une représentation musicale, avec intermèdes par les tambourins provençaux, des tableaux vivants de la « Vita Nuova » donnée en leur honneur. Je ne crois pas qu'un spectacle de ce genre ait jamait été plus achevé. Dans les décors scrupuleusement fidèles, de la Florence du XIIIme siècle et des jardins du *Longo del Mugnone*, les scènes de la jeunesse de Dante étaient figurées par une élite des beautés florentines, aux sons d'une musique de rêve, qui semblait venir des régions célestes chantées par le poète.

A BEATRIS

Pèr un soulet di rai qu'Alighieri te douno
Quand te bèlo e te ris,
I'a pas rèino que noun chanjèsse sa courouno,
Divino Beatris.

Tereso ROUMANILLE,

O Divo Beatris, Estello,
Apereilamount, resplendis!
De-longo ensigno i vierginello
Lou camin blanc dóu Paradis
Ounte flouris l'amour de la Vido Nouvello.

Roso-Anaïs ROUMANILLE.

Vole, chatouno de Prouvènço,
Te semoundre en toun Paradis
Mi proumié vers, — o de Flourènço,
Tu, bello estello, Beatris!

Mario-Tereso de BAROUNCELLI-JAVOUN.

O Beatris, divin mirau
De pouesìo e d'ideau,
Coume Esterello sus li serre
Tu luminejes e fas gau.
Abrasama de te counquerre,
Dante es esta toun Calendau...
Las di trigòssi de l'Itàli,
De-vers lou cèu tu l'as guida,
E, dins li rai de ta bèuta,
Vuei, segnourejo sout lou pàli
De l'inmourtalita

A BEATRIX

Pour un seul des rayons que te donne Alighieri, — quand il t'admire et te sourit, — il n'est pas une reine qui n'échangeât sa couronne, — divine Béatrix!

Thérèse ROUMANILLE.

O divine Béatrix, Etoile, — au Firmament tu resplendis! — enseigne sans cesse aux jeunes filles — le chemin blanc du Paradis, — où fleurit l'amour de la Vie Nouvelle.

Rose-Anaïs ROUMANILLE.

Je veux, fillette de Provence, — t'adresser en ton paradis, — mes premiers vers, — ô de Florence, ô belle étoile, Béatrix!

M. T. de BARONCELLI.

O Béatrix! divin miroir d'idéal et de poésie, comme Esterelle sur les sommets, tu illumines et réjouis. Enflammé après ta conquête, Dante a été ton Calendal... Las des tristesses de l'Italie, vers le Ciel toi tu l'as guidé, et dans les rayons de ta beauté, maintenant il règne en maître sous le dais de l'immortalité.

Femo idealo, douço fado,
Renovo vuei sout ta boufado
Li fiéu de Dante e de Mistrau.
Qu'Arle e Flourènço fagon flòri
E vegon naisse pèr sa glòri,
De nouvèu Calendau !

DON SAVIÉ DE FOURVIERO.

LOU RAMPAU

Beatris de Flourènço e Lauro de Vau-Cluso
Soun dos sorre eiçavau coume eilamount dos Muso,
Antan, quand Avignoun de flour encourounè
Petrarco, en Paradis Beatris tresanè :
E vaqui perqué, vuei, Lauro en recouneissènço
A vougu courouna sa sorre de Flourènço,
D'un ram de l'óulivié que flouris en Prouvènço.

Jousé ROUMANILLE.

A MADONO BEATRIS

AL CONTE A. DE GUBERNATIS.

Ah ! despièi sièis cènts an, li dóuci ribo d'Arno
N'an proun vist espeli d'enauranti bèuta !
Bruneto o sauro d'or, pacano o majesta,
Viòuleto que s'escound, roso que s'esbadarno.

Touto aquelo esplendour en tu, Dono, s'encarno.
De Seissanto qu'un jour lou Pouèto a canta (1),
Vuei, tu soulo as l'encèns de la Latinita,
En un libre divin que desfiso lis arno.

D'autro fuguèron bello, e luson dins l'azur ;
Mai ges d'amour tant fres, e proumeiren, e pur.
Un nimbe celestin t'enrodo, o Pourtinàri !

Sus l'apevoun que porto e lou bèn e lou mau,
Fièr parèu, despichous de la frucho vulgàri,
Avès culi la flour — e sauva l'Ideau !

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS.

(1) ... Chausiguère li noum di Seissanto plus bello de la Ciéuta, ounte meteguère lou noum de ma Dono. (DANTE, *Vida novo*.)

Femme idéale, douce fée, rajeunis aujourd'hui, sous ton haleine, les fils de Dante et de Mistral. Qu'Arles et Florence refleurissent et voient naître pour leur gloire de nouveaux Calendal!

Don Xavier de Fourvières.

LA PALME

Béatrix en Florence et Laure de Vaucluse sont deux sœurs ici-bas comme là-haut deux Muses. Jadis, quand Avignon couronnait Pétrarque de fleurs, au paradis tressaillait Béatrix : et voilà pourquoi aujourd'hui Laure reconnaissante a voulu couronner sa sœur florentine d'un rameau de l'olivier qui fleurit en Provence.

J. Roumanille.

A MADONE BEATRIX

Ah ! depuis six cents ans, les douces rives de l'Arno — en ont vu éclore, des beautés qui élèvent l'âme (vers le Beau suprême) ! — Brunette ou blonde d'or, paysanne ou majesté, — violette qui s'effarouche ou rose qui s'étale.

Toute cette splendeur, Madone, s'incarne en toi. — De soixante (1) qu'un jour le poète chanta — toi seule aujourd'hui, tu reçois l'encens de la Latinité, — en un divin livre qui défie la dent des siècles.

D'autres furent belles et resplendissent dans l'azur. — Mais nul amour aussi printanier, aussi pur, aussi frais. — Un nimbe céleste t'auréole, ô Portinari !

Sur le tronc qui porte le Bien et le Mal, — couple fier, dédaigneux du fruit vulgaire, — vous avez cueilli la fleur, et sauvé l'Idéal !

L. de B.-P.

(1) « Je pris les noms des soixante plus belles dames de la cité, et j'y plaçai le nom de ma Dame. » (Dante, *Vita nuova*.)

PEL VI° CENTENARIO DI BEATRICE

SOLENNIZZATO IN FIRENZE

AL CAV. UBALDINO PERUZZI,
Presidente della società dantesca italiana.

Molto si è celebrata la Beatrice celestiale, e si è seguito il suo aereo cammino, dall' Eden all' Empireo.

Io vorrei più umilmente salutarla, ricordando soltanto la Bice di questo mondo e della nostra terra Latina. Ivi ella passò appena ventiquattro anni, ed a lei, in quel breve tempo, toccò il triplice e provvidenziale compito di dare all' Umanità un poeta gigante, alla Latinità il tipo della beltà sovrana, all' Italia una lingua nazionale.

Senza l'amata fiorentina, le cui dolci labbra davan tanta vaghezza all' idioma popolare, giammai l'Alighieri avrebbe cantato nel volgare spregiato dai dotti. Il grande innamorato volle consacrare, a traverso i secoli, non il solo nome della sua diletta, ma anche il caro parlare. Se ne ha un' efficace testimonianza nei canti xxiij° del *Purgatorio* e vij° del *Paradiso*, in quelle ingenuità infantili, ove il Poeta rimembra le stesse puerilità balbettate dalla fanciulla, quand' ella, insieme a lui giovinetto, festeggiava la sua ottava primavera.

La giovane fiorentina fu dunque l'innalzatrice e quasi la madre della lingua italiana. E tanto fù potente il genio dantesco da lei inspirato, che, in Valchiusa nostra, lo stesso Petrarca, infedele a Laura, cantò nell' idioma di Bice. Ciò fù di grand danno alla Provenza. Per cinque secoli si oscurò la sua letteratura. Ma oggi, noi possiamo tributare al Petrarca il nostro perdono. Ci è apparsa, nell' anima del Mistral, un'altra Laura. Abbiamo ora il nostro Alighieri, che, ristaurando, colla sua ammirabile Mireia, il provenzale dei trovatori, ha dotato la Francia d'un capolavoro, ed il mondo Latino d'una sorella non indegna di Beatrice.

La Provenza, ringiovanita da Mireia, saluta, con cuore fraterno, la Toscana resa immortale dalla Portinari. Ed io, figlio da lontano della Città dei fiori, mando un fervido ricordo al fiore della città, a Bice la soave Latina.

L. DE' BERLUCCHI-PERUZZI.

POUR LE VIe CENTENAIRE DE BÉATRIX

CÉLÉBRÉ A FLORENCE

Au chevalier Ubaldino Peruzzi,
Président de la société dantesque italienne.

Beaucoup ont célébré la Béatrix du ciel, et l'ont suivie dans son aérien voyage de l'Éden à l'Empirée.

Je voudrais plus humblement la saluer, en évoquant seulement la Bice de ce monde et de notre terre Latine. Elle y passa à peine vingt-quatre années, et, en ce temps rapide, une triple et providentielle mission lui échut : elle donna à l'Humanité un poète géant, à la Latinité le type de la beauté souveraine, à l'Italie, une langue nationale.

Sans la jeune fille dont les douces lèvres donnaient tant de séduction à l'idiome populaire, jamais Alighieri n'aurait chanté dans le *vulgaire* méprisé des doctes. Le grand énamouré voulut consacrer, à travers les siècles, non seulement le nom de l'aimée, mais encore son parler si cher. Nous en avons un assuré témoignage, aux chants xxiij du *Purgatoire* et vij du *Paradis*, dans ses naïvetés enfantines, où le poète rappelle, à n'en pas douter, les mots mêmes balbutiés par la fillette, quand elle fêtait avec lui son huitième mois de mai.

La jeune Florentine haussa donc en dignité et en gloire la langue italienne; elle en fut comme la mère. Et le génie dantesque inspiré par elle fut si puissant, que, dans notre Vaucluse, Pétrarque lui-même, infidèle à Laure, chanta dans l'idiome de Béatrix. Ce fut au grand dommage de la Provence : pendant cinq siècles sa littérature tomba dans l'abandon et l'obscurité; mais, aujourd'hui, nous pouvons octroyer à Pétrarque notre pardon. Une autre Laure, dans l'âme de Mistral, est apparue. Nous avons désormais notre Alighieri, qui, ravivant, avec sa *Mireille* admirable, le provençal des troubadours, a doté la France d'un chef-d'œuvre, et le monde Latin d'une sœur non indigne de Béatrix.

La Provence, rajeunie par Mireille, salue d'un cœur fraternel la Toscane immortalisée par la Portinari. Et moi, fils par une lointaine origine de la cité des fleurs, j'envoie un souvenir fervent à la fleur de la cité, à Bice la suave Latine.

L. de B.-P.

O Beatris! tis iue an douço esbrihaudanço.
O Beatris! ta bouco a perfum óudourous.
O Beatris! ta voues claro a la ressemblanço
Dóu cant de la bouscarlo entre li bos oumbrous.
O Beatris! toun corp es la divino oubranço
Que n'en a fa de Dante un sublime amourous.

Dóu jour que Dante a vist jouga lou vènt gregàli
Dins li plé de ta raubo e dins ti long péu d'or,
Sies estado pèr éu l'amo de soun Itàli,
E t'a douna sa vido, e t'a douna sa mort.
Sies estado pèr éu l'Oustìo sout lou pàli,
E coume un tabernacle éu t'a dubert soun cor!
— O douço coumunioun de la « Vido Nouvello! »
Despièi trevas ensèn amount dins « lis estello... »

Fèlis Gras.

MADONO BEATRIS S'ESPRIMO IS ANGE EMAI A DANTE

Beatris, à l'aprèst de là sfèro estelado,
Douçamenet sururro is ange à soun entour; —
Au Dante que la bèlo, e que béu sa belour : —

« Dous ange! bel ami! de segur noun de bado
Li Felibre d'encuei me culissien de flour :
Siéu, siéu (o lou sabés)! la Courouno et la Flour
De l'Évangèli gènt, de la Dóutrino bello
(Longo-mai cantarello)
De l'Amour Ideau, d'aquéu parfèt Amour,
Que si rèire famous, li divin Troubadour
Predicavon antan, pèr vilo, per campèstre —
D'Amour, lou car Mèstre
Que fai flouri li flour,
Qu'ispiro li vertu, — lou Boufaire is Autour! »

William Bonaparte-Wyse,
Manor of St John's, Waterford.

Abriéu 19, 1890.

O Béatrix! tes yeux ont doux scintillement! O Béatrix! ta bouche a odorant parfum. O Béatrix! ta voix claire ressemble au chant de la fauvette parmi les bois ombreux. O Béatrix! ton corps est le divin ouvrage qui fit un jour de Dante un sublime amoureux.

Du jour où Dante eut vu jouer la brise grecque dans les plis de ta robe et tes longs cheveux d'or, tu fus pour lui l'âme de ton Italie, et il t'a donné sa vie, et il t'a donné sa mort. Tu as été pour lui l'hostie sous le dais, et comme un tabernacle, il t'a ouvert son cœur. — O douce communion de « la vie nouvelle! » Depuis, vous errez ensemble, là-haut, dans les étoiles...

Félix Gras.

MADONNA BEATRIX S'EXPRIME AUX ANGES ET AU DANTE

Béatrix, à la cime de la sphère étoilée, doucereusement chuchote aux anges qui l'entourent, au Dante qui la désire et qui boit sa beauté.

« Doux ange, bel ami! assurément point en vain les Félibres de ces jours me cueillent des fleurs : Je suis, je suis (ô vous le savez)! la Fleur et la Couronne de l'Évangile gracieux, de la belle Doctrine (éternellement chanteuse) de l'Amour Idéal, de ce parfait Amour, que ses ancêtres illustres, ces divins Troubadours prêchaient jadis par ville, par campagne : — d'Amour le Maître chéri, qui fait fleurir les fleurs, qui inspire les vertus, — le Souffleur aux Altitudes! »

W. C. Bonaparte Wyse.

I DONO FLOURENTINO

I'anariéu proun 'mé vàutri, gènti Dono,
Remembra Dante e lausa sis amour.
M'agradarien lis us di troubadour :
Sariéu galant, e vous, me sarias bono.

Vuei, coume antan, sus li terrèstri lono,
Li Beatris aparèisson toujour ;
N'en sias, metès li Latin en coumbour.
Que respoundrai se vosto voues me sono ?

Sout lou raioun que di béus iue nous vèn,
Ai ! las ! au cor di rimaire souvènt
L'envejo soulo espelis sa coulobro.

Sariéu bessai d'aquéli malurous,
E, noun poudènt alesti moun cap-d'obro,
Pèr me puni pantaie liuen de vous.

Alèssi Mouzin

Avignoun.

LA LENGO D'AMOUR

Pèr toun engèni, Dante, as fissa l'Ausounìo ;
De toun amour lou Verbe es sourti triounflant,
E li mot que toun cor trenavo en letanìo
Encuei fan l'armounio
Di pople souleious, pouëtique, galant.

Car l'amour es causo sublimo :
Fai pouèto emai ciéutadin,
E Dante iluminant ti rimo
Embrases lou païs latin.
Pèr ta patrio e pèr ta bello
Toun cor trovo un nòu paraulis,
E li mounde, en parlant ta lengo encantarello,
O Dante, cantaran sèmpre ta Beatris.

Louis Astruc.

AUX DAMES FLORENTINES

J'irais bien avec vous, gentes dames, célébrer Dante et louer ses amours. M'agréeraient bien les us des Troubadours : serais galant, et vous, me seriez bonnes.

Aujourd'hui, comme antan sur les lagunes terrestres, les Béatrix apparaissent toujours : vous en êtes, vous entretenez la flamme des Latins. Que répondrai-je si votre voix m'appelle ?

Sous le rayon qui nous vient des beaux yeux, hélas ! au cœur des poètes souvent la seule envie fait courir sa couleuvre.

Peut-être serai-je de ces malheureux, et, ne pouvant achever mon chef-d'œuvre, pour me punir, je rêve loin de vous.

Alexis Mouzin.

LA LANGUE D'AMOUR

Par ton génie, ô Dante, tu as fixé l'Ausonie ; de ton amour le verbe est sorti triomphant, et ces mots que ton cœur tressait en litanies, font encore l'harmonie des peuples ensoleillés, poétiques, galants.

Car l'amour est chose sublime : il fait poète et citoyen, et, toi, illuminant tes rimes, tu embrases le pays latin. Pour ta patrie et pour ta belle, ton cœur trouve un parler nouveau, et les mondes, en parlant ta langue enchanteresse, ô Dante, chanteront toujours ta Béatrix.

Louis Astruc.

A BEATRIS

Tu soulo poudies esvarta
E l'amarun e la sourniero
De sa vido. Ta grand bèuta,
Sorre de l'aubo matiniero

Qu' adus au mounde la clarta,
Refrescavo soun amo autiero,
Coumo uno eigagno printaniero
Facho d'amour e de piéta.

Jamai palira toun estello,
Simbèu de candour vierginello,
Flour requisto de carita !

Frescour d'aquelo amo passido,
O Douço, siegues benesido.
Vuei, deman, dins l'eternita.

GUSTAVE CANTON.

A BICE

Dins li milo afragnènt ounte Dante varaio
Triste, lou cor maca, coume à-n-un negadis
Ié pourgisses ta man e iè monstres la draio
Que meno jusqu'à Diéu, amount au Paradis.

L'amour pur que pèr tu crèmo dins sis entraio,
Despièi lou jour urous que beguè toun sourris,
Bouto en soun esperit de tau pensiés en aio
Que lou mounde te dèu un engèni, o Biatris !

Bonadi lou pouème ount Dante a mes soun amo,
Renais, tau qu'un fènis, entre-mitan di flamo
Uno gènto nacioun à mand de s'esvali.

De la Latineta s'arrèsto la desbrando...
E tout acò 's toun obro. O jouvènto ! Siés grando
De touto la grandeur dóu fièr pople itali.

Flourènço, lou 14 Mai de 1890.

MAURICE RAIMBAULT.

A BÉATRIX

Toi seule pouvais écarter et l'amertume et la sombre tristesse de sa vie. Ta grande beauté, sœur de l'aube matinale,

Qui apporte au monde la clarté, rafraîchissait cette âme hautaine. Comme une rosée printanière, faite d'amour et de pitié.

Jamais ne pâlira ton étoile, symbole de candeur virginale, fleur exquise de charité.

Toi qui fus la Fraîcheur de cette âme enfiévrée, ô Douce, sois bénie, aujourd'hui, demain, dans l'éternité. G. C.

A BÉATRIX

Dans les mille avatars où erre Dante — triste, le cœur brisé, comme à un naufragé — tu lui tends ta main et lui montres le sentier — qui mène jusqu'a Dieu, là-haut au Paradis.

L'amour pur qui pour toi brûle dans ses entrailles — depuis le jour heureux où il but ton sourire, — éveille en son esprit de telles pensées, — que le monde te doit un génie, ô Béatrix !

Grâce au poème où Dante a mis son âme — renaît, tel qu'un phénix, au milieu des flammes — une gente nation sur le point de périr.

De la race latine s'arrête la débandade... Et tout cela est ton œuvre. O jeune fille ! tu es grande — de toute la grandeur du fier peuple italique.

Florence, le 14 Mai 1890. M. R.

BEATRIS

O Dante, es un pouèto, es un ome, es Virgile
Que t'a fa vèire lou Purgatòri e l'Infèr,
Mai pèr quita l'Empèri orre de Lucifèr
E pousqué dis urous vèire lou sant asile,
T'a fougu Beatris : l'as seguido doucile,
E lou cèu mervihous à tis iue s'es dubert.

Beatris, Beatris, o siegues benesido
Tu que menères Dante i celestiau parvis !

. . . . . .

Antan ai travessa, iéu mai, un paradis
Qu'uno chato, tambèn, m'a moustra dins la vido,
Sus lou camin dóu cèu, iéu perèu, l'ai seguido...
Ero belèu ta sorre, o bloundo Beatris.

Louis Ripert,

BEATRIS

L'amour, o Beatris, de si rai inmourtau
Desempièi sièi cents an te fai uno courouno,
E lou tèms n'auso pas de toun fièr pedestau
Rousiga lou granit e devans tu s'estouno.

Italìo e Prouvènço, iuèi, pèr canta toun noum,
De Gaëto à Lodi, de Niço en Avignoun,
Se soun douna la man; iuèi, de tóuti li caire
Vènon à toun entour, pouèto e musicaire.

E iéu, felibrihoun, iéu, pichot escoulan
Dóu poueto divin, dóu sublime touscan,
Vole apoundre uno flour, o madono eternalo,
Au bouquet que te mando Avignoun la papalo.

J. Vernay.

BÉATRIX

O Dante, c'est un poète, un homme, c'est Virgile qui t'a fait voir le Purgatoire et l'Enfer. Mais pour quitter l'affreux empire de Lucifer et voir l'asile saint des bienheureux, il t'a fallu Béatrix : tu l'as suivie, docile, et le ciel merveilleux, à tes yeux s'est ouvert. Béatrix, Béatrix, oh ! sois bénie, toi qui menas Dante aux portes du ciel !

... Moi aussi, j'ai parcouru un paradis qu'une jeune fille m'a fait voir dans la vie. Sur le chemin du ciel, je l'ai suivie de même... C'était ta sœur peut-être, ô blonde Béatrix !

Louis Ripert.

BÉATRIX

L'amour, ô Béatrix, de ses rayons immortels te fait une couronne, depuis six cents ans ; et le temps n'ose pas ronger le granit de ton fier piédestal et il s'étonne devant toi.

Italie et Provence, aujourd'hui, pour célébrer ton nom, de Gaëte à Lodi, de Naples en Avignon, se sont données la main ; de toutes parts, aujourd'hui, poètes et musiciens autour de toi se pressent.

Et moi, humble félibre, petit écolier du divin poète, du sublime Toscan, je veux joindre une fleur, ô madone éternelle, au bouquet que t'envoie la papale Avignon.

J. Vernay.

BÉATRIX

A dono F. Tamizey de Larroque.

Tre que l'enfantoun duerbo sa parpello
Proche de soun brès un Ange espelis,
E l'Ange, de fes, quand l'enfant grandis,
Pèr mièu l'apara se fai vierginello.

Blanco flour de femo, alor s'espandis
De-vèrs lou jouvent qu'afougo e pivello,
Pièi, quouro soun cor coume un agnèu bèlo,
Ie fai un poutoun e lèu s'esvalis.

S'esvalis amount d'ounte èro toumbado
Mai de soun poutoun rèsto prefumado
La bouco requisto ounte l'a pausa,

E quand soun alen n'en trais la sentido
Lis amo d'elèi — lis amourousido —
Creson qu'eiçavau l'Ange a mai passa.

CHARLE BOY.

Sant Estève, 12 de Mai 1890.

LA BÉATRICE DE DANTE

Aiutatemi, Donne, a farle onore.
(DANTE, *Vita nuova.*)

A la Ville des Fleurs, cette légende est chère,
Deux enfants échangeaient leur amour ingénu.
Elle, sous ses vingt ans, gardait une âme austère;
Dieu la prit, rayon d'or vers le ciel revenu.

Et lui, fier patriote, errant et méconnu,
Il livre son tourment aux échos de la terre,
Se demandant parfois de quel souffle inconnu
Est réchauffé le cœur de l'amant solitaire.

Poète, il a rêvé d'étonner l'univers.
Virgile le conduit, mais une autre l'inspire
Dans son œuvre éclatant de pleurs et de sourire.
Nos bardes Provençaux tressaillaient à ses vers.
Leurs hymnes aujourd'hui, des bords du Rhône à Nice,
Au rendez-vous Latin chantent sa *Béatrice*.

E. DE MOUGINS-ROQUEFORT.

BÉATRIX

A madame Th. Tamizey de Larroque.

A l'instant où le nouveau-né ouvre sa paupière, — Près de son berceau un Ange vient éclore, — Et l'Ange parfois, lorsque l'enfant grandit, — Pour mieux le protéger, se fait jeune fille.

Blanche fleur de femme, elle s'épanouit, — Vers le jeune homme qu'elle énivre et fascine. — Puis, lorsque son cœur comme un agneau bèle, — Elle lui donne un baiser et s'évanouit.

Elle s'évanouit là-haut d'où elle était tombée. — Mais, de son baiser reste parfumée — La bouche choisie où elle l'avait posé;

Et quand son haleine en répand le parfum, — Il semble aux âmes d'élite, aux énamourées, — Qu'ici-bas l'Ange vient de passer encore une fois.

CHARLES BOY.

Saint-Étienne, 12 Mai 1890.

(*A suivre.*)

LA POÉSIE DES TROUBADOURS

PRÉCIS HISTORIQUE ET CRITIQUE

Le substantiel chapitre d'histoire littéraire que nous donnons ici fait partie d'un *Précis historique et critique de la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours* que doit publier, l'automne prochain, M. Eugène Lintilhac (librairie classique de F. E. André-Guédon). Nous sommes heureux de constater par son exemple le progrès croissant de nos idées et la place de plus en plus grande du mouvement provençal dans l'opinion de l'Université. L'évolution de l'esprit et de la langue d'Oc aboutissant au splendide épanouissement littéraire du Felibrige, est admirablement élucidée par M. Lintilhac. Nous ne saurions trop nous féliciter de conquêtes semblables dans le haut enseignement. P. M.

RAPPORTS DE LA LANGUE D'OIL ET DE LA LANGUE D'OC

Notre langue française, par le fonds de son vocabulaire, par l'immense majorité de ses flexions et de ses affixes, est toute latine. Elle est une variété de ce latin parlé, *dont le latin littéraire ne fut guère qu'une branche savamment cultivée, à la grecque,* et qui a engendré, en outre, à travers l'étendue du pays romain, de la *Romania*, comme disent les vieux chroniqueurs, l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain, le catalan, le rhéto-roman et la *langue d'oc*. C'est cette sœur de la langue d'oui qu'il nous reste à définir.

La bifurcation du roman en langue d'*oïl* (c'est-à-dire où *oui* se disait *oïl* de *hoc ille*) (1) et en *langue d'oc* (où *oui* se disait oc du latin *hoc* et se dit encore *o* ou *osco*) ne paraît pas antérieure au VIIIe siècle. Il est même facile de remarquer que dans le texte roman du Serment de Strasbourg, qui date de 842 et est le plus ancien monument de notre langue, la forme provençale des mots prédomine (2). La langue d'oc, appelée le *provençal* par les Français du Nord, le *limousin* (3) par ceux du Midi, est dénommée l'*occitanien* (*Occitania* en style de chancellerie) par certains philologues (4).

(1) *As-tu fait cela?* etc. — *O je*; *o tu*; o IL, etc.

(2) Cf. Bartsch: *Chrestomathie de l'ancien français;* Clédat, *Morceaux choisis*, p. 1, et pour le fac-similé, *les Plus anciens monuments de la langue française* (neuvième et dixième siècles), par G. Pâris, album, pl. I, Paris, Didot, 1875, BN Z 2 réserve —.

(3) Citons à ce propos un texte que recommande son intérêt historique et littéraire: « Totz homes qui vol trobar ni entendre, deu primeramen saber qe neguna parladura non es tan naturals ne tan drecha del nostre lengatge qom oquela de Franza o de Lemozi, o de Santorge, o de Caorci (Quercy), o d'Alvergna; per q'eu vos die (c'est pourquoi je vous dis) qe quant eu parlarai de Lemozi, totas aqellas terras y entendatz (comprenez) e totas lor vezinas qe son environ d'ellas. » Nous citons d'après M. Paul Meyer (*Annales du Midi*, 1re année, 1889, p. 10, Toulouse et Paris, 82, rue Bonaparte), qui rectifie Diez (p. 7).

(4) M. Paul Meyer critique toutes ces appellations dans les *Annales du Midi, op. cit.*,

Ses mots sont dérivés des primitifs latins, suivant les mêmes règles que ceux de la langue d'oïl : ainsi *singularem* (solitaire) a donné en français *sanglier* et en langue d'oc *singlâr* avec la même persistance de la tonique et la même chute de l'atone; *advocatum* a donné *avoué* et *abouat* par la même chute de la consonne médiane. Suivant les mêmes règles, *verecundiam* a donné *vergogne* et *vergóndja; hospitále*, hôtel et *hostál; brácas*, braies et *brágas*. Elle tire comme la langue d'oïl ses flexions du latin et a, dans ses conjugaisons et dans sa syntaxe, des formes et un ordre analytiques.

Elle n'a d'ailleurs, comme le français, qu'une place pour son accent, qui est sur la dernière syllabe masculine; mais l'élévation de la voix sur cet accent est plus haute qu'en français et est fréquemment d'une quinte et même d'une octave. D'ailleurs l'accent n'y est pas seulement, comme en français, un appui, *un coup de la voix*, selon l'expression de M. Gaston Pàris, mais il y est accompagné d'un léger *port de voix*, d'une modulation, écho lointain de la prononciation musicale des anciens. Cette élévation, plus grande sur la tonique et la modulation que les méridionaux transportent dans la prononciation du français, dont elle choque les habitudes, font dire à leurs frères du Nord qu'ils *chantent* et qu'ils *traînent*. Cet écho direct de la prononciation latine est aussi très sensible dans les permutations de voyelles qui sont restées plus sonores, grâce au maintien plus fréquent de l'*a*, et à l'absence d'*e* muet, qui y a pour équivalent *o* ou *é* fermé (1). En résumé les différences essentielles entre la langue d'oc et celle d'oïl sont des différences de sonorités.

Littré comparait le latin à un soleil dont les Italiens étaient restés voisins et dont les rayons s'affaiblissaient avec la distance. Il est aisé de constater en effet que la sonorité de la langue d'oc baisse avec le thermomètre, c'est-à-dire en montant vers le nord : l'*a* clair du dialecte provençal, par exemple, s'assourdissant le plus souvent en *o* dans le dialecte de l'Auvergne, hauteur où commencent les dialectes de la langue d'oïl, comme l'atteste curieusement cette *Passion*, poème semi-provençal du dixième siècle, trouvé à Clermont-Ferrand (2), c'est-à-dire à la frontière même des deux langues.

Deux caractères importants à signaler en outre dans la langue d'oc sont, d'une part l'abondance des diminutifs, à l'imitation du latin, qui lui donnent une grâce juvénile dans l'expression des sentiments nuancés et délicats; de l'autre, la disette des termes exprimant des idées générales, — cette noblesse des langues, — qui démontre l'arrêt de croissance des idiomes du Midi. Ce dernier phénomène s'explique historiquement par le triomphe politique des seigneurs du Nord à la suite de la guerre des Albigeois et par les excommunications dont fut frappée la langue hérétique. Mais, avant d'être réduite à l'état de patois et en attendant sa moderne renaissance, la langue d'oc avait conquis par sa littérature un glorieux droit d'aînesse sur la langue d'oïl et sur toutes les langues néo-latines.

et choisit celle de *provençale* comme étant la moins défectueuse (p. 14). — Il se publie depuis 1887, à Montpellier, par les soins de la *Maintenance du Languedoc*, une revue intitulée *Occitania*.

(1) *L'e muet, semblable à la dernière vibration des corps sonores, donne à la langue française une harmonie légère qui n'est qu'à elle*. Rivarol.

(2) Cf. *Romania*, II, p. 295, et pour le fac-similé de ce curieux document que possède la bibliothèque de Clermont, *les Plus anciens monuments de la langue française*, *op. cit.*, pl. III sqq.

Aussi a-t-elle une place marquée en tête de la plus modeste histoire de la littérature française.

LA POÉSIE DU MIDI. LES TROUBADOURS.

La littérature provençale, au rapport du savant qui la connaît le mieux, a subi « des pertes inouïes (1) ». Ce qui nous en reste, c'est-à-dire un vingtième à peine, est en grande partie inédit et son histoire n'a été l'objet que, d'études discursives. A peine a-t-on dressé un catalogue approximatif de ces œuvres d'inspiration si diverse qui vont de la *Consolation de Boèce* (fgm de 257 vers décasyllabiques assonancés, XIe siècle) au *Salut à la Vierge* de Bertrand de Roaix (1498) (2), en passant par les *Leys d'amor* de Guillaume Molinier, publiées en 1358, par le roman en prose du *Philomena* (première moitié du treizième siècle) et la *Chronique catalane*, également en prose, de *Ramon Montaner*, publiée à Valladolid en 1325. Outre les mérites fameux des troubadours, et en nous bornant à la poésie, deux faits paraissent du moins hors de doute après tant de querelles : d'abord la stérilité de son théâtre et ensuite l'originalité relative de son épopée.

Le théâtre provençal n'a pu se dégager tout seul de la phase liturgique qui précéda partout l'éclosion du drame profane, et, quand il se développa quelque peu, ce fut sans originalité et sous l'influence du Nord. C'est ce dont témoignent par exemple le mystère latin *des Vierges sages et les Vierges folles*, farci de provençal, publié par Raynouard; le drame des *Innocents* (treizième siècle), celui de *Sainte Agnès* (quatorzième siècle), une *Passion* du quatorzième siècle qui est d'ailleurs la première en date de toutes les *Passions* connues, les mystères de saint Pierre et saint Paul, celui de saint Pons et enfin ce *Ludus sancti Jacobi*, dont nous avons une rédaction du quinzième siècle, trouvée récemment dans les archives d'un notaire de Manosque (3). D'autre part, ni les cinq pseudo-tragédies consacrées par Bernard de Parasols aux quatre maris et à la haute personne de Jeanne de Naples, perdues d'ailleurs, ni toutes les pièces jouées à la cour du bon roi René ou aux derniers siècles sur les petites scènes de la cour et de la ville (4), comédies ou opéras, tout intéressantes qu'elles soient pour l'historien futur de la littérature provençale (5), ne semblent avoir comblé d'original ce vide de sa poésie dramatique.

Il faut faire bon marché aussi de ces six romans trop vantés de *Jaufré*, *Flamenca*, *Philomena*, *Blandin de Cornouailles*, *Ferabras*, *la Belle Maguelone* dont les auteurs sont enfin convaincus d'avoir plus ou moins plagié en prose et en vers les romanciers français et bretons. Mais on doit tomber d'ac-

(1) Cf. Paul Meyer, *Romania*, 1872, p. 379-387.

(2) La première de ces pièces ouvre, la seconde ferme la *Chrestomathie provençale* de Bartsch.

(3) Cf. *Chrestomathie provençale*, p. 399 sqq., et Petit de Julleville, *les Mystères*, I p. 27. 184 ; II p. 244, 564 sqq.

(4) Cf. *Revue félibréenne*, nov.-déc. 1889, p. 256 sqq., et *Revue des langues romanes*, 1880, III, 3e série, p. 237 sqq.

(5) Ce sera M. Paul Meyer. Nous trouvons cette grosse nouvelle dans les *Annales du Midi*, *op cit.*, p. 1, n. 1, où on pourra lire le premier chapitre de cette histoire que l'éminent *romaniste* « *rédige en ce moment* ».

cord que Girard de Roussillon, *Giratz de Rossilho*, poème en huit mille vers rimés, dont la première forme est provençale, est une épopée entièrement originale, contemporaine de nos plus vieilles chansons de gestes et dont les beautés ne le cèdent guère qu'à celles du *Roland*. Faut-il voir seulement dans cette chanson, écrite sur les frontières si confuses de la langue d'oc, une production mitoyenne, écho prolongé des gestes du Nord ou l'unique et précieux échantillon de tout un trésor d'épopées méridionales disparues? Après tant de débats (1) et malgré les vraisemblances en faveur de la seconde hypothèse, la question est insoluble dans l'état actuel des documents. En tous cas, on ne conteste pas au Midi l'originalité de la *Chanson de la croisade contre les hérétiques albigeois* (*Cansos de la crozada contr els ereges d'Albeges*) (2), qu'on a pu appeler l'*epopée nationale de la France du Sud*. Elle est en effet, quoique écrite sous la dictée des faits, plus et mieux qu'une chronique rimée. Ses auteurs (3), un clerc chroniqueur, *Guillaume de Tudéla*, et son continuateur anonyme, un vrai poète, sujet et apologiste des Raymonds de Toulouse, citent et connaissent, il est vrai, la *Chanson d'Antioche*; mais ils témoignent, surtout le second, dans leurs neuf mille cinq cent soixante-dix-huit vers, malgré les lenteurs et les monotonies d'une composition asservie à la chronologie, d'une inspiration qui croît avec le cours des événements et fait éclater çà et là des traits remarquables par leur éloquence ou leur pittoresque.

Mais, si la Provence compte au moins une sorte d'Homère, elle n'a pas eu d'Hésiode. Il paraît bien, par exemple, que sa poésie didactique fut toute d'imitation et fort médiocre, à en juger par les trois mille six cents octosyllabes écrits par Daudes de Prades sur la chasse au vol (*dels Auzels cassadors*), ou par le *Bréviaire d'amour* d'Ermenguau, ou par le *Trésor* de Pierre Corbiac, etc...

Il est inutile de pousser plus loin le dénombrement des ruines de la littérature provençale; il nous suffira d'avoir indiqué que de son vaste domaine, un canton seul a été exploré avec quelque persévérance. Le reste dort dans les manuscrits catalogués par Bartsch et dans les vingt-cinq in-folio patiemment rédigés par Lacurne de Sainte-Palaye qu'a si mal continué Millot. Il est vrai que ce canton est de beaucoup le plus riche : c'est celui de troubadours. Un millier de textes publiés et éclaircis par Raynouard et ses savants émules, quelques leçons brillantes de Villemain, la traduction des sagaces études de Diez, qui n'ont pas encore été dépassées, et aussi les progrès du *félibrige* (4) et peut-être le senti-

(1) Cf. L. Gautier, *les Épopées françaises*, I, p. 128, et *Romania*, XVI.

(2) Cf. la belle édition de P. Meyer (1875-1879); Raynouard, I, p. 225 sqq., et Villemain, *Tableau de la littérature du moyen âge*, supplément à la VIe leçon.

(3) Cf. sur ces deux auteurs et sur la manière dont l'orthodoxie de la chronique a protégé le poème, les probantes conclusions de M. Guibal, *le Poème de la croisade contre les Albigeois*, etc., Toulouse, 1863, BN — L^{10} a 16 —. Cf. aussi, et pour mémoire, l'étude de Fauriel, *Histoire littéraire*, XXII, p. 246 sqq.

(4) Association poétique fondée en 1854, par la pléiade des sept poètes provençaux réunis au castel de Fontségugne (cf. Mistral, *Dictionnaire provençal-français*, au mot énigmatique de *félibre*), — et en tête de laquelle il faut citer le professeur Joseph Roumanille et ses deux élèves et disciples Frédéric Mistral et Anselme Mathieu, puis Théodore Aubanel, Paul Arène, Félix Gras, Maurice Faure, etc., etc., et aussi les poètes catalans Balaguer et Verdaguer, ce dernier auteur d'une *Atlantide* traduite par A. Savine, et par Pépratz. — Pour de plus amples et très intéressants détails sur le *félibrige* et le *royaume poétique de Sainte-Estelle*, cf. *la Terre provençale*, par Paul Mariéton, Paris Lemerre, 1890, sans oublier *le Chansonnier provençal* édité par A. Tournier, *ib.* 1887.

ment d'une négligence coupable ont enfin attiré l'attention des lettrés sur les troubadours, et leur ont fait assigner une place dans l'enseignement officiel de la littérature française. Par là aussi se trouve excusé le développement que nous donnons à ce premier chapitre.

Mais comme on les venge lentement d'un dédain séculaire ! Il n'y a pas un an qu'on établissait enfin avec certitude leur influence directe sur tous les trouvères lyriques du Nord (1). On n'a écrit sur eux aucune étude d'ensemble et nous en sommes réduits à chercher les traits essentiels de l'histoire et de leur talent dans des ouvrages de référence.

Et combien peu de lettrés, depuis les objurgations de Villemain (2), fon l'effort nécessaire pour goûter leurs mérites ! Dès le seizième siècle, Jehan de Notre-Dame, le compilateur du fabuleux *moine des Iles d'Or*, le si crédule et pourtant si intéressant historiographe des troubadours, écrivait : « 'Nostre langue provençalle s'est tellement avallée et embatardie, que à peine est-elle de nous qui sommes du pays, entendue. » C'était un peu exagéré. Un Français de nos jours, qui connaîtra bien l'une quelconque des variétés dialectales de la langue d'oc, telle qu'on la parle dans nos villages du Midi, qui en aura les intonations dans la bouche et la musique dans l'oreille, n'a qu'à s'aider pendant quelques semaines des grammaires et des lexiques provençaux de Raynouard, de Bartsch et de Mistral (3) pour goûter presque pleinement et faire partager à d'autres, par le moyen d'une lecture expressive et sobrement expliquée, le sens et toute l'harmonie de ces vieux textes. Il n'aura pas perdu sa peine, puisqu'il aura pu, une fois au moins, au moyen âge, savourer des œuvres d'une forme achevée.

L'histoire de la poésie lyrique du Midi se divise en trois périodes distinctes : la *populaire*, jusqu'à la fin du onzième siècle ; la *courtoise*, du douzième au quatorzième siècle, et l'*académique*, depuis le second quart du quatorzième siècle jusqu'au terme de sa décadence ou plus exactement jusqu'à *son retour à la poésie populaire*, consommé vers la fin du quinzième siècle. La renaissance félibréenne à laquelle nous assistons semble rouvrir une quatrième phase de cette histoire ; mais la seconde seule nous arrêtera, après que nous aurons brièvement caractérisé les trois autres.

Sur la première (du cinquième au douzième siècle), nous savons seulement qu'au Midi comme au Nord et dans le même temps, des poètes nomades s'en allaient chantant des *cantilènes*, matière anonyme des poèmes futurs, à travers les villes et les bourgades, dans les châteaux et sur les places publiques, dans les festins et parmi les danses. De cette poésie populaire, c'est-à-dire faite *pour* le peuple et non *par* le peuple, que Diez nomme pittoresquement « la poésie du tréteau », il nous reste à peine quelques vers insérés en guise de *timbres* dans les chants liturgiques.

Il s'en dégage, vers la fin du onzième siècle et aussi sous l'influence des poètes latins de la décadence, notamment de Fortunat (4), une poésie destinée à

(1) Cf. Jeanroy, *De nos tratibus medii ævi poetis qui primum lyrica Aquitaniæ carmina imitati sunt*, thèse, Paris, Hachette, 1889, et l'article de la *Romania*, janvier 1890, pp. 1-62, où M. P. Meyer définit et circonscrit magistralement cette influence.

(2) *Tableau de la littérature du moyen âge*, début de la Ve leçon.

(3) Cf. *Ouvrages à consulter*, à la fin du volume.

(4) Cf. là-dessus dans la *Revue des traditions populaires* (décembre 1889, p. 629 sqq). des aperçus de M. Raoul Rozières judicieux, à leur sévérité près.

charmer les petites cours du Midi et à laquelle convient très bien l'épithète de *courtoise*. Ses adeptes s'appellent les *troubadours* et nous allons les étudier avec quelques détails.

Mais dès le milieu du treizième siècle, après les horreurs de la croisade des Albigeois, la poésie des chevaliers troubadours est frappée à mort et décline vite. Elle exhale quelques chants de haine et de désespoir, puis émigre dans les cours d'Espagne et d'Italie où elle agonise jusqu'au quinzième siècle (1). Dans son pays d'origine, avec la disparition des troubadours voyageurs qui en étaient l'âme (2) et avec la dispersion et le marasme de leur galant public (*li plusor*) de connaisseurs, elle se fait sédentaire et bourgeoise. Elle se confine dans l'Académie des *jeux floraux*, où elle devient un passe-temps artistique, une invitation à cueillir la violette ou le souci ou l'églantine d'or offerts par les sept troubadours de Toulouse et ce, dit-on, par la fameuse et légendaire Clémence Isaure. Les historiens du genre datent du 3 mai 1324 le premier concours de ces *jeux floraux*, qui se célèbrent encore à la même date. Arnaud Vidal de Castelnaudary y reçut la violette d'or pour une *aubade* en l'honneur de la Vierge Marie. La liste des lauréats du moyen âge se ferme en 1498 où l'églantine d'or fut décernée à Bertrand de Roaix. Cette poésie n'est plus qu'une écorce sous laquelle ne circule aucune sève, comme en témoignent les *Flors del gay saber* ou *Leys d'amor*, inventaire ennuyeux des règles du *gai savoir* publié en 1356, sous les auspices des sept troubadours de Toulouse (*Sobregaya Companhia dels sept Trobadors de Tolosa*) et œuvre de leur chancelier, Guillaume Molinier. Ce traité prétentieux et minutieux est analogue de tous points à ces arts poétiques qu'élaboreront bientôt les trouvères lyriques du Nord, par exemple à l'*Art et science de rhétorique pour faire rigmes et ballades* de Jean Molinet; *Académies* du Midi ou *Chambres de rhétorique* du Nord ont été les cénotaphes de la poésie lyrique; leurs Arts poétiques ne sont que de consciencieux inventaires après décès (3).

Mais la poésie des troubadours se survivait dans les œuvres de ses imitateurs de Venise à Coïmbre, et à la Wartbourg. Ses héritiers s'appellent Dante, Pétrarque, le duc de Coïmbre, le royal auteur du *Leal Conselheiro*, Wolframm d'Eschenbach, Frédéric de Hansen, etc., et ses historiens spéciaux la suivent à la trace par delà les Alpes, les Pyrénées et le Rhin. Nous aurons nous-mêmes à relever bientôt la forte empreinte qu'elle laissa sur le génie des trouvères d'au-delà de la Loire, ses plus dociles, sinon ses meilleurs disciples.

Elle semble renaître aujourd'hui, et même des deux côtes des Pyrénées, après des siècles de langueur. Sur les traces de Bellaud de la Bellaudière, le Marot provençal (seizième siècle), de Goudouli, le Racan toulousain (dix-septième siècle) (4) et de Jasmin, le moderne Figaro d'Agen, l'ingénieux auteur des *Papillotes*, des

(1) Cf. *Les Derniers troubadours de la Provence*, par Paul Meyer, c. 1.

(2) Cf. *Histoire littéraire*, XX, p. 518.

(3) Cf. sur le caractère « purement académique » de l'essai de renaissance de la société du *Gay saber : les Troubadours à la cour des comtes de Toulouse*, par P. Meyer, n. LVII de l'*Histoire générale du Languedoc*, par dom Cl. Devic et dom J. Vaissète, Toulouse, 1879, VII, p. 441 sqq., BN — LK 834 B —.

(4) *Lous Passatens de Louys de la Bellaudliero; obros et rimos* du même; avec *la Barboullado* de *Pierre Paul*. Marseille, 1595. — *Bibliothèque nationale*, réserve 6220 (4°); *Œuvres complètes Pierre Oodolin* (Goudouli), Toulouse, 1843, *Bib. nat.* — Inventaire de 2973, — et la réédition du même par le *Dr Noulet*, Toulouse, 1887, Ed. Privat, 45 rue des Tourneurs.

poètes dits *félibres,* plus affranchis que ce dernier de leurs modèles du Nord, habiles à manier une langue qu'ils composent, tout comme jadis Pindare ou Dante, d'emprunts faits à tous les dialectes locaux, groupés en Pléiade par le lien d'un enthousiasme commun et le prestige d'un vrai poète, nous ont rendu parfois dans l'épopée pastorale de *Miréio*, dans les drames d'Aubanel ou les comédies de Roumieux, dans les chansons et les contes de Roumanille, de Paul Arène, de Félix Gras et de leurs élégants émules, l'émotion et l'harmonie, la grâce et le *gai savoir* de leurs ancêtres. Puissent-ils se rattacher fortement à eux, par les anneaux de cette chaîne aimantée dont parle Platon, qu'a rompue le malheur des temps. Ils renoueront ainsi, pour la plus grande gloire de la patrie commune, les destinées d'une poésie qui serait peut-être devenue dans la France du Midi, sans son arrêt de croissance et au dire du juge difficile que nous citions au début, « une des premières entre les littératures modernes ». C'est d'elle qu'il nous reste à parler.

Le mot *troubadour* (en provençal *trobairé* au cas sujet, *trobador* au cas régime, de *trobar*, trouver) signifie *trouveur*, comme *trouvère* au Nord. Il désigne les poètes, presque exclusivement lyriques, qui ont écrit dans les divers dialectes de la langue d'oc du douzième au quatorzième siècle, et apparaît pour la première fois avec eux dans *Raimbaut d'Orange*, poète de la première moitié du douzième siècle. Bartsch a pu dresser une liste de 400 troubadours, avec renvois à leurs œuvres imprimées ou manuscrites, et a rangé dans un 461e numéro 251 anonymes, connus seulement par des fragments de leurs œuvres (1). Près de deux cents d'entre eux ont joui d'une véritable célébrité en leur temps. Plus de la moitié comprend des nobles très titrés qui semblent avoir donné le ton aux autres.

Mais le talent tenait lieu de blason aux roturiers et grâce à l'engouement et à la facilité des mœurs méridionales effaçait les distances; il les efface bien mieux encore à nos yeux. Nous mettons par exemple sur le même rang, dans le groupe du Limousin, *Bertrand de Born*, seigneur de Hautefort, souverain de mille sujets, et son contemporain (1130-1195) *Bernard*, dit *de Ventadour*, fils du chaufournier du château de ce nom, le plus parfait auteur de chansons que nous ait laissé le moyen âge. Dans le groupe de Toulouse le bourgeois titré, *Aimeric de Péguillin* (1205-1270) et *Guillaume de Figueira* (treizième siècle), fils de tailleur, tailleur lui-même; dans le groupe d'Auvergne les plébéiens *Pierre Rogier* et *Pierre d'Auvergne*, salués grands poètes par Pétrarque, et le *dauphin d'Auvergne*, *Robert;* dans celui de Gascogne, le pauvre hère *Marcabrun* (1140-1185) et *Jauffre Rudel*, prince de Blaye ; dans celui de Limousin : l'élégant et noble *Arnaud Daniel*, et l'ouvrier poète de Sarlat, *Elias Cairels*. L'embarras commence au contraire quand il faut donner des rangs au mérite parmi cette mêlée brillante de troubadours où l'attention est sollicitée à la fois et presque également par des princes et de puissants seigneurs, *Richard Cœur-de-Lion* (?) et *Alphonse d'Aragon*, et les *Ebles de Ventadour* et *Guillaume d'Orange*, le premier troubadour connu (1087-1127); par de hautes dames telles que *les deux comtesses de Die* () et *Claire d'Anduse;* par des chevaliers sans avoir : *Pons de Capdueil* et *Peirol;* par des bourgeois ou des roturiers : *Guiraut de Borneil*,

(1) M. Paul Meyer a promis en outre d'en dresser une liste plus complète. *Romania*, 1872, p. 386.

(2) Cf. *Histoire littéraire*, XV, p. 446, sur la mère et la fille, toutes deux poétesses.

Gaucelm Faidit et *Pierre Vidal ;* par des religieux que pousse hors du couvent le démon de la poésie, comme le *moine de Montaudon,* ou par des poètes repentis, quittant le manteau et les galantes aventures du chevalier troubadour pour le froc et les austérités claustrales comme *Bernard*, ou même pour la mitre de l'évêque, comme *Folquet de Marseille* le renégat et le persécuteur du gai savoir (1), l'impitoyable acolyte de ce Simon de Montfort dont Innocent III dut pleurer et excommunier les cruautés.

Ainsi une familiarité piquante s'établit entre tous ces poètes nomades qui *s'en vont par les cours*, comme ils disent, et les puissants et heureux seigneurs de Provence, de Toulouse, d'Auvergne (2), d'Arles, de Montferrat, etc..., qui les honorent de leur hospitalité ou de leur rivalité. Nous savons de reste que les nobles châtelaines sont très sensibles à leurs chants et à leurs hommages : il n'est d'ailleurs personne qui se croie au-dessus des traits de leur satire. Les plus grandes dames ne dédaignent pas, comme on vient de le voir, d'entrer avec eux dans la lice poétique, et elles s'offrent à l'occasion pour connaître solennellement de leurs débats amoureux. Cette gracieuse et accidentelle intervention de leur part a même donné naissance à la légende aujourd'hui ruinée des *Cours d'amour*. Elle avait été accréditée par un contresens sur le mot *Cort,* qui, dans les passages visés à l'appui de cette thèse erronée, signifiait *Arrêt (Arresta amorum)* (3) et non *Cour*. Grâce à leur influence, se développe ce culte de la femme, ou *domnei*, qui influera tant sur les littératures du Nord, avec cette doctrine de l'amour chevaleresque, cet art d'aimer, ce *saber de drudaria* dont Pétrarque fut le plus illustre élève (4). Pons de Capdueil en a défini les bienfaits avec une exaltation et un mysticisme caractéristiques : « Heureux celui qu'amour tient en liesse ; car amour est la source de tous autres biens ; c'est par lui que l'homme est gai et courtois, franc et gentil, à la fois humble et fier. Là où il sied, il fait un homme qui vaut mille fois plus à la cour et au conseil comme à la guerre d'où naissent les hauts faits. »

Astrucs es selh cui amors ten joyos,
Qu'amors es caps de trastoz autres bes,
E par amor es hom guays et cortes
Francs, e gentis, humils et orgulhos.
Aqui on tanh, en fai hom mielhs miltans,
Guerras e cortz don naisson faitz presans (5)

Cette tiède atmosphère de galanterie et de mondanité développera une poésie voluptueuse et délicate qu'assaisonne d'ailleurs la chronique de la vie féodale et

(1) Cf. *Mémoires de l'Académie des inscriptions,* XXXI, ii, p. 142.

(2) *Icil d'Alverne i sunt li plus curtcis. Chanson de Roland*, 3796, Cf. *Romania*, XIX, p. 6, une interprétation de cette épithète de *courtois* à l'adresse des barons d'Auvergne. M. Paul Meyer est tenté d'y voir quelque souvenir de la vieille poésie *courtoise*. Il ferait singulièrement honneur à l'école d'Auvergne.

(3) Cf. la fine parodie qu'en fera Martial d'Auvergne (xve siècle) dans ses *Arrêts d'amour*.

(4) Cf. *les Troubadours et Pétrarque*, p. 109 sqq., par M. Gidel, Angers, 1857, BN — Y + —. Sur la doctrine d'amour des lyriques, cf. *Romania*. XII, p. 518 sqq.

(5) Cf. dans *les Poètes Français* de Crépet, I; p. 168, un passage du trouvère Denys Piramus tout imprégné du même esprit.

que relèvent à l'occasion les émotions fortes des tournois, des batailles, des croisades et des querelles religieuses.

Mais, si tout troubadour nomade est un chevalier et accueilli comme tel dans les châteaux, de Limoges à Marseille et du Montferrat à l'Aragon, il n'en est pas de même des jongleurs (*joglars*) qui l'escortent. Les uns, d'ordre assez relevé, sont comme les écuyers du chevalier troubadour; ils soutiennent d'un accompagnement musical ses récitations ou celles qu'ils font eux-mêmes, des poésies du troubadour ou même des romans du Nord (1). Ils manient à cet effet tout un orchestre d'instruments à corde, à vent et à percussion, violes, harpes, rotes à dix-sept cordes, lyre, chalumeau, trompettes, tambourins, sistres et castagnettes, car, comme dit joliment Carbonel de Marseille, le couplet sans musique est un moulin sans eau :

Cobla ses so es en aissi
Co'l moles que aigua non a.

Ainsi s'en vont par le monde, de compagnie, dès le printemps qu'ils ont tant chanté, *a l'entrado del tems clar*, le troubadour et le jongleur avenant :

Co'l troubador e l'joglar avinen.

Généralement ils ne sont pas seuls : des saltimbanques, hommes et femmes, suivis de tout un équipage d'animaux savants, complètent la caravane et font les frais des intermèdes de la récitation. On les appelait aussi des jongleurs et le peuple les confondait même avec les troubadours, au grand désespoir de Giraud Riquier, qui veut s'en distinguer par le titre de *Doctor de Trobar*. Nous retrouverons au Nord leurs bandes nomades. Ces jongleurs de tout acabit apparaissent, on le voit, comme les héritiers des *joculatores* qui avaient perpétué à travers les bouleversements du vieux monde romain les jeux scéniques de l'amphithéâtre, et ils sont les ancêtres directs de ces chanteurs, farceurs et bateleurs cosmopolites furent, dès le haut moyen âge, la joie de nos places publiques. On peut d'ailleurs prendre ses grades ou les perdre dans cette bohème poétique. Il arrive aux *jongleurs* de passer troubadours. Ces derniers, en effet, n'ont pas eu, quoi qu'on ait prétendu, d'école ou d'académie conservatrice du *gai savoir*. Ils l'enseignent individuellement à qui s'attache à eux, par vocation. Ainsi furent élevés de jongleurs à la dignité de troubadours, Marcabrun, Pistoleta (2), Aimery de Sarlat, le moine de Montaudon, etc... On en peut déchoir aussi pour fautes graves ou quand on a gaspillé les profits légitimes de son art et qu'on n'en peut plus soutenir le train : c'est ce qui arriva à Gaucelm Faidit qui s'étant ruiné aux dés, comme fera plus tard le jongleur de Sens (3), de bourgeois cossu qu'il était de naissance et de troubadour célèbre qu'il était devenu, se fit jongleur.

Telle était la condition de tous les maîtres et auxiliaires de la science du *gai savoir*. Mais quelle était cette science?

(1) Leur habileté était proverbiale. *Li meillor jugleor en Gascoigne. Proverbes et dictons populaires*, éd. Crapelet, 1831, p. 83.

(2) Marcabrun estet tan ab un trobador qu'el comensel a trobar (Raynouard, V, p. 251), et cf. *Romania*, XIX, p. 43.

(3) *Dit de Saint-Pierre et du Jongleur* (Méon, III).

Elle consiste principalement à composer des *cansós* et des *sirventes*.

Le premier de ces poèmes, la chanson, s'est appelé d'abord le *vers*. Ainsi le plus ancien des troubadours, Guillaume de Poitiers, dit :

Farai un *vers* dont suis dolens.

L'inventeur en est Guiraud de Borneilh, comme en témoigne le texte suivant, qui nous renseigne très bien... « Canson fetz neguna, car en aquel temps negus cantars (chant) no s'appellava *cansos*, mas *vers* mas pueis en Guirautz de Borneilh fetz la primiera canson queanc fos faita » (Raynouard, V, p. 291).

Suivant le nombre de ses strophes et aussi suivant l'importance du sujet elle s'appelle encore chansonnette, *chansoneta*, et demi-chanson, *meia cansos*. Elle exprime toutes les formes de l'amour chevaleresque tel que nous l'avons défini plus haut. Les maîtres du genre sont, par la flexibilité des tours, la grâce mélancolique de l'accent, Bernard de Ventadour (cf. Raynouard, II, p. 88 sqq.) et par une exaltation passionnelle qui rappelle Sapho et Catulle, Guiraut de Borneilh (cf. Diez, p. 155 sqq.) et aussi Claire d'Anduse (cf. Raynouard, III, p. 335).

Mais ce genre implique une monotonie qui nous fait lui préférer le *sirventés* ou *poème servant* (1), c'est-à-dire composé au service du patron ou de l'ami auquel est adressé l'envoi (*tornada*) qui accompagne ce poëme comme la plupart de ceux des troubadours. Le *sirventés* diffère de la chanson d'amour par l'inspiration qui en est satirique ou belliqueuse ou élégiaque. Le troubadour y invective un ennemi ou y pleure un ami; y censure, à l'occasion, les félons et les lâches et toutes les puissances seigneuriales ou ecclésiastiques, avec une liberté qu'on peut comparer à celle de la presse moderne. L'accent s'y élève parfois, dans les chants de guerre ou de croisade, jusqu'au plus haut lyrisme. Le chef-d'œuvre du genre et peut-être de toute la poésie provençale est l'admirable *sirventés* de Bertrand de Born, si magistralement commenté par Villemain (2) (*Tableau de la littérature du moyen âge*, I, p. 97, et Raynouard, II, p. 208 sqq.). Citons encore pour son élan farouche le chant de Gavaudan contre les Almohades (Raynouard, V, p. 164 sqq.), sorte de *Marseillaise* chrétienne, aux accents de laquelle le troubadour et ses compagnons gagnèrent sur les Musulmans la fameuse bataille de *Navas de Tolosa* (1212) et qui a valu à son auteur le nom de *Tyrtée du moyen âge ;* pour l'ardeur accélérée de l'invective, ce *sirventés* de Guillaume de Figueira contre les fauteurs de la croisade des Albigeois dont le mouvement rappelle si curieusement celui des imprécations de Camille (Raynouard, IV, p. 309 ; Diez, p. 198 ; Villemain, I, p. 178, et Lenient, *la Satire en France au moyen âge*, c. III, p. 39) ; enfin, pour l'audace incroyable et le fiel de la satire, celui qu'écrivait sur la mort de Blacas, l'élégant Sordello (1200-1250), ce troubadour mantouan que Dante fait marcher de pair avec son compatriote Virgile. Relevons enfin parmi les meilleures chansons de croisades, celles de Pons de Capdueil, d'un élan remarquable et d'une aisance de langue souveraine (Diez, p. 182), et pour la mélancolie de l'accent personnel, celles de Peirol (Raynouard, IV, p. 101).

(1) Sur cette orthographe du mot qui est la vraie et le sens litigieux de *poème servant*, cf. *Romania*, janvier 1890, p. 27.

(2) Cf. aussi l'édition de ses œuvres complètes par M. Ant. Thomas, Toulouse, 1888, BU — LM XII 65 (8°) — et pour la portée historique des *sirventes* de Bertrand de Born, cf. la thèse de M. L. Clédat, *Rôle historique de Bertrand de Born*, Paris, 1878, BU — 17216 —.

Il arrive aussi que le troubadour mêle et rehausse l'un par l'autre les sentiments amoureux et belliqueux. Il appelle alors sa composition *sirventés-cansos* ou *chant mesclat*. La pièce de ce genre par Bernard Arnaud de Montcuc, que cite Raynouard (II, p. 215), offre un mélange gracieux et fort, qui ne va pas sans affectation, de la double ivresse du guerrier et de l'amant. Rien n'est plus *troubadour* avec le sens légèrement ironique qu'a pris aujourd'hui ce mot.

Le *planh* ou complainte se rattache aussi au sirvente et on lira avec intérêt dans Villemain (IVe leçon) celui de Bertrand de Born sur la mort du fils de Henri II, celui de Richard Cœur-de-Lion dans sa prison (*ib.*, Ve leçon), celui de Gaucelm Faidit, fameux en son temps, sur la mort de ce prince (Raynouard, IV, p. 54), et la complainte amoureuse de Pons de Capdueil (Raynouard, II, p. 181), l'amant désespéré, banni de liesse, de sa suzeraine, Azalaïs de Mercuer.

Un troisième genre considérable est celui des tensons, *tensos*, sortes de disputes poétiques, généralement érotiques, entre deux personnages. Leur caractère, souvent licencieux, en rend la citation difficile (1). Nous devons signaler cependant un pur chef-d'œuvre de passion et de décence en ce genre : c'est le tenson de la comtesse de Die que Raynouard (II, pp. XL et 17) a pu mettre sans exagération en parallèle avec la fameuse ode de Sapho. Il faut lire encore de la même un autre tenson d'un ton moins haut (Raynouard, II, p. 188), élégante scène de dépit amoureux entre la belle comtesse et Rambaud d'Orange.

Quand le tenson est à plus de deux personnages, il s'appelle un tournoi, *torneyamen*. Un chef-d'œuvre caractéristique du genre nous paraît être celui de Savary de Mauléon, que rapporte Raynouard (II, p. 199 sqq.). Le sujet en est piquant, comme certaine scène du *Misanthrope*. Dame Guillemette de Benagues, vicomtesse de Gavaret, a contenté trois soupirants en favorisant simultanément l'un d'une œillade, l'autre d'un serrement de main, le troisième d'une pression du pied. Quel tableau pour l'auteur du *Départ pour Cythère* (2)! Mais deux des favoris ont ébruité leur bonne fortune; le troisième, notre troubadour, au lieu de faire l'éclat des marquis de Molière, s'en va confier tout dolent le cas à deux amis, Hugues de la Bachelerie et Gaucelm Faidit, et le tenson s'engage avec une souplesse et une subtilité curieuses sur la question de savoir qui est le préféré de cette Célimène féodale.

L'aubade, *alba*, chante les adieux d'amants forcés de se séparer et avertis tantôt, dans les chansons populaires (comme dans *Roméo et Juliette*), par le chant des oiseaux, tantôt, dans les poésies courtoises, par le veilleur de nuit, la *gaita*. C'est ce que nous apprend le refrain mélancolique d'une élégante pièce de Bertrand de Lamanon : « J'entends le guetteur crier : Sus! en route! car je vois le jour venir après l'aube » (cf. Raynouard, V, p. 74).

Qu'ieu aug que la gaita cria :
Via sus, qu'ieu vei lo jorn
Venir après l'alba.

(1) Mais qu'on lise la scène IV de l'acte II des *Fâcheux*, c'est un véritable jeu-parti et Éraste rend sur l'amant jaloux ou non un arrêt digne des fabuleuses cours d'amour :

Le jaloux aime plus et l'autre bien mieux.

(2) En pareille matière, il y aura toujours de nos *troubadours* à nos *trouvères* la distance de Wateau à Téniers. A bon entendeur salut.

Ce genre a plus tard donné naissance, par symétrie, à la *sérénade*.

La pastourelle, *pastorella*, resta au Midi un genre médiocre et peu cultivé, le seul peut-être que les trouvères lyriques du Nord ne lui empruntèrent pas et où ils excellèrent d'ailleurs (1). Nos chevaliers troubadours n'aiment pas à quitter le domaine de la poésie personnelle, comme l'exigerait la mise en scène de bergers et de bergères. Les meilleures pastourelles sont celles de Guiraut Riquier et de Marcabrun (cf. *Histoire littéraire*, XX, p. 541 et Raynouard, II, p. 230).

La ballade (*ballada*) ou *chanson de danse* a dû être de toutes les formes de la poésie lyrique la première en date, les plus anciennes chansons populaires ayant d'abord accompagné la danse. La ronde récemment publiée par Bartsch (*Chrestomathie provençale*, p. 107):

A l'entrada del tems clar, eya
Per joya recommençar, eya...

est une petite merveille d'harmonie, de grâce et d'espièglerie.

Citons enfin parmi les genres secondaires cultivés par les troubadours et subtilement subdivisés par eux, l'*épître*, qui, sous sa forme d'envoi à la dame, s'appelle *domneiarié ;* de salut d'amour, *salut ;* de leçon sur l'art d'aimer et d'être un parfait galant (*drut*), *ensenhamen ;* l'*estampida* (2), etc...

Le plus grand mérite des troubadours est dans la forme de leurs chants où on ne trouve guère à critiquer que les négligences accidentelles de la composition. Ce sont, avant tout et presque exclusivement, de grands artisans de style : rien de plus habile que leur art de tramer les vers (*lassar motz*) ou de jongler avec les rimes riches (*rimas caras*) dans des strophes (*coblas*) si souples et de coupe si variée que leur essor va de deux à quarante-deux vers. Il y a là une science laborieuse et heureuse, qui fait se récrier de surprise quiconque y regarde de près et que Villemain n'hésitait pas à comparer parfois à celle des anciens lyriques. Leurs expressions, outre la sonorité exquise inhérente à leur idiome, ont une justesse et une aisance prodigieuses, quand on songe à la barbarie d'où ils sont les premiers à sortir. En les lisant, surtout à haute voix, on sent à merveille qu'ils ont cherché et réalisé souvent cette perfection de la forme dont l'ignorance ou l'insouciance va se faire si cruellement sentir à nous, dans les plus hautes comme dans les plus spirituelles inspirations des trouvères.

Mais il faut faire sur le fond de graves réserves. Sans compter l'abus de l'abstraction et de l'allégorie qui feront école, hélas! dans toute la littérature du Nord, outre la préciosité accidentelle de leur métaphysique amoureuse et l'inévitable retour des descriptions du printemps (3), le caractère personnel, ou, comme on dit, *subjectif,* de presque toute cette poésie ne va pas sans monotonie. Dans leurs chansons et encore plus dans leurs sirventes, les troubadours, tout occupés

(1) Les pastourelles apparaissent presque simultanément au Midi (premier tiers du XIIe siècle) et au Nord (moitié du XIIe siècle). Pourquoi n'y pas voir le développement spontané d'un genre populaire?

(2) Sur cette variété de la chanson d'amour, cf. *les Derniers troubadours, op. cit.*, p. 81.

(3) Sur les imitations qu'en fera Pétrarque, concurremment avec nos trouvères, cf. les curieux rapprochements de M. Gidel, *les Troubadours et Pétrarque, op. cit.*, p. 143 sqq. Primitivement ce *thème lyrique*, étant la *description des saisons*, avait du moins plus de variété.

d'eux et de la dame de leurs pensées, de leurs amours ou de leurs haines et aussi de leurs intérêts, poètes thuriféraires ou satiriques, n'ont pu se déprendre d'eux-mêmes pour extérioriser, *objectiver* leurs sentiments. Ils n'ont pas cherché dans l'observation et la description de la nature extérieure à leur individualité cette source de variété qui est l'essence même de la poésie épique. Même quand ils s'essayent, ce qui est rare, dans ces formes de la romance, de l'aubade et de la pastourelle, dont un récit est le cadre et qu'on caractérise par le nom de *chansons narratives* ou *dramatiques*, ils se mettent en scène inévitablement. Ils se résignaient d'ailleurs à ce partage du domaine poétique et Raimon Vidal de Besaudun dit nettement au XIIIe siècle : « La langue française vaut mieux et est plus avenante pour faire romans et pastourelles, mais celle du Limousin (1) vaut mieux pour faire vers, chansons et sirventes (2). »

Ils y perdaient la popularité. En vain Guiraut de Borneilh voulait que ses vers ussent compris et chantés même par les femmes qui vont puiser de l'eau à la fontaine (3) ; il ne paraît pas que ce vœu ait été réalisé. La poésie des troubadours, si justement appelée par eux-mêmes *courtoise* (*cortigiana*), faite pour les cours galantes et polies du Midi, aux XIIe et XIIIe siècles, et en partie par elles, était trop éloignée de la naïveté impersonnelle de la poésie des chanteurs de l'âge précédent pour pousser de profondes racines dans le peuple. Par là, autant que par les désastres politiques du Midi au XIIIe siècle et par l'absence d'un grand poète qui, s'élevant au-dessus de cette brillante pléiade de rimeurs faciles, eût amené le génie méridional à sa pleine maturité, s'explique le rapide déclin de la poésie des troubadours dans son pays d'origine.

E. DE LINTILHAC.

(1) Sur le sens de cette expression, cf. ci-dessus, *Rev. Félibr.*, t. VJ, p. 8.

(2) « La parladura Francesca val mais et (es) plus avinenz a far romans e pasturellas, mas cella de Limosin val mais per far vers e cansons et sirventes. » Raimon Vida de Besaudun, *Las Rasos de trobar*, éd. Guessard, p. 71.

(3) Raynouard, *Lexique roman*, I, p. 377.

PENSADO

D'UNO NIUE D'ESTIEU

Liuen de l'Irlando, ma patrìo,
Mai que d'un cop me trove enquiet :
Mi pensamen soun pèr ma mìo,
Amoulounado dins soun lie.

M'envole à ma caro chatouno,
E tourne, auceloun pelerin,
De la bèuta que m'envirouno
A la bèuta que rèsto alin.

Moun fenestroun es vers l'aubeto
Entre-dubert touto la niue ;
Mai noun pode trouva pauseto,
E noun pode claure mis iue.

D'amount la luno e lis estello
M'esbarlugon coume un soulèu,
E dóu riéu l'oundo clarinello
Reflèto li piue blanquinèu.

De moun lie lou damas tremolo
Au fernimen dóu ventoulet,
E s'entènd, soulitàri e molo,
La cansoun dóu roussignoulet.

Liuen, liuen de ma caro patrìo,
Mai que d'un cop me trove enquiet ;
Mi pensamen soun pèr ma mìo,
Amoulounado dins soun lie.

Uno man es souto sa fàci,
L'autro es nuso sus lou linçóu ;
Soun péu long s'anello emé gràci
A l'entour de soun poulit cóu.

Un clar miraio lis image
Di nivo que casso lou vènt :
Es ansin que soun clar visage
Miraio soun amo en dourmènt.

Me veici dounc dins mi vihado,
Sounjant sèmpre à tu, coume à Diéu !
E te vaqui, ma bèn-amado,
Dins ti sounge, vihant sus iéu.

WILLIAM C. BONAPARTE-WYSE.

PENSÉE

D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Loin de l'Irlande, ma patrie,
L'ennui me gagne bien souvent :
Mes pensers s'en vont vers ma mie,
Dans son lit blottie et rêvant.

Je m'envole vers la mignonne ;
Je retourne, oiseau pèlerin,
De la beauté qui m'environne
A celle que me garde Erin.

Par ma fenêtre entre-bâillée,
Toute la nuit, je vois les cieux ;
Mais ma peine reste éveillée,
Et je ne puis fermer les yeux.

Le clair de la nuit étoilée
M'offusque autant que le soleil ;
La rivière dans la vallée,
Réfléchit l'horizon vermeil.

Mon rideau, qu'un souffle balance,
Arrête Zéphyre en son vol.
Et j'écoute, dans le silence,
Le trille aigu du rossignol.

Loin, oh ! si loin de ma patrie !
L'ennui me gagne bien souvent :
Mes pensers s'en vont vers ma mie,
Dans son lit blottie et rêvant.

Une main pose sur sa joue,
L'autre est nue et pend au coussin ;
Une ample tresse se dénoue
En boucles sur son joli sein.

Comme un lac retrace l'image
Des nuages du firmament,
Je vois son clair et pur visage
Mirer son âme doucement.

C'est ainsi que ma rêverie,
Comme à Dieu, s'élance vers toi ;
Et voilà comment, ma chérie,
En songe tu veilles sur moi.

Traduit par LÉONCE CAZAUBON.

LA CANSOUN

DOU ROUSSINOUN

(PARLA DOU BAZADÉS)

Pè, pè, hèi chau au bidaucley!
Couic! couic, hèi chau à l'arroumic!

Acó se passèt, y'a bet tems,
A la nechense dou printems,
La purmère annade :
La sabe, den lous ahourès,
Bourioue, e s'ausioue de près
Lou brut d'une aygade ;
E les houelhes, coume alirots,
Brounsiouen, e lous auserots,
Cantèuen l'aubade.

Pè, pè, hèi chau au bidaucley !

Un parelh de roussignoulets,
Hurous de se trouba soulets
Dempuy une ourete,
Touts dus bestits dou mantèt rous,
Bagnats d'esgalapits d'arrous,
Hasèn l'amourete;
E sisclets debat lou milhoc,
E biroulets den lou brouchoc,
l'audou de flourete!...

Couic, couic, hèi chau à l'arroumic!

Lou lendouman, diouèn cerca
La branque oun pouyrén s'ajouca,
Branque pas trop haute,
E, den dus jouns, y pindoula
Lou brès oun biourèn, d'are-en-la,
L'un au ras de l'aute...
E n'en babilhen de-lesé,
E, dne l'estoumac, de plasé,
Lou có lé-s-in saute.

Pè, pè, hèi chau au bidaucley!

LA CHANSON

DU ROSSIGNOL

(DIALECTE DU BAZADAIS)

Pied, pied, prends garde à la clématite!
Queue, queue prends garde à la fourmi!
(*Vieille ritournelle.*)

Ceci advint, il y a longtemps,
A la naissance du printemps,
La première année :
La sève, dans les forêts,
Bouillait, et l'on entendait de près
Le bruit d'une ondée;
Et les feuilles, comme des ailerons,
Bruissaient, et les petits oiseaux
Chantaient l'aubade.

Pied, pied, prends garde à la clématite!

Un couple de rossignolets,
Ravis de se trouver seuls
Depuis une heure,
Tous deux vêtus du manteau roux,
Baignés de gouttelettes de rosée,
Faisaient l'amour;
Et cris aigus sous les touffes de sorgho,
Et cabrioles à travers les buissons,
Et parfums de fleurs!...

Queue, queue, prends garde à la fourmi!

Le lendemain, ils devaient chercher
La branche où ils pourraient se jucher,
Branche pas trop haute,
Et, dans deux jours, y suspendre
Le berceau où ils vivraient désormais
L'un à côté de l'autre...
Et ils en babillent à loisir,
Et, dans leur poitrine, de plaisir,
Leur cœur en bondit.

Pied, pied, prends garde à la clématite!

La belhe, lou mâle partit,
Pr'ana coumbida l'arrepit
A mey de cent lègues;
Diouè tourna den lou jetin
Talèu que l'Ange dou matin
Trauqueré les sègues,..
La nóbi, sus un bidaucley,
S'endroumit chèn crese au dangey :
Les nóbis soun pègues !

Couic, couic, hèi chau à l'arroumic !

E la bidaucle de Judas
Lh'entourtilhèt aus calhiouas
Une branque torte...
La praube, rebelhade lèu,
Se troubèt ligade au bourrèu
Pr'une trible andorte :
Tirèt, arré : plourèt, herit :
Hasè negue !... Jitèt un crit :
Ay ! ay ! ère morte !

Pè, pè, hèi chau au bidaucley !

Labets, cinq ou cheys arroumics
S'en angoun couelhe souns amics :
La carn ère preste.
N'y'n arrusplèt mey d'un miley :
S'espoutchiouen s'ou bidaucley
Pr'esta de la heste !...
I'à trauès l'oumpre dou jetin
Besoun de l'Ange dou matin
Punteja la teste...

Couic, couic, hèi chau à l'arroumic !

Lou nòbi cou... béi tout... es hóu !
E, mitat mourén, sus lou sóu,
D'en feni li trigue...
Se counsoulèt de ses doulous,
Coume pouscout, mais à les flous
N'arrisout pas brigue.
I'acó's dempuy aquet printems
Que se planh e cante toustems :
Ploure soun amigue !
Pè, pè, hèi chau au bidaucley !
Couic, couic, hèi chau à l'arroumic !

A. Ferrand.

La veille, le mâle partit,
Pour aller inviter le roitelet
A plus de cent lieues,
Il devait rentrer au taillis
Dès que l'Ange du matin
Trouerait les aubépines...
La fiancée, sur une clématite,
S'endormit sans soupçonner le danger:
Les fiancées sont naïves !

Queue, queue, prends garde à la fourmi!

Et la clématite de Judas
Lui enchevêtra les pieds
D'une branche tortue...
La pauvrette, bientôt réveillée,
Se trouva liée au bourreau
Par un triple lien :
Elle tira, rien; elle pleura, elle frissonna :
Il faisait nuit !... Elle poussa un cri :
Hélas ! elle était morte !

Pied, pied, prends garde à la clématite!

Alors, cinq ou six fourmis
S'en allèrent chercher leurs camarades :
La chair était prête.
Il en grimpa plus d'un millier :
Ils s'écrasaient sur la clématite
Pour être de la fête !...
Or, à travers l'ombre du taillis,
On vit de l'Ange du matin
Poindre la tête...

Queue, queue, prends garde à la fourmi !

Le fiancé accourt... voir tout : il est fou !
Et, demi-mort, sur le sol,
Il lui tarde d'en finir...
Il se consola de ses douleurs,
Comme il put ; mais aux fleurs
Il ne donna plus un sourire.
Et c'est depuis ce printemps-là
Qu'il se plaint et chante sans trêve :
Il pleure son amie !
Pied, pied, prends garde à la clématite !
Queue, queue, prends garde à la fourmi !

A. F.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE

FABLE DE FLORIAN, TRADUITE EN VERS PROVENÇAUX

Toutei lei grand parlur, leis avouca bavar,
Leis autour a grand mot e lei marrì felibre
Déurièn estudia la fablo d'aquéu libre
Per aprèndre a parla plu clar.
Un ome que fasié la Lanterno magico
Aviè 'n singe, que séi travau
Acampavon forço badau.
Mounino (ero soun noun) sus la cordo a lastico
Fasiè lou saut dóu carnavas,
Spinglavo coum 'un bedigas.
Piéi sus un batafiéu, au soun de la timbalo,
Fier e serious coum'un Cesar,
Fai l'eisercice déi soudar
De la gardo naciounalo.
Un jour qu'au cabaret l'ome s'ero Empega
(Ero, segur, jour de bambocho)
Mounino, las de s'embestià
Vóu faire un cop de sa cabocho.
S'en vai tambourina toutéi léis animau
Que póu rescountra per cariero :
Chin, puór, poulé, dindar, chivau,
E toutéi léi cat de goutiero.
« Intras ! intras, messies, cridè quéu cascavéu,
« Es eici, és éici que véires de nouvèu ;
« E coustarà pa 'n sóu ! e faran pas la queto !
« D'argènt ! n'en vole ges ! demande que l'ounour. »
Ero pas chier. — Lei spetatour
S'esquichon sus léi ban, 'm'acó chascun s'asseto.
L'on baro bien léi fenestroun
E l'on fai veni la lanterno.
La Mounino faguè la preparacioun
Em'un discour de sa façoun
Que sourtigué de sa giberno.

Discour digne d'un avouca :
Léi faguè toutéi badaia...
Mai piqueroun déi man. Alor lou singe empougno
Un vèire pintura que més dins la besougno.
Pièi en lou boulegant e d'éici e d'éila
Bramo : « Non ! jamai ren vous a tant espanta ;
« Vesès lou bèu soulèu de la bello Prouvènço,
« Vesès la luno au céu, e vesès la neissenço
« D'Adam, d'Evo et déis animau
« E déis aubre, e déi caïau ;
« Vesès lou Creatour coume faguè la terro ;
« Vesès..... » Toutéi durbien d'iue coume de saliero
E degun ie vesié. — « Ma fé ! disié lou cat,
« Me fai gau de l'ausí parla
« Mai segur vese rèn de toutéi séi sourneto »
— « Ni mai iéu, disié la pouleto.
— « Iéu siéu plu fin qu'acò, respoundiè lou dindar,
« Coumence de ie vèire clar ;
« Dise pas que ie vese gaire,
« Mai segur quauque ren boulego din quéu caire,
« E s'aviéu pas léissa méi luneto ves iéu
« Ie véiriéu autan ben que s'erian au soulèu. »
E la lengo dóu singe avié pas prés la crampo,
Barjavo e barjavo toujour.
Avié, tout óucupa de faire un bèu discour,
Oublida d'atuba sa lampo.

ANTONIN BRUN.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES DE MONTPELLIER

(24, 25 et 26 mai)

Les trois jours de fêtes languedociennes, données à Montpellier par les félibres à l'occasion du VIe centenaire de l'Université, compteront parmi les plus significatives manifestations de notre Cause. On en trouvera la preuve dans le récit scrupuleux qui va suivre.

LA FÉLIBRÉE DE L'ÉCOLE D'AGRICULTURE

LA COUR D'AMOUR (24 mai)

La félibrée donnée par les étudiants félibres de la Conférence Théodore Aubanel, a été tenue à deux heures, dans le parc de l'École d'agriculture, sous la présidence de sept dames et de sept félibres. La reine de la cour d'amour était Mme Elphège Hamelin, la femme du professeur de l'École de médecine, assistée de Mme Driant. Frédéric Mistral occupait la place d'honneur.

Un public d'élite se pressait autour de la cour. C'est ainsi que nous avons remarqué M. Gaston Boissier de l'Académie française ; presque tous les délégués universitaires, professeurs de langue romane ; M. Gaudenzi, délégué de l'Université de Bologne; M. Delpech, Maurice Faure et Jourdan, députés ; M. Chabaneau, félibre majoral et professeur à la Faculté des lettres de Montpellier ; M. Constans, félibre majoral, et professeur à la Faculté des lettres d'Aix ; M. Croiset, professeur à la Faculté des lettres ; M. Gaston Deschamps, du *Journal des Débats*, etc.

Parmi les félibres citons encore : MM. Paul Mariéton, chancelier du félibrige ; Marius Girard, félibre majoral ; le peintre E. Marsal ; Louis Roumieux, assesseur de Languedoc ; Albert Arnavielle, vice-président de la Maintenance ; Alcide Blavet, H. Messine, Maffre, Rottner, Castelnau, Vergne, Troubat, Auzière, Augé, Montabré, Chassary, F. Fabre, juge-de-paix à Murviel, E. Jouveau, Ollivier, l'abbé Boudin, Ch. Brun, Westphal-Castelnau, A. Westphal, Fournel, etc.

De la conférence Théodore Aubanel : MM. Galtier, G. Reynaud, Astruc, Dezeuze, Froument, Dauffin qui portait l'étendard des Félibres du Languedoc, Fruchier, etc., etc.

Le président de la conférence, M. Galtier, a prononcé une allocution d'ouverture pleine de grâce et de fraîcheur, dans laquelle il a présenté à l'auditoire les membres de l'association.

M. Louis Roumieux a déclaré ensuite que les jeux floraux de la conférence Aubanel devaient être considérés comme jeux floraux de maintenance.

M. Albert Arnavielle a donné lecture du palmarès de ces jeux floraux. Le voici :

LAURÉATS DES JEUX FLORAUX

Éloge d'une illustration de l'Université de Montpellier. — Prix : un vieil étudiant et J. Coste; mention : J. Rogues. — *A Rabelais.* Prix : Fernand Benoit et le pasteur Fesquet. — *Las Cagaraulas*, sonnet, Prix : R. Jouveau, Félix Lescure, Fernand Troubat, Henri Eystte, Montabré, Martin ; mentions : J. B. Vivarès et P. Robert. — *Ancienne coutume de Montpellier.* Prix : M. Fabre ; mention : F. Dezeuze. — *Lous Escoulans dau Clapas*, chanson. Prix : Auzias Jouveau, pour les paroles, F. Jouveau pour la musique. — *Les étudiants de Montpellier*, chanson. Prix : un vieil étudiant ; mentions : F. Benoit et Boirel. — *Poésie à Montpellier.* Prix : Xavier Peyre et Léon Rouquet ; mention : un hussard de Montpellier. — *Elégie.* Prix : A. Maffre, J. Coste ; mentions : l'abbé Spariat et L. Dulac. — *Poésie légère.* Prix : L. Rozier, Moneyer et J. Soulet ; mention : Raymond. — *Légende.* Prix : Charles Ratier ; mention : Joseph Loubet. — *Chanson.* — Prix : E. Combalat-Roche. — *Conte et nouvelle en prose.* Prix : abbés Martial de Séré et Boudin ; mention : F. Dezeuze. — *Fable.* Prix : A. Advenier ; mention : L. Bonnaud et Guillaumon. — *Galéjade.* Prix : un vieil étudiant ; mentions : Pomanot, Gontier et Soulet. — *Théâtre.* — Prix : Alfred Rottner et A. Brun ; mention : R. Reveillé. — *Sujet spécial.* Prix : le vicomte de Margon, B. Rouquet, L. Jourdan et Fabre ; mention : Mme Sarrazin-Thérond.

Dès que Frédéric Mistral s'est levé, il a été salué par des cris de : Vive Mistral ! et des applaudissements enthousiastes.

Le grand poète a lu un chapitre de ses mémoires relatif à sa réception de bachelier, à Nîmes, par la Faculté de Montpellier. Au nombre des examinateurs se trouvait Saint-René Taillandier, qui ne se doutait pas qu'il devait patronner un jour devant le grand public le jeune candidat qui répondait en tremblant à ses questions, plus tard devenu son ami.

A ce moment, M. Galtier, entouré d'un grand nombre d'étudiants, a offert à Mistral une magnifique lyre en fleurs naturelles, portant l'inscription suivante : *Au troubaire de Mirèio, de Calendau, dis Isclo d'or, lous estudiants dau Clapas.*

Les étudiants ont battu un triple ban.

Mistral a répondu en provençal d'une voix chaude et vibrante. Voici la substance de ses paroles :

Si nous, les félibres, nous combattons pour la langue, ce n'est pas dans un but de gloire ou pour satisfaire un goût littéraire. C'est parce que nous avons senti que dans la langue du peuple il y a l'âme du peuple. Je suis heureux de recevoir cette preuve de sympathie de la jeunesse et surtout de la jeunesse de Montpellier, qui manifeste son enthousiasme et son admiration pour la langue méridionale. Il

est temps que la jeunesse de Provence, que le peuple de Provence, que riches et pauvres restent chez eux, soient méridionaux, c'est-à-dire qu'ils fassent profiter leur pays et leurs concitoyens de leur activité, de leur talent, de leur intelligence. Car aimer sa Provence, c'est aimer sa maison, c'est aimer sa femme, c'est aimer ses enfants, c'est aimer surtout et par-dessus tout la France, c'est être prêt, au moment du danger, à quitter la charrue, à quitter l'atelier pour courir à la frontière défendre sa patrie.

Ces paroles provoquent un enthousiasme indescriptible. Tout le monde est debout et acclame le grand Mistral. Les étudiants surtout se font remarquer par leur *estrambord*.

Quand l'émotion est calmée, Martin, de Nîmes, vient dire une fable de Bigot. Puis on chante des chansons : *Lou maset de mestre Roumieu*, *Magali*, *Bèu soulèu de la Prouvènço*.

Mais la visite du Président de la République est annoncée à l'École d'Agriculture. La séance est levée.

Quand Mistral apparaît dans la grande cour d'honneur où sont réunis tous les étudiants français et étrangers, M. Guy, président de l'association, monte à la tribune pour le saluer au nom de tous.

Quelques instants après, le Président de la République étant arrivé dans la cour de l'École, les félibres Arnavielle et Louis Roumieux, par la bouche de deux charmantes filles du peuple, lui souhaitent en vers languedociens la bienvenue.

Voici la traduction des vers de M. Arnavielle :

« Une langue, jadis la langue limousine — quand l'Europe était encore en pleine barbarie, — volant sur le luth qui pleure ou qui s'exalte — jetait par le monde sa splendeur sans pareille.

« C'est la langue d'amour qui, — dans le siècle brillant, — le siècle grandiose où nous vivons, — si elle veut maintenir la gloire du premier berceau, — elle fait aussi la part qui revient à la grande nation.

« Aux lieux où vous êtes né cette langue se parle — et lorsque nous venons ici vous payer notre tribut — Monsieur le Président, heureux si notre harangue — pouvait dans votre cœur remuer quelque écho.

« Mais qu'importent les parlers ! Chassant toute haine — et que nous soyons du Nord, que nous soyons du Midi — que chacun, comme il le sait, crie : Vive la France ! entre bons Français l'on se comprend ! »

— M. Carnot serre la main à M. Arnavielle en le félicitant. Les félibres remettent alors à M. Carnot un sonnet de M. Louis Roumieux, illustré par Edouard Marsal.

Écoutez les jolis vers du maître de la *Rampelado :*

Eh bé, de que disès de nostre bèu Clapas ?
Vous n'ian dich de discours, vous n'ian fach de risetos,
De festos mai que mai ! Mès tout aco vau pas
L'avenènço et lou biais de sas gentos grisetos.

Las rèinos, passa tems, nous cédavon lou pas ;
Lous rèis de nostre frount sounlevant las frisetos,
Eron fiers de ie faire embe joio encapats,
Un poutou que valié tout l'or de sas caissetos !

Lous siècles an marchat, lou pople a fach soun crèis,
Et d'el même prenènt la plaço de sous rèis,
En vous, grand patrioto, a mes soun espéranço !

Lou gouver perira jamais dins vostros man,
Pas mai que nostre amour per lous jouves qu'aiman,
E qu'en vostre ounour vuei cridon : Vivo la Franço !

M. Carnot, en sa qualité d'originaire du Limousin, pays classique des troubadours, qui donna son premier nom à la langue d'Oc, comprend à merveille les dialectes du Midi ; il s'est déclaré aussi charmé qu'ému par cette manifestation.

*
* *

Une soirée de gala, l'opéra de *Patrie* exécuté par les premiers artistes de Lyon et de Toulouse et le ténor Duc, de l'Opéra, réunissait au Grand-Théâtre tous les hôtes illustres de Montpellier.

Cette représentation de *Patrie* a été une nouvelle et grandiose consécration pour le génie musical de Paladilhe qui, faisant mentir le proverbe, a été, pendant une soirée tout au moins, prophète dans son pays.

Henri de Bornier qui avait composé, à la gloire du *Drapeau de Montpellier*, des strophes magistrales, chantées sur la scène par le chœur des étudiants, et un poème *à l'Université* de sa ville natale, a été également l'un des triomphateurs de la même soirée, et Mounet-Sully, son puissant interprète, a entendu se renouveler les longues acclamations du Théâtre d'Orange.

On ne nous pardonnerait pas d'omettre ici ce magnifique poème qui est un hymne à la vaillance du *Clapas*. Le voici :

I

Elle est charmante et douce entre toutes les villes,
Avec son vaste ciel toujours vibrant et pur,
Ses collines en fleurs pareilles à des îles
Ecloses de la terre et nageant dans l'azur,
Avec ce pic géant qui, comme un promontoire,
Descend de l'horizon vers son golfe vermeil,
Avec ses hauts jardins où l'homme semble boire
Dans une coupe d'air un rayon de soleil,
Avec ses aqueducs, ses monuments antiques
Que l'on voit rajeunir à la brise de Mai,
Ses églises d'où sort le souffle des cantiques
Comme pour rendre au Ciel son souffle parfumé.
Elle est charmante avec ses brunes jeunes filles

Qui mêlent dans la nuit leur pas grave ou joyeux,
Et qui laissent parfois, sous leurs fines résilles
Etinceler le noir diamant de leurs yeux !...
La Paresse lui dit un jour : « La vie est brève,
Prends ce qu'elle a de bon et sois, sous ton ciel bleu,
La ville du plaisir, du sommeil et du rêve,
Hors cela, ne fais rien ! » — Travaille ! lui dit Dieu.
Elle a bien travaillé ! La servante fidèle
N'a déserté jamais ni trahi la maison,
Et, depuis six cents ans, l'exemple est venu d'elle ;
Sa gloire, la voilà ! Le Maître avait raison.
Elle a dit aux penseurs, aux âmes inquiètes,
Aux esprits, aux chercheurs libres de l'inconnu,
Aux rêveurs, aux croyants, aux sages, aux poètes,
Elle a dit : « Accourez ! » — Rabelais est venu ;
Sentant les autres fleurs de son génie éclore
Il oubliait ici Pantagruel un jour ;
Le doux Pétrarque vint, mais sans oublier Laure,
Car on peut oublier le rire, non l'amour !
Demandez à vos murs d'où vient cette espérance,
Cette soif de savoir qui nous tourmente ainsi,
D'où vient ce souffle ardent qui passa sur la France,
Les pierres de vos murs répondront : C'est d'ici !
O noble ville ! En vain les guerres, les ravages,
Les haines, les terreurs, le vertige inhumain,
Ebranlaient tes échos de leurs clameurs sauvages :
Le bon semeur faisait dans tes champs son chemin ;
Il semait dans ton sol la science féconde,
L'art, la foi, la vertu, germes de l'avenir,
Tout ce qui charme, honore ou console le monde,
Tout ce qu'on doit aimer, tout ce qu'on doit bénir !
Et nos pères alors, tous dignes de leur tâche,
Les petits et les grands, les humbles, les fameux,
Sans fatigue, sans peur, sans oubli, sans relâche
S'acharnaient au travail divin. — Faisons comme eux !

II

Vous le faites ! Les fils ressemblent aux ancêtres.
Le vieux temple est le même avec de jeunes prêtres,
Les morts sur l'avenir ne ferment pas le sceau,
Leur vie est un exemple et leur tombe un berceau !
Que notre gloire soit rivale de leur gloire,
Par nos efforts jaloux honorons leur mémoire ;
C'est la loi, c'est l'honneur de l'homme que jamais
Ne s'éteigne le feu sacré sur les sommets,
Et, pour alimenter la flamme universelle
Que le plus humble même apporte une étincelle !
Les hommes les plus grands, les maîtres des destins,

Les êtres lumineux, rapprochés ou lointains,
Dans l'espace et le temps, soldat, poète, apôtre,
Surgissent, envieux noblement l'un de l'autre;
Rivalité sublime, à ton large flambeau
S'allume ce qu'ils ont d'éclatant et de beau;
Pour chasser les erreurs, pour dissiper les voiles
Ils luttent comme font entre elles les étoiles;
Ces astres, Orion, Saturne, Jupiter,
Répandent par torrents leur flamme dans l'éther,
Afin que, dissipant l'obscurité première,
Cela fasse pour l'homme un peu plus de lumière!
O penseurs, ô voyants, ô semeurs de rayons,
Brillez, brillez ainsi! Luttons, cherchons! croyons!
Resplendis à jamais, astre de l'espérance,
Et le monde dira : C'est bien toujours la France!

III

La France... Elle a voulu dans sa fière équité,
Rendre un auguste hommage à l'auguste cité;
Et, pour honorer mieux ton travail, ton génie,
Ta splendeur, — en ces jours de concorde bénie, —
Digne d'avoir sa part du triomphe obtenu,
Le premier citoyen de la France est venu!
Ils sont venus aussi, ces étrangers, nos hôtes,
Fronts d'artistes égaux aux têtes les plus hautes,
Savants, pâles d'avoir vu soudain au milieu
De leurs rêves, la face immobile de Dieu!
Ils viennent saluer cette France qu'on aime
Pour son labeur immense, incessant et suprême.
Et, rivaux généreux, ils viennent l'applaudir,
Sachant que tout grandit quand on la voit grandir!
— Travaillons donc pour elle! Enfants, enfants, courage
Tout pour elle, nos cœurs, nos bras forts à l'ouvrage,
Nos angoisses, nos deuils, nos pleurs qu'on ne peut voir.
Et nos frémissements qui lui font un espoir!
Tout pour elle! Toujours! toujours! Encore! encore
Dites son nom au soir, à la nuit, à l'aurore,
A ce juste avenir qui ne l'oubliera pas;
Veillez sur son sommeil ou marchez sur ses pas,
Et soyez tour à tour, jeunesse ardente et tendre,
A genoux pour l'aimer, debout pour la défendre!

Le méridionalisme, tel que le comprennent désormais, à l'exemple du félibrige, les grandes cités du Midi, a tenu d'ailleurs une large place dans les fêtes universitaires, et le comité félibréen qui avait grandement contribué à leur organisation n'avait rien négligé de ce qui pouvait faire rayonner cet esprit de résurrection. Le cortège historique du lendemain, les danses des

Treilles, du *Chevalet*, etc., tout ce magnifique déploiement des vieux souvenirs en a été la preuve éclatante et inoubliable.

*
* *

A LA CATHÉDRALE (25 mai)

Dimanche matin, 25 mai, au cours d'une admirable cérémonie religieuse organisée à la cathédrale en l'honneur du sixième centenaire de l'Université, l'éminent lettré et ajoutons : félibre, qui est l'évêque de Montpellier se fit entendre au nom de l'histoire et des traditions languedociennes. Voici les principaux passages du discours de Mgr de Cabrières sur Jacques-le-Conquérant :

« Vous avez vu, mes très chers frères, cette plaque posée, depuis quelques jours, contre la muraille de la Tour-des-Pins. Par elle se trouve complétée la décoration artistique donnée à ce vieux monument sur lequel, comme vous le savez, continuent à grandir, à se développer, ces deux pins auxquels une sorte de superstition populaire attache la protection de notre ville : « Tant que les pins fleuriront au sommet de cette tour, aussi longtemps Montpellier vivra. » Quand une fois la modeste balustrade qui maintenant surmonte cette plaque de marbre, aura été remplacée par une ferrure en rapport avec le goût délicat qui distingue une administration éclairée, alors ce monument n'aura rien à désirer de notre piété.

Mais pourquoi cette plaque commémorative ? Il faut bien l'avouer, l'idée nous est venue de l'étranger. C'est dans une de ces assemblées où les fidèles de la langue romane se réunissaient, c'est en ce jour où l'on entourait d'hommages, de félicitations, un des plus grands poètes de l'Espagne contemporaine, M. Verdaguer ; c'est en une journée tout imprégnée ainsi de littérature et d'art que cet étranger, ce Catalan, sembla reprocher à la ville de Montpellier d'avoir oublié la mémoire d'une de ses plus pures et plus nobles illustrations, du roi Jacques Ier d'Aragon, fils de la dernière fille de la branche directe des Guilhem de Montpellier, celle que l'on a appelée Marie la Sainte. On ne pouvait pas demeurer insensible à un pareil reproche : et, tandis qu'à Valence on élevait une statue au roi Jacques, il était bien convenable qu'ici, au moins, une inscription gravée sur le marbre, vînt rappeler que, sur ce sol, s'était épanouie pendant de longs siècles une race illustre entre toutes, et qui, encore aujourd'hui, non plus par sa descendance directe, mais par sa branche collatérale, remplit dans le monde une grande place.

La reine Victoria d'Angleterre descendait des Guilhem de Montpellier ; et si jamais vous pouviez visiter un château ruiné, mais très intéressant, très curieux : le château d'Aumelas dans notre région, à quelque 25 ou 30 kilomètres d'ici, vous verriez comme le berceau de cette famille, autrefois si puissante et qui, par les Guilhem d'Orange, est entrée, un peu violemment sans doute, sur le trône d'Angleterre. Et pour rendre en passant un hommage légitime qui, sur mes lèvres, n'est pas suspect à celle qui pendant vingt ans fut la souveraine de notre pays : l'impératrice Eugénie si malheureuse, si respectée et si respectable dans sa douleur, représentait par la famille de Gusman une branche de la famille des Guilhem.

Si l'on voulait compter tous les princes de l'Allemagne dans lesquels ce sang a laissé quelques gouttes, on n'en finirait pas. Vous voyez donc que nous avons raison d'être fiers de notre passé, puisqu'il nous rattache au présent par des liens si sacrés. Cette Marie de Montpellier du reste, la dernière descendante des Guilhem qui ont gouverné notre ville, était à tous égards digne du patronage de Notre-Dame des Tables. Très malheureuse comme épouse, elle ne fut guère plus heureuse comme mère, n'ayant pas pu longtemps jouir du bonheur d'élever son enfant. Mais quand nous irons à Rome, quand vous irez à Saint-Pierre, demandez l'autel de Sainte-Pétronille et là vous trouverez encore la mémoire de Montpellier. Sous une dalle de cette chapelle repose la dernière descendante de nos princes en ligne directe.

C'est son fils, ce Jacques Ier d'Aragon, fils lui-même de Pierre II d'Aragon, dont on a voulu perpétuer le souvenir sur la plaque, dont je vous parle. Qu'était-ce que ce prince ? C'était, nous n'hésitons pas à le dire, un grand homme : il a été grand au triple titre qui distingue les princes dignes de mémoire, grand par le courage, grand par l'influence politique et législative, grand par la foi. Son unique malheur, selon la parole du pape Clément IV notre compatriote, son unique malheur, c'est que, ayant triomphé de tous ses ennemis, il n'a pas su triompher de lui-même ; mais c'était vraiment un roi.

Chevalier à 9 ans, il a livré tout jeune sa première bataille ; et dans sa longue vie de soixante ans de guerre, il a remporté trente fois la victoire en batailles rangées ; il a conquis trois royaumes : le sien sur ses vassaux, le royaume de Majorque et de Minorque contre les Arabes, et contre les Arabes encore les deux royaumes de Valence et de Murcie. C'était vraiment un roi conquérant; il mérite bien son nom de Jacques le Conquérant.

Du reste, brave comme doit l'être un homme qui se familiarisait avec les dangers, il avait une épée reçue quand il avait 9 ans ; cette épée ne l'a jamais quitté ; et quand le soir venait, il l'étendait à côté de sa couche, à la portée de sa main, toujours prêt à la saisir et à la tirer contre les ennemis de Dieu et de la foi. On cite de lui ce trait vraiment digne d'un héros. Il assiégeait une ville, à pied, couvert de son armure ; les assiégés se défendaient avec un courage digne de la victoire. En voyant l'obstination de cette résistance et d'un autre côté les troubles, la fatigue de ses soldats qu'il fallait conduire à l'assaut, les conseillers du roi Jacques murmurent qu'il faut se retirer. « Se retirer, dit-il, quand la mêlée va être si ardente, quand les traits frappent de toute part ! Je ne le puis. »

Et jetant son bouclier, ôtant son casque, il dit : « Au moins si je dois me retirer, je veux que l'on me voie blessé et que mon sang coulant à flots justifie ma retraite. »

Voilà un trait de héros. Maintenant, mes très chers frères, la vaillance toute seule est certes digne d'éloges ; mais dans un prince, elle ne suffit pas. Il faut une vaillance utile. Eh bien ! c'est la gloire de Jacques Ier d'Aragon. Ses combats ont tous été livrés dans l'intérêt de la civilisation chrétienne menacée ; il a conquis Majorque et Minorque sur les Arabes, et non content de conquérir l'île, et par conséquent d'y rétablir la vraie foi, il en a converti le chef suprême. Il a conquis sur les Arabes ces deux villes de Valence et de Murcie ; et par ce fait, deux cents ans avant le roi de Castille, il a refoulé sur l'Espagne l'influence de ses ennemis. Il est donc digne de mémoire.

Il a contribué à maintenir cette tutelle si salutaire qui en a fait la grandeur et

qui a porté si haut, dans le respect du monde, la pratique de la foi chrétienne, l'influence de l'évangile et de l'autorité de l'Église.

Voilà donc comment, dans la guerre, ce grand prince a fait vraiment de nobles et dignes actions; à ce titre seul, ayant été notre prince, notre seigneur, ayant mené avec lui dans ses combats les Montpelliérains qui ne lui ont pas fait défaut, à ce titre seul, il mériterait l'honneur qu'on lui décerne tardivement aujourd'hui.

Mais, mes très chers frères, il a un plus noble titre à l'admiration de la postérité. Il n'a pas été seulement victorieux, il a été législateur, en donnant à son peuple le caractère d'unité, de liberté, d'égalité qui était une si grande avance sur l'état presque barbare dans lequel il avait trouvé son royaume et les autres provinces soumises à son joug. Ce n'est pas le moment d'entrer dans l'explication de ce rôle du Conquérant; mais vous avez entendu assez mal parler de la féodalité, de cet état dans lequel la force était, au fond, la dernière à avoir raison de toutes les résistances. Vous en avez entendu assez mal parler pour que vous puissiez comprendre cependant qu'un homme comme saint Louis n'ait pas fait des écarts auxquels peut-être se sont laissés aller Richelieu et Louis XIV. Il a su contenir sous une main ferme et puissante tous ses barons, ses seigneurs, vassaux sans doute, mais inquiets dans leur dépendance, et qui, s'il les eût laissé faire, abandonnés à eux-mêmes, auraient morcelé tous les peuples.

Cette volonté, inspirée par les motifs les plus nobles, a fait de l'Europe à notre époque cette puissante agglomération d'Etats liés entre eux par la foi, par les intérêts de la religion chrétienne. Le caractère qui recommande Jacques Ier d'Aragon, c'est sa foi profonde. Il avait perdu son père à Muret dans cette bataille, en 1213, gagnée par Simon de Montfort, mais surtout par les prières de saint Dominique, et il faut bien l'avouer, ce souvenir aurait pu lui laisser quelque chose d'amer qui ne l'aurait pas disposé vis-à-vis du Pontife romain.

Il en fut autrement. Maintenu par la foi, par l'éducation sérieuse et grave donnée par les Templiers, alors loin de l'égarement dans lequel ils sont tombés, le jeune prince conçut, dès ce moment, pour le Pape, pour l'Eglise et pour les mystères de la religion, une dévotion profonde qui dominait sa pensée et qui était toujours présente à son esprit dans le dessein qu'il formait.

Au moment du siège de Majorque, il fit preuve de cette foi vraiment prodigieuse. On avait hésité à saisir le vrai point par lequel il fallait attaquer cette île que les Sarrasins avaient juré de défendre héroïquement; et l'armée, cette armée composée de soldats volontaires, lesquels avaient à leur tête des *vassaux* insoumis, l'armée était saisie d'hésitation. Il y avait, au moment où l'engagement définitif devait être donné, comme un peu de lenteur à se décider à l'obéissance. Jacques, debout sur son destrier, les yeux animés par le courage et la colère, s'adresse par trois fois à sa troupe : « Allons, allons, qui vous arrête ? » et l'armée ne s'ébranle pas. Etonné, il se tourne vers le ciel : « O Marie, dit-il, nous sommes venus pour que, dans cette île souillée par le mahométisme, on dresse un hôtel à votre fils et qu'on y voie couler le sang de son sacrifice; et maintenant, ces guerriers, ils hésitent à donner le leur. O Marie ! faites-nous triompher ! »

Et. se retournant trois fois vers les soldats : « Marie, dit-il, au nom de Marie, en avant ! »

L'assaut est décidé, l'affaire est engagée, et la victoire récompense ce grand homme; on avait vu sur son visage le reflet de sa piété, le courage des siens

s'était rallumé et était devenu victorieux. Je vous le disais, mes très chers Frères, malheureusement ce très grand homme dans la guerre, grand dans les lois, a été un prince faible au point de vue des mœurs. Bien des fois, il a attristé l'Eglise, et, on se demande comment un homme si droit et si loyal, dont le cœur était si prompt à battre, quand il s'agissait de l'honneur, qui ne pouvait pas supporter la pensée qu'il y avait un danger pour les siens sans être aussitôt attristé, effrayé, on se demande comment un homme de cette trempe a multiplié les douleurs conjugales; il avait fait pleurer sa mère, il fit pleurer sa compagne, et non content de se séparer d'elle, il réclama le divorce deux fois. Enfin, pour ne pas vous attrister davantage, il a multiplié les scandales; mais, ressaisi par la puissance de son éducation chrétienne, le jour est venu où ballotté, pour ainsi dire, par l'amour de ses peuples et par ce fier orgueil qui distingue la nation espagnole, il a pensé que, malgré tout, le Pontife, siégant à Lyon, consentirait à lui mettre lui-même sur la tête la couronne d'Aragon. Il traverse nos contrés, il arrive à Lyon, montre au Saint-Pontife cette couronne couverte de pierres précieuses et de diamants et là : « Père, dit-il, c'est la première et la dernière fois que je verrai l'apôtre. Mettez-moi la couronne sur la tête.

— Oui, répondit le Pape ; mais à telles et telles conditions.

— Ces conditions, il me semble que je ne puis les accepter sans consulter auparavant mon pays.

— Vous attendrez?

— Oui, Père; mais, si vous ne me donnez pas la couronne de la terre, donnez-moi celle du ciel. Avant de nous quitter, recevez ma confession sacramentelle. »

Les courtisans s'éloignent, la garde se retire de quelques pas; ils ne sont que tous deux et ce vaillant, et cet homme, chargé de gloire, il est aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Il dit : *Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ*, et toutes les larmes qu'il a fait verser, toutes les douleurs qu'il a fait endurer et toutes le violences qui ont abaissé sa grandeur, il les déplore aux pieds de Jésus-Christ. Il se relève absous. Nous n'avons pas le droit de murmurer contre la gloire de Jacques le Conquérant, lorsque nous le voyons pardonné par l'Eglise. Quand donc nous avons béni, il y a trois jours, ce marbre, nous n'avons pas obéi à un simple entraînement ou à une complaisance; nous nous sommes rendu compte de ce que nous faisions; nous avons voulu montrer que ce sang des Guilhem, ainsi signalé par tant de grandes actions et tant de services, avait jusqu'au bout été digne de son histoire.

« Quand vous passerez devant ce marbre, demandez que dans une époque tout autre, que dans une civilisation différente, nous soyons unis pour servir la cause dont nous sommes les soldats et surtout par la piété envers Dieu.

Et maintenant, mes très chers frères, je vais vous lire la lettre qui, à cette même heure, a été lue dans toutes les paroisses de cette ville et que je vous adresse à tous, au sujet des grandes fêtes qui se terminent aujourd'hui. » (Monseigneur donne lecture de la lettre *que nous avons publiée hier.*)

Sa Grandeur ajoute immédiatement après :

« J'ai ouï dire, mes très chers frères, qu'un doge de Venise avait salué la République par une seule parole qui renfermait, dans sa brièveté, tous les vœux de son cœur plein de foi et de patriotisme. Et moi aussi je veux mettre le sceau à toutes vos fêtes en saluant par cette brève parole notre ville, notre Université, la France elle-même. *Esto perpetua*, disait le doge en regardant la ville et la mer;

qu'elle règne, notre cité, dans les siècles des siècles, à perpétuité, qu'elle contitue à exercer son empire sur les flots et que partout vos pareils soient salués comme les représentants de la civilisation et de la fortune. Vous, fils de Montpellier, si nobles et si enthousiastes; vous, écoles de Montpellier, si illustres et à qui six siècles font un cortège si splendide; vous, France aimée, chère France pour laquelle volontiers nous donnerions notre vie et notre sang, vous qui embrassez, qui résumez tous les amours de notre cœur, ah! vivez de siècle en siècle et que le bonheur vous accompagne ici-bas; que vos enfants entrent tous ensemble dans la gloire éternelle.

LE CONSISTOIRE

A onze heures, s'ouvrait à la Maison-Dorée la réunion annuelle du Consistoire des Félibres. Les majoraux qui y prirent part étaient MM. Arnavielle, Chabaneau, Constans, Crousillat, Maurice Faure, Paul Gaussen, Marius Girard, Antonin Glaize, Langlade, Frédéric Mistral, Alphonse Roque-Ferrier, Louis Roumieux, le baron de Tourtoulon, plus le chancelier Paul Mariéton.

M. Louis Roumieux, assesseur de Languedoc, donna la présidence au Capoulié honoraire Mistral.

Le chancelier annonça la réalisation possible d'une École de *sòci* toscans, dans une future Maintenance italienne, à la suite des récentes manifestations de la sympathie des Florentins. Il proposa au Consistoire, comme *sòci* du Félibrige, les noms suivants, qui furent adoptés à l'unanimité :

MM. le comte de Gubernatis, publiciste, président du *Comitato Beatrice.*
le comte Francesco Guicciardini, syndic de *Florence.*
le baron de Collongue, consul de France *à Florence.*
M. de Castillon de Saint-Victor, consul de France, *à Livourne.*
MM. Guido Biagi, préfet de la Bibliothèque *Laurenziana*
le commandeur Carotti, publiciste
le baron Chazal, ancien consul de France
Le commandeur Augusto Conti, de l'Académie de *La Crusca.*
} *à Florence.*
MM. Demetrius A. Coromilas, auteur dramatique, *à Athènes.*
Charles Flahault, professeur à la Faculté des sciences de *Montpellier.*
MM. Augusta Franchetti, professeur à l'Institut des Études supérieures
le comte Gabardo Gabardi, publiciste
Diego Martelli, vice-président la *Ligue de la Paix*
Enrico Montecorboli, auteur dramatique
Giovanetti, rédacteur à la *Vedetta*
Roberto Paggi, éditeur
} *à Florence.*
M. le baron Emmanuel Portal, publiciste, *à Palerme.*
MM. Pio Rajna, professeur de langues romanes
Augusto Vecchi (*Jack la Bolina*), publiciste
le sénateur Pasquale Villaris, professeur à l'Institut supérieur
} *à Florence.*

Tous ces nouveaux *sòci* du Félibrige furent proclamés par acclamation.

Le félibre mainteneur, Paul Gourdou, d'Alzonne, ayant obtenu trois premiers prix aux jeux-floraux de sa Maintenance, fut déclaré maître en gai-savoir.

Alors s'ouvrit la délibération du Consistoire concernant les différends survenus depuis deux ans dans la Maintenance du Languedoc. La *Revue* n'ayant pas cru devoir intervenir dans ces polémiques trop longues et sans grand intérêt pour la Cause, n'a pas à s'y attarder ici. MM. Roumieux et Arnavielle, en leur nom et au nom de M. A. Blavet, puis M. Roque-Ferrier, — ayant consenti à se démettre des fonctions maintenanciales exercées antérieurement, le Consistoire procéda à l'élection d'un nouveau syndic de la Maintenance du Languedoc. Après trois tours de scrutin, M. Hippolyte Messine fut élu.

Trois heures plus tard, les Félibres du Languedoc s'assemblaient sous sa présidence et constituaient le Bureau de la Maintenance.

Ont été élus : Vice-présidents : MM. Arnavielle, Constans et Langlade, félibres majoraux;

Secrétaire : M. Clément Auzière;

Trésorier : M. Eugène Augé.

Puis une longue liste de nouveaux Mainteneurs languedociens — que nous donnerons prochainement — fût proposée et acceptée à l'unanimité.

LE BANQUET

Le même soir avait lieu à la Maison-Dorée le banquet de Sainte-Estelle, assemblée annuelle des Félibres. Plus de cent-vingt convives dans la grande salle des fêtes de la Maison-Dorée. Elle ouvre sur un grand jardin qui, avant la fin du banquet, était envahi. D'ailleurs un grand nombre de Félibres qui n'avaient pu accepter l'invitation, ou trouver place, augmentèrent dès la fin du banquet le nombre des *taulejaire* pour la cérémonie de la *Coupo* et la ronde des toasts.

La table d'honneur était entourée comme d'une auréole, de drapeaux de toutes les puissances, parmi lesquels une gigantesque Cigale d'or sur la bannière d'azur des Félibres. Au-dessus d'un vaste surtout de feuillage, s'élevait la Coupe. MM. Mistral, comme capoulié honoraire, et Roumieux, comme assesseur languedocien du grand-maître du Félibrige, Roumanille, retenu en Avignon, présidaient, devant la Coupe sainte.

Ils étaient entourés : à droite, de MM. :

Paul Mariéton, chancelier du Félibrige; Chabaneau et Constans, professeurs de langues romanes aux facultés de Montpellier et d'Aix; Maurice Faure, Jules Gaillard et Jourdan, députés; Émile Levy, Kristoffer Nyrop, Petersen, professeurs de langues romanes aux Universités de Fribourg, Copenhague et

Christiania; Arnavielle et Gaussen, félibres majoraux; Blavet, Coste, Folco de Baroncelli-Javons, André Jaubert, J. et Ch. de Valette, A. Peyre, félibres mainteneurs, etc., etc.

A gauche, de MM. Michel Bréal, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Deandréis, député de l'Hérault; Armand Gautier, de l'Académie des Sciences; Messine, Syndic du Languedoc; Augé ingénieur; Crousillat, Girard, Roque-Ferrier, félibres majoraux; Clédat et Van Hamel, professeurs de langues romanes aux Universités de Lyon et de Groningue; Donnadieu, Fernand Troubat, Mario Patrizzi, délégué italien, J. Artaud et Jacquemont, délégués de l'Université de Lyon, le romaniste Ant. Thomas, Directeur des Annales du Midi, etc...

Au dessert, M. Louis Roumieux s'est levé pour prononcer un long discours, remplaçant celui du capoulié. Après avoir élevé la Coupe et l'avoir portée à ses lèvres, il l'a passée à Mistral qui, après quelques paroles émues sur l'œuvre accomplie depuis trente ans, a dit qu'il ressentait une joie vive à se retrouver sous la bannière et sous l'étoile félibréenne avec son vieil ami Crousillat, de Salon, le doyen des félibres. Puis, prenant la Coupe, il entonne le chant sacré, dont tous les assistants reprennent le refrain en chœur.

A ce moment, M. Pierantoni, délégué de l'Université de Rome, fait son entrée dans la salle. On crie : Vive l'Italie! vivent les peuples latins! Mistral lui adresse une allocution dont voici la substance :

Monsieur le professeur, Je bois à l'Italie, cette grande nation latine sœur de la nôtre. Je bois à l'Université de Rome. Je bois à vous, monsieur le professeur. Je ne puis m'empêcher de rappeler que c'est au droit romain qu'on enseigne chez vous que nous devons notre vieille liberté, nous les fils de la Provence toujours indépendante, et non à Louis le Gros ou Charles le Gros, comme nous l'enseignent les livres.

Mistral termine par le cri de : vive l'Italie! repris par la salle entière qui applaudit.

M. Pierantoni, après avoir manifesté l'émotion que lui procure le *brinde* de Mistral qui, dit-il, a touché en lui la corde sensible, après avoir affirmé les sympathies de l'Italie pour sa sœur latine, la France, élève la Coupe, en terminant par un charmant sonnet italien. La Coupe poursuit son tour à droite, en passant aux mains du chancelier.

M. Paul Mariéton explique aux représentants et aux étudiants de l'étranger qui sont venus s'asseoir au *convito* de Sainte-Estelle, les origines familières et la portée sociale du Félibrige. Il termine l'exposé sommaire de notre histoire, en offrant les résultats acquis par les félibres, leur province reconstituée, à tous les amis de la tradition, à tous les patriotes sincères.

Mistral se lève, alors, et s'adressant à M. Michel Bréal, inspecteur général de l'Université :

Il y a ici quelqu'un qui a fait beaucoup pour notre cause félibréenne, qui dans un livre très important sur l'enseignement primaire a dit que c'était presque un crime d'empêcher aux enfants, dans les écoles, de parler la langue maternelle, quelqu'un qui s'est fait le champion du *Trésor du Félibrige* devant l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et que nous désirons entendre. M. Michel Bréal, je vous donne la parole.

La salle entière acclame l'illustre professeur qui se lève et dit :

J'ai écrit en effet ce que vous dites là et je n'ai pas changé d'avis. Je n'ai pas cessé de penser que quand on enlève à l'enfant sa langue maternelle on lui enlève la vie morale ; en lui défendant d'aimer cette langue on lui conseille presque le mépris de ses parents. (Sensation.)

Permettez-moi d'ajouter que j'ai fait autre chose. J'ai été un des plus chauds partisans de Mistral, à l'Académie des Inscriptions, pour lui faire obtenir le prix Jean Reynaud, la plus haute récompense dont elle dispose à son dictionnaire *Le Trésor du Félibrige*, dont on peut dire que si la langue provençale devait mourir elle serait contenue en lui toute embaumée.

Un temps viendra où les savants, se trouvant devant cette œuvre philologique immense et les poèmes de Mistral, diront qu'il y a eu deux Frédéric Mistral, comme il y a eu deux Pline, car il sera difficile de croire que tant de science et de poésie tiennent dans le même cerveau.

Celui qui meurt après avoir planté un arbre qui lui survit, n'a pas perdu son temps, dit un proverbe oriental.

Eh bien! Mistral, vous avez planté un arbre dont les branches s'étendent au-delà des frontières. Vous n'avez pas perdu votre vie!

Mistral, ému jusqu'aux larmes, remercie l'éminent savant qui l'embrasse au milieu des acclamations enthousiastes des assistants qui crient : Vive Mistral! Vive Bréal!

C'est le tour de M. Maurice Faure, le député-cigalier de la Drôme. Voici la traduction de son brinde provençal :

Je bois aux députés félibres qui soutiennent la Cause, non seulement comme félibre, mais encore et surtout comme député.

Le vrai député ne craint pas de parler la langue des travailleurs. Le félibrige est une cause vraiment nationale. Sans lui, la civilisation actuelle qui nivelle tout aurait tué tout ce qu'il y a de noble dans les traditions qu'il maintient comme la langue populaire pour l'amour de la patrie. Ce qui la fait aimer cette patrie si chère, c'est son originalité, c'est ce qui la distingue des autres. Certes, le Félibrige est grand et s'étend partout aujourd'hui. Ces jeunes étrangers enthousiastes nous en apportent la preuve. Ils sont venus de loin pour proclamer avec nous que le Félibrige est la fraternité des peuples et qu'il sera l'instrument de la paix universelle. (Applaudissements prolongés.)

J'ai suivi depuis Montélimar le voyage du Président de la République, j'ai vu partout les fêtes et les réceptions de ce voyage et je sais que ce ne sont pas les lampions, les drapeaux, ils sont partout les mêmes, qui ont touché le Président. C'était en Avignon, ces belles provençales venues de Barbentane pour danser en on honneur notre délicieuse farandole ; c'était Félix Gras, célébrant la gloire

d'Avignon; c'était ici à Montpellier, les danses locales des treilles et du chevalet, le salut des félibres à l'École d'agriculture et les strophes languedociennes vibrantes de patriotisme...

Le chancelier donne alors lecture de quelques télégrammes. Voici ceux du Capoulié, des *Felibre de la Mar*, et des Cigaliers, assemblés à Meudon á la même heure, pour célébrer Rabelais, docteur de l'Université de Montpellier :

L'Ancian, empacha doulourousamen, vau pamens faire coume se i'ero, aubouro la Coupo santo, brindo à l'Estello longo-mai.

ROUMANILLE.

La Mar mando un salut courau
I mantenèire, i majourau
Que bevon á la Coupo santo.
Santo Estello adus joio e pas!
Eme vautre noste cor canto,
O Galant fraire dóu Clapas!

MONNÉ, MICHEL, ASTRUC.

Li Cigalié e li Felibre de Paris, acampa entour dóu buste de Rabelais, noste calouyé, mandon a si fraire en Santo Estello li sentimen li mai courau et s'unisson em'eli dins lou brinde de la Çoupo santo e la glòri dóu Felibrige.

M. Constans, félibre majoral et professeur à la Faculté des lettres d'Aix, constate en excellents termes l'heureuse coïncidence de la Sainte-Estelle avec les fêtes du Centenaire.

M. Chabaneau, félibre majoral et professeur à la Faculté des lettres, salue les romanisants étrangers.

M. Albert Arnavielle, vice-syndic de la Maintenance, chante les Étudiants-Félibres.

M. Coste, musicien au 2e génie, lauréat des jeux floraux, dit sa pièce couronnée.

A ce moment entre dans la salle M. Van Hamel, professeur de langues romanes à l'Université de Groningue. Le chancelier le présente à l'assemblée comme délégué de la Hollande. M. Van Hamel se lève et souligne de la plus grande élégance d'allure ces paroles très applaudies :

Messieurs,

Il faut bien se connaître pour bien s'aimer, dit-on. Laissez-moi vous dire qu'avant de connaître les Félibres je les aimais déjà. Je lis souvent vos Rambaud d'Orange, vos Guilhem de Capestang, vos Bertrand de Born, et leurs continuateurs Mistral, Aubanel, Roumanille et les autres, et je ne sais comment j'ai pu croire que votre magnifique langue fût une langue morte. Je l'ai pu croire à Paris; à Montpellier je vois bien que c'est une langue vivante. Tout le monde la parle!

M. Van Hamel, après avoir rappelé que la Provence a fourni un roi à la Hollande (Guillaume d'Orange), reprend en ces termes :

Vous avez inspiré les trouvères du Nord, vous les avez ressuscités, car il faut bien le dire, ce qu'ils chantent et que nous lisons, ce sont vos chansons traduites. Je bois à vous, messieurs, à vous qui parlez deux langues également françaises et qui, à ce titre, êtes doublement Français. (Applaudissements frénétiques.)

M. Déandreis, député de Montpellier et félibre mainteneur s'exprime ainsi :

Je suis un félibre dévoué. Je suis fier de pouvoir me prévaloir du titre de député de la Gaule latine. Vous entendiez tout à l'heure le maître des maîtres, qui personnifie si bien le Midi de la France... Qui nous dit, messieurs, que ce n'est pas autour de cette table fraternelle, que se cimente l'union des races latines ! (Bravos répétés.)

Puis, se plaçant au point de vue universitaire montpelliérain, M. Déandreis fait les importantes déclarations suivantes :

Chabaneau représente ici l'union de l'Université de Montpellier avec le Félibrige. Nous connaissons tous la haute valeur de son enseignement, et je suis convaincu que je vais au-devant du vœu le plus cher de ce savant aussi modeste qu'éminent, en disant que nous comptons sur le puissant appui de M. Michel Bréal pour avoir un enseignement plus complet des langues romanes. Il faut que dans cette grande Université, dont la nécessité a été proclamée vendredi, par le ministre de l'instruction publique, les langues romanes soient enseignées, car ceux qui pensent dans une langue doivent parler dans cette langue. Et qu'on ne voie pas dans mes paroles ce qui n'y est pas, c'est-à-dire des idées de séparatisme qu'on nous prête parfois si légèrement. Nous savons ce que nous devons à la patrie. J'ai tenu à vous dire cela. C'est le député de Montpellier qui, au nom des félibres de Montpellier boit à l'Université de Montpellier, et à l'Université de France.

A ce moment, une jeune et charmante Provençale est conduite à la table d'honneur et invitée par Mistral à chanter. Elle se lève et d'une voix claire, dit ces quelques paroles très applaudies :

« Messiés, Midamo, aves oublida Mirèio...
« Avans de vous canta, fau que vous digue que me semblavo touto, e qu'avié pa'ncaro segean quand davalavo di montagno di Baus. Ero bruneto coume iéu, eme si pèu frisa coume li miéu. Sis iue negre semblavon de diamant... Iéu représente eici Mirèio... Vous vau canta *lou Moulin d'Oli*... »

Puis debout sur un escabeau, jolie à ravir sous son costume d'Arles, elle gazouille, toute l'assemblée la suivant au refrain, le *Moulin d'Oli* et l'*Oulivarello*, deux exquises chansons paysannes du félibre *Charloun*, le très populaire Charles Rieu, du Paradou.

Les brindes reprennent de plus belle, après cette éclaircie de jeunesse.

M. Marius Girard, félibre majoral, président de l'Ecole d'Avignon, *lou Flourege*, donne en ce charmant huitain la définition du bon félibre :

Gardian de nosto parladuro,
La gardaren, franc de malur;
Avèn la pougno forto e duro,
Car li felibre bevon pur.
E se quauqu'un, eici, s'aviso,
De treboula nosto aigo-sau,
Fraire, veici nosto deviso :
Francés de cor, e Prouvençau!

M. Gabriel Routurier, rédacteur envoyé spécial de *la Gironde*, porte le toast suivant :

Messieurs,

Je tiens à vous remercier de m'avoir donné une place au milieu de vous. C'est à titre de journaliste que j'y suis. Je suis encore sous le charme des paroles éloquentes de notre grand Mistral, dont on peut dire que c'est bien sur ses lèvres que les abeilles ont déposé leur miel. On a dit souvent que la science n'avait pas de patrie; il faut le dire aussi de la poésie.

La Nausicaa d'Homère, la Beatrix de Dante, la Juliette de Shakespeare, l'Elvire de Lamartine, la Mireille de Mistral, sont sœurs. Peu importe la langue dans laquelle elles ont été célébrées, la source divine où les poètes ont puisé pour les dresser, immortellement jeunes, devant nos yeux éblouis; cette source n'est-elle pas la même! Les poètes sont les élus préférés de cette puissance mystérieuse qui dirige toutes nos pensées; Mistral est grand parmi ces élus. Mistral, prince de la poésie, je bois à vous, vous déclarant que le jour où j'ai l'honneur de vous voir pour la première fois et de vous serrer la main, a été, comme le disait il y a un moment M. Pierantoni, un jour de paradis.

Les applaudissements les plus chaleureux accueillent ces paroles. Le félibre Louis Vergne adresse à M. Routurier quelques mots de félicitations, il évoque le souvenir du félibre bordelais Mèste Verdié, le fabuliste populaire, le Bigot de Bordeaux, auquel il est question d'ériger un buste.

Le tour continue des vers et des chansons. Mistral présente à l'assemblée l'abbé Célestin Malignon un ardent félibre qui (comme Jasmin jadis), bâtit des églises avec l'argent de ses poèmes. Celui-ci se lève et avec une verve très applaudie déclame une ode enthousiaste à la Langue d'oc.

Citer d'autres noms nous mènerait trop loin. Disons que le tour de parole s'est arrêté à M. Alcide Blavet, qui a chanté deux délicieuses chansons, après que M. Amable Richier, représentant de l'Ecole du Var, a eu dit ses fières poésies : *la Concorde* et *les Tambourins*.

Un peuple nombreux attendait les félibres à la sortie et leur a fait une longue ovation. Ajoutons que Mistral a dû remercier à plusieurs reprises les étudiants étrangers qui lui ont donné, sur la place du théâtre une sérénade, de leurs airs nationaux.

INAUGURATION DU MARBRE DE LA TOUR-DES-PINS ET DES JEUX FLORAUX DE JACME-LE-CONQUÉRANT.

Lundi 26 mai.

L'inauguration du marbre commémoratif de la Tour-des-Pins et les Jeux floraux de Jacme-le-Conquérant et du Félibrige montpelliérain ont été célébrés devant le marbre lui-même, le lundi matin.

Dès neuf heures, un piquet d'infanterie arrive sur le boulevard Henri IV ; la société musicale des *Enfants de Marguerittes* prend place dans l'intérieur du square, où elle doit se faire entendre plusieurs fois.

Une demi-heure après, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, accompagné de M. l'abbé Sahut, son secrétaire, traverse la foule et prend place sur un des fauteuils disposés devant la Tour-des-Pins.

Aux premières places sont déjà : MM. Roque-Ferrier, félibre majoral, H. Messine, syndic du Languedoc, Xavier Peyre, Martin de Nîmes, le marquis de Pontevès-Sabran, etc... Le consul d'Espagne à Cette, et M. G. de Berenguer, vice-consul d'Espagne à Montpellier, sont placés à la droite de l'évêque de Montpellier.

Les félibres, languedociens, provençaux et gascons sont fort nombreux; en attendant que la séance soit ouverte, ils examinent le marbre de Jacme et le portrait que le comité félibréen a fait placer au-dessus.

A neuf heures et demie, M. Roque-Ferrier, président, prononce les paroles suivantes :

« Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Votre présence est un hommage à la mémoire de Jacme-le-Conquerant, roi d'Aragon, comte de Barcelone et seigneur de Montpellier.

Je vous remercie donc d'êtres venus en si grand nombre acquitter une humble part dans la dette de reconnaissance que la ville de Montpellier et les Montpelliérains contractèrent, il y a six cent cinquante ans, envers le fils de Pierre II et de Marie de Montpellier.

Lorsqu'on fait l'inventaire alphabétique des rues de notre cité, on est surpris de rencontrer, au voisinage de l'Argenterie et de l'hôtel Saint-Côme, une ruelle étroite, tortueuse, et privée de soleil, qui porte le nom de rue Jacques d'Aragon. C'est là le seul, l'unique souvenir que l'ensemble de nos concitoyens, les classes populaires surtout, aient gardé de l'homme qui, à vingt ans, s'emparait de la plus importante des îles Baléares, qui mourait à soixante-huit ans, après avoir

accru de trois royaumes l'héritage paternel, après avoir livré de nombreuses batailles et mérité de l'admiration européenne ce nom de Conquérant que l'on n'a donné qu'à trois ou quatre porte-couronnes depuis la dissolution de l'empire romain.

En vous rappelant les services sans nombre que Jacme Ier rendit à la civilisation méridionale et à la ville de Montpellier, vous vous êtes sans doute dit qu'il était malséant de n'avoir pas donné le nom de cet homme à l'une des grandes artères de la ville. Vous ne vous êtes pas dissimulé que, si des noms obscurs, inconnus ou contestés, proclament orgueilleusement à une foule de coins de rue le favoritisme de certaines préférences, nul homme, nul capitaine ne méritait mieux que le fils de Pierre II et de Marie de Montpellier les honneurs de la voie publique, de la statue équestre et triomphale.

Verdaguer, le grand Homère catalan, avait, en 1886, pendant son voyage à Montpellier, éprouvé un pareil sentiment de surprise et il ne put s'empêcher de demander à quelques félibres languedociens s'il ne serait pas possible de réparer cet oubli.

De ce désir de Verdaguer, magistralement exprimé en strophes concises et simples, le 18 juillet 1886, au milieu des Jeux floraux de la maintenance de Languedoc, naquit une commission de souscription publique qui, après avoir accompli son œuvre, chargea le comité félibréen d'assurer l'inauguration du marbre lui-même et de la faire entrer dans le programme des fêtes destinées à célébrer le VIe Centenaire de l'Université de Montpellier.

Ce n'était pas là, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, une tâche absolument aisée. Le choix du monument lui-même était difficile et limité. Le château-fort des Guilhems, qui était situé à l'extrémité de notre ville, sur l'emplacement actuel du palais de justice, en face de la colline même du Peyrou, n'existe plus qu'à l'état de souvenir archéologique; N.-D. des Tables, où Jacme fut porté quelques heures après sa naissance, a été rasée et le vocable de l'église actuelle n'a rien de commun avec le sanctuaire autour duquel se plaçaient les changeurs des XIIe et XIIIe siècles

La Tour-des-Pins, seule, représentait un passé historique assez ancien pour prétendre à l'honneur d'être choisie. Ce fut donc de ce côté que se portèrent nos préférences. Le conseil municipal de Montpellier les ratifia, en autorisant la fixation de la plaque sur les murs de la vieille tour.

La commission de la souscription publique eût bien voulu, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, parer de toutes les luxuosités de la pierre, de la sculpture et du marbre, la plaque commémorative de Jacme-le-Conquérant, mais il lui était impossible de dénaturer le caractère architectural de la tour, en donnant des proportions et une importance inusitée à ce qui est seulement la première manifestation de la reconnaissance des Montpelliérains, la pierre modeste, mais parlante, qui donnera à nos petits neveux l'idée d'élever un jour une statue équestre au conquérant aragonais-montpelliérain.

Je déclare terminée la tâche de la commission de Jacme et je suis heureux de remettre à la ville de Montpellier le marbre commémoratif de la Tour-des-Pins. »

A ce moment arrive Mistral, auquel l'assistance fait une ovation enthousiaste. Il est accompagné du chancelier Mariéton.

On lit ensuite une ode magnifique envoyée de Barcelone par Mossen Jacinto Verdaguer, le Mistral de la Catalogne; des vers inédits envoyés par M. Henri de Bornier, et des lettres de poètes ou savants empêchés. Enfin M. Louis Bard, le sympathique félibre nimois, fait applaudir une ode remarquable, M. Xavier Peyre un petit poème où il réclame pour Jacme un pendant à la statue de Louis XIV au Peyrou, et Martin, autre gloire nimoise, prouve qu'il est poète autant qu'excellent diseur, en récitant de beaux vers inédits sur Jeanne d'Arc.

Cérémonie à la fois solennelle et pittoresque, qui ramènera désormais le constant souvenir des Montpelliérains sur la gloire de leur illustre et héroïque aïeul.

***

Dans l'après-midi, au palais de l'Université, s'est tenue la première séance du Congrès de philologie romane. Le bureau, composé des professeurs Revillout, Castets et Chabaneau, de la Faculté des lettres, a offert la présidence à Mistral qui a pris place à côté d'eux. Parmi les congressistes et félibres présents, Mgr l'évêque de Montpellier, MM. Bréal, Clédat, Constans, Maurice Faure, Ch. de Tourtoulon, Paul Mariéton, K. Nyrop, Van Hamel, Émile Lévy, Antoine Thomas, Gaudenzi, Trojel, etc.

EXCURSION A AIGUES-MORTES

Le même jour, à 9 heures 45, un train spécial amène à Palavas 700 étudiants ou invités qui doivent prendre part à l'excursion à Aigues-Mortes et au banquet. L'embarquement se fait sur quatre vapeurs d'Agde.

Devant le grau du Roi, des pêcheurs se rendant à la pêche dans leurs bateaux, saluent du bonnet et acclament les étudiants. En entrant dans le grau, les vapeurs sont salués par de nombreuses détonations.

A Aigues-Mortes, le maire et le conseil municipal attendent les voyageurs sur les quais. Les étudiants défilent en monôme, puis le maire prononce l'allocution suivante :

« Messieurs,

» Aigues-Mortes a eu des visites illustres, elle a reçu des princes et des rois. Aucun de ceux qu'elle reçut durant les six siècles de son existence n'a été l'objet de manifestations pareilles à celles qui vous accueillent. Jamais non plus, elle ne fut l'objet de sympathies aussi vives que les vôtres. En son nom, je viens saluer dans ceux d'entre vous qui y prennent part les représentants de la jeunesse française et étrangère. Nous n'étouffons point ces sentiments qui nous poussent à aimer qui nous aime, soyez les bienvenus ! »

Des applaudissements nombreux accueillent ces paroles. Le maire annonce pour deux heures et demie une grande réception sur la place Saint-Louis.

Les étudiants se répandent alors dans les divers cafés de la ville, transformés en restaurants. On refuse le paiement de leurs dépenses. Ils font alors une collecte au profit des pauvres de la ville.

Puis on va visiter les remparts, la tour de Constance, les oubliettes de l'église des Pénitents-Gris, l'endroit du port où saint Louis s'embarqua pour la Palestine. A deux heures et demie, tout le monde est sur la place.

La fanfare arrive, précédée de son drapeau. Les étudiants s'assemblent et chantent la cantate du Centenaire. Des rafraîchissements gratuits sont servis par les soins de la municipalité ; puis, les jeunes filles et les dames arrivent, revêtues de leurs plus beaux atours.

Un bal magnifique s'improvise pendant que les hommes et les enfants tirent des pièces d'artifice. Les portes de la ville sont garnies de verdure et d'inscriptions en l'honneur des étudiants.

A 6 heures, on est de retour à Palavas. Un grand banquet a lieu qui va clore le programme des fêtes du centenaire. MM. Liard, directeur de l'Enseignement, et E. Lavisse prononcent des discours très chaleureux. Nous ne saurions mieux terminer que par les paroles — très félibréennes, nous semble-t-il — de ce dernier.

DISCOURS DE M. ERNEST LAVISSE

Messieurs les étudiants,

Pendant quatre jours de fêtes splendides, fêtes montpelliéraines, fêtes françaises, fêtes internationales et humaines, nous avons célébré le sixième centenaire de cette illustre personne historique, l'Université de Montpellier. Six siècles, jeunes gens, cela vous paraît beaucoup; mais, au fond, c'est peu de chose. Moi qui vous parle, j'aurai bientôt parcouru un demi-siècle : c'est un voyage qui se fait, je vous assure, en train-éclair. Eh bien! multipliez par douze ce moment fugitif, et me voilà transporté au treizième siècle. Je suis professeur *apud montem Pessulanum*. J'ai pu entendre la lecture de la Bulle fameuse adressée en octobre 1289 par « Nicolas, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers fils, docteurs et écoliers, présents et futurs, résidant à Montpellier, dans le diocèse de Maguelonne. »

Six siècles, c'est donc un cadre trop étroit pour une fête comme celle-ci. Elargissons-le. Il faut toujours élargir les cadres. Je vous propose la commémoration d'un ancêtre de l'Université de Montpellier.

Dans son admirable discours, qui ornera les premières pages du futur cartulaire de votre Université nouvelle, M. Maurice Croiset vous a parlé des influences reçues du dehors par l'ancienne Université. Il a nommé les Grecs, les Romains, les Arabes, l'Espagne et l'Italie. Qui donc amenait vers votre berceau ce concours d'étrangers? La mer, qui étend sa splendeur, sous nos yeux. L'ancêtre que nous allons ensemble saluer, c'est la Méditerranée.

La Méditerranée a porté bien des vaisseaux de guerre à rames et à voiles. Elle porte aujourd'hui les cuirassés. Mais elle a porté aussi et elle porte encore des idées et des sentiments éclos sur ses rives du Nord et du Midi, de l'Ouest et de l'Orient. Elle a été un grand intermédiaire, une conciliatrice. L'antiquité orientale, l'antiquité hellénique, l'antiquité romaine, elle a tout mêlé dans sa coupe d'azur, pour composer une civilisation, la plus ancienne des civilisations actives et la plus vénérable, mais jeune toujours et pour toujours, puisqu'elle est faite d'art, de science et de liberté.

Messieurs, vous avez bien fait de nous réunir ici ce soir. La fête de l'Université de Montpellier, c'est une fête de la Méditerranée.

C'est une fête de la Grèce, de l'Italie, de la France et de l'Espagne. Hellènes, Italiens, Espagnols, Français, nous sommes les communs disciples des grands maîtres, poètes, philosophes, peintres, sculpteurs, médecins, jurisconsultes, héros de guerres de conquête, mais aussi de guerres de liberté, orateurs de tribunes illustres, d'où tant de paroles sont tombées, pour y demeurer à jamais dans la mémoire des hommes. Si je les voulais nommer tous, ces maîtres, et louer les plus grands, nous verrions, avant que j'eusse fini, pâlir les étoiles. Hellènes, Italiens, Espagnols, Français, vous êtes les élèves de l'Université méditerranéenne où Homère a enseigné tout ce que les hommes savaient de son temps; Hésiode, l'économie rurale; Hippocrate, la médecine; Phidias, les beaux-arts; Platon et Aristote, la philosophie; Aristote et Euclide, les sciences. Vous devez donc, étudiants méditerranéens, vous aimer les uns les autres. Entre vous, la discorde serait une trahison entre camarades.

Mais il y a, dans le monde, d'autres mers, d'autres rivages et d'autres peuples. Etudiants des pays du Nord, vous êtes les bienvenus ici. Des génies de vos nations nous savons la puissance et la beauté. Personne n'est plus grand que Shakespeare. Personne n'est plus grand que Gœthe. Et de Russie nous arrivent des émotions profondes, qui renouvellent chez nous la religion de l'humanité par le culte de la souffrance humaine.

La vie ne peut être comprise de la même façon sous des cieux différents : elle n'a point les mêmes couleurs. Les génies du Nord et du Midi se heurtent dans des contradictions parfois violentes, mais ils se sont pénétrés et se pénètrent tous les jours davantage. Les rapprocher, les concilier, c'est l'office de la France. Comme la Méditerranée, la France est une conciliatrice. Son front est touché par la vague verte de la mer du Nord; elle plonge le pied dans la vague bleue dont nous entendons le murmure. Elle participe à la nature du Nord et à celle du Midi c'est pour cela que, par destination, elle cherche, trouve et répand des idées universelles. C'est pour cela aussi qu'elle est hospitalière. De tous les pays le nôtre est celui où l'étranger se trouve le mieux chez lui parce qu'il y trouve quelque chose de lui. Et ce sont tous ces quelques choses réunis, qui composent l'humanité de la France.

Etudiants, je reviens à mon propos! Je lève mon verre en l'honneur de la Méditerranée, en l'honneur de la France!

A l'esprit de la Méditerranée, qui souffle sur les peuples du Midi! A la fraternité des Méditerranéens! A l'esprit de la France, qui propose à ces peuples du Nord et du Midi un idéal de justice et de liberté. A tous les pays, dont la jeunesse est ici représentée.

Etudiants étrangers, nos chers hôtes! Nous ne vous oublierons pas! Ne nous oubliez pas! Je ne sais quelle page écriront vos générations. Préparez-vous, dans chacune de vos patries à vos devoirs comme nous nous préparons aux nôtres! Mais gardez religieusement ces sentiments de fraternité, que vous avez échangés avec nos enfants.

Quand on quitte un pays, il est d'usage d'en emporter un souvenir. J'ai vu hier, dans le cortège historique, un olivier. Avant de vous séparer, réunissez-vous et faites une ronde autour de cet arbre. Et que vos camarades de France distribuent entre vous les rameaux de l'olivier.

LA RÈINO JANO

ATE PROUMIÈ

Se passo dins lou jardin dóu palais de Naple.

SCENO PROUMIERO

LA RÈINO JANO, AUFAN DE SISTEROUN, LI PRINCE DE DURAS E DE TARANTO, LOU CAMARLEN ARTUS, LOU PAGE DRAGOUNET, COURTISAN E COURTISANO *eme de libre en man o d'estrumen de musico.*

JANO.

Ajassen-nous un pau sus l'erbo, saren bèn.

S'assèton sus la tepo di bancau.

La bello visto que i'a d'eici ! Descurbèn
L'espandidou de Naple e la mar e lis isclo...
Au cèu, uno candour que vous enébrio !

AUFAN DE SISTEROUN, *de dre.*

Gisclo,
Emé l'aigo di font e lou rai souleien,
Un flo de pouësío ounte segur béurien
Lis engèni divin, que se noumon Vergéli
O Dante !

JANO.

A moun entour venguèsson tóuti éli,
Aufan ! que, voulountié, pèr enlusi ma court
E de moun jouine règne engrandi li jour court,
N'en fariéu moun counsèu. La glòri la proumiero
Que dèu ambiciouna lou mounde, es la lumiero,
Car la joio e l'amour soun li fièu dóu soulèu,
E lis art e li letro, acó's li grand calèu !
Tambèn, i' a' n noble mot que tène à moun usage,
Es de moun segne-grand, lou rèi Roubert lou Sage :
« Amariéu mai, disié, perdre la reiauta
Que lou Gai-Sabé... » Dau ! iéu t'aviéu arresta,

LA REINE JEANNE [1]

ACTE PREMIER

Se passe dans le jardin du palais de Naples.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE JEANNE, AUFAN DE SISTERON, LES PRINCES DE DURAS ET DE TARENTE, LE CHAMBELLAN ARTUS, LE PAGE DRAGONET, COURTISANS ET COURTISANES *avec des livres en main ou des instruments de musique.*

JEANNE

Étendons-nous un peu sur l'herbe, nous serons bien.

Ils s'asseyent sur les bancs de gazon.

La belle vue qu'on a d'ici! On découvre le panorama de Naples et la mer et les îles... Au ciel, une transparence enivrante!

AUFAN DE SISTERON, *debout.*

Il jaillit, avec l'eau des fontaines et le rayonnement solaire, un jet de poésie où les génies divins boiraient certainement, qu'ils se nomment Virgile ou Dante!

JEANNE.

Puissé-je, autour de moi, les avoir tous, Aufan! Bien volontiers, pour illustrer ma cour et de mon jeune règne grandir les journées brèves, j'en ferais mon conseil. La principale gloire que doit ambitionner le monde, c'est la lumière : car la joie et l'amour sont les fils du soleil, et les arts et les lettres, voilà les grands flambeaux! Aussi je tiens à mon usage un noble mot — de mon aïeul le roi Robert le Sage :

« J'aimerais mieux, disait-il, perdre la royauté que le Gai-Savoir...» Allons!

(1) L'éditeur Lemerre vient de mettre en vente (25 juin) *la Reine Jeanne,* de Mistral. C'est un trop grand événement dans la littérature du Midi pour que nous puissions l'apprécier autrement qu'en une étude développée. On la trouvera dans notre prochain fascicule. Rappelons seulement, en offrant la scène initiale de la tragédie à nos lecteurs, que la *Revue* a été la première à annoncer, à louer cette œuvre nouvelle du Maître (octobre 1886), suprême couronne déposée par lui au front de la Provence.

Aufan : parlo-me 'n pau, aro, de ma Prouvènço,
Aquéu païs de Diéu, de cant e de jouvènço,
Qu'es lou plus fin jouièu de ma courouno d'or
E qu'ai pa'ncaro vist, pauro ! Lou rèi a tort
De me ié pas mena... Lèu-lèu, la vole vèire !

AUFAN DE SISTEROUN.

Rèino, un camin d'azur e lis coume lou vèir
De Naple, quand voudrés vous menara lèu- èu
A Marsiho : la mar es vostro, — lou soulèu
E la mar soun partido atenènto à l'empèri
Di Prouvençau... Venès ! veirés un pople lèri
Qu'en farandoulejant vous rendra si respèt
E poutounejara l'estrai de vòsti pèd.
Emai un sort crudèu ague vincu Toulouso
E tra sus lou Miejour sa capo nivoulouso,
Vers lou Rose i' a 'ncaro un tros de paradis
Que soun flaire agradiéu à bèn liuen s'espandis.
La Prouvènço, Madamo, aquelo perlo vostro,
Dóu mounde es l'abréujat, lou mirau e la mostro.
Despièi l'urouso Niço ounte l'arange crèis,
Despièi lis Isclo d'Or ounte jogo lou pèis,
Jusqu'au bàrri neven que Briançoun aubouro,
A tóuti li belesso e tóuti li tempouro.
La Grèço, tout-de-long de si costo, a leissa
Si coulounio, nis pèr lis oundo bressa ;
E Roumo, sa meirino e vièio gouvernanto,
Pèr si rous mounumen i' es enca doumnanto.
En de rode, li fiéu di Sarrasin cafèr
Ié danson la mouresco au pèd di roucas fèr ;
E'n d'autre, lou Crestian en devoucioun ié gleno
Li plour que i' escampè la bloundo Madaleno.
A voste dous poudé counsènto en generau,
Chasco vilo aqui viéu de soun dre naturau,
E libramen travaio, o dor, o canto, o crido.
Marsiho tèn la mar e navego, alucrido ;
Brignolo, Draguignan, óulivon ; li Gavot
Fan de cuié de bos e gardon l'escabot ;
Dóu Martegue, qu'es la Veniso prouvençalo,
De Touloun, de Frejus, lou pople pesco e salo ;

je t'avais arrêté, Aufan : parle-moi donc, maintenant, de ma Provence, ce pays de promission, de poésie et de jeunesse, qui est le plus fin joyau de ma couronne d'or, et que je n'ai pas encore vue, hélas ! Le roi a tort de ne pas m'y conduire... Vite, vite, je veux la voir !

AUFAN DE SISTERON.

Reine, un chemin d'azur, uni comme cristal, vous mènera de Naples, vite, vite, quand vous voudrez, à Marseille : la mer est à vous, le soleil et la mer sont les appartenances de l'empire provençal... Venez ! vous verrez un peuple alerte qui, avec des farandoles, vous rendra ses respects et baisera l'empreinte de vos pieds. Encore qu'un sort cruel ait vaincu Toulouse et jeté son manteau brumeux sur le Midi, il reste vers le Rhône un coin de paradis dont l'arome plaisant fleure au lointain. La Provence, Madame, cette perle royale, est l'abrégé, la montre et le miroir du monde. Depuis l'heureuse Nice où croît l'orange, depuis les Iles d'Or où le poisson se joue, jusqu'au rempart de neige que Briançon élève, elle a tous les climats et toutes les beautés. La Grèce, le long de ses côtes, a laissé ses colonies, nichées que bercent les ondes, et Rome, sa marraine et vieille gouvernante, Rome y domine encore par ses monuments fauves. Ici, les fils des Sarrasins féroces y dansent la moresque au pied des rocs sauvages ; et là, le chrétien pieux glane les pleurs qu'y répandit la blonde Magdeleine. Accédant en général à votre douce autorité, là chaque ville vit de son droit naturel, et librement travaille, ou dort, ou chante ou crie. Marseille tient la mer et navigue, âpre au gain ; Brignoles, Draguignan, cueillent l'olive ; les Gavots font des cuillers de bois et gardent le troupeau ; au Martigue, qui est la Venise provençale, à Toulon, à Fréjus sont les pêcheurs

Em' ourguei Arle mostro uno mar d'espigau ;
Li Baussen fan la guerro ; e voste Senescau
Dins Ais rènd la justiço.

JANO.

A prepaus de justiço,
Nous vèn, d'aqui pertout, un fum de cridadisso...
Qu'es acó ? mi baroun, mis óuficié, belèu
Plumon la poulo ? Se ié vau...

AUFAN DE SISTEROUN.

Venès-ié lèu,
Rèino ! e li nivoulun que podon faire oumbrage,
Uno fes esvali davans voste carage,
Mountaren, se vous plais, enjusqu'à Sisteroun.

JANO.

Toun endré ?

AUFAN DE SISTEROUN.

Moun endré ! lou ro, lou capeiroun
E la clau de Prouvènço, e que fara, vous dise,
Mar e mount pèr la rèino.

JANO.

Alègre ! me n'en fise.

Dóu tèms que parlon, lou page Dragounet fai la vóuto à l'entour em' uno damisello.

AUFAN DE SISTEROUN.

Prouvènço, acó se saup, es vuei lou trepadou
De l'univers.

Dragounet s'escacalasso.

JANO.

Anen ! fau que rigue de tout...
Dragounet !

AUFAN DE SISTEROUN.

Li lahut carrejon de tout caire
Lou trafé di nacioun sus lou Prat de Bèu-Caire.
A Mount-Pelié, de milo e de milo escoulan,
Acampa de pertout, s'esquichon barbelant
Pèr ausi la paraulo e li dóutrino novo
De l'ilustre ensignaire Arnaud de Vilo-Novo.

et les saleurs ; Arles montre avec orgueil ses moissons ondoyantes ; les Baux, eux, font la guerre, et votre Sénéchal, dans Aix, rend la justice.

JEANNE.

A propos de justice, il nous vient, de tous ces lieux, une fumée de doléances... Qu'est-ce que c'est ? Mes barons, mes officiers, peut-être, plument la poule ? Si j'y vais...

AUFAN DE SISTERON.

Reine, venez-y vite ! et les nuées légères qui ombragent l'horizon une fois dissipées devant votre visage, nous monterons, s'il vous agrée, jusques à Sisteron.

JEANNE.

Ton pays ?

AUFAN DE SISTERON.

Mon pays ! le roc, le chaperon et la clef de Provence, et qui fera, je vous le dis, monts et merveilles pour la reine.

JEANNE.

Très bien ! je m'en rapporte.

Pendant le dialogue, le page Dragonet fait la volte à l'entour avec une demoiselle.

AUFAN DE SISTERON.

Aujourd'hui, c'est notoire, la Provence est le palier de l'univers.

Dragonet éclate de rire.

JEANNE.

Allons ! il faut qu'il rie de tout... Dragonet !

AUFAN DE SISTERON.

Les tartanes charrient de toute part le trafic des nations sur le Pré de Beaucaire. A Montpellier, des mille et des mille écoliers, rassemblés de partout, se pressent palpitants pour ouïr la parole et les nouvelles doctrines de l'illustre enseigneur Arnaud de Villeneuve. En Arles, le Lion est tellement superbe encore, que l'empereur lui-même sent sa gloire incomplète s'il n'est pas consacré, devant le peuple d'Arles, héritier de César, de Constantin, de

En Arle, tant superbe es enca lou Lioun,
Que l'emperaire sènt que ié manco un raioun
Se noun es counsacra, davans lou pople d'Arle,
Eiretié de Cesar, de Coustantin, de Carle...
Enfin, en Avignoun, i' a lou papo! grandour,
Poudé, magnificènci, e poumpo e resplendour
Que mestrejon la terro e fan, sènso messorgo,
Boufa l'alen de Diéu i ribo de la Sorgo.

DRAGOUNET.

Em' aquéu dóu mistrau... *O bella Napoli,*
Contro Avignoun siés rèn!

JANO.

Dragounet!

DRAGOUNET.

Ai fali.

JANO.

Parlaras quand lou fió sara cubert.

DRAGOUNET, *partènt em' uno damisello de chasco man.*

A courre?

JANO.

Lou fóu!

DRAGOUNET.

O, s'amas miés, mignoto, à freto-mourre...
Fai vejaire de lis embrassa.

JANO.

E dins nosto ciéuta d'Avignoun, Clemènt Sièis
Noun se languis? cresès que ié rèste?

AUFAN DE SISTEROUN.

Parèis
Que la desoulacioun de Roumo pau lou toco...
En aqueste moumen, aubouro sus la roco
Un castelas tant fort que, pèr l'eternita,
Se vèi proun que la Glèiso aqui vóu s'asseta.

JANO.

Emé tout soun terraire, au papo quand fauguèsse
Vèndre noste Avignoun, ah! basto que fuguèsse!

Charlemagne... Enfin, en Avignon est le pape! grandeur, pouvoir, magnificence et resplendissement qui dominent la terre et font, réellement, souffler l'haleine de Dieu sur les rivages de la Sorgue.

DRAGONET.

Et celle du mistral... *O bella Napoli*, tu n'es rien auprès d'Avignon !

JEANNE.

Dragonet !

DRAGONET.

J'ai failli.

JEANNE.

Tu parleras après le couvre-feu.

DRAGONET, *partant, une demoiselle à chaque main.*

A la course ?

JEANNE.

Le fou !

DRAGONET.

Ou, si vous préférez, à frotte-museau, mignonnes !
Il fait semblant de les embrasser.

JEANNE.

Et dans notre cité d'Avignon, Clément VI ne s'ennuie pas? Pense-t-on qu'il y reste ?

AUFAN DE SISTERON.

Il paraît que la désolation de Rome le touche peu... En ce moment, il élève sur le roc un château dont la masse montre bien que l'Église veut, pour l'éternité, établir là son siège.

JEANNE.

Avec tout son terroir, dussions-nous vendre notre Avignon au pape, ah! plût au ciel que cela fût! car ainsi le reflet, le vieil éclat romain du monde

Car ansin lou rebat, lou vièi trelus rouman
Dóu mounde catouli, s'apound coume un diamant
A noste diadèmo... Aquéu prestige eterne
De Roumo, soulamen, noun es pancaro terne,
E, n'ai póu, la grand véuso, à forço de ploura,
Veirés qu'à tèms o tard soun rèi vai recoubra.

AUFAN DE SISTEROUN.

Roumo ? an béu, eilalin, glourifica soun Tibre,
E nouma de tribun e se prouclama libre :
Roumo, sènso lou papo, es un desert, un noum ;
La Roumo triounflanto es vuei en Avignoun.
Aqui de touto gènt uno foulo gourriero,
Dins la sedo e la pourpro, engorgo li carriero :
Prince menant sa court, e duquesso e baroun,
Poudestat emai conse à rouge capeiroun,
Embassadour de rèi o bèn de republico,
Dansaire, jougadou, pourtaire de suplico,
Ufanous cardinau o doulènt flagelant,
E courtisano folo e mounge e capelan.
A pèd coume à chivau, en proucessioun, à bóudre.
Dóu Vatican nouvèu bouion souto li fóudre.

DRAGOUNET.

Que bourboui !

JANO.

Dragounet !

DRAGOUNET.

Fau qu'anen vèire acò...

JANO.

Vai vèire, eilà-darrié, se canton li cocó...

DRAGOUNET *part en cantant* :

Canto, canto, cigaleto,
Fai brusi ti cimbaleto...

JANO.

I' a Petrarco, pamens, que dins si vers divin
Se doulouiro, bèu Diéu, e se plan sènso fin
D'Avignoun : aleva lou palais di Coulouno
Ounte lojo, — pèr éu es uno Babilouno,

catholique s'ajoute comme un diamant à notre diadème... Seulement, ce prestige éternel de Rome n'est pas encore terni ; et, j'en ai peur, la grande veuve à force de pleurer, tôt ou tard, vous le verrez, va recouvrer son roi.

AUFAN DE SISTERON.

Rome ? Ils ont beau, là-bas, glorifier leur Tibre et nommer des tribuns et proclamer leur liberté : Rome, sans le pape, est un désert, un nom ; la Rome triomphante est aujourd'hui en Avignon. Là de toute nation, dans la soie et la pourpre, une foule brillante obstrue les rues ; princes menant leur cour, et barons et duchesses, podestats et consuls en chaperon rouge, ambassadeurs de rois ou bien de républiques, danseurs, joueurs et porteurs de requêtes, fastueux cardinaux ou flagellants contrits, moines et prêtres et courtisanes folles, à pied comme à cheval, en procession ou pêle-mêle, bouillonnent sous les foudres du Vatican nouveau.

DRAGONET.

Quel tohu-bohu !

JEANNE.

Dragonet !

DRAGONET.

Il faudra aller voir ça.

JEANNE.

Va voir si les cigales chantent, là derrière.

DRAGONET *part en chantant :*

Chante, petite cigale,
Fais bruire ta cymbale...

JEANNE.

Mais, dans ses vers divins, Pétrarque cependant se lamente, grand Dieu ! et se plaint sans cesse d'Avignon : excepté le palais Colonna où il loge, pour lui c'est une Babylone, une fontaine de douleur, un nid de traîtres, un pré plein d'herbes vénéneuses, une fondrière...

Uno font de doulour, un nis de traite, un prat
Plen de marridis erbo, un toumple...

AUFAN DE SISTEROUN.

Es un ingrat !
D'enfanço aguènt begu l'aire de nósti colo,
D'enfanço aguènt nourri soun engèni à l'escolo
De nósti fièr Troubaire e mèstre en Gai-Sabé,
Petrarco ignoro-ti que la font, lou sambé
De soun amour celèste e l'astre que l'empuro
Es uno Avignounenco autant bello que puro ?
Coume un que, pèr un flèu sa raco un jour mourènt,
Eireto, à-n-éu tout soul, de tóuti si parènt,
Ansinto dins Vau-Cluso, au cantaire de Lauro,
De nòsti vièi pouèto empourta pèr uno auro
La glòri touto en plen es toumbado...

LOM CAMARLEN.

Lou rèi !

FRÉDÉRIC MISTRAL.

AUFAN DE SISTERON.

L'ingrat! Dès son enfance ayant bu l'air de nos collines, ayant nourri son génie, dès l'enfance, à l'école de nos fiers Troubadours et maîtres en Gaie Science, Pétrarque ignore-t-il que la source, que l'appeau de son amour céleste et l'astre qui l'attise, est une Avignonaise aussi belle que pure? Pareil au survivant qui, perdant en un jour, par un fléau, toute sa race, hérite, à lui tout seul, de tous les siens, ainsi de nos vieux poètes emportés par l'orage, dans Vaucluse, au chantre de Laure, la gloire tout entière est échue...

CHAMBELLAN.

Le roi!

FRÉDÉRIC MISTRAL.

LE SONNET DU BON LARRON

FANTAISIE DE NOEL, EN ARGOT

Deux luisants sans morfier ! c'est ça, qui met en riole !
Trop fier pour bellander et tendre mon marquin,
Je trimardais devant la lourde de la piole.
Comme bouffait le gris, je bridai mon frusquin.

Car, vrai, j'étais sans lime et sans rond, le pasquin
En ma henne. Et je fis : « Que sire Glier m'entrole
« Si je n'attrime, avant la sorge, artie et crole ;
« Car voici venir trois Dabusches à rusquin ! »

Et je les suis dans la grenafle ; et là, j'enterve
Un mïon fenaudel, giroble et doux, qui zerve,
Vous engraillant, sur sa frétille de grenu !

Qui défarderait quand sa mirette mouchaille ?
Sezière est le luisard, le meg des megs chenu !
Queniente vous n'auriez greffi, non plus, vouzaille !

A. DE GAGNAUD.

Deux jours sans manger ! c'est ça qui est d'un gai ! — Trop fier pour mendier et tendre mon chapeau, — j'allais et venais devant la porte de la taverne. — Comme piquait le froid, je serrai mon vêtement ;

Car, vrai, j'étais sans chemise et sans le sou, l'enfer — dans mes chausses. Et je fis : « Que le sire Diable m'emporte — si je n'ai, avant la nuit, pain et viande ; — car voici venir trois Rois, l'escarcelle pleine. »

Et je les suis dans la grange ; et là, j'entends — un petit camarade, mignon et doux, qui pleure, — vous enjolant, sur sa couche de paille de blé.

Qui oserait dérober, quand son petit œil vous regarde ? — C'est le soleil, c'est le bon Dieu des bons Dieux ! — Pour sûr, vous n'auriez pas volé non plus, vous autres !

A. G.

SOUNET

CULI DINS UNO BADASSIERO

Iéu vau trevant lis ermas tant que pode :
Ai bèn souvent segui ti viro-vòu,
T'ai vist culi toun mèu de rode en rode,
O sauro abiho à l'ana-veni fòu.

E preniés tout, pèr faire toun dous brode :
Flour de valengo, et de plano, e de còu,
La que s'escound, crentouso, entre dous code,
La que tirasso umblamen pèr lou sòu.

Car, dins li bresco, es pas la roso soulo
Qu'embaumo : i'a tambèn la ferigoulo
Emai la sàuvi e li plus sìmpli flour.

Ansinto, au brusc sant de la pouesto,
Pas rèn s'esperd de l'obro dóu Segnour,
E lou plus paure adus quauco ambrousto.

Pourchiero (B.-Apu.).

A. DE GAGNAUD.

SONNET

CUEILLI DANS UN CHAMP DE THYM

Je vais hantant les landes où croît le thym : — j'ai bien souvent suivi les caprices de ton vol, — je t'ai vue cueillant ton miel de place en place, — ô blonde abeille aux zigzags fous !

Et tu prenais tout, pour faire ton doux mélange :— fleurs de vallée et de plaine, et de colline, — celle qui se cache craintive entre deux pierres, — celle qui traîne humblement par le sol.

Car dans le rayon de miel, ce n'est pas la rose seule — qui parfume : il y a aussi le thym — et la sauge et les plus simples fleurs.

De même, dans la ruche sainte de la poésie, — rien ne se perd de l'œuvre du Seigneur, — et le plus pauvre apporte quelque ambroisie.

Porchères.

A. G.

SONETTO

RACCOLTO IN MEZZO AD UNA LANDA

Cerco le lande quanto io so e tuttora
Seguii con l'occhio il vol tuo roteante.
Coglier qua e là ti vidi il mèl fragrante,
O bionda ape, che vai e vieni ognora.

Tutto libi a far tuo licor beante :
Fior di valle, di pian, di colle, e ancora
L'ascoso e vil che tra due pietre odora,
Quel che umil si apre sovra il suol festante.

Chè nel favo non dà solo profumo
La rosa, e salvia e timo anco vi unìo
E i più semplici fior di rozzo dumo.

Sì al favo santo de la poesia
Nulla si perde de l'opra di Dìo :
Porta sua ambrosia il più meschin che sia.

Monte Cassino, 1er décembre 1889.

Cav. Giuseppe Spera,

(Dal provenzale di A. de Gagnaud).

(*Inédit.*)

CHRONIQUE

Le Banquet des « Félibres de la Mer à Marseille. » — Le 16 mars, dimanche soir, a eu lieu dans les salons de l'Hôtel de Marseille, autour d'une table magnifiquement ornée, le banquet annuel des *Félibres de la Mer*, présidé, en l'absence de son *cabiscol*, M. Alphonse Michel, par M. L. Astruc, félibre majoral. Il s'agissait tout particulièrement de fêter l'entrée en fonctions du nouveau bureau de l'École de la Mer, récemment élu. A ce banquet avait pris place, à droite du président, Mistress White, une Irlandaise distinguée qui, enthousiasmée pour la littérature provençale, est venue à Marseille y étudier notre idiome sous la direction de M. Raimbault, un des jeunes et des plus vaillants félibres. Le menu était tout provençal. MM. Osnago et Cattorini, dont aucun félibre n'a oublié le concours généreux aux fêtes félibréennes de Tourves, du 20 octobre dernier, ont tenu à faire encore mieux dans leur dévouement à la « Cause » : deux diplômes d'honneur leur ont été donnés.

La solennité littéraire a été remarquable : L. Astruc a prononcé un fin discours très provençal et ciselé de main de maître ; M. Auguste Gautier a lu un travail d'érudition et d'adaptation, d'une haute facture; M. Alfred Chailan a continué par un brinde tout plein de l'amour de notre langue, que Fortuné Chailan, son vénéré père, le poète du *Gàngui*, a tant et si bien popularisée à Marseille; Jean Monné, secrétaire de la Maintenance, a lu des vers délicieux; Hipp. Guillibert, qui représentait l'*École de Lar*, d'Aix, a lu un beau sonnet de Gaut, son cabiscol, et des vers inédits et prophétiques de G. Bénédit; Paulin Guisol a apporté un écho touchant des belles fêtes de Tourves, dont il fut l'organisateur; le Dr Honorat a lu un conte en vers très finement original; un télégraphiste, des stances vibrantes au Félibrige; Roux, l'ancien gardien de Camargue, a chanté deux sujets de sa composition, ainsi que Bensa, le compositeur provençal, de sa voix harmonieuse et douce; enfin, Foucard, dont le talent d'imitation est si parfait, est venu prêter ses dernières heures de la journée à la réunion, et a débité le *Cabanon*, piquante scène de mœurs du peuple marseillais, et sa désopilante « Procession ».

On se sépara à minuit, après avoir chanté en chœur les couplets et le refrain de la « Coupo santo », de « Magali » et de « Bèu soulèu de la Prouvènço » dont l'effet a été d'un grandiose saisissant.

Nous donnons ci-dessous, texte et traduction, le discours de M. Astruc sur l'*Espandimen* du Félibrige à Marseille.

Messiés e gai counfraire,

Es pas à iéu que revenié lou plesi tant dous de vous adreissa aquésti paraulo de charradisso, mai à noste nouvèu cabiscóu, En Anfos Michèu, noste galant cansounejaire prouvençau, que. pecaire, malautous despièi quauque tèms, a vist se tremuda li roso d'Anacreon en erbo de touto meno pèr tisano.

E vaqui que, aguènt agu l'ounour d'èstre renouma pèr vàutri, Messiés, un de si souto, après vous gramacia, fau tira dre.

Es pas que lou prefa sigue entrepachous, davans d'ami tant bon e simpatique, e après uno taulejado tant freirenalo, e subre-que-tout pèr charra de nòstis amour, mai bèn miés que l'escoulan aurié fa tira dre lou cabiscòu.

A Diéu va! coume dison li marinié, e parlarai de nosto tartano félibrenco coume lou sabe.

Adounc, Messiés e gai counfraire, l'Escolo di Felibre de la Mar despiéi 1877 que tèn lis aigo prouvençalo, a agu bounasso, bon viage e triounfle tant dóu tèms dóu patroun Chailan que d'aquéu dóu patroun Hu ot.

Vous tournarai pas faire lou raconte d'aquelo serado memourable ounte presentè, en plen Cèucle Artisti, à la flour aristoucratico de Marsiho, Mistrau, Aubanèu, Roumaniho, e Félis Gras: se n'en parlo enca dins li saloun. E revendrai pas mai sus si sesiho literàri que durant touto uno sesoun, acampèron li counfraire sus noste ribeirés, sesiho que, l'espére et lou souvète, van tournamai jita si belugo sus nosto assouciacioun. E parlarai pas nimai di sucès de presso et de legido que si voulume de la *Calanco* óutenguèron.

Mai à despart d'aquéli bounasso au port, la tartano marsiheso a agu deforo de bon viage qu'es pas de dire.

Soun escursioun gemenenco en l'ounour dóu pouèto Magno, e darrieramen soun escourregudo à Tourve, en l'ounour dóu mège d'Astros, en pleno terro di païsan o en pleno populaço vilageso, soun, senoun uno counquisto, mai uno provo que lou Felibrige, sourti dóu pople, es sèmpre ama e recouneigu d'aquéu pople, emai sache segnoureja dins li saloun e dins lis académi; e l'apréciacioun de certans encicloupediste, entre autri Pèire Larousso disènt : « Après avé encita tant d'estrambord e èstre esta saluda coume uno vertadiero reneissènço, aquéu mouvemen de retour à l'idiome prouvençau dóu siècle 13, es plus gaire regarda que coume l'agradivo fantasié de quàuquis esprit distinga, » es uno apreciacioun escricho em'uno plumo d'auco, sauçado dins un mescladis d'ignourenci e de mau-voulenço.

L'avès-vist à Gémo lou pople, e l'avès-vist à Tourve, e digasne se pensavo de Magno, de d'Astros e di felibre ço qu'escrivon quàuqui saventas.

La lengo d'O, qu'aurié jamai degu avé de nèblo dins soun cèu, èro à l'Age-mejan autambèn la parladuro di noble que di pacan, quand un jour — quau noun counèis l'istòri lamentablo ! — sa sorre (sa sourrastro) ié boutè lou mourraioun.

Lou Miejour dourmè uno longo som, mai mourigué pas, e sabèn qu'es lou pople que lou reviéudè emé li Bellot, li Chailan, li Desanat, li Gelu e autre, e que la pleïade felibrenco, sourtido atout dóu pople, l'aciéunè de beloio.

Quand dison pièi que lou pople es un enfant terrible! Es gràci à soun ounèste amour que nòsti prince e gràndi damo se veson restituï la lengo dins quau bretounejèron sis aujóu au brès, signe que i'a fa retrouva si blasoun !

Quant i triounfle de nosto Escolo, se veson dins soun crèis : parti sèt, sian aro uno

armado, e chasque jour nous adus un nouvèu sóudard à l'aparado de la Divo que tant aman.

Mai, Messiés e gai counfraire, se l'amour es lou suprême tout dins tout, fau pam ai s'endourmi dins li délice de la Prouvènço e de soun Felibrige que dins aquéli de Capouo : malurousamen li causo li plus sano e li plus santo an, quand meme, si destourbaire e lou Felibrige, coumo tóutis lis auti causo, a sis enemi. Lis escolo soun si fourtaresso e lis escoulan sis aparaire.

Adounc, es necite, pèr la glòri dóu païs miejournau e de si Letro, que li nouvèu counfraire noun s'aplanton à la vido countemplarello, tant atrivanto en Prouvènço e tant facilo à l'aflat di mèstre pouderous de nosto literaturo : fau, de-mai, que d'esperéli navegon, cercon, creion. En un mot que li grand felibre noun sigon pèr éli delongo un sujèt de repaus amiraire, mai un sourgènt d'estùdi, un moutièu de boulegado car que servirié de saupre qu'avèn detousca lou diamant e l'or se noun sabian li mountodavalo que sa trobo a fa susa dins li mino ?

Vaqui perqué, Messiés, me permetrès de leva moun got i futur sucès de touti li nouvèu felibre, valent-à-dire i futur e noumbrous triounfle de nosto bello patrio d'O.

En pourtant aquéu brinde, bève à l'espandimen de l'idèio poupulàri pèr la démoucracìo inteligènto que, gràci au Felibrige, trouvara soun camin de Damas dins li draio artistico, car un pople savènt de sis artisto es mai qu'un prince, es l'egau d'un rèi !

M'assetarai pas sènso avé auboura tambèn moun vèire bèn aut en l'ounour de mistress White, nosto amigo d'amo pèr l'inteligènci pouëtico e nosto parènto pèr amor de sa patrio irlandeso qu'es aquelo de nosto fraire Bonaparte-Wyse.

E pode pas miés faire que de presenta mistress White coume eisémple d'estùdi, de pacènci e de courage, Elo que languis luen de soun Irlando pèr aprendre eici la lengo que Bloundéu cantavo à Richard-cor-de lioun.

Enfin, mis ami, aro que vous ai parla di bounasso, di bon viage e di triounfle de nosto tartano marsiheso, leissas-me saluda la memòri di bràvi coumpan que, au mitan de la joio, nous an di malamen adiéu. Trop bello sarié la mar eternamen cremanto de soulèu, e la giganto, sadoulo d'amaresso, fau enca qu'ague besoun de nòsti lagremo.

Après la partènço dóu viéi e bon Delilo, aquest an avèn à ploura Jóusè Letz, l'artisto pur, marinié de la premiero ouro, que nosto *Calanco* nous parlara long-tèms d'éu e Aguste Thumin, au cor autant plen d'amistanço pèr li cambarado que clafi de carita pèr li paure.

E Huot ? E Couve ? Eli soun pas parti, noun, gramaci Diéu ! mai soun amo estrassado volo à la seguido de despueio bèn amado.

Me perdounarès, Messiés, aquelo noto tristasso à la vèio de brinde e de cansoun, mai sabès que lou pople prouvençau partejo soun cor tant à la joio qu'à la doulour, e sabès trop, ai ! las ! que la doulour, coume la joio, es causo umano.

Ansin, acabarai aquésti paraulo sus lou souveni, comme autan nostis àvi, dins si fèsto, leissavon la plaço vuejo de si cars absènt.

Pas i vincu ! Soulas i blessa !

TRADUCTION

Messieurs et gais confrères,

Ce n'est pas à moi que revenait le plaisir si doux de vous adresser cette causerie, mais à notre nouveau cabiscol, M. Alphonse Michel, notre charmant chansonnier provençal, qui, hélas ! malade depuis quelque temps, a vu se transformer les roses d'Anacréon en herbes de toutes sortes pour tisanes.

Et voici que, ayant eu l'honneur d'être réélu par vous, Messieurs, vice-président, après mes remerciments, je vais au but.

Ce n'est pas que la tâche soit embarrassante, devant des amis aussi bons et aussi sympathiques, et après une agape aussi fraternelle, — et faite par-dessus tout pour causer de nos amours, — mais bien mieux que l'écolier, le cabiscol serait allé au but.

A Dieu vat! comme disent les mariniers, et je parlerai de notre tartane félibréenne comme je sais.

Donc, Messieurs et gais confrères, l'École des Félibres de la Mer, depuis 1877 qu'elle tient les eaux provençales, a eu temps calmes, bons voyages et beaux triomphes, aussi bien à l'époque du patron Chailan qu'à celle du patron Huot.

Je ne referai pas le récit de cette soirée mémorable où elle présenta, en plein Cercle Artistique, à la fleur aristocratique de Marseille, Mistral, Aubanel, Roumanille et Félix Gras : on en parle encore dans les salons. Et je ne reviendrai pas davantage sur ses séances littéraires qui, durant toute une saison, réunirent les confrères sur notre rivage, — séances qui vont, j'y compte et le souhaite, jeter de nouveau leurs lueurs sur notre association. Et je ne parlerai pas non plus des succès de presse et de lecture que ses volumes de la *Calanque* ont obtenus.

Mais à part ces temps calmes au port, la tartane marseillaise a eu au dehors d'inexprimables bons voyages.

Son excursion à Gémenos, en l'honneur du poète Magne, et dernièrement sa campagne à Tourves, en l'honneur du docteur d'Astros, en pleine terre des paysans ou en pleine population villageoise, sont, sinon une conquête, du moins une preuve que le Félibrige, sorti du peuple, est toujours aimé et reconnu de ce peuple, bien qu'il sache régner dans les salons et dans les académies. Et l'appréciation de certains encyclopédistes, entre autres Pierre Larousse disant : « Après avoir excité tant d'enthousiasme et avoir été salué comme une véritable renaissance, ce mouvement de retour à l'idiome provençal du treizième siècle n'est plus guère regardé que comme l'agréable fantaisie de quelques esprits distingués », n'est qu'une appréciation écrite avec une plume d'oie trempée dans un mélange d'ignorance et de malveillance.

Vous l'avez vu à Gémenos le peuple, et vous l'avez vu à Tourves, et dites-moi s'il pensait de Magne, de d'Astros et des félibres ce qu'écrivent quelques savantasses...

La langue d'oc, qui n'aurait jamais dû avoir de brouillard dans son ciel, était au moyen âge aussi bien le parler des nobles que de la plèbe, lorsqu'un jour — qui ne connaît l'histoire lamentable! — sa sœur (sa mauvaise sœur) lui mit le bâillon.

Le Midi dormit un long sommeil, mais ne mourut pas, et nous savons que c'est le peuple qui le réveilla avec les Bellot, les Chailan, les Désanat, les Gelu et les autres, et que la pléiade félibréenne, également sortie du peuple, le para de beautés.

On dit parfois que le peuple est un enfant terrible! C'est grâce à son honnête amour que nos princes et grandes dames se voient restituer la langue dans laquelle bégayèrent leurs ancêtres au berceau, signe qui leur a fait retrouver leurs blasons!

Quant aux triomphes de notre École, on les voit dans sa croissance : sept au départ, nous sommes maintenant une armée, et chaque jour nous amène un nouveau soldat à la défense de la déesse que nous aimons tant.

Mais, Messieurs et gais confrères, si l'amour est le suprême tout dans tout, il ne faut pas plus s'endormir dans les délices de la Provence et de son Félibrige, que dans celles de Capoue : malheureusement les choses les plus saines et les plus saintes ont quand même leurs détracteurs, et le Félibrige, ainsi que toutes les choses élevées, a ses ennemis. Les écoles sont ses forteresses et les *escoulan* ses défenseurs.

Il est donc nécessaire, pour la gloire du pays méridional et de ses Lettres, que les nouveaux confrères ne s'arrêtent pas à la vie contemplative, si captivante en Provence et si facile, à la faveur des maîtres puissants de notre littérature : il faut encore qu'ils naviguent, cherchent, créent par eux-mêmes. En un mot que les grands félibres ne soient pas sans cesse pour eux un sujet de repos d'admiration, mais une source d'études, un objet de mouvement, car que servirait de savoir que nous avons découvert le diamant et l'or si nous ignorions les dédales, les difficultés que leur travail a fait suer dans les mines?

Voilà pourquoi, Messieurs, vous me permettrez de lever mon verre aux futurs succès de tous les nouveaux Félibres, c'est-à-dire aux futurs et nombreux triomphes de notre belle patrie d'Oc.

En portant ce toast, je bois à l'épanouissement de l'idée populaire par la démocratie intelligente qui, grâce au Félibrige, trouvera son chemin de Damas dans les sentiers artistiques, car un peuple savant de ses artistes est plus qu'un prince, est l'égal d'un roi!

Je ne m'assiérai pas sans avoir élevé aussi mon verre bien haut en l'honneur de mistress White, notre amie d'âme par l'intelligence poétique et notre parente en raison de sa patrie irlandaise qui est celle de notre frère Bonaparte-Wyse.

Et je ne puis mieux faire que de présenter mistress White comme exemple d'étude, de patience et de courage, elle qui languit loin de son Irlande, pour apprendre ici la langue que Blondel chantait à Richard Cœur-de-Lion.

Enfin, mes amis, maintenant que je vous ai parlé des temps calmes, des bons

voyages et des triomphes de notre tartane marseillaise, laissez-moi saluer la mémoire des braves compagnons qui, en pleine joie, nous ont dit brusquement adieu. Trop belle serait la mer éternellement brûlante de soleil ; la géante, saoûle d'amertume, il faut encore qu'elle ait besoin de nos larmes.

Après le départ du vieux et bon Delille, cette année nous avons à pleurer Joseph Letz, l'artiste pur, *marinier* de la première heure, dont notre *Calanque* nous parlera longtemps, et Auguste Thumin, au cœur aussi plein d'amitiés pour les camarades que rempli de charité pour les pauvres.

Et Huot ? Et Couve ? Eux ne sont pas partis, non, Dieu merci ! mais leur âme déchirée vole à la poursuite de dépouilles bien-aimées.

Vous me pardonnerez, Messieurs, cette note si triste à la veille de brindes et de chansons, mais vous savez que le peuple provençal partage son cœur tant à la joie qu'à la douleur, et vous savez trop, hélas ! que la douleur, comme la joie, est chose humaine.

Ainsi, je terminerai ces paroles sur le souvenir, de même qu'autrefois nos ancêtres, dans leurs fêtes, laissaient vide la place de leurs chers absents.

Paix aux vaincus ! Soulas aux blessés !

*
* *

LES FÉLIBRES A SCEAUX

La fête par laquelle les félibres de Paris célèbrent annuellement Florian, a eu lieu dans la petite ville de Sceaux, le dimanche 22 juin.

Félibres et cigaliers sont arrivés vers une heure et demie à Sceaux, où la municipalité leur a souhaité la bienvenue sur le quai de la gare. Parmi les hôtes des méridionaux de Paris : MM. Michel Bréal et Armand Gautier, membres de l'Institut ; les professeurs Gidel et Lintilhac ; Granet, Jourdan, Clauzel, députés, etc... Au bruit des salves d'artillerie, les invités se sont alors formés en cortège et l'on s'est rendu, entre un peloton de pompiers, formant garde d'honneur et précédés de la fanfare, à la maison où mourut Florian.

M. Sextius Michel, président des félibres, a, en une courte allocution, célébré Florian.

Le cortège s'est reformé ensuite pour gagner le jardinet de l'église de Sceaux, où les bustes de Florian et du poète provençal Théodore Aubanel ont été érigés. Après le couronnement de ces bustes par deux gracieuses jeunes filles, on a lu la poésie couronnée au concours des félibres. Cette poésie, intitulée le *Midi à Sceaux*, est de M. Félix Lescure, félibre mainteneur.

Il est près de deux heures et demie quand la foule des invités pénètre à l'hôtel de ville où va se tenir, dans la grande salle du conseil, la séance des

Jeux floraux. Sur l'estrade, où M. Michel Bréal, membre de l'Institut, occupe le fauteuil de la présidence, de nombreuses notabilités ont pris place : MM. Paul Arène, Sextius Michel, Maurice Faure, Charaire, maire de Seaux, etc...

M. Sextius Michel, maire du XVe arrondissement, président du Félibrige de Paris, prononça le discours d'ouverture. Nous en extrayons les passages importants :

Mesdames, Messieurs, chers Confrères,

Vous venez d'entendre encore une fois, dans ce jardinet désormais historique où les oiseaux suspendent leur vol pour écouter nos chansons, les poésies consacrées à la mémoire de Florian et d'Aubanel.

Le Midi à Sceaux! Ce titre, imposé à dessein à nos concurrents, indique bien le caractère de la fête qui nous rassemble tous les ans dans cette hospitalière cité.

Félibres et Cigaliers, nous aimons que l'on y parle du Midi, et que l'on y évoque le cher souvenir de nos précurseurs.

Ah! sans doute, si Florian et Aubanel pouvaient se voir et se connaître à travers le bronze qui les fait revivre à nos yeux, ils ne laisseraient pas d'être un peu étonnés de se trouver côte à côte sous ce dôme de verdure où monte l'encens des mêmes fleurs...

. . . . . .

Qu'est-ce donc qui les a réunis, ces deux poètes, que tout avait séparés, et qui fait que nous leur rendons des hommages pareils? C'est que l'un et l'autre aimaient le Midi, le pays natal.

N'est-ce pas Florian qui a dit, en parlant de lui-même et de la riante vallée de Beau-Rivage qu'arrose le Gardon, au pied des hautes Cévennes ?

Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

C'est l'histoire de la plupart d'entre nous, Messieurs : nous avons quitté le pays natal, mais notre cœur y est resté, ou plutôt nous portons toujours en nous-mêmes son image radieuse, dans le cadre d'or de nos rêves.

La terre natale! ces deux mots renferment pour nous tout un monde d'idées et de sentiments.

Faire aimer à nos compatriotes, reconstituer, au besoin, les mœurs, les coutumes, les usages et les idiomes de nos provinces du Midi, tel est assurément notre programme, notre but.

Quant aux grandes questions de décentralisation artistique et littéraire qui s'y rattachent, elles sont plus que jamais à l'ordre du jour depuis le très remarquable discours que M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, a prononcé tout récemment à Montpellier.

Mais je me garderai bien de les aborder ici, devant le savant professeur, inspecteur général de l'Université, et l'un des membres les plus éminents de l'Institut de France, qui a bien voulu accepter la présidence de nos Jeux floraux, et auquel j'adresse en votre nom les remerciements les plus chaleureux.

. . . . . .

Quel est le but de nos associations fraternelles, sinon de faire aussi de nos souvenirs une gerbe commune, et d'exalter par la poésie un passé d'amour et de jeunesse?

Ah! parlons- en toujours avec ivresse, de ce petit coin de terre où nous sommes nés, de la petite ville ou du village, de l'enclos où chantent les cigales, ou de la lande sauvage d'où s'exhale l'odeur des genêts. Nous n'en serons pas moins de francs patriotes et de bons Français.

O France, nous baisons un coin de ta robe. mais nous t'aimons tout entière.

Pour nous, Félibres de Paris, qui, à l'amour du sol, ajoutons celui de la langue maternelle, aimons-la, cette langue colorée, harmonieuse, écho des muses antiques, et dans tous nos banquets faisons circuler la coupe où pétille le vin doré par notre beau soleil, d'où s'envolent, les ailes vibrantes, les rimes d'or de nos poètes.....

LES DIALECTES ET LA LANGUE FRANÇAISE

ALLOCUTION DE M. MICHEL BRÉAL

Je crois être l'interprète de tous ceux qui m'entourent, tant félibres et cigaliers que simples assistants, en remerciant notre président de son discours si spirituel et si aimable, et qui a l'air de nous arriver tout imprégné des parfums du Midi, quoiqu'il soit d'un homme qui, depuis trente ans, a pris racine sur le sol parisien. Vous l'avez dit avec raison : les moins chauds patriotes ne sont pas ceux qui ont quitté la terre natale. Toutes les fois que la tâche quotidienne laisse à leur pensée un instant de liberté, ils retournent en idée à la maison paternelle, ils revoient ces sentiers dont vous nous parliez tout à l'heure, et, s'ils ne peuvent retr ouver les compagnons de leur jeunesse, leur main cherche, pour les remplacer, a main de jeunes gens au cœur chaud et enthousiaste.

Tout naturellement alors revient sur les lèvres la langue qui, la première, a frappé nos oreilles et dont nous avons d'abord articulé les sons. C'est le secret de la séduction qui réside dans les dialectes. Le parler de notre enfance reste, pour nous, à travers la vie, la langue des inspirations spontanées et des sentiments profonds. C'est la langue de la partie instinctive de notre être. Depuis qu'on a creusé davantage le problème de la personnalité humaine, on a mieux reconnu ce qui se cache en nous de souvenirs obscurs et d'expérience inconsciente. Ces souvenirs remontent de temps à autre à la lumière, sans que nous sachions toujours au juste où nous les tenions enfouis. Je crois que l'homme perdrait beaucoup en force de résistance et en valeur morale, s'il voulait renoncer à cette partie de son âme ; il répudierait parfois le meilleur de son héritage, car c'est là que se trouvent les premiers sentiments d'affection et de piété, le respect des aïeux, l'amour du foyer, le culte des dieux pénates. Il faudrait plaindre ceux chez qui les luttes de la vie auraient balayé ou stérilisé ces premières semences!

Nous avons vu, depuis quelques années, naître simultanément et sur différents points ces associations qui, laissant de côté nos divisions politiques ou religieuses, groupent entre eux les enfants d'une même région, que ce soit la Provence ou l'Anjou, que ce soient les descendants des anciens Arvernes ou bien les Celtes de Bretagne. L'unité nationale n'a rien à craindre de ces aspirations : elle doit, au contraire, en tirer un surcroît de force. L'attachement à la province est fait

de la même étoffe que l'amour de la patrie : un peuple qui a sa nationalité à défendre ne saurait avoir trop de raisons de l'aimer, et il sera doublement résolu au jour du danger, si la France est pour lui, non une idée abstraite, mais l'image agrandie du coin de terre où il est né.

C'est au lendemain de 1870 que j'ai écrit les lignes que vous avez bien voulu rappeler tout à l'heure. Je me félicite de les avoir écrites, puisqu'elles m'ont valu l'amitié de Mistral, de Roumanille, et puisque je leur dois de me trouver aujourd'hui au milieu de vous. Je suis prêt à le répéter : l'école, qui représente la France et qui apporte avec elle la langue française, doit traiter avec égard et sympathie le patois du village. Vous l'avez bien compris, ce sont deux frères. Le patois est le frère puîné, qui est resté à la maison pendant que l'aîné courait les grandes routes, acquérait de l'instruction, conférait avec des hommes d'importance, devenait riche en savoir et en honneurs. Mais, en revanche, le petit frère qui n'a pas quitté le village connaît mieux les traditions, il s'entend mieux aux choses familières de la vie, il sait le vrai nom des fleurs et des oiseaux, et il a de touchants mots pour dire tous les sentiments de l'âme et pour nommer toutes ces choses délicates et chères auxquelles est suspendu notre cœur.

J'applaudirai tout à l'heure les lauréats de vos concours de poésie. Mais je ne crois pas que le dialecte doive faire partie du programme officiel de l'école. Il y a quelques années, un félibre, d'ailleurs bien intentionné, a proposé, pour les écoles du Midi, des thèmes provençaux et des versions provençales. Faut-il appliquer au parler natif les méthodes savantes qui nous permettent à grand'peine de retenir quelques mots de latin et de grec! Je ne le pense pas. A ceux qui savent le dialecte, ces exercices paraîtraient trop faciles, et ils n'apprendraient pas grand'chose à ceux qui ne le savent pas. Il faut désirer que l'idiome paternel ne rappelle à nos enfants que des souvenirs sans mélange. Mais ce que nous avons le droit de demander, c'est que l'instituteur ait la considération qui convient pour un langage français, et qui, bien qu'il ne soit pas le langage officiel, n'en a pas moins ses lois régulières : si le maître est bien inspiré, il le fera intervenir de temps en temps pour éclairer un mot, pour montrer une parenté, pour laisser entrevoir une origine. Il n'en faut pas plus : on dissipera ainsi les préventions et l'on rectifiera les idées fausses. C'est le plus sûr moyen de faire respecter et aimer nos vieux idiomes provinciaux.

Laissez-moi vous citer une parole d'un spirituel professeur de Hollande venu dernièrement aux fêtes de Montpellier. Il assistait au banquet des félibres et écoutait avec étonnement les derniers produits de la muse provençale. Quand ce fut à son tour de porter un toast : « Jusqu'à présent, nous a-t-il dit, je me regardais comme un demi-Français ; mais je vois bien qu'ici il en faut rabattre, et que parmi les gens du Midi je ne suis qu'un quart de Français, car vous autres, félibres, vous parlez chacun deux langues françaises. »

Avouez qu'il était impossible de mieux dire que le professeur de Groningue.

Mais vous avez encore un autre mérite : c'est de n'être pas exclusifs. Dans l'armée des Méridionaux, vous admettez des volontaires : pour passer Provençal au choix, il suffit d'aimer votre beau ciel, de parcourir avec bonheur vos vieilles cités, d'avoir fait le pèlerinage de Maillane ou d'avoir bu à la coupe catalane.

Il n'y a pas ici de privilège de naissance : comme dans vos anciennes cours d'amour, la loi suprême est l'attraction des cœurs. Voilà pourquoi vous avez eu l'idée de choisir cette année pour président d'honneur un homme né sur le bord

de notre ancienne frontière du Nord-Est. Vous saluez avec sympathie les groupes provinciaux qui se sont formés à côté du vôtre, et à l'occasion vous vous y mêlez. J'ai entendu dire qu'au dîner celtique on a vu s'asseoir des Provençaux, des Gascons, des Flamands, des Basques. Quelques-uns prétendent même y avoir rencontré des nègres. Pendant qu'en d'autres pays on travaille à susciter la guerre des races, c'est notre façon à nous de résoudre la question ! Sans prétendre nous offrir en modèle, nous croyons que cette manière de régler le grand débat des langues et des nationalités a bien son mérite.

Vous n'êtes pas de ceux qui pensent que l'homme appartient sans réserve aux formes du passé, et que sa destinée lui est dictée à l'avance par le nom qu'il porte, par la langue qu'il parle, par la religion qu'il a reçue, par la latitude où il est né. Vous êtes trop Français pour adopter ces théories exotiques. Nous voulons garder, nous voulons cultiver avec amour ce que chaque province a de meilleur : Un passé de dix siècles nous est cher : mais nous vivons dans le présent. « La province — le mot est d'un Breton qui a passé sa vie à colliger les contes et les légendes de son pays — la province est la grand'mère : mais la France est la mère ! »

... J'ai oublié de vous parler de Florian. Grâce à vous, j'ai appris à le mieux connaître. En lisant sa biographie, en parcourant ses écrits, je me suis pris à l'aimer. Vous m'avez donné le désir de visiter la ville d'Anduze, le village de Massanne et les vallées des Cévennes où il a placé sa pastorale. Il m'a semblé que vous avez bien choisi votre patron, car son existence me rappelle l'histoire même du Midi. Une jeunesse à qui tout souriait, les dons du talent le plus facile, une vie qui ne semblait avoir d'autre but que l'amour et la joie ! Puis tout à coup un orage qui se lève dans le ciel, le touche et le brise... Il semblait que tout était fini pour lui. Mais voici qu'après un intervalle d'un siècle, vous lui faites la plus touchante et la plus gracieuse résurrection. N'est-ce pas, messieurs, n'est-ce pas en abrégé l'histoire de la poésie provençale ?

Après ce discours, qui a été souvent interrompu par les applaudissements, la parole a été donnée aux rapporteurs des Jeux floraux, MM. Charles Maurras, notre jeune et distingué collaborateur, Tournier et Élie Fourès, vice-présidents du Félibrige de Paris, Aparicio, Baptiste Bonnet, Coffinières et Maziès. Le savoureux rapport *provençal*, sur *la Moisson*, de M. Bonnet a été particulièrement applaudi.

M. Paul Mariéton, chancelier du félibrige, qui devait lire un éloge du provençal à l'école, comme rapport sur le *concours classique* des thèmes et versions provençales, destiné aux élèves des institutions du Midi, s'est excusé par une dépêche qui finissait ainsi : « Je salue notre ardente jeunesse méridionale qui contribue, dans ses écoles, à la pérennité glorieuse de la langue d'oc, idiome vivant ».

Voici les récompenses qui ont été décernées.

Concours Littéraire. — Prose française. Études sur *les Abbés de la Jeunesse* : 1er prix (accordé par le ministre de l'instruction publique), M. Octave Teissier, rédacteur au *Petit Marseillais* ; 2e prix *ex æquo*, MM. Alphonse Michel, juge de paix à Marseille, et l'abbé Boudin à Beaucaire.

Poésie française. *Le Midi à Sceaux* : 1er prix, M. Félix Lescure, de Gréasque ; 2e prix, Mlle Jeanne Vayssière, de Ganges ; 1re mention, M. Joseph Mange, de Toulon ; 2e mention, M. Joseph Maurras, des Martigues.

Poésie en langue d'oc : *La Moisson* ; 1er prix, M. Cheylan, d'Aix-en-Provence, 2e prix, MM. Ratier, d'Agen, Bonnaud, de Pertuis et Jacques Gardet ; 3e prix, MM. Lescure, de Gréasque et Paul Gourdou, d'Alzonne (Aude); mentions, MM. Ferdinand Benoît, à Cerès (près Villeneuve-les-Béziers); Fernan Troubat, de Montpellier ; Liauzun, instituteur à Biot (Lot); Bastide de Clauzel, à Cournonterral (Hérault) et Firmin Martin, maître répétiteur au collège de Tarascon. — *Le Cassoulet*, chanson : Prix, M. Joseph Soulet, de Cette. — *Ode à la ville de Toulouse* : Prix, M. Rouquet, de Cahors. — *Ode au poète béarnais Navarrot* : Prix, M. Isidore Salles, ancien préfet. — *Étude sur le poète Corète, de Prades :* Prix, M. Ratier, d'Agen.

Concours Classique destiné aux élèves des institutions du Midi : Traduction de la fable de Florian, *la Guenon, le Singe et la Noix* : 1er prix, M. Maurice Bruel, élève de rhétorique au lycée de Perpignan ; 2e prix, M. Jules Imbert, élève à l'institution Funel; Vence (Alpes-Maritimes); 3e prix, M. Eric Sorderninch, élève au collège de Cette ; 1re mention, M. Joseph Olivier, élève en pharmacie à Montpellier ; 2e mention, M. Adrien Dijol, élève des frères de la doctrine chrétienne d'Arles ; 3e mention *ex æquo* MM. Jules Coignet, Ferdinand Galle, Charles Roux, Henri Lamanon et Ernest Réveillé, élèves des frères de la doctrine chrétienne d'Arles; M. Pierre Blanc, élève au collège de Cette. — Traduction de l'ode d'Horace, *O Fons Blandusiæ* : 1er prix, M. Louis Tombarel, élève de seconde au lycée d'Avignon ; 2e prix, M. Émile Fournel, élève au lycée de Montpellier; 1re mention, MM. Pellegrin, élève au lycée de Toulon, et Louis Montet, élève au lycée d'Alais ; 2e mention, M. Emile Branzon-Bourgogne, élève à l'institution Saint-Louis-de-Gonzagne, à Grasse ; 3e mention, M. Gabriel Clavellier, élève au lycée de Toulouse.

Concours Artistique. — Dessin, *Type de Chevrier pyrénéen* : 1re prix, M. Henri de Calmels, de Toulouse : 2e prix, M. Pierre Arnavielle, de Montpellier.

Sculpture. — *La mort de Pierre d'Aragon à Muret* (bas-relief) : 1er prix, *ex-æquo*, MM. Villeneuve, de Bassan, près Béziers, et Magron, de Béziers; Mention, M. Loiseau-Rousseau.

Musique. — *Chanson du Gondolier :* Mention, Mlle Marguerite Casalonga.

Vers cinq heures, tous les invités sont descendus dans l'ancien parc de la duchesse du Maine, où, réunis en cour d'amour, félibres et félibresses ont entendu MM. Silvain et Villain, de la Comédie-Française, Duparc, de l'Odéon (grand succès avec la célèbre chanson de Gelu, *Sies pas fenian, sies pas grouand*) et plusieurs poètes et chanteurs provençaux. Parmi les félibresses présentes, Mmes la comtesse de Beaussac, la baronne de Pages, Prévost-Roqueplan, Rousseil, et Mme Sylvain qui présida la cour d'amour.

Le soir, au banquet qui a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, de nombreux toasts ont été portés. Il était dix heures quand la traditionnelle Tarasque, arrivée au milieu des rires et des cris de la population devant la mairie, a prévenu les convives que la fête de nuit commençait. On a alors gagné le parc, puis le bal où les farandoles ont été vigoureusement menées, jusqu'à minuit.

*
* *

On sait qu'au cours de la dernière législature, Félix Pyat, député de Marseille, avait proposé à l'Assemblée d'ériger sur la place de la Concorde des statues symbolisant le chef-lieu de tous les départements français.

Les Félibres de Paris avaient vu dans cette idée artistique, brillamment développée à la tribune, une glorification du mouvement provincial.

Aussi chargèrent-ils le cigalier Fourès, collègue de Pyat à la Société des gens de lettres, de le remercier.

Voici la réponse du député des Bouches-du-Rhône ; sa mort récente lui donne un caractère d'actualité :

Saint-Gratien, 15 mars 89.

Monsieur et cher confrère,

Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'adresse de félicitations des Félibres de Paris. Ils ont mis le comble au plaisir et à l'honneur qu'ils me font en vous choisissant pour la rédiger, vous, mon cher confrère, qui avez si bien compris nos intentions et m'avez prouvé la vérité du mot de Voltaire : Qu'un homme qui sait deux langues, vaut deux hommes.

Quant à moi, n'étant pas « ambidextre », comme vous tous, chers Provençaux, et n'étant qu'un pauvre vieux gaucher de la langue d'Oil, je ne puis, malgré toute ma reconnaissance, vous répondre à tous que par ce simple mot berrichon : Merci!

Votre obligé et dévoué confrère et concitoyen.

Félix Pyat.

*
* *

Les félibres montpelliérains recevaient le 15 avril la visite du « félibre irlandais » William-Charles Bonaparte-Wyse, le petit-fils de Lucien Bonaparte, l'auteur des *Piado di la Princesso* et des *Parpaioun blu*. Il était attendu sur le quai de la gare par presque tous les félibres, qui lui ont offert un bouquet de pervenches. On sait que la *prouvençalo* est l'emblème félibréen de l'éminent poète.

Les membres de la *Conférence Théodore Aubanel* l'ont ensuite invité à un vin d'honneur, dans une des salles de l'Association des étudiants.

Le président de la conférence, M. Galtier, et M. L. Roumieux lui ont souhaité la bienvenue; M. Bonaparte-Wyse leur a répondu qu'après sa longue absence de plus de cinq années, il était très touché de l'accueil qu'il recevait de ses vieux amis, et, s'adressant aux étudiants-félibres qui l'entouraient, il a bu à la jeunesse, force et espoir du félibrige.

Le lendemain mercredi soir, dans un des salons de l'hôtel Cannac, un banquet de bienvenue était donné au majoral d'Irlande par les *Étudiants félibres* et à son fils, Andrew Bonaparte-Wyse.

La jeunesse félibréenne du Languedoc était représentée « pèr uno bando de jouvents qu'aven lou tron de Diéu dins l'amo, » comme l'a dit à propos M. Alcide Blavet, dans un *brinde* chaleureux.

M. Bonaparte-Wyse, avec une verve toute méridionale, a manifesté sa joie de voir cette abondante floraison nouvelle de jeunes adeptes de la cause félibréenne, pour laquelle lui-même s'est épris, depuis plus de trente ans, d'un culte passionné.

Deux jours après, le *Comité félibréen*, présidé par M. Roque-Ferrier,

offrait à son tour un banquet à notre ami qui annonçait, à la joie de tous, la prochaine apparition de son nouveau recueil, *Lou Libre dóu Soulèu.*

*
* *

Invention de l'imprimerie a Avignon, en 1444. — M. l'abbé Requin, d'Avignon, a fait une bien intéressante lecture au congrès des sociétés savantes, en avril dernier, à Paris.

Il a prouvé, au moyen de documents originaux dont il a montré les photographies : qu'un certain Procope Waldfoghel, orfèvre, originaire de Prague, est établi à Avignon dès le 4 juillet 1444, qu'il y fabrique des caractères, y apprend « l'Art d'écrire artificiellement » à cinq ouvriers dont voici les noms : Girard Ferrose, Davin de Caderonne, Georges de la Jardine, Manaud Vitalis et Arnaud de Coselhac. — « Procope Waldfoghel, en venant de Prague à Avignon, avait-il passé à Strasbourg et surpris le secret de Gutenberg? On l'ignore, mais il est certain que dès le milieu de l'année 1444, il avait emprunté à un de ses apprentis, nommé Manaud Vitalis, deux A B C en acier, deux formes en fer, une vis en acier — « unum instrumentum calibis vocatum vitis » — quarante-huit formes en étain et diverses autres formes. » Ainsi s'exprima M. Requin. Il a conclu en disant qu'on peut affirmer maintenant qu'il a existé une imprimerie à Avignon en 1444, que cette ville vient immédiatement après Strasbourg, et que la France est le premier pays où le nouvel art a été répandu, car Avignon, pour être sous la juridiction des papes, n'en était pas moins terre de France.

Le président, M. Léopold Delisle, a félicité M. l'abbé Requin du résultat de ses recherches, qui, désormais, prendront place dans tous les travaux relatifs à la découverte de l'imprimerie. Il l'a engagé à préparer une édition de tous les documents dans lesquels figurent Procope Valdfoghel et ses associés.

Peu après cette lecture, les documents de M. l'abbé Requin, — contrats exhumés par lui, des minutes des notaires d'Avignon — étaient publiés, avec fac-simile (Paris, Picard, édit.), et M. L. Delisle en donnait communication à l'Institut, en souhaitant que la date *présumée* par l'inventeur de ces précieux titres fut prouvée exacte, « car ils constitueraient les plus anciens témoignages qui existent aujourd'hui en original sur la découverte de l'imprimerie. » Rappelons que les *Lettres d'indulgence du pape Nicolas V* et l'édition de la *Bible*, qui sont les deux premières œuvres de typographie, furent imprimées à Mayence avec les caractères métalliques mobiles inventés par Schœffer, l'associé de Gutenberg, sont de 1453 et 1455.

Or, l'archiviste de Vaucluse, M. Duhamel, qui a aidé M. l'abbé Requin dans la collation des titres et l'examen minutieux de leur authenticité, vient de

démontrer dans un dernier travail (Avignon, Seguin, édit.) que les dates de 1444 et 1446 ne pouvaient être révoquées en doute.

Il était réservé à la Provence, initiatrice de l'esprit moderne par l'ère des troubadours, continuée dans la culture des humanistes, à la cour de ses papes, d'être aussi le berceau de la suprême invention de cette Renaissance fille de sa civilisation.

*
* *

L'ACAMPADO DEI TAMBOURINAIRE

Le dimanche 22 juin, *lou coumitat mantenèire dóu tambourin* a tenu ses assises, pour la troisième fois, dans la charmante petite ville de Saint-Nazaire, où cette fête avait attiré une affluence considérable d'étrangers.

Les tambourinaires, au nombre de quarante, sont arrivés à dix heures, de toutes les directions. Ils ont été reçus par M. Soleillet, maire de Saint-Nazaire, qui leur a souhaité la bienvenue.

On y voyait les anciens qui ont connu les beaux jours du tambourin, et leurs élèves, la phalange nouvelle, qui est destinée à propager et à faire aimer l'instrument provençal. Le président, M. Ernest Couve, de Marseille, affligé d'un deuil récent, s'était fait excuser.

C'est sur la grande place, à l'ombre des palmiers et des acacias, que maîtres et disciples ont donné leurs auditions devant le jury, composé du maire, de MM. Coffinières, délégué des félibres parisiens, Marius Girard, *cabiscol* des félibres d'Avignon, et Arnoux, un vieux tambourinaire, lauréat du concours parisien du Trocadéro.

Ce concert, dirigé par M. Sicard, tambourinaire d'Aubagne, également lauréat du Trocadéro, a pris fin à onze heures et demie. Plusieurs tambourinaires de Toulon sont arrivés à ce moment.

Un banquet d'une cinquantaine de couverts attendait félibres et tambourinaires à l'hôtel Guiol.

Autour de la longue table, dressée sous une treille recouverte de drapeaux multicolores, et d'où s'apercevaient au loin, surgissant de la mer, les collines bleues de l'horizon, on remarquait, parmi les convives, outre le jury : MM. Sénès (dit *La Sinso*); Lucien Menvielle, rédacteur en chef du *Petit Provençal;* Giry, du *Soleil du Midi;* De Fallois, du *Petit Marseillais*, plusieurs notables de la région, etc...

Mentionnons les jolis brindes prononcés par MM. Soleillet, maire, Girard, Coffinières, La Sinso, Claude Brun, Sicard, d'Aubagne; le tambourinaire Cayol, dit *Tapèno;* Octave Maunier; de Fallois, qui a parlé au nom

de la presse marseillaise et toulonnaise, et Salins, délégués des félibres marseillais.

Après le banquet, on se rend de nouveau devant l'estrade, où les tambourinaires exécutent des vieux airs de Provence.

A noter les *variations de la Furstemberg*, jouées par M. Arnoux, et une valse exécutée avec brio par le père Fortuné.

Le jury a ensuite décerné les prix suivants :

Prix d'honneur (une statuette en terre cuite) : M. Camoin, d'Aubagne; 1er prix M. Bœuf, de Marseille; un galoubet d'honneur au fils Bonnet et au jeune Lieutaud. — Récompenses en argent : 50 francs à M. Camoin, déjà titulaire du prix d'honneur; 30 francs à M. Artold; 25 francs à M. Bœuf; 25 francs à M. Dravet; 25 francs à M. Perruchet, de La Seyne; 25 francs à M. Cayol; 25 francs à M. Nicolas père; 10 francs à M. Nicolas fils et 30 francs à M. Bonnet père.

Après la distribution des prix, les tambourinaires, au milieu de la foule enthousiasmée, ont joué l'aubade de Magali, et la *Marseillaise*. Puis le maire a remercié chaleureusement les exécutants et les hôtes de Saint-Nazaire et a crié : « Vivent les tambourinaires ! »

Un bal, dont le tambourin a fait tous les frais, a terminé cette journée, troisième anniversaire du *Coumitat mantenèire*. Tous les assistants et parmi eux de nombreux étrangers, également séduits par la beauté radieuse du golfe, ont emporté le meilleur souvenir de cette manifestation si provençale, si populaire.

*
* *

Un poète patriote. — Dernièrement a eu lieu à Montmorency la cérémonie du transfert de la dépouille mortelle d'Adam Mickiewicz, réclamée par ses compatriotes. On sait que ce grand poète avait subi, comme Henri Heine, le sortilège de la France. Il y vécut de longues années, dans la plus noble des fonctions, puisqu'il pouvait encore y rendre son fidèle hommage à la patrie absente. On avait créé pour lui la chaire de langue et de littérature slaves au Collège de France. C'est au nom de cette maison illustre, où Mickiewicz acquit une seconde gloire, que M. Renan a parlé sur les cendres du poète national de la Pologne. Nous découpons dans son allocution quelques passages très instructifs et tout à fait félibréens, sur le rôle social et la psychologie des poètes. On observera de quelle facile application ils sont à un autre poète national de génie, notre maître à tous.

... Associé en une trinité glorieuse à deux autres noms qui nous sont chers, ceux de Michelet et de Quinet, le nom de Mickiewicz est devenu pour nous un symbole, une partie inséparable de nos vieilles gloires et de nos vieilles joies.

C'est que votre illustre compatriote, Messieurs, eut la qualité maîtresse par laquelle on domine son siècle, la sincérité, l'entraînement impersonnel, l'absence d'amour-propre créant un état de l'âme où l'on ne fait pas, où l'on ne dit pas, où

l'on n'écrit pas ce qu'on veut, mais où l'on fait, où l'on dit, où l'on écrit ce que vous dicte un génie placé hors de vous. Ce génie, c'est presque toujours le siècle, éternel malade, qui veut qu'on caresse ses plaies, qu'on calme sa fièvre par des mots sonores. *C'est bien plus encore la race, la voix intérieure des ancêtres et du sang*. Mickiewicz eut ces deux grandes sources d'inspiration. Quand Mme Sand comprenait du premier mot son génie, c'est qu'elle sentait bien que ce cœur-là avait ressenti toutes nos blessures, que toutes nos convulsions l'avaient fait palpiter. La gloire de notre siècle est d'avoir voulu réaliser l'impossible, résoudre l'insoluble. Gloire à lui! Les hommes d'action qui voudront réaliser l'immensité du programme seront tous impuissants; les hommes de raison n'aboutiront qu'à des contradictions. Le poète, lui, qui ne doute pas, qui, après chaque défaite, se remet à l'œuvre plus ardent et plus fort, n'est jamais confondu. Tel fut Mickiewick. Il y avait en lui des sources de résurrections infinies. Il connut les plus cruelles angoisses, jamais le désespoir; sa foi imperturbable dans l'avenir venait d'une sorte d'instinct profond de quelque chose qui est en nous et nous parle plus haut que la triste réalité, je veux dire *l'esprit du passé, la solidarité avec ce qui ne meurt pas*. Les hommes puissants sont ceux en qui s'incarne ainsi une forme universelle, qui accomplissent leur destinée humaine comme la fourmi travaille et l'abeille fait son miel.

Issu de cette famille de la race aryenne qui a été la plus conservatrice des dons primitifs, de cette Lithuanie qui, par sa langue, sa sérénité, son sérieux moral nous représente le mieux nos honnêtes et graves ancêtres, *Mickiewicz tenait aux siècles anciens par des liens de communication secrète qui faisaient de lui un voyant du passé*. Et il était en même temps un voyant de l'avenir. Il croyait à sa race; mais il croyait surtout à l'esprit divin qui anime l'humanité, et, à travers les nuages, il voyait un avenir brillant, où un Dieu essuyera nos larmes et où la pauvre humanité se consolera de ses souffrances...

Le jour où le génie slave eut conquis sa place parmi ceux qu'on étudie d'une manière savante, et où la création d'une chaire de langues et littérature slaves fut décidée, une pensée hautement libérale vint à ceux qui dirigeaient alors les choses intellectuelles de la France; ce fut de charger Mickiewicz d'un tel enseignement. *Le poète, l'homme qui représente l'âme d'un peuple, qui posséde ses légendes, qui a l'intuition de ses origines, parut préférable, pour l'analyse profonde d'une race, à l'érudit de cabinet, qui ne travaille qu'avec des livres*. On avait raison. La prairie vivante, avec ses fleurs, est supérieure à l'herbier desséché, qui n'offre qu'un souvenir pâle de la vie. Les volumes qui renferment les premiers cours de Mickiewicz sont un trésor de données originales sur la vieille histoire de la race slave, que *le professeur exposait en érudit et rendait comme un homme du peuple*...

De la terre hospitalière où il a reposé trente-cinq ans, vous allez le transporter dans votre Saint-Denis, dans ces nobles caveaux de Wawel, où reposent vos anciens rois. Il y sera à côté de Kosciuszko et de Poniatowski, les seuls de cette noble assemblée de morts qui ne furent pas rois. A côté de ceux qui tinrent le glaive, vous avez voulu placer le poète inspiré qui a donné une voix à votre génie ardent et fort, à vos légendes exquises, à tout ce qui chez vous transporte et console, fait pleurer et sourire. Vous donnez là une grande leçon d'idéalisme, vous proclamez qu'une nation est une chose spirituelle, qu'elle a une âme qu'on ne dompte pas avec les moyens qui domptent les corps.

*
* *

Felibrejado en Bartelasso. — Le jeudi 26 juin, un banquet provençal a eu lieu en l'honneur de S. A. la princesse Marie Gortschakow (née princesse Stourdza), et de la fille de Photiadès-Pacha qui visitaient les terres saintes du Félibrige.

La table du *convito* était dressée au bord du Rhône, dans l'île consacrée, en face du palais des papes. Parmi les convives : Mistral, Roumanille, Mlle Roumanille, reine du Félibrige, Félix Gras, le comte de Pontevès-Sabran, l'heureux auteur d'un *Raid en Asie*, et Paul Mariéton.

Les aubes de la Barthelasse entendirent jusqu'au soir s'élever de divines chansons, celles de la *Reine Jeanne* et du *Romancero provençal*. Des rimes exquises de Félix Gras aux deux princesses dédiées les proclamèrent félibresses.

Le lendemain, un dîner intime les attendait à Maillane d'où elles se rendaient à Arles par Saint-Rémy et les Baux. Mistral devait dire à ses nobles invitées quelques épisodes des *Mémoires* qu'il écrit depuis plusieurs mois. Nous en reparlerons, au temps propice. Qu'il suffise à nos lecteurs de savoir qu'on trouvera tout entier dans cette œuvre de nature et d'histoire le grand éducateur d'un peuple qu'est aussi le poète de *Calendau*.

*
* *

Maintenance d'aquitaine. — Une école félibréenne, l'*Escolo de Janssemin*, s'est constituée le 13 avril dernier, à Agen, sous la vaillante influence du mainteneur Charles Ratier. Elle compte déjà parmi ses membres : MM. Urbain Boué, Arthur Carrère, Etienne Guary, Jacques Jasmin, petit-fils du grand poète et Charles Ratier, d'*Agen;* J.-B. Rouquet, de *Cahors ;* Jacques de Bonnal, *des Pennes;* Emile Boudon de *Saint-Salvy ;* Victor Delbergé et A. Sourreil, de *Villemur*...

M. Ratier a été nommé *cabiscol*, M. J.-B. Rouquet, vice-président, M. André Sourreil, secrétaire.

Elle s'est réunie déjà maintes fois et a ouvert un concours littéraire à l'occasion des fêtes cigalières du mois d'août.

Un règlement de la nouvelle école félibréenne vient d'être publié ; nous en extrayons les articles suivants :

Ce groupe, officiellement reconnu comme École du Félibrige, se conforme aux statuts de cette Société et s'inspire de leur esprit. Il a pour siège nominal Agen, et pour dénomination *Escolo de Jansemin.*

Ses membres se recrutent dans les sept départements suivants : le Lot-et-Garonne, la Gironde, la Dordogne, le Lot, le Tarn-et-Garonne, le Gers, les Landes.

Il y a deux catégories de membres : les membres actifs et les membres associés.

Sont membres actifs tous écrivains ou amateurs ayant obtenu leur inscription régulière dans le Félibrige.

Sont membres associés tous écrivains ou amateurs non inscrits comme Félibres.

Félibres inscrits ou non, toutes les personnes originaires de l'un des sept départements ci-dessus et n'y résidant pas, ne sont admises qu'en qualité de membres associés.

Les membres actifs sont seuls éligibles aux charges de l'*Escolo* et seuls, sur une demande signée par sept d'entre eux au moins, ils peuvent, en assemblée générale annuelle, voter des modifications au Règlement. A part ces deux cas, les membres associés ont les mêmes droits que les membres actifs.

— A ce que nous avons dit des fêtes cigalières des 9-17 août, ajoutons que les manifestations toulousaines ont été ajournées. Le Félibrige, les réserve pour l'inauguration du monument élevé à Goudouli (auteurs : Falguières et Mercié), qui aura lieu sans doute l'an prochain.

* * *

Sous le titre de : *Bibliothèque Félibréenne illustrée*, paraissent, deux fois par semaine, sous la forme populaire de la livraison à 10 centimes (magnifiques fascicules de 8 pages grand in-8° jésus) les œuvres complètes ou choisies des principaux poètes en langue d'Oc (anciens et modernes).

La reproduction du texte, la traduction française et l'exécution matérielle promettent, à en juger par les livraisons parues, de ne laisser rien à désirer. L'illustration est confiée à M. Edouard Marsal.

Les œuvres de l'abbé Favre, le poète languedocien dont la verve, la gauloiserie et l'originalité puissantes resteront toujours populaires, inaugurent la première série de cette importante publication; elles forment un superbe volume grand in-8°, impression de luxe, avec caractères elzéviriens.

— Dans la même *Bibliothèque* paraîtront, à partir du dimanche 31 août, Li couquiho d'un Roumiéu. (Les coquilles d'un pèlerin), poésies provençales (— traduction française en regard) par Louis Roumieux, avec un avant-propos de Mistral et des illustrations inédites d'Édouard Marsal.

Cet ouvrage du maître-poète de *la Rampelado* formera deux volumes de 500 pages chacun, contenant, indépendamment des poésies choisies, pour la plupart inédites (contes, chansons, sonnets, etc...), *La Jarjaiado*, poème héroï-comique en quatre chants, depuis longtemps épuisé.

Ces appréciations autorisées du talent de l'auteur sont préférables à tous nos commentaires :

« ..... Voyez, voyez la Muse de Louiset (ROUMIEUX), voyez-la qui passe, sourire sur ses fines lèvres et bouquet à sa taille élancée, folâtre et la jupe retroussée, comme celle de Castil-Blaze. Elle a le nez au vent, la charmante ! et le pied léger ! Elle sourit à tous et tous lui sourient. Ah ! les amoureux ne manquent pas ! Tous l'appellent, tous la veulent : elle est avenante et elle a si bonne tournure ! Nous la marierons bientôt. Ah ! ma belle enfant, en as-tu des trésors !... Tenez, en voulez-vous ? En voilà, à pleins tabliers, de tendres sérénades et de pieux cantiques, des aubades et noëls nouvelets, et des plaintes douloureuses, et des chansons joyeuses, et des sirventes, et des fables, et des pastourelles... de toutes les herbes de la Saint-Jean, c'est-à-dire pas un brin de mauvaise herbe. Tenez, en voulez-vous encore ? En voilà des larmes amères et de longs éclats de rire, des griffades et des caresses, des joyeusetés *carcarelettes* et des *martegalades* à se tordre, des folies de jeunes et des contes de vieux... Voilà tout cela : étoiles du ciel, fleurs de la terre et sel de la mer ; oui, tout cela et le reste, le tout fin comme l'ambre et vif comme la bise... Le vin, le bon vin clairet fait sauter le bouchon ; allons, francs buveurs, présentez vite vos verres : ce serait un péché qu'il s'en répandît une goutte, et le bon Dieu nous en punirait !... »

(Préface de la *Rampelado*. J. ROUMANILLE.)

« ..... ROUMIEUX est la vivante affirmation du *nascuntur poetæ* ; il est né poète ou, plutôt, il est né troubadour... La liberté et la variété de son inspiration, son heureuse et féconde facilité auraient fait le charme des monotones soirées du manoir et du hameau. Il l'a dit lui-même mieux que je ne saurais le dire :

« Je chante tout dans mes chansons : hiver, été, printemps, automne, Dieu, soleil, fleurs, oiseaux, baisers ; je chante tout dans mes chansons : les nids, la patrie, l'amour, les tendres langueurs, les plaisirs, les peines, les amants, les jeunes filles, je chante tout dans mes chansons... »

« Et, tout cela, il l'a chanté presque en naissant, avant même de savoir lire, cet oiseau de notre nid. Les rêves de son enfance, les murmures de la fontaine, les voix de la brise dans les prés harmonieux lui ont dicté ses premières chansons....

« Roumieux a dispersé sa verve à tous les vents de sa capricieuse et originale fantaisie. Il en est sorti des chants d'amour, de pieux élans, des chants de fêtes, des chants de deuil. Mais notre radieux soleil n'engendre pas mélancolie et la corde joyeuse vibre sur la lyre de Roumieux plus vivante et plus sonore que ses compagnes.. .. »

(*Mémoires de l'Académie du Gard.*)

— Terminons par cette appréciation de la *Jarjaiado* par la *Revue des langues romanes :*

« Quoique le diable de ROUMIEUX se livre à d'étranges familiarités sur l'infortuné *Jarjaio*, il est rare que l'on tremble dans son Enfer; et, comme il ne faut pas, en bonne poétique, qu'un poème héroï-comique laisse à sa dernière page l'ombre d'un regret, le poète a cru devoir arracher son héros aux chaudières infernales et le rendre à notre monde, où vous l'avez peut-être rencontré.

» On se sent rassuré dès les premiers vers : Paradis, Purgatoire et Enfer, sont un cadre aussi favorable qu'un autre aux inspirations comiques du joyeux Félibre. Tout ce qu'il a trouvé de gaieté y prend très naturellement sa place, et le grotesque merveilleux qu'il emprunte à sa légende populaire ne le cède en rien aux pompeuses et froides allégories païennes de *Lutrin*. »

*
* *

La ville d'Avignon célébrera, l'an prochain, solennellement, le premier centenaire de la réunion du Comtat-Venaissin à la France.

L'Académie de Vaucluse a ouvert un grand concours, à cette occasion. Il sera clos le 1er avril 1891. Le concours historique comporte un récit détaillé de l'événement. Quant aux sujets du concours de langue provençale, ils sont laissés au gré du candidat pourvu qu'ils concernent la Provence ou le département de Vaucluse. Des médailles d'or et d'argent, de vermeil et de bronze avec des mentions sont offertes aux candidats. Les *Mémoires* de l'Académie publieront les pièces couronnées. On adresse les manuscrits au secrétaire, M. Bayle, 25 rue Barrallerie, à Avignon.

On confond souvent le Comtat-Venaissin avec l'État d'Avignon proprement dit. Le premier (capitale Carpentras) échut au pape, en 1239, d'un partage des biens de Raymond VI de Toulouse ; il lui fut enlevé par Raymond VII en 1235 et restitué par Philippe le Hardi en 1271. Le second fut cédé à Clément VI par la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, en 1348.

Avignon et le Comtat, quand eut pris fin le séjour des papes (1309-1376), tentèrent plus d'une fois l'ambition des rois de France. On ignore généralement que plusieurs occupations de courte durée troublèrent la tranquillité des vice-légats. Louis XI en 1476, François 1er en 1536, Louis XIV en 1663 et 1688, Louis XV en 1768, se saisirent temporairement de la province du pape. Enfin, le 14 janvier 1791, après un soulèvement longtemps préparé de l'élément français dans Avignon, le Comtat passa sans retour à la France.

ÉMILE COLIN — IMP DE LAGNY *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

POÈTES NATIONAUX ET ART POPULAIRE

C'est le propre des poètes nationaux de pourvoir à tous les besoins moraux de leur peuple, de réveiller en lui le sentiment de sa race, de lui donner le goût de son passé et l'intelligence de sa gloire. Le noble Alecsandri qui vient de mourir, et que nous regrettons comme un des nôtres, avait ainsi retrempé le patriotisme chancelant de ses frères, dans la légende, le chansonnier populaire, dans le trésor national. En écrivant des cantiques pour les fidèles de son Eglise, des hymnes guerriers pour les soldats de son pays, il avait plus que personne contribué au relèvement du nom roumain, sûr désormais de ne pas mourir.

Ainsi de nos félibres. Si vous feuilletez l'admirable collection de l'*Armana prouvençau* — trente-huit volumes — vous êtes frappé des tendances apostoliques et éducatrices de ce petit livre du peuple. Elles sont très sensibles dans les premières années; l'almanach annuel est comme un évangile de la Provence catholique, lui apportant la bonne nouvelle de son patriotisme ressuscité. Les contes joyeux de Roumanille, profonds et sains croquis de mœurs, ont fait sa première popularité. Autour de lui d'autres conteurs, d'autres poètes, Mistral, Aubanel, Adolphe Dumas, Anselme Mathieu, Tavan, le Dr Poussel, madame d'Arbaud, le peintre Bonaventure Laurens, Crousillat, Paul Giéra, Jean Brunet, exaltaient par leur enthousiasme, le goût des choses du foyer, l'amour de la Provence. Mais Mistral, mieux que tout autre, avait compris la tâche assumée à Fontségugne. Tandis que la plupart se contentaient de chanter, il commençait à dire, dans l'*Armana*, tout ce que doit savoir un Provençal. Il comprenait déjà son rôle de chef d'un peuple. Vous savez comment il l'a tenu.

De grands traits d'histoire, des leçons élémentaires de botanique et d'astronomie, des conseils moraux et jusqu'à des recettes de cuisine, entre une *cascareleto* réjouissante et un chapitre de la Bible, à côté d'un divin poème comme la *Communioun di Sant*, et un chef-d'œuvre d'humour et d'observation comme *lou Mege de Cucugnan*, voilà l'*Armana prouvençau* des premières années.

Il est resté fidèle à cette tradition, tout en devenant plus littéraire, l'accroissement prodigieux des écrivains provençaux — dans toutes les conditions de la vie — et la célébrité de quelques-uns, lui ayant distrait une part de sa bonhomie originelle. Mais que de charme familier encore, avec les poètes de

la seconde génération de l'*Armana*, Louis Roumieux, Paul Arène, Alphonse Daudet, Félix Gras, L. de Berluc-Pérussis, Jean Monné : sel attique et grâce chrétienne qui constituent le parfum légendaire du recueil avignonnais et que perpétuent les bons ouvriers de l'heure présente, à travers le plus ou moins de subtilité de leurs productions.

Car la muse provençale, parvenue à la dignité de littérature, a dû à son importance d'aborder tous les genres. Nous ne déciderons pas si tous les genres lui conviennent, mais devant certains essais un peu trop esclaves de Paris, nous souhaiterons qu'elle reste, longtemps encore, fidèle au génie de sa race et de ses traditions, et jalouse du but de ses maîtres qui faisaient œuvre nationale avant tout.

C'est ce que j'expliquais au début de ma *charradisso*. Si Mistral est le suprême poète des Provençaux, c'est qu'il a su adapter son génie aux plus humbles manifestations de leur réveil national. Certains de ses cantiques atteignent en beauté ses plus célèbres pages lyriques, et ne sont pourtant destinés qu'à des pèlerins de village (1). L'anthologie grecque nous a laissé de ces perles sans prix qui chantent les plus minces événements d'une condition populaire. On ferait un recueil charmant de ces épigrammes sur tous les sujets, signées du grand épique de *Calendau*. J'en donnerai plus loin de piquants exemples qui me viennent au souvenir.

*
* *

Dans l'antiquité comme aux siècles prétendus obscurs du moyen âge, artiste et artisan n'étaient pas aussi distincts qu'on le croit d'ordinaire. De là les formes charmantes des ustensiles les plus vulgaires, que recueillent dévotement nos musées. La tradition s'est bien perdue. Mais il semble qu'on y revienne. Je lisais naguère dans un journal qu'une réclame célèbre de savonnier anglais (le *Pear's soap :* tout le monde a vu l'Enfant débarbouillé) était due à l'un des plus illustres membres de l'*Académie royale*. On sait jusqu'où est allé à Paris, ces dernières années, l'art de l'affiche, avec des décorateurs du talent de Chéret.

En parcourant la collection des dix dernières années de l'*Armana* je trouve maints témoignages de cet entendement de la fonction populaire du poète. C'est l'annonce naïve — et combien délicate — d'un *Elixir des Félibres*, imaginé par quelque liquoriste des Alpilles :

Aquelo liquour nouvello, distilado emé i flour qu'embaumon lis Aupiho, es déja couneigudo coume un bèure courau, fine, sabourous... Sa coulour rappello la rajo dóu soulèu ; soun bouquet agradiéu retrais aqueli de la mountagno, e a

(1) Supprimés de l'édition définitive des *Iles d'or*, ils figurent désormais dans le recueil du P. Xavier de Fourvières, *li Cantico prouvençau*. (Avignon, Roumanille.)

no sabo que vous remounto... se vènd dins de poulidi fiolo que porten per étiqueto uno cigalo dins uno liro, em'aquest epigràfi :

Quan m'aganto
Ris e canto

Il faudrait, pour traduire, la phrase au subtil parfum de Paul Arène : ainsi s'exprimaient en dorien les pâtres de Sicile, dans les bucoliques.

Une autre fois, c'est une inscription pour un pont sur la Durance, le pont d'Oraison. L'inscription avait été mise au concours; il se trouva que la plus simple était de Mistral :

As bèu, Durènço, faire esfrai
Pèr me coupa la routo,
Iéu sus lou pount te passarai,
E tu, passo dessoulo!

Voici encore deux épigraphes de poètes, pour la *Liqueur des félibres* et le *Vin des félibres;* l'une est de Mistral, l'autre d'Anselme Mathieu : le peuple provençal connaît ses vrais représentants :

Liquour di felibre :
Bloundo coume l'or,
Rènd l'estouma libre
E caufo lou cor.

« Un élissir chanu, linde, ferigoula, ajoute l'*Armana*, alarga per la remountacioun de l'ome! » — L'épigraphe du *Vin di felibre* est plus « bachique » :

VIN DI FELIBRE

D'ANSAUME MATIÉU *di Castèn-nòu-dóu-Pape*

Li forço au vent-terrau vènen ravoio,
L'aiòli douno au cor la bono imour,
Li bello di vint an dounon l'amour.
Lou vin di Castèu-nòu douno la voio,
Emai lou cant, emai l'amour, emai la joio!

« Les forces se ravivent au Mistral, l'aiòli donne au cœur la belle humeur, les belles de vingt ans donnent l'amour, le vin de Châteauneuf donne l'entrain, avec le chant, avec l'amour, avec la joie ! »

Il ne s'agit rien moins que du fameux crû de Châteauneuf-des-Papes, un vin *impérial, royal, pontifical*, chanté par le poète de la *Farandoulo*, lequel « — dites que c'est un glorieux, un ambitieux, tant qu'il vous plaira, dit l'*Armana* de 1866, avait mis bravement le rameau sur la porte de sa cave », alors que les vignes célèbres allaient succomber aux menaces du phylloxera.

N'est-ce pas charmant? Et dans ce même ordre, quelle anthologie de nos maîtres ne produirait-on pas!

Dernièrement, je parcourais la Haute Durance et je retrouvais à Saint Clément, chez notre ami De Gantelme d'Ille, un quatrain de Mistral, presque païen, à force de naturalisme chrétien, sous la statue du patron dix fois séculaire de ce domaine :

Bèu sant Clamèns,
Gardas li gènt,
L'avé, lou bèn,
E iéu tambèn.

« Grand saint Clément, gardez les gens de la maison, le troupeau, les terres et moi avec. » L'évêque de Digne a honoré cette oraison rustique de vingt-cinq jours d'indulgence. Car le clergé est revenu de l'anathème du concile de Lyon qui taxa d'hérésie l'usage de la langue d'Oc.

Plus épicuriennes sont les inscriptions de Félix Gras. Voici — toujours d'après l'*Armana* — celle qu'on peut lire sur le seuil de sa maison de campagne :

SUS LOU LINDAU

DOU MAS DE *La Calado.*

Tóuti lis ome soun egau :
Que fugues prince o garrigau,
Prene ta plaço à moun fougau :
De moun vin pur bèu un cigau :
Se ma coumpagno te fai gau,
Demoro: aniue manjan lou gau.

« Tous les hommes sont égaux : que tu sois prince ou manant, prends ta place à mon foyer, de mon vin bois une rasade, et si ma compagnie t'agrée, reste: ce soir, nous mangerons le coq. » C'est dans cette villa du poète que, longtemps, un magnifique torse de Dionysos, découvert par lui dans sa vigne, présida au repas du coq. Il est maintenant au Musée d'Avignon.

Vous concevez comment ces bons compagnons qu'on nomme les félibres sont aussi près du cœur des artistes que de celui du peuple. J'aurais pu citer pour vous le prouver, de merveilleuses chansons naturalistes de Mistral, comme *Li boun prouvençau* et la *Coutigo*, ou de simples cantiques, comme *lou Jujamen darrié*, beau de grandeur naïve; j'ai préféré rester sur le terrain anecdotique. Au surplus, cette causerie n'appelait pas de démonstration littéraire.

Avant de quitter mon sujet, je veux citer une lettre du poète, que me fournit la chronique d'une petite revue de Paris ; il s'agit de la *Reine Jeanne*.

« Cette tragédie sera-t-elle jouée ? Je ne m'en suis guère préoccupé. Le sujet demandait la forme dramatique, et je chaussai le cothurne, à la grâce de Melpomène !

« Il en sortira bien toujours quelque opéra (destinée ordinaire de mes poèmes), et il en est déjà sorti un bonbon de confiseur : *Lou Sourbet de la Rèino Jano,* pour lequel on m'a demandé le quatrain suivant :

Es en chuchant aco sucra
Que nosto Rèino belugueto,
I Prouvençau enamoura
Fasié, dins Avignoun, lingueto.

(C'est en suçant ce bonbon, que notre sémillante Reine faisait, coquettement, dans Avignon, envie aux Provençaux amoureux d'elle.)

« Un rayon de miel ne vaut-il pas un rayon de gloire ? » (1)

***

Une singulière méprise du journal montpelliérain, *la Cigalo d'or*, nous procurait l'autre jour des nouvelles d'un bon poète languedocien, qu'à son silence on pouvait croire disparu, le félibre majoral Jean Laurès, de Cers (Hérault). Il est l'auteur d'un recueil de chansons paysannes aussi originales que rudement sincères, *Lou Campèstre.*

Je me promets d'étudier à loisir, en ses qualités topiques et savoureuses, ce talent populaire trop ignoré du public félibréen. Bien plutôt que des larges symphonies rustiques de Langlade, un traducteur fidèle et impassible du paysage languedocien, ses poésies se rapprochent des *Cansoun arlatenco* de Charles Rieu du Paradou, *Charloun*, où le *campèstre* arlésien se reflètera tout entier. Une lettre de Mistral à Jean Laurès figure en tête de son volume ; en voici un passage — mal traduit — qui confirmera notre dire sur le chanteur, en s'associant aux réflexions faites plus haut :

« Que demande le public à quelqu'un qui écrit pour le public ? du neuf et du vrai. Eh bien ! je vous assure que, gorgé (*embouni*) que je suis des innombrables volumes qu'il me faut parcourir, j'ai beaucoup plus de goût à lire vos vers frustes, que les vers prétentieux (*amoussuri*) de tel et tel poète qui s'en croit plus que vous. Vous, brave maître Jean, à votre tour et à votre dire, on vous reconnaît tout de suite pour un fils de la terre ; vous avez la poigne dure, l'expression vive, la voix haute, et en vous écoutant, on dira toujours : « Voici un oiseau de champ ! »

Quant à Charloun, nous reprendrons bientôt la publication commencée jadis, de ses chants de terroir, avec leur musique naïve. Nous pensons faire plaisir

(1) *Le Semeur*, du 10 octobre. (Lettre à M. Ch. Fuster.)

à tous nos lecteurs en leur annonçant du même coup une édition populaire de son recueil. Il est encore disséminé dans les collections de l'*Armana*, du *Forum* et de l'*Homme de Bronze*, les deux vaillantes gazettes d'Arles. Mais jugez par son exemple de la contagion d'un art vraiment naturel. Cet humble travailleur des champs, qui n'a pas même une brochure de ses chansons, est plus appris, plus chanté, plus aimé dans sa région, qu'aucun de nos maîtres, — populaires, il est vrai, mais plus littéraires, plus raffinés.

Un jour prochain, je vous raconterai sa vie et ses chansons, d'après un touchant récit de Mistral (*Armana* de 1884).

Mais que dites-vous de ce paysan qui, par amour de son « patois » méprisé, se fait entrepreneur du cimetière de son village, pour y inscrire ces vers, sur la croix du milieu :

Aqui lou viage se termino.
Vuei es per iéu, deman pèr tu :
Urous aquéu que ié camino
Dins lou draiòu de la vertu ! (1)

et qui, plus tard, quand il s'agit d'une mairie neuve, se charge encore de la bâtir — pour y graver quatre vers provençaux sur la porte du Conseil :

Devèn ama noste terraire :
Quand lou Counsèu sara tengu;
Tau que fara bèn lis afaire,
Eici sara lou bèn vengu (2).

Je pensais au bel exemple de ce poète paysan, à Montpellier, au banquet de la Sainte-Estelle, tandis qu'une gracieuse Arlésienne, légère et vive comme la Fortunette de *Calendau* nous chantait, debout sur une chaise, au milieu de l'illustre assistance de la table d'honneur, disons mieux, nous gazouillait *lou Moulin d'òli* de Charloun... C'est le simple exposé des plaisirs du moulin d'huile, dans la semaine du travail. Aucune histoire, un simple tableau des mœurs du pays d'Arles, de ce petit monde naïf qui s'agite sur les collines basses d'un versant des Alpilles, autour de la vallée de Baux. C'est restreint, mais charmant et ineffaçable :

(1) Ici se termine le voyage; — aujourd'hui pour moi, demain pour toi : — heureux celui qui chemine — dans le sentier de la vertu.

(2) Nous devons aimer notre terre : — quand le Conseil se tiendra, — celui qui fera bien les affaires — ici sera le bienvenu.

AU MOULIN D'OLI

(LI BARREJAIRE)

Au moulin d'òli
Dóu mas d'Escanin,
Manjan l'aiòli
Touti li matin.
Pièi, quand l'aven manja,
Nautre anen barreja
'Me lou baile de banc
Que nous dono lou vanc.

Li barrejaire
Nous an bèn chausi,
Sian farcejaire
E pas di mousi.
Degun sian d'aprendris
En estènt dóu païs ;
Saben noste mestié,
Barrejen voulountié.

Lou vis petejo
E quicho, plan-plan,
L'òli clarejo
Tout en s'escoulan.
Lou galant brut que fai !
Dins un pieloun s'en vai;
Un triaire vounchous
Lou trìo émé de goust.

Dos bèlli miolo
Qu'an proun de vigour
Viron li molo
La niue mai lou jour.
I'an pas mes lou bridèu,
Mai an lou cascavèu
Que dintre lou moulin
Mes tout lou mounde en trin.

S'es fa la pasto
Dins gaire de tèms,
Lou que la tasto
Dis que vai proun bèn.
Pièi d'ome dins lou cas
Emplisson li cabas,
Tachon de rèn frauda
E de bèn escauda.

De vèrs la colo
Lou chaland parèi,
Emé la fiolo
Pleno de vin vièi.
Lèu-lèu li vièi cabot
En aubouran lout got
Dison 'mé li jouvènt:
En jusqu'à l'an que vèn!

Je n'ai pu me priver de reproduire cette chanson. Mais je ne la traduirai pas, le parfum s'évaporerait. Qu'ils apprennent le provençal, ceux qui croient aimer la Provence. Je vois dans les *Cansoun arlatenco* de Charloun, l'âme indigène d'une terre au puissant sortilège, et l'admirable exemple d'un rustique qui aime son travail et le fait aimer.

Mais plus d'art, de noblesse et de raffinement n'empèche pas les poètes nationaux d'être parfois aussi populaires que ces chanteurs naturels, plus voisins du peuple. Dante prétendait bien que les âniers de Florence récitaient de ses vers, et quelques strophes du Tasse accompagnaient naguère les barcarolles des bateliers vénitiens. C'est qu'un grand poète sait formuler plus que tout autre les sentiments secrets de sa race et aussi simplement que le veut la mémoire du peuple. Je citais l'autre jour de belles paroles de M. Renan — très félibréennes, ajoutais-je — sur un poète patriote, Adam Mickiewicz. On l'avait choisi jadis, quoique étranger, pour professer la littérature slave au

Collège de France. Car, comme il possédait l'âme de son pays, « il parut préférable, pour l'analyse profonde de sa race, à l'érudit de cabinet, qui ne travaille qu'avec des livres »; et « cette histoire, il l'exposait en érudit, et la rendait comme un homme du peuple... »

Tels sont les poètes nationaux, ceux qui représentent « la voix intérieure des ancêtres et du sang, » ceux qui relèvent les traditions et la dignité de la race. Alors même qu'ils ne sont pas entièrement connus de la foule, elle sait que leur nom veut dire patrie et amour.

Je veux finir par un simple trait qui m'a été rapporté, l'autre jour, d'un grand poète catalan qui se fait honneur d'être le disciple et l'ami des félibres. Aux environs de Barcelone est un orphelinat français, assez pauvrement doté et qui tire ses plus clairs revenus de quelques vignes qu'il entretient. Mais les bergers d'alentour ne se font pas scrupule d'y laisser aller leurs troupeaux. Il a donc été convenu, après maintes réclamations, que *ces pâtres* malintentionnés paieraient l'amende, à la première surprise, ou laisseraient leurs bêtes en gage. C'est ce qui advint à l'un deux, qui avait fait pâturer les siennes tout un jour, en terroir prohibé. Sans mot dire, il abandonna son troupeau, et descendit à la ville, avec son idée. Le lendemain matin notre homme revenait à l'orphelinat, sûr de lui, un papier à la main : « Maintenant vous allez me les rendre! » et il tendit une lettre « du Poète » qu'en sa naïveté d'illettré il était allé trouver sans le connaître, comme le grand juge et le patron des humbles, et qui suppliait qu'on pardonnât, pour cette fois.

Mossen Jacinto Verdaguer, qui est un grand modeste, me pardonnera d'avoir révélé cet exemple de sa popularité.

Paul Mariéton.

LA CAMPAGNE LIMOUSINE

(ÉTUDES RUSTIQUES)

I. Si nous mettions d'un côté tous nos sourires, de l'autre toutes nos larmes, nous aurions un climat limousin, où les jours de pluie l'emportent de beaucoup sur les jours de soleil.

***

II. Nos paysans estiment qu'un mariage est mesquin, si, à l'église, le *maridadour* ne met dans le plat, pour la faire bénir, et puis l'offrir à l'épousée, une pièce d'or.

Plus la pièce d'or est grande, plus le mariage sera fortuné. Aussi faut-il voir l'ardeur de ces bons fiancés à se procurer une quadruple. Quelques-uns la demandent à leur père; d'autres ne peuvent que l'emprunter.

Il y a des prêteurs gratuits, il y a des prêteurs usuriers. Autrefois, quand l'or était rare, un louis de vingt francs coûtait dix sous, vingt sous. La quadruple de cent francs montait plus cher, un écu.

Il la fallait rendre le jour même, avant le coucher du soleil. Plus tard, l'intérêt doublait; condition cruelle, en dépit du proverbe: « Jamais pauvre ne s'est marié. »

***

III. Il est une thérapeutique à l'usage du paysan. Telle recette idiote, barbare même, passe pour infaillible.

Savez-vous le remède usité pour guérir, par exemple, un enfant malade de la rate?

Le pauvre petit est porté chez le forgeron, et le forgeron l'étend sur l'enclume, lui pose une planche sur la poitrine, lève à deux mains le gros marteau, fait un long ahan, comme prêt à frapper... le patient pousse un cri de frayeur... Le voilà guéri.

***

IV. Quatre sortes d'hommes sont vénérables : le père de famille qui engendre des fils ; le prêtre qui engendre des chrétiens ; le poète qui engendre des idées; le laboureur qui engendre des épis de blé.

***

V. Je le trouvai assis au coin du feu, sur un de ces sièges sans dossier, mais à double accoudoir, qui servent aussi de coffres à sel. Ses deux mains

couvraient ses genoux, mains jaunies par l'âge et le travail de la terre, où de grosses veines s'entrelaçaient, semblables aux ramifications du lierre sur un vieux tronc d'arbre. Les doigts étaient tors et noueux, ainsi que des sarments de vigne.

A ma vue, il s'efforça de se lever, et n'en pouvant mais, il s'excusa longuement; mais il ôta son bonnet, un de ces bonnets phrygiens, coiffure de nuit et de jour, comme en portent dans les médailles antiques, Alcibiade, Platon ou Démosthène...

« Allez-vous mieux ? » lui demandai-je. Il me répondit avec lenteur, sans tristesse :

« Je ne vais ni mieux ni pis. Seul presque toute la journée, le temps me dure. Quand j'ai dit et redit mon chapelet, que faire après ? Que je voudrais aller aux champs comme notre monde ! Maintenant, je ne me promène plus. (*Se promener*, c'est, à la campagne, marcher, sortir.) Cependant je mange bien, et de tout ; je mangerais toujours. Je dors volontiers depuis peu; et les beaux rêves que je fais ! Je vois, d'habitude, des jeunes hommes, ayant aux épaules de grandes ailes, monter et descendre devant moi ; au milieu d'eux, une Dame, toute de blanc vêtue, et belle ! oh belle ! Elle me sourit, et moi je lui parle... »

Je compris à tous ces signes que le bon vieillard ne tarderait pas à s'éteindre. Je lui proposai les derniers sacrements ; il les reçut, pieux et tranquille. Le lendemain, au lever du soleil, il n'y avait plus, sous les courtines de serge bleue, qu'une dépouille mortelle ; l'âme était partie pour les cieux, impatiente de contempler, dans une joie sans erreur, ce qu'elle avait entrevu dans l'illusion du rêve.

*
* *

VI. André Chénier, dans un de ses canevas-poèmes, écrit, à propos de la France : « Elle a tout ; de vastes chemins la partagent... Ils sont bordés d'arbres, noyers, mûriers... et l'on voyage à l'ombre... »

« Et l'on voyage à l'ombre ! » me fait songer... Le progrès n'endure aujourd'hui que des routes nues comme la main. A quoi bon des arbres ? Les arbres ont des feuilles, et l'eau de pluie qui en dégoutte dégraderait le macadam.

Et maintenant, comprenez, voyageurs et promeneurs ! Instruisez-vous, citadins qui vous rendez de la ville à la campagne, paysans qui vous rendez de la campagne à la ville ! Les routes sont pour ceux qui les construisent, et non pas pour ceux qui s'en servent. Que le soleil tombe à plomb sur vous, et vous mette en feu ou en eau, qu'importe ! Ces choses-là ne regardent pas l'ingénieur !...

*
* *

VII. Nos paysans disent : *grossier*, pour gros, robuste ; *rouge*, pour blond ;

méchant, pour sévère; *malin*, pour vif, pétulant; *franc*, pour doux, rond en affaires; *prompt*, pour irascible; *innocent*, pour imbécile; *brave*, pour beau; *insipide*, pour importun, contrariant; *clair*, pour rare; *luisant*, pour gai, content; *moqué*, pour confus; *honteux*, pour timide, etc.

***

VIII. Un spectacle étrange, pour ne pas dire navrant, c'est, les jours de grandes foires, les jeunes femmes de la campagne vendant leurs cheveux. J'ai vu des chevelures tomber sous les ciseaux de l'Evèque, au milieu des lumières, des parfums et des cantiques, et je pleurais d'admiration. Mais ces opulentes crinières, blondes comme des gerbes ou noires comme des airelles, livrées par l'avarice, surtout par l'ignorance, et qui grésillent, se tordent, se révoltent sous les cisailles d'acier, comme des ramées sur la flamme!

Si du moins une noble détresse conseillait un tel sacrifice! S'il fallait dénouer cette parure, donnée par Dieu, pour un besoin cruel! Si ce diadème d'amour était le prix d'une liberté conquise, d'une faim apaisée, d'un péril écarté! Non, ces boucles que tout l'or du monde ne saurait valoir, sont échangées contre un mouchoir de poche, contre un mouchoir de cou!

***

IX. Ainsi, un soir de mai, causaient un rossignol, une étoile, une rose:

I. Rose, salut! Dieu t'a donné, outre le parfum, une forme admirable. Tu es la belle fleur; tu es le symbole de l'amour jeune et frais. A toi court le papillon; de toi s'enivre l'abeille. Quand l'homme te regarde, toute son âme passe dans son regard...

— Il est vrai, je suis belle, mais seulement le jour; je ne suis qu'un point noir la nuit.

II. Salut, étoile. Dieu t'a vêtue de splendeur. Tu es sereine, et suave, et mystérieuse. Tu sembles une goutte de lumière, un clou d'or auquel pendent les tentures du ciel, une perle de la couronne angélique. Œil intelligent ouvert sur l'infini, sourire d'amour, tiède baiser qui ravit les ténèbres...

— Il est vrai, je brille la nuit, la nuit seulement. Aussitôt l'aurore, je disparais dans les abîmes de l'azur.

III. Salut, rossignol. C'est toi, le printemps; tu es la joie, la joie de revivre; tu es le chant de la nature, meilleur que le chant de l'art. Rien ne fleurit sur terre, rien ne luit au firmament qu'au son de ta voix...

— Il est vrai, je chante le jour, je chante la nuit, infatigable. Je chante au vent, à la pluie, au soleil, à la lune, éveillé, endormi. Je chante en te regardant, ô rose! je chante en te regardant, ô étoile, j'étrenne d'une roulade votre coucher, et votre lever d'une aubade. Vous avez l'éclat, vous avez la douceur,

vous avez la grâce. Humble est mon plumage roux ; et rien parmi le feuillage obscur ne trahit ma présence, que cette voix qui fait tressaillir l'homme, qui vous fait tressaillir vous autres, ô étoile, ô rose, ô mes sœurs !...

Ainsi causaient, un soir de mai, une étoile, une rose, un rossignol.

*
* *

X. Elle avait deux enfants, un garçon, une fille. Le garçon n'est pas méchant, il est doux, soumis, mais taciturne. A peine il vous répond, il vous regarde à peine; il est si timide qu'il en paraît sauvage.

Toute différente est sa sœur, tardive à croître, pâlotte, malingre, avec une jolie tête pleine d'intelligence, et de grands yeux bruns d'une vivacité extraordinaire; outre cela, bonne, gracieuse, très encline à rire, prodigue d'attentions et de caresses.

Aussi tous l'aimaient, la choyaient ; son frère lui souriait, lui qui ne sourit jamais ; sa mère la suivait partout d'un regard long comme le jour...

Un matin, la « petiote » revint de l'école plus tôt que de coutume : « Mère, j'ai mal là, » dit-elle, en mettant son doigt sur le front. — « Couche-toi vite, ma chérie. La chaleur du lit, un peu de sommeil chasseront cela. »

A peine couchée : « Mère, adieu! — Dors bien ; je te garde. » Hélas! cet adieu n'était pas pour dormir...

Comment raconter la douleur de cette pauvre femme voyant sa fille morte ?

Plus d'un mois après, passant dans l'endroit, j'aperçus à un jet de pierre de sa maison, la pauvre femme allant et venant sur le chemin, la tête basse, l'air égaré, comme si elle eût attendu quelqu'un : « Vous attendez votre fils? Le jour tombe, il ne peut tarder à rentrer maintenant. » Mais l'infortunée toute à son deuil : « C'est par ici qu'elle revenait. Je suis sortie à son devant par habitude. Chaque fois je viens l'attendre, et chaque fois elle ne paraît plus.

*
* *

XI. Nos gamins jouent aux paysans force mauvais tours les jours de foires.

Un de ces tours consiste à clouer sur un piquet de bois, dans la rue, entre deux pavés, une pièce d'argent fausse. Le rustique se précipite sur la précieuse trouvaille, pensant l'empocher du coup; mais la monnaie résiste, elle est ensorcelée peut-être! lui s'opiniâtre d'autant, s'écorche les doigts, se brise les ongles, en pure perte. Il s'efforcerait ainsi jusqu'à jour faillant, si un éclat de rire, sorti des maisons voisines, ne lui prouvait péremptoirement qu'on a voulu se moquer de lui.

Un autre tour, c'est de lancer par la fenêtre, sur le passage d'un villageois,

un gros sou chauffé dans la braise. Le nigaud happe le sou, et... le rejette, maugréant de douleur, de colère, et secouant sa main échauboulée...

Ces spectacles grotesques, cruels non moins, contiennent une leçon :

Nous sommes tous dupes et victimes, qui d'une passion, qui d'une autre. Nous nous acharnons au plaisir, à la fortune, à l'ambition, quittes à y laisser et la peau, et les ongles, et l'honneur!

*
* *

XII. Le laboureur et le marin sont remarquablement religieux. Cela se comprend. L'un et l'autre travaillent à ciel ouvert; l'un et l'autre sillonnent l'étendue; l'un et l'autre habitent la solitude; l'un et l'autre vivent en pleine nature; l'un et l'autre frayent ou avec la mer ou avec la terre, ces deux mondes qui produisent, entretiennent, propagent et absorbent la vie.

L'ouvrier qui travaille le fer, le bois, etc., est peut-être plus intelligent que le marin et que le laboureur; mais, clos entre quatre murs, tout entier à des matières mortes, il a le regard moins haut, moins profond, moins infini.

*
* *

XIII. Plusieurs critiques parisiens ont nommé le peintre François Millet, à propos de mon chapitre : « La campagne, les paysans. » Je ne connaissais rien de Millet que le nom. J'ai vu, en 1887, son œuvre exposée aux Beaux-Arts. A parcourir ces tableaux et ces dessins, je me croyais dans ma patrie limousine, parmi nos champs et nos bons campagnards de la Corrèze. Costumes, physionomies, attitudes, travaux, ustensiles, accidents du terrain, horizons et perspectives, tout me rappelait mon pays et mes compatriotes campagnards : « Où Millet est-il né? demandai-je; en Limousin? en Périgord? en Auvergne? » — « Millet était de Cherbourg, monsieur », me répondit un élève du grand artiste.

Ni Limousins, ni Auvergnats; Normands, tous ces types! Tant le paysan est le même partout.

*
* *

XIV. Francillon et Marsalette, après un an de veuvage, se sont épousés. Or, le fils de Marsalette est majeur, et la fille de Francillon est nubile. Le rêve de Francillon, le rêve surtout de Marsalette est de marier ensemble leur Jean et leur Catherine, Jean, le fils de son premier « homme », Catherine, la fille de sa première femme. Il y a là pour Francillon et pour Marsalette une question d'intérêt, sans doute : où l'intérêt ne se niche-t-il pas? mais aussi une question de sentiment, car Marsalette, qui aima beaucoup l'*autre*, n'aime pas moins celui-ci; car Francillon, qui chérissait sa *défunte*, chérit également Marsalette.

L'un et l'autre auront tout bonheur quand Jean pourra dire à Francillon, non plus : Mon oncle ! mais : Mon père ! où Catherine pourra dire à Marsalette, non plus : Ma tante ! mais : Ma mère !

Catherine est prête à obéir. Jean... n'entend pas de cette oreille ; ce mariage lui répugne. Lui, prendre pour femme celle qu'il a accoutumé de regarder comme sa sœur ! Lui, père des enfants de celle qui est la fille du mari de sa mère !... Il n'y peut songer sans rougir. Ni la mairie, ni l'Eglise ne s'opposent à une union de cette sorte, il est vrai ; toutefois, plus il réfléchit à ce projet de sa mère et de son oncle, moins il s'y résigne.

Et pour échapper à des sollicitations pressantes, voire même à des silences pénibles entrecoupés quelquefois de larmes, Jean évite de se trouver avec les « femmes ». Il invente maints prétextes pour s'absenter ; il va fréquemment en journée au loin dans le voisinage. Marsalette en souffre, et Francillon, et Catherine ; le pauvre Jean aussi en a le cœur malade : « Que voulez-vous, c'est plus fort que moi ! » répond-il, du ton d'un homme qui croit avoir besoin qu'on l'excuse de sa délicatesse.

*
* *

XV. Un chef de maison est-il passé de vie à trépas, un père de famille garde-t-il le lit, père de famille ou chef de maison peuvent dormir tranquilles, leur monde ne pâtira point de cette mort. Aussi bien, les voisins se concertent entre eux, se distribuent la besogne à faire, et prennent jour pour se mettre à l'œuvre. Fidèles à la tâche dévolue, ils vont bêchant, plantant, semant, fauchant, moissonnant, vendangeant, avec conscience et simplicité. La pauvre famille éprouvée n'a besoin que de dire merci...

Ah ! le paysan sait être sublime, à l'occasion !

*
* *

XVI. Une coutume, vieille comme les chemins, consacre le mois d'octobre à ce que nos paysans appellent *les couvilz*. Un *couvit* est un banquet donné aux parents, aux amis.

Jean Puyaubert, invité à Langlade chez son gendre, avait passé à table une partie du jour ; il était tard lorsqu'il se décida à se remettre en route. Le ciel, quoique serein, était sans lune, presque sans étoiles ; et la campagne apparaissait ténébreuse, surtout dans les endroits où il y avait des arbres. Sous bois, la nuit s'ajoutait à la nuit, et le regard effaré voyait des ombres dans les ombres.

Jean Puyaubert allait devant lui un peu au hasard, tâtonnant ; il marchait d'un bon pas.

Déjà il pénétrait dans la combe étroite à l'autre bout de laquelle dormait son village ; il n'avait plus qu'une petite demi-heure de marche, lorsque, tout à coup, quelque chose d'effrayant lui barra le chemin.

« Figurez-vous, racontait le lendemain Jean Puyaubert, — et tandis qu'il racontait cela, son visage était pâle, pâle! — figurez-vous un cercueil long comme d'ici là-bas ; et large d'une brassée, et sur ce cercueil, un drap de mort, blanc et noir, avec des têtes de mort et des larmes blanches, et autour du cercueil, quatre rangées de cierges hauts comme des chênes, gros de même, qui flambaient et flamboyaient comme des fagots de bois sec quand on chauffe le four.

« Au surplus, ni croix, ni bénitier, ni psaumes, ni répons; le silence, plus terrible que toutes les paroles et que tous les bruits!

« Comment passer?

« Je saute sur le talus d'une enjambée, et d'une autre enjambée je retombe dans la route, en amont du cercueil : « Me voilà hors d'affaire, » pensais-je, et je reprends ma marche...

« Je n'avais pas fait dix pas, malheur! le cercueil couvert de son drap et flanqué de ses cierges, s'allonge en travers de ma voie, l'interceptant tout entière. Impossible de passer à droite ou à gauche...

« Je prends le cercueil à bras-le-corps et le jette de côté, puis je bondis sur la route. Je m'estimais bien quitte cette fois. Hélas! le cercueil se met à courir sur mes talons, glissant sur les feuilles, sur le sable, avec le frémissement d'une bagarre (1) fendant les flots de la Dordogne. Impatienté, je me hâte. Mais le cercueil, je ne sais comment, me devance, et va se placer plus haut sur la route qu'il barre des deux côtés. C'en était trop. Furieux, à coups de main, à coups de pied, je pousse l'obstacle, et passe outre, mais j'ai bien soin de remettre le cercueil en place. Sans cette précaution, j'en avais pour toute la nuit, à ce que l'on dit, et la funèbre vision ne m'aurait quitté qu'au soleil levant... »

Tel fut le récit de Jean Puyaubert, de Cissac, convaincu et persuadé que c'est avec *la Bère* (ou *la Bierre*) qu'il avait chamaillé ainsi, et non pas avec le cauchemar, ce fils imaginaire de Dame Bamboche.

*
* *

XVII. L'obélisque de saint Pierre, à Rome, refuse de se mettre debout; es grues, les crics, les cabestans n'en peuvent plus; les cordes s'allongent et s'effilochent, prêtes à se rompre; le monolithe va crouler et se briser...

Une voix sort de la foule : « Mouillez les cordes! » crie un paysan d'Antibes. Fontana fait mouiller les cordes, et l'obélisque se dresse triomphant...

Ainsi la France s'efforce de se relever au milieu des peuples. O labeur!

(1) Bateau en usage à Argentat, Beaulieu, etc. Les bateliers s'appellent gabarriers. La Dordogne arrose une partie du Bas-Limousin.

ô angoisse!... qui indiquera le moyen de l'établir sur pied? — Un pauvre paysan, peut-être...

***

XVIII. Novembre 188... — Le ciel est gris comme une coupole d'étain. Il ne fait plus soleil, si ce n'est un instant, vers midi. Les matins et les soirs commencent à être froids. Encore une semaine ou deux, l'hiver qui attend derrière la porte, entrera, comme un nouveau locataire, quand son prédécesseur a fini de déménager.

Les arbres se dépouillent à vue d'œil. Qu'ils étaient beaux, dernièrement, avec leurs feuilles aux teintes merveilleuses, avec leurs fruits déjà mûrs! Aujourd'hui les fruits gisent sur le sol; et les feuilles, ennuyées d'être seules, impatientes d'être encore utiles, descendent de la branche, une à une, par troupes, et vont se coucher autour de l'arbre sur les fruits tombés.

Homère parle de ces feuilles qui pleuvent à verse en automne, pareilles aux âmes des morts tombant sur les rives du fleuve qu'on ne passe qu'une fois.

Et la prairie verdoie encore, mais la sève a quitté ses herbes mouillées, ses herbes que la brebis laitière abandonne désormais au porcelet vorace, au poulain insatiable.

La fermière, armée d'un petit trident de bois, écarte les feuilles qui jonchent le gazon, et recueille une noix, une châtaigne. Elle se hâte, inquiète; aussi bien, son *ménage*, accroupi là-haut devant un maigre feu de bois mort, pleure et appelle : « Mamâ, mâ! »

Tous ces jours-ci, le campagnard aurait besoin d'avoir cent bras et d'être partout pour suffire à tout; mais il n'a que deux bras; et le voilà, du petit jour à la nuit close, qui *amasse* d'une main et ensemence de l'autre; et ses bœufs ne font que passer de la charrette à l'araire, et de l'araire à la charrette. Bientôt, grâce à Dieu, tout sera pourvu, le champ de semailles, le cellier de fruits, le grenier de blés, la cave... La cave seule continuera d'être vide. Depuis dix ans, et plus, elle a désaccoutumé d'entendre ce mystérieux chuchotement du vin dans la cuve, qui ragaillardissait le cœur des pauvres gens.

Mais le paysan sait se priver et prendre patience. L'espérance est la vertu des forts : tant que le bon Dieu lui laissera foi et courage, le paysan espérera.

Joseph Roux.

LI BRAU DE PÈIRO (1)

A dono Ardisson de Perdiguier.

La Camargo, vasto e deserto,
Dor souto un lançòu souloumbrous....
Mai li biòu, li rosso, li berto
Trèvon li pàti salabrous.
Mé la niue ié soun revengudo
E l'independènci e la pas ;
Plus d'acourso, d'escourregudo
E de gardian dins li campas !
Sus li tamarisso la luno
Sèmblo ploura d'argènt flouri...
Quouro lou mistrau revouluno
Samenant li bram e li crid,
Et quouro uno esquerlo permeno
Soun dindin.

Quatre brau di fort,
Quatre masclas de bello meno,
Se soun amaga sus li bord
Abouscassi, sablous, dóu Rose...
Ah! se counèisson li valènt!
— « Au gardian faudra que n'i'en cose!
— S'entredison, fòu e relènt —
» Ah! volon peri nostro raço!
» Ah! volon nous embastardi!
» Trovon nóstri courso paurasso,
» Li marrias!... E nous an bandi
» Lis Espagnòu!... (2) Etout tremolo!
» Eh! bèn, jamai freirejaren!
» N'en voulen pas dis Espagnolo
» Qu'an que de bano e gens de ren!
» N'en voulen pas d'aquéli fraire,
» D'aquéli mestresso d'alin,
» Que nous raubon nostre terraire,
» E nostre empèri de salin,
» E nostro fierta soubeirano !

LES TAUREAUX DE PIERRE

La Camargue, immense et déserte, dort sous un voile ténébreux; mais taureaux, brebis, chevaux errent en troupes à travers les pâturages salins. La nuit vient de leur rendre encore l'indépendance et le calme; finies les courses insensées, finies les fuites à perdre haleine ; plus de *gardians* à l'horizon. Sur les tamaris la lune semble verser des pleurs d'argent fleuri. Tantôt c'est le mistral qui tourbillonne, dispersant au loin les mugissements et les cris ; tantôt c'est le carillon que promène quelque sonnaille de troupeau.

Quatre taureaux, beaux et forts, de pur sang, quatre mâles superbes, se sont retirés dans les taillis sablonneux et sauvages des bords du Rhône. Ah! ils se connaissent bien, ces braves! — « Malheur, malheur au *gardian!* se » disent-ils, fumant de colère. Ah! c'est » la destruction de notre race qu'ils » veulent! C'est notre abâtardissement! » Nos *courses* ne les satisfont plus, les » misérables! Ils ont osé nous con- » fondre avec des taureaux espa- » gnols!.... et ils tremblent devant » eux! Eh bien! non! nous ne frater- » niserons jamais! nous ne voulons » pas de ces espagnols aux cornes si » longues, aux flancs si pauvres! Cette » fraternité nous fait horreur. Nous ne » voulons pas de ces maîtresses étran- » gères qui viennent ici voler notre

(1) Les quatre taureaux de pierre qui, au château d'eau de Longchamp à Marseille, sont attelés au char allégorique de la Durance amenant l'eau à la ville.

(2) Depuis quelques années l'introduction de taureaux espagnols a eu lieu en Camargue, afin d'obtenir un croisement. — Les taureaux camarguais pur sang n'existent pour ainsi dire plus actuellement.

» Nàutri li rèi, restaren rèi!
» Et jamai plegaren li bano!
» Quand lou malur vèn, lou cor crèi!
» Tout lou franc jour nous assecuton
» Pèr nous mescla, aparia!
» Tout lou franc jour nous persecuton,
» Que mai ardit, mai enrabia!
» Crebara lou gardian ferouge,
» Lou vèntre dubert, quauque jour!
» Mouriren subre lou sòu rouge,
» Lou sòu camarguen!,.. Mai toujour
» Saren li fier, lis indoumtable,
» Li pur sang que n'an pas fali!
» O Camargo, quet espetacle!
» Toum renoum bouvin a pali!
» Nàutri, ti fiéu, gardan ta glòri,
» Vai! e finiren en leissant
» Un diamant rouge à ta memòri,
» Un bèu diamant coulour de sang!..»

» terre et notre empire salin et notre
» fière souveraineté! Nous sommes
» rois, nous resterons rois, et nous
» ne courberons pas les cornes! Quand
» le malheur frappe, le cœur doit
» grandir. Du matin au soir ces *gar-*
» *dians* poursuivent leurs rêves de
» honteux accouplements ; du matin
» au soir leur rage et leur ardeur re-
» doublent. Un jour il crèvera, le ventre
» ouvert, le *gardian* sauvage. Nous
» mourrons, nous, sur le sol rouge, le
» sol camarguais! Mais nous garderons
» jusqu'à la dernière heure notre or-
» gueil, notre indépendance et l'hon-
» neur de notre sang. O Camargue,
» quel spectacle! où sont tes taureaux
» d'antan? Ta renommée pâlit! Mais,
» nous autres, tes derniers fils, gardiens
» de ta gloire, en tombant nous laisse-
» rons à ta couronne un diamant
» rouge, un beau diamant couleur de
» sang!...»

Entanterin que se parlavon,
Lou jour d'à cha pau pareissié;
Li brout dis aubre tremoulavon
Sout lou rai que li blanquessié.

Cependant le jour commençait à paraître, et les arbres frissonnants agitaient l'extrémité de leurs branches sous les rayons de l'aube blanchissante.

Emé lou jour es mai en bousco
Lou gardian, lou fèrri à la man...
Lou veici!... e dintre li tousco
Li biòu patusclon en bramant.
Anen! brau, finido es la pauso!
An, zòu! Di bano tournamai!
D'aquelo lucho jamai clauso
La rampelado sono mai!
E lou soulèu se lèvo rouge!
l'aura de sang!... Mais qu'es acò?
Que Diéu parlo au bestiau ferouge?
Que Diéu l'ispiro tout d'un cop?....
Tóuti quatre, en front, negro masso,
S'enfuson... Lou mistrau rounflant
Coume un gardian lis esbramasso,
Coume un fèrri ié poun li flanc!
Landon dins li palun fangouso,
Dins li campèstre treboula,

Avec le jour part de nouveau en chasse le *gardian*, le trident en main. Le voici! Et à travers les buissons et les arbrisseaux les taureaux galopent en mugissant. Allons! elle est finie, la trève. Allons! En avant encore! De cette lutte interminable le rappel sonne encore. Là-haut le soleil se lève rouge; le sang coulera!... Mais qu'y a-t-il? Quel Dieu parle au troupeau farouche? Quel Dieu l'inspire tout à coup? Tous quatre, en front, sombre groupe, s'élancent. Le mistral ronflant les poursuit de ses grondements et, comme un *gardian* armé, les aiguillonne et les excite. Les voila lancés à travers les marais fangeux, les landes bouleversées, a travers les prés, les vi-

Dins li prat, li vigno fougouso,
Dins li sansouiro e dins li blad.
Ardit toujour! Lou sòu tremolo;
La susour perlo li campas,
Lis iue saunon, la pòusso volo,
La bouvino s'arrèsto pas!...
Lou Rose en van eici s'escoulo...
Li negre moustre, pataflòu!
Boumbisson dins l'aigo treboulo
E fan escuma li revòu...
Fuson mai!... Aquel abrivage
Calara-ti plus? Ounte van?
Ounte anas, banaru sauvage,
Que tout se garo de davans?
Coume un lamp an franqui li plano
De la Crau vasto e de Seloun,
Lis oulivié de Pelissano,
Sorgo, jardin, gres e valoun...
Ounte van dounc? Quau li coussejo?
Es pas lou gardian, avani
l'a proun tèms! E zòu! Tout póussejo
Autour d'éli e fan tout ferni.
E zòu toujour!...
Mai de qu'arribo?...
La Durènço es aqui!... D'alin
A vist veni dintre li pibo
Li quatre banaru malin.
La counèi, la Durènço, aquelo
Bouvino fèro, aquéli brau
Sauvage e reboundin coume elo,
Treboulant coume lou mistrau,
Que s'abrivon, beissant la tèsto,
Bano en avant... Elo, en risènt.
E lis espèro, e lis arrèsto,
D'un cop d'iue lis amaiso ensèn!..
E subran li brau dins soun amo
Sènton quicon de mai-que-mai ..
De soun iro amosson la flamo,
Eli que bramavon : jamai!
— « O darrié brau de la Camargo,
» Li darrié valènt, courrès plu!
» Elo iè dis, car Diéu vous largo
» Uno missioun e lou salut!
» Amor que la terro requisto
» Dóu brès es duro pèr si fiéu,
» Anen-nous en à la counquisto
» D'un païs nòu!... Engano, adiéu!...»
Li brau que pèr sa terro-maire

gnes touffues, à travers les terrains salés, à travers les blés. En avant toujours ! Le sol tremble, la sueur tombe en perles dans la poussière qui vole, les yeux saignent, la course insensée ne s'arrête pas Le Rhône est là. . qu'importe ? Les quatre monstres noirs, pan! bondissent dans l'eau trouble qui tourbillonne et écume. Les voilà repartis ! Cette course folle n'aura-t-elle point de fin? Où vont-ils ? Où allez-vous, coureurs farouches, aux cornes menaçantes, devant qui tout fuit ? Comme un éclair ils ont franchi les vastes plaines de la Crau et de Salon, les champs d'oliviers de Pélissanne, les ruisseaux, les jardins, les coteaux, les vallons... Où vont-ils donc ? Qui les pourchasse ? Ce n'est plus le *gardian* qui depuis longtemps a battu en retraite. En avant toujours cependant ! Tout tremble autour d'eux; un nuage de poussière les entoure. En avant toujours !.... Mais qu'y a-t-il subitement ? C'est la Durance qui est là ! De loin elle a vu venir à travers les peupliers les quatre monstres furieux. Elle la connaît, la Durance, cette sauvagine camarguaise ! Elle les connaît, ces taureaux à l'âme indomptable et rebelle comme elle, qui arrivent, baissant la tête, cornes menaçantes, avec la fougue du mistral qui les emporte ! Elle les voit venir, souriante; elle les attend; elle les arrête et d'un regard elle les apaise tous. Et aussitôt, ô prodige ! dans tout leur être les taureaux sentent passer un frisson mystérieux. Leur colère s'éteint. Ils se calment, eux qui tout à l'heure refusaient toute merci. — « O derniers » taureaux de la Camargue, derniers bra- » ves, arrêtez-vous ! leur dit-elle. Dieu » a jeté les yeux sur vous et une mis- » sion vous est dévolue. Puisque la » terre natale, chère à vos cœurs, est » ingrate pour ses enfants, partons à » la conquête d'un pays nouveau ! » Pâturages salins... adieu ! » Les tau-

Sènton qu'ai! las! podon plus rèn,
Regretous e fier, sèmpre amaire,
Alor s'atalon à-de-rèng
A toun càrri, o rèino, o Durènço!...
E lou càrri meravihous
Davalo à travès la Prouvènço
Vers Marsiho i ro souleious.

reaux comprenant leur impuissance, hélas! à défendre la terre-mère, jettent alors au loin un dernier regard de regret et d'amour sur elle, et, conservant leur fierté, tous quatre s'offrent à conduire ton char, ô Durance, ô reine!... Et le char merveilleux traverse la Provence, se dirigeant vers Marseille aux rochers ensoleillés.

E quand passo aquel atalage,
L'on se descuerb, estabousi;
Lis aubre clinon soun brancage,
L'aucèu que mai se fai ausi.

Et quand passe ce superbe attelage, chacun se découvre, ravi; les arbres saluent en inclinant leurs branches; les oiseaux lui font un immense concert.

Veici Long-champ, veici la cimo
Ounte escarlimpon, apreissa,
Et mounte, apareicioun sublimo,
Sus Marsiho van se dreissa!
Li ves-aqui, Alor desboundo
L'amo de la Durènço, e vlan!
Largo si cascado e sis oundo
A la vilasso barbelant.
Pièi de sa bagueto, à la lèsto,
La Durènço toco li biòu,
Que, blanc d'escumo, aussant la tèsto,
Picon di pèd dins la raiòu.
Sèmblo que l'amo independènto
De la Camargo trelusis
Dins si négri prunello ardènto
E que soun darrié bram s'ausis.
E la Durènço pouderouso
Lis empèiro aqui, fier e bèu,
Dins aquelo pauso auterouso
Qu'an sus lou mounde e sout lou cèu!

Voici Longchamp! Voici la cime qu'ils gravissent pleins d'ardeur, sur laquelle, comme une apparition sublime au dessus de Marseille, ils vont se dresser! Les voilà! Alors jaillit tout à coup l'âme de la Durance dont les ondes en abondantes cascades sont versées à la grande ville assoiffée. De sa baguette la Durance touche légèrement les taureaux qui, blancs d'écume, la tête haute, frappent des pieds dans l'eau jaillissante. L'âme libre de la Camargue paraît briller dans leurs noires et ardentes prunelles. Un dernier mugissement semble se faire entendre... et les quatre taureaux demeurent là, sur place, pétrifiés par la Durance toute-puissante, dans une attitude fière et belle, dans cette pose altière qu'ils garderont entre la ville et le ciel.

Sus Long-champ quand lou soulèu largo
Sa plueio de rai de sempièi,
Li darrié brau de la Camargo
Se cenchon d'or coume de rèi.
Quand luno, estello beluguejon
Sus li raiòu cascaiejant,
Li quatre brau alor blanquejon
E bessai plouron en sounjant!

Marsiho, 1890 Mme Joseph Gautier

Depuis lors, quand sur Longchamp le soleil laisse tomber sa pluie de rayons, les derniers taureaux de la Camargue se couronnent d'or, comme des rois; et lorsque la lune et les étoiles jettent leurs étincelles sur les cascades jaillissantes, les quatre taureaux apparaissent blancs dans la nuit et pleurent peut-être en songeant.

Marseille, 1890 Mme Joseph Gautier

SONNET

EN L'HONNEUR DE JACME LE CONQUÉRANT

(Lu à l'inauguration du marbre de la Tour-des-Pins, à Montpellier, le 26 mai 1890.)

Tria l'arbre mes bell de tes campanyes
Per l'estatua del gran conqueridor,
Oh Montpeller; tu que en la mar te banyas
Traune, gentil Mallorca, arenes d'or.

Dona 'l marbre mes fi de tes montanyes,
Valencia, y de ton pla roses y amor :
Tu 'l ferro virginal de tes entranyes,
Catalunya, y tos brassos y ton cor.

Voltau son ample front d'un raig de gloria,
Armau son bras del llamp de la victoria ;
Mes per que 't vega d'Avingo a Almeria,

Bella garba de pobles que ha lligat,
La estatua del gegant tallada sia
Del penyal mes altiu del Montserrat.

JACINTO VERDAGUER.

TRADUCTION

Choisis l'arbre le plus beau de tes campagnes, ô Montpellier, pour la statue du grand *Conqueridor;* toi qui te baignes dans la mer, gracieuse Mayorque, prête tes sables d'or.

Donne le marbre le plus fin de tes montagnes, Valence, et tes roses et ton amour; toi, le fer vierge de tes entrailles, ô Catalogne, et tes bras et ton cœur.

Ceignez son ample front d'une auréole de gloire; de l'éclair de la victoire armez son bras. Mais pour que la belle gerbe des peuples qu'il a réunis, l'aperçoive d'Almeria en Avignon, que la statue du géant soit taillée pour le plus haut sommet du Montserrat.

LE PROCHAIN PÉLERINAGE CIGALIER

LES ILLUSTRATIONS DU COMTAT

Nous lisions dans l'avant-dernier numéro du *Viro-Soulèu*, le bulletin mensuel du Félibrige de Paris :

« Les fêtes du Sud-Ouest sont à peine terminées que l'organisation des fêtes sur le littoral de la Méditerranée commence. Cigaliers et Félibres iront célébrer l'année prochaine en *Avignon* le centenaire de la réunion du Comtat-Venaissin à la France. De là diverses fêtes sont projetées à *Saint-Remy* en l'honneur de Nostradamus, à *Soliès-Pont* en l'honneur d'Antoine Arène, à *Saint-Cannat* pour le bailli de Suffren, à *Antibes*, pour le général Championnet.

» Le secrétaire de la Cigale a reçu d'un armateur de Cette l'offre d'un magnifique vaisseau pour les Cigaliers et les Félibres pélerins. Les dieux de la mer nous seront favorables, car ce vaisseau a nom *le Neptune*.

» Charles Maurras organise avec beaucoup d'entrain la fête de l'Étang de Berre, *au Martigue*, où les *viei prud'ome pescadou* préparent déjà une réception qui fera époque dans les annales de la Cigale. »

Ajoutons que les cigaliers pensent élever à Tarascon le buste du poète *Desanat*, le fondateur du journal *Lou Bouiabaisso*, où ont débuté nos maîtres ; à Marseille celui du génial chansonnier *Gelu*, enfin à *Grasse*, un monument à *Belaud de la Belaudière :* un vrai poète du seizième siècle qu'on peut définir *le Marot provençal*. Celui-là mérite, mieux encore qu'un Cortète de Prades ou même un d'Astros, les honneurs de la résurrection officielle. Mais il est peu connu en dehors des provençalistes. La très rare et unique édition des *Obros et rimos prouvensallos* et de *Lous Passa-tens* (1595), atteint les plus hauts prix dans les ventes publiques.

J'en prépare depuis quelque temps une réédition, avec commentaires.

Mais un tel travail est lent, la plupart des bons compagnons de La Belaudière, gentilhommes ou bourgeois, simples buveurs ou poètes, à qui sont adressés ses sonnets, n'appartenant pas à l'histoire. Nous donnerons dans un prochain numéro de la *Revue* une petite anthologie de ce grand précurseur des félibres. On verra combien peu sa langue diffère du rhodanien classique de *Mirèio*.

Les Méridionaux de Paris préparent donc un nouveau pèlerinage, initiative que nous ne saurions trop louer. Les *Sesiho* du café Voltaire, avec cet aliment de discussion sans cesse renouvelé, sont devenues de vraies assises de la Renaissance provinciale. Sagement présidées par Sextius Michel, entraînées par l'éloquence de Maurice Faure, çà et là soulignées d'esprit par Paul Arène

ou Albert Tournier, d'érudition par Amouretti ou Maurras, elles ont gagné aussi d'être à la mode parmi les lettrés de tout bord. Les Provençaux y viennent plus nombreux que jamais, et ainsi tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes.

D'abord, on avait projeté, à Paris, de faire ces « roumavages » biennaux, de réserver pour 1892 celui du littoral méditerranéen : il aurait pu ainsi s'accorder avec le septennaire des grands-jeux floraux du Félibrige, qui auront lieu à Lérins. Deux ans plus tard, on devait s'en aller en Périgord et en Bordelais : la statue de Bertrand de Born eût été la grande inauguration du voyage. On parlait déjà du littoral Narbonnais et des villes mortes du golfe du Lion; j'avais réclamé moi-même pour la Haute-Provence, trop dédaignée, et terre vierge! On résolut de ne plus temporiser. Du train dont vont les affaires des Méridionaux de Paris, il est donc probable que chaque été les verra dans une région nouvelle du Midi, bustifiant et discourant, *ad majorem Causo gloriam.*

Mais il y a péril dans la trop grande hâte des instructions préparatoires. Je souhaiterais, et je l'ai exprimé au Félibrige de Paris, qu'on ne s'écartât pas démesurément de la zone ou du département mis en gloire. Ainsi je ne conçois guère, dans le même pèlerinage, Saint-Remy et Antibes.

S'arrêter en Avignon pour célébrer, avec les Comtadins, leur adjonction définitive à la France, rien de plus naturel. Mais, ce devoir rempli, la raison exige soit de s'arrêter dans le Comtat où plus d'une gloire est sans autel, soit d'explorer le littoral qui a bien des lumières à faire sortir du boisseau.

S'écarter du chemin direct pour saluer Suffren à Saint-Cannat me paraît inutile, le célèbre marin ayant — de date récente — sa statue à Saint-Tropez, et son immortalité dans *Mireille*. N'oublions pas que trois autres grands hommes de mer provençaux n'ont pas même une plaque de marbre, au lieu de leur naissance : le comte de Forbin, à Gardanne ; d'Entrecasteaux, à Aix, et le chevalier Paul à Marseille (1).

II

Pour aujourd'hui, je veux me borner à l'examen sommaire des célébrités du Comtat, en faveur desquelles un peu de clarté serait bien accueillie. Car donner les honneurs de la statue, du buste ou de la modeste plaque commémorative aux vrais grands hommes de son pays, c'est faire l'éducation du patriotisme : tout le Félibrige est dans cette pensée.

(1) Un autre Paul qui mérite un souvenir est l'ami et l'émule souvent heureux de La Belaudière, Pierre Paul, auteur de *la Barboulliado*, jointe aux rimes du poète de Grasse. Nous lui devons d'ailleurs l'impression das *Obros* — chez Mascaron, premier typographe marseillais et père de l'orateur. — Pour celui-ci, ne demandons rien... mais constatons qu'il est sans honneurs. Avis au clergé félibréen.

Avignon possède les statues de *Caillon* (né à Murs), du Persan *Althen*, bienfaiteur du Comtat, pour y avoir introduit la garance, et de *Philippe de Girard* (né à Lourmarin, aux pieds du Leberon), l'inventeur de la filature mécanique (1). Et c'est tout.

Or Avignon est par excellence la ville des poètes. Un troubadour célèbre, *Bertrand d'Avignon*, dont le rôle politique témoigne de la renommée ; un autre, un Limousin qui y vécut sa vie, *Bernard Rascas*, mériteraient un souvenir. Mais qui y pense? Le quatorzième siècle, le grand siècle pour les Comtadins, n'est pas mieux honoré. *Pétrarque* n'a pas sa statue, ni *Jean XXII*, un Français, le grand pape d'Avignon. J'ai dit la misérable destinée du tombeau de *Laure de Noves*, élevé par un Anglais pieux (2). Ne serait-ce pas aux Cigaliers de commander à un maitre du marbre l'idéale image de la belle Provençale, honneur du moyen âge ? *Aubanel*, qui a son buste dans le jardinet de Sceaux, près de Florian, n'a rien encore — qu'une rue — dans son Avignon, qu'il aimait plus que ne l'aima Pétrarque et qu'il a chanté avec son génie et son cœur.

Hyacinthe Morel, un précurseur des félibres dont Mistral a dit les mérites, aurait droit à une inscription, et aussi la maison de famille de *Théophile Gautier*. (3)

Ni *Joseph Vernet* dont les marines poétiques sont partout admirées, ni les *Parrocel*, ni les *Mignard d'Avignon* ne méritent l'oubli de leurs compatriotes. Et parmi les savants ou lettrés éminents dont s'honoreraient bien des villes, Avignon pourra se souvenir, quelque jour, du botaniste *Requien*, l'ami de Mérimée, et du *docteur Calvet*, l'archéologue, qui lui ont légué ses deux musées; de ces critiques, *Blaze de Bury* et *Armand de Pontmartin*, incomparables causeurs de lettres, dont plus d'une page restera, enfin de ces gloires militaires, *Crillon-Mahon*, *le comte de Pagan*, *le chevalier de Folard*, le jeune *Viala*, et *Raoussel-Boulbon*, vrais Provençaux par le génie ou l'héroïsme.

Mais je n'ai pas tout dit, car si je me suis écarté des célébrités qui ressortent du domaine félibréen, je puis y revenir sans grand effort, si riches seront un jour, de par le Félibrige, les panthéons de Provence.

Mistral, dans un spirituel billet (avec cette épigraphe; *Eh bien! dansez maintenant!*) a proposé aux Cigaliers d'utiliser une ballerine illustre, *la Camargo* (née à Saint-Remy, assure-t-on) comme élément d'une de leurs prochaines

(1) Pour toutes ses inventions heureuses, une ville de Russie qu'il avait enrichie, a pris son nom, *Girardou*. Naturellement il est mort pauvre et méconnu. Mais sa nièce, madame la baronne de Pages, a relevé sa mémoire.

(2) Voir la *Revue* de janvier-février 1889 (extrait de la *Terre provençale*).

(3) On lira plus loin les belles stances de Félix Gras à la fête de Tarbes, réclamant pour Avignon les origines du grand poète. Son gendre, Emile Bergerat, un brillant héritier du carquois d'Henri Heine, est venu la reconnaître l'an dernier.

fêtes au pays des Alpilles. En ce cas, les félibres de Paris ne passeraient pas par Avignon sans y saluer l'ombre de madame Favart.

Par sa grâce célèbre, ses talents d'actrice et d'auteur dramatique (elle collaborait avec son mari), celle-ci fut l'initiatrice de l'opéra-comique en France. Et remarquez qu'un hasard favorable veut que l'opéra italien ait été introduit en France (1646), par un archevêque de Carpentras, le cardinal *Bichi*, aidé de son maître de chapelle, l'*abbé de Mailly*, des Mailly princes d'Orange !...

Je n'ai pas tout dit. Les félibres de Paris savent-ils qu'un autre comtadin, *Jean-Joseph Mouret*, d'Avignon, fut initiateur dans le même ordre, au dix-huitième siècle ? Savent-ils qu'il était surintendant de la musique de la duchesse du Maine, à *Sceaux*, où il créa pour ainsi dire le petit genre après lui populaire de la chanson de vaudeville? Croiront-ils, enfin, qu'après la mort de ce Mouret (1730), c'est un Arlésien, Pierre de Morand, qui dirigea les célèbres divertissements de la petite cour?... Voilà des éléments nouveaux pour leur fête annuelle. Mais revenons aux comtadins dignes de mémoire. A Orange, le troubadour *Raimbaud* a sa statue, le *comte de Gasparin* la sienne, et l'architecte *Caristie* un buste élevé par les Cigaliers. Carpentras a honoré d'un bronze son bienfaiteur *Mgr. d'Inguimbert;* ses grands hommes politiques, *Raspail* et M... *Naquet*, peuvent attendre ; mais le grand humaniste Sadolet, le bon poète *Vasquin-Philieul* qui a délicieusement traduit Pétrarque au seizième siècle, notre *Camille Reybaud*, enfin, qui n'attendit pas l'ère de Fontségugne pour chanter purement en provençal — seraient de dignes héros pour une assemblée de poètes autour de Saint-Siffrein.

Cavaillon est plus riche : *Jean de Cavaillon*, son troubadour, *Philippe de Cabassole*, le meilleur ami de Pétrarque, *Castil-Blaze* surtout, qui grandit pour nous sous l'auréole des précurseurs : trois renommées à imposer à leurs concitoyens. Et *César de Bus*, le fondateur de la « Doctrine chrétienne ? » Et *Joseph d'Ortigue*, le prince des musicologues français?... Je n'en finirais pas de tout énumérer. Souvenons-nous d'abord des plus grands du Comtat. Par exemple, un souvenir au mythique historien latin Trogue-Pompée — de Vaison — ne me déplairait pas, parmi les belles ruines romaines de l'antique chef-lieu des Voconces. Et si nul ne songe à protéger contre l'oubli des hommes, *saint Elzéar* (d'Ansouis), le grand saint provençal, le ministre du roi Robert, *Fléchier* (de Pernes), et *Maury* (de Valréas), du moins j'ai bon espoir que les félibres de Paris ne pérégrineront pas dans Vaucluse sans saluer à Bonpas cet autre précurseur, *Adolphe Dumas*, et à Cadenet ces deux gloires, *Félicien David* et le *Tambour d'Arcole!*

PAUL MARIÉTON.

PASSAT

Le soulelh descendut, joubs le cel que s'embrumo
Mai ount la luno semblo un gros trounche gastat,
M'arresti, le cap bas coumo un taure que tumo
E, sul' passat prigound, l'eime triste acatat.

Esparrabissoment d'espers dins la nueit trumo
E de gauches de flambo al canvalh espantat
Per l'aujan de la mort que toujoun s'i agrumo!...
O miech-abaliment de ço que soum estat!

Mais, talis que dejoubs les coumpeirès afrouses
Del Sidobre, on auzis de rieuses vieus e blouses
Brounzina d'amagat per sourti verts e clars,

Mas joios de vingt ans, quelque tems reboundudos,
S'enlairoun del desastre ardidoment aludos
E tournoun dins moun cor coumo per les jouns cars.

Auguste Fourès.

Lamalou l'Ancian, 19 de sètembre 1889.

PASSÉ

Le soleil descendu, sous le ciel qui s'embrume et où la lune semble une grosse orange gâtée, je m'arrête, la tête basse comme un taureau qui donne des coups de corne, et sur le passé profond, la pensée triste penchée.

Effondrement d'espoirs dans la nuit trouble, et de gaîtés de flamme au précipice épouvanté par l'assemblée des oiseaux de la mort !... O presque disparition de ce que je fus!

Mais, tels que dessous les étonnants amas de rocs du Sidobre, on ouït des ruisseaux vifs et purs bourdonner en cachette pour sortir vifs et clairs,

Telles mes joies de vingt ans quelque temps ensevelies, s'élèvent du désastre hardiment ailées, et reviennent dans mon cœur comme par les jours qui me sont chers.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES ET CIGALIÈRES DU SUD-OUEST

(9-17 AOUT 1890)

FÊTES AGENAISES

C'est par l'Agenais que les Cigaliers et Félibres de Paris ont commencé leur chevauchée triomphante dans le Sud-Ouest de la France et le Guipuzcoa.

I. — ARRIVÉE A AGEN,

Leur arrivée à Agen a eu lieu le samedi soir 9 août.

A neuf heures, une superbe retraite aux flambeaux traversait toute la ville pour arriver à la gare à 10 heures. A la gare, une foule énorme se pressait sur le passage de la retraite, l'élégance originale de cette troupe illuminée soulevant les applaudissements du public.

Déjà, sur le quai, attendent, avec la municipalité, les membres de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, ceux du Comité des fêtes et ceux de l'*Escolo de Jansemin*, plusieurs Félibres venus de Provence, et notamment MM. Maurice Faure, député de la Drôme, H. Messine, *syndic* du Languedoc, F. Troubat, de Montpellier, etc.

A 11 heures seulement, le train entre en gare. Il est salué par des salves d'artillerie.

MM. Gros, maire d'Agen, et Bladé, président de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, vont au-devant des voyageurs.

MM. Sextius-Michel, Paul Arène, Anatole France, Léon Barracand, Charles Read, Élie Fourès, Amy, l'auteur du buste de Cortète de Prades, les sculpteurs Truphème et Henri Bouillon, Charles Maurras, Tournier, Gilbert, plusieurs dames, etc., des journalistes représentant le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Temps*, la *Gazette de France*, le *National*, le *Siècle*, la *Liberté*, la *Dépêche*, la *Petite Gironde*, etc., descendent du train.

Plusieurs dignitaires du Félibrige, tels que MM. F. Mistral, Roumanille, *Capoulié*, Félix Gras, Louis Roumieux, Paul Mariéton, *chancelier*, etc., se sont excusés de ne pouvoir prendre part au pèlerinage des Cigaliers et des Félibres de Paris. H. Fouquier, président de la *Cigale*, ne les rejoindra qu'à Montauban.

On se groupe, dans la gare même, autour de M. Bladé, qui prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Au nom de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, je vous donne cordialement la bienvenue.

Ici, votre réputation vous a dès longtemps précédés. On y est, je vous l'assure, très désireux de vous voir, et plus encore de vous entendre. On y sait qu'à des titres divers, plusieurs d'entre vous sont déjà célèbres, et que les autres sont en passe de le devenir.

Vous nous apportez le buste de Cortète de Prades. C'est un magnifique présent. Seul, M. le Maire d'Agen avait le droit de vous en remercier avant nous. Seul, le Conseil municipal devait et pouvait attester sa gratitude, en ordonnant un accueil digne d'hôtes tels que vous.

Les pouvoirs de notre petite Académie ne sont pas les mêmes. Nous faisons du moins selon nos moyens. Demain, nous fêterons ensemble la mémoire de notre Jasmin.

Aujourd'hui, Cortète de Prades et Jasmin appartiennent à l'histoire littéraire. Peut-être aurez-vous occasion de constater une fois de plus que, pour certains, l'histoire ressemble à l'oubli. Qu'y faire? Par bonheur, les lettrés se souviennent. Grands et petits, ils gardent la tradition, continuée, vivifiée par leurs propres œuvres. Ils disent et redisent au peuple le nom des illustres morts. Ils lui parlent de leurs services. Ainsi le temps suspend son œuvre corrosive. Ainsi les fantômes aimés reviennent parfois converser une heure avec les vivants.

Telle est votre tâche, Messieurs et chers Confrères, et je crois bien qu'elle en vaut une autre. Jusqu'à ces derniers temps, vous aviez limité vos visites et vos efforts aux populations enthousiastes de la Provence et du Bas-Languedoc. Le tour de l'Agenais, et celui de la Gascogne, ma terre natale, est enfin venu. Soyez certains qu'aux bords de la Garonne, du Gers, de l'Adour et du Gave, la semence que vous venez répandre lèvera bientôt en opulente moisson. C'est pourquoi je vous rends grâces, et du fond de l'âme. C'est pourquoi je vous répète : « Soyez les bienvenus. »

M. Sextius-Michel, président des Félibres de Paris, répond à M. Bladé.

La retraite se reforme, et précédant le cortège, elle se dirige vers la Mairie par le boulevard Scaliger, le cours Voltaire, les rues Voltaire et Moncorny. Des feux de Bengale éclairent la statue de Jasmin, que les Cigaliers et Félibres, en passant, saluent de leurs vivats.

Sur la place de la Mairie, et malgré l'heure avancée, stationne une foule nombreuse. L'Hôtel-de-Ville est brillamment illuminé. Les voyageurs, les membres de la Société des Lettres, ceux du Comité des fêtes et de l'*Escolo de Jansemin* montent dans la salle de la Mairie, où les attend un vin d'honneur.

M Gros, maire, prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS,

Au nom de la ville d'Agen, je vous souhaite la plus cordiale bienvenue. Nous sommes heureux de vous accueillir et de fêter la première étape du voyage que vous avez entrepris.

Nous vous remercions d'être venus, poètes, écrivains, artistes, apporter votre hommage à ceux des enfants de notre pays dont nous célèbrerons demain le souvenir.

Oui, soyez les bienvenus, vous vers qui nous attirent tant de sympathies. Vous aimez en effet notre vieille langue gasconne, vous goûtez son charme pénétrant, son harmonie et vous ne voulez pas qu'elle meure.

Cette langueur qui la menaçait, cet oubli dans lequel quelques-uns ont pu craindre de la voir tomber, vous les combattez et grâce à vous l'idiome charmant qui semblait de jour en jour plus abandonné, revit; la foule réapprend les noms de poètes et d'écrivains qu'elle avait laissés disparaître de sa mémoire, et se plaît à redire les vers qui, dans la vieille langue d'autrefois, avaient enchanté nos pères.

Vous avez ainsi contribué à sauver une partie précieuse de notre patrimoine local.

Vous avez donc ici droit de cité, et nos mains se tendent vers les vôtres avec empressement.

C'est avec joie que je lève mon verre en votre honneur.

Après ce discours très applaudi, M. Paul Arène, vice-président de la *Cigale*, répond au nom de M. Henry Fouquier absent. Il remercie la ville d'Agen de sa charmante hospitalité. Il évoque les gloires agenaises dont les toiles qui décorent les murailles de l'Hôtel-de-Ville perpétuent le souvenir, et témoigne toute la satisfaction de ses amis.

M. Rouquet, vice-président de l'*Escolo de Jansemin*, adresse aux Félibres une vibrante allocution en vers gascons. M. Maurice Faure répond en une ardente improvisation en langue d'oc; par sa voix chaude et merveilleusement timbrée, par les idées qu'il exprime, il soulève les ovations de l'assistance.

Pendant toute la durée de la réception, un concert a salué, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, les hôtes d'Agen. La *Lyre Agenaise*, l'*Union Philharmonique*, les *Enfants d'Agen* et les *Veneurs Agenais* se sont successivement fait entendre.

On s'est séparé après minuit, et la Commission hospitalière a conduit les Félibres et Cigaliers dans les hôtels choisis pour les recevoir.

Dimanche, 10 août.

Plusieurs Félibres éminents sont arrivés dans la matinée, entre autres MM. J. Noulens, de Condom, et A. Chastanet, de Sarlat, *syndic* d'Aquitaine.

II. — Inauguration du buste de Cortète de Prades.

A neuf heures, le cortège officiel, précédé de la musique militaire et de la *Lyre Agenaise*, s'est rendu de la Mairie à la Place du Commerce.

En tête marchaient MM. Gros, maire d'Agen; Bladé, président de la Société des Sciences; Sextius-Michel, président des Félibres; plusieurs

magistrats ou fonctionnaires des diverses administrations; le Conseil municipal; la Société des Sciences, Lettres et Arts; le Comité des fêtes; l'*Escolo de Jansemin*.

Autour du monument de Cortète de Prades une foule énorme stationne. Il y a des curieux à toutes les fenêtres. Dans l'enceinte réservée ont pris place, avec les Félibres, M. le Préfet et M. le Secrétaire général, M. le colonel Perrossier, plusieurs officiers de la garnison et la famille des descendants de Cortète.

La cérémonie d'inauguration s'ouvre par une *Rhapsodie Gasconne* orchestrée tout exprès pour le 9e, et avec infiniment d'art, par M. Ratès, d'après de vieux airs populaires que M. J.-F. Bladé a recueillis dans son pays d'Armagnac.

Puis M. Sextius-Michel monte sur l'estrade et prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. SEXTIUS-MICHEL

Monsieur le Maire,

Mesdames, Messieurs,

Hier, en mettant le pied sur le seuil de votre cité, M. Arène, le brillant et infatigable vice-président de la Cigale, parlant au nom des Félibres et des Cigaliers, a salué, dans la personne de son premier magistrat, cette gracieuse ville d'Agen où nous venons honorer la mémoire de l'immortel Jasmin, et inaugurer le buste de l'un de ses plus glorieux précurseurs, Cortète de Prades.

Sans un empêchement imprévu, Jasmin aurait trouvé dans M. Henry Fouquier un orateur digne du poète. Cortète de Prades aura du moins été célébré par un ardent Félibre qui professe la plus grande admiration pour tous les poètes qui chantent dans la langue du pays natal.

Auparavant, je salue et je remercie à mon tour M. le Maire et la municipalité d'Agen, M. le Préfet du département. MM. les Membres de la Société des Sciences, Lettres et Arts dont le savant président, M. Bladé, membre correspondant de l'Institut de France, et l'un des plus actifs et des plus dévoués organisateurs de nos fêtes, a élevé un véritable monument au pays natal en recueillant les contes et légendes des pays gascons.

Les Félibres et les Cigaliers, monsieur le Maire, garderont le souvenir du splendide et cordial accueil que leur fait la ville d'Agen.

Je salue en M. Fallières, votre compatriote, l'éminent Garde des Sceaux, ce protecteur éclairé des lettres, qui, étant ministre de l'Instruction publique, a prouvé son amour pour le Midi en accordant à la Commission des Fêtes Pyrénéennes une importante subvention.

Que son nom, acclamé par nous à Paris, le soit encore, dominant tous les dissentiments politiques, dans cette contrée où tout le monde l'aime et l'estime.

Merci enfin à MM. les Députés des départements du Sud-Ouest qui, réunis avec ceux de Provence, nous ont prêté un si précieux concours. Les uns, hommes politiques et poètes distingués, comme Deluns-Montaud et Leygues, sont natu-

rellement venus à nous. Tous ont témoigné de leur attachement à la cause félibréenne et de l'union fraternelle des deux grandes régions méridionales.

Cette fraternité, ou plutôt cette parenté, Messieurs, remonte bien loin dans le moyen âge, où, sous Raymond-Bérenger, la région rhodanienne et le pays que la Garonne fertilise et que protègent les Pyrénées, portaient également le nom de Provence, et les différents dialectes qui s'y parlaient, celui de langue provençale, de sorte qu'il y avait alors deux Provences, comme il y eut jadis deux Grèces.

Les temps et les noms sont changés. Mais, Provençaux et Gascons, ne sommes-nous pas toujours le même peuple?

Si nous n'avons pas, comme les Grecs, ce merveilleux trait d'union, l'Archipel, que baignaient d'un même flot l'Attique et qui l'Ionie, et se glorifiait de ses blanches îles dont les marbres se changeaient en divinités, nous avons du moins, comme eux, des fleurs à profusion, de charmantes vallées qu'on peut bien comparer aux Tempés de l'Hellade, de riants coteaux où voltige l'essaim d'or des abeilles, et l'arbre cher à Minerve, et l'oiseau cher à Junon; comme eux, nous vivons, l'âme ouverte aux souffles de la poésie et de l'art, sous un ciel transparent et doux, et dans l'horizon des mers et des sommets ruisselant d'azur et de soleil. Comme eux, enfin, nous avons nos artistes, nos poètes et nos dieux.

Cortète de Prades fut un de ces poètes qui, longtemps ignorés, sinon méconnus, ceignent tôt ou tard l'immortel laurier.

Or, le temps est venu de réparer pour lui — l'injustice du passé.

Mais ce n'est pas seulement par le bronze ou par le marbre que nous devons rendre hommage aux précurseurs célèbres, aux ancêtres glorieux, comme l'a dit excellemment notre vaillant confrère Elie Fourès, dans son rapport sur les Jeux Floraux de cette année, nous voulons qu'ils ressuscitent tout entiers. C'est pourquoi nous avons mis au concours une étude sur Cortète de Prades dont les poésies n'ont pas été rééditées depuis plus de cent ans.

Répondant à cet appel, M. Ratier, votre compatriote, nous a adressé un mémoire des plus remarquables qui lui a valu une médaille de vermeil, décernée à l'unanimité du jury. Je suis heureux de proclamer encore une fois son nom dans sa ville natale, comme il l'a été le 22 juin dernier dans la charmante ville de Sceaux, où nous tenons nos assises annuelles.

Ce juste hommage rendu au président et fondateur de l'*Escolo de Jansemin*, me permettra de lui emprunter avec moins de scrupule quelques détails sur la vie et les œuvres du poète agenais.

François Cortète, seigneur de Prades et de Cambes, est né entre la fin de 1585 et le commencement de 1586, dans une résidence bâtie par ses ancêtres à 10 kilomètres d'Agen, près des bords gracieux et fertiles de la Séoune. Quoique les indications biographiques nous fassent en partie défaut, il est incontestable qu'il embrassa la carrière militaire, selon l'habitude des cadets de Gascogne, à cette époque. Placé tout jeune, en qualité de page, auprès de François d'Esparbès de Lussan, vicomte d'Aubeterre, plus tard maréchal de France, nous le retrouvons, en effet, en 1639, au siège et à la prise de Salces, dans les Pyrénées-Orientales.

Quand il mourut dans la petite ville d'Hautefage, le 3 septembre 1667, il laissait trois comédies ou pastorales : *Miramoundo*, *Ramounet* et *Sancho Pança*,

ainsi qu'un assez grand nombre de compositions de différents genres dont une très connue, *Las lermos del Grabié.*

Quelle est la valeur littéraire de ces œuvres?

Je n'hésite pas, Messieurs, à placer Cortète de Prades immédiatement après Jasmin, entre Goudouli, le célèbre poète toulousain, et Daubasse, le poète peigneur de chanvre, qui rendit populaire dans toute la Gascogne le nom de Villeneuve-sur-Lot.

Si dans les régions sereines où Dante a placé les poètes, mon jugement n'était pas ratifié, ce n'est pas ce qui troublerait l'harmonie qui doit régner entre ceux qui ont chanté dans la même langue.

Mais il en est des œuvres poétiques comme de certaines fleurs qui, longtemps dédaignées, deviennent un beau jour les reines d'un parterre et la parure favorite de la beauté.

Cortète de Prades, ignoré pendant près d'un siècle, est aujourd'hui remis en honneur.

Rien ne manque, du reste, à ses charmantes pastorales, ni la finesse, ni la couleur, ni le charme des sentiments, ni l'élégance de la versification. Lui reprochera-t-on un peu de sensiblerie et de préciosité? C'était le défaut de l'époque, et Gessner, l'auteur de *Daphnis* et de la *Mort d'Abel*, Gessner que Diderot a vanté avec enthousiasme, mérite plus souvent que lui un reproche pareil. O Cortète de Prades, j'aime, moi, tes beaux vers, parce qu'ils ont avant tout le parfum pénétrant des vallons et des coteaux où ils ont été composés, parce qu'ils coulent et chantent comme une onde claire sur le gravier luisant.

Et les Félibres, en ressuscitant ta mémoire, ont fait non seulement un acte de justice, ils ont non seulement fait preuve d'un grand sens littéraire, ils ont aussi fait un acte de patriotisme; car ils ont tiré des ombres de l'oubli un poète qui sut ajouter un rayon de plus à l'étoile du ciel natal.

Ecoutez-le lui-même, écoutez ses vers suaves et charmants! Ils vous sembleront, dans l'harmonieux idiome de la langue d'oc, comme un écho lointain de la muse de Théocrite. Y a-t-il, en effet, quelque chose de plus divinement naïf et de plus délicieusement amoureux que ces plaintes de Robert, dans le drame pastoral de *Miramoundo?*

ROUBERT

Miramoundo, moun tout, lou plasé de mous èls,
La flou de la beutat, l'amou des pastourèls,
Que j'èi toutjour aimado e serbido à touto ouro,
Coumo un pastou fidèl diu serbi sa pastouro ;
L'amou que j'èi per tu me douno lou trepas
Sio que posqui te beire ou nou te begi pas.
Ta beutat me tourmento e toun èl que lugrejo,
Me douno à cado èlhado uno amourouso embejo.

Miramonde, mon tout, le plaisir de mes yeux,
O fleur de beauté, que tous les bergers adorent,
Toi que j'ai toujours aimée, toi que j'ai servie à toute heure,
Comme un berger fidèle doit servir sa bergère :

L'amour que j'ai pour toi me fait mourir;
Soit que je puisse te voir ou que tu te dérobes à ma vue,
Ta beauté me tourmente et ton œil qui brille
Me donne à chaque œillade un amoureux désir.

Je borne là mes citations : vous connaissez le poète.

Je termine, Messieurs, en vous disant quelques mots sur l'homme.

C'est ici que je m'excuse, monsieur Ratier, de n'être plus d'accord avec vous. Sur la foi d'un simple document, vous doutez presque de l'ardeur belliqueuse du seigneur de Prades et de Cambes. Pour moi, au contraire, à me représenter ce page d'un futur maréchal de France, qui a ensuite servi sous un Montluc, petit-fils d'un des plus fameux capitaines du seizième siècle, je me représente ce compatriote d'Henri IV comme un fier et brave compagnon d'armes. Est-il supposable d'ailleurs que ce compatriote de d'Artagnan n'ait pas pris au sérieux le métier militaire, et ne se soit pas distingué par quelques beaux exploits? Dans tous les cas, il a servi la France pendant quarante ans. Que pouvait-on lui demander de plus?

Ah! que je préfère le voir sous le jour où l'a conçu et représenté notre vice-président, le sculpteur Amy, dont le talent remarquable s'est déjà signalé par tant d'œuvres du plus haut mérite! Il suffit de regarder cette belle figure à la fois martiale et douce pour juger l'homme sous son double aspect de poète et de soldat. Sa bouche fine semble prête à s'ouvrir pour des chants d'amour; ses yeux pleins de vivacité ont déjà dû s'allumer de la flamme des combats.

Oh! dites-moi plutôt que Cortète de Prades était de la race de ces antiques troubadours qui, après avoir chanté la dame de leurs pensées, s'élançaient dans la mêlée, tenant l'épée d'une main, et de l'autre le légendaire bouclier où « s'implantaient en tremblant les flèches sarrasines ». Bertrand de Born est son ancêtre; c'est de lui, n'en doutez pas, qu'il tient l'ardente passion de la guerre et le saint amour de la poésie.

Ces hommes ainsi trempés, Messieurs, ne sont pas rares dans notre chère France : Rouget de l'Isle en est le type sublime. Combien d'autres, comme Florian et Alfred de Vigny, faisaient vibrer la lyre dans le même temps qu'ils maniaient l'épée! Combien à la veille d'une bataille, ont invoqué en des vers perdus pour leur gloire, quelque muse mystérieuse dont le regard, entrevu à travers la fumée des camps, leur donnait le courage du combat et l'espoir de la victoire!

Salut donc, ô Cortète de Prades! Nous t'avons élevé ce buste, parce que tu as chanté dans la langue de ton pays; mais il nous plaît aussi de t'admirer dans ta double auréole de champion de la muse et de serviteur de la France.

O France, grande encor, même après tes défaites,
O terre des divins chanteurs et des guerriers,
Même aux héros obscurs prodigue tes lauriers;
Nous, nous mettons des fleurs au front de tes poètes!

Pendant qu'on écoute ce discours, en le scandant de nombreux battements de mains, le voile qui recouvrait le buste s'écarte et laisse voir l'œuvre du sculpteur Amy. Rien de plus vivant que ce portrait, dressé sur un socle aussi

simple qu'élégant, et pour l'exécution duquel l'auteur s'est inspiré, en la poétisant, d'une peinture plus que fruste, conservée au manoir de Prades. Regard vif, lèvre moqueuse ; un haussement, un geste de l'épaule, qui, dans l'écrivain campagnard, font songer à l'homme d'action ; avec cela un feutre aux larges bords, campé de travers sur l'oreille et d'où s'échappe crânement une chevelure aux libres anneaux, tel Cortète nous apparaît dans cette œuvre où la vérité confine à la fantaisie, comme, au reste, dans la vie de maint cadet de Gascogne.

Sur le socle, est gravée cette inscription :

A

CORTÈTE DE PRADES

1586-1667

LES CIGALIERS

LES FÉLIBRES DE PARIS

ET SES COMPATRIOTES

M. Gros se lève et dit à son tour :

MESSIEURS,

J'accepte, au nom de la ville d'Agen, le buste de François de Cortète, que vous lui offrez. Le bronze, dans lequel l'éminent artiste vous a prêté son grand talent, et fait revivre les traits du poète, est une œuvre d'art de premier ordre. Je vous remercie tout d'abord d'avoir donné un pareil ornement à notre cité.

Je vous remercie de l'hommage rendu à un Agenais que ses compatriotes avaient eu le tort de laisser dans l'oubli et dont ils avaient cependant le droit d'être fiers.

François de Cortète fut, en effet, un véritable poète, et si la muse gasconne ne lui doit pas la brillante étoile que, plus tard, Jasmin plaça à son front, il a cependant fourni de purs rayons à son auréole.

Sa figure méritait de revivre, son nom d'être arraché à l'oubli. Il est, et c'est grandement justice, désormais assuré de ne point périr.

L'œuvre de François de Cortète a été déjà trop bien et trop complètement étudiée, son talent trop finement analysé, le charme de sa poésie dégagé avec un sentiment trop juste pour que j'aie la prétention d'entreprendre à mon tour un examen auquel je ne saurais rien ajouter.

L'hommage rendu aujourd'hui au poète agenais, l'est aussi à la langue savoureuse et charmeresse qui a donné à ses vers à la fois tant de couleur et d'harmonie. Mais, et laissez-moi vous en féliciter, vous n'avez pas voulu être exclusifs.

Au cours de votre voyage, j'allais presque dire de votre mission, vous fêterez la mémoire d'écrivains auxquels la langue gasconne n'a prêté ni ses mots sonores, ni ses pittoresques images, et dont l'un est un des maîtres de la littérature française.

Vous savez, en effet, que la langue gasconne ne prétend point à s'installer en dominatrice et en maîtresse. Si nous voulons conserver vivant ce doux parler tout imprégné de poésie, où il semble que se reflètent à la fois les chauds rayons de notre soleil et les riants aspects de notre nature méridionale, nous sommes fiers aussi de compter parmi les plus précieux joyaux de notre pays, cette si belle langue française qu'ont parlée, écrite, chantée des orateurs, des penseurs, des poètes qui sont la gloire de l'humanité.

Ces sentiments sont les vôtres, aussi pouvons-nous sans contrainte fêter aujourd'hui le poète gascon; notre pensée vous accompagnera quand vous célèbrerez à Tarbes le merveilleux écrivain qui s'appela Théophile Gautier.

Après ces justes paroles fréquemment interrompues par de chaleureux bravos, M. Élie Fourès, de Layrac, un des plus aimés adeptes du Félibrige parisien, dit de belles stances, déclamées d'une voix vibrante, une ode « faite pour l'air et le soleil » comme dit M. Anatole France, dont nous détacherons ces strophes :

Combien, en nous voyant décerner à Cortète,
Ce bronze, noble et fier, superbe et radieux,
Se diront méfiants : « Quel est donc ce poète?
De quels rayons cachés sa gloire est-elle faite?
Mérite-t-il enfin ces hommages pieux
Des vaillants Cigaliers, des Félibres joyeux? »
. . . . . .

Car l'homme qui connaît deux langues vaut deux hommes.
C'est pourquoi je vous dis : Ami Gascon, qui tiens,
Comme deux glaives d'or, nos vibrants idiomes
Et le verbe d'Hugo, tu vaux deux Parisiens...
Aussi, célébrons-nous, Félibres que nous sommes,
Cortète qui garda le parler des anciens!

Cortète qui chanta, d'une voix musicale,
Les sites et les mœurs de la terre natale,
La *Séuno,* ses bergers et son vallon charmant,
Le *Gravier,* ravagé par le fleuve écumant,
La belle *Miramonde* à l'âme virginale,
Et le vil *Ramounet* qu'il railla vertement!

Cortète qui maintint la langue de nos pères,
La langue que Jasmin, Goudelin et Mistral
Ont fait sonner au loin sur les deux hémisphères!...
Tes œuvres, ô Gascon, nous sont doublement chères,
Car tu sus manier, avec un art égal,
La langue du terroir et celle de Pascal,

Et je l'atteste ici, par cette ode elle-même,
Aux sentiments gascons, mais écrite en français,
Notre désir profond, notre rêve suprême,

C'est que notre Midi, comme une fleur qu'on aime,
Grandisse librement au soleil du progrès,
Sans perdre sa couleur, son parfum, ses attraits.
. . . . . .

Enfin, M. Ch. Ratier, président de l'*Escolo de Jansemin,* dit les vers suivants, en langue gasconne, qu'applaudit chaleureusement le public :

Agen, à quin efan mastes lou pédestal?
Palissy, Scaliger e bint autres atal,
Lous i trigues aquel outmage;
Espèron, apéi lou carnatge,
Tous paures gouiats morts dins l'ibèr del gran dol
Lou brounse pietadous que sara lou linsol,
Per tout jamaï, de lour couratge;

N'èro pas prou qu'en là sul placè qu'aimèt tan,
Lou que ta pla d'aunous te coufèt en cantan.
Noble coumo un rèi se quilhèsse :
Aci calio que s'adoubêsse
Un auta pus pitchou, un auta de coufin,
Oun Courteto, pouèto-aujol de Jansemin,
De l'oublit enfin se lebèsse.

Sens qu'i pensèsses gaire es brai qu'aco s'es fèi.
Ièr brino counechios lou qu'ennartes anèi;
Talomen lous ans enpousquèron
Soun noum que nostres bièls bantèron.
Aro biura, lusen à nou plus s'acata,
Grameces as roumius benguts per te pourta
Lou buste que te prestisquèron.

Bibo bous-au, o frais Parisens-Mètjournals!
Anas; e tout lou loun des dous fouguès natals,
Ço qu'a l'endret de pouesio,
Ço qu'a lou parla de magio,
Ço qu'atchèt lou passat de malurs ou grandous
Zou foutchas, z'arrousas, n'en culhissès de flous
Per la Françon, aimado patrio.

E tout aco praci germerno à bèl brassat :
Courteto, lou pouèto, a'scribut e parlat,
Coumo un gascounet de la prado,
La lengueto de la bressado;
Courteto, lou souldat, moustrèt qu'abio coumpres
E que sabio parla lou lengatge frances,
Cranto ans, debat la canounado.

Tabe de sus sa pèiro a tengut cridara :
— Quan l'enemit, surtout lou que se sat, boudra

S'ensanna dincos à la cinto,
Drolles, à la prumèro finto,
Aban! à la frountièro oun lou dangè brounsis
Aban! n'espragnes pas, pel salut del païs,
Ni lou glout de san ni la pinto.

Mais tan que durara la pats, preparas-bous :
N'angues pas escaugna digun; restas Gascous! —
Car nostre cèlque bouluguejo,
Nostre campèstre que daurejo,
Nostres prats oun l'auba canto as poutous del ben.
La Garono que beu de rius belèu un cen,
La lengo d'oc que musiquejo,

Aqueste aire que fai fenno bèlo, ome fort,
Un boime es per debat que nous jèto lou sort :
Debat las turros arrucado,
Nostro amo de raço, sacrado,
Fai boujoula sa beno e nous ten fièrs e bous.
Elo estoufado, aurian res que de cos capous
E de pès per la reculado.

Es praco qu'en desprit d'un fum de farluquets,
Courteto, seguissèn per coumbos e tuquets
Tous bourdilès e tas aulhèros.
Per las cansos bèsen, laugèros,
Las sos de Miramoundo *al trabal s'afana*
E Ramounet *trufat, quan arribo d'ana*
Fa lou moussu dins las carrèros.

E saludan lour bito onn i a tan de rudou,
Pau de plase magrot, forço simplo doulou.
E lous countes de la belhado,
E lous bersets de l'estibado,
E legendo, e cresenço, e tout ço qu'an gardat
De finomen gascou proundomen escultat,
Boulèn pas que fasque passado.

Es praco que, per cots, se, coumo anèi trouban
Un pouèto rustic, disèn al franciman
Puden dins sa bèsto bourgeso :
— Gaito lou pla, lou qu'on mespreso;
Acos lou medeci pes qu'as emmalausits.
En mai es prèste e sèrt que de dius benesits,
Aques de la tèrro franceso!

Agen, auquel de tes fils dresses-tu un piédestal? A Palissy, à Scaliger, à vingt autres aussi fam eux tu diffères cet hommage; après le carnage, ils attendent, tes pauvres gars morts durant l'hiver du grand deuil, le bronze pieux qui servira d'immortel suaire à leur courage.

Ce n'était pas assez que là-bas, sur la place tant aimée de lui, le chanteur qui

si bien te coiffa de gloire, noble comme un roi, fût debout; il fallait qu'ici se préparât un autel plus petit, un autel du foyer, sur lequel Cortète, poète-aïeul de Jasmin, se lèverait enfin de l'oubli.

Il est vrai, cela s'est fait alors que tu n'y songeais guère. Hier, celui que tu exaltes aujourd'hui, tu ne le connaissais point; tellement les années mirent de poussière sur son nom loué par nos anciens. Maintenant il vivra, il brillera pour ne plus s'obscurcir, grâces aux pélerins venus pour t'apporter le buste par leurs mains façonné.

Vive vous, ô frères Parisiens-Méridionaux! Vous allez; et dans chaque doux coin natal, ce qu'a le lieu de poésie, ce qu'a de magie la langue, ce qu'eut le passé de malheur ou d'illustration, vous le bêchez, vous l'arrosez, vous en cueillez des fleurs pour notre aimée patrie, la France!

Et tout cela chez nous germe à pleines brassées : Cortète, poète, a écrit et parlé comme un humble Gascon des prairies la chère langue du berceau; Cortète, soldat, fit voir qu'il avait compris et savait parler le langage français, quarante ans, sous la canonnade.

Aussi, du haut de sa pierre, criera-t-il sans cesse : — Lorsque l'ennemi, surtout celui que nous savons, voudra se plonger dans le sang jusqu'à la ceinture, enfants, dès la première menace, en avant! à la frontière où gronde le danger, en avant! Pour le salut du pays ne soyez avares ni d'une goutte, ni d'une pinte de sang.

Mais tant que la paix durera, préparez-vous : ne cherchez à imiter personne, restez Gascons! — Car sous notre ciel étincelant, sous nos champs dorés, sous nos prés où le saule chante aux baisers du vent, sous la Garonne qui boit les ruisseaux à centaine, sous la langue d'oc qui fait musique,

Sous cet air qui rend femme belle, homme fort, un magicien est caché qui nous jette des charmes. Blottie sous les mottes de terre, notre sainte âme de race fait bouillonner sa veine et nous conserve fiers et bons. Qu'elle soit étouffée et nous n'aurons plus que des cœurs lâches et des pieds sachant reculer.

Voilà pourquoi, malgré l'essaim des freluquets, Cortète, nous suivons dans les combes et sur les coteaux, tes bordiers et tes bergères. Dans les sillons nous voyons les sœurs de *Miramonde* se hâter, légères, au travail, et *Ramounet* tourné en dérision lorsqu'il revient de faire le monsieur à travers les rues.

Et nous saluons leur vie si rude, qui compte peu de plaisir chétif et mainte simple douleur. Et les contes de la veillée, et les chansons de l'été, et légendes, et croyances et tout ce qu'ils ont gardé de pur gascon profondément gravé dans leur mémoire, nous ne voulons pas que cela disparaisse.

Voilà pourquoi, toutes les fois que nous trouvons comme aujourd'hui un poète rustique, nous disons au *franciman* prétentieux sous ses habits bourgeois : — Regarde-le bien, celui qu'on méprise; c'est le médecin pour ceux auxquels tu as communiqué ton mal. De plus, c'est un prêtre ne servant que des dieux bénis, ceux de la terre française!

Le cortège se dirige alors, suivi d'une foule énorme, vers la maison de Jasmin. La matinée est magnifique et elle évoque ces beaux vers de la belle pièce qu'il a composée à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Henri IV à Nérac, et qui le fit sacrer poète :

Sus rocs enfin, la *detzièmo* journado
Del mes d'*Agoust* coumençò a puinteja;
Tout se rebeillo e la fresco rousado
En grus d'argent finis de gouteja,
L'aire ès tant fi, lou sourel que se lèbo
Per nous paga sa pu brillanto rèbo
Parei tan bel
Que l'on diyo que, dins la cour célesto,
Lous angelets, per beire nosto festo,
An alandat lous grans batans del ciel (1).

III. — Inauguration d'une Plaque commémorative sur la Maison de Jasmin.

Un arc de triomphe orné de cartouches où sont inscrits les plus célèbres ouvrages de Jasmin, forme une sorte de portique devant l'enceinte réservée autour du modeste et glorieux logis. Les invités ayant pris leur place, la Musique, sous la direction de son chef, M. Mousseux, joue une fantaisie composée par lui sur les airs si connus, *Faribolo pastouro* et *Me cal mouri*, après quoi le voile tombe, découvrant l'inscription suivante rédigée par M. Bladé, gravée en lettres d'or, et de style lapidaire, sur un marbre blanc large d'un mètre et haut d'un mètre cinquante :

DINS AQUESTE OVSTALET
TRABALHÈT XL. ANS
E MOURISQUÈT LOV IV. D'OTTOBRE
M.D.CCC.LXVII.
LOV POÈTO JACQUES JANSEMIN
NASCUT LOV VI. DE MARS M.D.CC.XCVII.
PER OVNOURA SA MEMOVRIO
SOVS COVNFRAIS
DE LA SOVCIETAT AGENESO
DE LAS SCIENÇOS LETROS E ARTS
VNITS AS CIGALHÈS
E AS FELIBRES DE PARIS
EN BOVIATGE DINS LOV METJOVR
AN FEIT PAVSA AQUESTO ESCRIPCIOVN
LOV X. D'AGOVST
M.D.CCC.XCI.

M. Bladé, cependant, prend la parole. Ce pur lettré qui perpétue en Age-

(1) Les deux mots soulignés accommodent la strophe à la circonstance.

nais la tradition gréco-latine de nos grands humanistes romans, dans un discours d'une grâce familière qui s'imprègne parfois de profonde émotion, raconte la vie de Jasmin. Dans un exposé nécessairement rapide, il a trouvé le moyen, non seulement de tout dire, mais de beaucoup suggérer. Des applaudissements nourris ont prouvé qu'il avait touché la note vraie en montrant le héros du jour dans la magnique continuité de son œuvre charitable. L'esprit de Jasmin n'avait pas besoin d'être loué; grâce à M. Bladé, qui a produit des documents et des chiffres, on saura que son cœur inspirait son génie.

DISCOURS DE M. J.-F. BLADÉ

Mesdames,

Messieurs,

Aucun hommage ne manque plus à la mémoire de Jasmin.

Sur cette place, le poète revit en bronze, debout sur son piédestal. Dans nos pays de langue d'oc, les hommes de mon temps ont lu tous ses vers. Ils en ont retenu beaucoup. Nos cadets feront de même. C'est pour eux surtout que travaillaient naguère, et en grande hâte, de courageux éditeurs. Aujourd'hui les Félibres et les Cigaliers nous rallient. Ensemble, nous marquons d'un marbre commémoratif la maisonnette où le Maître travailla plus de quarante ans, où il mourut en plein renom.

Voyez! Pour honorer sa mémoire, la politique a fait trêve. Voici le monde officiel de l'heure présente. Qui sait si nous n'avons pas aussi celui de l'heure future? Voici le peuple, qui toujours salue les succès passagers, de ses acclamations passagères. Il y a vingt ans que Jasmin est mort. Le peuple acclame toujours. Pour tous et chacun de nous, ceci vaut la peine d'y songer.

Mieux que personne, je vois pourtant une ombre à ce tableau. Il faut bien que je parle, à raison de mon office. Parler, mais de quoi? De l'œuvre de Jasmin? Non pas. Pour le contentement de nous tous, ce sujet appartient à M. Henry Fouquier. Il me permettra pourtant d'y prendre juste, mais bien juste, de quoi vous montrer, dans le poète, le vieil artisan d'Agen, le gascon avisé et loyal, le bon père de famille, l'homme de cœur.

Jasmin naquit aux bords de notre Garonne, charmante et parfois terrible. La vigne grimpait alors aux flancs des coteaux horizontalement coupés, comme dans les nobles paysages du Poussin. C'était le vin, qui donne la force et la joie. La vigne s'en est allée : les chimistes sont venus. Mais toujours le soleil de juin jaunit la moisson de la plaine. Toujours les rameaux du prunier ploient, en septembre, sous le fardeau bleuâtre du fruit mûr. C'est comme une Arcadie gasconne. Mais, dans toutes les Arcadies, les pauvres gens n'ont jamais manqué.

Tels étaient les parents du petit Jasmin. De l'aube à la nuit, ils se démenaient à mal gagner leur pauvre vie. Le grand-père n'en pouvait plus. Chaque jour, il prenait son grand bâton blanc. Il se traînait par les campagnes voisines. Il faisait halte au seuil des métairies.

— « La charité, pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge Marie! »

Et le soir, le pauvre vieux regagnait son triste logis, avec quelques morceaux de pain dans sa besace, avec sa gourde à moitié pleine. La famille en profitait.

Dans un cadre d'églogue, en pays de pleine abondance, c'était la misère familiale. Ce devait être un jour la double marque du talent supérieur de Jasmin.

Mais alors, le petit allait à l'école buissonnière. où nous avons tous volé tant de cerises et de raisins. Sous la rouge livrée des enfants de chœur il chantait, à la cathédrale, en attendant le Séminaire, quitté brusquement, mais sans rancune.

Vite, et bien vite, il fallait apprendre à gagner sa vie. Voici Jasmin dans la boutique d'un barbier. Le bourgeois était un vieux soldat de la République et de l'Empire. Des Pyramides au Kremlin, il avait suivi son général et son César. Aux heures de chômage, c'étaient de longs récits de batailles et de victoires. Plaise à Dieu que la France nouvelle retrouve quelque jour de pareils conteurs.

Jasmin ne s'attarda pas comme apprenti. A dix-huit ans, et ici-même, il ouvrait boutique pour son compte. Il choisissait déjà sa fiancée. Avec son humble indépendance, il assurait la rectitude, l'intime joie de toute sa vie.

Ah! pour un pauvre et brave artisan, s'établir n'est pas petite affaire. Il faut payer le terme, la patente, les fournisseurs. Il faut contenter la pratique, nourrir la femme et l'enfant. Jasmin sut parer à tout, et en honnête homme.

Mais, dès l'adolescence, le Vent de l'Esprit passait sur l'enfant du peuple. En lui s'éveillait un poète, je dis un poète marqué du don rare, du don gratuit. Mais l'apprentissage coûte cher.

Durant bien des nuits, et jusqu'aux premières blancheurs de l'aube, tu prolongeras tes veilles, tout seul, courbé sur les œuvres des Maîtres, les yeux brûlés, le cerveau plein d'images obsédantes et confuses, qui te hanteront jusque dans les rêves. Tu pleureras ton impuissance. Sois tranquille, pauvre ami. Aux heures mauvaises, quelque camarade accourra toujours, avec un mot parti du cœur, un petit mot... là... bien perfide. Dix ans, quinze ans, tu briseras tes ébauches informes, tes misérables copies, avant de t'empoigner toi-même, avant de susciter enfin tes créations personnelles et vivantes, avant de te dire : « C'est ça ! »

Comme ses pairs, Jasmin marqua toutes les étapes de cette voie, qui n'est pas celle des infirmes. Au début, trois lettrés. Cazenove de Pradine, Duvigneau, l'avocat Dupront, ne lui ménagèrent pas les bons conseils. Mais, pour l'essentiel, le poète ne tira rien que de soi-même. Avec son style, il forgea sa langue agenaise. Par un labeur de forçat, il féconda ce don naturel, mis en lumière par la mode, servi par une diplomatie de véritable Gascon, par un incomparable tempérament de déclamateur.

Déjà le succès commençait, présagé d'assez bonne heure par Charles Nodier, mais restreint encore, ou peut s'en faut, à notre Sud-Ouest. Le reste n'allait pas tarder.

En ces temps reculés, Agen comptait quelques salons. Très volontiers Jasmin s'y faisait entendre, et notamment dans celui de la préfecture. Là s'assemblaient alors, avec le monde officiel, les partisans de la Monarchie de Juillet. Il va de soi que les dames y personnifiaient les aspirations sentimentales et littéraires. Les mamans avaient vogué jadis, au clair de la lune, dans la barque d'Elvire, sur les lacs lamartiniens. Les jeunes mariées rêvaient des héroïnes de Musset. Les hommes, en frac noir, ruminaient de la politique : pondération des pouvoirs publics, libre jeu des institutions, etc., etc. C'étaient les rengaînes du temps. Mais on les a rajeunies.

C'était surtout parmi ce monde, passablement matois et gourmé, libéral mais peu tolérant, que Jasmin sut préparer, et en habile homme, sa grande, sa légitime renommée.

Au temps des vacances parlementaires apparaissait, parfois, dans le salon préfectoral, un homme de haute taille, encore beau cavalier, moins froid assurément que ses allures quasi-britanniques. C'était l'Agenais Sylvain Dumon, qui deux fois, sous Louis-Philippe, fut longtemps un bon ministre d'affaires, et même plus que cela.

A Paris, Dumon prôna son compatriote, et chaudement, parmi les littérateurs. Ainsi fut hâtée d'un an, de deux ans au plus, l'heure du véritable triomphe. Le branle était donné. Sainte-Beuve, Jules Janin, Villemain, et bien d'autres à leur suite, applaudirent presque sans réserves. L'Académie Française couronna l'auteur de *Las Papillotos*. Nos grandes villes le fêtèrent à l'envi. Louis-Philippe et les siens accueillirent le petit coiffeur d'Agen dans le château des rois de France.

Et voilà comment revient aujourd'hui la mémoire de Dumon. Certes, il rendit jadis, en Agenais, bien des services publics et privés. Le souvenir en est à jamais perdu. Mais le poète a gravé sur le marbre le nom de son protecteur. Bien des ministres n'ont pas eu, n'auront pas semblable fortune.

Aujourd'hui, Jasmin appartient à l'histoire littéraire. De son œuvre, elle a rebuté le strass. Elle a inventorié les joyaux encore précieux. Elle garde quatre ou cinq diamants.

Très visiblement, notre poète s'est éveillé sous l'influence de deux maîtres, Rousseau et Florian. A Jean-Jacques, il a laissé ses sombres défiances, sa profonde amertume, sa politique stérile autant que jalouse, son déisme d'horloger, pour ne voir en lui que l'auteur souvent sincère des *Confessions*, le grand écrivain curieux des mœurs populaires, l'homme de la simplicité laborieusement recouvrée, l'ami des petites gens. C'est pourquoi nous avons *Lou Charibari* et *Mous Soubenis*.

De l'influence bucolique de Florian, procèdent librement, mais sans conteste, *L'Abuglo de Castel-Cuilliè*, *Françouneto, Maltro l'Inoucento*. Ici sont fixés, et pour jamais, les paysages de l'Agenais et de la Gascogne. Jusqu'au dénoûment heureux ou sinistre, l'action s'y déroule, élégante et simple, à travers les épisodes de la vie rustique, noces, processions, fêtes patronales, funérailles, moissons et vendanges, à travers tous ces tableaux de nos vieilles mœurs locales, dont le temps aura bientôt emporté les derniers vestiges.

Vers 1845, Jasmin battait son plein, avec *Maltro l'Inoucento*. Depuis longtemps on lui disait : « Allez donc à Paris. C'est là que vous ferez fortune. » Mais lui, voulait vivre et mourir au pays natal. — Et puis, la fortune, il l'avait. Songez donc. Ici, cette maisonnette, bien payée. Pas très loin, dans le joli vallon de Vérone, un coin de terre, moitié vigne et moitié verger, qui ne devait rien à personne. Les profits de la boutique marchaient toujours, grossis peut-être de quelque redevance du libraire. Et puis mille francs de sa pension d'homme de lettres. Mille francs sur lequels il ne pleut ni ne grêle : quatre-vingt-huit francs quarante centimes par mois. — Pour Jasmin, c'était vraiment la fortune. Jamais cet homme de tant d'esprit et d'entregent, n'a sérieusement ambitionné davantage.

Et pourtant, il trouva moyen d'être largement aumônier. Dans maintes villes

de nos pays de langue d'oc, il prodigua, pour les pauvres, le meilleur de son avoir, les trésors de son beau talent, de son ardente charité. Par lui, furent adoucies bien des misères. — Voulez-vous des chiffres? En trente-six ans, de 1825 à 1861, douze mille séances littéraires. Je dis : douze mille. Produit net : quinze cent mille francs. Un million et demi pour le malheureux. Et des carnets de voyage, des carnets hautement édifiants, attestent que jamais, au grand jamais, le voyageur ne réclama que ses frais de déplacement. En moyenne, un peu moins de six francs par jour. — Il me semble que ceci valait la peine d'être dit.

La vie de Jasmin s'abrégeait, heureuse et sereine. A l'heure suprême, et dans la plénitude de sa raison, il regarda la mort bien en face, avec le calme du sage, avec la foi, l'espérance du chrétien.

La ville d'Agen lui fit de pompeuses funérailles. Et maintenant, le nom du petit coiffeur rayonne, comme une gemme précieuse, au tortil de notre couronne murale.

Tel fut, Messieurs, le brave homme dont nous saluons la demeure. Les Cigaliers et Félibres ont recueilli l'héritage de Jasmin. Avec nous, ils garderont sa mémoire. En lui vivait un vrai poète. Certes, il ne monta jamais au plus haut du ciel, parmi les aigles terribles, parmi les grands oiseaux de mer qui planent, dans l'azur éternel, sur les orages et les tempêtes. Au bord de la Garonne, il chantait. Ainsi fait le rossignol de mai, la nuit, sous la ramure des saules. Ainsi fait le rossignolet sauvage.

De l'aimable recueillement où la tenait cette biographie morale de Jasmin, si piquante et si vraie pourtant dans sa finesse humoristique, M. Victor Delbergé, Villeneuvois, de l'*Escolo de Jansemin*, a fait passer l'assemblée par les émotions d'un lyrisme entraînant. Il avait cessé de parler et l'on applaudissait encore ces vers sonores qui vibraient, lancés par une voix superbe :

Soulel, lusis ; canto, cigalo,
Dins Agen, bilo sans ribalo,
Sèn bengut, la ma dins la ma,
Festeja la lengo amistouso
De la Gascougno tan hurouso
De poude dire à lous que passaran douma :

Guèitas sur la pèiro jaunido
Aquelo plaço tant poulido,
Legissès frances aquel noum;
A boulat per dessus las planos,
Debat lous ourmes, las platanos,
Et courrègut lous rius que bourdéjoun la foun.

Las alos de la renoumado,
Trabersan un bel jour la prado,
L'empourtèroun al pè d'un rèi ;
Et lou rèi n'en boulguèt, sur l'houro,
Dins la lengo de la pastouro,
Dire lou poulit noum que légissez anèi.

Alabet, de la campaneto,
Que tintabo per Françouneto,
Dinquo à la flou que mort pel prat
Tout lou cridet : Digun l'oublido,
Et sa memorio es benesido
Dins l'oustal oun soun co pourtèt la caritat.

Tabe sa bilo tant aimado
So per so, soulo, dins l'annado,
Amasset prou per ennarta
Lou brounse que cadun saludo,
Et que souhèto la bebèngudo
As sabens accampats al pè de soun auta.

Lou brounse es grand, mai grand enquèro
N'èro l'ome que sur la terro
Passèt sans nou res amassa
Que ço qu'après la courto bito
Que passan aici ressuscito :
La glorio, que souben, ben sans trop se pressa.

Faguen coumo el, per l'infortuno
Canten toujours, et que caduno
De las cansous digue pla fort,
Que se nostre amistous lengage
Se rescound debat un nuage
Fai coumo lou soulel, car el jamai nou mort !

C'est par une seconde audition de la fantaisie sur les deux romances de Jasmin, instamment redemandée, que se termine cette solennité.

Le cortège, précédé par la musique du 9me de ligne et la Lyre Agenaise, se rend ensuite à la place de l'Hôtel-de-Ville et de là au Lycée.

IV. — Le banquet.

A midi précis, tous les convives sont rendus dans la grande cour du Lycée.

Une table en fer à cheval est dressée sous un large velum. La décoration est absolument charmante.

A la table d'honneur prennent place M. J.-F. Bladé, président du banquet, ayant à sa droite M. Sextius-Michel, et à sa gauche le sculpteur; en face, M. Gros, entre M. Paul Arène, et M. le colonel Perrossier. — Puis venaient : M. Maurice Faure, M. Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la *Société des Sciences;* M. Andrieu, vice-président; M. Leygues, député de Lot-et-Garonne; M. Anatole France, Gabriel Routurier, Eschenauer, trésorier de la *Cigale*; Jean Carrère; M. Albert Tournier, Élie Fourès; M. Noulens; M. Bouillon, sculpteur; trois dames, dont mesdames Prévôt, fille et petite-fille du peintre provençal, Camille Roqueplan.

Aux tables de côté, les convives s'étaient amicalement placés, sans aucun ordre de préséance.

Remarqué, avec les membres de la *Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, MM. Lanes, Cazanobes, Dauzon, de Groussou, conseillers généraux, M. Gélineau, procureur de la République, M. Roussillon, procureur de la République à Mirande, M. Cabadé, conseiller à la Cour, M. de Lassalle. président du Comité d'organisation des Fêtes, etc., MM. Doumic et Trouillé, rédacteurs en chef de l'*Indépendant* et de la *Constitution*, etc., en tout cent vingt convives.

Au dessert, M. J.-F. Bladé s'est levé, et a bu à tous les organisateurs des fêtes, à la municipalité d'Agen, et aux autorités militaires.

Après quoi, M. Gros, maire d'Agen, a levé son verre en l'honneur des hôtes qui ont accepté l'hospitalité de la ville.

M. Sextius-Michel a répondu avec des strophes charmantes, *Prouvènço e Gascougno*. Nous les donnerons prochainement.

M. Paul Arène, en quelques mots fins et spirituels, a remercié la ville d'Agen. Dans une vibrante allocution, M. Maurice Faure a fait l'apologie du Félibrige, et après avoir dit de beaux vers de la *Vénus d'Arles* d'Aubanel, a porté un toast à la femme du Midi.

M. Jean Carrère s'est levé à son tour, et dans le sonnet suivant a chanté la Gascogne littéraire et historique :

Terre des gais rimeurs et des fiers mousquetaires,
Nid de grâce, où parmi la fête des amours,
Des reines s'en venaient dans la splendeur des cours,
Rendre un arrêt subtil sur les galants mystères;

Vérone, qu'adoraient les rêveurs solitaires,
Et toi, Garenne, où dans l'éclat des heureux jours,
Marguerite entraînait ses joyeux troubadours
Comme un troupeau chantant d'esclaves volontaires;

O mon pays, ta gloire a l'ampleur des couchants,
Quand les rayons du soir s'épandent sur tes champs,
Et font un nimbe rose aux rives parfumées...

Tu rappelles comme eux tout un passé vermeil,
Où les sonnets fleuris vers les blanches aimées,
Montaient, comme des lys dans l'or du grand soleil.

M. Xavier de Lassalle, au nom de la Presse, a prononcé une allocution interrompue à chaque phrase par de chaleureux applaudissements.

Un échevin du bourgmestre de La Haye, M. Van Tocaven, ancien directeur des Beaux-Arts, de Hollande, a parlé au nom des hommes du Nord, et a bu à la grande France, au nom de la petite Hollande qui lui doit son industrie, sa dynastie et même sa devise française de langue et de cœur : *Je maintiendrai.*

Le capitaine d'armes Imbert, venu de Cherbourg exprès pour les fêtes; MM. Eschenauer, trésorier de *La Cigale*, Dauzon et Leygues ont parlé tour à tour.

M. Chastanet, de la Dordogne, un des membres éminents du Félibrige, a lu une belle pièce à *Jansemin*, en dialecte de Sarlat, qu'on a justement applaudie.

MM. Messine et Fernand Troubat, de Montpellier, puis M. Marquès, de Colayrac, en dialectes languedocien et gascon, ont encore dit des vers dont on a tour à tour apprécié la grâce et l'énergie ; après quoi, trois heures sonnant les convives se sont rendus dans le parc de la Préfecture où était venue de partout une foule parée, curieuse et sympathique. (1)

V. — Festival de Charité au Parc de la Préfecture.

« Merveilleux sont les jardins de la Préfecture, écrivait le correspondant de *la Dépêche*. La plus agréable surprise nous y était ménagée. Sous les arceaux de verdure formés par les grands arbres d'un parc, au pied d'une estrade fleurie portant les médaillons d'Aubanel, de Mistral, de Jasmin, de Roumanille et de Cortète de Prades, s'étendait un parterre de jeune femmes, jolies à rendre fou le Vert-Galant dont le goût pour les belles filles d'Agen est enregistré par l'histoire. »

C'est dans ce décor ravissant d'une vraie forêt d'arbres séculaires que s'est passé le premier acte de la fête de bienfaisance donnée au profit des pauvres d'Agen. Pendant que le bon populaire se promenait bruyamment sous les ombrages, la musique du 9e, les *Veneurs Agenais*, *la Lyre*, alternaient avec plusieurs sociétés locales. Il y eut ensuite des lectures dont le mérite littéraire avait par surcroît, en plein air, le piquant de la nouveauté. On entendit et on applaudit MM. Sextius-Michel, l'aimable et vénéré doyen du Félibrige; M. Élie Fourés, M. Troubat, Rouquet, Messine, Télismarh et Delbergé.

Le grand succès de cette séance où la poésie et la musique fraternisaient si délicatement a été, sans contredit, pour une jeune cantatrice, mademoiselle Mouton, d'Agen, qui a soupiré avec un art exquis l'amoureuse plainte de Thomas à Françounette, de la *Faribolo pastouro*.

(1) Nous avons emprunté la plupart des détails de ce compte rendu au *Bulletin de la Société académique d'Agen*.

VI. — Banquet de « l'Escolo de Jansemin » et Fête de nuit au coteau de l'Ermitage.

Les membres, déjà nombreux, de l'*Escolo de Jansemin*, après avoir pris part à la fête publique, s'en sont donné une intime à eux-mêmes. Elle a eu lieu le soir, en un banquet, sous la présidence de M. Ratier. Au dessert, selon l'usage, les brindes ont résonné en prose, en vers, en provençal, en languedocien et en gascon. M. Messine a dit la chanson de la *Coupe*, hymne solennel des agapes, aux grands congrès du Félibrige; M. Ratier a exposé le programme de l'Ecole; M. Troubat a bu à sa prospérité; après quoi se sont succédé à la tribune poétique MM. Ratier, Delbergé, André Sourreilh, Rigal et Télismarh, tous familiers de la muse Gasconne.

Ces amis de la gaie science étaient encore en pleine verve quand s'allumaient, au coteau de l'Ermitage, les feux d'abord épars, puis bientôt confluents, de la fête de nuit. Nous cédons ici la plume au chroniqueur de la *Gironde*, M. Routuriex, ne pouvant mieux rendre hommage à la charité agenaise :

« Le coteau de l'Ermitage, qui domine la ville et s'étend au nord-ouest comme un immense décor de verdure et de villas, est certainement l'endroit le plus propice aux fêtes de nuit. A ses pieds s'étend le bassin du Canal, sur lequel voguaient des gondoles brillamment pavoisées. Sur les berges, des arcs de triomphe faits de lampions et de fleurs formaient une voûte sous laquelle se promenaient environ dix mille curieux. C'était l'aspect le plus féerique qu'on pût rêver, et ceux d'entre nous qui sont demeurés pour le voir en ont emporté la vision la plus enchantée.

» Pendant la fête, les musiques de la ville se faisaient entendre sur les berges. Le feu d'artifice a été brillant, et la quête faite au profit des pauvres a, je crois, été très fructueuse. S'amuser, donner l'hospitalité aux étrangers comme on sait la donner à Agen, et, par-dessus le marché, trouver des centaines de francs pour les pauvres, voilà je crois ce qu'on peut appeler organiser une bonne journée, et nous ne saurions trop en finissant complimenter le Comité des Fêtes. »

FÊTE DE MONTAUBAN

(11-12 août).

« Nous arrivons à Montauban par une nuit sans fraîcheur et sans haleine. Les lanternes chinoises qui nous précèdent colorent la colonne de poussière dans laquelle nous étouffons aux acclamations du peuple. On nous suit, on nous presse, on nous pousse à l'Hôtel-de-Ville, dont les cloches du beffroi sonnent à toute volée. La foule s'y précipite avec nous et le prend d'assaut.

Cette fureur nous donne quelque idée de celle des défenseurs de la ville calviniste en 1621. Et cette nuit même, comme au temps de Jeanne Paulhac et de Guillemette de Gasc, les femmes se battent avec plus d'ardeur que les hommes. Enfin, nous tombons triomphants et brisés dans la grande salle où le maire de Montauban nous reçoit avec la plus gracieuse courtoisie et associe à cette réception M. Pouvillon, académicien en Quercy et partout romancier aimé et admiré. M. Pouvillon nous fait un discours d'un art achevé auquel répond, comme un berger d'Arcadie à un autre berger d'Arcadie, Paul Arène, qui préside les félibres en l'absence de M. Henry Fouquier. Caron chante la *Montalbanaise* en langue d'oc, et nous allons nous coucher au bruit des fanfares (1) ».

Voici la partie spécialement méridionale et félibréenne du ravissant discours d'Emile Pouvillon :

« C'est bien à vous, Messieurs, de vous associer au culte que nous avons voué à notre compatriote, — culte bien justifié, si l'on songe qu'à une époque où la province était tenue en assez piètre estime, le peintre du *Vœu de Louis XIII* et de l'*Apothéose d'Homère* se glorifiait de son origine provinciale et professait l'amour de sa ville natale au point de souhaiter que la postérité le nommât : Ingres de Montauban.

» A ce titre, Messieurs, comme à tous les autres, notre grand homme avait des droits à votre visite, et c'est bien en quelque façon un ancêtre sans le savoir du Félibrige, que vous célébrez en même temps que le maître dessinateur.

» Car, si voulez bien me permettre d'interpréter votre pensée, ce n'est pas la religion seule du dessin qui vous attire à ce pèlerinage aux rives du Tarn En vouant des bustes ou des plaques commémoratives aux morts qui ont illustré nos provinces, vous pensez bien un peu, n'est-il pas vrai, aux vivants, vous songez à réveiller, à encourager tout au moins l'activité littéraire et artistique de ce beau et un peu indolent Sud-Ouest. A votre suite, et à la suite de nos poètes quercynois, de Castéla, de Lacombe, de mon ami Auguste Quercy, vous cherchez à nous enchaîner dans ce mouvement, dans cette glorieuse farandole du Félibrige, qui est avant tout, ce me semble, une manifestation, la plus éclatante possible, de la vitalité provinciale.

» Vous, Messieurs les Félibres, vous venez attester, nous faire toucher du doigt ce miracle dont Jasmin a été chez nous le naïf et presque génial précurseur, ce miracle d'une langue quasi morte ressuscitant tout à coup et produisant en un quart de siècle assez de fleurs et de fruits pour embaumer et nourrir tout un pays.

» Et vous, Messieurs les Cigaliers, vous venez nos montrer le couronnement de cette floraison méridionale, l'ascension dans la gloire de ce Midi artiste et poète dont vous comptez parmi vous les plus illustres représentants.

» Votre association, comme une fraternité d'armes, n'a pas peu contribué à cette conquête pacifique de Paris par l'art méridional — juste et noble revanche de la conquête ancienne, de l'injuste et brutale oppression du Midi par le Nord.

(1) Anatole France, *Temps* du 13 août.

» Grâce à vous, Messieurs, les derniers préjugés sont tombés qui nous séparaient de la capitale, et l'on peut dire désormais qu'il n'y a plus entre Paris et la province qu'une longueur de plume ou une portée de voix, si peu qu'il y ait une âme dans cette voix et une goutte de talent au bout de cette plume,

» C'est là, Messieurs, une manière de décentralisation cordiale et officieuse en attendant l'autre, la décentralisation officielle... »

Cédons encore la parole à M. Anatole France : nul mieux que lui n'a su exprimer le pittoresque surprenant de ce pèlerinage de poètes (Nous reprenons avec lui le récit au 12 août, mardi matin) :

« C'est Dominique Ingres que félibres et cigaliers viennent fêter dans sa ville natale. Le fils du sénateur du Tarn-et-Garonne, M. Gaston Garrisson, connu par ses belles études sur nos vieux poètes, fait les honneurs de sa ville natale avec la politesse la plus exacte et la plus charmante. Il nous conduit à la sacristie de la cathédrale devant le *Vœu de Louis XIII*. C'est là qu'est conservé le fameux tableau d'Ingres. On dit même que, par l'injure de l'humidité, il s'y conserve mal. Un de nos aimables hôtes d'Agen nous assure que cette peinture tourne au noir, et qu'il y a quinze ans le manteau royal était plus bleu qu'il n'est à présent. Et il ajoute :

— Il me semblait alors d'un bleu céleste. Il est vrai que j'étais amoureux.

» Nous regardons avec respect le *Vœu de Louis XIII*. C'est une excellente anthologie de Raphaël, un recueil de morceaux choisis avec amour dans les Vierges de Sanzio. Les deux anges surtout, qui tiennent un cartouche, sont bien choisis. Mais tout cela est triste et dur.

» Nous descendons ensuite dans le faubourg tortueux de Moissac. Et là, sur le seuil de sa pauvre église, un vieux curé nous reçoit, entouré d'un chœur de jeunes filles qui chantent des chansons gasconnes qu'il a lui-même composées. L'excellent homme nous souhaite la bienvenue en patois et puis nous montre la *Sainte-Germaine* d'Ingres, qui décore son église. Le souvenir charmant du curé-poète de Moissac ne nous quittera jamais.

» Je ne vous parle pas du banquet : il fut grand et suivi de beaux discours. On porta beaucoup de toasts qui montrent le bon cœur de nos hôtes et le nôtre. Après quoi nous nous rendîmes au faubourg du Moustier, C'est là, dans une maisonnette couverte à l'italienne de tuiles rouges, qu'en 1780, Dominique Ingres vint en ce monde dont il devait si bien comprendre les formes et si mal les couleurs. Son père était sculpteur en plâtre. Il décorait les plafonds, et les Montalbanais montrent encore quelques-uns de ses fragiles ouvrages. Il était peintre aussi et l'on a conservé plusieurs jolies miniatures signées de son nom.

» Or, la maisonnette de briques dans laquelle sa femme mit au monde le petit Dominique, fut habitée depuis par l'ogresse de Montauban, une terrible faiseuse d'anges. Dès lors, ces murs de briques étaient à la fois vénérables et scélérats et, comme de plus ils tenaient peu, on les démolit, et c'est sur une

maison neuve, qui ne sait rien du petit Dominique et de l'heureux accouchement de 1780, qu'on a posé une belle plaque de marbre blanc sur laquelle on lit en lettres d'or :

ICI

S'ÉLEVAIT LA MAISON

OU NAQUIT

J.-A.-D. INGRES

1780-1867

LA VILLE DE MONTAUBAN. — LES FÉLIBRES

ET LES CIGALIERS

LE 11 AOUT 1890

» Il nous reste à visiter le monument d'Ingres. Vous savez qu'il est d'Etex. Etex avait beaucoup d'idées qui n'étaient pas toujours bonnes. Il eut celle, entre autres, de traduire en sculpture l'*Apothéose d'Homère* sur un hémicycle de pierre surmonté d'un édicule et terminé par deux piliers et de placer au-devant la statue d'Ingres. Le monument ainsi composé est d'un effet médiocre pour diverses causes, dont la principale est l'exécution confuse et lourde des figures. On s'étonnera peut-être que les félibres, qui ont tant d'imagination, aient rendu de tels hommages à la mémoire de ce peintre à tête de bœuf, qui fut sublime de patience, mais qui n'eut point d'imagination. On s'étonnerait à tort.

» Les félibres ont l'intelligence ouverte et le sens des beautés les plus diverses. Et puis Ingres jouait du violon. Cela est particulièrement sensible à des chanteurs comme eux. M. l'abbé Pothier, président de la Société d'archéologie, dans un discours charmant, nous a vanté le violon d'Ingres. Nous l'avons vu ce violon, au musée ; il est gardé comme une relique chère et charmante. Voulez-vous que je vous dise? Le violon d'Ingres, plus que sa palette, assure sa gloire parmi les Montalbanais.

» Un discours a été prononcé par M. Henry Fouquier dans la cérémonie de l'inauguration, sous le buste d'Ingres, aux applaudissements de la ville entière et des poètes voyageurs. » (1)

Nous ne pouvons insister sur la partie *purement cigalière* des fêtes. Ingres, Théophile Gautier et même du Bartas relevant peu du domaine félibréen. Mentionnons cependant des paroles très félibréennes de M. Gaston Garrisson au banquet officiel, sur l'œuvre patriotique des méridionaux de Paris, auxquelles paroles ont répondu leurs deux présidents en remerciant Montauban de son accueil grandiose. M. Albert Tournier a porté ensuite la santé des

(1) A. France, *Temps* du 14 août.

deux maîtres écrivains du Quercy, l'auteur du *Bouscassié* et l'auteur de *Césette*, Léon Cladel et Émile Pouvillon, tous deux félibres et français.

A la cérémonie de l'érection du buste d'Ingres, après un remarquable discours d'Henry Fouquier, que nous regrettons de ne pouvoir donner, la langue d'oc eut sa grande part avec M. Quercy qui déclama d'admirables vers languedociens acclamés par une foule enthousiaste de son pays natal. Les principaux félibres de la région, MM. Castela, Antonin Perbosc, Augé et Lacombe, avaient eu comme lui leur tour de succès, à la réception de l'Hôtel-de-Ville et au banquet, associant ainsi la langue d'oc à la glorification française du peintre illustre.

FÊTE AUSCITAINE

(12 août).

Hier, félibres et cigaliers sont revenus pour la plupart coucher à Agen. Ce matin, il s'agit d'aller fêter à Auch d'autres gloires gasconnes. Passons ici la plume à Albert Tournier qui a donné, dans l'*Événement*, une série de charmants croquis des fêtes :

« Par une chaleur accablante, les cigaliers débarquent à midi sur le quai de la gare, où ils sont reçus par la municipalité, les pompiers et non seulement les musiques et orphéons de la ville, mais encore par toutes les fanfares du département. Des voitures les attendent pour les conduire à la mairie, dans une salle où figurent les portraits des illustres soldats de la Gascogne : grand est leur nombre. On en jugera par ce seul fait que la petite ville de Lectoure, perchée comme un nid d'aigles sur les hauteurs, a donné naissance, à elle seule, à douze généraux, dont le maréchal Lannes, qui symbolise si bien le peuple gascon à l'imagination chevaleresque et vagabonde et d'une spirituelle bravoure.

» Dans un discours plein de finesse, M. Aucoin, l'aimable et énergique maire de la ville d'Auch, adresse aux visiteurs des paroles de cordiale bienvenue et l'on se rend à l'inauguration du monument de Salluste du Bartas, œuvre si originale du peintre Victor Maziès qu'un deuil de famille empêche d'assister à la cérémonie. M. Henry Fouquier prononce, au milieu d'un auditoire ravi, un substantiel discours où l'œuvre du poète, la vie du soldat huguenot, du gentilhomme et du diplomate sont retracés de main de maître. »

DISCOURS DE M. HENRY FOUQUIER

A l'inauguration du monument de Salluste du Bartas.

« Messieurs,

» En inaugurant aujourd'hui, dans une de ces solennités amicales, familières, comme les aime notre Midi, le beau buste de Guillaume de Salluste, seigneur du

Bartas, votre compatriote, nous voulons ensemble, n'est-ce pas? mettre fin à l'oubli où était tombé le poète gascon et en appeler, au nom d'une justice impartiale, du jugement trop sévère porté contre lui, lorsque l'école poétique à laquelle il appartenait fut vaincue, dépouillée et calomniée — comme le sont toujours les vaincus — par l'école triomphante de Malherbe. Du Bartas eut de son vivant une gloire immense. Il passa pour un des premiers poètes de son temps, le premier aux yeux de beaucoup, balançant au moins la renommée officielle de Ronsard. Ses *Semaines* eurent sitôt leur apparition le nombre d'éditions le plus considérable qu'ait connu un auteur de ce temps, même Rabelais. Elles furent traduites dans toutes les langues, et, au siècle dernier encore, il en était donné une édition en danois. Cette gloire, nous ne prétendons pas la rendre tout entière au poète : nous voulons seulement lui en restituer ce qui en est légitime, et y ajouter aussi une louange que nous pouvons faire de lui mieux que ses contemporains même, en évoquant au milieu des temps troublés où il vécut, sa physionomie d'honnête et grand citoyen...

» Le sculpteur, en reproduisant d'après les gravures du temps les traits de du Bartas, lui a donné et le costume et l'allure cavalière d'un soldat. Il lui a mis au feutre, comme un panache, sa plume de poète... Ainsi apparaît à nos yeux l'homme du seizième siècle, lettré et guerrier, écrivant entre deux campagnes, en soignant ses blessures, et, la plume à la main, combattant encore pour son parti, aussi vaillamment, aussi terriblement qu'avec l'épée. Cet esprit de lutte et de bataille a fait les misères, mais a fait aussi la grandeur du seizième siècle. Michelet n'a-t-il pas dit, d'un de ces mots qui sont à lui : « Le seizième siècle est un » soldat! » Et quel soldat, Messieurs! Un soldat non seulement brave et audacieux, mais un soldat conscient et volontaire. Comme dans les batailles de l'*Iliade*, au-dessus des Grecs et des Troyens aux prises, Homère nous montre les dieux invisibles qui combattent aussi entre eux pour décider du sort d'Ilion, au-dessus des champs de bataille du seizième siècle planent les idées, les idées anciennes et les idées nouvelles, la tradition féodale, l'esprit d'examen et de liberté, une conception monarchique tout autre que celle de la race des Valois; la grandeur de l'Église papale, la sainteté de la réforme naissante. et du choc de ces idées, de leur triomphe ou de leur défaite, doit naître la France moderne! Est-il rien d'aussi grand que cette époque de notre histoire? Et, dans ce conflit, ne doit-on pas excuser les erreurs des uns, les violences même des autres? Eh bien! Messieurs, cette louange que je voulais faire de du Bartas, avant même de dire un mot du poète, c'est que, soldat et penseur, il se garda de l'erreur de la violence. Très de son temps par son style, par de nombreux préjugés même si vous voulez, il le devance par la tolérance de sa foi et la sagesse de sa politique; supérieur, en cela, à ses rivaux en poésie, à Ronsard, poète de cour sans indépendance, à Aggripa d'Aubigné, dont l'âpre génie n'éclata que dans l'invective furieuse et sublime...

» Du Bartas était protestant. Sa jeunesse se passa à la cour de Navarre, de la reine pour qui il écrivit ce poème des *Trois Nymphes*, latine, française et gasconne, qu'il fait parler devant la reine et de telle façon que sa verve gasconne remporte le prix d'éloquence et de poésie. Il fut des compagnons de Henri IV. On ne sait pas au juste, il est vrai, le rôle qu'il joua dans les guerres de la Réforme. Il semble qu'il ait assisté à la bataille d'Ivry, qu'il décrivit avec enthousiasme et précision. En tout cas, ses blessures hâtèrent sa mort. On connaît mieux la

grande place qu'il tint dans les conseils du roi. Probablement envoyé en Allemagne avec l'ambassade adressée aux luthériens, il fut le représentant de Henri IV en Angleterre, y séjourna plusieurs mois et y reçut, comme poète autant et plus encore que comme diplomate, des honneurs tout particuliers. Le roi d'Ecosse voulait le garder à sa cour, le fit chevalier, lui remit une chaîne d'or au départ. Car du Bartas ne voulut quitter ni le service du roi Henri, ni sa Gascogne, ni son château du Bartas, qu'il chérissait passionnément, où, riche, aimé parce qu'il était un maître doux et charitable, il avait trouvé le *hoc erat in votis* du poète latin, et, comme il le disait son « Louvre », où sa famille et ses serviteurs lui faisaient une cour tranquille et sûre, préférée par lui à la cour orageuse et traîtresse, où il ne s'aventura pas..

» Car du Bartas fut sans ambitions, de même qu'il fut sans haines. N'était que le mot est devenu un peu ridicule, je dirais qu'il fut un « soldat-laboureur lettré ». Je le vois, dans son manoir, préférant à tout son cabinet de travail, ouvert sur l'horizon de bois et de champs qu'il a célébrés avec une émotion rare, ayant ce sentiment de la nature que le seizième siècle connut, tantôt emprunté à l'antiquité par les érudits, comme Baïf, tantôt très sincère et direct, comme chez du Bartas, et qui, oublié, est rentré d'une si forte et triomphale façon dans notre poésie contemporaine. Peut-être est-ce dans ce sentiment de la nature qu'il trouva l'apaisement de son esprit, apaisement si remarquable en cette époque âcre et tourmentée ! Quoi qu'il en soit, si on commente la vie de du Bartas par la lecture de ses vers, on trouve en lui un protestant sans fanatisme, appartenant déjà à ce parti des « politiques » qui, en assurant le trône du roi gascon, assura l'unité et la grandeur de la France. Le protestantisme au seizième siècle fut un mouvement complexe, où entrèrent des éléments divers : l'esprit de liberté, un goût honnête de la réforme nécessaire des mœurs et de la discipline du clergé, mais où se joignit bientôt, sous le coup de la persécution il est vrai, une intolérance égale à celle de la Ligue et un retour à une indépendance féodale dont devait souffrir la patrie. De ces éléments du Bartas ne retint que les bons. La nécessité de la réforme des mœurs surtout le fit huguenot; en réclamant la liberté d'examen, il en accordait la juste contrepartie, qui est la tolérance: enfin, il fut protestant monarchique, et nous ne devons pas oublier, quelles que soient nos opinions d'aujourd'hui, que la monarchie d'Henri IV fut le salut de l'unité française et aussi la première aurore des libertés populaires. S'il fonda une dynastie disparue, il fonda aussi, comme disait le seizième siècle, la République de France.

» Ces opinions, ces sentiments de du Bartas, je les trouve dans ses œuvres, auxquelles j'arrive enfin, sans trop regretter de m'être laissé aller à parler de l'homme et du citoyen, qui furent purs et grands, avant de parler du poète. L'œuvre de du Bartas, avec les poèmes de jeunesse et l'*Ode sur la bataille d'Ivry* se compose de deux poèmes, *Judith* et *les Semaines*, poèmes d'un genre très particulier, didactiques, *didascaliques*, comme on disait alors, et épiques. Grâce à l'introduction d'épisodes nombreux, conformément à la poétique du temps, il y a bien des choses dans ces poèmes, et ils nous montrent une fois de plus ce que fut l'admirable éducation du seizième siècle, cette éducation des Rabelais et des Montaigne, profondément encyclopédique. Du Bartas, nourri de l'antiquité grecque et latine, sachant toutes les langues, probablement même l'hébreu, connaissant tout ce que son siècle possédait des sciences,

sans y être inventeur cependant comme le fut Rabelais, ne perd pas une occasion de montrer son érudition, et par elle seule nous présenterait un grand intérêt. Dans *les Semaines*, où il raconte la création, tout en suivant la Bible dont il s'inspire sans cesse, il se laisse voir en ses descriptions comme un sincère chrétien, profondément ému par la nature. Par cette émotion devant la nature, du Bartas est déjà moderne. Il était encore novateur à son époque, par la façon hardie dont il se séparait de l'école archaïque, tout hellénolatine, de Ronsard, cherchant, pour remplacer la mythologie païenne, une inspiration poétique exclusivement chrétienne. Ce n'était pas seulement là une question de rhétorique ou d'art : la tentative avait une plus haute portée. L'antiquité, qu'il ne suffit pas de connaître, d'imiter même, mais qu'il faut savoir comprendre en ce qu'elle a d'élevé et de souverainement moral, était, pour les poètes de la cour pourrie des Valois un instrument de corruption.

» C'est contre cette corruption que réagit du Bartas, et dans cette réaction se trouve le secret de son immense réputation, réputation qui fut consacrée — comme l'a fait sagacement observer M. Pelissier dans son étude sur du Bartas que je ne saurais manquer de signaler ici comme la plus complète sur notre poète — réputation qui fut consacrée, dis-je, par la noblesse de province et la bourgeoisie laborieuse, bien supérieure par la moralité de l'esprit et du caractère, à la cour, livrée aux intrigues, et au Paris de la Ligue, affolé de perverses passions. Et non seulement *les Semaines* du poète gascon, par cette conception seule d'une poésie nationale chrétienne, sont supérieures à la *Franciade*, mais encore elles montrent que c'est à la légère qu'on nous refuse d'avoir la puissance nécessaire à la poésie épique, car, dans *les Semaines*, le sentiment épique se trouve à chaque pas, et on le rencontre même dans la *Judith*. Sur les traces des anciens qu'il suivait en les combattant, par un illogisme souvent heureux, du Bartas nous fait pressentir Corneille. Je n'en veux pour preuve que le monologue dialogué de Judith quand elle quitte Béthulie pour tuer Holopherne, et que je vous demande la permission de citer :

— Las ! pour faire un tel coup, ton bras a peu de force.
— Allez ! fort est celui que l'Eternel renforce.
— Mais, ayant fait le coup, qui te garantira ?
— Dieu m'a conduite ici, Dieu me ramènera.
— Et si ton Dieu te livre aux mains des infidèles ?
— Mort leur dieu, je ne crains les morts les plus cruelles.
— Mais quoi ? tu soûleras leur impudicité ?
— Mon corps peut être à eux, mais non ma volonté !...

» N'est-ce pas là, messieurs, la grande allure cornélienne, et ne croirait-on pas entendre déjà s'exhaler l'âme sublime de Polyeucte ? Ah ! si l'œuvre de du Bartas était tout entière de ce ton, nous n'aurions certes pas besoin aujourd'hui de défendre sa mémoire contre l'oubli, et, dans notre amour de notre patrie méridionale, de forcer enfin l'opinion à reconnaître au moins que le poète gascon ne mérite pas l'oubli d'où nous le sortons.

» A côté d'une tentative originale, de beautés morales hautes et fières, d'un talent descriptif qui, imitant l'antiquité, l'égale souvent, et qui garde une note particulière, locale, personnelle, il y a dans l'œuvre du poète des obscurités, des recherches puériles, comme celle de l'harmonie imitative poussée à l'excès, des

brutalités, des bizarreries. On dirait d'une montagne comme l'Etna, couverte d'un côté de vertes prairies, de nobles futaies, couronnée d'une flamme de volcan, et de l'autre, envahie et gâtée par les poussières et les scories du cratère... Du Bartas n'avait pas de goût : c'est l'arrêt de Malherbe qui en avait trop. C'est une belle chose que le goût, et je ne veux pas en médire. Mais si on a commis bien des crimes au nom de la vertu, selon un mot célèbre, n'a-t-on pas commis aussi quelques injustices au nom du goût ? La critique qui s'attache trop à le défendre ne s'arrête-t-elle pas à la forme d'une façon trop absolue et trop étroite ? Milton, dont le goût n'est d'ailleurs pas pur de toute tache, a su reconnaître la haute inspiration de notre du Bartas en reprenant sa tentative, en l'imitant directement parfois.

» Gœthe qui, en sa qualité d'étranger, était moins sensible que nous aux règles des maîtres et professeurs de goût, n'a-t-il pas, ne tenant compte que de l'inspiration épique de du Bartas, déclaré qu'il le mettait au premier rang de nos poètes ? Nous n'en demandons pas tant pour du Bartas. Nous voulons seulement qu'on accorde à sa mémoire ce qu'elle mérite d'attention toujours, de respect et d'admiration parfois. L'homme fut honnête, le poète fut souvent inspiré. Il a eu le sens des grands devoirs envers la grande patrie. Il a profondément ressenti et aimablement célébré les beautés et les douceurs de la patrie restreinte, de la patrie gasconne. C'est assez pour justifier notre hommage. Sous notre beau ciel bleu et pur, nous avons ce bonheur de pouvoir, dans les constellations à qui le seizième siècle donnait des noms de poètes, distinguer et reconnaître toutes les étoiles, celles même qui n'étant que de seconde grandeur, n'en ont pas moins un éclat doux et vif à la fois, et qui charme nos yeux attentifs, épris, avides de tout ce qui brille et éclaire les astres comme les poètes... »

∴

C'est, après le brillant orateur le tour des poètes.

M. Maurice Faure, de sa voix chaude et vibrante, dit ce sonnet :

A SALLUSTE DU BARTAS

PRÉCURSEUR DES FÉLIBRES

Où le français ne peut atteindre
souvent le gascon y atteint.
MONTAIGNE.

Revis, ô du Bartas! poète magnanime,
Toi qui sus enchâsser saphirs et diamants
Dans le scintillement merveilleux de la rime
Dont tu fus le fidèle et somptueux amant.

Tu la fis rayonner d'une splendeur sublime,
L'embellissant d'un frais et riche vêtement
Dont tu pris les couleurs au trésor anonyme
Où vit l'esprit du peuple éternel et charmant.

Car tu pensais, ainsi que Montaigne, ton maître,
Que dans la langue d'oil, vibrante, doit renaître
L'âme des vieux parlers dont nous fûmes bercés;

Et c'est pour les garder immortels dans le temple,
Précurseur glorieux, que tu donnas l'exemple,
Français parlant gascon, Gascon parlant français!

Puis un sonnet de M. Léon Barracand, le romancier dauphinois (lu par M. Élie Fourès).

SALLUSTE DU BARTAS

La Pléiade brillait au firmament du Nord,
Quand sous le ciel gascon, en deçà de la Loire,
Son astre se leva, si haut que tout d'abord
De l'illustre Ronsard il fit pâlir la gloire.

Et dès lors sur le Pinde ils mirent le discord.
Fiers tous deux, appuyés sur l'œuvre méritoire,
Ils prétendaient cueillir, d'un même et noble effort,
Le laurier vert qui garde à jamais la mémoire.

Aujourd'hui dans le faste et le même renom,
Leurs arrière-neveux mêlent leur double nom,
Ronsard n'est plus jaloux, du Bartas ne l'envie.

Et réveillés au bruit que l'on mène autour d'eux,
Ils s'accordent enfin, connaissant bien tous deux
La double vanité de l'Art et de la Vie.

Enfin un sonnet provençal de M. Sextius-Michel :

A SALUSTO DU BARTAS

O grand ajustaire de rimo,
Du Bartas, que t'amave, enfant,
Quand regardavian sus li cimo
Li valènt pouëto d'antan.

Amave ta façoun sublimo
De troussa toun vers franchimand.
Certo, preniés pas uno limo;
Aviés un ciseù flamejant.

Sabièu pas qu'ei muso gascouno
Aviès fa tambèn de poutouno,
Tu, lou rivau dóu grand Rounsard.

Ah! sieu urus en aquesto ouro!
Lou Felibrige que t'ounouro,
Ounouro la patrio e l'art.

*
* *

« La cérémonie d'inauguration terminée, on se rend dans les salons de la Préfecture, dont le distingué préfet, M. Boudet, fait les honneurs. Pendant le lunch, l'*Estutiantina auscitaine* se fait entendre.

« On visite ensuite les monuments, la cathédrale surtout si intéressante avec ses portails et ses deux clochers de la plus pure Renaissance romaine, sa nef gothique, ses boiseries sculptées et ses vitraux superbes. Pendant la visite, les cloches carillonnent éperdument, convoquant les chanoines à leur office chapitral.

« Après cette promenade, banquet pantagruélique dans la salle des fêtes de la mairie. MM. Aucoin, maire d'Auch, Sextius-Michel Henry Fouquier prennent la parole. » (1)

***

Après un très intéressant discours de l'éminent et aimable syndic de la presse parlementaire, M. Georges Niel, discours semé des plus spirituelles anecdotes et des plus ravissants souvenirs, M. J. Noulens a lu d'agréables stances dont voici quelques-unes, en l'honneur de Dastros, le poète du *Trionfo de la lengo gascouno*, un des plus dignes de renommée, d'entre les précurseurs des félibres.

SALUT A JEAN-GUILHEM DASTROS

Poète gascon au dix-septième siècle,
Vicaire de Saint-Clar-en-Lomagne.

Puisque nous n'avons pu, dans nos pèlerinages
Aux tombeaux vénérés des poètes gascons,
Présenter, en passant, notre tribut d'hommages
Au vicaire Dastros, au chantre des saisons,

Inclinons-nous ici pour saluer son ombre,
Qui plane sur Saint-Clar dans un brumeux lointain,
Nous le ferons, un jour, surgir de sa pénombre
Et sourire au soleil en soutane d'airain.

Il redonna la sève au verbe d'Aquitaine
Qu'illustrèrent jadis Arnaudet de Marsan,
Marcabrun le Gascon, Dias la châtelaine,
Qui tenait cour d'amour et lice à Samathan!

Sur un rythme à huit pieds, dans l'idylle et dans l'ode,
La muse de Dastros vibre comme un hautbois;
On peut la comparer à celle d'Hésiode,
Par le tour familier et vif de son patois.

La langue de son coin est la langue sacrée :
Il veut que tout Gascon soit pour elle un amant,
Qu'on la garde toujours, limpide, inaltérée,
Rutilante de feux comme un vieux diamant.

. . . . . .

La muse de Dastros, paresseuse des ailes,
Laissant monter au ciel, morne et seul, le condor,

(1) *Événement* du 17 août.

Rasait bas, en chantant, l'enclos et les tonnelles;
Le chant ravit le cœur aussi bien que l'essor!

Je le vois, s'enivrant de l'air de la campagne,
Grapillant comme un merle et comme lui sifflant;
Ce doux homme noir fut le merle de Lomagne,
Mais le merle phénix, appelé merle blanc.

Ainsi qu'Anacréon, que parfois il égale,
Quand il traduit la voix des champs et des halliers,
Dastros a célébré celle de la cigale:
Acclamons donc en chœur l'aïeul des Cigaliers!

Maurice Faure s'est levé à son tour et, dans une improvisation des plus entraînantes, il a établi un éloquent parallèle entre les généraux de la Révolution, originaires de la Gascogne et du Dauphiné, dont les noms signifient dévouement, valeur et patriotisme.

Le jeune député de Valence a lu ensuite, aux applaudissements de la foule, les magnifiques strophes de Clovis Hugues, *A la Ville de Lectoure*, mère de douze généraux des guerres de la République et de l'Empire. Voici les deux dernières strophes de cette ode fièrement inspirée :

Qui sait, ville simple et superbe,
Si ton âme qui s'envola
Ne frémit pas dans les brins d'herbe
Sur les plateaux de Stradella?
Qui sait si parfois, quand la lune
Argente, au bas de la nuit brune,
La feuille errante du bouleau,
Tu ne t'en viens pas, toute seule,
Rêver du passé dans la gueule
Du vieux lion de Waterloo?

Reste petite, mais sois fière:
Les peuples sont vaillants et forts,
Quand ils respectent la poussière
Des ancêtres qui sont bien morts;
Et c'est pourquoi le pauvre barde,
Heureux d'arborer ta cocarde,
Oubliant un peu ses pipeaux,
Te fait, devant l'aube dorée,
Chanter par la lyre sacrée
Et saluer par les drapeaux!

A l'occasion du bourgmestre Van Tienhoven, M. Albert Tournier a porté un toast à la Hollande, qui se montra toujours si hospitalière pour les victimes de nos discordes politiques et religieuses : « Puisque nous sommes rassemblés pour fêter le souvenir d'un poète, qui fut aussi un vaillant soldat huguenot, je tiens à rappeler que le grand philosophe Pierre Bayle, le plus illustre des enfants

du vieux comté de Foix, trouva à Rotterdam un asile sûr, après la révocation de l'Edit de Nantes, où il put vivre et penser. »

M. Van Thienhoven a répondu très éloquemment dans un discours qui a vivement ému les auditeurs. La fête auscitaine s'est terminée par un grand bal, accompagné d'illuminations et de feux d'artifice, donné sur la promenade d'Etigny, à 11 heures du soir.

FÊTES BIGOURDANES

(13-14 août).

I. — Fête de Tarbes

Les Félibres et les Cigaliers ont été accueillis à la gare de Tarbes, qu'envahissait un nombreux peuple, par des discours du maire de Tarbes, de M. Ch. du Pouey, président de la Société académique des Hautes-Pyrénées, et de M. Paul Labrouche; ils ont été conduits devant la maison natale de Théophile Gautier, où M. Candellé-Beyle, procureur général à la cour de Nimes, a prononcé une charmante allocution, et M. Paul Lavigne une délicieuse poésie. Une plaque commémorative a été découverte, qui porte cette inscription :

Théophile Gautier

est né dans cette maison

le 30 août 1811.

De là on s'est rendu dans l'admirable jardin Massey, où était organisé le banquet de plus de cent convives et dont voici, à titre de curiosité linguistique, l'original et pantagruélique menu.

MÉNUT

GARBURO

Coechos d'auco enclàuétados.
Pech de ma, sausso à la Félibre.
Pourets a la coquelo.
Filet de bouéu dou cot d'Aspi.
Camot d'Aussu à la Lannomouzino.
Ensalado Bigourdano.
Tarrocs de glas de Tucorouyo pingourlats.
Couq uetos, Tartelotos, Milhassous.
Persegue de Maubezi.
Arrasims de Castetbielh.
Mirocoustous de Sent-Sabi.
Peros de Troumpobaylet.
Arragos de Campa.

BIS :

Peyriguero bielh. Madira hero bielh.
Moutou d'Armalhac.
Champanho tourrat.
Café Ayguo de bito 1870.
Ayguo dous mounges.

Après le toast de M. le maire de Tarbes, le marquis de Cardaillac a évoqué l'image des cadets de Bigorre du seizième siècle, et du roman moderne, de ceux qu'immortalisèrent Dumas et Gautier dans leurs plus fameuses épopées en prose. Détachons ce superbe fragment d'un discours tout débordant de l'éloquence topique des vaillants qu'il exaltait :

Avant de boire à nos grands morts, je veux évoquer devant vous le rapide souvenir d'une époque éloignée, qui vit la France du Nord conquise par le Midi ; non plus cette fois par votre Midi, messieurs les Nîmois et les Toulousains, mais par le nôtre, par celui des Gascons et des Béarnais. Conquête moins littéraire, peut-être, mais batailleuse en diable. Est-ce que le cri de guerre du seizième siècle n'est pas : Gascogne et Béarn ? Ouvrez au hasard Brantôme, ses illustres capitaines ont presque tous reçu le baptême de chevalerie sur les bords de l'Adour ou de la Garonne : ce sont les frères Sarlabous, « deux des meilleurs capitaines de gens de pied », écrit le sire de Bourdeille ; Terride, qui mourut de chagrin dans sa prison du château de Pau, après avoir été battu sous les murs de Navarrenx par Montgommery, le premier homme de guerre de ce temps ; Cyrano de Bergerac, dont le nez en bataille fut portraicturé par Gautier lui-même, et enfin le rival de votre baron des Adrets, Montluc, celui que le soldat parpaillot de La Rochelle appelait : *lou nas dé Rabasténs*, qui, après avoir pris à l'échelade tant de bastilles huguenotes, se console de son arquebusade de Bigorre, en écrivant à la pointe de la dague ses vigoureux commentaires. J'en passe et des meilleurs de Gascogne et de Béarn.

En ce temps-là, il ne se donnait pas un bon coup d'épée en France qui ne fût accentué par un retentissant *Diou biban*, et lorsque dans les parties du pré Saint-Gervais l'un des tenants rougissait l'herbe verte, le vainqueur, en essuyant sa lame espagnole à son pourpoint de buffle, mâchonnait sous sa moustache en croc un *San Sébé cap de Gascougno !*

Ces hauts faits de guerre ou de champ-clos trouvèrent dans Théophile Gautier un peintre amoureux de couleur locale. Vous, ses amis et ses continuateurs, vous allez dans un instant épandre le miel de sa poésie sur la foule égrenée dans ces pelouses et prête à boire vos paroles,

Coumo un vòu de bloundis abiho
Que raubon sa melico au roumanin dóu gres.

Mais si Gautier semblait avoir en main le burin de Cellini pour ciseler en plein bronze florentin les vers qui enchâssent ses Emaux et ses Camées, à l'exemple de Benvenuto, qui délaissait parfois le ciseau pour la rapière, Théophile aimait à narrer les vaillants jeux d'épée. Comme il place fièrement la flamberge de Gascogne au poing du hobereau des Lannes !

Lorsque le baron de Sigognac suit par amour un chariot de baladins, sa latte

émoussée ne lui sert d'abord qu'à mimer, aux côtés du bon Hérode, les exploits fantastiques des capitans matamores de Jacques Callot; mais bientôt le gentilhomme renaît dans le comédien, et jetant ses oripeaux par-dessus la rampe des chandelles, notre gascon s'élance à travers fossés et par-dessus courtines et reconquiert de haute lutte, à l'estoc de son épée de théâtre aiguisée, l'aimable Isabelle, qui réargentera les cigognes blanches sur les blasons ternis du château de la Misère.

Aux côtés de Théophile Gautier, qui narra les exploits du Gascon landais, j'aime à placer son grand ami Alexandre Dumas père, qui trouva son chef-d'œuvre dans les aventures d'un cadet de Bigorre. C'est de Tarbes en effet que, monté sur son bidet jaune, d'Artagnan partit bérêt en tête pour s'engager dans la compagnie de Trèsvilles. Et ne croyez pas que l'ami des trois mousquetaires soit un simple héros de roman; il a vécu à la cour de Louis XIII, il a même laissé des mémoires, le bretteur fameux, dont « les dégagés auraient tenu dans l'anneau d'une jeune fille ».

Il y a quelques heures, à Vic-Bigorre, si vous n'aviez été distraits par une aubade charmante, en tournant la tête du côté de l'Adour, à travers le rideau de peupliers qui cache le village de d'Artagnan, vous auriez aperçu les tourelles blanches du castel du capitaine des mousquetaires.

Et maintenant je voudrais avoir devant moi une coupe de ce pétillant vin d'Anjou, que d'Artagnan aimait tant à sabler avec Athos, Porthos et Aramis, pour boire au souvenir de ces deux frères d'armes littéraires, Dumas et Gautier.

Après M. de Cardaillac, Albert Tournier a évoqué le souvenir de Barrère de Vieuzac, député des Hautes-Pyrénées à la Convention nationale et membre du Comité de Salut public :

« L'homme politique fut discuté; mais nous n'avons guère à nous préoccuper aujourd'hui de l'homme politique dont je n'ai pas à scruter la conscience et que nous abandonnons d'ailleurs à toutes les controverses. Mais puisque j'ai la bonne fortune de me trouver assis à côté de l'un des avocats les plus distingués du barreau de Tarbes, mon vieil ami Sabail, dont la famille fut alliée à celle de Barrère, j'ai tenu à saluer le souvenir de ce Félibre et de ce Cigalier du dix-huitième siècle, qui écrivit avant la Révolution des vers bigourdans pleins de fraîcheur, *et fit l'éloge du poète Goudouli devant l'Académie des Jeux floraux de Toulouse;* et puisque son nom est aujourd'hui prononcé publiquement pour la première fois, dans sa ville natale de Tarbes, j'aurai encore l'audace de rappeler qu'il fut, à une heure terrible de notre histoire, l'interprète vibrant des sentiments de la nation française et de la Convention nationale, auprès des héroïques soldats de la Révolution. »

On s'est ensuite rendu devant le monument de Théophile Gautier.

Un beau discours a été prononcé par Henry Fouquier. Nous donnerons sa péroraison.

« Cette gloire, messieurs, il n'y manque plus rien aujourd'hui. Elle est moins assurée encore par le marbre ou le bronze que par l'admiration des lettrés. Votre grand compatriote a reçu la maîtrise indéniable et définitive contre qui rien ne prévaut. Ce n'est même pas un hommage nouveau que nous venons lui apporter

ici... Il nous a seulement paru bon, à nous, qu'on accuse quelquefois d'avoir pour nos langues du Midi un amour trop exclusif, de montrer combien nous savions admirer un incomparable écrivain français né dans le Midi, et exclusivement écrivain français. Et puis, incertains que nous sommes de l'au-delà du tombeau, il nous a plu de rêver que le poète pourrait peut-être entendre la louange des poètes et s'y complaire, et que lui, qui n'ignorait rien de l'Hellade, se rappellerait que, pour les Grecs, la cigale était le symbole de l'immortalité... »

Après ce discours, M. Armand Silvestre est venu lire ses vers. A son apparition sur l'estrade, il a été salué par les bravos répétés de la foule, et, la lecture terminée, c'est une ovation qui lui a été faite. Quoique ne relevant pas de notre domaine, on nous en voudrait de n'avoir pas reproduit ces strophes somptueuses — comme une apothéose du Véronèse :

A THÉOPHILE GAUTIER

I

Ainsi qu'au firmament un astre solitaire,
Vers les zéniths que l'aigle emplit de son essor,
Plus loin que l'horizon et plus haut que la terre,
La gloire du poète ouvre ses ailes d'or.

Comme celle du jour sa lumière féconde
Verse sur les moissons la splendeur des étés.
Et son rayonnement qui descend sur le monde
Met au front des élus de nouvelles clartés.

Que l'orgueil des Midis s'éteigne dans l'espace,
Et qu'au fond du ciel bleu comme la fleur du lin,
Toute flamme pâlisse et toute étoile passe,
La gloire du poète est l'astre sans déclin.

Devant son vol vermeil, devant son vol sonore,
La nuit et le silence ont fui l'immensité.
La gloire du poète est l'immortelle aurore
Qui sonne les réveils de l'immortalité.

II

Théophile Gautier, cette gloire est la tienne,
Fils auguste des dieux parmi nous descendu,
Pour réchauffer, au feu de ton âme païenne,
De l'antique Beauté l'amour longtemps perdu.

Toi, dont le front pareil aux montagnes sacrées
Qu'un beau mythe faisait les colonnes du ciel,
De l'Olympe portait les gloires restaurées,
Dont la lèvre d'Hymète avait sucé le miel,

Doux Atlas soulevant sur tes larges épaules
Le monde que la lyre avait sacré divin,

Laurier de l'Hélicon parmi nos fleurs des Gaules,
Poussant ta noble sève ainsi qu'un rouge vin ;

Rabelais par le rire, et par le rêve Homère,
Toi qui, morose ou gai, n'adoras que le Beau,
Toi qui de l'idéal poursuivant la chimère,
En emporta le mal jusque dans le tombeau.

Ouvrier dédaigneux de toute œuvre fragile
Qui, dans ces temps hâtifs, à l'art sacré pervers,
Ne laissant que tes pas s'empreindre dans l'argile,
Sculptas dans le Paros le moindre de tes vers,

Dont le génie avait pour frère le courage
— Beau souvenir parmi des souvenirs amers —
Gautier, toi qui restas, bravant le même orage,
Fidèle au grand proscrit assis le long des mers,

Qui, plus tard, à l'appel déjà vaincu des armes,
T'enfuis malgré l'effort de cœurs hospitaliers,
Quittant l'exil fleuri pour la patrie en larmes,
Prendre ta part du deuil sanglant de nos foyers.

Délivrée aujourd'hui ton âme fraternelle
A quitté le chemin des terrestres douleurs,
La gloire du poète ouvre l'or de son aile
Sur ton front radieux et couronné de fleurs.

Cette pierre où tes traits ont mis leur harmonie
Est signée, ô Gautier, de ton nom triomphant,
De filiales mains qu'anima ton génie,
T'ont fait dans cette image à jamais revivant.

Enfant du ciel antique et d'une race élue,
Et qui de quelque honneur mêlas notre destin,
Comme aux pieds d'un autel un peuple te salue,
Gautier, fils du Soleil, gloire du sang latin !

Après la lecture de ces beaux vers (faite par M. Albert Assénier), M. Paul Labrouche a prononcé le superbe discours suivant, au nom de la Société académique des Hautes-Pyrénées. Nous le donnons en entier : il ne saurait davantage nous appartenir.

DISCOURS DE M. LABROUCHE, *à Tarbes.*

Messieurs,

Il y a des morts qui parlent. Le jour où ils se tairont, toute la légende populaire se taira. Elle est faite, cette légende, d'une vaste clameur d'êtres disparus qui réapparaissent, à la clarté des nuits, dans l'imagination des races. Les revenants, les sorciers, qui évoquent les âmes, les âmes qui tombent des étoiles, tous ces esprits rôdeurs se réveillent des ténèbres pour troubler les vivants. Un

grand conte de fées, vieux comme le monde, toujours le même, toujours effrayant, toujours écouté, traduit la communion mystique qui existe dans l'univers créé entre les êtres passés et les êtres présents. La crainte se mêle à la piété dans cette universelle croyance à la vie bruyante des morts.

Depuis quarante ans parle un nouveau mort. Ce revenant n'a ni robe blanche, ni chaîne de fer, ni cliquetis de rouille, mais il a l'étoile au front, la cigale à l'épaule, la tarasque aux reins. Des branches d'olivier et de chêne le voilent, un rameau de pin lui sert de bâton. Comme le Juif-Errant, il se promène de pays en pays, hier dans l'Esterel ou la Crau, aujourd'hui sur les Pyrénées. Il se baigne au grand lac bleu de la mer Tyrrhénienne ou dans les vagues blanches de la mer Océane. On le voit partout, aux combes des Alpes, aux plaines de Provence et de Languedoc, aux coteaux de Gascogne, aux vallées d'Aquitaine. Ce solide vieillard, qui ressuscite dans un monde nouveau, est tout étonné lui-même de vivre; car il est mort, bien mort; tous les jours on croit nécessaire de le lui dire, de lui répéter qu'il est mort, tout à fait mort, et que, s'il venait à vivre, il serait encore impossible qu'il ne fût pas mort.

Ce revenant vivace, vous le connaissez bien, c'est le patois, — ce patois tombé, disparu, fini, le patois des chansons, des contes, des énigmes. Cette langue, gardée avec religion par les Français du Midi, depuis quinze siècles, n'a-t-elle pas fui, honteuse comme une enfant qu'on gronde, devant les fumées de la vapeur, les fils de l'électricité et les pans tristes de l'habit noir? Le siècle qui compte a-t-il le temps de parler la langue qui chante? La nomenclature chimique et le style taxé du télégraphe ne sont-ils pas le vocabulaire de demain, sec comme des chiffres, dur comme le nom même que lui proposent les inventeurs du volapük?

Mais les lois du siècle ne sont plus celles des revenants. Ces ombres n'ont pas la vie fragile, précisément parce qu'elles ne vivent pas. Qu'on les chasse aux donjons ou aux bruyères, leur vision passe, blanche ou noire, et renaît aussitôt. Elles n'ont plus d'âge, puisqu'elles n'ont plus de mort.

Un jour que ce pauvre patois n'était, disait-on, qu'un souvenir, transmis dans la plus grossière et la plus bâtarde des traditions orales, la Provence vit se lever le revenant. Et, comme dans tous les contes mystérieux, les visionnaires étaient au nombre fatidique de sept. Cela avait lieu au comtat Venaissin et au château de Fontségugne, 21 mai 1854! C'était le renouveau de l'année, l'époque où la verdure est dans la Camargue et l'eau dans les Alpins. L'étoile plantée sur le pignon de Fontségugne était claire comme une grande étoile. Sa lumière s'irradia dans les crêtes neigeuses des deux chaînes et les horizons bleus des deux mers.

Mais, dans sa course, l'étoile en rencontra une autre. Entre les troubadours du moyen âge et les poètes de la renaissance contemporaine, un petit pays avait gardé cette puissante autonomie qui fait vibrer les peuples et chanter les âmes; il conservait, dans l'unité française, ses libertés et sa langue. Gaston Phœbus rayonnait sur le berceau d'Henri de Béarn. L'un avait trouvé une chanson qui se disait dans les couyalas de la montagne, le soir, à l'accompagnement des sonnettes que les troupeaux agitent confusément; l'autre était né au rythme d'un cantique béarnais, qui l'avait mis sous la protection de la bonne Dame. Et, comme l'on croyait là tradition rompue avec le cardinal de Richelieu, qui avait voulu briser le moule de la République béarnaise, voilà que cette tradition renaît, bucolique et charmante, entre la pène de Lées et la pyramide de Layens, dans cet

éclatant plateau de Bedous, où vient de naître Cyprien d'Espourrin. Abbé sans robe d'une abbaye toute laïque, Cyprien chante les bois, les prés et les amourettes. Dans sa langue de lettré, très patoise et presque française, il écrit des chansons qui vivront toujours et passeront toutes les crêtes. — Ne l'oubliez pas : l'abbé d'Accous, le poète d'Espourrins, a la grande gloire d'avoir renoué la chaîne entre le moyen âge, qui était mort, et l'âge nouveau, qui commençait; et ses idylles, inspirées par cette verdoyante vallée d'Aspe, non moins inspirées par la lumineuse vallée de Lavedan, où il vint vivre, ses idylles sont celles du premier précurseur de la Renaissance. Bigourdans, comme Béarnais, saluez d'Espourrin, saluez-le dans son œuvre, saluez-le dans son vénérable petit-fils, qui est le vivant portrait du Florian des Pyrénées. Oublieux de son âge et soucieux de son pays, il a partagé tous les labeurs de ces jours derniers, trouvant sans doute une vigueur nouvelle dans le plaisir de voir que la fécondité du grand-père ne se traduit pas seulement dans les enfants qu'il a laissés, mais encore plus dans les enfants qu'ont fait naître ses chansons.

Le Béarn n'a jamais cessé de chanter. Plus modestes, moins libres, la Bigorre et le Comminges se sont tus longtemps. Les plaines étaient muettes, les montagnes silencieuses. Il fallait l'étoile de Fontségugne pour rallumer la nôtre. Quelques rares lettrés — l'un surtout, qui est trop notre confrère pour que je le nomme — scandaient en vers ou limaient en prose de petits chefs-d'œuvre admirés de rares amis.

Et, cependant, ce pays est la terre de la poésie et de la légende. Il a une étrange fortune, le département des Hautes-Pyrénées, d'avoir pris, de la Barousse à la Barège, la plus belle partie de la Gascogne. Dans la plaine, les mamelons arrondis de la Garonne, le large plateau de la Neste, la luxuriante plaine de Bigorre, le bassin du Lavedan ; dans la montagne, les glaciers alpestres de Clarabide, les sombres crêtes du Cambieilh, les cirques de Troumouse, d'Estaubé et de Gavarnie, où Ramond, qui les a découverts, a attaché l'âme d'un grand savant et d'un grand poète ; — plus loin, la Vignemale et la Batlaytouse, crêtes terribles, habillées par l'imagination populaire de deux noms superbes, l'un qui veut dire la montagne inféconde, la Mauvaise Vigne, l'autre la montagne des neiges, la Vallée Laiteuse.

Pourquoi de ces rochers et de ces plaines ne sortait-il pas une chanson ? Où disait-on ces terribles contes des montagnards élevés à la dure; ces grivoises histoires des veillées, où l'on dépouille les épis de maïs à la vacillante lumière de torches fumeuses ? Où était-elle, cette poésie effrayante et douce, qui est le reflet même d'une race et d'un pays ?

Où était-elle ? Craintive et prude, elle se cachait au coin des feux ou des bois, loin des villes. Il fallait la prendre, la peureuse, la conduire par la main, lui épargner l'« octroi » et lui offrir la « dépense » à l'auberge. Mais, comme les chemins sont mauvais en descendant de la montagne, elle demandait une étoile, l'étoile du Berger, l'étoile de Fontségugne.

Et elle a brillé. Il n'y a que quelques jours, on niait l'âme bigourdane, et l'on souriait à la foi des fous qui croyaient à l'étoile. Ces fous avaient raison. Toute la chaîne s'est illuminée, de la vallée d'Aure à la vallée d'Azun. En deux semaines, les Hautes-Pyrénées, les inféconds, devenaient la terre de la grande chanson. Ecoutez plutôt :

Il y a là-bas, à la limite de la Bigorre et du Béarn, il y a des murailles grises

et dénudées qui s'enfoncent dans une vallée hideuse et s'encadrent de vallées débordantes de chaleur et de vie. C'est la montagne de Bazen.

On va vous dire un conte terrible, un conte qui fait passer le frisson, écrit dans une langue mâle et latine, que les corruptions n'ont pas effleurée. Les vachers de Ferrières allaient faire paître leurs troupeaux sur les pentes de Béost. Un jour, il y eut grand débat entre les deux quartiers. L'arbitre appelé fit un faux serment, en jurant que la terre qu'il foulait était sienne. Or, il avait eu soin, en quittant son logis, de remplir ses sabots de terre prise à son propre jardin, croyant ainsi ne pas mentir dans son mensonge. Ses sabots s'enflammèrent, et, dès lors, il fut honni ; souvent, en son logis, on entendait des bruits étranges. Un jour d'automne, le parjure va à Bazen. Satan s'empare de lui et le gorge de terre que contenait une paire de sabots, apportée de l'enfer. Il étouffe le vieillard de cette terre, de la terre de son parjure. Depuis, une ombre farouche crie à jamais : « Maudit le Couret ! maudit Bazen ! maudit tout ce désert ! » Et la légende finit par ces vers charmants : « Pendant qu'on éteignait les charbons rouges, le vieux conteur suspendit sa calotte à la cabane, jetant des regards d'amour sur sa petite-fille, fée aux cheveux d'or, qui s'endormait sur ses genoux. »

De la vallée d'Azun, descendons au Lavedan, ou plutôt montons à la lune. Avez-vous jamais vu l'homme de la lune ? Si non, regardez-le. Il y est ; il s'appelle Jacoulet et il est de la vallée du Lavedan. La sorcière Mahérane l'a condamné à porter son faix à l'enfer, mais sa mère, morte de douleur, a obtenu de Dieu que saint Pierre lui envoyât une fourche et qu'un bon vent l'emportât par là-haut. C'est Jacoulet que vous voyez, à cheval sur sa fourche et se courbant sous son faix d'épines, dans la blanche clarté des pleines lunes.

Mais la montagne finit à Lourdes et le Montanérès n'est pas bien loin. Là, les coteaux sont boisés ou plantés de vignes ; la plaine est proche, la plaine plantureuse, qu'arrosent l'Echez et l'Adour. Finis, les contes sauvages ! Vive la bonne humeur gasconne des collines où l'on fait le vin et où le jovial curé de Séron joue à Casaussus un tour pendable, que son paroissien ne saura que trop lui rendre.

Mais remontons au pays haut. Une halte avant d'entrer à Bagnères. Entendez la chanson bigourdane de Magali. On vous la dira à Pouzac, mais plus brève et plus étrange qu'à Maillane. Il y a, dans tout le Midi latin, un fond de poésie, où, sur un thème uniforme, le génie de chaque race a mis son empreinte propre. La Magali provençale est la Bertranette gasconne.

Menicou engage le dialogue et Bertranette donne la réplique. Si elle entre au couvent, il sera le confesseur ; elle sera la gerbe, il sera le faucheur ; elle sera la truite, il sera le pêcheur ; elle sera étoile, il sera l'étoile du matin pour l'avoir toujours en face.

Et la chanson finit là.

Et la légende de la croix des Baronnies, et les histoires de la Neste ; la jument de Mitou, les loups de Pépichoc, le lièvre de Menicou, et les chasses dans la vallée d'Aure, et le populaire conte de Mariole. Il faut passer ; le bouquet est trop grand.

Que dites-vous du revenant ? Le voilà, messieurs, grâce à vous, en pleine vie. Faut-il vous en remercier ? Dieu nous en garde ! On croyait n'avoir rien à vous offrir, et nous ne savons ce qu'il faut ne pas vous offrir. Notre embarras n'a pas

été moindre que notre hâte. Comme à Fontségugne, nous n'étions que sept et nous n'avions qu'un jour. Entre tant d'œuvres de mérite égal, toutes pleines de charme, toutes bien écrites, toutes mieux pensées, que faire? se fier au hasard des lectures et juger à la grâce du soleil. Le soleil! Il vous a conduits de par la Gascogne, étincelant dans les poudreux coteaux d'Armagnac, plus voilé sur nos hauts plateaux. Le soleil! Il était l'âme de Théophile Gautier, qui, dût-on crier très fort comme d'aucuns l'ont déjà fait, était un félibre — un félibre avant la lettre. Oui, messieurs, le félibrige ne revendique-t-il pas pour lui les langues du Midi latin, parce qu'elles sont les langues sonores, les langues accordées à l'éternelle musique? Le jour où un poète a le génie de parler un français qui est un éblouissement de couleurs et une gamme de toniques, ce poète n'est-il pas nôtre? N'a-t-il pas, sans le savoir peut-être, pris à la terre où il est né cette flamme qui a illuminé son œuvre? *Emaux et Camées*, mais tout le félibrige est dans ces deux verbes! Et s'il était là, ce grand mélodiste, s'il entendait, comme vous allez l'entendre, cette mâle harmonie de notre parler bigourdan et de notre parler commingeois, ne se lèverait-il point pour vous dire qu'en glorifiant cette langue vous savez encore le glorifier dans la suprême des apothéoses?

Après la lecture de cet important discours, très significatif pour *l'espandimen* de la Cause, on a proclamé les récompenses accordées aux lauréats du concours de la société académique.

Quelques-uns des lauréats ont lu leurs pièces. On avait aussi un beau poème français *à Théophile Gautier*, de M. Fernand Mazade, et un sonnet de M. Élie Fourès. Mais le grand succès félibréen a été pour les stances provençales de Félix Gras, au nom d'Avignon, vrai berceau des poètes. Lues par Maurice Faure, elles ont fait une vive impression. Les voici :

A TEOUFILO GAUTIER

O Gautier! o Pouèto! après lou grand desastre,
Quand la Patrio, au flanc, avié 'nca lou coutèu,
Toun esperit mountè peramount vers lis astre,
E toun cors davalè dins l'errour dóu toumbèu.

Francés, aviés senti trepana dins toun amo
La pouísoun de l'amaro espigno de l'afrount
Que pougnié 'u cor la Franço. E s'amoussè ta flamo,
E d'aquelo doulour noun faguères toun proun.

Alors s'aubourè 'n crid : lou Mèstre subre-mèstre,
Qu'es aro eilamoundaut dins lou champ di soulèu,
Hugo, diéu après Diéu, dins soun vers à grand déstre
Taiè subre ta toumbo un gigant bas-relèu.

De tóuti li nacioun li pouèto venguèron
Adurre au mausoulèu soun maubre o soun clapas.
Coume ères dóu Païs, li Felibre pausèron
Subre toun atahut l'Oulivié de la Pas.

Car se Tarbo a toun brès, es la ciéuta papalo
Qu'a toun oustau peirau — bèn umble, bèn pichoun.
Es aqui que Théo cassavo de cigalo,
Jougavo is escoundaio i bàrri d'Avignoun.

Es aqui, qu'enfantoun, 'mé tis iue de pouèto,
As vist lou blu prefound de nòsti grand cèu blu ;
Es en Prouvènço qu'as vist la mar e si bèto,
E si velo latino e si gabian alu.

Es aqui que n'as vist li valengo e li colo
Que l'óuliveto argènto e qu'embaumon li pin.
I'as vist palais de papo, areno, necroupolo,
E cièri, e pont rouman, e bàrri sarrasin.

Es aqui que n'as vist e l'Itàli e l'Espagno,
E la Grèço peréu : Prouvènço a frucho e flour,
A de roso e d'arange e de bluíi mountagno,
E si fiéu e si chato an di Grè la belour.

O moun pouèto ! es bèn aqui que ta pensado
Un jour a counçaupu lou maïstrau tablèu
Que s'espandis dins l'obro ardènto qu'as leissado.
Es aqui que toun front s'es empli de soulèu !

Vaqui perqué, moun Mèstre, au-jour-d'uei que l'Istòri
Escríncello toun noum sus lou maubre e l'aram,
Lou Felibre t'adus lou Lausié de la glòri :
Oúlivié ni Lausié jamai se passiran.

Dins lou siau de la Pas ta bello amo sereno
Seguira soun pantai divin eternamen,
Car eterno sara ta glòri que s'aveno
Vtoun Obro que lus talo qu'un fiermamen.

Avignoun. Avoust, 1890. FÈLIS GRAS.

A THÉOPHILE GAUTIER

O Gautier ! O Poète ! Après le grand désastre, quand la Patrie, au flanc, avait encore le couteau, ton esprit monta vers les étoiles et ton corps descendit dans l'ombre de la tombe.

Français, tu avais senti pénétrer dans ton âme le poison de l'amère épine de l'affront qui poignait la France au cœur. Et s'éteignit ton enthousiasme, et tu ne pus survivre à ta douleur !

Alors un cri s'éleva : le Maître au-dessus des Maîtres, qui est maintenant là-haut dans le champ des soleils, Hugo, dieu après Dieu, dans son vers à grandes envolées, tailla sur ton tombeau un gigantesque bas-relief.

De toutes les nations les poètes vinrent apporter à ton mausolée leur pierre

ou leur marbre. Comme tu étais du Pays, les Félibres déposèrent sur ton cercueil l'Olivier de la Paix.

Car si Tarbes a ton berceau, la cité papale a ta maison paternelle — bien humble, bien petite. — C'est là que Théo attrapait des cigales, jouait à cache-cache dans les remparts d'Avignon.

C'est là, qu'enfant, avec tes yeux de poète, tu as vu le bleu profond de nos grands ciels bleus. C'est en Provence que tu as vu la mer et ses balancelles, et ses voiles latines et ses goëlands aux grandes ailes.

C'est là que tu as vu les vallées et les collines, que l'olivette argente et que les pins embaument. Tu as vu les palais des Papes, Arènes, Aliscamps, Forum et ponts romains et remparts sarrasins.

C'est là que tu as vu l'Italie et l'Espagne et la Grèce. La Provence a des fruits et des fleurs, des roses et des oranges et des montagnes bleues, et ses fils et ses filles ont des Grecs la beauté.

O mon poète! C'est bien là que ta pensée un jour a conçu le magistral tableau qui s'épanouit dans l'œuvre ardente que tu as laissée. C'est là que ton front s'est empli de soleil!

Voilà pourquoi, mon Maître, aujourd'hui que l'Histoire grave ton nom sur le marbre et l'airain, le Félibre t'apporte le laurier de la gloire : olivier ni laurier ne se flétriront.

Dans le calme de la Paix, ta belle âme sereine poursuivra son rêve divin éternellement. Car éternelle sera ta gloire qui s'avive à ton œuvre, qui brille telle qu'un firmament!

Avignon, août 1890. F. G.

A cinq heures, la fête, qui avait été si malheureusement contrariée par le mauvais temps, prenait fin.

Les Félibres et les Cigaliers ont pris à 5 h. 38 le train de Bagnères-de-Bigorre.

II. — Les félibres a Bagnères et Argelès

Pour ces deux réceptions des félibres, dont la demi-intimité a fait le plus grand charme, nous ne saurions mieux faire que rendre la parole à M. Anatole France.

Bagnères-de-Bigorre, 14 août.

» La montagne est couverte de brumes et de nuées. Pourtant la ville reste gaie encore, et le bruit charmant de ses sources et de ses ruisseaux domine le clapotement monotone de la pluie. Albert Tournier dit que les félibres et les cigaliers vont semant les statues. A Bagnères, qui se réjouit de ses fontaines, ils inaugurent, nos félibres, trois plaques en l'honneur de Frédéric Soutras, de Nobody et d'Alfred Rolland. La cérémonie est aux Thermes ; je n'en dirai rien, ne l'ayant point vue. Je m'y rendais en suivant un ruisseau, mais les ruisseaux de Bagnères sont sinueux. Celui-là me conduisit dans la vallée de

Campan. Il ne pleuvait plus et déjà les dents de la montagne s'aiguisaient dans le ciel allégé. Je songeais à Montaigne qui aimait Bagnères à cause de l'aménité du lieu et de la commodité des compagnies, » et aussi pour le logis et le vivre, desquels ce sage s'occupait assez, ayant éprouvé que la machine humaine est délicate. Et puis je me pris à penser à Sévérus Séranus, lequel, au temps de Tibère, dédia une stèle votive aux nymphes de Bigorre qui l'avaient sauvé. Heureux Séranus qui doit son salut aux nymphes !

» Pendant ce temps, M. Maurice Faure inaugurait les trois plaques devant les thermes dont j'avais entendu les eaux bruire la nuit comme ces marteaux à foulon qui effrayèrent tant le bon Sancho dans la Sierra Morena. Mais la voix du tribun félibre domine les voix même des torrents et des cascades. On m'a dit qu'il n'avait jamais mieux parlé qu'au bruit de ces eaux jaillissantes. »

« Argelès-Gazost, vendredi 15.

» Nous suivons en voiture la vallée délicieuse où le Gave roule ses eaux d'un vert profond, entre des montagnes boisées et des roches fauves d'une étonnante majesté. Nous rencontrons à notre gauche la ville de Lourdes qui doit sa prospérité à un miracle fructueux, et nous atteignons aux derniers feux du couchant la charmante Argelès. Ce n'est qu'une rue dans un ravin, mais les pentes boisées du Gez l'abritent, et l'on ne peut rêver un nid plus doux ni plus riant. C'est là que je voudrais me reposer, si l'on pouvait songer au repos quand on est le compagnon des félibres. Une colonie brillante d'Anglais, d'Espagnols et de Parisiens y boit les eaux de quatre sources salutaires. Les nymphes qui rendirent la vie à l'antique Séranus nagent encore dans les ruisseaux d'Argelès. Je crois, sans en être bien sûr, que nous n'inaugurons rien dans cette belle vallée. Mais une fête nous attend au casino, où l'excellent orchestre de Jules Danbé joue l'ouverture de l'*Arlésienne*. Là, les montagnards de Saint-Savin, dont la confrérie de baladins remonte au temps de Charlemagne, nous font assister à des danses immémoriales et dont on retrouve les figures en Nubie. Ces montagnards sont vêtus tous de blanc, le pantalon attaché par des bretelles de tapisserie à fleurs. Ils portent un grand chapeau de paille à rubans et à cocardes rouges. Des bergers les précèdent, coiffés du bonnet de coton, au dos le sac en peau d'isar, aux pieds des sabots qui heurtent le sol bruyamment. Leurs danses sont des plus anciennes du monde : les femmes n'y prennent point de part. Mon vieil ami tant regretté, Edmond Fuchs, qui avait écrit une histoire de la danse, perdue dans un incendie de la Commune, me disait souvent que les danses amoureuses, où les femmes ont part, marquent une phase récente des sociétés. Au commencement, les hommes, comme David devant l'arche, et comme les prêtres Saliens, exécutaient seuls des danses guerrières. Les montagnards de Saint-Savin nous ra-

mènent aux plus antiques traditions. Ces hommes basanés, maigres et droits, dansent avec une grâce virile une sorte de bourrée dont les figures semblent rappeler la rencontre de deux clans. Une lutte s'engage et les deux demi-chœurs jouent en mesure de ce bâton dont ces gens-là ne savent que trop bien se servir en toute rencontre et surtout à la ville, le jour de la conscription. On dirait un chant épique mimé par des hommes d'autrefois. Cette nuit d'Argelès est le charme, la fleur de notre voyage (1) ».

III. — LES FÉLIBRES A SAINT-SAVIN ET A LUZ

(15 août)

Nous empruntons au long et intéressant compte rendu de M. Ag-Nevil, les lignes qui suivent sur la double excursion des Cigaliers et des Félibres.

« La municipalité de Saint-Savin nous a invités à aller rendre hommage à celui dont les chants sont encore en honneur dans les montagnes, à celui qui fut le plus grand poète patois montagnard, à d'Espourrins.

« Nous partons d'Argelès de bonne heure, les uns en voiture, les autres en chemin de fer. A Pierrefitte, nous nous réunissons dans la cour de la gare, où une nuée de charretiers attend notre venue.

« Nous montons au pas une interminable côte à travers une véritable forêt de châtaigniers séculaires qui nous procurent la fraîcheur. Malgré le rideau de verdure qui nous protège de la chaleur, nous apercevons la vallée d'Argelès,

Dont le tableau changeant se déroule à nos pieds.

« De hautes montagnes, couvertes de sapins et de pâturages, forment une ligne continue et entourent la vallée d'un rempart formidable. Entre les deux chaînes, des prairies dont l'herbe mollement agitée par le vent, ondule. Au milieu de la vallée un long ruban d'argent se déroule ; c'est le gave de Pau qui apporte un souvenir de la cascade de Gavarnie, où plusieurs félibres sont allés.

« Des arcs de triomphe ! Nous sommes à Saint-Savin. Les baladins, dans leur pittoresque costume, nous révèlent de nouveau le charme de leurs danses et de leurs chants. Ils nous souhaitent la bienvenue dans une remarquable cantate composée pour la circonstance par l'instituteur communal.

« Les baladins ont fini leurs exercices ; alors M. Fouquier, le sympathique président de la Cigale, dans une improvisation chaude et vibrante, interprète ses sentiments et ceux ressentis par la foule en face de cette réception, surtout à la vue de cette reconstitution si brillante et si fidèle du passé.

Le tambourin résonne, les drapeaux s'agitent, les Félibres forment le cor-

(1) Anatole France, *Temps* du 17 août.

tège, nous partons pour saluer le monument élevé à d'Espourrin en 1867 par la Société académique des Hautes-Pyrénées. Des couronnes et des arcs de triomphe au-dessus de nos têtes, les baladins en face de nous.

*
* *

« Le maire de Saint-Savin, en même temps président du Syndicat de la vallée, M. Abadie, dans un discours qui nous prouve sa vive intelligence, nous donne quelques reflets de la vie du poète et en même temps nous remercie d'avoir entrepris la tâche qui est pour nous une réjouissance autant qu'un devoir, de maintenir le gascon et le béarnais.

« M. du Pouey qui, bien avant la constitution de la Société des Félibres et des Cigaliers, s'était opposé, aidé de quelques amis, à la destruction de la langue, nous a relaté, on le sait, les différentes phases de cette lutte, bien près de se terminer maintenant par la victoire.

« Alors les baladins ont chanté l'immortelle chanson :

Là-haût sus las mountagnos.

« M. Montaut, l'éminent poète béarnais, dans une ode d'une superbe envolée, a payé à d'Espourrin le tribut d'admiration du Béarn. Enfin le clou de cette charmante fête a été la pièce poétique que M. Mounet-Sully a bien voulu nous dire : le *Chant des épées*. Jamais oreille humaine n'a pu entendre ce que nous avons entendu. M. Mounet-Sully, inspiré par la beauté du spectacle, a mis dans la récitation de ces vers magnifiques toute son âme. L'ombre du grand Roland a dû tressaillir d'aise, et nous cherchions tous dans le profond des montagnes la brèche ouverte par Durandal.

« Revenus de Saint-Savin nous partons pour Luz. Nous allons voir les hautes montagnes que quelques-uns de nous connaissent déjà, mais qui seront encore pour eux comme pour nous un sujet d'admiration et d'étonnement.

« Malheureusement tous les Félibres et Cigaliers ne sont pas là; une partie a préféré augmenter le nombre déjà si grand des pèlerins et s'est dérigée vers la ville sainte, la Mecque des chrétiens : Lourdes. Est-ce par conviction? Veulent-ils mêler la voix de la Cigale aux psalmodies des prêtres? *Quien sabe ?*

« Nous aussi nous sommes pèlerins, nous allons adorer les sommets verdoyants des grandes Pyrénées ; nous allons chanter un hymne sacré en l'honneur de la Nature.

« Mais le temps presse, nous sommes forcés de revenir à nous-mêmes et de nous arracher à la contemplation des monts et des bois. Nous arrivons enfin dans cette allée de peupliers superbes qui conduit à Luz. Des cavaliers accourent au-devant de nous et l'un d'eux, M. Druène, nous prévient de la réception qui nous attend à l'entrée du pont. Ils nous escortent jusqu'à l'arc

de triomphe dressé par les soins de la ville de Luz et de la vallée de Barèges. Là se trouve réunie toute la population de Luz qui nous souhaite la bienvenue par l'organe de M. Dat, conseiller d'arrondissement.

« En quelques paroles il a remercié les Félibres et les Cigaliers de « leur gracieuse visite » et leur a assuré que jamais le souvenir de leur venue ne sortirait du cœur des Barégeois :

Adichat,

Séyét éts pla béous,

Messieurs,

Je viens, au nom de la vallée de Barèges, vous souhaiter la bienvenue. C'est à la mémoire de l'immortel d'Espourrin que nous devons votre aimable visite. Il habita la vallée d'Argelès, mais il fut le poète de la haute montagne et toy d'esprit et de cœur.

Notre poète aimé chanta les monts et les bergers ; son souvenir reste ineffaçable dans le cœur de tous les montagnards et il n'est pas de fête dans notre vallée qui n'entende redire ses strophes amoureuses.

« M. Fouquier, député des Basses-Alpes, a répondu à M. Dat avec son éloquence et sa simplicité accoutumées ; de nombreux applaudissements ont souligné les passages les plus marquants de son discours. (1) »

Nous n'insisterons pas sur cette naïve et charmante réception de Luz terminée par un concert, après lequel les Félibres rentrèrent à Pau, dans l'admiration d'un paysage qui sut arracher à Alfred de Vigny des accents immortels.

(1) *République des Hautes-Pyrénées.*

(A suivre.)

VOSTI QUINGE AN

A mademoiselle C.-O.

Alor avès quinge an encuei, Madamisello.
Quinge an, es lou printèms ounte, coume uno flour,
Noste cor, abrasa d'uno flamo nouvello,
S'espèto plan-planet i proumié rai d'amour.

Quinge an! Sias plus enfant e sias femo pancaro.
De l'uno avès enca douço naïveta,
Joio folo, estrambord, e deja vosto caro
De la femo a viest siavo e fermo bèuta.

Sout' lou courset sedous voste pitre boulego
E' sabès pas perqué. Tout de long de la niue
De formo de jouvènt, emé la petelego
Vènon voulastreja davans vòsti bèus iue.

De longo pantaias. Barbelas sènso pauso
D'un sentimen nouvèu, calourènt e bèndous.
E bèn, de tout acò voulès saupre l'encauso?
Voulès saupré perqué belas li que soun dous?

Es qu'avès bèu quinge an encuei, Madamisello,
Que quinge an 's lou printèms ounte, coumo une flour,
Noste cor abrasa d'uno flamo nouvello,
S'espèto plan-planet i proumié rai d'amour.

Marsiho, lou 28 d'ouctobre de 1889.

M. Raimbault.

VOS QUINZE ANS

TRADUCTION

A mademoiselle C.-O.

Ainsi vous avez quinze ans aujourd'hui, Mademoiselle.
Quinze ans, c'est le printemps où, comme une fleur,
Notre cœur pénétré d'une flamme nouvelle,
S'entr'ouvre doucement aux premiers rayons de l'amour.

Quinze ans ! Vous n'êtes plus enfant sans être encore femme.
De l'une vous avez encore douce naïveté,
Joie folle, enthousiasme, et déjà votre visage
De la femme a revêtu la suave et ferme beauté.

Sous le corsage de soie, votre sein palpite,
Et vous ne savez pas pourquoi. Tout le long de la nuit
D'enragées silhouettes de jeunes gens
Viennent voltiger devant vos beaux yeux.

Vous rêvez sans cesse. Sans cesse vous êtes en proie
A un sentiment nouveau, brûlant et bien doux.
Eh bien! De tout cela voulez-vous savoir la cause?
Voulez-vous savoir pourquoi vous êtes jalouse de ceux qui sont deux ?

C'est que vous avez fort bien quinze ans aujourd'hui, Mademoiselle,
Que quinze ans, c'est le printemps où, comme une fleur,
Notre cœur pénétré d'une flamme nouvelle,
S'entr'ouvre doucement aux premiers rayons de l'amour.

M. R.

LA BENEDICIOUN

(*Tradu dòu francés de F. Coppée*).

L'an milo-vue-cènt-nòu prenguerian Sarragosso.
Ere serjant. — De dòu la lucho fuguè grasso!
La ciéutadello preso, assiejan lis oustau
Barra coume de toumbo, et que d'eilamoundaut
Tiravon sus nous-autre en nous prenènt à-rèire.
D'aise, d'aise disian : es la fauto di prèire.
Se n'en vesian fugi quaucun aperalin,
Emai nous sian batu desempièi lou matin,
Eme lis iue rafi de póusso, e li babino
Amaro d'avé trop carga la carabino,
Pus galoi tiravian sus lou negre troupèu
D'aquéli mantelas, d'aquéli grand capèu.
Mis ome seguissien uno carriero estrecho.
Caminave, espinchant li téule à gaucho, à drecho,
Eme li vóutejaire, à moun rèng de serjant.
E subran se vesié dins lou cèu flamejant
De róugi virouioun de flamo siblarello
E s'ausissié de crid de femo mourtinello,
D'alin nous arribant dins lou sourne vounvoun.
Encambavian li mort tra de mourre-bourdoun,
Li sóudard se beissant intravon dins li bòri,
Li metien à bassa, fasien tripet-pelòri,
Pièi 'me si dèt saunous marcavon la paret,
Que falié s'engarda dins lou redòu estrè
De leissa d'empegnèire, e faire plaço neto.
Eron mut li tambour, et mudo li troumpeto.
Eron lis ouficié pensatiéu. Lis ancian
Pèr la proumiero fes avien grèpi à si man
E noun sentien au cor sa valour coustumiero.
Subran, aguènt vira 'no pichoto carriero,
Nous cridon en francés : A l'aide! Alor voulan
Pèr secouri li nostre en dangié. Nous trouban
Davans de granadié, tóuti d'ome de pougno,
Tóuti fièr coumpagnoun, repoussa, que vergougno!
Dóu lindau d'un couvènt que voulien escala
Pèr vint negri demoun, de mouine à su pela,
Que sus sa raubo avien la crous de lano blanco;
E que descaus, lou bras nus, coume uno avalanco,
Picavon de grand cop 'me de Crist despenja...
Fuguè terrible. Alor nautre pèr li venja,
Fasèn fiò; tout-d'un-tèms la plaço se netejo :
Erian las : tuerian eme uno ràbi frejo

Aquéli vint eros; venguerian assassin.
Toumbèron, se fasènt l'un à l'autre couissin.
Quand aguerian feni nosto obro de treitesso
E quand s'esvaliguè dóu fum la ligno espesso,
De-long dit escalié veguerian regola
Un large riéu de sang di cors entre-mescla.
— Souloumbrouso darrié se durbié la capello.

Li cire abra coume un belugamen d'estello
Brihavon, e l'encèns mountavo alangouri.
Dins lou founs, vers l'autar de bouquet tout flouri,
Coume se noun aguèsse entendu la bataio
Un prèire en long péu blanc, dreissant sa nauto taio,
Ero en trin d'acaba sa messo, tranquilas.

Talamen m'es presènt encaro aquéu mau-pas
E dins mi souveni talamen se refresco,
Que vese en vous parlant la façado mouresco
Dóu couvènt, li cors brun di mouine, lou soulèu
Qu'escandiho, e lou sang que fumo i bas-relèu,
E dins lou cadre escur que fai la porto antico,
L'autar lusènt de fiò, lou prèire que suplico,
E nautre clavela pèr la pòu au lindau.

Ere alor, vous dirai, renegaire, brutau,
Mau-embouca; mai d'un encaro s'en rapello,
Me veguèron un jour, pihant uno capello,
Pèr amusa mis ome e faire lou vantard,
Abra moun cachimbau i cire de l'autar.
Adèja fieramen rebalave moun sabre.
Alor quand me vesien ourgueious coume un gabre
Torse ma bouco ansin, disien : Vai renega.
Mai davans aquéu vièi ère coume embriaga.

« Fiò! » diguè l'ouficié.
Resterian mut. Lou prèire
De-segur ausiguè, mai lou faguè pas vèire ;
Vers nautre se virè 'me lou Sant-Sacramen,
Car, fau dire, sa messo èro a 'n 'aquéu moumen
Que lou prèire se viro e benesis la foulo.
Semblavo eme si bras en l'èr l'aiglo quand voulo.
Tòuti reculerian. Aussant lou soulèu d'or,
Faguè 'n signe de crous dins lis aire. Soun cor
Ero siau coume se parlavo à si devoto,
E de sa bello voues escampihant li noto,
Coume li capelan quand dison d'oremus,
Diguè :
Benedicat omnipotens Deus...
« Fiò! diguè mai la voues, se mancas de courage!... »

Un capoun (dóu soudard n'avié que l'abihage)
Met soun armo à la gauto et lou fiò lusiguè.
Lau prèire noun barrè lis iue, noun ferniguè
Mai sa caro venguè blanco coume soun àbi :
Pater et Filius, diguè mai.
Queto ràbi,
Queto sèt de carnage embriagant li cervèu
Faguè peta subran un cop de fiò nouvèu?
Iéu noun sai, mai pamens se faguè quelo causo.
Lau mouine, d'uno man s'apielant sur la lauso
De l'autar, voulountous enca de nous beni,
'Me la drecho aubrourè soun bon Diéu pèr feni.
Pèr la tresenco fes faguè mai dins lis aire
Lou simbèu dóu perdoun, e, d'uno voues, pecaire!
Mourtinello, entremen que res mutavo pus,
Diguè 'nsin lis iue claus :
Et Spiritus sanctus.
Pièi mort s'escagassè.
Lou soulèu d'or i 'escapo,
E[tres fes boumbissènt sus la pèiro, s'esclapo,
Entremen qu'istavian mut, nautri lis ancian,
L'armo au pèd e lou car d'ourrour tout tremoulant,
Maudissènt l'assassin, amirant lou martire :
Amen! faguè 'n tambour en s'espetant dóu rire.

JOUSÈ DE VALETTE.

Ledenoun, 1889.

CHRONIQUE

Les lecteurs fidèles de la *Revue félibréenne*, qui lui pardonnent son irrégularité coutumière, l'excuseront de renvoyer encore à un numéro prochain LA BIBLIOGRAPHIE. L'abondance des matériaux de la chronique, jamais aussi chargée que cette année, des discours et des poèmes qui en sont inséparables et constituent autant de documents précieux pour l'apostolat et l'histoire de l'évolution méridionale, l'oblige parfois à grouper ses numéros en faveur de la bonne ordonnance de sa publication. C'est l'*Archivio* perpétuel et complet de la Cause qu'elle prétend édifier pour le temps à venir. Elle sollicite donc de ses collaborateurs le plus de renseignements possibles pour atteindre à ce but, en produisant, sous la mise au point nécessaire, tous les matériaux d'où sortiront les Fastes du Renouveau national.

— Aux dernières publications, dont nous promettions l'analyse, ajoutons, dès aujourd'hui :

Le premier recueil poétique de Marius André, *Plòu e souleio*, 300 pp. in-18 (Avignon, Roumanille, éd.);

Le tome Ier des *Couquilio d'un roumiéu*, de Louis Roumieux (illustrées par Marsal; 250 pp. in-8°, Montpellier, Firmin, éd.);

Lou Rire, poème d'Ach. Mir, 59 pp. in-8°, illustré par Salières à Carcassonne;

Las Beilhados de Leitouro, recueil de contes et récits gascons, 468 pp. in-12, par A. Durrieux (Paris, Rouquette, éd.);

La Rambaiado, fables cévenoles, 175 pp. in-12, par L. Destremx de Saint-Christol (Montpellier, Coulet, éd.);

Glaude, pastorale comique en 3 actes et en vers, par le chanoine E. Bernard (Avignon, Roumanille, éd.);

La Filho del depourtat, drame en un acte, en vers, par P. Gourdou (d'Alzonne), 48 pp. in-16 (Montpellier, Firmin, éd.);

Lou pare Barounta à l'Espéusicioun, par P. Duplay, 152 pp. in-8° (Saint-Etienne, Balay, édit.);

Li Fiueio toumbado, par A. Bigot, nouv. éd. aug., 82 pp. in-12. (Nîmes, Patron, éd.);

Pèr tua lou tèms, chansons périgourdines illustrées (trad. en regard), par A. Chastenet, 144 pp. in-8° (Périgueux, Delage et Jomla, éd.);

Etc., etc...

* * *

Le Comité félibréen de Montpellier. — Nous avons omis, pour défaut d'information, dans notre dernière chronique, plusieurs manifestations importantes du *Comitat félibren*. Elles ont été précédées (le 12 mai), d'une soirée littéraire et musicale, ouverte par une allocution de M. Bras, définissant avec une juste éloquence la part du comité aux fêtes languedociennes du Centenaire: l'inauguration du marbre de *Jacme-le-Conquérant*, dont nous avons donné le compte rendu, le *congrès d'études languedociennes* et la *Félibrée de Maguelone*.

Après cette déclaration, la poésie française et languedocienne, et la musique ont eu leur tour. Le plus grand succès fut pour les félibres Ch. Gros, le poète populaire de Montpellier, Henry Bigot et Louis Bard, de Nîmes, trois jeunes de réel talent; enfin pour Martin-de-Nîmes, le vieux comique génial, à la mimique sculpturale et irrésistible. Les premiers artistes des théâtres de la région avaient prêté leur concours à la fête, qui réunissait un immense auditoire dans la salle de la rue Plantade.

* * *

Nécrologie félibréenne. — Nous avons omis de mentionner la mort de plusieurs félibres décédés depuis dix-huit mois et dont voici les noms :

— Emile Cavallier, mort à Montpellier, le 25 mars 1889, âgé de soixante-dix ans.

— Le chanoine Emile Savy, de Forcalquier, mort le 10 juin 1889, à l'âge de soixante-six ans.

— L'imprimeur Auguste Bancharel, d'Aurillac, passionné pour son parler cantalais, qu'il employait, chaque mois, à des contes de son pays, dans les *Veillées auvergnates*, où il avait groupé de zélés mainteneurs de son dialecte vivace.

Il est mort le 10 septembre 1789, à l'âge de cinquante-six ans.

— Le déclamateur populaire Antòni Micoulau (*Lou Palunié*), de Noves, mort à Salon, le 25 juin 1889, âgé de soixante-cinq ans. Il avait composé lui-même des chansons qu'il récitait aux *voto* de village, comme son père avait fait avant lui.

— Fortuné Martin, instituteur à Vinon (Var), très dévoué propagateur des dées félibréennes sur l'enseignement primaire, mort le 16 juin 1890, âgé de cinquante-sept ans.

— Un des premiers amis du Félibrige, le bon peintre Bonaventure Laurens, de Carpentras, frère du peintre Jules Laurens, est mort à Montpellier le 29 juin. Il était né en 1801. Le vénérable doyen de nos majoraux A. B. Crousillat, a conté tristement dans l'*Armana* la dernière visite qu'il fit ce printemps, au vieux *félibre adoulenti*. Il laisse quelques vers provençaux pleins de pittoresque et de naturel (*Ma Vido*, par exemple), et paraît-il, outre les aquarelles de valeur qu'il a léguées au musée de Carpentras et sa collection d'autographes des grands musiciens, une réunion unique de croquis d'Arlésiennes.

— Le 1er juillet est mort à Nîmes, âgé de soixante-cinq ans, le célèbre diseur comique provençal, Jean-Baptiste Martin. Nous avons dit maintes fois — et dans cette chronique même — le grand art et le succès populaire de l'inimitable interprète de Reboul, Roumieux, Azaïs, des principaux félibres et surtout du fabuliste Bigot, dont on ne séparera plus le nom de celui de son *Joglar* magistral.

Martin de Nîmes, comme Jasmin jadis, avait prêté son concours dévoué aux œuvres charitables du Midi. Aussi tout Nîmes a escorté ses funérailles.

Le poète Alex. Ducros et le félibre Louis Bard l'ont célébré en vers émus sur sa tombe. Sa ville natale va dresser dans un bosquet du jardin de Diane, l'expressive image de bronze qu'a faite le sculpteur Amy, du Frédérick Lemaître provençal.

Émile Colin. — Imp. de Lagny. *Le Directeur-Gérant :* P. MARIÉTON.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES ET CIGALIÈRES DU SUD-OUEST

(9-17 août 1860)

(*Suite et fin*)

FÊTES BÉARNAISES

I. — FÊTE DE PAU

L'entrée des Félibres et des Cigaliers à Pau eut lieu, dans le cérémonial ordinaire, le vendredi 15 août à 7 heures du soir.

La municipalité et les musiques de la ville les attendaient à la gare pour les conduire, à travers les acclamations de la cité, au parc Beaumont où une fête populaire leur avait été préparée. C'est là que se retrouva toute la caravane, un peu dispersée par les excursions de Lopez, Saint-Sauveur, Bagnères et Argelès.

Après une ouverture musicale et chorale — dans toute la couleur béarnaise, — le Maire de Pau harangua de la sorte les pèlerins des gloires du Midi :

DISCOURS DE M. FAISANS, maire de Pau.

Messieurs,

La ville de Pau vous souhaite la bienvenue; elle vous remercie d'avoir bien voulu vous arrêter quelques heures chez elle, bien qu'elle ne pût vous offrir l'occasion d'inaugurer un buste ni même une plaque commémorative. Avec votre instinct d'artistes et de poètes, vous avez senti que les Félibres et Cigaliers avaient le devoir de saluer la mémoire de Gaston Phœbus, de Marguerite et de Henri IV. La vieille terre de Béarn, qui tient une si grande place dans les fastes méridionaux, ne pouvait être indifférente à ceux qui font profession d'honorer toutes les gloires méridionales.

Il y a trois siècles, Henri IV, roi de droit depuis un an, guerroyait dans les plaines de Normandie, à la tête de vaillants soldats qui étaient nos ancêtres communs. Deux ans plus tard, Paris lui ouvrait ses portes, et dès ce jour (nul ne l'ignore de Bayonne à Marseille), la France était annexée au Midi. C'est une date mémorable, et qu'il vous faudra bien, puisque la mode est aux centenaires, nous aider bientôt à marquer par une éclatante commémoration, car dans l'histoire des Empires jamais conquête n'a été plus durable. Le Midi conserve ses positions d'il y a trois cents ans. N'entendons-nous pas encore quelques esprits chagrins se plaindre de sa puissance d'absorption? Le Midi, disent-ils, est partout, il prend tout, il tient tout, il encombre tout, il règne en maître dans les lettres et dans les arts. C'est vous que l'on vise, Messieurs, vous, qui par la puissance de l'intelligence et le seul rayonnement de l'esprit, gardez la conquête de Henri IV et maintenez la suprématie méridionale.

Si nous autres, gens de Pau, nous ne nous piquions de mettre toutes choses au point et de ne jamais risquer une exagération, nous répondrions que cette

royauté dont on vous fait un crime est une royauté légitime ; car c'est de nous, les fondateurs de la dynastie, et avec notre consentement, que vous la tenez. Le Béarnais ne marche plus guère à la conquête de Paris. Il est ailleurs. Son humeur aventureuse l'a lancé aux quatre coins de l'horizon. Tantôt il va par groupes à Buenos-Ayres, dans la Louisiane, en Californie, où il fonde les colonies françaises les plus prospères, tantôt il mène seul ses chèvres à travers le monde, ou entreprend les métiers les plus variés. Cuisinier chez le Sultan de Zanzibar, agent matrimonial chez les Mormons, maréchal-ferrant d'une tribu cosaque, journaliste au Cap, il lui arrive même de conquérir encore des trônes en Suède et en Éthiopie, mais il excelle surtout à perfectionner les animaux domestiques, et on le rencontre, portant le fer dans les sources de la vie, comme a dit un homme du Nord qui reculait devant le mot propre, et opérant les veaux en Auvergne, les rennes au Spitzberg, les chameaux au Caire, les coqs en Angleterre, les éléphants à Bombay, et toute l'arche de Noé chez Barnum. On n'est pas sûr qu'il n'a pas découvert l'Amérique cinq cents ans avant Christophe Colomb, et les astronomes seront seuls étonnés lorsque, pénétrant dans la lune, ils s'apercevront que la coiffure à la mode est le béret, et que *Diù Bibant* est le juron national.

Comment, avec des dons et destins si divers, aurait-il encore eu le loisir de songer à la succession de Henri IV? On dirait vraiment que, la Ligue dissoute, il a considéré son rôle historique comme terminé. Il laisse à Paris son roi que sa grandeur attache au rivage et poste des sentinelles pour la garde de la place ; c'est à vous, messieurs, qu'il a confié les clefs, et certes elles ne sauraient être en de meilleures mains.

Vous avez donc raison, Félibres et Cigaliers, quand vous venez chez nous, pour nous rappeler nos vieilles gloires un peu trop oubliées. Vous restituez au patrimoine commun des richesses ignorées, comme un conservateur rendrait à son musée d'anciennes toiles perdues dans les greniers et dont la poussière des siècles aurait terni la magistrale couleur. Aussi qu'on ne vienne pas nous jeter à la tête cette absurde accusation, qu'avec ces résurrections vous courez le risque de porter atteinte à l'unité nationale. Nos pères de 89 ont pris des fragments de tous les métaux de France pour élever une statue à la Patrie. Ils les ont jetés dans la grande fournaise révolutionnaire où la fusion s'est faite au bruit de la canonnade de Valmy. Et le métal a coulé si pur, si parfaitement homogène que toute trace d'alliage a disparu. Dans quelques parties, il est vrai, la statue rend, sous le doigt qui l'interroge, des vibrations plus sonores. C'est qu'on touche là le pays des Cigaliers et des Félibres ; mais là, comme ailleurs, la réponse est la même : « France ». Elle ne diffère des autres que par sa résonance plus forte et son timbre plus joyeux.

Nous n'éprouvons, pour notre part, aucun scrupule à nous détacher quelques instants de la grande famille qui, hier, s'associait tout entière à l'hommage que vous rendiez à Théophile Gautier, ce maître ciseleur en langue française, pour nous réunir en cercle intime, entre proches parents. Notre plaisir est si vif qu'il y aurait mauvaise grâce à nous blâmer. Nous allons entendre enfin, de la bouche des poètes eux-mêmes, cette merveilleuse poésie née chez nos confrères du Sud-Est, et qui s'est envolée d'un si puissant coup d'aile qu'elle a déjà fait le tour du monde ; et puis vous nous direz ce qu'on pense chez vous de notre Henri, du Vert-Galant, qui regretterait bien, s'il était des nôtres, de ne pouvoir offrir, ce

soir, à votre Vénus d'Arles, l'hospitalité de son château. A leur tour nos poètes vous conteront Navarrot. Ils se sont levés, de tous les coins du Béarn, se disputant l'honneur de vous faire entendre leurs chants; nous vous les aurions présentés tous, si le souci de vos convenances ne nous avait obligés à faire une sélection; mais la gerbe que nous vous offrons vous permettra d'apprécier la valent de la pléiade. Vous allez, dans ces vers, reconnaître une langue sœur des vôtres; nous serons heureux et fiers si vos applaudissements nous témoignent que vous reconnaissez la même fraternité dans le génie.

Après ce discours, les poètes béarnais couronnés par la Société des sciences, lettres et arts des Basses-Pyrénées, ont dit de beaux vers. C'étaient MM. Auguste Peyré, d'Oloron; Adrien Planté, maire d'Orthez, ancien député, l'aimable et érudit auteur de *Saint-Sébastien* et de la *Vie bizantine au sixième siècle;* l'abbé Labaig-Langlade, curé de Momas; Antonin Montaut, d'Oloron; Henri Pellisson, d'Arette; Jean Palay, de Vic, et Daniel Lafore, d'Orthez.

M. Paul Arène, président d'honneur du Félibrige parisien, a improvisé le charmant discours suivant au milieu des applaudissements de l'assistance:

DISCOURS DE M. PAUL ARÈNE.

Messieurs,

Mon ami Albert Tournier m'ayant fait l'agréable surprise — ou la malicieuse plaisanterie — d'annoncer que je venais à Pau muni de pleins pouvoirs, comme ambassadeur extraordinaire auprès de votre roi Henri, de notre reine Jeanne, souveraine idéale des Cigaliers et des Félibres, je n'aurai pas la mauvaise grâce de me dérober à une aussi galante misssion. J'essayerai de m'en acquitter de mon mieux, brièvement et familièrement, à la provençale!

Ce me sera facile au milieu d'un décor à ce point chevaleresque, à quelques pas de ce château que bâtit Gaston Phœbus, plein de souvenirs de courtoisie amoureuse et de gloire, qui vit naître le Béarnais, et où, dans le calme des belles nuits, souriante comme quand elle accueillait les penseurs et les poètes à sa cour, ou mélancolique comme après Pavie, erre encore l'ombre charmante de la première des Marguerites.

En m'excusant donc de retarder — et pour quelques minutes seulement — le discours attendu et dont il est facile de prévoir la haute portée historique et philosophique de notre éminent et vaillant compagnon de pèlerinage, Pierre Laffitte, permettez que je vous présente mes lettres de créance et vous expose le sujet de cette chimérique ambassade, au sérieux de laquelle, entre nous, je commence à croire.

Henri et Jeanne eurent tous les deux ce rare destin d'être aimés du peuple pendant qu'ils vivaient, et ce bonheur plus rare encore d'être aimés davantage après leur mort.

Pourquoi? Parce qu'eux aussi savaient aimer. Henri, pour roi qu'il fût, eut l'âme populaire, et tout en menant à bien ses grands desseins, au sortir du conseil

et de la bataille, il s'inquiétait du bonheur des humbles; Jeanne fit de même avec ce qu'ajoute à la douceur du cœur un peu de grâce féminine.

Aussi disons-nous *Nosto bello Jano* comme vous dites *Nostre Henric.*

Votre Henri est aussi le nôtre; votre Henri est à tous, la patrie le revendique, et ce n'est pas sans émotion que nous saluons ici le généreux Béarn qui fit un tel don à la France.

Hélas! toute province ne peut s'offrir des munificences pareilles. Notre reine Jeanne n'est qu'à nous, les Provençaux, et son nom, qu'après quatre siècles se redisent encore nos paysans, ne rayonne guère au delà du Rhône. Qu'importe!

Si Henri IV, dans le jour clair de notre commune histoire, personnifie glorieusement l'unité française, Jeanne, sous le vague et troublant reflet de souvenirs un peu légendaires, symbolise pour les paysans de France et pour nous, Cigaliers et Félibres, le culte des choses du passé.

Transfigurée dans le lointain des âges, Jeanne de Naples, notre Jeanne, est devenue comme la fée gardienne de mille touchantes et vieilles choses auxquelles, par entraînement ingénu, par raison aussi et librement, nous avons voué un culte pieux; les traditions du foyer, les vieux parlers, les vieux costumes, tout ce qui, enfin — au profit, certes, de la grande — nous apprend à aimer la petite patrie.

L'unité, œuvre de Henri IV, fait forte notre mère commune, et fils bâtard serait celui qui songerait à y toucher; mais c'est la variété, c'est le mélange heureux des tempéraments et des races qui, entre toutes les nations, la fait belle.

Que la France reste forte; que, fidèle à ses destins, elle continue son fier chemin à l'avant-garde de l'histoire; mais aussi qu'elle reste belle: les ciselures du pommeau n'enlevaient rien, je le suppose, à la trempe de Durandal.

Jeanne était, nous dit-on, charmante; Henri galant, quoique guerrier. L'hommage de Jeanne ne lui eût point déplu; que Henri s'accorde donc avec Jeanne — c'est notre vœu, c'est le vôtre aussi — et la France ne peut qu'y gagner.

Au bon Henri, à la reine Jeanne!

CONFÉRENCE DE M. PIERRE LAFFITTE

Alors, épisode curieux de la promenade triomphale des Cigaliers, M. Pierre Laffitte, le successeur d'Auguste Comte, le chef de l'école positiviste, a fait l'éloge de Henri IV. On sait la vaste érudition de ce penseur, de cet écrivain, mais on sait aussi qu'il est républicain, et que cette opinion n'est que la conséquence de sa doctrine scientifique. On verra qu'il juge les hommes du passé avec impartialité. Nous empruntons au *Matin* et au *Mois Cigalier* le résumé de son discours qui n'a pas été sténographié en entier.

Henri IV est une de ses admirations, et il a tenu à le proclamer, tout près du berceau même du fils de Jeanne d'Albret, de cette chambre où le vieux d'Albret frottait les lèvres du nouveau-né d'ail et lui faisait avaler une cuillerée de jurançon.

Pour M. Pierre Laffitte, les Cigaliers ont eu une excellente pensée en voulant honorer spécialement Henri IV. Il était temps qu'on rendît un hommage à un homme d'Etat. L'homme d'Etat est celui, quand il est digne de ce nom, qui rend le plus de services à l'humanité et qui a sur la marche du monde la plus grande

action. Un poète charme par ses vers ; un peintre produit une œuvre qui saisit, mais les deux impressions sont fugitives et sans portée sur la marche des idées.

M. Laffitte classe Henri IV parmi les quatre plus grands hommes d'Etat que nous ayons eus : Louis XI, le Béarnais, Richelieu et Mazarin forment donc ce quatuor. Et l'admiration de M. Laffitte est sans réticences. Comme Michelet, il ne s'attarde pas à étudier Henri IV dans sa vie amoureuse et galante ; il ne voit ni le mari, ni l'amant, mais simplement le roi dans son œuvre de chef du gouvernement.

C'est d'abord la direction de la politique intérieure de Henri IV qui sera examinée par M. Laffitte. Elle lui paraît tout à fait remarquable, et attester les grandes vues du souverain qui fit passer la politique avant la religion et comprit que les hommes de tous les cultes, de toutes les croyances, pouvaient également, contribuer à assurer la prospérité du pays, travailler à sa gloire. C'est, en un mot, l'inauguration de la liberté de penser, qu'il appartenait à la Révolution de proclamer d'une façon définitive. Il le loue d'avoir promulgué l'Edit de Nantes.

M. Laffitte n'a pas moins été élogieux pour Henri IV financier, qui conserva l'ordre dans les finances et sut écouter les avis de ce sévère comptable qui s'appelait Sully. Il attesta sa vigilance par des édits, son esprit d'organisation et de prévoyance. Avec lui, la France fut heureuse, riche, et ce règne eût été le plus grand de tous si le misérable Ravaillac n'avait pas été l'instrument d'odieuses ambitions ou de basses vengeances.

M. Laffitte s'est étendu sur la politique extérieure ; il a montré les visées supérieures de Henri IV, cherchant à réduire la maison d'Autriche en augmentant l'importance des petites puissances, comme la Suisse, ou en multipliant les petites souverainetés.

« Je suis républicain, je n'aime que cette forme de gouvernement ; mais je dois reconnaître que, jusqu'à Louis XIV, c'est la monarchie qui a fait la France. Elle aurait pu, si elle avait eu, à ce moment, un autre Henri IV, ou un Richelieu, faire la Révolution française. Celle-ci était inévitable et nécessaire. »

La magnifique conférence de M. Pierre Laffitte a eu dans toute la presse le grand retentissement qu'elle méritait.

*
* *

II. — FÊTE D'OLORON

« Oloron, 16 août.

» Oloron, dernière étape de notre voyage en France, nous a fait une réception à laquelle il me faudrait appliquer toutes les épithètes que les précédentes dans les autres villes avaient attirées sous ma plume. Nos compatriotes auront été jusqu'au bout, pour les cigaliers et félibres en mission littéraire, d'une amabilité qui défie tous les éloges.

» Ce matin, avant de partir de Pau, nous avions fait au château d'Henri IV la visite traditionnelle et obligatoire. Comment pourrait-on quitter la capitale du Béarn sans aller admirer ces salles merveilleuses, ces collections incomparables !

» Nous partons à midi et demi pour Oloron. Le temps est admirable, pas trop chaud, et nous jouissons sans beaucoup de fatigue de la vue des montagnes qui se voilent d'un peu de brume à l'horizon, et dont les cimes sont frôlées par de capricieux nuages qui, parfois, leur mettent comme un diadème d'argent.

» A notre arrivée, nous trouvons à la gare le maire et tout le Conseil municipal. Les sons de la fanfare célèbrent notre arrivée ; la foule est grosse et suit le cortège, qui se rend sur la place où se trouve le buste du poète Xavier Navarrot, que nous allons inaugurer » (1).

DISCOURS DE M. SEXTIUS-MICHEL

A l'inauguration du monument de Navarrot.

Monsieur le Maire,

Mon premier devoir est de vous remercier publiquement du sympathique accueil que vous faites à vos compatriotes parisiens.

Vous avez pensé qu'aimant, comme vous, le parler de notre enfance, nous avions gardé intact l'amour de la petite patrie, et vous avez cordialement serré nos mains qui vous étaient cordialement tendues.

Et toi, charmante ville d'Oloron, qui, gracieusement assise sur ta verte colline, baignes tes pieds dans le cristal d'une double rivière, et regardes, le front couronné d'azur et de soleil, les délicieuses vallées d'où montent vers toi le parfum des fleurs et le chant des oiseaux, ô reine, belle encore malgré les déchirures que les Maures ont fait subir à ta robe de pierre, ô jolie reine béarnaise, reçois le salut fraternel des Félibres et des Cigaliers !

Pour toi les échos des Pyrénées redisent encore le nom si poétique de la Marguerite des Marguerites, et nous, nous venons faire vibrer nos lyres et nos cœurs pour l'un des tiens qui chanta des refrains gascons que les échos rediront aussi....

Mesdames, Messieurs,

Le voyageur qui traversait vers 1830 les riantes vallées dont je viens de parler pouvait apercevoir, non loin de la ville, une de ces auberges aux murs ensoleillés où les rosiers grimpants, aux petites fleurs écarlates, s'entrelacent avec les feuilles de la vigne et les grappes de raisin. Là, se réunissaient, aux jours fériés, de gais compagnons venus pour s'y délasser en fêtant Bacchus et l'Amour, comme l'on disait encore à cette époque. Notre voyageur, un instant arrêté pour jouir de la beauté du paysage, entendait alors, s'échappant de ce nid de verdure, des chants tour à tour satiriques ou passionnés dont les notes ailées se perdaient dans les nuages d'or. Quelle était cette langue harmonieuse et vibrante ? Quel était ce beau pays si semblable à la Grèce ? Ainsi devait chanter Anacréon dans la ville de Théos ; ainsi, dans son grenier, à vingt ans, devait chanter l'immortel amant de Lisette. Quel était le maître poète qui chantait ainsi ?

C'était Xavier Navarrot, — Navarrot dont la chanson alerte et court-vêtue,

(1) G. Routurier, *Gironde* du 18 août.

mordante et colorée, emprunte quelquefois à la lyre de Tyrtée de patriotiques accents; c'était Navarrot, le joyeux compère, comme François Villon; Navarrot, le vrai poète du peuple, qui, le verre en main, oublieux de l'heure, insoucieux du lendemain, au soleil comme au clair de lune, chantait dans le vibrant idiome de ses pères.

Et l'auberge ensoleillée, aux rosiers grimpants, aux grappes pendantes, et qu'il avait inaugurée lui-même par de joyeux refrains, s'appelait l'*Estanguet*, autrement dit l'auberge de la vallée, nom plein de couleur locale, lieu charmant où tout faisait son harmonieux office, l'onde murmurante, l'oiseau gazouillant et le chansonnier enfiévré de poésie.

L'histoire de Navarrot est toute dans ses chansons ; elles embrassent tous les sujets, le vin, l'amour et la politique. Tous les actes de sa vie, il les a chantés. Il chantait pour faire l'aumône ; il chantait pour ridiculiser les sots, pour flageller les hypocrites et les renégats. Il chantait surtout pour le besoin de chanter.

Jean-François-Xavier Navarrot naquit à Oloron, le 25 février 1799. Son enfance est peu connue. Après avoir achevé ses études au lycée de Pau, par deux fois il était allé à Paris pour y faire son droit, selon la volonté de son père, puis pour y étudier la médecine comme sa mère le voulait. Mais un démon familier l'accompagnait partout.

De retour dans sa ville natale, donnant tout à fait l'essor à son imagination vagabonde, il fit comme la chrysalide qui se débarrasse de sa première enveloppe et s'élance vers l'azur : il devint poète.

Grâce aux relations qu'il s'y était faites, il aurait pu, comme tant d'autres, s'obstiner à poursuivre la gloire dans la merveilleuse Ville, centre attractif de toutes les intelligences ; mais il n'y aurait pas trouvé alors, comme aujourd'hui sur la jolie place de l'Odéon, cette réunion du Félibrige si hospitalière aux jeunes et aux ardents. Comme tant d'autres, peut-être, il aurait vu s'y éteindre sa flamme native sous les brumes du ciel parisien.

Plus avisé ou plutôt, ayant, comme Jasmin, le profond amour du sol natal, il préféra, comme lui, vivre, chanter et mourir sous le ciel où il était né.

Il ne tarda pas, du reste, à devenir célèbre dans cette contrée si amoureuse de littérature et d'art, et son nom vola bientôt de bouche en bouche avec le nom de d'Espourrins, ce Théocrite du Béarn, qui était né près de cent ans avant lui.

C'était l'époque rayonnante entre toutes où le romantisme naissant concordait avec la renaissance des lettres méridionales. Lamartine adressait à Jean Reboul une de ses plus belles *harmonies;* Sainte-Beuve acclamait Jasmin, et Xavier Navarrot correspondait avec Béranger que Napoléon Peyrat avait initié au culte des muses gasconnes.

C'est Béranger qui a dit dans une de ses lettres : « La patrie est la première des muses ; plus d'une fois elle a inspiré Navarrot ; elle l'inspirera longtemps encore. »

Le savant professeur Lespy, l'auteur du remarquable dictionnaire béarnais-français, en rééditant, en 1868, les chansons de Navarrot, avait élevé un premier monument à la gloire de son compatriote. Poète lui-même et littérateur de grand talent, il ne s'est pas fait faute de le célébrer dans une notice où il apprécie les œuvres du chansonnier avec beaucoup de compétence et de sincérité, et par des vers d'une superbe allure :

Taa loungtemps qu' sus les monts y per las arribères,
Noustre lengatje es parlara,
Tas cansous, Navarrot, seran toustemps nabères;
De toun coo, du toun noum, cadu se broumbara.

« Aussi longtemps que sur les monts et dans les plaines, notre langage se parlera, tes chansons, Navarrot, seront toujours nouvelles. De ton cœur, de ton nom, chacun se souviendra. »

Les Félibres de Paris, en élevant un buste à Navarrot, n'ont fait que suivre un noble exemple.

C'est pourquoi, dans nos Jeux floraux du mois de juin dernier, nous avions mis au concours, en vue de nos prochaines fêtes pyrénéennes, une ode à ce poète si digne de nos hommages.

Ici, je laisse parler notre vaillant vice-président et ami, Elie Fourès, rapporteur de ce concours :

« Quant à Navarrot, dit-il, il a été servi par la plus merveilleuse fortune qu'il pût rêver. Lorsque nous avons lu l'ode à ce poète, nous avons été littéralement transportés d'enthousiasme par la grâce, par le sentiment délicat et poétique des strophes, écrites dans le plus pur dialecte du Béarn. Nous étions intrigués autant qu'agréablement surpris. Quel était ce jouteur si élégant, si habile, si puissant? Tout s'est expliqué, quand nous avons lu le nom de M. Isidore Salles, ancien préfet, ancien vice-président des Félibres de Paris. Navarrot ne pouvait trouver un appréciateur plus distingué, plus autorisé que le grand poète des *Debis gascous*, qui est un admirable écrivain français en même temps qu'un des premiers poètes du Félibrige. »

Je n'ajouterai rien, Messieurs, à ce juste éloge de M. Isidore Salles, sinon que vous entendrez tout à l'heure sa belle poésie.

Si Xavier Navarrot a eu la bonne fortune d'être si bien loué par un tel poète, il a été non moins bien partagé en trouvant un sculpteur de grand talent pour donner à ses traits le caractère que la postérité lui reconnaîtra.

L'artiste n'a oublié, ni la spirituelle bonhomie qui éclate dans ses œuvres, ni le chapeau légendaire qui tempère sur son front l'éclair de la malice.

M. Escoula, l'auteur de ce buste, est un fervent Cigalier ; il est votre compatriote, étant né à Bagnères-de-Bigorre, et il a fait une belle œuvre d'art. A tous ces titres, il a bien mérité du Félibrige et du Midi pyrénéen.

Les Félibres de Paris, monsieur le maire, en offrant ce buste à la ville d'Oloron, sont heureux d'avoir pu, grâce à votre concours, remplir cette dernière partie de leur programme.

Leur programme! je dirai plutôt le plus cher de leurs devoirs.

Depuis que l'éloquent député de la Drôme qui porte sous son écharpe d'élu du peuple un grand cœur de poète et de Félibre, depuis que Maurice Faure a fondé notre Société, nous considérons, nous, les exilés, comme un devoir sacré de glorifier nos ancêtres, nos précurseurs qui ont eux-mêmes glorifié leur pays par la renommée de leurs œuvres.

Nous disons aux jeunes Félibres : voici vos modèles ; imitez-les, écrivez dans la langue maternelle, amie et sœur de la langue nationale. Et vous, artistes, qui sait si la radieuse image des aïeux que vous faites revivre, pour notre admiration,

dans l'immortalité du bronze, ne sera pas pour vous un jour un titre de plus aux mêmes honneurs?

C'est avec cette pensée et ces sentiments que, dans le cours de la semaine, nous venons d'inaugurer le buste de Cortète de Prades, à Agen; celui de du Bartas, à Auch; celui de Théophile Gautier, à Tarbes; et que nous avons salué d'Espourrins en belles rimes béarnaises et catalanes, et Ingres par un magnifique discours de M. Henry Fouquier. Ici, Xavier Navarrot nous apparaît triomphant sur son piédestal.

Plus tard, dans un an peut-être, nous continuerons à honorer des troubadours comme Bertrand de Born, des poètes comme Goudouli, qui attendent encore les honneurs dus à leur célébrité. Mieux vaut voir sur les places publiques se dresser des bustes, que des engins belliqueux rouler sur le pavé des rues.

Oui, certes, nous aimons, ô terre natale, à te glorifier dans tes enfants.

Oui, nous aimons à semer des strophes et des fleurs devant les autels de nos dieux, devant tous ceux qui, par l'idéal, sont montés vers la lumière. Que ne pouvons-nous, quand l'immortalité devance pour l'un deux le lendemain de la vie, que ne pouvons-nous le conduire en triomphe dans une des métropoles du Félibrige pour y recevoir le laurier qui ceignit le front de Pétrarque!

On peut couronner les poètes; ils n'asserviront jamais leur pays, eux, les pacifiques et divins chanteurs, qui gravent sur l'airain de la poésie le nom des grands citoyens morts en défendant le sol sacré de la patrie, et qui, à un moment donné, sauraient la défendre eux-mêmes au péril de leurs jours.

Ah! n'oublions rien, mais jetons en ce moment un voile sur ces tristes images. Souhaitons plutôt, devant ce génie aimable, que la poésie et les arts triomphent un jour des antiques haines, et que le bronze ne serve plus désormais qu'à ériger des statues.

Alors, les étoiles sereines ne se voileront plus au-dessus de nos sanglantes mêlées détestées des mères, et le pâtre pyrénéen entendra sans frémir le cor de Roland sonner dans la montagne.

M. Mendiondou, maire d'Oloron-Sainte-Marie, se lève à son tour et remercie galamment Félibres et Cigaliers de l'hommage qu'ils viennent rendre au poète oloronais; il associe à ces remerciements l'habile sculpteur, M. Escoula, qui est venu assister à la fête: « Il était presque de nos compatriotes, dit-il; à dater de ce jour il a droit de cité parmi nous. »

Vient ensuite M. Barthou, le jeune député d'Oloron, qui veut lui aussi remercier les félibres et leur parler de Navarrot: une glorification de la poésie par un député républicain. Il le fait dans un langage très mesuré, quant à la politique, et avec une suprême élégance.

Au nom de M. Isidore Salles, empêché d'assister à la fête, M. Antonin Montaut donne alors lecture de l'*Ode de Navarrot*, récemment couronnée au concours des Félibres de Paris. Nous reproduisons en entier (texte et traduction) ce savoureux poème de l'auteur des *Debis Gascous*.

ODE A XAVIER NAVARROT

I

La yoye qu'es en l'èr, Olourou qu'es en hèste!
L'oubrè coum lou moussu, tout lou mounde s'aprèste
Dou quartiè de Sent Grat au haut de Marcadèt;
Sente Croutz ne broun pas, mes qu'en a bien embeye,
E lou briu aryentat que lou Gabe barreye
Se planh de hoeye trop dehèt.

E pertout, sus lous mounts e per las arribères
Dount lous hils soun courtés, dount las hilhes sount bères,
De la bibe anilhère escoutatz l'arreboum!
Tout discord que s'oublide e tout soupic hey trèbe :
Lou Bearn que-s soubien ; un medich crit que-s lhèbe
En redisent lou medich noum!

Disetz-me dounc so qu'ère aquet gran persounatye
Dount lou noum hey gaudi lou bielh coum lou maynatye?
Ère prince, guerriè, riche à larye sarrot?
Mespresant dous haunous las mines alecantes,
Qu'ère simplement rey dou Pays de las cantes,
E s'aperabe : Navarrot.

Soun pay, de l'aboucat qu'ou muchabe la raube;
Sa may (aus despartits be plourabe, la praube!)
Qu'ou boulè medecin, e gran qu'ère l'esbat!
De las hilhes dou cèu audint las boutz a migues,
Navarrot, un matin, que yete à las hourtigues
E la lancete et lou rabat.

Et coum Minyequannas, aus pècs cridant : biahore!
Tatay impenitent, oublidadou de l'hore,
Rident au sou qui puye, e, chens sounh de douman,
Sedut à l'Estanquet, en manyes de camise,
En bèrs bien coulourats — tampis s'escandalise —
Navarrot cante, beyre en man!

II

Coum au bèt temps de Marguerite,
Despourrins, lou segnou d'Accous,
Sus la fluyte de Theocrite,
Qu'arreditz l'amou dous pastous.
Mes Despourrins que castereye;
Toute paraule que floureye,
Tout que-s sent de mounde coum-cau ;
Despourrins qu'a bères manières,
Et sous debis, coum sas beryères,
Que soun parats en hèste-ennau.

Navarrot, hilh de la nature,
Qu'a bist lou puple de mey près,
Et lou soun bèrs que s'abenture,
En tout loc, chens pou, ni mesprès.
Armat de lencou clare e bibe,
Que pren lou sutyèc coum arribe,
En y boutant e pebe et sau;
E s'ayme lou bin de l'Abesque,
Qu'ayme tamey la source fresque
Qui s'estuve en lou bal d'Ossau.

D'esprit barreyant lou bagatye,
Dou Pic d'Anie au Sarthoulet,
Chens soun clarin nat maridatye.
E nade hèste chens couplet!
Arrisoulets à Las Laères,
Cops d'esplinque à las Cousturères,
Bèts cops d'escoube aus intrigans;
E betlèu, de boutz noble et fière,
Que hey rebibe à la frountière
So qu'an hèyt lous pays, aus bielsh ans!

S'eslhebant au toun poulitique,
Chens permés de l'autoritat,
Qu'a counsagrat mey d'un cantique
A la France, à la Libertat!
Lou liri, lou hasan, l'abelhe,
N'ou plasen pas; que cerque melhe,
— Tout pourin qu'a pou dous licots; —
Mes de touts aquets bèrs de lute,
Arrey ne bau La Bistanflute,
La Galère e lous Pougnoucotz!

Navarrot, puchque cau tout dise,
Trop soubent, en franc bau-arré,
Que-s coumplatz en la galhardise,
E que hey pinna soun Curè.
Lou caperan, d'abord, qu'ou damne;
Mes betlèu que-s pense, en soun amne,
Que drin d'arride que hey bey...
Mariou prèche l'indulgence,
Lou Curè pause la benyence, —
Et Diu que perdoune tabey!

Chens marchanda Diu que perdoune!
Lous maus qu'Et goaribe en cantant,
Diu qu'at sab melhe que persoune
E que nous ditz: Hetz-en autant! »
Debant lou besounh chens ressource,

Lou riche pot aubri la bourse;
Navarrot aubribe soun cô!
Talèu que lou mau ère en quète,
La part dou praube qu'ère prèste.
Rares, qui paguen coum aco!

III

La glori qu'ou cercabe... Et ne l'a pas credude!
L'obre de Navarrot per toutz qu'ère perdude,
Si la care amistat doù melhe dous sabens,
Dou bal à la mountanhe e dou bos à las trelhes
Lou seguint pas à pas, n'abè saubat las hoelhes
Espartades aus quoate bens.

La glori qu'es biencude à tas patyes tant bères,
E, coum l'a dit Lespy, l'abeni clamara :
Ta lountemps qui sous mouns e per las arribères
Nouste lengatye es parlara.
Tas cansous, Navarrot, seran toustemps nabères;
De toun cô, de toun noum, cadu se broumbara!

ODE A XAVIER NAVARROT

TRADUCTION

I

La joie est dans l'air, Oloron est en fête!
Ouvriers et bourgeois tout le monde s'apprête,
Du quartier de Saint-Grat au haut de Marcadet.
Sainte-Croix ne carillonne pas, mais en a bien envie,
Et le flot argenté que le Gave entraîne
Se plaint de fuir trop rapidement.

Et partout, sur les monts et dans les plaines
Dont les fils sont courtois, dont les filles sont belles,
De l'allégresse universelle écoutez l'écho!
Tout différend s'oublie, tout souci fait trêve :
Le Béarn se souvient : un même cri s'élève
Clamant le même nom!

Mais quel était donc ce grand personnage
Dont le nom fait bondir le vieillard et l'enfant?
Était-il prince, guerrier, riche, opulent?
Méprisant des hommes les mines alléchantes?
Il était simplement roi *du pays des chansons*,
Et s'appelait Navarrot.

Son père, de l'avocat lui montrait la robe;
Sa mère, — que de larmes au départ! —
Le voulait médecin, et grande était la lutte!

Des filles du ciel écoutant les voix aimées,
Navarrot, un matin, jette aux orties
Et la lancette et le rabat.

Et comme *Mange quand tu en as*, criant haro aux imbéciles,
Bohémien impénitent, oublieux de l'heure,
Souriant au soleil qui monte, sans souci de demain,
Assis à l'*Estanquet*, en manches de chemise,
En vers bien colorés — tant pis s'il scandalise —
Navarrot chante, verre en main !

II

Comme au beau temps de Marguerite
Despourrins, le seigneur d'Accous,
Sur la flute de Théocrite,
Redisait l'amour des bergers.
Mais Despourrins *chatellenise*,
Toutes ses paroles sont fleuries,
Tout se sent du monde élégant;
Despourrins a de belles manières,
Et ses vers comme ses bergères
Ont un costume endimanché.

Navarrot, fils de la nature
A vu le peuple de plus près,
Et son vers s'aventure
En tout lieu, sans peur, ni mépris.
Armé d'une langue claire et vive
Il prend le sujet comme il vient,
En y mettant le poivre et le sel.
Et s'il aime le vin de l'Évêque,
Il aime aussi la source fraîche
Qui se cache dans le val d'Ossau.

De son esprit répandant le bagage
Du pic d'Anie au Sarthoulet,
Sans son tambourin, nul mariage,
Pas de fête sans son couplet.
Un sourire aux *laveuses de laine,*
Un coup d'épingle aux *couturières,*
Un bon coup de balai aux intrigants!
Et bientôt, de voix noble et fière,
Il fait redire à la frontière
Ce qu'ont fait nos pères, au temps jadis!

S'élevant au ton politique
Sans permis de l'autorité,
Il consacre plus d'un cantique
A la France, à la Liberté :
Le lys, le coq, l'abeille

Ne lui plaisent pas, il cherche mieux!
Mais de tous ces vers de lutte,
Rien ne vaut la *bistanflute*,
La Galère et les *pougnoucots!*

Navarrot, puisqu'il faut tout dire,
Trop souvent, en franc vaurien
Se complaît dans la gaillardise
Et fait la nique à son curé.
Le curé d'abord le voue au diable
Mais bientôt, il se dit, dans l'âme,
Que le bon rire fait du bien.
Il suspend donc son exorcisme...
Marion prêche l'indulgence
Et Dieu lui pardonne aussi!

Sans marchander Dieu lui pardonne !
Les maux qu'il guérissait en chantant
Dieu le sait mieux que personne
Et nous dit : Faites-en autant!
Devant le malheur sans ressource,
Le riche peut ouvrir sa bourse,
Navarrot ouvrait son cœur!
Dès que la détresse était en quête
La part du pauvre était prête...
Rares, ceux qui payent ainsi!

III

La gloire le cherchait et lui n'y croyait pas!
L'œuvre de Navarrot pour tous était perdue
Si la tendre amitié du meilleur des savants,
De la montagne au val, des bois aux treilles
Le suivant pas à pas, n'avait sauvé les feuilles
Eparses aux quatre vents.

Et la gloire est venue à ta peine si belle,
Et comme l'a dit Lespy, l'avenir proclamera :
« Aussi longtemps que sur nos monts et dans nos plaines
» Notre langue se parlera,
» Tes chansons, Navarrot, seront toujours nouvelles,
» De ton nom, de ton cœur, chacun se souviendra. »

I. S.

M. le docteur Casamajor, ancien maire d'Oloron, a dit la poésie suivante :

Ta laüda Navarrot,
Cadu que hè coum pot.
L'u que cante las flous, lou sourelh, la berdure,
L'aute lou bii bourret, lou lard y la garbure.

Félibres, Cigaliès,
Piétous y cabaliès,
Manans y grans segnous, countesses, cousturères,
Touts que ban crida hoey en passan las carrères :
A Navarrot haunou !
Bibe, bibe Aülourou !...
Aülourou, la citat de Navarrot tan fière,
Qui t'a d'et y bous aüts e s'ey heyte tan bère,
Coum qui semie flous
Navarrot sas cansous
En tout loc de Bearn quoand passe que barreye
Y Lespy que n'a heyt u floc qui flamboureye
Félibres perdounat
Aü pouète manquat
Si dits mau lous malhurs, la grandou, l'esperance
De nouste gran pays tan aymat, de la France.
Ta laüda Navarrot
Cadu que hè coum pot.

Immédiatement après, MM. Auguste Peyré et Adrien Planté sont venus dire leurs pièces couronnées au concours de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau.

Discours et lectures ont été salués d'applaudissements chaleureux.

La fête publique était terminée. Le cortège officiel s'est dirigé vers l'Hôtel-de-Ville. Un punch d'honneur avait été préparé dans la grande salle. Dans cette seconde réunion, divers toasts ont été portés : par MM. Albert Tournier, Niel (ancien sous-préfet d'Oloron), etc. Mounet-Sully a dit ensuite avec la passion la plus émouvante des strophes superbes d'H. de Bornier. Puis, MM. Daniel Lafore et Henri Pellisson, deux félibres, ont dit des poésies béarnaises (1).

Il était plus de quatre heures quand la fête a été entièrement terminée. A cinq heures, Félibres et Cigaliers reprenaient le chemin de la gare pour revenir à Pau, d'où, le soir même, ils devaient se diriger vers Bayonne pour pousser, de là, le lendemain, jusqu'à Saint-Sébastien.

(1) Une surprise était réservée aux félibres et aux Oloronnais, à l'occasion de l'inauguration du buste de Xavier Navarrot. C'était la mise en vente, le jour même de la solennité, d'une splendide plaquette éditée par M. Léon Garet : Le Chansonnier d'Oloron : Navarrot. Cette brochure contient le *portrait* du poète, l'*ode à Navarrot* de M. Isidore Salles, une *notice* biographique du savant M. Lespy, un *choix de chansons* de Navarrot et enfin des strophes de M. Alexis Peyret *sur la mort de Navarrot*.

III. — FÊTE DE SAINT-SÉBASTIEN

(17-18 août)

« Saint-Sébastien, 17 août.

» Quelle ambassade royale fut jamais reçue avec plus de pompe et d'apparat que nous l'avons été ce matin à Saint-Sébastien? Les beaux costumes, les beaux salons, les belles salles toutes garnies de magnifiques tapisseries, toutes lambrissées d'or! Un vrai décor de grand-opéra, plein de faste et de luxe.

» A la gare, nous trouvons M. Emery, cigalier, dessinateur de talent, délégué à Saint-Sébastien pour organiser avec les autorités la réception des félibres. Il s'est acquitté de sa tâche avec une intelligence qui lui vaut des félicitations générales.

» Nous sommes d'abord conduits à la mairie, où nous sommes reçus par l'*ayuntamiento*, ayant à sa tête l'alcade, don Victor Samaniego. Don Victor nous souhaite la bienvenue, et M. Sextius-Michel lui répond.

» Puis, M. Albert Tournier, notre dévoué secrétaire, présente à l'alcade tous les cigaliers et félibres. Impossible d'être plus gentilhomme que don Victor Samaniego, qui trouve un mot aimable pour chacun de nous : « Mes-» sieurs de la presse, nous dit-il en particulier, toute la ville est à votre dispo-» sition! »

» Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la magnificence déployée pour nous recevoir. Les *celadors* (gardiens de la sécurité publique), en riche costume noir, sont échelonnés sur les marches de l'escalier. Auprès de la porte d'entrée sont les massiers, revêtus de leur somptueux costume tout doré, ayant sur les épaules le long et riche manteau qui les fait ressembler à des seigneurs de la cour de Charles-Quint. » (1)

A 4 heures une course du taureaux où figuraient les premières *espadas* avait lieu pour la bienvenue des félibres. Ils s'y rendirent en cortège avec les autorités. Nous ne décrirons pas cette partie de la fête de Saint-Sébastien, après les récits émouvants et charmants de Paul Arène, au *Gil Blas*, et d'Anatole France au *Temps*. Un incident mérite d'être signalé. Angel Pastor devait offrir aux poètes-voyageurs le taureau de la troisième course. Il s'avança en effet vers la tribune officielle et se découvrant : « Je dédie ce taureau à vous, Félibres et Cigaliers, et à celles que vous aimez! » Puis quand il l'eut tué, comme il saluait les présidents, MM. S. Michel et H. Fouquier, madame Mounet-Sully lui offrit au nom des Félibres et des

(1) G. Routurier, *la Gironde* du 18 août.

Cigaliers, dans un étui de velours, une magnifique canne à pommeau d'or ciselé. Des bravos enthousiastes suivirent, comme on pense.

Les courses terminées, on se dispersa sur les promenades remplies d'un peuple immense. A 8 heures, banquet à la Mairie, dans une salle admirablement parée et lumineuse.

Au banquet, après quelques paroles en langue castillane de M. le Maire de Saint-Sébastien, M. Samaniego, et du gouverneur du Guipuzcoa, l'adjoint au maire, M. Lizariturry s'est levé à son tour :

DISCOURS DE M. LIZARITURRY

Messieurs,

A titre d'adjoint et d'ancien élève de Henri IV, je suis chargé par M. le Maire et la municipalité de Saint-Sébastien de vous exprimer les sentiments de sympathie et de cordialité avec lesquels nous avons l'honneur de vous recevoir aujourd'hui dans notre ville. Aussi vous répétant les paroles que vous a adressées ce matin notre digne Alcade, je me contenterai de vous dire tout simplement : « Messieurs, vous êtes les bienvenus. »

Nous avons suivi avec le plus grand intérêt le pèlerinage littéraire que vous avez effectué dans plusieurs villes de France, et il est certain que les fêtes célébrées à Montpellier, lors du sixième centenaire de l'Université, et celles qui se sont célébrées ces jours derniers dans le Sud-Ouest, ont ajouté un nouvel éclat à la réputation si justement acquise des sociétés des Félibres et Cigaliers. Pour notre part, nous nous plaisons à rendre le plus respectueux hommage aux maîtres dont vous honorez si dignement la mémoire.

Grâce à de persévérants efforts, la *langue d'Oc* s'est réveillée après six siècles de sommeil. Des poètes de talent se sont donné pour mission sacrée de lui rendre sa place au soleil, et c'est ainsi que Mistral à Marseille et Jasmin à Agen ont acquis une réputation européenne. A côté de ces hommes de génie, chaque province, chaque canton a produit des poètes remarquables, qui ont consacré leur vie et leur talent à la restauration du patois local comme langue littéraire.

La grâce et l'esprit qui caractérisent la race béarnaise, se révèlent dans les naïves pastorales de d'Espourrins, immortalisé par son chef-d'œuvre de *La haüt sus las mountagnos*. Vous avez rendu un solennel hommage au poète populaire de la Gascogne, à ce Jasmin dont le talent d'improvisation charmait les foules.

C'est à juste titre que la ville d'Oloron vient d'ériger une statue au poète Navarrot, ce type du vieil étudiant, dont les chansons satiriques font écho aux poésies de Béranger.

Comment donc n'aurions-nous pas une sympathique admiration pour des poètes qui ont vécu si près de nous, et qui ont chanté leur pays, comme nos poètes basques ont chanté le leur ! Car nous aussi, Messieurs, nous cultivons avec amour les souvenirs de notre respectable tradition, et dans nos Jeux floraux nous encourageons nos poètes à conserver les reliques sacrées de notre vieille langue basque. Nous sommes fiers de notre origine, de notre histoire et de notre langue ; de cette langue qui ne ressemble à aucune autre, et si difficile à apprendre qu'elle épouvante les plus hardis ; car d'après une légende populaire, comme l'a dit un

de vos écrivains, le diable lui-même vint passer dix ans dans notre pays, sans y avoir appris un seul mot. Oui, elle est belle notre langue *Euskara*, et puisqu'on fait remonter notre origine au berceau même des peuples d'Asie, ce ne serait pas une si grande témérité de déclarer que l'*Euskara* est une de ces langues primitives tombées du ciel au pied de la fameuse tour de Babel.

Il paraîtrait même que Dieu et nos premiers parents ont dû parler notre langue dans le paradis terrestre ; toutefois, Messieurs, je n'ose pas vous l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, l'histoire atteste notre existence, et notre poésie populaire nous rappelle par le chant d'*Altabiskar* les hauts faits de nos ancêtres dans les premiers temps du moyen âge. Nos frères basques français de l'autre côté des Pyrénées chantent encore de nos jours des couplets authentiques qui évoquent la mort de Roland, et chaque année nos frères de Tolosa célèbrent le triomphe de Beotibar en vers qui remontent à l'époque même de la bataille.

Les *Euskaldunak* ont peu écrit : ils ne se nourrissent presque que de traditions verbales ; nos poésies se transmettent de génération en génération, et notre jeune société littéraire, l'Euskal-Erria, s'applique par de louables efforts à nous transmettre les poèmes, ballades et couplets, tout en favorisant l'éclosion de nos poètes modernes, dont les productions sont pleines de charme et d'harmonie.

Si j'ai établi ce faible parallèle, Messieurs, c'est pour vous démontrer que nos mœurs et nos travaux littéraires ont une grande analogie avec les vôtres.

Français et Espagnols, nous sommes fils de la même mère. Provençaux, Gascons, Béarnais, Basques, nous sommes frères dans la même race latine ; c'est vous dire, Messieurs, que vous avez toutes nos sympathies, et nous sommes heureux de penser que la visite que vous nous faites aujourd'hui aura pour conséquence de resserrer nos liens d'amitié, de même que les Félibres provençaux et gascons ont scellé l'union intime qui doit relier les peuples de Provence à ceux d'Aquitaine.

La France et l'Espagne ont toujours marché à la tête de la littérature et des arts ; nous faisons des vœux ardents pour que, toujours unies, elles conservent cette glorieuse suprématie.

Je bois donc, Messieurs, à la confraternité des deux pays. Je bois à l'union et à la gloire de la France et de l'Espagne. Je bois à la prospérité des sociétés des Félibres, Cigaliers et Euskal-Erria, et en portant cette santé, permettez-moi de diriger ma pensée vers votre vénérable maître, le chantre inspiré de « Mireille », et de vous rappeler ce gai refrain qui vous est si cher de la *Chanson de la Coupe* :

Prouvençau, veici la Coupo
Que nous ven di Catalan ;
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plan...

DISCOURS DE M. HENRY FOUQUIER

Messieurs,

Hôtes de l'Espagne, je vous propose de lever avec moi vos verres en l'honneur de LL. MM. le roi et la reine régente.

Ce devoir accompli, qui m'est doux, je remercie du fond du cœur M. le gouverneur de la province, MM. les membres de l'ayuntamiento et leur digne alcade, MM. les membres de l'Académie basque et mes chers confrères de la presse de l'accueil magnifique et, ce qui nous touche encore plus, de l'accueil amical, *amistous*, comme nous disons, qui nous est fait dans cette noble ville de Saint-Sébastien, jadis guerrière, aujourd'hui pacifique et charmante, Pallas ibérique qui a déposé l'égide et le glaive — dont il ne saurait plus être question entre nous — pour prendre en main le rameau d'olivier et la palme des artistes et des poètes.

Messieurs, nous sommes des pèlerins, les pèlerins de la poésie locale et populaire. Nous avons entrepris la tâche de défendre, peut-être ne serait-il pas trop hardi de dire : de sauver, les idiomes populaires de nos provinces du Midi, de les propager, les uns par notre bonne volonté et notre admiration, les autres à coups de chefs-d'œuvre, ainsi qu'ont fait — je mêle les morts et les vivants — Mistral, Roumanille, Aubanel, Jasmin, Gras, Despourrins, et ce Navarrot, votre voisin, que vous comprenez et qui vous comprend, car si le diable, selon votre dicton, renonça à apprendre le basque, un Gascon ne saurait être embarrassé de réussir là où le diable a échoué!

Cette œuvre de diffusion, les Felibres l'ont commencée il y a tantôt trente ans, alors que Mistral offrait à Lamartine le *rasin de Crau*, son beau poème de *Mireio*. Ils l'ont commencée en écrivant en provençal. Ce fut le point de départ d'une renaissance à laquelle, Cigaliers, nous sommes venus nous joindre. Les Félibres — vous savez que ce mot, dans son indécision charmante, veut dire à la fois les poètes, les sages et les anciens — les Félibres, selon la bonne méthode, ont assuré que le mouvement existait, en marchant eux-mêmes... Les Cigaliers sont venus ensuite. Leur tâche est une tâche de propagande, d'extension de cette idée que l'on doit apprendre à mieux aimer la grande patrie en aimant mieux la petite. Et nous l'avons commencée, cette œuvre pieuse, au lendemain de notre guerre de 1870, ce qui répond de reste à ceux qui pourraient nous accuser d'un particularisme trop étroit. Ce que nous avons voulu, c'est trouver, pour la France, des gloires nouvelles et trop peu connues, pour la consoler de ses blessures; et nous nous sommes rapprochés de la grande mère pour lui redire à l'oreille les chants de foi et d'espérance qui ont été les chants de nos foyers et de notre enfance!

Messieurs, dans ce pèlerinage, nous ne pouvions passer à côté de l'Espagne sans mettre le pied sur sa terre hospitalière. C'était un devoir et une joie! M. l'Alcade le disait ce matin : *Francia y Espana son hermanas*.

Et cette fraternité des races latines, combien elle est plus puissante encore dans nos pays frontières!. . Déjà les chantres catalans nous ont donné une coupe, la coupe sainte, qui nous sert dans nos réunions de poètes : je la prends en main pour boire aux chantres du pays basque... La langue que vous parlez reste mystérieuse... Mais, si elle vous donne un caractère à part, elle exprime aujourd'hui des sentiments qui nous sont communs, qui nous viennent de nos origines, du beau ciel de notre pays, de nos montagnes pyrénéennes, qui existent encore, mais qui nous rappochent plus qu'elles ne nous séparent, depuis que nous en avons fraternellement et à jamais partagé les versants entre deux grands peuples...

L'Espagne, Messieurs, nous donne un grand exemple. Elle réalise, dans l'ordre

politique, ce rêve de l'art d'unir la variété, l'originalité du détail, à l'unité magnifique de l'ensemble. De même que nous voulons que les Basques, les Gascons, les Languedociens, les Provençaux restent les fils de leurs provinces en étant de bons Français, vous avez, depuis longtemps, su garder vos langues, vos usages, vos franchises, dans les provinces de l'Espagne, tout en les fondant et les faisant s'incliner dans et devant la grande idée de la patrie espagnole. Catalans, Basques, Gallegos, Valençais, Andalous, vous êtes vous-mêmes, jusque dans le costume : et cependant, on l'a vu hier, on le verrait demain, quand l'honneur national est en jeu, tous, des provinces les plus variées, parfois un peu rivales peut-être, vous n'avez qu'une âme pour comprendre cet honneur de la patrie, comme vous n'auriez qu'un bras pour la défendre. Cet amour commun de la patrie nous donne seul la liberté pleine d'aimer nos provinces. Il résiste à tout : il est supérieur à tout. C'est l'amour profond que dit la chanson andalouse — une chanson qu'on entend en France, loin, bien loin, si loin que je ne veux le dire :

Atame con un cabello
A los bancos de tu camino,
Aunque se rompa el cabello
Yo me quedaré !...

Cette analogie entre la France telle que nous la comprenons — diverse et une — et l'Espagne, n'est pas seule la raison de notre visite. Entre la France et l'Espagne, il y a encore un lien littéraire tout-puissant. Par deux fois, l'Espagne a eu dans l'histoire de nos lettres françaises une de ces pénétrations du génie qui sont les seules conquêtes dont veuillent supporter l'idée la raison et le patriotisme des deux grands peuples latins. Vous savez ce que vous doit Corneille. Vous savez ce que vous doit Hugo. *Hernani* est une œuvre sœur de *Horenis le roi Personne*, de votre Francisco de Rojas. C'est la même muse charmante, charmante et fière... Et notre poète a payé sa dette. A la première représentation d'*Hernani*, le mot d'ordre était un mot espagnol : *hierro*. Son héros avait le nom d'une de vos villes; et plus tard, quand il voulut dire les gloires de la chevalerie, c'est à l'Espagne qu'il a songé. Il a dit ce Cid de Bivar, le petit roi de Galice, et ce Roland qui, sans être vôtre, a laissé tomber dans les Pyrénées l'épée que Pélage a ramassée pour chasser les Maures et commencer le triomphe de la patrie ibérique.

Frères latins, peuples littéraires et amis, c'est à peine si je me sens votre hôte, tant je me sens ici dans un milieu commun d'origine et de pensée. Je ne dois pas l'oublier cependant pour porter, en finissant, le salut de la Coupe — dispensez-moi de ce mot horrible de toast qui est anglais — le *brinde* des troubadours, à l'Espagne, au pays basque, au pays du soleil et de la liberté et à la gracieuse ville de San Sébastian...

M. Sextius-Michel a pris la parole à son tour : détachons ce passage de sa poétique allocution que terminaient des strophes provençales :

En dépit des plus puissantes barrières, en dépit des fleuves, des mers et des montagnes, les peuples trouvent toujours occasion de manifester les sentiments de sympathie et d'intérêt qui les attirent les uns vers les autres.

Notre voyage de ce côté des Pyrénées est une de ces occasions, et je tiens, comme président des Félibres de Paris, à attester, à confirmer à mon tour, en quelques mots seulement, les sentiments de fraternité qui doivent unir toutes les nations que baigne la grande mer latine et qui parlent toutes les langues sœurs par leur origine romaine.

Nos troubadours et les vôtres, Messieurs, fraternisèrent au moyen âge dans le culte du gai savoir, et nous qui sommes restés fidèles aux traditions anciennes, nous avons à cœur de renouveler et de proclamer l'alliance poétique d'autrefois.

Comme nous, vous avez des poètes et des écrivains qui se passionnent encore pour les vieux idiomes; comme les Félibres, vous avez des jeux floraux où sont couronnés vos meilleurs poètes populaires.

Et ce matin même, après avoir remercié l'illustre Maire qui nous a si magnifiquement et sympathiquement accueillis, nous avons échangé des paroles cordiales avec l'éminent président de votre Académie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que date l'échange de sympathie réciproque entre le Félibre et la littérature populaire de vos provinces.

Depuis longtemps, de fraternelles relations existaient entre les poètes provençaux et ceux de la Catalogne.

C'est pour les étendre à votre si noble et si glorieuse province de Guipuzcoa que nous sommes venus dans cette ville de Saint-Sébastien, admirable trait d'union entre la France et l'Espagne, éternellement unies dans l'amour de l'idéal et par la communauté des intérêts de race et de sang.

Aussi, Messieurs — en terminant — puisque les Félibres parlent généralement en vers, ce me sera un grand plaisir ou plutôt je considère comme un de mes devoirs de réitérer l'expression des mêmes sentiments dans la langue de Roumanille et de Mistral qui est presque la vôtre :

Voudriéu mounta sus ti cimis altiero,
O Pirenèu, o gigant sourne e bèu,
Superbe mount, amistouso frountiero,
Per countempla l'emperi dóu soulèu.
D'aqui veirièu l'Espagno e l'Italio,
E lou cor plén di souveni d'antan,
Jé cridarièu : au noum de la patrio,
Pople latin, se fàu douna la man.

Tout nous rejoun. Avèn la memo flamo
Que dins lis iue fai lusi l'estrambord,
L'astre de fio que dardaio en nosto amo
Nous fai tambén mai valèn e mai fort.
Li rasin d'or nous vuejon l'ambrousio ;
Li fru, li flour clafisson nosti champ.
Tout nous unis : l'amour, la pouesìo.
Pople latin, se fàu douna la man.

Que l'Italian n'óublide pas l'istòri
Ni lì grand jour ount pèr sa liberta,
Nostis entant, si coumpagnoun de glori,
Sènso plagnun, mourièn à si cousta;
N'òublide pas ço qu'ensen nous enauro,
Que sian liga par la lengo e lou sang,
Que soun Petrarco amavo nosto Lauro.
Pople latin, se fàu douna la man.

Fraire Espagnòu, lou Félibrige en troupo
Vènt per canta Balaguèr et Mistrau.
Diren ensèn la cansoun de la Coupo
En Catalougno óuferto ei Prouvençau.
E parlaren de l'antico amistanço,
Et pourtaren un brinde belugant.
Beven, messies, à l'Espagno, à la Françoi
Pople latin, se fàu douna la man.

TRADUCTION

Je voudrais monter sur tes cimes altières
O mont Pyrénéen, ô géant sombre et beau,
Superbe mont, frontière amie,
Afin de contempler l'empire du soleil.
De là j'apercevrais l'Espagne et l'Italie,
Et, le cœur plein des anciens souvenirs,
Je m'écrierais : au nom de la patrie,
Peuples de race latine, donnons-nous la main.

Tout nous unit, la même flamme
Allume le transport dans nos yeux.
L'astre de feu qui brûle dans nos âmes
Nous rend également plus vaillants et plus forts.
Les raisins dorés nous versent l'ambroisie;
Nos campagnes sont couvertes de fruits et de fleurs.
Tout nous unit, l'amour et la poésie.
Peuples de race latine, donnons-nous la main.

Que l'Italie n'oublie pas l'histoire
Ni les grands jours où, pour sa liberté,
Nos enfants, ses compagnons de gloire,
Mouraient à ses côtés, sans se plaindre.
Qu'elle n'oublie pas ce qui ensemble nous élève,
Que nous sommes liés par la langue et par le sang,
Que son Pétrarque a aimé notre Laure.
Peuples de race latine, donnons-nous la main.

Frères Espagnols, les Félibres en grand nombre
Viennent pour célébrer Balaguer et Mistral.
Nous dirons ensemble la chanson de la Coupe
Que les Catalans offrirent aux Provençaux.

Et nous parlerons de l'antique amitié,
Et nous porterons un *brinde* plein de feu.
Buvons, messieurs, à l'Espagne, à la France.
Peuples de race latine, donnons-nous la main.

Puis est venu le tour de la poésie ; voici les beaux vers du poète mayorquin et félibre don Juan Ensenat :

LOS PIRINEOS

EN LA EXCURSION DE LOS FELIBRES Y CIGALIERS DE PARIS

Gigantes que en el curso de los siglos
Fuiste centro de luchas y proezas,
Y en vano, entre ambiciones iras y odios,
Elevàsteis granítica barrera,

Despertad del letargo en que sumidos
Os tiene la embriaguez de las peleas,
Y sacudid vuestra nevada frente
Al rayo hermoso de la luz febea.

Un nuevo mundo se ha formado en torno
De vuestras cumbres que asaltó la guerra,
Y hoy todo es paz, ventura, amor y luz
Donde todo fué extragos y tinieblas.

Veis la vieja Aquitania! La abatieron
En la nohe feroz de la Edad media,
Tres lustros de Cruzada religiosa
Y medio siglo de intestinas guerras;

Y cual si no bastara la hecatombe;
La *santa* Inquisición, siempre sedienta
De sangre infiel, durante cinco siglos
Derrama la que aún corre por sus venas.

Mirarla. Remozada, vigorosa,
Rebosando entusiasmo y gentileza,
Esparce en vuestras fértiles vertientes
Ricos tesoros de su vida nueva.

Al canto de modernos travadores
Su espiritu poético despierta,
Y une su voz al coro magestuoso
Que entonan al Progreso artes y ciencias.

Vuestros vallados, de reposo albergue,
No repercutiràn ecos de guerra,
Y el hombre buscarà en vuestras alturas
La purificación de sus ideas.

Cien vates han sacado del olvido
La dulce, hermosa y expresiva lengua
Que en Lyón, Roma y Paris come horegia
Proscribiera tiránico anatema.

LES PYRÉNÉES

O géants, qui, à travers les siècles, fûtes le centre de luttes et de prouesses, et en vain, entre les ambitions et les haines, avez dressé une barrière de granit,

Réveillez-vous du sommeil léthargique dans lequel vous tient plongés l'enivrement des batailles; secouez votre tête couronnée de neige aux beaux rayons du soleil.

Un nouveau monde s'est formé autour de vos sommets qu'escalada la guerre, et aujourd'hui tout est paix, amour et lumière là où tout fut ravages et ténèbres.

Voyez la vieille Aquitaine. Elle a été abattue dans la terrible nuit du moyen âge par trois lustres de croisade religieuse et un demi-siècle de guerres intérieures.

Et comme si l'hécatombe n'avait pas été suffisante, la *sainte* Inquisition, toujours assoiffée de sang infidèle, pendant cinq siècles, versa celui qui coulait encore dans ses veines.

Voyez-la. Rajeunie, vigoureuse, pleine d'enthousiasme et de gentillesse, elle répand dans vos versants fertiles les trésors de sa vie nouvelle.

Au chant des modernes troubadours son esprit poétique se réveille, et elle joint sa voix au chœur majestueux que les sciences et les arts chantent au Progrès.

Vos vallons, refuge du repos, ne répéteront plus les échos de guerre, et l'homme cherchera dans vos hauteurs la purification de ses idées.

Cent poètes ont tiré de l'oubli la douce, belle et expressive langue, qui à Lyon, à Rome et à Paris, comme hérétique, fut proscrite par un tyrannique anathème.

Estos que hoy tan feliz renacimiento
En tu, vertiente occidental, celebran,
Son los nietos de Born, Montena, Labarta,
Ausias March y Guillermo de Tudela.

La espada del laud inseparable,
Debió ayudar al triunfo de la idea,
Y con sangre escribieron tantos héroes
Lo màs bello y genial de su epopeya.

Los barbos que véis hoy, con sòlo et canto,
De la patria ensancharon las fronteras,
Y vienen à firmar pacto de alianza
Con sus hermanos de la hispana tierra.

Altivos montes que muralla fuisteis
Contra fusión de razas y de ideas,
Sed lazo de unión entre dos pueblos
Que aqui se juran amistad eterna !

Ceux qui célèbrent aujourd'hui sur ton versant occidental une si heureuse Renaissance, sont les petits-fils de Bertrand de Born, Mortena, Labarte, March et Guilhem de Tudella, ô mont des Pyrénées.

L'épée, inséparable de la lyre, dut aider au triomphe de l'idée, et ces héros écrivirent avec du sang le plus beau de leur épopée.

Les bardes que vous voyez, rien qu'avec leur chant, ont élargi les frontières de leur patrie, et ils viennent signer un pacte d'alliance avec leurs frères de la terre espagnole.

Hautes montagnes qui fûtes un rempart contre la fusion des races et des idées, soyez désormais un trait d'union entre deux peuples qui se jurent ici une amitié éternelle !

Mounet-Sully, qui se trouvait dans le pays de *Ruy Blas* et de *Hernani* comme dans une seconde patrie, s'est véritablement surpassé : avec la meilleure grâce du monde et un talent incomparable il a dit des poésies de Victor Hugo, Murger et Théophile Gautier. Les frères Lionnet ont été également délicieux dans le *Chant des Basques*. Puis Paul M. Coffinières a dit avec beaucoup d'à propos une *Ode à l'Espagne*. Quelques instants après le *Taureau de feu* a fait merveille.

C'est une réminiscence de notre Tarasque : la journée ne pouvait pas mieux finir et avec elle la partie officielle des fêtes.

Le lendemain, 18 juillet, une excursion aux environs et une matinée littéraire étaient encore offertes aux Félibres et aux Cigaliers, qui préférèrent se rendre au jeu populaire de Guipuszcoa, *la Pelota*, et s'y reposer avant la dispersion générale, des fatigues du voyage. Voyage triomphal, on l'a vu, glorieux pour la Cause, et qui ne pouvait mieux finir que par cette manifestation du sentiment latin toujours affirmé par le Félibrige.

AL LEMOUZI

I

Lemouzis, bounjourn, bounjourn,
Terra sacrada,
Doussa encountrada;
Lemouzis, bounjourn, bounjourn!
Derevilha-te, qu'es journ!

Autrescops, souve te n'en,
Pertout brilhavas,
Meravilhavas;
Autrescops, souve te n'en...
E mantenen, mantenen!

Lou parlar dels troubadours
Resplan enquera,
Resplan tal qu'era;
Lou parlàr dels troubadours
Estauvia lous chantadours!

Toun soulelh n'a gra chanhat,
Ni tas mountanhas,
Ni tas chastanhas,
Toun soulelh n'a gra chanhat;
Toun engenh soul a cranhat.

Lemouzis, bounjourn, bounjourn,
Terra sacrada,
Doussa encountrada,
Lemouzis, bounjourn, bounjourn!
Derevilha-te, qu'es journ!

II

Qu'espera lou roussinhol
Dins la foulhada
Verda e moulhada?
Qu'espera lou roussinhol?
Dirianso qu'a lou linhol!

L'aubrespis e lou lilas
Per li coumplaire
Flourisson l'aire,
L'aubrespis et lou lilas
L'auvon pus brudir, ailas!

Ab tan n'a mas de vouler,
Per l'amor d'estre
Senhour e mestre,
Ab tan n'a mas de vouler,
Degun mais lou pot valer.

AU LIMOUSIN

I

Bonjour, Limousin; bonjour, terre sacrée, douce contrée; bonjour, Limousin, bonjour! Réveille-toi, il est jour!

Autrefois, souviens-t'en, tu brillais partout, tu émerveillais; autrefois, souviens-t'en... Et maintenant, maintenant! ..

Le parler des troubadours résonne encore, résonne tel qu'il était; le parler des troubadours pâtit faute de chanteurs.

Certes, ton soleil n'a point changé, ni tes montagnes, ni tes châtaignes; certes, ton soleil n'est point changé; seul, ton génie est refroidi.

Bonjour, Limousin; bonjour, terre sacrée, douce contrée; bonjour, Limousin, bonjour! Réveille-toi, il est jour!

II

Qu'attend-il, le rossignol, parmi la feuillée verte et humide! qu'attend-il, le rossignol? On dirait qu'il a le filet.

L'aubépine et le lilas, pour lui faire fête, fleurissent l'air; l'aubépine et le lilas, ô douleur! ne l'entendent plus bruire.

Pourtant il n'a qu'à vouloir pour être maître et seigneur; pourtant il n'a qu'à vouloir; aucun autre oiseau ne peut l'égaler!

Lemouzis, bounjourn, bounjourn,
Terra sacrada,
Doussa encountrada,
Lemouzis, bounjourn, bounjourn!
Derevilha-te, qu'es journ!

JOSEP ROUS.

Bonjour, Limousin; bonjour, terre sacrée, douce contrée; bonjour, Limousin, bonjour! Réveille-toi, il est jour!

JOSEPH ROUX.

LOU ROUSSINHOL AVUGLE (1)

Un roussinhol al mes de mai chantava,
Al mes de mai chantava nueg e journ;
Et lou bouscatge sun fazia soun sejourn,
Tout lou bouscatge en silenci escoutava.
L'enchantamen fuguet court; aco bel
Dura mas pauc; un bergier, un bourrel,
Avia tendat al ped d'una divisa,
Un traite gatge apelat arcanel.
Lou roussinhol qui se mesfiava brisa,
Passa, e se pren; taleu couma l'avisa,
Lou campanhart se leva d'acatat,
Gieta la ma sus l'auzel acoutat,
Chas se l'emporta, e pueis, pueis li daratja
Sous dous uelous, (Dieus te chasti, home dur!)
Pueis l'engabian, lou bica, t'encouratja :
« Anem, beu, minja, e coumensa : *Dur, dur...* »

Lou roussinhol, de tan que co li cacha,
Resta tres journs sens drubir lou gourgier;

Apueija, esclata, e maudis lou bergier
Qui l'a boutat soul, avugle, a l'estacha :
« Pastre sens eime, home desnaturat,
» Tu crezes dounc me tener mal moun grat?
» Parier d'un vaile urous masque s'apede,
» Ieu, ieu, chantar pus souven e pus rede!
» Ne chantarai ni belcop, ni lounc-temps,
» Emais sia jove, emais siam al printemps.
» Un roussinhol, co s'aprivada gaire;
» Li chal l'espaci, e li chal lou grant aire.
» D'aura-en-avans, sens soulaty, sens counort,

(1) Cette fable fait partie d'un recueil composé il y a quelque dix ans, encore inédit.

» N'envege re, n'envege mas la mort.

» Adi, ramdal del bout de l'Avenguda,
» Decoun nichava am la qu'avia volguda!

» Ma femena, adi! e vous, adi, adi, auzels!
» Vous veirai pus, que m'an curat lous uels!

» Ah! que n'ai ieu, per ma patz, per ma gloria,
» Perdut aprep la vista, la memoria!... » (1).

Aital chantet lou paubre roussinhol;
Chan de despiech, de tristeza e de dol!...
Aurianso dich que l'auzel devinava,
Quar l'endema, d'aboura, definava.

Un qu'es genhous deu esser respetat;
S'abuzar del es un'indignitat.

LE ROSSIGNOL AVEUGLE

TRADUCTION

Un rossignol au mois de mai chantait, chantait au mois de mai jour et nuit, et le bocage où il avait élu domicile, tout le bocage écoutait en silence. L'enchantement fut court. Ce qui est beau dure peu... Un berger, un bourreau! avait tendu, au pied d'une haie, un perfide instrument appelé *arcanel*.

Le rossignol, qui ne se défiait de rien, passe et se prend; ce que voyant, le campagnard accroupi se lève, jette la main sur l'oiseau attrapé, l'emporte chez lui, et... lui arrache les deux yeux (Dieu te punisse, homme dur!) puis le mettant en cage, il le baise, l'exhorte : « Allons, bois, mange, et commence : « *Dur-dur!...* »

Le rossignol, à force de douleur, resta trois jours sans ouvrir la bouche; après quoi, il éclate, et maudit le berger qui l'a fait solitaire, aveugle, captif :

« Pâtre sans cœur, homme dénaturé, tu crois donc me tenir malgré moi?

» Moi, comme un valet heureux pourvu qu'il goinfre, moi, chanter plus fort et plus souvent?

» Je ne chanterai ni beaucoup, ni longtemps, encore que je sois jeune et que nous soyons au printemps.

» Un rossignol ne s'apprivoise guère; il lui faut le grand air, il lui faut l'espace.

» Désormais, sans consolation, sans encouragement, je n'envie rien, je n'envie que la mort.

(1) Crever les yeux au rossignol pour qu'il chante mieux, cruel usage trop répandu ici et ailleurs.

» Adieu, haie du bout de l'avenue, où je nichais avec celle que j'avais choisie!

» Ma femelle, adieu! et vous, adieu, adieu, oiseaux! Je ne vous verrai plus, l'on m'a crevé les yeux!

» Ah! que n'ai-je pour ma paix, pour ma gloire, en perdant la vie, perdu le souvenir!... »

Ainsi chanta le pauvre rossignol; chant d'indignation, de tristesse et de deuil! On aurait dit que l'oiseau devinait, car le lendemain, de bonne heure, il mourait...

L'homme de talent a droit au respect; se jouer de lui est une indignité.

JOSEPH ROUX.

SUR LA MORT D'AUBANEL

Si la mort prématurée du grand félibre des *Filles d'Avignon* n'a pas cessé, depuis quatre ans bientôt d'inspirer ses jeunes disciples, elle a suscité chez ses premiers compagnons des luttes provençales plus d'un touchant et poétique regret. On nous saura gré de publier dans la *Revue*, qui doit être considérée comme l'encyclopédie des manifestations de la Cause — une élégie latine, suivie de sa traduction en français, due au vénérable doyen du Félibrige, l'excellent chanteur de *la Bresco*, A.-B. Crousillat, de Salon. Nous avons donné l'an dernier du même poète une épître à Mistral, également en vers latins, qui fut infiniment goûtée de nos lecteurs pour son atticisme très provençal — marque distinctive de ce talent platonicien et populaire. Nous faisons précéder l'Élégie *sur la mort d'Aubanel* de la lettre d'envoi salonaise qui l'accompagnait.

Seloun, lou 17 de mars de 1890.

Carissime counfraire e ami,

La bono acuiènço que degnerias faire à méi vers latin, li a 'n parèu d'an, m'engajo à vous n'en semoundre encaro uno pichouno tiero ejusdem generis, *valènt-à-dire, simple, facile e clar coumo l'aigo de la fouent. A la mouert de noueste brave et grand ami Teodor, noun sabiéu en que lengo fa desbounda lou planh qu'aviéu dins l'amo, quand pièi dounère la preferènci à nouesto rèire-grand, la* povera abbandonata, *se pòu dire...*

Ai vougu faire un pichot eisercici de latinedo, en fouero, va pensas bèn, dóu mendre sentimen de vano glouriolo. Car siéu segur que lei que sabon de couer coumo iéu la bello elegio d'Ouvidi sus la mouert de Tibule s'esclamaran en me liegènt :

Vièi felibre, ai ai ai! que foulige t'aganto?
Zounzounes tout-bèu-just ço que lou mèstre canto...

S'esclamaran ço que voudran, siéu d'Auruou, *emplisse un devé, siéu countènt. Es verai que moun planh arribo un pau tard. Veici coumo va : l'aviéu proun emprencipia au tèms vougu, mai desempièi sabiéu plus ounte tron avié passa. Adounc, l'aguènt retrouva nouvelamen, aco m'a pres de lou revèire, courregi e proun crèisse pèr lou rèndre à pau près digne de vous èstre presenta. Em'aco pas mai, Dins aquelo bono fisanço me rèsto plus qu'à vous dire :* cura ut valeas ! Semper tuus.

CROUSILLAT TONI-BLAS.

P.-S. — Espere que ma traducien franceso, qu'ai facho literalo autant qu'ai pouscu, anara peraqui proun bèn.

N. B. *Phæbi sacerdos*, dins Ouvîdi, signifio pouèto.

Palladis arte potens es un emisticho que m'aparten pas e qu'ai deja emplega dins mei vers à Mistrau, es dounc uno repeticien; mai, coumo faire? n'ai pas pouscu trouva mièS.

Zani es un noum *barbare* que fau indeclinable.

Omnia bella vorat es uno reminiscènci de Catule: (sus la mouert dou passeroun de Lesbio) :

At vobis malè sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis!

ELEGIA

DE MORTE THEODORI ALBANELLI

Quàm citò mortalis labuntur tempora vitæ!
Non citiùs volucris, non levis aura volat.
Infans mox pueres, juvenis mox, virque senexque,
Si totum spatium vivere fata sinant.
Quàm multi verò nequeunt attingere metam!
Quàm multos virides mors inopina rapit!
Sic mala mors subitò nostro te tollit amori,
Cùm raro albebat vix tibi barba pilo.
Præclarum ingenium, *mens sana in corpore sano.*
Tardare extremum non valuère diem.
Nil ergò prodest Phæbi pius esse sacerdos,
Musarum cultor, Palladis arte potens?
Despicit eximios etenim Libitina poetas,
Cui sacrum nihil est, omnia bella vorat.
Omne Felibrigium luget te, magne feliber,
Nàm cœli nostri splendida stella cadis.
Quandò iterùm talem gignet Provincia vatem
Nemo cantando quem superare queat?
Unquàm te poterit nullus superare canentem
Heu! nimiùm sanctæ carmina blanda Zani.

Solis ut ad ad radios granatum, cortice rupto,
Dulcia maturum fundere grana solet.
Sic tua pura fluunt pleno de pectore verba,
Suaves effundit sic tua musa modos.
Virgo pudica tuum dùm dedignatur amorem,
Æger, desperans, nocte dieque doe,
Et procul à patriâ sequitur te cura vagantem
Tristis, edax, quam nil attenuare potest.
Sola potest acrem compescere Musa dolorem,
Tempusque humanis apta medela malis.
Atque aliâ tandem dulci te donat amicâ
Castus hymen, nec mox pignora cara negat.
Conjugio felix, vitæ jam gaudia quæris,
Assiduèque pium festa jocique juvant.
Et cùm lætus amas saltare ad tympana, lætum
Agmen agens, jam non pectore vulnus habes.
Tunc patriæ decus ac phæbei gloria cœtûs
Deliciæque, eheu! tristia fata subis :
Occidis à multis frustrà defletus amicis :
Nùm tangit noster numina dira dolor?...
Ast verò æternum vives, doctissime vates :
Corpus terra tegit, spiritus usque manet.
Clarum extabit opus, totoque legèris in orbe;
Semper ubique tuo carmine notus eris.

A.-B. Crousillat.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE THÉODORE AUBANEL

Que le temps de cette vie mortelle s'écoule rapidement! l'oiseau, le vent léger ne volent pas plus vite.

Enfants nous voilà bientôt pubères, adolescents, hommes faits, vieillards, si toutefois les destins nous laissent courir toute la carrière.

Mais combien n'arrivent pas jusqu'au terme! combien sont inopinément emportés par la mort dans la vigueur de l'âge!

Ainsi cette cruelle te ravit tout à coup à notre amour, lorsque ta barbe commençait à peine à blanchir.

Un esprit distingué, dans un corps sain, une âme saine, n'ont pu retarder d'un instant ton dernier jour.

Il ne sert donc de rien d'être un favori d'Apollon, de courtiser les Muses, de se rendre habile dans l'art de Minerve?

Ah! la mort n'a point d'égards pour les poètes les plus fameux, elle pour qui il n'est rien de sacré, et qui dévore tout ce qui est beau.

Tout le Félibrige te pleure, ô grand félibre, car tu tombas, brillante étoile de notre ciel.

Quand la Provence produira-t-elle encore un poète comme toi que nul ne puisse surpasser?

Non, jamais nul ne chantera des vers tels que ceux que tu adresses à la trop insensible Zani.

Comme la grenade mûre, brisant son écorce, répand au soleil ses grains savoureux,

Ainsi, pure et suave, coule la poésie de ton cœur plein.

Tandis que la vierge pudique repousse ton amour, malade et sans espoir, tu souffres et te plains nuit et jour.

Fuyant loin de ta patrie, tu n'échappes pas à la peine dévorante qui te suit et que rien ne peut calmer.

Seuls la Muse et le Temps, qui est un bon remède à nos maux, peuvent apporter quelque soulagement à ta vive douleur.

Un chaste hymen vient enfin jeter dans tes bras une douce amie, et vous donner bientôt un cher gage d'amour.

Heureux époux, tu ne fuis plus désormais les joies de la vie, et, constamment pieux, tu aimes à prendre part aux jeux et aux fêtes.

Et, lorsqu'on te voit bondir joyeux au son du tambourin, à la tête de la gaie farandole, on peut croire la blessure de ton cœur bien guérie.

C'est alors, étant l'honneur de ta patrie, la gloire et les délices du chœur d'Apollon, que tu subis le triste arrêt des Destins.

Tu meurs grandement pleuré par de nombreux amis, mais en vain : toute notre douleur et nos regrets touchent-ils ces divinités cruelles?

Et pourtant tu vivras éternellement, illustre poète; si la terre nous cache ton corps, ton esprit demeure toujours parmi nous.

Tes œuvres, qui subsisteront, et seront lues dans le monde entier, t'assurent une mémoire immortelle.

A.-B. Crousillat.

BIBLIOGRAPHIE PROVENÇALE

PLÒU E SOULEIO

De Marius André

LE DÉCADISME EN PROVENÇAL

M. Marius André vient d'éditer chez Roumanille, en Avignon, son premier volume de poésies : *Plòu e Souleio*. Le livre sort des presses de MM. Seguin frères. Son élégante impression et son joli papier en font un petit bijou.

M. Marius André et M. Folcò de Baroncelli-Javon sont les tendres espérances du Félibrige. On pourrait dire que le provençal est dans leur sang, qu'ils le respirent, tant il a sur leurs lèvres de grâce et de facilité.

Les grands maîtres, outre leur langue, ont encore transmis à leurs élèves leur bouillant enthousiasme; et ces tout jeunes hommes recherchent déjà la gloire avec l'affolement d'un amour indicible :

> I'avié de drole à pèu bloundin
> Que d'an n'avien à peno vint.
> Eli la seguissien em'uno ardour ferouno...

Les lèvres de la rayonnante Déesse ont déjà effleuré le front de M. de Baroncelli-Javon. Il a donné, l'an dernier, une gracieuse nouvelle : *Babali*, dont nous parlerons aussi.

Aujourd'hui, M. André, à son tour, reçoit le baptême de la Gloire. Il lance dans le monde provençal ses premiers vers, ses larmes et sourires : *Plòu e Souleio*.

M. Marius André est un révolutionnaire. Mistral, Aubanel, Félix Gras, Roumanille ont toujours respecté les règles sacro-saintes de la versification; et la foule de rimeurs qui fait cortège à ces maîtres a tenu à honneur de se traîner cahin-caha sur leurs traces. M. Marius André, lui, — la jeunesse a toutes les audaces, — rompt avec ces traditions routinières; foin de la vieille prosodie ! Décadent en provençal, il essaye, dans son livre, de tous les mètres et de tous les rythmes. C'est à ce point de vue surtout que *Plòu e Souleio* marquera dans les annales félibréennes.

M. Marius André, comme tous les initiateurs, est plus ou moins heureux dans ses tentatives.

Il y a encore une musique dans ces vers masculins, dont la césure tombe sur une syllabe muette :

> Uno auro douço boufo, calignant
> La mar que canto si sourni cansoun;
> Lis erso blanco coume de moutoun
> L'uno sus l'autro cavaucon plan-plan...;

et dans ce quatrain :

> I'a'n moumen qu'uno mus queto
> S'ausis, estranjo, dins l'androuno
> Et mounto jusqu'à ma chambreto :
> Semblo lou plang d'uno chatouno...,

où les vers, aveulis par les rimes féminines, chantent, étranges comme cette « musiqueto que semblo lou plang d'uno chatouno ».

L'oreille sent encore une intention musicale dans ces strophes :

Li jò d'aigo plouron dins lou jardin,
Dins lou jardin plen d'oumbre et de fresscour;
Dins la lèio la princesso camino,
E'm'acò d'aise plouro.
E lou page que porto li ple lourd
De sa raubo de sedo e de satin,
N'auso pas demanda ço que chagrino
Sa Douno que plouro...;

mais elle ne peut accepter ni ces vers de treize pieds à rimes plates féminines :

Coume de-davans l'autar ounte la Santo-Vierge
Es aubourado au mitan di flour emai di cierge,
Iéu m'avance de vers tu coume un umble adouraire,
E me mete à ginoun, iéu lou plus devot amaire...,

ni ces alexandrins à rimes masculines entremêlées :

Uno vaigo tristesso emplis aro moun cor.
Sabe pas per-de-que, mai ploure sèns resoun.
Pamens touti li gènt soun gai à moun entour;
Pamens sian au printèms; pertout es un desbord
De vido et de lumiéro. Entende li cansoun
Dis pichot dis aucèu dins li nis plen d'amour...

De telles rimes, — qui n'ont même pas la consonne d'appui, — sont moins musicales que l'assonance. Et ce méchant couplet d'une vieille chanson :

Se n'en veisias *Cherido*
Quand, dins soun tibanèu,
En se triant li *niéro*
Fai vèire si boutèu...,

chante mieux à l'oreille que les vers précédemment cités.

A ce compte, faudrait-il en revenir au vers assonant, c'est-à-dire à l'enfance de l'art? La versification, avant d'en arriver à la perfection où elle en est avec les classiques et les romantiques, a dû tâtonner entre mille et mille essais; et ceux de M. Marius André, pour être faits en provençal, ne sauraient être nouveaux. Si l'oreille les a jadis repoussés comme mauvais, pour la même raison elle les rejettera toujours. La mode pourra un temps imposer son caprice et les faire trouver jolis; mais l'immuable bon goût, tôt ou tard, reprendra ses droits et les proscrira. C'est donc dépenser ses idées en pure perte que de les produire sous de telles formes; et M. Marius André a gaspillé bien de la poésie à vouloir imiter les décadents en ce qu'ils ont de vicieux.

Qu'on ne m'objecte pas que ces rythmes bizarres, si douloureux à l'oreille, cadrent avec l'idée de l'auteur, sont en harmonie avec l'état momentané de son âme! Il n'est pas nécessaire de composer des vers extraordinaires pour traduire justement aucun mouvement de l'âme. Au contraire, les idées que l'on force à entrer dans un moule convenu d'avance ne peuvent que perdre de leur force et de leur vérité. Le malaise que la lecture d'un vers torturé met en l'esprit affaiblit la pensée plutôt qu'il ne concourt à la renforcer. Laissez à l'inspiration le soin de

choisir, dans son premier jet, et son mètre et son rythme, et vous écrirez en poète; sinon, vos œuvres ne seront jamais que d'un virtuose de la rime. Voyez tous les grands poètes. Musset, par exemple, a-t-il entravé son inspiration en lui imposant des difficultés puériles ? non, il lui a laissé ses libres allures, et ses œuvres, en leur simplicité, sont d'une sincérité et d'une vérité sublimes.

Les deux premières parties de *Plòu e Souleio* viennent à l'appui de mon dire. Toutes les fois que M. Marius André consent à faire le vers comme tout le monde, il ne le fait pas comme tout le monde ; tant s'en faut ! Car M. Marius André a beaucoup de poésie en l'âme, et, lorsqu'il ne gâte pas son premier mouvement, voyez les jolies choses qu'il écrit :

Sabe dins moun endré poulido chatouneto
Que meno pasturga l'avé chasque matin ;
La seguisse de liuen, escoutant lou tintin
Di campaneto.
S'arresto, i'a de fés, pèr faire uno pauseto
Long d'un riéu, souto un roure oumbrejant lou camin
Li fedo remiaumant fan sala lou tintin
Di campaneto.
E la gènto Pastouro, en se cresènt souleto,
Canto, e iéu d'escoudoun darrié l'aubre vesin,
Ause soun cant plus dous, plus clar que lou tintin
Di campaneto.
E vejaqui perque seguisse Gatouneto,
Tre que l'Aubo s'enauro entre li petelin,
E que l'aucèu apound si cansoun au tintin
Di campaneto.

Ce petit poème est ravissant. Cette fraîcheur, cette grâce riante dans la simplicité est la note de M. Marius André. Toutes les fois qu'il la donne, il est exquis. C'est à elle que *Brissa*, — *la Roso*, — *Idilo antico*, — *Epitàfi*, — *la Ballado dou Grato-quiéu*, — *la Ballado de l'Estello*, — et bien d'autres pièces, doivent d'être de petits chefs-d'œuvre.

Pour finir, je ne puis résister au plaisir de citer un bien joli sonnet : *la Grand*.

Es un pantai d'iver : davans lou fiò que briho,
Assetado dedins sa cadiéro, la Grand
Lucho contre la som, e pièi clugo li ciho,
Clino la tèsto enfin, e dor en pantaiant.

Revèi lou tèms passa, quand èro jouino fiho,
E qu'au mas peirenau venié tant de galant
La demanda 'n mariage; au bal se vèi dansant
Emé lou bèu jouvent de quau èro la mio.

Pièi penso au proumié cop qu'en ié parlant d'amour
Eu ié raubé 'n poutoun sus si bouqueto en flour...
A-n-aquèu souveni la Grand vèn risouleto;

E si pichots enfant que ié soun à l'entour,
Espanta, dison : — « Oh ! regardas dounc Mameto !
Vesès ! es endourmido, e pamen ris souleto ! »

Hé! Marius, moun bel ami, lèisso louc àrri decadènt se tirassa dins li ratama, escrive-nous toujour de vers coume aquéli.

E vôgo la galèro!

un jour, faras un Capoulié.

Firmin MARITAN.

La Piuzela d'Orlhienx, *récit contemporain, en langue romane, de la mission de Jeanne d'Arc*, publié par Pierre Lanéry d'Arc et Ch. Grellet-Balguerie. — Paris, chez Alphonse Picard, 1890, in-8°.

Le nom de Jeanne d'Arc semble, de prime vue, être historiquement étranger à la Provence, puisque l'union franco-provençale fut postérieure d'un demi-siècle à la mission de l'héroïne.

Plus d'un lien, pourtant, l'unit à nous. Et d'abord, détail presque ignoré, le roi René, en sa jeunesse, rencontra la Pucelle à la petite cour de Lorraine. C'est déjà, n'est-ce pas, un exquis rapprochement que celui de ces deux figures, réservées à un relief si populaire, l'une outre-Loire, l'autre chez nous.

L'entreprise nationale de Jeanne ne toucha en rien, il est vrai, les Provençaux. Tandis que les Anglais jugulaient la France, nous avions, ici, à nous défendre contre les incursions aragonaises, qui ravageaient nos côtes, incendiaient la campagne d'Arles, et mettaient le siège devant Marseille. De plus, notre Louis III d'Anjou, adopté par Jeanne II de Naples, avait à lutter en Italie contre la compétition d'Alphonse d'Aragon et les intrigues de Caraccioli. Il se trouvait, en 1429, à la cour de France, à l'heure même où la vierge lorraine venait d'entrer glorieusement en scène ; mais, loin de pouvoir aider son beau-frère Charles VII dans cette campagne suprême, il dut en hâte partir, avec quelques maigres troupes, pour tenter de sauver, s'il était possible, cette couronne napolitaine, qui fut le leurre éternel des comtes de Provence.

Aussi, l'histoire de Jeanne d'Arc n'arriva aux oreilles des Provençaux que comme une légende lointaine et vague ; si bien que, plusieurs années après sa mort, par devant un notaire d'Arles, deux particuliers engageaient un pari en bonne et due forme, l'un affirmant qu'elle avait péri, l'autre qu'elle vivait encore.

De nos jours, et depuis plusieurs générations, le nom d'Arc est devenu provençal. M. Gauthier d'Arc, consul général de France, reconnu par lettres patentes de Charles X, en 1829, comme descendant de Pierre d'Arc, frère de la Pucelle, laissa deux filles mariées, l'une à Rouen à M. le conseiller Renaudeau, l'autre à Aix à M. le chevalier Edouard de Jullienne. De cette dernière union sont également issus, outre un fils, brillant officier, tué à Gravelotte, deux filles, madame Lanéry d'Arc et madame Bouchet-Rivière d'Arc. Toutes deux habitent Aix. C'est au fils unique de la première que nous devons la précieuse plaquette que vient de publier la librairie Alphonse Picard.

Membre de l'Académie d'Aix et lauréat de l'Institut, M. Pierre Lanéry d'Arc est connu déjà dans le monde érudit par de nombreux travaux historiques, relatifs pour la plupart à l'héroïne dont il porte fièrement et dignement le nom. La *Piuzeta d'Orlhienx* est la plus mince peut-être de ces publications, mais la plus intéressante assurément pour nous, félibres. Ce texte est curieux à la fois comme spécimen du dialecte albigeois au quinzième siècle, et à titre de

témoignage du sentiment qui, du nord au midi, animait les populations de France à l'heure du danger national. Il est tiré des archives municipales d'Albi. (*Actes des Consuls*, 1427-28, fol. 154.)

Je ne sais quel éplucheur, dans je ne sais quelle revue, assure que ce document n'est pas inédit, et qu'en cherchant bien, on le découvrirait noyé dans un de ces lourds recueils que personne ne lit. Les curieux des choses de Provence n'en auront pas moins de gratitude envers M. Pierre d'Arc et son savant collaborateur, M. Grellet-Balguerie, d'avoir mis à la portée de chacun ces pages introuvables. Leur édition est soigneusement revue, élégamment imprimée. Elle sera lue.

Nous donnons ici la traduction, en provençal moderne et en français littéral, du récit albigeois. Nous serions heureux que cette lecture inspirât au public de la *Revue félibréenne* le désir de connaître le texte original et la parfaite introduction qui l'accompagne.

Noël du Bercel.

LA PIÈUCELLO D'OURLIENS

(*Traduction littérale en rhodanien moderne*)

Memouriau sié à tóuti, presènt e à veni, d'uno merevihouso fiho que Noste-Segnour Diéu Jèsu-Crist moustrè au noble prince e noste Soubeiran Segnour lou rèi de Françon, Carles fiéu de Carles ; ço es assabé, qu'en lou mes de mars l'an quatorze cènt vint e nòu, venguè audit noble rèi de Françon uno fiho piéucello, jouvo de l'age de quatorge à quinge an, la qualo èro dóu païs e dóu ducat de Lourreno, louquau païs es sus li partido d'Alemagno. E èro ladicho piéucello uno pastourello inoucènto, que toustèms avié garda li fedo. E venguè au rèi, en lou tèms dessus di, en la vilo de Chinoun, acoumpagnado de si dous fraire, e d'àutri en sa coumpagno. Pichoto coumpagno !

E quand elo fouguè de delà, elo vai dire que vouliè parla emé lou rèi, lou quau noun l'apelavo pas rèi, mai daufin, perço qu'(à-n-aquelo) ouro noun èro (encaro) courouna.

Dounc, ié fouguèron moustra aucun cavalié, (en) li disènt qu'acò èro lou rèi. E elo disié toujour que noun èro res, e (que) quand elo lou veirié, elo lou couneisserié bèn.

E adounc lou rèi vai veni à-n-elo. Tant lèu que elo lou ves, se vai aginouia, e ié vai dire que Diéu la trasmetié (la mandavo) à-n-éu. E lou noumavo gènt rèi de Françon, e que s'éu voulié crèire qu'elo èro vengudo aqui pèr mandamen de Diéu, recoubrarié tout ço que lis Anglés, enemi ancien dóu rèi, i'avien pres e usurpa.

Es que tenien tout lou païs de Nourmandio e de Picardio, en foro de Tournai, de Bèuvesis, de Maine e d'Artés, de Brio, de Bèuço, e touto la Champagno, Paris e touto la douço Françon, lou païs d'Ainaut e de Cambresis, fins à la ribiero de Lèiro.

Car, en aquéu tèms, lis Anglés tenien assiejado la vilo d'Ourliens, que i'avié dedins cinq cènts ome d'armo. E mai que aquéu sèti èro talamen fort, que lis ome d'armo, ni li gènt de la vilo, ni mai encaro tout lou poudé dóu rèi noun èron abastant pèr lou leva. Meme èron en prepaus li d'en-dedins de se rèndre à

la merces dis Anglés. De que lou rèi èro bèn tourba, se perdesso tant bono vilo coume es aquelo.

La Pieucello vesènt que lou rèi èro tourba, li vai dire aquésti paraulo : « Gènt rèi de Franço, qu'avès? Vous sias courouça de vosto vilo d'Ourliens. Iéu ié vole trasmetre uno letro, la qualo fara mencioun que Diéu ié mando que se lèvon (de) davans la vilo, e s'en vagon, car se noun hou fasien, faudrié que s'en levèsson pèr forço. »

E quand li capitàni aguèron legi la letro que la Piéucello li trasmeté, ié diguèron grand vitupèri e enjùri.

E agudo la responso de la dicho letro, la Piéucello vai dire au rèi que aguesso (*que ié dounèsso*) de gènt d'armo e de tra. E ansin faguè, e fè soun mandamen, e elo se metè touto proumiero soun arnés de ferre blanc, touto de cap à pèd ; e pèr soun estendart èro Nostro-Damo. E s'en vai au sèti emé touto aquelo coumpagno, en la qualo èro La Iro e lou bastard d'Ourliens e àutri capitàni, mai noun pas en tant grand coumpagno coumo èron lis Anglés, à dès pèr un.

E avien grand pòu de se metre (*s'avança*) sus éli. Mai la piéucello li metè tau cor, e se metè davans la plus forto part dóu sèti ; (en sorto) que davans que (se) fousso (escoula) vint e quatre ouro, aguèron leva lou di séti e (fouguè) mort grand multitudo d'Anglés, e bèu cop d'aprisouna.

LA PUCELLE D'ORLÉANS

(*Traduction littérale*)

En mémoire soit à tous, présents et à venir, d'une merveilleuse fille que Notre-Seigneur Jésus-Christ montra au noble prince et notre souverain seigneur le roi de France Charles, fils de Charles ; c'est à savoir qu'en le mois de mars l'an 1429, vint audit noble roi de France une fille pucelle, jeune de l'âge de quatorze à quinze ans, laquelle était du pays et du duché de Lorraine, lequel pays est sur les parties d'Allemagne. Et ladite pucelle était une pastourelle innocente, qui de tout temps avait gardé les brebis. Et elle vint au roi, au temps dit ci-dessus, en la ville de Chinon, accompagnée de ses deux frères et d'autres en sa compagnie. Petite compagnie.

Et quand elle fut là-bas, elle va dire qu'elle voulait parler avec le roi, lequel elle n'appelait pas roi, mais dauphin, parce qu'alors il n'était (pas encore) couronné.

Donc, lui furent montrés plusieurs chevaliers, en lui disant que c'était le roi. Et elle disait toujours que ce n'était personne (d'entre eux), et que quand elle le verrait elle le connaîtrait bien.

Et alors donc le roi s'en vient à elle. Tout aussitôt qu'elle le vit, elle se va agenouiller, et lui va dire que Dieu l'envoyait à lui. Et elle le nommait « gentil roi de France », et (disait) que s'il voulait croire qu'elle était venue là par mandement de Dieu, il recouvrerait tout ce que les Anglais, ennemis anciens du roi, lui avaient pris et usurpé.

Il est (ainsi) qu'ils tenaient tous les pays de Normandie et Picardie, hors Tournay, de Beauvoisis, de Maine et d'Artois, de Brie, de Beauce et toute la Champagne, Paris et toute la douce France, le pays de Hainaut et de Cambrésis, jusqu'à la rivière de Loire.

Car en ce temps les Anglais tenaient assiégée la ville d'Orléans, où il y avait dedans cinq cents hommes d'armes. Mais ce siège était tellement fort, que les hommes d'armes, ni les gens de la ville, ni encore tout le pouvoir du roi n'étaient suffisants à le (faire) lever. Et même ceux d'en dedans étaient en propos (*en pourparlers*) de se rendre à la merci des Anglais. Donc le roi était bien troublé s'il perdait (une) aussi bonne ville qu'est celle-là.

La Pucelle voyant que le roi était troublé, lui va dire ces paroles : « Gentil roi de France, qu'avez-vous ? vous êtes courroucé de (la crainte de perdre) votre ville d'Orléans. Je leur veux transmettre une lettre (aux assiégeants), qui leur fera mention que Dieu leur mande de se lever (de) devant la ville, et de s'en aller ; car s'ils ne le faisaient, il faudrait qu'ils s'en levassent par force. »

Et quand les capitaines eurent lu la lettre que la pucelle leur transmit, ils lui dirent grands outrages et injures.

Et (ayant) eu la réponse à ladite lettre, la Pucelle va dire au roi qu'elle ait (des) gens d'armes et de traits. Et ainsi (fut) fait ; et elle fit son mandement, et elle se met tout premièrement son harnois de fer blanc (qui la recouvre) toute de cap à pied ; et pour son étendard était (l'image de) Notre-Dame. Et elle s'en va au siège, avec toute cette compagnie, en laquelle était La Hire et le bâtard d'Orléans et autres capitaines, mais non pas en aussi grande compagnie qu'étaient les Anglais, à dix pour un.

Et (les Français) avaient grand'peur de se mettre (*de s'avancer*) sur eux. Mais la Pucelle leur met tel (courage au) cœur, et se met devant la plus forte part du siège ; (si bien) qu'avant que (se) fussent (écoulées) vingt-quatre heures, ils eurent levé ledit siège, et (furent) morts grande multitude d'Anglais, et beaucoup de prisonniers.

N. du B.

P. S. — En même temps que les épreuves de cet article, nous arrive une nouvelle publication de l'infatigable historien de la Pucelle. C'est une réédition de la vie de *Jeanne d'Arc*, publiée en 1584, par Thevet, dans ses *Vrais Pourtraits*, et du remarquable cuivre qui l'accompagne. Ce cuivre est, selon toute vraisemblance, la reproduction du plus ancien portrait de l'héroïne qu'ait possédé l'hôtel de ville d'Orléans. Jeanne y est revêtue d'une armure très caractéristique, à propos de laquelle M. P. Lanéry d'Arc nous donne une fort intéressante *Note sur les Armes de la Pucelle*. On sait que plusieurs musées ont la prétention, en France et en Angleterre, de posséder le harnois ou l'épée de la grande Française. M. Tamizey de Larroque nous apprend que Borrilly, le célèbre collectionneur aixois, tenait du marquis de Camillac une épée qui était, sinon celle de Jeanne d'Arc, du moins « de mesme ». La savante dissertation de M. Lanéry d'Arc nous renseigne curieusement sur cette arme et bien d'autres. Elle aboutit malheureusement à cette conclusion loyale et désespérante, qu'aucune des armures dites de la Pucelle n'est d'une authenticité démontrée. Nous n'en devons pas moins des remerciements à l'indéfectible travailleur, qui élève, pierre à pierre, un monument durable à la vierge de Lorraine, dont le nom, grâce à lui, devient de plus en plus provençal.

LE PIÈGE

I

C'est le temps des amours, c'est l'ardente saison
Des baisers et l'amant, contemplant l'horizon,
Dit son rêve à la fille aimante.
Tout être s'abandonne aux doux épanchements ;
O Piège ! moi je sais le but des sentiments
Chastes et purs, ô mon amante !

La splendeur de ton âme et l'éclat de ton corps,
Tes yeux faits de rayons, ta voix faite d'accords,
Tout cela me trouble et me grise.
Un infini désir de t'absorber en moi
S'allume dans mon cœur qui tremble sous l'émoi
Que ta beauté sans cesse attise.

Un souffle de printemps tiède a passé sur nous ;
Les doux nids sont bâtis ; moi, je tombe à genoux
Devant tes yeux, ces étincelles ;
La rose s'abandonne aux brises du chemin,
Et je colle ma lèvre à ta lèvre, et ma main
Devient tremblante, et tu chancelles.

II

Amour, Amour, ris donc ! Les œufs sont dans les nids,
Et la rose a senti ses ovaires jaunis
Craquer sous les graines fécondes ;
Les fous et délirants élans sont apaisés,
Et les mères bientôt couvriront de baisers
Les enfantines têtes blondes.

III

Et c'est ta comédie, Amour, de dérober
Sous les baisers le piège où nous devons tomber ;
Charmés par une créature,
Nous chantons à ses pieds, nous l'aimons, nous rêvons,
Et puis, nous réveillant soudain, nous nous trouvons
Au but marqué par la Nature.

Pourtant! je te bénis, Amour! Dieu triomphant!
Car j'aime mon amante et j'aime mon enfant,
Mon enfant qui suivra ma voie.
Mon cœur trouve au delà de ton piège charnel
Le bonheur conjugal, le bonheur paternel,
La plus chaste et plus sainte joie!

SOLEIL DE PROVENCE

I

Toujours vers ton beau ciel vibrant et fulgurant
O Provence! ont volé mes ardentes pensées;
Tes flammes de fournaise en moi sont condensées,
Rien qu'en fermant les yeux j'en vois le bleu torrent.

Et je vais en chantant vers ta terre fleurie,
Blanc pays radieux où bondit la clarté,
Et j'y souris, front nu, sous les rayons d'été,
Quand l'air est plus brûlant qu'un feu de fonderie.

Quand le pâtre ébloui, côtoyant les marais,
Sent la fièvre glisser sourdement dans ses veines,
Moi je viens, ô soleil! à la face des plaines
T'encenser, dédaignant la fraîcheur des forêts.

Le sol agonisant implore une rosée
Pour humecter un peu sa lèvre de damné;
O soleil implacable! O grand roi couronné!
Verse-lui de rayons ta caresse embrasée!

Tout s'abandonne à toi, tout dort, mais sous les yeux
Fermés dans les désirs d'ivresses éternelles
Ta flamme s'insinue et dore les prunelles
Qui jetteront, au soir, leurs feux mystérieux.

Et seuls, les moucherons, ces fils de la lumière
Dans l'air chaud font tourner leurs subtils essaims d'or,
Et mon cœur s'élevant avec eux cherche encor
A puiser dans l'azur sa puissance première.

Le frêle tourbillon s'en va bruyant, brûlé ;
Ivre et sans but il tourne; ivre, mon cœur chancelle
Pâmé d'amour et fond ainsi qu'une étincelle
Tombant des franges d'or du disque immaculé !

II

Soleil! donne toujours aux filles de Provence
Dont l'ardente beauté fait mon cœur délirer,
Ces yeux, miroirs de flamme où tu te viens mirer.
Que tes baisers leur soient la source de Jouvence!

Et quand vient le printemps, souffle-leur dans le cou
Tes rayons lancinants, tes caresses félines,
Fais palpiter leurs seins gonflant les mousselines,
Affole-les d'amour autant que j'en suis fou !

POÉSIE HUMAINE

Un jour, dans le sentier où se mouraient les roses,
Le sentier côtoyant votre blanche maison,
Vous m'avez pris la main pour me parler raison ;
— Et le sourire fin ouvrit vos lèvres roses; —
« Pourquoi, m'avez-vous dit,
Jouez-vous au poète amoureux et maudit? »

Au loin fuyait l'oiseau, l'automne était finie :
On sentait palpiter jusqu'au fond du ravin
Un immense regret d'amour triste et divin;
Quelquefois, à nos pieds, une feuille jaunie
S'arrêtait en tombant.
Nous étions alors seuls à rêver, sur un banc.

« Vraiment, vous souffrez trop du mal de poésie,
Avez-vous ajouté; le baiser, l'Univers,
La mort, oubliez tout et laissez là vos vers. » —
Mais moi, pressant la main, qu'ému, j'avais saisie,
Je vous ai murmuré :
« Je pleure dans mes chants le ciel par vous pleuré!

Croyez-vous que je sois plus poète qu'un autre!
Non pas; les cœurs humains ont tous les mêmes cris;
Beaucoup taisent leurs maux si moi je les écris;
C'est le même désir éternel que le nôtre,
Et, du prince au glaneur,
C'est toujours même élan vers un ciel de bonheur.

« Que rêve un paysan, au soc de sa charrue,
Le bonheur dans l'amour d'une fille des champs;
A tout cœur son désir; j'humanise mes chants
De ces vagues refrains qu'on entend dans la rue,
Ces chansons où toujours
On parle des baisers, du ciel et des beaux jours...

« Et vous-même, — riez si cela vous étonne, —
N'êtes-vous pas poète aussi depuis le temps
Où vous avez fêté les roses de printemps,
Où vous avez pleuré dans les langueurs d'automne
Et senti se poser
Sur vous la peur des morts, l'ivresse du baiser!

« Vos poèmes tremblants sont écrits dans votre âme
Et nul ne peut les voir où vous les enfermez;
Si je chante parfois mes désirs bien-aimés
Souriez tristement de mon mal, chère femme!
Je connais votre émoi
Et vos rêves secrets; vous souffrez comme moi! »

PRIÈRE DU MATIN

Le soleil! le soleil! Dans un premier frisson
L'alouette a volé, s'échappant du buisson,
Ouvrant ses yeux dans la rosée;
Sous la brise ont frémi les épis de froment,
Et l'insecte placide a repris lentement
Son chemin dans l'herbe irisée.

Car la lumière d'or bondit du haut des monts,
Et la fraîcheur des bois qui baigne les poumons

Porte l'âme aux chimères douces.
Ah ! qu'il est bon d'errer aux verts sentiers mouillés,
De toucher des deux mains les vieux troncs habillés
De lierres luisants et de mousses.

Tout chante; mon cœur bat et je ne puis parler ;
L'azur du ciel est pur, si pur qu'on voit voler
Là-haut, l'oiseau léger qui joue.
Dans l'or des champs de blé s'en vont les moissonneurs,
Et moi, les bras tendus, je vis! Tous les bonheurs
Font monter le sang à ma joue.

Et j'écoute, attentif, dans les souffles des vents,
L'appel mystérieux jeté par les vivants.
Quand l'aube dit : La vie arrive! —
Vivre, garder son être, et boire les rayons
Est le cri des humains et celui des grillons
Et des rossignols sur la rive.

Les voix disent : « Seigneur, nous aimons la clarté,
La saveur des fruits d'or en automne et, l'été,
L'eau qui ruisselle à la fontaine.
Notre unique désir est de vivre toujours;
Seigneur! veillez sur nous et conservez nos jours
Et repoussez la Mort lointaine.

HIPPOLYTE ROLLOT.

A DONO CRISTINO D'ESPAGNO

Lou soulèu a fugi soun païs naturau,
De lagremo de sang toumbon subre l'Espagno,
Soumbrejo coume un grand toumbèu l'Escuriau,
E li feble e li fort gemisson de coumpagno.

Quet es, Pople latin, Pople valènt, fièr, aut,
Lou malur ensucant que te trais talo lagno?
— Leisso, En Jaume, uno espaso; En Peire, uno destrau :
N'en saupra pas la glòri Anfos que la mort gagno!

Mai au pèd de la bresso, uno femo en plourant,
Prègo mens pèr soun rèi que pèr soun sang, sa frucho,
E, forto dins soun dòu, em'esperanço lucho...

Bèn tant que lou soulèu sus l'Espagno virant,
Mostro un pople mandant au rèi si bais amaire
E'n mignot sourrisènt tendramen à sa maire.

Louis Astruc.

29 de janvié, 1890.

A DON SAVIÉ

Presicaire prouvençau

La paloumbo que mounto à travès dis èr blu
S'embrounco proun souvènt i dùfi de la terro;
E l'aiglo de sant Jan, l'aiglo rèi dis alu,
Descènd sus l'escabot semena la misèro.

La pibo que sa como atapo li belu
Dóu soulèu, enterin dins la fango prouspèro;
La pouësio divo — ounte èro lou salut —
Se rebalo de-fes dins l'obro laido e fèro.

E tout es vanita, feblesso, aberracioun...
Urousamen Prouvènço a dins sa carnacioun
D'ome fort coume tu, cuirassa dins la raubo,

Treva de l'Esprit-Sant dins l'ideau sacra,
E que quiton si champ aut pèr nòsti gara
Pèr ié douna lou blin suau de la grando aubo.

Louis Astruc.

3 de febrié, 1890.

A DONA CHRISTINE D'ESPAGNE

Le soleil a fui son pays naturel, des larmes de sang tombent sur l'Espagne, comme un grand tombeau l'Escurial est sombre, et les faibles et les forts gémissent ensemble.

Quel est, Peuple latin, Peuple vaillant, fier, haut, le malheur accablant qui te donne une telle tristesse? — Don Jacme (le Conquérant) laisse une épée; don Pierre (d'Aragon) une hache : il n'en saura pas la gloire Alfonso que la mort gagne!

Mais au pied du berceau, une femme en pleurant, prie moins pour son roi que pour son sang, son fruit, et, forte dans son deuil, lutte avec espoir...

Si bien que le soleil, retournant sur l'Espagne, montre un peuple envoyant au roi ses baisers d'amour et un bébé souriant tendrement à sa mère!

L. A.

A DOM XAVIER

Prédicateur provençal.

La colombe qui monte à travers l'espace bleu se heurte bien souvent aux verrues de la terre; et l'aigle de saint Jean, l'aigle roi des ailés, descend sur le troupeau semer la misère.

Le peuplier dont la chevelure cache les lueurs du soleil, cependant prospère dans la fange; la divine poésie — où était le salut — se ravale parfois dans l'œuvre hideuse et sauvage.

Et tout est vanité, faiblesse, aberration... Heureusement la Provence a dans son génie des hommes forts comme toi, cuirassés dans la robe,

Hantés par l'Esprit-Saint dans l'idéal sacré, et qui désertent leurs champs élevés pour nos sillons pour leur donner l'ondée suave de la grande aurore.

L. A.

UN DUÈL

Duèl à l'Uba, duèl à l'Adré, duèl au Trelus, duèl au Tremount

Lou vènt es i duèl e sus touto l'espandido dóu terraire francès, belèu meme tant sié pau sus lou terraire de Leopold, tout aquéli que se respèton escambion de balo o d'estoucado. Acò vèn en òdi à la perfin, d'autant mai que de longo es la memo causo : espaso o pistoulet.

Ah! se li Martegau se batien encaro! mai despièi l'afaire dóu capitàni Merlandoun, li Martegau se baton plus. Assistère en persuuno à l'afaire dóu capitàni Merlandoun e vous jure que siguè quicon de terrible.

Merlandoun coumandavo li poumpié dóu Martegue, Laflagnolo coumandavo aquéli de Fos e — pas necite d'hóu dire — li dous capitàni e li dos troupo s'ahissien couralamen. Efèt pertoucant em, inevitable de l'emulacioun! A cinq lègo à la roundo lis abitant prenien à-de-rèng li part dis un o dis àutri segound que lou Martegue o Fos trouvavo quaucarèn de nòu pèr relega l'aversàri au segound plan.

I'avié deja forço tèms que li Martegau tenien lou rampau gràcis à-n-un casco fenoumenau adourna d'un cimié gigant, quouro lou *Courrié de Fos* anounciè que lou capitàni Laflagnolo venié, après de labourióusi recerco, de trouva uno estofo increméblo, indispensablo pèr faire de vestimento i poumpié. « Dempièi aièr, apoundié la fueio en questioun, nosto coumpagnié est de planto abihado d'aquéu biais e nous es de-bon d'espera, etc... Ounour au capitàni Laflagnolo! Ounto à si destrataire. »

I'agnè'n bèu chereverin au Martegue aquéu jour! Lou Maire siguè à mand de prouclama l'estat de sèti. Se faguè de reüniou publico e dins uno Merlandoun declarè qu'un poumpié dèu pas cregne lou fiò, que dèu poudé i'ana tout nus : basto ague soun casco n'i'a proun car, se l'àbi fai pas lou mounge, lou casco fai lou poumpié e li Fossen avien bèl à faire si couifaduro avien dous bon det d'aut de mens qu'aquéli di Martegau.

L'*Ouficiau dóu Martegue* reprouduguè l'endeman l'oupinioun dóu capitàni Merlandoun e faguè un chaple de Laflagnolo, un ome qu'aujarie pas ana'u fiò emé soun casco pèr soulo vestimento. Aquel article faguè à Laflagnolo, encaro dins la primo joio dóu triounfle, l'efèt que proudurrié à-n-un deputat un cop de pèd en quauque endré reçaupu en plen courtege ouficiau. Quàuquis ouro après tout lou païs sabié que li dous capitàni s'anavon batre en duèl, à la poumpo, d'aqui que mort d'un di coumbatènt s'enseguiguèsse.

A l'ouro dicho tóuti lis abitant de Fos e dóu Martegue èron acampa au rode counvengu. Li dous aversàri, couifa de si casco, s'avancèron segui de si te-

mouin. Eicesti li placèron à 50 mèstro l'un de l'autre, dins un pichot ciéucle que n'en devien pas sourti, pièi remeteguèron en cadun la lanço d'uno di poumpo e lou direitour dóu coumbat prounouncié lou sacramentau : « Anés, Messiés ! » E li dous capitàni s'arousèron.

Longtèms acò durè, mai enfin Merlandoun s'escagassè, avani (ai delembra de vous dire qu'èro au mes de desèmbre, à 6 ouro de matin).

Pèr quant à Laflagnolo tremoulavo meme pas de fre coume Bailly, et aguènt ansin *lava* soun insulto en la persouno de soun insultaire, s'entournè à Fos pourta *en candello* pèr si coumpatrioto.

Dous jour après, un plevèsi empourtavo Merlandoun. Laflagnolo aguè pas meme un coryza car soun estofo increméblo èro peréu impermeablo. Dève à la verita de dire qu'en se rendènt sus lou prat-bataié ignouravo assouludamen aquelo prouprieta de sa descuberto.

Mais dempièi l'afaire dóu capitàni Merlandoun fau plus parla de duèl is abitant dóu Martegue. Soun persuada que tout lou mounde en Françon es un pau de Fos.

MAURISE RAIMBAULT.

UN DUEL

TRADUCTION

Duel au Septentrion, duel au Méridion, duel à l'Orient, duel à l'Occident.

Le vent est aux duels et sur toute l'étendue du territoire français, voire même un tantinet sur le territoire à Léopold, tous ceux qui se respectent échangent des balles ou des estocades. Cela devient fastidieux à la fin, d'autant plus que c'est toujours la même chose : épée ou pistolet.

Ah ! si les Martégaux se battaient encore ! mais depuis l'affaire du capitaine Merlandon, les Martégaux ne se battent plus. J'assistai en personne à l'affaire du capitaine Merlandon et je vous jure que ce fut terrible.

Merlandon commandait les pompiers des Martigues, Laflagnolle commandait ceux de Fos et, bien entendu, les deux capitaines et les deux troupes se haïssaient cordialement. Touchant et inévitable effet de l'émulation! A cinq lieues à la ronde les habitants prenaient alternativement parti pour les uns ou pour les autres suivant que Martigues ou Fos trouvait quelque chose de neuf pour reléguer l'adversaire au second plan.

Il y avait déjà longtemps que les Martégaux avaient le dessus grâce à un casque phénoménal orné d'un gigantesque cimier, lorsque le *Courrier de Fos* annonça que le capitaine Laflagnolle venait, après de laborieuses recherches

de trouver une étoffe incombustible, indispensable pour faire des vêtements aux pompiers. « Depuis hier, ajoutait la feuille en question, notre compagnie est complètement habillée de cette façon et nous avons le droit d'espérer, etc... Honneur au capitaine Laflagnolle ! Honte à ses détracteurs. »

Il y eut un fameux tapage aux Martigues, ce jour-là! Le Maire fut sur le point de proclamer l'état de siège. Des réunions publiques eurent lieu et dans l'une d'elles Merlandon déclara qu'un pompier ne doit pas craindre le feu, qu'il doit pouvoir y aller tout nu : pourvu qu'il ait son casque cela suffit, car si l'habit ne fait pas le moine, le casque fait le pompier et les Fossens avaient beau faire, leurs coiffures avaient deux bons doigts de moins que celles des Martégaux.

L'*Officiel des Martigues* reproduisit le lendemain l'opinion du capitaine Merlandon et tomba à bras raccourcis sur Laflagnole, un homme qui n'oserait pas aller au feu avec son casque comme seul vêtement. Cet article produisit à Laflagnole, encore dans la première joie du triomphe, l'effet que produirait à un député un coup de pied quelque part reçu en plein cortège officiel. Quelques heures après, tout le pays savait que les deux capitaines allaient se battre en duel, à la pompe, jusqu'à ce que mort de l'un des combattants s'ensuivît.

A l'heure dite, tous les habitants de Fos et des Martigues étaient réunis à l'endroit fixé. Les deux adversaires, coiffés de leurs casques, s'avancèrent suivis de leurs témoins. Ceux-ci les placèrent à 50 mètres l'un de l'autre, dans un petit cercle dont ils ne devaient pas sortir, puis remirent à chacun la lance d'une des pompes et le directeur du combat prononça le sacramentel : « Allez, Messieurs ! » Et les deux capitaines s'arrosèrent.

Cela dura longtemps, mais enfin Merlandon tomba évanoui (j'ai oublié de vous dire que c'était au mois de décembre, à 6 heures du matin).

Quant à Laflagnolle, il ne tremblait même pas de froid comme Bailly, et ayant ainsi *lavé* son insulte en la personne de son insulteur, il s'en retourna à Fos porté *en chandelle* par ses compatriotes.

Deux jours après, une fluxion de poitrine emportait Merlandon. Laflagnolle n'eut pas même un coryza, car son étoffe incombustible était également imperméable. Je dois à la vérité de dire qu'en se rendant sur le terrain il ignorait absolument cette propriété de sa découverte.

Mais depuis l'affaire du capitaine Merlandon, il ne faut plus parler de duel aux habitants des Martigues. Ils sont persuadés que tout le monde en France est un peu de Fos.

M. R.

MA GARRIGUE

AU PONT-DU-GARD

Elle étale au lointain ses rochers gris et nus
Où le jour, en tombant, met des tons inconnus,
Des ruissellements d'or, d'azur et de lumière.
Les baisers du soleil n'ont pu la féconder;
Mais elle vient, fidèle et sans jamais tarder,
Les prendre au matin la première.

Elle n'a pour été qu'un éclat énervant,
Pour automne qu'un bruit d'averses et de vent,
Pour hiver que la neige aux cimes incertaines,
Pour printemps elle n'a que la brise du soir
Agitant autour d'elle, ainsi qu'un encensoir,
Le parfum des plaines lointaines.

Elle a pour l'ombrager l'obscurité des nuits,
Pour la désaltérer la brume des minuits,
Pour la chanter le chant du coucou solitaire,
Pour l'habiter un aigle ou quelque vieux lézard
Ou parfois un écho qui la suit au hasard,
Fatigué d'ombre et de mystère.

Les lichens desséchés ont, sur ses flancs noircis,
Brodé d'étranges mots, des signes indécis,
Qu'emportent par lambeaux les pierres dévalées.
Nul être n'a foulé son rapide versant
Que le lièvre affolé qui bondit, traversant
Les grandes pentes reculées.

Ses rocs sont par endroits fendus et crevassés;
En un grand désespoir ils semblent affaissés.
Est-ce la mort du Christ ou le déluge horrible?
Ou bien encor que l'homme étant fait pour aimer
Ne sait plus que haïr, menacer et s'armer
Du fer fratricide et terrible?

Est-ce d'ouïr souvent dans la paix du matin,
Le bruit tranquille et sourd de l'obusier lointain
Que l'aurore, en pleurant, vers la cible ramène
Ou le trot cadencé de l'escadron bruyant
Qui couvre le chemin et sort comme en fuyant
De la vieille cité romaine (1)?

. . . . . .

Ma garrigue est déserte, avec un haut sommet,
Les bruits qu'on y perçoit sont ceux que Dieu permet,

(1) Nîmes.

Bruits de paix et d'amour que les astres surmontent.
C'est, dans l'ombre du soir, les sons de l'*Angelus*
Arrêtés un instant, lorsqu'ils n'en peuvent plus
Du poids d'angoisse qu'ils remontent.

C'est l'hymne recueillie et sans fin du torrent (1),
Dont le flot ralenti s'écoule en murmurant
Sur le lit froid et dur de l'agreste vallée,
Image de nos jours un instant apaisés,
Puis emportés encore et de nouveau brisés
En une course désolée.

C'est le chant d'un berger, c'est l'air d'un chalumeau,
C'est l'heure qui s'égrène au clocher d'un hameau,
Ce sont du vent plaintif les strophes inégales,
C'est quelque fois au loin le récit du grillon,
Le cri du laboureur qui trace son sillon
Ou le chœur ardent des cigales.

. . . . . .

Ma garrigue est déserte, elle est triste et pourtant,
Mon cœur endolori, mon cœur y vit content.
De doux est grands pensers peuplent ma solitude
Et, tandis qu'il faut vivre et qu'il faut tant souffrir,
J'apprends à pardonner et j'apprends à mourir :
Doux secrets du bonheur et de la quiétude.

MARQUISE DE LAQUEUILLE.

Laval, 28 juillet 1890.

CHRONIQUE

Suite à l'inauguration du marbre de Jacme-le-Conquérant. — Nous avons omis, dans notre compte rendu de cette cérémonie (26 mai), de mentionner la bénédiction du marbre faite solennellement par Mgr de Cabrières, à la cathédrale, la veille, avant son discours sur le *Conquistador,* que nous avons donné. Voici d'abord la traduction de l'inscription (en languedocien, du treizième siècle), placée sur la Tour-des-Pins :

A la mémoire

DE JACQUES Ier D'ARAGON

Fils de Marie de Montpellier.

En l'an 1208 *et le premier jour de février, naquit en cette ville Jacme Ier le Conquérant, comte de Barcelone, seigneur de Montpellier, celui qui enleva trois*

(1) Le Gard (lou Gardoun).

royaumes aux Sarrazins, donna de justes lois à ses peuples, défendit les pauvres, protégea les laboureurs, les marchands, les lettrés et les poètes, renonça, en faveur de saint Louis et de la reine Marguerite, aux droits de sa famille sur une grande partie du Languedoc et de la France, et mourut à Valence d'Espagne, le 26 juillet 1276.

Avant la bénédiction du marbre, MM. Roque-Ferrier, de Valette et Roudier avaient présenté à l'Evêque de Montpellier, sur un plateau d'argent, et au nom de l'Association des félibres montpelliérains, les rameaux de laurier qui devaient être joints aux quatorze premiers prix des Jeux floraux de 1890. Au-dessus des rameaux était la lettre suivante, qui explique l'origine et la destination donnée à ces prix :

Monseigneur,

Ces rameaux de laurier ont été coupés sur la tombe de Virgile, et Verdaguer, le grand Homère catalan, voulut bien en bénir une partie le jour même où il pria quelques félibres de rappeler à nos concitoyens le nom du fils de Pierre II et de Marie de Montpellier.

Deux fois, avant cette date, désormais inscrite dans l'histoire littéraire du Midi de la France, la Maintenance du Languedoc avait fait de ces tiges, sacrées par la religion de la poésie et de la beauté, la plus haute récompense de ses Jeux floraux.

Le Félibrige montpelliérain adressera bientôt celles-ci aux poètes et aux lettrés qui, en Roumanie, en Espagne, en Sicile, en Macédoine, partout où l'on écrit une langue apparentée à la vieille langue de Rome, des Scipions et des Antonins, auront atteint cette branche des oiseaux, dont parle le poète de Maillane. Il leur demandera de créer autour d'eux des Maintenances et de les rattacher ensuite à la ville de Montpellier par l'institution des Jeux floraux latins, où notre cité sente, comme aujourd'hui, battre le cœur et parler les lèvres de la Latinité tout entière.

Vous prononçâtes, Monseigneur, dans l'inoubliable félibrée de Maguelone, des mots qui allèrent droit au cœur de tous les amis des lettres méridionales : « Le Félibrige, dîtes-vous, n'a jamais oublié que Jésus, le divin Sauveur des hommes, pourrait être aussi considéré comme le premier et le plus divin des Félibres ! » Nous venons, au nom même de Jacme le Conquérant, au nom de ce passé qui nous est cher, parce qu'il assure le présent en préparant l'avenir, nous venons vous demander de bénir ces tiges de laurier et, avec elles, la plus haute pensée du Félibrige, celle-là même dont on fit honneur à Lamartine, avant qu'Alecsandri, Mistral, Verdaguer, Quintana, en fissent la pensée même de Montpellier et des Montpelliérains.

— Voici le palmarès des *Jeux floraux de Jacme-le-Conquérant*, proclamé le lendemain, à l'inauguration du marbre de la Tour-des-Pins. Leur caractère latin s'est affirmé par une foule d'œuvres poétiques de la Roumanie, de la Sicile, de l'Espagne, de la Suisse, etc. Quatre félibres majoraux figurent parmi les lauréats : MM. de Berluc-Pérussis, Bonaparte-Wyse, Bourrelly et Chastanet.

LAURÉATS DES JEUX FLORAUX

I. Concours sur Jacme.

Premier prix.

Ode triomphale en provençal sur Jacme-le-Conquérant, par M. William-C.-Bonaparte-Wyse, majoral du Félibrige, à Waterford (Irlande).

Médailles d'argent (ex-æquo).

Au rèi Jaume d'Aragoun. — Poésie provençale, par M. l'abbé Célestin Malignon, curé à Arre (Gard) ; *La Roumança dau rèi Jaume e de Dona Teresa*, poésie montpelliéraine, par M. Hubert Fabre, de Lansargues (Hérault).

Mention honorable.

L'efant del miracle. — Pièce en un acte et en vers, par M. Alexandre Roux, à Laroque (Hérault).

II. Sujets libres.

Marsiho. — La neissènço de Venus. — Petits poèmes provençaux, par M. Marius Bourrelly, à Pourcieux (Var).

La Fenno de Petrou. — Comédie en un acte et en prose, par M. Chastanet, à Sarlat (Dordogne).

Tres canzoni dóu Dante, revirado en prouvençau dins li tres parladuro dis Aup, par M. Léon de Berluc-Pérussis, à Aix-en-Provence.

Lou Tin-pau. — Nouvelle en prose provençale, par M. Louis Funel, instituteur à Vence (Alpes-Maritimes).

Primavaira. — Poésie en langue rumonsche de l'Engadine, par M. G.-F. Caderas, à Samaden (Suisse).

Puntea din Arta (lou pont d'Arta). — Poème en langue macédo-roumaine de Crusova, par M. Tascu Iliescu, de Crusova (Macédoine).

La Canzuna di Magali. — Poésie et pièces diverses en langue sicilienne, par M. Emmanuel Portal, à Palerme (Sicile).

Un rescontre. — A Mount-pelié à l'oucasioun dóu sieisenc céntenàri de soun Universita. — Poésie nimoise, par M, Bard, de Nîmes.

Lou rèi de la jouvenço, poème, et *la Mountagno*, ode, par M. l'abbé Imbert, à Valréas (Vaucluse).

L'Enéide. — Poème en douze chants de Virgile, traduit en vers montpelliérains, par M. Roudier, à Montpellier.

Las Fiançalhas. — Nouvelle en prose dauphinoise, par M. Germain Guichard, à Avignon (Vaucluse).

Dins la neblo. — Poésie provençale, par M. Joseph de Valette, à Lédenon (Gard).

Lous Bounets de la Marquisa. — Comédie montpelliéraine traduite d'Alecsandri, par M. Antoine Roux, conseiller général de l'Hérault, à Lunel-Viel.

Claude de Rebé, archevêque de Narbonne, président des Etats de Languedoc. — Etude languedocienne en français, par mademoiselle Marguerite Sol, à Narbonne (Aude).

Lou Curious impertinent. — Nouvelle en prose provençale, traduite de l'espagnol de Cervantès, par M. Guitton, à Marseille.

L'Eloge de Mount-pelié — la Counfessioun de mèste Taloun, poésies montpelliéraines, par M. E. Montabré, à Montpellier.

Biographie languedocienne-française d'*Auguste et de Cyrille Rigaud*, par M. Joseph Laurès, étudiant en droit à Montpellier.

Ramound de Sant Gille e la premieiro Crousa do. — Guilhem au sèti de Barcilouno. — Eloge de Mount-pelié. — Poèmes provençaux, par M. Advenier, à Saint-Félix-de-Lodez (Hérault).

III. Concours de versions en langue d'oc.

Trois médailles ont été décernées pour les pièces suivantes : Lou Pastre et lou Rèi, traduit de La Fontaine ; Coumbat d'Ipias e de Telemaco (Fénelon); Perourouresoun de l'ouresoun funebre de Condé (Bossuet).

Les lauréats sont : MM. H. Lamanon, Adrien Dijol et Ferdinand Galle, tous les trois d'Arles-sur-Rhône.

Mentions honorables.

MM. le pasteur Fesquet, de Colognac (Gard) ; Boyer, curé des Casses (Aude), Bouquet, Coulazou, Fulcrand, Henry, de Montpellier : Masson, de Lyon; Coffinières, de Tamaris (Var); L. Deleuze, de Pignan; G. Cavaillé, de Bédarieux; Spera, de Cava (Italie); C. Dumas, de Cette; Ferd. Benoît, de Cers (Hérault); Boy, de Saint-Étienne (Loire); Claude Roques, de Ribaute (Aude); Hip. Guillibert et Ch. Martin, d'Aix-en-Provence.

*
* *

La Félibrée de Maguelone. — Une fête historique et littéraire donnée par le *Comité félibréen* de Montpellier, a eu lieu dans l'antique cité de Maguelone (1), le dimanche 8 juin dernier, par un temps magnifique.

Partis de Montpellier à 1 heure 35 minutes, les invités se sont embarqués à Palavas et après une pittoresque traversée du canal et des étangs, ont été déposés dans l'allée montante qui conduit à Maguelone.

Plus de cent personnes ont ainsi mis pied à terre sur le sol de la ville disparue. M. Fabrège, qui les avait précédées, leur a fait de la meilleure grâce du monde les honneurs de la vieille église, de l'oratoire qui l'avoisine et des magnifiques bosquets qui parent de leur verdure tous les grands souvenirs de l'histoire magalonaise.

Après avoir offert des rafraîchissements à ses hôtes, il les a conduits à l'église et leur en a montré toutes les parties. Le portail sur lequel se lisent les vers léonins de Bernard de Tréviers, l'auteur du roman de *Pierre de Provence;* l'inscription de Vera, qui appartient probablement au deuxième siècle de notre ère et qui apporte un argument si probant en faveur de l'apostolicité des dio-

(1) Voir au sujet Maguelone (*Magalouno*) la belle étude archéologique de M. Ch. Lenthéric, dans ses *Villes Mortes* du *golfe du Lion;* la *Revue des langues romanes* (*1887*); *li Piado de la Princesso* de W. C. Bonaparte-Wyse et la nouvelle de M. de Goncourt, *le Passeur de Maguelone* (*Revue Félibréenne* de 1886.)

cèses de la Gaule méridionale; le chœur avec son maître-autel où le prêtre officie le visage tourné vers les fidèles; les tombes épiscopales qui fourmillent en avant du chœur et dans les deux chapelles adjacentes; le tombeau de Raymond de Canilhac qui faillit être élevé à la papauté, au moment de l'élection d'Urbain V; celui sur lequel apparaissaient les premières traces du culte de saint Roch; la pierre tombale de Guillaume Pellicier, l'un des plus grands et des plus illustres ouvriers de la Renaissance; les débris des époques romaine, mérovingienne et carolingienne heureusement encastrés dans les murs; enfin les dalles funéraires dressées contre les parois de l'église, ont été de la part de M. Fabrège, l'érudit propriétaire et historiographe de ce lieu célèbre, l'objet d'une foule d'explications, précises dans la mélancolie vague et charmante des souvenirs qu'elles évoquaient.

De la terrasse de Maguelone, la vue de l'immense horizon de mer, d'étangs et de collines qui lui fait un cadre si grandiose a été la radieuse surprise de la journée.

La félibrée a commencé à 5 heures, non loin de l'endroit où s'étaient assemblés en 1877, sous la présidence de M. Charles Cavallier, les félibres montpelliérains, languedociens et provençaux.

Le discours de la félibrée est fait par M. Roque-Ferrier, qui définit tout d'abord le but que s'est proposé le *Comité félibréen* en instituant les jeux floraux de Maguelone :

« Notre réunion, ajoute-t-il, est aussi le témoignage de la vitalité du dialecte montpelliérain et l'affirmation de ses sympathies pour la nation dont les Pyrénées ne nous séparent plus depuis Louis XIV, depuis surtout que la reine qui la gouverne d'une main si ferme et si sûre voulut bien présider les jeux floraux de nos frères de Barcelone et des poètes qui en Languedoc, en Catalogne, en Roussillon, dans les îles Baléares, dans les anciens royaumes de Murcie et de Valence, gardent fidèlement le souvenir du fils de Pierre II et de Marie de Montpellier.

» Il est, mesdames et messieurs, bien peu de dialectes dans le Midi qui possèdent des titres de noblesse aussi anciens que le nôtre. A part d'infimes variations orthographiques et scripturaires, il a été parlé parmi nous dès la fin du dixième siècle. Il devint bientôt après la langue préférée de ces puissants et riches Guilhems qui s'allièrent aux empereurs de Constantinople, avant de donner à leur fille le titre et les honneurs d'une reine d'Aragon. Les marchands de Montpellier, les matelots de Maguelone et de Lattes, les jeunes gens de Melgueil et de Substantion le firent entendre dans les ports de l'empire d'Orient, de la Syrie et de l'Égypte. Il fut employé dans les délibérations de ces États de Languedoc qui discutaient les intérêts de notre province, souvent même les intérêts plus grands de la France, devenue dès le quatorzième siècle notre nation.

» Il servit à rédiger les serments par lesquels les consuls de la mer, les prud'hommes ouvriers, les dépositaires de la force et de la justice publiques promettaient de bien vivre, de bien juger et de bien agir. Depuis Na Germonde

jusqu'à Bringuier, en passant par Roudil, Nicolas Fizes et l'abbé Favre, il a eu des poètes dont les noms vous sont connus ; il a eu des historiens dans les annalistes du *Petit Thalamus;* des juristes dans les notaires et les écrivains qui classaient, enregistraient et défendaient si soigneusement les droits et les privilèges de la commune clôture et du consulat. Il peut citer des naturalistes et des philologues comme Gouan, Amoreux, Belleval, Martin, Touchy et Moquin-Tandon; et l'un de nos évêques les plus connus, Guillaume Pellicier, premier du nom, l'écrivait avec un esprit très réel avant que Rabelais ne vînt l'apprendre lui-même sur les bancs de cette école de médecine dont le sixième centenaire de l'Université vient de rehausser l'éclat et les services séculaires. »

Après avoir cité l'exemple de Pétrarque, après avoir rappelé que Louis XVIII, alors qu'il n'était encore que comte de Provence, fut harangué deux fois en vers langudociens lors de son passage à Montpellier, M. Roque-Ferrier ajoute :

» Tout cela, mesdames et messieurs, je me garderais bien de vous le détailler de nouveau. On n'apprend pas l'histoire de Montpellier aux Montpelliérains d'origine, de race ou d'adoption.

» Mais, poursuit l'orateur, les jeux floraux de Jacme le Conquérant n'ont pas été seulement un nouveau témoignage de la vitalité de notre idiome local. Ils ont été aussi l'affirmation probante de ce sentiment latin qui a trouvé à Montpellier, sous la plume du docteur Lallemand, le premier et le plus brillant de ses théoriciens. Le concours littéraire de 1890 a continué ces jeux floraux de 1878, où l'on vit, grâce à Albert de Quintana, les poètes de l'Espagne, de l'Italie, de la France, de l'Amérique méridionale, de la Suisse romande et de la Transylvanie, disputer à Alecsandri le prix du *Chant du latin* et ce titre de poète de la Latinité que toutes les populations de l'Orient roumain ont depuis lors reconnu à celui qui représente actuellement à Paris le jeune royaume de Roumanie et les sympathies depuis longtemps françaises et montpelliéraines de Carmen Sylva.

» Pour la deuxième fois, en effet, depuis que la poésie fait parler les lèvres des hommes, les jeux floraux, dont on vous énumérera tout à l'heure les récompenses, ont vu les poètes de la Provence, de la Sicile, de la Suisse, de l'Espagne, de la France, de la Macédoine roumaine attester que le jour où notre ville voudra célébrer les jeux floraux de la race latine, elle trouvera, parmi les populations qui parlent une langue apparentée à la vieille langue de Rome, des poètes, des lettrés, des érudits et des hommes de science pour lui répondre : « Ce que vous voulez, nous le voulons aussi, ce que vous essayez de faire, nous le ferons avec vous, car votre but n'est que la ratification de nos désirs et de nos préférences les plus chères. »

En poursuivant les développements de cette idée, l'orateur y mêle l'éloge de Mgr de Cabrières et de M. Fabrège :

« Quel obstacle la réalisation d'une pensée semblable pourrait-elle rencontrer à Montpellier et parmi les Montpelliérains? Aucun, si je ne me trompe. Un évêque que la France entière applaudira tout autant que les félibres et les lettrés de la France méridionale, le jour où il occupera un des fauteuils sur lesquels s'assirent Corneille, Massillon et Guizot, cet évêque, dis-je, a remarqué naguère

que Montpellier semblait, par l'ancienneté de ses Ecoles, par les étudiants de toute nation que l'on y accueille depuis un temps presque immémorial, prédestiné au rôle qui lui est échu il y a quelques jours en face des délégués des Universités européennes et des savants étrangers.

» Le rôle littéraire que les félibres montpelliérains ambitionneraient pour leur ville natale a donc des racines dans notre vieux passé universitaire.

» Cette idée, remarque ensuite M. Roque-Ferrier, est celle de Verdaguer, lorsqu'il a dit, en parlant de Jacme et de Montpellier : « Souhaitons que le Félibrige devienne un arbre assez grand pour abriter sous ses branches le monde littéraire néo-latin. » Elle fut celle de Charles Cavallier et des félibres qui se joignirent à lui en 1877. Elle est également, si je ne m'abuse, celle de l'heureux propriétaire de Maguelone, de l'homme qui, en attendant d'être son historien autorisé, compétent et définitif, s'est dépensé si hardiment, si éloquemment dans les diverses manifestations du sixième Centenaire, dans ces fêtes qu'il aurait mieux que personne le droit de nommer les *Grands jours du Languedoc et de la ville de Montpellier.* »

Cet hommage est couvert d'applaudissements. On dépose ensuite sur le bureau les livres, les lettres d'excuses et d'adhésion. Elles sont nombreuses. Trois ou quatre seulement peuvent être lues. Dans le nombre, une fable en rouergat apportée par M. Cazalis de Fondouce.

Que dirons-nous encore de la félibrée, sinon qu'elle ne pouvait manquer de tenir ses promesses avec Martin de Nîmes, qui se faisait applaudir, hélas! pour la dernière fois, avec MM. Louis Bard et Charles Gros, dont les strophes ont eu le plus enviable des succès ?

Le conte des *Canounges de Magalouna*, de M. Roudier, a été bien accueilli; la jeunesse universitaire a fait une ovation méritée à M. Joseph Laurès, pour ses vers sur l'ormeau du Peyrou.

On applaudit encore de belles strophes de MM. G. Coulazou et Eusèbe Bras, un nouveau venu du Félibrige.

Le conte de *Barbassou* par Martin de Nîmes termina la félibrée. Puis chacun s'empressa d'apporter ses remerciements à M. Fabrège, en souhaitant qu'il mît bientôt le public en possession de son *Histoire de Maguelone.*

*
* *

Louis Roumieux à Barcelone. — Nous avons négligé, par oubli, dans nos précédentes chroniques, la réception chaleureuse faite, en mars dernier, au majoral Louis Roumieux par les Catalans. La revue littéraire l'*Avens* de Barcelone, le *Messager du Midi* et le *Cigalo d'or* en ont donné tous les détails. Mentionnons d'abord le lunch qui lui a été offert, le 3 mars, par le *Centre Català* et où il a rappelé, en un discours ému, le voyage triomphal des Félibres (Mistral, Bonaparte-Wyse, Paul Meyer et lui-même) en 1867, chez nos bons alliés de Catalogne. Quelques jours après, il allait visiter, à Villa-

nova, la Bibliothèque-Musée-Balaguer, en compagnie de son illustre fondateur notre ami le grand poète et historien catalan, retiré de la politique depuis son dernier ministère. Le 14 mars enfin, au théâtre Romea, on donnait, en l'honneur de Roumieux, le *Judas de Keriot*, de Frédérich Soler, majoral barcelonais : soirée mémorable où toute l'assistance acclama le Félibrige en la personne de son représentant aux cris de : *Viva Provença! Viva Catalunia!*

Nous tenions à constater, pour quelques détracteurs de l'alliance catalano-provençale, qu'on ne perd pas une occasion, au pied du Montserrat, de resserrer les liens fraternels.

*
* *

— Les félibres de Paris ont tenu une fête originale, la « Fête des Noëls », le 24 décembre, au Grand-Véfour. Après un banquet solennel, des poètes de toutes les régions de la France ont récité une de ces compositions pittoresques et naïves qui célèbrent la naissance du Sauveur. On peut dire que ce petit genre forme toute une littérature spéciale qui eut ses maîtres incontestés.

Pour la circonstance, ont revécu les *Noëls bourguignons*, de B. de la Monnoye, les *Noëls languedociens*, de Goudculi, les *Noëls bressans*, de Brossard de Montancy, les *Noëls provençaux*, de Saboly, surtout, et d'autres encore dont le souvenir mérite d'être conservé.

— L'Université de Halle-sur-Saale (Allemagne), à laquelle appartient notre éminent correspondant M. Hermann Suchier, vient de décerner au grand romanisant méridional, Camille Chabaneau, correspondant de l'Institut de France, le diplôme de *doctor philosophiæ, honoris causa, propter præclaram linguarum et litterarum neolatinarum scientiam, et egregia de hoc genere litterarum, imprimis de Occitania lingua, merita.*

On sait que déjà cette même Université avait décerné le diplôme doctoral à Frédéric Mistral, au cours de la publication du *Trésor du Félibrige*.

— Madame la marquise de Baroncelli de Javons avait envoyé à l'Exposition de « Blanc et Noir », à Paris, une merveilleuse miniature de Mistral, qu'elle offre au Musée d'Avignon. C'est non seulement le portrait le plus ressemblant qui ait été fait de notre grand poète provençal, mais c'est encore une œuvre d'art absolument hors ligne.

— L'un des joueurs de tambourin qui, depuis plus d'un quart de siècle, avait pris une part active au réveil de l'instrument national, André Mille, est mort dernièrement, presque au lendemain de son beau voyage artistique à Florence. D'après maître Sicard, d'Aubagne, *depuis trois ans* plus de cinquante jeunes gens ont repris le galoubet et la massette. Mille avait formé de nombreux élèves qui sauvegarderont désormais la tradition. Car, comme l'a dit M. Ernest Couve,

le président du *Coumitat mantenèire :* « Les tambourins sont la musique du régiment des félibres. »

— La traduction allemande de *Nerto*, l'exquis chef-d'œuvre de Mistral par M. Aug. Bertuch, vient de paraître (Strasbourg, Karl J. Trübner, éd.). Nous avons déjà donné l'opinion très autorisée de la félibresse *Dono Andriano* sur la version rimée, et fidèle, et élégante des premiers chants. Nous pouvons assurer nos lecteurs d'outre-Rhin qu'ils trouveront dans l'interprétation totale du poème, par M. Bertuch, la véridique *Nerto* de Mistral sous le vêtement harmonieux et souple de la langue de Henry Heine.

Rappelons qu'une traduction du même ouvrage en prose catalane a été faite en 1885 par le génial Jacinto Verdaguer — dont nous parlerons prochainement pour ses deux derniers recueils lyriques, *Patria*, tout à fait félibréen d'inspiration et de foi terrénale, et *Nazareth*, digne suite à ses *Idylles mystiques* qui l'ont mis au nombre des premiers poètes espagnols.

Enfin une nouvelle édition de la traduction anglaise de *Mireille*, par Miss H. W. Preston, vient de paraître à Londres (T. Fisher Umwin, éd.). La première, éditée en Amérique, y avait eu le plus vif succès.

— Le conseil général des Bouches-du-Rhône ayant voté les fonds nécessaires, le cours d'*Histoire de la langue et de la littérature provençale*, suspendu l'an dernier à Marseille, vient d'y être rétabli. Il vient de reprendre à la rentrée des Facultés, à la fois *à Aix* et *à Marseille*. Continuant l'ordre logique de ses études, M. L. Constans traite cette année *de la nouvelle et du roman dans l'ancien provençal et le provençal moderne.*

— Nous donnerons prochainement le résumé complet des discours et des discussions relatives aux idées félibréennes, du *Congrès international de philologie romane* (26, 27 mai) et du *Congrès d'études languedociennes* (28 mai,-2 juin) tenus l'un et l'autre à Montpellier, pendant les fêtes du *Centenaire*. Constatons aujourd'hui que plusieurs félibres majoraux y ont pris part, et que le très intéressant rapport du baron de Tourtoulon, au premier de ces Congrès, qu'a publié, *in-extenso*, *la Revue des langues romanes* (janvier-février-mars 1889) et qui vient d'être édité à part, sur les modernes dialectes d'oc, est très commenté dans le monde savant, ainsi que les débats et propositions de MM. Chabaneau, Constans, Maurice Faure et Mistral, — sur la conservation et l'enseignement de la langue d'oc.

*
* *

Notre éminent confrère en provençalisme, M. Léon Clédat, professeur de langues romanes à Lyon, nous demande d'insérer ce sommaire :

DU SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE

de la *Revue de Philologie Française et provençale :*

1. — Remplacer par *s* l'*x* final valant *s*, sauf dans les noms propres et noms de lieux.

2. — Ecrire par *s* ou *z* *deusième*, *troisième*, *sisième*, *disième*, *disaine*, ou *deuzième*, etc.

3. — A l'indicatif présent des verbes en *re*, *oir* et *ir*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer toute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières personnes et devant le *t* de la troisième : *je m'assiés, il s'assiet; je cous, il cout; je prens, il prent; je pers, il pert; je convains, il convaint; je permès, je combas, j'interrons.*

4. — Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

5. — Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément direct est le pronom *en*. Faire ou ne pas faire l'accord, sans y attacher aucune importance, pour les participes *coûté* et *valu*, qu'ils soient pris au propre ou au figuré, et de même, quand un participe est suivi d'un infinitif sans préposition, ne pas s'inquiéter si le pronom qui précède est sujet logique ou régime de l'infinitif.

« Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte; il se trouve d'ailleurs qu'en devenant plus rationnelle, elle devient aussi plus facile; car notre réforme, bien que partielle, supprime déja une vingtaine de règles, exceptions ou remarques des grammaires, qui ne peuvent se justifier par aucun argument sérieux. Les personnes qui concevraient des doutes sur la légitimité de telle ou telle modification sont priées de se reporter aux facicules de la *Revue de philologie française* où chaque article du programme est proposé et discuté (tome III, p. 270; tome IV, pages 85, 153, 161, 235). »

Voici les noms des premiers adhérents. — MM. Michel Bréal, de l'Institut; Edouard Hervé, de l'Académie française; Francisque Sarcey; Paul Passy, Camille Chabaneau; Louis Havet, du Collège de France; Ch. Lebaigue, etc.

« Il s'agit en somme, nous écrit M. Clédat, de rapprocher l'orthographe française de l'orthographe félibréenne. » Nous y reviendrons.

* * *

Prédications provençales : l'abbé Spariat. — Voici, d'après la *Semaine religieuse d'Avignon*, le récit du dernier pèlerinage des Comtadins à Lourdes, où le vaillant félibre Léon Spariat a remporté le plus grand succès :

« Une agréable surprise nous avait été ménagée, pour l'après-midi du troisième jour, par le zélé et intelligent directeur de la caravane diocésaine. Dès la veille, on avait annoncé à nos pèlerins qu'ils auraient un sermon provençal.

» Depuis qu'a été inaugurée, il y a près de quarante ans, la renaissance littéraire de la vieille langue des troubadours, l'inspiration qui portait quelques jeunes gens d'avenir à se vouer au culte de la belle délaissée, a subi un mouvement ascensionnel qui n'est pas sur le point de s'arrêter encore. Après la

poésie, le roman, le théâtre et l'éloquence académique, la chaire, à son tour, a voulu retentir des souples et harmonieux accents de notre belle langue d'oc. Si je ne me trompe, c'est le 12 septembre 1875, et en présence d'un auditoire d'élite, que fut inauguré, dans la belle église des Comtes de Provence, à Forcalquier, le premier essai d'une prédication solennelle dans la *langue littéraire* du Midi. Cet essai, qui put passer alors pour une périlleuse innovation ou tout au plus pour une pieuse fantaisie, ayant donné d'assez bons résultats, d'autres abordèrent à leur tour la chaire sacrée, en présence des auditoires les plus délicats, et en se servant de la simple langue du peuple. Et, phénomène fort étrange, tandis que nos auditoires populaires se montrent quelquefois froissés (bien à tort, j'en conviens) si leur curé fait son prône en langue vulgaire, comme si on leur manquait de respect, on a vu à Avignon, à Tarascon, à Alger, à Aix, à Marseille même, dans la chaire illustrée par le P. Didon, des prédicateurs provençaux obtenir de grands succès. A Lourdes, la tentative d'une prédication provençale avait rencontré les plus vives sympathies, il y a peu d'années, grâce au talent bien connu d'un de nos prédicateurs les plus aimés, M. le chanoine Grimaud, du Félibrige.

» Or, il se trouvait qu'un des jeunes prédicateurs d'avenir de l'école provençale, M. l'abbé Spariat, prêtre du diocèse de Fréjus, s'était joint à la caravane avignonnaise... Le Président du pèlerinage eut l'aimable attention de lui proposer de nous donner un discours en langue provençale. L'abbé-félibre ayant accepté assez facilement, malgré le peu de temps qu'il avait pour se préparer, les pèlerins d'Avignon sont convoqués à la grotte pour le jeudi, à trois heures de l'après-midi. La plupart ne connaissent pas même de nom l'orateur choisi pour la circonstance ; mais l'attrait d'une prédication provençale est assez puissant pour grouper tous les pèlerins autour de la chaire.

» Que dire du sermon de M. l'abbé Spariat, sinon qu'il a obtenu un très grand succès, non seulement dans la masse de l'auditoire, mais de la part même des amateurs les plus compétents? Par la connaissance qu'il a de la langue des néo-troubadours, M. l'abbé Spariat appartient à cette école des félibres dont l'œuvre a déjà triomphé de la critique; par la facilité de conception qu'il possède et l'énergique expression qu'il sait donner à son style et à son action oratoire, il est sûr d'intéresser son auditoire provençal et de lui plaire.

» Au reste, nous ne pouvons faire mieux, pour donner une idée de ce discours, que d'en reproduire un passage qui a été sténographié. C'est le récit de l'apparition de la Vierge à Bernadette. Qu'on le compare à la célèbre narration que M. Henri Lasserre a faite du même événement, on verra que, comme grâce, fraîcheur et pureté, le provençal peut, sans désavantage, soutenir la comparaison avec le texte français.

« I'a trento dous an d'acò. A Lourdo, galanto viloto di Pirenèu, i'avié uno » bravo pichoto pastourello que ié disien Bernadeto — uno d'aquelis enfant » pouetico que lou bon Dièu predestino en de gràndi causo e que dins sa » feblesso dèvon un jour counfoundre l'arrougantige di fort. Un matin de » febrié, èro anado mè sa gènto sourreto e l'uno de si coumpagno acampa de » branco morto long dóu Gave — car fasié fre e si gent eron paure, — quand » tout d'un cop ausiguè un grand brut coume un brut de tempèsto, e fuguè » souleto de l'ausi. Pamens li aubre avien pas boulega. Esfraiado, la pauro pi- » choto regardo à soun entour, e de que vèi, o moun Déiu, de que vèi? O » proudige! uno damo, uno bello damo, mai uno damo subre-bello, bello d'uno » bèuta celèsto, emmantelado d'uno clarta douço coumo la clarta de l'estello di » pastre, em'uno raubo blanco coumo la nèu, que tout bèu-just leissavo vèire » si pèd caste pausa sus li branqueto meigrinello d'un agufiè desflouri, em un » velo de lin sus la tèsto que ié pendoulavo enjusqu'is anco, e dins si man pou- » lido un capelet que n'en desgrunavo li gran sènso rèn dire, em'un sourire » paradisen. Alouro, la pauro pichoto coume ravido dins l'estasi, d'esperelo » pren soun capelet e se mete en preguiero. Vous dirai pas, fraire e sorre, tout » ço que se passé, tout lou brut que se fagué à Lourdo et dins la vesinanço » au sujèt d'aquelo aparicioun. Lou sabès coumo iéu. Dins l'afaire de 5 mes, » la vesioun se moustré is iué de Bernadetto dès e vue fes. »

— Nous avons tenu nos lecteurs au courant de l'apostolat par la prédication provençale qu'a entrepris le P. Xavier de Fourvières. Il est intéressant pour eux de savoir qu'aux côtés du vaillant Prémontré et de MM. Grimaud et Mille, un nouveau champion de cette cause éminemment populaire s'est levé.

Émile Colin. — Imp. de Lagny. *Le Directeur-Gérant* : P. MARIÉTON.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

VIe ANNÉE

(1890)

Pages.

PAUL ARÈNE . . . . . *Henri IV et la Reine Jeanne*, discours prononcé à Pau. 251

LOUIS ASTRUC . . . . . *I tres coulour italiano*, poésie provençale, avec trad. 67
L'espandimen dóu Felibrige à Marsiho, discours provençal avec trad. 150
A Dono Cristino d'Espagna ; à Don Savié de Fourviero, sonnets provençaux, avec trad. . . 292

THÉODORE AUBANEL. . . . . *Lou Bal*, poème posthume, avec trad. de P. Mariéton. 16

M. T. DE BARONCELLI. . . . . *A Béatrix*, poésie provençale. 78

N. DU BERCEL. . . . . Jeanne d'Arc et les Provençaux, sur une publication de M. Lanéry d'Arc, bibliographie 283

MICHEL BRÉAL. . . . . *Les dialectes et la langue française*, discours aux félibres de Paris prononcé à Sceaux. 156

J.-F. BLADÉ. . . . . *La vie de Jasmin*, discours à Agen. 208
A Béatrix, poésie provençale. 78

W. C. BONAPARTE-WYSE . . . . *Pensado d'uno niue d'estiéu*, poésie avec trad. de L. Cazaubon 107

HENRI DE BORNIER. . . . . *Ode à la ville de Montpellier* 115

CHARLES BOY . . . . . *A Béatrix*, sonnet provençal avec trad. 92

ANTONIN BRUN. . . . . *Le singe qui montre la lanterne magique*, imitation provençale de Florian. 110

Mgr DE CABRIÈRES . . . . . *Jacques-le-Conquérant*, discours prononcé à la cathédrale de Montpellier 118

Dr CASAMAJOR . . . . . *A Navarrot*, poésie gasconne. 262

MARQUIS DE CARDAILLAC. . . . *Les cadets de Gascogne dans le roman et l'histoire*, discours aux félibres à Tarbes. 228

AUGUSTE CONTI . . . . . *L'Italie et la France devant la poésie*, discours aux félibres à Florence. 66

A.-B. CROUSILLAT. . . . . *Sur la mort d'Aubanel*, élégie latine, avec trad. française, précédé d'une lettre d'envoi en provençal. . . 276

JUAN ENSENAT . . . . . *Los pireneos*, poésie mayorquine, avec trad. 271

HENRI FAISANS . . . . . Discours du maire de Pau aux félibres 249

MAURICE FAURE . . . . . Allocution à Montpellier. 115
A du Bartas, Sonnet. 223

JANE DE FELS. . . . . *La lampe du Vatican*, sonnet 20

A. FERRAND. . . . . *La Canson dou Roussinou*, poésie bazadaise avec trad. 108

HENRY FOUQUIER . . . . . *La vie et l'œuvre de Salluste du Bartas*, discours à Auch. 219
Espagne et France, discours à Saint-Sébastien. . . 266

A. FOURÈS . . . . . *Passat*, sonnet languedocien, avec trad 194

Pages.

FÉLIX FRANK. . . . . *Le culte de la lune chez les Gaulois*, étude d'histoire et de philologie 29

A. DE GAGNAUD . . . . . *Le sonnet du bon larron*, sonnet en argot; *Sounet culi dins uno badassiero*, sonnet provençal avec trad. . . 147

Mme GAUTIER-BREMOND . . . *Li brau de peiro*, poésie provençale avec trad. 185

FÉLIX GRAS . . . . . *A Béatrix*, poésie provençale, avec trad. 78

A Téoufilo Gautié, poème provençal, avec trad. . . . 235

COMTE DE GUBERNATIS. . . . *Aux délégués du félibrige de France*, discours à Florence. 66

PAUL LABROUCHE. . . . . *La Renaissance du Midi en Occitanie et en Provence*, discours aux félibres à Tarbes 231

MARQUISE DE LAQUEUILLE. . . *Ma Garrigue*, poésie 297

PIERRE LAFFITTE . . . . . Conférence sur Henry IV, à Pau 252

LAZARITURRY . . . . . *La langue et la race « Euskara »*, discours à St-Sébastien. 265

E. LAVISSE . . . . . *La Méditerrannée*, allocution aux étudiants à Montpellier. 132

EUGÈNE LINTILHAC . . . . . *Les Troubadours et la langue provençale au moyen âge*, étude d'histoire littéraire. 94

PAUL MARIÉTON . . . . . *La Crau. — Arles. — Tarascon. — Beaucaire — Le Parage et la guerre Albigeoise*, notes de voyage et d'histoire. 1

Le Bal, traduction rythmée d'un poème posthume d'Aubanel. 16

L'influence sociale du Félibrige, discours prononcé à Florence (15 mai). 66

Les fêtes félibréennes de Montpellier (24, 25, 26 mai), compte rendu avec la liste des lauréats et les discours. 112

Poètes nationaux et art populaire, causerie félibréenne. 169

Les illustrations du Comtat Venaissin ; les pèlerinages cigaliers, causerie félibréenne. 190

Les fêtes gasconnes et pyrénéennes du Félibrige de Paris et de la Cigale (9-18 août) Agen, Montauban, Auch, Tarbes, Pau, Oloron, Saint-Sébastien, etc. Comptes rendus avec citations, etc. 195, 249

Chronique félibréenne 52, 149, 246, 298

FIRMIN MARITAN. . . . . *Plou e Souleio* de Marius André, étude bibliographique. 280

SEXTIUS MICHEL . . . . . *L'œuvre et la vie de Cortète de Prades*, Discours à Agen. 198

L'œuvre et la vie de Navarrot, discours à Oloron. . . 254

Espagne et Provence, discours français et vers provençaux, à Saint-Sébastien. 269

FRÉDÉRIC MISTRAL. . . . . Allocution à l'école d'agriculture et à la Sainte-Estelle de Montpellier. 113

La rèino Jano, drame provençal, acte 1er, scène 1re avec trad. 134

COMTE DE MOUGINS-ROQUEFORT. *A Béatrix*, sonnet. 92

ALEXIS MOUZIN . . . . . *A Béatrix*, poésie provençale avec trad. 91

EMILE POUVILLON. . . . . *Allocution aux félibres*, à Montauban 216

CHARLES RATIER. . . . . *La glòrio d'Agen*, ode gasconne, avec trad. 201

MAURICE RAIMBAULT . . . . . *A mademoiselle Holmès*, sonnet provençal, avec trad. 68

Vósti quinge an, poésie provençale, avec trad. . . . 242

Un duèl, conte provençal, avec trad. 394

COMTE REMACLE. . . . . *Dòu e soulas*, poèsie provençale, avec trad. 45

A ROQUE-FERRIER. . . . . *Le dialecte de Montpellier*. discours à Maguelone . 302

ARMAND RENAUD. . . . . *Rêve, beauté, poésie*, poème 19

HIPPOLYTE ROLLOT . . . . . *Le Piège; Soleil de Provence; Poésie universelle; Prière du matin*, poèmes. 287

L'ABBÉ J. ROUX . . . . . *La campagne et les paysans du Limousin*, études rustiques 177

Al Lemouzi; Lou Roussinhol avugle, poésies limousines, avec trad. 273

L. XAVIER DE RICARD . . . . . *En-tue-sept-d'un-coup*, nouvelle languedocienne. . . 21

Pages.

Louis RIPERT . . . . . *A Béatrix*, poésie provençale, avec trad. 92
Isidore SALLES . . . . . *A Savié Navarrot*, ode gasconne, avec trad. . . . 258
L'Abbé G. SPERA. . . . . *Sonnetto*, traduit de A. de Gagnaud. 148
Armand SILVESTRE. . . . . *A Théophile Gautier*, poème 230
Frère THEOPHILE . . . . . *La cambo d'or*, poème provençal, avec trad. 41
Clair TISSEUR . . . . . *Parvuli*, poèmes de Provence. 37
Joseph de VALETTE. . . . . *La benedicioun*, poème provençal, traduction de F. Coppée. 244
J. VERNAY. . . . . *A Béatrix*, poésie provençale, avec trad. 90
Dom Xavier de FOURVIERES. . . *La Béatrix*, poésie provençale, avec trad. 82
X. X. X. . . . . Les fêtes provençales de Florence (centenaire de Béatrix), compte rendu avec les discours et les vers. . 65
*** . . . . . Chronique : L'Institut et le *Trésor du Félibrige*. — Les nouveaux députés félibres. — Les Fêtes cigalières et félibréennes du Sud-Ouest, en août prochain. — Nécrologie : MM. Thumin, Rigaud, le comte de Pontmartin. — Le Centenaire de Béatrice, à Florence. — Au Félibrige de la Mer. — Les Fêtes languedociennes de Montpellier, en mai prochain la Maintenance; la Conférence Théodore Aubanel; les *Félibres Montpelliérains;* la *Société Romane*, etc...). — *Le Réveil de la Provence*. — La Sainte-Estelle de 1890. *La Terre provençale*, etc. 52
*** . . . . . Le banquet des Félibres de la Mer. — Félix Pyat et le provençalisme. — Bonaparte-Wyse à Montpellier. — L'invention de l'imprimerie à Avignon (1444). — Le centenaire de la réunion du Comtat-Venaissin à la France. — La Fête des félibres de Paris à Sceaux. — *L'Acampado* des tambourinaires, à Saint-Nazaire du Var. — Un poète patriote : Mickiewicz (discours de M. Renan). — Félibrée en Barthelasse. — *L'Escolo de Jansemin*. — La *Bibliothèque provençale illustrée :* l'abbé Favre ; Louis Roumieux jugé par Roumanille, etc. 149
*** . . . . . Bibliographie sommaire. — Le *Comitat félibréen* de Montpellier. — Suite à l'inauguration du marbre du roi Jacme, et lauréats du concours. — Nécrologie félibréenne (Bonaventure Laurens, Martin de Nîmes, etc.). 246
*** . . . . . Chronique : Suite à l'inauguration du monument de Jame-le-Conquérant, avec les lauréats et les discours. — La félibrée de Maguelone (discours de M. Roque-Ferrier). — Louis Roumieux à Barcelone. — Les traductions étrangères de *Mireille*. — Petites nouvelles. — La réforme de l'orthographe française. — Prédication provençale, l'abbéSparlat; etc. . . . 298

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

PQ
1138
R38
t.3-6

La Revue félibréenne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY